№ 4003.142

THE TRUSTEES OF THE
PUBLIC LIBRARY
OMNIVM
LVX
CIVIVM
OF THE CITY OF
BOSTON
1852 · 1878

H NOV 14
1912
OCT -9 1917

LA CHASSE MODERNE

Encyclopédie du Chasseur

par MM.

Henry Adelon, Vte Emile de la Besge, Gustave Canet, Cte Justinien Clary, Cunisset-Carnot, Baron de Dorlodot, Edouard Foa, Charles Fricaud, Gastinne-Renette, Henri Journu, Roger Laurent, Leddet, Gaston Legrand, Charles Marsillon, Pierre Mégnin, Michel-Carré, Pierre-Amédée Pichot, Vte Edmond de Poncins, Cte Henri de la Porte, Roullier, Baron de Vaux, Dr Fernand Verchère, Gustave Voulquin.

438 Gravures.

Librairie Larousse - Paris

LA
CHASSE MODERNE

LA CHASSE MODERNE

ENCYCLOPÉDIE DU CHASSEUR

PAR MM.

Henry ADELON, Vte Emile de la BESGE, Gustave CANET, Cte Justinien CLARY, CUNISSET-CARNOT, Baron de DORLODOT, Edouard FOA, Charles FRICAUD, GASTINNE-RENETTE, Henri JOURNU, Roger LAURENT, LEDDET, Gaston LEGRAND, Charles MARSILLON, Pierre MÉGNIN, MICHEL-CARRÉ, Pierre-Amédée PICHOT, Vte Edmond de PONCINS, Cte Henri de la PORTE, ROULLIER, baron de VAUX, Docteur Fernand VERCHÈRE, Gustave VOULQUIN.

438 Gravures.

LIBRAIRIE LAROUSSE. — PARIS

17, RUE MONTPARNASSE. — SUCCLE, 58, RUE DES ÉCOLES

Nov. 20. 1900
V

La chasse à l'âge de pierre.

D'après Cormon.

INTRODUCTION

Avez-vous observé au théâtre, dans les pièces à grand spectacle, comment le metteur en scène ordonne les défilés imposants où figurent des triomphateurs et des rois? Avez-vous remarqué l'homme qui marche en tête, précédant les cavaliers étincelants, les seigneurs et dignitaires vêtus d'hermine, de pourpre et d'or?... C'est un simple héraut d'armes, qui va tout seul, à pied, une main sur la hanche, la tête haute, fier tout de même d'ouvrir la marche et d'annoncer, à coups de trompette, ce cortège qui va fixer tous les regards, ce cortège où lui-même n'est rien et ne peut rien être, mais qu'il a vu se former et dont il connaît l'étendue, le nombre et la splendeur!

Et moi aussi, je vais en tête du cortège, tout fier de faire sonner de joyeuses paroles d'éloge et de bienvenue en l'honneur de ceux qui me suivent et dont je sais la valeur.

Aussi bien, en acceptant d'écrire les premières lignes, au seuil de ce livre où sont réunis tant de noms connus dans les annales de la chasse moderne, j'avais envers moi-même une

seaux, quand souffle un vent d'est ou de sud qui nous apporte les premiers parfums d'herbes ou de mousses renaissantes et que dans le ciel pâle filent des nuages légers, n'avez-vous pas, amis chasseurs, parcouru l'horizon d'un vif regard, cherchant le triangle mobile des palmipèdes voyageurs ou le vol rapide et comme affairé des échassiers qui, après l'hivernage africain, s'en retournent pour les amours et les nids vers les étangs et les marais du nord? Et à cette minute même, à la seule vue de ces quelques points noirs passant, fugitifs, au-dessus de vous, n'avez-vous pas, grâce à une évocation instantanée, infiniment saisissante, revécu des heures entières d'autrefois, des souvenirs précis, intenses; joies ou déceptions de chasseurs; pièces tuées ou manquées, paysages de soleil ou de brouillard, grèves sablonneuses et falaises de l'Océan, étangs grisâtres de Camargue ou de Sologne, grands marais endormis sous leurs tapis de joncs et leurs bouquets de roseaux empanachés... Et les nuits de hutte, et la « passe » du matin, à l'aube verdissante ; et les affûts du soir, avec les canards à l'aile stridente, à peine entrevus dans le crépuscule rouge et noir de novembre!

Mais pardon, je m'emporte. Je parlais de ce désir naturel de chasse que nous observions chez l'enfant. Il se retrouve plus tard chez l'homme fait. C'est ainsi que nous ressentons parfois, sans les analyser peut-être, des joies et des fiertés de chasseur primitif et sauvage... Certes nous avons déchu depuis l'âge du silex et du fer, et les habitants des cavernes étaient d'autres chasseurs que nous. Certes la gloire qui s'acquiert à coups de hammerless ou de winchester est moins haute que celle des grands coups de lance ou d'épieu. Et je retire bien respectueusement ma casquette de Tarascon devant nos ancêtres hirsutes qui s'en revenaient à leurs cavernes, avec l'orgueil de leurs balafres sanglantes, et rapportant quelque ours monstrueux suspendu à une perche par ses pattes liées. Mais avouez donc, vrais chasseurs, que vous serez d'autant plus heureux du succès que la difficulté aura été plus dure à vaincre. Pour que le gibier tué nous donne la somme totale des jouissances possibles, il faut bien des choses. Il faut le gibier libre et sauvage qui se défend par la ruse, la force ou la vitesse. Il faut la poursuite, le triomphe du raisonnement, du sang-froid, de l'adresse. Il faut le décor aussi. La plaine inculte, la forêt déserte, la montagne ou les grands ma-

rais silencieux. Et puis, au retour, la cabane ou la chaumière, l'âtre paysan où, devant les fagots qui pétillent, tournent et se rôtissent le lièvre embroché, les gélinottes ou les sarcelles. Il faut, en un mot, le simulacre parfait de la chasse primitive, tout ce qui fait ressembler le plus naturel des sports à une lutte pour la vie, la halte à un bivouac, le carnier rempli à un trophée, la bredouille à un désastre.

Je n'exagère pas, en parlant d'atavisme. Je reviens toujours à ce mot; il est juste, et l'un de mes amis me signalait un jour, à l'appui de mon dire, cette observation : que l'odeur seule du feu en plein air donne à nos narines de civilisés une singulière sensation de plaisir qui n'est que la mystérieuse évocation d'un autrefois très lointain, celui de nos ancêtres chasseurs d'il y a trois mille ans.

Mais c'en est assez. A force de vanter le charme et la gloire des chasses naturelles, sauvages même, je vais dépasser le but; me heurter à des opinions contraires, me faire des ennemis. Je connais parbleu trop, pour en médire, la fièvre des belles battues, les bouquets de faisans, les longues compagnies de perdreaux passant à tire-d'aile; puis, le retour au château, les délices du tub ou de la douche — le dîner qu'on n'a pas la peine de cuire soi-même et qui n'en vaut que mieux — la table étincelante, le fumet de la truffe et les vieux vins dans les cristaux taillés... puis la demi-sieste au fumoir dans les profonds et larges fauteuils — et les causeries un peu nébuleuses dans le bien-être matériel que donne la dégustation des havanes frais et des antiques armagnacs... Si donc j'ai froissé quelques confrères sybarites, qu'ils me pardonnent. Je ne suis point un exclusif; et je saurai bien, en chasse, être tour à tour un primitif ou un moderne, comme Alcibiade qui étonnait tour à tour Capoue par sa licence et Lacédémone par son austérité. J'avais hâte de faire cet aveu. Sans cela je risquais fort de ne plus être invité par certains de mes amis, aux bonnes battues giboyeuses; et vrai ! j'aurais à jamais regretté d'avoir écrit cette préface.

* * *

Je pourrais, afin de mieux montrer combien impérieuse, instinctive fut toujours chez les hommes la passion qui nous

tient, remonter jusqu'aux origines en jetant un rapide coup d'œil sur la chasse à travers les âges. Mais la place nous manque et ce sujet d'ailleurs a été magistralement traité (1). Je veux pourtant rappeler que la chasse eut toujours de tout temps une réelle importance dans l'histoire des mœurs et de la civilisation. Les législateurs, les moralistes, le clergé même ont eu à se préoccuper de cette grave question : la chasse doit-elle être encouragée, tolérée, interdite? Les opinions et les lois ont varié à ce propos (2). C'est ainsi que si l'Écriture sainte glorifia Nemrod, Moïse proscrivit la chasse « comme une occupation indigne des enfants d'Israël ». On ne s'en douterait pas aujourd'hui! La Grèce antique aima la chasse, Xénophon nous le dit. Lycurgue l'ordonnait aux jeunes gens ; mais Solon la défendait. Les Romains, d'après Salluste, laissaient volontiers à leurs esclaves le soin de les fournir de gibier. Ils obligèrent même les Gaulois, ces forcenés chasseurs, à modérer quelque peu leur passion cynégétique. Mais, à partir de la domination des Francs, la chasse devint le passe-temps favori de tous. « Guerriers, jurisconsultes, prêtres, tous s'honoraient d'être chasseurs.» Oui, même malgré les défenses répétées des papes, les ecclésiastiques chassent. On peut nommer ainsi au IVe siècle les évêques saint Germain et saint Eustache. Que dis-je — voici des saints que les chasseurs invoquent — saint Martin, bienfaiteur des oiseaux — et un nommé Hubert, fils du duc d'Aquitaine, dont il me semble superflu de rappeler l'histoire.

Pendant tout le moyen âge, la vénerie, la fauconnerie surtout sont en grand honneur. Il serait facile, mais vraiment trop long de dresser la liste des rois et hauts seigneurs qui se vouèrent à ces nobles arts ; trop long aussi d'énumérer les capitulaires, les canons, les chartes de tout genre, qui tour à tour permettent ou défendent aux gens d'église de se livrer aux ardeurs de la chasse. La lecture du livre que je citais tout à l'heure montrera par des documents historiques, indiscutables, que cette frénésie était une seconde nature chez les vaillants fils des Gaulois et des Francs. La même observation peut se faire dans les temps plus modernes de saint Louis jusqu'à nos

(1) *La Chasse à travers les âges*, par le comte de Chabot (Paris, Savaëte, 1899).

(2) Voir pour les détails le très intéressant petit volume de Gourdon de Genouilhac *L'Église et la Chasse* (Paris, Jouaust, 1886).

plus récents chefs d'État... D'où l'on peut conclure que nous autres, modestes particuliers de cette fin de siècle, nous ne devons pas trop nous en vouloir de succomber à une passion qui de tout temps fit des ravages parmi les rois et les prélats.

Ne sommes-nous pas, bien moins qu'eux, à l'abri des humaines tentations, moins capables de résister aux instincts pernicieux ? Hélas oui ! Résignons-nous donc, frères en saint Hubert, lecteurs de la *Chasse moderne*. Et puisque c'est plus fort que nous, puisqu'il faut succomber..., succombons !

***

J'ai prononcé le mot *Chasse moderne* — c'est le titre de ce livre — il est bien choisi ; l'expression se justifie. Elle a le droit à l'existence ; car si la passion de la chasse a subsisté intacte à travers les âges, l'art de chasser a varié suivant les progrès de la civilisation. Celle-ci, vous le savez, est, ou du moins paraît être, l'ennemie de la chasse. Plus le sol est habité, plus l'agriculture se développe, plus le gibier devient rare et farouche. Mais, heureusement, cette même civilisation nous rend d'une main ce qu'elle nous prend de l'autre. L'homme devient plus prévoyant, plus industrieux. Ses lois protègent le gibier. On détruit les animaux nuisibles. On pratique même l'élevage des oiseaux et des quadrupèdes ; puis on perfectionne les armes. On découvre des outils de meurtre plus rapides, plus puissants, plus certains. Le chasseur a mis au rebut l'arc et l'arbalète. La poudre est inventée ; et dès lors, dans les forêts que défriche la hache du bûcheron, le fusil jette l'effroi de son tonnerre. Les grands animaux sont frappés d'une mort qui les surprend et les abat au milieu de leur course vaine ; l'oiseau qui vole fléchit soudain et meurt avant même que son corps ait touché la terre. Et le vrai chasseur, devenu beau joueur, se refuse dès lors à tirer l'animal au gîte ou l'oiseau branché...

Mais sans remonter si haut dans la chronique cynégétique, sans parler des grandes *révolutions* qu'a subies l'art de chasser, par les perfectionnements successifs des moyens de destruction, invention de la poudre, puis du fusil à piston, puis du fusil se chargeant par la culasse, il faut noter des *évolutions* récentes qui ont profondément modifié les mœurs, les façons, la psycho-

logie même du chasseur. Nous sommes, avouons-le, bien loin de nos grands-pères, même de nos pères. La vie est plus rapide, l'homme plus pressé. « Time is money ». On a peu de loisir et l'on veut tuer beaucoup. Les grosses fortunes, qui engendrent les grandes vanités, ont rivalisé pour arriver à de vastes massacres. Le goût du tir s'est développé dans les tirs aux pigeons, et vous avez dans les battues, beaucoup d'excellents « fusils » qui ne sont nullement des chasseurs. Bref, on tire plus, on tire mieux, on a des armes incomparables, on veut des chasses très giboyeuses, une fusillade ininterrompue, des « tableaux » pantagruéliques. Retournez à trente ou quarante ans en arrière, et vous verrez. On tuait moins ; on chassait mieux (1). Aussi bien est-il légitime d'espérer une réaction et peut-être que dans vingt ans l'on découvrira la chasse à la bécasse au chien d'arrêt, et celle du lièvre au chien courant, en même temps que l'hippomobile, sorte de véhicule analogue au teuf-teuf, mais traîné par des quadrupèdes connus sous le nom de « chevaux », mode de locomotion présentant une foule d'avantages.

Mais n'anticipons pas, soyons d'aujourd'hui. « Passant, sois moderne », comme disait Salis, naguère, au « Chat Noir ». « Chasseur, dirons-nous, sois moderne ou ne le sois pas, mais en tout cas, reconnais qu'il y a une « chasse moderne ». Nul ne le contestera. Tout le monde le sait et le concède. Or, toutes les évolutions d'un art, d'une industrie, d'un sport (il faut bien employer de temps en temps ce diable de mot anglais, puisque son équivalent nous manque), toutes ces évolutions furent toujours notées par une littérature spéciale. Il en fut ainsi pour la chasse. La bibliographie cynégétique est immense. Et pour la parcourir, depuis le roi Modus et du Fouilloux, jusqu'à nos récents humoristes ou techniciens, une vie de Nemrod n'y suffirait pas. Il y a donc une sélection à faire parmi ces livres, mais il en est qui doivent trouver place dans la bibliothèque d'un chasseur, et d'abord, tous ceux qui marquent un pas décisif dans le progrès de notre art, si varié, si complexe ; tous ceux qui sont un document de l'histoire cynégétique. Le nombre d'ailleurs en est limité. Il y a beaucoup de monographies très

(1) Voir *Schooting by Lord Walsingham Sir Ralph Payne Gallwey* (London, Longmans Green and Co., 1887, Balmington Library).

spéciales. Les ouvrages d'ensemble sont rares. En effet, comment un seul homme pourrait-il avoir connu, pratiqué tous les genres de chasse, étudié les mœurs, les habitudes, les défenses de chaque gibier, variant non seulement avec la contrée, le climat, la saison, mais encore avec la configuration du sol, l'état du terrain, de la végétation et de tant d'autres circonstances. Donc pour faire un vrai livre sur la chasse, traitant avec autorité tous les sujets, il fallait avoir recours à de nombreux collaborateurs. Il fallait, grâce à la division du travail, que chaque chapitre fût un petit traité, œuvre d'un spécialiste, qui apporterait, en outre de ses connaissances propres, sa philosophie de chasseur et sa vision personnelle de la vie cynégétique. De là naîtrait un livre complet, sans monotonie, scientifique et pittoresque aussi, une encyclopédie, mais vivante, un tableau en quelque sorte qui, tout en gardant son unité de composition, offrirait la diversité abondante et colorée du détail.

C'est là ce qu'a cherché à réaliser l'éditeur de la *Chasse Moderne*. L'initiative en revient à notre camarade Gustave Voulquin, le bon sportsman (1), qui s'est chargé d'aller heurter aux portes des amis chasseurs, pour leur dire : « Posez votre fusil et prenez votre plume. » Il a réuni une brillante élite de chasseurs convaincus, d'hommes expérimentés, capables d'intéresser, d'instruire même leurs confrères...

C'est ainsi que nous aurons les conseils de *santé* et d'*hygiène* de M. le Dr Verchère ; les précieux avis de P. Gastinne-Renette, sur les *armes et munitions ;* un article sur *les chiens de chasse* et leur *dressage*, par le comte Henri de la Porte, le type du vrai gentilhomme chasseur et veneur, un Poitevin, compatriote de du Fouilloux, s'il vous plaît... Puis, toujours à propos de chiens, M. le Dr Mégnin, de l'Académie de médecine, vous donnera des renseignements très scientifiques et pratiques en même temps sur les *maladies* de nos chers compagnons de chasse, et sur l'*élevage,* les *maladies* du gibier. Le comte Justinien Clary, ce roi du tir, vous dira les secrets de son infaillibilité. A vous, lecteurs, d'en abuser, si possible. Nous entendrons tour à tour parler fort doctement du *lièvre* par M. Cunisset-Carnot ; du *lapin*, par M. Gaston Legrand ; du *faisan*, de la *perdrix*, de la

(1) C'est lui qui a fondé successivement « Le Pistolet » avec le comte Justinien Clary, et le « Fusil de chasse » avec M. Gaston Legrand.

caille, par M. Gustave Voulquin, le préparateur de ce livre. Puis, voici M. Leddet, un inspecteur des Eaux et Forêts, pour qui la nature n'a pas de mystères ; il variera ses conférences tour à tour sur la *chasse en battues*, puis sur la *bécasse*, le *râle de genêt*, le *coq de bruyère*, la *gélinotte*, et plus tard sur les *animaux nuisibles*, le *braconnage* et le *piégeage*. M. Henri Journu, le grand vainqueur de tous les tirs aux pigeons, nous contera ses *chasses de montagne*. Le vicomte Edmond de Poncins, un de nos plus vaillants explorateurs, évoquera ses hauts faits à la poursuite des *chamois* et des *mouflons*. Vous lirez les pittoresques articles de M. Ch. Fricaud sur la *chasse sur l'eau ;* de M. Ch. Marsillon, sur le *menu gibier ;* de M. Michel-Carré, le brillant auteur dramatique, sur la *chasse au gibier d'eau ;* enfin — *paulo majora canamus* — M. Édouard Foa, un autre explorateur bien connu, l'auteur de la *Chasse aux grands fauves*, vous entretiendra de *lions* et d'*antilopes*, de *rhinocéros* et d'*éléphants ;* M. Edmond de Poncins, déjà nommé, vous dira les morts tragiques de ses *tigres* au pays d'Asie ; et M. Gustave Canet, le grand métallurgiste, le directeur des ateliers d'artillerie du Creusot, qui chasse en Russie à moments perdus, nous convaincra sans peine qu'il n'a pas besoin d'un canon pour tuer proprement un *ours*.

Oubliant alors les glorieux coups de fusil, nous sonnerons une fanfare, et, appelant à nous les bons veneurs, nous donnerons la parole au baron de Vaux, qui traitera du *cheval de chasse*, avec son incontestable autorité. M. Roger Laurent, un centaure, qui aurait inventé la chasse à courre, si elle n'existait, un émule du marquis de Chambray — c'est tout dire — nous parlera du *cerf* et du *chevreuil*. Le baron de Dorlodot, un de nos plus intrépides veneurs, nous entretiendra de la chasse au *sanglier*, qu'il a quelque raison de connaître, ayant pris l'an dernier son 920e animal ; tandis que M. le vicomte Émile de la Besge, le doyen et le plus jeune en même temps des veneurs français, nous entraînera sur les traces du *loup* en faisant retentir les échos de sa fanfare le *Rallye Persac*.

Pour être complet, le livre se terminera par les savants articles de M. Henry Adelon sur le *renard* et le *blaireau ;* les curieux renseignements de M. Pierre-Amédée Pichot, un ami de Paul Gervais, sur la *fauconnerie ;* les sévères et magistrales leçons

sur le *chasseur devant la loi*, de M. le conseiller Roullier et de M. Leddet; l'indispensable *Dictionnaire des termes de chasse et de vénerie*, par M. Gustave Voulquin. Enfin les *sonneries* et *fanfares* n'ont pas été oubliées.

Ces pages sont embellies, animées de dessins d'après nature faits au Muséum, au Jardin des Plantes; de photographies prises dans les chasses de La Ferté-Vidame, Rambouillet, Sandricourt. On admirera surtout celles dont Mme la duchesse d'Uzès a bien voulu autoriser ici même la reproduction.

Un mot encore. Certes nous venons d'énumérer une fière élite, mais il y a dans le pays de France tant d'excellents chasseurs et veneurs que tous ne pouvaient collaborer à ce livre. Les uns, sollicités, n'ont pu dire oui; d'autres étaient absents. Pour d'autres encore, telle ou telle circonstance a empêché qu'on osât les quémander. C'est donc un regret et un souvenir que nous adressons à ces confrères, à ces maîtres; et que de noms à citer : Chambray, Greffühle, Beauvoir, L'Aigle, Puységur, du Lau, Simons, Quélen, Georges Béjot, Gaston Duval, Maurice Faure, Paul Gervais, Caillard, Chabot, Saint-Séverin, d'Havrincourt... j'en passe...

... Mais assez. J'ai fini, cette fois, d'abuser de vous, amis lecteurs. Ma tâche est faite, j'ai annoncé l'œuvre, je l'ai déclarée belle et bonne. Je suis sûr qu'elle tiendra mes promesses.

Elle instruira, elle amusera.

Peut-être même un jour fera-t-elle mieux encore. Peut-être consolera-t-elle et ceux qui la liront et ceux qui l'auront écrite. Quand la vieillesse nous aura terni la vue et affaibli les mains; quand nos fusils dormiront muets dans leurs cercueils de cuir; quand les mites mangeront le drap, le velours ou la bure de nos anciennes vestes de chasse à jamais encloses dans les armoires, quand nous aurons de gros soupirs en écoutant narrer les prouesses de nos cadets; alors, nous relirons certaines pages écrites par une main connue, aimée, et nous y revivrons les heures de jadis, heures envolées, lointaines, mais encore chéries, heures de plein air et de pleine force, tout un autrefois d'émotion et d'intrépide jeunesse... Puis regardant au delà, par delà l'horizon, et nous ressouvenant de certains héros de Fenimore Cooper, nous nous résignerons comme les rouges guerriers du désert... Comme eux, nous garderons l'espoir qu'il existe des

tous nos alvéoles pulmonaires, et d'aller jusque dans les derniers ramuscules de notre arbre respiratoire balayer et entraîner les infections de toute sorte que l'air ruminé de la ville y aura si malencontreusement déposées.

Cet exercice au grand air élargit la poitrine, et donne des muscles respiratoires. Inspirez largement en chasse, à pleins poumons, ainsi qu'il est dit d'une façon pittoresque, et vous aurez accompli le premier devoir du chasseur actuel, qui, sans l'avouer, a choisi la chasse comme un exercice physique, utile, indispensable, bien plutôt que par passion pour celle-ci. Et je n'en veux pour preuve que la façon de chasser de beaucoup de soi-disant chasseurs. Ils poursuivent beaucoup moins le gibier qu'ils ne recherchent une occasion de se trouver entre eux, *à la campagne*, et très souvent autour d'une table trop bien servie.

Pour beaucoup, de la chasse point n'est question, sinon dans la conversation plus ou moins bruyante, plus ou moins hurlante, qu'accompagne le bruit des bouchons de champagne qui dansent joyeusement. Tout dans leur journée de chasse est contraire au but qu'ils se proposent, et l'exercice qu'ils devraient prendre reste à l'état de projet; la vie au grand air qu'ils devaient vivre se passe dans une chambre enfumée de tabac, et le repos qu'ils cherchaient de toute préoccupation cérébrale se montre le lendemain sous forme d'un fort mal de tête.

Qui de nous n'a vu de ces chasseurs, tel que celui qu'a si bien décrit l'auteur d'un livre qui a charmé ma jeunesse, il y a longtemps, et doit charmer encore ceux qui le lisent, intitulé *Mémoires d'un trop bon chien;* grand mangeur, grand buveur, grand parleur, dangereux pour ses voisins, revenant toujours bredouille, il suffirait de dire ce qu'il fait pour savoir ce qu'il ne faut pas faire.

Avant la chasse. — Une journée de chasse doit être précédée d'une nuit reposante, d'un sommeil calme. Il faut, la veille, se coucher de façon à avoir huit heures de bon sommeil, ne pas faire précéder la fête du lendemain d'un repas trop prolongé ou trop excitant; se défier des chasses où l'on se réunit à table la veille au soir, où l'on prolonge un dîner trop copieux par une soirée consacrée à un jeu plus ou moins émotionnant, qui laisse les joueurs éveillés jusqu'à une ou deux heures du matin. Le sommeil de la nuit s'en ressent, il est agité et ne peut donner le repos nécessaire pour être le lendemain matin robuste et dispos. Le coup de fusil est fébrile, la main est moins assurée, et le gibier s'enfuit à tire-d'aile après avoir entendu le plomb qui l'a épargné.

Au réveil. *Les ablutions.* — Le matin au réveil il faut procéder aux ablutions journalières. Nulle meilleure préparation à l'exercice de la journée que l'hydrothérapie sagement appliquée. Il est souvent difficile, sinon impossible, de trouver toujours les installations balnéaires modernes dans les rendez-vous de chasse, dans les auberges, ou même dans les châteaux où l'on passe la nuit qui précède la chasse. Aussi ne parlerai-je ni de la douche en pluie, ni de la douche en jet, qui seraient si appréciables.

Le tub, le simple tub sera suffisant, et il faudra toujours en user; mais en user, je le répète, sagement. Après les ablutions de la figure, le savonnage des mains, on prendra la tenue sommaire, celle d'Adam ou d'Ève, et on se précipitera dans la large cuvette de zinc. Une cuvette contient l'eau, l'eau froide pour les braves, l'eau tiède pour les timides, et, avec une grosse éponge saisie à deux mains, on fait partir de la nuque en la pressant un courant abondant d'eau qui ruisselle en cascade. Autant en avant et au-devant de la poitrine; puis l'éponge, de nouveau imbibée, est promenée rapidement, très rapidement, en avant et en arrière, depuis le cou jusqu'à la plante des pieds, et c'est tout. On saisit vivement un linge mis à portée de la main, une serviette anglaise ou un gant de crin, et on frictionne énergiquement. Dès ce moment on est récompensé de l'impression, désagréable pour beaucoup, que l'eau froide surtout a pu faire ressentir. C'est une douce sensation de bien-être qui vous pénètre et qui vous réchauffe. Ajoutez encore à ce bien-être en prenant une tasse de thé bouillant ou de lait bien sucré que vous avez préparée à votre portée. La réaction est faite, prenez garde qu'elle ne devienne trop agréable. On est dans une telle quiétude, que l'on éprouve souvent le désir de se remettre au lit, de s'étendre, d'apprécier le bonheur que l'on éprouve et... de s'endormir. Ce sommeil est interdit, il ferait perdre le bénéfice de la douche et retarderait pour la chasse.

Si le tub n'existe pas, on peut remplacer l'ablution par une simple lotion. Celle-ci peut toujours se faire. Dans le plus dépouillé des costumes, on peut toujours avoir une éponge, ou même une simple serviette essorée, de façon à ne pas tout éclabousser, et passer rapidement sur tout le corps ce linge mouillé ou cette éponge humide; la friction et le breuvage chaud dont nous avons parlé plus haut complètent l'opération.

Certainement, cette ablution froide est précieuse à la plupart des chasseurs, mais certains d'entre eux doivent prendre quelques précautions. Il faut se connaître, γνωθι σεαυτον, a dit le sage, et pour la chasse, comme pour tous les exercices, il est nécessaire de savoir si l'on est parfaitement sain et robuste, si l'on n'a pas quelque organe moins résistant, quelque point faible qui ne pourrait supporter le surcroît de fatigue que doit nécessairement lui faire endurer l'exercice qu'on lui impose.

Le cœur surtout doit attirer l'attention. Il faut se défier des palpitations, des essoufflements subits survenant après un effort, après une marche prolongée, après l'ascension un peu rapide d'un escalier. Il sera toujours bon, dans ce cas, de demander à l'oreille d'un médecin ce que l'on peut exiger de ce cœur peut-être légèrement atteint et auquel on ne doit pas trop demander. Les arthritiques, les rhumatisants devront également se renseigner avant de se soumettre au régime si salutaire de l'hydrothérapie. Souvent l'eau chaude leur sera seule permise, et ils en retireront même les effets les plus salutaires.

L'ablution prise, la boisson bouillante, thé ou lait chaud, absorbée, le chasseur s'habille.

Le vêtement. — Grosse et grave question que celle du vêtement, qui naturellement se modifiera suivant la saison, suivant la chasse. Des principes généraux doivent guider dans le choix du vêtement. « Si l'on jette un regard sur les quelques chasseurs qui se sont réunis pour une partie de chasse, dit Lancaster dans son livre *L'Art de la chasse et du tir*, on reconnaît vite, lorsqu'on a un peu d'expérience, quels sont ceux qui sont des sportsmen et quels sont ceux qui sont « gravures de modes ». De ces derniers je ne veux m'occuper : l'hygiène n'a rien à voir dans le choix de leur ajustement élégant, et les

nécessités de paraître avantageusement et coquettement sont les seules dont ils se préoccupent. Je laisse donc les grands couturiers ou les grandes couturières leur donner des conseils et je vais m'occuper des premiers seulement.

D'une façon générale, le vêtement devra être ample, ne pas gêner aux entournures, dirait un tailleur, et permettre de tourner facilement la tête à droite et à gauche, ceci pour viser facilement, cela pour épauler sans être gêné. Le meilleur des vêtements, celui qui remplit le mieux le but à atteindre, c'est la blouse de chasse ou le veston croisé et boutonné, en drap léger et de couleur sombre.

La *blouse de chasse* a comme avantage de receler une foule de poches toutes plus mystérieuses les unes que les autres. Dans le dos, sur la poitrine, sur les côtés, en bas, en haut, partout sont des réservoirs où l'on peut accumuler facilement et aisément tout ce dont on peut avoir besoin — des gants, chose indispensable — gants de peau de renne, souples et bien exactement calibrés, n'enlevant pas la délicatesse de l'index qui doit presser la gachette et permettant au chasseur de passer dans les fourrés sans en sortir les mains déchirées affreusement par les ronces — le mouchoir — l'attirail du fumeur, car le chasseur fume presque toujours — la laisse du chien — les paquets de cartouches de réserve — le couteau de poche — parfois la gourde qui doit désaltérer au moment d'une halte — enfin, bien souvent, le gibier lui-même. Qui de nous n'a vu le chasseur tout heureux de trouver la poche du dos de sa blouse pour y loger un lièvre qu'il ne pouvait confier à personne, se trouvant loin de son porte-carnier ou de tout autre aide, et dont il ne savait que faire? Rien n'est difficile à porter comme un lièvre quand on n'a pas de carnier et qu'on a un fusil à tenir des deux mains. Ayons donc toujours quelque poche profonde et disponible qui permette de servir de carnier. Le gibier y est logé commodément, et le poids dans le dos de la blouse n'y est pas trop fatigant. C'est donc à la blouse que je donne la préférence (1).

Cette blouse sera légère, en toile, rendue imperméable si possible; elle sera de couleur sombre, car le gibier à l'œil ouvert sur le chasseur trop éclatant de couleur; elle sera, si l'on y consent, boutonnée au niveau du poignet, ce qui la rend ainsi un peu plus chaude, et qui, aidée des gants, lui permet de protéger le poignet contre les piqûres des moustiques et autres monstres ailés qui ne craignent pas de pénétrer sous les manchettes pour puiser dans le plus pur de notre sang. Je conseille cette blouse en septembre et en janvier, par le chaud comme par le froid; c'est le vêtement protecteur par excellence et protecteur seulement.

Au-dessous d'elle seront les vêtements destinés à tenir chaud en hiver ou qui permettront de supporter la chaleur en septembre. Le seul, l'unique procédé pour avoir chaud et froid, c'est la laine, elle est comme le souffle du satyre de la Fable, elle souffle alternativement le chaud et le froid. La *chemise de flanelle*, mise directement sur la peau, tel est le vrai, l'unique vêtement que l'on puisse conseiller. Elle est souple, elle est légère. Si l'on a transpiré, et cela arrive souvent en septembre et même en octobre, lorsque l'on vient à

(1) Je trouve dans le livre de Lancaster cette note que je transcris. « M. Lancaster a, paraît-il, inventé un vêtement qui protège suffisamment le chasseur contre la pluie la plus forte et qui, en même temps, permet de faire demi-tour à droite ou demi-tour à gauche, sans difficulté, que ce soit sur une éminence, sur un terrain pierreux, ou dans les taillis. Ce vêtement sera utile au pêcheur ou au yachtman comme au chasseur. Il est imperméable et n'empêche ni ne cause la transpiration ou l'évaporation à cause de sa largeur. »

s'arrêter, elle ne donne pas, malgré son humidité, la sensation de froid, de froid humide qui se répand sur tout le dos quand on est couvert de toile ou de calicot. *On doit, il faut* porter de la flanelle.

On a inventé et, par suite, conseillé une série de tissus évidemment très bien trouvés, que l'on a même décorés du nom de « tissus antiseptiques ». Je les crois très bons, mais la flanelle est très bonne aussi.

Ainsi donc, une chemise de flanelle et la blouse de chasse, tel est l'idéal costume quand il fait chaud. Cela serait insuffisant en temps froid ou en chasse au marais, par exemple. Ajoutez alors entre la chemise de flanelle et la blouse un maillot de laine tricotée, le chandail des cyclistes, à col droit garantissant le cou et la gorge, dont les manches descendent jusqu'aux poignets, dont le bas couvre l'abdomen et rentre dans le pantalon, et vous pourrez braver les plus grands froids, surtout si vous marchez.

Pour les membres inférieurs, un caleçon et un pantalon, mais un pantalon (ou des culottes ou des knicker-brockers) qui ne se laisse pas traverser par les épines ou déchirer par les ronces, compléteront le costume du vrai chasseur.

Les *chaussures* jouent un rôle important; quelles qu'elles soient, elles doivent permettre la marche, la marche prolongée. Elles doivent n'être ni trop larges ni trop étroites. Elles ne doivent jamais être neuves un jour de chasse, et bien malheureux sera le martyr qui se mettra en chasse avec des chaussures neuves! Il faut avoir la patience de les porter, de les briser, de les accommoder au pied avant de « piéter le guéret »; sinon, après une heure, deux heures de chasse, le pied se gonfle, dans sa lutte perpétuelle contre du cuir trop rigide qui ne se plie plus, contre des semelles trop résistantes qui ne suivent pas les mouvements de la plante du pied, et les douleurs surviennent parfois atroces; des ampoules, des fissures se montrent, et on est forcé d'abandonner la chasse, à moins que, très courageux, on ne souffre en silence, on ne marche quand même, sans savoir que l'on s'expose ainsi à de bien pénibles et parfois très graves complications.

Quelle chaussure doit être préférée? Il est inutile de dire que pour la chasse aux marais la botte, la haute botte imperméable, est indispensable. Je n'insiste pas.

Mais pour la chasse de plaine, la chasse sous bois, doit-on prendre la botte ou le soulier surmonté du houseau? La botte est parfois lourde, mais elle présente de grands avantages. Elle est plus certainement imperméable, et actuellement où on peut si complètement empêcher toute humidité de pénétrer entre l'empeigne et la semelle, je pense que la botte réalise l'idéal au point de vue de l'hygiène.

Est-ce à dire que le soulier doit être rejeté complètement? Certainement non. Le soulier a cet avantage de laisser le pied plus libre, de laisser les chevilles plus souples; enfin, il est infiniment moins lourd. De sorte que si l'on chasse dans une région où l'on ne risque pas de trouver de mares, de boues, d'herbes mouillées, on pourra se contenter du soulier; mais dans toute circonstance opposée c'est à la botte qu'on devra avoir recours.

Suivant les goûts de chacun, on préférera les chaussettes ou les bas. Ceux-ci seront bien préférables dans les grandes bottes de chasse, au marais, ou lorsque l'on chasse dans les hautes herbes mouillées ou dans les herbes couvertes de givre. — Les chaussettes ou les bas seront en coton ou en laine. La chaussette et le bas de laine sont plus doux, plus souples, protègent mieux contre la brutalité du gros cuir des chaussures de chasse, qui est rarement souple et qui, surtout après avoir été mouillé, reste dur et peut plus facilement blesser le pied.

Innombrables sont les procédés que l'on a donnés *pour durcir le pied*, pour empêcher les ampoules, pour assouplir la peau, et je ne veux pas parler de tous les moyens que les soldats en marche emploient, beaucoup plus que les chasseurs, qui répugnent toujours un peu à s'enduire le pied de pommades, de corps gras, de mille choses plus bizarres les unes que les autres qui, au bout d'un certain temps de marche, font un mélange des plus désagréables à l'œil, et parfois à l'odorat, lorsque l'on vient à se déchausser.

Je dirai cependant qu'il faut baigner fréquemment les pieds avant le départ, au premier retour, à la fin de la chasse ; que ces bains de pieds produisent un délassement très appréciable ; et je conseille volontiers d'ajouter aux simples bains quelques précautions. — Ainsi, on se trouvera bien de faire, après chaque bain de pieds une lotion à l'alcool ou à l'alcool camphré — que l'on essuiera à peine, l'alcool s'évaporant spontanément —; avant de se chausser, on pourra dans les chaussettes ou les bas mettre une poudre dont le Dr Bardet donne la formule :

Talc	40	grammes.
Sous-nitrate de bismuth.	45	—
Permanganate de potasse	13	—
Salicylate de soude	2	—

Avoir soin de demander cette poudre très soigneusement porphyrisée, et en mettre dans les bas de même que l'on met de la poudre de talc dans les gants.

On a aussi conseillé les bains de pieds au tanin, avec une décoction d'écorce de chêne.

Toute écorchure, toute érosion, toute ampoule doit être soigneusement pansée et *proprement* pansée, après avoir été lavée attentivement avec une solution que tout chasseur doit pouvoir faire (j'en parlerai plus loin), une solution de sublimé 1 pour 1 000.

La *coiffure*, tout en ayant une moindre importance, n'en présente pas moins un certain intérêt. Elle doit être de couleur sombre. Il faut rejeter la casquette blanche, la casquette russe en toile ou en piqué, si fraîche, si légère, et dont la visière protège si efficacement du soleil. Elle est trop visible et le gibier l'aperçoit de trop loin. C'est aux couleurs sombres qu'il faut s'adresser. Le simple chapeau de feutre mou, le petit chapeau souple s'adaptant bien à la tête, peut être suffisant et doit être préféré à toute casquette ; mais il protège mal de la pluie et il est chaud quand le soleil est trop ardent. Le casque colonial, le casque en moelle de sureau, léger et rigide, est la coiffure idéale. La visière en avant protège les yeux contre les rayons du soleil ; la visière en arrière garantit la nuque en cas de pluie ; enfin une large circulation d'air, grâce aux ventouses dont il est garni, aux garnitures aérifères dont il est muni, en font la coiffure la plus légère, la plus fraîche et la plus hygiénique que l'on puisse porter. Il ne faut pas le prendre blanc, mais il en existe de marrons plus ou moins foncés qui réalisent tout ce que l'on peut souhaiter d'une bonne coiffure.

Waterproof. — Le temps, quoique de bonne apparence, peut toujours se modifier, et un bon chasseur ne doit jamais partir sans être muni en cas de pluie. Au complet de chasse il doit adjoindre un collet ou une pèlerine, une vosgienne, qui le mette à l'abri, au besoin, de l'ondée toujours à craindre. C'est le waterproof qui réalise l'idéal. Une pèlerine légère que l'on peut rouler et mettre en bandoulière derrière le dos, complétera le costume obligatoire. Il

sera possible aussi de la faire porter par le porte-carnier, ce qui est moins fatigant et la met à votre disposition lorsque la pluie apparaît. Elle a encore une autre utilité, c'est qu'elle peut s'étendre à terre, lorsque l'on doit s'agenouiller, lorsque l'on veut s'asseoir, ou bien s'étendre pour se reposer, ce qui arrive parfois, même quand on se trouve dans une prairie où l'herbe plus ou moins mouillée semble se mal prêter à la position horizontale que l'on veut adopter.

HYGIÈNE DU CHASSEUR

Régime alimentaire : le matin. — Notre chasseur, équipé avec toute la simplicité que je viens d'indiquer, quitte sa chambre, et avant de se mettre en chasse doit faire son premier repas. Il ne doit pas sortir sans avoir fait un premier déjeuner; suivant son appétit, suivant sa résistance, ce repas sera plus ou moins léger, mais qu'il se défie de certaines habitudes trop souvent prônées. Il ne doit pas, le matin, prendre d'alcool pour « tuer le ver » ou « chasser le brouillard ». Rien n'est plus mauvais à jeun que ces petits verres de fine champagne que certains chasseurs se contentent de prendre avec une croûte de pain. Que le chasseur fasse un repas froid, s'il le désire, s'il en sent le besoin : viande froide, charcuterie, jambon, œufs à la coque ou œufs sur le plat, arrosés d'un ou deux verres de vin blanc coupé d'eau de Vichy ou d'eau de Vals; sinon, une tasse de thé bien chaud, une tasse de lait, de café au lait ou de chocolat, s'il préfère, seront un excellent viatique pour le préparer à supporter la première séance matinale, la plus dure toujours de la journée de chasse qui commence.

Pendant la chasse. — Une fois en chasse, que le chasseur marche lentement, en ménageant ses forces au départ; on ne sait jamais jusqu'où peut entraîner, à un moment donné, la poursuite du gibier. Que la démarche soit souple et sûre, que le pied pose bien à plat et qu'il ne craigne pas de bien porter le corps à droite, à gauche, sur la jambe qui doit le porter. Cela donne une démarche un peu lourde d'apparence, mais une grande sûreté pour marcher sur un sol irrégulier.

Qu'il ne marche jamais au delà de ses forces; quand il se sent fatigué, essoufflé, qu'il mette tout amour-propre de côté, qu'il laisse les intrépides continuer la poursuite ardente du lièvre blessé, qu'il s'arrête, qu'il s'étende doucement à l'ombre et attende que la fatigue et l'essoufflement soient passés. Ce n'est pas du temps perdu, et ce temps de repos empêche le surmenage que l'on doit redouter. Quelques instants après, il repartira plus alerte, plus dispos, et son coup de fusil sera plus assuré, plus utile.

En marche, s'abstenir de toute boisson : boire est un excellent moyen d'avoir plus soif; se contenter de regarder avec peine les chasseurs qui ont toujours attachée à leurs lèvres ou à celles de leurs voisins une gourde de fine champagne, même excellente. Dans les très fortes chaleurs, la seule boisson que l'on doive se permettre est un mélange à parties égales d'eau et de café noir fortement sucré. Le sucre est un excellent aliment et, en même temps, un réparateur puissant; ne pas craindre d'en prendre (je ne parle pas des chasseurs diabétiques) : il peut tenir lieu de toutes les cocas, kolas ou caféines dont on a tendance à abuser actuellement.

J'ai dit « abuser » parce qu'à dose modérée ce sont d'excellents produits, et qui peuvent parfois rendre de réels services. Mais ce sont des moyens artificiels, et lorsqu'on a besoin d'y avoir recours, c'est que l'on s'est surmené. Il vaut mieux faire moins pour obtenir meilleur résultat.

La matinée finie, la chasse a été bonne, et les chasseurs regagnent le gîte où l'on va trouver le déjeuner. Ici un gros danger menace nombre de chasseurs, c'est l'*apéritif* sous toutes ses formes, depuis la verdoyante absinthe jusqu'au quinquina au nom le plus doctoral. Le véritable apéritif a été pris dans la plaine ou dans les bois, c'est l'exercice au grand air; ce serait leurrer l'estomac que de lui offrir des liquides frelatés au lieu du réconfortant déjeuner qu'il réclame à grands cris.

Un « appétit de chasseur » est un appétit légendaire. Il faut pourtant, avant de le satisfaire, s'y préparer. Il est bon de refaire une toilette plus légère, il est sain de quitter les vêtements couverts de poussière, parfois humides de pluie, souvent couverts de boue. Il faut renouveler les ablutions que l'on a faites le matin, la douche suivie de frictions et de massage. Le tub ou la simple aspersion froide viendront délasser les membres endoloris de fatigue et rendre à toute la peau sa souplesse, qu'elle semble avoir perdue. Puis, du linge frais, un costume léger de molleton ou de drap, des chaussures souples et fines, transformeront le chasseur en homme du monde. La fatigue a disparu pour faire place à une douce béatitude. C'est alors, mais alors seulement qu'il est doux de s'asseoir devant une table bien sainement servie, avec l' « appétit de chasseur » dont nous parlions il y a un instant, et de gais compagnons qui, parlant tous à la fois, de gibier, de chiens, sans s'écouter les uns les autres, ne perderont pas un coup de dent et seront toujours d'accord, ou presque toujours.

Le déjeuner doit être substantiel : des viandes froides, des œufs, des viandes rôties, des légumes verts, des fruits et... le café. Le déjeuner doit être peu arrosé : il faut avoir le pied sûr et le coup d'œil juste quand on se remettra en chasse. Du bordeaux rouge mélangé d'eau, du chablis blanc si l'on a des huîtres, mais pas de grands vins trop capiteux.

Les jours sont courts et l'on est souvent forcé de se remettre en chasse dès la dernière gorgée de café brûlant disparue, ce qui est regrettable. Il serait préférable de faire une sieste d'une heure après ce repas si bien gagné, ou de rester étendu en causant à l'ombre s'il fait chaud, au coin du feu s'il fait froid, pendant une heure, qui serait éminemment digestive.

L'après-midi et le soir. — Mais il faut se rhabiller, reprendre une chemise de flanelle nouvelle, et derechef en chasse. Cette hâte après le repas est peu hygiénique, et on le voit dès les deux premières heures. Ceux qui sont un peu forts, les corpulents, deviennent rouges, cramoisis; l'essoufflement est rapide, la marche plus lente et l'ardeur moins grande. Que ceux qui ont un peu de tendance à l'obésité, dont le cœur n'est pas solide, dont les poumons sont facilement embarrassés, se défient de ce départ trop hâtif, surtout les jours de grande chaleur, qu'ils laissent la digestion se faire avant de se remettre en chasse. Éviter le danger de forcer son cœur vaut bien une heure de chasse de perdue.

Du reste, le gibier lui-même s'est caché, il est moins actif que le matin; tout dort dans la nature, et c'est dans la broussaille, dans le fourré, dans le bois qu'on le trouve ; il faut que le chien le dépiste, que le chasseur vienne le déloger pour qu'il consente à quitter sa remise. — Ah ! l'après-déjeuner de chasse vaut rarement la matinée !

Ce n'est qu'au soleil couchant, quand la perdrix rappelle, quand le lapin se montre à l'orée des bois, que l'on reprend quelque ardeur et que les beaux coups de fusil viennent glorieusement terminer la journée.

Je n'ai pas parlé de la chasse au rabat, où le chasseur prudent emporte avec lui sa canne-pliant — ou fait porter une chaise par le porte-carnier — non plus que de la chasse à courre, où les mœurs sont tout différentes. Je veux me contenter de la chasse devant soi, de la vraie chasse, où le chasseur a besoin de se ménager et doit *travailler* s'il veut remplir son carnier.

Au retour, défense non moins formelle de l'apéritif, quel qu'il soit; même toilette qu'avant le déjeuner, à moins que, ce qui est fréquent, il ne faille reprendre un train qui ramène dans une grande ville. Et dîner : dîner copieux, qui peut être plus abondant que le déjeuner ; à la table duquel tous les convives se trouvent réunis et racontent les exploits de la journée. Il y en a toujours.

Sans attendre une heure trop tardive, le chasseur se met dans le lit où il doit s'endormir. — De suite? — Oui de suite, sans rien autre chose. *Lugete veneres cupidinesque :* le chasseur doit être, comme le pêcheur à la ligne de Richepin,

Vierge et martyr,

s'il veut le lendemain reprendre sa glorieuse course à travers les guérets.

Indications et contre-indications de la chasse. — La chasse peut être accessible à tout le monde. Peu d'affections la peuvent contre-indiquer, car il est toujours possible de modérer l'effort nécessaire, de se fatiguer peu, si on en sent la nécessité. On peut ne faire que ce qui est possible, sans se surmener. Disons cependant que tout chasseur dont le cœur est atteint doit être très réservé, que des accidents ont pu éclater presque subitement sous l'influence de la fatigue déterminée par la marche pénible dans des terrains défoncés, dans des terres labourées, que souvent il faut faire de véritables ascensions, et l'essoufflement qui se produit d'abord est un signe auquel le chasseur menacé doit obéir s'il ne veut voir survenir des accidents plus sérieux. C'est alors que l'on a pu voir se produire l'angine de poitrine, cette terrible affection sur laquelle je ne veux pas insister... et je me contente de répéter : Chasseurs, qui n'êtes pas sûrs de votre cœur, demandez conseil et *suivez celui qu'on vous donnera;* il y va parfois de votre vie.

L'emphysème pulmonaire, l'asthme, la bronchite chronique peuvent aussi interdire la chasse, ou tout au moins doivent modérer le chasseur qui en est atteint.

Par contre, toutes les affections pour lesquelles l'exercice est recommandé se trouveront admirablement de la chasse. En première ligne, nous placerons le diabète, pour lequel le grand air, l'exercice agréable, distrayant, est indispensable. Le diabétique gras brûlera son sucre pendant les marches fatigantes d'une journée de chasse et verra sa tendance à l'obésité s'arrêter, et son sucre diminuer. Il en sera de même de l'obèse, qui a un peu trop de tendance à rester immobile, et qui ne consent à prendre du mouvement que s'il y est poussé par un plaisir à prendre; mais qu'ils craignent l'un et l'autre, le diabétique et l'obèse, de ne rechercher dans la chasse que l'occasion d'un bon repas et d'un séjour prolongé autour d'une table abondamment servie de mets et de liqueurs.

Les arthritiques, les rhumatisants, les goutteux doivent être les fidèles de la chasse. Avec quelques précautions bien faciles à observer, ils trouveront dans ce plaisir salutaire la souplesse de leurs articulations et la disparition de leurs attaques aiguës.

ACCIDENTS DE CHASSE

Malheureusement la chasse présente ses dangers par elle-même. Il y a les accidents de chasse. Ils sont de deux ordres : le uns dus au fusil — plaies par armes à feu — les autres inhérents à tout exercice plus ou moins actif.

Il faut savoir remédier aux uns et aux autres. Un chasseur ne doit jamais être pris au dépourvu. Il a dû prévoir la possibilité d'un de ces accidents et la chirurgie cynégétique doit lui être familière.

Les accidents de chasse, en dehors des plaies par armes à feu, sont dus à une chute la plupart du temps, ou à une morsure.

La chute détermine une contusion ou une fracture.

Contusions. — La contusion peut être directe: chute sur l'épaule, sur la tête, sur le siège. Elle est généralement peu grave. C'est un bleu qui se produira, qui passera par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et disparaîtra sans autre inconvénient. Si l'on veut activer sa disparition, et atténuer la douleur qui en résulte, il suffira de faire, dès le moment de l'accident, une friction, un massage assez prolongé, un quart d'heure, vingt minutes, de toute la région malade. Ce massage se fait avec le pouce ou avec la paume de la main, suivant l'étendue de la contusion; d'abord tout doucement, légèrement, en partant du centre de la contusion pour aller, en rayonnant, vers la circonférence, puis ensuite en appuyant de plus en plus, en prenant comme guide la douleur éprouvée par le patient; celle-ci doit être à peine perçue.

Si la contusion s'est produite en un point où cela est possible de le pratiquer, comme à la jambe (*fig.* 1), au bras, au front, on se trouvera bien de faire avec une bande roulée une légère compression qui facilitera la résorption du sang épanché et diminuera d'autant la durée de la guérison.

Pour faire le massage, afin que la main glisse facilement sur la région, on pourra l'enduire de vaseline ou simplement de poudre d amidon ou de poudre de riz.

Entorse. — La contusion d'une articulation, genou, cheville, peut déterminer de l'épanchement sanguin intra-articulaire ou péri-articulaire. C'est le même accident qui peut résulter d'une torsion de l'articulation, par exemple, dans un faux pas; à la cheville, on a affaire à une entorse. Légère, celle-ci n'est pas grave, mais est bien gênante; forte, elle peut devenir dangereuse et s'accompagner d'une fracture de l'extrémité osseuse.

Craindre, quand cet accident arrive, le *rebouteux* qui est toujours dans le village le plus proche, tout prêt à venir apporter son remède le plus bizarre et à pratiquer les manœuvres les plus intempestives. Pour une entorse qui ne s'est pas aggravée après son intervention, combien de blessés sont restés infirmes et sont venus nous trouver quand le mal avait été provoqué! Ainsi donc, méfiez-vous du rebouteux et soignez vous-même votre entorse, ou plutôt celle de vos compagnons de chasse.

Recommander d'abord au blessé de cesser la marche; s'il est éloigné de

la maison où il peut s'étendre, le faire porter, après l'avoir déchaussé, ce qui ne se fait pas sans douleur ; si la douleur est trop vive, couper la botte.

Sitôt arrivé, faire prendre pendant 10 à 20 minutes, jusqu'à cessation de la douleur spontanée, un bain de pieds dans de l'eau très froide, eau de puits, et ensuite avec le pouce et la paume de la main soigneusement huilés avec de l'huile à manger (si l'on n'a pas de vaseline) faire un massage *très léger* en se dirigeant de l'extrémité du membre vers la racine, des orteils vers les genoux, en ayant soin avec le pouce de suivre toutes les dépressions, les creux ou les saillies du membre. Insister par de petites frictions localisées et *très légères* sur les points qui semblent plus particulièrement douloureux ; pendant toutes ces manœuvres, éviter tout mouvement de la cheville. Le blessé doit être étendu tout de son long, le talon bien appuyé, et le massage doit durer vingt bonnes minutes. La douleur doit être à ce moment très atténuée et le massage, même fait en appuyant assez fortement, ne doit déterminer aucune souffrance.

Le massage terminé, on fera un appareil ouaté s'étendant des orteils à la partie moyenne de la jambe ; c'est-à-dire que l'on aura quelques feuilles d'ouate avec lesquelles on entourera le pied, le coup-de-pied et le tiers inférieur de la jambe, et on les fixera avec des tours de bande que l'on commencera au niveau des orteils, qui se croiseront les uns les autres, comme ceux que nous avons faits pour la contusion. Cet appareil comprimera l'articulation du cou-de-pied, et l'immobilisera. Le blessé gardera le repos étendu sur un lit ou une chaise longue. Trois fois par jour, on recommencera le massage, et après cinq à huit jours, suivant la gravité de son entorse, s'il a été exactement soigné dès le début de son accident, il aura bien des chances pour pouvoir reprendre ses occupations ; bien entendu, je ne parle pas des entorses graves, avec fractures, par exemple.

Fractures. — Les fractures qui peuvent se produire en cours de chasse sont des fractures de jambe ou des fractures du bras, du poignet.

Que doit-on faire ? Ne pas faire marcher le malade, s'il s'agit de fracture de jambe ; immobiliser sa fracture pour le transporter. Trois attelles, à leur défaut, trois lattes, deux ou trois branches bien droites peuvent servir. On les met le long du membre fracturé, entourées de compresses, de linges, de mouchoirs, si l'on n'a pas mieux ; puis on fixe ces trois attelles, une de chaque côté et une en arrière avec trois mouchoirs. Le membre ainsi empaqueté pourra être transporté sans danger. Le malade couché pourra attendre le chirurgien.

Pour les fractures du poignet ou les fractures du bras, le malade immobilisera lui-même son membre avec le bras du côté opposé, et regagnera le logis où viendront le trouver les soins du chirurgien.

Ces accidents sont des accidents sans plaie ; ceux que nous devons envisager maintenant sont des accidents avec plaie.

Plaies et blessures. — Ils reconnaissent différentes causes, plaies par une branche d'arbre, par morsure de chien, par piqûre de serpent ; dans les chasses à courre, par les grands animaux, cerfs, sangliers, etc. ; enfin, plaies par armes à feu. Chacune de ces causes peut entraîner avec elles des indications particulières que j'examinerai dans un instant ; mais toute plaie doit être pansée, quelle que soit la cause qui l'a déterminée.

Comment doit-on panser une plaie ? Très simplement, mais très rigoureusement.

Lorsqu'une plaie vient de se produire, il faut immédiatement la mettre à l'abri de toute souillure, débarrasser le membre blessé des vêtements qui peuvent venir toucher la plaie et la contaminer, puis laver cette plaie.

Lorsque l'on veut soigner une plaie et y toucher, il ne faut y toucher qu'avec des mains *méticuleusement propres*, c'est-à-dire qu'avant d'y toucher il faut avoir *savonné*, *brossé* fortement et *rincé* ses mains. Il faut avoir nettoyé ses ongles et ne toucher la plaie qu'avec les mains encore mouillées, sans les avoir essuyées avec un linge dont la propreté est toujours douteuse.

Pour panser une plaie, il est nécessaire d'avoir un *liquide antiseptique* qui permette de la laver et dans lequel on aura soi-même trempé ses mains, du

Fig. 1. — Bandage roulé de la jambe.

coton hydrophile ou simplement des compresses, des mouchoirs propres, puis des bandes.

Donc, dans toute réunion de chasseurs, il faudra une sorte de petite pharmacie bien simplement composée.

Des litres d'eau bouillie préparés à l'avance, ce qui n'est pas difficile ; avoir cinq litres d'eau filtrée et bouillie et bouchés avec un simple tampon de ouate.

Ces litres d'eau serviront à faire la solution au moment même où se produira l'accident.

Cette solution sera une solution de *sublimé* (poison violent dont il faut se garder d'absorber même une petite quantité). Elle se préparera en mettant dans un litre d'eau bouillie deux feuilles de papier Balme. Chaque feuille de ce papier contient 50 centigrammes de sublimé, les deux feuilles feront donc une solution à 1 gramme pour un litre d'eau.

C'est avec la solution ainsi préparée qu'on se rincera les mains, puis qu'on lavera *très attentivement* toute la plaie sans craindre de frotter un peu, jusqu'à

Fig. 2. — Trousse en métal, contenant les instruments indispensables.

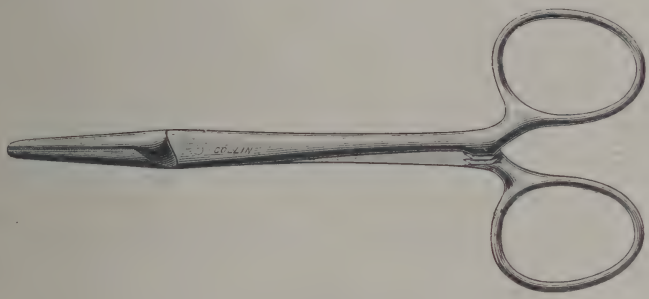


Fig. 3. — Pince à forcipressure.

Fig. 4. — Aiguille à suture.

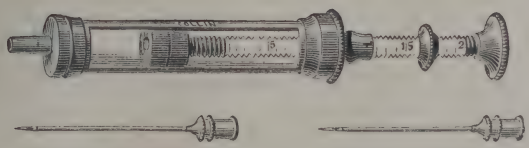


Fig. 5. — Seringue de Pravaz.

TROUSSE DU CHASSEUR

ce qu'on soit sûr qu'il ne reste au niveau de cette plaie ni terre, ni débris de vêtements, ni malpropreté quelconque.

On se servira pour laver cette plaie de coton hydrophile, si l'on en a, ou d'un mouchoir propre trempé dans cette solution.

Ensuite, quand la plaie est bien propre, on la recouvrira du même mouchoir formant compresse avec lequel on l'aura lavée, et on maintiendra une bande modérément serrée. Et, la plaie ainsi pansée, on peut attendre la venue du chirurgien.

Se laver soigneusement les mains avant de toucher à toute plaie, ne la toucher qu'avec les mains mouillées de la solution de sublimé, et la nettoyer soigneusement avant de la recouvrir d'une compresse imbibée de la même solution, tels sont les SEULS *soins réellement utiles que l'on puisse donner à tout blessé atteint d'une plaie petite ou grande.*

Ces conseils sont d'une simplicité extrême, mais ils doivent être suivis à la lettre; toute faute commise dans leur application peut entraîner les plus graves dangers, je ne saurais trop y insister.

Des indications peuvent naître de la cause même qui a déterminé l'accident de chasse.

Je n'envisagerai que trois de ces causes, parce qu'il faut dès l'accident prévenir les complications ultérieures, et qu'agir vite est indispensable : les morsures de vipère, les hémorragies et les plaies par armes à feu avec pénétration de plomb.

Vipère. — Les morsures de vipère, beaucoup moins graves qu'on est accoutumé de le penser, sont extrêmement rares. Les chaussures, les bottes surtout, mettent parfaitement à l'abri de ces piqûres. La vipère ne mord pas; mais elle jette la tête en avant, la gueule ouverte, et vient frapper la région qu'elle vise, avec ses crocs qui laissent dans la plaie et plus souvent à la surface de la botte qui résiste, le venin qu'ils transportent.

La force de pénétration de ces crocs est très faible, et le moindre obstacle suffit pour l'arrêter. Je ne parle évidemment que de la vipère de nos pays.

Dès que l'on a été piqué par une vipère, il faut immédiatement mettre la région à nu, puis lier très fortement le membre au-dessus de la piqûre. Cela fait, autant que possible, si l'on n'a pas de suite sous la main tout ce qui est nécessaire, faire saigner la plaie ; autrefois, on indiquait de sucer la plaie, de façon à en faire sortir le venin déposé ; mais tout cela prend du temps, et il vaut mieux agir vite. C'est ici que nous croyons la nécessité pour le chasseur d'avoir sur lui une petite trousse, bien petite, bien légère, mais bien utile.

Voyons sa composition ; elle nous servira seule pour tout ce qui peut arriver, pour tous les accidents qui peuvent survenir, même les plus graves, et on peut lui devoir la vie.

Elle se compose d'une petite boîte en métal (*fig.* 2), de sorte que l'on peut y flamber ses instruments, en y versant une dizaine de gouttes d'alcool auquel on met le feu. Les instruments flambés, on ferme sa trousse. Ils sont propres, et lorsque l'on s'en servira, ils pourront être utilisés de suite. Ces instruments sont un bistouri, une pince à forcipressure (*fig.* 3), puis des ciseaux, une sonde cannelée, et une aiguille à suture (*fig.* 4), et c'est tout. C'est bien peu de chose, mais cela peut rendre de grands services. Ajoutons à cela une seringue de Pravaz (*fig.* 5), et nous pourrons faire toute la chirurgie d'urgence, la seule que l'on soit appelé à faire à la chasse.

Je reviens aux morsures de vipère ; le membre est ligaturé, le chasseur prend alors le bistouri, puis, au niveau même de la piqûre, il fait une petite

incision (*fig* 6); ce n'est pas douloureux, et, dans cette incision longue d'un centimètre, il fait un lavage soigneux avec la solution de sublimé à 1 gramme pour 1 litre d'eau, telle que je l'ai indiquée plus haut. On peut aussi employer le permanganate de potasse, mais il peut être difficile de se le procurer.

Enfin, avec la seringue de Pravaz (*fig.* 5), il faut faire au-dessous de la piqûre une série d'injections sous-cutanées avec le sérum de Calmette (1).

Comment faire ces injections sous-cutanées? Hélas! trop de malheureux morphinomanes le savent. Je dois cependant l'expliquer pour les autres. La

Fig. 6. — Incision libératrice au niveau d'une piqure de vipère.

seringue, pleine de sérum et armée de son aiguille, est tenue de la main droite, l'index placé au sommet du piston (*fig.* 7). Puis, la main gauche pince un repli de la peau (dans ce cas particulier, c'est la piqûre de vipère qui occupe le sommet) et la soulève; à la base du pli, la main droite enfonce vivement, d'un seul coup, l'aiguille jusqu'à la garde sous la peau; cela se fait sans douleur et l'index pousse le piston en envoyant la quantité de liquide qu'il a à injecter. Une seringue entière doit être injectée par piqûre, et on en fait huit ou dix tout autour de la morsure, ce qui représente 8 à 10 centimètres cubes de sérum pour un adulte.

(1) Le sérum antivenimeux préparé à l'institut Pasteur de Lille est du sérum de cheval immunisé contre le venin des serpents. Ce serum empêche les effets des venins provenant de toutes les espèces de serpents d'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Océanie et de l'Amérique.

Puis on retire le lien qui enserre le membre, et on panse avec une compresse trempée dans la solution de sublimé. Le malade garde ensuite le repos. Ajoutons que le même traitement peut être appliqué aux pauvres chiens mordus.

Tel est le procédé actuellement employé. C'est à Calmette, de Lille, que l'on doit de connaître le sérum contre le venin des serpents.

Hémorragies. — Les hémorragies peuvent se produire dans nombre de circonstances. Dans la plupart des cas, si l'écoulement sanguin ne se fait pas

Fig. 7. — Manière de faire une injection sous-cutanée.

par un jet projeté par saccades de sang rutilant, l'hémorragie s'arrêtera toute seule. Il suffira de mettre une compresse trempée de sublimé et de serrer avec une bande pour que tout s'arrête. Mais, dans les plaies étendues, le sang peut provenir d'une artère et alors se retrouve le caractère que nous donnons plus haut, sang rutilant projeté en jet saccadé. Dans ce cas, on aura recours à la petite trousse et on y prendra la pince à forcipressure (*fig.* 3), cette pince qui a sauvé bien des existences et facilité la chirurgie moderne. On pincera avec cette pince le point d'où sort le sang et on la laissera en place; le sang ne coulera plus. On peut dès lors attendre le chirurgien, et voilà comment on arrête une hémorragie. Cette simplicité même de l'intervention exigeait cette simplicité de description.

Plaies par armes à feu. — Si elles sont graves, et malheureusement il en est souvent ainsi, on devra se contenter de transporter le blessé, et de panser la plaie comme nous l'avons dit pour toute plaie en général. Dans

ce cas la propreté méticuleuse que nous avons tant recommandée devient encore plus indispensable. Si à la surface de la plaie on voit une artère qui donne, une hémorragie artérielle se produire, on devra mettre une pince comme nous avons appris à le faire, puis panser simplement en faisant une compression avec une bande plus ou moins fortement serrée pour arrêter l'hémorragie en nappe, et on attendra le chirurgien.

La plaie peut être légère et causée par un plomb; c'est le plus souvent ce qui arrive; le plomb (il y en a parfois plusieurs) a fait un petit trou à la peau,

Fig. 8. — Recherche d'un grain de plomb avec la sonde cannelée.

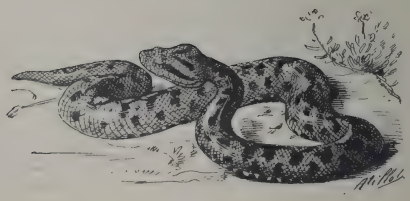
si petit qu'il est souvent difficile à retrouver. Le blessé ressent une douleur assez vive, et s'inquiète surtout de la présence du petit corps étranger, lequel est le plus souvent logé dans les parties molles. Au-dessous de la peau qui glisse au-devant de lui on peut le chercher, après avoir incisé, si *on s'est astreint à toutes les règles de la propreté* sur lesquelles j'ai déjà insisté.

Pour cela, après avoir lavé la plaie, on prend la sonde cannelée, toujours dans la petite trousse, et on l'introduit tout doucement dans le petit canal qu'a creusé le grain de plomb (*fig.* 8). Bientôt on sent celui-ci, qui est métallique, choqué par la sonde cannelée; et on est sûr alors de sa situation. Il suffit d'inciser le petit orifice de la peau avec la pointe du bistouri pour introduire la pince à forcipressure qui nous a déjà tant servi, et de saisir le grain de plomb que l'on extrait facilement. On pansera ensuite la plaie comme nous l'avons dit, et la guérison se fera rapidement. Est-il toujours utile d'aller chercher les grains de plomb égarés sous la peau ou dans l'épaisseur d'un muscle? Non certainement,

et si on ne les sent pas facilement, si l'on suppose qu'il faudra faire des recherches prolongées et *nuisibles* pour les tissus, il vaut beaucoup mieux les laisser. Dans la plupart des cas, ils resteront sans causer d'inconvénients et sans gêner le blessé. Il n'est pas dangereux de conserver ainsi des grains de plomb, et beaucoup de chasseurs en font sentir sous leur peau avec un certain sentiment d'orgueil, comme de nobles blessures.

En terminant, disons qu'il vaut mieux ne pas recevoir de plomb, et mieux encore n'en pas adresser à ses voisins. Chasseurs, c'est mon dernier conseil, sachez toujours, dès que vous tirez, où va votre plomb et ne vous donnez pas le remords d'avoir blessé un compagnon de chasse ou un rabatteur. Il vaut mieux ne pas tirer un lapin que d'entendre crier un malheureux que l'on vient de blesser même légèrement. La chirurgie répare souvent, mais il vaut encore mieux ne pas lui donner occasion d'intervenir.

Dr F. Verchère.
Chirurgien de Saint-Lazare.



Aspic.

Assemblage et finissage des canons.

II

ARMES ET MUNITIONS

DU FUSIL

Jusqu'a l'Exposition de Londres, en 1862, les fusils se chargeant par la culasse ont été presque exclusivement des fusils à cartouche à broche; les munitions de ce système étaient alors très convenablement fabriquées, et le mécanisme des armes à bascule en fer, avec clef en avant, resta longtemps en faveur à cause de sa simplicité et de sa rusticité. La cartouche à broche a fait place aujourd'hui à la cartouche à percussion centrale, et des modifications successives dans les armes en ont été la conséquence.

Le *fusil à percussion centrale*, le seul dont il puisse être question désormais, se répandit donc plus particulièrement vers 1862. Son usage s'est propagé peu à peu et il n'en existe plus guère d'autre entre les mains des vrais chasseurs.

Le choix reste seulement à faire entre ces différents types de

fusils à chiens extérieurs et ceux à chiens intérieurs (hammerless) avec ou sans éjecteurs, et enfin ceux à répétition.

Avant d'entrer dans le détail et la discussion de ces différents modèles, nous pensons devoir nous étendre d'abord sur certaines parties essentielles de l'arme qui ont leur rôle dans tous les fusils quels qu'ils soient.

Le canon. — Le canon est assurément la partie la plus importante de l'arme; de sa solidité dépend la vie du tireur, de ses perfections dépend le bon service du fusil; il est donc intéressant de savoir comment les canons se travaillent aujourd'hui.

Les canons d'arquebuse, dont les premiers furent fabriqués vers 1515, étaient à un seul tube; sous Henri IV, vers 1600, on cite un fusil à deux coups à rouet, dont les deux tubes, sans être soudés, étaient simplement reliés à l'aide de goupilles.

Ce fut Leclerc qui fabriqua le premier, en 1738, le canon à double tube. Ces tubes, soudés entre eux, étaient en fer, le damas n'étant pas encore inventé; la matière première était corroyée et étirée, puis le forgeron la roulait comme une gouttière et la soudait à la forge. Après chaque chaude, le tube était tordu de façon à donner à la soudure une direction hélicoïdale qui permettait une résistance plus grande que la direction longitudinale.

Vers 1760 commence la fabrication en ruban de fer ou en ruban en étoffe. L'étoffe se composait de clous de fer à cheval et de rognures de toute sorte; le tout était réuni en paquet et corroyé au martinet. La fabrication du canon en ruban avait un grand avantage sur celle du canon fait par la torse d'un tube en fer : on pouvait diminuer davantage le pas de l'hélice, ce qui assurait à la soudure le maximum de surface possible.

Après l'expédition d'Égypte, on s'efforça d'imiter l'acier damassé de l'Inde et de la Perse. Clouet pensa atteindre l'imitation parfaite à l'aide du corroyage de lames de fer et d'acier, Stodart et Faraday par le procédé de l'alliage par fusion.

Le duc de Luynes, en 1844, indiquait les différentes compositions chimiques du damas d'extrême Orient. Ces alliages, très beaux au point de vue théorique, n'ont jamais donné dans la pratique les résultats attendus. Il fut vite reconnu que l'alliage du fer et de l'acier seul permettait d'assurer une résistance suffisante, en même temps qu'une grande pureté dans le métal. Ce fut Nicolas Bernard, ouvrier à la manufacture d'armes de Versailles, qui obtint les premiers résultats pratiques.

Les premiers canons en damas furent fabriqués en France, à Paris, et poinçonnés aux noms des Leclerc et des Renette. Après une étude comparative, il fut vite reconnu que les canons en damas avaient beaucoup plus de force de résistance que ceux en ruban de fer, qui déjà étaient eux-mêmes supérieurs aux canons en fer tordu. En France, les fers employés provenaient du Berry ou de la Lorraine française; ils étaient doux et corroyés au bois; les aciers étaient fabriqués également au bois par les aciéries de l'Isère.

Léopold Bernard, fils de Nicolas Bernard, qui s'était établi en 1823 après avoir travaillé chez Renette, fabriqua en 1840, à la suite de nombreuses recherches, le canon en damas, dit « damas Léopold Bernard ». Ce damas se fabrique de la façon suivante : des tiges d'un centimètre carré de section et de 40 à 50 centimètres de long, en fer, et d'autres semblables en acier sont assemblées

en égales proportions et réunies en paquets carrés. Ces paquets ou lopins sont exposés dans un four à réverbère à une température assez élevée pour les souder entre eux, forgés ensuite sous le marteau-pilon, puis étirés au laminoir. Ils sont ainsi transformés en barres de fer d'un centimètre carré. Les tiges de fer et d'acier étant disposées alternativement, et l'opération qu'elles ont subie les ayant seulement rapprochées et réunies, sans altérer les propriétés des deux métaux qui les composent, si on passe un peu d'acide sur une partie mise à découvert, en la débarrassant avec une lime de la crasse de forge qui l'enveloppe, on verra ces deux métaux se dessiner en bandes de teinte différente, et la section de la barre représenter un damier parfaitement régulier.

Ce métal composé présente de très grands avantages au point de vue de la ténacité, de la malléabilité, et se travaille très aisément à la lime et au marteau.

Les damas frisés anglais ou belges sont composés de baguettes plus petites et d'une torsion plus serrée; mais le procédé et la nature du métal sont, en somme, peu différents.

Depuis les nouvelles méthodes de préparation de l'acier, on a obtenu des aciers fondus spéciaux pour canons, soit d'armes de guerre, soit de fusils de chasse, qui présentent des résistances extraordinaires. Les canons d'acier de bonne qualité sont, par suite, souvent employés de préférence aux canons de damas.

L'acier offre, comme avantage, une plus grande homogénéité de matière, il n'est pas exposé aux petites imperfections des cendrures et des criques qu'il est presque impossible d'éviter dans les opérations si souvent répétées de la forge du damas, depuis sa préparation jusqu'au moment où il prend la forme définitive d'un canon de fusil. L'acier est plus résistant aux chocs extérieurs et peut être employé à une moindre épaisseur que le damas.

Les canons, soit en damas, soit en acier, ne sont pas, comme on pourrait le croire, d'un seul morceau; ils se composent de deux tubes, assemblés et reliés par les bandes, et sur lesquels sont fixés des crochets destinés à servir à l'attache des mécanismes de fermeture.

Deux modes de soudure sont en usage : la soudure à l'étain et la brasure au cuivre. La soudure à l'étain paraît théoriquement préférable, comme exposant le canon à une température moins élevée; mais, comme l'étamage préalable exige l'intervention d'un acide et que cet acide laisse des traces, qui à la longue détériorent les canons dans les entre-deux, nous croyons la brasure au cuivre préférable, s'il ne s'agit, en effet, que d'épargner au canon l'action d'une température aussi élevée que celle de la fusion du cuivre; il n'y échappe en tout cas que dans les parties minces du devant, les crochets et les canons à la culasse devant toujours être brasés au cuivre pour être joints solidement.

Il s'est fait aussi récemment des canons d'un seul morceau, dits *monobloc*. Ce procédé de fabrication, dont le principe séduit à première impression, présente à nos yeux quelques infériorités. La perfection est difficile à atteindre dans l'aplomb régulier des tubes et leur dressage final; le métal employé, en raison des laminages successifs auquel un très fort bloc d'acier est soumis, doit être relativement assez doux, et s'il suffit comme résistance des tubes à l'effort du tir, il ne saurait avoir la dureté et la rigidité qu'il est nécessaire de conserver, spécialement aux crochets de fermeture; enfin, pour éviter le poids, il faut à la fois raccourcir les canons et supprimer les bandes supérieures et inférieures.

Les canons ont été pendant longtemps forés cylindriquement. Il était toutefois de pratique courante de laisser les canons un peu plus étroits de diamètre à

la bouche que vers la culasse, lorsqu'on voulait faire serrer le coup; mais le procédé du forage « choke » ou rétréci dans des proportions et des points déterminés est assez récent et ne fut guère appliqué avant 1875. Le *choke-bore* est un rétrécissement réservé à la bouche du canon, de manière à former une sorte de bague cylindrique de 2 ou 3 centimètres de hauteur et plus étroite de 3 à 6 dixièmes de millimètre que la partie arrière alésée au calibre normal; un trou de cône de 5 à 7 centimètres raccorde les deux parties du tube. L'effet du forage « choke » n'est pas très bien défini; nous pensons qu'il consiste à régler en quelque sorte la vitesse des plombs au sortir du canon et d'empêcher ou de retarder les entre-chocs qui se produisent entre les grains les plus accélérés et ceux qui sont ralentis soit par la résistance de l'air, soit par leur déformation.

On peut évaluer de 40 à 50 0/0 l'amélioration qui résulte d'un « choke » bien réglé dans le nombre des grains de plomb qui seront compris à 35 mètres par exemple, dans un cercle de 75 centimètres de diamètre; c'est-à-dire que si le canon cylindrique met 120 grains de plomb n° 6 dans une zone de ce diamètre, le canon choke en mettra 170 à 180.

La pénétration isolée des grains ne paraît pas bénéficier de l'action du choke, mais leur rapprochement augmente les chances d'atteindre à de plus grandes distances.

Ce resserrement du coup peut offrir des inconvénients pour le tir à courte portée, et il est certain qu'un tireur de force moyenne aura, jusqu'à 35 mètres, plus de succès avec un canon foré cylindriquement, qui couvre un plus grand espace, tandis que le canon choke ne pourra lui rendre qu'exceptionnellement service.

Le double choke sera réservé au tir au pigeon ou au tir régulièrement prévu à longue portée.

Le chasseur doit se souvenir qu'il ne faut sous aucun prétexte tirer à balle avec un canon choke, à moins d'employer des balles dont le diamètre n'excède pas celui de la partie rétrécie du canon; sinon le canon serait sûrement endommagé.

Les calibres. — Les canons des fusils de chasse sont de trois calibres principaux : 12, 16 et 20. Ces appellations correspondent au rapport du poids de la balle à celui de l'ancienne livre (12, 16 ou 20 balles à la livre de 500 grammes); elles ne sont plus rigoureusement exactes, mais elles représentent des diamètres convenus et adoptés presque universellement sous ces désignations.

Le canon calibre 12 cylindrique est d'un diamètre intérieur de .	$18^{mm},4$.
le calibre 16, de	$17^{mm},4$.
le calibre 20, de	$16^{mm},4$.

Par suite de la différence des charges de plomb et de poudre applicables à chaque calibre, le calibre 12 est le plus avantageux, mais il est aussi le plus lourd; on l'adopte pour le tir au pigeon et les chasses d'arrière-saison.

Le calibre 16 correspond aux besoins moyens des chasses de France; il est fort recommandable, lorsqu'on ne veut avoir qu'un seul fusil.

Le calibre 20 est le plus agréable, à cause de sa légèreté; il convient pour les fusils de dames ou de jeunes gens; mais il n'est pas très favorable aux médiocres tireurs.

Longueur des canons. — Une question également controversée est celle de la longueur à donner aux canons. La mode semble être aujourd'hui aux canons courts; sous cette désignation, nous rangeons les canons dont la longueur est inférieure à 70 centimètres.

Il est évident que, grâce au forage en choke-bore, on peut obtenir à la cible, même avec des canons très courts, des résultats très satisfaisants au point de vue du groupement, et si on s'en tenait à cette seule observation, des canons de 60 à 65 centimètres, par exemple, suffiraient à toutes ces exigences. Mais il n'en est pas régulièrement ainsi dans la pratique. Pour assurer la direction du tir, une certaine longueur de ligne de mire est indispensable; on s'en rend aisément compte si on applique au fusil de chasse à plomb les remarques faites sur le tir des armes rayées.

Un canon de carabine de 50 centimètres et un canon de pistolet de 15 centimètres ne sauraient, toute précision égale d'ailleurs et entre les mains du même tireur exercé, donner des résultats égaux à ceux qu'il obtiendra des canons de longueur normale, soit de 75 à 80 centimètres pour les carabines et de 23 à 25 centimètres pour les pistolets de tir. Avec les canons courts, seuls, les coups mathématiquement bien dirigés frapperont le point visé, tandis que les moindres erreurs de pointage seront immédiatement amplifiées.

On devra donc, en principe, choisir des canons aussi longs que le permettent l'équilibre et la maniabilité de l'arme. Les longueurs que nous considérons comme nécessaires sont :

pour le calibre 12, de	72	centimètres
pour le calibre 16, de	70	—
pour le calibre 20, de	68	—

et, pour les tirs à longue portée, comme le tir au pigeon ou le tir en battue de plaine, nous les augmenterions volontiers de quatre centimètres pour chaque calibre; cela est particulièrement nécessaire si on se sert d'armes forées cylindriquement.

La crosse. — Il est de principe que le chasseur doit être aidé dans la régularité et la rapidité de son tir par une crosse dont les proportions conviennent à sa taille, à la longueur de son bras, à sa conformation physique, à son habitude d'épauler.

Les règles du tir de chasse sont les mêmes, quoi qu'on en puisse dire, que celles du tir à la cible; il s'agit toujours de mettre en ligne la visière, représentée par la bande du canon, le guidon et le but à atteindre, et de ne faire partir le coup que lorsque cette direction est assurée; seulement l'opération, qui dans le tir à la cible se fait posément, tranquillement, doit se faire à la chasse avec une extrême rapidité et en tenant compte du sens dans lequel se meut le gibier.

Les théories rationnelles du tir de chasse seront exposées par des amateurs autorisés dans une autre partie de cet ouvrage, nous ne étendrons pas davantage sur ce sujet (1).

Poids des fusils. — Il faut, pour assurer aux canons et aux bascules une force, une épaisseur suffisantes, donner aux fusils un

1. Voyez, plus loin, *Le Tir de chasse*, par le comte Justinien Clary.

certain poids. Nous avons à nous élever énergiquement contre les allégissements exagérés qui ont été de mode récemment, car il est coupable d'exposer les chasseurs à des accidents, même en cédant à leur pression dans ce sens. Les fusils hammerless permettent une économie appréciable de poids, mais cette économie se limite à une centaine de grammes environ.

Nous indiquons, comme *nécessaires*, les poids suivants pour les fusils à chiens des trois différents calibres les plus usités, canons et crosses de longueur moyenne :

calibre 12.	3 kilogr.
calibre 16.	2 kilogr. 800
calibre 20.	2 kilogr. 500

DIVERS SYSTÈMES DE FUSILS

Nous avons déjà dit qu'il ne pouvait être question aujourd'hui que des fusils à percussion centrale.

Le choix des chasseurs s'exercera donc entre fusils à chiens extérieurs et fusils à chiens intérieurs (hammerless).

Nous laissons de côté encore pour quelque temps les fusils à répétition.

Fusils à chiens extérieurs. — Les fusils à chiens offrent comme avantages principaux : la possibilité de régler les détentes, de les rendre plus douces, plus régulières, et d'avoir des départs plus solides, plus durables. Ils se prêtent, en outre, au contrôle constant de l'état des platines et, ce qui est appréciable, fournissent le moyen de se rendre compte à distance si le fusil d'un voisin est armé ou non, ce qui vous donne le droit de rappeler à l'attention le chasseur débutant ou distrait dont le canon « vagabond » menace trop souvent son entourage.

Leurs désavantages sont : les accidents résultant de la saillie des chiens et des aspérités qu'ils présentent, chiens qui s'accrochent dans les vêtements, qui se brisent à l'improviste par choc ou autre cause imprévue ; poids supplémentaire des plaques ou corps de platine sur lesquelles sont montés les chiens et qui sont supprimées en grande partie dans le fusil à chiens intérieurs.

La rapidité de la manœuvre est également un peu diminuée par la nécessité d'armer après le chargement. Cet inconvénient est moins à considérer, il est vrai, depuis que les fusils à percussion centrale sont munis de platines rebondissantes, qui permettent d'ouvrir et de charger l'arme sans avoir à toucher aux chiens ; il ne reste donc ensuite qu'à les mettre au cran d'armé ; ce complément de préparation au tir peut être considéré comme une sécurité.

Nous indiquons, dans un tableau (p. 26, 27), les différents types d'armes à chiens extérieurs les plus répandus.

La clef en fer en avant du fusil Lefaucheux est abandonnée aujourd'hui et ne se fait plus que pour les armes très ordinaires. Elle est remplacée par une clef dite « T anglais, ou à gros tourillon », dont le levier vient recouvrir la sous-garde (*fig.* D). Cette fermeture présente une extrême résistance, elle n'a d'autre défaut que d'être un peu lourde et de manœuvre un peu lente ; mais

son extrême simplicité la recommande avant toute autre pour les armes de dur service, dont il est difficile parfois de prendre un soin rigoureux. C'est la seule qui convienne pour les fusils d'explorateurs, de voyageurs, et aussi pour les carabines express ou autres dont les bascules doivent présenter une résistance quasi indéfinie.

Les autres systèmes sont à ressort et s'actionnent soit par une volute, soit par un levier de côté ou *side-lever* (*fig.* B), soit par un levier en-dessus ou *top-lever* (*fig.* A). Ces systèmes mettent en œuvre un verrou qui s'engage généralement sur deux points du crochet du canon (d'où le nom de *double verrou*). Lorsqu'un supplément de résistance est nécessaire, par exemple pour l'usage des poudres pyroxylées, le canon est fixé sur un troisième point et par un verrou supplémentaire (d'où le nom de *triple verrou*) [*fig.* C]. Le plus connu est le triple verrou Greener.

Fusils à chiens intérieurs (**hammerless**). — Les fusils à chiens intérieurs (*hammerless*) sont d'invention française; sans parler des fusils Pauly et Robert dans lesquels les chien sont cachés, Loron, arquebusier à Versailles, construisit, vers 1850, un fusil à deux coups dont les platines intérieures s'armaient par une clef dont le mouvement déterminait en même temps l'ouverture de l'arme; l'abaissement du canon faisait agir un tire-cartouche automatique amenant suffisamment au dehors les cartouches pour qu'on pût les saisir avec les doigts.

Les cartouches à percussion centrale étaient, à plus proprement parler, des tubes en acier réamorçables et rechargeables; mais il n'y a eu qu'à appliquer à ce fusil des cartouches de fabrication courante à douille de carton et culot de cuivre pour en faire un « hammerless » complet et presque irréprochable.

C'est en Angleterre, cependant, que ces fusils sans chiens extérieurs se sont réellement répandus dans le public et sont devenus rapidement d'usage courant. L'invention de Loron était à son apparition restée chez nous sans retentissement, faute de cartouches suffisamment perfectionnées et faute aussi d'une réclame à laquelle on n'avait pas en ce temps habitude de recourir.

Il existe aujourd'hui un certain nombre de systèmes de fusils hammerless, mais le plus répandu est sans contredit le système Anson et Deeley, qui date, si nous ne nous trompons pas, de 1874, et dans lequel le mouvement de bascule du canon est utilisé par la tension des ressorts de percussion.

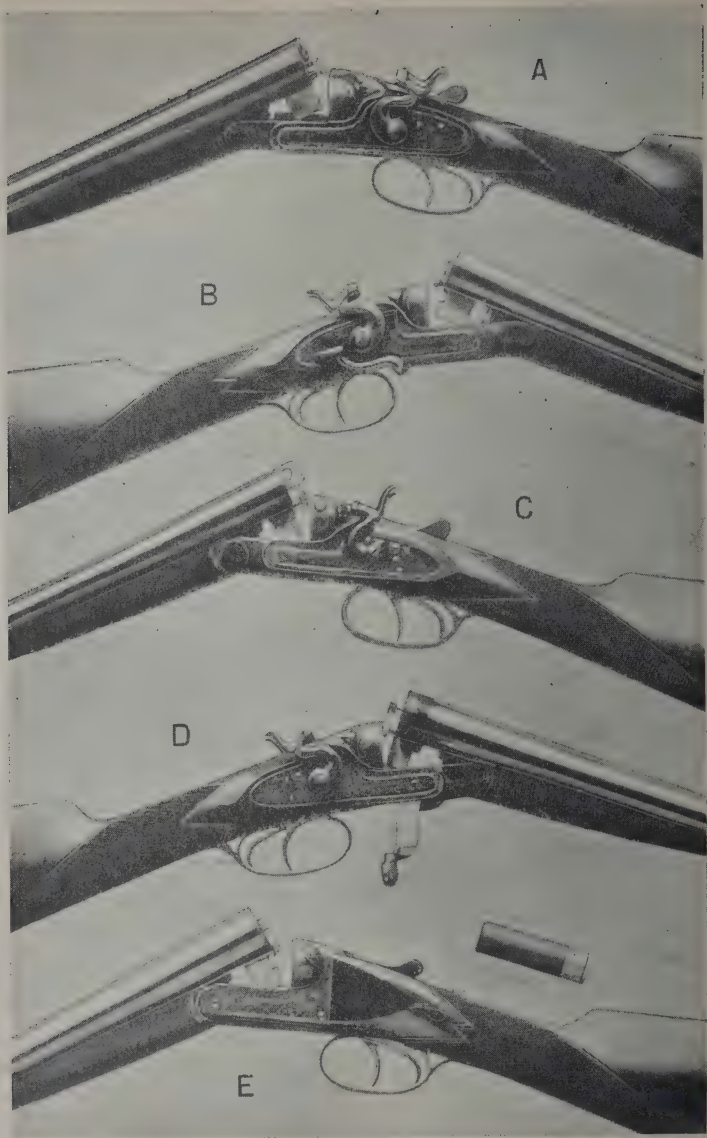
Le système Greener, un peu plus récent, diffère de l'Anson et Deeley par des détails de disposition intérieure plutôt moins heureusement conçus.

L'un et l'autre s'ouvrent par une clef placée à la partie supérieure de la bascule. Le système Anson et Deeley peut en outre se combiner avec les différentes dispositions d'ouvertures déjà décrites pour les fusils à chiens extérieurs.

La tableau montre, outre les fusils à clef en dessus, un fusil à clef de côté; cette clef latérale prendrait facilement un autre contour et se disposerait en volute au-devant du pontet de sous-garde (*fig.* J).

Les modèles à clef en dessus sont les plus répandus.

Les fusils hammerless ont l'avantage de supprimer toute aspérité, toute saillie extérieure et, par conséquent, tous les ennuis et accidents qui découlent des fusils à chiens apparents. Les organes intérieurs de percussion, surtout dans les fusils Anson et Deeley, sont de volume suffisant, et assez résistants pour assurer une bonne fabrication; ils sont parfois moins délicats que ceux des anciennes platines. Disons cependant que la position des axes des chiens et des gâchettes doit être judicieusement calculée et que les départs sont souvent fragiles et difficiles à régler.



Modèles de la maison Gastinne-Renette.

A. Fusil à triple fermeture sur un prolongement de l'entre-deux des canons, clef en dessus, entre les chiens.
B. Fusil à triple fermeture, levier de côté.
C. Fusil à triple fermeture par verrou transversal dans le prolongement de l'entre-deux des canons.
D. Fusil à clef anglaise, à gros tourillon tournant sous la sous-garde.
E. Fusil à triple verrou, clef en dessus, à éjecteurs automatiques.

Modèles de la maison Gastinne-Renette.

F. Fusil à triple verrou transversal.
G. Carabine à deux coups, chiens extérieurs, clef anglaise, bande prolongée, modèle *express*.
H. I. Carabine à chiens extérieurs (*hammerless*), à trois coups, avec canon rayé inférieur.
J Fusil à triple verrou dans le prolongement de l'entre-deux des canons, levier de côté.

Il convient donc de consacrer à l'acquisition d'un fusil hammerless une somme relativement plus élevée qu'à celle d'un fusil à chiens pour que les soins nécessaires puissent être donnés à tous les détails de l'arme. Une tendance se manifeste aujourd'hui à combiner les organes d'ouverture et de tension des ressorts du fusil Anson-Deeley avec le mécanisme des anciennes platines; ce progrès, déjà réalisé chez divers armuriers, présente un très sérieux avantage au point de vue du réglage et de la solidité des départs.

L'absence de leviers extérieurs, qui ne permet pas de désarmer facilement les fusils hammerless sans faire tomber ces chiens, a conduit à munir ceux-ci de sûretés, dont l'effet le plus ordinaire est de condamner les détentes. Ces sûretés sont disposées soit sur le côté, soit sur le dessus de la poignée. Elles peuvent être automatiques ou facultatives, c'est-à-dire que les premières se placent d'elles-mêmes par le seul effet de l'ouverture de la clef et qu'il faut ensuite les déplacer pour tirer, tandis que les secondes ne se mettent qu'à volonté.

La sûreté automatique est pour nous préférable au point de vue de la sécurité absolue, surtout si on chasse avec deux fusils, et qu'on ait besoin d'un chargeur; nous considérons même qu'il est toujours bon d'avoir à mettre, par un dernier acte réfléchi, l'arme en état de tirer. Il ne devrait en être autrement que pour les fusils de tir au pigeon, où un oubli, une distraction peuvent faire manquer un coup sérieux, et où surtout de nombreuses précautions sont imposées aux tireurs, précautions qui permettent la suppression de toute espèce de sûreté aux armes.

La figure F montre un fusil hammerless à mécanisme Anson et Deeley combiné avec le triple verrou de fermeture Greener. Les figures H et I montrent la disposition de fusils hammerless à trois coups dont le canon inférieur rayé sert pour le tir à balle express.

Les fusils à éjecteurs automatiques. — On a complété les fusils hammerless par un perfectionnement qui peut s'appliquer également aux fusils à chiens extérieurs; il consiste dans l'application d'*éjecteurs* ou appareils projetant complètement au dehors les cartouches tirées(*fig.* E).

On peut ainsi recharger l'arme beaucoup plus rapidement, avantage appréciable en battue, par exemple. L'expulsion des cartouches tirées est obtenue de différentes manières; mais les deux systèmes d'éjecteurs les plus connus sont ceux d'Anson et Deeley et de Greener. Pour le premier, une sorte de double platine est placée sous le devant du fusil, les ressorts en sont tendus par le relèvement du canon, et le déclanchement s'obtient au moment de l'ouverture de l'arme par l'action d'une gâchette mise en mouvement seulement lorsqu'un coup a été tiré; le choc des marteaux de ces platines sur l'une des tiges du tire-cartouche, ou sur les deux, chasse brusquement les douilles vides au dehors; le canon est ainsi prêt à recevoir de nouvelles cartouches instantanément.

Pour les éjecteurs Greener, il n'y a pas d'appareil isolé à proprement parler; on utilise un échappement volontairement produit du chien percuteur dans le mouvement d'armement avant que ce mouvement ne soit achevé, et le choc du talon du chien retombant sur un levier coudé amène de même le déplacement brusque d'une des tiges du tire-cartouche.

Ces deux éjecteurs, comme toutes les combinaisons qui seront trouvées pour amener l'expulsion intermittente des seules cartouches tirées, présentent une certaine délicatesse et demandent pour leur réglage des soins particuliers.

Par suite de ces difficultés, l'adjonction d'éjecteurs n'est recommandable que pour les fusils d'un certain prix.

MUNITIONS

Le meilleur fusil sera sans action avec de mauvaises munitions, tandis qu'un fusil médiocre rendra encore de bons services à la condition qu'il soit convenablement chargé.

Il est donc essentiel d'apporter au choix des munitions la même attention, le même soin qu'au choix du fusil lui-même.

Les éléments d'une cartouche sont :

La douille. — La poudre. — Les bourres. — Le plomb.

La douille. — Les douilles varient à l'infini de genre et de prix. Nous considérons qu'il n'y a pas d'économie à faire sur la qualité de la douille si on veut obtenir de son arme le maximum des effets qu'elle peut produire. Sans recommander uniquement les douilles de luxe avec vignettes, inscriptions dorées, etc., nous insistons sur la nécessité d'avoir une douille en très bon carton, montée sur un culot de cuivre d'un centimètre environ de hauteur, et dont l'intérieur sera doublée d'une armature ou cuirasse en tôle mince ou en cuivre dans toute la hauteur qu'occupe la charge de poudre. De cette façon, l'étui résistera à toutes les charges de poudre noire ou pyroxylée, et l'arme sera préservée de toutes les causes d'usure ou de désajustement dont l'usage de mauvaises cartouches est particulièrement la cause. Le bourrelet du culot de la cartouche doit être approprié à la fraisure du canon qu'on appelle « le drageoir de la chambre ». Un bourrelet trop mince expose à des ratés, un bourrelet trop épais empêche la fermeture de l'arme ou amène le désajustement du canon. Il faut donc choisir les numéros du bourrelet qui convient au fusil, et n'en point changer sans faire disposer spécialement le canon.

Il se fait, à l'étranger comme en France, d'excellentes douilles, Eley, Kynoch, Bachman, Winchester, Société française des munitions, etc., etc. : c'est presque une question d'impression personnelle qui fera préférer les unes aux autres. Toutefois, nous recommandons plus volontiers les douilles de fabrication française, en raison de leur amorçage particulier, beaucoup mieux approprié aux poudres pyroxylées françaises que les amorçages des douilles étrangères. C'est un avantage que présentent tout particulièrement les douilles de la Société française des munitions. S'en rapporter, en tout cas, pour la douille à choisir, aux conseils de son armurier.

La poudre. — Lorsqu'il n'existait que la poudre noire, on se bornait à adopter un grenage particulier ou la poudre d'une poudrerie estimée supérieure ; on n'était pas, comme aujourd'hui, en présence de types variés dont le nombre tend à s'augmenter tous les jours.

La poudre noire. — Bien qu'elle soit un peu démodée aujourd'hui, à cause de ses inconvénients de bruit, de recul, de fumée et d'encrassement, la poudre noire a encore de nombreux partisans.

Elle a l'avantage fort appréciable de conserver une grande régularité à toutes les températures et sous tous les climats. Elle est inaltérable aussi longtemps qu'elle est tenue à l'abri de l'humi-

dité ; elle convient donc tout spécialement pour les cartouches expédiées outre-mer et pour celles qu'on est exposé à garder longtemps sans les employer, comme les cartouches à balle ou à gros plomb.

Deux qualités de poudre noire à recommander pour les cartouches de chasse des calibres de 20 à 12 : la poudre noire ordinaire n° 3 et la poudre forte n° 2.

La poudrerie de Sevran-Livry a la réputation de fournir les meilleures poudres ; pourtant l'Administration assure que les procédés et les matières premières sont les mêmes dans toutes ses usines.

La poudre ordinaire n° 3 est très régulière et du prix le moins élevé (12 francs).

La poudre forte n° 2 est un peu plus vive que la poudre ordinaire et pa-

Poudre noire (1).

raît laisser moins de résidus ; son prix dépasse assez sensiblement celui de la poudre ordinaire (15 francs).

Nous donnons ci-dessous les charges moyennes des différents calibres avec ces deux sortes de poudres.

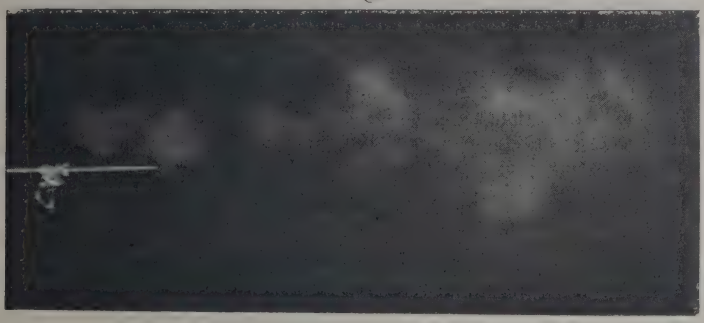
Calibre 12. —	Poudre noire ordinaire n° 3.	5 gr	25
—	Poudre forte n° 2.	5	
—	Plomb	35	
Calibre 16. —	Poudre noire ordinaire n° 3	4	50
—	Poudre forte n° 2.	4	
—	Plomb	30	
Calibre 20. —	Poudre noire ordinaire n° 3	3	75
—	Poudre forte n° 2.	3	50
—	Plomb	25	

Nouvelles poudres (*poudres pyroxylées*). — On comprend qu'il serait bien difficile de donner à l'étude des nouvelles poudres tous les développements qu'elle comporterait, eu égard au peu d'espace dont nous disposons. Nous nous bornerons à présenter la nomenclature des poudres pyroxylées que l'administration met à la disposition des

(1) Ces instantanés sont extraits de *La Chasse illustrée*, Firmin-Didot, édit.

consommateurs avec l'indication de leurs avantages et inconvénients. Nous adoptons non pas l'ordre alphabétique des lettres par lesquelles elles sont désignées, mais l'ordre chronologique dans lequel elles ont été mises en circulation.

Poudre S. — La poudre S a été la première fabriquée par le service des Poudres. Elle a la plus grande analogie avec la poudre anglaise Schultze, dont elle est pour ainsi dire la reproduction. Ses *avantages* sont : l'absence presque complète de fumée, une grande régularité de tir lorsque les condi-



Poudre S.

tions de l'atmosphère sont favorables, et une atténuation sensible du recul. Ses *inconvénients* sont, par contre, d'être assez impressionnable aux variations de température et d'hygrométricité de l'air, de donner très vite des pressions élevées pour des augmentations de charge relativement faibles, et surtout de laisser dans le canon des grains non comburés, d'une très grande dureté, qui se répandent dans le mécanisme et bloquent parfois les fermetures. La poudre S est pour ainsi dire impossible à employer dans les fusils à éjecteurs.

Poudre J.

Poudre J. — Les inconvénients de la poudre S, tels que le développement anormal des pressions sous de faibles augmentations de charge et les résidus

nuisibles au fonctionnement des mécanismes, ont conduit à l'adoption d'un second type dénommé J. Ce type présente comme avantages une plus grande stabilité de pressions et l'accroissement de ces pressions plus arithmétiquement en rapport avec les augmentations graduelles des charges, d'où une certaine latitude dans le dosage des quantités.

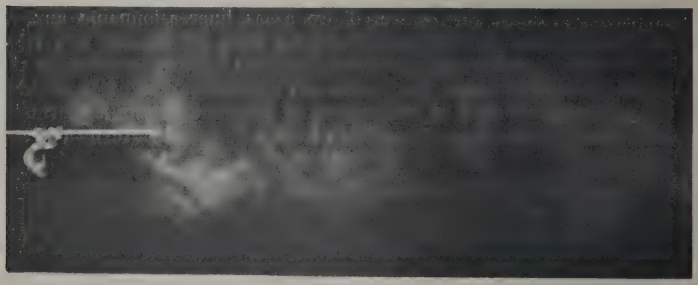
Ses résidus, soit de poudre entièrement comburée, soit de grains incomplètement brûlés, n'ont pas la dureté de la poudre S et n'apportent aucun obstacle au libre jeu des fermetures et des éjecteurs. Les effets de cette poudre sont très réguliers et moins influencés par l'état de l'atmosphère.

La poudre J a pourtant aussi ses inconvénients. Elle doit s'employer à des doses beaucoup plus élevées que la poudre S, d'où une augmentation sensible de dépense. Cette plus grande densité du chargement et l'effet un peu plus ralenti de l'inflammation tendraient à augmenter un peu le recul. Elle fait un peu plus de fumée que la poudre S; toutefois cette fumée, assez dense, s'abat instantanément et ne peut gêner le tireur. Enfin, elle laisse après le tir un résidu verdâtre, assez adhérent, qu'il convient d'enlever assez promptement, car il peut devenir facilement corrosif à l'air humide.

Ces deux types de poudre S et J ont été pendant plusieurs années concurremment en faveur. Ils avaient été faits l'un et l'autre avec des numéros variés de grenage : 1 et 2 pour la poudre S, et 0, 1, 2, 3 pour la poudre J.

Les numéros les plus bas correspondent aux moindres pressions. Pour la généralité des usages de chasse, le n° 2 des deux sortes de poudre est le plus favorable.

Poudres M et R. — L'administration des Poudres, désireuse de donner satisfaction au public qui ne trouvait pas encore les poudres S et J suffisamment



Poudre M.

parfaites, en les comparant aux types de poudres étrangères, a mis en service en 1897 deux nouvelles sortes, M et R, qui n'ont pas les inconvénients spéciaux des poudres S et J, tout en conservant la plus grande partie de leurs avantages.

Elles se présentent sous le même aspect l'une et l'autre quant à la forme un peu ovoïde des grains; seulement la poudre M est teintée en jaune de chrome clair, la poudre R en rose. Elles laissent encore quelque peu de résidus, mais sans inconvénient appréciable quant aux mécanismes, ni quant à l'oxydation. La poudre M parait s'appliquer indifféremment à tous les calibres, la poudre R plus spécialement au calibre 12.

Nous n'indiquons aucune charge des différentes poudres, l'administration s'étant chargée de ce soin par des instructions très claires et très précises imprimées sur les boîtes. Disons seulement qu'il y a plutôt avantage, surtout

Poudre R.

par des temps chauds et secs, à se tenir au-dessous des proportions indiquées si on tient à la régularité de distribution des plombs.

Nota. — Nous conseillons, en raison de la difficulté de confectionner convenablement les cartouches à poudre pyroxylée, et des inconvénients graves que les moindres erreurs peuvent produire, de s'en rapporter à un armurier consciencieux et attentif.

Des bourres. — Il est essentiel, surtout avec les poudres pyroxylées, qu'un bourrage bien hermétique et aussi d'une certaine élasticité soit opéré sur la poudre avant de verser la charge de plomb. Cette condition est particulièrement bien réalisée avec des bourres de feutre de laine épaisses et graissées. Comme l'action brisante des poudres pyroxylées émietterait et déchirerait trop facilement les bourres, même de bonne qualité, on a reconnu le bénéfice de les protéger en mettant d'abord sur la poudre une rondelle de carton ou de carte lisse. Parfois même on superpose une nouvelle bourre de feutre sec sur la bourre grasse. Cette épaisseur de bourres a pour avantage d'éviter l'écrasement et la déformation des plombs par l'effort du choc trop brusque du gaz de la poudre.

La bourre qui maintient le plomb n'a qu'une importance relative, toutefois nous considérons qu'il est plus avantageux de l'avoir un peu molle du côté du plomb pour caler les grains et empêcher leur ballottement, et plate-lisse sur le dessus pour faire un sertissage net et écrire plus facilement le numéro du plomb.

On a préconisé les bourres de différentes matières : liège, caoutchouc, cuir, carton mou ou dur ; mais lorsque la dépense n'entre pas en ligne de compte, rien ne remplace avec des avantages suffisants une bonne bourre de laine bien feutrée et de calibre convenable mise entre la poudre et le plomb.

Du plomb. — A l'origine des armes à feu on n'employait qu'une balle, on comprend que la chasse du petit gibier était alors impossible. Elle n'est devenue praticable qu'après l'invention de la grenaille de plomb, invention qui est attribuée aux Italiens.

On fabrique, comme on sait, cette grenaille, en laissant tomber du plomb fondu d'une grande hauteur au travers d'un crible. Les gouttelettes se forment dans l'air et se solidifient en tombant dans un réservoir plein d'eau ; elles sont ensuite roulées dans des tamis à trous de diamètre augmentant progressivement et qui servent à séparer les grains par numéros. Le numérotage des grains n'est pas uniforme, même en France ; par analogie à ce qui se pratique pour les calibres du fusil, les numéros les plus bas à partir de zéro correspondent, à Paris, aux grains les plus gros, les numéros les plus élevés aux plus petits.

Nous donnons ci-dessous un tableau des divers numéros des grains de plomb, avec l'indication sommaire du gibier qu'ils servent ordinairement à tirer et la distance à laquelle ils sont considérés comme efficaces. Cette efficacité est relative non seulement à la force de pénétration, mais aussi au rapprochement suffisant des grains pour atteindre le gibier désigné avec une quasi-certitude.

PLOMBS.	GIBIER.	PORTÉE.
Chevrotines.	Sangliers.	70 mètres.
0000	Loups, cerfs, biches, daims.	70 —
000	Loups, cerfs, biches, marcassins.	65 —
00	Loups, cerfs, biches, marcassins.	60 —
0	Chevreuils, renards, oies sauvages.	55 —
1	Chevreuils, renards, canards sauvages. . .	55 —
2	Chevreuils, renards, canards sauvages. . .	55 —
3 et 4	Chevreuils, lièvres, canards.	50 —
5 et 6	Lièvres, faisans, lapins, perdrix.	40 —
7	Perdreaux, lapins, faisans.	40 —
8	Perdreaux, cailles, râles.	40 —
9	Perdreaux en primeur, cailles, alouettes. .	35 —
10	Alouettes, grives.	35 —
12	Alouettes.	30 —

Nous conseillons de se servir autant que possible du plus petit plomb indiqué, c'est le moyen de frapper le gibier de plusieurs blessures à la fois et d'en perdre conséquemment fort peu ; naturellement, le plomb plus gros s'indique lorsque, la saison s'avançant, la plume ou le poil prennent plus d'épaisseur et de résistance.

GRENAILLES

Diamètres	1¼	1½	1¾	2	2¼	2½	2¾	3	3¼	3½	3¾	4	4½	5	5¼	5½	5¾	6	6¼
Nos Anglais	12	11	10	9	8	7P	7	6	5	4	3	2	1	0	00	000	0000	00000	000000
» de Paris..	12	11	10	9	8	7	6	5	4	3	2	1	0	00	000	0000	00000	000000	0000000
» Bordelais	13	12	11	10	9	8	7	6	5	4	3	2	1	0	00	000	0000	00000	000000
» Français	CCCC	CCC	CC	C	1	2P	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14

CHEVROTINES

Diamètres	7	7½	8	8½	9	9½	10	10½	11	12	13
Nos	200	150	125	100	90	80	70	60	50	40	30

BALLES

Diamètres	13½	14	14½	15	15½	16	16½	17	17½
Nos	28	26	24	22	20	18	16	14	12

Numéros des plombs, chevrotines, balles, avec leurs diamètres. — Grandeur naturelle.

Le métal qui sert à la composition du plomb de chasse est ordinairement du plomb pur et mou, revêtu d'une couche de plombagine pour qu'il se conserve à l'abri de l'oxydation. Dans ces dernières années on a préconisé l'emploi du plomb durci (*chilled-shot*), c'est-à-dire plus dur que le plomb ordinaire. On a prétendu obtenir ce durcissement par un procédé particulier de fabrication, mais il est en réalité produit le plus souvent par un alliage d'étain, de zinc ou d'antimoine.

Quoi qu'il en soit, le plomb durci offre des avantages certains, s'il n'est pas rendu appréciablement moins dense que le plomb ordinaire; mais, comme son degré de fusibilité paraît abaissé, il expose au plombage plus rapide des canons. On a remarqué également que des agglomérations de plusieurs grains ensemble étaient plus fréquentes avec le plomb durci qu'avec le plomb mou, surtout si on emploie, à fortes charges, des poudres pyroxylées. Ces inconvénients tendraient à faire déconseiller l'emploi des plombs durcis pour la chasse, à moins qu'il ne soit bien établi que les charges de poudre et de plomb des cartouches sont calculées pour rendre moins probables les agglomérations de plomb, qui peuvent présenter des dangers.

NETTOYAGE DES ARMES

Un vrai chasseur doit veiller à l'entretien de ses armes; malheureusement, il n'est pas toujours possible de s'en occuper par soi-même, et les gardes aussi bien que les domestiques auxquels ce soin est abandonné, ne s'en acquittent pas toujours avec une adresse et des précautions suffisantes.

L'usage des cartouches à poudre pyroxylée a heureusement beaucoup simplifié cette question d'entretien; mais il arrive néanmoins que, soit qu'on ait été mouillé, soit qu'on ait dû beaucoup tirer ou employer des cartouches à poudre noire, un nettoyage sérieux s'impose. Il est alors essentiel de se servir d'instruments appropriés (1). Il faut proscrire absolument les baguettes en métal et surtout en fer, ainsi que les papiers verré ou émerisé, le rouge anglais, la brique pilée, et autres variétés de « polissoires ».

Lorsque l'arme a été démontée et que la crosse et le devant ont été soigneusement posés sur une table ou sur un meuble, on s'occupera du canon. Le meilleur moyen d'enlever les résidus et la crasse de poudre est le lavage à l'eau chaude additionnée d'un peu de savon. Pour ce faire, on fait plonger le bout du canon dans un seau ou une

(1) Nous indiquons comme les plus convenables :

Une baguette à laver en une ou plusieurs pièces, mais en bois et avec garnitures cuivre ou bronze (à cette baguette, se vissent un lavoir, un gratte-brosse, une éponge ou un tampon de laine), une brosse douce, un tournevis, une clef à percuteurs (s'il y a lieu), une boîte de vaseline, un outil à nettoyer les chambres, avec brosse de crin rude.

écuelle en bois où on aura versé une petite quantité d'eau; puis, avec la baguette à laver dont le bout est à l'avance garni de chiffon ou mieux de filasse de chanvre, on lave avec quelque persistance les deux canons. La baguette s'introduit naturellement par la culasse, et la garniture de chiffon ou de filasse *doit être calculée pour ne pas serrer* dans les canons.

On change après le lavage le chiffon ou l'étoupe mouillés et, lorsque le canon est bien séché, on le graisse, pour finir, avec de l'huile de pied de bœuf ou de la vaseline.

Le pétrole peut s'employer à la place de l'eau savonneuse pour le nettoyage des armes, surtout lorsque les canons ont quelques taches de rouille ou de plombage; mais il faut se rappeler que le pétrole est volatil et que, lorsqu'il s'évapore, le métal, dépourvu de toute protection, devient plus susceptible de s'oxyder. L'usage du pétrole oblige donc à un graissage ultérieur très attentif, pour lequel la vaseline est préférable à une huile animale. On procédera au nettoyage et à l'entretien des chambres comme on l'a fait pour l'intérieur des canons; à défaut d'outil à chambre spécial, on garnira la baguette d'une épaisseur convenable de chiffon ou d'étoupe, car ce qui aurait servi pour les canons pourrait ne plus être suffisant. Il va de soi qu'on ne doit appuyer la bouche ou la culasse du canon que sur du bois, recouvert même d'un torchon épais, et jamais sur le fer, la pierre ou la brique. Après s'être occupé de l'intérieur des canons on procède à leur essuyage extérieur soit avec un linge sec, soit, s'il y a eu humidité ou commencement de rouille, avec un chiffon légèrement imbibé de pétrole; sécher ensuite et graisser légèrement au chiffon ou à la brosse douce.

Si le tire-cartouche est sale ou commence à se rouiller, on le démontera avec précaution; on nettoie d'abord les trous du canon avec des plumes d'aile de pigeon ou de perdreau; le tire-cartouche s'essuie ensuite à l'aide d'un chiffon imbibé d'eau ou de pétrole, puis avec un autre sec; on remet le tout en place copieusement graissé.

On doit choisir, bien entendu, un tournevis de largeur et d'épaisseur convenables pour démonter et remonter la vis qui fixe le tire-cartouche.

Il est absolument nuisible de polir avec quoi que ce soit la tranche des canons, le plat des bascules et des crochets; on arriverait ainsi au désajustement très rapide des armes. S'il y a dans ces parties trace de noir ou d'oxydation, il faut strictement se borner à les recouvrir de pétrole, qu'on laisse séjourner pendant quelques minutes; on essuie ensuite attentivement et on graisse.

Lorsqu'on a fait usage de poudre J, il est prudent de procéder au nettoyage des armes dans le plus bref délai possible; avec les poudres S, M et R, on peut attendre quarante-huit heures.

Nous recommandons, quelle que soit la poudre qui a été employée, de revoir le fusil trois ou quatre jours après son nettoyage,

s'il ne doit pas immédiatement resservir. Il peut être, en effet, nécessaire de repasser une étoupe sèche dans les canons pour enlever les traces d'oxydation qui auraient pu « repousser » malgré le premier graissage et de regraisser soigneusement à nouveau. S'il s'agit d'un fusil à chiens, on démontera de temps à autre, le moins possible, et seulement lorsqu'ils auront été mouillés, les percuteurs et leurs ressorts; on les remettra en place après les avoir essuyés et graissés, en ayant soin de ne pas les changer de côté ni de sens — et en veillant à ce que les écrous ou cheminées soit revissés à fond. Une inattention sur ce point exposerait à des ratés certains.

Nous conseillons absolument aux chasseurs de ne démonter eux-mêmes les platines que lorsqu'ils n'ont pas d'armurier à leur portée et de n'y mettre jamais que de l'huile fine spéciale et le moins possible.

Le démontage de la plupart des fusils hammerless est impraticable pour les amateurs, aussi ne doit-il jamais être tenté.

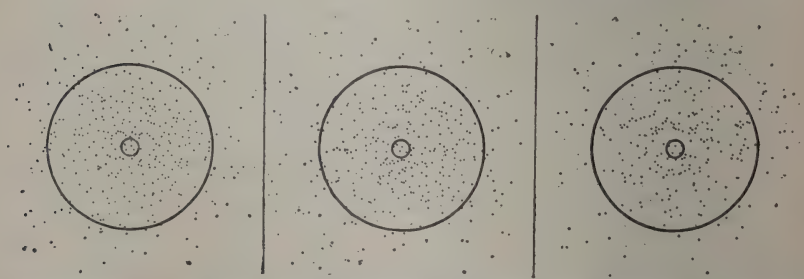
Si l'arme a été exposée à la pluie, on se bornera à l'essuyer le mieux possible et on aura soin de ne pas introduire d'huile de mauvaise qualité par la fente des détentes.

Si le bois a été mouillé et qu'il ait travaillé, on le laissera se sécher lentement à l'air, loin du feu, et on le graissera ensuite avec un chiffon *très légèrement* imbibé d'huile de pied de bœuf ou de suif très propre. On peut également le frotter avec un morceau de drap fin, recouvert d'une petite couche de cire vierge ou jaune très propre.

Ajoutons, comme dernier conseil, qu'on doit abandonner son fusil le moins possible et s'en réserver le nettoyage; nous connaissons de très grandes maisons où les armes sont abominablement maltraitées par les gardes ou les gens de service.

Enfin, il est de bonne précaution de faire soigneusement visiter par l'armurier, à la fin des chasses, les armes auxquelles on tient particulièrement; c'est le moyen d'éviter, à la reprise de la saison, des surprises parfois très désagréables.

P. Gastinne-Renette.



Dans le cercle de 0m,75 : 243 plombs. Dans le cercle de 0m,75 : 227 plombs. Dans le cercle de 0m,75 : 162 plombs.

Tableau approximatif du Centrage des plombs avec les fusils calibres 12, 16, 20.

(Extrait de *La Chasse illustrée*, Firmin-Didot édit.)

III

LES CHIENS DE CHASSE

Braque français.

Décrire toutes les races de chiens serait un travail de longue haleine, qui comporterait au moins un volume, la fantaisie et la mode créant chaque jour quelque nouveau chien de luxe. Nous nous bornerons à parler des chiens employés à la chasse, et particulièrement des races françaises.

Si nous avions le génie de l'élevage et du commerce des chiens comme nos voisins d'outre-Manche, ils seraient assurément nos tributaires; et ils le sont en fait, car ils ne dédaignent pas de venir de chez nous chercher ce que nous avons de mieux comme origine; et après les avoir sélectionnés et élevés judicieusement, ils nous revendent sous des noms pompeux des animaux que nous aurions pu élever nous-mêmes. Pendant assez longtemps tout était à l'anglomanie, mais actuellement cet engouement tend à disparaître et ce n'est pas trop tôt.

Les chiens que nous employons, et qui sont les puissants auxiliaires de nos plaisirs cynégétiques, peuvent se classer en deux parties distinctes : les chiens de chasse à *tir* et les chiens de chasse à *courre*.

CHIENS DE CHASSE A TIR

Nous parlerons d'abord des chiens de chasse à tir, qui sont, du reste, les plus employés. Tout le monde peut avoir un chien d'arrêt, un briquet ou un basset, tandis qu'une meute de chasse à courre,

équipage ou vautrait, comporte un grand luxe, une grande étendue de territoire de chasse et de grandes dépenses, qui ne sont pas à la portée de tous.

Nous allons commencer par les chiens d'arrêt, ce chien qui est le fidèle compagnon de son maître, chien de garde et de luxe en même temps.

Cette classe sera divisée en deux espèces : les *chiens à poil ras*, et les *chiens à long poil* ou *dur*.

RACES FRANÇAISES

Chiens d'arrêt à poil ras.

Le *vieux braque français*, le *chien Dupuy*, le *braque du Bourbonnais*, le *braque d'Auvergne*, le *Saint-Germain*, et les *braques de Toulouse et de l'Ariège*.

Tous ces chiens ont assurément des qualités; mais, en général, comme tous les chiens employés à la chasse, elles sont particulières au pays d'origine, et l'éducation y joue un très grand rôle.

Le vieux Braque français. — Le vieux braque français est uniformément moucheté sur tout le corps. Gros chien marron ou marron moucheté gris. Tête carrée et lourde, oreilles longues, babines tombantes, des fanons, pattes grasses. D'après certains, auteurs et voyageurs, on retrouve cette race en Allemagne et en Espagne.

Le Dupuy.
Chenil de M. Benoist (au Perray).

Le Dupuy. — Si je m'étends un peu plus longuement sur cette race, c'est que c'est assurément une celles de que je connais le mieux, M. Dupuy et mon grand-père en étant les créateurs, et ayant moi-même possédé de ces chiens depuis que je chasse. Du reste, je ne fais qu'en dire ce que M. Gaston Hublot du Rivault a écrit dans son livre sur le dupuy (1), dont il m'a prié de bien vouloir lui écrire la préface.

Le dupuy est un chien de haute stature, un peu enlevé de terre de 0m,58 à 0m,64 pour les femelles, de 0m,62 à 0m,68 pour les mâles. Les femelles sont plus petites que les mâles, plus unies, plus arrondies dans leurs modèles que ces derniers, qui doivent être lamés, secs et anguleux.

(1) G. Hublot du Rivault, *Le Chien Dupuy* (Paris, Pairault et Cie).

Robe : blanc pur, à taches grandes ou petites et à manteau, avec ou sans mouchetures, et toujours avec quelques marbrures.

Le *manteau* n'est admis qu'à condition qu'il ne couvre pas le chien complètement, et forme selle.

Le *marron* mat et froid sans brillant, plus ou moins foncé, mais toujours mat et terne ; c'est la caractéristique de la couleur.

Poil : ras, mais pas trop fin, excepté à la tête et aux oreilles.

Tête : fine, longue, très sèche, museau long et fuyant.

Oreilles : plantées assez haut, courtes, excessivement fines, petites et rejetées en arrière.

Œil : assez grand, brun ou or, regard triste et doux.

Front : étroit, assez de longueur et les bosses proéminentes.

Truffe : brune ou marron, assez développée.

Cou : long, fin et arrondi.

Nez : long et légèrement busqué, pas de cassure à la jonction du chanfrein et du crâne.

Epaules : obliques et assez musclées.

Poitrine : profonde et droite, sternum très descendu et accentué.

Côtes : longues et plates, corps lamé, surtout chez le mâle.

Rein : solide, légèrement harpé et pas trop large.

Pattes : longues, sèches, mais fortes.

Cuisses : longues et plates, mais assez larges.

Pieds : secs, allongés, serrés et nerveux.

Fouet : très long, extrémité arrivant au moins à la pointe du jarret, attaché bas, ni gros, ni trop fin, parfois fourni de poils ; quelques-uns ont l'extrémité retournée en forme de crochet, comme chez le lévrier, toujours porté bas sur les jarrets.

Jarrets : très larges, très forts, mais un peu coudés et légèrement serrés, le canon assez long.

Hanches : fortes, longues et obliques, assez larges.

Voix : le dupuy a la voix très forte, souvent hurleur quand il aboie en colère, excessivement douce et plaintive quand il gémit, lorsqu'il est enfermé et s'ennuie.

Apparence générale : chien robuste et vigoureux, quoique léger et gracieux ; beaucoup de distinction ; type du lévrier, dont il a la démarche dégingandée, ayant assez de ressemblance avec ce dernier.

Très vigoureux, très chasseur, très soumis à son maître, beaucoup de nez et apte à chasser au bois comme en plaine.

Le Braque du Bourbonnais. — Le braque du Bourbonnais est dit « sans queue », il possède cependant un rudiment de queue, et nous sommes porté à croire qu'on la leur coupe en naissant ; telle est l'opinion, du reste, de M. de Coninck. Certains naissent sans queue, c'est possible, mais par suite d'atavisme ou de bizarrerie de la nature. J'ai eu, dans une portée de bull terriers, deux chiens sans queue : il ne s'ensuit pas de là que tous les autres, bien qu'on ait l'habitude de la leur couper, naissent sans queue.

Voici les marques distinctives de la race :

Tête : carrée et cassée, front large et développé, museau assez long, babines tombantes.

Oreilles : de moyenne longueur, plantées assez haut, formant l'angle avant de tomber.

Œil : brun ou jaune.

Nez : brun.
Cou : court et fort avec un peu de fanon.
Epaules : obliques et musculeuses.
Poitrine : large et profonde.
Côtes : arrondies.
Rein : court et solide.
Pattes : fortes et nerveuses, cuisses bien gigotées.
Pieds : ronds.
Fouet : attaché haut.
Poil : court et fin.
Taille : moyenne; trapu et vigoureux.

Le Braque bleu d'Auvergne. — Le braque bleu d'Auvergne est un chien de grande taille, fort et élégant.

On prétend que cette race a été importée en France par les chevaliers de Malte.

Le comte de Montmaur a conservé cette race à l'état pur, et on peut en trouver encore quelques beaux types, chez M. Bourgade, à Sauveterre (Lot-et-Garonne); c'est assurément lui qui possède les plus beaux.

Tête : ronde, large, régulièrement marquée de noir, avec une raie blanche entre les yeux, museau carré, babines demi-longues.
Oreilles : courtes, bien placées.
Œil : petit et rosé.
Nez : noir et ouvert.
Cou : sans fanon et fort.
Poitrine : large et profonde.
Epaules : saillantes, légèrement en dehors.
Côtes : saillantes.
Rein : court, fort et large.
Pattes : sèches, nerveuses, assez gigotées.
Pieds : de lièvre.
Fouet : de moyenne grosseur.
Couleur : truité, noir sur blanc, formant une teinte bleue, avec taches noires.
Poil : un peu gros et luisant.
Chien fortement membré, fort et léger.

Braque Saint-Germain (femelle).
Premier prix, Exposition canine.

Le Braque Saint-Germain. — Il existe en France une race bien fixée, de chiens blanc et orange, dite Saint-Germain. Nous avons tous pu admirer ceux de M. Bathiat-Lacoste, aux expositions de la Société Centrale à Paris et en province.

Tête : carrée et cassée, museau de moyenne longueur, un peu fuyant; comme ensemble, plus léger que le pointer et le crâne plus bombé.

Oreilles : hautes, formant régulièrement l'angle avant de tom-

ber, un peu plus courtes que celles du braque, et plus longues que celles du pointer.

Œil : jaune.

Nez : rose foncé.

Cou : de moyenne largeur.

Epaules : légèrement obliques, bien musclées.

Poitrine : large et profonde, les coudes atteignant le bas du corsage.

Côtes : arrondies.

Rein : de moyenne longueur.

Pattes : nerveuses, sèches et fines.

Pieds : allongés.

Fouet : fin, attaché un peu bas, ne dépassant pas le jarret.

Braque Saint-Germain.
Chenil de M. Benoist (au Perray).

Couleur : blanc mat et orange foncé, parfois quelques pointillés.

Poil : très fin.

Le saint-germain est un chien élégant et bien proportionné.

Les Braques de Toulouse et de l'Ariège. — On peut considérer ces chiens comme de vrais braques français, et nous pouvons ajouter qu'en général ce sont ceux qui atteignent la plus grande taille, 24 à 25 pouces. C'est un chien léger, généralement plat et osseux. Ces chiens chassent presque toujours au trot et sont à quête restreinte; comme la plupart des chiens du Midi, ils sont très patients et d'une grande sagesse.

Les chiens de Toulouse et de l'Ariège ont la *tête* sèche, allongée, plutôt étroite que ronde, protubérance occipitale très prononcée, museau droit et long.

Oreilles : basses, un peu longues, papillotées, fines et soyeuses, attachées en arrière.

Œil : doux, caressant et très ouvert.

Nez : rose ou marron très clair, bien ouvert.

Cou : long et élégant.

Poitrine : large et profonde.

Epaule : droite et un peu plate.

Côtes : plates.

Rein : un peu long et solide.

Pattes : fines et nerveuses, arrière-train un peu grêle, cuisses plates, musclées, plus élevées que l'épaule.

Pieds : fins et serrés.

Fouet : long et fort.

Couleur : blanc, avec petites taches aux oreilles, orange vif et parfois marron, quelques légères mouchetures sous le poil.

Poil : fin et brillant, avec reflets d'argent.

Chien élégant, distingué, bien établi dans ses membres. Les plus purs se trouvent chez le comte Elie de Vezins.

Chiens d'arrêt à long poil.

Epagneul français.

L'Épagneul français. — Ce chien a été tellement croisé que cette race tend à disparaître; on en trouve malgré cela encore en Normandie, et les plus purs croyons-nous, sont chez le comte de Boisgelin. Ces chiens passent pour être mous et lourds; j'en ai vu cependant de très résistants.

La *tête* forte et carrée, le museau profond.

Oreilles : encadrant bien la tête, assez longues, plantées un peu bas, terminées par des poils ondoyants.

Œil : brun ou jaune.

Nez : brun, assez fort.
Cou : un peu court.
Épaules : droites et un peu plates.
Poitrine : large et profonde.
Côtes : un peu plates.
Rein : droit et assez long.
Pattes : assez fines, un peu courtes et garnies de longs poils un peu bouclés, la cuisse plate.
Fouet : légèrement courbé, attaché un peu bas et garni de longues soies qui vont en diminuant vers l'extrémité.
Couleur préférée : blanc et marron ou gris moucheté.
Poil : ondulé.

L'Épagneul de Pont-Audemer. — Ce chien arrête très bien et va admirablement à l'eau; il est généralement plus rustique et plus vigoureux que celui appelé *épagneul français.*

Épagneul de Pont-Audemer.

Signes distinctifs :

Tête : fine, un peu pointue, à poil ras, couronnée de longues boucles frisées et bourrues formant huppe.

Oreilles : plantées assez haut, longues, larges et très touffues.

Œil : jaune, pas trop grand.

Nez : brun.

Cou : assez court.

Épaules : obliques et musclées.

Poitrine : large et profonde, le cou n'atteignant pas le dessous du corsage.

Côtes : arrondies.

Rein : court et solide.

Pattes : fortes et nerveuses, parfois un peu courtes, garnies d'une frange frisée, la cuisse bien gigotée.

Pieds : ronds, garnis de longs poils entre les doigts.

Fouet : attaché assez haut, souvent écourté, bien garni de poils frisés.

Couleur : marron et gris moucheté.

Poil : fourré et légèrement bourru.

Taille : de 50 à 55 centimètres.

Aspect général : trapu et vigoureux.

Nous en avons vu quelques beaux sujets aux expositions de Paris, entre autres Diane III, à M. Léon Verrier, *chienne* très typique.

Le Griffon d'arrêt, poil dur. — C'est un chien de taille moyenne, à rein assez court, pas très haut sur pattes, fort et vigoureux ; son poil rude ressemble assez aux soies du sanglier. Bien qu'il soit court, son poil est aussi inculte que celui du griffon à poil long ; c'est un animal très intelligent.

D'après MM. Emmanuel Boulet et Kortals, ces messieurs auraient tiré leurs premiers chiens du Nord.

Tête : longue, garnie de poils durs, formant moustaches et sourcils, crâne long et étroit, museau carré.

Œil : grand, découvert, plein d'expression, iris jaune ou brun clair.

Oreille : de moyenne grandeur, plate ou quelquefois papillotée légèrement, attachée un peu haute, très légèrement garnie de poil.

Griffon d'arrêt à poil dur.
Chenil de M. Benoist (au Perray).

Nez : couleur brune.

Cou : un peu long, pas de fanon.

Épaules : longues et obliques.

Côtes : légèrement arrondies.

Poitrine : profonde, mais pas trop large.

Pattes de devant : droites, musclées, garnies de poils assez courts.

Pattes de derrière : garnies de poils durs, assez courts, la cuisse longue et bien développée.

Pieds : ronds, solides et bien fermes.

Queue : portée droite, gaiement, garnie de poils durs, sans panache, généralement coupée au tiers de sa longueur.

Poil : dur, sec, raide, jamais frisé, le dessous un peu duveteux.

Couleur : gris acier avec taches marron, blanc sale mélangé de marron, mais pas de noir.

Le Griffon à poil long. Griffon Boulet. — M. Emmanuel Boulet, l'éleveur bien connu, après un travail sérieux et une sélection très suivie, est arrivé au but qu'il voulait atteindre, c'est-à-dire à obtenir la couleur feuille-morte, qui

est actuellement celle de ses chiens. Le griffon Boulet est un chien de taille moyenne, ramassé, la poitrine bien développée, la tête très pointue, avec de fortes moustaches et d'épais sourcils qui laissent cependant l'œil découvert ou le voilent légèrement.

Voilà ce que dit de ce chien M. de Coninck, qui est un juge très autorisé :

« Le griffon Boulet est le chien du chasseur qui tient à l'avoir toujours près de lui, sa conformation ne lui permettant pas une quête très rapide.

« Il est bon pour toutes sortes de chasses, de très haut nez, très ferme à l'arrêt. »

M. Léon Verrier, le célèbre dresseur, nous en a montré de très bons aux

Pointer (v. page 47). — Griffon Boulet.

derniers Field-Trials. Le seul reproche qu'on pourrait faire à ces chiens, c'est d'être un peu incommodés par la grande chaleur.

Description du griffon à poil long, griffon Boulet.

Tête : museau long et large, bien carré, garni de fortes moustaches.

Œil : intelligent et bon, surmonté d'épais sourcils laissant l'œil à découvert ou le voilant légèrement, iris toujours jaune.

Oreilles : pendantes, attachées assez bas, légèrement roulées, bien garnies de poils lissés ou ondulés.

Nez : narines très ouvertes, avec la truffe blonde ou brune.

Cou : un peu long.

Poitrine : large et profonde.

Épaules : un peu obliques, un peu saillantes.

Côtes : arrondies.

Rein : fort, un peu bombé.

Pattes de devant : fortes, musclées, garnies de poils assez longs jusqu'en bas.

Pattes de derrière : cuisse longue, très descendue, les jarrets un peu coudés.

Pieds : un peu allongés, à manchette, les ongles recouverts par le poil.

Fouet : droit, bien porté, garni de poils, sans panache.

Poil : demi-soyeux, sans brillant, lissé ou ondulé, mais jamais frisé.

Couleur : marron feuille-morte avec ou sans blanc, mais jamais de noir.

Chien ramassé, un peu lourd; expression douce et intelligente.

Le Barbet. — Sa conformation et l'épaisseur de sa toison le gênent beaucoup pour chasser en plaine, et au bois ses poils s'accrochent aux ronces. Il doit être plutôt considéré comme un retriever, mais il est très bon pour chasser au marais. On en rencontre beaucoup en France. Mais, d'après M. Mégnin, il ne se trouve à l'état de race qu'en Belgique et en Hollande.

Voici à quels signes on reconnaît le barbet :

Tête : ronde, front développé, museau un peu court, garni de longues moustaches pendantes.

Oreilles : longues, plates, garnies de longs poils frisés ou en mèches.

Œil : rond, vif, intelligent, complètement couvert par des sourcils épais et longs tombant jusqu'au chanfrein.

Nez : brun ou noir.

Cou : gros et court.

Épaules : droites.

Poitrine : large, sans beaucoup de profondeur.

Côtes : arrondies.

Rein : court, fort et vigoureux.

Pattes : fortes et grosses, garnies de poils longs de haut en bas.

Barbet.

Pieds : ronds, larges, couverts de poils.

Fouet : relevé et formant crochet vers l'extrémité.

Couleur : gris, noir, café au lait, blanc sale, et marron.

Comme aspect général, c'est un chien ramassé et vigoureux.

Voilà en quelques mots quels sont nos principaux types de chien d'arrêt de races françaises.

RACES ÉTRANGÈRES

Chiens d'arrêt à poil ras.

Le Braque espagnol. — Voici sur ce chien quelle est l'opinion des principaux auteurs cynégétiques, et je me range à leur avis, d'après les types que j'ai vus.

C'est un chien de grande taille, gros et lourd ; ses jambes sont longues, sa tête est épaisse, en un mot manque d'élégance ; il est mal bâti, a l'air déséquilibré et comme écrasé par le poids de son avant-main ; il a les pieds épatés, mais il est de très haut nez.

D'après Hugh Dalziel, le pointer descendrait du braque espagnol, et c'est de lui que ce chien tirerait son excellent odorat.

Le Braque allemand. — A une grande ressemblance avec le braque espagnol, et nous serions tenté de croire que ces deux races n'en font qu'une. Nous avons vu, il est vrai, des braques allemands assez élégants ; mais, à notre humble avis, ce doit provenir d'une bonne sélection et de l'influence climatérique. La couleur du braque allemand est généralement le marron, ou marron blanc avec quelques mouchetures. Les plus beaux presentés aux expositions appartenaient à M. Fouchier de Saint-Martin.

Le Pointer. — Voici ce que doit être le pointer d'après les juges anglais :

La *tête* doit être longue, et aussi longue que possible entre le coin des yeux

et le bout du nez. Une raie bien apparente sépare les deux yeux; la cassure entre le front et le museau doit être nette et profonde. Au-dessus des yeux, entre les yeux et le nez, les parois sont nettes et d'aplomb. Le *crâne* ne doit pas être trop large entre les oreilles, ni trop proéminent depuis les oreilles jusqu'aux yeux. Un crâne trop large et des tempes trop bombées annoncent généralement l'entêtement.

Les *lèvres* n'ont pas de babines très prononcées, mais malgré cela ne doivent pas remonter vers le nez.

Les *yeux* ne doivent pas être enfoncés comme ceux du chien courant, ni placés à fleur de tête; ils doivent être vifs et intelligents.

Les *oreilles* doivent être minces et soyeuses, et dépasser légèrement la gorge lorsqu'elles tombent naturellement.

Braque Saint-Germain (v. page 42). Braque allemand (v. page 47).

Le *cou* doit être long et musclé, légèrement arqué, et se détachant nettement des épaules et de la tête.

Les *jambes* de devant sont fortes et droites, les bras musclés. Les coudes bien descendus, placés plus bas que la poitrine et absolument droits. Les paturons, courts et vigoureux.

Les *pieds* proportionnés à la taille du chien, ronds ou allongés. Cependant aux expositions on accorde la préférence aux pieds ronds.

Les *épaules* longues, minces et obliques d'avant en arrière. C'est un point très important; car, avec des épaules épaisses, lourdes et droites, le chien galoperait difficilement.

La *poitrine* doit être profonde et pas trop large; les côtes bien saillantes.

Le *corps* long et puissant; un corps faible ou ratatiné met le chien dans l'impossibilité de supporter un travail pénible.

Les *dernières côtes* doivent être profondes et aussi rapprochées que possible de la pointe de la hanche, autrement le rein est sans force.

Le *rein* légèrement arqué, très large, fort et musclé.

Les *jambes* de derrière et les cuisses servant au chien de point d'appui pour se porter en avant.

Les *cuisses* doivent être très longues et musclées, bien développées, avec la pointe de la fesse proéminente.

Le *jarret* large et bien en ligne avec la cuisse, les hanches bien espacées, à hauteur de la ligne du dos. Les pointers qui ont des hanches espacées et bien saillantes sont en général très vite et ont beaucoup de fond.

Le *fouet* court; mais on ne doit pas le couper. Fort à la naissance, fin à l'extrémité, attaché au-dessous de la ligne du dos. Attaché plus bas, c'est un défaut. Il doit être porté juste au-dessus de la ligne du dos.

Couleur : on préfère le poil où le blanc domine, parce que le chien se voit de plus loin sous les couverts. Ils sont généralement blanc et orange ou blanc et foie; quant à préférer l'un à l'autre, c'est une question de mode.

Chiens d'arrêt à long poil.

Le Setter anglais. — Nous ne pouvons mieux faire que de nous en rapporter à M. Laverack. Voilà, d'après lui, quel doit être le type de ce chien :

Les *oreilles* de grandeur moyenne, plantées bas, tombant droites, faites d'une peau mince, et couvertes de poils fins et soyeux qui forment frange et dépassent d'environ 6 à 8 centimètres.

Setter anglais.
Chenil de M. Benoist (au Perray).

Les *yeux* bien horizontaux, ouverts, brillants, expressifs, brun clair ou brun foncé, d'après la couleur du poil, parfois ambre ou même jaunes, lorsque le chien est marqué de taches orange ou citron.

La *tête* longue et fine, moins épaisse que celle du pointer, surtout plus étroite entre les oreilles, mais avec une boîte cranienne développée en avant.

Les *lèvres* doivent s'arrêter aux mâchoires, sans babines, et formant un commencement de poches.

Le *cou* élégant, doucement incliné, bien arqué, à partir de la tête, sans fanons, ce que l'on voit quelquefois dans le setter noir et feu.

Les *épaules* musclées et très obliques, bien dégagées et libres dans leurs mouvements.

La *poitrine* profonde, les premières côtes saillantes et les dernières profondes. La largeur de la poitrine doit être proportionnée à sa profondeur.

Le *dos* doit être fort et vigoureux; l'épine dorsale bien musclée, légèrement arquée aux reins; les cuisses musclées et un peu plates; les jarrets vigoureux, descendus ainsi que le coude.

Les *jambes*, celles de devant droites et bien frangées; les pieds pas trop ronds, suffisamment garnis de poils.

La *queue*, de bonne longueur, sans poils frisés; la frange soyeuse, longue au milieu et diminuant de façon à disparaître aux extrémités; elle doit être portée horizontalement.

Le *poil* doit être doux, presque soyeux, ondulé, mais sans boucles ni frisures; plus long sur les oreilles, les jambes de devant, les fesses et la queue.

La *couleur* varie depuis le noir, le blanc marqué de taches noires ou de

mouchetures noires (ce qu'on appelle *blue-belton*), le blanc marqué de taches orange ou citron (le *lemon-belton*), le blanc marqué de rouge, et enfin le blanc, noir et feu, jusqu'au blanc pur. Il s'en trouve parfois, d'après Dalziel, de poil blanc et crème, tirant sur le brun, parsemé de noir, ce qui produit l'effet du rouan.

Le Setter irlandais rouge. — *Tête* longue et fine; le crâne bombé, en forme ovale d'une oreille à l'autre; boîte cranienne spacieuse et bosse occipitale prononcée. Les sourcils élevés, bien séparés par un sillon. Le museau pas trop bas, un peu carré, et long depuis la cassure jusqu'au bout du nez; les narines ouvertes, les mâchoires à peu près d'égale longueur, peu de babines.

La *truffe* couleur acajou ou noyer foncé; les yeux pas trop grands, bruns ou noisette clair. Les oreilles de grandeur moyenne, fines de peau, plantées bas, bien en arrière, tombant un peu en plis le long des joues.

Le *cou* de longueur modérée, très musclé, mais pas trop épais; légèrement arqué, sans la moindre trace de fanon.

Le *corps* long, les épaules fines à la pointe, profondes, bien obliques; autant de profondeur de poitrine que possible, et étroites par devant. Les côtes bombées. Les reins forts, légèrement arqués; l'arrière-train large et puissant.

Jambes et pieds. Les jambes de derrière longues et musclées depuis la pointe de la hanche jusqu'au jarret; courtes et fortes du jarret au talon. Le jarret bien coudé et ne déviant ni en dedans ni en dehors. Les jambes de devant droites et nerveuses, fortement charpentées, bien descendues, ne doivent être tournées ni en dedans ni en dehors; les coudes dégagés. Le pied petit, très ferme; les doigts rapprochés, arqués, bien garnis de poil.

La *queue* de longueur modérée, plantée assez bas, forte à la racine, s'amincissant en pointe vers l'extrémité, portée en lame dans la ligne du dos et au-dessous.

Le *poil* court et fin sur la tête, sur la partie antérieure des jambes et au bout des oreilles; de longueur moyenne, plat et aussi peu ondulé que possible sur toutes les autres parties du corps et les jambes.

Les *franges* longues et soyeuses à la partie supérieure des oreilles, longues et fines à la partie postérieure des jambes de devant et de derrière. Les poils, assez abondants sur le ventre, forment en cet endroit également une espèce de frange qui remonte souvent jusqu'à la poitrine et à la gorge. La queue est ornée d'une frange élégante, de longueur moyenne, plus courte aux extrémités. Le poil des franges doit être aussi plat et aussi droit que possible.

La *couleur*. La plus estimée est le marron doré sans la moindre tache noire.

Le Setter Gordon ou Setter noir et feu. — L'ancienne race du setter Gordon était la propriété du duc de Gordon, et tout porte à croire que le setter noir et feu qui porte encore ce nom en descend.

En dehors de la couleur qui distingue le gordon de l'anglais et surtout du laverack, il est plus lourd d'apparence ; sa tête est plus volumineuse, il a un commencement de babines et de fanon ; le poil est plus rude et la queue moins longue. L'arrière-train est particulièrement fort, les grassets espacés et coudés.

Le setter noir et feu est excellent en chasse, très fin de nez ; selon quelques-uns, il aurait moins d'endurance que le laverack; il est vrai qu'il est moins vite, mais sur la question d'endurance les avis sont très partagés.

Considérées dans leur ensemble, ces deux races doivent satisfaire aux mêmes conditions générales, moins la couleur, bien entendu. Pour le setter noir et feu,

elle doit être d'un brillant noir jais et relevée par de chaudes nuances rouge acajou, avec le moins de blanc possible. Le noir ne doit être ni terne ni mat, les pieds et les jambes bien frangés.

Les Epagneuls et le Retriever. — Nous arrivons aux :
Clumber spaniel (épagneul Clumber).
Sussex spaniel (épagneul de Sussex).
Norfolk spaniel (épagneul du Norfolk).
Black field spaniel (épagneul noir de plaine).
Irish water spaniel (épagneul d'eau irlandais).
English water spaniel (épagneul d'eau anglais).
Flat or wadi coated retriever (retriever à poil plat ou ondulé).
Curly coated retriever (retriever à poil frisé).
Norfolk retriever (retriever de Norfolk).
Russian retriever (retriever de Russie).
Cocker (petit épagneul).
Nous citons ces différentes races de chiens sans nous étendre sur chacune

Le Cocker. — Épagneul d'eau.

d'elles, leur emploi étant peu fréquent en France. Nous parlerons simplement du cocker, charmant petit chien, utile en chasse, et dont les plus beaux spécimens se trouvent en France chez M. Paul Caillard, chasseur et veneur émérite. Nous dirons quelques mots, pour terminer, du retriever.

Le Cocker. — Le cocker est un charmant petit chien, très vif, très intelligent, très bon en chasse, très attaché à son maître et très endurant.

Tête légère, maigre, mais non pointue; mâchoires assez développées.

Nez suffisamment large et bien développé; le front, uni, continue jusqu'au crâne sans que la cassure paraisse trop prononcée. Le crâne large, arrondi et bien développé, la boîte cervicale très ample.

Yeux pleins, mais non saillants, de couleur noisette ou brune ; l'expression générale intelligente, douce, bien éveillée, brillante et gaie.

Oreilles modérément longues et plutôt larges, plantées haut, protégées par des soies ondulées, mais jamais frisées.

Cou fort et musclé, nettement planté sur des épaules élégamment descendantes.

Corps moins long et moins bas sur pattes que chez les autres variétés de

spaniels, compacte, homogène, indiquant la force, la puissance et une activité infatigable.

Nez large et bien développé, indiquant la puissance olfactive de cette race.

Chez les cockers de couleurs variées, le nez est de la même couleur que la robe.

Epaules et poitrine : les épaules fines et descendantes, la poitrine profonde et bien développée, ni trop ronde ni trop large, afin de laisser libre action aux jambes de devant.

Dos et rein très forts en proportion de la taille du chien, descendant un peu vers la queue.

Arrière-train large, bien rond et très musclé, afin de pouvoir supporter la fatigue dans les terrains durs et couverts.

Queue : ne doit jamais être relevée et portée sur la même ligne que le dos, son port et son action sont inclinés en bas. En action, la queue continuellement en mouvement dénote la gaieté chez l'animal.

Pieds et jambes : les jambes doivent être fortes, osseuses et ornées de soies, droites et assez courtes pour donner de la force, mais pas par trop.

Les *pieds* fermes et ronds, pas trop larges.

Robe : poil plat ou ondulé, d'un tissu soyeux mais jamais dur, laineux ou frisé. Les soies ne doivent pas être trop abondantes.

Couleur noir jais, mais un peu de blanc n'est pas cause de disqualification; outefois les pieds ne doivent jamais être blancs chez un chien de couleur zaine.

Apparence générale : de la sagacité, de la docilité, de l'affection et de l'activité.

Le Retriever. — En France, nous nous bornons à l'application générale du mot, qui veut dire « chien dont on se sert pour retrouver et rapporter le gibier blessé ». En Angleterre, on nomme *retriever* tout grand chien, noir, marron, blanc et noir, qui possède une robe à poil frisé ou ondulé ; cette appellation s'applique même à une énorme quantité de bâtards.

Le Retriever.

Chiens courants de chasse à tir.

Le Briquet.

Le Briquet. — Ce chien, dont la plupart descendent de chiens d'ordre, est en général très fin de nez, criant bien et très chasseur, généralement très indiscipliné dans sa jeunesse, et par conséquent très difficile à créancer, ce qui fait qu'il est peu ou pas employé à la chasse à courre, à moins toutefois que ce ne soit pour celle du lièvre, où quelques-uns bien choisis, dans une meute de 15 à 20 chiens, peuvent rendre des services dans les grands défauts ; mais il faut bien les surveiller, ou gare au change! Le briquet chasse facilement tous les animaux. Son défaut capital est de manquer de fond, et cela tient à ce que, comme nous le disons plus haut, il est très chasseur, ne restant jamais en place : nous en avons vu chasser jusqu'à ce qu'ils tombent exténués de fatigue, complètement à bout. Après un certain laps de temps, ils repartent et recommencent à chasser. Il y en a de toutes tailles et de toutes couleurs, à poil ras et à poil dur, ou griffons. En général, ils sont très difficiles à créancer et n'aiment pas à chasser en meute ou rallient mal. C'est le chien indépendant avant tout, ce qui fait qu'il est très précieux pour le braconnier.

Le Basset. — Le basset, comme son nom l'indique, est un chien bas sur pattes, très fin de nez, bien gorgé, et, en général, très collé à la voie. C'est le

Bassets d'Artois.

chien par excellence pour la chasse à tir. Très lent, en raison de sa conformation, l'animal chassé ne prend pas d'avance devant lui, et si vous êtes posté à un bon canton vous serez presque certain de faire un joli coup de fusil. Le tout, dans ce cas, est d'avoir de la patience et de tâcher d'avoir le vent de la chasse. C'est le chien de prédilection des disciples de saint Hubert, à qui les jambes commencent à faire défaut. De plus, c'est un chien bien gorgé; aussi rien de plus

amusant qu'une dizaine de bassets se récriant bien, après un défaut ou dans un relancer à vue.

Beaucoup chassent avec un ou deux bassets seulement, et éprouvent un vrai plaisir à voir travailler ces excellents petits animaux, ce qui n'empêche pas leur propriétaire d'avoir le temps de se rendre à temps au poste où il suppose que le gibier va passer.

Il y a trois sortes de bassets, le basset à jambes droites, le basset à jambes torses et le basset à jambes demi-torses, c'est-à-dire qui tient le milieu entre les deux premiers.

Le Basset à jambes droites. — Le basset à jambes droites est généralement plus grand de taille que les bassets à jambes torses ou demi-torses, sa taille est inférieure à 41 centimètres; il est aussi plus vite. En un mot, c'est un diminutif de grand chien courant. Il est à poil ras, dur ou demi-dur, et, comme les autres, très bon et très chasseur.

Le Basset à jambes torses. — Les bassets à jambes torses ont les oreilles longues et pendantes; leur tête est pareille à celle des chiens courants. Ce chien a le corps très long et est très bas sur pattes, à tel point qu'en chasse il traîne ses longues oreilles par terre. Il est plus lent que tous les autres chiens courants. Il est très collé à la voie, et lorsqu'il chasse en meute chaque chien cherche à s'assurer par lui-même avant de rallier.

Les bassets à poil ras les plus recherchés en France et même en Angleterre sont :

Les *bassets race Le Couteulx* et les *bassets Lane.*

Le comte Le Couteulx de Canteleu en fait une description complète dans son ouvrage intitulé la *Vénerie française ;* nous la lui empruntons :

Basset Le Couteulx. — *Couleur :* d'une belle couleur tricolore, tacheté couleur de lièvre, orange et blanc; ce qui se remarque le plus, c'est l'éclat et la netteté des taches; le feu est foncé, le noir forme une selle sur le dos et tourne au feu aux extrémités.

Robe : le poil est épais, fort, et même parfois rugueux; le fouet est frangé.

Tête : la tête doit être légèrement plate, les oreilles plantées haut et petites, mais le crâne en forme de dôme, les babines bien développées.

Yeux foncés, rentrés, et laissant voir la membrane rouge.

Ossature bonne, massive.

Jambes torses, demi-torses, droites.

Apparence générale : celle d'un chien courant, beau et fort, d'un type puissant.

Basset Lane. — *Couleur :* tricolore claire, jaune et blanc, moucheté, couleur de lièvre.

Robe : poil court, épais.

Tête en forme de dôme, un peu large et grossière.

Oreilles longues, lourdes, larges, pendantes bas.

Babines bien prononcées.

Yeux clairs.

Jambes torses.

Ossature énorme.

Aspect général : celle d'un basset très grand et lourd, grossier et gauche, avec une poitrine énormément développée.

On trouve principalement le type de ces chiens en Normandie, en Picardie et dans le nord de la France.

Les Bassets à poil dur. — En Bretagne, en Vendée, en Alsace-Lorraine, en un mot, dans les départements où il y a beaucoup de couverts et d'ajoncs, on se sert de préférence du basset à poil dur. Qui n'a admiré aux expositions de la Société centrale, à Paris, les ravissantes meutes du comte Christian d'Elva, député de la Mayenne, et celles de MM. de Villebois-Mareuil? Avec ces chiens leurs propriétaires chassent tous les animaux, aussi bien le sanglier que le

Bassets vendéens.

lapin; ces superbes petits chiens sont d'une endurance et d'une intrépidité incroyables.

En voici la description :

Couleur : tricolore, gris bleuté, moucheté couleur de lièvre, ou blanc et orange.

Robe : poil épais, dur, rugueux.

Tête : ressemblant à celles de leurs congénères à poil ras.

Yeux : foncés et laissant voir la membrane rouge.

Oreilles : longues, pendantes, attachées bas.

Ossature : bonne.

Jambes : torses, demi-torses ou droites.

Apparence générale : celle d'un chien fort, actif, puissant, bien assemblé et intelligent.

Le Basset à jambes demi-torses. — Le basset à jambes demi-torses est le croisement du basset à jambes droites avec le basset à jambes torses.

Certains chasseurs lui accordent la préférence sur le basset à jambes torses; il a autant de nez que ce dernier, mais court plus vite et se tire plus facilement des fossés, des ronces et des grandes fougères, quand elles tombent au moment des premières gelées.

Le Dachshund (basset allemand). — Certains auteurs prétendent que ce chien provient de France; nous ne saurions trop l'affirmer, mais nous serions tentés de le croire. L'inimitable marquis de Foudras, parlant dans le *Capitaine de Beauvoisis* de son grand-oncle, le marquis de Bologne, fait une description de sa meute de bassets noir et feu, qui nous semble avoir une grande analogie avec le dachshund des Allemands, surtout les deux chiens de prédilection de son oncle, Ramoneau et Ronflo.

J'en possède un du nom de Ronflo, qui a eu le premier prix à l'Exposition de la terrasse des Tuileries en 1887. Il est bien vieux, étant né en 1880; mais c'est un des plus beaux types que nous ayons vus. Il possède tous les points décrits par le club allemand.

Le Dachshund (basset allemand).

Ces chiens, bien que je m'en sois servi pour la chasse à tir, sont plutôt employés à la chasse sous terre, et, d'après de nombreux chasseurs et je suis de leur avis, ce sont assurément les meilleurs pour ce genre de chasse.

Comme son nom l'indique, le dachshund est le vrai chien de blaireau; la conformation de ses pattes et ses ongles forts le rendent très apte à gratter vite, ce qui empêche presque toujours le blaireau de se contreterrer, et c'est une de ses ruses quand il se voit acculé.

Le dachshund a le corps long; les jambes de devant, qui sont un des points caractéristiques de cette race, doivent être très osseuses pour la taille du chien; les coudes sont tournés en dehors et les genoux en dedans, sans surplomber la cheville, ce qui les rendrait moins agiles et moins puissants.

Description du dachshund :

Tête : un peu longue, s'amincissant jusqu'au nez, en coin, plus large à la partie postérieure du crâne, sans cassure et presque plat; le nez étroit, droit, quelquefois aquilin; les lèvres très légèrement pendantes, formant un petit pli au coin de la bouche.

Oreilles : d'une longueur moyenne, assez larges, arrondies à l'extrémité, qui est plus étroite. Plantées haut et bien en arrière, de telle sorte que la distance entre l'œil et l'oreille paraisse plus considérable que chez les autres chiens courants. Elles ne sont pas plissées et pendent contre les joues.

Œil : d'une grandeur moyenne, ni rentré, ni saillant; bien visible, quand on regarde le chien de profil; d'une expression très vive.

Cou : long, flexible, fort. La peau un peu lâche par devant.

Dos : long, légèrement incliné jusqu'à la naissance du fouet; les reins bien développés.

Poitrine : large, la charpente des côtes longue et profonde, le flanc retroussé.

Jambes de devant : leurs muscles plus forts que ceux des jambes de derrière, les épaules très musclées, le haut du bras court et fort, courbé en

dehors, les genoux tournés en dedans et les pieds en dehors. De profil, les jambes doivent paraître droites et ne pas surplomber au genou.

Jambes de derrière : plus droites que celles des autres chiens, droites lorsqu'on les regarde par derrière; les hanches couvertes de muscles apparents et presque saillants; l'os depuis le jarret jusqu'au paturon très court.

Fouet : d'une longueur moyenne, fort à la naissance et s'amincissant jusqu'à l'extrémité, qui est petite; porté droit, très peu au-dessus de l'horizontale.

Pieds : les pieds de devant plus musclés que ceux de derrière, les doigts bien formés, avec des ongles fortement recourbés et noirs; la plante des pieds large et épaisse; les pieds de derrière plus petits et leurs doigts plus courts et plus droits.

Poil : court, serré, luisant; pas doux au toucher, mais au contraire résistant lorsqu'on appuie dessus avec la main; très fin et très serré à l'oreille, plus épais et plus long sous le fouet, mais toujours bien appliqué contre la peau. Sur le ventre, le poil est plus rugueux et recouvre bien la peau.

Couleurs : noir, avec du feu sur la tête, la poitrine, le devant du cou, le ventre, les jambes, et sous le fouet.

Brun foncé, brun doré, gris foncé avec des marques plus foncées.

Les couleurs foncées sont généralement accompagnées de marques de feu; si les couleurs sont claires, les ongles doivent rester noirs et les yeux toujours foncés. Le blanc n'est toléré que sur le poitrail et en toute petite quantité.

Les couleurs les plus estimées sont le noir et feu et le rouge fauve.

Dents : les dents du haut et du bas doivent s'adapter exactement.

La structure est basse et très longue; le devant, ainsi que la poitrine, bien développés; les jambes, très courtes; celles de devant tournées en dedans à la hauteur des genoux et les pieds bien en dehors. L'ensemble de ce chien rappelle la belette: le fouet est modérément recourbé et porté très peu au-dessus de l'horizontale, ou même au-dessous. Le poil est serré, court et doux au toucher. L'expression est intelligente, attentive et vive.

Tels sont les points fixés par le prince Albert de Solms et les meilleurs éleveurs allemands faisant partie du Kennel-Club de Hanovre.

Meute primée à l'Exposition canine : Bâtards saintongeois-poitevins.

CHIENS DE CHASSE A COURRE

CHIENS COURANTS DE RACES FRANÇAISES

Le Chien de Gascogne. — Le chien de Gascogne est un chien de grande taille, de 65 à 75 centimètres. Bleu ou blanc, avec taches noires ou lie de vin, souvent du feu aux yeux et aux pattes, teinté de noir sous le poil; tête forte et souvent très longue; nez très large; paupière inférieure tombant de manière à ne laisser voir que le rouge qui entoure l'œil. Oreilles très longues, fines, très papillotées; le rein quelquefois trop long et prolongé. La côte bien faite, la poitrine profonde, le fanon épais, mais un peu trop tombant; le pied assez bien fait, mais parfois un peu trop large et gros; les jarrets légèrement en dedans et parfois un peu écrasés. Ces chiens ont une voix superbe, mais quelquefois un peu sourde. Ils sont lents, très collés, même avec exagération, ce qui les rend musards; ils manquent souvent d'initiative dans les défauts, mais ils ont une grande ténacité et sont très fins de nez.

On s'en sert pour chasser le lièvre dans le Sud-Ouest, principalement dans la Gironde, les Landes et le Lot-et-Garonne. J'en ai connu qui rapprochaient admirablement des voies de loup de hautes erres, ce qui indique chez ces animaux une grande finesse de nez.

Des deux races les plus célèbres étaient et sont encore celles de Ruble et de Mérignac.

Plusieurs veneurs du Sud-Ouest sont arrivés, par la sélection, à donner à cette race plus de vitesse, ce qui fait gagner heaucoup de temps dans les défauts; entre autres, M. Albert de Mérignac, MM. de La Caze, Jacques Peyrebere et Raoul Bernard, qui ont actuellement des chiens à forcer lièvres et chevreuils dans de bonnes conditions.

Le Chien de Saintonge. — C'est un animal de grande taille, à la poitrine profonde, au flanc levretté ; il est donc légèrement bâti. La tête est sèche, le front est pointu dans le haut, ce qui lui donne un aspect très caractéristique ; l'oreille est basse et bien portée. Couleur blanche avec taches noir et feu par endroits.

Le saintongeois est très vite dans une à vue, mais pendant la chasse manque un peu d'activité, comme le chien de Gascogne. Il est très bien gorgé et sa voix s'entend de loin.

En 1789, cette race fut sur le point de disparaître ; si elle existe encore, c'est grâce à un médecin de Saintes, le Dr Clémot, qui conserva une lice et deux mâles qu'il remit au marquis de La Porte-aux-Loups, à son retour de l'émigration. Ces chiens, améliorés par le comte de Saint-Légier, ont fait souche, et ce sont d'eux que descendent les chiens actuels.

Je tiens tous ces renseignements de mon père et de mon ami, le comte Henri de Saint-Légier, petit-fils du précédent, et voilà, d'après lui, la description des chiens que possédait son grand-père :

Les chiens de Saintonge, sous poil blanc marqué de noir, avaient la tête fine, l'oreille papillotée, le cou long et léger, la poitrine profonde, le rein harpé, mais étroit; la cuisse plate, la queue basse, la patte de lièvre sèche et nerveuse.

Ces chiens chassent cerfs, chevreuils, lièvres et loups.

Depuis quarante à cinquante ans ils ont été de précieux auxiliaires pour la création de bâtards ; ils ont surtout été employés à cet usage en Vendée.

Le Chien de Virelade. — Avant de passer à une autre race de chiens, je vais parler de celle de Virelade, qui est absolument française. C'est le produit du croisement du chien de Saintonge et du chien de Gascogne, sans le secours de facteurs étrangers.

Je cite textuellement la communication faite il y a quelques années à l'Acclimatation par le regretté M. Joseph de Carayon-Latour, propriétaire des chiens de Virelade :

« J'ai été initié dans les principes de la vénerie par le comte de Saint-Légier et le baron de Ruble ; ces deux veneurs, fidèles conservateurs des anciennes traditions, ont aimé la chasse comme une science qui a ses préceptes et ses lois. Le comte Henri de Saint-Légier possédait une race de chiens de Saintonge qu'il conserva précieusement pendant sa longue carrière. Le baron de Ruble s'était attaché à la race connue sous le nom de « chiens de Gascogne », aussi ancienne que la première et dont il est encore l'heureux possesseur.

« Ces deux espèces étaient de même taille ; elles avaient les qualités qui de tout temps ont distingué les chiens français : une grande finesse de nez, une belle gorge et une menée noble et droite.

« Les chiens de Saintonge, délicats, difficiles à élever, manquaient d'activité, et pêchaient surtout par le tempérament, ce qui provenait de la constance regrettable que le comte de Saint-Légier avait mise dans ses croisements *en dedans*, n'attachant, à tort, aucune importance aux fâcheuses et inévitables conséquences de la trop grande consanguinité.

« Cette race avait cependant dans les grandes journées, malgré son manque d'énergie, une persistance très remarquable à maintenir sa voie, ce qui dénotait chez elle un véritable amour de la chasse et une illustre origine.

« Les chiens de Gascogne étaient d'une vigoureuse santé, intelligents, ardents et actifs dans les défauts ; ils chassaient le loup d'amitié, et le lièvre avec une

rare perfection. Je n'hésitai pas à donner la préférence aux chiens français, ayant eu l'occasion d'en voir chasser de toutes sortes.

« Droit dans la voie » fut ma devise d'équipage, et je me livrai avec persévérance au développement de la race qui a pris le nom de *Virelade.*

« C'est à la suite d'accouplements judicieux, aidés par une fortifiante éducation, que les chiens formant aujourd'hui mon équipage ont été obtenus par l'union *des deux espèces de Gascogne et de Saintonge.* Le sang de ces deux races s'est vivifié ; la force et la santé se sont trouvées alliées à l'élégance et à la légèreté.

« J'aurais difficilement atteint mon but si je n'avais trouvé dans mon piqueur, Jacques Baratte, un homme dévoué, intelligent, et aimant passionnément chasser avec des chiens français... »

Le chien de Virelade a énormément de ressemblance avec le saintongeois. Très grand, fort, bien que léger, il a dans sa tournure quelque chose de noble. Marqué blanc et noir, *quatrœillé*, l'oreille bien plantée et bien papillotée, la tête bien proportionnée, la queue longue et bien portée, la patte de lièvre.

Le chien de Virelade est peut-être un peu long, c'est ce qui le fait paraître beaucoup plus mou qu'il ne l'est réellement. Il a beaucoup de fond et possède une voix très puissante. Il fait rarement change, étant d'un naturel très sage.

Avant de mourir, M. Joseph de Carayon-Latour a choisi son neveu pour lui succéder dans la direction et l'entretien de son équipage de chasse, qui n'a pas périclité depuis. Le baron de Carayon, dont l'affabilité est proverbiale, a toujours nombreux invités qui le suivent aux laisser-courre de *droit dans la voie.*

Le Chien de Vendée. — Il est assez difficile actuellement de trouver le chien de Vendée à l'état pur. Le chien de Vendée n'était autre que le chien blanc du Roy. Nombreux auteurs disent que cette race avait été formée avec un saint-hubert blanc et un braque.

Très grand, blanc à poil ras et fin, avec taches très pâles, jaunâtres, la tête nerveuse, l'oreille longue et attachée bas, souple et mince, la queue longue, fine et effilée, le rein bien fait, la cuisse bonne, la poitrine peu profonde et ne descendant pas très bas, ce que nous appelons « manquer de poitrine ».

Très chasseur, il ne connaît pas d'obstacles, surtout au début de la chasse; il est très requérant, fait vite ses retours, est adroit et fin de nez; mais il est très difficile à créancer, est rarement de change, a une belle gorge. Le chien de Vendée serait un chien parfait s'il avait plus de fond, mais il en manque presque toujours. Cela tient à sa fougue au début de la chasse. J'en ai connu dans ma jeunesse qui, chassant avec d'autres races de chiens, poitevins ou saintongeois, étaient inabordables et les dominaient pendant la première heure de chasse, puis commençaient à baisser de train, et il était rare de les voir à la fin de la chasse, alors que les autres chiens chargeaient; ils étaient en queue et avaient peine à les suivre. Le lendemain de la chasse, ils étaient éreintés. Ils sont très mordants et très batailleurs. Nous sommes de l'avis du comte Le Couteulx qui prétend, et avec juste raison, que cette manière de chasser tient à leur origine. Un chien courant ayant dans ses ascendants des croisements avec le chien d'arrêt est fou au départ, mais manque forcément de tenue.

Nous avons vu à nos expositions quelques-uns de ces chiens très typiques, appartenant à M. de Baudry d'Asson, le sympathique député de la Vendée; mais ils sont moins distingués que leurs ancêtres, ont du fond et sont créancés même de change. Cela tient à une infusion de sang du Poitou, et par une sé-

lection sévère en se rapprochant du sang français, dans les croisements. M. de Baudry d'Asson a ramené ces chiens à la race primitive, tout en leur donnant le fond qui manquait à la race de Vendée.

Le Chien du haut Poitou. — Le chien du haut Poitou est d'un beau tricolore; sa taille varie entre 63 et 72 centimètres; j'en ai même vu de plus grands. Il est généralement mince, a le dos complètement arqué, la poitrine profonde, la tête très fine, un peu busquée, avec des bosses très accentuées, l'œil vif et intelligent, l'oreille assez courte, extrêmement mince et papillotée, la voix longue et claire. Il a une finesse de nez extraordinaire.

Le chien du haut Poitou est plein de vigueur; sa tête, fine et nerveuse, est attachée à une longue encolure; son nez, long et arqué, annonce par sa conformation la puissance de son odorat; il évente à de grandes distances et rapproche en galopant des voies de loup assez froides. Ses membres sont plats et d'une extrême largeur. Il est très actif, très requérant, relève vite un défaut, a beaucoup de fond et chasserait une journée entière. Il passe dans les brandes et les bruyères; il ne craint pas les ajoncs, par-dessus lesquels il bondit avec la plus grande facilité; en un mot, c'est le chien par excellence pour chasser au piquant. Cela tient à la conformation de ses pattes qui sont sèches et osseuses. Il devient facilement de change. Les deux premiers qui le gardèrent réellement vers 1835 furent Ténor et Ravissante à mes oncles, MM. Auguste et Paul de La Porte.

Le vicomte Emile de La Besge, le doyen de nos veneurs français, est celui qui conserva le mieux cette race à l'état pur, ce qui lui permit de créer plus tard la race si célèbre des bâtards de Persac.

Il se servit pour cela de la race de Larye. La race du marquis de Larye avait une grande réputation avant la Révolution. On prétend même que leur propriétaire chassait des loups pendant plusieurs jours avec les mêmes chiens, ce qui indique beaucoup de nez et un fond exceptionnel.

Il y avait à cette époque plusieurs races de chiens dans le haut Poitou, mais beaucoup ont disparu : les chiens de Larye dont nous venons de parler, les chiens de Couhé, les chiens de Céris, et les chiens de Foudras. Chacune de ces races avait des caractères particuliers, toutes avaient beaucoup de fond; mais les chiens de Couhé et de Foudras craignaient plus l'ajonc que les deux premiers.

Les Chiens de Céris. — Cette race est à peu près perdue; mais il se trouve encore de ce sang dans plusieurs équipages, dans les chiens de M. du Verrier au Rallye-Poitou, chez MM. de Maichin, de L'Hermite et de Montbron. Le chien de Céris était de taille moyenne, de couleur blanche et orange, presque toujours à plaques rondes et larges sur le dos, aux oreilles et chaque côté des joues. Le poil très ras, fin et luisant, la peau très fine et très souple, le rein droit, large et râblé, la poitrine très profonde, le corps rond, mais un peu levretté; les pattes et les jarrets très secs, la tête osseuse et le front large, les yeux gros et à fleur de tête. Le museau fin et allongé, les oreilles très tire-bouchonnées et d'une grande finesse. La queue forte à la naissance, mais très effilée au bout et bien portée.

La voix sonore et un peu flûtée, de très haut nez et ayant beaucoup de fond. Tels étaient les caractères distinctifs de cette race.

Les Chiens bleus de Foudras. — Je crois cette race disparue comme la précédente; mais il peut se faire qu'il y ait encore dans le Châtelleraudais quelques chiens qui en ont encore du sang.

On prétend que les chiens de Foudras provenaient du gascon et du saintongeois; je serais tenté de le croire; cependant il y avait quelque dissemblance dans la conformation. La couleur était la même, beau bleu ou blanc et noir; mais la tête ressemblait davantage à celle du chien normand, et la poitrine et les jambes de devant au foxhound. La voix était profonde. C'étaient des chiens froids au départ, mais augmentant de vitesse et d'énergie à mesure que l'animal chassé approchait de ses fins, en un mot ayant un grand fond, joint à un nez très fin.

Je puis en parler, m'en étant servi pour chasser tous animaux pendant quinze ans, et c'étaient des chiens de race pure ; ils venaient en ligne directe du chenil de Mgr de Foudras, évêque de Poitiers, dont le château de Dissais, résidence de campagne, était voisine de celle de mon bisaïeul, M. des Roches de Chassay de Marit, compagnon de chasse de Mgr de Foudras.

Après la Révolution, M. de Marit, comme on le nommait dans le pays, éleva des chiens de Foudras et reconstitua une meute. Mon grand-père conserva cette race, et c'est ainsi que j'ai eu les descendants de ces chiens. M. Frédéric de Fouchier, mon parent, M. Treuille et M. Marchand, qui habitaient près de Châtellerault, avaient également des chiens de Foudras. La dernière chienne de pure race appartenait à M. Ferdinand Treuille ; elle fut achetée par mon père, qui la croisa avec les chiens de MM. de La Besge. Ceux qui ont chassé avec moi il y a quarante ans se rappellent certainement de Commodore, Téméraire, Fanfare et Ravissante.

M. Raoul Treuille, au château de Chitré, doit encore avoir dans son chenil des chiens qui ont du sang de Lucrèce.

Grand Artois.

Le Chien d'Artois. — Les chiens d'Artois étaient blancs, avec taches fauves ou grises, la tête courte, le nez court et un peu retroussé, le front large, l'œil gros et expressif, les oreilles pendantes et très longues, le corps râblé, près de terre et bien fait, la queue un peu fournie, retroussée et quelquefois en trompette.

Ils étaient très recherchés sous Henri IV et Louis XIII.

Voilà ce qu'en dit Sélicourt : « Les chiens d'Artois avaient la gaillardise des chiens français, avec la sagesse des chiens anglais, chassant loup aussi bien que lièvre, et donnant plus de plaisir en un rapproché que d'autres en une chasse entière. »

Ils sont de taille moyenne, un peu plats, surtout dans l'arrière-main. Ils sont très gorgés, quelquefois même trop chauds de gueule et trop collés à la voie. Ils ont du fond, mais ne sont pas très vite ; travailleurs dans les défauts et très mordants.

On les emploie aussi bien pour chasser à tir qu'à courre.

Le Chien normand. — Le chien normand, qui semble être le croisement du chien de Saint-Hubert et du vendéen, est un chien très grand, de 67 à 78 centimètres, tricolore ou à taches oranges, la tête longue et sèche, le front avec deux proéminences très prononcées entre les oreilles et les yeux, une bosse saillante à l'arrière du crâne, le nez pas trop long, mais les narines très larges; la face couverte de rides très prononcées, les lèvres un peu pendantes, l'œil gros et la paupière inférieure tombante, l'oreille attachée très bas, mince, très

longue et papillotée en dedans, un peu serrée du haut et plus large du bas; les épaules un peu chargées, le corps un peu long, mais sec et robuste, le rein assez large, haut et harpé, les membres très forts, quelquefois empâtés; la queue très longue, bien portée et toute droite, les jarrets un peu fléchis et coudés, la cuisse troussée, bien gigotée et large.

Ces chiens ont une très belle gorge, sont collés à la voie, ne sont pas très vites, mais ont beaucoup de fond. Ils rapprochent bien, se créancent facilement, mais sont musards et maladroits dans les défauts. Il leur arrive parfois de crier sur place.

On citait comme étant les plus beaux chiens normands ceux de MM. de

Chiens d'Artois.

Trébons et de La Broise; je n'ai pas connu les premiers, mais j'ai vu de jolis chiens chez M. de La Broise; à sa mort, ils sont devenus la propriété de M. du Rosier.

Le Chien de porcelaine ou de Franche-Comté. — Le chien de porcelaine est un fort joli chien, de taille moyenne, tête très fine, oreilles pas trop longues, fines et bien tournées, membres légers, queue droite, fine et bien portée, jolie gorge de hurleur, de très haut nez, très docile et se créançant très facilement. Il a la physionomie vive et intelligente.

Ardent à la chasse, sans être trop emporté; assez vite; sa finesse de nez lui permet de chasser par tous les temps.

On peut dire, en parlant du chien de porcelaine, que c'est le vrai type du chien de lièvre.

Il y a environ un siècle, Mgr de Clermont-Tonnerre, dernier abbé de Luxeuil en Franche-Comté, en avait donné la race à M. Coillot, de Montbazon (Haute-Saône); ses descendants l'ont précieusement conservée, et le Dr Coillot, le propriétaire actuel, nous en a montré de très jolis types aux expositions canines; ces chiens ont été non seulement très remarqués, mais ont obtenu les plus hautes récompenses, et c'était justice.

Le Chien de l'Ariège. — Ce chien de race ancienne, et ne manquant pas de qualités, doit provenir d'un croisement de gascon et de saintongeois, avec lesquels il a beaucoup de ressemblance, bien qu'étant plus grêle, plus sec et plus léger que ces chiens. Il est moins élégant et annoncerait une certaine dégénérescence; nous serions même porté à croire qu'il a été croisé avec des briquets.

Il est assez grand, avec taches noires et feu pâle, quelques-uns même sont tout noirs. Il a la tête fine, l'oreille assez large et pas trop longue, la poitrine étroite, le rein est presque toujours trop long, la queue un peu basse. C'est assurément une race dégénérée par un mauvais élevage, manque de nourriture ou mauvais croisements.

Il chasse cependant bien le lièvre, a une assez jolie gorge, du nez, de la ténacité, collé à la voie, sans pour cela être musard. Plusieurs de mes amis qui s'en sont servis m'en ont dit le plus grand bien.

Le Griffon de Vendée. — Le griffon de Vendée, au poil dur ou bourru, disent certains veneurs, est assurément un croisement du chien à poil ras et d'un chien à gros poil. Le comte Le Couteulx le ferait descendre du chien vendéen à poil ras et d'un chien de Bresse, ou gris de saint Louis, et nous partageons sa manière de voir; nous dirons même plus, il doit des cendre de ces deux races, puisqu'il a la finesse de nez du chien de Bresse, et comme conformation, a beaucoup d'analogie avec le chien gris de saint Louis.

Griffon de Vendée.

Le griffon de Vendée est d'une bonne taille, quelques-uns même sont grands; il est blanc et orange, fauve ou gris souris. Il est fort et bien constitué, le rein bon et souvent un peu harpé, la cuisse bien gigotée et le pied bien fait. Rapproche bien et est parfait pour la chasse au sanglier, va bien au fourré, est intrépide et très mordant; il est très intelligent et généralement plus rustique que le vendéen à poil ras.

Il a souvent les défauts de ce dernier : trop fougueux au départ, il lui arrive de manquer de fond après une heure ou deux de chasse. De plus, son grand amour de la chasse le rend très difficile à créancer et il garde difficilement le change. Il rachète ces défauts par une grande intelligence et une finesse de nez remarquable, qui lui permet d'emmener la voie de son animal dans les ruisseaux, les étangs et sur les terrains les plus durs.

Amélioré par des croisements intelligents, il devient un chien hors ligne dès qu'on l'a rendu souple. Je n'en veux pour preuve que la magnifique meute si bien sélectionnée de M. Bailly du Pont et de Pontlevoie; je me suis laissé dire par des veneurs vendéens, qui ont la réputation d'avoir des chiens très vites, que les chiens de ces messieurs étaient de pied avec les leurs et ne mettaient jamais bas.

C'est, il est vrai, la plus jolie meute de griffons de la Vendée, avec celle de M. Henri de La Brunière, à Beaulieu-sous-la-Roche.

Le griffon nivernais ressemble assez au griffon vendéen, moins la couleur qui est noir et feu, et il est aussi moins musclé et plus léger.

Le Chien fauve de Bretagne. — Le chien fauve de Bretagne, qu'il soit à poil ras ou à poil dur, fait partie assurément de nos plus vieilles races françaises.

Il est de taille moyenne, robuste de constitution, très entreprenant, chassant très bien au fourré, très indiscipliné, têtu au possible, n'ayant aucune disposition à garder le change.

Brave et intrépide, assez fin de nez, s'emportant facilement à cause de son ardeur, préférant les voies droites aux voies embrouillées, et lâchant facilement la chasse au bout d'un certain temps.

Le poil est uniformément rouge vif, tirant un peu sur le brun, parfois rouge plus pâle.

Chiens de Cossé. — On parle souvent de la race des chiens de Cossé, et jusqu'à ce jour on ne donnait que des renseignements très vagues sur ces chiens. Grâce à l'amabilité de MM. Couët, nous sommes à même d'en décrire l'origine.

La race des chiens de Cossé tire son nom du pays de Cossé-le-Vivien, dans la Mayenne. Au commencement du siècle qui va finir, ce pays était habité par de grands chasseurs de loups, ces animaux étant alors très nombreux dans le bas Maine. Le plus intrépide fut M. Touchardière, qui sélectionna soigneusement une race de chiens bretons, à poil dur, qui furent les ancêtres des chiens de Cossé actuels et qui continuent à en porter le nom.

Ces chiens étaient absolument remarquables sur le loup. A sa mort, M. Auguste Touchardière succéda à son oncle comme lieutenant de louveterie et hérita de sa meute, qu'il conserva et entretint avec le plus grand soin. Il ne donna des produits à MM. Meignan, officier de louveterie à Segré (Maine-et-Loire), et Chevrollier à Château-Gontier. Ces messieurs en donnèrent à leur tour, vers 1860, à MM. Couët, qui depuis ont toujours chassé avec ces chiens.

Le chien de Cossé est à poil dur, avec manteau fauve taché de noir et d'orange. Il est de bonne taille, trapu et vigoureux, criant beaucoup, d'une grande finesse de nez, et très bon rapprocheur, et d'une grande vigueur.

On trouve encore de ces chiens en Maine-et-Loire, chez M. de Coulonges et chez le comte d'Andigné, qui a plusieurs fois envoyé des chiennes à la saillie au chenil de Montvian, chez MM. Léopold et Georges Couët.

Le Chien de Bresse. — Cette race est très répandue dans la Bresse, la Franche-Comté, le Morvan et le Bourbonnais.

Ces chiens ne sont pas beaux, de taille moyenne, à long poil très épais, mal faits, écrasés sur leurs membres, gris ou jaune sale, de pied moyen, mais très fins de nez, très bons rapprocheurs et ayant beaucoup de fond. Malgré leur conformation défectueuse, ces chiens avaient autrefois acquis une certaine célébrité. Et, d'après les chasseurs qui s'en sont servi, elle devait être méritée.

Le Chien gris de saint Louis. — Que de fois dans ma jeunesse j'ai entendu parler des fameux chiens gris de saint Louis ! Tous les vieux ouvrages de vénerie en faisaient mention. Un jour même, en compulsant des vieux papiers de famille, j'ai découvert un parchemin dans lequel il était dit : que le châtelain devait offrir au Roy deux couples de chiens gris de saint Louis tenus en laisse. C'était tout ce que je savais de ces chiens, n'en ayant jamais vu que sur de vieilles tapisseries, quand, en 1887, un habitant du Gers nous amena une meute de ces chiens à l'exposition canine des Tuileries. M. le comte Le Couteulx parle aussi du même fait dans son *Manuel de la Vénerie française*. Décidément, la Société centrale pour l'amélioration des chiens en France a du bon, et est

réellement d'utilité publique, puisqu'elle nous a procuré l'occasion de retrouver une de nos plus vieilles races françaises, qui sans elle serait passée à l'état de légende.

Les chiens que nous avons vus à cette exposition, et qui venaient du Gers, étaient de grands griffons d'un gris noirâtre, qui avaient absolument le type et les formes des chiens de saint Louis, tels qu'ils sont décrits dans les ouvrages anciens. Hauts de taille, la tête sèche, longue, osseuse et un peu busquée, les oreilles attachées très bas, très minces et très papillotées. Le rein fort et très harpé, les membres assez bien dirigés, le poil gris de loup avec reflets noirâtres ou argentés. De très belle voix, nez très fin, bon rapprocheur, et ayant beaucoup de train. Je suis certain qu'avec une sélection bien suivie, et des croisements judicieux, on arriverait à reconstituer complètement cette race, si appréciée autrefois des veneurs français. Elle a environ dix siècles d'existence et a joué un grand rôle dans de nombreux croisements.

Qui sait si un jour nous ne retrouverons pas quelques descendants des merlants et des chiens de la Loue, bien que ces races soient considérées comme perdues?

Si vous le voulez bien, nous allons parler des chiens bâtards, chiens courants français et anglais. Grâce à des croisements sérieux, quelques-uns de nos amateurs émérites sont arrivés, en quelque sorte, à reconstituer plusieurs de nos races françaises, en y infusant avec tact du sang anglais, et s'éloignant par là de la trop grande consanguinité.

Le Bâtard de Saintonge. — M. le comte de Chabot, le maître incontesté, dont l'ouvrage *La Chasse à travers les âges* a été couronné par l'Académie, a fait une description si vraie des bâtards de Saintonge, que je ne puis mieux faire que de la citer textuellement, comme a fait, du reste, le comte Le Couteulx :

« Pour nous, veneurs français, qui conservons précieusement les vieilles traditions de nos pères, qui aimons l'art de la vénerie, le foxhound, presque toujours muet, peu travailleur, souvent dur de nez, ne saurait convenir à nos goûts. Dans l'Ouest, nous avons formé plusieurs races de bâtards, réunissant à la rusticité du foxhound, la gorge, l'amour de la chasse et la finesse d'odorat du chien français. Moins lourds que le chien de renard, de plus haute taille, plus légers de corsage, mais musclés et bien reintés, profonds de poitrine, d'une construction élégante, nos bâtards réunissent au plus haut point les qualités physiques et morales que nous cherchons dans nos braves compagnons.

Parmi les sous-races créées en France depuis cinquante ans, bâtards du haut Poitou, normands, gascons, saintongeois, je ne décrirai que ces derniers, par la bonne raison que je les connais mieux que les autres, et que d'ailleurs la différence entre les divers bâtards est légère et que la construction est presque identique.

Pattes : je considère que les pattes du chien courant sont le point capital. Avec des pattes défectueuses ou trop faibles, peu ou point de locomotion.

La première partie de la patte est la plus essentielle; à mon avis, c'est le pied. Chez le bon bâtard de Saintonge, il doit n'être ni trop long, ni trop rond; muni d'ongles et de doigts solides, l'éponge assez large, une vraie patte de lièvre, un des points caractéristiques de la race de Saintonge. J'ajoute que la patte doit être droite; il faut absolument proscrire les coudes en dehors et les jarrets écartés. Pour le bâtard, qui doit unir la légèreté à la force, dont le

corsage est élégant, quoique musclé, point n'est besoin de pattes énormes. Quand elles sont légères d'ossature, mais bien garnies de solides tendons, elles suffisent amplement. J'aime les jarrets un peu ronds : c'est signe de vitesse et de fond ; le jarret trop droit et en même temps étroit doit être sévèrement réformé ; c'est un défaut capital.

Les *épaules*, bien que fortement attachées, doivent être plates et très obliques. De la longueur de ces leviers, comme de celle des hanches, dépend souvent la vitesse du chien. Du développement des muscles dans l'appareil locomoteur dépendent et le fond et la résistance. L'arrière-main doit être puissant et solidement établi, répondre en un mot à la bonne construction des épaules.

Poitrine : chez le bâtard de Saintonge, elle doit être profonde, plus encore que large : si elle est trop large, la vitesse s'en ressent; elle doit en un mot ressembler à la poitrine du cheval de pur sang. Du reste, les poumons sont surtout développés dans le sens de la verticale ; une largeur moyenne unie à une grande profondeur suffit donc.

Reins : les reins doivent être bien attachés, sans aucune dépression près de leur point d'intersection, c'est-à-dire à la dernière côte. Le chien dont le rein est très arqué ne s'étendra jamais dans le même style que celui dont le rein est plat et un peu long. Il galopera toujours en raccourci.

Tête, cou, oreilles : ce sont surtout la tête et l'encolure qui, chez le bâtard, dénotent le croisement dont il est sorti.

L'anglo-saintongeois doit avoir la tête légère, avec un front développé et des narines larges. Les yeux doivent être grands, vifs, intelligents, les oreilles fines et bien attachées, un peu papillotées, couvertes d'un poil noir, luisant et doux au toucher : quand, avec cela, elles sont bordées sur la face externe d'une lisière de feu pâle, et que les yeux sont surmontés aussi de deux petites taches aussi de feu pâle, on peut affirmer que le vieux sang de Saintonge existe encore dans les veines de l'animal. Le cou doit être solidement attaché à sa base, mince ensuite et long comme il convient à un chien chez lequel on recherche, comme chez le cheval de pur sang, les grandes lignes.

Queue : elle doit être forte à sa naissance et se terminer en pointe effilée ; elle est longue et droite quand le chien est en mouvement.

Robe : la robe comprend le poil et la couleur. Le poil doit être très ras, très fin et par suite très serré. La couleur du bâtard saintongeois doit être uniforme. Elle rappellera le plus exactement possible la couleur de la race que l'on veut régénérer, la vieille race française de Saintonge ; elle sera donc noire et blanche sur tout le corps, soit à manteau noir, soit à marques détachées, avec du feu le plus pâle possible sur les joues et sur la face externe de l'oreille, avec deux points de même couleur au-dessus des yeux.

Taille : le chien de Saintonge était de haute taille ; notre bâtard, destiné à galoper dans les fourrés, à bondir par-dessus les ajoncs épineux, les brandes, les bruyères tapissées de landes piquantes, doit, lui aussi, être grand. Quand le chien est bien construit, plus il est de haute taille, plus il est beau à l'œil. »

Les Anglais veulent des chiens qui aient le cou long, pour qu'ils puissent en chassant mettre le nez à terre afin de mieux saisir la voie ; c'est une preuve que la majorité de leurs fox-hounds est dure de nez. L'ancien chien de Saintonge, au contraire, chassait le nez au vent, sans daigner baisser la tête.

C'est encore aujourd'hui le signe caractéristique du chien de race, tant chez les chiens d'arrêt que chez les chiens courants. Le bâtard de Saintonge doit donc chasser le nez haut. J'ai souvent remarqué des chiens, assez lents à la vue, tenir constamment la tête de la meute et très bien crier ; cela tenait unique-

ment à leur manière de porter la tête. La position horizontale permet aux poumons de fonctionner à l'aise, et par suite aux chiens de crier facilement et de tenir le train sans fatigue.

Le Bâtard du haut Poitou. — En parlant des bâtards du haut Poitou, Sa Grâce le duc de Beaufort, disait : « Ce sont des chiens fashionables, » et nous sommes de son avis, c'est un chien à grand air ; en un mot, il est très distingué, sa couleur d'un beau tricolore lui donne une apparence plus gaie que le chien blanc et noir, bien que sous certains rapports il ait de l'analogie avec lui.

Le vrai bâtard du haut Poitou doit avoir la tête légère, plus longue, plus étroite que celle du bâtard de Saintonge, plus osseuse, les oreilles plus plates et moins tire-bouchonnées. Les membres sont beaucoup plus larges, plus forts. Il a un très bon rein, de bonnes pattes, habitué qu'il est de chasser à l'ajonc, où il court comme dans une prairie. Il est excessivement fin de nez et a une voix agréable, qui s'entend de très loin, elle est flûtée et claire. La couleur est d'un beau tricolore, à manteau ou à taches. Pour la chasse du loup, c'est le premier chien courant du monde. Il a une menée magnifique, chasse toujours le nez au vent, est facilement de change, bien qu'il soit très chasseur : je dirai même qu'il est plus chasseur que le bâtard de Saintonge ; en un mot, il est moins froid.

C'est en grande partie au vicomte Émile de La Besge, notre vénéré doyen, et à son frère M. Arthur de La Besge, que nous devons les bâtards du haut Poitou ; presque tous les veneurs qui en possèdent cherchent à en faire remonter l'origine à quelques sujets des chenils de Persac et de Paindray.

Le vicomte Émile de La Besge a chassé longtemps avec des chiens pur du haut Poitou, chiens qui étaient remarquables et dont quelques-uns sont restés légendaires ; mais ayant eu la rage dans son chenil, il fut forcé de les faire tous tuer. Après cette époque, il eut l'idée de faire des bâtards, de se créer une race ; c'est ainsi qu'aidé des conseils de son oncle, le comte de Villars, un veneur émérite, il se procura une lice de la race Larye et, avec un étalon anglais du meilleur sang, sortant du chenil de la reine, il fit naître les premiers chiens qui furent les ancêtres de ces beaux et remarquables chiens qui se nommèrent Faublas, Fingale et autres.

Je cite de préférence ces deux-là, parce que je les ai particulièrement connus, et qu'ils m'ont procuré plus d'une fois l'occasion de sonner de joyeux hallalis.

Je ne me rappelle pas avoir vu de plus beaux chiens que Faublas et Fingale, et quelle menée, quelle manière gaie de courir ! La première fois qu'ils furent découplés, nous prîmes un cerf après trois heures de chasse ; aussi un de nous, qui était loin d'être poète, composa ces mauvais vers que nous chantâmes au dessert :

De Persac le grand veneur
De loups est un grand destructeur.
Partout ce gentilhomme brille,
Et bien qu'en disent les malins,
Le roi des veneurs est Émile,
Et Faublas le roi des bons chiens.

Il y a loin de ce temps-là, mais il reste encore de beaux et bons chiens du haut Poitou.

Les équipages qui ont conservé le sang le plus pur sont ceux de MM. Maurice et Étienne de La Besge, Raymond du Verrier de Boulzat, Gaston Hublot, Henri du Ché, MM. Fruchard et de Rouault, Favre d'Echallens, et marquis d'Oiron ; je parle de ceux du département de la Vienne : s'il fallait citer tous les

équipages, qui ont des chiens avec du sang du haut Poitou, la nomenclature en serait trop longue.

Je souhaite à mes ennemis vingt-cinq bons chiens de cette race, et je suis persuadé que la réconciliation serait bientôt faite.

Le Bâtard de Vendée. — Les veneurs du Poitou et de la Vendée sont tous d'accord pour reconnaître que le bâtard de Vendée, tel qu'il était autrefois, serait très difficile à trouver. La plupart des chiens actuels ont du sang de Saintonge ou du haut Poitou, et sont loin de ressembler aux anciens chiens de M. de La Débuterie. Aussi les personnes qui vont acheter des chiens en Vendée ne sont jamais certaines de leur origine.

Je fais exception, bien entendu, pour les maîtres d'équipage dont les chiens sont connus et justement estimés, comme ceux du comte de Chabot, de MM. de Bajarry, Chevallereau, de Lepinay, comte de Jousselin, et quelques autres.

Ces chiens-là sont racés, leurs propriétaires peuvent en indiquer l'origine exacte, ils ont leur « stud-book », comme des chevaux de pur sang, qu'ils sortent de Marlborough, de Chérubin ou de Capucin.

C'est à ces veneurs seuls que les jeunes chasseurs qui montent équipage devraient s'adresser pour être certains d'avoir des chiens d'espèce.

Le Bâtard de Gascogne. — Les chiens de Gascogne ont servi à beaucoup de croisements, aussi sont-ils très répandus. Ces chiens sont, du reste, très estimés en Poitou et en Vendée.

M. de La Débuterie, qui fut un des célèbres veneurs de cette contrée, ne

Gascon. — Normand (v. page 70).

dédaignait pas les croisements avec le chien gascon qui a beaucoup de santé. Croisé avec l'anglais, il fait des chiens parfaits, à l'égal des bâtards poitevins et saintongeois, moins la vitesse peut-être.

Il a été formé en 1895, en Gironde, une sous-race qui, croyons-nous, est appelée à avoir un grand succès, c'est celle du gascon poitevin.

Le comte Joseph Lahens, propriétaire du cru Larose-Perganson, en haut Médoc, avait un vautrait remarquable, avec lequel il a chassé avec succès dans les pays les plus durs. Ayant abandonné la chasse du sanglier pour celle du lièvre, il lui était difficile de se livrer à ce déduit avec les chiens qui composaient sa meute, bâtards et foxhounds. Il résolut alors de se créer une race avec des chiens du haut Poitou, qui se trouvaient dans son chenil, et des chiens

purs de Gascogne. Tout faisait prévoir qu'il atteindrait son but, c'est-à-dire donner plus de train au gascon, le rendre plus débrouillard dans les défauts, et donner au bâtard du haut Poitou plus de santé. Le nez ne pouvait pas manquer d'être très fin, c'est l'apanage de ces deux races d'avoir un odorat très développé.

Après une sélection très rigoureuse, il est arrivé à avoir des chiens très élégants de 23 pouces; il s'est appliqué à conserver la couleur tricolore du poitevin, ce qui donne un aspect plus gai à sa meute, éliminant sans pitié tous les sujets qui en ont une autre. Il pourra dans deux ou trois ans être certain d'avoir fixé la race de Larose Perganson.

Cette meute est remarquable pour le lièvre, bien qu'elle chasse dans un pays fort difficile, très accidenté, et où la plupart du temps le terrain est un sable blanc, presque impalpable, et qui se déplace à la moindre brise, recouvrant par conséquent ou enlevant la voie du lièvre, qui est, comme chacun le sait, très légère.

J'ai vu plusieurs fois ces chiens à l'œuvre, et j'avoue que j'ai été émerveillé de leur façon de chasser. Ils sont suffisamment collés à la voie, ce qui est le propre du chien gascon, et très dépêchants dans les défauts, ce qui tient au sang du haut Poitou. Leur voix est claire et prolongée, avec plus de puissance toutefois que celle des bâtards poitevins.

Je parle de ces chiens, croyant être utile à ceux qui s'intéressent aux questions qui ont trait à la race canine, et assuré que je suis que les chiens de Piqu'Hardy Gascon sont appelés à obtenir un grand succès dans l'avenir.

Le Bâtard normand. — C'est assurément à M. de La Broise que l'on doit le perfectionnement de cette sous-race; il était arrivé à avoir des chiens superbes et parfaits en chasse, avec lesquels il chassait cerfs et chevreuils dans des forêts difficiles.

Les premiers beaux bâtards normands que j'ai vus, c'était à l'exposition de la terrasse des Tuileries, en 1887. Ils appartenaient à M. Philippe du Rozier.

C'étaient de grands chiens, forts, vigoureux, bien bâtis, un peu de fanon, l'œil intelligent, tricolores, la plupart très colorés, à manteau et très couverts, avec l'aspect de grande race.

Ces chiens, grâce aux soins apportés à leur sélection par M. du Rozier, sont arrivés à un vrai degré de perfection. Ils chassent tous les grands animaux indistinctement, ont de la gorge et de la tenue. Aussi beaucoup de maîtres d'équipages viennent au Petit-Jars faire saillir leurs lices.

CHIENS COURANTS DE RACES ÉTRANGÈRES

Le Bloodhound (chien de Saint-Hubert). — Ce chien est de grande taille, il a de grandes babines et de longues oreilles. C'est un chien fort et puissant et de très haut nez, à la voix forte et profonde.

Nous avons en France un veneur très renommé qui s'est servi de ces chiens, M. le comte Le Couteulx de Canteleu. Il dit, en parlant de leur puissance olfactive :

« Les chiens de la race de Saint-Hubert étaient d'excellents limiers; et les chiens que les abbés de Saint-Hubert envoyaient aux roys étaient ordinairement affectés à ce service et ont fourni de bons limiers; j'en ai également employé et m'en suis bien trouvé. »

Il ne serait pas douteux que le bloodhound descendît du chien de Saint-Hubert noir et feu. Salnove et le célèbre Jacques du Fouilloux prétendent que le fameux Souillard était un limier de la race de Saint-Hubert. Très peu d'auteurs cynégétiques, même en Angleterre, ne contestent cette origine.

Comme je l'ai dit plus haut, le bloodhound a beaucoup de nez. De plus, c'est un chien fort et énergique, chassant cerf, sanglier et loup. On l'employait aussi à la recherche des criminels; et dans ces derniers temps encore, à Cuba, les propriétaires d'esclaves s'en servaient pour suivre à la piste et reprendre les fugitifs. En France, nous ne nous en sommes jamais servis pour un usage sem-

Le Foxhound. — Le Bloodhound (St-Hubert).

blable; du reste, à l'état de meute il n'existe pas; on ne peut en rencontrer que dans les Ardennes faisant partie du Luxembourg.

D'après Caïus, ces chiens suivent toujours l'animal blessé au sang; aussi il les désigne sous le nom de *canis sanguinaris*.

L'aspect général du bloodhound a un air majestueux; l'expression du regard attire et saisit; il paraît avoir conscience de sa force et de sa valeur, être sûr de lui-même et confiant en son pouvoir.

Tête : grande et longue, mais étroite par rapport à la longueur; crâne bombé en forme de dôme, protubérance occipitale très prononcée, presque pointue.

Mâchoire : la mâchoire supérieure longue et étroite.

Nez : bien ouvert; les babines sont minces, très prononcées, et descendent plus bas que la mâchoire inférieure.

Oreilles : plantées bas, tombant en plis gracieux, et si longues qu'on peut les faire toucher devant le nez. A la tête et au cou, la peau est en grande quantité, d'où proviennent les nombreuses rides qui entourent l'œil; à la gorge, des fanons très forts.

Œil : enfoncé, regard calme et scrutateur, plein d'expression; la membrane rouge de l'œil apparente, la paupière clignotante.

Cou : plus long qu'il ne paraît; les épaules assez obliques, les jambes de devant fortes, droites et musclées.

Pied : rond et compact; les ongles sont forts et noirs.

Corps : de longueur modérée.

Côtes : profondes et bien arquées.

Reins : très musclés à l'arrière-main.

Queue : longue, plantée haut, épaisse à la naissance, s'amincissant et se terminant en pointe, très souple et portée pas très haut.

Couleur : noir et feu, ou tirant sur le rouge foncé. Rouge feu, de plus en plus foncé, à mesure qu'on s'approche du dos, où domine le noir.

Telle est l'opinion de Stonehenge sur les caractères distinctifs de cette race.

Le Foxhound (**chien de renard**). — C'est le vrai chien anglais de chasse à courre, la chasse du renard tenant le premier rang dans le Royaume-Uni.

C'est un chien vigoureux et très vite, fortement bâti, d'une bonne santé, d'une grande endurance, se nourrissant bien, ralliant facilement, très mordant : il a cela de commun avec le bull-dog. Froid et très facile à créancer, cela lui vient de ce qu'il est peu chasseur et pèche souvent par le nez. Il lui est très difficile, à quelques exceptions près, de chasser une voie de hautes erres; de plus, il est chiche de voix, ou, pour mieux dire, peu gorgé.

En France, on l'emploie généralement pour faire des croisements, ou dans les vautraits, pour la chasse au sanglier. Là il est un auxiliaire précieux, et, comme je le dis plus haut, ralliant bien et très mordant; il peut rendre de grands services, quand l'animal tient au ferme. Il est brave et, bien que blessé, ne se rebute pas; et, à moins qu'il ne le soit à mort, il revient à la charge. J'en ai vu de presque agonisants, essayer de mordre encore.

Il a surtout un grand avantage pour les veneurs qui chassent le sanglier : c'est qu'il leur coûte bien moins cher que des chiens français ou des bâtards de n'importe quelle race; et quand on chasse la bête noire, on ne peut jamais répondre de la casse; et comme la voie du sanglier est naturellement chaude, les chiens qui chassent cet animal n'ont pas besoin, comme pour le lièvre ou le chevreuil, par exemple, d'avoir une grande finesse de nez.

Les plus beaux foxhounds que nous ayons vus en France étaient ceux composant la meute de Sa Grâce le duc de Beaufort, quand il est venu pour courre le loup en Poitou, sans succès du reste, et le vautrait de M. Servant, qui était universellement connu. Tous les veneurs de l'époque venaient à La Morlaye choisir des étalons pour leurs croisements.

Nous cédons la plume au comte de Gramont, traducteur de Dalziel, pour nous définir le foxhound, tel qu'il est estimé dans la Grande-Bretagne :

Signes distinctifs :

Tête : d'une bonne grandeur, bien équilibrée; le front bien accentué, sans être trop proéminent; le crâne d'une bonne longueur, ainsi que le museau, qui ne doit pas être pointu; les oreilles arrondies pour les empêcher de se déchirer, plantées bas et accompagnant bien la tête.

Cou : le cou doit aller en s'agrandissant depuis la tête jusqu'aux épaules; long et musclé sans être commun; pas de fanon.

Épaules : fortes, nettes sans être chargées, bien inclinées; les bras longs et musclés, le coude assez bas. Il est essentiel que le coude soit droit et parallèle au corps, pour assurer la vitesse.

Poitrine : profonde et passablement large; les côtes, et surtout celles postérieures, bien tombantes, tout en donnant la force et une certaine carrure sans lourdeur.

Dos et reins : solides et reliés par des muscles abondants.

Arrière-train : très fort, la fesse dure et musclée, la cuisse longue, les jarrets bien descendus, le grasset légèrement courbé.

Jambes et pieds : les jambes et les pieds ont une grande importance. L'os de la jambe doit être grand et ses muscles durs et fermes. La jambe doit être aussi droite que possible. Les pieds ronds et compacts, les articulations élevées, les ongles solides et la plante des pieds dure et ferme.

Robe : le poil doit être serré, court et plutôt dur au toucher.

Couleur : les principales couleurs du poil sont le noir et le blanc, le noir feu et blanc, moucheté couleur de lièvre ou couleur blaireau.

Fouet : doit être épais à la naissance et s'amincir peu à peu; bien porté en l'air avec une légère courbe et très légèrement frangé de poils assez durs.

Le Staghound. — Comme son nom l'indique, le staghound est le chien de cerf. Il n'y en a qu'un seul équipage en Angleterre, celui de Sa Majesté la reine.

Ce chien ressemble beaucoup au foxhound comme conformation et comme couleur. Ce qui le distingue de ce dernier, c'est qu'il est de plus grande taille, plus léger, et a la tête moins carrée et le museau plus allongé; il ressemble assez à nos chiens, et quand il n'a pas les oreilles coupées on le prendrait facilement pour un de nos bâtards.

La meute d'Ascot se compose de quatre-vingts chiens en chasse. Ces chiens sont bien bâtis. La forme est compacte et musclée, leur poitrine est profonde, leurs reins puissants, leurs cuisses bien fournies; leurs membres sont bons, leurs pieds solides. Ils doivent être très vites. Deux ou trois de mes amis ont eu la bonne fortune de pouvoir s'en procurer et en ont été très satisfaits. J'en ai connu un, entre autres, qui a fait un étalon remarquable, Traveller, au vicomte Émile de La Besge.

Le Harrier (chien de lièvre). — Le harrier, dont le nom vient sans doute de l'anglais *hare* (lièvre), est généralement employé à la chasse du lièvre en Angleterre, et on s'en sert même en France dans certains équipages où il a été croisé avec le beagle, ce qui forme le beagle-harrier.

C'est un fort joli chien, ayant beaucoup de rapport avec le foxhound, mais plus petit de taille; il a en général plus d'encolure, la tête plus fine, en un mot plus d'élégance; il donne beaucoup en chassant et a la voix claire. J'en ai vu ayant beaucoup de nez.

L'équipage de M. Grandin de L'Eprevier est composé de trente-cinq harriers.

Voilà la description qu'en donnent les auteurs anglais les plus autorisés :

La poitrine doit être ample, le dos large, fort et bien musclé; les côtes, surtout celles postérieures, bien descendantes; le rein profond et très fort, ainsi que tout l'arrière-train; les cuisses très musclées; les jarrets ne doivent jamais être cagneux, et la jambe, à partir du jarret, doit être courte et forte.

Le fouet, épais à la naissance, va en s'amincissant jusqu'à l'extrémité. Il est bien recouvert de poils, qui ne doivent pas être touffus. Il est porté presque droit.

Le poil est modérément fin et très doux, et ses couleurs sont très variées: noir, blanc et feu, à reflets bleus, pie blaireauté, en un mot de couleurs panachées d'un gracieux effet.

L'ensemble du harrier est très symétrique. Les qualités essentielles sont l'odorat et une grande persévérance; de plus, comme nous le disions en commençant, il a la voix claire et harmonieuse.

Le Beagle. — Ce charmant petit chien, le plus petit de nos chiens courants, est parfait pour la chasse du lièvre. C'est en petit le grand chien, très élégant, l'air très vif et très intelligent.

Nous en avons vu en France, aux expositions canines, qui sont devenus célèbres; les plus belles meutes de ces chiens appartenaient à MM. de La Borde. de Beauregard et Malapert.

Montjoie Ier, à MM. Roger et Maurice de La Borde, a été en France classé comme champion de cette race.

Il y a dans le beagle deux subdivisions: le beagle dont nous parlons, et le beagle Elisabeth, qui est bien plus petit que le premier; c'est presque un chien minuscule. Les plus beaux types se trouvent à l'équipage de Rallye-Rattler, appartenant à M. Orillard.

L'étymologie du mot *beagle* est assez incertaine. Skinner le fait dériver du mot français *beugler*. Ménage prétend que ce nom doit avoir une origine anglaise, que ces chiens étaient exportés de la Grande-Bretagne dans la Gaule. Nous partagerions plus volontiers l'opinion de Ogilvie, qui fait descendre le mot *beagle* du français *beigle*, à cause de la petitesse du chien.

Beagle.

Voici les marques distinctives de cette race. Quelle que soit sa taille, le beagle doit être bien fait; les épaules doivent être aussi légères que possible et les jambes droites; les chevilles et l'ossature solides autant que possible; les oreilles très longues, larges et basses, pendantes et bien appliquées contre la tête; la peau qui les recouvre très fine; les côtes plus arrondies que chez le foxhound, et celles postérieures bien descendues, le dos et les reins forts, l'arrière-train râblé et musclé; le fouet rugueux et porté gaiement.

Les couleurs, comme celle du harrier, sont très variées, suivant le goût de l'éleveur.

L'Otterhound (chien pour loutre). — Certains auteurs prétendent que l'otterhound résulterait du croisement du chien courant et du terrier à poil dur; d'autres émettent des avis contraires; nous ne chercherons pas à les suivre dans leurs discussions, et nous nous contenterons d'indiquer la conformation du chien pour loutre.

La tête est forte et large, le front élevé, le museau assez long, les narines larges, les oreilles longues, minces, pendantes et frangées de poils; le cou ne doit pas être trop long et couvert de poils, qui le font paraître plus court qu'il n'est. Les épaules sont inclinées, les jambes droites, les pieds d'une bonne grandeur et compacts, le dos fort et large, les côtes, et en particulier celles postérieures, bien descendantes. Les cuisses sont grandes et fermes, les jarrets bien descendus, la queue recouverte de poils épais, bien relevée, mais pas en trompette.

La couleur est en général grise ou cendrée, avec des taches noir et feu plus ou moins nettes.

Nous connaissons en France deux équipages d'otterhound et qui chassent avec succès; ce sont ceux de M. de Tinguy en Vendée et de M. Ernest Simons dans l'Indre.

Le Bull-terrier. — Comme on le verra dans le chapitre de *La Chasse sous terre* de M. Henri Adelon, le bull-terrier est principalement destiné à la destruction de la vermine, des bêtes puantes de toute sorte : blaireau, renard, etc.

Tête : longue, à crâne plat sans dépression, et large aux oreilles.

Mâchoires : très puissantes, égales.

Nez : noir, fort, froid.

Yeux : noirs, petits, très vifs.

Lèvres : serrées.

Oreilles : on les taille d'habitude, ce qui donne au chien une apparence de vivacité.

Cou : long, dégagé.

Epaules : fortes, très musclées.

Jambes de devant : droites, bien d'aplomb.

Bull-terrier.

Jambes de derrière : longues, très fortes, jarrets très bas.

Pieds : bien arqués, doigts forts.

Queue : fine, allant en s'amincissant vers la pointe; portée droite.

Couleur : la plus estimée est blanc pur, avec une ou deux étoiles sur différentes parties du corps ou de la tête.

Le *pelage* est court, fin, très serré.

Le Fox-terrier est un charmant petit animal, très élégant de formes, très intelligent. On en fait la plupart du temps un chien de dame, un chien d'ap-

Fox-terrier. — Basset à jambes torses (v. p. 54). — Basset allemand (v. p. 66).

partement, du reste, actuellement c'est un chien très à la mode. Mais, malgré cela, beaucoup qui sont de charmants petits chiens manquent d'espèce; ils n'en sont pas pour cela moins choyés de leurs maîtresses, qui croient toutes avoir le plus beau chien du monde et sont bien désillusionnées si parfois elles envoient le toutou chéri à une exposition canine, de ne pas le voir figurer parmi les lauréats.

Voilà la description du fox-terrier tel qu'il doit être :

Sa tête doit être assez longue, les mâchoires d'une égale grandeur; la mâchoire inférieure ne doit pas dépasser, ce qui empêcherait le chien de mordre,

elle doit être très puissante. Le cou doit être d'une bonne longueur, la poitrine large, les épaules bien développées et obliques, les reins et l'arrière-main très forts, les cuisses très musclées. Le fouet assez droit et fin, mais généralement il est écourté, de même que les oreilles. Le poil court et fin sur toutes les parties du corps; la couleur préférée et qui est signe de race est la couleur blanche, parfois quelques taches, fauves ou noires, souvent sur un côté de la tête; c'est ce qu'on nomme « tape-à-l'œil ».

Le fox est très vite et a du fond; on le fait courir le lapin à vue. Il a même assez de nez pour le suivre à la piste. Il est très bon comme ratier, et ennemi mortel des chats. Mais sa véritable utilité, son véritable emploi est pour chasser sous terre; il est très bon pour renards et blaireaux. En un mot, c'est un agréable compagnon, très intelligent, susceptible de tous les dressages et, comme chien de garde, défendant son maître à l'occasion.

Tous les chiens ont des qualités propres à leurs races; mais dire quelle est la meilleure me paraît bien difficile. Tel chien parfait dans un pays est moins bon dans un autre.

C'est au chasseur qui doit s'en servir à choisir celui qui réunit les meilleures conditions, suivant la bête, le climat et le pays où doivent s'accomplir ses exploits cynégétiques.

Cte H. DE LA PORTE,
Gentilhomme poitevin.

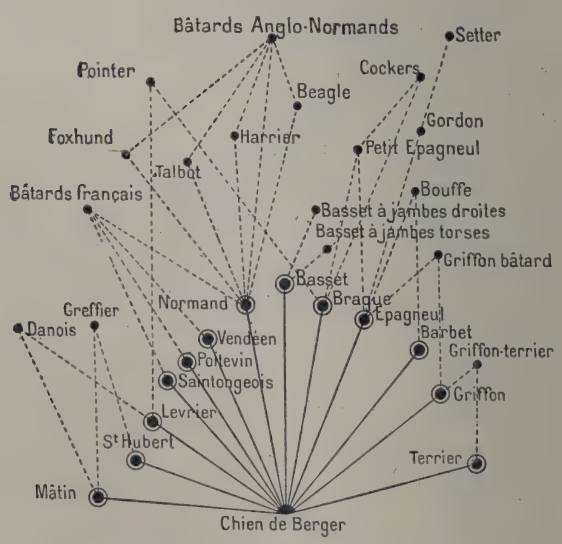


Tableau généalogique des chiens; par M. Marsillon.

IV

DRESSAGE DU CHIEN D'ARRÊT

Un vieux chasseur de nos amis prétend que c'est surtout avec les bêtes que le proverbe

Mieux vaut douceur que violence

doit être appliqué.

Pour avoir un bon chien d'arrêt, je pose en principe qu'on doit le dresser soi-même; mais beaucoup de chasseurs ne peuvent le faire, n'en ayant souvent ni le loisir ni la patience, conditions *sine qua non* d'un bon dressage.

On a généralement dans ce cas recours à un garde qui en fait métier.

Pour les personnes qui veulent dresser leurs chiens elles-mêmes, voilà le système que je préconise et qui m'a toujours bien réussi dans ma longue carrière de chasseur. Il est, du reste, employé par M. Hublot du Rivault, un grand éleveur de l'Ouest et un de nos meilleurs dresseurs.

Le dressage d'un chien d'arrêt doit être divisé en six leçons :

1. Ici. — 2. Assis. — 3. Terre. — 4. Derrière. — 5. Allez. — 6. Rapportez.

1re Leçon : Ici.

Pour bien dresser un chien, il faut le prendre à l'âge de huit à dix mois, se faire bien connaître de lui; lui apprendre à venir au mot *Ici* précédé de son nom, exemple : *Ici, Paf!*

Le jeune chien doit être muni d'un collier avec une laisse de 2 à 3 mè-

Ici !
Setter Laverach à M. Lobbé (de Claye).

tres. Vous le faites travailler dans une vaste pièce, de façon qu'il ne puisse s'échapper. Quand vous jugez le chien bien obéissant, répondant bien à son nom, venant au mot *Ici*, vous passez à la leçon suivante après l'avoir caressé ; mais il faut mettre un certain laps de temps entre chaque leçon.

2e Leçon : **Assis.**

Pour apprendre au chien à s'asseoir au mot *Assis*, on lui appuie sur l'arrière-train la main gauche, et de la droite on lui lève la tête en disant *Assis*, jusqu'à ce que le chien ait bien compris.

Assis !

Les leçons doivent être courtes, mais répétées au moins cinq ou six fois par jour.

Toujours prendre l'animal par la douceur : *volonté*, *patience* et *persuasion* viennent à bout de l'animal le plus indomptable.

Quant le chien obéit et donne signe de bonne volonté, caressez-le beaucoup pendant la leçon, et dès que vous avez obtenu de lui ce que vous demandez, cessez immédiatement, de peur de l'ennuyer, et emmenez-le au chenil.

On ne doit jamais laisser un chien en liberté après une leçon.

S'il ne vous obéit pas, ne jamais terminer la leçon avant qu'il ait cédé. Il ne faut pas lui laisser croire qu'il est plus fort que vous et qu'il a plus de volonté.

Ne jamais passer d'un exercice à un autre avant que le précédent ne soit bien su par le chien.

Il est nécessaire de revenir de temps en temps pendant le dressage aux premières leçons.

3e Leçon : **Terre.**

Pour dresser le chien au commandement *Terre*, il faut l'aplatir, le forcer à se coucher, le maintenir des deux mains dans cette position jusqu'à ce que vous lui disiez *Hop ! Ici !* ou *Debout.*

Quand il saura bien se mettre à terre au commandement, éloignez-vous de quelques mètres, tout en le regardant et ne lui permettant pas de bouger, de se lever.

Au bout de huit ou dix jours le chien vous laissera aller à 100 mètres sans broncher.

Mais n'oubliez pas que vous devez toujours commencer le dressage du chien dans une chambre avec collier et laisse. Cette méthode est celle de MM. Hublot du Rivault, Bellecroix, comte de Hédouville, La Vallée, Marskman, de La Rüe, major Hutchinson, et de M. Paul Caillard, le chasseur si renommé.

Quand le chien est bien obéissant à la chambre, vous le faites travailler dehors, toujours en laisse, jusqu'à ce que vous soyez certain qu'il est bien mis, c'est-à-dire bien habitué à vous, à vos ordres, qu'il ne vous échappera pas.

Terre!

Ne jamais battre votre élève, à moins qu'il ne refuse de faire une chose qu'il voit et qu'il a bien comprise; dans ce cas il mérite un châtiment, une punition, car il refuse pour le plaisir de désobéir, par mauvaise volonté — alors corrigez-le avec un fouet léger.

Quand votre chien est bien mis à *Terre* au commandement, faites-le marcher, et quand il arrive sur vous, criez lui *Terre!* en marchant sur lui, et en levant le bras droit; peu à peu votre chien finira par se coucher à n'importe quelle distance.

Pour l'habituer à se mettre à *Terre* au coup de fusil, prenez un revolver, menez promener votre chien; quand il est éloigné de vous, tirez un coup de revolver à blanc, et criez presque en même temps *Terre!*

Recommencez, jusqu'à ce que le chien ait bien compris que pour lui *Terre* et le coup de feu sont synonymes.

Pour l'essor de la perdrix il en est de même; quand une perdrix s'enlève à l'arrêt ou assez près du chien, criez *Terre!* jusqu'à ce qu'il se couche tout seul au moment du départ de la perdrix.

Qu'il fasse de même pour tous les arrêts : lièvre, lapin, etc.

Si vous tenez à avoir un bon chien, il ne faut JAMAIS, autant que possible, faire chasser un jeune chien avant qu'il ne soit complètement dressé.

4e Leçon : **Derrière.**

Derrière !

Pour faire rester derrière vous votre chien, suivant votre volonté, il faut vous promener avec votre élève en laisse, ayant une flexible et légère baguette dans la main gauche; vous dites *Derrière* en main tenant l'animal derrière vous; s'il veut vous dépasser, donnez un léger coup de votre houssine sur la tête ou sur les jambes de devant, et criez : « *Derrière*, brigand ! *Derrière !* »

Quand il obéit bien à la laisse, employez ce même moyen pour le faire travailler en liberté.

5e Leçon : **Allez.**

Quand votre chien est bien mis *Derrière*, vous lui dites *Allez* en le caressant; dérangez-vous et

Allez !

jetez devant lui un morceau de pain graissé, un os de viande ou de volaille.

Un moyen qui m'a toujours bien réussi pour rendre un chien

bien souple et bien soumis, c'est de lui donner une friandise quand il a bien obéi à l'ordre donné.

6e Leçon : Rapportez.

Pour le rapport, on emploie beaucoup de systèmes.

J'indique ici celui que je crois le meilleur, m'en étant toujours bien trouvé, même avec des chiens de quatre ou cinq ans dont il avait été difficile de faire quelque chose.

Vous vous enfermez seul avec votre chien dans une petite chambre, avec collier ordinaire et laisse.

Vous prenez un vieux sac à plomb que vous emplissez d'herbe, de petits morceaux de bois tendre, vous le roulez en saucisson de la grosseur d'une caille, et long de 15 à 20 centimètres au plus.

Rapportez !

Vous faites asseoir le chien et lui mettez la tête entre vos jambes, assis vous-même bien en face de lui.

De la main gauche vous saisissez entre les trois derniers doigts de cette main une partie de la peau du cou et de la joue droite du chien; et entre le pouce et l'index vous prenez le milieu de l'oreille.

Vous pincez légèrement l'oreille en disant *Apporte*, le chien crie un peu en ouvrant la gueule ; avec la main droite vous lui introduisez l'objet dans la mâchoire en disant : « *Tout beau*, tiens bon, mon bonhomme !! » et lui maintenez de force quelques secondes le paquet dans la gueule ; puis vous dites *Donne*, en retirant doucement l'objet ; ne permettez jamais à un chien de le lâcher avant que vous ne lui ayez dit *Donne*.

Dès que le chien prend presque seul et qu'il obéit, laissez-le ; et recommencez jusqu'à ce qu'il ait bien compris.

Au bout d'une dizaine de leçons le chien prendra l'objet sans que vous ayez besoin de lui pincer l'oreille ; alors vous baisserez la main peu à peu jusqu'à ce qu'il ramasse l'objet à terre, où vous finissez par le lui faire prendre en le conduisant sur l'objet que vous jetez sous ses yeux devant lui.

Lorsqu'il le ramasse lui-même, faites-le marcher près de vous avec l'objet qu'il a dans la gueule, ensuite vous lui commandez *Assis* et *Donne*, et vous le caressez.

Quand le chien va lui-même chercher ce que vous lui jetez et qu'il a bien compris, changez d'objets; jetez-lui gants, morceaux de bois, peau de lapin; puis du gibier mort, perdrix, faisans, lièvres.

Ne laissez jamais rapporter votre chien qu'après la première saison de chasse, ne l'obligez qu'à rapporter fort peu de pièces tuées. Moins votre chien rapportera, moins il sera ambitieux et mieux il rapportera.

Un conseil pour terminer, si vous voulez arriver à bien dresser votre chien d'arrêt : Ne jamais lui céder et lui faire bien comprendre ce qu'on exige de lui; voilà tout le secret.

Comte H. DE LA PORTE,
Gentilhomme poitevin.

V

MALADIES DES CHIENS

Donner dans un chapitre d'une trentaine de pages une idée un peu complète des maladies des chiens de chasse, qui sont presque aussi nombreuses que celles de l'homme, est vraiment une entreprise difficile, et on le comprendra quand nous aurons dit que nous avons composé sur ce sujet un ouvrage, fruit de trente années d'observations et de pratique, qui forme deux forts volumes de 350 pages chacun (1). Le chapitre que les éditeurs de ce livre nous ont demandé ne peut être qu'une analyse de notre travail. Nous la ferons aussi complète que la place qu'on nous a réservée nous le permettra. Nous commencerons par la maladie des jeunes chiens, puis nous continuerons par les maladies de la peau, celles des organes internes et enfin les maladies chirurgicales.

MALADIES DES JEUNES CHIENS

Mortalité chez les chiens nouveau-nés. — Nous signalerons particulièrement, comme cause de mortalité chez les chiens nouveau-nés, une faiblesse et une anémie congénitales déterminées par la misère physiologique de la mère pendant la gestation, ou son manque de lait, et les vers intestinaux.

On prévient la faiblesse et l'anémie des chiots en soumettant, pendant la gestation surtout, la lice a un régime très substantiel, à base de viande et de lait, qu'on continue pendant la lactation. On ne supplée au manque de lait de la mère qu'en changeant de nourrice ou en donnant aux chiots du lait de vache pur au biberon. Les chiots apprennent, du reste, vite à boire. Quant aux vers, la question est assez importante pour lui consacrer un article spécial.

Les vers. — Les vers sont certainement la cause de mort la plus fréquente chez les jeunes chiens. Nous en avons vu y succomber déjà à l'âge de trois semaines, alors qu'ils n'avaient encore fait que téter et n'avaient encore absorbé aucune autre nourriture ou boisson que le lait de leur mère. C'est

(1) Pierre Mégnin, *Le Chien : histoire, hygiène, médecine.*

qu'à la peau de cette dernière adhèrent toujours des œufs microscopiques de vers qui s'y collent lorsque la chienne se couche sur la litière, à la paille de laquelle adhèrent des vers sortis de son anus et qu'elle écrase. Les femelles de ces vers, qui sont des *ascarides* (*fig.* 1), en contiennent des milliers. Voilà pourquoi le moyen de préserver les chiots des vers est de renouveler fréquemment la litière et de la tenir très propre, ainsi que la chienne. On reconnaît que les jeunes chiens ont des vers au gros ventre qu'ils acquièrent tout en restant maigres, et à ce qu'ils en vomissent quelquefois. Enfin, si l'un des chiots de la portée meurt et qu'à l'autopsie on trouve ses intestins et même son estomac bourrés de vers, on doit en conclure que ses frères en ont aussi et qu'il importe de les en débarrasser pour leur éviter le même sort. On y arrive en administrant une petite prise de *semen-contra*, récemment pulvérisé, dans une petite boulette de beurre. On doit répéter cette administration tous les huit jours, et, après le sevrage, tous les quinze jours, jusqu'à l'âge de deux mois, et tous les mois jusqu'à six ou huit mois.

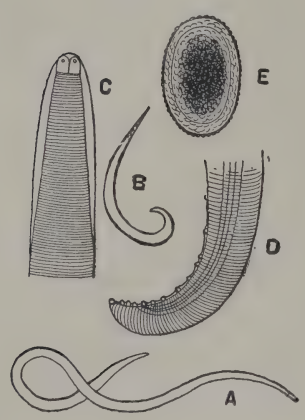


Fig. 1. — Ascarides.

A, femelle. B, mâle. C, tête (très grossie). E, œuf (très grossi).

Ces dessins et les suivants sont extraits de l'ouvrage de M. Pierre Mégnin père *Le Chien : histoire, hygiène, médecine.*

Hernie ombilicale. — La hernie ombilicale est fréquente chez les jeunes chiens : c'est la conséquence d'un développement incomplet, de la non-fermeture de l'ouverture ombilicale sous-cutanée qui devrait être entièrement close à la naissance. Ce travail de fermeture qui devrait être terminé se continue après la naissance ; aussi il n'y a qu'à nourrir convenablement le petit chien, lui éviter les aliments grossiers, lui donner du lait, du bouillon dégraissé, de la viande râpée, de l'huile de foie de morue, pour voir la hernie diminuer insensiblement et disparaître complètement en quelques mois. Si elle paraît quelquefois persister, c'est que c'est une pelote graisseuse qui a rempli le sac herniaire et qu'on enlève facilement.

La gourme. — La gourme est la crise que subissent tous les jeunes chiens qui n'ont pas été élevés rationnellement, c'est-à-dire qui ont été soumis au régime végétarien, eux qui sont naturellement carnassiers ! C'est la *vraie maladie des jeunes chiens*, et rien n'est plus facile que de les en préserver : c'est par centaines que nous comptons les jeunes chiens que nous avons préservés de *la maladie*, simplement en les nourrissant à la viande aussitôt après le sevrage et en leur donnant à boire exclusivement du lait et une cuillerée d'huile de foie de morue par jour.

C'est vers l'âge de cinq à six mois, au moment du remplacement des dents de lait par les dents d'adulte, que la crise gourmeuse éclate. Elle se manifeste par un écoulement sanieux par le nez et par les yeux, par de la toux, quelquefois par de la diarrhée et se termine malheureusement souvent par une fluxion de poitrine ou une méningite qui emporte le sujet. Dans le cours de la gourme il se produit souvent sous le ventre et aux aines une éruption vésiculeuse, ou sur le corps une éruption eczémateuse qui sont des signes favorables.

Le traitement consiste d'abord à soumettre immédiatement le jeune malade à un régime reconstituant : lait, viande crue en petits morceaux mouillés d'huile de foie de morue. Puis on donnera de trois à six pilules, suivant la taille, selon la formule suivante :

Salol.	3 grammes.
Quinquina pulvérisé.	3 —
Masse de cynoglosse.	Q. S.

Pour 60 pilules.

Si c'est la forme dysentérique qui se montre, les pilules seront composées comme suit :

Naphtol B	2 grammes.
Salicylate de bismuth.	3 —
Poudre de charbon	Q. S.

Pour 60 pilules.

S'il y a complication pulmonaire, on appliquera des sinapismes Rigolo des deux côtés de la poitrine ; enfin, contre la méningite, un séton sur la nuque.

Les éruptions gourmeuses se traitent en les lotionnant légèrement avec de l'eau d'Alibourg, dont voici la formule :

Sulfate de zinc.	3 grammes.
Sulfate de cuivre.	3 —
Camphre.	1 —
Safran.	0 gr. 50 centigr.
Eau.	1 litre.

Beaucoup d'autres maladies, comme les puces, les poux, la gale, la grippe, la danse de Saint-Guy, les pneumonies infectieuses, le scorbut, etc., peuvent atteindre les jeunes chiens; comme elles ne leur sont pas particulières, nous les retrouverons dans la série des maladies de peau ou des chiens adultes.

Mais, avant de quitter les maladies des jeunes chiens, nous allons signaler quelques pratiques de piqueurs qui sont de vrais préjugés et qui se transmettent de père en fils.

L'éverration. — C'est une opération qui consiste à extirper un prétendu ver qui se trouve sous la langue des chiens et dont l'ablation doit préserver, croit-on, le jeune animal, non seulement de la maladie, mais de la rage! Or, ce petit ver est un petit tendon blanc qui est nécessaire aux mouvements de la langue et qui, heureusement, se remplace plus ou moins par la cicatrice qui suit cette stupide opération. C'est une pratique absurde.

Certains piqueurs prétendent aussi qu'il y a un ver dans la queue qui remonte jusqu'au cerveau et cause les accès d'épilepsie ou de vertige, et ils arrachent le ver en arrachant un bout de la queue. Cette opération, dans ce but, a la même valeur que la précédente.

Enfin, certains piqueurs prétendent guérir la *maladie des jeunes chiens* en pressant tout le long de l'échine jusqu'à la base de la queue, ce qui fait sortir par l'anus une matière infecte. Cette pratique, par laquelle on vide ainsi des glandes naturelles qui sont de chaque côté de l'anus et qui participent à l'infection générale, n'est pas mauvaise,

elle soulage même momentanément le chien; mais elle ne le guérit pas, et il ne faut pas la préférer à un traitement rationnel.

MALADIES DE LA PEAU, DES OREILLES ET DES YEUX

Puces. — Tout le monde connaît les puces du chien (*fig.* 2); pourtant elles ne sont pas de la même espèce que celles de l'homme, et si elles cherchent à nous piquer quelquefois, elles ne s'acclimatent pas sur nous.

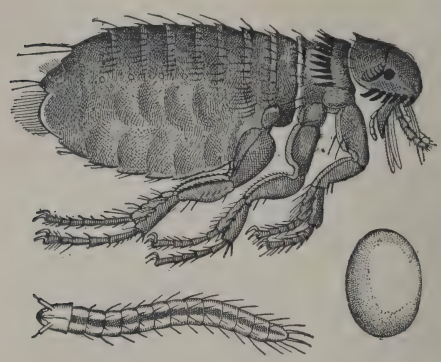


Fig. 2. — Puce du chien :
Son œuf et sa larve (très grossies).

Les puces pondent des œufs, qui ne s'attachent pas aux poils comme ceux des poux, mais qui roulent dans la poussière des lits ou des niches. De ces œufs sortent de petits vers, à peine visibles, qui sont des larves et qui se transforment en puces en quelques jours ; voilà pourquoi pour détruire les puces des chiens il ne faut pas s'attaquer seulement à celles qui sont sur le corps des animaux, mais aussi et surtout aux larves qui sont dans la poussière des litières et des niches. La bonne poudre de pyrèthre, comme celle de la droguerie du Centaure, suffit à cette opération complétée par un bon pansage.

Poux. — Les poux du chien sont de deux sortes, l'un qui pique comme les

Fig. 3. — *Hematopinus piliferus* femelle (très grossi).

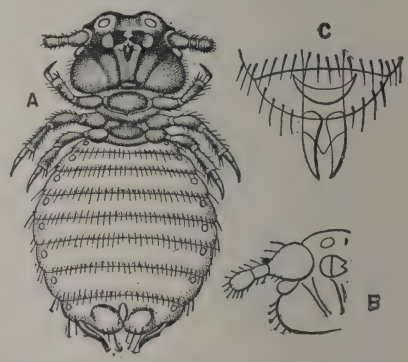


Fig. 4. — *Trichodectes latus* (très grossi).
A, femelle. B, antenne du mâle. C, organe génital du même

puces (l'*Hematopinus piliferus*, *fig.* 3), et l'autre qui a des mâchoires (le *Trichodecte latus*, *fig.* 4). Tous deux causent de vives démangeaisons, le

premier surtout. Pour les détruire, on peut aussi se servir de bonne poudre de pyrèthre; mais quand le poil est très épais et feutré, il faut d'abord le tondre. Un excellent parasiticide pour les poux est le liquide suivant, dont on imbibe bien le fond des poils et la peau :

Carbonate de soude	50 grammes.
Dissous dans eau	1 litre

et on fait infuser dans cette solution

Poudre de staphysaigre	10 grammes.

Tiques, poux de bois ou ixodes. — Tous les chasseurs connaissent, au moins de vue, les *tiques* ou poux de bois (*fig.* 5), espèce de parasites que les chiens recueillent à la chasse, qui se plantent dans leur peau et qui les font cruellement souffrir quand on veut les en débarrasser par arrachement, car en tout autre moment ils n'y font pas attention. Il y a un grand nombre d'espèces d'ixodes, mais toutes agissent de la même façon : très petites quand elles grimpent sur le chien, elles se gonflent de son sang, quand elles ont planté leur bec dans sa peau, de manière à décupler de volume et à prendre la forme d'une petite olive ou d'un grain de ricin. On en débarrasse un chien en le frottant avec de l'huile, ce qui les fait se détacher, ou bien en les coupant avec de petits ciseaux (la tête qui reste dans la peau se détache plus tard spontanément).

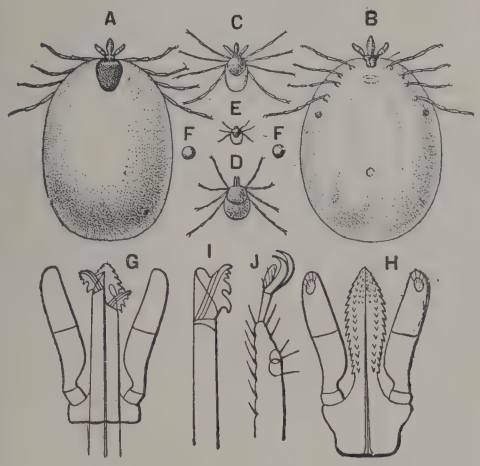


Fig. 5. — *Ixodes ricini* (grossi).

A, femelle gonflée, face dorsale. B, la même, face ventrale. C, femelle à jeun. D, mâle. E, larve exapode. F, F, œufs. G, le rostre vu par sa face supérieure. H, le même vu par sa face inférieure. I, une mandibule isolée. J, extrémité d'une patte de la paire antérieure.

Il est important de débarrasser un chien avant de le laisser rentrer au chenil des poux de bois qu'il a récoltés à la chasse, car si on n'agit pas ainsi le chenil s'infecte d'ixodes et de leurs nombreuses générations, et il n'est plus possible ensuite de l'en débarrasser qu'au moyen de fumigations sulfureuses, qu'on pratique quand le chenil est vide en y brûlant du soufre après avoir hermétiquement fermé toutes ses ouvertures.

Gale. — Le chien est susceptible d'avoir deux sortes de gales, sans compter une foule d'affections eczémateuses qu'on confond généralement avec la gale : c'est qu'il est très difficile de distinguer les unes des autres, et il n'y a guère que le microscope qui permette de faire la différence entre les maladies parasitaires, c'est-à-dire causées par des acariens ou des champignons, des maladies constitutionnelles, dues à un vice du sang.

Toutes les maladies de peau pour le vulgaire sont des gales. Les vétérinaires réservent le nom de « gale » aux éruptions dues à des parasites microscopiques, des acariens qui pullulent sous l'épiderme (entre cuir ou chair, comme dit le vulgaire) et qui, piquant pour vivre, provoquent ainsi la poussée de boutons et la formation de croûtes. Il y a deux sortes de gale : la *gale sarcoptique* et la *gale folliculaire*.

La *gale sarcoptique* est causée par le *Sarcoptes scabiei* (*fig.* 6), un acarien qui ressemble à une petite tortue ou qui n'a qu'un tiers de millimètre de long; c'est le même qui cause la gale humaine, aussi la gale du chien est-elle con-

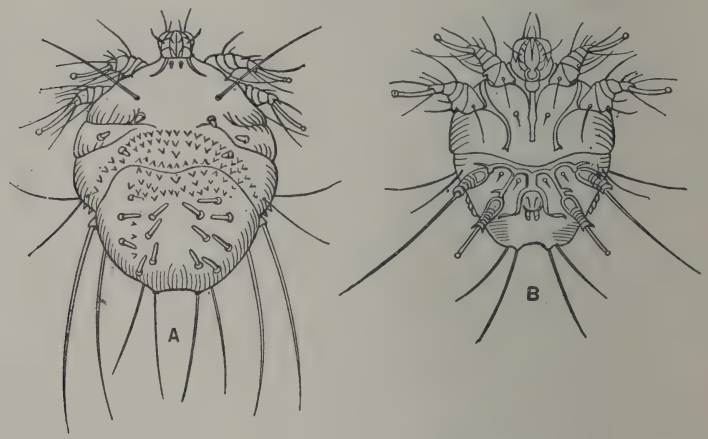


Fig. 6. — *Sarcoptes scabiei* (très grossi).
A, femelle, face dorsale. B, mâle, face ventrale.

tagieuse à l'homme aussi bien qu'aux chiens; heureusement, elle est facile à guérir par des frictions de pommade sulfureuse, dite d'Helmerich, dont voici la composition :

Fleur de soufre.	20 grammes.
Carbonate de potasse	10 —
Axonge ou lanoline.	80 —

Par des bains de Barèges artificiels répétés ou par des frictions avec le baume du Pérou dissous dans l'alcool, 1 partie sur 10, on arrive aussi facilement à la guérison.

Un complément indispensable du traitement de la gale sarcoptique du chien est la désinfection du chenil où ont logé des chiens galeux; on pratique cette désinfection par des lavages du sol, des parois, des bancs, avec une solution bouillante de carbonate de potasse à 5 0/0.

Gale folliculaire. — Cette gale, bien moins contagieuse que la précédente aux autres chiens, et que contractent surtout les jeunes de la même portée et les chiots des chenils mal tenus, ne l'est pas du tout à l'homme. Elle est terrible par sa ténacité, au point qu'on renonce à la traiter dans certains hôpitaux vétérinaires et qu'on préfère sacrifier les chiens.

Comme la précédente, on ne la reconnaît avec certitude qu'au microscope, qui permet de constater la présence du parasite qui la cause et qui est toujours logé dans les follicules des poils, d'où son nom de *Demodex folliculorum* (*fig.* 7).

On a essayé bien des traitements ; certains remèdes secrets, comme le

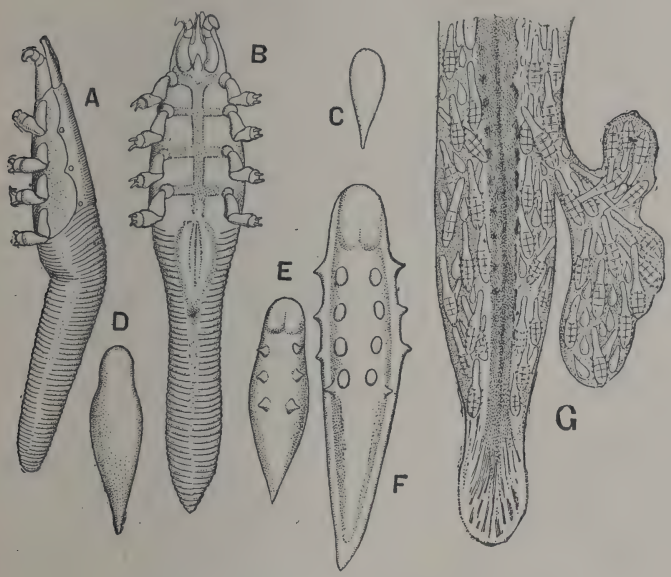


Fig. 7. — *Demodex caninus* (très grossi).

A, mâle. B, femelle. C, larve embryonnaire. D, la même, plus grande. E, larve hexapode. F, nymphe en voie de muer. G, un follicule pileux et une glande sébacée remplie de demodex.

topique Bruant, guérissent cette gale sûrement, malgré ses récidives faciles, et nous en avons aussi guéri avec le liniment suivant :

Teinture de cantharides	30	grammes.
Huile de cade.	50	—
Fleur de soufre.	20	—
Essence de térébenthine.	30	—
Lanoline	100	—

et même avec la solution de baume du Pérou donnée plus haut.

Mêmes précautions de désinfection que pour la précédente.

Eczéma, dartres. — Le chien est bien plus souvent affecté de dartres, d'eczéma ou d'herpès, toutes maladies de peau dues à un vice du sang, que de gales. Ces maladies revêtent différentes formes : souvent elles ne se distinguent en rien de l'une ou l'autre gale, et c'est le microscope seul qui permet de se prononcer ; d'autres fois la peau est simplement rouge, très sèche (*Eczema rubrum*)

ou très humide, puis elle s'épaissit et se plisse, et il y a une démangeaison plus ou moins violente. Ces maladies ne sont pas contagieuses, et si on voit souvent plusieurs chiens d'un même chenil être malades ensemble, c'est qu'ils sont plus ou moins parents et sont atteints du même vice du sang.

Le traitement doit consister en administration de dépuratifs internes et en application de topiques locaux.

Les dépuratifs de la constitution eczémateuse sont l'arsenic quand l'animal est en même temps à tempérament nerveux, et les iodurés quand il est lymphatique. L'arsenic se donne soit sous forme de liqueur de Fowler (5 à 10 gouttes dans du lait, suivant la taille), soit sous forme de potion de Boudin, une cuillerée à bouche par jour ; voici la formule de cette potion :

Arséniate de soude.	0 gr. 10 centigr.
Bicarbonate de soude.	20 grammes.
Eau distillée	300 —

Les iodurés se donnent soit sous forme d'huile de foie de morue, une cuillerée à bouche par jour, soit sous forme de pilules d'iodure de potassium, de 0 gr. 10 centigr., de trois à six par jour.

En même temps, régime très azoté à base de viande. Quand la constitution n'est pas nettement définie, on alterne de huit jours en huit jours les arsénicaux et les iodurés.

Le traitement local consiste soit en bains de Barèges artificiels (à 10 pour 1 000 de sulfure de potasse), soit en lotions d'eau d'Alibourg, dont voici la formule :

Sulfate de zinc	3 grammes.
Sulfate de cuivre	3 —
Camphre	1 —
Safran.	1/2 —
Eau	1 000 —

On peut encore employer avec avantage, dans certains cas, la solution de Crésyl-Jayes étendu à 3 0/0, de coaltar saponiné, d'eau boriquée, etc.

Nous insistons sur le régime, qui doit être très riche, malgré l'opinion contraire si répandue.

La dartre des vieux chiens, ou *roux-vieux*, qui se manifeste le long de la ligne du dos et à la racine de la queue, se traite de la même façon, de même que celle des coudes, des doigts, de la plante des pieds (*aggravée*), de la pointe des jarrets et du bout de la queue. A propos de celle-ci, qu'on connaît encore sous le nom de *chancre de la queue* et que le chien entretient en fouaillant, ce qui le fait saigner, on est obligé de suspendre la chasse pour lui et d'appliquer sur la partie saignante, après l'avoir essuyée, le topique suivant :

Iodoforme en poudre.	1 partie.
Ether	10 —

On est souvent obligé aussi d'amputer un bout de la queue, ou de mettre cet organe dans un étui de cuir rigide.

Morsures de serpent. — La vipère est le seul serpent dangereux en France, mais il l'est quelquefois assez pour faire mourir le chien et même l'homme. Lorsqu'un chien vient d'être mordu (c'est généralement au nez ou à une patte de devant), il faut s'ingénier à laver la plaie avec un liquide quelconque, en la comprimant pour faire sortir le plus possible de venin. En vue de cet accident, tout chasseur devrait être muni d'une petite trousse contenant une seringue

Pravaz pour injections sous-cutanées, et des tubes contenant, toutes préparées, des solutions au 1/100 de permanganate de potasse ou d'acide chromique. Ces deux substances sont les véritables antidotes du venin de la vipère, et injectées sous la peau au nombre de trois ou quatre piqûres autour de la morsure, même une heure après l'accident, on conjure tout danger. On fait au préalable une ligature du membre au-dessus de la piqûre.

Si on n'a que de l'ammoniaque, il faut en verser huit à dix gouttes dans un verre d'eau, dont on fera boire la moitié au chien, en même temps qu'on lavera la plaie avec l'autre moitié. On répétera au besoin cette désinfection.

Chancre des oreilles. — Les chiens de chasse à poil ras sont très sujets au chancre des oreilles; c'est une petite plaie en fente qui se produit au bord libre de la conque auriculaire et qui est le siège d'une vive démangeaison; elle provoque des secousses presque continuelles qui ont pour effet d'entretenir et de creuser la plaie. On arrête le chancre en le cautérisant avec de la teinture d'iode et en rendant les oreilles immobiles en les fixant, croisées sur la tête, au moyen d'un béguin en solide filet, se moulant bien sur la forme de la tête. Les vieux chasseurs guérissent le chancre de l'oreille avec un morceau de poix de cordonnier aplati comme un sou et plié en deux, dans lequel on enfonce le bord de l'oreille malade et qu'on pince ensuite fortement pour le faire adhérer. On le recouvre d'un morceau de peau de gant.

Catarrhe auriculaire. — Le catarrhe auriculaire est un véritable eczéma humide du conduit auditif, qui s'accompagne aussi d'une vive démangeaison. L'intérieur du conduit est rouge et sécrète une matière purulente qui a une odeur infecte caractéristique. Si les chiens à poil ras ont le monopole du chancre de l'oreille, les chiens à long poil, épagneuls, griffons, barbets surtout, semblent voués au catarrhe auriculaire, qui est très tenace quand il est ancien.

On le traite par les dépuratifs internes, comme les dartres et les eczémas, et par des topiques liquides qui doivent varier et alterner de huit jours en huit jours : eau boriquée, eau blanche de Goulard, vin aromatique aluné; puis revenir à l'eau boriquée; ainsi de suite.

Dans les cas très tenaces, on emploie la glycérine iodée (glycérine, 4 parties; teinture d'iode, 1 partie). Quelquefois la muqueuse du conduit auditif, enflammée, se couvre de végétations en choux-fleurs qui obstruent complètement ce conduit, et l'animal devient sourd.

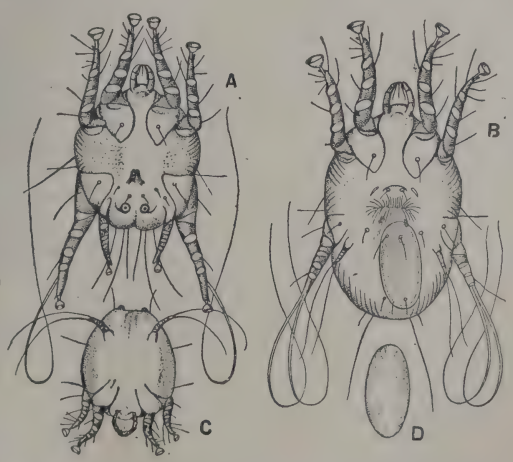


Fig. 8. — *Symbiotes* (ou *chorioptes*) *ecaudatus* (tr. grossi).
A, mâle. B, femelle.
C, jeune femelle pubère. O, œuf contenant un embryon.

Otite parasitaire. — Le chien est quelquefois affecté d'une inflammation du conduit auditif qui a l'apparence d'un catarrhe auriculaire, mais qui a une

cause toute spéciale : la pullulation d'acariens d'une espèce spéciale, le *Symbiote sans queue* (*fig.* 8), qui en fait une véritable gale de ce conduit. C'est encore l'examen au microscope de la matière sécrétée qui permet de reconnaître cette affection. Chez les chiens courants, dans l'animation de la poursuite, l'irritation causée par les acariens de l'oreille est telle que le chien est pris d'une véritable attaque d'épilepsie en pleine chasse; comme ces acariens peuvent se transmettre à tous les chiens de la même meute, tous peuvent avoir, en chasse, des attaques d'épilepsie. Cette affection, que nous avons été le premier à signaler et que nous avons nommée *épilepsie contagieuse des chiens de meute*, est facilement guérissable quand elle est reconnue; il suffit de faire dans les oreilles des injections d'eau de Barèges tiède, qui tue les acariens. Il ne reste plus qu'à appliquer au chenil les procédés de désinfection que nous avons indiqués dans le cas de *gale*.

Ophtalmie. — Que l'ophtalmie soit le résultat d'une contusion, d'un coup de griffe de chat ou de toute autre cause, elle est caractérisée par la rougeur de la conjonctive, avec ou sans taie sur la cornée, et par le larmoiement. On la traite par des lavages de l'extérieur de l'œil avec une infusion chaude, mais non brûlante, de fleurs de sureau ou de camomille. Cela suffit souvent pour guérir l'ophtalmie au début. Si elle persiste au traitement ci-dessus, on ajoute le collyre suivant :

Sulfate de zinc.	0, 10 centigrammes,
Eau de rose.	30 grammes;

et on en laisse tomber une goutte soir et matin sur l'œil malade.

Onglet. — Il survient souvent à l'angle interne de l'œil du chien une petite tumeur rouge sous forme de petite framboise, qu'on appelle l'*onglet;* c'est une végétation qui s'est développée sur le bord de la troisième paupière. On la guérit d'un coup de ciseaux courbes, donné avec précaution, de manière à ne pas intéresser les organes voisins, et amputant simplement le bord libre de la troisième paupière.

Nous avons vu les six chiots d'une portée de griffons nivernais être tous affectés d'onglet congénital; or, à tous nous fîmes cette opération, et ils furent instantanément guéris.

Entropion. — On appelle *entropion* le renversement en dedans de la paupière, généralement l'inférieure. C'est une cause d'irritation de l'œil par le frottement que les poils exercent sur la cornée. On redresse la paupière par une opération qui consiste à enlever, en dessous et à un centimètre de la paupière, un lambeau de peau en côte de melon, dont la suture des lèvres redresse la paupière, et la cicatrisation la maintient redressée.

MALADIES INTERNES

Saignement de nez. — Le chien peut être pris de simple saignement de nez, ou *épistaxis*, dans l'ardeur de la chasse, par un temps chaud. On arrête l'épistaxis en faisant des lotions froides sur le front, au moyen d'une éponge.

Le saignement de nez peut être causé par un parasite, une sorte de ver qui se développe dans les cavités nasales du chien et qui a la tête munie de crochets avec lesquels il se fixe sur la muqueuse du nez, qui est très vasculaire. Ce ver est le *Pentastome ténioïde* (*fig.* 9). Si un de ses crochets a blessé un vais-

seau de la muqueuse nasale, il en résulte un écoulement de sang. On pense alors au pentastome, que l'on appelle encore *Linguatule*, et on cherche à l'enlever, ce qui est facile à cause de sa taille et ce que nous avons fait plusieurs fois.

Il y a un autre *saignement de nez* beaucoup plus grave et que redoutent particulièrement les chasseurs qui le connaissent; car, quand il a envahi une meute (on le voit surtout dans les meutes de bâtards), chaque année on voit deux ou trois chiens y succomber. Nous avons étudié particulièrement cette maladie, qui est une sorte d'anémie que nous avons nommée *anémie pernicieuse des chiens de meute* et nous en avons reconnu la cause, qui est un parasite, un petit ver, l'*Ankylostome duodénal* (*fig.* 10), lequel vit et pullule dans l'intestin dont il rend la muqueuse impropre à la nutrition par ses morsures, car il a la bouche armée de quatre à six dents très pointues, et provoque ainsi le développement d'une anémie qui se caractérise par des saignements de nez se répétant de temps en temps, ou seulement par un simple jettage sanguinolent ou non. (Pour les détails et l'histoire de cette maladie, nous renvoyons à notre *Médecine du chien*.)

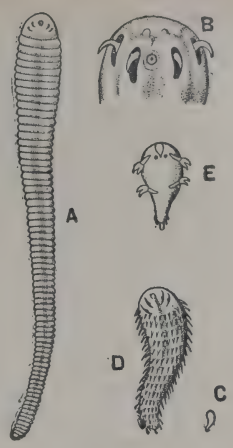


Fig. 9. — Pentastome ténioïde.

A, le ver. B, sa tête. C, sa larve. D, embryon sorti de l'œuf.

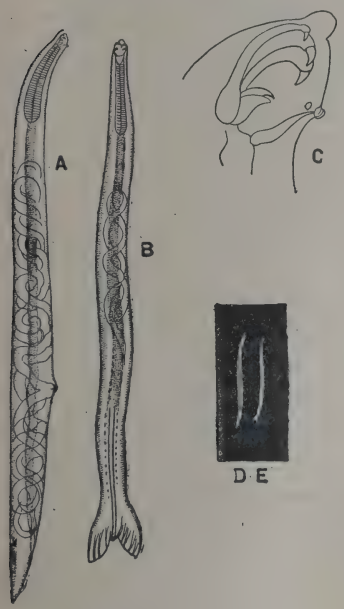


Fig. 10. — Ankylostome duodénal.

A, femelle; B, mâle (grossis). D, E, grandeur naturelle. C, la bouche (grossie) de profil, ouverte.

Cette maladie est évidemment contagieuse, comme toutes les maladies parasitaires, quoique à long terme pour ainsi dire et très insidieusement, et cela s'explique : dans les ankylostomes, il y a des mâles et des femelles qui font des œufs, lesquels sont entraînés avec les déjections des chiens malades; ces déjections restent un certain temps sur le sol des chenils ou du préau y attenant; les lavages des nettoyages, qui forment souvent des flaques, contiennent toujours des œufs ou des embryons de vers : qu'un chien aille boire de cette eau, il s'infectera sûrement et il sera malade longtemps avant qu'on s'en doute. En effet, les petits vers, qui n'ont guère qu'un centimètre et demi de long quand ils sont adultes, commencent leur rôle fatal au duodénum, c'est-à-dire au commencement de l'intestin, puis marchent insensiblement d'avant en arrière, et ce n'est que quand la moitié et même les trois quarts de l'intestin sont malades et leurs fonctions perverties, que

les signes de l'anémie commencent à apparaître, et il y a peut-être cinq ou six mois que l'ankylostome fonctionne ! On comprend qu'il soit difficile de traiter une maladie déjà aussi avancée. Nous sommes pourtant arrivé à guérir des chiens aussi gravement atteints, en employant des vermifuges énergiques, entre autres la noix d'arec pulvérisée, fraîche, à la dose de 3 à 4 grammes dans du lait, et nous avons ainsi obtenu l'expulsion de paquets d'ankylostomes. Mais il reste une opération indispensable à exécuter, c'est la désinfection parfaite du sol du chenil et de celui de la cour, par des lavages avec de l'eau salée au sel marin à 5 pour 100, qui tue les embryons des vers existant sur le sol.

Pendant ce temps aussi il faut soutenir les malades par une alimentation très riche et par tous les moyens hygiéniques susceptibles de combattre l'anémie.

On doit aussi isoler des autres tout chien atteint de l'anémie pernicieuse des chiens de meute.

Angine ou esquinancie. — Le chien est très sujet à l'angine, vulgairement nommée *esquinancie ;* un bain intempestif, la déglutition d'eau froide le corps étant en chaleur peuvent la provoquer. On la reconnaît à une toux rauque, caractéristique et même à l'absence de toux ; mais alors la déglutition est difficile et il s'écoule une bave abondante, quelquefois sanguinolente, si les amygdales sont très tuméfiées, rouges et saignantes.

On traite l'angine par l'application d'un sinapisme de poudre Rigolo, sur le cou, en cravate, par des badigeonnages des amygdales à la teinture d'iode ou des applications sur ces mêmes glandes, au moyen d'un pinceau de charpie, d'un mélange de poudre d'alun et de tanin fin, et même par un vomitif de :

Ipéca.	1 gr. 50
Emétique	5 centigrammes

donné dans une infusion de laitue.

On continue le traitement par quelques cuillerées à café de sirop de Tolu dans du lait tiède.

Bronchite. — Les mêmes causes qui provoquent le développement de l'angine peuvent déterminer celui d'une bronchite. La toux est fréquente et l'auscultation fait entendre des râles bronchiques. Même vomitif que ci-dessus au début, sinapismes en arrière des épaules, près des coudes, et sirop de Tolu après les vomissements, cinq à six cuillérées à café dans du lait tiède.

Pneumonie. — Mêmes causes que pour les deux maladies précédentes. Comme symptômes, la toux est plus rare, parce qu'elle provoque de la douleur. La respiration est précipitée et labiale, c'est-à-dire que les lèvres sont soulevées à chque expiration ; face anxieuse, fièvre, nez sec, prostration. A l'auscultation, matité plus ou moins étendue et souffle tubaire sur la limite des parties malades du poumon.

Traitement. — Pommade stibiée du codex sur les deux côtés de la poitrine en arrière des épaules et des coudes, et sirop de kermès, cinq ou six cuillerées dans la journée, à 5 centigrammes de kermès chacune.

Il y a une *pneumonie infectieuse* peut-être plus fréquente que la précédente dans les chenils. Elle se manifeste par les mêmes symptômes ; mais au lieu d'un malade isolé on voit successivement atteints plusieurs chiens du même chenil. Le traitement sera le même, mais on donnera, outre le sirop

de kermès, des pilules au salol de 5 centigrammes, trois à quatre par jour, et on désinfectera avec soin le chenil après la guérison.

Pleurésie. — Nous n'avons jamais vu la pleurésie chez le chien que comme complication de la pneumonie ou de la forme pectorale de la grippe, que nous verrons plus loin, et c'est surtout à l'autopsie que nous l'avons constatée, car elle n'est guère guérissable. Dans tous les cas, si l'on veut essayer un traitement, c'est le même que celui de la pneumonie.

Cette maladie est heureusement très rare, et il est inutile de tenter la paracentèse pour l'expulsion des liquides contenus dans la poitrine, comme cela se fait avec succès chez l'homme.

Grippe, ou *fièvre catarrhale des chiens.* — La grippe est une maladie infectieuse qui fait souvent de grands ravages dans les chenils et qui, bien qu'elle ne respecte aucun âge, fait cependant plus de victimes chez les jeunes chiens que chez les adultes ; aussi est-elle regardée par la majorité des vétérinaires comme la *vraie maladie du jeune âge*, le *destemper* des Anglais, la *staupe* des Allemands, et depuis de nombreuses années on s'escrime à en trouver le microbe, car son pouvoir contagieux est indéniable ; mais les espèces de microbes, nombreuses et variées, que l'on a trouvées prouvent que l'on confond bien des maladies sous le même nom.

Pour nous, la vraie maladie des jeunes chiens est celle que nous avons décrite sous le nom de *gourme* et qui n'est pas contagieuse.

La grippe est toujours transmise par d'autres chiens, et les expositions canines sont une grande cause de propagation : dans ce cas elle fait souvent des ravages comme un vrai typhus.

La grippe débute par du catarrhe nasal et oculaire, comme la gourme et bien d'autres maladies ; de là la confusion. Puis survient soit une bronchite catarrhale, soit une gastro-entérite catarrhale avec diarrhée jaune souvent dysentériforme. Si c'est l'appareil respiratoire qui est atteint, à la bronchite succède une pneumonie très grave qui se complique de pleurésie, et la mort survient à peu près inévitablement. Si c'est l'appareil digestif qui est spécialement atteint, la diarrhée et la dysenterie deviennent permanentes ; un vrai scorbut se déclare, l'animal maigrit rapidement et finit ainsi par succomber. Enfin des accidents cérébraux peuvent survenir avant l'aggravation des symptômes pulmonaires ou intestinaux, quelquefois même tout au début ; une vraie méningite s'établit, qui amène rapidement la mort.

Dans la forme pulmonaire, on appliquera le traitement indiqué pour la pneumonie et en outre on administrera des cachets de benzoate de naphtol, de 25 centigrammes, au nombre de cinq à dix, selon la taille du chien.

C'est surtout dans la forme intestinale qu'il faudra employer cet excellent désinfectant intestinal qu'est le benzo-naphtol, et en outre des pilules d'extrait de ratanhia de 10 centigrammes, cinq à six par jour, jusqu'à cessation de la diarrhée.

Un excellent agent pour combattre la prostration est le café noir sucré, une demi-tasse par jour ; on peut même faire des injections sous-cutanées de caféine.

Dans la forme cérébrale, toujours le benzo-naphtol et, en plus, de l'eau froide sur le front, et même un séton à la nuque.

Soutenir l'organisme par des boissons très nutritives, du lait avec un peu de bicarbonate de soude, donné même de force.

Fièvre typhoïde. — Nous avons vu une grave épidémie de fièvre typhoïde se développer sur les chiens d'une meute bien connue, en déplacement de chasse, dans un coin très marécageux de la Sologne, et chassant par un temps

très humide et pluvieux. Cette affection avait une marche foudroyante débutant par une diarrhée infecte et amenant, en quarante-huit heures, un amaigrissement de squelette et la mort.

Quitter le pays au plus tôt et retourner dans un chenil qui était situé dans un pays sec et sain, le déplacement et un traitement à base de boissons acidulées à l'acide lactique, suffit pour enrayer cette grave épidémie.

Influenza. — On a désigné sous ce nom une maladie qui a sévi en 1899 sous forme épidémique sur beaucoup de chiens de Paris et qui était caractérisée, dans les cas graves, par des vomissements incoercibles qui amenaient la mort en quarante-huit heures. Dans les cas moins graves, il y avait aussi des vomissements, mais moins fréquents, se montrant surtout si on essayait de faire manger le chien, dont l'appétit était nul; il y avait en même temps prostration et vacillement du train de derrière. Nous avons soigné une douzaine de chiens atteints surtout de la seconde forme et nous les avons tous sauvés par l'administration de granules d'arséniate de strychnine à 1/2 milligramme, six à huit par jour.

Affections vermineuses. — Les affections vermineuses sont très fréquentes chez les chiens; nous avons déjà parlé de l'ascaride, si commun chez les jeunes

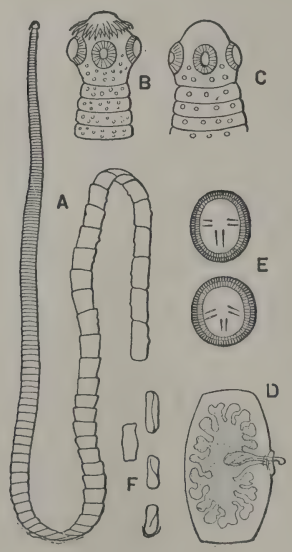


Fig. 11. — *Tænia serrata.*

A, Ténia. B, sa tête avec crochets. C, sa tête sans crochet. D, anneau mûr (grossi). E, œufs (grossis). F, anneaux détachés.

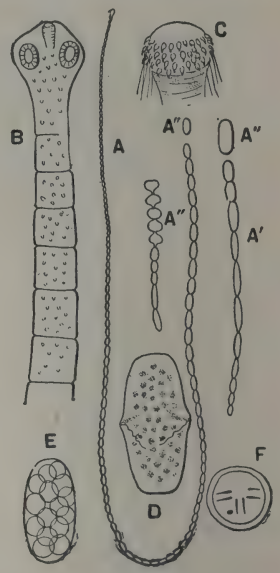


Fig. 12. — *Tænia cucumerina.*

A, Ténia. B, sa tête (grossie). C, son rostre (grossi). D, anneau. E, un globe ovigère. F, œuf.

chiens; il existe aussi très fréquemment chez les chiens adultes, dans l'intestin desquels il est toujours accompagné de ténias.

Le chien a deux espèces principales de ténias : le *Tænia serrata* (*fig.* 11) et le *Tænia cucumerina* (*fig.* 12). Le premier est plus large que le second, qui est filiforme. Nous ne les décrirons pas ; nous en donnerons seulement les figures. On reconnaît qu'un chien est atteint de ténia lorsque des anneaux de ces vers sont adhérents aux crottes de chien ; les anneaux ainsi détachés du *Tænia serrata* ont presque 1 centimètre de long, sont plats avec les extrémités carrées (*fig.* 11, A′) et se contractent et s'allongent comme des animaux vivants qu'ils sont. Les anneaux du ténia cucumerin sont plus petits, plus cylindriques, à extrémités arrondies, et sont souvent de couleur rosée (*fig.* 12, A′).

Le chien peut contracter la première espèce de ténia en dévorant des entrailles de lapin affecté de cysticerques, espèces de vésicules semblables à des grains de groseille blanche, qu'ils ont souvent en grand nombre dans le voisinage de l'estomac. Mais on voit des chiens avoir des ténias et qui n'ont jamais dévoré de lapins, ce qui prouve qu'ils les contractent aussi par d'autres voies ; en effet, tout ce que nous avons dit sur la propagation de l'ankylostome peut aussi s'appliquer au ténia commun du chien et surtout au ténia cucumerin, bien qu'on ait vu quelquefois sa larve dans le ventre de puces ou de poux.

On a l'habitude, vulgairement, d'appeler les ténias du chien des *vers solitaires*, par analogie avec le parasite de l'homme auquel ils ressemblent ; mais les ténias, chez le chien, sont toujours nombreux en individus et nous avons été à en compter une fois plus de soixante, et ils sont toujours au moins cinq ou six.

Les ténias ne font pas habituellement grand mal aux chiens, et la plupart du temps ce sont des parasites indifférents. Il nous est arrivé cependant une fois de faire l'autopsie d'un chien de chasse qu'on croyait avoir été empoisonné et de reconnaître qu'il était mort d'une obstruction intestinale causée par une pelote de ténias, dans laquelle nous en avons compté soixante-sept bien entiers, ayant tous leur tête.

Il y a donc toujours indication de débarrasser un chien de ses ténias, quand on reconnaît qu'il en est affecté. Les moyens sont nombreux pour arriver à ce résultat : l'écorce de grenadier, la racine de fougère mâle, le kamala sont d'excellents ténifuges ; mais le supérieur à tous est la poudre récente de noix d'arec. La noix d'arec, qui est produite par un palmier des Indes et de la Cochinchine, lorsqu'elle n'a pas plus d'un an de récolte, donne une poudre rouge brique qui, faite récemment, est ingérée sans façon par le chien dans du lait. Lorsque la poudre est vieille, elle acquiert un goût qui répugne au chien et on est obligé de la lui ingurgiter de force. Elle acquiert même à la longue des propriétés dangereuses et donne des coliques, elle causerait même de l'entérite. De là la nécessité de s'adresser, pour s'en procurer, à des pharmaciens consciencieux.

Un ver que l'on trouve souvent en société de l'*ankylostome* dans les cas d'anémie pernicieuse des chiens de meute est le trichocéphale, mais il n'est jamais dans l'intestin grêle, toujours dans le cæcum ou dans le côlon dont il tapisse quelquefois la muqueuse comme d'une peluche blanche ; ce ver, à lui seul, quand il est assez abondant pour tapisser le côlon, peut causer une véritable anémie pernicieuse et amener la mort ; c'est ce que nous avons vu sur un couple de briquets griffons d'un chasseur du Loiret.

Le traitement est le même que pour l'ankylostome.

Le chien peut avoir des vers ailleurs que dans l'intestin ; il peut en avoir dans le cœur, dans les vaisseaux, dans les reins, etc.

Dans le cœur et seulement dans le ventricule droit, la filaire cruelle (*Filaria immitis*, *fig.* 13) peut s'y rencontrer en nombreux exemplaires et entraîner la mort ; ce n'est guère qu'à l'autopsie qu'on constate cette cause de mort, et il

est difficile de la prévenir. Ce ver est assez rare en France, heureusement; mais en Asie, en Chine surtout, il cause de graves épidémies chez le chien, et le même parasite se rencontre aussi sur l'homme.

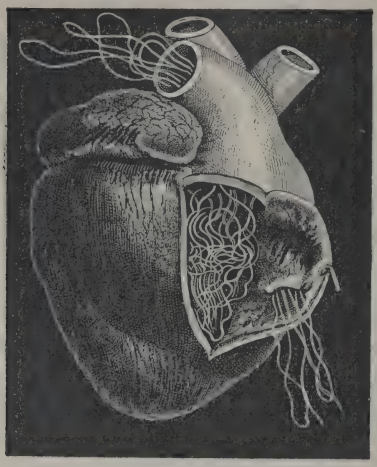


Fig. 13. — Cœur de chien infecté de filaires.

Un ver qui vit dans les artères, et provoque le développement d'anévrismes qui finissent par amener une mort foudroyante avec hémorragie remplissant de sang la cavité de l'abdomen, est le *Spiroptère ensanglanté*. Nous avons fait plus d'une autopsie de chien de chasse tué par cette cause.

Enfin, un grand ver dont la femelle a près de 1 mètre de long peut se développer dans les reins, en détruire petit à petit toute la substance, comme dans la figure 14, et causer des souffrances terribles au pauvre chien avec amaigrissement de la croupe et du train postérieur, qui peut à peine se mouvoir, et une urine sanguinolente et rare. Ce ver est le *Strongyle géant*. Il est difficile d'aller le détruire à l'endroit où il s'est gîté, et le malheureux chien est voué irrémédiablement à la mort.

Pour toutes ces affections vermineuses du cœur, des vaisseaux et des reins, on ne peut faire que de la médecine préventive, en veillant à la propreté du chenil et à la pureté des aliments et des boissons.

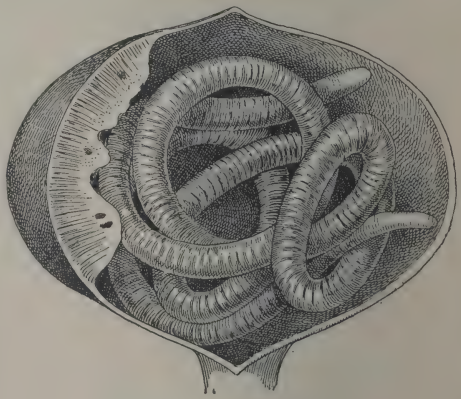


Fig. 14. — Cœur de chien détruit par un strongyle géant femelle.

Signalons encore comme une maladie assez fréquente chez le chien la présence de **calculs** dans les reins, la vessie et l'urèthre, et dans les reins surtout; dans ce cas, les signes sont à peu près les mêmes que quand les reins sont envahis par le strongyle géant, et malheureusement les conséquences aussi et sans plus de remède.

MALADIES CHIRURGICALES

Le chien est sujet à des blessures très variées et à des fractures de membres ou de mâchoires qui nécessitent des pansements inamovibles, comme ceux qui se pratiquent en médecine humaine; mais l'espace très borné dont nous disposons ici ne nous permet pas d'entrer dans les détails que nécessiteraient ces questions. Il est cependant nécessaire que dans un ouvrage de chasse nous parlions au moins des *blessures de chasse*.

Les chiens courants, constituant les meutes de cerfs ou les vautraits de sangliers, sont à peu près les seuls à être exposés à ce genre de blessures, surtout les derniers. Quand la bête de chasse est *au ferme* et qu'elle fait tête aux assaillants, ceux-ci, surtout les jeunes, qui n'ont pas l'expérience des vieux routiers, sont très exposés à recevoir des coups d'andouillers du cerf, des coups de défense du sanglier, ou des coups de dent du loup. Les coups de défense de sanglier sont les plus graves, car les autres sont la plupart du temps de simples déchirures dont le chien guérit merveilleusement par des pansements à l'eau d'arnica, complétés d'une suture faite comme pour recoudre une déchirure de culotte, mais à plus grands points, et par des aspersions fréquentes d'eau d'arnica ou d'eau boriquée. Des pansements méthodiques avec des bandes de toile et de la charpie sont rarement appliqués; d'abord parce qu'il n'y a guère que la moitié inférieure des membres qui se prête à ce genre de pansements, ensuite parce que le chien les arrache le plus souvent.

Fig. 15. — Sanglier tiers-an.

Blessures par cerf ou sanglier. — Pour ce genre de plaie, il y a un topique qui est précieux, parce qu'il est très cicatrisant; ensuite, appliqué au pinceau

en plusieurs couches, il se fige, se durcit et tient lieu d'un excellent pansement à bandes. Voici la formule de ce topique :

Iodoforme en poudre.	1 partie.
Éther.	10 —

Le vernis que fournit ce topique, et qui peut être plus ou moins épais, selon le nombre de couches données, est insoluble dans l'eau, et le chien a beau le lécher, il ne le dérangera pas.

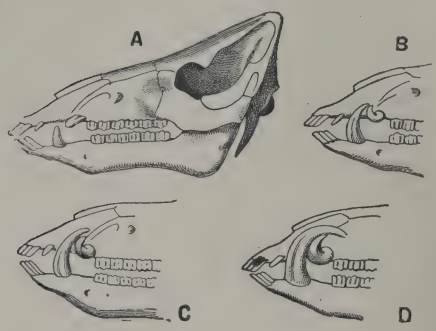


Fig. 16. — Mâchoire du sanglier.

A, jeune sanglier de deux ans. B, Ragot. C, tiers-an. D, vieux sanglier ou solitaire.

Un chien est dit *décousu* quand il a reçu un coup de boutoir d'un sanglier d'âge moyen, car le jeune sanglier d'un et deux ans a les dents encore trop courtes pour être bien dangereuses, et le vieux sanglier les a trop longues et trop recourbées pour pouvoir blesser sérieusement. C'est le *tiers-an* (*fig.* 15, 16, 17) qui a les dents les plus dangereuses et qui blesse le plus profondément. Les coups de dent donnés sur les masses musculaires de la cuisse, de l'épaule ou du poitrail, produisent des estafilades qui se pansent comme nous disons plus haut. Au ventre ou au flanc, la plaie peut être assez profonde pour que le ventre soit ouvert et les intestins mis à l'air. Dans ce cas, il faut s'empresser de coucher l'animal sur un drap propre, de bien nettoyer les intestins de tous les corps étrangers, feuilles ou autres, qui peuvent y adhérer, de les laver avec du lait tiède, de les rentrer ensuite dans l'abdomen et de recoudre la plaie avec du gros fil retors à gros points passés de 1 centimètre environ les uns des autres, puis de bien laver la plaie extérieure avec précaution, légèrement et souvent dans la journée, avec de l'eau boriquée. D'habitude la guérison est obtenue en cinq ou six jours.

Fig. 17. — Tête de cerf dix cors.

On croit généralement, comme du reste les artistes le représentent dans les tableaux de chasses, que tous les coups de boutoir donnés dans le ventre produisent l'effet que nous indiquons ci-dessus. Ordinairement la plaie n'est pas si grande et souvent elle est en trajet de séton, c'est-à-dire que la plaie extérieure et celle du péritoine

ne correspondent pas et sont séparées par un trajet, au milieu des chairs, de 5 à 10 centimètres de long, où un bout d'intestin est pincé sans qu'on voie rien au dehors ; il faut sonder avec le doigt, et si on sent un bout d'intestin il faut débrider largement la plaie jusqu'à l'ouverture interne et fermer avec soin celle-ci après avoir rentré l'intestin ; — sans cela, on a une véritable hernie étranglée dissimulée, qui fait périr le brave combattant en peu de temps ; — puis on recoud la plaie extérieure que l'on a faite avec le bistouri et on soigne la blessure comme il a été dit plus haut. Il nous est arrivé, avec un chien ainsi décousu, et qui avait une pareille hernie étranglée artificielle, de le débarrasser de sa hernie par le procédé que nous venons de décrire, après avoir enlevé une suture faite à la hâte huit jours auparavant, au moment de l'accident, et de voir ce chien parfaitement guéri et chasser huit jours après.

On peut préserver les chiens de sangliers de ces terribles blessures en les couvrant d'une sorte de schabraque en drap épais et à plusieurs doubles flottants et couvrant les endroits vulnérables. Les coups de dent du sanglier portent dans les doubles de la schabraque dans lesquels ils glissent et la peau est à peine contusionnée.

Blessures du fait d'un chasseur maladroit. — Il n'est pas rare de voir un brave chien, en arrêt devant une pièce de gibier, recevoir la décharge destinée à celle-ci par un chasseur, débutant trop ému, myope, trop nerveux, ou simplement maladroit. On voit aussi assez souvent un chien à couleur malheureuse, feuille-morte ou brune sans blanc, être pris dans le bois pour un animal de chasse et recevoir un coup de fusil. Dans tous les cas, la gravité de la blessure est très variable : elle dépend de la quantité de plombs reçus, de la grosseur de ces plombs, de la distance à laquelle on a tiré, etc. Enfin le chien peut n'avoir que des blessures insignifiantes ou être tué raide.

Si le chien est mort, il n'y a rien à faire, dirait La Palisse.

Si les grains de plomb ont pénétré dans l'intérieur du corps et lésé des organes essentiels : le cœur, le foie, les intestins, etc., une maladie se déclare (cardite, hépatite, entérite, péritonite) à laquelle le chien peut succomber, bien qu'il soit d'une résistance extraordinaire aux blessures, comme nous l'avons montré à l'article *Blessures par cerf ou sanglier*. Ces maladies se soignent comme si elles étaient nées spontanément.

Si quelques plombs seulement ont pénétré dans l'intérieur du corps et n'ont pas lésé d'organes essentiels, ces plombs descendent dans les parties déclives, s'enkystent, et leur présence ne nuit en rien aux fonctions vitales. Le chien récupère toutes les apparences de la santé et chasse comme si de rien n'était.

Si les plombs, comme c'est le cas le plus fréquent, ont seulement percé la peau et sont restés dans le tissu cellulaire sous-cutané, à la surface des muscles, c'est le cas le plus heureux ; on peut aussi ne pas s'en préoccuper et laisser les plombs s'enkyster ; rien ne s'ensuivra et ils ne gêneront en rien les fonctions de l'animal : nous connaissons plusieurs chiens sur lesquels si on passe la main sur le dos et surtout sur les fesses, on sent manifestement sous la peau plu-

sieurs grains de plomb reçus dans diverses circonstances. Le petit plomb est connu pour être ainsi assez inoffensif à distance; aussi beaucoup de chasseurs ne craignent pas de lancer un coup de fusil de ce genre à leur chien quand il commet une faute, qu'il bourre au lieu de garder l'arrêt. Cette correction est dangereuse, car le plomb peut atteindre les yeux, par exemple, et provoquer la perte de l'organe.

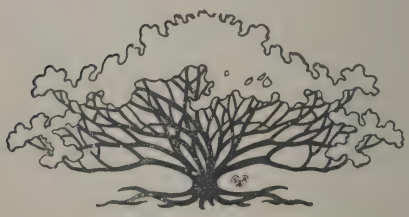
Lorsque les plombs sont trop nombreux sous la peau, ils peuvent rendre la région raide et nuire aux mouvements; il y a alors indication de les enlever, ce qui est facile : on fait, avec le pouce et l'index de la main gauche, un pli de la peau comprenant un grain de plomb, que l'on fait ainsi saillir; un petit coup de bistouri de la main droite fend la peau sur le grain, qui s'avulse; la guérison arrive ensuite spontanément, *par première intention*, comme disent les chirurgiens, et cela en quelques heures si l'on a eu soin de laver la région avec de l'eau boriquée avant d'opérer.

La présence d'un plomb sous la peau peut quelquefois, mais fort rarement, donner lieu à un abcès. On n'a alors qu'à attendre sa maturation, indiquée par la fluctuation du pus, facile à percevoir avec le doigt, et à le percer avec la pointe d'un bistouri ou d'une lancette ; on le vide par compression en s'assurant que le grain de plomb est bien sorti, puis on lave la plaie à l'eau boriquée et le guérison s'ensuit rapidement, en vingt-quatre ou quarante-huit heures.

Nous bornons là tout ce que nous pouvons dire de la chirurgie canine.

P. Mégnin père,

Membre de l'Académie de médecine.



VI

LE TIR DE CHASSE

LE FUSIL

Manière correcte de tenir le fusil.

Avant tout, le chasseur doit avoir un fusil *fait pour lui*. C'est une erreur grossière, et malheureusement très répandue, de croire qu'on peut tirer avec n'importe quel fusil; tirer, sans doute, mais non *bien tirer*. On peut se faire à un fusil, mais il est ou trop penté, ou trop droit, ou trop court, ou trop long. En se servant de son premier fusil, on peut contracter de mauvaises habitudes de tir, uniquement parce que l'arme ne convient pas à la conformation du tireur. Que de débuts malheureux qui n'ont pas d'autre motif, et que de temps perdu ! Bien des gens croient que la longueur de la crosse, la forme de la couche, la grosseur de la poignée, le poids des canons sont quantités négligeables, et pourtant que de vieux chasseurs ont fait des progrès inattendus simplement parce qu'un jour ils se sont adressés à un armurier qui a su leur ajuster un fusil ! C'est par là qu'il faut commencer.

Il faut avoir un fusil avec lequel, lorsqu'il vise un objet de *niveau avec ses yeux*, le chasseur arrive immédiatement, naturellement, sans faire aucune correction, sur le centre de l'objet visé. Adressez-vous donc de suite à l'armurier habile, consciencieux, qui saura vous ajuster un fusil « vous allant comme un gant ».

De la vue du tireur. — L'armurier d'abord doit se rendre compte de la vue du tireur. On est droitier ou gaucher de la vue comme de

la main, c'est-à-dire que nous avons toujours un œil plus fort que l'autre. Il serait plus exact de dire qu'un de nos yeux remplit à notre insu la fonction de « viser ». Il est facile de s'en rendre compte soi-même. Prenez un carton d'environ 10 centimètres carrés et percé juste au centre d'un trou de la grandeur d'une pièce de 50 centimes. Tenez ce carton à la hauteur des yeux et *visez*, les deux yeux ouverts, un point distant de 5 ou 6 mètres. Puis fermez l'œil gauche; si vous continuez à apercevoir dans l'ouverture du carton l'objet visé, c'est que votre œil droit est votre œil directeur. Si, fermant ensuite l'œil droit, vous ouvrez l'œil gauche, vous apercevrez l'objet complètement en dehors et à gauche du carton. Cet écart est variable suivant la puissance des yeux; bien rares sont ceux pour lesquels en fermant alternativement l'œil droit et l'œil gauche l'objet visé se trouvera reporté d'une quantité égale sur la droite, ou sur la gauche, indiquant des yeux parfaitement égaux.

Le phénomène peut être inverse et l'œil gauche se trouver alors l'œil directeur. Que de gens ont tiré ainsi pendant des années sans savoir qu'ils visaient avec l'œil gauche!

Pour le droitier ou pour celui dont les deux yeux sont égaux, il faut toujours tirer les deux yeux ouverts, cela donne un grand avantage; mais si l'œil gauche est le meilleur, le remède le plus simple en général consiste à fermer momentanément l'œil gauche au moment où l'on épaule pour viser avec l'œil droit, — et à le rouvrir immédiatement après le coup tiré, sans quoi le chasseur ne verrait plus le gibier lui arrivant de gauche pour un second coup.

Quelques gauchers de la vue épaulent à gauche; ils se trouvent alors dans les mêmes conditions que les droitiers. On établit aussi des fusils dont la crosse est suffisamment tordue pour que, tout en épaulant à droite, la ligne de mire arrive devant l'œil gauche, rétablissant ainsi les conditions normales de visée pour les gauchers de la vue.

Il est, en général, impossible au chasseur de pouvoir décider par lui-même le fusil et la couche qui lui conviennent. C'est le rôle de l'armurier et du bon armurier. Il en est en France comme en Angleterre, et le mieux, pour un débutant, est de s'en remettre entièrement à leur expérience.

Canons choke-bored et canons cylindriques. — Doit-on chasser avec des canons choke-bored ou des canons cylindriques? Il est incontestable qu'à 36 mètres le choke a un immense avantage sur le canon cylindrique, à la condition toutefois de viser très juste, et on peut admettre en principe qu'entre 35 et 40 mètres un choke mettra dans une perdrix autant de grains de plomb qu'un canon cylindrique peut en mettre entre 25 et 30 mètres.

La gerbe de plomb, dans un canon cylindrique, s'élargit dès la sortie du canon bien plus que dans un choke-bored, dont le coup se trouve resserré, et par conséquent le cercle dangereux plus rétréci. Il en résulte qu'à 36 mètres le coup du choke est plus garni, et qu'un oiseau qui passerait dans le coup d'un fusil cylindrique à cette distance, sans être atteint ou en étant à peine touché,

ne peut échapper. S'il est donc évident qu'on arrêtera plus facilement une pièce de gibier à 36 mètres avec un choke, il est non moins évident qu'on la tuera moins sûrement à 25 mètres, étant donnés le rétrécissement du cercle dangereux et le serré du coup qui, à cette distance, fait presque balle.

Avec le fusil cylindrique, au contraire, le coup à 25 mètres étant aussi régulier et aussi bien réparti que celui du choke à 36 mètres, vous tuerez la pièce d'autant plus sûrement qu'elle est plus près et par conséquent plus facile à viser.

Pour tous les coups moyens, un bon fusil cylindrique vaut mieux qu'un choke. J'entends par *bon* canon cylindrique un canon foré avec soin et donnant une moyenne de 130 grains dans le cercle de 70 centimètres à 36 mètres. Pour un bon tireur, pour celui qui pendant toute sa saison de chasse tue en moyenne une pièce sur 3 cartouches tirées, un canon cylindrique sera l'arme la plus meurtrière. S'il manque de temps à autre un coup de longueur, un coup de galerie qu'il aurait fait avec un choke, il sera sûr de tous les coups moyens, de tous les coups faciles, et à la chasse comme au billard c'est la série qui fait le total.

Que de chasseurs, eu égard à leur degré de force, se handicapent lourdement en tirant avec un choke ! Mais qu'ils roulent avec un fusil cylindrique des lapins crochetant dans un couvert, dans des bruyères, après les avoir manqués l'un après l'autre avec leur choke, — ou qu'ils descendent quelques perdreaux en battue toujours avec un fusil lisse, ils ne tarderont pas à être convertis ! Je parle, bien entendu, d'un fusil « moyen », mais même ceux au-dessus de la moyenne savent par expérience le désavantage que leur donne leur full-choke sur des lapins difficiles.

Une réaction commence à se faire contre l'usage exclusif des choke ; mais ils ont joui d'une telle vogue dès leur apparition qu'il a fallu quelques années pour que cette vérité soit reconnue par les chasseurs et même par les armuriers. Pendant longtemps ceux-ci ont tout sacrifié au choke et uniquement cherché à obtenir des canons donnant aussi serré que possible. Bien rares sont ceux qui, dès le début, ont compris les inconvénients du choke pour la grande majorité des coups de chasse, et pour la moyenne des tireurs ! Ceux-là ont porté tous leurs efforts, tous leurs soins, à perfectionner le forage des canons cylindriques pour en obtenir la régularité, la répartition et la pénétration les meilleures.

Sans doute, à l'exception du tir du lapin, un très bon chasseur peut s'offrir le luxe de ne tirer qu'avec un full-choke, et c'est un vrai régal de voir un de ces « solistes » du tir abattre, foudroyer coup sur coup et presque à toutes distances les grouses, les perdreaux les plus raides, les faisans les plus « rocketers ». Mais est-il besoin d'ajouter qu'un tireur de cette classe manquera bien rarement un coup facile, même avec son full-choke, et que souvent il pourrait tirer presque aussi bien à balle ?

On peut objecter que beaucoup de chasseurs, bons tireurs, ne peuvent avoir plusieurs sortes de fusils. Mieux vaut, dans ce cas, fixer son choix sur des canons « modified-choke ».

De l'ajustage du fusil au tireur et du rôle de l'armurier. — Le fusil doit être ajusté au chasseur comme un soulier à son pied ou un habit à sa taille.

Il faut que la couche, que la forme et la longueur de la crosse, la grosseur et la forme de la poignée, la tombée et la coupe de la plaque de couche, conviennent à la vue, à la main, à l'épaule du tireur, qu'elles soient propor-

tionnées à sa taille, à la longueur de son bras, de son cou, à la forme de sa main.

Si, en chasse, le tireur doit corriger sa visée, il aura un désavantage sensible sur le chasseur, même moins bon tireur, qui aura un fusil ajusté à sa conformation. Il perd du temps pour trouver la pièce, et pendant qu'il la cherche celle-ci n'attend pas.

Quand un chasseur vante l'excellence de son arme, sa portée extraordinaire, c'est bien plus souvent parce qu'il met la pièce au centre du coup que parce que son fusil possède des qualités supérieures aux autres fusils en général.

Si, quand vous visez un objet en essayant votre fusil, le bout des canons tend à baisser, si vous restez au-dessous, la couche est trop pentée ou trop courte : si vous restez au-dessus, la couche est trop droite. Si votre œil passe à droite de l'objet visé, c'est que votre fusil est trop avantagé, pas assez si l'œil reste à gauche (1). Un homme grand, élancé, avec le cou et les bras longs, a généralement besoin d'une crosse longue et pentée ; un homme petit réclamera une crosse plus courte et plus droite.

En résumé, il faut en épaulant que le fusil arrive sur le point *visé à hauteur des yeux*, exactement, facilement, naturellement, sans baisser la tête, et sans qu'il ait aucune tension des bras, du cou, ni du corps, en un mot aucune contraction. — L'ajustage du fusil au chasseur est la plus grande qualité d'un armurier et celle qu'il doit rechercher à juste titre, non seulement comme lui faisant le plus d'honneur, mais comme étant la meilleure des recommandations auprès des vrais chasseurs.

Équilibre du fusil. — Le fusil doit être très bien équilibré.

C'est un art difficile pour l'armurier d'arriver à ce résultat. L'équilibre d'un fusil consiste principalement en ce que le poids de l'arme doit se trouver réparti entre les canons et la crosse, de telle sorte que le centre de gravité se trouve placé entre les deux mains. De deux fusils exactement du même poids, vous reconnaîtrez immédiatement celui qui est bien équilibré de celui qui ne l'est pas, et vous aurez autant de plaisir à vous servir de l'un que vous en aurez peu à manier l'autre.

Fusil hammerless. — Fusil à chiens. — Doit-on choisir un fusil hammerless ou un fusil à chiens? Malgré l'avis de beaucoup de chasseurs expérimentés, je crois qu'il faut à la chasse donner la préférence au hammerless. Le hammerless est toujours armé dès qu'il est chargé, et il suffit de pousser le cran de sûreté pour qu'il soit prêt à partir. Dans le fusil à chiens, il faut relever les chiens, et, en matière de sécurité absolue, le hammerless se trouve donc à cet égard supérieur à son devancier, puisque le coup peut accidentelle-

(1) La pente du fusil consiste dans l'inclinaison plus ou moins grande, *suivant un plan vertical*, de la crosse par rapport à la ligne droite passant sur le dessus de la bande des canons.

L'avantage consiste dans l'écart plus ou moins grand, *suivant un plan horizontal*, de la crosse par rapport à la ligne droite passant par le dessus de la bande pour l'avantage *en dessus;* par rapport à la ligne droite passant par la bande de dessous (entre-deux des canons) pour l'avantage *en dessous*.

En général on laisse plus d'avantage en dessous qu'en dessus, pour permettre à la plaque de couche de se placer plus facilement dans l'épaule.

Pour les droitiers l'avantage oblique la crosse à droite de la médiane, et à gauche pour les gauchers.

ment partir si un chien vient à échapper, surtout si les chiens sont à crête très rabattue, quand il pleut, qu'il fait froid et que le tireur a les doigts engourdis ou les gants mouillés. Le hammerless est aussi moins sujet à s'accrocher dans un fourré, dans les vêtements ou l'attirail du chasseur.

Le plus grand reproche qu'on pourrait faire au hammerless, c'est que selon le mécanisme d'armement et d'éjection il est ou plus difficile à basculer à fond, — ou plus difficile à refermer. Mais on s'y habitue si vite !

Sûretés. — Il faut, quand on choisit un hammerless, exiger que la sûreté soit à la fois sûreté de détentes et sûreté de chiens, c'est-à-dire qu'elle doit commander à la fois les détentes et les chiens, de façon à empêcher tout départ accidentel, non seulement par les détentes, mais aussi par un choc violent dont le contre-coup pourrait faire sortir la gâchette du cran de noix. Il est encore plus nécessaire, en matière de hammerless, de s'adresser à des armuriers de premier ordre, à cause de la complication et de la délicatesse de leur mécanisme, sans quoi on risque fort de voir ses fusils mis rapidement hors de service.

Du calibre du fusil. — Quel est le meilleur calibre de chasse ?

Le 12, sans aucun doute ; mais encore faut-il que le fusil soit d'un poids normal. La puissance meurtrière d'un fusil est en relation directe avec son poids, son calibre, la force de ses canons. Il ne faut pas que le fusil soit par trop léger ; pour éviter le recul, on est alors obligé de diminuer la charge ; et la charge du calibre inférieur dans le calibre supérieur, du 16 dans le 12 par exemple, ne sert qu'à vous enlever des chances de tuer. Si le 12 est trop lourd, il faut prendre un 16, qu'on a longtemps considéré comme le vrai calibre de chasse.

Calibre 20. — Le calibre 20 est très agréable à manier ; il semble qu'on ait une plume dans les mains. Pour chasser devant soi au mois de septembre, ou pour les battues faciles, un 20 donne au chasseur pleine satisfaction. Mais dès qu'on avance en saison, sur des perdreaux, des faisans un peu durs, sur des lièvres à grosse fourrure, le plaisir de s'en servir est bien contrebalancé par l'ennui de ne pas tuer raide ou de blesser. Le 20 devient alors décourageant ; au marais, il est insuffisant.

Calibre 12. — Quand on a en mains un fusil régulier, *moyen*, un bon 12, à canons cylindriques, avec n'importe quelle poudre on peut tirer avec certitude jusqu'à 30 et même 35 mètres, perdrix, faisan, grouse, canard, lapin, lièvre, chevreuil, si la pièce est bien au centre du coup. 35 mètres constituent déjà une belle portée à la chasse. Un faisan, un perdreau, même très hauts, sont rarement à plus de 25 mètres au-dessus du sol, et bien peu de tireurs se rendent compte de la petite distance à laquelle, en réalité, ils tuent neuf fois sur dix. Au delà de 45 mètres, même en tirant juste, personne n'est sûr de tuer avec un « choke-bored » ; il va de soi qu'on peut tuer beaucoup plus loin que 45 mètres avec un canon cylindrique ou choke, mais nous ne parlons ici que de ce qu'un chasseur est en droit d'exiger normalement de son fusil, et de ce qu'il peut prétendre faire régulièrement s'il tire juste.

Plomb ordinaire et plomb durci. — Dans un canon cylindrique, il faut avoir soin de ne se servir que de plomb mou, de plomb ordinaire. C'est l'usage des choke qui a mis en vogue le plomb durci ou « chilled-shot », inventé pour n'être pas déformé au moment de son passage dans la poche et le rétrécisse-

ment du choke. Dans un canon cylindrique, le plomb mou ne se déforme pas ; comme il est plus lourd, il porte plus loin, sa trajectoire se trouve plus tendue et sa pénétration plus grande, surtout par le vent.

L'infériorité de poids du plomb durci est compensée dans le choke par sa dureté qui l'empêche de se déformer et lui permet de pénétrer plus profondément dans le gibier.

Le durcissement du plomb, joint à la diminution de son poids spécifique, le rend plus dangereux en ce sens qu'il ricoche plus facilement sur les arbres, les pierres, la terre gelée, etc., et doit faire redoubler le chasseur de prudence. Il conserve en effet sa vitesse après le contact, alors que le plomb non durci, s'aplatissant, s'arrête plus vite. Les ricochets les plus dangereux sont ceux produits par une pierre ou une branche d'arbre horizontale.

En somme, les avantages qu'offre le plomb durci ne compensent pas ses inconvénients, ricochets, gibier endommagé, etc., et mieux vaut, je crois, employer à la chasse, même dans les choke, le plomb ordinaire.

Quelle est la grosseur de plomb la meilleure pour le tir de chasse ? Cela dépend du gibier que l'on tire et aussi du calibre dont on se sert. A égalité de calibre, tel fusil tire mieux tel numéro que tel autre ; mais remarquons, en passant, qu'en général les gros calibres tirent mieux le gros plomb que les petits calibres, et que l'avantage du calibre permet d'employer dans le calibre supérieur un numéro de plomb pas plus gros que celui employé dans le calibre inférieur.

Il est évident que plus le plomb est petit, plus les grains sont nombreux, et que, par conséquent, le chasseur mettra plus de grains dans la pièce. Le tireur médiocre peut aussi multiplier ses chances par les grains de la charge, et cette considération a son importance. Mais la force de pénétration du plomb décroît avec sa grosseur, et, en général, il ne faut pas se servir de plomb plus petit que le n° 6. Ce numéro peut être employé dans un 12 toute l'année, et si le 7 est suffisant à l'ouverture, pendant même tout le mois de septembre, il ne faut pas après le 1er octobre se servir de plomb inférieur au n° 6.

COMMENT DOIT SE FORMER LE TIREUR

Position du tireur. — Voici notre chasseur armé d'un fusil bien ajusté à sa conformation. Il faut lui apprendre à s'en servir.

Supposons qu'il soit un débutant et que, déjà d'un certain âge, ou seulement jeune collégien, on veuille lui faire faire ses premières armes.

Il faut lui apprendre à se bien placer d'aplomb, le pied gauche en avant, la jambe droite en arrière, et le poids du corps porté sur la jambe gauche. Le recul se trouvera ainsi amorti et le tireur ne perdra pas son équilibre au moment du départ du coup.

Maniement du fusil. — Position de la main gauche. — Il doit tout d'abord apprendre à charger, à décharger son fusil avec des douilles vides. Il doit enlever ses cartouches, si elles n'ont pas été tirées, en se retournant. Pour fermer son fusil, il faut lui montrer à ramener la crosse de bas en haut sur les canons maintenus dans la direction du sol, de façon à prévenir tout accident en cas de départ accidentel. Sans compter que cette méthode a encore l'avantage de fatiguer beaucoup moins la broche et les verrous du fusil.

Il doit tenir son fusil avec les deux mains, en y mettant une certaine vigueur, sans mollesse, mais aussi sans contraction, la main droite entourant la poignée, la main gauche saisissant le canon à l'endroit où le devant du fusil est quadrillé ; la distance de la prise de la main gauche doit être limitée par la gêne qu'éprouverait le tireur pour trouver la ligne de mire en épaulant.

En attendant la battue.

Plus le tireur pourra allonger le bras gauche et prendre son arme en avant, mieux son canon sera supporté et maintenu horizontal en tirant. La vieille école recommandait de rapprocher la main gauche du pontet en pliant le bras. On a ainsi moins de force pour soutenir l'arme, et le résultat le plus appréciable était de faire tirer trop bas en laissant saigner du nez le bout des canons.

Il faut épauler rapidement ; placer franchement la plaque de la crosse dans le creux de l'épaule, ni trop haut, ni trop bas, en l'appuyant fortement et en ayant soin de la rapprocher plutôt du centre de la poitrine que de trop épauler sur le bras. Conserver la tête droite.

Il faut épauler, désépauler, remonter le fusil à l'épaule sans que l'œil cesse de regarder le point visé. Rien n'est plus utile, plus nécessaire que ces « gammes ». Les bras prennent ainsi l'habitude d'amener le fusil dans la direction voulue, commandée par l'œil. La précision et la rapidité du tir dépendent surtout de la façon dont le fusil arrive à l'épaule. La main gauche prend instinctivement sa position, et le mouvement simultané des deux bras élève le fusil au niveau voulu, tout en laissant le tireur conserver sa tête droite et bien regarder l'objet visé par-dessus le canon.

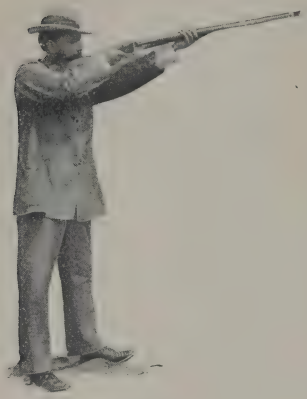
Manière correcte de tenir le fusil.

Il épaulera ainsi en visant des objets immobiles, à des distances variées, les deux yeux ouverts, et en fermant l'œil gauche de temps en temps pour vérifier la précision de sa visée. Puis, toujours avec des cartouches vides, il apprendra à presser la détente au moment où le fusil arrive à l'épaule, et à tirer ses deux détentes avec confiance. Il se familiarisera ainsi avec leur poids ; elles ne doivent être ni trop dures, ni trop douces. Trop dures, elles font donner un coup de doigt qui, en général, fait tirer en dessous ; trop douces, elles sont un danger permanent et surprennent le tireur qui n'est plus maître de son coup.

Avoir bien soin, en tout cas, de ne jamais mettre le doigt sur la détente que lorsque le fusil arrive à l'épaule.

Il tirera ensuite les cartouches chargées à poudre seulement, et avec une faible charge de poudre, en apprenant à désépauler entre les deux coups.

Premiers exercices. — Puis, il pourra tirer des petits oiseaux avec une petite charge de plomb. S'il réussit convenablement, et surtout s'il reste calme, s'il est prudent dans la façon dont il tient, dont il charge, dont il manie son fusil, on peut lui faire tirer des pigeons, soit en les faisant partir d'une boîte spéciale, soit en les plaçant sous une caisse ou un pot à fleurs qu'on renverse à l'aide d'une ficelle. Il ne faut pas le placer à plus de 15 mètres du pigeon et avoir soin d'arracher à l'oiseau quelques plumes pour le ralentir.



Tir horizontal
(Faisan ou Perdrix).

Il doit apprendre à jeter le coup sans suivre l'oiseau ; si celui-ci tourne à droite, il devra faire un demi à droite ; si à gauche, un demi à gauche, de façon à toujours faire face à la pièce, sans torsion, ni contorsion du corps.

Observations sur le tir de chasse les deux yeux ouverts. — Il faut tirer les deux yeux ouverts et tout le monde peut y arriver. Beaucoup de chasseurs ne savent pas s'ils ferment ou non un œil en tirant ; un camarade observateur peut les renseigner. Le tireur qui ferme un œil pourra être un fusil prudent, très sûr ; il sera rarement un tireur vite, c'est-à-dire brillant. Il lui faut plus de temps pour viser son gibier, et obligé d'ouvrir et de refermer l'œil pour tirer son second coup, il doublera moins vite, soit la pièce manquée, soit une seconde pièce. Le droitier qui ferme l'œil gauche se supprime à gauche toute une portion de ciel ou de terrain, et ne voit plus le gibier qui peut s'y présenter. Si, au contraire, vous tirez les deux yeux ouverts, vous continuez à voir tout ce qui peut se présenter autour et des deux côtés de votre fusil ; n'ayant pas en quelque sorte de ligne de mire à suivre, le fusil arrive plus vite dans la direction de la pièce.

Tir demi-vertical
(Faisan ou Perdrix).

Ce procédé est infiniment plus rapide. Il ne présente aucune impossibilité. Le joueur de billard carambole les deux yeux ouverts ; de même qu'au billard le bras, la queue et la bille ne forment qu'une seule et même ligne, de même à la chasse, le chasseur, le fusil et la pièce se trouvent sur la même ligne, sans qu'il soit nécessaire de fermer un œil. Les chasseurs qui, ayant tiré pendant des années en fermant un œil, prennent ensuite l'habitude de tirer les deux yeux ouverts, sont surpris de voir combien ils tirent plus vite et combien mieux ils voient leur gibier. Ils ne voient plus, en tirant, ni les canons, ni le guidon de leur fusil, et ont l'avantage d'apercevoir tout le temps la pièce qui vient droit sur eux, alors qu'en fermant l'œil gauche elle se trouve cachée par les canons.

Appréciation de la distance. — Il faut aussi que le chasseur apprenne à bien apprécier la distance à laquelle il tire, et surtout la distance à laquelle il doit tirer en avant de la pièce.

« Tirer haut et devant » devrait être la devise de tous les tireurs.

Les jeunes tireurs ont presque tous le même défaut ; ils visent bien en avant, mais ne pressent la détente que lorsque la pièce arrive dans la ligne de mire. Ils restent alors en arrière de la pièce de la même distance qu'ils auraient dû être en avant. Il faut *presser la détente quand le fusil est en avant de la pièce, de façon que celle-ci entre en quelque sorte dans le coup.*

Tirer devant est le grand secret, je dirai presque l'unique secret du tir de chasse. Savoir de combien l'on doit tirer devant est un autre secret qu'une constante pratique, jointe à l'instinct, à un don naturel, peut seule apprendre. Le coup doit partir au moment précis où le fusil arrive à la distance voulue en avant de la pièce ; les deux actions doivent être simultanées.

Mieux vaut tirer un mètre trop en avant de la pièce en mouvement qu'un pouce derrière elle ! Dans le premier cas, le coup peut rencontrer la pièce, puisqu'il va au-devant d'elle, jamais dans le second. Dans le premier cas, si le coup atteint la pièce, ce sera dans la tête ou dans une partie vitale ; dans le second cas, elle sera écorchée, blessée et touchée dans la queue ou dans les pattes. Neuf fois sur dix, quand on manque, le plomb passe derrière, — et le défaut de tirer trop en avant est facile à corriger.

Tir vertical
(Coup du roi).

De combien doit-on tirer devant? Il est matériellement impossible de mesurer la distance entre le point idéal que l'on doit viser en avant de la pièce et la pièce elle-même. Cela dépend d'une foule de circonstances : de la distance à laquelle elle se trouve, de la vitesse de son vol ou de sa course, de la force et de la direction du vent, de la quantité, de la qualité de la poudre, de la grosseur du plomb... des différents angles sous lesquels la pièce peut se présenter au tireur, soit qu'elle passe à angle droit, soit qu'elle vienne sur lui, soit qu'elle s'éloigne directement ou obliquement, etc...

Dire à un chasseur qu'il doit tirer 30 ou 50 centimètres, 1 ou 2 mètres en avant de la pièce est un non-sens (1). Mais quand le tireur connaît le pouvoir, la vitesse de sa charge *habituelle*, qu'il sait par conséquent où doit arriver son

(1) Un exemple fera mieux comprendre que la pratique seule peut apprendre à apprécier cette distance. On a calculé qu'un faisan en plein vol, emporté par le vent, fuit à une vitesse de 65 kilomètres à l'heure, soit environ 18 mètres à la seconde. D'autre part dans un fusil de chasse avec la charge moyenne d'une cartouche courante, le plomb a une vitesse d'environ 262 mètres à la seconde. Supposons que nous tirions en travers, à 35 mètres, un faisan en plein vol : le coup de fusil atteindra la ligne du vol en $\frac{35}{262} = 0{,}138$ de seconde. Mais pendant ce temps le faisan aura parcouru $18 \times 0{,}138 = 2^{m},48$. Il est donc nécessaire de tirer $2^{m},50$ en avant du faisan pour être mathématiquement sûr de l'atteindre.

coup après avoir pressé la détente, il n'a plus qu'à juger, à apprécier la distance de la pièce. C'est l'instinct complété par la pratique qui apprendra seul au tireur à déterminer cette distance, cette vitesse ; instinct et pratique apprendront peu à peu à l'œil et au doigt à obéir au cerveau et leur parfaite combinaison, leur résultante produit les tireurs qui ont poussé l'art du tir jusqu'à la presque perfection.

Non seulement on tire derrière, mais souvent on tire dessous. Porter la main gauche bien en avant, aussi loin que possible, est la seule manière de corriger ce défaut. Pour l'atténuer, il est de mode en Allemagne de plier légèrement les canons dans leur centre en relevant le bout des canons. Certains tireurs arrivent ainsi à 35 mètres à faire porter effectivement leur coup de fusil à un pied au-dessus du point visé. Je ne suis pas partisan de ce système qui a plus d'inconvénients que d'avantages.

Les armuriers arrivent encore à faire tirer le fusil un peu haut en donnant à la bande, à son point de départ de la bascule, le plus d'élévation possible et en laissant aussi enfoncée que possible l'extrémité de la bande entre les deux canons à la bouche. Ne pas se servir de hausses rapportées, ni de « mires merveilleuses ».

Indiquons encore, pour corriger le défaut de tirer dessous, le moyen préconisé par certains tireurs au pigeon et qui consiste à redresser la tombée du fusil en allongeant, par une plaque de couche rapportée, le bec de la crosse sans toucher au talon. Il peut convenir à certaines conformations d'épaules, mais ce n'est qu'un « truc » auquel ont bien vite renoncé presque tous ceux qui l'ont employé.

Conseils de prudence. — La première qualité du chasseur est *la prudence*. Il faut être d'une prudence méticuleuse, exagérée, considérer toujours un fusil comme s'il était chargé, même au râtelier d'armes, et apprendre à le manier avec adresse et confiance, tout en conservant une prudence absolue, infaillible. A la chasse, on ne pardonne pas à un débutant le fait même d'épauler un fusil dans la direction de quelqu'un ; les seules qualités par lesquelles il se recommandera à ses aînés seront la prudence, le sang-froid dont il fera preuve et la manière dont il restera *maître de lui* pendant toute une journée de chasse. S'il ne peut maîtriser son émotion au moment où le gibier se lève, s'il se laisse emballer, emporter par son ardeur, il ne pense plus qu'à son gibier et son unique préoccupation est de le tuer. Il perd alors la notion de tout ce qui l'entoure, il ne pense qu'à lui-même, ne voit que son fusil ; il est hypnotisé par la pièce qu'il veut tirer, il la suit avec son fusil qui tourne avec elle ; il ne voit plus rien et n'a pas conscience qu'il vise ainsi ses voisins, les batteurs ou même son chien. Il ne faut tirer la pièce que lorsqu'elle est bien en clair, loin de tout chasseur et de tout chien, et la tirer vite pourvu qu'elle soit à portée. Est-elle trop près? Il faut laisser son fusil abaissé ou horizontal, immobile jusqu'au moment où l'on juge la pièce suffisamment loin ; jamais et sous aucun prétexte il ne faut la suivre avec son fusil, en invoquant l'excuse de la mieux viser pour mieux la tirer! On ne devient jamais un habile ni un élégant tireur si on ne prend pas l'habitude de tirer la pièce au

moment même où le fusil arrive à l'épaule, c'est-à-dire si on ne *place pas son coup* immédiatement là où l'on veut et où l'on doit tirer la pièce.

La plupart des accidents de chasse sont occasionnés par les *suiveurs*, et si, par surcroît, le suiveur a l'habitude de tirer avec un œil fermé, il augmente encore les chances qu'il a de causer un accident.

Les règles immuables de la chasse n'ont d'autre but que d'assurer la sécurité de tous, et, si l'on ne s'y conforme pas, on est bien vite considéré comme un « fusil chaud », pour ne pas dire dangereux et frappé d'un ostracisme bien mérité par tous les propriétaires de chasses. Un tireur ambitieux n'est jamais un tireur prudent, et la plus belle journée de chasse devient un supplice quand il faut sans cesse songer à sa propre sécurité ou à celle de ses invités, de ses batteurs ou de ses gardes.

Premières armes. — Un peu plus tard, notre jeune tireur pourra être autorisé à chasser seul au chien d'arrêt, et tant qu'il sera ardent, c'est-à-dire imprudent, il devra toujours sortir seul, accompagné de son fidèle Mentor qui devra le surveiller attentivement depuis le moment du départ, quand il chargera son fusil en partant, jusqu'à l'heure du retour quand il retirera ses cartouches.

Sur le terrain de chasse, le débutant apprendra qu'il doit toujours décharger son fusil, pour éviter un départ accidentel, chaque fois qu'il aura à traverser une haie, à franchir un mur, à sauter un fossé, ou qu'il se trouvera dans un endroit où son pied peut glisser, et qu'il doit agir ainsi non seulement pour sa sécurité personnelle, mais pour celle de ses compagnons de chasse. Malgré toutes sûretés, malgré toute prudence, un fusil chargé peut toujours partir, et il est si simple, si facile d'enlever ses cartouches !

En marchant en ligne, il ne faut jamais diriger son fusil sur son voisin de gauche, quand on est droitier. C'est le voisin de droite qui est menacé par les gauchers. La meilleure manière de porter son fusil en action de chasse est de le porter sur l'épaule, en le tenant de la main droite, par la poignée, aussi verticalement que possible, de façon à être plus facilement prêt à tirer. Quand les chasseurs sont réunis, cette manière présente l'inconvénient que deux fusils tenus ainsi par plusieurs tireurs peuvent se heurter, et dans ce cas, mieux vaut porter le fusil sous le bras, le canon reposant sur l'avant-bras et toujours dirigé du côté du sol.

Non seulement il ne faut jamais épauler son fusil dans la direction de personne, mais encore ne doit-on jamais tirer dans la direction d'une haie, d'un buisson ou d'un couvert élevé, tels que maïs, topinambours, osiers, etc., derrière lesquelles il peut y avoir un homme ou un animal caché à votre vue.

Si le chien tombe en arrêt, le mentor conduira son élève sur la pièce en lui recommandant de faire tous ses efforts pour maîtriser son émotion, son excitation naturelle et pour éviter toute précipitation en tirant la pièce au moment où elle partira. L'excitation et la précipitation sont deux défauts absolument incompatibles avec un tir régulier et prudent.

Pour commencer, si plusieurs oiseaux partent à la fois, notre débutant doit apprendre à choisir l'oiseau qui lui offre le coup le plus facile, le plus sûr en quelque sorte.

Puis il choisira son premier oiseau, de façon à avoir le plus de facilité possible pour en tirer un autre de son second canon, et ainsi progressivement il

arrivera à la conception qu'il faut toujours tirer deux oiseaux sur plusieurs partant à la fois, sans blesser les autres.

Enfin, il apprendra à tirer l'oiseau le plus éloigné et le moins facile de son premier coup, afin de se conserver le coup le plus sûr pour son second canon (1).

Il saura qu'un vrai chasseur ne doit jamais lâcher un coup de fusil dans un paquet d'oiseaux, dans le tas, comme on dit vulgairement. Neuf fois sur dix, il n'en tombe aucun, et bien souvent on blesse inutilement des oiseaux perdus pour la chasse.

Dès qu'il ne sera plus en action de chasse, il retirera les cartouches de son fusil. Ne pas se contenter de basculer son hammerless en y laissant les cartouches, ou d'abaisser les chiens, s'il a un fusil à chiens : une pièce de gibier peut partir ; on peut avoir la tentation de tirer, et la précipitation mise à refermer le fusil ou à réarmer les chiens a causé plus d'un accident. Même au repos, avoir soin de toujours tenir correctement son fusil. Que les canons ne soient jamais dirigés de façon à pouvoir blesser ou risquer de blesser une personne ou un animal. Le chasseur qui porte son fusil d'une façon imprudente lorsqu'il n'est pas chargé fera de même lorsqu'il le sera. Tout le plaisir des réunions de chasse est basé sur une prudence et une confiance réciproques.

Quand, enfin, le jeune chasseur sera autorisé à chasser avec plusieurs personnes, il faut, autant que possible, le placer à côté d'un chasseur expérimenté. Il devra alors observer attentivement, se persuader qu'il trouvera toujours quelque chose de nouveau à apprendre de son ancien ; et il arrivera ainsi à retenir peu à peu les règles traditionnelles, innombrables, mais non écrites, de la chasse. Il comprendra mieux quels sont les oiseaux qui lui appartiennent : ceux qu'il a le droit, et ceux qu'il n'a pas le droit de tirer. Il verra qu'il ne peut tirer que le gibier qui se lève devant lui, ou plus près de lui que de tout autre tireur ; qu'en aucun cas il ne doit couper son voisin, c'est-à-dire tirer devant lui.

L'ambition à la chasse gâte tout le plaisir d'une partie ; si un jeune tireur commence à couper ses voisins ou s'il a cette réputation, tout le monde le fuit ou ne pense qu'à rentrer. Pareil accident vous arrive-t-il ? faites des excuses immédiates, dites que vous avez tiré par erreur, ou que votre voisin ayant blessé la pièce, vous avez cru devoir l'arrêter. Si vous coupez, vous justifiez des représailles ; et si le coupé, bon tireur, n'est pas indulgent, il n'aura de repos que lorsqu'il vous aura rendu la pareille. Non content de le faire une fois, il continuera peut-être toute la journée jusqu'à ce qu'il considère son amour-propre blessé comme pleinement satisfait ; et si le hasard, plus tard, vous fait de nouveau son voisin, vous serez gênés mutuellement et ne saurez plus ni l'un ni l'autre sur quelles pièces vous pouvez ou non tirer.

Notre jeune conscrit apprendra, en regardant les anciens, qu'il y a deux manières bien distinctes de tuer une pièce de gibier : l'une qui consiste à tuer la pièce n'importe comment, l'autre à la tuer proprement, à tuer net. C'est cette dernière seulement que pratique le vrai chasseur. Il faut aussi bien regarder où tombe la pièce, pour qu'elle soit facile à retrouver.

(1) C'est pourquoi il peut sembler paradoxal, mais il serait plus logique pour la chasse, quand on a un canon choked et l'autre lisse, d'avoir le choked à droite puisque c'est le canon avec lequel en battue on tire en général la pièce la plus difficile et la plus éloignée, le canon gauche étant réservé à l'oiseau le plus facile et dans bien des cas la pièce manquée se rapprochant du tireur pour le second coup. — Au tir aux pigeons, au contraire, à moins que l'oiseau ne revienne sur le tireur, on tire toujours le second coup plus loin que le premier, et c'est l'explication de l'habitude qu'on a prise d'avoir le canon gauche plus choked que le droit, ou seul choked.

Il ne faut pas tirer trop près : le gibier est broyé par le plomb et si abîmé qu'il ne peut être d'aucune utilité. S'il ne faut pas tirer trop près, il ne faut pas non plus tirer trop loin ; dans ce cas, neuf fois sur dix on blesse le gibier, qui est perdu pour tout le monde, et qui va crever au loin d'une mort bien inutilement cruelle.

On ne devrait jamais manquer une pièce de gibier quand elle est à belle portée et qu'elle offre un coup facile. Sur les oiseaux, sur le gibier en travers, il faut toujours chercher à les frapper dans la tête ou dans le cou. Que de chasseurs n'y pensent jamais, même lorsqu'ils ont à faire un coup d'enfant!

Éclatement des canons. — Si l'on tombe, si on glisse, jeter toujours un coup d'œil dans l'intérieur des canons; bouchés par de la terre, de la mousse, de la neige, ils éclateront presque à coup sûr et le moindre mal sera de les voir boursoufler. On devrait toujours aussi, au début de la chasse, vérifier l'intérieur de son fusil; un domestique, un chargeur, un garde ont pu y laisser un chiffon, un accessoire de nettoyage dont la présence peut provoquer la boursouflure, la déchirure ou l'éclatement des canons.

Dans le même ordre d'idées, il est prudent, lorsque l'on a tiré de suite plusieurs cartouches dans le même canon, de vérifier la cartouche laissée dans l'autre canon, et non tirée. Sous l'influence du recul, des vibrations produites par le canon tiré, la cartouche non tirée peut se dessertir, la bourre en glissant s'arrêter dans le canon et le faire éclater ou boursoufler si l'on vient à tirer le second coup.

Il y a aussi un véritable danger pour un chasseur à se servir tantôt de 20, tantôt de 12. L'inadvertance, la distraction d'un chargeur ou même du tireur, si une cartouche calibre 20 se trouve mélangée à des cartouches calibre 12, a occasionné déjà bien des accidents. La cartouche calibre 20 tombe dans un 12 assez loin dans le canon pour que, ne la voyant pas, on croie n'avoir pas chargé, et qu'on introduise une nouvelle cartouche calibre 12 qui provoque l'éclatement de l'arme (accident arrivé au duc de Luynes, à M. Hubert-Debrousse, etc.).

DES CHARGEURS

Le chasseur est responsable de son chargeur. Si le maître est prudent, le serviteur le sera; le tireur ne saurait exiger assez de prudence de son chargeur.

Il faut lui répéter sans se lasser les mêmes recommandations et être impitoyable pour la plus légère infraction commise.

Les chargeurs doivent apprendre à ne jamais diriger le canon du fusil, chargé ou non, dans la direction d'une personne, soit qu'ils portent le fusil derrière leur maître, soit qu'ils le chargent, soit qu'ils le passent à leur maître.

Ils doivent toujours basculer le fusil en tournant le dos au chasseur : pour le fermer, ils doivent remonter la crosse sur les canons et ne jamais relever les canons sur la crosse. Pour cela, ils doivent toujours conserver les canons dirigés sur le sol, de sorte que si le coup, par suite d'un accident quelconque, vient à partir, il ne peut blesser personne.

Si le chasseur n'a tiré qu'un coup, il ne doit jamais passer le

1° Le chasseur est prêt à tirer, le chargeur place les cartouches dans les canons du second fusil.

2° Le chasseur vient de tirer, le chargeur ferme le fusil.

fusil, encore chargé d'un coup, tout armé, au chargeur; dans ce cas, le chasseur doit ou recharger lui-même, ou baisser le chien, s'il a un fusil à *chiens*, ou pousser le verrou de sûreté, s'il a un hammerless.

Jamais, en règle générale, le chargeur ne doit passer au chasseur la fusil tout armé, prêt à partir. Un chasseur très expérimenté avec un chargeur absolument sûr pourra peut-être enfreindre cette règle; mais encore ne devrait-il le faire que dans des cas exceptionnels, pour pouvoir, par exemple, servir plus rapidement dans un bouquet

3° Le chargeur se tient prêt à donner le fusil rechargé au chasseur.

de perdreaux ou de faisans, et faire rendre à sa place de battue tout ce qu'elle peut donner. Il faut alors pouvoir se reposer entièrement sur la prudence de son chargeur, car c'est lui confier sa vie que de le laisser tenir un fusil tout armé derrière soi (1).

Si un chasseur est assez imprudent pour avoir des hammerless sans sûreté automatique, c'est-à-dire se mettant à la sûreté dès le

(1) C'est ainsi qu'est arrivé l'accident du général Brugère dans les tirés de Rambouillet; le général, qui se servait de fusils à chiens, voulait qu'on les lui passât tout armés. Son chargeur, un garde forestier qui relevait de maladie, le suivait dans le dernier layon de droite où il était placé. A un moment donné, le garde glissa, tombant derrière le général; l'un des deux coups partit et atteignit le général dans la hanche presque à bout portant.

moment où l'on actionne le levier pour recharger, il faut l'empêcher de se servir de ces deux fusils, quelle que soit la prudence de son chargeur. Sans nombre sont les accidents causés par la faute des chargeurs distraits ou maladroits qui tiennent mal leurs fusils ou qui les ferment dans la direction de leur maître ou de ses voisins.

4° Comment on doit changer de fusil.

Les chasseurs perdent souvent beaucoup de temps par la manière dont ils changent de fusil. Le chargeur doit se tenir en arrière, un peu à droite du chasseur. Dès qu'il a tiré, le chasseur doit, en le tenant verticalement, passer son fusil déchargé de sa *main droite* dans la *main gauche* du chargeur. Le chargeur, simultanément, doit, en le tenant verticalement, remettre de sa *main droite* le second fusil dans la *main gauche* de son maître, — et celui-ci doit le saisir de la *main gauche* à la hauteur habituelle de sa prise de main, de façon que cette dernière n'ait pas besoin d'être modifiée en épaulant. Dans un bouquet, le chargeur ne doit plus s'occuper du gibier ; il doit concentrer toute son attention sur la manière dont il charge, aussi vite que possible, sans précipitation, et sur la régularité avec laquelle il doit faciliter le changement de fusil.

Il faut se donner la peine de vérifier soi-même l'éducation de son chargeur, sortir avec lui et l'exercer au changement des fusils pour qu'il acquière la rapidité et la sécurité indispensables.

THÉORIE DU TIR DE CHASSE

Avant de parler du tir de chasse en général devant soi ou en battue, nous allons passer en revue et résumer les différents coups qui peuvent se présenter au chasseur, en indiquant théoriquement la façon dont il doit tirer chacun d'eux. (Voir le tableau, pages suiv.)

Tir par terre. — Si le tireur tire par terre une pièce de gibier arrêtée, immobile, il doit viser l'endroit où la pièce touche le sol, si elle est à belle portée, les pattes d'un oiseau, par exemple (nº 1).

Mais si la pièce est à l'extrême portée, il faut bien la couvrir, c'est-à-dire tirer un peu au-dessus (nº 2).

Sur un lièvre ou un lapin fuyant droit devant lui, le chasseur doit tirer en avant et au-dessus (nº 3).

Sur un lapin ou un lièvre venant sur lui, le chasseur doit tirer en avant et par conséquent au-dessous (nº 4).

Sur des lapins ou des lièvres en travers, le tireur doit tirer devant, soit à droite, soit à gauche, suivant la direction de l'animal, pour que celui-ci arrive en quelque sorte dans le coup.

Tir au vol. — Au vol, tous les coups, sauf celui où l'oiseau arrive ou file droit devant le fusil, suivant une ligne parfaitement horizontale, doivent toujours être visés en avant de l'oiseau.

Si l'oiseau vole droit devant le tireur, suivant une ligne absolument horizontale, il suffit de tirer le dos ou la tête de l'oiseau, à le couvrir, en ayant toujours une tendance à relever le coup à mesure que l'oiseau s'éloigne (nº 5). Remarquons en passant que si le tireur se trouve placé en contre-bas, alors même que l'oiseau s'éloigne de lui presque horizontalement, il devra tirer légèrement en avant, c'est-à-dire dessous. De même, si l'oiseau s'éloigne du tireur suivant une ligne parallèle au-dessus de l'horizontale, il faut le tirer devant, c'est-à-dire dessous (nº 6).

Si l'oiseau file devant le tireur, au-dessous de l'horizontale, en rasant le sol ou les couverts, le tireur devra tirer devant et au-dessus (nº 7).

Si l'oiseau arrive droit sur le tireur, suivant une ligne absolument horizontale, il suffit de le tirer en plein et de ne pas le tirer trop loin (en particulier la grouse), le plomb dans ces conditions glissant sur les plumes et ne tuant l'oiseau que s'il le touche dans la tête ou s'il brise une aile (nº 8).

Sur l'oiseau qui arrive droit sur le tireur, bien au-dessus de l'horizontale, il faut tirer devant; un peu moins devant s'il est tiré loin en avant; d'autant plus devant qu'il sera plus haut en l'air et qu'il se rapprochera du tireur (nºs 9 et 10).

Si l'oiseau arrive droit sur le tireur suivant une ligne au-dessous de l'horizontale, soit de par son vol, soit de par la position dominante du tireur, il faut le tirer devant, mais au-dessous, et se méfier dans ce cas seulement de tirer trop haut, pour ne pas passer au-dessus (nº 11).

Si les oiseaux dépassent la ligne des tireurs, le tireur doit tout d'abord faire un demi-tour complet, c'est-à-dire faire face en arrière. Si l'oiseau, passant juste auprès de lui, s'éloigne suivant une ligne absolument horizontale, il doit viser le dos ou la tête, en relevant le coup s'il tire un peu loin (nº 12).

Si l'oiseau passe au-dessus de lui, il doit le tirer devant et dessous; ce coup est facile en général, parce qu'on voit mieux l'oiseau et que le plomb pénètre plus facilement sous les plumes (nº 13).

Si l'oiseau vole bas, au contraire, il faut le tirer devant et bien au-dessus. Ce coup semble plus difficile que le précédent, parce que l'oiseau vole au-dessous de la ligne de mire et se trouve caché par le canon du fusil (nº 14).

Sur l'oiseau qui passe à angle droit, c'est-à-dire qui vole en travers, il faut tirer bien devant; s'il vole bas, se méfier de ne pas mettre trop haut. L'œil, dans ces conditions, a toujours une tendance à passer trop au-dessus des ca-

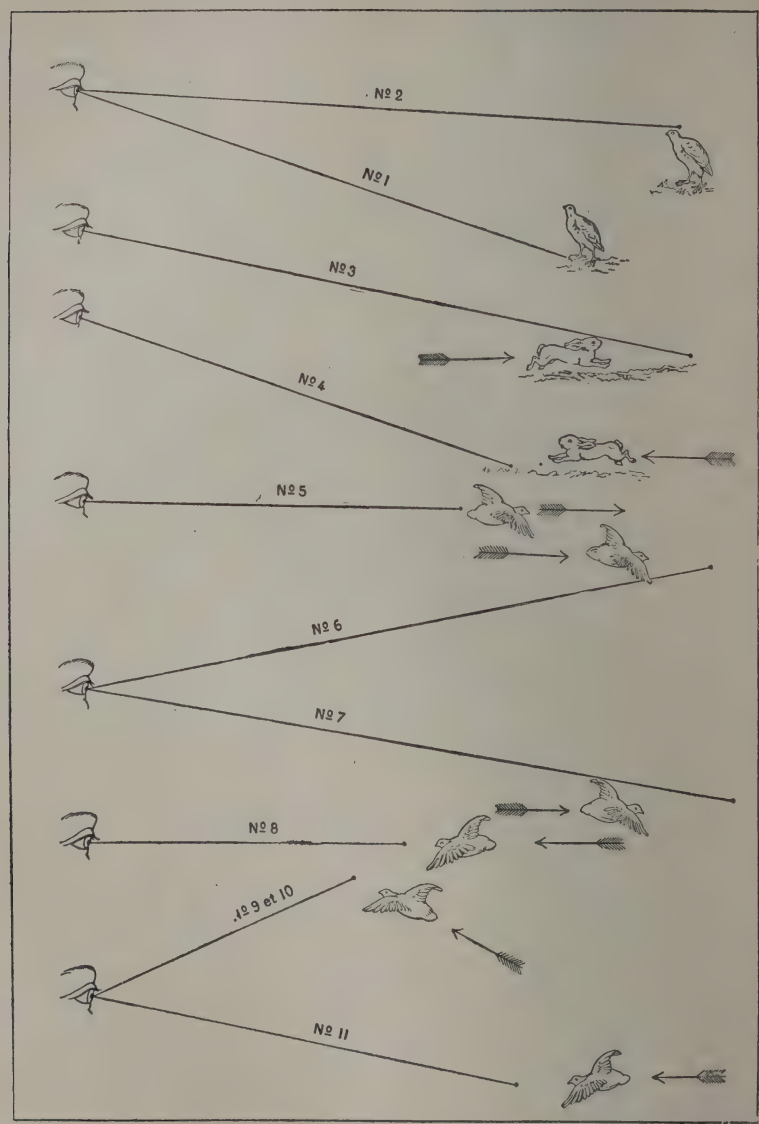


Tableau des différents coups qui peuvent se présenter.

nons, et si l'oiseau a une tendance à baisser, il reste au-dessous du coup. Sur la gauche, le coup est facile, le tireur se déplaçant facilement et naturellement de ce côté (nº 15).

Mais si l'oiseau traverse à droite, le côté le plus difficile pour le droitier,

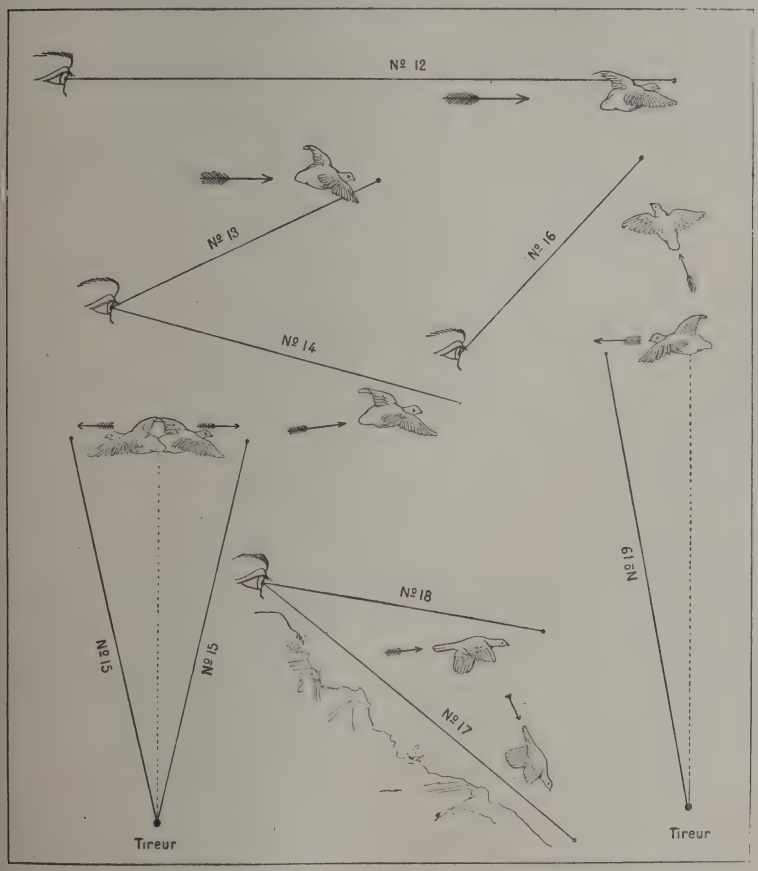


Tableau des différents coups qui peuvent se présenter (*suite*).

il faut que le tireur fasse franchement un demi à droite en déplaçant le pied gauche, pour prendre l'oiseau bien devant. Il aura ainsi bien plus de facilité pour doubler de son second coup, s'il a manqué du premier.

Remarquons, en passant, que l'avantage du fusil donne plus de facilité au tireur sur le gibier passant en travers de gauche à droite, ou s'éloignant du

tireur en obliquant à droite. Mais l'avantage tend à désavantager le tireur sur le gibier traversant de droite à gauche ou s'éloignant de lui en obliquant à gauche; et si l'avantage est exagéré, il gênera beaucoup le tireur pour les coups très haut en l'air, quand le gibier arrivera au-dessus de sa tête ou s'éloignera de lui suivant une ligne droite.

Sur l'oiseau loin, en travers, il faut tirer très devant et pas mal au-dessus, à cause de la distance et de la trajectoire du plomb (nº 16). En travers, on *tue* généralement plus loin que devant soi, le plomb arrivant avec plus de force, plus de choc, sur l'oiseau qui traverse que sur celui qui suit la même direction que le coup de fusil.

Sur un oiseau montant, il faut tirer devant et par conséquent très au-dessus de l'oiseau. Pour ce coup, on ne se rend en général pas bien compte de la vitesse avec laquelle l'oiseau s'élève, et on est aussi beaucoup plus tenté de tirer en plein sur l'oiseau. C'est la faute que commettent en général les jeunes tireurs sur le faisan qui s'élève en chandelle devant eux ; neuf fois sur dix leur coup arrive dans la queue.

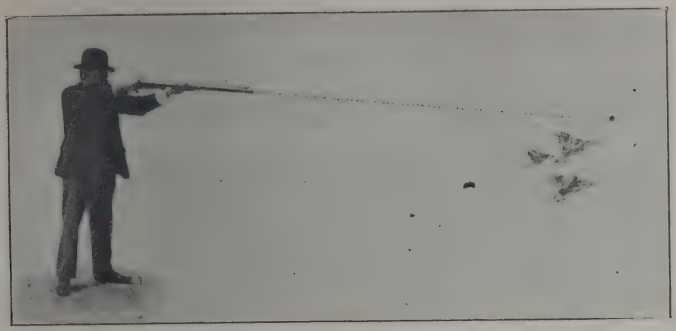
Si l'on se trouve placé en haut d'une colline, l'appréciation de la vitesse et de la distance est encore plus difficile pour les oiseaux qui ont dépassé la ligne et qui volent en descendant la pente de la colline, ou en filant droit au-dessous du tireur, et pour bien exécuter les coups qui suivent il faut autant de vitesse que d'habileté.

Si l'oiseau descend la pente de la colline en suivant une ligne droite, le tireur devra pour tirer devant le tirer légèrement en dessous (nº 17). Toujours en dessous, mais bien à droite ou bien à gauche, si l'oiseau s'éloigne suivant une direction oblique. Si l'oiseau traverse la vallée, suivant une ligne horizontale, le tireur qui le domine doit tirer bien devant et bien au-dessus (nº 18).

Un coup qui se présente assez souvent en battue, et surtout en battue de faisans, est le coup perpendiculaire, juste au-dessus de la tête du tireur, le coup dit « du roi » (nº 19). Nous avons dit déjà que le plomb pénètre d'autant mieux dans l'oiseau que celui-ci a dépassé la ligne, et cette remarque donne précisément l'angle le plus avantageux pour le coup du roi. Il faut se pencher bien en arrière, légèrement au delà de la verticale, en portant le poids du corps sur la jambe droite, et lâcher la détente dès que l'oiseau aura dépassé la perpendiculaire. Le tireur a généralement une tendance à prendre l'oiseau avant qu'il ne soit arrivé au-dessus de sa tête, et souvent alors sur des perdreaux ou des faisans déjà très hauts, venant de très loin, et emportés par le vent à toute vitesse, le plomb glisse sur les plumes sans les arrêter.

TIR DEVANT SOI

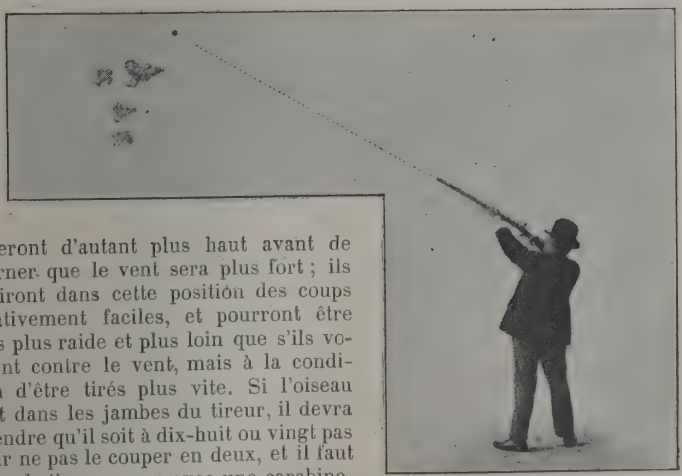
Perdrix. — La chasse du perdreau devant soi au chien d'arrêt est la reine des chasses pour les chasseurs qui mettent au-dessus des joies et des difficultés du tir le plaisir, très grand d'ailleurs, de voir le travail de leurs chiens. Mais, en général, le gibier au chien d'arrêt offre des coups de fusil faciles qui ne réclament que peu d'adresse. Chaque règle a ses exceptions, et la chasse au chien d'arrêt, dans un pays sauvage où le gibier n'est pas « intensif », en Sologne, par exemple, constitue un sport délicieux.



Perdreaux se levant devant le chasseur.

Quand le chien est en arrêt, le chasseur doit s'approcher suivant une direction opposée à celle dans laquelle il veut faire envoler les perdreaux, en n'oubliant pas que s'il marche à bon vent il approchera plus facilement le gibier et que les oiseaux seront plus faciles à tirer que s'il a le vent dans le dos.

Les perdreaux s'élèvent en général contre le vent, qui leur sert, en quelque sorte, de point d'appui pour augmenter la force de leur vol en quittant le sol. S'ils continuent leur vol contre le vent, ils rasent en général le sommet des couverts et ne présentent au tireur que le dos ou la queue ; s'ils tournent pour voler avec le vent, ils seront un instant comme immobiles au moment où ils changent de direction et resteront exposés de face au coup de fusil. Ils s'élèveront d'autant plus haut avant de tourner que le vent sera plus fort ; ils offriront dans cette position des coups relativement faciles, et pourront être tués plus raide et plus loin que s'ils volaient contre le vent, mais à la condition d'être tirés plus vite. Si l'oiseau part dans les jambes du tireur, il devra attendre qu'il soit à dix-huit ou vingt pas pour ne pas le couper en deux, et il faut alors le tirer comme avec une carabine.



Perdreaux passant en s'élevant devant le chasseur.

Si l'on chasse en ligne devant soi, il faut faire bien attention à ne jamais dé-

passer la ligne et à ne jamais rester en arrière, de façon à ne pas s'exposer soit à envoyer, soit à recevoir du plomb. Tenir toujours son fusil soit sur l'épaule, soit à deux mains, le canon bien en l'air ; jamais horizontal, ni de côté, de manière à badigeonner ses voisins avec le bout des canons.

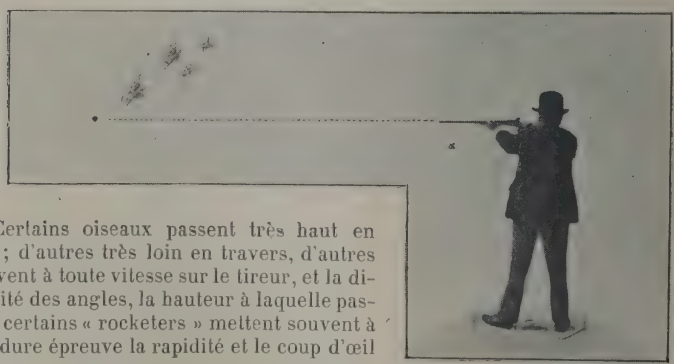
Quand les perdreaux ne s'enlèvent qu'au moment où la ligne va les dépasser, ils ont presque toujours une tendance à forcer en arrière, au-dessus de la ligne. Dans ce cas, le chasseur froid, expérimenté, ne doit pas se presser ; il sait qu'il a tout le temps de tirer ses deux coups avant que la compagnie soit hors de portée ; il attendra que les oiseaux, passant au-dessus de lui, se présentent à la bonne distance, sous le meilleur angle, et, choisissant ses coups, il tirera bien devant ses deux oiseaux, qui tomberont le premier à environ 20 mètres et le second 25 mètres derrière lui.

A l'ouverture, on doit tirer le perdreau avec du plomb 8 ; en avançant dans la saison, se servir de plomb 7 ou 6.

TIR DE BATTUE

Malgré ses détracteurs, la battue est incontestablement la vraie manière de pratiquer la chasse à tir. C'est à la battue qu'on doit l'art du tir, c'est-à-dire la manière de tuer le gibier à plumes de la façon la plus élégante, en exigeant du tireur le maximum d'adresse et en lui donnant aussi le maximum de satisfaction. La battue est aussi la plus « sport » de chasses, en ce sens qu'elle laisse aux oiseaux bien plus de chances d'échapper au plomb et qu'on blesse bien moins de gibier en battue que devant soi. C'est une erreur de croire que le tir de battue soit un tir facile, et tel fusil régulier ne manquant presque jamais la pièce partant devant lui sera tout surpris à sa première battue de manquer l'un après l'autre des oiseaux même faciles.

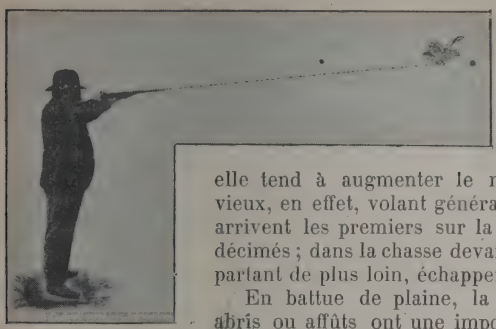
La battue offre des coups bien plus variés que la chasse devant soi.



Perdrix arrivant par-dessus la tête du chasseur et volant en baissant devant lui.

Certains oiseaux passent très haut en l'air ; d'autres très loin en travers, d'autres arrivent à toute vitesse sur le tireur, et la diversité des angles, la hauteur à laquelle passent certains « rocketers » mettent souvent à une dure épreuve la rapidité et le coup d'œil du tireur. La battue permet aussi de chasser avec un bien plus grand nombre de fusils.

Battue de plaine. Tir du perdreau. — Si



Perdrix traversant horizontalement devant le chasseur.

paradoxal que cela puisse paraître, la battue, en particulier la battue de perdreaux, est bien plus conservatrice, bien moins destructive que la chasse devant soi. Sur une plaine, elle tend à augmenter le nombre des perdreaux ; les vieux, en effet, volant généralement en avant des autres, arrivent les premiers sur la ligne et sont plus sûrement décimés ; dans la chasse devant soi, au contraire, les vieux partant de plus loin, échappent presque toujours au fusil.

En battue de plaine, la hauteur et la position des abris ou affûts ont une importance capitale ; ils doivent être assez élevés pour cacher le tireur, mais il faut qu'il puisse voir et tirer au-dessus tout en se tenant debout, tout à fait contre l'affût, pour rester bien caché. Souvent vous voyez un vétéran de la battue, son couteau à la main, coupant, arrachant ou cassant quelques branches de son abri naturel ou artificiel, qui peuvent gêner ou son tir ou les mouvements de son fusil. — Son exemple est bon à imiter.

Si les abris sont trop hauts pour voir par-dessus, les chasseurs sont obligés de se placer suffisamment en arrière pour voir les oiseaux qui arrivent en avant ; on court alors le risque d'être aperçu par les oiseaux assez tôt pour qu'ils puissent forcer les rabatteurs sans être tirés, surtout quand ils sont amenés contre le vent. L'abri idéal est la haie naturelle ou un rideau d'arbres. Les oiseaux prennent trop tard connaissance des chasseurs pour avoir le temps de changer la direction.

La distance à laquelle on doit se placer en arrière dépend évidemment de la hauteur des abris. La ligne des tireurs doit rester aussi droite que possible ; rien n'est plus gênant et plus ennuyeux de ne pouvoir tirer, soit devant soi, soit en arrière de la ligne sur des oiseaux se présentant sous un angle assez aigu, à cause de la mauvaise position de ses voisins ou de leurs chargeurs.

En battue de plaine, surtout, il faut se placer de suite au poste qui vous est assigné ; ne pas causer, ne pas se promener en long et en large et rester attentif, l'œil et l'oreille tendus, tout prêt à tirer la première pièce qui se présente. Il faut toujours se placer d'aplomb ; si le terrain ne s'y prête pas, il faut autant que possible laisser alors le pied gauche plus bas que le pied droit pour amortir le recul du fusil.

C'est peut-être en battue de plaine, en battue de perdreaux qu'il se produit le plus d'accidents, et qu'il y a principalement le plus d'yeux crevés. Les « suiveurs » sont terribles en plaine.

Le chasseur ne doit jamais tirer qu'en avant ou en arrière de la ligne, ou en l'air sous un angle très aigu par rapport à lui-même.

Si l'oiseau traverse la ligne, le tireur doit faire face en arrière après avoir désépaulé, et ne remonter le fusil à l'épaule que lorsqu'il s'est complètement retourné. Il ne doit sous aucun prétexte faire passer le canon de son fusil à la hauteur de son voisin. Le système qui consiste à suivre l'oiseau, ne fût-ce qu'une seconde, dans la direction d'un voisin est impardonnable. Le moindre accident peut faire partir la détente un peu trop tôt ou un peu trop tard, et causer involontairement la perte d'un œil ou autre blessure grave.

Lunettes de cristal contre les accidents. — En Angleterre, beaucoup de chasseurs portent pour la battue de perdreaux des lunettes de cristal très épais et partant fort lourdes ; les unes sont bombées et viennent se placer suivant la forme de l'œil dans l'arcade sourcilière ; les autres sont articulées avec deux verres à angle droit pour protéger l'œil, à la fois de face et de côté. J'avoue n'en être pas partisan. Outre que leur poids les rend insupportables, j'estime qu'elles sont inutiles. Des lunettes ordinaires sont suffisantes pour protéger l'œil contre un plomb de ricochet, et si le coup de fusil vous arrive en plein, ces lunettes de chasse sont brisées et ne peuvent par conséquent protéger l'œil du chasseur, qui a d'ailleurs bien des chances d'être tué si le coup est tiré suffisamment près pour briser ce blindage de cristal.

Doublé de perdreaux et quadruplé. — Le chasseur doit toujours chercher, lorsque les perdreaux arrivent droit sur lui, à faire son doublé devant, non seulement parce que sous cet angle les oiseaux sont plus faciles à tirer, mais parce qu'il aura ainsi la possibilité de changer de fusil suffisamment à temps pour tenter le doublé derrière lui. Pour arriver à ce résultat, il doit tirer loin en avant, afin que les deux oiseaux tombent autant que possible devant lui, et ne jamais dans ce cas regarder s'il a tué le premier oiseau, mais tirer le second sans s'occuper du premier. En réalité, le tireur exercé a le sentiment qu'il a tué ou manqué dès qu'il a pressé la détente.

Si le chasseur juge que la ligne est trop rapprochée de la haie pour pouvoir lui permettre de prendre deux oiseaux en avant, il faut alors n'en tirer qu'un, le plus vite possible, et changer immédiatement de fusil pour chercher à réussir le doublé en arrière (1).

La vitesse des perdreaux en battue s'ajoutant souvent à la force du vent, fait qu'ils sont très rapidement hors de portée, et la moindre hésitation entraîne un retard qui fait que le chasseur ne tirant plus dans le temps ni à la distance voulus culotte l'oiseau de ses deux coups.

Quand plusieurs oiseaux passent ensemble à égale distance de deux fusils, tous deux peuvent les tirer, et c'est un hasard bien malheureux quand ils tirent tous deux précisément les mêmes.

Comme exemple de ce que peuvent faire deux chasseurs dans cet ordre d'idées, je citerai l'exemple suivant qui n'a rien d'emprunté aux mémoires du baron de Crac.

En battue de perdreaux, deux bons fusils étaient placés dos à dos, le dos à une remise trop élevée pour pouvoir tirer devant, et servaient les perdreaux qui leur arrivaient par-dessus la remise, l'un à droite, l'autre à gauche. A un moment donné, une compagnie de sept perdreaux passa par-dessus leur tête, emportée par le vent. L'un des chasseurs tua de son premier fusil deux oiseaux, pendant que l'autre en faisait autant, et des quatre coups de leurs seconds fusils ils tuèrent les trois autres perdrix, ayant eu soin de ne tirer chacun que la moitié des oiseaux de leur côté respectif.

On peut employer toute l'année le 7 pour la battue de perdreaux, mais en arrière-saison sur des perdreaux sévères mieux vaut se servir de plomb n° 6.

Tir de la grouse. — De même que le perdreau, la grouse est relativement facile à tirer devant soi, à la condition toutefois, eu égard à la difficulté du terrain de chasse, d'être tirée vite.

(1) Dans ce cas, en cherchant à faire le doublé avec son premier fusil, le chasseur aura rarement le temps de prendre son second fusil en temps utile pour tuer le troisième oiseau.

Tout ce que nous avons dit du tir du perdreau en battue peut s'appliquer au tir de la grouse. En battue surtout, quand elles sont emportées par le vent, elles passent comme des balles, et un bon tireur, même au-dessus de la moyenne, qui n'est pas habitué à la battue de grouses, aura besoin de quelques jours de pratique avant d'arriver à tuer sûrement une grouse sur trois et même sur quatre cartouches tirées. Celui qui tue en battue deux grouses sur cinq cartouches peut passer à juste titre pour un premier fusil. Il n'y a pas de tir qui apprenne mieux au chasseur la nécessité de tirer très en avant de l'oiseau. Par grand vent, il n'est pas rare de tirer le premier oiseau d'une compagnie et de voir tomber un oiseau qui venait 2 ou 3 mètres, je pourrais dire 4 ou 5, derrière l'oiseau tiré.

De même qu'en battue de perdreaux, le chasseur doit prendre bien garde à ne pas s'envoyer lui-même une grouse tirée quand l'oiseau arrive droit sur lui. Lancée à toute vitesse, une grouse peut faire, par son poids, encore plus de mal qu'un perdreau. Il y a quelques années, aux environs de Paris, un général, grand chasseur et bon tireur, fut renversé par un perdreau qu'il avait tiré arrivant droit sur son affût et resta plusieurs jours à se remettre de ce choc en pleine poitrine.

La grouse en battue est-elle plus difficile à tirer que le perdreau ? En réalité, il doit y avoir peu de différence, mais j'inclinerais plutôt à croire qu'on doit encore manquer plus de grouses que de perdreaux, j'entends les fusils très habitués à ces deux genres de battues. Tout d'abord la grouse étant plus grosse et plus lourde que le perdreau, son vol est plus rapide, à moins qu'elle ne vienne contre le vent; comme en général elle part de beaucoup plus loin, elle est aussi plus lancée et arrive à toute vitesse sur la ligne; enfin, si par sa taille elle offre plus de surface, elle est plus vigoureuse, plus fournie en plumes et par conséquent plus dure à tuer. En général la grouse vole plus droit que le perdreau, mais sa vitesse ne l'empêche pas souvent de changer la direction de son vol.

Le perdreau, au contraire, se dérobe souvent dès qu'il aperçoit le tireur, et il fait alors des crochets, ce qui est l'exception chez la grouse. Ajoutez pour le perdreau à cette difficulté de tir sur un oiseau au vol irrégulier, le gros désavantage que vous donne son arrivée *inopinée*, *par surprise*, au-dessus d'abris élevés! Tandis qu'en battue de grouses, le chasseur, confortablement installé dans sa « butt » ou sa « battery », voit admirablement tout ce qui se passe autour de lui, et l'ayant aperçue à l'horizon, peut se préparer à tirer bien longtemps avant que l'oiseau ne lui arrive. Malgré tout la grouse est presque toujours plus difficile à tirer que le perdreau, et le terrain ajoute encore à cette difficulté.

En battue de grouses, je ne crois pas qu'il faille, comme pour le perdreau, se réserver l'oiseau le plus facile pour le second coup. Mieux vaut tirer le premier qui se présente à belle, et qui souvent pourrait être hors de portée pendant que l'on en tire un plus éloigné. Il est bien difficile de faire le doublé devant sur deux grouses arrivant droit sur la même ligne ; et si l'on a la bonne fortune de le réussir, l'un des deux oiseaux au moins, sinon tous les deux, tomberont loin en arrière du tireur.

Au mois d'août, « over dogs », on peut tirer les grouses avec du plomb n° 7. Mais en battue les Anglais se servent généralement de plomb n° 5.

BATTUE DE BOIS

Tir du faisan. — Devant soi, le tir du faisan est facile, mais il faut toujours avoir soin de tirer bien au-dessus de l'oiseau. Le faisan, tout en s'éloignant, s'élève rapidement, et nous avons déjà dit que les jeunes chasseurs ont toujours une tendance à les toucher dans la queue.

Une belle battue de faisans dans le fond d'une vallée avec des oiseaux rabattus d'une pente boisée sur l'autre et passant au-dessus de la ligne des fusils après un vol de 200 ou 300 mètres, est un admirable spectacle et l'un des plus beaux sports qui existe.

Il faut du sang-froid, une grande habileté et aussi une grande habitude pour décrocher ces « rocketers », que l'on voit alors tomber raides, immobiles, les ailes repliées, comme fulgurés — ou, les ailes étendues faisant parachute, descendre lentement en girandole.

Sur des oiseaux moyens et faciles, il faut toujours s'efforcer de les tirer dans la tête ou dans le cou, pour ne pas les abîmer et aussi pour les tuer net. On a souvent, en battue de faisans, l'occasion de faire le coup « du roi » qui s'acquiert facilement avec un peu de pratique.

Être sans cesse sur ses gardes pour ne pas recevoir sur la tête un faisan foudroyé par un voisin ou par soi-même. Un magistrat distingué reçut ainsi en pleine figure, il y a quelques années, un canard tué par un de ses compagnons de chasse; il fut renversé, étourdi, comme assommé par le choc.

Si les faisans, arrivant du sommet d'une colline ou par-dessus des futaies très élevées, suivent une ligne droite, il est plus facile de les atteindre que lorsqu'ils décrivent une courbe ou volent selon une direction plus ou moins oblique. Le point à viser se trouve alors plus difficile à déterminer et à apprécier instantanément.

Pour les battues de faisans difficiles, le plomb n° 5 doit être préféré au 6.

Au bois, l'habitude de suivre avec le fusil est plus dangereuse qu'en plaine. Les suiveurs au bois manquent souvent parce que leur coup est arrêté par un tronc d'arbre ou une branche, et ils s'exposent ainsi à saler à chaque instant leurs voisins par des plombs de ricochet.

Lorsque le bois est fourré, il faut bien examiner son champ de tir en face de la place qui vous est assignée. Il faut se faire des « repères », des coulées de tir et s'interdire de tirer dans toute autre direction. Il faut être sûr de l'endroit où l'on envoie son coup de fusil, bien observer le clair, la coulée où l'on croit pouvoir tirer sans danger. Il faut se tenir le ventre au bois, rester aussi immobile que possible, tenir son fusil à deux mains et n'épauler, ne tirer que lorsque le gibier, même déjà aperçu, arrive dans la « zone de sécurité » qu'on s'est imposée. Si vous manquez ou si vous blessez, ne suivez jamais, mais désépaulez pour doubler si cela est nécessaire.

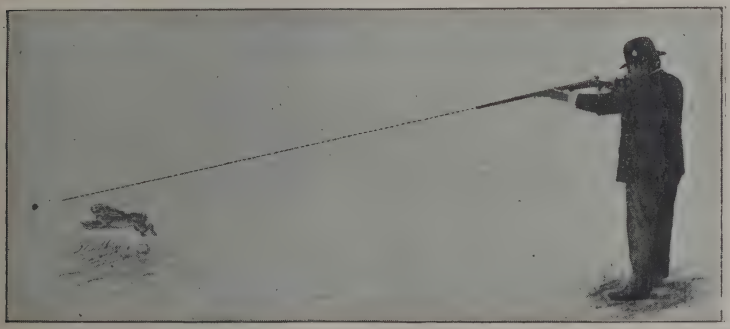
Quand, entre deux tireurs, ou devant eux suivant des angles très aigus par rapport à tous les deux, il y a des arbres élevés avec de longues branches étendues, tels que certains chênes, des ricochets sont toujours à craindre, alors que le chasseur croit tirer sous un angle absolument sûr. Un ou plusieurs plombs peuvent ricocher sur une branche et aller crever l'œil d'un voisin.

Quand le terrain est accidenté et que les batteurs à la fin de la battue

marchent soit en descendant, soit en montant vers les chasseurs, les angles sous lesquels on peut tirer deviennent encore plus aigus. Si les rabatteurs viennent plus haut que les tireurs, ceux-ci ne doivent tirer les oiseaux que presque au-dessus de leur tête ; s'ils montent vers les chasseurs, s'interdire absolument de tirer tout gibier à poil en avant de la ligne. Dans tous les cas d'ailleurs, dès que les batteurs arrivent près de la ligne des tireurs, ne plus tirer qu'en arrière.

Lièvre ou lapin s'éloignant du chasseur.

Tir du lièvre. — En tirant un lièvre, l'unique préoccupation du chasseur doit être de ne pas le blesser. Il va de soi qu'il en doit être de même pour



Lièvre ou lapin traversant devant le chasseur.

tout gibier, mais, étant donnée sa taille, le lièvre est plus exposé à être atteint par le plomb. Tirer un lièvre de loin et surtout quand il fuit devant vous, est indigne d'un chasseur. Au delà de 25 mètres, un lièvre qui s'éloigne du tireur suivant une ligne absolument droite est rarement arrêté, et le second coup tiré à 30 ou 35 mètres ne l'arrêtera pas davantage. Or jusqu'à 40 mètres un bon tireur est à peu près certain de blesser un lièvre, et le pauvre animal agonisera peut-être pendant des heures et des jours.

Si le chasseur tire un lièvre venant droit sur lui, il ne sera pas toujours certain, dans cette position, de l'arrêter de son premier coup, mais il l'achèvera sûrement du second. En travers et à belle, un bon tireur ne doit jamais manquer un lièvre, mais un bon chasseur ne le tirera jamais hors de portée.

Pour des battues de lièvre se servir de plomb n° 4.

Lièvre ou lapin se dirigeant obliquement vers le chasseur.

Tir du chevreuil. — De même au bois, un bon chasseur ne doit tirer un chevreuil qu'à coup sûr, et si même à portée il se présente mal, s'il est caché par des gaulis ou s'il fuit en ne montrant que son tablier, mieux vaut s'abstenir de tirer. Pour des battues de chevreuils, se servir de plomb n° 2.

Tir du lapin. — De même que pour le lièvre, il ne faut pas tirer hors de portée un lapin fuyant droit devant soi; rarement sera-t-il arrêté; et souvent blessé, il se traînera jusqu'à quelque terrier dans lequel il ira mourir.

Dans un couvert, bruyères, luzerne, etc., le tir du lapin est très difficile; c'est un tir de vitesse, véritable brevet d'adresse pour certains « lapiniers » qui, par une constante pratique et une longue habitude, arrivent à une habileté étonnante. A peine le lapin est-il entrevu qu'il est roulé, même au jugé, et le tireur réussira d'autant mieux qu'il n'attendra pas d'avoir mieux vu le lapin pour lâcher son coup. C'est un tir très passionnant; on tire et on manque proprement.

Dans les arrêts de plaine, à la lisière des bois, le lapin à découvert est amusant, mais relativement facile, et avec un peu de pratique un tireur moyen en tuera facilement trois sur quatre. Dans les tirés, dans les garennes de bois ou de bruyère, avec des layons très étroits, le tir du lapin exige un coup de fusil presque spécial, et il faut autant de vitesse que de précision pour arriver à les rouler avec certitude au moment où ils traversent ce court espace découvert. La meilleure méthode pour ce genre de tir consiste soit à avancer en restant de l'un

Lièvre ou lapin venant droit sur le chasseur.

des côtés du layon si l'on marche devant soi, — soit à se placer le plus près possible du côté d'où vient la battue pour jeter et lâcher le coup juste au moment où le lapin entre de l'autre côté, de façon que, son coup de fusil arrivant en biais, le chasseur augmente ainsi ses chances d'atteindre ce lapin-éclair.

Le tir du lapin au furet exige aussi une grande vitesse, surtout lorsque le terrier bien découvert a un grand nombre de gueules. Les lapins sortent de l'une dans l'autre, et il faut en quelque sorte les saisir au vol. Dans un taillis ou dans des gaulis, il faut bien choisir sa place, examiner les clairs, les coulées par lesquelles peut passer le lapin, choisir en quelque sorte les *créneaux* de tir dans lesquels on devra jeter son coup de fusil.

Se servir de plomb nº 7 ou 6.

Tir de la bécasse. — Il en est presque de même pour le tir de la bécasse dans un gaulis assez élevé. Il faut jeter le coup en quelque sorte au jugé, à toute vitesse; une seconde d'attente peut dérober la bécasse à vos yeux et l'occasion perdue ne se retrouve plus.

La bécasse a un vol très irrégulier; ses crochets, ses zigzags dans les arbres rendent son tir aussi passionnant que difficile; mais il passe pour plus difficile qu'il n'est en réalité et que ne l'est, par exemple, celui de la bécassine. Des perdreaux à la remise dans un taillis sont presque aussi durs à tirer qu'une bécasse.

On a souvent la tentation et le grand tort de tirer la bécasse trop loin, plus que hors de portée. Dans une clairière et même à découvert, la bécasse n'est pas toujours facile, à cause de ses crochets. Elle vole très vite et prend de la vitesse dès l'instant où elle se lève; mais ses crochets augmentent avec la vitesse de son vol, et plus on attend, moins on a de chance de la tuer.

On tire en général la bécasse avec du plomb nº 8. Elle tombe très facilement, et plus le plomb est petit plus le chasseur a de chances de toucher l'oiseau.

Tir de la bécassine. — Avoir la prétention d'apprendre comment on doit tirer la bécassine semble une plaisanterie. Son vol est tellement rapide, fantaisiste, irrégulier et surtout déroutant qu'il n'y a aucune règle particulière à suivre. Pour se donner le plus de chances, il faut autant que possible marcher à mauvais vent. La bécassine, comme tous les oiseaux, se lève contre le vent, par conséquent dans la direction du tireur, et reste dans son vol, ne fût-ce qu'une seconde, *au poids mort* avant de filer comme une balle. Elle peut aussi, quelquefois, revenir contre le vent et tourner sur la droite ou sur la gauche du tireur.

En général la bécassine, en partant, fait dans les 12 ou 15 premiers mètres de son vol une série de crochets plus ou moins prononcés, après quoi son vol devient plus régulier, mais reste aussi rapide. En tenant compte de cette habitude, si la bécassine se lève tout près de lui, le chasseur aura avantage à l'attendre à son dernier crochet; — si au contraire elle part de loin, il devra la tirer aussi vite que possible, une seconde de retard la mettant hors de portée.

Comme pour la bécasse, le plomb nº 8 est le meilleur plomb pour tirer la bécassine.

CONCLUSION

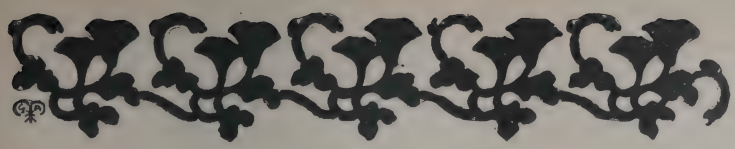
Il existe en Angleterre de véritables écoles de tir de chasse où l'on peut apprendre au cachet et même à forfait les principes essentiels du tir de chasse (1). Nous n'en avons pas en France et cette lacune devrait bien être comblée.

La Chambre syndicale des armuriers de Paris semblerait tout indiquée pour ouvrir une sorte d'école du tireur de chasse où un personnel intelligent, expérimenté, pourrait commencer l'instruction et l'éducation du tireur, — former des chargeurs, où les chasseurs pourraient se rendre compte de leur vue, corriger leurs défauts, où surtout les armuriers pourraient ajuster leurs fusils à la conformation de leurs clients. J'espère que cette idée finira par être réalisée.

Si la science du tir de chasse est très simple en théorie, son application est compliquée et demande un assez long apprentissage. Mais le vrai chasseur ne se décourage jamais; les progrès font vite oublier les débuts malheureux, et si la vengeance fut le plus grand plaisir des dieux, la chasse est et restera toujours le plus grand plaisir des hommes.

(1) Blagdon Shooting School, de Cogswell et Harrison, à Wimbledon et à Malden (Surrey). Charles Lancaster's private Shooting grounds, à Willesden, etc.

Comte Justinien CLARY,
Président de la Société « Le Pistolet ».



VII

GIBIER A POIL

LE LIÈVRE

Cet animal est triste et la crainte le ronge.
LAFONTAINE.

Le *lièvre* est un animal intrépide. Les jugements qu'on a portés sur son caractère et qui ont proclamé sa timidité sont l'œuvre d'imaginations poétiques : jamais l'observation ne les a confirmés. — La Fontaine, en parlant de la crainte et de la tristesse du lièvre, répète une calomnie de Phèdre, qui la tenait d'Ésope, lequel l'avait reçue des colonies grecques d'Asie, d'où elle était venue de l'Inde. On voit que l'erreur date de loin. Les modernes l'acceptent de la plus haute antiquité comme un dogme respectable et la conservent pieusement : ce n'est pourtant qu'une erreur.

Extrêmement peu armé, car ses dents et ses griffes ne peuvent être comptées comme des moyens de défense, le lièvre, attaqué par quelqu'un de ses innombrables ennemis, cherche d'abord son salut dans la fuite. Voilà pourquoi l'on doute de son courage. Et comment un lièvre résisterait-il à un loup, à un homme, à un chien, à un renard, ou même à une simple belette? Tenir tête serait insensé! Toute résistance, toute lutte de front, tout retard même causerait sa perte. — La fuite est donc sa seule chance de salut.

N'est-il pas reconnu, dans l'art militaire, qu'une retraite habilement conduite est la plus difficile et la plus glorieuse des opé-

rations, et qu'il faut une intrépidité à toute épreuve pour la mener à bien? Que ferait le plus fort et le plus brave des hommes mis sans armes face à face avec un tigre? Serait-il un lâche pour chercher à s'enfuir? La disproportion est moindre pourtant entre un homme et un tigre qu'entre un lièvre et un chien, vingt fois moindre qu'entre un lièvre et une meute.

La lâcheté consiste à s'enfuir tant qu'il reste dans la lutte une seule chance de salut, fût-ce au prix de la vie, ou à se retirer pour sauver une existence dont la perte aurait peut-être retardé la marche de l'ennemi. Refuser le combat quand il ne présente nulle chance de succès, et que son résultat, indubitablement funeste, ne peut présenter pour personne aucune utilité, c'est du discernement, de la prudence, du coup d'œil. Il en est ainsi, à plus forte raison, quand on est surpris sans armes.

C'est le cas du lièvre.

Il est juste d'ajouter qu'il n'apporte dans l'affaire aucun amour-propre, en quoi il est plus à louer qu'à blâmer. — La question ne présente pour lui que deux solutions : la fuite ou la casserole. Pardon, devant le chasseur il y a encore une troisième hypothèse : le lièvre peut être manqué! J'en demeure volontiers d'accord, mais à quelque mazette qu'il ait affaire, il agit encore plus sagement en ne tentant pas l'aventure.

Remarquez d'ailleurs que le lièvre attaqué par l'homme, assisté de ses terribles alliés les chiens, ne se sauve jamais dans le sens humiliant du mot. Il ne fuit pas droit devant soi, sans autre souci que de donner son maximum de vitesse, comme s'il avait perdu la tête. Oh! que non! Dès les premiers pas, sans se laisser émouvoir, sans perdre son admirable sang-froid, il ordonne sa course et met à exécution une série de ruses, de combinaisons stratégiques, qui le portent souvent hors de toute atteinte. — Il revient en arrière, coupe sa piste, et n'arrête le savant entre-croisement de sa course que quand, serré de trop près, il est obligé de filer tout droit. Alors, il prend du champ, il élargit le cercle de son action, sort du bois s'il le faut, et renouvelle en plaine sa tactique savante. Il passe et repasse aux mêmes endroits, traverse des haies qui embarrassent et retardent ses adversaires, franchit des murs, trotte sur les pierrailles, pour laisser moins d'odeur, puis souvent, quand il a embrouillé à son gré le dédale de ses voies, quand il croit en avoir assez fait pour déconcerter la sagacité des fortes têtes de la meute, il se dirige posément, gravement, carrément sur les chiens. Il sait qu'ils s'en vont le nez en terre, braillant comme des aveugles, et qu'ils ne le verront pas. — Ce courage trouve souvent sa récompense. Par cette manœuvre pleine de sang-froid, il mêle si bien son fumet à l'odeur des chiens, que ceux-ci ne parviennent que rarement à distinguer l'une de l'autre.

Est-ce la conduite d'un lâche?

Les jeux du lièvre le soir, quand il folâtre sur les friches en se croyant loin de tout ennemi, ont un caractère d'excentricité qui a dû frapper de tout temps l'imagination des simples. Ce sont des courses, des bonds que rien ne motive, des effacements subits que rien n'explique, comme si l'animal avait disparu, des réapparitions soudaines, très loin parfois de l'endroit où il s'était d'abord tapi : on dirait d'un follet. Ou bien il se dresse sur ses pattes de derrière et se tient comme un homme. Il claque les oreilles, appel, signal; il rôde et sent; il semble conscient de tous ses actes.

C'est une bête déterminément voluptueuse, toujours en guerre avec ses voisins. Deux rivaux se battent pour les faveurs d'une hase jusqu'à ce que l'un des deux, rossé, éreinté, éborgné quelquefois, se décide à quitter le pays; et si le jour, également redouté par les deux champions, vient à paraître avant que la victoire ait couronné le vainqueur, ils se couchent à quelques mètres l'un de l'autre, pour reprendre, dès le crépuscule du soir, leur lutte acharnée.

Parfois les rivaux sont plus nombreux, la lutte n'en est que plus sanglante; pourtant la journée est une trêve ordinairement respectée. Mais fussent-ils cinq ou six, ils ne s'éloignent jamais beaucoup, de façon, semble-t-il, à pouvoir aisément s'élancer sur celui qui, rompant l'armistice, s'approcherait en tapinois de la femelle convoitée. — Quand les passions sont trop surexcitées, il arrive, mais bien rarement, que la lutte reprend en plein jour. Elle est alors sans merci. Les combattants, tout aux grands coups par lesquels ils s'illustrent, n'abandonnent pas volontiers le champ de bataille, même à l'approche de l'homme. Mais la mort est peu de chose auprès de la victoire !

Habitudes. — Le lièvre est un animal nocturne. C'est la nuit qu'il accomplit les diverses fonctions de sa vie, depuis la recherche de sa nourriture jusqu'à la satisfaction légitime de ses aspirations à la vie de famille. C'est la nuit qu'il établit ces gîtes judicieusement disposés que l'œil le mieux exercé découvre si difficilement, et qu'un chasseur novice touche parfois du pied sans les avoir aperçus.

Mais tout en étant noctambule, le lièvre voit très clair pendant le jour, comme tous les chasseurs ont pu s'en assurer. Cependant il ne circule à la lumière que s'il a été levé et mis en fuite par un de ses ennemis. — Il est vrai que dans les pays peu habités, fort loin de tout mouvement, et sur la lisière des grands bois, on voit des lièvres que la folie amoureuse arrache à la douceur de leur gîte et lance, quelquefois plusieurs ensemble, en quête de galantes aventures.

Jamais le lièvre n'organise son gîte dans la journée. Si quelque dangereuse nécessité l'a chassé du sien, il mettra tout d'abord, entre le péril et lui, la distance, souvent considérable, qu'il croira nécessaire à sa sûreté; puis, après avoir souvent entre-croisé ses voies, il se tapira, même en plein champ, même à découvert, dans des pailles, ou sur le plat d'une friche. Mais il sent combien la position est précaire, et loin de s'endormir dans ce gîte d'aventure, il fait le guet, il prête l'oreille, et se sauve à la moindre alerte. — On dit d'un lièvre ainsi installé provisoirement qu'il est *remis*, et l'on caractérise la facilité de

son départ en ajoutant qu'il ne *tient* pas, comme une troupe qui ne *tient* pas devant l'attaque d'une autre. — Il est rare que, dans ces conditions, un lièvre vous laisse arriver assez près pour que vous puissiez le tirer avec succès.

Quand on aperçoit un lièvre qui se remet ainsi, il ne faut pas aller le chercher tout de suite, mais on doit attendre au moins une heure ou deux. On lui donne, de cette façon, le temps de se rassurer. Les chances pour qu'il tienne s'augmenteront en proportion du temps qui séparera sa remise de l'arrivée du chasseur. — Si cependant au lieu de se raser brusquement et sans soin, on l'a vu faire plusieurs sauts à droite et à gauche, puis se coucher après un ou deux bonds énergiques, les probabilités augmentent pour qu'il tienne, et l'on pourra quelquefois l'approcher de très près.

Le bon lièvre, facile à tirer, est celui qui, après avoir mangé et couru une partie de la nuit, s'est construit un gîte selon toutes les règles de l'art, pour y passer sa journée dans les douceurs du sommeil, ou bien pour y songer, s'il a des insomnies ! Celui-là se laisse écraser plutôt que de partir ; on le lève parfois littéralement sous ses pieds. J'ai vu entre les pattes de mon chien, qui venait de l'arrêter soudain et qui le saisit au déboulé, non pas un levreau sans expérience, mais bien un bouquin sérieux, père de plusieurs générations.

La prudence conseille au lièvre d'en agir de la sorte. En restant couché, il court la chance de ne pas être vu : c'est le salut. S'il se lève, au contraire, il sait qu'il aura le chien aux trousses ; sans compter le coup de fusil, qui n'est pas dans ses prévisions. — Aussi n'est-il pas rare que plusieurs chasseurs passent, l'un après l'autre, à quelques pas d'un lièvre au gîte, sans qu'il remue seulement une oreille. Ne croyez pas qu'il ignore leur présence, qu'il demeure là par sottise ou par peur : son immobilité est calculée ; ainsi l'on a vu des lièvres qui faisaient un mouvement, se dressaient même à demi, et puis, les malheureux ! toute réflexion faite, ils jugeaient encore plus sûr de se tenir cois !

Il y a peut-être quelque indolence de la part du lièvre à ne pas vouloir quitter son gîte. Certes, il est excusable : c'est une merveille de confortable ! Toute température extrême y est prodigieusement bien évitée ; il y fait chaud par le froid, frais par la chaleur, sec par la pluie. Mettez-y la main un jour de grand vent, vous n'en sentirez pas un souffle. C'est que l'animal est un météorologue de premier ordre, il connaît le temps qu'il fera, et il sait se loger selon la logique de prévisions qui sont rarement trompées. — Il tire parti des moindres accidents de terrain et se fait, tantôt avec les buissons, tantôt avec les herbes ou les mottes des alcôves où non seulement il sera invisible, mais dans lesquelles il trouvera réunies toutes les conditions d'une excellente hygiène.

Si quelques étourdis se couchent sans soins et sans apprêts, ce sont de jeunes imprudents qui se sont laissés surprendre par le jour, ou de malheureux égarés à qui leurs mauvaises passions ont enlevé tout raisonnement !

Le lièvre sait à merveille aussi, et cela n'a rien qui m'étonne, tirer parti de tout, pour sa sécurité, comme pour son hygiène. Il connaît les terrains, les chaumes, les feuillages, les herbes dont le ton s'harmonise le mieux avec celui de sa robe. Aussi est-il bien rare qu'il s'installe dans un endroit où il fera tache sur le fond. Il a bon goût, et le sentiment des couleurs *qui lui vont!*

On dit que certains braconniers à l'œil de Peau-Rouge voient du premier coup un lièvre gîté dans un champ ou même dans un buisson. J'en doute fort. L'animal est tapi, blotti, écrasé de telle façon qu'aucune partie ne fait relief, même dans des guérets qui paraissent à première vue ne présenter aucune aspérité dont l'animal puisse tirer parti, même sur des pelouses où l'herbe ne semble pas aussi haute que l'épaisseur de son corps. — Il est cer-

tain que des gens qui ont passé de longues années à chasser exclusivement le lièvre deviennent très forts sur toutes ses habitudes, et savent mieux que personne où il faut regarder pour l'apercevoir au gîte ; il est évident que, *peignant* les mottes et les guérets au peigne fin, ils ne laissent pas un point sans y avoir arrêté leurs regards ; il est vrai aussi qu'ils sont souvent servis par une vue excellente à laquelle une constante pratique peut donner presque la perfection. Mais voir n'importe où un lièvre qui est rasé dans le champ où l'on vient de mettre le pied, l'apercevoir par une sorte de divination dont les vieux braconniers auraient le secret, c'est une légende à laquelle je ne puis, pour ma part, ajouter foi !

Légende encore cette autre faculté qu'auraient certains braconniers de voir une légère fumée se dégager du corps du lièvre par les matinées fraîches et le signaler comme un petit drapeau ! Que l'on aperçoive cette buée sur un lièvre qui vient d'être rapidement et longtemps mené, très échauffé par conséquent, et par un grand froid, c'est, à la rigueur, admissible. Mais faire de cette exception une donnée constante, c'est compter outre mesure sur la crédulité de ses contemporains !

Tous les endroits sont bons au lièvre pour l'emplacement de sa demeure, depuis les prairies les plus fraîches et les berges de rivières garnies de roseaux, jusqu'aux cailloux des chemins et aux vieux murs éboulés. Il sait tirer parti de toutes choses d'un esprit fort ingénieux, sans que l'on puisse tracer pourtant à ses entreprises une règle invariable. Il serait téméraire d'indiquer à priori ses endroits préférés, car de la vigne ou du houblon aux navets il n'y a pas de culture où l'on ne puisse le rencontrer. Le chasseur doit donc être constamment prêt à tirer un lièvre, car il peut toujours s'y attendre, dès qu'il a mis le pied hors de chez lui. Aussi, une fois en chasse, ne gardez jamais votre fusil à la bretelle.

Le lièvre est donc une manne répandue partout, mais avec une profusion de plus en plus restreinte, hélas !

Avec quelque fantaisie que le lièvre choisisse parfois sa demeure, il a pourtant des endroits préférés, des gîtes moins capricieusement établis. Ces préférences sont, à part pour quelques excentriques, les mêmes chez toute la race, d'où l'on peut dégager certaines données constantes qui guident avec sûreté le chasseur dans la recherche de l'animal.

Quelqu'un qui chasse depuis longtemps dans le même pays connaît les endroits où les lièvres ont l'habitude de se remettre. Tous les ans, aux mêmes époques, il retrouvera un lièvre à la place même où il en déjà tué les années précédentes, et cela avec une constance et une précision absolues. Ce sera à l'abri de la même pierre, à l'ombre de la même ronce, sous le même buisson. Remarquons en passant qu'il en est ainsi pour les compagnies de perdreaux. Elles se reproduisent d'année en année exactement aux mêmes endroits. Il paraît que cela date de loin, car il est prouvé que les hommes de l'âge de la pierre les ont chassés là où nous les chassons aujourd'hui ; si bien que les champs fréquentés par les perdrix sont ceux où l'on découvre en plus grande abondance les pointes de flèches en silex lancées et perdues par les chasseurs préhistoriques. Donc gardez fidèlement la mémoire des gîtes de lièvre que vous avez rencontrés. Si le locataire n'y est pas aujourd'hui, il y sera demain, et si vous le tuez, soyez sur vos gardes en passant par là plus tard, fût-ce dix ans après votre victime aura des successeurs.

Mais quelles sont les raisons qui fixent avec tant de décision et d'opiniâtreté la préférence des lièvres sur certains gîtes éternels ? Elles sont multiples

et très difficiles à déterminer. Pourquoi ce champ et non pas cet autre? Pourquoi le bout du champ et non pas le milieu ou la lisière? Personne ne le sait au juste. On voit bien, en général, que l'endroit est spécieusement choisi, que si l'on était lièvre soi-même on le trouverait à son gré, mais on ne devine pas les causes majeures et impérieuses qui contraignent des générations de lièvres à un choix toujours semblable.

Ces causes tiennent sans doute à de hautes raisons de psychologie léporine que nous ne pénétrerons jamais! Retenons seulement le fait comme observateurs, et, comme chasseurs, sachons en tirer parti.

Mais quels sont ces gîtes d'élection? On devine qu'ils varient suivant les pays et suivant les saisons. — Je n'oserais faire une nomenclature. Les nomenclatures n'ont de valeur et d'intérêt que si elles sont complètes. Or, désigner, ne fût-ce que pour un seul canton, tous les endroits où les lièvres ont coutume de s'installer serait un travail non seulement au-dessus de mes forces, mais aussi au-dessus de la bienveillance du lecteur. Je ne l'essayerai donc pas. Qu'on me permette seulement quelques indications générales dont mes jeunes confrères en Saint-Hubert pourront tirer parti.

Recherches. — On cherchera fructueusement le lièvre :

En septembre, si la saison est sèche et chaude,

Dans les prés portant encore leur seconde récolte ; spécialement dans ceux qui ne sont pas tout unis, qui présentent des vallonnements, des accidents de terrain, et dans la partie ondulée; s'il y a de petits fossés d'irrigation depuis longtemps desséchés, n'en laissez aucun inexploré ;

Dans les accrues des haies, dans les ronces traînantes ; et si la saison est tout à fait chaude, dans les haies même, dans les gros buissons épais, le long des fossés, sur leur revers à l'ombre ;

Dans les récoltes non enlevées, orges, avoines, blés noirs, betteraves, colzas ; dans les prairies artificielles, trèfles, luzernes, sainfoin (il est bien entendu que ceci est sous toutes réserves de l'opinion que pourront avoir de vos recherches messieurs les gardes champêtres, avec lesquels vous voudrez bien vous en expliquer) ; dans les betteraves et les pommes de terre très touffues ;

Si septembre est pluvieux et frais,

Sur les pierrailles où il y a de l'herbe folle ; dans les buissons pierreux et dans les *meurgeys;* dans les chaumes de blé à même, et si la culture est en sillons, à mi-hauteur du sillon, plus volontiers à quelques pas de l'extrémité où il rencontre un autre tracé dans une direction perpendiculaire à la sienne ; dans les touffes inégales des prés où paissent les bestiaux ;

Dans les pommes de terre et betteraves peu drues qui sont sur un sol rocailleux ; sur les découverts de carrière, à mi-côte de leurs déblais ; s'il pleut, et surtout s'il a plu dans la nuit, cherchez exclusivement dans les pierrailles et sur les meurgeys.

En octobre, si le mois est beau, sans averses et sans brouillards,

Dans les terres labourées depuis deux ou trois jours au moins ; de préférence dans celles où les mottes sont grosses, peu uniformes, mal retournées, de façon à laisser voir encore l'*étoule* de la culture précédente ; dans les herbes rudes des endroits incultes, des friches ; dans les accrues des haies sur les hauteurs ; dans les pommes de terre, la dernière coupe des prairies artificielles ; sous les ronces traînantes des jachères ;

Si octobre est humide et froid,

Sur les pierrailles en haut des pentes ; sur les meurgeys ; au revers, côté

soleil des fossés, des chemins d'exploitation abandonnés ; à la partie haute des sillons dans les cultures ; au soleil sur les rochers plats.

En novembre, décembre, janvier,

A peu de distance des bois et des villages, dans les hautes herbes sèches et bien fourrées qui environnent souvent les tas de pierres et les meurgeys; bien au soleil au flanc des sillons; dans les champs labourés tournés au midi, bien abrités du nord et de l'ouest; au pied des murs de clôture; dans la partie épaisse et comme feutrée des gros buissons et des haies bien garnies de ronces, etc.

Ces règles sont sujettes à de très nombreuses exceptions, j'en conviens; mais elles contiennent pourtant une assez large part de certitude pour éviter aux jeunes chasseurs des recherches vaines, et, par conséquent, d'inutiles fatigues, en leur indiquant de quelle façon ils doivent diriger leur chasse, quand le lièvre en est le principal objet. — Il est vrai que, si j'ai tué un lièvre dans un marais, il m'a fallu longtemps pour apprendre qu'on n'en trouve cependant plus dans les prés après les premières gelées blanches; par les temps de longues pluies, on doit avoir l'œil aux vieux murs de pierres sèches à demi écroulés.

Mais de tous ces endroits excellents, quel est le préféré? quel est le plus sûr? Je penche décidément pour le buisson. Entendons-nous bien d'abord sur le mot: il y a buisson et buisson, comme il y a fagot et fagot! J'appelle buisson un amas isolé d'arbustes où les ronces et les épines sont en majorité et croissent librement sur une partie de terrain inculte dans les friches, ou sur quelques tas de pierres à l'extrémité de champs cultivés. Les buissons sont très nombreux sur les plateaux de ma Côte-d'Or, où le terrain végétal ne se rencontre souvent que par places assez éloignées les unes des autres. — Tel est le buisson classique, asile favori du lièvre!

Il semble dès lors que rien ne soit plus facile que de battre un buisson et qu'on n'ait qu'à y jeter une pierre pour en faire sortir le lièvre, s'il s'y trouve. Beaucoup de chasseurs s'en contentent. J'en connais même qui se bornent à lancer un coup de pied dans les épines, en faisant : « frrrou! frrrou! » Soyez bien certain que jamais un lièvre ne se dérangera pour si peu. Il est là bien tranquille, douillettement installé, il sait qu'il est caché et qu'il ne risque rien s'il ne se montre pas, du diable s'il s'émeut du bruit d'un caillou qui frappe loin de lui, ou d'un « frrrou! frrrou! » à la cantonade!

Pendant mes premières années de chasse, ne trouvant jamais un lièvre dans les buissons, j'en étais venu de bonne foi à croire qu'ils ne s'y remettaient jamais. Je faisais comme tant d'autres, je passais près du buisson, n'importe de quel côté, je ne regardais à rien, j'y jetais avec indifférence une pierre, et c'était tout. Certain fait caractéristique commença de m'éclairer. Un jour à la chasse, je rencontrai un gamin qui récoltait des noisettes sur les haies. Arrivé près d'un gros buisson d'où un noisetier s'élançait du sein des épines sans que l'on pût l'approcher, mon bonhomme s'arma d'une gaule qu'il avait, et se prit à frapper obliquement sur le noisetier pour faire sauter les noisettes en dehors des ronces. Il y mettait une extrême ardeur, et faisait dans la broussaille un vacarme infernal, quand, au quinzième coup peut-être, un lièvre déboucha entre ses jambes..., qui jamais ne fut si honteusement manqué !

La *recherche* fait la saveur de la chasse. Il en est de cela comme de toutes choses humaines, la joie du succès se double de la difficulté vaincue. La recherche donne un plaisir plus durable, à coup

sûr, et peut-être plus intense que celui du tir. — Est-il rien qui satisfasse plus profondément un chasseur qu'une entente parfaite avec son chien, dans leur admirable collaboration? Le maître dirige de haut l'action, pose les grandes lignes stratégiques de l'affaire; le serviteur le comprend; il met toute son ardeur, toute sa puissante organisation au service de la pensée qui commande, et après la concentration passionnée de leur double effort, tous deux jouissent en amis d'un triomphe commun. — Plus le gibier est rare, plus le succès est problématique, plus est profonde la joie d'une recherche bien faite, qui aboutit, après de longues combinaisons, sans une faute, au dénouement espéré du coup de fusil. Qu'un pauvre et unique lièvre en soit tout le résultat, il suffit au vrai chasseur. Il y a malheureusement bien des pays où c'est maintenant un succès envié que de rapporter un lièvre à la fin d'une journée de chasse passée à éplucher les mottes ou à peigner les buissons.

La Chasse du lièvre. — Le lièvre est un animal dur à la fatigue, robuste, énergique. Il court plusieurs heures devant une meute de chiens rapides sans être forcé. Il faut un équipage très vite et très sûr pour le prendre. Avec les briquets dont disposent la plupart des chasseurs modestes, il est presque impossible d'en venir à bout sans fusil. J'excepte, bien entendu, les animaux blessés, les hases pleines ou affaiblies par l'allaitement et les lièvres chassés par la grosse chaleur.

On dit que le « cul du lièvre est un sac à plomb ». On prend ici seulement la partie pour le tout, car le lièvre porte un coup de fusil aussi bien et même mieux que beaucoup d'animaux dix fois plus gros que lui, comme le chien et le chevreuil.

Un jour que je chassais avec un seul chien courant assez lent, le lièvre, peu pressé, vint s'asseoir à douze pas de moi. Je le tirai avec un fusil calibre 12 et du plomb n° 6 (Lyon). Il s'en alla comme si de rien n'était. J'examinai la place où je l'avais tiré, elle était couverte de poil et de sang. J'attendis le chien, je lui passai une laisse, car je le savais peu scrupuleux, et nous nous mîmes à la recherche du blessé. Nous fîmes en vain de nombreux tours et détours, à la fin nous le trouvâmes avec un œil crevé, deux pattes cassées, et la poitrine littéralement enfoncée. Je comptai pourtant plus de deux cents pas pour revenir de l'endroit où je l'avais ramassé à celui où je l'avais tiré!

J'ai vu un lièvre levé dans un taillis recevoir à bout portant un coup de plomb n° 4, qui lui fit dans le ventre un trou à fourrer le poing. Une partie de ses entrailles était restée sur place. Nous courûmes après, un de mes compagnons de chasse et moi, pendant plus de 100 mètres, et sans le concours empressé d'un chien de berger qui se trouvait là nous ne l'aurions peut-être jamais attrapé!

Mais à quoi bon multiplier les exemples de la vitalité prodigieuse du lièvre? Il n'est personne parmi les chasseurs qui n'ait roulé de ses deux coups un mauvais levreau de quatre livres sans le ramasser. Le pauvre diable fait le manchon, il se relève un peu lourd, un peu titubant; le chien crie et se démène de son mieux à ses trousses; ils filent, filent, filent, un pli de terrain vous dérobe la vue de la course, et quelques minutes après votre ami revient bredouille, essoufflé, tirant deux pieds de langue, et très humilié d'avoir été joué par un

invalide! Quatre fois sur cinq votre levreau a fait quelques crochets, le chien emporté par son ardeur est passé par-dessus, et l'autre, tranquillement tapi derrière une motte, attend les événements! — Si vous êtes sûr de l'avoir blessé, ne perdez pas courage, cherchez avec patience, — après avoir rechargé votre fusil toutefois, — à l'endroit où votre chien a perdu la piste. Souvent vous trouverez la bête morte dans la petite cachette qu'elle avait encore eu le sang-froid de se choisir.

D'autres fois l'animal touché file droit devant lui tant qu'il a des forces, puis tombe raide. Mais il lui en est resté fréquemment assez pour distancer le chien et le décourager. Alors, c'est un lièvre perdu. Souvent, au contraire, le lièvre blessé ruse tout de suite : il cherche une haie, la traverse tandis que le chien s'y embarrasse, revient, la traverse encore, se coule sous les ronces, tourne les buissons et parvient à échapper par sa rusée opiniâtreté.

Règle générale, si votre chien ne perd pas sa distance en poursuivant un lièvre tiré, au bout de 200 mètres de course, c'est que votre coup a porté. Ceci est exact quand il s'agit d'un lièvre vigoureux, et d'un chien dans la moyenne des bons coureurs; mais ne s'appliquerait pas pour un lièvre débile et un chien de vitesse exceptionnelle. — Il y a des braques un peu fins, un peu allongés qui vous pincent un lièvre non tiré et en plaine rase aussi bien qu'un lévrier.

J'ai eu autrefois pour compagnon de chasse un brave garçon, Pierre M., que le lièvre émotionnait trop fort pour qu'il pût le tirer, même par à peu près. Aussitôt la bête debout, les deux coups partaient, n'importe où, n'importe comment, mais jamais sur elle, bien entendu! Le camarade rentrait toujours bredouille.

A une certaine époque il changea de chien, se mit à chasser seul, et soudain, comme si c'eût été ses amis qui lui eussent porté la guigne, sa noire malechance disparut. On vit Pierre triomphant rapporter presque chaque jour un carnier rebondi par la rotondité d'un lièvre. — Alors *il laissait passer les pattes* et racontait le coup!

Mais comme jamais nous ne lui avions vu rouler un seul lièvre, nous nous méfiions, et cette veine subite nous paraissait suspecte. — Un jour, comme nous étions plusieurs amis ensemble, nous rencontrâmes Pierre M., qui ne put nous échapper et se joignit à notre troupe. — A peine étions-nous en ligne qu'un fort levreau part sous le nez de Zo, son nouveau chien. Il se précipite, le couvre, et ils franchissent une haie sans que personne puisse tirer. Mais en moins de 300 mètres le lièvre était bel et bien happé, et Zo dans sa gloire le rapportait à son maître! Vous devinez les plaisanteries :

« Ils ne te coûtent pas cher tes lièvres!

— Qu'est-ce que dit ta cuisinière quand elle les dépouille et qu'elle ne trouve pas trace de plomb?

— Est-ce qu'elle prend les crocs de Zo pour des chevrotines?

— Voyons, c'est une honte; pose ton lièvre par terre et tire dessus, au moins tu n'auras pas l'air d'un colleteur! »

Nous lui en dîmes tant et tant, qu'il étendit son lièvre sur un tas de pierres, bien allongé, comme à la course, compta vingt-cinq pas, puis tira ses deux coups dessus en travers.

Le lendemain au dépouillement, le lièvre ne portait pas un grain!

— Mais alors, me direz-vous, vous faites donc *bourrer* vos chiens?

Que le chasseur et le chien s'y prennent comme ils l'entendront, pourvu

qu'ils arrivent à se donner le plus de plaisir possible, en s'emparant du plus de gibier possible.

Voilà ma théorie! C'est tout, nulle affaire au delà!

Et maintenant, examinons une simple question d'*espèce*, comme on dit au Palais.

Vous voici en chasse, le laverack le plus pur, ou le gordon le plus authentique, vous prête sa collaboration. Il vous a coûté modestement 500 écus dans quelque illustre haras qui vous l'a garanti aussi bien sous le rapport du dressage que pour la sincérité d'une *pedigree* hors de pair. Je vous fais cette concession que vous n'avez pas été volé comme dans un bois, et que votre chien vaille réellement son prix : il a un nez merveilleux, il arrête « comme un piquet », et il rapporte non seulement des pièces de 20 centimes, mais *même* le gibier, et cela, avec une délicatesse de dent absolue. Il est de plus très obéissant et chasse à votre gré au large ou sous votre fusil. Une perfection en un mot. Très bien!

Le voici en arrêt, le nez bas, l'œil sur une touffe d'herbe au milieu d'une friche, le corps effacé, la queue en forme d'arc surbaissé : c'est un lièvre, à n'en pas douter. Vous avancez, le lièvre part, et vous le manquez royalement à dix pas; il est vrai que vous le doublez à vingt et que vous le roulez, mais il se relève et file avec une patte cassée. — Que fait votre chien ? Conformément aux grands principes, il reste de bronze sur son arrêt et ne bouge pas d'une seule ligne. C'est parfait, saluons !

Pas de transaction, n'est-ce pas ; j'imagine que vous n'allez pas mettre votre gordon sur la piste du lièvre et le faire bourrer. — Hé bien ! mais à quoi vous sert-il votre chien de 1 500 francs ? A quoi vous sert cette merveille ? A quoi, cette perfection ? — Et le lièvre, que devient-il ? La malheureuse bête va crever dans d'horribles souffrances deux ou trois jours plus tard, à moins que les dents bienfaisantes du renard ou des simples rats n'abrègent ses tortures dès la nuit suivante. — Le résultat de votre façon d'opérer est abominable, mais les grands principes sont sauvés !

Pour moi, quand j'ai tiré le lièvre, je lui lance mon chien aux trousses et je l'excite de toutes mes forces à le rattraper. Quand il y parvient, je le récompense. Si le lièvre est blessé, au moins il n'est pas perdu ; et s'il est manqué... mais vous savez bien qu'on ne le manque jamais ! Pourtant, contre toute vraisemblance, il peut arriver qu'il ne soit pas atteint même du second coup; dans ce cas, le chien ne tarde pas à s'en apercevoir, et cesse lui-même assez promptement la poursuite.

Faites-moi la grâce de ne pas croire que j'ignore ce que mon système peut avoir de dangereux. Je connais fort bien les inconvénients qui peuvent en résulter ; aussi ajouterai-je, pour me le faire pardonner, le correctif que voici : jamais mon chien ne part après le coup de fusil que sur l'ordre formel : « allez ! » ou « apporte ! » — Tout le système repose donc sur une question de dressage : je dresse mes chiens à bourrer le lièvre au commandement ; et il est tellement facile de leur faire entendre raison sur ce point, que je n'ai encore jamais échoué avec aucun de mes élèves. Jamais aucun d'eux, une fois dressé, ne s'est emporté sur le lièvre.

De cette façon je ne perds jamais un lièvre sérieusement touché, et je m'évite un meurtre inutile, ce qui est pour moi une grave considération. La chasse, et nous l'oublions trop, tous tant que nous sommes, est un plaisir cruel, fait des souffrances imméritées que nous infligeons aux animaux. C'est un devoir de nous appliquer à rendre ces souffrances aussi faibles et aussi

courtes que possible. — Si un lièvre est blessé, n'hésitez pas à le doubler tout de suite, même avant de lancer votre chien; vous lui épargnerez ainsi quelques secondes d'épouvantables angoisses. Si vous touchez un perdreau dans une compagnie, ne cherchez pas à en tirer un second, mais doublez le premier; ce sera agir en chasseur prudent, humain et conservateur du gibier. — Sans compter que vous y trouverez votre profit, car le lièvre, même bien roulé, peut échapper à votre chien, et le perdreau bien touché ne tomber qu'au delà d'obstacles qui le déroberont à votre vue. Autant de pièces inhumainement sacrifiées, et perdues sans profit, si ce n'est pour les rapaces!

Bien des chasseurs demandent comment il faut tirer le lièvre. Ils s'imaginent que son tir présente d'insurmontables difficultés. Le meurtre d'un lièvre est pour eux un événement tellement rare et extraordinaire, qu'ils en arrivent à considérer comme doués d'une façon supérieure, au point de vue de l'adresse, ceux de leurs camarades qui tuent un lièvre sur quatre. La raison de leur maladresse est uniquement l'émotion qu'éprouvent les débutants, et aussi, hélas! les incorrigibles! — Le lièvre, en somme, est presque toujours facile à tirer. Généralement, il part tout près du chasseur, car il est, nous le savons, très circonspect à se lever, et parfois très difficile à déloger. A moins d'obstacles imprévus, il file en ligne droite sans faire de crochets, sa course est peu rapide et il ne l'accélère que si un chien mal dressé le poursuit, ou s'il a été manqué du premier coup. De plus, il forme un but assez volumineux, très visible, et dont la couleur tranche assez souvent avec celle des terrains sur lesquels il se détache quand il court. Il est donc certain qu'un bon tireur ne doit manquer que bien rarement un lièvre qui déboule devant lui, s'il le tire avec sang-froid.

Mais voilà le grand mot lâché! Sur cent chasseurs, combien y en a-t-il qui tirent le lièvre avec sang-froid? — L'infirmité de la nature humaine se révèle en toutes choses, et il suffit de la course d'un lièvre pour qu'elle apparaisse! Voilà un militaire d'une intrépidité éprouvée, qui cent fois a bravé la mort, que rien n'effraye, que rien n'étonne dans la vie ordinaire, ou dans les périls de la guerre; voilà un politique qui traverse sans trouble les plus violents orages de la vie parlementaire, prononçant au milieu du tumulte des assemblées le mot qu'il veut prononcer avec un calme et une assurance absolues; eh bien! prenez ces mêmes hommes, mettez-les en plein champ, un fusil à la main, face à face avec un lièvre qui leur déboule dans les jambes, c'en est fait d'eux, leur cœur a bondi dans leur poitrine, leurs mains ont tremblé, leur œil s'est obscurci et leurs nerfs sont dans un tel état devant l'apparition de ce modeste rongeur, qu'ils ne parviennent pas à lui envoyer à peu près raisonnablement un coup de fusil!

Émotion, fille de Pan, qui soufflais la Déroute, mystère plein de terreur et d'attrait tout à la fois, à combien d'animaux as-tu sauvé la vie, mais aussi, combien de sang humain n'as-tu pas fait verser!

Le chien montre des signes extraordinaires, il relève les oreilles, sa queue s'agite fébrilement, il respire à coups précipités, puis il s'arrête soudain, fixe, ferme, saisi dans une tension subite de tout son corps, comme s'il était en acier! C'est le moment où tu parais, Déesse enivrante, où tu saisis ta victime, où tu la pénètres de tes effluves qui l'affolent! Le chasseur a pâli, un frisson a couru parmi les racines de ses cheveux, ses jambes ont tremblé, sa main cherche les détentes de son arme, il ne les trouve pas, son fusil s'embarrasse dans sa blouse, sa blouse dans son sac, son sac dans ses coudes, le lièvre part, les deux coups précipités le suivent; il est manqué, et tandis qu'il fuit

sous l'escorte du chien, le malheureux *Emu* essuie la sueur qui coule sur son visage !

Ou bien il est là, dans le demi-jour de la clairière, l'œil inquiet, l'oreille tendue ; au loin, le vallon retentit des aboiements de la meute ; les chiens se rapprochent ; ils viennent à lui, encore quelques secondes, et la bête va sauter, il va la voir ; des bruits inquiètent son oreille : le feuillage n'a-t-il pas frémi ? le branchage n'a-t-il pas craqué ? Il regarde avec des yeux hors des orbites, il perce l'ombre des ramées, il entend, il voit, il tire... Un cri déchire l'air et lui perce le cœur, c'est son vieux garde, son ami, son frère, qui gît à ses pieds baignés de sang !

Et que faire à cela ? Quel philtre employer pour échapper aux maléfices de la Déesse ? Je ne connais pas de remède. — On est ému, ou on ne l'est pas. C'est une affaire de tempérament. Souvent cela passe avec l'âge, avec l'abondance du gibier et les fréquentes occasions qu'elle vous donne de vous maîtriser en acquérant de l'expérience. Malheureusement aussi, certains chasseurs ne se peuvent guérir, et semblables à ces marins qui éprouvent le mal de mer toute leur vie, ils souffrent encore de l'émotion sous leurs cheveux blancs ! — J'ai vu un chasseur, qui avait passé la soixantaine et qui chassait pourtant depuis son enfance, tirer droit devant lui, *sur rien*, au bruit d'une compagnie de perdreaux qui venait de se lever derrière son dos ! — Je connais des chasseurs qui parviennent encore à tirer passablement un lièvre en plaine, mais qui sont absolument incapables de *réussir* aux chiens courants le lièvre qui trottine, surtout s'il leur arrive dessus.

Et remarquez bien que ces chasseurs-là ne se découragent ni ne se refroidissent. Ils aiment la chasse avec plus de passion peut-être que les chasseurs calmes, par cela même que leurs émotions sont plus intenses et secouent davantage leurs nerfs. L'émotion est pour eux comme une liqueur enivrante dont ils savourent délicieusement le poison. C'est une jouissance perverse, comme celle de certains joueurs terribles qui se passionnent plus à perdre qu'à gagner.

Abandonnons donc, mais non sans les plaindre, les malheureux *Emus* et cherchons, avec les chasseurs plus apaisés, de quelle façon il faut tirer le lièvre.

On doit appliquer au tir du lièvre la règle générale du tir sur les buts mobiles. Voici cette règle : Pour atteindre un but mobile, il faut évaluer sa vitesse en le suivant du guidon dans son mouvement, puis tirer en avant de l'objet, à une distance qui varie selon cette vitesse, et en raison directe de l'éloignement de l'objet. Plus le but se déplace rapidement, plus cette distance en avant sera faible ; plus il sera éloigné du tireur, et plus cette distance s'allongera. — On arrive à la déterminer mathématiquement par des calculs de balistique précis ; mais nous n'avons pas besoin de données aussi scientifiques pour la chasse, laissons-les dans le domaine idéal de la spéculation pour nous en tenir à ce que nous apprend l'expérience.

Nous savons par habitude qu'on doit tirer :

1° En plein le lièvre qui file en cul ; si l'on ne peut le tirer que d'assez loin et qu'il aille très vite, le coup arrivera peut-être un peu en arrière, mais cela ne présente pas un grand inconvénient, car les ricochets compenseront largement les plombs du centre du coup qui ne parviendraient pas de plein fouet jusqu'au but. Si l'on tirait au-dessus du lièvre, comme bien des praticiens le conseillent, pour lui donner le temps de *monter dans le coup*, il arriverait souvent qu'on n'atteindrait que les oreilles, ou même rien du tout, car plus vous lèverez votre fusil pour tirer en avant de la bête, plus le coup se rapprochera

de l'horizontale, et plus vous risquerez qu'une secousse un peu brusque vous fasse tirer trop haut.

2° En avant le lièvre qui vous vient droit dessus. Mais de combien en avant? Un vieux brave qui a guidé mes premiers coups, et qui taquinait un peu ma bouillante naïveté, me disait très sérieusement qu'il tirait le lièvre en pointe sur les griffes des pattes du devant! Va pour les griffes... si vous les voyez! En attendant, je vous conseille de tirer *sous* le lièvre; c'est à peu près par là que sont les griffes, et c'est certainement la bonne direction du coup. — Rappelez-vous bien que le plomb va cent fois plus vite que le lièvre, et que si vous tirez un peu trop en avant, votre coup passera devant l'animal. Ceci est d'autant plus vrai qu'un lièvre en pointe se tire toujours de près, ce qui donne un coup moins large, et plus rapide en même temps, condition doublement favorable pour vous aider à manquer! — Le tir du lièvre en pointe est d'ailleurs très hasardeux. Il vaut mieux attendre pour tirer que l'animal vous aperçoive et tourne le flanc en changeant de direction. Mais parfois le pauvre diable est tellement préoccupé des chiens qui le suivent, ou des bruits qu'il entend, qu'il viendrait jusque sur vos bottes si vous le laissiez faire. Il serait d'ailleurs absolument téméraire de croire que les chances de le tuer ont augmenté parce qu'il est arrivé plus près de vous. Quand sa distraction cesse, et qu'il finit par vous apercevoir sur lui, il bondit, crochète, et les deux coups de fusil sont bien vite perdus dans ce *démêlage!* — En plaine, il n'y a pas d'inconvénient majeur à laisser venir le lièvre, c'est intéressant, et puis on aura toujours le temps de se retourner. Cependant, ne vous fiez à ce jeu que si vous êtes bien maître de vos nerfs. Mais au bois, dans une clairière ou même sur un grand chemin, quand la bête parvient entre trente et vingt pas, n'hésitez pas à tirer, car tout en étant depuis longtemps sous votre guidon, elle peut faire brusquement dans le bois un saut qui vous décontenance; vous tirerez trop vite, vous la manquerez et vous ne la verrez plus.

3° En plein corps le lièvre qui passe en travers complet, s'il n'est pas à plus de vingt-cinq pas. Entre vingt-cinq pas et quarante, devancez un peu la bête du bout de votre fusil, de façon à ce qu'il n'y ait, entre le point visé et le nez du lièvre, guère plus que la largeur d'une bonne main. Au delà de quarante pas, augmentez cet intervalle de moitié, mais pas davantage. — Passé soixante pas, je ne tire plus, même avec un 12 choke-bored. Cependant, je vous laisse libre de le faire: pour un lièvre que vous raccrocherez par-ci par-là, vous en estropierez une douzaine d'autres qui seront perdus pour vos plaisirs futurs. A cette distance, la réussite est due presque exclusivement à un hasard heureux; en effet, vous ne vous rendez plus bien compte de la vitesse du lièvre, par cela même vous ne tirez plus juste; en outre, vous lui envoyez un coup de fusil dispersé sur plus de 2 mètres de largeur, dans lequel les intervalles entre les plombs sont souvent tels qu'ils laisseraient passer trois lièvres pour un. Si quelques grains ont conservé une force suffisamment effective pour pénétrer dans le corps de l'animal, la plupart sont déjà trop inertes pour pouvoir le blesser à mort. — Vous protestez, vous en avez tué à cent pas et même plus loin! — Parfaitement, moi aussi; mais combien d'autres cette malheureuse exception nous a-t-elle fait tirer inutilement!

4° En plein corps, aux petites distances, puis un peu en tête le lièvre qui part obliquement. Il n'y a pas besoin de commentaire à cette recommandation, elle s'explique d'elle-même après ce que je viens de dire pour le tir en travers.

Mais surtout et avant tout, dans quelque position que le lièvre se présente, s'il est à découvert, ne vous pressez pas, tirez posément; votre plomb a toujours le temps de le rattraper!

Avec quel plomb faut-il tirer le lièvre?

Tous les plombs sont bons suivant la distance. Au-dessous de vingt pas, vous tuez net avec les plus petits numéros, surtout en travers. Au delà de vingt pas, pour ne pas accuser injustement son plomb d'un coup manqué, il faut tirer avec du 7 ou du 8 (Lyon). — Si vous chassez surtout le lièvre, chargez votre canon droit de 7 ou de 8 (Lyon) et votre canon gauche de 5 ou de 6 (Lyon) pour vous ménager un coup de longueur. — Jusqu'à soixante pas, ces numéros sont très suffisants. Que si vous avez l'habitude de tirer et *de tuer* le lièvre au delà de soixante pas, mettez ce que vous voudrez dans votre fusil, du double zéro ou des bouts de fourche américaine, cela m'est égal, je vous abandonne à votre imagination.

Si vous voulez vous rendre compte mathématiquement de la supériorité du petit plomb sur le gros, c'est bien facile. Prenez un livre broché, mettez-vous à vingt pas, et tirez dessus un coup de 7 (Lyon), en ayant soin d'appuyer votre fusil pour mieux assurer votre tir, et pour que le livre soit bien dans le centre du coup. Comptez alors combien vous avez mis de grains de plomb dans le livre, et combien de pages ils ont perforées. Puis avec le même canon du même fusil, tirez une cartouche de 4 (Lyon) avec la même charge de poudre, à la même distance, sur le même livre que vous aurez retourné, pour que votre second coup ne se confonde pas avec le premier. Notez, en passant, que la charge de gros plombs est toujours un peu plus légère que la charge de petits, et que, par conséquent, l'effet de la poudre devrait augmenter d'autant plus sa pénétration. Vous verrez cependant que le 4, qui vous aura donné douze à vingt grains de moins que le 7, aura percé *dix à quinze pages* de moins que lui.

Tirez donc le lièvre avec du petit plomb, entre le 5 et le 8 (Lyon), vous en serez satisfaits. Remarquez qu'aux environs de Paris on tire généralement le chevreuil avec du 5 et du 6 (Paris), ce qui donne du 7 et du 8 ordinaires, et qu'on réussit fort bien, quoique le chevreuil ait le poil plus rude et plus dense que celui du lièvre.

Et maintenant, l'averse est passée, l'horizon se dégage, le grand soleil va sourire à la nature étincelante ; votre compagnon, qui sommeillait dans un coin, a vu le reflet du ciel éclairci ; il s'est levé, son regard vous supplie, vite prenez votre fusil et partez!

Il a plu, ayez l'œil aux pierrailles.

Bonne chance!

CUNISSET-CARNOT.

Chasse au furet.

LE LAPIN

... que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?

Ce vers du bon La Fontaine, passé en proverbe, a donné au *lapin*, auprès des profanes, la réputation de craindre le grand jour, d'aimer à rester terré dans son terrier. Pourtant les rencontres nombreuses que font les chasseurs, même les simples promeneurs au milieu des bois, sur les chemins longeant les bords des fourrés, prouvent que le lapin ne reste pas éternellement coi dans son gîte, qu'il ne dédaigne pas de mettre le nez à l'air et d'exécuter assez fréquemment de petites promenades aux environs de son terrier de prédilection, sans toutefois s'en éloigner beaucoup, afin de se tenir prêt à disparaître comme une muscade au moindre bruit.

Énormément de méfaits ont été mis et sont encore mis sur le dos de cette bête, toujours effarée, tremblante, ayant toujours l'air d'avoir sous les yeux la casserole de la ménagère où elle finira par tomber indubitablement tôt ou tard.

D'où vient le lapin? Sans remonter au déluge, on pense généralement que ce rongeur est originaire du nord de l'Afrique, d'où il aurait été introduit en Espagne à une époque très reculée, et de là, de proche en proche, dans le reste de l'Europe. Il s'est signalé tout d'abord par les dégâts considérables qu'il a commis : on l'accuse (de quoi ne l'accuse-t-on pas?) d'avoir entièrement dévasté les îles Baléares et celles de Lipari, au point d'avoir nécessité l'envoi de plusieurs légions romaines pour en avoir raison. On dit même que, par les nombreuses galeries creusées sous les murs de Tarragone, il a contribué à la destruction de cette ville. De nos jours encore, le lapin est un fléau pour les digues de la Hollande, qu'on est obligé de maintenir en bon état par une surveillance incessante et de fréquentes réparations.

Au moyen âge, la multiplicité des garennes libres faisait subir à l'agriculture des pertes incalculables. Les mêmes maux se sont manifestés dernièrement en Australie, à tel point que le gouvernement a fait un appel aux hommes de science de toutes les nations pour essayer d'arriver à trouver le remède contre cette invasion malfaisante ; des battues monstres ont été organisées dans lesquelles, en une seule journée, le chiffre des victimes dépassait 35 000 ; la guerre acharnée exécutée de toutes les manières possibles par les Australiens semble avoir, pour le moment, ralenti légèrement la force prolifique de cette race envahissante.

En France, il est si bien traqué de toutes manières, avec ou sans l'aide de l'État, qu'il n'a fort heureusement pas autant de liberté pour sa reproduction.

Dans les chasses particulières bien organisées, il est chassé sans ménagement et détruit un peu avant l'époque fixée pour la fermeture, et surtout au moment de la tombée des neiges, époque où, du reste, il fait dans les bois le plus de ravages en s'attaquant aux jeunes pousses qui constituent sa nourriture préférée. Au printemps, c'est au contraire aux récoltes en vert des plaines et bordures qu'il cause les dégâts les plus sérieux.

Le repeuplement se fait facilement de mars à juin dans de bonnes conditions ; aussi certains tableaux mirifiques sont-ils obtenus grâce à l'appoint d'une centaine de lapins lâchés à cette époque.

Quelquefois il pullule si rapidement que les dégâts qu'il fait près des grands bois sont cause que, par ordre de l'administration, des battues, dites « battues administratives », ont lieu à différentes reprises.

On ne le rencontre plus en grand nombre que dans certaines chasses particulières ; pourtant il ne disparaît jamais complètement d'un endroit où il a existé.

Description. Habitudes. — Le lapin commun est bien connu ; son pelage à l'état sauvage est d'un gris mêlé de fauve, avec une plaque rousse sur la nuque ; les oreilles, à peu près de la longueur de la tête, sont blanchâtres ; la queue est brune en dessus, blanchâtre en dessous, noire à l'extrémité ; le dessous

des pieds d'un roux fauve. Ce pelage varie, selon l'âge, les saisons, de finesse et sensiblement de couleur.

Nous empruntons à Daubenton, le célèbre naturaliste, le reste de la description. « Le lapin, dit-il, a, comme le lièvre, la lèvre supérieure fendue jusqu'aux narines, les jambes de derrière plus longues que celles de devant. Les yeux sont environnés d'une bande de couleur blanchâtre, qui s'étend jusqu'à la moustache, en arrière presque jusqu'à l'oreille. »

Les lapins diffèrent peu de grosseur. Ils vivent non pas en société, mais par petites troupes, dans un même terrier ayant plusieurs gueules ou sorties.

Le lapin habite de préférence les régions légèrement montagneuses; on le trouve pourtant dans les plaines boisées, dans les dunes et même au bord des marais. Il se creuse des terriers où il passe en général la plus grande partie de la journée. Il sort le matin et le soir pour prendre ses ébats, mais cette règle est loin d'être absolue. Après ses sorties, n'importe à quels moments elles aient lieu, il regagne son gîte. Parfois pourtant, pris à l'improviste, il se blottit au pied des touffes d'arbre, des buissons, dans les trous d'une vieille muraille, sous un amas de briques ou de grosses pierres. La nuit, il est plus turbulent, plus actif; c'est principalement alors qu'il va chercher sa nourriture, quelquefois assez loin de son terrier.

Les lapins, par les temps d'orage, manifestent une activité plus grande, un besoin de circuler, de paître, ont un redoublement d'appétit qui leur fait oublier leur prudence habituelle. Pourtant, au moindre soupçon d'un danger, ils rentrent dans leur terrier pour en ressortir au bout de peu de temps.

« Ordinairement, dit V de Bomare, les lapins ne se laissent pas si aisément aborder près de leur terrier ; ils éprouvent l'inquiétude qui est une suite natu relle de leur faiblesse. Cette inquiétude est toujours accompagnée du soin de s'avertir réciproquement. Le premier qui croit voir un danger frappe la terre et fait avec les pieds de derrière un bruit dont les terriers voisins retentissent au loin. Alors tous rentrent précipitamment. Les vieilles femelles restent les dernières près de la gueule du terrier, frappent des pattes de derrière sans discontinuer, jusqu'à ce que toute la famille soit rentrée. »

Le lapin se nourrit d'herbes, d'écorce d'arbre, de fruits, de graines, de légumes; sa vie, si elle ne s'achève pas d'une manière tragique, ce qui est excessivement rare, ne dépasse pas une dizaine d'années au plus.

On a vu que le lapin a le don de se multiplier prodigieusement. La femelle est presque toujours en chaleur, ou du moins en état de recevoir le mâle. Ses portées sont beaucoup moins exposées que celles du lièvre aux nombreuses causes de destruction. Quelques jours avant de mettre bas, la femelle creuse un trou, profond de 1 mètre environ, droit ou coudé, mais toujours dirigé en bas obliquement. Le fond du trou est évasé, arrondi et garni d'un lit d'herbes sèches, recouvert d'une couche de poils duveteux que la mère détache elle-même de son ventre. C'est là qu'elle dépose ses petits, dont le nombre varie de quatre à dix. Dès qu'elle a mis bas, elle quitte le nid en ayant soin d'en boucher l'entrée aussi bien que possible. Pour cela, elle pousse au-devant du trou une grande partie de la terre provenant du terrier. Il y a quelques exceptions, car la femelle creuse quelquefois dans un bois, dans la campagne,un trou d'une profondeur qui varie; elle l'arrange avec beaucoup de soin, mais toujours de la même façon que si elle allait mettre bas dans le terrier. Après trente jours de gestation dans l'un ou l'autre de ces endroits, elle met bas.

« Tant que les petits sont faibles et n'y voient pas, dit Z. Gerbe, l'entrée du nid est fermée aussi bien que possible; mais lorsqu'ils commencent à voir on remarque vers le bord supérieur une petite ouverture par laquelle le jour pénètre, et qui s'agrandit de plus en plus à mesure que les jeunes lapereaux deviennent forts. L'allaitement dure tout au plus une vingtaine de jours. L'heure à laquelle la mère se rend auprès de ses petits n'est pas encore complètement élucidée. Les jeunes, après leur sortie du nid ou du terrier, restent réunis encore quelque temps. Les uns disent que la femelle ne cache ainsi ses lapereaux que pour les mettre à l'abri des fureurs du mâle, qui aurait l'habitude de mettre à mort sa progéniture, puis de la faire servir à sa consommation personnelle. D'autres prétendent que la femelle agit ainsi parce qu'elle redoute pour ses petits de les voir devenir la proie des autres animaux, et qu'alors son instinct maternel la porte à les mettre à l'abri. »

J'avoue pour ma part que j'ai toujours eu une grande prédilection pour cette bête, dont le nom est souvent synonyme de lâcheté, ou est employé comme terme de mépris.

Et cela parce qu'au moindre bruit le lapin file sans tambour ni trompette; que pourrait-il faire pourtant, de la façon dont il est constitué?

Avec ses congénères, c'est-à-dire avec des égaux comme force, le lapin est brave, car des batailles sérieuses ont lieu entre mâles pour la possession des femelles; alors malheur au vaincu!

Chasse. — Le *lapin* se chasse *au chien d'arrêt*, *au chien courant*, *au furet*, *en battue*.

Chasse au chien d'arrêt avec retriever.

Chasse au chien d'arrêt. — Cette chasse est si connue, si pratiquée par le plus grand nombre des chasseurs que nous en parlerons très succinctement. C'est à la lisière des bois que le chasseur au chien d'arrêt rencontrera assez souvent

le lapin; le chien le fait partir d'un roncier, d'un taillis, d'un champ bordant un ravin s'avançant en plaine; mais c'est au bois, dans les parties claires, au milieu des fougères et des herbes sèches, que l'on arrête le plus souvent ce gibier.

Il convient de marcher lentement, autant que possible contre le vent, faisant de nombreux zigzags et en laissant le chien quêter tranquillement sans le presser. La bête a l'ouïe très fine, gardez donc *de Conrart le silence prudent.* Le lapin tient très bien par temps chaud, ensoleillé, ainsi que lorsque le sol est couvert de neige.

Il partira souvent après un arrêt assez long, dans un foudroyant déboulé; on doit le tirer en avant de la tête, car blessé il échappera et gagnera un terrier voisin même au prix des efforts les plus douloureux.

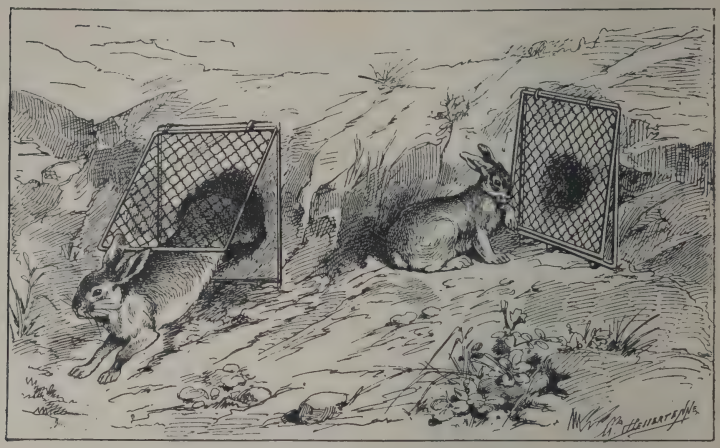
Chasse au chien courant. — Avant de lâcher les chiens courants, il est nécessaire, si l'on veut faire une chasse fructueuse, de boucher le plus grand nombre possible de terriers, ce qui peut se faire à la pioche, mais demande un travail long et pénible pour les hommes chargés de cette besogne. On se borne le plus souvent à placer devant chaque orifice un léger piquet de bois qui suffit à empêcher le lapin de se précipiter dans sa retraite. On peut encore utiliser de petits châssis en fil de fer ayant de 15 à 20 centimètres carrés, possédant à leur base du milieu un pied pointu en fer que l'on enfonce dans la terre; ce châssis cède du dedans au dehors, puis se referme de lui-même, grâce à deux

Chasse au chien d'arrêt avec retriever.

ressorts, ce qui permet au lapin de sortir de son terrier, mais l'empêche d'y rentrer.

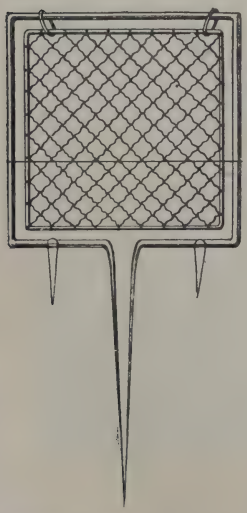
Les chiens qui conviennent le mieux à cette chasse sont ceux à quête lente et

en particulier les bassets. Les chiens vites offrent cet inconvénient de faire vider les enceintes rapidement et d'écarter le gibier avant qu'il puisse être à portée



Lapin sortant de son terrier. Lapin trouvant son terrier fermé.

Quand le lapin trouve les terriers bouchés, il se fait battre pendant un temps infini dans un espace assez restreint, tournant, revenant sur ses pas, s'arrêtant, laissant même passer les chiens La voix des limiers prévient généralement le chasseur de la direction qu'il doit prendre, et il est souvent très étonné de voir les chiens repasser près de lui; c'est que le lapin les a précédés et est passé lui-même près du chasseur sans être vu.



Châssis système Aurouze.

Chassé de cette manière, le lapin sort rarement du bois et encore est-ce pour le longer et y rentrer quelques mètres plus loin.

C'est donc sous bois qu'il faut attendre le lapin qui a ses habitudes comme tous les gibiers et passe fréquemment aux mêmes places, traçant ainsi des coulées.

La bonne place, celle que tout chasseur souhaite ardemment est près de ces coulées; alors il faut se dissimuler, éviter de faire du bruit.

Si la feuille est sèche, on entend le lapin avancer lentement, s'arrêtant, repartant pour s'arrêter encore, tout en dressant les oreilles.

Le succès, si vous avez du sang-froid au moment propice pour tirer, vous récompensera de votre patience et de votre vigilance.

On le voit, cette chasse au bois est très captivante, elle peut se pratiquer sur des espaces très restreints; on s'y adonne principalement en hiver, dès que la chute des feuilles a rendu le bois clair.

Une extrême prudence est obligatoire si l'on chasse à plusieurs, il est inutile d'insister là-dessus.

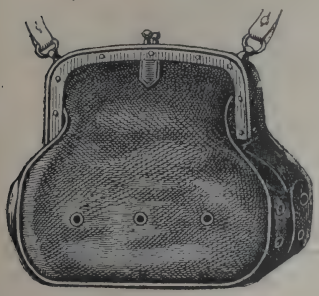
Le plomb qui convient le mieux est, suivant la saison, du 8 ou du 6.

Chasse au furet. — Le furet est originaire de Numidie; sa petite taille, son courage font de lui un excellent auxiliaire, mais un auxiliaire qu'il faut ménager, car il est de complexion délicate. Sa nourriture se compose principalement de lait, dans lequel on émiette du pain ; une futaille défoncée par en haut, au fond de laquelle on a préparé une couche moelleuse de foin ou de mousse lui sert d'habitation; le haut de la futaille doit être recouvert d'une vieille couverture sur laquelle une planchette sera posée; le furet est frileux, craint le froid et l'humidité ; placer donc sa niche dans un endroit assez chaud et sec. Il est très indolent. Aussi ne doit-on pas le faire manger avant la chasse, autrement il s'abandonnerait à un doux farniente, au sommeil même, au lieu de remplir sa mission.

Furet.

Certains sujets ayant la dent trop dure doivent être muselés.

Il faut porter le furet dans un sac de grosse toile percé d'une dizaine de trous ; éviter les cages de fer, de bois, dans lesquelles, par suite de secousses un peu brusques, il pourrait se blesser.



Sac à furet.

Lorsqu'on veut pratiquer cette chasse, on peut lâcher dans le bois un ou deux chiens qui font terrer les *lapins*.

On cherche les terriers habités avec ou sans chiens indicateurs. Le chien indicateur sent la présence du lapin, s'arrête à la gueule du terrier et souvent gratte avec ses pattes, c'est l'indication du trou où l'on doit mettre le furet. Lorsqu'on n'a pas de chien, on reconnaît les terriers habités en observant les traces de passages, les crottes fraîches.

Le furet qui rencontre un lapin le griffe, le mord, et le force à sortir, mais l'animal ainsi pressé ne consent pas toujours à quitter sa demeure ; parfois il essaye de lutter, parfois il avance la tête à l'un des orifices, puis rentre et se jette d'un trou dans un autre pour montrer le bout de son nez à une autre gueule.

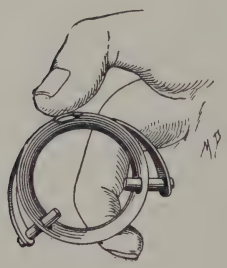
Ne tirez jamais un lapin qui se présente ainsi; ce serait d'abord un coup de fusil qui vous ferait peu d'honneur, puis vous pourriez tirer en même temps le

furet, qui pourrait très bien être sur les talons du lapin et recevoir sa part de plomb.

Dans l'intérieur des terriers, quand le lapin a aperçu le furet, il fait avec ses pattes de derrière un grand bruit qui résonne dans les couloirs, bruit qui avertit les chasseurs; mais le grand nombre des orifices augmente la difficulté du tir, avec l'incertitude où l'on est de quel orifice sortira le lapin, et quelle direction il prendra dans sa fuite.

Le lapin s'échappe du terrier dans un déboulé d'une vitesse folle, il faut *jeter* le coup de fusil un peu en avant de la tête. Ce tir est difficile, demande une grande pratique, et surprend même ce qu'on est convenu d'appeler de « bons fusils ».

Il peut se faire que des lapins se trouvent dans les galeries, et que le furet



Muselière à furet (système Aurouze) :

Manière d'ouvrir la muselière au moment de la placer. — Furet avec la muselière.

mal disposé, peu en train, sorte néanmoins du terrier; aussi faut-il le remettre et n'abandonner la partie qu'à la troisième tentative, surtout si des indices font penser à la présence du lapin.

Pendant que le furet *quête* dans les terriers, on doit observer le plus profond silence, car si le lapin a entendu le plus léger bruit qui puisse l'inquiéter, il se laissera gratter et même étrangler plutôt que de sortir. Ne jamais fureter un lapin qui a été *tiré*. Il se laisserait manger dans son trou plutôt que de ressortir.

Cette chasse, qui se pratique surtout à la fin de la saison, en hiver, dans les endroits où le grand nombre de terriers rend toute autre sorte de chasse chasse peu fructueuse, est extrêmement amusante; elle réclame, comme nous l'avons dit plus haut, une grande rapidité de tir, beaucoup de coup d'œil et de sang-froid, aussi ne doit-on s'y adonner qu'en compagnie de gens expérimentés.

Les jeunes chasseurs sont exposés à l'affolement, et il est à craindre qu'ils ne blessent un voisin, un garde, en lançant leur coup de fusil.

Le furet reste souvent longtemps dans le terrier, et les gardes ont beaucoup de peine à le décider à sortir et à le reprendre.

Dans les chasses dites « de destruction », où les lapins abondent, on emploie quelquefois des pétards que l'on fait partir à l'orifice des trous principaux, ou bien on enfume les terriers; mais il est inutile de nous étendre sur ces moyens d'action qui n'ont que bien peu de rapports avec la chasse proprement dite.

Pour la chasse au furet, le plomb que l'on recommande est le 8 ou le 7.

Nous ne parlerons pas de la chasse au lapin en battue : renvoyant le lecteur au chapitre *Les Battues*, de notre savant collaborateur M. Leddet, inspecteur des Eaux et forêts.

Un conseil seulement. En battue, le lapin file devant le tireur bien souvent quand les rabatteurs sont peu éloignés : soyez prudent ; soyez prudent également si le lapin file rapidement entre vous, votre voisin de droite ou votre voisin de gauche. Soyez prudent toujours : rien n'est désagréable comme de recevoir du plomb de son voisin, si ce n'est de... lui en donner.

Gaston LEGRAND,
Président du « Fusil de Chasse ».

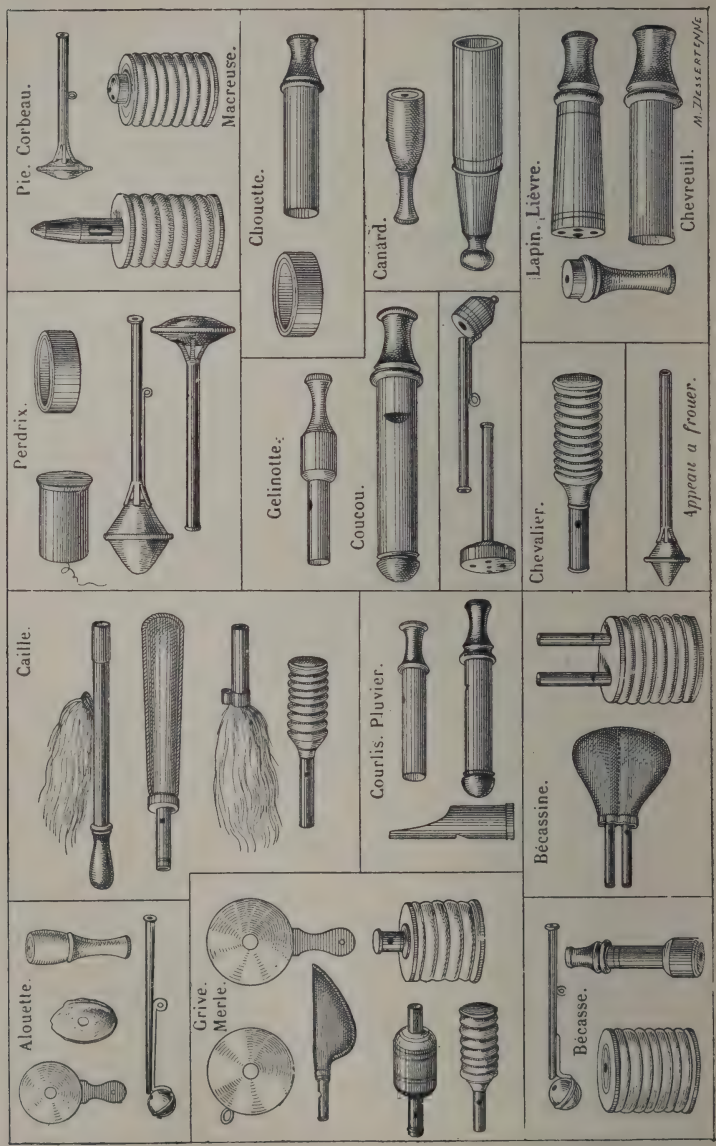


Tableau des principaux appeaux.

Pointers en arrêt dans les luzernes.

VIII

GIBIER A PLUME

LE FAISAN

FAISAN, *roi du gibier ; faisan, gibier de roi*, je te salue. « Tu es trop beau pour être intelligent, disait notre maître le marquis de Cherville ; tu justifies une fois de plus le préjugé que certaines gens nourrissent contre la surabondance des agréments extérieurs. »

D'autres vont jusqu'à traiter le faisan de bête stupide. On exagère.

Le *faisan* est un gibier qui ne tombe pas souvent sous le coup de fusil du chasseur vulgaire, à moins qu'aux environs il n'y ait une faisanderie ; dans ce cas, quelques faisans peuvent faire l'école buissonnière et tomber sous le plomb des chasseurs *errants* qui pullulent autour de ces faisanderies et des chasses gardées.

Coq faisan.

Certains de ces chasseurs se postent près des chasses gardées possédant une faisanderie, ayant eu soin de s'informer du jour où une battue doit avoir lieu chez le propriétaire de la chasse ; d'autres, avec la complicité de quelques batteurs, con-

naissent les endroits où doivent avoir lieu les différentes battues de la journée; les chasseurs errants font alors le tour de la chasse réservée, se placent selon qu'ils ont des raisons de croire que les batteurs vont faire partir le gibier dans telle ou telle direction, et attendent patiemment que les faisans, fuyant leur enceinte habituelle, passent à leur portée, et rarement ils quittent l'endroit sans avoir ramassé quelques miettes de la chasse d'à côté.

Le lendemain d'une battue, avec un bon chien, il est possible de trouver dans les champs, à assez grande distance de la faisanderie voisine, quelques malheureux faisans échappés à la battue de la veille, blessés ou à moitié fourbus.

Le faisan est donc par excellence un gibier de luxe; la beauté de son plumage, la délicatesse de sa chair le placeraient au premier rang des différents genres du gibier à plume, si la difficulté de son élevage ne le mettait d'emblée de droit à ce premier rang. Nos lecteurs, pour s'en assurer, n'auront qu'à lire dans ce volume, page 474, le chapitre « Élevage et maladies du gibier », par M. Mégnin père, membre de l'Académie de médecine.

Description, mœurs. — Le faisan appartient au genre des gallinacés. Sa tête est petite et oblongue, le tour des yeux muni de papilles; le bec convexe et de médiocre longueur, à mandibule supérieure légèrement recourbée et recouvrant l'inférieure, qui est plus courte; la langue épaisse et charnue; les narines recouvertes d'une écaille très prononcée; les ailes courtes et concaves; les jambes emplumées, à tarses nus; les doigts antérieurs réunis à la base par une membrane, le pouce libre et posant à terre; la queue très longue, étagée, à pennes ployées chacune en deux plans et se recouvrant comme les tuiles d'un toit. Les faisans ont le corps allongé, moins massif que celui des autres gallinacés, des formes élégantes, une démarche aisée. Leur plumage, assez rude au toucher, se fait remarquer par l'éclat et la variété de ses couleurs chez les mâles. Les femelles ont une taille plus petite, des couleurs plus sombres, presque grises; mais il arrive souvent que, lorsque la faculté de se reproduire s'est éteinte en elles, leur plumage prend des teintes plus vives, sans arriver toutefois à la richesse des mâles; elles ressemblent alors à des mâles dont le plumage serait terne et décoloré. Les chasseurs désignent ces femelles sous le nom de *faisans coquards*, que l'on donne surtout aux métis du faisan et de la poule.

Les faisans recherchent surtout les lieux humides et les plaines boisées; pendant le jour ils se tiennent à terre et s'avancent quelquefois assez loin dans les champs cultivés; la nuit ils se retirent sur les grands arbres, perchant à la cime quand le temps est beau et à la partie inférieure s'il est mauvais. Ils se nourrissent de graines et de petits fruits de toute sorte, d'insectes, de vers, de colimaçons. Le cri du mâle tient le milieu

entre celui du paon et de la pintade ; la femelle a la voix plus faible et plus douce.

Le faisan est d'un naturel sauvage ; il fuit même la société des oiseaux de son espèce ; à la moindre apparence de danger il s'enfuit d'un vol plus rapide qu'on ne le croirait au premier abord ; son vol est très bruyant et souvent accompagné de cris aigus. A l'époque des amours les individus se rapprochent. Les mâles se livrent alors de furieux combats et souvent même se tuent en se donnant de grands coups de bec sur la tête. Ces oiseaux sont polygames ; la femelle abandonne le mâle aussitôt après la copulation. Elle fait son nid à terre dans les buissons épais ; elle le construit de menus brins de bois et de plantes sèches ; elle y pond des œufs, au nombre de douze à vingt-quatre, un peu moins grands que ceux de poule, à la coquille mince, de couleur olivâtre, marquetée de taches brunes disposées en zones circulaires. La faisane est seule à faire son nid et à couver. L'incubation dure en moyenne vingt-cinq jours. Les petits courent au sortir de l'œuf et se nourrissent d'abord d'insectes ; c'est plus tard qu'ils deviennent baccivores et granivores. La mère n'a pas pour eux la même sollicitude que la poule pour ses poussins, elle donne ses soins indifféremment à tous les faisandeaux qui la suivent ; aussi n'est-il pas rare de voir une faisane accompagnée de petits de différents âges. Les mâles et les femelles se distinguent par la couleur de l'iris, blanche dès le premier jour chez les premiers et brune chez les autres. Les deux sexes sont alors de couleurs ternes ; ils muent à l'automne et les mâles commencent à prendre peu à peu leur plumage d'adulte, qui chez certains n'est complet qu'au bout de deux ou trois ans.

La durée ordinaire de la vie du faisan est d'une dizaine d'années. Comme nous le disions en commençant, sa réputation comme intelligence est mauvaise ; on dit même que, comme le dindon et d'autres oiseaux, il cache sa tête sous son aile et se figure qu'on ne le voit pas. « Il se laisse, dit V. de Bomare, prendre à tous les pièges ; lorsqu'on le chasse au chien d'arrêt et qu'il a été rencontré, il regarde fixement le chien tant qu'il est en arrêt et donne tout le temps au chasseur de le tirer à son aise. On le prend en tendant des lacets ou des filets sur les chemins où il passe habituellement, le matin et le soir, pour aller boire à quelque ruisseau ou mare. » Il est facile au temps des amours de trouver des faisans dans les bois ; ils se trahissent alors eux-mêmes par des battements d'ailes qui se font entendre de fort loin.

Sa chair est délicieuse, d'une saveur relevée, surtout quand elle est suffisamment attendrie ou, comme on dit, *faisandée*.

Chasse. — La chasse au faisan ne se pratique en réalité qu'au chien d'arrêt sur la lisière des bois, dans les bois mêmes ; les faisans tués en battues par les chasseurs sont des oiseaux *tirés* et non

chassés; on doit donc consulter pour cette partie cynégétique les chapitres *Le Tir de chasse*, du comte Justinien Clary, et *Les Battues*, par M. Leddet.

Pour chasser le faisan au chien d'arrêt avec succès, le meilleur moyen est de commencer aussi matin que possible; en plaine on le trouve jusque vers neuf ou dix heures.

Les meilleurs endroits sont les petites broussailles, les luzernes, tous les couverts proche les bois.

Un chasseur qui connaît bien son chien reconnaîtra de suite, à la façon dont il quête, si le limier est sur la trace d'un faisan.

Le faisan levé par un chien fait une infinité de détours, passe à plusieurs reprises par les mêmes voies, les embrouille comme à plaisir, ce qui égare le chien sur de fausses pistes; souvent le faisan se rase et laisse passer le chien, puis se relève et recommence la même tactique; la première qualité alors pour le chasseur est la patience. Quelquefois cette poursuite dure une heure avant que le chien ne tombe définitivement en arrêt; on doit donc suivre le chien dans tous ses zigzags en restant à portée.

Le chasseur doit s'arrêter, observer à droite, à gauche, ouvrir les yeux et les oreilles, car le faisan prend son vol quand le chien poursuit sa trace sur les voies croisées à dessein.

Si le chien ne s'est pas laissé distraire et que le faisan se soit arrêté, le limier reste ferme comme un roc à l'arrêt; la tête, le dos, la queue, ne font qu'une même ligne droite; tous les muscles sont immobiles, les yeux se voilent de plaisir, les narines palpitent seules, humant le fumet délicieux qu'exhale la proie.

Alors, que le chasseur soit calme, que pas un de ses nerfs ne tressaille, qu'il attende patiemment, quelquefois une minute, deux minutes, que le faisan se décide à partir.

Epaulez rapidement, laissez filer le faisan une demi-seconde et jetez le coup de fusil *toujours en avant du bec*, quelle que soit la direction qu'il prenne, à droite, à gauche, horizontalement ou verticalement.

Méfiez-vous de l'appendice que le faisan porte à sa partie postérieure. La queue du faisan lui a sauvé la vie en maintes circonstances. Que de plumes de cette queue sont tombées à la barbe, sous le nez du chasseur, pendant que l'oiseau s'échappait en poussant son cri de triomphe!

Pas un chasseur n'osera nier que pendant l'arrêt du chien son cœur ne palpite avec plus de force, que sa respiration ne devient haletante, que tous les nerfs du corps n'éprouvent une impression particulière de *serrement* général; les tireurs à la cible connaissent bien ces particularités.

Ces cours instants après la poursuite émotionnante que vous venez de faire, cet arrêt qui vous oblige à rester immobile sans faire le moindre bruit, ces courts instants sont pour les véritables

chasseurs une jouissance délicieuse, un plaisir indicible, la récompense de tant de fatigues et de tant de persévérance.

Même si, au lieu de faire lever le coq faisan, à l'éblouissant plumage, votre chien fait lever une poule, et que, par suite de leur rareté, vous ayez des raisons pour ne pas la tirer, à la grande stupéfaction de votre fidèle compagnon, les moments que vous venez de passer vous dédommageront de sa déception. Dans certaines chasses, en effet, on recommande de ne pas tirer les poules faisanes si elles sont peu nombreuses, ou pour un motif quelconque, sur la demande du propriétaire de la chasse.

Le faisan se laisse arrêter par le chien souvent sans courir. Le chasseur qui n'aurait pas de chien pourrait mettre les pieds à 10 centimètres d'un faisan sans s'en douter ; le faisan laisse passer son ennemi sans bouger.

Tout en suivant votre chien, observez les arbres : le faisan laisse quelquefois des voies à terre, puis se branche discrètement, attendant le moment propice pour fausser compagnie à votre chien et à vous.

La chasse du faisan au chien d'arrêt au bois est beaucoup plus difficile que celle de plaine ; le chasseur marche difficilement au milieu des herbes, des luzernes, etc. La difficulté d'épauler, puis de tirer, y est extrême; une grande prudence est donc nécessaire; méfiez-vous des chutes causées par l'entrelacement des racines, des trous qui peuvent être cachés sous les feuilles mortes; si vous trébuchez ou tombez, prenez garde au départ subit des détentes de votre fusil ; faites attention, en marchant, à ce que ces détentes ne s'accrochent pas à des branches d'arbres, ce qui ferait partir les coups du fusil. La chasse au bois, en général, est une des chasses les plus dangereuses, je vous conseille de ne la pratiquer qu'avec des chasseurs que vous connaissez de longue date, de fuir le voisinage des inconnus ou de ceux qui font leurs premières armes ; le plus beau coq du monde, la plus grasse poule si vous ne pouvez résister à l'envie de tirer, ne valent pas l'ennui de recevoir des grains de plomb d'un voisin ou de les donner soi-même à ce voisin, s'il vient par distraction, négligence, se jeter dans votre ligne de tir; ces deux occurrences sont aussi désagréables l'une que l'autre à envisager.

Le vrai chasseur doit s'abstenir de tirer, quelle que soit la tentation qu'il puisse éprouver, quelle que soit la facilité qu'il aurait à abattre la pièce à sa portée, quand il peut croire qu'il y a le moindre danger pour un autre chasseur.

Cette appréciation du danger que vous pouvez faire courir aux voisins vous vient instantanément ; on ne peut juger l'opportunité de savoir si l'on doit tirer ou non, qu'après un long apprentissage ; méfiez-vous donc non seulement de vos voisins de droite et de gauche, mais aussi de vous-même.

C'est quelquefois pour un chasseur un vrai crève-cœur que de se

voir dans l'obligation de laisser filer une pièce de gibier qui part à portée; mais cette occurrence se présente aussi bien à la chasse au gibier à poil qu'à la chasse au gibier à plume.

Un chasseur, même expérimenté en toutes matières, ne serait pas encore digne d'être qualifié du titre envié de « vrai chasseur » si à l'occasion il n'était pas assez maître de lui pour faire obéir ses nerfs à l'esprit.

Ces conseils de prudence que nos lecteurs trouveront sous la plume de presque tous les collaborateurs de ce livre, ne paraîtront excessifs qu'aux profanes; ils seront approuvés par tous les vrais disciples de Saint-Hubert, qui aiment à jouir sans préoccupation de l'exercice le plus amusant, le plus fortifiant, le plus sain auquel un homme peut se livrer.

LA PERDRIX

Si le faisan avec son plumage étincelant, la difficulté de son acclimatation peut passer à bon droit pour le membre le plus aristocratique de notre gibier à plume, la *perdrix* peut être considérée comme le « bourgeois » de ce même gibier.

La perdrix a du bourgeois les habitudes casanières, la sociabilité, le goût de la famille ; la couleur terne de son plumage a une certaine analogie avec l'habit à couleur grisâtre, de forme modeste qu'affectionne le membre de la classe sociale connu sous le nom de bourgeois.

Les perdrix sont des oiseaux gallinacés, de la famille des tétraonidées qui habitent l'ancien continent. Nous avons en France plusieurs espèces de perdrix : la *perdrix grise*, la *perdrix rouge*, la *perdrix bartavelle* (vulgairement *perdrix grecque*), la *perdrix rochassière*, la *perdrix gambra*.

Nous ferons une rapide description de chacune de ces espèces, ne nous étendant que sur la *perdrix grise*, la plus commune, renvoyant nos lecteurs, pour les autres, au chapitre *La Chasse de montagne*, de nos collaborateurs MM. Leddet et Henri Journu.

Description. Mœurs. — Les perdrix sont caractérisées par un bec nu à sa base, court, à mandibule supérieure voûtée et fortement inclinée vers la pointe; des narines percées sur les côtés de la pointe du bec et à demi closes par une membrane renflée et nue : des ailes arrondies, obtuses, courtes et concaves; la queue composée de douze à dix-huit pennes courtes et inclinées; les tarses lisses ou munis d'un tubercule calleux; les doigts antérieurs réunis à leur base par une membrane; le doigt postérieur libre et ne portant à terre que par son extrémité.

Toutes les perdrix ont des habitudes plus ou moins terrestres; elles fréquentent, suivant leur instinct, les pays de plaines ou de montagnes; la plupart

habitent de préférence les endroits découverts; quelques-unes se plaisent au contraire sur la lisière des bois et perchent sur les branches des grands arbres.

Ces oiseaux ont un vol bas, droit, précipité, mais pénible; leur marche, au contraire, est aisée et calme, quand ils ne sont pas inquiétés; poursuivis, ils ont une course rapide. Aussi s'éloignent-ils peu en général des lieux qui les ont vus naître; toutefois quelques espèces sont sujettes à des émigrations, souvent assez étendues. Ils vivent, suivant la saison, de graines, d'insectes ou de vers. Ils passent en famille la plus grande partie de l'année, mais demeurent ordinairement par couple à l'époque des amours. Cette époque a lieu en février-mars, à la pariade, en avril, surtout mai, à la ponte. Ils nichent à terre, sous une touffe d'herbe, contre une pierre ou sous un buisson, et leur ponte est nombreuse. La femelle seule est chargée des soins de l'incubation; les petits naissent couverts d'un duvet épais, quittent le nid et suivent leurs parents peu d'instants après être sortis de la coquille; c'est alors seulement que le père se joint quelquefois à la mère pour conduire sa progéniture et la guider dans la recherche de ses aliments. Les compagnies de perdrix s'attachent à la commune, au canton qu'elles ont choisi, ne s'en écartent que rarement, dans le cas où elles sont poursuivies à outrance.

Les perdrix sont en général très multipliées, malgré la chasse active et très variée dont elles sont l'objet et qui s'explique par l'excellence et la délicatesse de leur chair. Les perdrix grises seraient très nombreuses si tant d'œufs, de couvées n'étaient pas détruits, les uns par les éléments, les autres par les animaux de proie, sans oublier la main de l'homme. Quand le printemps est pluvieux, les ruisseaux débordent, couvrent les sillons, noient les œufs et les couvées; la grêle, les fortes pluies en détruisent un nombre considérable; la pie, l'épervier, l'émouchet font payer à la perdrix une forte contribution; mais ce sont principalement les faucheurs de blé, etc., qui, avec leurs faux, détruisent une quantité innombrable d'œufs et de couvées; car bien peu d'entre eux écartent leur faux du nid pour ne pas détruire ces œufs et ces couvées. Ce genre, fort étendu autrefois, ne renferme plus que le petit nombre d'espèces citées plus haut, espèces qui habitent l'Europe et le pourtour méditerranéen. Toutes se trouvent en France; mais il en est qui s'y rencontrent accidentellement et dans des régions restreintes. Leur cri d'appel est une sorte de chant aigre, imitant assez bien le cri de la scie. Les jeunes s'apprivoisent assez facilement, si l'on a eu le soin de les faire couver et élever par une poule. Aussi a-t-on eu, depuis longtemps, l'idée de domestiquer ces oiseaux. On obtient même des résultats satisfaisants.

La perdrix grise, vulgairement appelée « la perdrix », est nombreuse en proportion des autres espèces et vit sédentaire, principalement dans le nord et le centre de l'Europe; elle a de $0^m,27$ à $0^m,30$ de longueur, les parties supérieures roussâtres, rayées transversalement de brun et de noir; la tête et les tectrices de l'aile offrent les mêmes nuances, avec addition d'un trait longitudinal blanchâtre; le front, les joues et la gorge sont d'un rouge clair; le cou et les parties inférieures d'un gris cendré, rayé de zigzags noirâtres; une grande tache rousse en croissant orne la poitrine du mâle; les rémiges sont d'un brun cendré, tacheté de blanc; la queue se compose de vingt plumes rectrices, dont les cinq plumes latérales sont d'un beau roux bordé de blanc; les autres sont rayées de noir et tachetées de roux clair sur un fond gris; le bec et les pieds sont d'un cendré bleuâtre; ceux-ci sont dépourvus d'éperons et de tubercules. Les perdrix grises sont sociables et vivent réunies en famille, sans beaucoup

s'éloigner du lieu où elles ont pris naissance; elles se plaisent dans les pays de plaines où sont des champs semés de blé et ne se réfugient dans les taillis que quand elles sont poursuivies par le chasseur ou un oiseau de proie. La saison des amours commence pour elles à la fin de l'hiver; alors les compagnies se désunissent et les couples s'associent. La ponte a lieu en mai; c'est dans les blés et dans les prairies que le nid est placé; il consiste en un peu de paille ou d'herbe grossièrement arrangée, où sont dix-huit œufs d'un gris jaunâtre. La femelle se charge seule de l'incubation, et pendant ce temps la plus grande partie des plumes du ventre lui tombent.

La perdrix rouge est un peu plus grosse que la perdrix grise et se rencontre plus fréquemment dans le midi que dans le nord de l'Europe; elle a les parties supérieures d'un gris brun verdâtre; le front d'un cendré bleuâtre; la nuque d'un gris rougeâtre; les joues, la gorge et le haut du cou blancs; une bande noire se dilate sur la poitrine et sur les côtés du cou en un grand nombre de taches et de raies; les rémiges sont brunes, bordées extérieurement de fauve; les rectrices sont rousses, à l'exception des quatre intermédiaires, qui sont d'un gris bleu; les plumes qui recouvrent les flancs ont une couleur cendrée, bleuâtre à leur base, et sont rayées de noir, de roux et de blanc à leur extrémité; le bec et les pieds sont rouges; ces derniers sont garnis chez le mâle d'un tubercule calleux.

La perdrix rouge affectionne les terrains élevés, le penchant des collines et des montagnes; on la trouve quelquefois en plaine, sur la lisière des bois et des clairières, où elle se cache parmi les broussailles. Les perdrix rouges vivent aussi en société; assez souvent deux ou trois familles se réunissent et forment ainsi une nombreuse compagnie. Elles se perchent quelquefois. Les mœurs sont les mêmes que celles de la perdrix grise.

Les perdrix rouges nichent dans les guérets, sous les buissons, parmi les herbes. La ponte est de douze à dix-huit œufs d'un gris rougeâtre, ponctué et et tacheté de brun.

La perdrix bartavelle, vulgairement *perdrix grecque*, ne diffère de la perdrix rouge que par une taille plus grande et un plumage plus cendré; elle porte un large collier noir en sautoir, descendant sur les côtés du cou. Sa taille est de $0^m,33$ à $0^m,35$. Les tarses sont munis, chez le mâle, d'un tubercule calleux; cette espèce se tient le long des chaînes de montagnes du midi de l'Europe. Sa chair est préférable à celle de la perdrix rouge. La perdrix bartavelle niche dans les endroits pierreux, à l'abri d'un maigre buisson, d'un rocher; sa ponte est de onze à vingt œufs, d'un blanc jaunâtre pointillé et tacheté de fauve. Dans l'hiver, elle abandonne presque toujours les hautes montagnes pour se rapprocher des plaines. Elle passe pour être de tous les oiseaux le plus ardent en amour. A l'époque des accouplements, les mâles se livrent des combats acharnés, et leur chant est alors plus fort et plus fréquent. Les chasseurs imitent souvent le chant de la femelle pour les attirer à portée, et les braconniers pour les faire tomber dans les pièges préparés. La chasse de la perdrix bartavelle est à peu près la même que celle de la perdrix rouge.

La perdrix rochassière. — Cette perdrix habite les endroits rocailleux du Dauphiné; sa taille est de $0^m,28$; son plumage contient moins de roux et plus de gris que celui de la bartavelle.

La perdrix gambra. — Cette perdrix, appelée vulgairement *perdrix de roche*, habite le littoral de la Méditerranée; elle se distingue des autres

espèces par un collier roux, marqué de taches blanches, et ses rectrices médianes dépassent les subcaudales de quelques millimètres. Elle vit en troupes nombreuses dans les lieux élevés et ne descend que rarement dans les plaines; ses mœurs, ses habitudes sont les mêmes que celles des autres perdrix.

Chasse. — Je ne vais pas essayer d'expliquer comment la chasse à la perdrix, au chien d'arrêt, doit se pratiquer: d'abord, parce que les jeunes gens qui prennent leur premier permis de chasse n'ont pas d'autre chose à faire, à mon avis, pour devenir des chasseurs sérieux, que de se choisir un compagnon de chasse, un mentor qui, lui, doit en être à son quinzième ou vingtième permis;

Chiens Dupuy en arrêt aux perdreaux.

ensuite, parce que la réussite de la chasse à la perdrix, au chien d'arrêt, dépend presque toujours de la bonté du nez de votre chien, de son obéissance, que c'est lui qui vous permet d'arriver à portée de la compagnie. Sans votre chien, en effet, ou vous seriez passé à côté des perdrix sans les faire lever, ou vous les auriez fait lever hors de portée, ayant été éventé par elles.

Ayez donc avant tout un bon chien, dont vous suivrez les détours, détours qui vous paraîtront d'abord peut-être fantaisistes, mais dont vous ne tarderez pas à reconnaître toute la sagacité. Si vous arrivez à bonne portée des perdrix et qu'elles se décident à partir, le reste dépend de votre adresse de tireur.

Un vrai chasseur au chien d'arrêt, quand l'ouverture de la chasse a lieu, comme cela arrive malheureusement trop souvent dans les derniers jours d'août, ne devrait pas tirer sur les *pouilleux*, c'est-à-dire sur des perdreaux à peine adolescents, à peine capables de s'élever et de voler; la difficulté est de résister à la tentation; pensez pourtant que ce pouilleux est sans goût, sans saveur; que vous tirez pour le *plaisir de tuer*, sans aucun profit, et que, lui laissant la permission de s'échapper, vous le retrouverez trois semaines ou un mois plus tard, dans toute sa force d'adulte, gras à point.

Le meilleur moment pour chasser la perdrix grise est trois ou quatre heures après le lever du soleil; elles sortent des chaumes de blé, d'avoine, des guérets, des labours.

Si les pouilleux sont assez développés pour accompagner la mère, ils la suivent cahin-caha; mais la petite smala ne s'éloigne jamais beaucoup des environs du nid. La mère ne les perd pas des yeux; au moindre bruit suspect, elle s'arrête, appelle ses rejetons : tous accourent et se blottissent sous l'aile maternelle. S'ils ne sont pas assez agiles de leurs pattes pour chercher un refuge à quelques mètres, la mère, avec un dévouement admirable, a recours à toutes les ruses que son instinct peut lui suggérer, pour s'échapper elle-même dans l'intérêt de ses enfants, afin de ne pas les laisser orphelins.

Le bon La Fontaine a bien décrit cette scène :

Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger et n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et les chiens sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée et rit
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

Dans ce cas, qui arrive fréquemment, n'est-ce pas faire œuvre méritoire que de ne pas tirer la pauvre bestiole? C'est, en plus d'une bonne action, du gibier sur la planche d'ici peu de temps.

En chassant trop matin, les herbes étant pleines de rosée, votre chien aura moins de nez, ce qui arrive le plus souvent, car les chiens dits *chiens d'aiguail*, c'est-à-dire ne perdant pas la voie dans la rosée, sont assez rares. Attendez donc que le soleil ou la chaleur de l'air aient fait disparaître la brume, le brouillard, et vers dix heures du matin, si le temps est propice, poussez votre chien devant vous, *contre le vent*, suivez-le, ne faites aucun bruit, ne le perdez pas de vue, car les perdrix partent souvent dès que le chien est en arrêt. Si vous en avez le droit, entrez hardiment dans tous les champs rasés qui peuvent se présenter: champs de betteraves, de sarrasin, de blé, d'avoine, de seigle; dirigez la quête de votre chien vers les chaumes, les guérets.

Si votre chien quête trop en avant de vous, ne lui dites rien, mais ralentissez le pas, pour l'obliger à ne pas trop s'avancer; dirigez-vous soit à droite, soit à gauche ; revenez même quelques pas en arrière, ce léger retard ne sera pas perdu: vous explorerez ainsi posément, sans hâte, tout le cercle qui vous environne.

Souvenez-vous que les perdrix sont excellentes marcheuses, qu'elles se rasent sous tous les abris qu'elles peuvent trouver sur leur route, qu'après quelques instants de repos elles se remettent en marche, dissimulées, presque invisibles, et ne se décident souvent à *prendre l'air* que quand elles s'y jugent absolument forcées.

Si, enfin, une compagnie de *vraies perdrix* part à l'arrêt de votre chien, épaulez rapidement, choisissez-en une, tirez : si elle fait panache, essayez d'en choisir une deuxième aussi rapidement et tirez votre second coup. Ne tirez jamais dans le tas, c'est le meilleur moyen de ne rien abattre. Les perdrix levées

de cette manière ne se remisent jamais bien loin, et, à moins que l'espace où vous avez droit de chasser ne soit d'une médiocre étendue, vous pouvez renouveler, en suivant toujours les mêmes errements, quatre ou cinq fois la même chasse fructueuse.

De midi à trois heures de l'après-midi, les perdrix, en vrais sybarites, se reposent, font la sieste; pourtant, si elles ont été sérieusement poursuivies par plusieurs chasseurs dans la matinée, elles peuvent se trouver fatiguées, surmenées; si elles se décident à s'élever, leur vol est plus lourd, moins rapide, se ressent des courses forcées du matin. Vers la fin de la journée, les perdrix qui

Perdrix et ses petits.

ont pu échapper sont beaucoup plus farouches; elles ont l'expérience si chèrement acquise. Elles se tassent dans les labours élevés, au bord des guérets, et même au milieu des premières éclaircies, au bord des bois. Leur départ, alors, a lieu bien près de vous; mais il est possible que votre chien ne vous avertisse pas.

A mesure que la saison s'avance, l'aile de la perdrix grise prend de la force; son vol est plus rapide, plus soutenu, dure plus longtemps; la perdrix est plus méfiante, ayant échappé à une foule de dangers, en ayant vu de toutes les couleurs. Les compagnies se font alors garder par des sentinelles avancées qui, pendant que le gros de la troupe prend ses ébats ou est à la recherche de sa nourriture, surveillent les environs, et, au moindre soupçon d'un danger, donnent le signal d'alarme par un léger piètement.

Ajoutons que le temps qu'il peut faire, lorsque l'on veut chasser la perdrix grise, doit être pris en considération. Si la température est orageuse, le vent violent, elles cherchent à se protéger d'une bourrasque prochaine dans les bas-fonds, à l'abri d'une légère colline. Si la pluie tombe avec assez de force, vous les trouverez près des bois, des buissons. S'il fait beau et sec, c'est en plein champ qu'on les trouvera sûrement.

La perdrix se chasse pendant le mois qui suit l'ouverture, avec du plomb n° 7, ensuite avec du 6, et à l'arrière-saison avec du 5.

Pour la chasse en battue, la perdrix, levée par les rabatteurs, passe souvent assez haut au-dessus de la tête des tireurs; les plombs 6 et 5 semblent donc indiqués.

La chasse de la perdrix au chien d'arrêt est, avec celles du lapin et du lièvre, la chasse la plus commune en France, celle qui est pratiquée par le plus grand nombre des disciples de saint Hubert.

Ces chasses forment seules le *vrai chasseur*, et quiconque prétend à ce titre envié doit désirer acquérir d'abord les qualités que ces chasses au chien d'arrêt exigent : patience, endurance physique, observations de toute nature et surtout le sang-froid indispensable au chasseur quand le moment physiologique d'épauler et de tirer est venu.

La chasse au chien d'arrêt est donc la véritable école du jeune chasseur, qui en la pratiquant apprendra les ruses du gibier, observera ses mœurs et pourra devenir un *beau fusil*.

LA CAILLE

La *caille* devient de plus en plus rare en France; à peine en trouve-t-on à l'ouverture dans l'intérieur des terres, sur les côtes des départements du Nord, du Pas-de-Calais, de la Somme, de la Seine-Inférieure, du Calvados et de la Manche; cette pénurie vient de la guerre acharnée que lui font, avec toute espèce d'engins, les naturels de l'Égypte, de la Tripolitaine, de la Tunisie, de l'Algérie et du Maroc au moment du passage de ces succulentes bestioles; filets de toutes sortes, de toutes grandeurs, pièges de tous systèmes sont mis à contribution, et le résultat, nous ne dirons pas de cette chasse, mais de ce braconnage, se chiffre par des milliers de caisses expédiées dans les principaux ports de l'ancien et du nouveau monde. Grâce aux progrès de la science moderne, les cailles peuvent supporter une traversée d'assez longue durée.

Elles n'ont pas seulement à redouter le moment où elles font escales sur les côtes que nous venons de citer, mais encore le moment de leur atterrissage dans nos départements du Midi, après leur traversée de la Méditerranée. Les habitants de ces départements se servent des mêmes moyens que leurs voisins les braconniers africains. Quelques milliers de cailles seulement parviennent donc à aborder les côtes du nord-ouest et du nord de la France.

Description. Habitudes. — Les cailles forment dans l'ordre des gallinacés un genre voisin des perdrix. Elles ont pour caractère essentiel : un bec court, plus large que haut, à mandibule supérieure courbée, des narines latérales à

moitié fermées par une membrane; les yeux n'ont jamais, en arrière ni sur le pourtour, d'espace dépourvu de plumes, comme chez les vraies perdrix; les ailes, de longueur médiocre, ont le plus souvent la deuxième penne plus longue que les autres; la queue est très courte, ordinairement composée de quatre pennes étagées et arrondies; les pieds ont des tarses lisses et dépourvus d'éperons.

Les cailles habitent les régions chaudes de l'ancien continent; celles qui s'approchent des régions un peu froides les quittent aux approches de l'hiver pour gagner des climats plus doux. Une seule espèce se trouve en Europe, encore y est-elle seulement de passage, c'est la *caille vulgaire*, la seule dont nous parlerons.

Cette caille, longue de 20 centimètres environ, a le haut de la tête varié de

Caille naine.

Caille commune.

noir et rougeâtre avec trois bandes longitudinales; le dos brun, varié de jaunâtre et de noir; la gorge entourée de deux bandes d'un brun noirâtre; la poitrine et les flancs roux clair; le ventre blanchâtre; le bec et les pieds couleur de chair.

Les vieux mâles ont la gorge d'un brun noirâtre, mais sans bande autour. La femelle a la gorge blanche, sans bandes, le dos plus foncé et le plumage d'un roux clair.

La caille diffère de la perdrix non seulement par ses caractères, mais par ses mœurs. Elle est en quelque sorte le *bohémien* du gibier à plume de nos contrées. Comme les bohémiens, elle est peu sociable, aime à vivre dans l'isolement. Elle est polygame; les mâles ne passent avec les femelles que le temps des amours et les abandonnent au moment de la ponte.

Les femelles font beaucoup d'œufs et se chargent seules de les soigner. Plus robustes que les perdrix, les petits à peine éclos commencent à courir et ne tardent pas après quelques jours à se passer des soins maternels. Toute la famille se disperse et à partir de ce moment les cailles se trouvent bien rarement réunies; elles ne se rapprochent de nouveau qu'à l'époque des migrations, pour lesquelles elles choisissent avec beaucoup de perspicacité un vent favorable, attendant même assez longtemps que cette occasion se présente. Alors elles se décident à partir; mais si le vent vient à changer, à leur être contraire, elles tombent en foule soit sur les bords des côtes, soit dans l'intérieur des terres et même en pleine mer; dans ce dernier cas, si un navire se présente, il est quelquefois couvert de centaines de ces animaux. Mais le plus souvent,

pendant leur traversée, elles sont englouties par les vagues, après avoir lutté quelques instants à la surface par des efforts désespérés.

Tout ce que l'on a raconté sur les procédés des cailles pour essayer de se maintenir à fleur d'eau ne sont que des légendes.

Les cailles arrivent dans nos climats au milieu d'avril, en mai, selon la température, elles partent en septembre ; c'est vers le soir ou au commencement de la nuit qu'elles se disposent à partir. Elles traversent la Méditerranée pour se rendre en Afrique et se répandent jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Elles se reposent sur les îlots et les rochers qu'elles peuvent rencontrer pendant leur traversée. Comme on l'a vu, les habitants des différents pays en font des hécatombes et c'est pour eux une grande source de revenu.

Les cailles du sexe mâle sont d'un naturel très querelleur ; cette ardeur combattive a donné l'idée, dès la plus haute antiquité, de les dresser à des combats singuliers, semblables aux combats de coqs.

Chasse. — La chasse de la caille se pratique comme celle de la perdrix, au chien d'arrêt ; les cailles ont le vol plus vif que la perdrix, mais ne se décident à prendre leur essor que quand elles y sont absolument obligées. Pendant le jour, elles se tiennent dans les chaumes des blés, les betteraves, les couverts; elles se laissent approcher de très près, se contentant de courir devant le chien avec une très grande agilité, ou bien se tenant tassées sous un fouillis d'herbes, sous des mottes de terre labourée, essayant de laisser passer le limier et le chasseur. L'arrêt est d'une durée assez longue, et très souvent la caille ne se décide à partir que sous le nez du chien, ou même sous le fusil du chasseur. Il est préférable dans ce cas de la laisser filer et de ne tirer que quand elle est à 20 ou 25 mètres ; en tirant quand elle vient de s'élever et qu'elle n'est qu'à 6 ou 8 mètres, on écrabouille la caille malgré le petit plomb dont on se sert (du 8 ou du 9).

La poursuite de la caille avec un bon chien d'arrêt est une des chasses les plus amusantes et ajoutons des plus faciles, pourvu que l'on ait la patience indispensable à toutes les chasses au chien d'arrêt.

La chair de la caille est excellente; mais, vu le peu de grosseur de ce gibier, il est nécessaire, si on est plusieurs convives à table, d'en abattre quelques couples.

Comme pour la perdrix, c'est dans la matinée et dans les dernières heures de la journée que l'on a le plus de chance de les rencontrer.

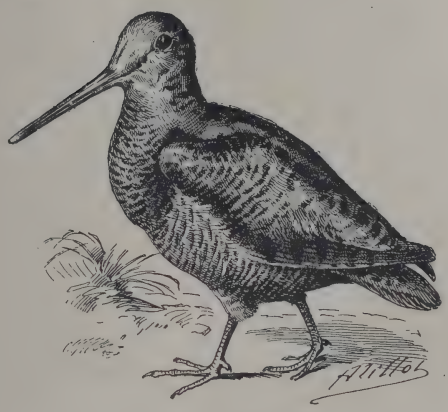
Elles partent presque toujours seules ou à deux, rarement à trois. Elles s'enlèvent sans bruit d'ailes en faisant entendre un petit cri d'effroi, s'élevant peu de terre, filant en ligne droite pour s'abattre à 2 ou 300 mètres, il est facile alors, si elles ont été manquées, de les retrouver, en marchant toujours, bien entendu, contre le vent.

Nous ne parlerons pas des autres espèces de chasses, avec appeaux de différentes sortes ; on se sert même des mâles à qui on a la barbarie de crever les yeux, que l'on enferme dans des cages aux endroits où la chasse doit avoir lieu. Ces manières n'ont aucun rapport avec la guerre loyale que le chasseur doit faire au gibier quel qu'il soit ; ce sont des assassinats qui ne méritent que notre profond mépris.

Gustave VOULQUIN,

Fondateur et membre des comités des Sociétés « Le Pistolet », « Le Fusil de chasse », etc.

LA BÉCASSE



La Bécasse.

Si on faisait résider le plaisir de la chasse dans le plus ou moins grand nombre de coups de fusil tirés, à coup sûr la chasse de la bécasse prendrait rang en dernière ligne, parce que c'est celle dans laquelle on a peut-être le moins d'occasions de tirer. C'est cependant, de l'avis de tous les vrais disciples de saint Hubert, la chasse la plus intéressante, la plus passionnante, la plus fertile aussi en émotions diverses : chasse pour laquelle on abandonne toute autre, bien qu'elle soit la plus pénible. Et c'est justement cette peine qu'elle donne, ces difficultés et ces fatigues qu'il faut surmonter pour la mener à bien qui en assaisonnent le plaisir. Marches sous bois durant tout le jour avec accompagnement de chutes douloureuses dans les ronciers, de piqûres dans les fourrés d'épines, de coups de verges dans les yeux de la part des brindilles élastiques du taillis, tout cela pour revenir bredouille au logis. Mais aussi quelle satisfaction grande à la suite d'une journée couronnée de succès ! Comme la fatigue s'oublie vite alors, sans compter la perspective d'un succulent rôti, pourvu qu'on soit gourmand, sinon gourmet !

Description. Habitudes. — La bécasse est voyageuse, c'est là son unique défaut, car en ce qui concerne sa rareté on ne peut la lui attribuer à mal, puisque c'est une des principales raisons qui donne tant de prix à sa recherche. Condamnée à voyager toujours, par suite des nécessités de son genre d'alimentation et de sa sensibilité extrême aux variations atmosphériques, elle va alternativement du sud au nord et du nord au sud, poussée par le besoin de trouver, avec un climat tempéré, un sol humide ou au moins frais dans lequel elle puisse enfoncer son long bec pour y chercher sa nourriture. C'est ainsi que, venant du Nord, d'où elles sont chassées par les approches de l'hiver, les bécasses arrivent dans nos régions dans les premiers jours d'octobre : « A la Saint-Denis, bécasses en tous pays », dit le dicton français. (La Saint-Denis, c'est le 9 octobre.) Elles voyagent souvent seules, quelquefois par deux, jamais

plus, volant durant la nuit à la suite les unes des autres à de courts intervalles. C'est par les vents d'est et de nord-est, durant les nuits assombries par le brouillard qu'elles arrivent en plus grand nombre, suivant une direction immuable que leur instinct fidèle leur permet de garder. Elles demeurent alors environ six semaines et repartent vers la fin de novembre pour aller passer les mois les plus froids de l'hiver dans les vallées abritées des Pyrénées, en Espagne, ou même en Afrique, après avoir traversé la Méditerranée. Elles sont grasses alors, nourries abondamment qu'elles ont été par les insectes et les vers que la fin de l'été et l'automne leur ont procurés en abondance. Puis, dès le mois de mars, à la Saint-Thomas (9 mars), elles réapparaissent, fuyant les chaleurs du Midi et s'acheminant doucement vers le Nord où se passera la saison des amours et les journées d'été trop chaudes chez nous. Leur séjour à ce second passage est d'environ deux mois ; mais le temps de la reproduction approche et il faudra bientôt songer à l'éducation des jeunes, dont le bec longtemps trop tendre aura besoin de terres humides et de prairies marécageuses pour faire l'apprentissage de la chasse aux vermisseaux. Il leur faut donc remonter encore vers les régions septentrionales où elles les trouveront. Quelques-unes cependant, ou trop pressées dans leurs épanchements amoureux, ou plus paresseuses que d'autres, ou encore tentées par le charme mystérieux et le climat tempéré de certains de nos grands massifs forestiers, s'y arrêtent et y élèvent leur progéniture ; mais c'est l'exception.

Il n'est pas besoin ici de faire une longue description de ce charmant oiseau, que tout le monde connaît et qu'on ne saurait confondre avec aucun autre. Qu'il nous suffise de donner quelques indications utiles sur ses mœurs et ses habitudes, dont la connaissance sera si précieuse pour mener à bien la chasse que nous voulons lui faire.

Avant tout, je m'inscris en faux contre la réputation de stupidité qu'on attribue généralement à la bécasse. Je conviens qu'avec son long bec qui n'en finit plus, et ses gros yeux ronds de myope à fleur de tête, elle n'a pas l'air fûté et intelligent du petit râle ni même de la perdrix ; mais pour tout chasseur qui l'a maintes fois poursuivie avec acharnement dans les halliers, la bonne personne a encore dans sa grosse tête carrée plus d'un tour à sa disposition pour dérouter ses ennemis.

A leur arrivée dans nos pays, les bécasses se cantonnent là où elles sont sûres de trouver une table bien servie et un abri contre les vents froids du nord, qu'elles redoutent par-dessus tout. C'est donc dans les fonds boisés, humides et même marécageux, dans les grandes haies peuplées de vieux chênes, le long des prairies et des ruisseaux en versants bien exposés, les futaies ou les hauts perchis à couvert épais, dont le sol possède une épaisse couverture de terreau et de feuilles, qu'on est le plus sûr de les rencontrer.

D'ailleurs, quoiqu'elles adoptent presque toujours des endroits privilégiés bien connus des chasseurs de la contrée et où, à chaque passage, on est sûr d'en rencontrer, elles varient cependant un peu leur aire d'habitation suivant la température et surtout la direction du vent. Durant les temps pluvieux et sombres de l'automne elles habitent les taillis de huit à dix ans, assez clairs comme dessous et cependant formant un massif assez serré pour tuer toute végétation herbacée du sol sous leur couvert.

Il faut en effet à la bécasse un sol friable, frais, dénudé ou recouvert de feuilles où elle puisse marcher librement, mais pas de grandes herbes ni trop d'arbustes formant fourré en sous-étage. En hiver, dès que les gelées apparaissent, c'est dans les fonds humides et abrités, près des sources qui ne gèlent jamais, où la terre peut encore être fouillée, qu'on les trouve si elles se sont

décidées à hiverner dans notre région. Sinon, elles disparaissent aux premiers froids.

En été, c'est au flanc des montagnes élevées, dans les prés-bois, là où les bestiaux pacagent, qu'elles viennent se mettre à l'abri des chaleurs excessives, aimant à fouiller les bouses pour y trouver les vers et les insectes qui constituent leur unique nourriture. Les bois de chênes, de hêtres et de charmes dont les dessous sont riches en terreau et dont le couvert épais entretient la fraîcheur du sol ont leur préférence.

Oiseau essentiellement timide et d'habitudes les plus régulières, on pourrait peut-être dire immuables, la bécasse se cache au fond des bois, sans bouger durant tout le jour, là où elle a établi son domicile. Le soir venu, elle se dispose à aller chercher sa nourriture au dehors. Elle se rend alors à une mare, une source, un ruisseau ou simplement près d'une ornière ou d'une flaque d'eau stagnante dans un chemin afin d'y faire sa toilette. Elle est, en effet, d'une propreté minutieuse. Après avoir lavé son bec et ses pattes, elle prend son vol, s'élevant peu en l'air et suivant les coulées, les grandes allées de forêt ou les chemins, toujours les mêmes à l'aller et au retour, pour s'abattre en dehors du bois dans les prairies humides, les marécages même ou encore les terres en culture où l'eau séjourne souvent. Là, durant toute la nuit, elle vérote à son aise, et un peu avant la venue du jour elle se met en route pour regagner sa demeure, repassant par la même voie et sans omettre de se rendre à sa mare pour y refaire sa toilette. Ceci a lieu seulement à l'automne ; au printemps, en effet, elle remplace ses ablutions au crépuscule par des ébats aériens à deux, préliminaires des amours et qu'on appelle la « croûle », dont nous reparlerons à propos de la chasse spéciale à laquelle elle donne lieu.

Quand les bécasses, par suite de la persistance au printemps des temps pluvieux et sombres se décident à nicher chez nous, elles adoptent pour y élever leur famille les endroits les plus frais des grands massifs dans le voisinage des sources et des ruisseaux, non loin des couverts emportés des grands gaulis et des futaies. Elles y installent un nid rudimentaire fait de feuilles et d'herbes sèches, au pied d'un chêne, dans un intervalle de racines ou au milieu d'une cépée. La femelle y pond quatre œufs roux marqués de taches noirâtres, gros comme des œufs de pigeon, mais très longs relativement à leur grosseur, et qu'elle couve durant dix-sept à dix-huit jours. Pendant ce temps, le mâle ne quitte jamais sa compagne, semblant vouloir partager avec elle les ennuis de sa longue détention et amoureusement couché près d'elle au bord du nid. A peine sortis de la coquille, les petits courent autour de leur mère qui les entoure de la plus tendre affection et de la plus constante surveillance. Survient-il un danger quelconque, elle n'hésitera pas à transporter son domicile ailleurs et, s'ils ne volent pas encore, ce qui ne leur est possible qu'à l'âge de douze ou quinze jours, elle les emporte un à un dans ses pattes vers sa nouvelle demeure, volant péniblement chargée qu'elle est de son précieux fardeau, mais courageuse dans son amour maternel et préférant se laisser prendre que d'abandonner sa progéniture.

Chasse au chien d'arrêt. — La véritable chasse à la bécasse est celle qui se fait au chien d'arrêt à travers les fourrés et les halliers, partout en un mot où on peut la trouver durant le jour, chasse au « cul levé » ou « à la branche », comme on l'appelle quelquefois. Pour se livrer à cette chasse si attrayante, il est nécessaire d'avoir un très bon chien, ayant beaucoup de nez et avant tout absolument créancé, ne s'éloignant pas, chassant autant que possible au trot, croisant beaucoup ses quêtes, revenant au maître au moindre appel et

rapportant parfaitement. Cette dernière condition est tout à fait indispensable par ce fait qu'on ne voit pas le plus souvent tomber le gibier. Or il est assez commun que les chiens ne se soucient pas de rapporter la bécasse pour la chair de laquelle ils ont la même aversion que pour tous les oiseaux qui se nourrissent de proies vivantes. Il est donc de toute nécessité d'arriver à vaincre l'aversion des chiens pour ce rapport, sans lequel on perdrait tout le bénéfice de leurs autres qualités. Les griffons et les chiens français en général, braques bourbonnais ou Dupuy et épagneuls de Pont-Audemer sont par excellence les chiens de bécasse. Toutefois, les setters anglais ou irlandais peuvent faire d'agréables auxiliaires dans cette chasse, en raison de leur puissance de nez, mais à condition qu'ils chassent absolument sous le fusil, ce qui est difficile à obtenir d'eux.

Cette première condition du chien étant remplie, je recommanderai l'emploi d'un fusil à canons courts, bien maniable eu égard à son poids et sans cette maudite bretelle qui s'accroche aux branches au moment où il ne le faudrait pas et fait souvent manquer de beaux coups. Le plomb n° 8 devra être adopté pour le coup de droite et le n° 6 pour le coup de gauche, avec une charge modérée de poudre sans fumée, parce que dans le taillis, par les temps bas et pluvieux qui sont les meilleurs pour cette chasse, la fumée du premier coup persiste longtemps, empêche de doubler et même de voir la direction de la remise. Avec cela, bien chaussés, équipés pour affronter les ondées de l'automne ou du printemps, armés de patience et pleins d'un espoir de tous les instants qui fait surmonter tous les obstacles, nous serons prêts à nous lancer dans le fourré.

Un seul chien pourra nous servir pour deux chasseurs, à condition que nous nous tiendrons à 30 mètres environ de distance l'un de l'autre, nous envoyant de temps en temps de discrets avertissements de manière à toujours connaître notre position respective et à éviter les accidents. Le chien chassera entre nous, muni d'un grelot qui nous indiquera toujours sa position et dont le bruit, suivant qu'il sera continu ou au contraire cessera, marquera que la quête est active ou que l'animal est à l'arrêt. A propos du grelot, les avis des chasseurs sont partagés : les uns n'en veulent pas, prétendant que son tintement perpétuel effraye la méfiante bécasse et lui fait vider l'enceinte avant qu'on ait pu pénétrer jusqu'à elle ; d'autres affirment, avec une certaine raison, qu'il est impossible sans cette indication de suivre le travail du chien. A mon avis, les uns et les autres ont raison, car, d'une part, il faut bien se pénétrer de la nécessité, pour mener à bien cette chasse, de faire le moins de bruit possible ; et d'autre part, il est non moins nécessaire, pour le plaisir comme pour le succès, de suivre les évolutions du chien. Je crois donc qu'entre deux inconvénients il faut choisir le moindre, et que le grelot s'imposera toutes les fois, ce qui sera le plus souvent, qu'on n'aura pas un chien habitué à ne pas perdre son maître de vue. D'ailleurs, l'expérience prouve qu'avec un grelot on peut arriver à tirer des bécasses à l'arrêt du chien. D'aucuns disent même que le grelot ne saurait effrayer le gibier, lequel est habitué à ce bruit qui lui rappelle celui des clochettes des bêtes qui vont au pacage et dont il n'a, en effet, aucune peur.

Il s'agit maintenant de battre le taillis en marchant devant soi doucement, posément, en s'efforçant de suivre la manœuvre de notre fidèle compagnon, de faire de temps à autre de courts arrêts, mais seulement dans les places où on peut épauler facilement. Quand on connaît bien la région où on chasse, on gagnera beaucoup de temps en ne s'astreignant pas à battre toutes les parties d'un bois, celles notamment où de mémoire d'homme, par suite de la

nature du sol ou de l'exposition, on n'a jamais rencontré de bécasses. On sait les lieux d'habitation de la dame au long bec : les fouillis de feuilles et surtout les larges « miroirs » qui sont les excréments liquides et blancs qu'elle laisse, en sont des indices certains. C'est là qu'il faut concentrer toute notre attention. Il est nécessaire de marcher toujours à bon vent, car, bien que le fumet de la bécasse soit de ceux que le chien évente de loin, cela facilitera la recherche. On parcourra ainsi tous les endroits susceptibles de réceler le précieux oiseau. Mis en éveil par le bruit du chasseur et du chien qu'il entend d'assez loin, celui-ci, après avoir démêlé la direction d'où vient le danger, se met à piéter et, malgré ses petites pattes, il court très vite. Mais le chien a éventé sa trace et le voilà qui s'attache à ses pas. La quête s'accentue, car la voie devient plus chaude : un vieux chien habitué à toutes les ruses de la bécasse a bientôt le sentiment de la direction qu'elle suit dans sa fuite ; il coupe alors la voie en forçant en avant et décrivant un circuit de manière à lui couper la retraite et à la placer entre son maître et lui. Déroutée par cette manœuvre, la pauvre bête s'arrête, demeurant dans l'immobilité la plus complète quoique debout et se demandant de quel côté fuir encore. A ce moment le chien est en plein arrêt, regardant alternativement par terre d'où lui viennent les émanations de la fugitive et jetant à son maître un regard intelligent semblant lui dire : attention ! elle est là. C'est un moment solennel, plein d'émotion et où tout le sang afflue au cœur du vrai chasseur dans l'attente du départ de l'oiseau à bonne portée, récompense de ses pénibles recherches. Mais ce moment ne dure qu'un instant, la bécasse ne tenant pas bien l'arrêt après la fuite apeurée qu'elle vient de faire, surtout si le temps est sombre et humide.

Au contraire, si elle a été surprise par l'apparition subite et silencieuse du chien pendant qu'elle était en train de vermiller sous la jonchée de feuilles, tournant et retournant à droite et à gauche, au moyen de son long bec, la couverture du sol (la bécasse ne se sert jamais de ses pattes pour gratter le sol comme les gallinacés), jugeant qu'il est trop tard pour fuir, elle espère échapper aux regards grâce à sa livrée feuille morte qui se détache peu sur le sol. Alors elle se tapit, se rase, tout le corps allongé et collé à terre, y compris le cou, la tête et le bec. Dans cette position elle tient ferme et longtemps l'arrêt et donne amplement au chasseur le temps d'approcher et de se préparer à la tirer. Celui-ci s'efforcera d'avancer en décrivant un circuit, de manière à avoir le gibier entre son chien et lui. Enfin elle s'envole, lourdement, en faisant beaucoup de bruit. Elle est gênée, en effet, comme le sont les hirondelles et les martinets, à cause de leurs pattes trop courtes, pour déployer ses longues ailes en même temps qu'elle quitte le sol ; elle appuie alors son bec à terre et donne un vigoureux coup de jarret qui lui fait faire comme une cabriole pendant laquelle elle bat l'air violemment pour prendre son vol. C'est là ce qui explique le mouvement relativement long de son envolée.

En lisière de bois, le long d'une allée de forêt ou encore en plaine, au bord des haies et des ruisseaux, elle file droit, volant bas et cherchant à se masquer derrière un arbre ou un buisson en plongeant : elle est alors facile à tirer. Au bois il n'en est pas de même : à peine a-t-elle quitté le sol qu'elle tend à s'élever au-dessus des arbres en faisant plusieurs crochets suivant que le bois est plus ou moins fourré ; puis, dès qu'elle a atteint le sommet du peuplement, elle file droit. C'est au moment où on l'aperçoit au-dessus de terre, et sans attendre qu'elle soit sortie des branches du taillis, qu'il faut la tirer vivement, au coup d'épaule, en plein corps, quitte à lui envoyer si on la manque son second coup vers la cime des arbres. Dans ce dernier cas il fau-

dra tirer un peu au-dessus en tête. Dès qu'elle a dépassé la cime du taillis, en effet, si elle n'a pas été touchée, son vol devient rapide, capricieux, et en un instant elle disparaît à la vue. A-t-elle été touchée par le moindre grain de plomb, elle tombe et piète rarement. Toutefois elle peut tomber hors de vue et c'est alors qu'il faut un chien bien habitué à la rapporter. Il ne faut pas manquer, avant de quitter la place d'où on a tiré pour aller diriger la recherche du chien, de prendre un point de repère dans la direction où on pense que la bécasse est tombée, non sans avoir fait une brisée à l'endroit qu'on quitte ou y avoir noué son mouchoir à un brin du taillis. Manquée, elle va se remettre à quelque distance, jamais bien loin pour la première fois et choisit toujours, pour s'y abattre, un endroit riche en feuilles et en terreau avec l'espoir d'y continuer en paix son repas interrompu. Au contraire, si on la relève une deuxième ou une troisième fois, elle ne songe plus qu'à sauver sa vie et va n'importe où, prenant de plus en plus grands partis jusqu'au moment où elle quitte enfin le bois, ce qu'elle ne fait qu'à regret. Quoi qu'il en soit, après le premier et même le second vol, il faut se porter vivement à la remise en se dirigeant du mieux qu'on peut par les indices qu'on a pu recueillir au moment où on l'a perdue de vue. On place quelquefois des enfants en vedette dans des arbres où on les a fait grimper et d'où ils voient facilement la chute de la bécasse ; mais ce moyen ne peut être employé qu'exceptionnellement, car il est dangereux.

Au moment où elle se remet, la bécasse se laisse pour ainsi dire tomber de toute la pesanteur de son corps ; à terre elle s'arrête un moment pour écouter ; si c'est la première fois qu'elle est levée, elle se rassure bientôt, n'entendant rien de suspect dans son voisinage et se remet à véroter : on la trouve alors presque à l'endroit où elle s'est abattue. Si, au contraire, elle a été levée plusieurs fois, elle ne songe qu'à fuir. A peine a-t-elle hésité un instant sur la destination à prendre, elle part, file droit devant elle, cherchant à se soustraire à la poursuite. Ainsi poussée par le seul souci de sa vie, elle se jettera aussi bien sur une lisière touffue que dans un fossé rendu inaccessible par les ronces ou même encore dans des tas de ramilles qu'elle rencontrera dans une coupe. Il est souvent difficile de la relever dans ces conditions : la connaissance parfaite des habitudes de l'oiseau, l'instinct du chasseur et aussi l'intelligence de son fidèle collaborateur seront les guides les plus sûrs pour arriver au but. Quoi qu'il en soit, il faut s'acharner à la rechercher, ne pas perdre patience et se bien persuader qu'il y a encore plus de chances à la retrouver que d'en retrouver une autre ailleurs.

Cette chasse, on le voit, n'est pas un métier de paresseux et non plus de débutant; aussi elle est la gloire du vrai chasseur, qui la préfère à toute autre.

Chasse en battue. — On chasse aussi la bécasse en battue. Le plus souvent, c'est en chassant tout autre gibier au bois, le faisan, par exemple, durant les battues de novembre. Elle passe alors rapidement avec le vol silencieux de l'engoulevent ou des oiseaux de nuit, ce qui fait qu'elle franchit quelquefois la ligne des tireurs, inaperçue et sans essuyer leur feu. Mais la plupart du temps elle est signalée avec entrain par les rabatteurs, et chacun est en éveil, à sa place. Son tir au passage, en battue, est assez difficile, parce qu'elle arrive en ligne droite et assez bas, rasant le dessus du taillis et qu'elle fait brusquement un ou deux crochets au moment où elle se sent découverte par les tireurs.

Quand, en pleine saison de passage, on en signale quelques-unes dans des bocqueteaux isolés ou dans certaines enceintes connues des bois, on fait des

battues spécialement pour elles : les rabatteurs, espacés de 8 à 10 mètres les uns des autres, frappent les ronciers, les épines et les cépées, en faisant du bruit, et sont utilement aidés dans cette besogne par des petits chiens, bassets ou loulous, qui fouillent les fourrés les plus inextricables et donnent de la voix au moment où la bécasse part. Les tireurs sont placés à l'extrémité de l'enceinte et ont toute facilité pour la tirer. Parfois, s'ils sont en bordure de plaine, les bécasses, qui ont la plus grande répugnance à quitter le bois durant le jour, viennent, poussées par les rabatteurs, s'abattre au pied d'un arbre ou d'une cépée, sur la lisière; on peut les y tirer à terre ou, ce qui est plus noble, les faire partir et les tirer au vol dans de bonnes conditions. Si on a pu, sans danger, faire grimper quelque gamin dans un moderne en bonne place, pour découvrir les alentours, on aura connaissance des remises, auxquelles on se rendra sans perdre de temps, pour relever les oiseaux avec un chien d'arrêt.

Chasse à la « passée ». — A l'automne, le soir à la chute du jour, « à la brune », au moment où les bécasses sortent du bois pour aller vermiller dans les champs, ou le matin un peu avant le lever du soleil, quand elles rentrent, on les affûte « à la passée », et souvent on arrive à en tuer plusieurs. On choisit pour s'y embusquer, l'entrée d'une petite vallée étroitement resserrée entre deux versants boisés, le débouché d'un chemin de forêt, une clairière, un carrefour, mais toujours en bordure de plaine, à proximité de prairies basses ou de marécages, là où les bécasses viennent chercher leur nourriture pendant la nuit. Les « miroirs » qu'elles laissent sur le sol des champs indiquent qu'elles ont l'habitude de les fréquenter. On est sûr alors qu'elles y reviendront, tant elles sont routinières et d'une ponctualité méthodique. Il suffit d'arriver à l'endroit choisi un peu avant le coucher du soleil, et d'attendre en se dissimulant, tout en se plaçant de façon à avoir toute liberté de tirer, car les bécasses n'ont plus ici le vol lourd de leur départ au bois; elles arrivent rapidement avec un très léger bruissement des ailes qu'on perçoit à peine. Elles sont donc difficiles à tirer, et il faut lancer le coup de fusil sans hésitation et sans attendre.

A la première étoile qui paraît au ciel, la passée commence, silencieuse, sans un cri, et ne dure qu'un quart d'heure environ. On réussit à tuer ainsi pas mal de bécasses au passage d'automne; c'est une chasse peu longue et peu fatigante.

Chasse à la « croûle ». — Pour le passage du printemps, durant la seconde quinzaine de mars, l'affût se pratique dans d'autres conditions, mais aux mêmes heures du soir et du matin. A cette époque les amours des bécasses sont proches et leurs habitudes sont un peu changées. Au lieu de se rendre directement et silencieusement les unes à la suite des autres, du bois à la plaine, comme à l'automne, elles se réunissent pour s'ébattre et ébaucher dans les airs, au moment du crépuscule, leur roman d'amour. C'est généralement dans les coulées basses et humides des taillis formant vallons en plein bois, qu'elles volent à peu de hauteur, au-dessus des cépées, deux par deux le plus souvent, quelquefois en plus grand nombre, poussant de petits cris : *piitt! piitt!* auxquels succèdent des *croûh! croûh!* qui s'entendent de loin. Elles passent et repassent sans direction définie, se poursuivant, se faisant mille coquetteries, ce qui donne à leur vol une grande irrégularité; mais elles ne vont pas vite et sont bien moins difficiles à tirer qu'à la passée des froides soirées d'automne. La « croûle » a lieu surtout par les premières soirées tièdes de mars. Averti longtemps à l'avance par le cri caractéristique qui le fait tressaillir de joie, le chasseur qui s'est placé un peu à mi-côte du versant, pas trop haut, afin de

voir les objets se détacher sur le ciel, mais pas trop bas non plus, pour pouvoir découvrir plus d'espace, attend avec anxiété le moment de tirer et l'occasion de faire de beaux coups de fusil, souvent même des doublés. Cet affût est amusant, mais il dure à peine quinze à vingt minutes. Il faut s'être placé environ un quart d'heure avant le coucher du soleil et attendre. La croûle a lieu également le matin, au petit jour, mais elle dure quelques minutes à peine.

Chasse au « gué ». — On pratique la chasse de l'affût « au gué ». C'est le corollaire de l'affût « à la passée ». La bécasse qu'on affûte à la passée se rend aux abreuvoirs, aux gués, aux ruisseaux d'eau claire où, après avoir bu et fait sa toilette, elle trouve dans les bords vaseux ses proies de prédilection. On établit alors un abri de branchages à bonne portée de fusil, 20 à 25 mètres de l'endroit choisi, qu'on peut d'ailleurs arranger et aménager artificiellement pour y attirer les bécasses, en construisant par exemple un petit barrage sur le ruisseau, afin de se créer comme une petite mare dont les bords seront convertis en petites plages boueuses. Un peu avant le coucher du soleil, par les nuits sombres et pas trop froides de la fin du mois d'octobre, surtout par les vents du sud et du sud-ouest, on s'installe dans l'abri, lequel est muni de meurtrières. La bécasse n'est pas longue à venir.

Elle apparaît tout d'un coup, sans que rien ait fait pressentir son arrivée, silencieuse, avec un vol doux et rapide, et touche terre. Tout d'abord elle reste quelques instants dans l'immobilité la plus complète, écoutant et sondant les alentours avec ses gros yeux qui ont la propriété de mieux voir au crépuscule qu'en plein jour, jusqu'à ce que, rassurée, elle se met à courir jusqu'au bord de l'eau, s'y lave et boit avant de se mettre à fouiller la vase des rives pour y chercher des vers. Comme elle est très défiante et qu'au moindre bruit elle filerait, il ne faut pas faire le moindre mouvement quand on est dans la hutte. D'ailleurs, le mieux est de la tirer dès qu'elle touche terre. Si on attend, en effet, pour la tirer durant son état d'immobilité, on risque de ne plus la distinguer sur le sol et de la voir s'envoler et repartir au moindre émoi. Il faut bien se garder, si on l'a tirée et qu'on pense l'avoir tuée, de se lever pour aller la ramasser, parce qu'une autre bécasse arrivera souvent au même moment et on perdrait l'occasion de faire une nouvelle victime. Cet affût dure à peine vingt minutes.

On trouve souvent l'occasion de tirer des bécasses pendant qu'on se livre à la chasse de tout autre gibier. En battue de faisans au bois, rien n'est plus légitime que de la saluer d'un coup de fusil au passage. Il n'en est pas de même à la chasse aux chiens courants, car la détonation peut être une cause de dérangement, quand on chasse de gros animaux surtout. Parfois, en appuyant les chiens « à la billebande », on en fait partir qui ont été souvent menées à voix par les braves toutous, tant son fumet est puissant. Quoi qu'il en soit et quelle que soit la circonstance dans laquelle on se trouve en présence de ce royal gibier, on ne peut s'empêcher de tressaillir d'aise et souvent, au risque d'être grondé, ma foi tant pis ! on tire !

Braconnage de la bécasse. — Dans les pays où les passages de bécasses sont abondants, on se livre à leur braconnage, non sans succès, par la raison que les habitudes de ces oiseaux sont immuables. Les bergers, les petits cultivateurs riverains des bois connaissent de longue date les champs qu'elles fréquentent la nuit par les plumes, les miroirs et les piqûres qu'elles laissent sur la terre boueuse. Ils tendent alors des collets et des lacets à rejet

dans les sillons ou près des mares et des sources où ils établissent de petites palissades pour ne laisser qu'un seul passage où se trouve le collet. S'il s'agit d'un pré où il n'y a pas de sillons, on passe une raie de charrue dans laquelle on tend les collets et la bécasse ne manque pas d'y circuler d'un bout à l'autre pour y chercher les vers et de s'y faire prendre.

Au siècle dernier on employait beaucoup, pour chasser la bécasse le soir « à la passée » ou même au moment de la « croule », l'instrument par excellence des braconniers, la « panthière » qu'on tendait au travers d'un vallon bordé de bois, ou en bordure de plaine pour barrer les grandes allées ou les carrefours. Ce moyen, qui était fort en honneur alors à titre de chasse licite, n'est plus guère employé, l'engin étant prohibé par la loi et les braconniers le trouvant trop aléatoire en ce qui concerne la prise des bécasses, eu égard aux risques de répression qu'il entraîne.

Il n'est pas besoin d'insister sur les qualités culinaires de la chair de la bécasse, qui passe à juste titre pour le plus succulent manger que nous offre le gibier de notre pays. Qu'il suffise de dire que c'est au moment du passage d'automne que cet excellent oiseau est le plus gras et le meilleur par suite et que pour le manger à point il faut attendre le moment où le dessous des pattes s'est desséché. Il va sans dire qu'on ne doit jamais priver la bécasse de ses entrailles qui sont son véritable et son meilleur assaisonnement.

LE RÂLE DE GENÊT

Le Râle de genêt.

La chasse au *râle de genêt* est fort amusante et très attachante, par ce fait qu'elle n'est pas exempte de difficultés, sinon comme tir, du moins comme recherche et poursuite du gibier. En outre, c'est une de celles où le travail du chien est le plus intéressant, parce qu'elle lui procure l'occasion de faire valoir ses qualités de nez et d'intelligence tout en mettant à l'épreuve sa persévérance et sa soumission. Pour réussir dans cette chasse, il faut, plus que pour toute autre, être au fait des habitudes du gibier, des lieux qu'il habite de préférence, de ses refuites, de ses moyens de défense, connaître ses ruses qui sont nombreuses, afin de les déjouer et d'arriver à le tirer, je puis dire sans hésitation à le tuer, tant son vol lourd, régulier et peu rapide rend son tir facile.

Description. Habitudes. — Le *râle de terre* ou *râle de genêt*, appelé encore « *râle rouge* » et *roi des cailles*, est un oiseau de passage. Il nous arrive,

comme la caille, dans les premiers jours du mois de mai, venant comme elle d'Afrique, et repart vers le milieu du mois de septembre ou au commencement du mois d'octobre, selon que les froids se font plus ou moins prématurément sentir. D'après Pline, on croyait dans l'antiquité que le râle servait de guide aux cailles dans leurs migrations, d'où son nom de « roi des cailles ». En fait, si les râles se trouvent parfois accidentellement voyager en compagnie des cailles, ce qui n'est pas surprenant puisqu'ils arrivent dans nos régions et en repartent aux mêmes époques; ils pérégrinent généralement seuls, voyageant la nuit en bandes nombreuses, surtout quand ils viennent au printemps.

C'est un joli oiseau, un peu plus gros que la caille, mais moins que la perdrix ; son corps est aussi plus effilé, au plumage brun roux à reflets métalliques sur le dos (ce qui le fait appeler quelquefois *râle doré*) et roussâtre sur le ventre. Il a l'aile courte et par conséquent vole mal; mais, pour racheter cette infériorité marquée sur les autres oiseaux, la nature prévoyante l'a doté de longues jambes dont il se sert habilement pour échapper par la course à ses ennemis. Il se nourrit de vermisseaux, limaçons, sauterelles, scarabées, insectes de toutes sortes, comme aussi de graines de genêt, de luzerne, de trèfle et de tous les grains en général. Il habite par conséquent là où il rencontre cette nourriture en abondance, c'est-à-dire dans les prés humides et ombragés, les trèfles, les sainfoins, les luzernes épaisses, les grandes herbes, les champs de genêts et les oseraies, voire même les bois marécageux. Du 10 au 15 du mois de mai, on est de suite averti de son arrivée par son cri caractéristique qui rappelle celui de la grenouille ou encore ce que pourrait être le chant d'une immense cigale : crex! crex! par deux fois, à intervalles assez rapprochés et réguliers qu'on entend dans les prairies basses, un peu fraîches sans être marécageuses. C'est là qu'il va en effet, à peine débarqué, établir son nid, parce qu'il y trouvera plus qu'ailleurs les vermisseaux et les insectes qui sont sa nourriture de prédilection et l'alimentation nécessaire pour ses petits durant le premier âge. Ce nid, il le construit à terre, d'une façon très rudimentaire, dans une petite dépression gazonnée du sol, au moyen de quelques brins d'herbes sèches et de mousse. La femelle y pond huit à dix œufs, un peu plus gros que ceux de la caille et marqués de taches assez grandes d'un brun rougeâtre. Les petits, à peine éclos, courent après leur mère, s'élèvent rapidement et se séparent de bonne heure de leurs parents. Les râles, en effet, ne vivent pas en compagnie. Dès que les jeunes ont atteint leur croissance, ce qui a lieu vers l'époque de la chasse, on les trouve déjà isolés, se distinguant à peine des vieux, et, s'il ne leur arrive pas de mal, ils sont prêts et assez robustes au retour de la mauvaise saison pour accomplir le voyage de retour vers les régions tempérées, y compris même la traversée de la Méditerranée. Toutefois, comme parmi les cailles, il en reste quelques-uns chez nous, soit qu'ils soient arrivés à un état de graisse qui ne leur permet pas de longs vols, soit que quelque blessure les ait mis dans l'impossibilité de repartir.

Chasse du râle. — Pour chasser le râle de genêt il faut avoir un très bon chien, non un chien chassant le nez haut et éventant le gibier de loin, comme les pointers et en général les chiens anglais, mais un vieux chien français, griffon, demi-griffon ou braque bourbonnais, dont le manège va consister à promener sur le sol, au trot de quatre bonnes pattes supportant un corps court et robuste, son nez prêt à recueillir sur la terre et au flanc des herbes les émanations précieuses du gibier. C'est la première et la plus importante des conditions. Ayez avec cela un bon fusil, du plomb n° 8 et le feu sacré, qui est

un mélange intime de goût prononcé pour toutes les choses de la chasse, d'émotion contenue dans l'attente des luttes de ruse et d'adresse, auxquels il faut ajouter une once de patience pour les faits et gestes de votre auxiliaire à quatre pattes, enfin quelques grains de philosophie en cas d'insuccès et vous ne pouvez manquer de prendre à cette chasse un plaisir de roi.

Mais chassez seul, car vous auriez trop souvent le souci, poison amer pour le plaisir, de rester en arrière et de déranger la stratégie si ennuyeuse d'une partie combinée en commun.

Le temps le plus favorable pour cette chasse est un beau soleil ou un ciel couvert, mais doux et sans pluie. Nous sommes dans la première semaine d'ouverture : il faut se hâter en effet, car bientôt, dans une quinzaine de jours, le joli petit oiseau sera sur le point de repartir pour aller passer son hiver dans le Midi. Nos pas nous ont conduit dans un champ de luzerne, près du fond de la vallée, ou dans les grandes herbes qui garnissent la queue d'un étang le long des cultures, ou encore dans un regain bien vert et frais, entouré de haies touffues et de grands arbres près d'un ruisseau. Attention ! Black, qui rencontre depuis un instant, vient de tomber à l'arrêt ! Le nez est bas, le cou allongé comme pour la caille, plus allongé même, le corps immobile ainsi que la queue ; mais cela n'a duré que peu de temps, la queue recommence à remuer de droite à gauche, cela veut dire que le gibier coule et se dérobe : c'est sûrement un râle ! L'ardeur que le brave chien met à reprendre sa quête nous confirme dans cette opinion. Le nez collé à terre, l'œil ardent, tous les muscles du corps tendus, avec un fouettement continu de la queue, il va, tourne, retourne sur un espace relativement restreint, arrête, repart, arrête encore sans abandonner un seul instant la passée. Ah ! le voilà de nouveau à l'arrêt ! mais il l'a quitté aussitôt : l'intelligent compagnon s'est aperçu de sa méprise, le fûté compère qu'il chasse est revenu sur ses voies et l'a ramené à l'endroit d'où il était parti : la poursuite reprend de plus belle, active, infatigable, sans merci, car le brave toutou s'est excité à ce métier et a décidé d'avoir enfin raison de son invisible adversaire. Mais infatigable aussi est le rusé petit oiseau qui lui donne tant de mal : toujours caché sous le couvert des grandes herbes, le bec en avant, le cou tendu, les coudes au corps comme un coureur de profession, il joue des jambes, de ses grandes jambes dont il ne sait que faire et qui le rendent si gauche quand il vole, mais qui, à terre, lui sont si précieuses. Il court, court encore avec rapidité, va, revient sur lui-même, croise et recroise ses voies, non sans ruser le plus qu'il peut. Un instant, un éclair à travers des herbes un peu moins épaisses, un petit dos brun mordoré, quadrupède ou oiseau, glissant plutôt que marchant s'est montré et a disparu : c'est bien notre courageux petit râle qui fuit toujours. Il sait bien qu'il ne peut comme les autres oiseaux se fier à ses ailes et s'en aller au loin pour dérouter la poursuite, et il tient opiniâtrément, confiant dans ses ruses et dans le réseau inextricable de ses randonnées. Tout à coup, serré de près, brusquement il s'est blotti sous une touffe épaisse, et le chien, emporté par son ardeur, a passé au-dessus de lui et a perdu sa trace. Il est sauvé peut-être et l'espoir renaît ; mais non, l'implacable ennemi qui s'est attaché à ses pas a découvert de nouveau sa retraite et, au-dessus de lui, à quelques centimètres de son corps une tête hideuse de chien le tient en respect et l'épouvante. Il est perdu ! Alors l'affolement le prend, il repart, piète désespérément, perdant dans sa peur le sentiment des ruses qui ont fait son salut jusqu'alors ; désemparé, sans but et sans direction, passant même parfois entre les jambes du chasseur qui cruellement attend le moment de l'exécuter jusqu'à ce qu'enfin, pressé, acculé à la lisière du couvert ou à un clair révélateur, il se résoud à

s'envoler... Malheur à lui alors s'il a été aperçu, parce qu'avec son vol lourd, peu rapide et en ligne droite, il n'échappera sûrement pas au plomb, d'autant qu'il faut bien peu de chose pour le faire tomber.

Mais si, au contraire, il a pu en s'enlevant échapper aux regards et accomplir sans encombre son vol, jamais bien long, pour aller se remettre dans un autre couvert, il aura de nouveau de grandes chances d'échapper à la mort. A peine à terre, en effet, il reprend courageusement sa course, ce marcheur infatigable, et quand chasseur et chien arrivent à la remise, il est déjà quelquefois à 100 mètres de là, méditant de nouvelles manœuvres : c'est ainsi qu'après avoir rusé dans sa marche pour mettre le chien en défaut, il s'élancera au sommet d'un buisson touffu ou sur une branche d'arbre où il se tiendra blotti pour laisser passer ses ennemis. On aura alors bien de la peine à le relever.

Cette chasse est, on le voit, fort amusante et pleine de péripéties et d'émotions qui ravissent un vrai chasseur; mais il faut, je le répète, avoir avec soi pour la faire un bon chien, très prudent et très sûr. Un jeune chien, on le comprend aisément, se gâterait bientôt à cette quête chaude, longue, qui l'énerverait ou l'affolerait.

Le point important, le but difficile à atteindre est de faire lever le gibier. Pour cela, quand on reconnaît à l'arrêt du chien qu'il s'agit d'un râle, il faut se porter de suite directement en avant du nez du chien et battre le sol avec soin et vivement parce qu'il ne reste jamais longtemps en place. On réussit quelquefois à le faire partir ainsi. Sinon, il faut suivre activement les évolutions de votre fidèle compagnon de chasse, s'acharner avec lui à la poursuite, fouiller du pied les herbes en avant de ses arrêts et cela brusquement afin de ne pas lui laisser le temps de se reconnaître et de l'obliger à se lever.

Quand on aura obtenu ce résultat et qu'on l'aura au bout de son fusil, ce qui arrivera fréquemment, il faudra pour le tirer, le laisser filer et le tirer ensuite en plein corps. D'ailleurs, si on le tirait de trop près, on le mettrait en miettes et ce serait grand dommage, car c'est un manger exquis, supérieur peut-être à la caille, en tout cas plus recherché parce qu'il est plus rare. Toutefois, comme il est souvent très gras et que sa graisse fine et délicate rancit vite, il faut le manger de suite.

LEDDET,
Inspecteur des Eaux et Forêts.

LE RÂLE D'EAU

Le Râle d'eau.

Le *râle d'eau* a, comme le râle de genêt, environ 0m,25 de longueur totale et 0m,35 d'envergure; le plumage du premier est bien plus sombre que celui du second : le râle d'eau a la gorgerette blanchâtre; les côtés de la tête, le cou, la poitrine et le ventre d'un cendré bleuâtre; les flancs noirs, rayés de blanc en travers, d'un roux olivâtre au-dessus, avec une tache noire au centre de chaque plume ; le bec rouge à la base et noir dans le reste de sa longueur ; l'iris rouge orange; les pieds couleur de chair rembrunie. Le râle d'eau est assez commun en France. On en trouve beaucoup au moment des passages du printemps et de l'automne ; mais un grand nombre d'individus restent toute l'année chez nous, sur tout dans le Midi et le Centre.

On ne trouve le râle d'eau qu'au milieu des marécages, des eaux stagnantes, le long des ruisseaux; il suit les petits sentiers pratiqués par les rats d'eau, et se retire souvent dans les trous creusés par ces derniers. Dans les temps de fortes gelées on voit souvent les râles d'eau se rassembler auprès des sources chudaes.

Le râle d'eau reste ordinairement caché pendant le jour, et ne sort guère que le soir pour chercher sa nourriture. Il est très rusé, très vif, très agile à la course; il soutient des arrêts très longs, laisse souvent passer les chiens, traverse l'eau à la nage en se soutenant sur les larges feuilles flottantes telles que celles du nénuphar, ou sur des morceaux de bois, restant accroupi sur son radeau improvisé. Il plonge avec une grande facilité, pour reparaître à 20 ou 30 mètres.

Quoique herbivore en partie, il ne produit pas de dégâts sensibles dans les cultures. La femelle pond six à huit œufs jaunâtres marqués de taches d'un rouge brun. On le chasse au chien d'arrêt, avec griffon à poil dur, ou épagneul d'eau. Cette chasse est assez pénible, par suite de l'humidité du terrain, des hautes herbes où le chasseur doit manœuvrer, et il est nécessaire de bien connaître tous les endroits, afin de ne pas risquer de s'enfoncer jusqu'à mi-jambe dans un marais ou des trous pleins d'eau.

Le râle d'eau est indigeste ; sa chair est noire, sent le marécage.

On se sert du plomb n° 7 ou n° 6.

LA MAROUETTE

La *marouette*, ou caille des marais, que l'on appelle aussi *cocouan*, *girardine*, *griselle*, etc., est un petit oiseau d'une longueur totale qui n'excède pas 0m,20; le fond de son plumage est d'un brun olivâtre tacheté de blanc et plus ou moins rembruni à certains endroits; la gorge, le devant du cou, les cuisses et le haut du ventre sont d'un gris cendré; le pli de l'aile est blanc. Le bec, qui est jaunâtre, est coloré de rouge à la base, mais seulement au printemps et en été; les pieds sont jaune olivâtre. Cet oiseau habite surtout le nord de l'Europe et est de passage au printemps et en automne.

La Marouette.

La marouette habite de préférence les prairies basses et humides, les bords des étangs, des ruisseaux, les lieux remplis de hautes herbes. Elle vit presque toujours solitaire, cachée au milieu des joncs, des roseaux.

La marouette se dérobe avec une vitesse extraordinaire à la poursuite des chiens; si ceux-ci parviennent à l'approcher, elle entre dans l'eau où, malgré ses doigts libres, elle nage assez facilement. Elle plonge alors pour ne reparaître qu'à quelque distance, la tête seulement hors de l'eau, de sorte qu'il est fort difficile de l'obliger à prendre sa volée et de la tirer. Elle s'enlève, du reste, rarement, et vole beaucoup moins qu'elle ne marche.

Toutefois, avec l'aide du vent, elle peut parcourir une distance assez considérable. Elle tient si bien et si longtemps l'arrêt qu'on prétend qu'on peut la tuer avec une baguette.

Le mâle et la femelle ne forment pas fort bon ménage, leur accouplement semble n'être qu'une rencontre fortuite.

Le nid est placé parmi les grandes herbes du bord des eaux; dedans sont huit à douze œufs d'un rouge brunâtre marqué de taches et de points bruns et cendrés.

On la tire avec du plomb 8.

LA POULE D'EAU

La *poule d'eau* se distingue par un repli membraneux, charnu, d'un rouge vif, comme la crête d'un coq, qui écussonne sa partie frontale et vient se fondre à la base du bec. Elle a le dessus du corps bronzé avec des reflets verdâtres; le cou, le poitrail bleu ardoise émaillé de blanc; la queue est noire en dessus et en dessous, blanche au milieu.

La poule d'eau a les pattes fortes, vigoureuses, vert bronze pâle, avec une jarretière rouge au-dessus du genou.

Elle habite tous les points de la France; on la trouve partout où l'on chasse au marais, ainsi qu'au milieu des bois, aux bords des étangs, des petites rivières.

Elle pousse souvent un cri joyeux en se balançant accrochée à une branche d'arbre. Elle est très craintive et ne sort que le matin ou vers la tombée du jour.

Elle court au milieu des herbes avec une grande agilité.

Elle nage et plonge dans la perfection. La poule d'eau tient bien l'arrêt et souvent entre sans bruit dans l'eau et ne remonte pour respirer qu'à cinquante ou soixante mètres de la place où elle est entrée.

La Poule d'eau.

La poule d'eau est un des gibiers les plus difficiles à poursuivre. Elle fait son nid comme le râle d'eau.

On la tire avec du 7 ou du 6.

LA FOULQUE OU JUDELLE

Ce genre comprend trois ou quatre espèces, qui ne sont pas faciles à caractériser, à cause des différences de taille et de coloration que présentent les individus. L'Europe ne possède qu'une espèce; c'est la *foulque noire*, vulgairement appelée *morelle*, *macroule*, et, très improprement, *macreuse*, dans le Midi. Cet oiseau a $0^{m},45$ de longueur; la tête et le cou sont d'un beau noir, le dessus du corps et la queue d'un noir ardoisé, le dessous d'un cendré bleuâtre, quelquefois glacé de verdâtre, le bec d'un blanc légèrement rosé, l'iris rouge cramoisi, les pieds d'un cendré teint de verdâtre, une tache jaune au-dessous du genou, des tarses grêles, les doigts antérieurs longs, garnis d'une membrane découpée et comme festonnée.

On rencontre quelquefois des individus à plumage plus ou moins blanchâtre. La plaque frontale, ordinairement blanche, se renfle et se colore en rouge à l'époque des amours, qui ont lieu au printemps. Cette espèce vit au bord des lacs, des étangs, des fleuves, etc. Elle est assez commune et sédentaire dans le Midi de la France; elle construit au milieu des joncs, des roseaux, un nid qui se trouve abrité aussi bien que possible. La femelle pond de huit à quatorze œufs, rarement davantage, d'un brun brunâtre marqué de petits points rouges: l'incubation est d'environ vingt-deux jours; les petits nagent dès leur naissance, mais la nuit viennent se réchauffer sous l'aile de la mère. Les foulques vivent en société et sont monogames; aux approches de l'hiver elles abandonnent les régions froides pour gagner des latitudes plus méridionales. Les petits quand ils éclosent sont couverts d'un duvet épais et

semblable à du poil. Les jeunes foulques, comme tout le gibier à plume et à poil, deviennent des proies faciles pour les oiseaux rapaces.

C'est principalement dans l'intérieur des terres, aux environs des plaines marécageuses, des cours d'eau, que l'on les rencontre. On chasse les foulques au chien d'arrêt, comme le râle et la poule d'eau; pour cette chasse les meilleurs chiens sont l'épagneul d'eau, le barbet, le griffon à poil dur.

La Foulque ou Judelle.

Dans le Midi, des chasseurs et des habitants de ces contrées organisent des battues en bateaux, près des côtes, pendant les mois de décembre et janvier; le nombre de barques affrétées est quelquefois d'une centaine, dont la moitié pour les chasseurs, seuls ou à deux par bateau, et le reste où se tiennent les ramasseurs du gibier tiré. Cette chasse est très amusante; les chasseurs ont souvent l'occasion de tirer une centaine de cartouches. Des chasseurs parcourent le bord de la côte pendant que les bateaux restent à 300 ou 400 mètres au large. La foulque s'éloigne rarement des terres.

La foulque se tire avec du plomb 5 et 4.

Gustave VOULQUIN,

Fondateur et membre des comités des Sociétés « Le Pistolet », « Le Fusil de chasse », etc.

IX

CHASSE DE MONTAGNE

LE COQ DE BRUYÈRE

De toutes les chasses qui ont pour objectif le gibier plume, sans en excepter même la chasse à la bécasse, la plus appréciée des vrais chasseurs, la chasse au *coq de bruyère* peut passer pour offrir l'intérêt le plus puissant, les émotions les plus vives et la

Coq de bruyère (grand tétras).

satisfaction par conséquent la plus entière, parce qu'elle a trait à un gibier fort rare, le plus beau sans contredit de tous, et que des difficultés réelles, des fatigues sérieuses en sont l'apanage.

Pour une telle chasse, on ne saurait, comme pour le gibier de nos plaines, sur la foi que quelques représentants de l'espèce ont été signalés dans la montagne, on ne saurait, dis-je, prendre son fusil,

siffler son chien et grimper avec courage pour se mettre, sans autre forme de procès, à la poursuite de l'oiseau convoité. On ne réussirait certainement à rien, et si quelque gibier moins royal et plus complaisant ne se présentait sur la route, comme une perdrix en villégiature au flanc de la montagne ou un lièvre en rupture de vallée, on risquerait fort de rentrer bredouille de cette expédition. Je dis à dessein « expédition » parce que la chasse au coq de bruyère et en général à tous les tétras, grand coq, coq à queue fourchue et gélinotte, demande une préparation raisonnée, seule garantie de succès.

Mais avant d'entrer dans l'exposé des différentes mesures et précautions à prendre pour une si intéressante partie, il n'est pas inutile de connaître un peu l'oiseau rare qui en fera les frais. Aussi bien le genre tétras auquel appartiennent scientifiquement les coqs de bruyère, comporte plusieurs espèces distinctes, quoique très voisines eu égard aux mœurs, aux aires d'habitation et aussi au mode de chasse qu'on leur fait.

Description. Habitudes. — C'est d'abord le *grand tétras* ou *coq de bruyère*, appelé aussi en Allemagne et en Italie *coq sauvage*, *coq de montagne* ou encore *coq de bois*, magnifique oiseau, le plus beau gibier de nos forêts, dont l'espèce disparaîtra avant peu si on ne se hâte de prendre des mesures énergiques en vue de sa conservation. Et ce sera grand dommage : de la taille d'une dinde (il arrive à peser 15 et 16 livres, et a parfois 1 mètre de longueur de la pointe du bec à l'extrémité de la queue), fier, robuste, majestueux, de formes harmonieuses, tout en étant puissantes, il est, en outre, revêtu des plus riches couleurs. La tête et le cou sont d'un beau noir lustré qui passe au brun à mesure qu'on descend sur le dos et vers la queue, avec une poitrine vert foncé à reflets métalliques alternativement bleus et violacés, couleurs rappelant un peu celles du faisan versicolore ; l'œil est enchâssé, comme chez les faisans, dans une zone d'un bel écarlate exempte de plumes, et qui se détache violemment comme un disque de feu au milieu des tonalités sombres de la tête et du cou. La queue est longue, épaisse, composée de grandes plumes brunes susceptibles de se relever en éventail comme chez le paon et le dinde quand l'oiseau fait la roue. Quelques taches blanches sont parsemées sur les rémiges des ailes, les plumes de la queue et le dessous du ventre. Enfin, comme signe caractéristique, une barbe noire lustrée pendant sous le bec, lequel est couleur d'ivoire jauni, fort, tranchant, capable, en un mot, de déchiqueter les cônes des résineux pour y chercher les graines dont l'oiseau fait sa nourriture. Les pattes sont courtes, robustes et couvertes entièrement de plumes ou plutôt de poils jusqu'aux pieds. Voilà pour la livrée du coq. La poule, *la rousse*, comme on l'appelle souvent, est beaucoup plus petite : elle n'atteint que la taille d'une bonne poule de ferme et son poids dépasse rarement 2 kilos. Elle a un plumage moins somptueux, d'aspect général moins sombre, mais très beau néanmoins. Le dos est régulièrement teinté de brun foncé presque noir et de roux avec des taches blanc cendré inégalement semées principalement sur la tête et sur les plumes de la queue ; la gorge est rousse, la poitrine mordorée. Elle a, comme le coq, le tour des yeux écarlate, mais moins grand et moins accentué ; enfin, les pattes complètement velues comme lui.

C'est un oiseau essentiellement de montagne et de pays froids. Tout en lui est d'ailleurs approprié à cette destination, depuis son plumage remarquable-

ment épais qui lui permet de supporter les basses températures des altitudes élevées jusqu'à ses tarses empennés précieux pour piéter dans la neige.

Très commun autrefois en France, dans toutes les régions montagneuses, le grand coq de bruyère ne se rencontre plus que très rarement et pour ainsi dire à l'état de familles isolées dans les Vosges, le Jura et les Pyrénées. Encore peut-on prévoir sa disparition à brève échéance, en raison de la chasse inintelligente qu'on lui fait et l'abandon dans lequel on le laisse relativement au braconnage alors qu'il mériterait tant d'être protégé.

Le grand tétras habite les parties intermédiaires des versants des montagnes où il se cantonne sur un espace relativement peu étendu, ne descendant jamais dans la plaine et vivant exclusivement des fruits et mets sauvages que lui procure la végétation des pâtures élevées et des bois. Il y trouve, en effet, en abondance les aiguilles, les bourgeons et les graines des pins et des sapins, les faînes dans les forêts de hêtres, les fruits du genévrier, les pousses tendres et les chatons des peupliers, des coudriers, des bouleaux et des saules, les baies des airelles myrtilles et des framboisiers sauvages, sans omettre les fourmilières dont les larves sont la première et la plus précieuse nourriture pour ses petits.

C'est un oiseau dont les habitudes sont plutôt casanières et peu bruyantes, au moins en dehors de la saison des amours, bien qu'il soit fort, très brave, et qu'il ne craigne pas de lutter contre les petits carnassiers et les oiseaux de proie qui viennent assaillir les siens.

Le grand coq de bruyère est polygame comme le faisan. C'est vers le milieu du mois de février que commence pour lui la saison des amours. A ce moment, les coqs qui avaient vécu jusque-là presque constamment isolés ou par petits groupes de deux ou trois, loin des femelles, commencent à se rapprocher de leurs compagnes et, d'amis fidèles qu'ils étaient entre eux, devenus ennemis irréconciliables quand leur chaleur bat son plein, ils se livrent des combats acharnés. Perché assez haut dans la cime d'un vieux pin où il a passé sa nuit, le coq guette les premières lueurs du jour et là, talonné par l'amour, il pousse un cri strident que les poules entendent de fort loin aux alentours. S'excitant alors à ce manège, et à mesure que le soleil tend à émerger à l'horizon, il continue par un concert assourdissant, fait alternativement de gloussements sourds, de cris aigus, de bruits de claquette, incohérents, sans modulations, constituant un véritable charivari; tout cela accompagné d'une mimique singulière, de contorsions étranges, tous les muscles tendus, le cou en avant, la tête gonflée et faisant la roue en tournant et retournant comme un paon ou comme un dindon. Il perd à ce moment tout sentiment de prudence tant la passion l'aveugle, et on peut alors l'approcher facilement. Les poules, ravies et comme hypnotisées par les charmes bruyants et si comiquement majestueux de leur maître et seigneur, arrivent bientôt et se réunissent au pied du royal perchoir. Le coq, tout en continuant à se donner des grâces, descend peu à peu, de branche en branche, et vient enfin se pavaner à terre au milieu de ses belles, qu'il féconde tour à tour.

Cette cérémonie se reproduit chaque jour, le matin au lever du soleil et le soir un peu avant le coucher.

La poule pond de cinq à dix œufs blancs tachetés de jaune un peu plus gros que ceux des poules ordinaires et qu'elle dépose dans un nid fort rudimentaire sur la mousse, près d'une racine d'arbre ou d'une touffe de bruyère en lieu sec. Elle couve, d'après de La Rue, vingt-cinq jours avec la plus grande assiduité, recouvrant son nid avec des feuilles dès qu'elle le quitte pour aller manger et, malgré son naturel sauvage, se laissant prendre plutôt que de l'abandonner. A

peine éclos, les petits courent et suivent leur mère, qui les mène aux fourmilières, aux buissons de ronces et de framboisiers, aux champs de myrtilles et de rhododendrons. Ils ont le plumage roux de la mère et restent en compagnie jusqu'à la fin de septembre ou le commencement d'octobre, époque à laquelle ils se dispersent.

Chasse. — Oiseaux farouches très défiants et très rusés, les grands coqs de bruyère, qui sont, en outre, doués d'une ouïe d'une finesse extrême, se laissent approcher difficilement. Et comme, ainsi que nous l'avons dit, ils habitent assez haut dans la montagne où l'accès est pénible en raison des pentes et des escarpements à escalader, il s'ensuit qu'il faut être vraiment chasseur, dévoré du feu sacré, et robuste marcheur pour se livrer à cette chasse. Mais aussi, comme en toute espèce de passion, la jouissance sera d'autant plus complète que les difficultés vaincues auront été plus grandes, sans compter la satisfaction d'abattre le plus magnifique gibier qu'on puisse rêver.

Cette chasse se fait durant les mois de septembre et d'octobre, au chien d'arrêt, comme la chasse au faisan sous bois. Les jeunes coqs, non encore très sauvages, se laissent alors approcher et, avec un bon chien, on peut espérer les tirer à l'arrêt. Levé de grand matin pour arriver à accomplir son ascension avant le lever du soleil, ou encore installé dès la veille dans une hutte de berger à proximité du cantonnement des précieuses compagnies, le chasseur doit être à l'épreuve d'une rude journée de fatigue et se bien lester l'estomac avant de se mettre en route. A l'approche de la zone où il pense trouver les coqs de bruyère, il devra tenir son chien à peu de distance en avant de lui, à bon vent, puis, toujours aux aguets, les yeux fouillant de temps en temps à droite et à gauche les arbres qu'il rencontre, il suivra la quête du bon compagnon de chasse à travers les bruyères, les ronciers, les clairières des forêts de hêtres et de sapins où un tapis complet d'airelles myrtilles couvre le sol, ou bien le long des lisières découvertes dont la terre disparaît sous une forêt en miniature de rhododendrons aux fleurs éclatantes; c'est là qu'il a le plus de chances de rencontrer le bel oiseau en train de glaner sa nourriture. Le chien l'éventera, d'ailleurs, de loin, car son fumet est fort et dans sa promenade matinale il en a laissé partout le sentiment au flanc des bruyères et des myrtilles. Le nez haut, le corps allongé comme pour le faisan, il s'avance, le bon toutou, sagement, prudemment, dans la direction d'où lui viennent les émanations du gibier et le voilà en arrêt. Émotion poignante pour le chasseur dans l'attente du moment tant désiré et si péniblement acheté. Il devra sans tarder alors se porter le plus près possible derrière son chien, car le coq de bruyère ne tient pas longtemps l'arrêt; il ne piète pas non plus beaucoup, bien qu'il soit, malgré ses pattes courtes, capable par la vitesse de sa course d'échapper à ses ennemis. Donc, après avoir pendant quelques pas tenté de se dérober au chien qui le suit, pressé par un nouvel arrêt, il s'enlève... Il faut, à ce moment, avoir une forte dose de sang-froid pour ne pas céder au trouble, joyeux du reste, que cause le départ d'un grand coq de bruyère. L'oiseau, en effet, s'envole avec un battement d'ailes des plus bruyants. Quand, en même temps que ce bruit se fait entendre, on voit surgir au-dessus des couverts le magnifique oiseau, il est bien permis de céder à un petit moment, un instant, si vous voulez, d'émotion qui souvent malheureusement profite au fugitif et le sauve. On se presse alors, on épaule mal, on tire précipitamment et l'oiseau disparaît hors de portée sans accuser la moindre atteinte, au grand désespoir du chasseur. Quand il se lève ainsi à l'arrêt des chiens, le coq de bruyère a d'abord le vol lourd; ses ailes relativement courtes, eu égard à son poids et à

sa taille, l'obligent à en précipiter le battement pour s'élancer dans l'air et y fuir; d'où le bruit formidable du départ et la lenteur du premier vol; mais quand il est lancé, sa rapidité devient très grande, d'autant plus que sa direction est presque toujours plongeante. Il en résulte qu'il produit l'effet d'un corps lourd qui tomberait d'une grande hauteur par tout l'effet de sa pesanteur et qu'il produit en fendant l'air un sifflement analogue à celui d'un boulet. Il faut alors le tirer toujours en tête et en dessous. Bien entendu n'employer que du gros plomb, du zéro, par exemple, tant il est dur à tuer en raison de son épaisse fourrure.

Il est indispensable de se livrer à cette chasse de très grand matin, parce qu'à ce moment les coqs piètent pour chercher leur nourriture et que, dérangés par les chiens, s'ils s'enlèvent, ils n'iront pas se remettre bien loin. Il semble que ce n'est qu'à regret qu'ils consentent à quitter la table servie. On les lève et on les relève ainsi plusieurs fois à cette heure, de moins en moins loin et on arrive à en tuer quelqu'un. Au contraire, dans la journée, ils font des vols très longs et sont souvent impossibles à retrouver. Parfois, le matin, après avoir été levés une ou deux fois, ils se branchent, et là, cachés dans le feuillage, ils laissent passer chasseur et chien en dessous d'eux, ne partant que s'ils se sentent découverts. Aussi faut-il bien examiner les arbres tout en suivant le travail du chien. C'est par les grands vents et les temps secs qu'il est le plus facile de les approcher : ils piètent, en effet, alors dans les bruyères. Au contraire, par les temps humides, on les trouve branchés.

Il faut pour cette chasse avoir des chiens de grand nez, capables d'éventer de très loin le gibier, ce qui mettra leur maître sur ses gardes ; mais il faut en même temps que ces chiens soient très souples et bien créancés. Les pointers, quand ils sont très dociles, et les setters peuvent être agréablement employés à cette chasse.

L'hiver, alors que les coqs de bruyère, devenus plus farouches, sont de plus en plus difficiles à approcher, on les chasse de diverses autres façons. C'est ainsi qu'on peut se servir de petits épagneuls, cockers et même roquets, qui sont dressés à battre les grands taillis où les oiseaux se tiennent, pour les forcer à se brancher. Le coq, peu effarouché par un ennemi de si piètre importance, ne prend pas de grand parti, et le plus souvent se contente de s'élancer sur un arbre à quelques pas de lui. Le chien se met alors à l'aboyer comme il le ferait pour un chat, si bien que le chasseur, prévenu par les jappements, peut, avec quelques précautions, arriver à faire un beau coup de fusil.

On chasse encore en battue avec rabatteurs et petits chiens, les tireurs étant placés aux passages présumés les meilleurs. On arrive ainsi à en tirer quelques-uns, mais dans cette sorte de chasse, poussés par le bruit de la battue, les oiseaux sont beaucoup plus difficiles à atteindre. Ils arrivent comme des balles, les ailes étendues, sans faire un mouvement, mais lancés à toute vitesse et plongeant de dessus des futaies pour aller se remettre plus bas. Il faut tirer dans ce cas bien en avant de l'oiseau et un bon tireur seul peut se permettre un tel tir avec succès.

Durant l'automne et l'hiver, quand on chasse au chien courant dans la montagne et qu'on foule les enceintes à la billebaude, il arrive, comme pour la bécasse, qu'un coq passe à portée et qu'on peut lui envoyer le coup de chevrotines destiné au chevreuil de chasse ; mais c'est un simple raccroc qui n'engendre jamais la satisfaction que donne la chasse au chien d'arrêt, la seule digne du vrai chasseur.

Si on se bornait à chasser classiquement, loyalement ainsi le coq de

bruyère, il est à peu près certain que l'espèce n'en serait pas si près de disparaître en France. Ce n'est pas, en effet, cette chasse qui détruit. Malheureusement, pas plus en montagne qu'en plaine, le braconnage ne perd ses droits. Bien plus, il s'exerce pour ainsi dire sans entraves dans les régions élevées, et c'est là ce qui fait que nos montagnes, qui pourraient être peuplées de gibiers si divers et si intéressants, sont à la veille de ne plus abriter aucun être sauvage vivant.

La guerre la plus désastreuse qui soit faite aux quelques coqs de bruyère que nous ayons encore, est celle que les braconniers leur font au moment des amours. Dans ce temps d'aveuglement et de folie, en effet, les coqs se laissent facilement approcher. Le braconnier le sait mieux que personne, lui à qui rien des habitudes des animaux n'est étranger, et c'est un jeu d'enfant pour lui de se glisser sournoisement sous l'arbre où le royal amoureux jette aux échos de la montagne ses incohérents cris d'amour. Au premier appel du coq, le braconnier, qui est non loin de là aux écoutes, se met en marche aussitôt, forçant l'allure, sans précaution pour ainsi dire tout le temps que dure l'infernal charivari de l'oiseau sauvage, puis il s'arrête, retenant son souffle dans les intervalles de silence, et ainsi, par marches interrompues et arrêts prudents, il arrive à quelques pas de l'arbre où il assassine ignominieusement le trop imprudent amoureux.

Sans doute, dans ce braconnage, il se mêle un peu, souvent même beaucoup de passion, qui doit, dans une certaine mesure, le relever sinon l'excuser à nos yeux; mais le déplorable résultat de cette coupable industrie est trop fait pour nous le faire maudire et souhaiter qu'on mette enfin un terme à ses méfaits. Sans compter que le braconnier ne se contente pas de cette chasse déloyale du moment des amours ; l'appeau pour attirer les compagnies sous le filet par l'imitation du cri d'alarme d'un jeune lui permet de faire encore bien des victimes. Enfin les collets placés dans les passages, au travers des coulées dans les bruyères, viennent ajouter encore à l'œuvre de destruction.

En Allemagne on chasse les coqs de bruyère, grands et petits, à l'affût, au moyen d'une ou plusieurs femelles empaillées qu'on appelle *balvannes* et qu'on place sur des arbres à portée de fusil d'une hutte construite à cet effet dans les endroits fréquentés. Les coqs, attirés par ces balvannes qu'ils croient vivantes, parce qu'on s'arrange pour leur donner une apparence de vie en leur imprimant quelques mouvements au moyen d'une ficelle, se réunissent auprès et souvent s'y livrent à des combats furieux jusqu'au moment où ils tombent foudroyés par l'affûteur. C'est cette chasse, laquelle se produit au moment des amours, qui produit la plupart des tétras que nous voyons pendus à nos étalages parisiens. Elle ne se fait d'ailleurs pas en France.

La chair du grand tétras, comme celle du coq à queue fourchue, est assez délicate; celle du dernier, toutefois, est plus estimée, mais elle ne possède véritablement ses qualités gastronomiques qu'à l'automne, après la saison de nourriture abondante et variée glanée partout durant l'été. Au contraire, après l'hiver, l'abus des pousses, des graines et des bourgeons de sapin et de genièvre, joint à l'échauffement qu'éprouvent les oiseaux aux approches des amours, communiquent à cette chair une odeur tellement forte qu'elle est presque immangeable.

PETIT TÉTRAS OU PETIT COQ DE BRUYÈRE

Tout ce qui vient d'être dit de la chasse du grand tétras s'applique également au petit coq de bruyère ou *coq à queue fourchue*, qu'on appelle en Allemagne *Birkhahn* ou *coq de bouleau*.

Ce joli oiseau, qui est aussi un magnifique gibier, a beaucoup de ressemblance avec son congénère le « grand coq ». Il en diffère toutefois en ce qu'il est beaucoup moins gros que lui, un tiers environ (il a la taille d'un bon faisan commun), en ce que son plumage, peu différent comme ton général, est plus chatoyant, que la zone carminée qui entoure les yeux est plus large et plus vive, et qu'enfin, signe le plus distinctif, les rectrices de sa queue se séparent en deux faisceaux qui se recourbent chacun en dehors en forme de lyre. La femelle est rousse, mais a les plumes de la queue moins recourbées que celles du mâle. Très répandu autrefois, comme le grand tétras, dans la région montagneuse, cet intéressant gibier ne se rencontre plus que dans les versants élevés des Pyrénées, des Alpes, du Dauphiné, du Jura, du Bugey, des Ardennes et des Vosges. Il n'est pas aussi rare que le grand coq, mais tend comme lui à diminuer de nombre chaque jour et pour les mêmes causes.

Le coq de bruyère à queue fourchue a sensiblement les mêmes mœurs que le grand tétras; ses habitudes, sa nourriture, les circonstances qui entourent l'époque de ses amours sont identiques aussi. Il est toutefois moins farouche que son grand frère et s'apprivoise même assez bien. La femelle pond huit à dix œufs et amène à bien de six à huit petits, rarement plus, qui vivent avec elle jusque vers le mois d'octobre.

LA GÉLINOTTE

Description. Habitudes. — La *gélinotte* est la troisième espèce de tétras que nous possédions en France. On ne saurait donc passer sous silence sa chasse, qui est d'ailleurs fort attrayante et plus productive aussi que celle des coqs de bruyère. La gélinotte est encore assez abondante dans les Vosges, les Ardennes, la Franche-Comté, les Alpes et les Pyrénées. C'est un oiseau gros comme la bartavelle, avec des formes plus arrondies, les pattes plus courtes, plus robustes et presque entièrement velues. Son plumage est brun foncé sur le dos et blanc marqué de roux sur la poitrine. Le mâle se distingue de la femelle par une tache noire très marquée qu'il a sous la gorge et par la zone carminée qui entoure les yeux et qu'il a plus large et d'un ton plus vif. Les ailes sont courtes, le vol lourd par conséquent, et c'est ce qui explique le bruit que font ces oiseaux en s'envolant. Leur nourriture consiste en fruits sauvages, baies de myrtille, de genévrier, de sureau, mûres de ronces, graines de sor-

La Gélinotte.

bier, de bruyère et de sapin, chatons de bouleau, de saule et de coudrier, jeunes pousses de toutes ces essences enfin.

C'est un oiseau très sédentaire, qui ne s'écarte pas du tout du canton relativement peu étendu où il a élu domicile. On le trouve l'hiver dans les massifs résineux, là où le vent a moins de prise et où il trouve sa nourriture de bourgeons et de graines en abondance ; puis, après la mauvaise saison, il fréquente les taillis où les chatons du bouleau et du coudrier l'attirent, et où bientôt il trouvera les fourmilières si précieuses pour ses petits. Enfin, au moment des chaleurs, il recherche les bas-fonds, les endroits frais au bord des petits ruisseaux qui coulent à travers les futaies sur un lit de mousse ou au dehors au milieu des champs de myrtilles et de rhododendrons.

La gélinotte est très sauvage. Elle s'accouple en pariade dès le mois de novembre et la femelle pond en janvier. Elle installe ses œufs, au nombre de dix à douze, dans un nid qu'elle cache au pied d'une touffe de coudrier ou de bruyère. Elle couve trois semaines et amène généralement à bien six à huit petits qui courent à peine éclos et restent en compagnie avec elle jusque vers la fin de l'été. A ce moment ils se dispersent pour aller s'accoupler à leur tour et créer une nouvelle compagnie.

Chasse. — On chasse les gélinottes comme le coq de bruyère ; toutefois, comme elles piètent beaucoup plus, il faut pour les suivre des chiens ayant beaucoup de nez et très sages. Rarement elles partent ensemble en compagnie : le plus souvent elles se lèvent une à une, et se branchent après un vol très court sur des arbres où on les tire facilement. La seule difficulté est de les découvrir dans le feuillage des branches où elles se cachent.

On les chasse encore en battue, surtout par les beaux temps. Elles fuient alors devant les rabatteurs et viennent passer la ligne des tireurs, mais elles sont difficiles à tirer dans ce cas parce qu'elles volent bas et font des crochets incessants pour éviter les tiges des arbres. On en tire donc peu de cette manière, comme d'ailleurs dans les divers autres modes de chasse, et l'espèce devrait par conséquent s'en propager rapidement dans nos forêts de montagne. Malheureusement les braconniers en détruisent beaucoup. Rien n'est plus facile en effet, grâce à leurs allées et venues à terre que de les prendre au collet dans les coulées et les sentiers ou de les capturer vivantes au filet. Elles viennent aussi très bien à l'appeau et aux balvannes au moment des amours, descendant des arbres où elles sont branchées pour s'approcher sans défiance du traître qui les appelle pour les immoler.

La chair de la gélinotte est très délicate, surtout à l'automne, à la suite des plantureux repas de l'été et avant la saison des amours.

LEDDET,
Inspecteur des Eaux et Forêts.

LA BARTAVELLE

La *bartavelle*, plus connue sous le nom de *perdrix grecque*, devient tellement rare dans notre pays que nous n'en dirons que quelques mots.

Elle est une fois plus grosse que la perdrix ordinaire et a un plumage plus cendré : elle porte un large collier noir en sautoir, descendant sur les côtés du cou. Sa taille est de $0^{m},33$ à $0^{m},35$. Les tarses sont munis chez le mâle d'un tubercule calleux.

On la rencontre principalement dans le midi de la France. Elle niche dans les endroits pierreux, à l'abri d'un buisson, d'un rocher ; sa ponte est de quinze à vingt œufs, d'un blanc jaunâtre tacheté de fauve. L'hiver, elle abandonne les pays montagneux pour se rapprocher des plaines.

C'est de tout le gibier à plume le plus ardent en amour. Les mâles se livrent à l'époque des accouplements des combats acharnés, et leur chant est alors plus fort et plus fréquent. Cette passion amoureuse leur devient souvent funeste, car ils donnent dans tous les pièges que leur attire la simple imitation du chant de la femelle.

Les endroits de prédilection de la bartavelle sont les Alpes et les Pyrénées ; elle se nourrit de graines, d'insectes, de jeunes pousses, d'herbes, et l'hiver, s'attaque aux jeunes bourgeons des arbres verts.

Elles vivent en troupes de douze ou quinze individus ; pendant le jour, elles vont chacune de leur côté sans trop s'éloigner les unes des autres et se réunissent de nouveau à la chute du jour. La bartavelle est encore plus négligente que la perdrix ordinaire pour la confection de son nid, se contentant de rassembler quelques feuilles sèches.

La Bartavelle.

La chasse de la bartavelle est peut-être la plus difficile et la plus fatigante, à cause de sa sauvagerie et des endroits qu'elle fréquente et où elle gîte, qui sont les cimes de hauts pics au milieu de déserts pierreux.

La pratique de la chasse de la bartavelle est la même que celle de la perdrix rouge.

G. V.

UNE CHASSE DE MONTAGNE

La chasse de montagne, en général, est une chasse très dure, que seuls les chasseurs bien constitués, jouissant d'une bonne santé, d'un grand fond de résistance physique, peuvent pratiquer.

Les chasseurs se divisent en deux catégories : les *tireurs* et les *chasseurs*. Le *tireur* n'aime pas beaucoup à se fatiguer, préfère les chasses giboyeuses et principalement les battues ; le *chasseur* aime tout ce qui est *chasse* et aura plus de plaisir à rapporter cinq ou six pièces après une journée très fatigante dans la montagne qu'à tirer cinquante perdreaux en battue dans la plaine.

En réalité, pour un chasseur, quand ce qui suit devrait passer pour un paradoxe, je crois que pour un vrai chasseur le plaisir est en proportion de la rareté du gibier et du mal qu'il se donne pour l'approcher.

Je ne conseille donc pas aux tireurs la chasse de montagne celle que l'on peut faire dans les Alpes et les Pyrénées ; cette chasse-là ne peut plaire qu'aux enragés, aux vrais chasseurs ; mais ceux-là lorsqu'ils auront tiré quelques coqs ne regretteront pas leurs déplacements et leurs peines.

Gibier de montagne. — Nous trouvons dans les montagnes de France le grand tétras ou coq de bruyère, le coq de bouleau ou coq à queue fourchue, la perdrix blanche et la gélinotte, tous de la même famille à part des dissemblances de couleur, de taille.

Pour la grouse, qui peut être rangée également dans la même famille, on ne la chasse qu'au nord de l'Angleterre et en Ecosse. Quelques essais d'acclimatation ont été faits, il y a quelques années, dans les Ardennes.

Nous avons aussi dans nos montagnes des Alpes et des Pyrénées les perdreaux rouges et gris, la caille, le râle, la bécasse.

Comme quadrupèdes : le chamois ou isard et le lièvre, ce dernier plus gros que ses congénères de la plaine et du bois.

La grouse. — La grouse ne se trouve en Angleterre que dans les bruyères des montagnes et aussi quelquefois dans les plaines environnantes, dans les terrains à couvert proche les bruyères.

Dans le nord de l'Angleterre on chasse la grouse au chien d'arrêt dès l'ouverture, et ensuite en battue ; cette dernière manière de chasser se pratique depuis quelque temps le jour même de l'ouverture.

Un sportsman des Ardennes, qui a une grande propriété près de Spa, sur la frontière allemande, M. Hessfeld, voyant la grande similitude qui existe entre les climats et les terrains de son pays et ceux d'Ecosse, essaya d'acclimater la grouse ; il a parfaitement réussi, car il a eu cette année plus de vingt couvées.

Le lièvre. — Pour le lièvre, il n'est pas assez abondant dans nos montagnes de France pour être chassé autrement qu'au chien courant, chasse pour ainsi dire à peu près inconnue, à part par deux ou trois équipages.

Le chamois. — Le chamois se chasse à l'approche et au chien courant. Cette chasse ne se pratique que fort rarement dans les Alpes françaises.

Dans les Pyrénées, l'isard se chasse aussi à l'approche ; on ne peut l'entreprendre que si on a des bons jarrets et le pied montagnard. Elle demande, comme l'alpinisme, un entraînement particulier. C'est en juillet, août et septembre que l'on peut espérer quelque succès dans cette chasse.

Il existe encore pas mal d'isards dans les Pyrénées. Le long de la frontière de l'Espagne et de l'Andorre on peut voir des troupes d'une douzaine de têtes là où il y a vingt ans il en existait cinquante. Si la guerre acharnée que les montagnards et quelques chasseurs font à ces animaux continue, il n'en existera bientôt plus, surtout dans les Pyrénées, qu'à titre de souvenir.

L'isard se trouve généralement près des sommets des pics, entre 2 400 et 3 000 mètres. Le chasseur arrive au sommet d'une crête, tire une lorgnette de son étui, en ayant grand soin de se dissimuler autant que possible, parcourt les environs, et s'il découvre un ou deux isards, prend le vent et essaye d'arriver à portée. Ce n'est pas facile, car il faut que les animaux se reposent, se couchent, ce qui arrive ordinairement entre dix heures

du matin et trois heures de l'après-midi. Marchez alors en prenant le vent par en haut, c'est-à-dire de façon qu'il souffle d'en bas sur vous, autrement vous seriez éventé de suite. Quand vous serez arrivé à 2 ou 300 mètres des animaux, enlevez vos souliers ferrés, mettez des sandales à semelles cordées; les chasseurs du pays vont, eux, simplement nu-pieds.

Descendez, ou approchez-vous le mieux que vous pourrez, sans le plus léger bruit; méfiez-vous d'une pierre qui tombe, d'un toussottement ou d'un éternuement involontaire, et quand vous serez arrivé de rocher en rocher à portée, respirez deux ou trois secondes.

Il arrive qu'après avoir marché quatre ou cinq heures, et au moment d'arriver à portée, après n'avoir presque pas perdu des yeux votre gibier, vous ne trouvez plus rien : il s'est évanoui comme une muscade ! L'aboiement d'un chien de berger aux environs, une pierre qui s'est mise à dégringoler, a fait filer les isards vers des endroits inconnus, introuvables.

Ne les poursuivez pas : ce serait peine perdue ; décidez-vous à passer la nuit à l'endroit où vous êtes et attendez patiemment le lendemain.

Méfiez-vous de la complaisance des bergers, de leur invitation à entrer dans leur hutte ; il faut passer à quatre pattes par l'espèce d'ouverture qui remplace la porte et une infinité de puces protesteront de suite et jusqu'à votre départ, à vos dépens, contre cette invasion intempestive.

Ayez donc soin d'avoir chargé votre porte-carnier d'une bonne couverture de laine, laquelle vous permettra de vous envelopper et de dormir à la belle étoile du sommeil du juste.

Les perdreaux. — Les perdreaux rouges se trouvent jusqu'à la limite des cultures, c'est-à-dire jusqu'à 1 300 ou 1 400 mètres dans les Pyrénées. Les perdreaux gris se tiennent dans les bruyères de 1 400 à 2 200 mètres environ. Les rouges sont assez beaux et, de même que les gris, se rapprochent assez facilement; les perdreaux gris de la montagne sont plus petits que ceux de la plaine. Les couvées sont de douze à dix-huit œufs. Il est inutile de s'étendre sur la chasse de ces deux espèces, qui ne diffèrent pas très sensiblement de celle des perdreaux ordinaires, excepté la latitude et la gymnastique que le chasseur est obligé de pratiquer. Ces perdreaux sont moins sauvages que ceux de la plaine, étant moins chassés. Le perdreau blanc, de la famille des lagopèdes, est en réalité moitié blanc et moitié gris jusqu'à la fin de septembre ; à cette époque il devient tout blanc, jusqu'au printemps. Il est environ de la grosseur de la grouse et pèse entre 500 et 700 grammes ; il a les mêmes habitudes qu'elle et se trouve dans les Pyrénées à partir de 2 200 mètres jusqu'aux sommets des pics.

J'avouerai que j'ai beaucoup pratiqué cette chasse et que, malgré le petit nombre de pièces tuées, elle m'intéresse tellement que j'y reviens tous les ans. J'ai eu la chance, malgré les difficultés que je viens de citer, de ne jamais rentrer bredouille. Le nombre des pièces tuées a toujours varié entre deux et douze par journée.

Au sud du département de l'Ariège, sur les limites de l'Andorre, de l'Espagne, existe un des pays le plus giboyeux et en même temps le plus facile à chasser. Je veux parler du lac Lanoux (2 150 m.). En partant de Aix-les-Bains, prenez un guide, montez en voiture retenue d'avance et faites-vous conduire au col de Puymorens (1 900 m.), éloigné de 7 kilomètres, par voie montante ; prenez à cet endroit des chevaux qui vous conduiront en trois heures et demie au lac Lanoux. Vous pouvez chasser aussitôt arrivé au lac. Le lendemain, chassez sur les pics qui environnent le lac, dont les hauteurs varient

entre 2 400 et 3 000 mètres (le plus haut : pic de Carlile), et vous pouvez repartir le troisième jour en chassant par le lac d'Emberck et la vallée d'Arlu.

Si vous êtes en même temps amateur de pêche à la ligne, emportez votre canne à pêche, des mouches artificielles et tous les ustensiles nécessaires, car les lacs sont remplis d'excellentes truites.

Dans ces régions, les perdreaux se chassent au chien d'arrêt et partent généralement au nez du chien ; ils sont très faciles à tirer, excepté lorsqu'ils plongent en bas du tireur, se jetant dans le vide.

Le grand tétras ou *coq de bruyère.* — Une des chasses les plus émouvantes est celle du grand tétras ; tout chasseur qui en aura tâté y reviendra ; ce grand coq est assez abondant dans les Pyrénées et dans les forêts de l'Ariège ; il est même plus abondant que dans beaucoup de parties de l'Allemagne et du Tyrol où sa chasse est sévèrement réglementée ; que serait-ce si chez nous il était seulement un peu protégé !

Le tétras des Pyrénées est un peu plus petit que les coqs d'Allemagne et d'Autriche ; les plus beaux spécimens pèsent entre 4 et 5 kilos dans les Pyrénées, tandis qu'ils pèsent jusqu'à 7 kilos en Allemagne et dans le Tyrol.

Je n'ai jamais chassé dans les forêts qui environnent Ax-les-Ternes sans voir, ou tout au moins sans faire lever des coqs, car, comme pour les bécasses, on les entend bien souvent partir sans les voir ; mais aussi quelle émotion lorsque ce bel oiseau part à l'arrêt de votre chien à quelques mètres de vous !

Il est rare qu'un chasseur qui pratique cette chasse pour la première fois tue un coq, malgré le départ favorable de l'oiseau. Le pittoresque du pays est encore un attrait de cette chasse, au milieu de ces belles forêts de hêtres et de sapins. Il n'est pas, par exemple, toujours facile d'y marcher, car les coqs se tiennent souvent, surtout les vieux, dans des endroits tellement escarpés que si on y arrive il est presque impossible de tirer, le coq partant toujours en plongeant et se laissant tomber dans le vide comme un boulet.

Chassant une fois en cet endroit, j'en ai entendu partir trois, mais sans les voir. J'ai une autre année été plus heureux, ayant réussi à en abattre quatre pesant entre 2 kilos et 2 kilos 1/2.

Le lendemain je me décide à partir avec mon frère et un ami pour Naguille. Nous nous mettons en route, dès cinq heures du matin, pour le lac Naguille (1 800^{m}.) après avoir enfourché des ânes, trajet en quatre heures ; arrivés au lac, nous commençons à gravir à pied le reste de la montée. Après une heure un quart de montée, nous trouvons inopinément devant nous quatre vieux blancs. Je tire mes deux coups de fusil, j'en tue un et blesse l'autre ; malheureusement ils dégringolent au fond de gouffres profonds ; impossible de songer à aller les ramasser, et nous continuons notre ascension du pic de Cameras.

A midi nous déjeunons à la source qui est près du sommet, et dont l'eau coule à 2° au-dessus de zéro. Après le déjeuner, nous recommençons notre chasse ; nous levons cinq blancs, tous vieux ; j'en tue un, mon ami fait un doublé ; les autres plongent à perte de vue. Nous commençons à descendre de l'autre côté du pic, dans la vallée d'Argeix. Nous levons une couvée de jeunes et ne pouvons en attraper qu'un ; il nous est impossible de remarquer la remise des autres. Nous rentrons à Ax à sept heures du soir.

Le lendemain, 2 septembre, nous repartons ayant pour objectif le lac Lanoux. Nous avons chacun un guide porte-carnier. Comme nous ne comptons pas chasser le premier jour, nous partons à sept heures et demie en voiture par la route nationale de Puycerda, route à moitié défoncée par les transports de

minerai de fer, et nous arrivons à l'Hospitalet (18 kil.) à 11 heures, ayant mis trois heures et demie à faire ce voyage.

Nous nous arrêtons pour déjeuner, et nous quittons l'Hospitalet à midi, chacun de nous à cheval avec deux chevaux supplémentaires pour porter nos provisions, nos bagages et la tente.

Un peu au-dessus de Puymarens, à environ 2 200 mètres d'altitude, un de nos hommes tue deux vipères; elles sont assez nombreuses sur les pics, et je conseille aux chasseurs qui fréquenteraient ces parages de se munir de permanganate de potasse, ou mieux d'une seringue de Pravaz et d'un petit flacon du

Une halte dans la montagne.

Phot. de M. Henri Journu.

sérum du Dr Calmettes de Lille; c'est plutôt pour les chiens que pour les chasseurs, qui, étant guêtrés, n'ont pas grand'chose à craindre.

Nous arrivons au lac Lanoux vers quatre heures et demie et nous installons immédiatement notre campement; en attendant l'heure du dîner, je me dirige vers le torrent qui sort du lac, une ligne à la main; je la jette une trentaine de fois et, au bout de peu de temps, j'ai pris une douzaine de truites qui seront très appréciées à notre repas, ces truites de la Nausse étant renommées par leur chair saumonée.

Nous dînons à six heures auprès d'un bon feu, qui n'est pas de trop à cette altitude; nous restons auprès de ce feu réconfortant jusqu'à huit heures et demie à causer de nos chasses précédentes et de celles du lendemain, puis nous nous couchons sur un épais matelas d'herbes sèches de la montagne où nous avons étendu des peaux de mouton. Le lendemain matin, nous levons le camp à sept heures, après avoir tout emballé, car nous devons camper le soir à l'autre extrémité du lac. Il est inutile de partir plus tôt, les perdreaux ne se décidant à se lever que vers huit ou neuf heures. Après trois quarts d'heure de montée mon frère tombe sur une compagnie de cinq perdreaux. Il en tue un au départ et nous tuons ensuite les quatre autres : tous des vieux. L'année a

été mauvaise, il a neigé au mois de mai et les couverts ont été détruits; nous continuons à monter jusqu'à onze heures; nous ne restons pas quinze minutes l'un ou l'autre sans tirer. Nous déjeunons ayant tué douze perdreaux. Dans l'après-midi nous passons de l'autre côté du lac; quarante-cinq minutes pour descendre, trente pour remonter; nous sommes moins favorisés, et aussi peut-être un peu fatigués, nous chassons avec moins d'enthousiasme; nous voyons pas mal de perdreaux, mais assez sauvages, et n'en tuons seulement que deux. A cinq heures et demie nous étions de retour au campement après une journée bien remplie. Le lendemain, 4 septembre, nous décidons de renvoyer nos effets avec nos chevaux à l'Hospitalet et de rentrer, en chassant, en traversant la

Le résultat.

Phot. de M. Henri Journu.

montagne par Ambèche et Orlus, pays assez difficiles; nous y tuons pourtant neuf perdreaux. Nous déjeunons au lac d'Ambèche, puis descendons pendant cinq heures; nous arrivons à Orlus, où nous trouvons une voiture qui nous connuit à Dax en une heure (6 kil.).

Au total nous avions vingt-trois perdreaux, dont dix-huit vieux. Il est certain que si les couvées avaient réussi nous aurions tué une vingtaine de pièces en plus dans cette excursion.

Telles sont les péripéties d'une chasse de montagne. Quel que soit l'amour de la chasse que l'on peut ressentir, on voit que celle-ci, par les fatigues inévitables qu'elle procure, ne peut convenir à tout le monde.

Henri Journu,

Gagnant des grands prix de tir aux pigeons de Monaco, Spa, etc.

LE CHAMOIS

Le 28 août 1887, je tuais mon premier chamois. Depuis cette époque jusqu'à l'heure actuelle plusieurs centaines de grands animaux sont tombés devant mes carabines. J'ai eu la chance de tuer une grande variété de gros gibier, sans en excepter les plus beaux ni les plus grands, et je dois dire qu'aucun ne m'a fait le plaisir fou que m'a fait celui-là. J'avais passé une saison à chercher des chamois pour arriver à rentrer bredouille avec le souvenir de trois animaux manqués Ce jour-là nous avions, mes amis et moi, fait une longue journée inutile dans ces belles montagnes de Savoie pour finir, avant la nuit, par une dernière tentative au-dessus du lac de Montriond. Le soleil baissait déjà par devers les rocs d'Enfer, quand un beau bouc de 45 kilos me passait, à toute allure et très près, au poste de la Péchette que j'étais chargé de garder. Il sautait un ruisseau et se sauvait de l'autre côté quand ma balle d'express 500 le renversait pour toujours à quarante pas de moi. C'était ma première pièce de gros gibier, le premier chamois de notre déplacement de 1887 pendant lequel j'eus la chance d'en tuer six.

Le Chamois.

A mon avis, aucune chasse n'égale la chasse au *chamois :* c'est la quintessence même du sport. Où trouver plus beau décor que dans les Alpes, où trouver une chasse demandant plus de qualités physiques, plus d'endurance, jugement, patience et adresse, où trouver un animal plus beau de forme, plus sauvage, plus difficile à tirer et plus merveilleux d'allures que l'antilope de nos Alpes françaises? Soit au Pamir, soit dans l'Himalaya, soit dans les montagnes du Nord ou du Centre africain, j'ai beaucoup chassé et tué de splendides animaux, mais aucun d'eux ne m'a procuré de journées de sport plus attrayantes et plus parfaites que les chamois. L'homme vraiment bon chasseur de chamois peut aller dans le monde entier, il deviendra vite bon sur n'importe quel animal; car s'il est capable d'être de première force sur le chamois, c'est qu'il possède ce don que développe l'expérience, mais qui ne s'acquiert pas : le tact de la chasse. Cela est ou n'est pas, on l'a ou on ne l'a pas, comme on a l'oreille juste

ou fausse; c'est peut-être une forme d'instinct spécial. Toujours est-il que celui qui n'a pas reçu ce don-là à sa naissance peut passer sa vie à tuer des chamois, il ne sera jamais un bon chasseur de chamois.

Description. Habitudes. — Le chamois se trouve dans les Pyrénées, où on l'appelle *isard*. Il y est plus petit, plus fauve que dans les Alpes, et dans les Alpes même il était plus beau en Haute-Savoie que nulle part ailleurs. Je dis « il était », car à l'heure actuelle le nombre en est si malheureusement diminué qu'il n'en existe plus que quelques spécimens dans cette magnifique région, naguère si peuplée d'animaux, qui s'étend entre le lac de Genève et le mont Blanc. Ceci est dû aux ineptes lois sur la chasse que nous avons chez nous et aux gens, plus ineptes encore, qui sont chargés de les appliquer. La Suisse, au contraire, grâce à une sévère protection, a vu augmenter considérablement le nombre des chamois de son territoire. On les trouve jusqu'au fond du Tyrol et peut-être jusqu'en Turquie ; de là il faut aller au Caucase pour en rencontrer.

Suivant le terrain, les animaux changent un peu leurs usages. Je me suis laissé dire qu'au Tyrol les chamois se tuaient un peu comme des chevreuils ; il n'en est pas de même chez nous, et s'il est certains endroits où quelques animaux soigneusement gardés peuvent être tués par des mazettes, tel n'est pas le cas dans l'ensemble des Alpes françaises. Vu les persécutions auxquelles il est en but, le chamois est généralement très sauvage et recherche les terrains les plus éloignés des humains et les plus durs d'accès qu'il peut trouver. La zone où finit la végétation, en dessous des neiges éternelles, est celle qu'il habite de préférence. On peut dire qu'il vit entre 2 000 et 3 000 mètres d'altitude, ce qui ne l'empêche pas de monter beaucoup plus haut ou de descendre plus bas dans les forêts en cas de nécessité.

Quelques légendes absurdes ont cours sur le chamois. Je me souviens qu'un jour où on en parlait, un vieux bonhomme, très lettré, très prétentieux, assez ridicule, s'approcha de moi et me dit d'un ton doctrinal : « Monsieur, quand le chamois va au pâturage, il place un des plus vieux boucs de la troupe en sentinelle sur un rocher d'où il surveille les alentours et siffle pour prévenir les siens de l'approche du chasseur. » Le vieux bonhomme retourna ensuite s'asseoir en s'appuyant sur une canne. Il m'avait dit une bêtise, mais avait dû la lire quelque part. Je me gardai de le lui indiquer, mais maintenant qu'il est mort je n'hésite pas à dire que c'est là une absurde légende. D'abord, jamais je n'ai vu un vieux mâle d'aucune variété d'animaux mener le troupeau, c'est toujours une femelle. Les vieux mâles, quand ils ne sont pas isolés à part, suivent le troupeau les derniers. Je l'ai constaté maintes fois pour plus de quarante variétés de grands animaux d'Afrique ou d'Asie, de plaine, de montagne ou de forêt. Quel est le chasseur qui ignore que quand les perdrix sont en paires, c'est la poule qui part la première ; que quand les chevreuils sautent une allée, c'est la chèvre qui est généralement devant ?

Quant au sifflet, il est vrai que les chamois font parfois entendre un sifflement lorsqu'on les surprend, mais c'est très rare ; pour ma part je ne l'ai jamais entendu, et je connais des chasseurs fort expérimentés qui m'ont dit l'avoir entendu peut-être deux ou trois fois dans leur vie. Il y a loin de là à prévenir les gens en danger par des modulations.

L'histoire d'un troupeau de chamois se mettant d'accord pour placer un tel en sentinelle pendant le repas est encore du domaine de la légende. Quand

des animaux mangent, entre chaque bouchée ils relèvent habituellement la tête pour regarder, il s'ensuit que presque toujours il y a quelques têtes en l'air pendant que les autres sont basses. Tout le monde veille, et au moindre signe d'inquiétude de l'un d'eux tous cessent de manger et regardent; c'est tout, et c'est bien assez pour faire manquer de longues et laborieuses approches.

Certaines personnes veulent que le chamois s'accroche à ses cornes recourbées pour descendre les endroits escarpés. Si l'un d'eux a jamais essayé cela, il est certainement mort sans pouvoir se décrocher, si donc un autre essaye, ce ne sera pas par atavisme, car l'essai est fatalement mortel.

D'autres non seulement prétendent, mais affirment, que les chamois, dans certains passages difficiles, bondissent pour tomber sur leurs cornes et se recevoir en faisant un saut périlleux complet. La même légende a cours pour les mouflons, les ibex, les markhors, pour un grand nombre d'animaux de montagne. Elle est également fausse pour tous. Les animaux ne sont pas absurdes, ils ne se livrent à aucune acrobatie et ne choisiraient pas les endroits difficiles pour cela. Ils ont certes bien assez de leurs pattes employées normalement et de leurs sens pour éviter l'homme. Mais assez de légendes contredites, on n'en finirait pas de les passer toutes en revue.

Le chamois vit assez volontiers par troupeaux. J'en ai vu quelquefois quinze ou dix-huit ensemble; les petites bandes de quatre, cinq ou six sont fréquentes. Il aime la fraîcheur et choisit de préférence les versants exposés au nord. Dans les après-midi chaudes, il n'est pas rare de voir les chamois se réunir sur les glaciers ou les névés pour rechercher la fraîcheur de la neige. Mais ils ne vivent pas dans les neiges et se contentent de les traverser quand il en est besoin. Le matin jusqu'à neuf heures environ et le soir à partir de trois ou quatre heures, ils vont manger. C'est tantôt l'herbe maigre et rase qui pousse dans les grandes parois de rochers ou sur les arêtes, tantôt les plus hauts pâturages qui reçoivent leur visite. Une fois le repas fini, ils se retirent dans les grands rochers ou parfois dans les moraines pour passer la nuit ou la journée. De vieux boucs vivent souvent, isolés, en crête de forêt ou dans la broussaille rabougrie qui pousse entre la forêt et le paturage de sommet. Les petits troupeaux habitent même quelquefois la forêt, mais exceptionnellement. Le territoire choisi par un troupeau ou par un vieux bouc, reste occupé longtemps, en fait jusqu'à ce qu'une cause quelconque les effraye. Il en faut peu d'ailleurs pour cela, et le simple passage d'un homme suffit pour les faire émigrer à de grandes distances pendant plusieurs jours. Les places où les rochers se recouvrent de salpêtre sont fréquemment visitées par les chamois qui, quelquefois de très loin, viennent lécher le sel, dont ils sont friands. Ce goût leur est très souvent fatal, car ils n'hésitent pas à venir aux places où les bergers déposent du sel pour les troupeaux de moutons pâturant l'été dans les hauteurs. Bien souvent la noble antilope des rochers a succombé sous le coup de fusil du berger qui l'a guettée des journées avant de réussir à la surprendre.

Chasse. — La chasse du chamois se fait de trois façons : l'*approche*, le *rabat* et la *chasse avec des chiens*.

L'*approche* est la plus dure de toutes les chasses. Elle se fait par l'homme seul muni d'une lorgnette puissante pour découvrir les animaux, soit au pâturage, soit couchés pour la journée. Cette chasse demande une grande expérience de la montagne, une grande endurance, beaucoup de patience et de prudence. Le chasseur à l'approche doit souvent coucher sur les crêtes pour explorer dès le point du jour les endroits favorables ; il doit être muni d'un piolet pour traverser les neiges dures ou les glaciers, d'une corde pour aider

au passage de certains endroits difficiles. Il doit connaître tous les passages de la montagne et être assez expérimenté pour, au besoin, les deviner, car une fois les animaux aperçus on doit arriver à portée, c'est-à-dire à une distance maxima de 250 mètres, et bien des passages faciles sont interdits, car les prendre serait se faire immédiatement découvrir. Il faut de plus faire attention au vent, car l'odorat du chamois est excellent, et au bruit, car son ouïe n'est pas inférieure.

Il est souvent très difficile de voir les chamois. On doit les découvrir de très loin pour ne pas être vu; leur couleur, fauve foncé en été, se marie avec celle des rochers à un point étonnant. En hiver ils sont couverts d'un poil épais presque noir. Les petites pierres qu'ils font rouler en marchant dans les parois de rochers avertissent souvent de la présence des chamois dans des endroits où ce n'est qu'après plusieurs heures qu'on arrive à les voir. Lorsqu'ils sont couchés, il est parfois impossible et habituellement très difficile de les apercevoir. Le mieux, quand on les a vus au gagnage, est de les suivre jusqu'au moment où ils se couchent pour la journée; on a alors plus de temps pour l'approche. Une fois couchés, ils restent habituellement à la même place jusqu'au soir, à moins qu'une circonstance ne les déloge. La circonstance peut très bien n'être qu'un rayon de soleil trop chaud les engageant à chercher la fraîcheur. Parfois ils se logent dans des anfractuosités de rochers ou sous des plaques surplombantes où l'œil le plus perçant et le plus expérimenté ne peut les découvrir.

L'approche oblige fréquemment à de longs détours, pendant lesquels il faut que pas un instant, fût-ce à 800 mètres de distance, le chasseur ne laisse apercevoir un bout de lui-même. Qu'un chapeau dépasse une arête et tout peut être perdu. Quelquefois la route à faire est tellement longue que c'est tout au plus si on peut se rapprocher pour revoir les animaux au pâturage le lendemain et être à même d'attaquer de suite. Une approche bien faite est celle dans laquelle on arrive par-dessus les animaux à une distance variant de 100 à 150 mètres. C'est un principe, qu'il ne faut jamais oublier dans la chasse de montagne, de toujours arriver par dessus le gibier. A moins d'un terrain exceptionnellement favorable, il est absolument inutile d'essayer d'approcher par en bas : on est découvert de suite. L'approche à même hauteur est aussi très bonne, mais moins facile à réussir que celle par en haut. Il est cependant telle condition de terrain la rendant la meilleure ou même la seule possible. Il est très bon avant de tirer d'observer les animaux un bon moment. D'abord, c'est intéressant; ensuite, pendant ce temps d'arrêt, les nerfs se calment, l'œil se fait à la distance, à l'éclairage; on juge mieux la distance, c'est une bonne condition pour envoyer une balle heureuse.

Au coup de carabine les échos troublent parfois les chamois au point qu'ils ne savent d'où vient le coup, et prennent une direction de fuite les rapprochant du chasseur au lieu de les en éloigner. Le bruit de la balle frappant les rochers, faisant éclater les pierres, les effraye plus que tout; ils fuient la place où elle a touché, à tel point que j'ai vu des animaux en pleine vitesse changer complètement de direction quand une balle passait devant eux; c'est chose très fréquente. On peut même, quand on est deux ou plusieurs, l'un ayant fait l'approche et les autres gardant les refuites probables, diriger les animaux qui prennent une direction les éloignant des chasseurs, en leur tirant des balles qui les effrayent et les font obliquer du bon côté; ce n'est pas infaillible, mais on peut souvent réussir, et c'est chose à ne pas oublier. Qu'importe, en effet, une fois le coup d'attaque parti, qu'on tire deux ou trois balles de plus ou de moins? les animaux, une fois en route, feront des kilomètres avant de s'arrêter

et une ou deux balles de plus ne les enverront pas plus loin que la première.

Un chamois blessé est souvent, pour ne pas dire toujours, difficile à avoir. S'il n'a qu'une jambe cassée, fût-ce même une jambe de derrière, il ira fort loin et dans des parages tels qu'il sera impossible de le suivre. Une balle au corps faisant une blessure profonde le gênera pour monter, et s'il y a aux environs, au même niveau, ou à un niveau inférieur, quelque bonne paroi de rocher, il s'y dirigera tout droit pour s'y cacher et parfois y mourir. Quelquefois, en le suivant, on le verra arrêté au milieu de quelque bel endroit inaccessible d'où il ne bougera plus. C'est là qu'il faut que, soit par-dessus, soit par-dessous, on arrive à lui envoyer la balle du coup de grâce. Très souvent ils vont fort loin et se cachent si bien qu'il est impossible de les revoir. On a encore la ressource de visiter le lendemain le pied des parois : peut-être en mourant le pauvre animal aura-t-il roulé en bas.

Peu d'animaux ont une adresse dans le rocher comparable à celle du chamois; je parle des animaux de montagne, c'est-à-dire des maîtres du genre. Seuls les markhors leur sont égaux pour la traversée des plaques lisses inclinées à un degré effrayant au-dessus de précipices de toute profondeur. Je crois que, dans le rocher ordinaire, c'est-à-dire plus ou moins accidenté, aucun animal ne peut rivaliser avec les chamois. Je les ai vus passer à toute allure sur des corniches où certainement ils ne tenaient qu'à cause de leur vitesse. Ils ont cette faculté merveilleuse de s'arrêter net sur des ressauts si étroits que cela semble du prodige, et même dans ces endroits-là ils se retournent, font de pied ferme des sauts qui les amènent sur de petites fissures où on a peine à croire qu'ils puissent passer sans tomber, et cependant jamais ils ne tombent. Même quand les balles leur font sauter les pierres dans les jambes ou s'aplatissent sur les rochers, ils passent sans une faute, grands et petits, à une allure fantastique. Je me rappelle, une fois, avoir vu un troupeau de dix-huit descendre des pentes rocheuses mélangées d'éboulis sous un feu d'enfer que moi et mes amis leur adressions de trois points différents. Ils étaient suivis d'un nuage de poussière et d'une grêle de pierres détachées par leur course. Dans leur allure folle pas un n'a fait un faux pas, pas un n'a dévié de la file. Devant était une grande chèvre suivie d'un petit, la tête en avant, la bouche ouverte comme il leur arrive après une course rapide en montant; elle s'en allait à une vitesse désordonnée, zigzaguant à la descente au milieu des rochers, suivie de tous les autres, chacun gardant sa distance immuable, comme si une main de fer avait traîné la file entière, attachés les uns aux autres, à travers les endroits les plus escarpés. C'était un spectacle merveilleux. Et qui n'a pas vu des chamois descendre sous les balles ces hauts pâturages en pente raide des sommets secondaires des Alpes ne sait pas quelle vitesse peut donner un animal monté sur quatre pattes.

Les passages habituels des chamois sont les couloirs et les arêtes. Habiles montagnards, ils évitent les chutes de pierres comme de bons guides savent le faire et trouvent, même au milieu de parois paraissant inaccessibles, des passages possibles pour eux. Jamais ils ne sont pris dans une impasse et cependant combien de parois des Alpes sont impraticables même pour eux! Mais leur instinct ou leur expérience les guide sûrement au meilleur endroit. J'estime, pour ma part, que des alpinistes expérimentés et munis de cordes peuvent, *en y mettant le temps*, passer dans presque tous les endroits de rochers où passent les chamois excepté sur les plaques lisses. Là, aucun être au monde ne peut faire mieux qu'eux.

La chasse au *rabat* est la plus pratique à faire quand on est plusieurs, car chacun a sa chance et souvent les animaux, détournés par des coups de cara-

bine, peuvent se faire tirer successivement par deux ou trois chasseurs. Pour ce genre de chasse, il faut une assez grande connaissance des refuites habituelles des chamois. Les batteurs, souvent envoyés dès la veille pour contourner tel ou tel vallon élevé, doivent marcher les uns sur les arêtes, les autres au fond du vallon. Trois ou quatre hommes suffisent amplement pour un vallon même assez étendu. En avançant, il leur suffit de rouler de temps en temps une pierre pour mettre le gibier en route. Quelquefois il est bon qu'ils aient des carabines afin de faire obliquer les chamois, qui prendraient de mauvaises directions. Les chasseurs doivent être postés dans les hauteurs aux passages conduisant aux vallons voisins ou aux rochers, et, comme les animaux sont souvent très loin devant les batteurs, ils doivent bien surveiller leur champ de tir et ne pas se faire voir. Les troupeaux de chamois s'annoncent, en général, par le bruit des pierres qu'ils font rouler en galopant, mais des animaux isolés peuvent arriver sans bruit décelant leur présence. Une règle à ne pas oublier est que, à moins de circonstances particulières, le chamois dérangé monte toujours et se dirige le plus vite possible à la paroi de rocher la plus grande et la plus difficile des environs; une fois là, il restera arrêté, caché, et le plus souvent hors d'atteinte.

C'est cette loi presque immuable qui permet le troisième genre de chasse, la chasse *avec les chiens.*

Cette dernière a lieu à une altitude moindre que les deux autres, ce qui ne l'empêche pas de se terminer quelquefois à de très grandes hauteurs. Les chasseurs doivent être postés entre les pâturages et les rochers dans les refuites probables. Les hommes mènent les chiens, d'admirables petites bêtes ceux-là, vites, courageux, tenaces, vigoureux, qui une fois sur un pied ne le lâcheront pour rien au monde et grimperont dans des passages terribles où souvent ils trouvent la mort; les hommes, dis-je, mènent les chiens, couplés et tenus en laisse, dans la forêt. Ils exécutent à mi-hauteur une marche horizontale, lâchant de temps en temps un chien dans les endroits les plus propices à abriter un chamois. Quatre ou cinq chiens lâchés de cette façon sur un ou deux kilomètres suffisent amplement. Le chamois laisse beaucoup d'odeur, les chiens sont très requérants; s'il s'en trouve dans les environs, le lancer ne se fait pas attendre. Quelle belle musique alors dans les échos de la montagne, surtout si le chamois se fait battre en forêt, ce qui est fréquent, avant de prendre un parti! Plus il y a de chiens, mieux cela vaut; mais souvent dans sa marche horizontale en forêt et dans ses allées et venues l'animal réunit derrière lui tous les chiens. Après un temps quelquefois très court, habituellement en moins d'une heure, le chamois ennuyé se décide à monter aux rochers supérieurs, où il se mettra à l'abri; si les postes sont bien choisis, il ne passe pas sans être tiré. S'il est manqué, il file droit au plus mauvais endroit qu'il peut trouver et, là, s'arrête tranquille, regardant le chien qui ne peut l'atteindre, et aboie de la place la plus haute où il a pu arriver. C'est alors le cas pour les chasseurs de prendre les postes supérieurs en crête de rocher pendant que l'un d'eux attaque par en bas; de cette façon, celui qui attaque a sa chance, et s'il manque, les autres ont leur tour. Le gros inconvénient de cette chasse-là est que, quand il se trouve dans la forêt des parois de rochers plus ou moins couvertes de bois, le chamois s'y dirigera de confiance, car là il sait qu'il est à l'abri : personne ne peut le voir, et fouiller la paroi est impossible. Très souvent un chamois couché, même au clair et au-dessus de la forêt, est invisible; il faut cependant le déloger, chose peu facile quand on a affaire à des parois impraticables de 400 ou 500 mètres de haut. On y arrive cependant assez bien, soit en tirant des coups de carabine d'en bas, soit en roulant des pierres du sommet.

Les péripéties de ces trois genres de chasse qui, le plus souvent sont combinées les unes avec les autres, sont infinies comme la montagne elle-même. Rien n'en égale la variété, le charme et l'attrait. C'est tout cela réuni qui rend la chasse au chamois si particulièrement passionnante, qui en fait un sport si merveilleusement complet. Si l'animal chassé n'est qu'un animal charmant et sans danger, le terrain dans lequel il faut aller le chercher compense cette lacune. Les chamois sont assez rares pour qu'il faille travailler à les trouver; il y en a assez cependant pour récompenser les vrais chasseurs. Chacun d'eux est à gagner par des efforts patients et considérables. Le tir est le plus souvent difficile; jamais on n'a un coup de carabine banal, jamais on n'a une heure banale, car la montagne n'est-elle pas si merveilleuse que rien qu'à la regarder les heures passent enchantées? Chacun des chasseurs est là seul; personne pour l'aider dans les mauvais pas, personne pour le guider; il doit trouver sa route, car à telle heure il faut qu'il soit à tel poste entrevu de loin; il n'a à compter que sur lui, quoi qu'il arrive; il doit seul rejoindre le camp sous peine de coucher dehors, sans abri et sans manger. Rien ne peut être truqué, ni l'animal ni la montagne, on n'élève pas le chamois, on ne fait pas de routes chez lui. C'est l'animal le plus sauvage d'Europe, son pays est le plus difficile de tous. Et les braves chiens de chamois, ces merveilles de la gent canine, intelligents et braves, risquant tous les jours leur vie, passionnés pour la chasse autant que nous, passant quelquefois deux ou trois jours dans des parois de rochers endiablées sans vouloir lâcher l'animal qu'ils y ont suivi, attendant toujours qu'on vienne les rejoindre pour les aider à vaincre; on apprend à les aimer comme des compagnons auxquels on doit une bonne partie de son plaisir, comme on n'a jamais aimé le meilleur chien d'arrêt. Leur vie est une vie de tours de force. Combien de fois a-t-on risqué sa vie pour les tirer d'un mauvais pas! Combien de fois le soir au coin du feu tout le monde, mouillé et éreinté, a-t-il fait place aux pauvres toutous qui venaient eux aussi se chauffer, le nez bas, les oreilles pendantes, les pieds endoloris par la rudesse des roches! C'est une belle vie que la vie de chasseur de chamois et nos chiens étaient de braves chiens. J'ai depuis plus de dix ans la photographie de Rondo, un vieux chien songeur qui, boîtant depuis deux mois, fut quand même emmené en déplacement pour lui faire plaisir et qui, après avoir éventé un chamois, se trouva si instantanément et complètement guéri qu'après une menée glorieuse de plusieurs heures, menée qui finit par amener un beau bouc sous ma carabine, il rajeunit au point de faire toutes les chasses sans faiblir et sans faire une erreur.

LE MOUFLON

Le *mouflon* est un intéressant spécimen de la variété si répandue du genre mouton, spécimen spécial à l'Algérie et au Sahara du Nord, mais dont les équivalents se trouvent dans bien d'autres régions. Le type du mouflon algérien est très rapproché de celui du mouflon de Corse et de Sardaigne, si rapproché que les naturalistes, dont les bévues ne se comptent plus, en font un seul et même animal. Au Caucase on trouve une variété de moutons qui est cousine de celle qui nous occupe; au Kaschmir et au Ladak, l'oorial, le burhel, sont des espèces plus analogues au mouflon qu'à aucune autre. Les grands animaux d'Asie centrale, comme l'ovis poli, l'argali, l'ovis ammon et le bighorn des montagnes Rocheuses, sont encore des parents du mouflon, mais plus rapprochés du vrai mouton que de lui.

Le Mouflon.

La région habitée par le mouflon algérien est mal définie. Au nord il ne dépasse pas le sud du massif de l'Aurès, et jusqu'à quelle distance le rencontre-t-on au Sahara, on le sait mal encore, mais sa limite sud est certainement très lointaine.

Description. Habitudes. — C'est un gibier lourd d'aspect et assez disproportionné; comme la plupart des animaux d'Afrique, il a l'avant-main très fort. C'est un animal osseux, à cou court, à longue tête étroite, chargée de cornes épaisses qui s'écartent en formant un demi-cercle et dont les pointes se retournent en arrière vers le cou. Sa couleur générale est la couleur du sable. Sous le cou pousse une crinière longue et étroite qui s'étend jusqu'aux épaules et aux genoux. Ses genoux sont généralement durs et calleux comme ceux des vieilles chèvres, et son sternum est orné d'une callosité analogue à celle du chameau. Un bon mouflon peut peser 100 kilos et même un peu plus, et les plus grandes cornes connues actuellement ont 73 centimètres de long en suivant la courbe. C'est un trophée assez beau, qui a bien sa place dans une collection. Mais une bonne tête de mouflon n'est pas chose facile à obtenir dans les districts que je connais. Mâle et femelle ont des cornes; celles des femelles, naturellement moins fortes, valent cependant la peine d'être conservées.

Le mouflon vit dans les montagnes sèches et presque désertes. Aux environs de Biskra, l'Ahmar Kradou, et dans le N.-E., le Metlili, près d'El-Kantara, ont toujours quelques animaux. C'est au Metlili que je les ai le plus chassés. Ceux qui du chemin de fer aperçoivent à droite, en allant au Sud, ces hautes parois de rochers roux, brûlés par le soleil, se figurent mal que des animaux y trouvent leur bonheur, et se figurent encore moins le métier qu'il faut faire pour arriver à en tuer quelques-uns.

Le Metlili est une longue arête de rochers soulevés comme une lame. Au nord se trouvent des pentes presque douces couvertes d'alfa et de quelques arbustes. Au sud, la paroi est plus escarpée; la falaise de rochers s'élève haut, au-dessus de pentes raides à peine tachetées de quelques arbres, où pousse l'alfa. Le pied de cette falaise est le pays du mouflon, qui gravit les grands rochers quand il le faut.

Si la pente sud était régulière et plate, cela irait encore assez bien; mais elle est ravinée par les eaux en nombreux vallons parallèles, tous terriblement pierreux, assez escarpés, et secs comme les rochers du pays chaud savent seuls être secs.

Chasse. — Quand, avec un de mes amis, W. J. B., nous nous mîmes à chasser les mouflons, nous venions de faire un petit déplacement dans l'est de Biskra, et, résolus à tenter un essai sérieux pendant quelques semaines, nous décidâmes de camper en haut du Metlili pour être sur le terrain. Notre camp était à un petit col où le vent soufflait toutes les nuits comme un furieux. Les tentes faisaient un bruit insupportable pour des gens ayant sommeil, et tous les matins l'eau gelait. Il est vrai qu'à midi il faisait 30° de chaleur et pas de vent. Le service des provisions se faisait par un mulet qui tous les jours montait d'El-Kantara en quatre heures. Il nous apportait l'eau et la nourriture, la source la plus proche étant là-bas dans la vallée. Nous avions pour nous guider un homme de premier ordre, un Arabe répondant au nom de Meçaoud ben Khalifa ben bou Afia. Grand diable nerveux et calme, grand marcheur et grand chasseur. Cet homme est certainement l'être le plus patient, le plus consciencieux, le plus impossible à démoraliser que j'aie jamais vu. Les jours où, dégoûtés nous-mêmes d'un travail obstiné et stérile, nous nous serions volontiers laissés entraîner à oublier les règles de prudence qui sont une condition *sine qua non* du succès, Meçaoud était là qui, lui, ne faiblissait jamais, et son exemple nous a plus d'une fois fait prendre sur nous assez pour continuer et ne pas faire la bévue qui pouvait amener un insuccès.

Qu'on se figure le départ matinal, aux premières lueurs du jour. Meçaoud, qui jeûne tout le jour, car c'est le Ramadan, a mangé de minuit à quatre heures. Il s'étire et bâille, puis s'asseoit et nous attend, immobile comme la pierre qui lui sert de siège. Nous nous mettons en route, chacun portant sa carabine; l'Arabe a un bâton, des souliers d'alfa, qu'il a tressés lui-même, et porte sur son dos notre maigre repas dont la partie la plus précieuse est une bouteille d'eau de Saint-Galmier et deux oranges. Quoi qu'il arrive, nous n'aurons que cela à boire de la journée et, à l'heure solennelle où la bouteille est ouverte, on fait sur l'étiquette une raie au crayon; le premier servi a le droit de boire jusque-là, mais pas plus; le second a le reste. Après cela, Meçaoud prendra la bouteille vide et la cachera précieusement dans une touffe d'alfa. Peut-être un jour, en chassant lui-même, viendra-t-il la reprendre et s'en servir pour porter de l'eau. Mais n'anticipons pas.

La marche dans la demi-lumière est fatigante sur ces pierres cassées et aiguës. Mon ami, en sa qualité d'Écossais, jure en anglais, moi en fran-

çais, Meçaoud en arabe. Mais chacun le fait à voix basse, car il faut le plus absolu silence dans ce genre de chasse. On monte doucement en regardant bien partout et on arrive à une crête. Halte. Le soleil se lève, peut-être va-t-on découvrir des mouflons au pâturage. Nous restons accroupis pendant que Meçaoud avance lentement. Il se traîne jusqu'à une pierre ou une touffe d'alfa et regarde longtemps. Nous le rejoignons bientôt après le premier coup d'œil donné, et lui apportons l'aide de nos lorgnettes. Le ravin examiné de fond en comble ne recèle rien, c'est le désert silencieux. Nous le traversons. D'abord une descente raide, puis une autre montée raide : répétition des mêmes opérations. Ravin après ravin se succèdent : rien, toujours rien. Tantôt nous trouvons une trace vieille de quinze jours, tantôt quelques crottins qui, judicieusement examinés et écrasés entre les doigts, ont huit jours de date, et Meçaoud continue sa marche lente mais implacable; à chaque ravin nouveau il regarde avec la même prudence, la même scrupuleuse attention; il n'omet aucune précaution pour se bien dissimuler, comme si, à chaque fois, le gibier était là sûrement. Je n'ai jamais vu d'homme pareil au monde; pendant vingt et un jours il n'a pas faibli une seconde. Et quand le soir vient, nous reprenons, en sens inverse, les ravins visités en venant; chacun d'eux sera examiné à nouveau avec le même soin, la même attention, pendant que nous continuons cette même marche éreintante de monter et descendre sept ou huit grands ravins, deux fois par jour.

C'est au bout de sept jours de ce travail que, vers les trois heures de l'après-midi, Meçaoud, qui depuis longtemps garde la main en abat-jour sur ses yeux, me dit à mi-voix qu'il croit voir un mouflon. L'animal serait couché dans des touffes d'alfa à une très grande distance de nous, sur une pente en face. Comment a-t-il pu remarquer ce qu'il voit? quels télescopes cet homme a-t-il donc dans les yeux pour découvrir dans le terrain jaune un animal jaune dont la tête seule dépasserait une touffe d'alfa? Une lunette à tirages d'un mètre de long et très puissante ne nous permet pas de dire si c'est bien notre gibier que l'on voit, jusqu'à ce qu'un mouvement nous assure que cette petite chose là-bas est bien une tête de mouflon.

Essayer l'approche à deux est risquer de tout perdre. Je laisse B aller attaquer pendant que de mon observatoire je suivrai le travail d'approche. Précédé de Meçaoud, il descend le ravin à un endroit où il est hors de vue, puis remonte lentement de l'autre côté. Là, une arête de rocher lui permet d'arriver juste au-dessus de l'animal. Je le vois à la lorgnette quitter doucement ses souliers et avancer sur l'arête. Trois bouffées de fumée se succèdent avant que le bruit des coups ne m'arrive; à la lorgnette, j'ai vu un animal galoper et rouler. Quand je le rejoins, je trouve qu'il a tué une paire d'animaux. Ils étaient deux couchés à quelques pas l'un de l'autre, et, surpris à moins de 50 mètres, leur sort était décidé.

Pendant des journées encore il me fallut marcher avant d'avoir une autre chance. Ce n'est que cinq jours plus tard que je surpris un mouflon en bas d'une paroi. Mes pieds entourés de chiffons ne faisaient pas de bruit sur les pierres, et cependant quand j'arrivai à 70 mètres au-dessus j'entrevis un animal debout et, par conséquent, sur le qui-vive. Je ne voyais que la tête et le cou; il tomba sur une balle entrée en arrière de la nuque et sortie sous le menton; un autre, près de lui, bondit à cet instant dans une faille de rochers où je le perdis de vue au moment où ma balle partait. Il laissa un peu de sang et ne fut jamais revu.

D'après mon expérience, le mouflon est extraordinairement méfiant dans les terrains où il a souvent été chassé. Il se montre rarement au clair, suit en

pâturant les rochers surplombants, les arbustes, tout ce qui peut l'abriter. Sa couleur, identique à celle du terrain sur lequel il vit, le protège encore. Ses gîtes sont parfois sous les basses branches surplombantes des arbustes, parfois sur les cols, les crêtes des ravins, d'où la vue s'étend partout. Lorsqu'il est dérangé, il file sans bruit et n'importe où, monte ou descend indifféremment, en somme n'a pas de direction préférée, ce qui est cependant le cas avec les autres animaux de montagne. Il ne se couche pas dans les rochers mêmes, à moins que ce ne soit dans des anfractuosités particulièrement favorables ; en général, ses gîtes sont merveilleusement bien choisis pour voir sans être vu. Le surprendre au pâturage ne m'est jamais arrivé et doit être rare. En cas de danger il grimpe le rocher fort bien et fort vite, mais semble plutôt avoir l'idée fixe de se dissimuler le plus tôt possible, au lieu de faire ce que font d'autres gibiers de montagne : fuir dans des terrains difficiles, fût-ce au grand clair. Son galop est rapide, et une fois en route il ne s'arrête qu'à de très grandes distances : un mouflon manqué est infailliblement perdu. Le revoir me semble terriblement problématique.

Les endroits où on peut le rencontrer inopinément sont si variés et si étendus qu'il faut toujours avoir la carabine prête à tirer et cela pendant des journées, et des journées inutiles, car il peut bondir tout d'un coup et disparaître presque instantanément. L'occasion cherchée est souvent inopinée et dans une seconde il faut la saisir. Ce n'est certes pas beaucoup d'entrevoir un animal pendant quelques secondes à 150 mètres après une semaine de travail pour en arriver là.

Le terrain à parcourir est très dur et doit toujours, autant que possible, être abordé par-dessus ; mais un vallon soigneusement examiné n'est pas forcément vide pour cela et on doit le fouiller minutieusement. Quoiqu'il se couche comme au hasard, n'importe où, le gîte du mouflon est de préférence à l'ombre, et les petits ravins bordés d'arbustes rabougris peuvent le recéler sans qu'on le voie. Ils doivent être fouillés et suivis en silence, un des chasseurs faisant ce travail pendant que l'autre surveille le ravin pour tirer ce qui pourrait fuir inaperçu par le premier. Il n'y a pas de ruses et d'imprévu auxquels il ne faille s'attendre de la part de ce gibier-là. Et, à côté de cela, à côté d'une prudence que je n'ai jamais vue au même degré chez aucun animal, les mouflons sont parfois stupides et, à en croire les Arabes, faciles à tuer là où ils n'ont pas l'habitude d'être dérangés.

Quand l'été arrive et que les Arabes ont quitté les plaines basses pour se rapprocher des meilleurs pâturages, le mouflon erre partout ; il va d'une montagne à l'autre en traversant les vallées les plus larges et les plus basses. A cette époque-là on peut le rencontrer en plaine.

Les mouflons dans aucune des régions que je connais ne sont très nombreux ; malgré cela, ils se mettent volontiers en petits troupeaux : deux ou trois ensemble sont chose fréquente à voir, et quatre, cinq, six ne sont pas rares. Certainement les régions où ils abondent, si tant est que de telles régions existent, doivent avoir des troupeaux de pas mal de têtes. Je crois volontiers que dans certaines parties du Sahara central le mouflon doit être commun et vivre en troupeaux. En cela il se rapprocherait des usages de ses semblables ou de ses proches des montagnes d'Asie. Une chose me pousse à le croire, c'est que les animaux du même genre ont souvent des usages analogues. Ainsi, par exemple, les gibiers de montagne se divisent en trois catégories : le genre mouton, qui nous occupe ici ; le genre chèvre, dont font partie l'ibex, le markhor, le tahr et leur nombreuses sous-variétés ; le genre antilope, dont le chamois est le type européen, et dont le gooral dans l'Himalaya, le klipspringer,

le baira sont les représentants en Afrique. J'ai tué et connais le baira, le klipspringer, le gooral. La première variété est à peine connue, et si je ne suis pas le premier blanc à l'avoir rapportée certainement en Europe, je suis le premier Français à l'avoir tué ; mais lord Delamere en avait peut-être tué avant moi. J'ai trouvé dans les usages et les allures de ces animaux des analogies frappantes avec le chamois.

De même pour le genre chèvre. L'ibex, le markhor sont de mes vieilles connaissances ; leurs usages ont aussi des analogies, et le tahr est manifestement leur proche parent.

Pour le genre mouton, j'ai trouvé chez l'ovis poli du Pamir des spécialités que le mouflon me rappelait et qui ne sont pas éloignées de celles que l'on remarque chez l'ovis ammon, l'oorial, le burhel.

Chaque animal a son terrain de prédilection et des usages voulus et commandés par le terrain, c'est-à-dire les nécessités du pays et de la fraction de pays dans lequel il vit. Même la même variété doit se plier aux circonstances locales différentes ; ainsi, qui a vu et connaît bien un gibier sur un terrain peut avoir beaucoup à apprendre sur le même gibier dans la région voisine ; mais il est certaines grandes lignes qui dominent dans chaque genre ou type et restent toujours appréciables au milieu de la foule des particularités et des spécialités que la nécessité commande à chaque individu des mêmes variétés, suivant le terrain où il vit. J'ai trouvé dans l'ovis poli un animal aimant à vivre par troupeaux, recherchant le voisinage des rochers sans cependant s'y tenir volontiers, bon grimpeur au besoin, cependant un animal ne craignant pas de traverser de larges vallées plates et même s'y arrêtant, mais sachant que les rochers peuvent être son salut, un animal qui n'a pas de direction régulière et descend ou monte indifféremment devant le danger, et en tout cela le mouflon est bien son frère. Mais ce dernier, au lieu de ne pas connaître pour ainsi dire l'homme, est au contraire en but aux persécutions des Arabes, et ce n'est pas peu dire ; aussi, tout en conservant sa race, il est devenu extrêmement méfiant et rusé, et l'Afrique, ce pays sec et dur par excellence, veut des usages spéciaux chez ceux qui l'habite. Le mouflon y est adapté, mais les grandes lignes de son instinct, différentes absolument de celles des animaux du genre chamois ou du genre chèvre, sont souvent très comparables à celles des moutons sauvages de l'Asie.

Un mouflon blessé est très difficile à avoir. Je me souviens qu'un jour, en arrivant sur un plateau rocheux dominant les grandes parois du Metlili, un mouflon partit brusquement à 150 mètres de nous et se dirigea droit aux parois. Trois balles lui furent envoyées à la hâte et du sang en abondance nous prouva que toutes n'avaient pas manqué. Nous tirions avec des express 500 et 450, c'est-à-dire avec des armes dont les blessures sont terribles. Nous prîmes la trace, espérant trouver notre gibier mort ou n'en valant guère mieux.

Les rochers du Metlili sont de hautes feuilles verticales, soit compactes, soit séparées par d'étroits intervalles, irrégulièrement bouchées par la terre, et formant des couloirs profonds entre de hautes murailles lisses. La trace bien marquée de sang entre dans un de ces couloirs et descend, nous la suivons ; arrivée au bas, elle longe le pied du rocher au clair, puis entre dans un autre couloir en montant. J'espérais que, fatigué par la montée, l'animal se serait couché bientôt. C'était vrai, mais il avait choisi pour cela le sommet d'une dent rocheuse, d'où, nous voyant ou nous entendant venir, il était parti sans être vu. La place était marquée de sang abondamment, tellement que le sang avait coulé le long de la plaque de rochers. Ensuite il était redescendu, puis remonté, puis ressorti au bas des rochers, puis avait pris la fine lame

d'une arête rocheuse. Pour le suivre, je dus grimper en embrassant la feuille de rochers tantôt avec les bras, tantôt à califourchon, tantôt des deux façons à la fois. Finalement il était ressorti sur le sommet de la montagne. Là, dans un petit ravin élevé, il s'était couché sous un arbuste, nous avait vus venir et était reparti sans se faire voir ; ensuite il avait fait une longue marche circulaire autour du sommet de la montagne. A plusieurs places il s'était couché et était toujours reparti avant d'avoir été vu. Chacun de ces endroits était merveilleusement choisi pour voir venir et éviter une surprise. Finalement, après cinq heures de traque, n'ayant pas perdu le sang une minute, il fallut l'abandonner

Notre campement.

Phot. de M. le Vte de Poncins.

à la nuit, entrant encore dans les grands rochers après avoir fait le tour de toute une partie de la montagne. Jamais nous ne l'avons revu ; et tout le temps il se tenait à une faible distance en avant sans jamais se laisser surprendre ni apercevoir, même quand l'un de nous prenait les devants pendant que l'autre suivait la trace. De ma vie je n'ai vu un animal blessé se défendre plus judicieusement. On aurait dit qu'il calculait toutes nos ruses et les devinait ; c'était une vraie partie d'échecs, dans laquelle il eut le meilleur.

S'il est une chasse dans laquelle il ne faut jamais désespérer, c'est bien celle-là. Tout y est parfois imprévu, et le moment où, fatigué et dégoûté de marcher toujours sans rien voir, on abandonne la partie est celui où le succès allait arriver. Un jour, B et moi, étions en route et, après avoir examiné cinq ou six ravins, nous nous étions assis pour nous reposer. Depuis plusieurs jours nous n'avions rien vu, c'était à croire qu'il n'y avait plus un animal dans tout le massif du Metlili. Il se décida à rentrer, et je poursuivis la route avec Meçaoud, poussé seulement par la volonté de ne jamais me laisser démoraliser par aucune déveine de chasse et résolu à faire chaque jour tout pour tuer, comme si c'était la dernière chance de ma vie. Nous ne nous étions

pas séparés depuis cinq minutes que deux coups de carabine firent revenir B sur ses pas : un mouflon couché sous des arbustes dans le ravin voisin venait de partir devant moi à 120 mètres en montant des feuilles de rochers assez escarpées. Ma première balle l'avait manqué ; mais la seconde, plus heureuse, l'avait fait rouler mort aux pieds des parois.

Si les animaux étaient toujours aussi difficiles à avoir que lorsque nous les chassions, peu des leurs seraient tués et leur nombre ne diminuerait pas ; mais ils ont un point faible, et ce point faible, que les Arabes seuls peuvent exploiter, est fatal à beaucoup d'entre eux, c'est la nécessité de boire. En hiver, si le mouflon boit, ce dont je doute, il ne le fait qu'à de rares intervalles, une fois par semaine environ ; mais, en été, quand la chaleur est torride, il boit presque tous les jours. Il est un ou deux coins de rochers formant cuvettes au fond des ravins du Metlili où l'eau des orages s'accumule et séjourne assez longtemps. C'est là qu'en été les mouflons s'abreuvent. Sachant cela, les Arabes viennent, avec leur patience inépuisable, se cacher dans les anfractuosités voisines. Ils y attendent le gibier un nombre de jours quelconque, sûrs que au moins deux ou trois fois par semaine un mouflon viendra. Quand la pauvre bête arrive, l'Arabe la tue à vingt pas. Voilà comment finissent beaucoup de mouflons. La patience a raison d'eux. Quand un homme se trouve payé de sa peine si au bout de huit jours et huit nuits immobiles dans un fonds de rochers où il y a 60° de chaleur il tue un animal, cet homme est fatalement sûr de tuer beaucoup. C'est le cas des Arabes, qui ont tous cette faculté d'attendre des semaines pour un coup de fusil. Quand un homme se dit : « tout animal qui viendra boire à telle source cet été sera tué par moi », et qu'il le fait, cet homme tue les dernières têtes du district où est la source. Les Arabes le font. C'est pour cela que dans les régions faciles d'accès les mouflons sont si rares et si difficiles à tuer.

Vicomte Edmond DE PONCINS.

Après un joli coup de canardière.
Phot. de M. Ch. Fricaud.

X

LA CHASSE SUR L'EAU EN ARLEQUIN

Si vous êtes chasseur au vrai sens du mot, c'est-à-dire si vous avez le feu sacré, si vous ne craignez ni les peines ni la fatigue, ni les intempéries de toute nature, ni même les fâcheux rhumatismes pour vos vieux jours ; enfin, condition *sine qua non*, si vous avez à votre portée quelque bel et grand étang ou une rivière assez importante, essayez de la chasse sur l'eau en arlequin : vous y goûterez, j'en suis sûr, quelques bonnes émotions, et vous vous y passionnerez quand vous aurez réussi de jolis coups de canardière.

Comme j'ai moi-même goûté à toutes les émotions de cette chasse, que plus j'ai l'occasion de la pratiquer et plus je m'y intéresse et m'y attache, laissez-moi essayer de vous faire partager mon enthousiasme. Je suis sûr que si vous voulez me suivre vous prendrez goût vous-même à un sport peu connu.

Les indications sommaires que je vais vous donner ici vous permettront de vous outiller, de manœuvrer et d'obtenir bien vite des résultats encourageants.

Qu'est-ce, tout d'abord, que la chasse *en arlequin?* Le mot est nouveau pour vous; vous n'avez sans doute jamais rencontré cette expression peu répandue dans les traités de chasse ? Cette appellation vient tout simplement du nom donné au bateau dont on se sert

pour cette chasse sur les rives de la Saône et sur l'origine duquel je n'ai moi-même que des renseignements assez vagues ; qu'il vous suffise de savoir que depuis fort longtemps les bateaux dont je vais vous parler ont été dénommés par tous les riverains de la Saône, grands amateurs de ce sport, *nage-ras*, *nayerets* ou *arlequins ;* c'est même cette dénomination qui est la plus usitée. C'est celle que nous adopterons.

Très peu répandue en France, si j'en crois les renseignements que j'ai recueillis à cet égard, la chasse en arlequin s'est pratiquée de tout temps sur les rives de la Saône. Les passages de gibier d'eau y sont abondants ou, au moins, l'y étaient jadis ; mais, malgré leur diminution, les inondations qui viennent presque chaque année et quelquefois plusieurs fois l'an couvrir les immenses prairies bordant cette rivière, depuis l'embouchure du Doubs jusqu'au delà de Mâcon, amènent heureusement une recrudescence dans le passage du gibier ; aussi le nombre des chasseurs sur l'eau ne tend guère à décroître, il augmente plutôt chaque année.

Cette chasse est également connue depuis très longtemps de nos voisins les Anglais, qui la pratiquent en mer, dans les baies tranquilles où se produisent régulièrement des passages de sauvagine fort abondants. Les bateaux qui leur servent à cette chasse se rapprochent de l'arlequin ; ils sont pourtant beaucoup plus grands, et pour cause, étant destinés à affronter les lames et les coups de vent de la mer ; ils s'appellent des *punts*. Les Belges ont suivi leur exemple et se livrent à cette chasse, principalement sur le bas Escaut ; leurs bateaux, faits d'après les plans des bateaux anglais, portent aussi le nom de *punts*.

Construction, matériel. — En principe, l'*arlequin* est un petit bateau long, étroit, à fond plat, de peu de profondeur, dans lequel le chasseur doit avoir la place strictement nécessaire pour se coucher tout de son long, et y loger sa canardière avec les accessoires du bateau ; la canardière repose sur une barre transversale appelée *traversier* et dans une échancrure ménagée sur le nez du bateau.

Habituellement l'arlequin se construit exclusivement en bois, en planches légères de sapin, voire même de chêne ; il affecte la forme ci-contre (*fig.* 1) et ses dimensions peuvent être les suivantes :

Longueur du bateau A B	$4^m,30$
Largeur de l'arrière M N	$0^m,50$
Largeur au milieu D C	$1^m,05$
Largeur du traversier F G	$0^m,95$
Profondeur du bateau, environ.	$0^m,35$

L'avant du bateau, soit I B, est formé d'une pièce de bois plein, creusée d'une rainure pour supporter la canardière.

Sur le milieu du traversier FG, au point E, est fixé un tasseau de bois portant une encoche dans laquelle vient s'emboîter le tonnerre de l'arme.

Au milieu de l'arrière, au point A, se trouve ménagée une échancrure pour donner passage à la tige du gouvernail.

L'équipement destiné à la manœuvre des bateaux en bois et en fer étant identique dans les deux cas, nous en donnerons la description plus loin.

L'arlequin en bois, dont le prix de revient est d'environ 100 francs, est très léger à mener; il dissimule fort bien le chasseur, n'est pas sonore comme celui en tôle; mais, quelque précaution qu'on ait prise dans sa construction, il n'est pas étanche comme ce dernier, même avec l'adjonction d'un plancher léger de

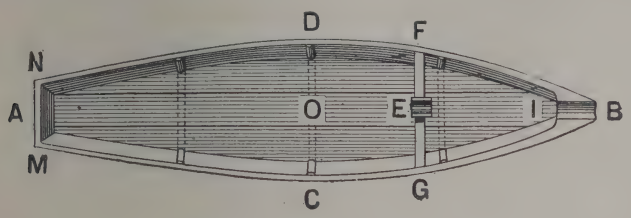


Fig. 1. — Arlequin en bois.

sapin posé sur les traverses du fond; il offre moins de confort et de stabilité sur l'eau; il est, en outre, beaucoup plus sensible aux intempéries.

En raison de ces divers inconvénients, d'ingénieux constructeurs eurent l'idée de fabriquer l'arlequin *en tôle* et y apportèrent même des modifications et plusieurs perfectionnements. Aujourd'hui la plupart des chasseurs en arlequin, abstraction faite des professionnels vendant leur gibier, qui en sont tou-

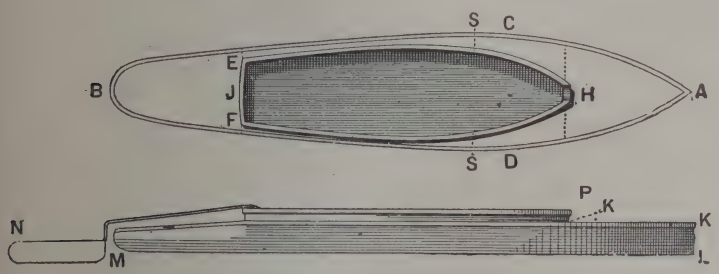


Fig. 2. — Arlequin en tôle.

jours restés au bateau en bois, préfèrent l'arlequin en tôle absolument étanche et d'une durée indéfinie; un de mes bateaux de tôle a près de trente années de date.

La forme générale adoptée est celle représentée ci-dessus (*fig.* 2). Les dimensions peuvent être les suivantes :

Longueur totale du bateau A B	$5^m,90$
Longueur de l'hiloire J H.	$3^m,40$
Largeur de l'arrière de l'hiloire E F	$0^m,60$
Hauteur de l'hiloire P K.	$0^m,07$
Hauteur du bateau K L	$0^m,27$

L'arlequin en tôle représente assez bien un petit bateau ponté, sauf dans la partie occupée par l'hiloire qui, dans presque toute sa longueur, à l'exception

de la pointe, suit les bords extérieurs du bateau, en retrait seulement de 1 ou 2 centimètres sur ces bords.

Le fond du bateau est complètement plat. La partie pontée de l'avant est généralement plane, tandis que la partie pontée de l'arrière descend légèrement jusqu'à rejoindre la ligne de flottaison, ainsi que le représente la figure.

L'arrière et l'avant du bateau sont fermés hermétiquement par des cloisons en tôle indiquées dans la figure par les lignes pointillées, formant ainsi à l'arrière et à l'avant de l'arlequin deux coffres étanches remplissant l'office de boîtes à air, qui donnent au bateau une stabilité beaucoup plus grande et, à la rigueur, l'empêcheraient de couler à fond s'il venait à se retourner.

A l'avant de l'hiloire, au point H, se trouve une échancrure réservée pour le passage de la canardière ; aux points S S se placent les supports du traversier.

A l'arrière, au point J, est fixée une douille pour recevoir le crochet du gouvernail.

Le fond du bateau se garnit d'un plancher en bois, en volige légère, divisé en plusieurs parties.

Enfin, un couvercle en tôle venant s'adapter exactement sur l'hiloire, comme le représente la figure 14, permet de fermer le bateau d'une façon tellement hermétique que, même après plusieurs mois, l'intérieur est aussi sec que le plancher d'une chambre ; on peut y laisser séjourner sans crainte ses accessoires, voire même ses armes.

Ainsi fabriqué, l'arlequin, dont le coût oscille entre 300 et 400 francs, se rapproche énormément des *punts* anglais et belges, dont il m'a tout l'air d'être le cousin germain. Seule, la matière employée dans la fabrication les différencie, ceux-ci étant tout en bois, tandis que celui-là est tout en tôle (1).

Un bateau construit de cette façon est absolument étanche ; il est encore très léger à mener, a une grande stabilité sur l'eau ; le seul reproche à lui adresser, c'est sa sonorité.

Les accessoires nécessaires à la manœuvre d'un arlequin sont :

1° Un *gouvernail* (*fig.* 2, 3). Il consiste en une petite planchette MN suffisamment résistante, de 1 mètre environ de long, montée sur une légère armature en fer. Un pivot vient s'emboîter dans une douille fixée à cet effet au milieu arrière de l'hiloire ; l'extrémité de l'armature, soit 30 centimètres environ, débordant dans le bateau, assez près du fond pour être tenue entre les deux pieds du chasseur quand il est couché. — Le gouvernail doit être équilibré de façon telle qu'il plonge entièrement dans l'eau, tout en restant horizontal.

2° Une grande *rame à main* (*fig.* 3). Elle sert à manœuvrer le bateau, le chas-

Fig. 3. — Rame à main.

seur tout debout, à l'arrière, soit en piquant au fond quand l'eau n'est pas trop profonde, soit, au contraire, en la manœuvrant le long de la bande du bateau, un

(1) Peut-être serait-il difficile sur ces simples indications de faire établir un arlequin par un constructeur quelconque ; je crois devoir conseiller aux chasseurs de s'adresser de préférence aux fabricants de bateaux de Mâcon ou de Chalon-sur-Saône, qui ont d'excellents modèles sous les yeux.

peu à la façon d'une godille. On mène le bateau avec cette rame chaque fois qu'on veut aller d'un point à un autre, quand on n'a pas de gibier en vue, ou quand, après le coup de canardière, il faut aller ramasser les morts, et surtout courir après les démontés ; c'est, en somme, la rame dont on se sert continuellement, sauf quand on est couché et qu'on approche du gibier.

3° Une ou deux *piques* (*fig.* 4). Sortes de grandes gaffes, longues et minces, en bois souple et résistant, dont on se sert pour pousser l'arlequin lorsqu'on est couché et qu'on approche du gibier sur les bords d'une rivière ou d'un étang en eau peu profonde, chaque fois qu'on peut atteindre le fond pendant tout le temps qu'on *chevale*.

Ces rames étant peu encombrantes, on peut en avoir deux ou trois de longueurs différentes, pour les approprier aux diverses profondeurs qu'on suppose rencontrer en approchant du gibier ; mais, pour cela, il est indispensable de connaître d'une façon parfaite les hauts et les bas-fonds de son terrain de chasse ; il est souvent difficile de changer de rame en cours de route, le moindre mouvement ou le plus léger bruit pouvant donner l'éveil à l'ennemi, déjà suffisamment sur ses gardes, et le faire décamper sans espoir de retour.

Fig. 4. — Pique.

L'extrémité des piques, comme celle de la rame à main, est munie d'une armature en fer, terminée par deux pointes. Cette armature doit être assez lourde pour faciliter l'immersion de la pique, qui a toujours une tendance à remonter. Cette rame étant manœuvrée de la main gauche seule, quand on chevale il ne faut déployer de force que pour trouver le fond, le poids de l'armature devant faire traîner légèrement la pique sur le sol.

4° Une ou deux *petites palettes* (*fig.* 5). Ce sont des petites rames très légères et très minces. Le manche, ou plutôt la poignée, assez longue pour être tenue solidement dans une seule main, la gauche habituellement, le reste plus ou moins large, selon la force du chasseur. La longueur peut varier de 80 centimètres à 1 mètre.

Fig. 5. — Petite palette.

Nous verrons tout à l'heure comment se manœuvre la palette pour faire marcher le bateau ; rappelez-vous, en passant, que c'est la véritable rame de l'arlequin pour approcher du gibier. C'est avec la palette qu'on fait le moins de mouvement de bras, le moins de bruit, et par suite qu'on a le plus de chance de réussir l'approche du gibier. Avec elle on n'a pas à se préoccuper des hauts et bas-fonds, on peut toujours marcher en eau profonde, on ne peut même y marcher qu'avec la palette ; en eau basse, au cas où on en sentirait le fond, on peut s'en servir comme d'une pique. Son extrémité peut se terminer soit en rond, soit en V renversé : affaire de convenance personnelle.

Une bonne précaution consiste à percer l'extrémité des piques à main et des poignées des palettes d'un trou dans lequel on passe une ficelle ; cela permet d'assujettir les rames au poignet pour éviter de les laisser échapper, et, au besoin, de les accrocher au bord de l'arlequin au moment de tirer, et recouvrer ainsi l'usage de la main gauche.

5° Un *traversier* (*fig.* 6). C'est un morceau de bois d'une longueur égale

à la largeur de la partie avant du bateau, muni d'une fourche en fer ou en cuivre dans laquelle vient se poser la canardière.

Le traversier s'appuie dans le bateau, sur des supports aménagés à cet effet, aux points S S. La fourche du traversier doit être montée sur une vis sans fin dont le système de réglage permettra de monter et descendre cette fourche pour pouvoir régler facilement le pointage en hauteur au moment de se mettre en chasse. En laissant évidée la partie médiane du traversier, on pourra faire appuyer de droite à gauche, et *vice versa,* la crosse de l'arme en faisant coulisser la fourche dans cette partie évidée. Ce déplacement latéral de la crosse est intéressant à obtenir, surtout quand on veut chasser à deux côte à côte ; sans quoi, la canardière étant placée au milieu même de l'arlequin, les deux chasseurs seraient mal à l'aise et se gêneraient mutuellement.

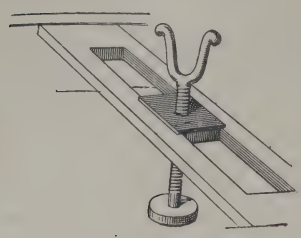


Fig. 6. — Traversier.

6° Enfin, deux *petits avirons* (*fig.* 7). Ils seront utiles quand on aura à chasser sur de grandes étendues d'eau, en temps d'inondation par exemple, ou lorsqu'on a à remonter le courant des rivières. Leur maniement est moins fatigant que celui de la grande rame à main pour parcourir les grandes distances en eau profondes.

Fig. 7. — Petit aviron.

A ces accessoires absolument indispensables, vous pouvez ajouter, si bon vous semble, un petit coussin bien rembourré pour vous mettre sous la poitrine quand vous serez couché ; il vous donnera un bon point d'appui, vous soulagera les reins et vous permettra de déployer plus de force quand votre bateau sera arrêté par quelques herbes ou autres impedimenta.

Une bonne natte, ou mieux un bon paillasson épais garnira tout le fond de l'arlequin ; ce paillasson amortira les bruits et vous préservera de l'humidité, car il y a toujours quelques éclaboussures : quand on met les rames dans l'eau, quand on court après les démontés, quand on embarque ou qu'on débarque, quand on reçoit quelque ondée, ou enfin quand une vague vous prenant en travers vient déferler dans le bateau. Grâce au paillasson, vous serez plus mollement et plus au sec.

Vous vous procurerez en outre une boîte à munitions renfermant les douilles de canardière, les cartouches de fusil, des chiffons pour essuyer les armes, un corps gras quelconque pour les graisser ; une boîte métallique fermant hermétiquement surtout est indiquée.

Ajoutez-y, enfin, une grosse éponge, pour enlever facilement, en soulevant telle ou telle partie du plancher en bois, l'eau qui séjournerait sur les tôles et risquerait de les détériorer.

Muni de tous ces accessoires, l'arlequin est complètement agencé, il ne s'agit plus que d'y installer la canardière.

Armement. — Comme son nom l'indique, la *canardière* est une arme spéciale, ayant une affectation déterminée. Elle tient le milieu entre le fusil de

chasse et le canon, si j'ose m'exprimer ainsi, ou plutôt elle rappelle, par sa forme, ses dimensions, son poids et les charges qu'elle supporte, les anciennes couleuvrines et les vieux fusils de rempart. Les figures 8 et 9 représentent deux types de canardières, dont l'une d'un modèle assez récent.

Pendant longtemps les canardières se sont chargées exclusivement à la baguette, ce qui nécessitait toujours l'atterrissage, la recharge de l'arme ne pouvant se faire en bateau à cause de la longueur du canon et du peu de stabilité de l'esquif. Elles ont suivi les transformations du fusil de chasse et se font toutes actuellement à fermeture par la culasse et chargement par douilles métalliques.

Les systèmes de fermeture par la culasse varient maintenant à l'infini, depuis la fermeture à verrou système Gras, une des premières et des plus solides, jusqu'aux fermetures à triple verrou. Je n'ai pas l'intention d'en faire

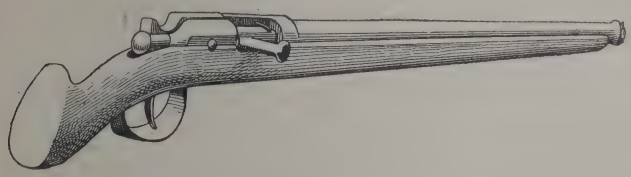


Fig. 8. — Canardière à fermeture système Gras.

Fig. 9. — Canardière à fermeture à verrou.

la description, chaque chasseur ayant une préférence pour tel ou tel système ; presque tous d'ailleurs se valent, selon l'usage que l'on prétend faire de l'arme. Cependant je préfère les fermetures à verrou, qui permettront d'ouvrir la culasse, de charger et décharger l'arme sans basculer la crosse, comme le fait faire la fermeture système Lefaucheux, et ce, en raison du peu de profondeur du bateau.

La condition essentielle, par exemple, c'est que cette fermeture soit d'une solidité à toute épreuve et que le coup ne puisse partir sans qu'elle soit hermétiquement fermée, sans quoi vous risqueriez fort de recevoir la culasse de l'arme dans la figure, incident plutôt fâcheux. Je connais malheureusement quelques accidents de ce genre. C'est pourquoi j'insiste tout particulièrement sur ce point.

Le chargement se fait au moyen de cartouches, ou mieux au moyen de douilles métalliques qui ont l'avantage de servir indéfiniment, le chasseur réamorçant lui-même la douille après chaque coup et la chargeant à l'avance comme une cartouche ordinaire. Ces douilles sont généralement en acier. Une demi-douzaine suffit au service d'une canardière ; on peut d'ailleurs avoir dans la boîte à munitions tout ce qu'il faut pour recharger immédiatement la cartouche tirée.

L'extraction de la douille se fait soit par le système de fermeture même de l'arme comportant un extracteur, soit au moyen d'un tire-cartouche spécial venant s'adapter dans le fond de la douille. Une propreté absolue et un entretien parfait, surtout comme graissage, de la douille et de la culasse de l'arme, sont indispensables pour la bonne extraction de la cartouche métallique, qui subit à chaque fois, malgré toute la perfection de sa fabrication, les effets de la dilatation occasionnée par une forte charge.

Le calibre des canardières dépassant en général le numérotage des calibres du fusil de chasse, se compte en millimètres. Les données générales ci-après, que j'emprunte à l'excellent ouvrage du Dr Quinet (1), pourront éclairer le lecteur sur le poids et les dimensions des armes, et le guider dans son choix.

De 28 à 32 millimètres, le poids de l'arme varie de 25 à 30 kilogrammes, la longueur du canon atteint $2^{m},10$ environ, et le poids de la charge en plomb oscille entre 250 et 300 grammes, la charge de poudre étant proportionnée à celle du plomb.

Une arme de 34 millimètres pèse 35 kilogrammes, a un canon de $2^{m},25$ de long et envoie 350 grammes de plomb.

Entre 35 et 37 millimètres, le poids varie de 40 à 45 kilogrammes, la longueur du canon est de $2^{m},40$, la charge de plomb de 400 à 500 grammes.

Entre 38 et 40 millimètres, le poids est de 55 à 60 kilogrammes, la longueur du canon de $2^{m},50$, la charge de plomb de 600 à 700 grummes.

A 42 millimètres, l'arme pèse 65 kilogrammes, la longueur du canon est de $2^{m},60$, la charge de plomb de 750 grammes.

De 44 à 46 millimètres, le poids de l'arme oscille entre 70 et 75 kilogrammes, la longueur du canon entre $2^{m},75$ et $2^{m},80$ et la charge en plomb entre 800 et 900 grammes.

Enfin, de 48 à 50 millimètres, le poids de l'arme peut varier de 80 à 85 kilogrammes, la longueur du canon de $2^{m},58$ à $2^{m},90$, et la charge en plomb atteindre et même dépasser 1 000 grammes.

Bien entendu, ces chiffres n'ont rien d'absolu ; mais les proportions se retrouvent dans chaque arme, à peu de variantes près, quelle qu'en soit l'origine, France, Belgique ou Angleterre. A ce propos, je dois constater qu'il est peu d'armuriers, même à Paris, capables de guider leurs clients dans le choix d'une arme de cette nature ; généralement, pour eux une canardière c'est un fusil à un coup de calibre 8 ou 4 au maximum, avec lequel ils prétendent tuer des canards à 80 mètres. Si vous voulez donc faire l'acquisition d'une bonne canardière, adressez-vous directement aux fabricants de Saint-Etienne ou de Liége, voire même aux spécialistes anglais : ce sera beaucoup plus simple et plus sûr. Le prix d'une arme n'est guère inférieur à 800 francs, encore ces prix ne s'appliquent-ils pas à celles des très gros calibres.

Il se fabrique également des canardières à deux et même plusieurs canons superposés ou accouplés côte à côte, dont les coups partent simultanément ou l'un après l'autre ; je n'en parle que pour mémoire, l'emploi de semblables armes étant d'un usage peu fréquent. Je connais une arme de ce genre à quatre canons montée sur affût et dont on se sert pour la chasse en hutte. On cite à son actif des coups de cinquante à soixante canards.

Le canon de la canardière est toujours très long, comme on l'a vu par les dimensions ci-dessus, en raison des fortes charges et de la pénétration à obtenir à de longues distances. Le forage en choke-bore en augmente la por-

1. *Les Oiseaux du bas Escaut, leur chasse en bateaux ;* par le Dr A. Quinet (Bruxelles, Société belge de librairie, 1897).

tée, ainsi que j'ai pu m'en convaincre moi-même. La portée de la canardière doit être telle, en effet, que l'on soit sûr de tuer un oiseau quelconque à 80 mètres; la bonne distance à laquelle on tire variant généralement entre 60 à 80 mètres. Parfois le gibier se laissera approcher à moins de 60 mètres, cela est certain, et même on cherchera toujours à l'approcher le plus près possible ; mais que de fois aussi on sera obligé de le tirer de plus loin, parce qu'il se sera mis à l'essor ! A 100 mètres, avec une bonne arme, on peut avoir des chances de faire des victimes, surtout quand la bande est nombreuse et bien massée ; mais estimez-vous satisfait si une canardière de taille moyenne vous fait ramasser un gibier isolé à 80 mètres environ. Il faut une bonne portée et une bonne pénétration à une arme pour obtenir ce résultat. Les oiseaux d'eau ont une résistance au coup de feu et une vitalité peu communes ; vous vous en convaincrez vous-même en pratiquant la chasse en arlequin. Vous verrez probablement maint canard ou autre palmipède de même genre, jeté au fond du bateau, considéré comme tout à fait mort, reprendre souffle petit à petit, sauter hors du bateau, voire même reprendre son vol, alors que vous vous y attendrez le moins du monde. J'en parle par expérience, ayant éprouvé plusieurs fois pareille mésaventure.

Naturellement la charge de la canardière sera proportionnée à l'arme que vous aurez choisie. En général, il faut tâtonner pour arriver à bien connaître la charge en poudre et plomb qui donne les meilleurs résultats comme portée et surtout comme pénétration. Modifiez petit à petit vos mesures, essayez sur la cible et vous saurez vite les quantités de charge convenant à votre arme. En principe, la charge de plomb sera toujours inférieure, comme volume, à la charge de poudre. La même mesure pourra vous servir pour la poudre et le plomb. Les poudres à déflagration lente sont celles qui conviennent le mieux pour les canardières. Quant au plomb, prenez de préférence du plomb anglais durci : il s'aplatit moins sur les os et brise davantage. Vous adapterez la grosseur du plomb à l'espèce de gibier que vous voudrez tirer; le plomb de Paris n° 2 donne de très bons résultats sur les cols-verts et autres variétés de canards. Le plomb n° 6 me semble des meilleurs pour tirer les vanneaux ou autres gibiers de rivage du même genre.

Les douilles métalliques de canardière demandent à être chargées avec soin, pour éviter des accidents et obtenir de bons résultats. Mettez sur la poudre une bourre en feutre gras, très épaisse. Veillez à ce qu'elle porte bien sur la poudre, sans quoi la douille court risque de se fendre. Sur le plomb, mettez une bourre plus légère, qui, tout en n'étant pas appuyée trop fortement, serre assez néanmoins pour éviter la chute de la charge de plomb si la cartouche se renversait. Il ne peut être question de sertissage pour les douilles métalliques, à de très rares exceptions près. Pour obvier à cet inconvénient, des chasseurs que je connais coulent par-dessus la bourre du plomb un mélange de graisse et de cire empêchant absolument la bourre de glisser et par conséquent la cartouche de se vider.

On se sert aussi pour la chasse en arlequin d'une autre arme appelée *bécassinière*. C'est, en somme, une canardière en petit, se chargeant le plus souvent à la baguette ; j'en connais cependant à cartouche à broches ou à percussion centrale. Cette arme, du calibre 4 ou 2, sert principalement à tirer les petits gibiers de rivage tels que bécasseaux, pluviers, chevaliers, etc., ou encore à tirer un gibier isolé ou un petit vol d'oiseaux d'eau. Le canon en est presque aussi long que celui des canardières, la portée moindre néanmoins ; on peut réussir d'assez jolis coups.

Si vous avez une canardière de forte taille, ayez aussi une bécassinière de

gros calibre; elle remplira les offices d'une seconde canardière et vous servira à tirer les bandes de gibiers de rivage où elle causera suffisamment de ravages pour vous amuser; vous réserverez votre grosse artillerie pour les grandes bandes et les gros vols de palmipèdes, quand vous voudrez inscrire sur votre livre de chasse des coups fameux. Sinon, ayez une canardière de taille moyenne; vous tirerez aussi bien les petits vols que les gibiers isolés et les bandes d'oiseaux de rivage. Je tenais à vous signaler l'existence de la bécassinière, dont vous avez peut-être lu le nom quelque part. A la rigueur elle peut être épaulée et tirée comme un fusil ordinaire, son poids n'étant pas excessif; jamais, par exemple, fussiez-vous un hercule, vous n'épaulerez et ne tirerez une véritable canardière.

En sus de la canardière ou de la bécassinière, selon les cas, il faut toujours avoir dans l'arlequin un fusil de chasse ordinaire, dont on se sert pour achever les oiseaux démontés. Faute de cette précaution, le chasseur courrait grand risque de perdre la moitié au moins de ses victimes. On attrape bien à la main la plupart des gibiers de rivage qui se sauvent sur les bords; c'est toute autre chose quand il s'agit de saisir sur l'eau un palmipède ayant seulement une aile brisée : il plonge à chaque instant dès qu'on arrive à portée, pour reparaître souvent à plus de 50 à 60 mètres de son point d'immersion; il faut absolument l'achever d'un coup de feu.

Manœuvre du bateau. — Le chasseur est parfaitement équipé, nous le supposons, comme arlequin, canardière, etc.; comment doit-on manœuvrer le bateau? comment doit-on approcher le gibier? en un mot, comment doit-on chasser sur l'eau en arlequin? C'est ce que je vais essayer de vous expliquer en supposant que la chasse se fasse sur un étang ou de grandes nappes d'eau sans courant; nous verrons plus loin comment opérer sur une rivière.

Tout d'abord il faut apprendre à mener le bateau debout ou couché : debout pour se rendre rapidement d'un point à un autre, courir après les démontés, ramasser les morts; couché, pour approcher le gibier et le tirer ou, pour employer le terme technique, pour le *chevaler*.

Le chasseur, debout à l'arrière de l'arlequin, se sert de la rame à main, tenant de la main droite la béquille terminant l'extrémité supérieure, la rame glissant dans la main gauche, ainsi que le représente la figure 10. Tant qu'on se trouve en eau peu profonde, on pousse le bateau en avant en appuyant la rame sur le sol. Quand on ne peut plus l'atteindre, on rame le long de la bande du bateau en tenant toujours la rame dans cette même position. Un coup d'œil jeté de temps à autre sur le nez du bateau permet de rectifier sa direction, soit avec la rame elle-même, soit au moyen du gouvernail dont la barre est tenue entre les pieds.

Pour *chevaler* du gibier, c'est-à-dire pour s'en approcher, le chasseur se couche à plat ventre dans l'arlequin (*fig.* 11). Il a, au préalable, mis sa canardière en place sur le traversier et l'échancrure de l'avant du bateau, l'arme légèrement en équilibre, c'est-à-dire son centre de gravité placé de façon telle, sur la fourche du traversier, que la moindre pression puisse soulever légèrement le canon. Il est indispensable de vérifier avec soin l'équilibre de l'arme avant de se mettre en chasse; la canardière n'est pas d'un maniement facile, par suite de son poids, de sa dimension; cependant il faut arriver à tirer à toutes distances, au posé et même au vol. Comme je l'ai dit plus haut, la distance normale à laquelle on tire le gibier varie entre 60 et 80 mètres. Quand on installe la canardière dans le bateau, on repère de suite sa portée à une distance de 60 à 70 mètres en visant un point quelconque du rivage et en montant ou descen-

dant la fourche du traversier en conséquence. Cette mise au point de l'arme a aussi l'avantage de fixer le chasseur sur la distance à laquelle il peut se trouver du gibier. Il faut une grande habitude pour apprécier la portée sur l'eau, surtout quand on est couché tout à fait au ras de la nappe d'eau. On a toujours une tendance à se croire plus près du gibier qu'on ne l'est en réalité ; aussi tant que la ligne de tir ne vient pas d'elle-même tomber sur les oiseaux il y a des chances pour qu'ils soient encore trop loin.

D'autre part, il est bien rare que le gibier reste absolument immobile, surtout en pleine eau ; il se promène, s'amuse, court après des insectes ou fuit à la nage, parce que cette espèce de tronc flottant que lui paraît être l'arlequin ne lui dit rien qui vaille. En ayant soin de mettre l'arme en équilibre tel, qu'une faible pression de l'épaule lui fasse lever le nez, on augmente la lon-

Fig. 10. — Manœuvre de l'arlequin avec la rame à main.
Phot. de M. Ch. Fricaud.

gueur de la portée du coup d'une façon notable, un déplacement de quelques millimètres en hauteur au bout de la canardière faisant porter le coup à plusieurs mètres plus loin que la distance à laquelle elle a été réglée. Ensuite, si vous voulez tirer au vol, et il faut y arriver, car les coups au vol sont de beaucoup plus meurtriers que les coup au posé, il faut pouvoir, selon les variétés du gibier, envoyer les coups à 60 centimètres, 1 mètre, et quelquefois plus, au-dessus de l'eau, et ce, en levant un peu le bout de la canardière en même temps qu'on serre le doigt. Avec de l'habitude on arrive à combiner les deux mouvements sans s'en apercevoir.

La canardière réglée et chargée le chasseur, après avoir rangé à portée de sa main, le long du bandage du bateau, les palettes ou piques dont il suppose avoir besoin, le fusil pour achever les démontés, chargé, mais mis au cran de sûreté, crainte d'accident, le chasseur s'étend tout de son long sur le ventre (*fig.* 7), les jambes libres, pour pouvoir actionner le gouvernail, dont il maintient l'extrémité entre ses deux talons, l'épaule droite appuyée contre la crosse de la canardière, le bras étendu, la main près de la gâchette, la tête légèrement inclinée contre la crosse, l'œil à la hauteur du guidon. Dans la main gauche, il a pris, soit une pique à main, s'il doit rester en eau peu profonde jusqu'à ce

qu'il arrive à tirer le gibier, soit une palette, s'il ne doit pas avoir pied tout le temps; enfin il a mis sous sa poitrine le petit coussin dont nous avons parlé plus haut. Dire que cette position est des plus commodes et des moins fatigantes serait peut-être exagéré, mais qui veut la fin veut les moyens; il faut s'aplatir le plus possible dans l'arlequin, de façon à être moins vu par le gibier. Au début, on attrape bien quelques courbatures ou maux de reins; mais, croyez-moi, on se fait si bien à cette position qu'on arrive à rester dans son bateau des heures, des journées entières, surtout quand les passages sont abondants et qu'après chaque coup de canardière on ramasse des oiseaux des variétés les plus diverses. Là est le vrai remède contre les courbatures, auxquelles on ne songe plus le soir, au coin du feu, en racontant les péripéties de la journée.

Le bras gauche hors du bateau, l'articulation du coude reposant sur la bande, la main dans l'eau jusqu'au poignet pour masquer au gibier les mouvements de cette main, le chasseur fait avancer l'arlequin : à la pique, en poussant sur le fond, l'avant-bras glissant le long du bateau pour ramener la pique en avant et s'appuyer dessus jusqu'à l'extrémité de sa course; à la palette, en tenant l'avant-bras presque immobile le long du bateau, tout le mouvement se faisant au moyen du poignet. Tenant la palette sur son plat, le chasseur pousse dans l'eau le long du bateau; puis, faisant faire, par une simple rotation du poignet, un demi-tour à cette palette, il la ramène en avant et la retourne ensuite sur le plat pour recommencer. Je ne puis mieux comparer ce mouvement qu'à celui de propulsion des palmipèdes dans l'eau.

Se figurer qu'en manœuvrant ainsi le bateau on avance très vite serait une grave erreur. N'ayez pas la prétention de battre des records quand vous chevalerez; au contraire, faites une véritable course de lenteur. La condition essentielle, pour bien approcher du gibier, est d'aller aussi lentement que possible, voire même de s'arrêter de temps à autre, s'il le faut, pour le remettre en confiance. La moindre chose, mouvement de bras un peu brusque, clapotement de l'eau contre le bateau, frôlement de la rame ou de l'arlequin contre des joncs ou des herbes, réverbération du soleil sur l'arme, bien d'autres petits détails encore suffisent à donner l'éveil au gibier et à le faire fuir avant que l'on soit à portée.

Tout l'attrait, je dirai même plus, le véritable attrait de ce mode de chasse, c'est l'art de bien savoir chevaler. Ah ! certes, vous n'y arriverez pas du premier jour; c'est presque une science à acquérir, chaque espèce demandant à être chevalée de façon différente; la même espèce étant plus ou moins défiante, selon les époques, le jour, l'état du temps, le nombre des individus composant la bande. La pratique seule vous donnera l'habileté nécessaire pour réussir. Quelle satisfaction quand, après avoir lutté de ruses avec vos ennemis, vous aurez atteint la portée favorable et que la bordée de plomb, envoyée à bonne distance, aura couché sur le sol, non sur l'eau, un certain nombre d'entre eux ! Pour ma part, je n'ai jamais éprouvé autant de plaisir que lorsque je suis parvenu à tirer des oiseaux méfiants, et que souvent je n'avais pu réussir à approcher qu'après plusieurs tentatives infructueuses. Question d'amour-propre, me direz-vous; je vous l'accorde, mais aussi quelle joie d'avoir triomphé !

Autant que possible, chevalez votre gibier d'assez loin, c'est-à-dire couchez-vous au moins à 250 ou 300 mètres de lui; cela dépend d'ailleurs du degré de confiance et de repos dans lequel il paraît être. Présentez-lui l'arlequin toujours sous le même angle, de pointe de préférence, ou tout au moins de demi-travers quand vous commencerez à le chevaler. Plus sera longue la distance à

laquelle vous vous mettrez à chevaler et plus vous aurez de chance de réussite. Le gibier aura eu plus de temps pour s'habituer à l'aspect de cette espèce de tronc flottant qu'il verra tout à fait hors de portée et s'apercevra d'autant moins qu'il avance insensiblement sur lui, qu'il le verra depuis plus longtemps. Si, pour une cause ou une autre, disposition du terrain le long des bords, vent, ou tout autre motif, vous ne pouvez dès le principe présenter l'arlequin absolument de pointe au gibier, c'est-à-dire dans la position où vous devez vous trouver pour le tirer, au fur et à mesure que vous avancerez et que les obstacles ci-dessus auront disparu ou vous le permettront, redressez votre bateau pour vous mettre bien en face du gibier, c'est-à-dire en position de tir. Surtout, pas de mouvements brusques dans toute cette manœuvre ; faites

Fig. 11. — Chasseur chevalant.

agir doucement le gouvernail ; il ne faut pas que les oiseaux se doutent que votre position change.

Ne croyez pas qu'il faille déployer beaucoup de force pour faire manœuvrer un arlequin quand on est couché et qu'on chevale. Les bateaux dont je vous ai donné plus haut le modèle se manœuvrent avec une facilité extrême, une légèreté inouie ; ils tirent peu d'eau et glissent sans effort ; le moindre mouvement de la main le ferait avancer, *a fortiori* le moindre mouvement de palette. La plus légère pression sur le gouvernail fait obliquer fortement l'avant et, par suite, fait changer la direction ; c'est même un écueil au début : on croit mettre son bateau juste en face du point que l'on vise, l'impulsion donnée au gouvernail a été trop forte, il faut la corriger par une manœuvre contraire. Tout cela est affaire d'expérience.

Une exception cependant, quand il y a du vent. S'il souffle en tempête, alors même que vous auriez devant vous des nuées de gibier, inutile d'essayer de chasser en arlequin. Les vagues font danser le bateau, clapotant contre lui quand elles ne passent pas par-dessus les bords, si l'on a le malheur de se laisser prendre par le travers ; elles font aussi danser les oiseaux, qui, à chaque instant, disparaissent derrière elles ; il est presque impossible de gouverner et surtout de tirer juste, les soubresauts du bateau occasionnant des déplacements considérables dans la portée de la canardière ; il faut attendre des

moments plus calmes. Si le vent n'est pas très violent, alors ayez grand soin de vous tenir toujours au vent du gibier, afin de profiter de la brise pour redresser le bateau et tirer. Il y a alors à tenir bien compte de la direction et de la force du vent pour chevaler convenablement. La manœuvre de l'arlequin, dans ce cas, devient un peu plus difficile et plus dure, sans être impossible, d'autant plus qu'à moins d'une grande étendue d'eau il y a toujours des zones mieux abritées où se tient le gibier ; il ne s'agit que d'y arriver sans encombre.

Chasse. — Voici donc le chasseur chevalant, comme le représente la figure 11 ; il s'agit, dans l'espèce, d'un vol de gibier en pleine eau. Les oiseaux sont tranquilles, les uns dormant la tête sous l'aile, d'autres procédant à leur toilette, se levant de temps à autre sur leurs pattes pour secouer leurs ailes ; d'autres, enfin, nageant de-ci de-là pour récolter les larves ou les insectes à fleur d'eau, ou encore plongeant pour saisir alevins ou vermisseaux. Petit à petit le chasseur s'est mis en position de tir, c'est-à-dire qu'il a braqué sa canardière sur le gros de la bande, prêt à faire feu ; il est encore hors de portée, quelques mètres de plus et il pourra tirer. Il avance plus lentement qu'au début, l'œil fixé sur le gibier, ne le quittant pas de vue, le doigt sur la gâchette et la canardière bien épaulée. Il faut, à cet instant précis où on va se trouver à portée du gibier, surveiller, si possible, presque tous les oiseaux, pour savoir s'ils vous reconnaissent ou ne manifestent encore aucune crainte. Regardez celui-là, un peu à gauche : il a levé la tête, commence à se retourner sur l'eau, tantôt se présentant de face et tantôt de travers ; probablement il a aperçu un léger mouvement du bras. Attention ! il va donner l'éveil, la bande va se mettre à l'essor ; ses voisins commencent, eux aussi, à donner des signes d'inquiétude, ils ont levé la tête, quelques-uns se mettent à nager, l'un d'eux a poussé un petit cri ; si vous êtes assez près, feu ! sinon votre peine sera perdue : d'un seul coup d'aile les oiseaux ont pris leur vol.

La bande, au contraire, ne manifeste guère d'appréhension à votre approche, des oiseaux ont levé la tête, regardé de votre côté ; mais, à ce moment, vous avez cessé de ramer, vous avez fait le mort, ils ont replié le cou. Les voisins qui veillaient se sont tranquillisés ; pourquoi s'alarmer d'une épave qui flotte à la dérive ? Continuez d'avancer doucement, cette confiance du gibier vous permettra de le tirer plus près.

Chaque variété d'oiseaux manifeste d'une façon différente ses craintes et ses appréhensions à l'approche du chasseur en arlequin : tels, comme les cols verts et bon nombre d'espèces de canards, se réunissent et se massent en commençant à montrer de l'inquiétude ; dans le même cas, tels autres, comme les sarcelles, les morillons, etc., se dispersent et s'écartent ; la pratique seule vous apprendra à connaître les symptômes, qui peuvent varier selon les circonstances. En thèse générale, méfiez-vous, et ouvrez l'œil quand vous verrez les oiseaux le cou tendu filer à la nage devant vous, se retournant de temps à autre pour vous regarder, et surtout quand vous les verrez tourner une fois ou deux sur eux-mêmes, vous présentant tantôt le devant, tantôt le dos ou le côté. Après quelques mouvements de ce genre, la bande s'envole ; aussi, pas d'hésitation, lâchez le coup de canardière avant qu'il soit trop tard.

Deux écueils à éviter pour le tir de la canardière : la précipitation et l'indécision. Au début, c'est-à-dire quand le chasseur commencera à chasser en arlequin, il sera toujours tenté de tirer trop tôt, soit qu'il se soit trompé dans l'appréciation de la distance, soit que, l'approche du gibier lui ayant paru longue, il ait hâte de récolter le fruit de ses peines. Ce défaut se corrige avec

le temps et l'expérience. L'indécision provient plutôt du caractère même du chasseur, elle sera plus difficile à combattre.

Le chasseur hésite au moment opportun de lâcher le coup de canardière, ne sait pas choisir entre tous les oiseaux qui se trouvent devant lui, attend un autre groupement des individus, en un mot ne sait pas profiter de cet instant précis où le coup aurait dû partir et la plupart du temps n'obtient qu'un résultat médiocre.

Donc pas de précipitation ni d'indécision surtout, nous sommes à portée; au moment voulu : feu.

Sur l'eau on tire soit au posé, soit au vol ; le coup de canardière sur des oiseaux *au rassis* est plus facile, mais celui qui frappe des oiseaux se met-

Fig. 12. — Chasse à deux dans l'arlequin.
Phot. de M. Ch. Fricaud.

tant à l'essor est plus meurtrier, la charge arrivant à l'instant où ils présentent une plus grande surface au plomb. Si vous tirez au posé, ayez soin de toujours découvrir un peu le gibier, visez au bas du ventre de l'oiseau, le coup de canardière ayant généralement une tendance à relever et les plombs qui ont frappé en avant pouvant encore par ricochet atteindre les oiseaux, tandis que ceux qui sont passés au-dessus sont irrémédiablement perdus. Si vous tirez au vol, lâchez votre coup au-dessus du gibier à une hauteur variable, d'après l'espèce d'oiseaux à laquelle vous avez à faire, car les uns, comme les canards plongeurs, fuligules, morillons, garrots, milouins, etc., rasent l'eau pendant quelques minutes, courant dessus, pour ainsi dire, avant de s'élever, tandis que d'autres, tels que les cols verts et principalement les sarcelles, s'enlèvent d'un seul bond assez haut. Un peu d'habitude et de pratique vous permettra d'apprécier la hauteur à laquelle vous devrez pointer pour que le coup de canardière vienne donner en plein dans la bande.

Rien de plus facile, du reste, que de faire mettre les oiseaux à l'essor : un coup de sifflet, un mouvement de bras, un choc de la rame contre le bateau, le moindre bruit, le plus léger mouvement, et tout le vol s'enlève.

En tout cas, dès que vous aurez lâché le coup de canardière levez vivement la tête pour en connaître les résultats. Voici quelques oiseaux qui se débattent

mollement ou flottent à la dérive : pas de crainte à leur égard, vous les ramasserez à la main tout à l'heure. En voici d'autres, par contre, qui agitent désespérément les ailes, essayent de s'enlever, commencent même à fuir à la nage : attention ! ils ne sont que démontés, ils vont vous donner du fil à retordre ; ne les perdez pas de vue.

Tout en vous relevant dans l'arlequin, examinez le reste des oiseaux que vous venez de tirer qui s'enfuient à tire-d'aile ; peut-être, parmi eux, quelques-uns mortellement frappés se laisseront-ils choir pour ne plus se relever. Justement un ou plusieurs d'entre eux se détachent de la bande, ils ont l'air de ne plus pouvoir voler, surveillez-les ; l'un vient de tomber au milieu de l'eau avec un grand bruit, un autre est allé piquer une tête sur les bords ou dans les terres avoisinantes ; pour celui-là, prenez vite des points de repère sur le rivage pour pouvoir plus aisément le retrouver.

Et maintenant, sus aux démontés. Ils ont reconnu l'ennemi en vous voyant vous redresser dans le bateau et saisir la grande rame à mains avec laquelle vous vous hâtez de les atteindre. Déjà ils essayent de vous gagner de vitesse à la nage, cherchant leur salut soit en eau profonde où ils pourront plus aisément plonger, soit dans les joncs ou les roseaux du voisinage. Ne les perdez pas de vue, faites force de rames ; votre fusil est près de la main dans le bateau, dès que vous serez à portée de l'un d'eux, n'hésitez pas. Un coup de fusil pour l'achever et à un autre. Celui-là a plongé à votre approche et disparu à vos yeux. Halte et attention de tous côtés pour voir où il va reparaître et savoir où vous diriger : une tête qui sort de l'eau, un petit bouillonnement ; l'oiseau a plongé à nouveau, souvent même là où vous ne vous attendiez pas à le voir apparaître. Ce manège dure quelquefois longtemps, surtout avec les espèces de canards plongeurs, telles les variétés de morillons ; à peine a-t-on le temps d'épauler, le coup de fusil arrive que l'oiseau est déjà sous l'eau. Courage ! le blessé finira par se fatiguer, il viendra respirer plus longuement, vous pourrez l'achever. Cependant il arrive souvent qu'après avoir vu un oiseau plonger plusieurs fois on ne l'aperçoit plus venir reprendre haleine à la surface. Qu'est-il donc devenu ? Regardez bien, vous verrez quelque part une petite risée sur l'eau, telle celle produite par une souris à la nage. Votre éclopé, en désespoir de cause, pour échapper à vos yeux, s'est immergé complètement, nageant entre deux eaux, l'extrémité seule du bec en dehors, pour pouvoir respirer. Suivez cette risée, vous retrouverez le fugitif ; très probablement il plongera à nouveau à votre approche, mais du moins vous n'aurez pas perdu sa trace.

La poursuite et la recherche des démontés constitue une des phases les plus intéressantes et les plus attachantes de la chasse en arlequin, c'est la source d'événements imprévus, d'histoires drôles. En principe, cherchez d'abord à rattraper les femelles : elles sont en général beaucoup plus difficiles à joindre, se défendant avec plus d'acharnement ; la couleur uniforme de leur plumage les fait plus vite perdre de vue. Le mâle, avec ses tons chauds et vifs, se distingue beaucoup mieux, même au milieu des roseaux ou des herbes ; il déploie moins de ruse.

Si quelque oiseau s'est dirigé du côté des joncs, approchez-vous doucement, regardez bien : vous ne tarderez pas à l'apercevoir blotti contre des roseaux, baissant le dos et la tête : libre à vous de l'achever d'un coup de fusil ou d'un coup de rame, selon les circonstances.

Parfois les éclopés ont gagné les bords de l'étang ou de la rivière ; dès qu'ils ont pris terre, il faut voir comme ils trottent dans les sillons ou dans l'herbe pour aller se cacher dans le premier buisson qu'ils rencontreront, sinon

dans le premier endroit fourré qui se présentera sur leur route. Explorez bien les alentours du lieu où vous aurez vu le gibier sortir de l'eau, vous finirez par le découvrir.

Les démontés une fois achevés et jetés au fur et à mesure dans l'arlequin, occupez-vous d'aller ramasser les morts qui flottent à peu de distance de l'endroit où vous avez tiré, vous les prendrez facilement à la main, puis les oiseaux que vous avez pu voir tomber sur terre. Assurez-vous, par exemple, que tous sont bien morts, sans quoi vous pourriez voir des revenants vous jouer de vilains tours, soit qu'ils reprennent leur essor, soit qu'ils vous obligent à une nouvelle poursuite sur l'eau.

Quelque précaution que l'on prenne, quelque hâte que l'on ait mis à courir après les démontés, il arrive assez souvent qu'on en laisse échapper quelques-uns, surtout si l'on chasse sur un étang garni de beaucoup de joncs. Si vous avez un bon chien, attendez un peu et faites ensuite lentement le tour de l'étang avec lui, vous retrouverez très probablement la majeure partie des absents. Presque tous les oiseaux, quand ils sont blessés, sortent de l'eau au bout de peu de temps, l'eau avivant la douleur de leurs blessures.

Au lieu de chevaler du gibier en pleine eau, on peut avoir à approcher soit des oiseaux d'eau barbotant sur les bords, soit des variétés de gibier de rivage : vanneaux, pluviers, chevaliers et courlis, etc., qui vermillonnent sur les grèves. En ce cas, on procède comme pour un vol d'oiseaux en pleine eau, le chasseur longeant les bords et se dirigeant de telle façon que le coup de canardière puisse balayer la bande dans sa longueur. Le tir sera plus meurtrier que s'il avait lieu de face. Le tir au vol n'est plus aussi utile, les oiseaux n'ayant pas une partie du corps cachée par l'eau. Le gibier est généralement moins sauvage et moins méfiant ; ayez la patience d'attendre le moment favorable pour aligner le plus d'individus possible, et vous réussirez, j'en suis sûr, de forts beaux coups de canardière.

Habituellement il est inutile d'achever à coups de fusil les gibiers de rivage démontés. Certains d'entre eux courent, il est vrai, assez vite sur les grèves ; on peut néanmoins les saisir à la main. Là encore il faut surveiller, si faire se peut, tous les éclopés, car quelques-uns savent se dissimuler si bien à terre et se confondent tellement avec le sol, qu'on a quelquefois beaucoup de peine à les distinguer quand ils sont rasés derrière une pierre ou dans un trou.

L'approche du gibier de rivage est de beaucoup la plus facile. Telles espèces, les vanneaux, pluviers, chevaliers, courlis, par exemple, que l'on arrive difficilement à tirer à pied, surtout quand ils sont en grands vols, se laissent approcher de si près en arlequin qu'on pourrait les prendre à la main.

Jusqu'à présent nous avons toujours vu le chasseur seul dans l'arlequin ; en effet, dans la majeure partie des cas, le fait se passe ainsi, le chasseur tout seul menant son bateau et tirant tout à la fois. Il est loisible pourtant de chasser à deux, surtout dans l'arlequin en fer, dont les dimensions ont été données plus haut. En ce cas, l'un des chasseurs mène le bateau et le gouverne ou le mène seulement, l'autre tirant ou tirant et gouvernant à la fois. La figure 12 représente un arlequin avec deux chasseurs. Ils peuvent, au choix de ces derniers, être soit côte à côte, soit l'un derrière l'autre, le dernier couché entre les jambes du premier ; il est, à mon avis, préférable que celui qui tire gouverne en même temps, il peut mieux observer le gibier et être prêt à faire feu au moment opportun. Le chasseur qui mène le bateau n'ayant plus besoin de sa main droite pour tirer la canardière, chevale alors de la main droite, s'il

le préfère. Cette chasse à deux est plus intéressante et plus facile, surtout lorsqu'il s'agit de courir après les démontés, l'un des chasseurs ayant toujours le fusil à l'épaule pour achever les oiseaux au moment où ils vont plonger.

Comme je l'ai dit plus haut, presque chaque espèce de gibier demande à être approchée de façon un peu différente ; la pratique seule guidera bien le chasseur, qui d'ailleurs aura à tenir compte souvent d'une foule de circonstances accessoires variant avec le temps, le terrain de chasse et bien d'autres choses encore. Les données générales qui suivent lui permettront de réussir dans la majeure partie des cas.

En principe, il ne faut jamais chevaler du gibier avec vent dans le dos, c'est-à-dire en se laissant porter par le vent sur le gibier. Il faut toujours, au contraire, piquer dans le vent, autant du moins que le permettront les circonstances et la position de la bande à tirer.

Le gibier se tient le nez au vent ; il verra donc l'arlequin lui arriver dessus, le vent lui transmettra le moindre bruit de la rame, le clapotement des vagues contre les bandes et lui apportera les émanations du chasseur, si l'on admet, avec certains auteurs, que l'odorat est des plus développés chez les oiseaux d'eau ; autant de causes pour le mettre plus tôt en éveil et le faire lever hors de portée.

Au contraire, en arrivant sous le vent, le gibier percevra très mal tous ces bruits, verra plus tard le chasseur, qui aura mis ainsi de son côté toutes les meilleures chances de réussite.

S'il fait un beau soleil, se mettre le dos au soleil pour aller au gibier, la réverbération sur l'eau dissimulant l'arlequin, qui se confondra dans le miroitement des rayons du soleil.

Profitez également des ombres projetées sur l'eau, soit par les grands joncs, soit par les oseraies ou les berges escarpées du rivage, les ombres aidant à masquer à une assez longue distance l'arlequin, dont la couleur se fond et s'estompe.

On comprend sans peine qu'il sera avantageux de donner à l'arlequin, et même à la canardière, une teinte uniforme se rapprochant le plus possible de la teinte habituelle des eaux sur lesquelles on chasse, teinte variant entre le vert et le gris. Il faut, en effet, que l'arlequin se confonde avec l'eau sur laquelle il flotte ; il doit ressembler de loin à quelque épave remontée à la surface et ayant pris la couleur des eaux dans lesquelles elle a séjourné.

Comme costume, adoptez des vêtements de laine, de couleur sombre, se mariant avec la teinte de l'arlequin. Comme chaussures, les bottes en caoutchouc sont assez commodes ; elles réunissent à la fois chaleur et imperméabilité ; la casquette avec cache-oreilles est très pratique, surtout en hiver.

Chaque fois que vous voudrez vous mettre en chasse, faites-le avec le moins de bruit possible ; que votre bateau soit placé de façon telle, soit sur un étang, soit sur une rivière, que vous puissiez vous y installer sans être vu du gibier et sans lui avoir donné l'éveil par quelque bruit insolite. Les oiseaux seront d'autant plus faciles à approcher qu'ils n'auront pas été mis en garde par vos allées et venues. Examinez avec une lunette votre terrain de chasse pour savoir où se trouve le gibier et à quelle espèce vous allez avoir affaire, sa position, le nombre des individus composant chaque bande. Selon vos préférences, vous chevalerez tels ou tels oiseaux, car, sur un étang surtout, à moins de dimensions extraordinaires, le coup de canardière fait généralement envoler tout le gibier posé tant sur l'eau que sur le rivage, et une grande partie sans espoir

de retour. Il s'agit donc de bien choisir l'objectif pour faire d'abord un joli coup.

Si vous voulez m'en croire, et si vous en avez le choix, laissez de côté les gibiers de rivage, vous aurez probablement la chance de les voir revenir. A tout seigneur, tout honneur. Cherchez à tirer les cols verts, sinon les autres variétés du même genre ; puis, dès que vous aurez fait votre coup de canardière et ramassé votre gibier, revenez vous mettre au garage si vous chassez sur un étang, ou dissimulez-vous de votre mieux le long des berges de la rivière, en attendant l'occasion de nouveaux coups.

Lorsqu'un nouveau vol sera venu se reposer, ne vous pressez pas d'aller le

Fig. 13. — Préparatifs de chasse.

Phot. de M. Ch. Fricaud.

tirer, laissez-le se remettre en confiance, les oiseaux étant inquiets quand ils se présentent, examinant attentivement tous les alentours. Attendez un peu, vous n'en aurez que plus de chance de les approcher ; votre expérience sera d'ailleurs le meilleur guide.

La chasse en arlequin sur une rivière se pratique exactement de la même façon que celle qui vient d'être décrite, sauf que pour chevaler le gibier il faut toujours remonter le courant et non pas se laisser descendre avec lui. Les oiseaux sur une rivière se tiennent habituellement le nez dans le courant, nageant doucement pour se maintenir à la même hauteur. Si donc on veut les approche en se laissant entraîner par le courant, ils vous reconnaissent de beaucoup plus loin, s'inquiètent de suite de cette épave qui leur arrive trop rapidement dessus, et s'envolent généralement hors de portée. En les abordant, au contraire, en remontant le courant, ils vous voient plus tard, sont moins méfiants ; le chasseur n'a pas l'air d'aller sur eux, et le courant a encore l'avantage de les amener petit à petit à portée. Aussi le chasseur, si la rivière n'est pas trop large, se tient le long des berges, se confondant avec elles,

remonte tout doucement et, arrivé presque à la hauteur du gibier, se tourne dessus et n'a plus qu'à lâcher le coup de canardière; la plupart du temps les oiseaux, sans défiance, sont tirés dans de très bonnes conditions.

Dans l'hiver, des chasseurs de profession, alors que les rivières charrient, ne craignent pas d'aller s'embusquer dans leurs arlequins le long des berges, à l'abri de quelques oseraies, pour tirer au passage les bandes de canards pelotonnés sur les glaçons et que le courant de la rivière fait descendre. Certes, ils peuvent ainsi réussir de beaux coups de canardière, mais cet exercice est quelque peu scabreux, les glaçons risquant fort de culbuter l'arlequin quand le chasseur va chercher son gibier. Les bains froids à cette saison ne sont pas des plus hygiéniques.

Et cependant, quand il gèle, que les bords des étangs sont couverts de glace, les cols verts, si méfiants d'habitude, s'enfuyant au moindre bruit, se laissent approcher bien mieux, surtout si le soleil brille tant soit peu et alors même que le bateau briserait dans sa marche de légères couches de glace, avec des craquements sinistres se répercutant au loin.

La chasse sur l'eau en arlequin peut se faire toute l'année sur les rivières navigables; sur les étangs, pendant la période d'ouverture de la chasse. Elle est surtout intéressante aux époques d'émigrations, à l'automne et au printemps; l'approche des mauvais temps et des froids amène toujours une recrudescence dans le passage. Toutes les heures de la journée sont également favorables pour y réussir, tous les temps, par exemple, ne sont point aussi bons. Comme je l'ai fait remarquer plus haut, il ne faut pas y songer quand le vent souffle en tempête. Par temps gris et maussadé, le gibier est plus méfiant, il est quelquefois impossible à aborder. A part ces restrictions, le chasseur à l'arlequin pourra se livrer à son sport favori à tous instants. Le matin, à l'aube, la majeure partie du gibier qui a passé sa nuit à chercher sa nourriture dans les champs — elles sont très rares, en effet, les espèces qui trouvent exclusivement leur vie sur l'eau — est encore sur les bords de l'étang ou de la rivière; il faut entendre alors de quels cris variés les oiseaux saluent l'apparition des premiers rayons de soleil; c'est un concert bien doux à l'oreille du chasseur qui, avant même de pouvoir les distinguer, aura reconnu les espèces. Embarqué pendant qu'il fait nuit encore, il s'avance doucement, guidé par tous ces cris, pour se trouver à portée dès les premières lueurs du jour; il réussira certainement de fort beaux coups, rien n'étant encore venu donner l'éveil aux oiseaux et les troubler dans la somnolence de leur digestion. Pendant le milieu du jour, surtout si le soleil est chaud, les oiseaux se reposent et dorment, qui sur les bords de l'eau, qui au milieu, dans des endroits tranquilles, dans les joncs ou les herbes; il est facile de les surprendre. Enfin, vers le soir, et un peu avant la fin du jour, le gibier commence à se rapprocher des bords; les premières ombres de la nuit, si elles en favorisent l'approche, gênent assez souvent pour le tir ou la recherche des victimes, principalement des blessés.

La chasse en arlequin est une chasse absorbante en quelque sorte; elle ne demande pas à être pratiquée à heure fixe et déterminée à l'avance, comme bien d'autres genres de chasse, mais à l'heure exacte ou mieux au moment précis où elle doit se faire. La majeure partie du temps, le chasseur est face à face avec du gibier de passage, c'est-à-dire avec du gibier qui voyage et qui, au gré de ses besoins, de ses caprices, s'attardera plus ou moins longtemps sur le

terrain de chasse. Tel vol, par exemple, après s'être abattu sur l'étang ou la rivière, y séjournera un ou deux jours, parfois plus; tel autre, au contraire, après avoir hésité longtemps à se poser, s'enlèvera au bout de quelques minutes sans autre raison que celle de continuer le voyage. Le chasseur, s'il veut vraiment réussir, devra passer ses journées entières prêt à profiter de toutes les occasions pour faire quelques coups de canardière; il y a tant d'imprévu d'ailleurs, surtout au moment des passages, qu'il a grande chance d'être récompensé de ses longs moments d'attente, soit qu'il ait tué des

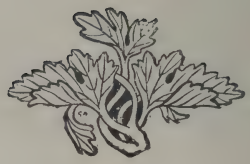
Fig. 14. -- Enlèvement du couvercle de l'arlequin.
Phot. de M. Ch. Fricaud.

oiseaux d'espèces rares ou encore inconnues de lui, soit qu'il ait d'un seul coup ramassé un grand nombre de victimes.

Un dernier mot à cet égard. Vous avez pu vous demander déjà combien on pouvait tuer d'oiseaux d'un seul coup de canardière et vous attendre à une énumération de quelques coups fameux à l'actif des chasseurs de ma connaissance. Je ne vous parlerai ni des prouesses de mes amis, ni des miennes à plus forte raison, elles n'auraient qu'un médiocre intérêt. Le nombre des victimes varie forcément avec la grosseur de l'arme, l'importance plus ou moins grande des bandes dans lesquelles on tire et surtout la manière dont les individus étaient groupés au moment du coup de feu. Cependant il n'est pas rare de ramasser avec une canardière de calibre moyen, 32 millimètres par exemple, de dix ou quinze canards ou oiseaux similaires et de vingt-cinq à trente gibiers de rivage, tels que vanneaux, pluviers, chevaliers et autres de même genre. Essayez vous-

même, je suis persuadé que vous vous passionnerez pour la chasse en arlequin. On y éprouve tant de satisfaction, on y goûte des joies de telle nature, qu'on s'y attache chaque jour davantage. N'est-ce pas amusant, par exemple, après un joli coup de canardière, de débarquer ses victimes entre les mains des amis qui, du bord, ont pu suivre toutes les péripéties de la lutte ? Si vous en avez le temps et les moyens, tâtez de ce genre de chasse, vous ne regretterez probablement ni vos peines, ni les heures que vous y aurez consacrées.

Charles FRICAUD.



Prêt à partir.

Phot. de M. Pierre Laffitt.

XI

LE GIBIER D'EAU

SUR LES COTES, AU GABION, AU MARAIS

La chasse en mer est une des chasses les plus variées, les plus passionnantes et, je crois pouvoir le dire, les moins bien connues. Beaucoup la pratiquent; peu l'apprécient, n'en sachant pas à fond toutes les ressources et tous les attraits.

Cette chasse comprend la chasse *à pied* et *au trou*, sur les côtes, au bord des dunes; la chasse *en bateau* à l'embouchure des rivières telles que l'Orne et la Somme ; la chasse *à la hutte* ou *au gabion*, et enfin la chasse *au marais*.

Je n'ai nullement l'intention, en ces quelques pages, de vous faire sur ce genre de chasse un cours technique et savant. Il existe des livres extrêmement bien faits et documentés, où le chasseur des côtes trouvera tous les détails relatifs à son équipement, aux différentes espèces de gibier qu'il peut rencontrer (et qu'on ne rencontre que bien rarement aux époques fixées), bref tout ce qui peut être pour lui de quelque intérêt en dehors de la pratique. En fait de

chasse, comme en tout, il existe une théorie. Lisez-la, méditez-la, mais ne vous y fiez pas trop. L'expérience vaut mieux.

C'est donc l'expérience d'un vieux batteur des côtes qui guide ma plume. Tout ce que je vais dire, je l'ai vu ou expérimenté par moi-même. Je n'invente donc rien, je raconte.

Chasse à pied sur les côtes. — La chasse au bord de la mer offre cet avantage très grand d'être ouverte toute l'année. C'est ce qui en fait l'attrait pour beaucoup de nos Parisiens désœuvrés qui, en attendant l'ouverture de leurs chasses des environs de Paris, sont heureux de pouvoir se promener à toute heure du jour le long des dunes, un fusil sur l'épaule. Pendant les villégiatures d'été, tandis que les mamans travaillent à quelque ouvrage de crochet ou de tapisserie, sous les coquettes tentes semées le long du rivage, tandis que les babys construisent, dans le sable, des forts et des montagnes que la marée emportera, les pères ou les frères, las du casino où l'on étouffe, des salles de jeu où l'on prend trop de « culottes », trouvent une aimable et saine distraction dans ce genre de chasse peu fatigant.

Au petit jour, quand la mer est basse, on part en costume de flanelle, le pantalon retroussé, l'espadrille au pied, armé d'un fusil calibre 12 ou 16 ; un vieux fusil autant que possible, un de ceux pour lesquels on ne « craint plus rien », car — je le note en passant (mais j'y reviendrai) — le bord de la mer, avec ses brises salines et la poussière d'eau que les vagues lancent dans l'air, est fatal aux belles armes. Un bon fusil, s'il n'est soigneusement entretenu, est perdu après une saison en Normandie ou en Bretagne. Comme plomb : quelques cartouches de 5, de 4, de 2; de 8 pour le petit gibier. Suivant les contrées, la pratique enseignera vite ce qu'il convient d'emporter de préférence.

On peut emmener son chien, s'il est docile. Il vous aidera même quelquefois à faire de jolis coups de fusil.

Maintenant, quel gibier allez-vous rencontrer dans ces excursions ? A proprement parler, aucun. J'entends par là nulle espèce comestible ni du genre échassier. C'est surtout votre adresse que vous allez pouvoir exercer à l'aise sur un oiseau fin et gracieux, la *mouette*.

La mouette se présente à nous sous des aspects très différents, mais nous en connaissons mal les espèces variées et curieuses; pour le Parisien, tout oiseau aux ailes un peu larges, au vol lourd, est une mouette. Suivant les pays, elle porte des noms différents. Sur nos côtes de Normandie vous entendrez parler de la mauve, du margât, du manteau-noir, du gros-gris, du gormât, du criquet, de la minuta, de la religieuse, etc. Les espèces sont infinies, et les appellations changent suivant les lieux.

Le *margât*, c'est la mouette commune, d'un gris jaune. Oiseau très sauvage, qui se laisse rarement approcher. Le *manteau-noir*, sorte de goéland, a la taille double presque de celle du margât. Il est blanc et ses deux ailes sont noires, le bec recourbé est jaune clair, l'œil des oiseaux de proie, pâle et fixe. Le *gros-gris* lui ressemble. Ces grands voyageurs se tiennent généralement hors de portée de nos armes. J'ai pu en atteindre à de longues distances à balle ou avec des chevrotines, mais sans jamais les tuer roide. L'aile cassée, ils guérissent rapidement et s'apprivoisent fort bien.

Ils n'ont pas peur du cheval. Le cavalier assez sûr de sa monture pour pouvoir tirer sans quitter la selle serait certain de faire de belles chasses. Le chasseur improvisé voyant au loin s'ébattre des bandes de ces grands oiseaux qui

parfois, sur la ligne d'horizon, se détachent comme autant de sentinelles humaines, rampe vers eux et croit les approcher facilement. Il n'y parvient jamais.

Mais il est une espèce plus petite, connue sous le nom d'*hirondelle de mer*, et que l'on appelle vulgairement en Normandie *criquet*, dont il est aisé, en peu de temps, de faire un véritable massacre. Ces oiseaux vont par troupes nombreuses. Ils sont curieux et bavards. Leur voix aiguë, perçante, comme un croassement pointu de corbeau, les fait facilement reconnaître, et leur curiosité les perd. Ils sont en général peu farouches. Un chien nageant, un pêcheur poussant son filet, un mouchoir qu'on agite, les attirent. Ils viennent d'eux-mêmes, en planant, se placer à portée de votre arme. Tout blancs, l'aile effilée, la queue séparée en deux pointes, comme chez l'hirondelle, le bec et les pattes noires ou rouge vif, ces gentils oiseaux offrent un but mouvant au chasseur. En blessez-vous un, qui tombe en tournoyant, et se débat sur l'eau en criant, toute la bande revient curieusement regarder le blessé, décrivant des cercles, piquant des têtes. Vous pouvez alors les fusiller à l'aise, et c'est vous, certainement, qui vous lasserez le premier. Le criquet n'est pas comestible. Du moins, nos palais délicats se refusent-ils à trouver un goût agréable à cette chair fade et filandreuse. Cependant, je dois avouer que les marins ne se montrent pas si difficiles. Il est vrai qu'ils savent l'apprêter. J'en rapportais un matin un plein bateau : cent cinquante et quelques hirondelles de mer, assassinées par un de mes amis et moi, et nous ne savions qu'en faire. Le 5e de ligne, en déplacement de tir, se trouvait à Sallenelles. Nous offrîmes notre chasse aux braves troupiers, qui, paraît-il, se régalèrent, puisqu'ils vinrent le lendemain nous en redemander. Les femmes des marins avaient écorché les oiseaux, les avaient mis tremper dans l'eau toute la nuit pour les faire blanchir, et, arrangés avec des pommes de terre, ils formaient un ragoût très appréciable.

Mouette commune.

Hirondelle de mer (Criquet).

Un diminutif de cette espèce, petit oiseau extrêmement gracieux, qui s'emploie souvent pour orner les chapeaux, porte le nom de *minuta*. Certains naturalistes les payent couramment 60 centimes pièce. Le criquet s'achète 30 centimes, s'il n'est pas abîmé. Sur certaines côtes des chasseurs en font le commerce.

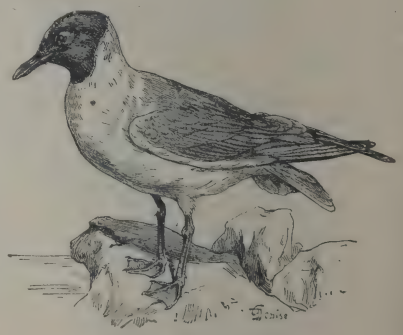
J'ai parlé aussi de la *religieuse*. C'est un oiseau de l'espèce hirondelle, plus fin, peut-être, moins sauvage, et dont le plumage de la tête change suivant les époques. Au printemps, la religieuse porte un masque noir, un peu

comme l'arlequin de la comédie italienne, puis subitement la plume redevient blanche.

C'est l'hiver surtout, quand le froid se fait plus vivement sentir, quand soufflent les grands vents du nord-est, qui soulèvent les vagues et retiennent les marins à la côte, que les grands oiseaux blancs ouvrent leurs ailes et, quittant les rochers, les îles perdues, les points inconnus du globe où ils ont fait leurs pontes et passé la saison clémente, viennent s'abattre sur les bancs de la Manche, sillonnant de leur vol capricieux et lent l'immensité du ciel.

Religieuse.

Sur les sables d'or, au soleil, ils errent nonchalamment, d'un pas tranquille, mangeant des coquillages, ou voltigent à fleur de vague, pêchant avec une adresse merveilleuse les petits poissons qu'ils voient briller entre deux eaux. Le pêcheur ne les effraye pas : ils connaissent l'être amphibie des côtes normandes, le chercheur de crabes et de crevettes, le tâcheron de la mer poussant quotidiennement son filet; ils regardent curieusement le pêcheur d'équilles, le terrassier des sables armé de sa pioche ou de sa fourche. La mouette croit ces braves gens inoffensifs, et, victime de sa gourmandise, elle se laisse parfois prendre à l'hameçon pendu au bout d'un fil et caché dans le morceau de viande dont elle est très friande. Mais vienne le bipède vêtu de flanelle et porteur d'un fusil, la mouette le reconnaît de loin, elle fait entendre un petit cri plaintif, et à l'instant toute la bande se dérobe et va plus loin chercher pâture.



Mouette rieuse.

Tel est à peu près l'unique gibier que rencontre le chasseur à pied sur les côtes. Quelquefois, en septembre, quand le vent vient du large, de petites bandes de chevaliers à collier, ou de bécassines de mer, s'abattent sur le sable et se confondent avec les coquillages. En se dissimulant dans les herbes des dunes on a quelquefois la chance de faire un coup, mais c'est bien rare.

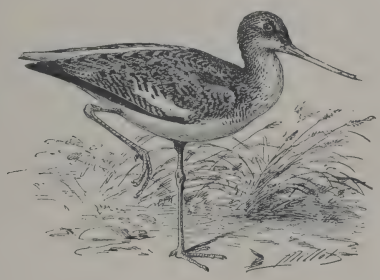
En allant à pied, au bord des dunes, depuis la Dives jusqu'à l'Orne, ce qui représente une étendue de sable de 12 à 14 kilomètres, un solide marcheur, armé d'un bon calibre 16, pourra s'amuser le long du chemin à exercer son adresse sur les criquets (à l'époque où ils se montrent) et sur ce que nous appelons « le petit gibier ». Ce petit gibier se trouve en abondance, lors des passages, dans la baie de l'Orne, où un chasseur qui connaît bien le terrain peut aisément, sur certains points du moins, chasser à pied, les jambes nues, ou en bottes. Mais, outre que cette chasse est très fatigante, elle est quelquefois dangereuse, si l'on s'aventure au hasard sur les bancs de vase que la mer laisse à découvert, et la vraie manière de chasser ce gibier et de faire de jolis « tableaux », c'est de le poursuivre en bateau, avec un marin habile, connaissant

bien toutes les passes et ayant, avant tout, le feu sacré, sans lequel il n'est pas de chasse possible. Laissons l'amateur se débattre pédestrement à la recherche de quelque pièce isolée et prenons ensemble un bateau devant Sallenelles.

Chasse en bateau. — C'est la vraie chasse. C'est la seule. Elle demande de l'habileté, de la persévérance et du coup d'œil. Plus ou moins fructueuse, à quelque époque de l'année que ce soit, elle est toujours agréable pour peu que vous aimiez la mer et que vous n'en souffriez pas. Cette condition est la première de toutes. On n'a pas le mal de mer dans la baie; mais si les hasards de la chasse vous entraînent en mer, il faut avoir le cœur assez solide pour résister, autrement le plaisir est gâté. Un bon chasseur des côtes doit donc, avant tout, avoir le cœur d'un vieux marin.

On ne parle bien que de ce que l'on connaît. Chaque pays a ses mœurs et ses coutumes. Voyons comment cette chasse se pratique à l'embouchure de

Sourde ou Bécasson.



Chevalier.

l'Orne. D'autres vous parleront, en connaissance de cause, de leurs chasses dans la baie de la Somme, dans la baie d'Authie ; nous nous rencontrerons sur certains points, sur d'autres nous serons d'avis diamétralement opposés. Il ne saurait en être autrement : suivant les contrées, non seulement le nom des mêmes oiseaux change, mais la manière de les chasser varie. Cela dépend des marées, du terrain, des habitudes prises.

Les bateaux qui servent à la promenade sont de solides barques de pêche que l'on construit à Ouistreham. On embarque à 1 kilomètre à gauche de Sallenelles, sur l'Orne, où l'eau demeure toujours haute, en face les bancs de Saint-Martin, à un endroit appelé La Roche. Une digue assez élevée s'étend depuis ce point assez loin le long du cours de l'Orne. Quand la mer se retire, elle laisse à découvert des bancs de sable, de vase et d'herbe sur toute l'étendue de la baie. C'est là que se pose le gibier. A mesure que monte le flot les bandes d'oiseaux arrivent et on les poursuit. A marée basse il ne reste, en suivant les véritables murailles de vase que la mer a dressées, qu'un chenal assez étroit. On le gagne facilement si l'on connaît bien les passes, mais celui qui se lancerait au hasard serait à peu près certain d'emprisonner sa barque entre deux bancs de sable et de rester là jusqu'au flot, c'est-à-dire prisonnier de quatre à cinq heures. Les marins de Sallenelles et d'Ouistreham connaissent admirablement leur terrain de manœuvre, et le bateau est-il pris dans un remous, ils se mettent à l'eau et le dégagent d'une poussée.

Comme équipement, je conseille d'abord la chemise de flanelle. Suivant le temps et l'époque, le costume de chasse dont vous avez l'habitude. Des bottes, de gros souliers, en hiver de bons chaussons dans des sabots. Certains mettent les chaussures dites « bains de mer » à semelle de caoutchouc. Je ne les recommande pas. Emportez en outre un vêtement imperméable et une couverture, car, quelque temps qu'il fasse, il faut toujours, lorsqu'on s'embarque, prendre cette précaution d'avoir de quoi se garantir de la pluie et des grands vents. On part avec un beau soleil sur la tête, on néglige de se munir d'un vêtement, un orage éclate et l'on revient avec un rhumatisme ou une bronchite.

Comme arme, le calibre 12 est préféré. Je me tiens au 16. L'arme importe peu, d'ailleurs, si le tireur est bon. A la mer il faut user les vieux fusils. Ainsi que je l'ai dit, même avec les plus grands soins, on abîme les belles armes.

Courlis.

Ayez un peu de tous les plombs, davantage de 6 et de 4 qui conviennent à tous les gibiers à plume, du 8 pour la bécassine de mer. Et maintenant, en route.

Le mois le meilleur pour ce genre de chasse est celui qui voit peu de monde sur les plages. C'est mai. Juin et juillet ne valent guère. C'est l'époque des pontes et des couvées. Les pétards de la fête nationale donnent le signal du début des hostilités. Mais les tableaux sérieux sont rares. C'est la chasse du Parisien, du baigneur de passage, qui se contente de peu. Quelques bandes, peu fournies encore, de « petites de mer », gentilles bécassines au bec fin et allongé ; oiselets peu sauvages encore et toujours amusants à tirer au vol. Leur cri est un sifflement bref et aigu, qu'on arrive très vite à imiter. Aussi quelques « chevaliers à collier ». C'est un oiseau blanc et gris, deux fois gros comme le moineau de nos rues ; il en a le bec épais et court. L'espèce se distingue par un œil très grand, noir et vif, l'œil si intelligent et si doux du vanneau. Un collier noir, qui l'habille joliment, lui vaut son nom. Déjà quelques courlis viennent prendre l'air de la baie. C'est l'avant-garde des grosses bandes qui s'abattent sur les vases dès la fin d'août. Le courlis, haut sur pattes, avec son bec long et recourbé, et sa tendance bonasse à venir au sifflet, est la pièce de choix de notre chasse. Les nouveaux arrivants, qu'on reconnaît vite, se distinguent par leur bêtise. Mais ont-ils essuyé quelques coups de fusil de chasseurs maladroits, ils deviennent vite sauvages et passent hors de portée. Un oiseau de même genre, mais beaucoup plus malin, c'est le « livergin ». Le plumage gris marron diffère un peu et la taille est presque de moitié moindre. Ils ont un sifflet tremblé qu'on reproduit fidèlement, mais qui rarement les attire. On les tue par surprise. La fin de juillet en amène quelques-uns. Un coup de vent du nord-est poussera à la côte un gibier moins sauvage, piailleur et agité, le plouvier à pattes rouges, qu'on ne

voit pas l'hiver. C'est de tous ces oiseaux le moins comestible. D'ailleurs, après un séjour dans la baie, si petit soit-il, bien peu restent mangeables, sentent la vase et prennent un goût de poisson très prononcé. A leur arrivée, les petites de mer et les chevaliers valent la brochette.

La façon de préparer un coup est la suivante. Sur un banc de sable ou de vase, une bande de ces volatiles se chauffe au soleil ou trottine cherchant pâture. Le marin a l'œil, il les voit. Il « nage » vers le bord. A 100 mètres, il arrête sa barque, rentre ses rames. Au signal : « Cachez-vous ! » il débarque et pousse le bateau par l'arrière. L'oiseau, ainsi, voit une barque qui lui paraît immobile et ne s'inquiète pas. Ayez soin de ne pas bouger, de ne pas faire luire au soleil le canon de votre fusil, vous aurez des chances de tirer à bonne portée. Si vous êtes deux, l'un à l'arrière, l'autre à l'avant, vous pouvez tirer à l'accord. Un, deux... et vous lâchez le coup à « trois ». On peut ramasser ainsi plusieurs morceaux.

Pie de mer.

Tout gibier ne se laisse pas approcher avec cette facilité. Le courlis guette. Le livergin s'effraye de tout. Seulement ils attendent souvent pour se lever la dernière minute. Au chasseur adroit d'en profiter. Le tir au vol offre plus de chances de réussite, vu le mouvement de la barque qui déplace toujours plus ou moins le tir au posé.

Pluvier de mer.

Ce qui fait, en somme, l'intérêt de cette chasse, c'est qu'elle a quelque chose de sauvage. C'est la battue du trappeur, l'affût du braconnier, la lutte avec le gibier. On profite de tout : des ruisseaux cachés dans les herbes, des accidents de terrain.

Mais où cette poursuite acharnée devient amusante et variée, c'est lorsque les grands voiliers de gibier arrivent de la mer. Chassés par les rudes froids du nord, ils remplissent le ciel de leurs cris perçants. Toutes les espèces, à certaines heures, quelquefois pendant une semaine, à peine un jour souvent, se rencontrent sur les bancs de la baie : *pluvier doré*, gibier fin : *pluvier gris*, *pluvier benêt*, croisement des deux précédents. Surtout l'hiver : la *barge*, au plumage varié, à la gorge rouge ; la *sèche*, ainsi nommée pour sa maigreur : un oiseau qui ressemble assez au livergin, mais dont l'extrémité du bec relève au lieu de s'abaisser. Les sèches se font tuer jusqu'aux dernières. Posées, plus vous les tirez, plus elles se resserrent les unes contre les autres ; au vol, elles viennent planer souvent à 2 mètres du bateau. C'est un des tirs les plus amusants de mai et de septembre. Puis voici la *craquette*, petit

pluvier, qui ressemble tout à fait au chevalier à collier et a le double de grosseur ; la *marouette* au cri plaintif, qu'on rencontre en toute saison ; les *hérons*, au vol lourd, qui planent, par bandes de cinq ou six individus, au-dessus des hautes herbes où ils se posent, dressant leur long col maigre dans les touffes ; les *cormorans*, habiles plongeurs, sacs à plomb des tireurs. En août et surtout en hiver, la *pie de mer* se montre ; deux fois grosse comme la pie des champs, le bec rouge, elle est peu comestible. En mai et juin des vols de *cigognes* s'arrêtent en rivière ; elles affectionnent les bords de la Dives. A la même époque on voit aussi un curieux oiseau blanc, non palmé, au long bec plat, d'où son nom : la *spatule*.

Tous ces oiseaux, gibier de marais, se chassent à l'embouchure des rivières : baies de l'Orne, de la Somme, baie de Carentan. On peut en rencontrer le long des dunes, au bord des rochers, mais ce sont des isolés. Les gros voiliers se poursuivent en bateau. C'est surtout pendant les marées de morte eau, quand la mer ne couvre pas entièrement les vases, que les bandes éparses sont le plus tenaces, trouvent plus facilement et plus abondamment les vers et les coquillages dont elles se nourrissent. Cependant, lorsque les bancs découverts sont trop secs, elles quittent la baie, surtout par les chaudes après-midi, et vont chercher pâture dans les herbages.

Macreuse.

Il est à remarquer que les plus jolis tableaux, les plus variés et les plus chargés de victimes, se font par les mauvais temps. Le vent dérange le gibier, la pluie le retient et le fait voyager. Les lourdes chaleurs de juillet et d'août sont dures pour le chasseur et rarement permettent de beaux coups. En revanche, par les temps d'orage et l'hiver quand il gèle, par les très grands froids, un chasseur bien couvert, s'il est courageux, en sera largement récompensé.

A la promenade en baie se joindra la chasse au large, qui est féconde en surprises. C'est là que nous rencontrerons la *macreuse* ou *bizette*, cette sorte de canard noir dont les bataillons serrés volent au fil de l'eau, d'un coup d'aile rapide et ininterrompu, et s'ébattent, à certaines heures, au milieu des vagues ; la *ponchette*, toute pareille, mais plus petite ; la *catelinette*, appelée sur ces côtes *chat demer* et qui n'est autre que le *grèbe*, dont on fait de si épaisses fourrures blanches. Cet oiseau plongeur, de même qu'une sorte de pingouin, que l'on nomme *garrot* à cause de son cri, est une cible vivante des plus difficiles à atteindre. On tire la catelinette et le garrot comme le lapin, en jetant son coup de fusil. Tous les plongeons ont l'œil très fin. De plus, ils nagent vite et longtemps entre deux eaux. Quand ils se sentent poursuivis, c'est à peine s'ils laissent passer hors de l'eau l'extrémité de leur bec et, bien qu'aux aguets, le temps qu'on met à trouver l'endroit où ils vont sortir (des remous d'eau marquent leur présence) leur suffit pour être hors de portée. On les approche plus facilement à la voile.

Telles sont, à peu d'exceptions près, les différentes espèces de gibier que l'on peut chasser en bateau. Mais il existe une autre façon de chasser le courlis qui mérite un chapitre à part, c'est la chasse au trou.

La chasse au trou. — C'est, avec l'affût au gabion, que je décrirai tout à l'heure, un des sports les plus impressionnants, non seulement à cause de la quantité de gibier qu'on est presque toujours sûr d'abattre, mais surtout par la beauté du spectacle qui se déroule pendant quelques heures sous vos yeux.

Voici en quoi consiste cette chasse :

J'ai dit que pendant les grandes marées, lorsque la mer est haute, les voiliers ne trouvant plus de sable ni de vase pour y chercher pâture, s'en vont dans la campagne, où ils picorent les insectes et les vers de terre. Cette nourriture est un maigre régal, et sitôt que les eaux se sont retirées, vite ils accourent par troupes et s'installent sur les espaces de nouveau découverts. Puis, quand le flot monte, ils se postent, en bande infinie, comme des bataillons sur un front de lisière, le long de la frange des vagues, et font alors abondante pêche des myriades de petits poissons : coques, flions, poux de mer, que les vagues, en déferlant, roulent sur le sable. A mesure que la mer gagne du terrain, ils reculent pas à pas, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un pouce de vase nu. C'est pendant cette heure que doit avoir lieu la chasse en question. On choisit une marée de nuit. Si la lune est de la partie, la fête sera complète.

Vanneau huppé.

Miclou.

Vous arrivez au « picoteux » jusqu'à un banc laissé à découvert par la marée descendante. Votre canot, tiré sur le sol, aussi loin que possible, est amarré solidement, car il ne faut pas que le flot montant l'emporte, sinon vous risqueriez fort de rentrer chez vous à la nage, ce qui serait pittoresque peut-être, mais, en tout cas, peu agréable. Le canot amarré, dis-je, vous montez sur le point le plus élevé du banc et, à l'aide d'une bêche dont vous avez eu soin de vous munir, vous creusez un trou circulaire de 2 mètres à $2^{m},50$ de rayon, profond de 1 mètre environ. N'ayez aucune crainte d'être dérangé dans votre travail : les courlis sont là-bas, bien loin, au bord de l'eau montante, occupés à pêcher, et les retardataires, retour des champs, passent à tire-d'aile au-dessus de vos têtes, sans prendre garde à ce fossoyeur qui remue du sable, pressés qu'ils sont d'aller prendre place à la table toujours servie que la mer a dressée pour eux. Votre trou est creusé ; le sable, rejeté sur les bords circu-

laires, lui fait un rempart. On dirait un de ces forts inoffensifs que les enfants construisent sur la plage pour leur amusement et la tranquillité des parents qui les gardent. Si votre fantaisie vous inspire, vous pouvez découper la fragile muraille en créneaux, y pratiquer des meurtrières et des mâchicoulis pour les tirs de côté. Inspirez-vous de l'art de Vauban et agissez à votre gré. Maintenant, comme vous avez encore devant vous une bonne heure avant que la marée vous atteigne, allumez une pipe et attendez. Il ne faudra plus fumer tout à l'heure. La pipe n'est pas indispensable, mais elle est utile. C'est la compagne de la rêverie. C'est ici que le spectacle commence; la chasse ne vient qu'ensuite.

Il est merveilleux, unique, plus grandiose que celui des nuits de gabion, parce qu'il se joue sur une scène plus vaste ; c'est la vraie féerie de l'ombre,

L'embarquement.

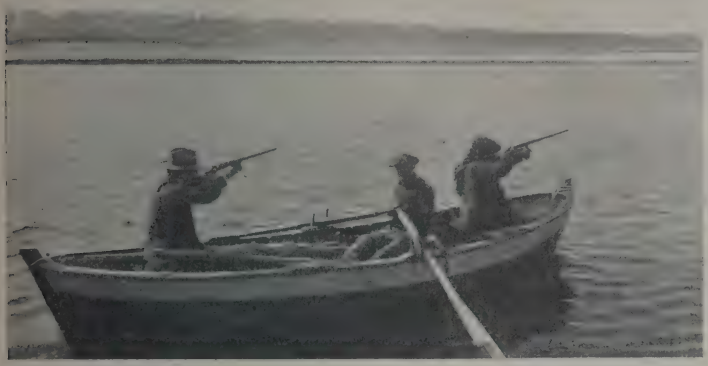
Phot. de Mme Michel Carré.

et, pour peu que votre tempérament vous y porte, vous vous sentez entraîné dans un abîme de rêve ! Sur la baie apaisée où le souffle du large passe comme une caresse, le grand calme descend, écrasant, solennel. Les mille bruits de la terre s'éteignent l'un après l'autre : plus d'agaçants éclats de voix humaines, les oiseaux se sont tus ; le soir « ramenant le silence » apporte aussi le mystère, des vers de Baudelaire chantent dans votre mémoire :

Et comme un grand linceul, traînant à l'Orient,
Entends, ma chère, entends la douce nuit qui marche.

Dans la masse gris cendré du firmament désert, une étoile s'allume, puis dix, puis mille, et comme une réponse timide de la terre au ciel, voici qu'un feu brille à la fenêtre d'une des masures de Sallenelles ; Ouistreham riposte par les lanternes rouges de son sémaphore ; un autre point lumineux troue l'ombre au loin, un troisième, d'autres encore, et la majesté des choses vous enveloppe, vous absorbe !... Unité frêle au milieu de ces milliards de mondes et d'êtres silencieux, l'homme, tapi dans son trou, à peine plus grand qu'un crabe dans un creux de rocher, écrasé par la grandeur et la magie du spec-

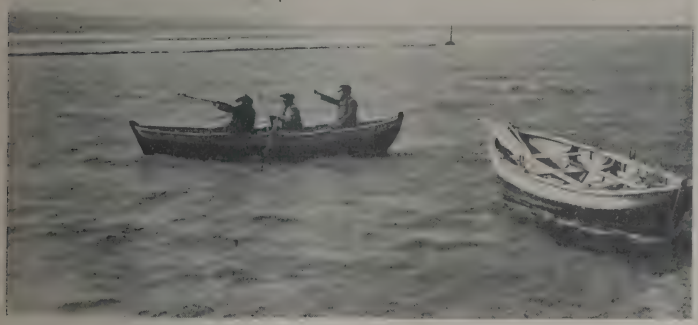
tacle, a la vision de l'Immensité. Au loin, le grondement incessant du flot qui



Coup double.

Phot. de M. Pierre Lafitte.

monte en crépitant sur la grève, lui rappelle que l'éternelle vie est là avec ses combats, ses luttes, ses deuils et aussi ses victoires, et il admire, recueilli,



Dans la baie.

Phot. de Mme Michel Carré.

cet ordre prodigieux des heures qui passent sans cesse, inlassées, nous entraînant tous vers l'accomplissement ignoré des destins.

Mais voici qu'un doux miroitement d'argent mat, à 100 mètres devant vous, a frappé vos regards; un clapotis en sourdine vous fait dresser l'oreille.

C'est le flot qui vient en tapinois, et vos yeux, déjà habitués à l'obscurité, perçoivent dans l'ombre des points plus noirs qui s'agitent. Bientôt un cocotement aigre, comme des commérages de vieilles femmes, vous avertit que le gibier est là. « Quand vous les entendrez « s'manger », a dit le marin, préparez-vous ! » Éteignez vite votre pipe... Finie la magie du spectacle, adieu la rêverie. La chasse commence.

Elle dure à peine quelques minutes. Sur le tertre où vous êtes posté, l'espace se rétrécit peu à peu; le flot montant vous enserre; la masse grouillante et coquetante des courlis pêcheurs se dessine nettement en noir sur la nappe plombée des eaux. Ils vont et viennent en tous sens, picorant et jacassant, dans une confiance bonasse. Ne vous pressez pas. Le doigt sur la gâchette de votre canardière ou de votre fusil, laissez-les se réunir en groupe compact. Ils ne peuvent vous échapper. Chaque minute écoulée rétrécissant l'espace qui vous sépare encore de l'eau les rapproche de vous. Épaulez lentement, sans faire le moindre bruit, car le courlis a l'ouïe fine, et sa balourdise ne l'empêche pas d'avoir l'oreille au guet, surtout s'il a déjà été tiré. Vous les tenez bien au bout du fusil, dans la ligne de mire; le cœur vous bat... Attention ! Lâchez vos deux coups l'un sur l'autre. Pan ! pan ! Frrrrrt !... La bande a disparu, des morceaux de nuit semblent se détacher du noir et passent rapidement près de vous, vous sentez le vent de leurs ailes, mais cinq ou six victimes, quelquefois davantage, gisent sur la rive, se débattant, les pattes en l'air. Hop ! Hors du trou ! Courez ramasser les blessés et les morts. Un oiseau se défile clopin-clopant, en criant sa détresse : assurez votre prise d'un nouveau coup de fusil. Et maintenant, au canot qui se dandine sur l'eau. Il s'agit de faire vite, car la marée vous gagne. Dans un instant la mer envahira votre poste, deux vagues niveleuses auront empli la contrescarpe, miné les murs du fort, et de votre travail de terrassement, de vos glacis, de vos demi-lunes il ne restera plus un vestige. Tout sera englouti, effacé.

La barque ondule sous la rame; vous regagnez les passes grouillantes de l'eau moutonneuse du large, et vous abordez enfin, l'âme joyeuse et le carnier plein. Quelquefois il est vide, hélas ! Un mouvement maladroit, un bruit insolite, un douanier veilleur allumant sa pipe dans la dune, ou simplement l'instinct irraisonné de la bête, sa prescience du danger, ont fait fuir le gibier avant le coup de feu. Qu'importe ! De la chasse au trou on ne revient jamais bredouille. Vous vous êtes empli les poumons d'air pur, saturé des senteurs balsamiques de la mer; vous avez eu les émotions de l'embuscade; votre âme, en dépit de vous-même, a pensé pendant quelques instants; vous avez contemplé et compris de grandes choses sous le regard indulgent des étoiles. Cela compense bien quelques plumes frivoles, et puis, comme dit l'autre, cela vaut toujours mieux que d'aller au café.

Nous allons toucher, dans les pages suivantes, à la partie la plus intéressante et la moins connue de ce genre de chasse, c'est la chasse de nuit, la chasse à l'affût, dont le grand attrait est la veillée à la *hutte* ou *hutteau* ou au *gabion*.

La chasse au gabion. — L'installation d'un *gabion* — nom que l'on donne aux huttes à l'embouchure de l'Orne — est des plus délicates, et réclame l'art consommé d'un huttier de profession. Cette chasse, qui se pratique couramment dans les marais, où elle est une source de bénéfices sérieux pour leurs propriétaires, est très goûtée des gens de la côte, ainsi que des herbagers, entre la Dives et l'Orne.

Visitons ensemble un de ces gabions. A Sallenelles, à 150 mètres à peu près du chemin, placés sur une même ligne, faisant face à la pointe des douaniers, on remarque les petits monticules couverts d'herbe, qui dissimulent les maisons flottantes. Un chemin d'herbe et de terre, élevé au-dessus de l'herbage toujours humide, conduit au gabion. Ce passage étroit, parallèle au chemin de la Roche, doit être très bien connu de ceux qui le prennent. Un peu de sable étalé, une place plus claire dans l'herbage servent seuls de points de repère pour le découvrir. Si l'on marche sans lanterne par certaines nuits où la lune demeure invisible, il arrive que l'on s'égare. On en est quitte pour revenir au chemin principal et chercher ce que les marins du pays appellent « le battard ».

Prenons le battard et allons jusqu'à la hutte. Nous y voici. A 1^{m},60 du sol à peu près, se trouve le sommet du gabion. L'œil ne voit que de l'herbe au-dessus et par côtés. Une pente douce partant du toit vient mourir au ras du sol. Le gibier, extrêmement sauvage, dont les bandes traversent le ciel à la tombée du jour, n'a pas connaissance de cette enflure du sol qui fait à peine tache au bord de la mare.

Le gabion est établi sur ce que l'on appelle un « lais de mer » ; ces lais de mer se louent à l'Etat. On les prend à bail pour trois, six ou neuf ans. Ils comprennent environ 2 hectares d'herbages, au milieu desquels se trouve le lais, c'est-à-dire la petite étendue d'eau qui forme la mare du gabion. Vous êtes autorisé à placer une hutte au bord de votre mare, et l'herbe vous appartient.

Une mare de gabion doit avoir de 70 à 80 mètres de long sur 40 à 50 mètres de large. Elle doit être entourée d'une sorte d'endiguement de vase assez solide pour empêcher l'eau de s'en retirer par infiltration. Même les mares naturelles, lorsqu'elles ne sont pas visitées avec soin, perdent facilement l'eau, et aux époques de la chasse cela pourrait avoir des inconvénients graves. Pendant l'été on ouvre un canal à l'eau qui s'écoule, la mare se sèche, le sol durcit, et l'on a loisir d'y apporter toutes les modifications voulues. Dès qu'arrivent les grandes marées, on bouche le trou : la mer remplit la mare et l'eau ne s'en va plus que lorsqu'il vous plait de la renouveler. On prépare ainsi, tout autour, une sorte de chemin durci et caché par les herbes, sur lequel on peut la nuit marcher sans crainte pour aller ramasser une pièce de gibier que la brise aura amenée au bord.

La hutte, bien dissimulée, ainsi que je l'ai noté plus haut, affecte la forme d'une grande niche à chien dont le toit serait arrondi au lieu d'être pointu. Ce toit est couvert de zinc. Les côtés de la hutte sont enduits d'une épaisse couche de goudron. Chaque trou, chaque fissure est soigneusement bouchée avec de l'étoupe. Il faut que cette habitation flottante soit à l'abri de l'humidité. Je dis « habitation flottante », et voici pourquoi. Quand on installe un gabion, on commence par lui construire une cage solide. D'épaisses planches de chêne clouées sur des piquets bien plantés dans le sol, forment deux parois épaisses qui retiennent, à droite et à gauche, la terre amoncelée. Entre ces planches vous placez le gabion, que vous fixez aux angles par des chaînes qui permettent à la maisonnette de suivre les mouvements de la mer aux jours de grandes marées sans pour cela quitter sa cage. Cette façon de procéder est spéciale aux gabions du bord de la mer, surtout dans la baie de l'Orne, où ils sont très souvent baignés par l'eau. Dans les marais de la Somme, les huttes sont souterraines et affleurent à peine le sol.

La toiture de notre gabion vient donc s'appuyer doucement sur les parois de terre à droite et à gauche. On découpe simplement de grandes bandes de

terre grasse couverte d'herbe que l'on place sur le zinc du toit, et voilà notre hutte bien cachée. En avant, penchée sur le sol, laissant juste un espace suffisant pour le tir, on fixe une sorte de visière faite de cercles de bois que l'on recouvre également de terre et d'herbe. Nous voici donc tranquilles en ce qui concerne l'extérieur. Par où, maintenant, allons-nous pénétrer dans l'intérieur de notre boîte?

Avant d'entrer, disons tout de suite que l'installation intérieure du gabion dépend absolument du goût et des habitudes du chasseur. Cependant, comme principe général, il ne faut pas qu'un gabion soit trop grand. Plus il est vaste, plus il est froid.

La porte se fait à l'arrière, assez grande pour le passage du corps et c'est tout. Toutes les jointures en doivent être soigneusement calfeutrées. Visitons. On entre dans une première pièce qui sert pour ainsi dire d'antichambre. On s'y tient debout, la tête légèrement inclinée ; ceci donne comme hauteur environ $1^{m},60$. On peut aller jusqu'à $1^{m},80$ pour être très à l'aise; mais c'est à mon avis le maximum. Cette antichambre comprend : à droite un banc, qui permet de s'asseoir pour retirer ses bottes. Au-dessus du banc, une planchette assez large où l'on place généralement le gibier ; à côté, contre la paroi qui fait face, deux petites têtes de porte-manteau ; à gauche, un placard bas dont le dessus fait une sorte de table ; au-dessus, une planchette circulaire garnie d'un léger rebord de quelques centimètres, afin que les objets qu'on y place, cartouches ou autres, ne puissent glisser et tomber avec bruit ; à côté du placard, un petit poêle dont le tuyau sort près de la porte. On le met ou on le retire à volonté. Le bois du gabion, tout autour, est garni de plaques de zinc.

En face, la seconde porte, à glissière, conduit dans la pièce principale. Cette pièce principale, les marins, gens simples et pratiques, la garnissent de paille. Pour moi, la paille a de grands inconvénients. D'abord, si on veut que le gabion soit propre, il faut la renouveler assez souvent ; ensuite, elle se tasse et durcit, quelquefois prend l'humidité et toujours sert d'asile aux souris et aux rats. Enfin, ce qui pour moi a une importance capitale, le lit de paille, garnissant toute la largeur du gabion, oblige le chasseur à demeurer constamment couché. Or, quand durant toute une nuit on s'est tourné et retourné, sur le dos, à plat ventre, sur le côté, le matin on est extrêmement las. Voici ce que l'expérience fera adopter. Faites installer, à droite et à gauche, contre les parois, sur un simple châssis de bois, deux sommiers Tucker. Ces sommiers ont l'avantage énorme de n'avoir aucune épaisseur et par conséquent de laisser en dessous une place importante que l'on peut aisément utiliser. Ce sont des lattes de bois terminées par un morceau de cuir percé d'une œillère. Dans cette œillère passe l'extrémité d'un ressort assez rigide et cependant très souple, le tout maintenu dans un cadre de bois facilement démontable. Ce sommier est très élastique, n'est pas encombrant et ne fait aucun bruit. Donnez aux deux couchettes la largeur des lits militaires, c'est suffisant; là-dessus, un bon matelas et deux couvertures de laine.

Par ce moyen on a, au milieu du gabion, un passage entre les deux lits qui permet de se mettre debout et par conséquent de se délasser. Deux traversins, deux oreillers : l'équipement de nuit est complet. La mesure doit être prise exactement pour que de chaque couchette, en s'appuyant sur le coude, on puisse tirer sans être gêné.

La ligne de tir est donc exactement au-dessus de la tête du lit des tireurs. C'est une ouverture qui tient à peu près la largeur totale de la paroi du gabion qui fait face à la mer. Elle se ferme en trois parties par trois châssis-portes garnis de feutre. Aucun rayon de lumière ne doit filtrer venant de l'in-

térieur ou de l'extérieur. Etant couché, l'œil doit dominer légèrement la surface unie de la mare. Au-dessus de la ligne de tir se trouve une autre planchette avec un rebord protecteur. A droite et à gauche, au-dessus des lits, deux porte-fusils en bois. Au pied d'une des couchettes, contre la paroi du fond, une tablette mobile, soutenue par un crochet et pouvant se rabattre à volonté. Au plafond une plaque de zinc marquant l'endroit sous lequel on doit poser la bougie ou la lampe allumée.

Ayez un poêle à pétrole pour faire chauffer votre dîner et votre café le matin ; une lampe Pigeon ; un paquet de bougies ; plusieurs boîtes d'allumettes, que vous tiendrez au sec dans une boîte en zinc ; deux ou trois couvertures de rechange dans le placard ; une cuvette et tout ce qui est nécessaire

Entrée d'un gabion.

Phot. de Mme Michel Carré.

aux soins de la toilette. Ainsi la maison d'un bon gabionneur se trouve suffisamment meublée.

J'ai oublié de signaler deux détails d'installation générale qui ont leur importance. Le plancher du gabion doit être double et l'on doit laisser un petit espace entre la partie qui fait le fond même et touche au sol et celle qui sert de plancher. De plus, on prend soin de faire, en briques, un chemin pour l'écoulement des eaux. Ce tuyau part du dessous du gabion et va se perdre en arrière dans un des fossés avoisinants. De cette façon on évite toujours, et à peu près définitivement, l'humidité. En prenant bien de telles précautions les chasseurs noctambules peuvent se moquer des rhumatismes.

Un bon chasseur ne peut chasser sans chien. Le chien de gabion, c'est le canard, le *canard appelant*.

L'élevage des canards qui doivent servir à ce genre de chasse est assez délicat. Avec deux équipes de douze sujets, votre « chenil » sera suffisamment garni. C'est une race charmante que ces jolis canards croisés de sauvage, race intelligente et fine. « Le malard », c'est-à-dire le mâle, rappelle tout à fait, un peu réduit, le col vert des marais ; la « bourre » ou femelle est grise. Ce couple aime à se promener librement. Il faut prendre soin de les « émanteler », c'est-à-dire de leur enlever trois ou quatre des grosses plumes du bout de l'aile, d'un côté ou de l'autre ; faute d'avoir pris cette précau-

tion, on en perd quelquefois qui ouvrent leurs ailes, se perdent dans le ciel et ne reviennent plus

La bourre couve où il lui plaît. Si vous déplacez ses œufs, elle les abandonne. Elle aime le plein air, le pied d'un arbre, l'ombre d'une vieille

Morillon.

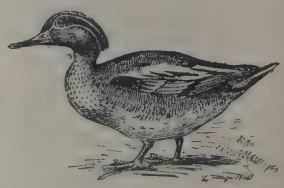
Eider roi.

Chipeau.

Macreuse à canette.

Garrot.

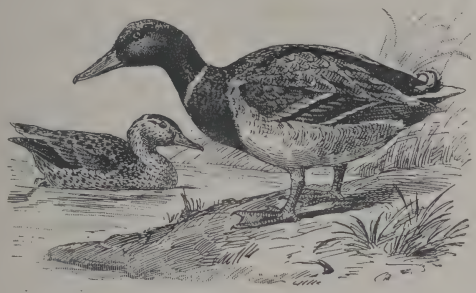
Tadorne.



Sarcelle.

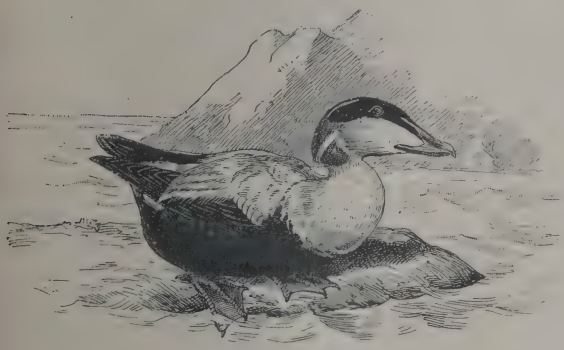
caisse, le bord herbeux d'un étang. Elle est très bonne mère en général. Mais dès que les couvées se mettent en mouvement, les batailles commencent, et il faut une active surveillance. Les malards s'amusent à assommer les petits « bourreaux », suivant l'expression du pays. Le bourreau, dans ce cas, me paraît plutôt être le malard ! Au bout de trois mois, vos élèves sont forts comme père et mère, et vous pouvez commencer la sélection. Elle consiste à choisir les meilleurs chanteurs, les « appelants » doués du plus solide organe.

Les femelles ont de fortes voix, bien timbrées, et sont très bavardes. Les mâles ont la voix sourde et sont plus discrets. La nature est partout la même. Le choix fait, le reste est bon pour la casserole. On garde quelques vieux comme chefs d'attaque. J'ai connu Casimir, qui avait six ou sept ans de grade et indiquait le gibier comme un vrai chien de race. Il avait eu les pattes gelées un hiver. Il faisait la loi et toute la gent palmée lui obéissait. On nourrit les appelants exclusivement de sarrasin, le gros sarrasin de pays. A Sallenelles, dès le matin on les lâche sur les herbes grasses du marais. Ils y barbotent à l'aise et viennent d'eux-mêmes aux heures des repas.



Malard.

Quand vient le moment de « piquer », l'homme de gabion prend dans la cour les neuf ou douze canards nécessaires, suivant l'époque, en ayant soin de ne pas prendre ceux qui ont travaillé la nuit précédente. Pour cela, on fait à l'une des équipes une marque distinctive. Un trou à l'emporte-pièce à l'une des pattes de devant, un cran au bec. Ou bien encore, ce qui est plus simple, il suffit de les émanteler les uns à droite, les autres à gauche. Les douze canards sont ensuite mis dans un sac — ils en prennent très vite l'habitude — on dit à Sallenelles une « poche ou pouque ».



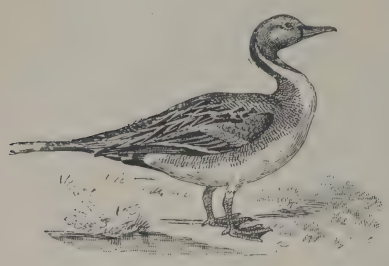
Eider.

En route pour le gabion. Il s'agit alors de les piquer. A cet effet les marins préparent ce qu'ils appellent des « querres ». Un piquet de bois de 20 centimètres environ, taillé en pointe. Partant du bout, un fil de luzin goudronné, solide, terminé par un petit crochet en fil de fer. Ce crochet passe dans l'un des côtés d'un anneau de corne de bœuf. Le crochet se rabat intérieurement et demeure cependant mobile, jouant facilement, sans pourtant pouvoir sortir, dans le trou percé dans la corne. De l'autre côté un autre fil est placé et lié à l'anneau de la même façon. A l'extrémité, une œillère et c'est tout. Le but de l'anneau de corne est d'empêcher la corde de s'entortiller lorsque le canard nage et tourne sur lui-même.

Les canards se piquent en éventail : quatre bourres à gauche, quatre au

milieu ; les quatre malards ensemble à droite. Ainsi les mâles appellent leurs femelles, qui répondent, et le bruit chantant de leur voix attire les oiseaux de passage.

Suivant les époques, on pique à des heures différentes, et un nombre plus ou moins grand d'appelants. En été, à partir du 15 août, on peut commencer à guetter la sarcelle ; la sarcelle d'été, que l'on nomme *criquet* dans la baie de Somme. C'est alors la chasse du petit jour. Vous pouvez dormir tranquillement dans votre lit, ou au gabion, si vous avez la paresse de vous lever à trois heures. Vous ne verrez rien avant que l'aube pointe. Ouvrez alors vos « tires » et restez l'œil aux aguets. Ce n'est pas encore l'époque des grandes « tombes ». Une, deux, trois au plus. Les appelants lèvent la tête, dressent le cou. Attention ! Le malard prévient la bourre. La femelle crie à tue-tête. Plouf ! Un remous d'eau. La sarcelle répond et vient aux canards. Ne tirez pas pendant que le gibier marche. Il fait encore sombre, vous manqueriez le but. Laissez la sarcelle s'arrêter ; visez bien, sans attendre, et pressez la détente. Vos jeunes appelants s'ébattront au premier coup de fusil. La troisième nuit, ils ne bougeront plus. Ceci est, à peu de différence près, ce qui se passera toujours. Il y a l'imprévu, les surprises, les aventures ; mais la tombée du gibier, l'avertissement des canards, et la façon de tirer resteront les mêmes. Cependant, l'été, au petit matin, après une bonne nuit, le chasseur ne verra là que le plaisir d'un joli coup, sans fatigue. Il n'en est plus ainsi dès septembre, où le chasseur doit se doubler d'un noctambule énergique. Dès qu'arrive l'automne, le piquage des canards se fait au coucher du soleil. Il y a ce que l'on appelle « la passée ». C'est, du reste, l'aller et le retour des canards qui vont à la mer ou en reviennent. Vers quatre heures et demie, l'après-midi, on pique. Si l'auberge n'est pas loin, de sept à huit heures, allez dîner et laissez votre homme à la hutte. Mais si vous êtes en plein passage de gibier, emportez votre dîner avec vous, mangez sobrement, buvez moins encore et veillez. Vous ferez, comme on dit au marais, « une belle nuit ».



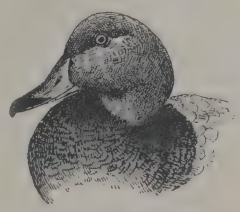
Pilet.

Souchet.

Je ne sais pas de chasse qui parle davantage à l'âme. La nuit, où tout semble enseveli dans le silence du sommeil, c'est une autre nature qui, dans ce grand calme de la campagne muette, sort de l'ombre et se révèle.

D'autres êtres, une infinie multitude d'êtres, à l'heure où nous dormons

s'éveillent. Tout bruit a cessé et cependant la terre est peuplée de murmures. Devant la baie de l'Orne surtout, à marée basse, sous les rayons de la lune qui argente les herbes, on subit une impression indéfinissable de majestueuse grandeur qui fait songer au désert et à sa solitude. La mer est loin : à peine, à l'horizon, une bande blanche immobile la rappelle. Des vers luisants piquent l'herbe de lumière. On va le long du sentier. Des taches de clarté, à votre droite, accrochent le regard, dominées par une autre tache, sombre celle-là. Ce sont les gabions. Les canards sont piqués. L'oreille perçoit des bruits indistincts, les voix imperceptibles des invisibles, et, de temps à autre, un appel de canard en éveil. Puis on entre dans la hutte. Un instant, la bougie éteinte, le chasseur s'étend sur sa couverture et, l'œil à la tire, cherche à percer l'ombre. Une sorte de fièvre nerveuse, l'attention soutenue du regard et de l'ouïe, surtout aux époques de grand passage, le tiennent éveillé, attentif. Peu de lune, une légère brise venant de la mer, c'est le meilleur temps. Le veilleur compte ses canards appelants. S'il ne les voit pas tous, piqués en ligne l'un derrière l'autre, mauvais signe ! Son œil le trompera tout à l'heure. Des minutes passent, les appelants semblent endormis. A force de les fixer, on croit soudain voir « un gibier dans les rangs ». On prépare son arme sans bruit. Ce n'est rien. La prunelle agrandie, on a vu l'ombre d'un appelant. Il faut fermer les yeux, cesser de regarder durant un instant. On s'isole. On pense. On escompte les coups de fusil de la nuit. Rien ne trouble le grand silence. On somnole avec des réveil en sursaut qui surprennent. Puis, tout à coup, une détonation ébranle l'air, sourde par les temps couverts, répercutée au loin lorsqu'il fait calme. On se redresse, on se frotte les yeux, le cœur bat. C'est le voisin qui a tiré. Le pauvre guetteur de nuit s'inquiète. Ne va-t-il rien voir ? C'est un tel ! — Il a toujours la chance ! Mais voilà que les appelants dressent le cou, lèvent la tête et chantent tous à la fois. Une bande de cols verts s'abat avec un bruit léger et glisse au fil de l'eau vers les canards trompeurs. Le gabionneur est consolé. Une minute après il suit plusieurs victimes que la brise pousse au bord. Il attend avec impatience qu'elles l'aient atteint pour enfiler ses bottes et pour aller les ramasser. Les rats d'eau guettent le chasseur imprudent qui laisse sur l'eau son gibier. Au matin, bien souvent, on ramasse la plume ! Puis un moment d'accalmie. Notre homme s'endort et rêve d'hécatombes jusqu'au petit matin. Sommeil souvent troublé pour qui n'a pas l'habitude de ces demi-veilles absorbantes. Enfin, vertueux ou non, il assiste au lever de l'aurore ! La brise est tombée ; l'eau de la mare, unie comme un miroir, paraît une nappe de mercure où les canards, bien dessinés, mettent en relief leur silhouette noire. L'eau, à peine remuée, en une gradation merveilleuse, passe insensiblement par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Mais les tons sont doux, comme passés. C'est un délicieux pastel, une robe de Loïe Fuller étalée. Et le moins impressionnable oublie la chasse, pris malgré lui par cet admirable spectacle. La montagne a d'autres aspects, plus d'amusement parmi les pics où l'œil s'arrête, mais elle n'a pas plus de beauté. L'Aurore montre vraiment là la transparence de ses doigts de rose.



Milouin.

Canard de barbarie.

Mais, pour éprouver de telles sensations, il faut une âme de poète. Le chasseur, lui, ne voit que le gibier.

Quelquefois, dans les années de sécheresse, quand les marais manquent d'eau, il se fait un petit passage dans les premiers jours d'août. C'est au bon gabionneur de le guetter. Il peut arriver, dans certaines matinées chaudes et calmes, de faire d'aussi jolis coups qu'en plein hiver. Canards, chipots, sarcelles peuvent tomber dans votre mare. C'est le gibier né dans les marais avoisinants, les petits des blessés de la saison précédente, des retardataires et des paresseux. Les oiseaux sont moins sauvages, viennent facilement à l'appel des canards, et passent très souvent de plein jour. Cette aimable surprise que le gibier fait au chasseur n'a pas beaucoup de lendemains. Une huitaine. Au plus

Piquage des canards.

Phot. de M. Pierre Laffitte.

persévérant et au plus adroit d'en profiter. Les nuits passées au gabion sont un amusement sans grande fatigue à cette époque de l'année. On ne souffre réellement que de la chaleur, et l'on n'a besoin de tenir l'œil ouvert que de trois heures du matin à six heures.

J'ai dit que le gibier était moins sauvage, on a donc moins de précaution à prendre pour le chasser. Ce n'est plus comme à l'automne, où il est nécessaire de couvrir la toiture du gabion d'herbe bien verte, ainsi que la « visière », et de cacher avec soin les taches de sable trop blanches qui peuvent effrayer les oiseaux, toujours inquiets.

Sauf le vignon, qui séjourne assez longtemps dans la mare où il s'est posé, les sarcelles et les canards, à quelque espèce qu'ils appartiennent, avant d'aller aux appelants, demeurent quelques instants en éveil, le cou allongé, l'œil aux aguets, jusqu'à ce qu'ils soient pleinement rassurés. Le moindre craquement, le bruit du fusil qu'on arme, le reflet d'un canon trop allongé en dehors des tires, et toute la bande se dérobe avec une telle rapidité qu'on n'a même pas le temps de la voir.

Dès septembre il ne faut plus songer à piquer de jeunes canards que l'on essaye. Les couvées en retard sont sacrifiées. Un novice tirant sur sa querre ou « criant au renard » suffirait à empêcher le gibier de s'arrêter. Le cri dit « au renard » est un cri d'effroi, très différent de l'autre, beaucoup plus calme et plus régulier, que pousse l'appelant dès qu'un animal, oiseau ou quadrupède, autre que le gibier qu'il est chargé de signaler, passe au-dessus ou à côté de la mare. Le mieux alors est de sortir pour mettre en fuite renard, lièvre, chien, hibou, aigle, héron même, qui vient troubler votre chasse. Des gabionneurs pris par le sommeil ont trouvé leurs appelants étranglés pendant la nuit par les renards ; surtout dans les temps de neige, quand ces derniers ont de la peine à se procurer leur nourriture quotidienne.

Cormoran.

Un héron seul tombera dans la mare. Il vaut le coup de fusil. Une bande de ces échassiers peut tourner longtemps, en criant, au-dessus des appelants et en éloigner le gibier.

Si l'on a fermé les tires pour dormir, jouer aux cartes — un piquet tient éveillé ! — ou faire chauffer le café, il faut avoir soin, dès l'appel des canards, de tout éteindre, bougie, pipe ou cigarette. La moindre lueur ferait fuir toute la gent ailée.

Oie sauvage.

Il est des cas où l'on peut être amené à sacrifier un appelant. C'est lorsqu'une grosse bande de canards ou de sarcelles tombe en arrière de l'un des rangs. Il ne faut pas hésiter à tirer, même si l'un de vos élèves se trouve pris dans le coup. Vouloir l'épargner, ce serait risquer de tout manquer. Souvent, en effet, suivant le vent et la température, le gibier reste où il tombe, loin des appelants, et la canardière doit alors entrer en jeu.

Il ne faut pas avoir au gabion un fusil serrant trop. Les gabionneurs des marais de Troarn se servent de vieux fusils à capsule dont ils dosent la charge suivant les distances. J'ai vu un herbager qui en avait quatre dans sa hutte et qui devinait à la place occupée par le gibier de quelle canardière il devait se servir. On peut avoir à la hutte des armes plus perfectionnées et à percussion centrale : calibres 4 et 8, voilà

les meilleures. Un calibre 4 bien conditionné couvre, à 80 mètres, 3 mètres environ de largeur, avec 16 grammes de poudre et une demi-livre de plomb.

La plus belle installation dont j'ai ouï parler pour ce genre de chasse est celle du prince de Monaco à Marchais. Le prince a la passion de cette chasse, et il fait chaque hiver de véritables hécatombes de canards. Ses étangs sont très vastes et entourés d'un fossé, à hauteur d'homme, dans lequel on peut circuler sans être vu. A chacun des points cardinaux une hutte, dans chaque hutte un garde. Une sonnerie électrique, dont le tableau indicateur est dans la chambre du prince, relie chaque hutte au château. Sonne-t-on, au milieu de la nuit, le prince Albert consulte son tableau, s'habille en un tour de main et suivant le temps — car rien ne l'arrête — il saute à cheval ou à bicyclette et vole à l'endroit indiqué. Dans la hutte un canon — oui, un véritable canon — monté sur pivot, tourne dans tous les sens et ouvre en même temps les châssis à glissière de la ligne de tir. Son grand plaisir est de pointer lui-même sa mitrailleuse. Le coup fait, il sort et achève les blessés à coups de fusil.

Ceci prouve assez à quelle passion ce genre de sport peut entraîner.

Dans ce même ordre d'idées, je cite, sous toutes réserves cependant, pour n'être pas traité de gascon, la véritable machine infernale installée dans l'Eure, je crois, par un chasseur qui n'a que le désir de faire de beaux tableaux sans se fatiguer. Sur l'eau, une douzaine de canons de fusil reliés à un point central, dont les gâchettes sont mues par des fils ramenés en avant, à portée de l'arme, maintenus à fleur d'eau par un système perfectionné dont ce destructeur a le secret, et que le moindre choc fait mouvoir. Les canards tombent, nagent, s'ébattent, arrivent au milieu des fils, font partir la mitrailleuse et se tuent eux-mêmes ! C'est le suprême du genre.

Mais tout cet attirail merveilleux ou habile ne vaut pas la belle émotion du coup de fusil isolé, après l'attente captivante de la nuit.

La sarcelle est le meilleur gibier et le fonds de toute chasse. C'est le lapin du marais. Sarcelle d'été ou sarcelle d'hiver, c'est la chair la plus délicate, le mets le plus recherché. Le canard col vert est le plus commun, le plus répandu. Sa grande passée a lieu vers la Toussaint. C'est alors que le ciel est traversé de ces grands vols en triangle où des centaines d'ailes, à une allure d'automobile en course, remplissent l'espace d'un sifflement aigu. D'autres variétés de canards agrémentent les tableaux dès l'automne. Le *pilet*, dit *canard hironde* à cause de sa queue d'hirondelle. On l'appelle *outil* dans la baie de l'Orne. Il est reconnaissable à son cou très allongé et à ses formes élégantes. Le *chipot* ou *rouge de rivière*, canard à bec en spatule, dont la plume, à la naissance de l'aile est d'un joli ton bleu clair.

Le *tadorne*, appelé aussi *gravarenne*, le plus beau des canards, blanc, avec les ailes noires et la tête rouge des canards de Barbarie, dont ils ont le même bec petit et de couleur grenat. Le *vignon*, canard noir, *vingeon* de la baie de la Somme ; le *baguet* siffleur, qui n'est autre qu'un gros vignon ; le *var vignon*, classé dans les oiseaux de mer, beaucoup moins comestible, et qui se prend facilement au filet ; le *monillard*, autre variété de la même espèce. Les oies sauvages, les cygnes, par les grands froids ; la *guedrelle*, une sorte de grosse poule d'eau, qu'on rencontre surtout dans les marais ; le *plinguet*, un petit plongeon au cri aigu, qu'on prend souvent pour une sarcelle, et dont le grand amusement est de mordre les pattes des appelants. Joignez à ces différentes espèces, les plus communément chassées sur les côtes, le *vanneau* et la *bécassine*, la *sourde* ou *bécasson*, et à part les surprises, vous aurez là, à peu près tout ce que vous avez chance de rencontrer au bout de votre fusil.

La bécassine nous conduit tout naturellement au marais.

CHASSE AU MARAIS (1).

Je n'entends parler ici que de la chasse aux marais qui avoisinent les côtes. Les grands étangs de Sologne, perdus dans les immenses champs de bruyères de cette contrée idéale de chasse, offrent des avantages que n'ont pas les nôtres. On y peut chasser, à pied, en bottes, dans les roseaux, et le gibier y est très abondant. Sur ces étangs, on peut même, l'automne, en se promenant en bateau parmi les ajoncs, qu'un homme frappe à coup de gaule, tirer des canards au « cul levé ».

Les marais de Varaville et de Troarn, de même que ceux de Colleville, entre Lion et Luc-sur-Mer, sont de grands herbages humides où l'on trouve, presque en permanence, de la bécassine. Les marais de Varaville s'étendent le long de la Dives jusqu'à Troarn et Robehomme. Les herbagers y font un véritable commerce de gibier. Ils négligent en général la bécassine pour le canard et la sarcelle, qu'ils chassent, eux aussi, au gabion.

Mais ici les mares ne sont pas naturelles. On n'y peut guère chasser la nuit qu'à partir de novembre. Quelques jours avant la Toussaint on « berlingue », c'est-à-dire qu'à l'aide d'une pompe on amène sur les herbes, en face de la hutte, l'eau d'un fossé avoisinant alimenté par la Dives. Ce n'est pas un petit travail ; mais l'herbe une fois inondée garde l'eau et attire alors des oiseaux qui ne se poseraient pas dans les mares de Sallenelles. Les oies, les cygnes, les vanneaux tombent très facilement dans les marais et bien rarement à l'embouchure de l'Orne.

Il y a dans les marais de Varaville une douzaine de gabions qui fournissent presque tous les marchands de gibier de Caen. Sa nuit faite, l'herbager s'en va au petit matin, son panier plein au bras, au bas Cabourg où le gibier est acheté — toujours au même prix — par des individus qui le revendent à Caen. Un col vert se vend 2 francs, 1 fr. 50 une paire de sarcelles.

La petite bécassine qu'on rencontre là, le long des fossés, dans les hautes herbes, aux places humides, est amusante à tirer. Dès qu'elle part, il faut lâcher le coup de fusil, avant les crochets. Je ne suis pas d'avis de tirer après. Cela dépend un peu de la distance à laquelle elle se lève. Par le vent elle tient très peu. Il faut un bon chien pour la débusquer quand il lui plaît de tenir. Les « cockers » sont excellents pour ce genre de chasse, les épagneuls, les Pont-Audemer. Le chien quête dans les joncs, les roseaux, les touffes ; aux endroits où se trouvent de petites flaques d'eau, vous êtes à peu près sûr de rencontrer la bécassine. Il faut être botté, de bottes

(1) Voyez aussi le chapitre *La chasse sur l'eau en arlequin*, par M. Charles Fricaud.

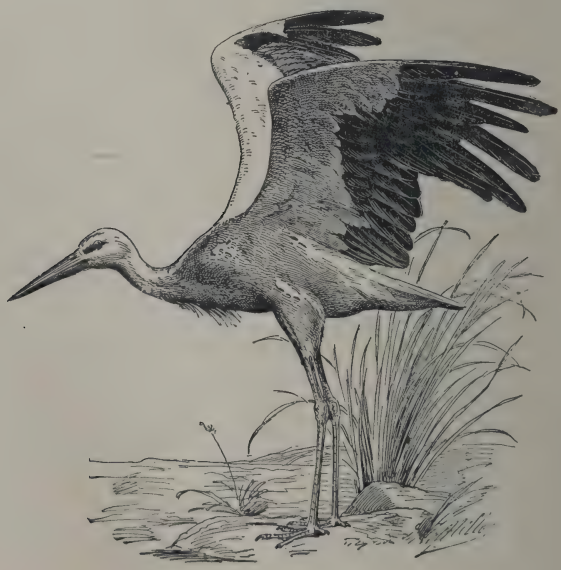
imperméables autant que possible. Comme plomb, du 8, qui garnit bien. Ayez du 6 et du 4. Il peut très bien vous partir un lièvre ou des perdreaux.

Tous les marais ne sont pas aussi agréables à battre. Dans les marais de Carentan il faut presque toujours se faire accompagner d'un homme portant une planche qui vous permette de franchir les nombreux fossés dont ils sont sillonnés. La chasse devient une fatigue à ce jeu.

Il faudrait beaucoup plus de place qu'il ne m'en est accordé dans cet ouvrage pour vous parler en détail de la chasse au marais dans les terres. Mais je n'avais à vous signaler que cette chasse aux abords des côtes normandes, chasse ignorée de bien des Parisiens qui viennent en villégiature entre Trouville et Saint-Aubin-sur-Mer.

Je pense avoir donné une idée des nombreuses ressources qu'offre la chasse sur les côtes. Aujourd'hui que les environs de Paris affermés, bois et plaines, ne sont plus, de par l'élevage obligé, que de grandes basses-cours où l'on assassine le gibier, qui vient lui-même se livrer au bourreau, il était bon de signaler une chasse pleine de nouveauté et d'imprévu, ou c'est la vraie bataille avec un gibier qui se défend, demeuré sauvage, et ne connaîtra jamais la banderole ni le rabatteur !

Michel-Carré.



Cigogne.

LA BÉCASSINE

La chasse à la *bécassine*, comme toutes les chasses aux oiseaux de passage, est une source de plaisir très grande, parce qu'elle fait diversion à la chasse journalière au gibier indigène de plaine, parce qu'étant de courte durée on s'y livre avec ardeur, non toujours avec succès, enfin parce que l'oiseau qui en fait l'objet est peu facile à approcher et surtout très difficile à tirer. Cette dernière condition fait que cette chasse est l'apanage des bons tireurs et que, quelque petit que soit le nombre des victimes qu'on a pu faire dans une journée, le résultat, en raison de la difficulté vaincue, est honorable et satisfait l'amour-propre.

Bécassine.

Description. Habitudes. — La bécassine, qui vient des régions septentrionales, arrive dans nos pays au commencement du mois d'octobre. Elle a voyagé par bandes assez nombreuses qui s'abattent subitement dans la région sur laquelle elles ont jeté leur dévolu. Elle nous quitte aux premiers froids un peu rigoureux pour aller passer son hiver dans les climats plus doux, puis elle nous revient au printemps, pour se rendre dans le nord, où elle reste l'été.

C'est un petit oiseau un peu moins gros que la caille, qui ressemble beaucoup à sa congénère la bécasse, dont elle semble un diminutif, bien qu'elle soit un peu plus élancée dans son aspect général. Son plumage est en outre moins roux, le gris et le noir y remplaçant le brun. Sans cela, même long bec, même tête carrée, mêmes longs pieds. Mais elle diffère totalement de sa grande sœur quant à ses mœurs, ses habitudes et les lieux qu'elle aime à fréquenter. On ne la rencontre, en effet, jamais dans les bois, sinon exceptionnellement dans de jeunes tailles marécageuses très claires, peuplées d'aunes et de bouleaux, avec des champs de joncs et de mousses en couverture du sol. Il lui faut de grands espaces découverts, où elle puisse veiller au loin et ne pas se laisser surprendre. Toutefois, comme la bécasse, elle adopte des endroits de préférence à d'autres et où on est sûr de la rencontrer à chaque passage. Les grandes prairies humides, marécageuses même, où l'eau séjourne par petites flaques presque toute l'année, les queues et bords d'étangs qui servent de pacages aux bestiaux, dans les déjections desquels elle aime à véroter, sont ses remises de prédilection. Elle s'y nourrit de vers, d'insectes et de plantes aquatiques, piquant la terre avec son long bec pour les recueillir. On trouve les bécassines fréquemment seules, mais plus souvent par deux ou trois. Par les temps pluvieux même elles se rassemblent en plus grand nombre ; elles sont

alors plus difficiles à approcher et partent toutes à la fois ; on réussit dans ce cas rarement à les tirer. Il est rare que les bécassines nichent dans nos pays ; quelques-unes pourtant y demeurent pendant la belle saison et font alors en juin leur nid, qu'elles disposent à terre, soit dans de grosses mottes de joncs ou de roseaux, soit sous quelque racine de saule ou d'aune. Leur ponte est de quatre œufs oblongs, d'un blanc plus ou moins pur et marqués de taches rousses. Les petits à peine éclos quittent le nid et suivent leur mère, qui ne les abandonne que quand leur bec est assez dur pour pouvoir piquer la terre et assurer leur existence.

Chasse. — La seule chasse vraiment intéressante à faire à la bécassine est la chasse au chien d'arrêt. Elle se pratique à l'automne et au printemps dans les mêmes conditions. Pour cela, il faut avoir, comme pour la bécasse, un chien très sage, de bon nez et très vigoureux ; il lui est nécessaire d'éventer de loin en terrain découvert, de rester près de son maître pour ne pas faire partir le farouche oiseau de trop loin et de bien résister au froid et à l'eau. Les setters répondent assez bien à ces conditions ; mais je leur préfère encore les griffons, qui sont plus lents, plus durs à la fatigue et à l'humidité.

C'est par les temps clairs, en l'absence de grands vents, que cette chasse sera la plus fructueuse, parce que les bécassines tiennent bien mieux au grand soleil que sous un ciel couvert et sombre. Comme la bécasse, la bécassine vole contre le vent. Nombre de chasseurs et d'auteurs sont d'avis qu'il faut, à cause de cela, la chasser en se plaçant de manière à avoir le vent dans le dos, afin, disent-ils, que quand la bécassine s'envole elle revienne sur le chasseur, qui la tirera plus facilement. A mon humble avis, cette théorie ne saurait être adoptée, et en voici la raison : d'abord et avant tout je trouve qu'un des plus grands plaisirs de la chasse à tir réside dans la vue du travail du chien qui, par ses attitudes, sa quête, ses arrêts, vous associe à ses émotions eu égard à la découverte du gibier. Or, chasser à mauvais vent, c'est se priver de cette jouissance. En outre, la bécassine est un oiseau très farouche et très défiant : huit fois sur dix, en marchant le dos au vent, vous l'aurez fait partir bien avant que vous soyez arrivé à portée. Alors même qu'elle reviendra sur le vent de votre côté, comme elle s'élève rapidement très haut, elle vous passera dans de mauvaises conditions, puisque vous l'aurez montant et venant à vous, ce qui est un tir difficile, surtout si quelque crochet dans son vol vient encore aggraver la situation.

Il faut songer ensuite que dans cette chasse on n'a pas toujours toutes les facilités de tirer qu'on peut avoir dans d'autres. Pour bien tirer le coup du roi (1), dont nous venons de parler, il faut être bien d'aplomb, ce qui pourra présenter certaines difficultés, par suite des inégalités du sol, des grosses mottes de joncs ou d'herbes qu'on rencontre dans les marais, ou des petites éminences formant îlots au milieu de flaques d'eau plus ou moins profondes. Quoi qu'il en soit, je crois qu'on doit chasser la bécassine à bon vent, comme tous les autres gibiers de plaine. Elle tient d'ailleurs souvent très bien l'arrêt et, avec un bon chien, on pourra l'approcher assez près pour la tirer, alors même qu'elle partira en avant pour piquer dans le vent. Le tir en sera alors bien plus facile.

Donc, muni d'un fusil dont le calibre et surtout le poids seront bien appropriés à la force du chasseur, un fusil, en un mot, permettant de tirer vivement

(1) Voyez le chapitre *Le Tir de Chasse*, par le comte Justinien Clary.

et légèrement, de cartouches chargées de plomb nos 8 et 9, avec modérément de poudre, équipé de façon à ne craindre ni eau ni vase et accompagné d'un bon chien, on se mettra en campagne pour battre d'abord les endroits des marais où on a l'habitude de rencontrer des bécassines. Les piqûres qu'on aperçoit sur la vase au bord des petites mares, avec de larges fientes liquides auprès, indiqueront leur présence. On suivra aussi les petits filets d'eau qui sillonnent les prairies dont l'herbe est assez haute pour servir de remise. On visitera encore les labours en terres marécageuses, où l'eau séjourne dans les sillons. Si les premières gelées ont fait leur apparition, il faudra parcourir avec soin les endroits où, grâce à l'abri des grosses touffes d'herbe, l'eau n'est pas gelée. Enfin, si le froid est tout à fait venu, on pourra en trouver encore quelques-unes, celles qui doivent hiverner, près des fontaines qui ne gèlent pas.

Le chien doit être tenu très près. On lui fera battre les joncs, les roseaux et les grandes herbes en marchant tout doucement, tournant, revenant au besoin en arrière, mais reprenant toujours la marche à bon vent pour faciliter la quête. Il faudra toujours être sur le « qui-vive » et prêt à tirer, car au moment où on s'y attend le moins une bécassine pourra partir en arrière alors qu'on est en train d'en tirer une autre en avant. A l'arrêt, le chien paraît parfois moins ferme que pour toute autre espèce de gibier; sa queue bat légèrement et lentement à droite et à gauche : c'est que la bécassine, si elle tient d'abord assez bien l'arrêt, ne tarde pas à couler dans les joncs; de là l'hésitation du brave compagnon sur la direction qu'elle a prise. Il sait qu'elle est là, qu'elle fuit, mais où? Alors il suit, le nez à terre, plein de prudence, tout en s'animant à la poursuite; mais celle-ci n'est pas longue; la bécassine ne piète pas longtemps : arrêtée une seconde fois, un instant, elle se lève. Vive émotion! Elle a jeté, en s'envolant, son cri d'effroi caractéristique, et la voilà déjà hors de portée, grâce à son vol rapide. D'abord elle a fui en ligne droite, comme pour s'éloigner au plus vite, semblant penser, dans son instinct très fin, que ces premières secondes lui sont moins dangereuses, parce que son ennemi, surpris, n'est pas encore prêt. Puis, tout à coup, comme si elle pensait que le moment du danger est venu, elle fait, coup sur coup, deux ou trois crochets irréguliers, vivement, dans plusieurs plans, manœuvre susceptible de dérouter même les meilleurs tireurs, et tout en continuant à s'éloigner; enfin, se croyant sans doute en dehors de la zone dangereuse, elle file de nouveau en ligne droite en montant rapidement dans les airs.

On a beaucoup discuté et on discute encore sur la question du tir de la bécassine au moment où elle s'envole. Les uns prétendent qu'il faut lui laisser faire son premier vol rectiligne en avant, ainsi que ses crochets avant de la tirer, ce qui permet de bien épauler et de la tirer posément. Les autres, et je suis du nombre, la tirent au cul levé, à peine au-dessus du couvert d'où elle sort, au premier moment où elle paraît et avant qu'elle n'ait fait ses crochets. Pour cela, il faut toujours être prêt et épauler vivement en tirant un peu haut, jetant pour ainsi dire son coup de fusil sans viser. Ce tir a le double avantage de pouvoir bien plus souvent être pratiqué à bonne portée et de permettre de doubler la bécassine après qu'elle aura exécuté ses crochets si elle n'est pas tombée au premier coup. Comme la moindre blessure suffit pour l'arrêter, le second coup, même tiré de loin, aura encore des chances d'être couronné de succès. Il arrive même, si on a l'habitude de tirer vite, au « coup d'épaule », qu'on a le temps d'envoyer son second coup avant que l'oiseau n'ait commencé ses crochets si déconcertants.

Si on la manque, la bécassine semble en s'élevant très haut vouloir

prendre un grand parti, aller au loin, quitter la région, se perdre dans les nuages même. Il n'en est rien le plus souvent et la rusée commère ne simule ce voyage au long cours que pour tromper son adversaire qui est là, en bas, en train de maudire sa maladresse, les yeux au ciel, cherchant à la suivre, mais la perdant de vue bientôt dans la nue. Après avoir erré quelque temps, en effet, sans direction définie, invisible désormais à l'œil, elle revient sournoisement se remettre tranquillement à l'endroit même d'où elle s'était levée ou tout au moins à proximité. Si on a un peu de patience et d'attention, on a donc de grandes chances de la retrouver.

Les bécassines, quand elles se lèvent par deux ou par trois, ne s'envolent jamais en même temps. Elles semblent avoir l'instinct du danger d'une envolée régulière et en commun ; c'est ainsi que l'une d'elles rasera le sol alors que sa compagne s'élèvera de suite. Souvent leurs directions de départ sont tout à fait différentes, quitte à se retrouver peu après bien haut dans l'air.

Il arrive dans cette chasse que durant les premières journées de chaleur du mois de mars, alors qu'à la suite d'un dégel on chasse dans des terrains tourbeux que chauffe un beau soleil, il arrive, dis-je, que les chiens fatigués perdent leur finesse de nez au contact des miasmes qui s'échappent de la vase et de la boue. Il faut alors les laisser se reposer un instant et se bien sécher avant de reprendre la marche.

Quand les bécassines sont remises en bandes, comme cela a lieu au moment de leur arrivée au printemps, elles sont fort difficiles à approcher et se lèvent toutes ensemble. Il faut, si on veut les tirer, les chasser de grand matin, après avoir fait reconnaître la veille les marais et les prés où elles se sont abattues pour y passer la nuit. On les y trouvera le matin et on pourra en tuer quelqu'une au « cul levé ».

On chasse encore la bécassine à l'appeau. On se sert pour cela d'un dé à coudre dans lequel on souffle d'une certaine façon, de manière à imiter le cri de la femelle au moment des amours ; les mâles viennent alors assez près pour se faire tirer.

Dans certains pays, là où des marais de grande étendue attirent des vols importants de bécassines, les paysans se servent pour les prendre d'un filet qui a une certaine analogie avec le traîneau et qu'un seul homme peut manœuvrer au moyen de deux grandes perches le présentant au-dessus des roseaux et des herbes qu'ils battent et d'où les bécassines s'envolent pour venir s'embarrasser le bec et la tête dans les mailles du filet.

Rien n'est plus incertain que la chasse de la bécassine, parce que cet oiseau est très nomade et qu'il craint aussi bien les chaleurs excessives que les froids tant soit peu vigoureux. Certain jour on aura signalé un passage important dans le marais ; on s'y rend de bonne heure le lendemain matin et on n'y trouve plus rien : une saute de vent a suffi pour les faire disparaître, les poussant soit vers le nord, soit vers le midi, suivant que la chaleur ou le froid sont survenus. D'ailleurs ces aléas et les insuccès qu'ils entraînent, comme aussi la difficulté du tir, ajoutent encore à l'attrait profond qu'a cette chasse pour un vrai chasseur.

La bécassine est un excellent manger, surtout à l'automne, durant le mois de novembre. Comme la bécasse, on la mange non vidée.

Tout ce qui vient d'être dit pour la bécassine proprement dite, la *commune*, s'applique à deux autres espèces de bécassines que nous rencontrons encore en France, mais en moins grand nombre : je veux parler de la *double* bécassine et de la petite bécassine ou *sourde*.

La première, la *double* est plus grosse que la commune, et n'en diffère que, par son plumage qui est plus brun et son bec qui est un peu moins long et moins gros. Elle préfère aussi les sources et les ruisseaux aux eaux claires. Son vol est plus lourd, elle part avec peine sans pousser de cri et ne fait pas de crochets. Aussi est-elle bien plus facile à tuer. Elle est d'ailleurs plus rare.

La *sourde* est à peu près de la grosseur d'une bonne alouette : on l'appelle encore *bécot* et *jacquet*. Elle a sur le dos, comme ses congénères, le plumage strié par des bandes jaunes qui vont de la tête à la queue, mais chez elle cette particularité est plus prononcée et les bandes sont plus vives de ton. Cette bécassine tient tellement à l'arrêt du chien, blottie qu'elle est dans les herbes et semblant ne pas entendre le bruit qui se fait autour d'elle, que souvent il faut pour ainsi dire marcher sur elle pour la faire partir. Elle est facile à tirer du reste, à cause de son vol régulier et peu rapide et va se remettre à très peu de distance, où on la relève aisément. On peut ainsi, sans faire beaucoup de chemin, la relever deux fois, mais à la troisième elle prend un grand parti et on ne la revoit plus. La chasse de cette petite bécassine est précieuse pour affermir un jeune chien à l'arrêt, en lui tirant sous son nez l'oiseau tapi dans le couvert.

La sourde est plus délicate comme manger que les deux premières. Un assez grand nombre de ces petites bécassines passent l'hiver dans nos climats Elles habitent les grandes herbes sur les bords des ruisseaux et des fontaines, où elles sont plus faciles à tirer qu'au marais.

Le *bécasseau* est un oiseau de l'ordre des échassiers, offrant une certaine ressemblance avec la bécasse et la bécassine ; il se distingue par les caractères suivants : bec long, grêle, flexible, presque rond, sillonné dans la plus grande partie de son étendue, droit ou un peu arqué, comprimé à sa base et dilaté à la pointe ; narines linéaires, s'ouvrant dans un sillon ; ailes suraiguës, atteignant l'extrémité de la queue, qui est doublement fourchue ou légèrement arrondie ; tarses grêles, peu allongés ; doigts libres ; pouce touchant à peine la terre par son extrémité.

C'est un oiseau de rivage habitant les bords de la mer ou ceux des fleuves, des rivières, des étangs. Il se nourrit d'insectes à élytres, de larves, de vers mous, de petits mollusques.

Le bécasseau est toujours en mouvement. Certaines espèces qui fréquentent les bords de la mer émigrent le long des rives ; celles des marais suivent le cours des fleuves, des rivières. A l'époque de la ponte, plusieurs couples se réunissent pour élever leur couvée.

Le plumage du bécasseau varie beaucoup suivant l'âge et la saison. Pendant l'hiver il passe généralement du blanc au roux et du cendré au noir. Les jeunes avant leur mue diffèrent beaucoup des adultes. Les femelles ne se distinguent des mâles que par une taille un peu plus forte.

Les espèces qui appartiennent à l'Europe sont assez nombreuses ; nous ne citerons que le bécasseau *maubèche* ou *canut*, qui fréquente tour à tour les marais d'eau douce et les rivages de la mer ; son plumage d'hiver et de première année est, en dessus, d'une teinte gris cendré, blanc en dessous, mais avec les côtés et le devant du cou semés de petites bandes brunes ou noirâtres. Dans la livrée d'été, tout le fond du plumage est d'un roux ferrugineux ; le dos, les scapulaires et le croupion sont variés de grandes taches noires et rousses.

La chair du bécasseau est assez délicate, mais a un goût de musc très prononcé. Le bécasseau est très difficile à approcher, passant d'une rive à l'autre

si on le fait partir. Quelquefois, quand il est blessé, il plonge dans l'eau, et va se cacher au milieu des fourrés de plantes aquatiques qui bordent les rivages.

Le bécasseau dit *combattant* n'est représenté en Europe que par une seule espèce. Il doit son nom à son instinct batailleur, qui dure pendant la saison des amours ; les femelles prennent part à ces combats. Ordinairement cet oiseau est fort timide. Les parents veillent avec la plus grande sollicitude à l'éducation de leur progéniture.

LEDDET,
Inspecteur des Eaux et Forêts.

Héron cendré.

XII

LE MENU GIBIER

L'ALOUETTE

L'*alouette* est un charmant petit oiseau dont le poète a dit :

La gentille alouette, avec son tire-lire,
Tire l'ire à l'iré, et tire lirant, tire
Vers la voûte du ciel ; puis son vol vers ce lieu
Vire et désire dire : Adieu dieu, adieu dieu.

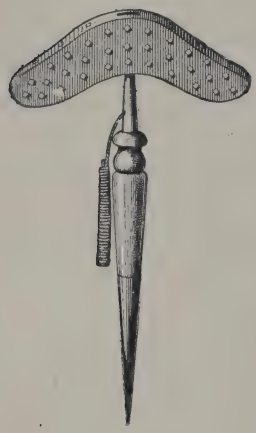
Alouette.

L'ALOUETTE peuple nos champs pendant la belle saison ; elle nous égaye de ses chants. Un grand nombre de chasseurs dédaignent ce petit oiseau, qui constitue cependant un gibier des plus délicats. Chacun sait que nous possédons en France plusieurs variétés d'alouettes, qui sont généralement confondues, malgré leur différence de taille et de plumage. Nous ne nous occuperons ici que de la variété la plus répandue : l'alouette des champs.

Le mâle possède un plumage foncé et un collier noir ; c'est lui qui, du matin au soir, fait entendre ses joyeuses mélodies en planant et en s'élevant vers le ciel. La femelle est uniformément grise ; elle excelle à cacher son nid, dans lequel elle pond de six à huit œufs qui éclosent au bout de quinze jours. Les petits se développent très rapidement et se nourrissent de vermisseaux, de chenilles, de graines et de brins d'herbe.

S'il fait chaud, l'alouette circule peu ; elle reste en place, étalée paresseusement en plein soleil ; si la température est fraîche, elle voltige au contraire sans cesse, semblant chercher à se réchauffer par le mouvement.

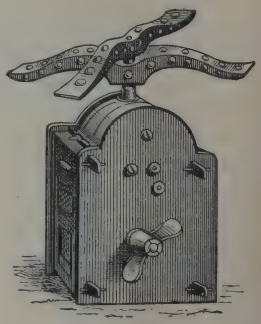
Chasse. — La chasse à l'alouette se pratique de diverses manières. On peut tirer ce gibier au *cul levé*, c'est-à-dire au moment où l'oiseau, quittant le sol, s'élance brusquement dans les airs et prend son vol. Ce tir ne laisse pas que de présenter de réelles difficultés. En effet, l'alouette, en s'envolant, rase tout d'abord le terrain où elle s'était remisée ; elle fait crochets sur crochets et ne vole franchement que très loin et hors de portée du fusil. Ce tir est, par contre, une excellente étude pour le jeune chasseur qui, s'il parvient à tirer passablement au cul levé, trouvera d'autant plus facile le tir de la caille et de la perdrix.



Miroir ordinaire.

Mais, s'il est une chasse amusante au monde, c'est celle de l'alouette au moyen d'un miroir. Dès que les premières gelées blanches d'octobre commencent à paraître, c'est le moment de recourir à cet engin qui attire les alouettes et les fascine.

Il existe deux types de miroirs, l'un que l'on manœuvre à la main, l'autre qu'un mécanisme d'horlogerie fait mouvoir soit en lui imprimant un mouvement continu de rotation, soit en transformant cette rotation en mouvement alternatif de va-et-vient. Bien que ce dernier modèle se rapproche beaucoup, par son fonctionnement, de celui du miroir mû à la main, nous n'hésitons pas à donner toute la préférence à celui-ci. En effet, le miroir mécanique se meut d'autant plus régulièrement et avec une vitesse toujours égale qu'il se trouve actionné par un mécanisme. Cette régularité invariable est très nuisible en l'espèce : il faut que le miroir jette des éclats d'intensités différentes pour attirer et captiver l'oiseau que l'on se propose de tirer.



Miroir mécanique.

Le miroir proprement dit se compose d'une certaine quantité de petits fragments de glace collés sur un morceau de bois ayant la forme d'un croissant dont les cornes sont tournées vers le bas. Ce bois pivote sur un piquet enfoncé en terre et, dans le miroir à la main, on lui donne un mouvement alternatif de va-et-vient à l'aide d'une longue ficelle.

Les alouettes aperçoivent le miroir de fort loin ; elles viennent à tire-d'aile se *mirer* sur ces facettes brillantes qui réfléchissent les rayons du soleil. Elles planent au-dessus et paraissent tellement absorbées dans leur contemplation que les coups de fusil ne les effrayent pour ainsi dire pas.

Lorsque le chasseur veut tirer des alouettes au miroir, il doit tout d'abord

s'enquérir d'un emplacement propice. Il faut que l'endroit choisi permette aux oiseaux voletant de-ci de-là aux rayons du soleil levant de voir le miroir de loin. Il est en outre préférable que le chasseur se place dans un bas-fond, à 15 mètres au plus du miroir, afin de dissimuler autant que possible sa présence. A peine le miroir est-il en mouvement qu'apparaît au loin un petit point noir allant toujours grandissant et se rapprochant. C'est une alouette que la curiosité attire. D'autres ne tardent pas à suivre son exemple, et bientôt au-dessus du miroir tentateur planent, abandonnant toute prudence, plusieurs de ces oiseaux.

L'heureux Nemrod peut tirer sans crainte et abattre successivement deux ou trois alouettes; les autres demeurent sourdes aux détonations du fusil. Il est bon alors, en interrompant le mouvement du miroir, d'envoyer l'aide qui toujours accompagne le chasseur et fait fonctionner l'engin, ramasser les victimes. De six heures et demie du matin à dix heures, on peut, sans changer de place, tuer autant d'alouettes qu'il en vient se mirer. Chose curieuse et amusante à constater, lorsqu'on manque un de ces oiseaux, au lieu de s'enfuir il fait un brusque crochet et revient inconsciemment s'offrir de nouveau en but au chasseur.

Disons encore que pour la chasse au miroir on emploie des cartouches à demi charge, c'est-à-dire contenant 2 grammes ou 2 grammes et demi de poudre noire ordinaire et 15 à 20 grammes de plomb n° 10 ou 11, du type de Paris.

Mais, lorsque la neige recouvre le sol de son blanc linceul, la chasse au miroir n'est plus possible. On a alors recours à d'autres moyens plus meurtriers et plus lucratifs aussi. C'est le moment où les alouettes réunies en bandes immenses se préparent à émigrer.

Un peu avant la tombée du jour, sur le sol neigeux, on tend, solidement attachée à ses deux extrémités, une cordelette de 100 ou 200 mètres de longueur. Tous les 20 ou 30 centimètres on y fixe un collet fait d'un crin de cheval, en ayant soin que le nœud coulant effleure la surface de la neige. A l'endroit de chaque collet, on sème alors quelques grains de chènevis et l'on recommence à assujettir, à 1 mètre environ de la première, une seconde corde, munie de ses collets, que l'on amorce de même. On procède ainsi de nouveau pour une troisième et une quatrième corde.

Il ne reste plus alors qu'à attendre les événements. Les bandes d'alouettes affamées et qui vont émigrer aperçoivent dans leur vol la manne qu'une main scélérate a semée sur la neige. Elles n'hésitent pas longtemps et, après une ou deux randonnées elles s'abattent toutes pour profiter de la provende inespérée qui s'offre à elles. Mal leur en prend, car le nœud coulant les guette et ne les lâche plus. Elles s'y accrochent par les pattes ou par le cou et, pantelantes, gisent sur le sol, en dépit des efforts désespérés qu'elles font pour recouvrer la liberté. Vains espoirs : elles ne tardent pas à devenir la proie du chasseur, qui n'a plus, en quelque sorte, qu'à les cueillir et à tordre le cou à celles qui ne sont pas étranglées et mortes.

Enfin, on emploie quelquefois un troisième mode de chasse à l'alouette qui ressemble bien plus à un acte de braconnage qu'à une chasse proprement dite. Nous voulons parler de l'usage que font certains chasseurs, pendant la nuit, d'un immense filet assez semblable à celui en honneur chez les braconniers, le *drap des morts* ou *drap de mort*.

Lorsque la lune n'éclaire que faiblement la terre, quatre, six ou huit hommes s'emparent d'un filet dont les dimensions atteignent souvent 60 à 80 mètres de longueur sur 40 à 50 de large. Soutenant à fleur du sol leur

engin, ils déambulent à travers champs, laissant retomber le filet dès qu'ils perçoivent le cri d'effroi que pousse une alouette au frottement du *drap des morts* sur le chaume. Munis de lanternes sourdes, ces pseudo-chasseurs ont tôt fait de trouver leurs proies. Il va sans dire que si d'infortunés perdreaux se trouvent par hasard pris sous le filet, ils ne doivent pas compter sur la pitié de leurs bourreaux. Cette chasse ou ce braconnage se fait à partir d'octobre jusqu'en janvier.

LA GRIVE

La famille des grives renferme un grand nombre d'espèces, mais dans nos contrées nous n'en connaissons guère que quatre : la *grive viscivore*, *grande grive* ou *draine*, qui habite toute l'Europe et vit de préférence dans les grandes forêts de pins et de sapins; la *grive musisicienne*, *grive commune* ou *grive des vignes*, dont l'habitat parmi nous est à peu près stable. La *grive litorne*, qui, abandonnant les grandes forêts de bouleaux des régions septentrionales, nous arrive au commencement de l'hiver, par grandes bandes. La *grive rouge* ou *mauvis*, qui habite de préférence le nord de l'Europe; elle fait son apparition dans nos contrées en même temps que le litorne.

La grive chanteuse abonde surtout au moment de la vendange, lorsque les raisins sont mûrs, ainsi que les baies d'aubépines, d'aliziers, de genévriers. Nombre des oiseaux de cette variété passent l'hiver au milieu de nous et font leurs nids au printemps. Les autres séjournent jusqu'aux premiers froids dans les taillis, les haies et les vignes, où on peut les tirer posés ou au vol ; ils s'envolent d'autant plus difficilement des vignes qu'ils mangent avidement le raisin et se grisent honteusement. Est-ce à cette raison qu'on doit de pouvoir les approcher plus facilement que les autres variétés, cela est d'autant plus probable que la grive des vignes est presque constamment dans un état d'ébriété prononcé, à rendre jaloux les ivrognes les plus invétérés.

La draine, la litorne et le mauvis sont, au contraire, des plus sauvages. Il est extrêmement difficile de les approcher. Elles voient, en effet, très bien, et ont l'ouïe si fine que le moindre bruit leur donne l'éveil. Ajoutons qu'elles possèdent en outre la prudence, la hardiesse et la méfiance tout à la fois ; la ruse est leur moindre défaut. Constamment perchées sur le faîte d'un arbre élevé, elles veillent et guettent la venue de l'homme, l'ennemi né de tous les êtres vivants libres. Leur cri singulier, que l'on pourrait comparer au bruit sec d'une castagnette, prévient animaux et oiseaux de son approche. Ceux-ci ne s'y trompent pas et tous déguerpissent au plus vite.

Il faut donc au chasseur d'autres moyens lui permettant de capturer, de tuer et de manger ce succulent oiseau. Il y est facilement parvenu, cela va sans dire, car de tout temps on a chassé la grive en procédant comme on le fait encore aujourd'hui, en amorçant des pièges, des trappes, des rejets avec les baies et les fruits qu'elle recherche de préférence. Tous les Européens chassent cet oiseau, à la chair si délicate.

Il existe dans le Midi un mode de chasse très original. L'amateur de grives installe ce qu'il nomme un *poste;* c'est une station, un lieu de chasse à demeure. Le poste est constitué par une hutte de feuillage placée au beau milieu d'un bois taillis sur la partie culminante d'un coteau, près d'un arbre très élevé au sommet duquel on attache solidement, bien en vue et à proximité du chasseur, une grande branche de bois mort.

Dans la hutte, le chasseur se tient coi, se bornant à porter de temps en temps aux lèvres un appeau, sorte de sifflet que dans le Midi on appelle *chilet* et qui imite le chant de la grive. Quelquefois aussi le chasseur a dans des cages placées au dehors de l'abri de feuillage, des grives captives qui, traîtresses envers leurs compagnes voyageuses, les sollicitent d'approcher. Celles-ci, répondant à l'appel, arrivent à tire-d'aile et se perchent de préférence sur la branche morte. Elles tombent ainsi d'autant plus facilement sous les coups du chasseur que ce dernier peut les viser tout à son aise et les tirer à bonne portée.

Chilet.

A l'autre extrémité de la France, dans les Ardennes notamment, la capture des grives se fait différemment. On emploie des *tenderies* qui, on le verra plus loin, peuvent s'installer dans tous les endroits boisés fréquentés par la draine, la litorne et le mauvis, au commencement de l'hiver, dès que les premiers frimas ont fait leur apparition, et avec eux, ces grives essentiellement voyageuses.

Lorsque les baies du sorbier, du genévrier ou les faînes du hêtre sont mûres, le *tendeur* en fait une ample provision, car elles jouent un rôle important dans l'installation et l'apprêt de la *tenderie*. A hauteur de la tête d'un homme de taille moyenne, on implante horizontalement dans les troncs d'arbres, après y avoir pratiqué un trou, une branche de coudrier de 0m,20 à 0m,25 de longueur environ et que l'on dépouille entièrement de ses feuilles; cette branche a la grosseur du doigt. Au moyen d'un couteau pointu ou d'une vrille, on la perce d'outre en outre en deux points assez rapprochés pour pouvoir faire pénétrer dans ces fentes les extrémités d'un brin d'osier que l'on plie en demi-cercle. On a ainsi une sorte d'*arceau* de 8 centimètres de large sur 10 de hauteur. On multiplie autant qu'on le veut le nombre des branches implantées dans les troncs et munies de leurs arceaux.

Grive prise au piège.

A la partie supérieure de chacun de ces arceaux, on suspend, au moyen de fil, une grappe de baies de sorbier, de genévrier ou de faine de hêtre; puis, en avant et en arrière de ces baies et à leur hauteur, on laisse pendre le nœud coulant d'un collet en crin de cheval. Quand tous les arceaux de la tenderie sont ainsi garnis, on se retire. Le lendemain matin il ne reste plus qu'à faire la cueillette des grives prises par le cou et suspendues, étranglées, aux collets. La moisson terminée, on recommence à amorcer les arceaux et à disposer de nouveaux collets. Ce mode de chasse est des plus fructueux, surtout quand le

passage est abondant. Une *tenderie* demeure du reste en place jusqu'à la fin de janvier ou la mi-février.

LE MERLE

A défaut de grives, on se contente de merles, dit un vieux proverbe français qui classe les deux oiseaux à leur place dans la hiérarchie culinaire. De fait, la chair du merle est souvent peu délicate ; cependant, lorsque l'oiseau a vécu en Corse, elle est fort appréciée des gourmets, à cause du parfum qu'elle a pris des baies de laurier qui ont constitué en grande partie sa nourriture.

Dans notre pays, on compte plusieurs espèces de merles. Chez la plus belle, le mâle possède une livrée d'un noir brillant, que rehausse le jaune du bec et de l'entourage des yeux. Plus modeste, la femelle porte la livrée grise.

Merle.

Bien qu'en théorie il appartienne à la grande famille des migrateurs, le merle ne quitte guère nos bois pendant la mauvaise saison. Les sapins, pins, épicéas, tuyas, etc., en un mot tous les conifères, lui fournissent en abondance la nourriture dont il a besoin, en même temps qu'un abri contre les froids.

Le merle, dont le vol est beaucoup plus lourd et plus régulier que celui de la grive et qui a bien moins de méfiance que celle-ci, se laisse facilement approcher à portée de fusil. En outre, cet oiseau est tellement curieux qu'il se fait prendre aisément au piège que l'on vient à peine de tendre.

L'ORTOLAN

L'*ortolan* appartient au genre *bruant ;* la délicatesse de sa chair l'a depuis longtemps rendu justement célèbre. Son plumage est d'un brun olivâtre sur le dos, tandis que son ventre et son cou sont de couleur jaune. Oiseau très peu sédentaire, l'ortolan, bien que cantonné dans le sud de l'Europe, entreprend deux voyages pendant le cours de l'année. Au printemps, il se répand dans les contrées tempérées et y fait sa nichée. C'est ainsi qu'en France on le rencontre alors dans les départements méridionaux ; quelquefois il monte jusqu'en Bourgogne, où il trouve en abondance les pays vignobles qu'il affectionne surtout, faisant son nid dans les ceps de vigne.

A la fin du mois d'août, et au plus tard dans les premiers jours de septembre, l'ortolan, gras et dodu à point, regagne ses pénates. C'est alors qu'il devient l'objet de chasses assidues. On fait surtout usage pour sa chasse du grand filet dont nous avons déjà parlé, en traitant de la chasse à l'alouette. Les ortolans capturés à ce passage d'automne donnent lieu à un commerce très important, car à cette époque il est inutile de les engraisser, ces oiseaux ayant alors toutes les qualités requises par les fins gourmets.

Ceux que l'on a capturés au printemps sont soigneusement conservés en captivité et ils ne tardent pas à acquérir le degré d'embonpoint voulu. Il suffit, pour obtenir ce résultat, de les enfermer à l'étroit dans un endroit

obscur et de leur donner une abondante nourriture consistant en avoine et en millet ; au bout d'une semaine ou deux ils sont devenus luisants de graisse fine.

Nous devons, en terminant, ajouter à la liste de ce menu et succulent gibier, le *becfigue*, qu'en septembre on trouve fréquemment dans les regains ; c'est un petit oiseau, véritable boule de graisse et presque aussi délicat que l'ortolan lui-même. Le *pieds-noirs*, toujours perché sur l'extrémité des grandes graminées sauvages. Enfin, le *fourmilier* ou *torcol* qui, du haut des branches, exécute avec son cou mille contorsions singulières. On ne tire guère ces oiseaux au fusil, on les prend aux gluaux.

GIBIER DE HASARD

RAMIERS. — TOURTERELLES

Parmi ces oiseaux viennent en première ligne les *ramiers* et les *tourterelles*. Ce sont des gibiers délicats et toujours de beaux coups de fusil, par suite de la difficulté de leur approche. Le vol du ramier et de la tourterelle est élevé et soutenu, précipité et bruyant au départ. Les ramiers voyagent

Tourterelle.

Ramier.

par étapes, du nord au midi, en grandes masses. Malgré cela on les surprend difficilement ; ils ont, en effet, des sentinelles qui veillent à la sécurité de tous et préviennent leurs compagnons, qui s'envolent bien avant qu'on ait la chance de leur envoyer un coup de fusil à portée. Le mieux, pour réussir, est de les attendre à la tombée du jour, blotti près des massifs de sapins où ils viennent se poser pour passer la nuit.

Il arrive alors fréquemment que plusieurs victimes récompensent le chasseur de sa patiente et longue attente.

Les tourterelles apparaissent en avril et partent à la fin de l'été ; il en est de même des ramiers. Ces oiseaux sont trop connus de tous pour que nous nous attardions à les décrire.

PLUVIERS

Les *pluviers dorés* et les *pluviers cendrés* ou *gris*, qui font partie du genre *échassier*, sont des oiseaux essentiellement migrateurs. Ils arrivent chez nous en automne, au moment des pluies, d'où leur nom, de *pluvia* (pluie). Bien que considérés comme oiseaux de marais, on ne les rencontre pas moins, en rase campagne, sur le sommet des collines, à des distances considérables des marais, étangs ou rivières. Cela tient à ce que, volant en grandes compagnies, ils restent dans le même endroit tant qu'ils trouvent une nourriture abondante ; mais à mesure que les vivres s'épuisent ils se déplacent de proche en proche ; c'est pourquoi il n'en faut jamais remettre le pourchas au lendemain.

Pluvier.

En France, nous possédons quatre ou cinq espèces de pluviers. Le plus beau et le plus apprécié de ces gibiers, le *pluvier doré*, a un plumage noir fuligineux se rapprochant de celui du vanneau. Il est tacheté de jaune doré en dessus, blanc en dessous, avec des taches cendrées, brunes ou jaune d'or, ce qui donne à l'oiseau un aspect bien caractéristique. La seconde variété, dite *grand pluvier à collier*, *criard* ou *gravière*, a une taille un peu moindre que celle de l'espèce précédente. Viennent ensuite le *petit pluvier à collier* et le *pluvier à collier interrompu*. A quelque variété qu'ils appartiennent, ces gibiers constituent un remarquable coup de fusil.

On chasse le pluvier de différentes manières, au filet et au fusil. Lorsqu'on emploie le filet, on fait usage d'appelants (des vanneaux vivants, par exemple), de sifflets ou d'appeaux. Si l'on préfère la chasse au fusil, il faut une forte charge en poudre et en plomb n° 6 de Paris. Les pluviers s'écartant rarement les uns des autres, volent par bandes considérables, au point qu'on en voit cinq à six mille réunis ensemble ; ils offrent dès lors au chasseur une ressource d'autant plus séduisante, qu'en automne, la perdrix n'est plus guère abordable qu'au rabat.

OUTARDE BARBUE

L'*outarde barbue* ou *grande outarde* est un gibier noble entre tous, et par sa taille élevée, l'originalité de son plumage, la majesté de son allure et par la difficulté qu'il y a de l'approcher. Le mâle, dont la hauteur atteint souvent plus de $1^{m},10$, a la partie supérieure de la poitrine et des ailes de couleur gris cendré. Les plumes du dos sont jaune roux rayées de noir transversalement; le ventre est blanc jaunâtre. La barbe que cet oiseau possède est formée d'une trentaine de plumes ébarbées minces et longues. La femelle n'a pas de barbe et a une taille beaucoup plus petite.

Très rare en France, cet oiseau choisit toujours les grandes plaines ; il ne se trouve bien que là où il peut guetter et voir de loin l'approche de l'homme

Dans les contrées que l'outarde habite de préférence, l'Espagne, la Hongrie, les immenses steppes russes, elle est encore d'une extraordinaire défiance. Chercher, même chez nous, à la prendre au piège, au lacet, serait peine perdue. Elle sait échapper à ces embuches ; elle est tellement soupçonneuse qu'elle ne se laisse pas tromper facilement ; elle évente le chasseur même en costume de femme. Du plus loin qu'elle aperçoit un cavalier ou un piéton, elle fuit, courant rapidement d'abord ; puis, après deux ou trois bonds, elle prend son vol. Quand elle a ainsi atteint une certaine hauteur, elle glisse dans l'air avec une si grande vélocité, que pour pouvoir l'atteindre le chasseur doit être bien sûr de lui et de son fusil.

Il faut s'en remettre à un heureux hasard pour tirer cet oiseau à bonne portée et par surprise, mais c'est chose rare. Il se rencontre en nombre trop restreint, en France, pour qu'il soit possible de faire usage, ainsi que cela se pratique en Hongrie et en Russie, d'un engin de chasse appelé dans ces pays *char à outarde*. Cet engin est constitué par un chariot en tout semblable à ceux qu'emploient les paysans hongrois et les moujiks. Le char disparaît presque complètement sous une épaisse enveloppe de paille. Au centre du véhicule se tient le chasseur, dont la présence est dissimulée par les gerbes posées verticalement. Un paysan à pied conduit l'équipage tout en ayant soin de marcher du côté opposé à celui qu'occupent les outardes dans le steppe.

Outarde.

Allant de-ci, de-là, le chariot décrit lentement de longues randonnées tout en se rapprochant insensiblement du superbe gibier convoité. Dès que le chasseur juge que la distance le séparant des outardes est suffisamment courte, il vise, tire et abat un ou deux oiseaux, à moins que... ceux-ci, trop méfiants pour rester en place, ne s'éloignent au plus vite, devinant le piège qu'on leur tendait.

OUTARDE CANEPETIÈRE

L'*outarde canepetière*, appelée aussi *petite outarde* et *poule de Carthage*, a une aire de dispersion très étendue. En effet, on la rencontre depuis le sud de la Russie jusque dans l'Afrique septentrionale. La France, l'Italie, l'Espagne, la Hongrie, la Turquie, l'Algérie, la Tunisie sont les contrées qu'elle affectionne le plus. Elle se montre quelquefois en Hollande, en Belgique et même en Angleterre. La canepetière est de beaucoup plus petite que l'outarde barbue ; par contre, le plumage du mâle possède plus de brillant et de diversité de coloration. Cette outarde n'est pas non plus un gibier stable ; comme sa congénère barbue, elle a des instincts migrateurs prononcés. Là où la veille on ne rencontrait aucune canepetière on les aperçoit partout un beau matin. En

France, cet oiseau fait son apparition dans les premiers jours du printemps. Il vit alors en bandes de dix ou douze individus. Quelques semaines après leur venue, les canepetières se dispersent et s'accouplent pour pondre et élever leurs petits.

Bien que très méfiante et très craintive, la canepetière ne possède pas à un si haut degré que l'outarde barbue l'intuition du danger qu'elle peut courir. Elle ne reste pas toujours, comme le fait sa congénère, en rase campagne ; elle ne dédaigne pas les endroits montagneux et quelque peu couverts, et cela pour son malheur.

Canepetière.

Surprise ou poursuivie par le chasseur ou le chien, la canepetière ne songe pas à fuir le péril par une course rapide et à prendre ensuite son vol. Elle se blottit, se tapit contre terre, cherchant à se cacher. Lorsqu'elle pense l'ennemi tout près d'elle, elle prend brusquement son vol, avec un grand bruit d'ailes, filant vivement en ligne droite, mais sans s'éloigner de terre ni s'élever dans les airs. Quoique volant avec rapidité, cet oiseau est d'un tir assez facile puisqu'il va toujours droit devant lui et que, fréquemment, surtout au moment de la pariade, il part à portée de fusil, pourvu toutefois que le chasseur ait un chien docile et prudent.

Ch. Marsillon.

Une battue en place dans les tirés.

XIII

LES BATTUES

La chasse en *battue* est vieille comme le monde. On pourrait même dire qu'elle a été enseignée à l'homme par l'exemple des animaux. Le renard ne chasse pas autrement, en effet, pour se rendre maître des lièvres et lapins, nourriture habituelle de son ménage, la femelle s'embusquant dans un bon poste vers lequel le mâle lui rabat le gibier.

Ce mode de chasse, dans le passé au moins, surtout dans le principe, a répondu plutôt à des nécessités de la vie qu'à un but de plaisir ; nécessité de se procurer du gibier en abondance pour l'alimentation d'une agglomération d'individus, nécessité de se défendre contre les fauves qu'on ne pouvait forcer ou tirer en les poursuivant. Cependant l'histoire cynégétique des temps anciens rapporte que les souverains des premiers peuples de l'Europe ne dédaignaient pas de se livrer par plaisir à des boucheries de gibier qu'on arrivait à faire passer à portée de leurs flèches et de leurs épieus. C'était au moyen de battues faites sur des contrées entières qu'on réussissait à réunir sur un même point dans un canton relativement peu étendu, des masses énormes de toutes espèces de gibier, qu'on maintenait ensuite dans l'enceinte au moyen de toiles et de filets disposés aux alentours. Les chasseurs se tenaient soit sur un chemin, soit dans

une clairière à l'intérieur de cette basse-cour d'un nouveau genre et tuaient jusqu'à satiété et jusqu'à épuisement de leurs forces les bêtes que les veneurs rabattaient vers eux. C'était ce qu'on appelait la chasse *dans les toiles* ou encore *houraillement*, dans les anciens traités de vénerie, chasse minutieusement décrite par Gaston Phœbus au XIVe siècle, appréciée par les premiers souverains des Gaules où elle était fort en honneur et qui a été pratiquée encore de loin en loin en France par les véneries royales jusqu'à la fin du XVIIe siècle.

Une dernière chasse de cette nature a même été faite sous Charles X dans la forêt de Compiègne, peu avant la révolution de 1830, et a été racontée dans le *Journal des Chasseurs* de janvier 1838. Le service forestier des chasses royales avait réussi à enfermer dans une enceinte au moyen de battues bien combinées faites presque sur toute la forêt : 80 cerfs, 130 biches, 30 faons de biche, 40 daims ou daines, 25 sangliers dont 5 grands, 15 marcassins, 130 chevreuils et 30 lièvres, soit au total 480 animaux qu'un obstacle de 3 mètres de hauteur, dont 2m,30 en pièces de toile et 70 centimètres environ en filet très fort empêchait de sortir. Les tireurs, au nombre de huit, étaient : le roi Charles X, Mme la duchesse de Berry, Mgr le Dauphin, le roi de Naples, la reine de Naples, le duc de Luxembourg, le prince de Salerne et le prince Pignatelli. Six battues furent faites et la chasse dura deux heures. 239 bêtes furent tuées, dont 7 cerfs, 56 biches, 10 faons, 11 daims ou daines, 11 sangliers, 9 marcassins, 115 chevreuils et 20 lièvres. Le roi Charles X avait tué 72 pièces pour sa part.

La chasse en battue a persisté jusqu'à nos jours, d'abord et avant tout pour la destruction des *animaux nuisibles*. Elle seule, en effet, est véritablement efficace pour arriver à ce but, à condition toutefois qu'elle soit pratiquée avec méthode et avec les plus grands soins d'organisation et d'exécution. En dehors de ce but de protection, on l'a admise depuis un certain nombre d'années, à l'exemple de l'Angleterre et de l'Allemagne surtout, pour les chasses du gibier inoffensif, au bois d'abord, puis en plaine. Elle a désormais droit de cité chez nous. Localisée dans le principe dans les chasses giboyeuses des environs de Paris, elle gagne insensiblement la province, où on se pique de donner des chasses aussi belles, et, la mode aidant, elle deviendra bientôt générale. Doit-on le regretter et s'en plaindre? Je répondrai sans hésiter : oui, au point de vue de la décadence qu'elle entraîne pour le vrai plaisir de la chasse qu'elle abâtardit; oui encore à cause de l'abaissement de la science cynégétique qu'elle est appelée à faire disparaître peu à peu; mais non, quoi qu'on en dise, au point de vue de la conservation et de la propagation du gibier.

On ne saurait mettre en parallèle, en effet, le plaisir que ressent un vrai disciple de saint Hubert à chasser avec un bon chien d'arrêt un gibier quel qu'il soit à travers les plaines et les remises ou à

poursuivre durant toute une journée à l'aide de chiens courants un hôte quelconque des bois, avec la satisfaction qu'il éprouve à abattre en deux ou trois heures une centaine de faisans et de lapins qu'on pousse devant lui en battue.

Le premier mode de chasse, le seul vraiment passionnant, met en mouvement toutes les qualités que doit posséder un chasseur pour arriver à portée du gibier qu'il convoite : endurance à la fatigue, patience, connaissance profonde du pays qu'il a à parcourir et des mœurs des animaux qui l'habitent, science cynégétique, résultat d'une longue pratique qui souvent fait sa réputation au loin, adresse de tireur enfin.

C'est le triomphe de l'ensemble de ces qualités, triomphe qui se traduit, le soir, par la possession d'un carnier bien garni, qui fait le plaisir, sans compter l'intérêt très vif qu'a procuré le travail d'un bon chien, surtout si on l'a élevé et dressé soi-même. Et cependant la mode des battues prend de l'extension chaque jour. C'est que ce genre de chasse, qui n'est pas exempt d'attraits dans son genre, devient une nécessité dans bien des cas. En premier lieu, dans les chasses organisées par actions, qui sont fréquentes aujourd'hui, la battue égalise les chances des associés dont certains, moins bons chasseurs, moins bons marcheurs aussi ou plus mal outillés, seraient en état d'infériorité manifeste relativement aux autres. S'ils ne tuent pas dans les battues autant de gibier que leurs associés, alors qu'ils en tirent la même quantité, ils ne pourront s'en prendre qu'à leur maladresse. Certains chasseurs aussi ne sont plus de force à surmonter les fatigues d'une marche de toute une journée en plaine à la poursuite des perdreaux, et à plus forte raison au bois en plein fourré à la recherche de faisans et de bécasses. Puis, c'est la nécessité d'amuser durant trois ou quatre heures une nombreuse réunion de chasseurs en leur faisant tirer un grand nombre de coups de fusil, sinon d'avoir un gros tableau à la fin de la journée, la politesse et la satisfaction d'amour-propre du propriétaire d'une chasse étant de montrer beaucoup de gibier. Enfin, certains bois sont inaccessibles, même aux plus intrépides, tout au moins pour y tirer avec quelque chance de succès ; la battue s'y impose donc pour en déloger les habitants.

Quant à la question de savoir si les battues sont oui ou non désastreuses comme on le prétend généralement pour le gibier, il est facile de se convaincre que, si elles en favorisent singulièrement la destruction, elles appellent par contre l'élevage destiné à regarnir les vides, et que, par conséquent, elles contribuent plutôt à sa propagation et à sa conservation. Pour chasser agréablement et fructueusement en battue, que ce soit le faisan au bois ou les lièvres et perdreaux dans la plaine, il faut beaucoup de gibier ; or il se passe ce fait constant dont il est facile de se convaincre : une partie des animaux qui ne sont pas tués en battue s'éloignent de la région où ils ont été

ainsi pourchassés et vont peupler les régions voisines où on les inquiète moins; ceux qui restent sont insuffisants pour assurer le contingent de la chasse prochaine : le propriétaire de la chasse sera alors obligé de mettre des reproducteurs après la fermeture ou devra se livrer à l'élevage. Ces deux opérations entraîneront comme corollaire l'institution d'une surveillance plus active en raison des sacrifices faits, d'où protection mieux assurée pour le gibier. Les départements si giboyeux qui avoisinent la capitale, où les grandes propriétés et les sociétés de chasse sont nombreuses et où on chasse constamment en battue, en sont la meilleure preuve. Bien plus, les municipalités elles-mêmes en arrivent, par suite de cette propagation, à retirer de leurs chasses banales des revenus importants.

Généralités. — Qu'il s'agisse de grandes battues aux loups et aux grands animaux, ou simplement de battues de faisans au bois et de perdreaux en plaine, il est des principes communs qui président à leur organisation et à leur exécution. C'est ainsi qu'il est de toute nécessité de préparer dès la veille, souvent même plus longtemps à l'avance, le plan de campagne de la journée du lendemain, si on veut en assurer le succès. Pour ce faire, certaines connaissances et qualités générales doivent être possédées par les trois catégories de personnes qui sont appelées à jouer un rôle dans les battues, savoir : l'organisateur, les tireurs et les rabatteurs. Je les passe en revue rapidement.

Organisation. — Pour être à même d'organiser une battue et de la bien diriger, il faut connaître à fond le terrain, plaine ou bois, sur lequel elle doit avoir lieu, la nature et la quantité de gibier qui s'y trouve, les habitudes et les refuites de celui-ci. Cela étant, on peut arrêter la marche de la battue en tenant compte des conditions suivantes :

1° Mener les battues successives de manière à jeter le gibier toujours vers le centre de la propriété ;

2° Ne pas adopter des enceintes trop grandes, qui sont difficiles à bien battre et où par conséquent le gibier a de grandes facilités pour forcer ;

3° Avoir toujours soin, autant que possible, que les tireurs soient placés sous le vent, les rabatteurs marchant avec le vent dans le dos ;

4° Combiner l'ordre des rabatteurs de manière que la ligne des tireurs ne soit jamais au-dessus du vent d'une enceinte non faite ;

5° Fixer le nombre des rabatteurs d'après la ligne moyenne de développement des enceintes et en général eu égard aussi au résultat qu'on veut obtenir. Il est bien certain, en effet, qu'avec une ligne de rabatteurs plus serrée on épuisera plus vite une chasse.

On fera alors placer des jalons numérotés à toutes les places que doivent occuper les tireurs, en s'inquiétant de leur donner un espacement convenable, tout en faisant ainsi garder les passages et les coulées les plus fréquentés, les chemins, sentiers ou fossés qui limitent ou sillonnent les enceintes, en veillant en même temps à ce que de grands arbres ne gênent pas le tir en avant ni en arrière. La plupart du temps les places du centre sont meilleures que celles des ailes, surtout quand la battue est conduite bien normalement à la ligne des tireurs, les rabatteurs marchant en ligne ceintrée, de telle façon que les ailes se présentent avant le centre sur la limite de la battue. Le gibier des côtés de l'enceinte au lieu de fuir à droite et à gauche tendra, en effet, à se ramasser

au centre, et c'est là, par conséquent, qu'on tirera le plus. Pour égaliser les chances, on fera tirer au sort les numéros des places après chaque battue, ou même on fixera un roulement des places tel que chaque tireur, ayant un numéro d'ordre fixe pour la journée, se déplacera de droite à gauche, par exemple, d'un numéro à chaque battue.

Voilà pour la veille de la battue. Le matin même, si on veut concentrer le gibier sur certains points pour y rendre les battues plus fructueuses, on pourra faire des battues volantes préparatoires pour déverser le gibier des cantons qu'on ne doit pas parcourir dans les enceintes à battre. Ces battues se font à *bas bruit*, avec l'unique but de bien diriger le gibier. Puis, à l'extrémité de la battue on placera une ligne de banderoles afin d'empêcher le gibier d'y rentrer. Quelquefois, dans les grandes battues de forêt, battues qui d'ailleurs épuisent une chasse en quelques heures, mais qui sont commandées par les circonstances, telles que la présence d'invités de marque, ou la nécessité de se procurer une grande quantité de gibier, on procède aux battues préparatoires dès la

Banderoles.

veille, quelquefois même l'avant-veille quand on a affaire à des cantons étendus. On les fait alors par échelons, en reportant les banderoles progressivement en avant et faisant garder les enceintes durant la nuit pour empêcher le gibier de revenir en arrière.

Tout cela constitue la mission du directeur de la battue, le seul qui ait véritablement un plaisir de chasse parce qu'il doit mettre en jeu pour la préparation d'une telle journée toutes ses connaissances cynégétiques. Il a en outre à diriger ses rabatteurs, veiller à ce que la ligne de ces derniers conserve sa courbure, les ailes étant toujours un peu en avant; qu'elle s'infléchisse à son commandement quand il juge que le vent ne porte pas directement sur la ligne des tireurs, car dans ce cas la battue tendrait à vider tout entière d'un seul côté. De même, si l'enceinte a une forme irrégulière, il aura à chaque instant à faire varier la marche de ses rabatteurs. Un directeur de battue doit, en un mot, si bien connaître son terrain et son gibier qu'il doit pouvoir, à moins d'incident imprévu ou de trop mauvais temps, diriger ce dernier là où il veut, en principe également sur toute la ligne des tireurs.

Tireurs. — L'organisation et la préparation des battues étant acquises, il y a lieu de se préoccuper maintenant du rôle des tireurs. Ceux-ci doivent être bien pénétrés de ce principe que la chasse en battue est fort dangereuse si elle n'est pas organisée avec le plus grand soin et conduite avec la plus extrême prudence ; qu'il leur faut pour cela faire acte de la plus entière soumission aux ordres donnés et aux recommandations faites. Leur rôle est de se *laisser conduire*, *placer*, et de tirer le plus qu'ils peuvent avec le seul souci d'éviter les accidents. Peut-on appeler cela chasser ? Evidemment non. C'est un *exercice de tir*, un sport spécial, agréable, intéressant même, parce qu'on peut y

perfectionner ou y faire valoir son adresse, mais l'acte de chasse reste l'apanage exclusif du directeur de la battue.

Je passerai sous silence les questions d'armement, d'équipement et de tir, qui intéressent au plus haut point les tireurs et qui ont été magistralement traitées ailleurs dans ce volume (1). Qu'il me suffise de demander à toute personne qui porte fusil dans une battue d'obéir aux préceptes fondamentaux suivants, qui s'appliquent à toutes espèces de battues et qui se verront compléter d'ailleurs par des indications spéciales aux pays et aux divers animaux qu'on chasse :

1° Ne tirer dans l'intérieur d'une enceinte dans laquelle on fait une battue que tout à fait au début, alors qu'on juge que les rabatteurs sont hors de portée, et cesser dès que l'ordre en est donné.

2° Ne jamais tirer soit dans l'enceinte, soit en arrière, dans une direction trop oblique par rapport aux tireurs voisins, s'il y a surtout dans cette direction des obstacles, arbres, cépées, tas de pierres, chaussées d'empierrement de routes de nature à occasionner des ricochets dangereux. De même, éviter de tirer en l'air dans l'alignement des tireurs si un arbre se trouve interposé dont les grosses branches horizontales peuvent amener également des ricochets plongeants.

3° Se placer toujours ventre au bois et bien dans la ligne des affûts ou simplement dans la ligne des tireurs, de façon à gêner le moins possible ses voisins. Cette position, notamment si on est placé sur un chemin, facilitera le tir en arrière sur un plus grand champ et sans qu'il y ait de danger.

4° Ne jamais épauler et viser longtemps avant de la tirer une pièce de gibier qui s'avance ou passe ; en un mot, ne pas la « suivre » avant de tirer. On ne saurait croire combien ce défaut entraîne d'accidents. Exclusivement occupé, en effet, en visant le point du gibier où il lui faut tirer, et comme hypnotisé par ce calcul, maint tireur perd le sentiment du danger qui peut exister et appuie malgré lui sur la détente au moment où il ne le faudrait pas. Les fusils au repos doivent être tenus le canon haut et non horizontalement à hauteur d'homme.

5° Ne jamais, sous quelque prétexte que ce soit, quitter son poste durant la battue pour entrer sous bois en avant dans l'enceinte ou en arrière, voire même s'il s'agit de rechercher une pièce de gibier blessée qui cherche à fuir. On s'exposerait à un danger sérieux si on a des voisins peu prudents, ou à les empêcher de tirer s'ils comprennent le danger.

6° A l'issue de la battue, au moment de se mettre en marche pour gagner la battue suivante, décharger son fusil ou le basculer et le porter ouvert sur le bras ou à l'épaule. En tout cas, chargé au non, le porter toujours sur l'épaule le canon en l'air.

7° Ne pas causer bruyamment en se rendant d'une battue à l'autre.

Rabatteurs. — Ce n'est pas un métier de fainéant, comme on est souvent tenté de le croire, que celui de *rabatteur*. C'est, bien au contraire, un rude métier, si on veut en remplir consciencieusement les obligations diverses, et qui exige bon pied, bon œil et une grande résistance à la fatigue. Il demande encore un esprit d'obéissance absolue. Si, en outre, le rabatteur est doué d'intelligence, il rendra les plus grands services parce qu'il comprendra la manœuvre des différentes battues et le but qu'il faut atteindre. Il pourra alors

(1) Voyez les chapitres : « Conseils aux chasseurs », du Dr F. Verchère; « Armes et munitions », de M. Gastine-Renette; « Le Tir de Chasse », de M. le comte J. Clary.

bien mieux maintenir la direction et la tenue de la ligne, rectifier les écarts de ses voisins et suppléer même, au besoin, les gardes, pour conduire les ailes.

C'est au centre de la ligne des rabatteurs que doit se tenir le garde directeur de la battue, afin d'être à même de se porter rapidement à droite ou à gauche, suivant les cas. Chacun de ses hommes doit lui être connu, pour pouvoir les disposer suivant leurs qualités ou leurs défauts. Tel rabatteur, en effet, dès qu'on ne le voit plus, ne se donne aucun mal pour battre à droite et à gauche, en faisant la navette, néglige les fourrés et les ronciers qu'il rencontre sur sa route. D'autres se réuniront, au grand mépris du respect des distances, pour causer, allumer une cigarette et marcher paresseusement en avant, en évitant tous les obstacles. D'autres, enfin, peu scrupuleux, braconniers à leurs heures, laisseront en place, cacheront même une pièce de gibier morte qu'ils viendront ramasser le soir. Quand on a de tels hommes, il faut les surveiller beaucoup pour les prendre en faute et, en tout cas, les encadrer entre d'autres dont on est sûr, ou les placer à proximité des gardes. On comprend que, dans ces conditions, la tâche du directeur d'une battue est ardue : stimuler à droite l'activité des rabatteurs, modérer leur marche à gauche, veiller à tout, tout en dirigeant le centre et en se rendant compte par l'oreille, d'après les coups de fusil tirés, comment se comporte son gibier. Aussi on ne saurait trop, pour faciliter cette tâche si complexe, bien expliquer aux rabatteurs, avant d'entrer dans l'enceinte, la nature de la manœuvre qu'on va faire, l'endroit où sont placés les tireurs, la direction qu'il faut par suite imposer au gibier. Ils seront plus maniables alors et pourront contribuer intelligemment au succès de la battue.

Généralement les rabatteurs font trop de bruit. Il en résulte qu'on dérange le gibier des enceintes voisines. Nous verrons, pour chaque espèce de gibier, ce qu'il convient de faire. Pour déplacer et pousser hors d'une enceinte tel ou tel animal, il suffira d'un bruit imperceptible, alors qu'un fracas exagéré lui ferait prendre de suite une allure excessive et éveillerait tellement sa méfiance qu'il pourrait ruser et se dérober aux tireurs. Pour tel autre, au contraire, surtout par certains temps, il faudra insister du bâton sur les fourrés, et aussi de la voix, pour le faire partir. En thèse générale, le bruit du bâton avec lequel les rabatteurs frapperont de-ci de-là les arbres et les brins de taillis, surtout si ces bâtons sont en bois sec et fendus, ce qui en fait des sortes de clapettes, suffiront à pousser les animaux en avant, quels qu'ils soient.

Crécelles, clapettes. — Dans certains pays, quand on veut économiser le nombre des rabatteurs, on munit ces derniers de *clapettes* ou de *crécelles* en bois qui sont d'un bon effet.

Chaque batteur doit donc être muni d'un bâton ou d'une clapette. Ils doivent en outre être revêtus de blouses blanches qui ont le double avantage d'effrayer le gibier qui serait tenté de reculer et aussi, et surtout, de les bien faire voir à travers les bois, et même en plaine, par les tireurs, vers lesquels ils s'avancent. Si à la blouse blanche on ajoute une coiffure également blanche, casquette à double visière en toile, ou mieux, casque en cuir bouilli blanc, dont la visière a encore l'avantage de protéger les yeux contre les plombs égarés, ce sera pour le mieux.

Pour bien conduire une ligne de rabatteurs, il est indispensable que trois hommes au moins l'encadrent, dont le garde chef, directeur de la battue, au centre et deux autres gardes, ou simplement deux rabatteurs plus dégourdis que les autres aux extrémités des ailes. Tous trois sont munis de cornes d'ap-

pel pour lancer les ordres comme pour y répondre, selon des signaux convenus. La battue s'avance ainsi lentement, fouillant tous les refuges et mettant sur pied tout le gibier de l'enceinte.

Il est bon, surtout dans les battues d'arrière-saison, quand on revient pour la seconde ou la troisième fois faire une battue sur les mêmes points, alors que le gibier commence à connaître *la musique,* comme on dit, et que les vieux routiers, coqs faisans, brocards ou vieux bouquins se dérobent en arrière, il est bon, dis-je, d'avoir un ou deux tireurs bien sûrs et très prudents qui, intercalés entre les rabatteurs et marchant avec eux, ne tirent qu'en ar-

Battue marchante.
Les chasseurs sont intercalés au milieu des rabatteurs et des gardes.

rière. Ces tireurs auront certainement l'occasion de tirer beaucoup et contribueront, par l'effroi que cause la détonation de leurs fusils, à la marche en avant du gibier.

De même, il y aura intérêt à placer deux fusils en retour de la ligne des tireurs, à cause du gibier qui se dérobe à patte ou au vol sur les côtés de la battue. Mais elle ne pourra se faire que dans une réunion de vieux chasseurs bien prudents. Si on n'a, au contraire, que des invités trop *chauds du fusil,* on remplacera les retours par des rabatteurs de flanc qui se contenteront de frapper les cépées sans avancer, jusqu'à ce que les ailes du rabat soient à leur hauteur et les entraînent avec elles. En arrivant sur la ligne des tireurs, les rabatteurs devront, sur les indications qui leur seront données, ramasser le gibier mort et sortir ensuite de l'enceinte.

Dans les grandes battues des chasses fastueuses des environs de Paris, afin d'obtenir un groupement régulier et une marche quasi militaire du personnel, les rabatteurs sont divisés en équipes de six, huit ou dix hommes, sous la di-

rection et la responsabilité d'un garde ou de l'un d'entre eux plus expérimenté. Ces équipes se distinguent entre elles, soit par des numéros de couleurs diverses cousus sur la blouse à hauteur de poitrine, soit par des brassards de couleur et numérotés, comme cela se faisait dans les chasses des tirés royaux et impériaux, de telle sorte que les responsabilités se localisent sur la tête du seul chef d'équipe très intéressé, par suite, à bien faire.

De tout ceci on peut conclure que pour faire un bon rabatteur il faut réunir un certain nombre de qualités qu'acquièrent d'ailleurs bien vite les paysans, garçons de ferme, et surtout les jeunes garçons qu'on emploie au service des chasses à titre d'auxiliaires pour les élevages, les agrainages, la garde des faisans, etc. — Ces jeunes gens, élevés avec le gibier, sont d'ailleurs souvent la meilleure graine de garde qu'on puisse trouver, pourvu toutefois qu'ils aient comme qualités essentielles l'honnêteté, le courage et la soumission absolue. Il ne faut pas oublier non plus que, pour ce métier, il faut une réelle vigueur physique. Les malheureux rabatteurs sont souvent, en effet, mouillés jusqu'aux os durant les froides journées d'automne et d'hiver et ont parfois à faire, en cet état, une assez longue retraite le soir pour rentrer chez eux. Il va sans dire que de telles mouillades appelleront de la part du propriétaire de la chasse l'allocation d'une gratification supplémentaire destinée à compenser dans une certaine mesure les rhumes de cerveau qui en seront souvent la conséquence.

Battues aux animaux nuisibles. — Pour les *battues aux loups et aux sangliers*, on ne saurait les préparer longtemps à l'avance, car ces animaux sont nomades et on n'est jamais sûr de les avoir le lendemain dans les enceintes où ils ont été signalés la veille.

Il faut donc, c'est absolument indispensable, faire, le matin même de la battue, le bois avec un limier, comme s'il s'agissait d'une chasse à courre. Si on ne prenait cette précaution, on serait obligé de fouler successivement les enceintes au hasard, *à la billebaude*, sans grandes chances de succès, car à la moindre alerte, les animaux videraient les enceintes voisines non gardées.

Pour cela, la veille du jour fixé, le directeur de la battue devra déterminer parfaitement le travail que devra faire chacun des hommes qu'il a à sa disposition et qui sont capables de détourner un animal; autrement dit, en terme de vénerie, il fixera la *quête* de chacun. Ces hommes, qui font le métier des *valets de limier* de la chasse à courre, devront se rendre sur leur quête au petit jour, accompagnés chacun d'un limier *à la botte* et parcourront les chemins, les sentiers, les layons qui partagent les bois, les bordures des plaines, s'efforçant de démêler sur le sol au moyen des empreintes des pieds les allées et venues, durant la dernière nuit, des animaux qu'ils ont la mission de rembucher. Si la terre est humide, *s'il y a du revoir*, leur tâche est aisée et alors pour les plus exercés, le travail du limier ne sera pas indispensable. Il en sera autrement si la terre est sèche, ce qui arrive souvent pour les battues aux loups qu'on fait durant l'été, ou si elle est gelée pendant l'hiver. Sans limier on ne pourra s'assurer du passage d'un animal d'une enceinte dans une autre ni être sûr par conséquent de sa présence ou non en un canton déterminé. C'est par la neige que le rembuché sera le plus simple et en même temps le plus sûr. Il ne faut pas s'astreindre, pour le loup surtout, à détourner l'animal dans une enceinte trop petite, parce qu'on devra toujours craindre que durant le placement des tireurs et des rabatteurs il ne vide au moindre bruit, tant est grande sa défiance, sa peur. D'ailleurs, dans les battues aux loups, on dispose généralement d'un personnel nombreux qui permet d'entourer de grandes

enceintes. Pour les sangliers on peut réduire la parcelle dans laquelle on rembuche les animaux en recoupant la quête suivant un layon ou un chemin, si on n'a pas suffisamment de monde ; mais cela ne se fait jamais sans risquer de mettre les animaux sur pied.

Les brisées d'attaque ayant été faites aux points de la dernière rentrée, les valets de limier se rendent au rendez-vous pour y faire leur rapport. Tout le monde des traqueurs et des tireurs doit y être réuni à l'heure militairement fixée.

Le lieu du rendez-vous doit être choisi assez loin du canton où doit avoir lieu la battue et sous le vent de celle-ci afin d'éviter que le bruit qu'on y fera certainement ne dérange le gibier. Là, après discussion du plan d'attaque, le directeur de la battue donne ses ordres. Les tireurs seront placés les premiers ; ils se rendront à leurs places respectives guidés par un garde ou dirigés par l'un d'eux et dans le plus absolu silence. Ils seront, bien entendu, placés sous le vent. Un peu après eux partiront les rabatteurs sous la direction d'un autre garde. On aura soin de leur faire faire un assez long circuit pour se rendre à leur place de battue, qui sera au côté opposé de l'enceinte et dans une position telle qu'ils aient, autant que possible, le vent dans le dos. Tout le monde étant placé et prêt, on donne le signal de la mise en marche des rabatteurs au moyen d'une corne d'appel ou d'un coup de fusil si les distances sont longues ou le vent violent. Pour le loup, il n'est pas nécessaire que les traqueurs entrent dans l'enceinte. Il est même préférable qu'ils restent en dehors. Il suffira qu'ils se tiennent à distance convenable les uns des autres et fassent du bruit en criant. Quelques-uns pourront tirer des coups de pistolet ou agiter des claquettes. S'ils avançaient en marchant dans l'enceinte, il arriverait que le loup, trop pressé par l'arrivée de la battue, prendrait de suite une allure trop rapide qui rendrait son tir plus difficile, ou bien chercherait à se dérober en passant furtivement entre les rabatteurs à la faveur d'un épais fourré.

Au premier bruit que lui apporte le vent, le loup est debout, inquiet ; il cherche à se rendre compte du danger, il a peur et, sans se presser cependant, il se déplace lentement sans direction bien définie encore et s'arrêtant de temps en temps pour écouter. Il arrive parfois ainsi jusqu'à la ligne des tireurs où on l'assassine facilement si on a su se bien dissimuler et éviter de faire le moindre mouvement. S'il est manqué, ce sera un animal perdu pour la journée et même pour bien des jours, car il sera longtemps sans reparaître dans le pays. Comme il arrive souvent que le loup en arrivant sur la ligne des tireurs en évente quelqu'un et rebrousse en arrière pour forcer la ligne du rabat, il est bon de placer deux ou trois tireurs au milieu des rabatteurs pour tirer en arrière seulement les animaux qui se dérobent.

Parfois, indépendamment des traqueurs, on emploie des chiens mâtins, chiens de berger, corneaux ou même petits roquets qu'on met sur la brisée et qui, prenant la voie, vont directement *au liteau* ou à la *bauge*, suivant qu'il s'agit d'un loup ou d'un sanglier.

Le loup, très occupé du bruit que font les traqueurs en arrière et d'ailleurs peu effrayé par de tels adversaires, ne prend pas de grand parti. On est ainsi renseigné tout le temps de la battue sur sa position dans le bois par les jappements du chien et on peut, par suite, bien mieux se préparer à le tirer.

Pour les sangliers, les traqueurs entrent dans l'enceinte au signal donné et font du bruit. Les petits chiens sont déjà à la bauge où les animaux sont sur pied, mais sans bouger. C'est alors un vacarme épouvantable fait des cris des traqueurs, des aboiements des chiens. Les tireurs, dissimulés de leur mieux derrière les cépées ou adossés à de gros arbres, attendent, retenant leur souffle

pour mieux entendre le bruit que la harde fait maintenant sous bois en fuyant. Le froissement des feuilles mortes, le brisement des branches sèches et le sourd ébranlement du sol annoncent que les bêtes noires ne sont pas loin, enfin elles paraissent et procurent au chasseur ce moment d'émotion tant désirée, émotion qu'il lui faut surmonter toutefois s'il veut faire un doublé sur la bande qui lui passe en beau travers.

Ces battues aux loups et aux sangliers sont fort difficiles à mener à bien quand elles sont organisées à jour fixe longtemps à l'avance, par mesure administrative par exemple. On y convoque en effet le ban et l'arrière-ban des tireurs du pays pour lesquels c'est une partie de plaisir, avec nombre de traqueurs qui viennent armés des instruments les plus hétéroclites pour se défendre ou pour faire du bruit. Tous ces gens peu disciplinés sont une cause fréquente d'insuccès quand ils ne sont pas les auteurs de faits de braconnage et parfois aussi d'accidents au cours de la battue. Il faut, pour tirer parti d'éléments si peu experts et si indépendants, un directeur de battue qui ait une grande autorité et qui ne craigne pas d'infliger des peines sous forme d'amendes, de renvoi ou de poursuites même dans les cas d'indiscipline ou de braconnage.

Battues aux renards. — Toutes les dispositions relatives aux tireurs et aux traqueurs sont les mêmes que pour les battues aux loups et aux sangliers. D'ailleurs le *renard*, s'il n'est pas aussi malin que le veut sa réputation, est très défiant et on ne saurait prendre trop de précautions, afin d'éviter qu'il ne quitte le canton qu'on veut battre.

C'est durant le mois de mars que ces sortes de battues se font avec le plus de chances de réussite. Les femelles sont pleines alors et rentrent tous les jours au terrier. Deux jours avant la battue, on fait enfumer tous les terriers au soufre sans les boucher. Il arrive quelquefois, en effet, que malgré l'odeur suffocante du soufre qui règne dans leur demeure, les renards ne sortent que le deuxième jour, mais ils n'y rentrent pas.

Les tireurs doivent se masquer avec le plus grand soin près des meilleurs passages, tels que les sentiers, coulées, fonds de fossés, fourrés épais s'avançant vers la ligne et que les renards suivront certainement tant ils ont de répugnance à se montrer. Chacun d'eux devra connaître parfaitement la position de ses voisins afin d'éviter les accidents, s'installer dans sa place de manière à ce que rien ne le gêne pour tirer facilement. Souvent une branche basse, un arbuste devront être supprimés pour bien dégager la place. Au premier froissement des feuilles mortes du sol (le renard fait généralement peu de bruit), il sera bon de porter le fusil à l'épaule tout en explorant le sous-bois du regard d'où est venu le bruit. Le rusé compère s'arrête souvent avant de franchir la zone où son instinct lui fait pressentir du danger. Il est d'ailleurs fort occupé du bruit que font derrière lui les traqueurs qui approchent et il s'arrête pour écouter en se retournant. On l'a souvent ainsi à belle portée et présentant le flanc. Le mouvement de la mise du fusil à l'épaule suffit, au contraire, pour le faire bondir d'effroi en tournant et le rendre ainsi bien plus difficile à tirer.

Dans cette chasse, les traqueurs ne doivent pas crier, mais simplement siffler et battre le bois avec leurs bâtons. Souvent, quand ils marchent ainsi sans être bruyants, les renards se laissent pousser à peu de distance en avant d'eux et n'arrivent sur la ligne des tireurs que peu avant le rabat. On ne doit tirer qu'après que l'animal a sauté la ligne en arrière. Il n'est pas mauvais non plus dans cette chasse d'avoir quelques tireurs bien prudents sur la ligne des rabatteurs et marchant avec eux pour fusiller les animaux qui cherchent à reculer.

Battues aux biches. — Dans certaines forêts des environs de Paris très vives en grands animaux, on est obligé chaque année de détruire un certain nombre de *biches* afin de réduire la production de l'année et d'empêcher la reproduction trop grande de ces animaux, qui commettent dans les cultures aux abords des forêts des dommages importants. On procède à cette destruction en battue de la manière suivante : après avoir entouré de banderoles ou de toiles sur deux ou trois côtés une enceinte assez grande pour qu'il n'y ait aucun danger à tirer à l'intérieur d'un point quelconque de la périphérie, et laissé le quatrième côté largement ouvert, on s'efforce, par des battues successives faites aux alentours sur de grandes étendues de forêt, d'y amener les hardes de cerfs dont on a connaissance dans la région. Il faut pour cela un personnel nombreux et exercé. Dès que les animaux se sont engagés dans l'enceinte, on la ferme partout par les banderoles dont il est nécessaire d'avoir deux rangées, l'une à 1 mètre du sol, l'autre à 2 mètres pour bien maintenir les grands animaux, surtout les cerfs qui, plus hardis, les franchiraient, entraînant à leur suite biches et faons. Tel est le travail préparatoire qui se fait dans la matinée du jour choisi. Rendez-vous étant donné à peu de distance de l'enceinte banderolée ou même sur un point de son pourtour, on procède au placement des tireurs. Connaissant à peu de chose près le développement du périmètre de l'enceinte et le rapprochant du nombre de tireurs dont on dispose, on en déduit la distance qui doit les séparer entre eux de manière à ce que tout le pourtour des banderoles soit gardé. On fait alors partir en même temps l'un à droite, l'autre à gauche, deux tireurs en leur recommandant de marcher d'un pas ordinaire en suivant les banderoles extérieurement jusqu'à ce qu'ils se rencontrent ou plutôt jusqu'à ce qu'ils s'aperçoivent à la distance qui a été fixée. Quand ils se sont éloignés chacun du point du rendez-vous de la distance d'écartement calculée, on fait partir deux autres tireurs à leur suite, également l'un à droite, l'autre à gauche, lesquels auront soin de régler leur marche sur celle des premiers, de manière à maintenir leur distance. On continue de la sorte à engager successivement sur la ligne des banderoles tous les tireurs à droite et à gauche, jusqu'au moment où les deux premiers se rejoignent à la distance réglementaire et s'arrêtent. Tous les autres s'arrêtent alors en même temps et se trouvent ainsi placés. On ne s'occupe pas dans cette chasse de choisir les places d'après les passages ou les coulées plus ou moins fréquentées parce que les animaux qui sont renfermés seront bientôt affolés par la battue et passeront indistinctement partout en tournant le long des banderoles où ils essuieront le feu des tireurs. Les recommandations que le directeur de la battue a faites aux tireurs au rendez-vous, avant de les placer, sont les suivantes :

1° Se placer ventre au bois le long des banderoles ;

2° Tirer dans l'enceinte le plus normalement possible à la ligne des tireurs, afin d'éviter les ricochets ;

3° Cesser de tirer à l'intérieur dès que le signal en est donné par le chef des rabatteurs au moyen d'une corne d'appel ;

4° Ne jamais entrer dans l'enceinte, sous quelque prétexte que ce soit, même pour y achever un animal blessé ;

5° Ne pas se servir de balles ;

6° Se bien assurer de la position des tireurs voisins qu'ils doivent voir parfaitement.

On évite le plus possible les angles dans ces sortes de battues en les coupant par les banderoles, afin que le gibier ne se trouve jamais pris entre deux feux, ce qui serait très dangereux pour les tireurs.

Cela étant, la battue commence. On a recruté un petit nombre de rabatteurs prudents et qui connaissent bien le bois, dont la mission sera de faire en ligne des allées et venues dans l'enceinte en faisant du bruit pour mettre constamment les animaux en mouvement. Ceux-ci cherchent à fuir, mais en vain ; dans toutes les directions ils se buttent à la muraille de banderoles d'où les tireurs les tuent facilement. C'est un va-et-vient continuel de hardes effarées tournant en cercle autour de l'enceinte qu'elles n'osent franchir, mais dont elles s'approchent plus ou moins, laissant à chaque tour quelque victime en arrière. Quelquefois un vieux cerf, affolé, plus entreprenant que les autres, bondit vers l'obstacle et le franchit ; ses biches et leurs faons le suivent. Pour lui, il n'a rien à craindre ; son sexe, son âge, sa royauté le mettent en dehors de la cruelle proscription, il est réservé à de plus nobles luttes ; il tombera lui aussi un jour, mais fièrement, devant les chiens, non sans avoir défendu sa vie. Mais malheur à ses fidèles compagnes et à leurs faons. Elles sont passées présentant un beau travers aux fusils de nos tireurs et plusieurs sont tombées pour ne plus se relever.

Cette chasse, on le voit, rappelle la chasse *dans les toiles* de nos premiers monarques gaulois ; mal organisée, elle est très dangereuse, eu égard aux chevrotines dont elle exige l'emploi et on ne saurait apporter trop de soin et de discipline dans son exécution.

Battues au bois *pour chevreuils, lièvres, lapins, faisans, perdreaux et bécasses.* — C'est la battue classique au bois, mode de chasse qui nous vient d'Angleterre et d'Allemagne et qui se pratique de jour en jour davantage chez nous. Nous avons vu, au commencement de ce chapitre, les raisons qui l'ont fait adopter, malgré le moindre intérêt qu'elle a, si on la compare à la chasse au chien d'arrêt devant soi ou à la chasse aux chiens courants.

Cependant la battue au bois dans laquelle chevreuils, lièvres, lapins, faisans, perdreaux, bécasses, sont appelés à passer à portée de votre fusil, sans compter encore nombre d'autres oiseaux ou animaux plus ou moins qualifiés gibier, est sans contredit la plus attrayante de toutes les battues, en raison même de cette diversité d'animaux qui se présentent et dont le tir varie à chaque instant. Ce n'en est pas moins simplement un exercice de tir, comme nous l'avons dit, mais un exercice d'un réel attrait. On ne le pratique guère du reste que dans les bois où on s'est livré à l'élevage du faisan, ou dans lesquels on a lâché au moins un certain nombre de reproducteurs après la fermeture de la chasse. Les faisans, lièvres, lapins en font le fond ; heureux le tireur qui verra subitement surgir devant lui, dans le taillis, venant rompre la monotonie de la bataille, un couple de gracieux chevreuils, ou encore une bécasse au long bec arrachée brusquement par les rabatteurs aux charmes du sous-bois.

Pour mener à bien de telles battues, en dehors des recommandations générales que nous avons faites plus haut, relativement à l'organisation des plans de campagne dès la veille, au choix et au jalonnement des places, aux battues volantes préparatoires faites à bas bruit, au banderolage de certaines enceintes et des lisières, il y a encore certaines mesures de précautions utiles à prendre et que nous rapporterons succinctement. Nous n'avons plus affaire ici, en effet, à un seul animal ou à une harde rembuchés dans l'enceinte et sur lesquels va se concentrer l'intérêt de tous ; il s'agit de mettre sur pied tout le gibier que renferme l'enceinte, de lui imprimer une direction telle qu'il aille passer sur la ligne des tireurs et, à moins de circonstances exceptionnelles, de s'efforcer de le répartir également partout.

Cette tâche incombe tout entière au garde-chef directeur de la battue qui, placé au centre, doit savoir manier sa ligne de rabatteurs, eu égard à la forme de l'enceinte, de la direction du vent, des refuites habituelles du gibier, de façon à le jeter à peu près là où il veut. C'est le timonier qui, muni du double gouvernail que sont les ailes de sa ligne, doit en savoir jouer pour donner au flot de gibier qui fuit la direction la plus favorable. Il est guidé, pour cela, par le gibier même qu'il voit partir à ses côtés, mais surtout par les coups de fusils qu'il entend sur la ligne des tireurs. Tire-t-on presque exclusivement à droite? vite il donnera à l'aile droite l'ordre de forcer un peu en avant et retardera son aile gauche. Il jettera ainsi le gibier vers les tireurs de gauche. La direction d'une telle battue n'est certes pas chose facile, sans compter qu'il faut encore à celui qui la mène penser à tout, stimuler le zèle des rabatteurs paresseux ou inintelligents, arrêter toute la ligne quand le feu des tireurs est trop intense, afin de leur permettre de recharger et de ne pas trop pousser son gibier. Dans les grandes battues, le garde chef est aidé dans sa tâche par deux gardes au moins qui mènent les ailes et qui assurent strictement l'exécution de la manœuvre commandée.

Au début de la chasse, dans les propriétés très giboyeuses où on fait beaucoup d'élevage, il arrive que les faisans filent longtemps à patte devant les rabatteurs et ne se lèvent qu'au moment où ils arrivent sur la ligne des tireurs, qui leur sont masqués par des faux fourrés ou par des affûts en branchage. Ils partent alors en bouquet, au grand désespoir des chasseurs, qui, pour quinze ou vingt oiseaux qui leur passent, n'ont le temps d'en tirer que deux, quatre au plus, quand ils ont deux fusils. On a essayé de remédier à cet inconvénient en plaçant dans l'intérieur du bois, à une distance un peu supérieure à celle d'une portée de fusil, des grillages formant obstacle et qui forcent les faisans à s'envoler quand les rabatteurs arrivent. Ce système a donné d'assez bons résultats, mais il n'est applicable que dans les battues exclusivement de faisans, car les lièvres et les lapins ne peuvent plus arriver jusqu'aux tireurs; en outre, il faut éviter avec soin que le grillage soit en ligne droite, parce qu'on aurait encore l'inconvénient du départ en bouquet. On lui donne alors une forme sinueuse présentant des saillants et des rentrants qui ont pour effet de diviser les envolées et de les échelonner, au grand contentement des tireurs. Ces procédés ne sont nécessaires d'ailleurs que dans les premières battues. Bientôt, en effet, le gibier, devenu fort, et chassé plusieurs fois déjà, est au fait des dangers qui le menacent et comprend bien vite, trop vite, que le salut est dans la fuite en arrière, et il s'envole haut et vite au-dessus de la tête des rabatteurs, malgré les cris et les mouvements de ceux-ci. Il y aura donc, là encore, comme dans toutes les autres sortes de battues, intérêt à ce que quelques tireurs, un ou deux suffisent généralement, se joignent aux rabatteurs pour tirer les fuyards. Leurs coups de fusils suffisent bien souvent à assurer la bonne marche de la battue.

On ne saurait trop recommander aux tireurs qui prennent part à ces tueries la plus grande prudence. On tire, en effet, beaucoup, dans ces battues; on s'excite à voir passer rapidement le gibier de tous côtés, et on peut, quand on n'a pas suffisamment l'habitude de cette chasse, oublier que la ligne des rabatteurs approche et qu'il y a danger, dorénavant, à tirer dans l'intérieur de l'enceinte. C'est au directeur de la chasse à indiquer qu'on ne doit plus tirer en avant, mais seulement en l'air et en arrière. L'ordre doit en être donné à haute voix et transmis rapidement de proche en proche, sur toute la ligne. Chacun doit s'y soumettre immédiatement et scrupuleusement.

Dans quelques chasses où les lapins et les lièvres sont en grand nombre,

on emploie, en guise d'affûts, des escabeaux ou des échelles doubles, sur lesquels montent les tireurs. Ce système a le double avantage de faciliter le passage en battue de ces animaux, qui ne se soucient pas, d'habitude, de franchir la ligne dangereuse, et, en outre, et surtout, d'éviter les ricochets et les plombs qui vont se perdre dans les jambes des rabatteurs, Le tir plongeant qui en résulte est plus difficile, il est vrai, mais le danger est écarté, ce qui est l'essentiel.

Dans les réunions plus modestes, là où le noble plaisir de la chasse est monté par actions, les battues se font plus simplement, mais toujours d'après les mêmes principes et avec les mêmes précautions. Seulement, les rabatteurs sont moins nombreux, plus espacés, par suite, et alors tout le gibier ne se montre pas au complet. Tant mieux, il en restera pour une autre fois! Malgré cela, ces petites battues n'en sont pas moins fort agréables, parce qu'elles se font généralement entre intimes, à la bonne franquette, et puis on ne garde que les bons passages. D'ailleurs le plaisir qui est assaisonné d'un peu de difficulté vaut mieux que bien d'autres.

Battues de plaine. — Inconnues en France il y a peu d'années, ce genre de battues, qui vise exclusivement les *lièvres* et les *perdreaux*, y est en grand honneur maintenant, dans les environs de Paris surtout et dans les grandes plaines de la Beauce et de la Brie ; il tend même à se propager un peu partout en province.

Les causes qui l'ont fait adopter, malgré l'incontestable infériorité qu'il a sur la chasse au chien d'arrêt sont de plusieurs sortes, en dehors des raisons générales que j'ai exposées plus haut. C'est d'abord la sauvagerie croissante du gibier, des perdreaux surtout, qui fait que quelques jours à peine après l'ouverture on ne peut aborder les compagnies. Ce fait est aggravé par la nature des cultures, l'absence des couverts et des chaumes élevés qu'on avait autrefois. Seuls quelques champs de betteraves et de pommes de terre qu'on rencontre encore de-ci de-là en septembre permettent aux chiens quelques arrêts durant ce mois, mais après plus rien ne vient dérober le gibier au regard, et celui-ci, mis en éveil par l'arrivée de ses ennemis, qu'il voit de très loin, fuit sans jamais se laisser atteindre.

C'est une médiocre politesse à faire que d'offrir à ses invités une chasse en plaine en arrière-saison. Pour mieux dire, il n'est plus possible de chasser, bien que le gibier abonde. La battue s'impose donc et, comme le tir du perdreau, dans ces conditions, est fort difficile, ce mode de chasse est devenu un sport fort goûté des *grands fusils* d'abord, parce qu'il leur permet de faire valoir leur adresse, et aussi des tireurs plus modestes, pour lesquels il est un excellent exercice, entre tous, pour perfectionner leur tir.

Mais pour faire des battues de plaine, il faut un territoire de chasse très étendu et très découvert, des propriétés de bonne forme, afin de ne pas être exposé au premier rabat à jeter le gibier chez le voisin. Dans les propriétés, rares du reste, qu'on peut aménager pour ce genre de chasse, le mieux est de créer au centre des terres et sur quelques points choisis, intermédiaires des différentes battues, des remises temporaires ou même permanentes, qui permettent d'y jeter le gibier par son premier vol, afin de le pousser ensuite dans de bonnes conditions sur la ligne des tireurs. Pour la création des remises annuelles ou temporaires, on utilisera les semis de maïs, sarrasin, lupin ou autres plantes annuelles qu'on laisse sur pied ; on peut même, sans rien changer à l'assolement des terres, semer après la moisson de la graine de moutarde, après un très léger labour ou un simple hersage, laquelle donnera dès

le mois de septembre un beau couvert. Cette moutarde, du reste retournée par la charrue en fin de saison, constituera un excellent engrais pour les céréales de printemps. Pour les remises permanentes, les meilleures, parce que le gibier s'habitue à les connaître et à les fréquenter, on procédera par plantations de bois feuillus, chêne, bouleau, saules, osiers et divers arbustes, tels que les spirées, les épines et le troène qu'on exploite tous les quatre à cinq ans pour ne pas les laisser monter trop haut.

On pourra, comme complément à ces remises, créer à la limite des battues des abris permanents vivaces, par la plantation des mêmes essences, les mieux appropriées au terrain, en les disposant en ligne sous forme de haies

Un trou pour battue en plaine, à Jonvilliers, chez le Cte Potocki.
Phot. de M. le comte J. Clary.

interrompues le long de la lisière des champs. Ces abris seront entretenus et taillés chaque année comme les haies de clôture.

Tout cela facilitera beaucoup l'exécution d'une battue. Dans certaines chasses, pour remplacer les affûts artificiels qui, il faut bien le dire, effraient souvent le gibier, on creuse en terre des trous de 1 mètre de profondeur environ, dont le jet de terre sert à former deux petits retranchements sur deux des côtés, lesquels contribuent à masquer le haut du corps des tireurs. Moins visibles que les affûts, ils n'en sont pas moins aperçus par le gibier qui les évite également : ils ont en outre l'inconvénient assez grave, suivant moi, d'occasionner un tir rasant bien plus dangereux pour les rabatteurs : il faut d'ailleurs les combler chaque année au moment du labourage des terres.

L'organisation d'une battue de plaine doit, comme toute autre, être combinée d'avance et il faut pour cela très bien connaître son terrain et son gibier. Il est certain que les allures des animaux en plaine sont plus régulières, plus routinières qu'au bois : telle compagnie de perdreaux, tel lièvre élevés dans un champ donné, prendront sûrement tel ou tel parti, eu égard, bien entendu,

à l'état du temps si on les met sur pied. Néanmoins, un vent violent, une pluie abondante tombée dans la nuit, peuvent modifier les refuites du gibier ; mais on est bien vite au fait de ces modifications occasionnelles qui dérivent d'ailleurs de l'état des couverts, du plus ou moins d'humidité des sols et surtout de l'exposition.

Toutes ces particularités doivent être parfaitement connues du directeur de la battue pour qu'il puisse tirer un bon parti de sa ligne de rabatteurs. La meilleure condition de succès des battues de plaine est que les tireurs soient placés sous le vent, les rabatteurs ayant au contraire le vent au dos. On ne pourra pas obtenir strictement cette condition toujours, mais en tous les cas on ne devra jamais faire un rabat à contre vent, car on serait sûr de ne le pas réussir.

Il est très important que les tireurs soient cachés le plus possible à la vue du gibier. Aussi, en dehors des affûts artificiels, dont nous avons parlé, il faut utiliser tout ce qui dans la plaine peut servir à les masquer. Les grandes avenues de noyers, d'ormes ou de peupliers qui traversent les champs, les arbres de bordure des routes offrent autant de postes qu'on en veut. Les fossés rectilignes créés pour l'assainissement des terres et sur les bords desquels croissent quelques maigres broussailles donnent aussi d'excellents abris parce que le gibier est habitué à circuler autour sans défiance. En thèse générale quand, dans une avenue ou dans une ligne de grands arbres, il y a des solutions de continuité formant brèche dans le rideau, il faut les garder avec soin. Les perdreaux ne tendent pas toujours à monter en effet et surtout, quand ils ont fait plusieurs vols, ils ne se soucient plus de passer par-dessus l'obstacle et se dirigent vers ces brèches comme vers une porte pour échapper plus vite dans leur vol horizontal et bas au danger qui les talonne.

Les rabatteurs, placés à une assez grande distance les uns des autres et occupant une ligne étendue, marchent d'un pas modéré en ayant soin de s'aligner constamment et de bien conserver leur écartement. Ils peuvent siffler, parler, mais ne pas crier, sinon pour annoncer le gibier qui se lève devant eux. Ils doivent être, comme pour la battue au bois, bien encadrés par trois hommes expérimentés, le garde directeur de la battue au centre et deux autres gardes ou deux rabatteurs intelligents à l'extrémité des ailes. Parfois, dans les grandes battues, quand la ligne des rabatteurs atteint près de 1 kilomètre, il est fort utile que le garde chef soit à cheval pour porter rapidement à droite et à gauche les ordres que lui suggère la manière dont se comporte le gibier. Il est important, en effet, de combiner le mouvement de façon à jeter toujours les compagnies vers le centre de la chasse tout en les faisant passer sous le feu des tireurs. On peut d'ailleurs employer, pour compléter le système de rabat adopté, des banderoles qu'on place le plus haut possible sur les lisières et des drapeaux de couleur voyante placés au bout de longues hampes que les rabatteurs, surtout ceux des ailes, portent et agitent dès que les animaux se lèvent.

On pourrait croire que ces battues n'offrent aucun danger, étant donné le terrain absolument découvert qu'on parcourt et où d'un coup d'œil on embrasse l'ensemble des rabatteurs et des tireurs devant soi ou à ses côtés. Il n'en est rien cependant et c'est dans ces battues que j'ai vu le plus souvent le plomb s'égarer et prendre des directions dangereuses. Cela s'explique par ce fait que c'est la plupart du temps à hauteur d'homme que volent les perdreaux poussés en battue ; que certains chasseurs sont comme hypnotisés par la compagnie qui vient sur eux, au point de ne plus voir les rabatteurs qui se trouvent derrière et à portée, tellement qu'ayant mis le fusil à l'épaule, *ils suivent* le gibier, le

tenant à l'œil et tirent au mépris de toute prudence. Au bois, au moment où le tir dans l'enceinte devient dangereux, les rabatteurs se trouvent plus près, on est prévenu de leur présence par le bruit qu'ils font, le sentiment du danger est plus grand aussi et toujours en éveil, les blouses blanches se détachent mieux enfin, et on ne tire pas. Quoi qu'il en soit, la plus grande prudence, encore ici comme ailleurs, s'impose.

Battues de tirés. — Un *tiré* est une bande de bois de 200 à 250 mètres de largeur et 8 à 10 kilomètres de développement disposée autant que possible au milieu ou en bordure de plaines cultivées où les gagnages favorables au

Battue marchante dans un tiré.

gibier abondent. Par une tonte annuelle, comme on le fait pour les charmilles, on maintient la hauteur du bois à la hauteur régulière de 1 mètre, de façon à ce que rien ne vienne gêner le tir. Un tiré doit assurer durant trois à quatre heures une chasse qui se fait alternativement par marches en avant ou *battues marchantes* et par *battues en place*, de manière à pousser toujours le gibier en avant dans la même direction. Si le tiré est en bordure de forêt, il peut être rectiligne et a l'aspect d'une jeune taille de deux à trois ans, sillonnée longitudinalement par une série de layons parallèles à égale distance les uns des autres et destinés aux chasseurs. Entre ces layons, des petits filets ou sentiers très étroits également parallèles et dans le même sens permettent aux rabatteurs de faire leur office partout et sans difficulté.

Dans un parc clos, on donne au tiré la forme d'un fer à cheval ou d'un circuit fermé, entouré de toutes parts par les cultures. Ces tirés sont peuplés de toutes les essences les plus vivaces, les plus résistantes à la dent du lapin, les mieux appropriées aussi à la nature du sol et qui en même temps n'ont pas le couvert trop épais, afin de permettre en dessous d'elles la végétation herbacée si précieuse pour les nids. Le chêne, le charme, quand il y a peu de lapins, le bouleau, les saules, les épines noire et blanche, le lilas, les spirées,

le mahonia et le troène sont les principaux arbres ou arbustes qu'on emploie. Certains d'entre eux, outre qu'ils répondent bien aux conditions énoncées ci-dessus, ont encore l'avantage très appréciable, comme les spirées, les mahonias et le troène, de fournir au gibier des baies dont il est très friand et qui contribuent à le retenir au tiré. De loin en loin on laisse pousser le taillis indéfiniment sur des bandes transversales de 15 à 20 mètres et aussi sur les bordures quelques grands arbres clairsemés destinés au brancher du faisan. Ces bandes de grands taillis ont l'avantage, soit qu'on pousse le gibier devant

Un tiré à Rambouillet.

soi dans les battues marchantes, soit qu'on le reçoive dans les battues en place, d'obliger les faisans et les perdreaux à monter pour passer par-dessus, au lieu de suivre leur vol horizontal, bas et rasant le tiré, lequel offre un tir monotone et souvent dangereux.

On a soin, bien entendu, de créer, de distance en distance, et en travers des sentiers d'assommoirs pour purger le tiré des bêtes puantes, et par places des petites mares qu'on entretient le mieux possible pour abreuver le gibier. Un élevage important est nécessaire pour meubler un tiré; on l'installe sur le layon central où se fait d'ailleurs régulièrement et toute l'année un agrainage abondant.

Une battue dans un tel tiré se conduit de la façon suivante : La chasse commence généralement à midi, pour finir à quatre heures. Neuf fusils y prennent part, soit quatre à droite et quatre à gauche du layon central, qui est le layon d'honneur, le meilleur à tous points de vue, et par sa position et en raison de l'agrainage qu'on y fait et qui retient le gibier dans son voisinage. La veille, sur l'ordre du directeur de la chasse, on a fureté et bouché les terriers

qui s'y rencontrent, afin de mettre les lapins sur pied ; on a même panneauté ailleurs un certain nombre de ces animaux pour les lâcher le matin même de la chasse, sur le parcours adopté là où le couvert est le moins épais. Dans la matinée, on fait quelques battues volantes dans les champs ou dans les remises qui avoisinent, et même dans les taillis voisins, si on veut y jeter des chevreuils. Dans ce cas, on banderole les abords du tiré après la battue volante, afin d'empêcher le gibier d'en ressortir.

A midi, tout le monde est à sa place : à l'entrée du tiré, les tireurs, avec leurs gardes chargeurs dans les layons, les rabatteurs vêtus de blouses blan-

Garde agrainant un layon dans un tiré.

ches dans les petits filets. Une cinquantaine de rabatteurs sont ainsi nécessaires pour bien mener cette chasse. Ils sont dirigés par un brigadier chef qui se tient toujours au centre et par deux gardes qui guident les ailes.

Celles-ci se déploient en dehors du tiré, dans les champs, toujours un peu en avant du centre, afin de faire rentrer le gibier de la plaine au tiré en avant des chasseurs. Les rabatteurs des extrémités des ailes sont munis de drapeaux qu'ils agitent quand le gibier fait mine de forcer.

On part, en marchant doucement devant soi, les rabatteurs frappant les fourrés avec leurs bâtons, sans crier, se bornant à annoncer la nature du gibier qui se lève. Faisans, perdreaux, lapins, lièvres, chevreuils, canards sauvages aux abords des mares, fuient devant les chasseurs qui les tirent en marchant. C'est la *battue marchante*. Le gibier qui n'est pas atteint se masse en avant et, comme on a eu la précaution de tendre en travers du tiré, sur certains points déterminés d'avance, des banderoles pour l'arrêter, on se trouve en avoir, à un moment donné, une grande quantité devant soi. On arrête alors la marche, les tireurs sont invités à sortir du tiré pour aller, en décrivant un circuit en

Le rendez-vous de chasse à Rambouillet.

plaine, y rentrer plus loin, là où les banderoles d'arrêt ont été placées. Les rabatteurs, au contraire, sont restés en place et ce n'est que quand on leur signale que les tireurs sont postés en battue qu'ils se mettent en marche de nouveau, pour pousser le gibier sur eux. C'est la *battue en place*. Après la battue, la marche devant soi reprend dans le même ordre qu'au début; les tireurs n'ont pour cela qu'à se retourner et à s'avancer dans leurs layons respectifs, qu'ils ne quittent pas de la journée. Et ainsi de suite, par marches et battues successives on accomplit tout le parcours.

On comprend que, quand on a pu obtenir, par un élevage intensif combiné avec la reproduction naturelle, une grande quantité de gibier dans un tiré et qu'on l'y retient avec soin par un agrainage constant, on puisse arriver facilement à faire tirer par huit ou neuf fusils deux mille ou trois mille coups de fusil dans l'espace de quatre heures, et obtenir ces hécatombes de gibier qui étonnent les personnes qui ne sont pas initiées à ce système si simple. J'ajoute que de toutes les chasses en battue c'est celle qui est la moins monotone, parce qu'on est constamment en action et que le tir y est plus varié, en raison de la succession des marches et des battues, et aussi de la diversité du gibier qu'on peut y offrir à ses invités. Ces sortes de chasses, d'abord organisées par le comte de Girardin, pour l'empereur Napoléon Ier, puis améliorées, complétées et portées à leur apogée par le même grand veneur pour le roi Charles X, ont été continuées avec éclat sous le second Empire. Elles sont encore offertes, de nos jours, par les chefs de l'État à leurs visiteurs princiers et aux grands dignitaires du pays.

Battue marchante en fermé ou *battue au chaudron*. — Cette chasse, qui est très meurtrière pour le gibier d'une plaine, est surtout pratiquée en Allemagne, où l'exploitation des chasses a souvent un caractère industriel, ce qui n'a jamais lieu chez nous. Elle peut d'ailleurs avoir un certain intérêt dans quelques régions de notre pays, notamment dans les grandes plaines giboyeuses de la Beauce, surtout quand on désire tuer beaucoup de gibier ou qu'on veut s'acharner à tirer des perdreaux inabordables en arrière-saison. C'est à ce titre que nous en parlerons, d'ailleurs brièvement. Son organisation et son exécution sont des plus simples, mais il faut être très nombreux, tireurs et rabatteurs, pour la pratiquer utilement. Le résultat de la chasse, en dehors, bien entendu, de l'adresse des tireurs, dépend, en effet, de l'étendue de la plaine qu'on peut entourer.

Après avoir évalué le plus approximativement possible le périmètre du terrain, on en divise la longueur par le nombre total de tireurs et de rabatteurs dont on dispose. Ce calcul donne la distance qui doit exister entre les divers acteurs de cette immense et meurtrière ronde. Il ne faut pas, autant que possible, que les intervalles soient supérieurs à 100 mètres. Cela étant, on procède au placement de tous. Après avoir réuni tout le monde en un même point de la périphérie, on opère comme il a été dit à l'article des *Battues aux biches*, décrites plus haut, mais en s'arrangeant de façon que les tireurs soient également répartis sur le pourtour entre les rabatteurs. Quand tout le monde est en place et arrêté, on donne le signal de la marche, laquelle se fait en se dirigeant vers le centre de la circonférence, tous convergeant vers le même point. La chasse commence alors. Le gibier se lève devant les chasseurs et fuit, lui aussi, vers le centre, ne voyant pas d'obstacle de ce côté, mais, à mesure que le cercle se resserre, le danger devient pressant de toutes parts; il tente alors de forcer la ligne; les compagnies de perdreaux, si elles échappent à ceux qui les font lever, sont tirées par d'autres là où elles vont franchir la

ligne; les lièvres, affolés, et qui ont couru en cercle jusque-là, se tenant hors de portée, se décident à passer bravement entre les rabatteurs ou les tireurs qui les roulent à leurs pieds. Le feu devient général et on est obligé d'arrêter de temps en temps la marche pour donner le temps de recharger. Enfin, bientôt le cercle s'est tellement fermé qu'il devient dangereux de tirer à l'intérieur. L'ordre est donné de ne plus tirer qu'en arrière, et quelques rabatteurs ont bientôt fait de faire sortir le gibier qui reste encore enfermé dans l'enceinte.

Il est heureux que ce système de chasse exige un grand nombre de personnes, toujours difficiles à réunir, pour être fructueuse, car, s'il était d'un usage fréquent, le gibier aurait bientôt disparu de nos plaines.

Battue au cordeau. — Il est enfin un dernier genre de battue qui, au contraire de la précédente, peut se pratiquer avec les ressources les plus modestes : un petit nombre de tireurs, trois ou quatre hommes comme rabatteurs, et qui n'en est pas moins fort désastreux pour le gibier. C'est la battue *au cordeau*.

Deux hommes tiennent les extrémités d'une immense corde à laquelle on attache des petites cordelettes munies chacune d'un grelot, d'une clochette ou même simplement de petits bouchons de paille ou de morceaux de papier. Si le traînage est trop pénible, par suite de la longueur de la corde ou des obstacles qu'elle rencontre, deux hommes au lieu d'un s'attellent à chaque extrémité de la corde et la promènent à travers champs et récoltes, ratissant tout le gibier qui s'y trouve pour le pousser vers les tireurs qui se sont cachés avec soin en avant devant eux. Le bruit que fait cet engin n'est pas assez effrayant pour faire lever de suite les animaux qu'il rencontre ; il en résulte que ceux-ci se déplacent assez lentement et se laissent conduire à la mort que les tireurs leur octroient impitoyablement au bout du champ.

Ce mode de battue « au cordeau » est très pratique pour chasser la sauvagine dans des étangs trop garnis de joncs, d'où le gibier est difficile à déloger. Je l'ai employé avec succès pour des canards sauvages qui se refusaient à partir, se sachant bien en sûreté au milieu d'un étang très couvert.

Derniers conseils. — Nous finirons par les derniers conseils suivants : ne pas oublier de recommander aux gardes, aux rabatteurs, d'avoir soin de faire uriner les lièvres, lapins, en leur pressant le ventre, au fur et à mesure qu'on les ramasse ; d'enlever aux perdreaux, aux cailles avec un petit crochet, le gros boyau pour éviter la décomposition, avant la fin de la journée, s'il fait chaud : bien des pièces ont été perdues par ce manque de précaution.

Les gardes doivent vider les chevreuils, biches, etc., selon les règles établies. Ils doivent veiller à ce que le gibier ne soit pas empilé sans soin, sans ordre, les lièvres écrasant les perdreaux, les chevreuils écrasant les lièvres, aussi bien quand le gibier est placé à terre qu'au moment où on le met dans les voitures.

Conclusion. — Telles sont les diverses sortes de battues usitées en France actuellement.

Sans revenir sur les considérations exposées au commencement de ce chapitre pour discuter l'intérêt des battues ou pour légitimer leur emploi, il est permis de conclure, au vu de l'important appareil

qui en accompagne ordinairement l'exécution, que ce mode de chasse offre un intérêt réel et des avantages certains.

On ne peut méconnaître en effet que, en premier lieu, le grand nombre de coups de fusil qu'il procure et les difficultés de tir qu'il occasionne contribuent puissamment à développer l'adresse de nos tireurs; ensuite, l'élevage du gibier qu'il nécessite, comme aussi la surveillance minutieuse qui en est la conséquence, ont les meilleurs effets sur la propagation du gibier; enfin, qu'il occupe, amuse et fait vivre nombre d'individus, qu'ils soient tireurs réunis en une gaie partie de chasse, ou rabatteurs heureux de trouver à gagner une bonne journée durant la saison d'hiver, si dure aux malheureux. Ajoutons, ce qui n'est pas un des moindres effets heureux de ces battues, que la majeure partie des grands tableaux vient apporter à la consommation journalière un appoint agréable et précieux dont le prix devient de jour en jour plus abordable même aux bourses les plus modestes. En dernier lieu, les battues offrent la satisfaction d'offrir de belles bourriches à ses amis; de faire une bonne œuvre en distribuant des pièces de gibier aux hôpitaux, aux pauvres gens de la commune ou du canon.

Le plaisir de la journée aura de la sorte été complet.

LEDDET,
Inspecteur des Eaux et Forêts.

Arrivée des chasseurs.
Phot. de M. Roger Laurent.

XIV

LE GROS GIBIER

I. — *AFRIQUE*

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Armes, équipement, costume, chasses de rencontre ou fortuite. — Affût. Appât.

Le caractère commun des chasses qu'on peut faire dans l'Afrique centrale, les seules, par conséquent, dont je puisse parler avec compétence, c'est qu'il faut s'y passer de l'aide du chien. Ces auxiliaires si utiles pour la recherche du gibier, sa découverte et sa poursuite, on ne peut recourir à eux dans les régions infestées par la mouche tsé-tsé. Ceux qu'on importerait d'Europe, même s'ils résistaient au climat, ce qui me paraît douteux, succomberaient bientôt sous la piqûre du redoutable insecte, qui rend impossible, dans les pays sauvages où il sévit, la conservation des animaux domestiques, tandis que la faune indigène échappe à l'action nocive du venin. On trouve des bœufs et des chiens dans les endroits habités ; mais ils périraient bien vite si on les emmenait dans la brousse. D'ailleurs, par une regrettable fatalité, ces animaux ne valent pas grand'chose et ne sont pas en état de rendre des services, au moins dans le centre de

l'Afrique ; dans le sud, au contraire, il en existe des espèces excellentes et qu'on a pu employer avec succès même à chasser le lion, l'éléphant et le léopard (1).

Réduit ainsi à ses seules ressources et à celles des hommes qui l'accompagnent, le chasseur ne peut trouver son gibier qu'en cherchant lui-même la piste ; il est donc obligé d'acquérir les qualités du chien, sauf à employer d'autres facultés pour remplacer le flair : la vue et parfois le toucher servent à retrouver les vestiges du passage d'un animal, à déterminer la taille de celui-ci sans le voir, et aussi son sexe, son allure, le temps écoulé depuis son passage. Je parle ici, bien entendu, d'une vraie chasse. Car on peut aller à l'aventure, en laissant au hasard le soin de nous mettre en présence de quelque fauve. Ces rencontres ne sont pas absolument rares, si on prend des précautions, si on a soin d'avancer sans bruit en regardant bien autour de soi et surtout du côté d'où vient le vent. Du côté opposé, en effet, on est sûr de ne rien trouver. L'odeur qui émane de l'homme exerce sur tous les fauves et pachydermes une action répulsive — honni soit qui mal y pense ! — et il est certain que nous sentons beaucoup plus fort (et plus désagréablement) que nous ne nous l'imaginons. Lions et antilopes, léopards et éléphants prennent immédiatement le large dès que le vent leur a apporté le relent qui décèle notre présence. Si légitime que soit en eux la conscience de leur force, si braves et indifférents à la souffrance qu'ils se montrent à l'occasion, aucun d'eux n'attaque spontanément l'homme : le rhinocéros est le seul des habitants sauvages de l'Afrique qui fasse exception. Encore certaines personnes le contestent-elles : « S'il se jette sur vous, disent-elles, c'est sans mauvaise intention et, comme qui dirait, par bêtise. » De fait, ils ne font guère de victimes.

Il y a des voyageurs qui ne font pas de la chasse leur but, qui marchent sans précautions, accompagnés d'individus bruyants. Ah ! ils peuvent parcourir l'immensité du continent noir sans jamais apercevoir le moindre gibier. Les caravanes n'en rencontrent aucun. Si donc on veut avoir chance d'en voir, il faut avancer silencieusement et regarder toujours du côté où on est sûr de n'être pas senti par des animaux dont l'odorat est d'une finesse extrême.

Quand on veut se rapprocher d'eux, il est indispensable de mar-

(1) On voudra bien excuser l'auteur de ce chapitre s'il lui arrive de mettre en scène et d'invoquer à maintes reprises des souvenirs personnels. Si des milliers et des milliers de personnes ont chassé le lièvre ou le perdreau et si, par conséquent, de leur expérience condensée, on peut extraire des règles générales, il n'en va pas de même pour le gibier exceptionnel dont il s'agit ici. Peu d'amateurs ont eu l'occasion de se livrer à ce sport. Les plus fanatiques n'ont qu'une pratique très limitée. Pendant ses huit ans de chasse au milieu de la brousse, l'auteur a tué moins de lions qu'on ne tue de lapins dans une matinée en se promenant le fusil sur le bras. Dans de telles conditions, on ne peut guère formuler des méthodes ni poser des principes ; on en est réduit à relater les circonstances spéciales dans lesquelles on s'est trouvé, en indiquant les résultats auxquels on est arrivé. De là la forme un peu personnelle que l'auteur a été contraint d'adopter. Cette observation s'applique également aux deux articles suivants. (*Note des Editeurs.*)

cher contre le vent. Cette règle est l'a b c du métier. Le vent est-il mauvais — en d'autres termes, va-t-il de vous au gibier — celui-ci, immédiatement averti par les émanations qu'il lui apportera, disparaîtra ou plutôt n'apparaîtra pas : il se sera éloigné avant même que vous n'ayez pu l'apercevoir. Même une brise intermittente et presque insensible suffit à faire le vide à plusieurs centaines de mètres de distance tout autour de vous, si sa direction varie à chaque instant. Avec de pareilles sautes, toute chasse est impossible : renoncez alors à l'espoir de rien voir. Il y a heureusement des régions où, en certaines saisons, la direction du vent reste invariable pendant de longues heures, et c'est la condition *sine qua non*, je le répète. Admettons donc qu'elle soit réalisée et que nous marchions avec le vent dans la figure. Il n'est pas indispensable, bien entendu, qu'on le reçoive directement d'en face : il peut sans inconvénient vous prendre de biais, soufflant de droite ou de gauche, les seules portions de l'espace que vous ayez à considérer étant celles où on ne peut vous sentir. Et vous ne devez pas vous borner à fouiller du regard les abords immédiats de l'endroit où vous vous trouvez. Regardez aussi loin que peut s'étendre la vue : à 200, à 300 mètres, selon que le terrain est plus ou moins découvert. Remarquez-vous quelque chose d'insolite, halte ! Vous vous dissimulez au besoin derrière un arbre ou un buisson, s'il s'en trouve, et vous vous arrêtez pour mieux examiner la situation. Vous reconnaissez, par exemple, que vous avez affaire à une antilope. Supposons maintenant que vous vous déterminiez à la tirer, ce que vous ne ferez pas dans le cas où vous chercheriez des éléphants et où vous croiriez avoir chance d'en rencontrer. Le bruit de vos détonations, en effet, risquerait alors de les mettre en fuite. Donc, vous avez vu une antilope. Celle-ci, de son côté, vous a sans doute aperçu déjà : si elle ne s'est pas enfuie, c'est qu'elle ne juge pas le péril imminent. Dans ce cas, si vous êtes trop loin pour faire feu, restez encore un instant caché pour ne pas exciter sa méfiance. Après avoir regardé fixement de votre côté pendant quelque temps, l'antilope se remet à brouter ou à marcher. Profitez de la circonstance et avancez de quelques pas, en ayant soin de vous maintenir sous le vent, et dussiez-vous, pour y arriver, décrire un long circuit au lieu de suivre la ligne droite. S'il s'agit d'animaux réunis en troupe, il faut ne pas se contenter, bien entendu, de regarder seulement ceux qui broutent d'un air paisible : il se peut qu'il y ait, à côté d'eux, des vigies aux aguets qui suivent attentivement vos mouvements, prêtes à donner le signal du départ lorsque vous paraîtrez devenir trop dangereux. Donc, ne vous pressez pas. Examinez bien l'horizon. Attendez dix minutes ou un quart d'heure, s'il le faut, jusqu'à ce que vous ayez été oublié et qu'on ne fasse plus attention à vous. Vous continuerez ensuite à avancer ; mais, à partir de ce moment, vous devez vous dissimuler aussi complètement que possible, soit en vous baissant, soit même en vous traînant à plat

ventre si le terrain est découvert, ou bien en faisant des crochets pour profiter des troncs d'arbre, des buissons, des termitières et des autres abris que la nature vous offre.

En même temps qu'on évite de se faire voir et sentir, on doit éviter de se faire entendre. Aussi doit-on être chaussé légèrement, et on avance en prenant soin de ne pas frôler les broussailles, de ne pas poser le pied sur des branches mortes qu'on briserait. On lève les pieds, on enjambe délicatement les obstacles. Il va sans dire que, si on a à se parler, on doit se borner à chuchoter, et qu'il ne faut ni se moucher ni éternuer. Si on est pris d'une quinte de toux, on cherche à en étouffer le bruit avec son mouchoir, en se tenant accroupi le plus près de terre que l'on peut.

Telle est la chasse à l'aventure, celle à laquelle peut se livrer un voyageur, en marge de ses explorations, pour ainsi dire. Lorsqu'il porte son expédition d'un point sur un autre, il peut profiter de l'occasion pour essayer de rencontrer du gibier, soit en devançant la colonne de plusieurs kilomètres, soit en se tenant sur son flanc, du côté le plus favorable. Mais il ne peut guère s'écarter de la direction générale de son itinéraire, étant tenu de rejoindre son gîte du soir.

Le vrai chasseur, au contraire, laissera tout son monde au campement et n'emmènera que son personnel spécial, puisque son but exclusif est de chasser et qu'il veut tout subordonner à cet objet. Dans ce cas, on peut, on doit prendre la piste et la suivre. Cette façon d'opérer est, d'ailleurs, celle qu'on emploie tout naturellement quand on a blessé un animal et qu'il s'est enfui, quittant le troupeau et cherchant une retraite où il puisse se dérober à la poursuite. On lui emboîte le pas en se laissant guider par les empreintes que ses sabots ont laissées sur le sol. Des taches de sang, des poils accrochés aux buissons, des « fumées » guident le chasseur et le conduisent au but.

Trouver une piste, la lire, en garder le fil conducteur, voilà qui est autrement intéressant, mais combien plus difficile aussi! que d'aller au petit bonheur et de tout attendre d'une heureuse rencontre. C'est substituer la tactique au hasard, l'étude à la chance. Par ce moyen, on découvre et on rejoint des animaux qu'on n'a pas encore aperçus : quand le vent est bon, la piste est le plus court chemin pour rejoindre le gibier. Encore faut-il, avant de s'y engager, déterminer sa date, non pas en jours, mais en heures. Et il n'est pas toujours aisé, loin de là, de dire si une piste vue à sept heures du matin provient de la matinée même ou de la nuit, c'est-à-dire si l'animal a sur vous peu ou beaucoup d'avance, même s'il est passé il y a peu de temps ; d'ailleurs, il se peut maintenant qu'il soit fort loin ; il faut toujours s'attendre à beaucoup marcher. Un bon chasseur ne doit pas être avare de ses pas. Et il faut se dire encore que, malgré toutes les précautions et au prix des plus grandes fatigues, on n'est pas sûr du succès : non seulement on n'abattra pas une

pièce, après d'interminables trajets sous le soleil meurtrier des tropiques, mais peut être n'aura-t-on pas une seule occasion de faire feu. Ou bien on aura mal placé sa balle et on n'arrivera pas après des heures et des heures de poursuite à retrouver sa victime, dont une blessure maladroite aura accéléré la fuite.

Les abreuvoirs sont, en général, les points de départ du chasseur. C'est là qu'il va choisir sa victime, comme une ménagère va au marché pour choisir une volaille. La soif est un besoin impérieux de toutes les races animales. Elle les pousse à rechercher tous les endroits où on trouve de l'eau. A mesure qu'on s'éloigne de la saison des pluies, ces endroits se font de plus en plus rares, aussi sont-ils de plus en plus fréquentés. Sur les bords des étangs ou des mares, des piétinements nombreux en témoignent. L'examen de ces vestiges permet à un œil expérimenté de reconnaître quels sont les hôtes de ces lieux. Parmi eux, on se propose de prendre la piste de tel ou tel, parce que sa capture est considérée comme plus précieuse ou comme plus facile. Quand on est à court de nourriture, on poursuit un gibier qui procure de la viande ; d'autres fois, on préfère essayer d'abattre une pièce rare qu'on n'a pas eu encore occasion d'inscrire au tableau ; souvent on se laisse aller à suivre les traces les plus fraîches, conséquemment parce qu'on a ainsi l'espoir d'arriver plus vite à un résultat.

Les abreuvoirs sont tout indiqués aussi pour les affûts de nuit. On y prépare une installation dont on organise de son mieux la sécurité ; on se ménage, si possible, une ligne de retraite ; on fait choix, à proximité, d'un arbre sur lequel on grimpera en cas de danger. Bref, on prend toutes les dispositions nécessaires pour ne pas manquer l'occasion si elle se présente. Et elle se présente presque infailliblement pendant la saison sèche. La faim, dit-on, chasse le loup hors du bois. La soif amène toute la faune aux mares. Le difficile est de profiter de cette circonstance. Le vent peut jouer de mauvais tours au chasseur. Est-il mal orienté, sa direction est-elle irrégulière, l'odeur de l'homme éloigne les bêtes. Celles-ci, d'ailleurs, y voient souvent mieux dans l'obscurité que leur ennemi, même s'il a pris soin de se munir de projecteurs électriques. Ces appareils fonctionnent mal parfois : il n'y a pas toujours convergence sur l'objectif du faisceau des rayons lumineux avec la ligne de mire. Bref, même dans les conditions les meilleures, dans les saisons les plus favorables, bien des nuits se passent sans qu'on trouve l'occasion de tirer un coup de fusil, et les jours (ou plutôt les nuits) où le gibier ne manque pas, c'est le gibier qu'on manque. D'après ma statistique personnelle, les trois quarts du temps on veille en pure perte. Il est vrai que le dernier quart vous paye de vos peines.

Les saisons ont une influence considérable sur la chasse. Suivant les époques, la direction du vent est inconstante ou fixe ; l'eau est abondante ou rare ; les herbes sont hautes ou basses, flexibles ou

raides, c'est-à-dire silencieuses ou bruyantes ; le sol est couvert ou dénudé. Les incendies allumés pendant les périodes de sécheresse balayent la plaine et la débarrassent de ce qui arrête le regard, ne laissant subsister, comme des oasis au milieu du désert, que des fourrés humides impénétrables à la lumière, où se réfugient les grosses bêtes. Pendant les pluies, on poursuit de préférence l'éléphant, le rhinocéros, le buffle, qui, trouvant alors sur place tout ce dont ils ont besoin pour vivre, n'ont pas l'humeur voyageuse, et que leur haute taille permet de découvrir, alors que les antilopes disparaissent dans la végétation fournie. C'est lorsque le feu a nettoyé le sol qu'on peut songer à poursuivre celles-ci. Bref, si chaque âge a ses plaisirs, on peut dire que chaque saison a son gibier.

Il est impossible ici d'entrer dans le détail et je dois me borner à des indications générales. Ayant donc donné des renseignements sur les principes généraux qui doivent guider le chasseur, il me reste à en déduire quels préparatifs celui-ci a à faire avant d'entrer en campagne. Il va sans dire qu'il doit être bon marcheur et bon tireur. Mais j'admets implicitement que ces conditions sont remplies. La question est de savoir comment s'équiper et de quelles armes se munir.

Équipement. Armes. — D'après mon expérience personnelle, je conseille des chaussures à semelle en caoutchouc. Je m'en sers toujours pour la chasse. Les chaussons de lisière, les mocassins, les brodequins en peau sans semelle doivent aussi être excellents pour marcher sans bruit. Le mieux, à cet égard, serait d'aller nu-pieds, comme les indigènes ; mais je doute que beaucoup d'Européens en soient capables. Pour ma part, après quelques pénibles essais, j'ai pris le parti d'y renoncer. D'une façon générale, il faut s'embarrasser le moins possible de vêtements, de façon à conserver ses membres bien dégagés. Je ne me couvre jamais le cou, les bras et les jambes. Quand il fait frais, et par exemple pour les nuits d'affût, on peut mettre une veste chaude ; mais je préfère généralement une pèlerine en molleton avec capuchon : ce vêtement a l'avantage de laisser les bras libres si on le rejette sur les épaules. Il a celui, aussi, de garantir de la pluie. Dans ce cas, cependant, pour tout costume porté, je préfère un simple pagne comme celui des indigènes. J'enlève alors la culotte et le tricot que je porte habituellement et ne conserve sur moi que mes chaussures et mon casque colonial à double visière. La visière de devant protège contre les gouttes d'eau les verres du pince-nez que ma myopie m'oblige à porter. La visière de derrière ne me sert que contre le soleil. On doit comprendre qu'il m'importe peu d'avoir la nuque mouillée.

Voici les conclusions auxquelles m'ont amené huit années de pratique, avec des modèles très variés d'armes et de munitions. J'en suis venu à cette conviction qu'il est inutile d'emporter avec soi une

panoplie et de se pourvoir d'approvisionnements compliqués. Avec un bon express-rifle, tirant des balles pleines ou des balles expansives, à volonté, on peut abattre tous les gros animaux des deux hémisphères (1). Rien donc de plus simple. Je me suis aussi très bien trouvé d'une carabine double du calibre anglais 303, du système Metford.

Comme système de fermeture, pour carabine de fatigue, rien ne vaut le T anglais ou bien un *top lever* à triple verrou de tout premier ordre. Le *hammerless* ne me semble pas encore assez sûr pour les pays perdus où on manque d'armuriers.

Il est bon de cuirasser les crosses, c'est-à-dire de les protéger par une plaque d'acier pour empêcher la poignée de se briser trop facilement en cas de choc accidentel ou si un animal marche dessus. Il est bon aussi de donner à cette poignée la forme de crosse de pistolets qui les met mieux en main et permet d'étoffer d'une façon toute particulière cette partie relativement fragile du bois.

Je n'aime pas les lunettes ou télescopes fixés aux fusils. Les mires compliquées ne me plaisent pas davantage : une petite pyramide suffit. En métal brillant ou en ivoire, elle se détache bien, surtout sous bois. Le diamant ne vaut pas grand'chose. Je préfère l'argent. Pour la nuit, j'adapte à la mire un gros pois en émail blanc ou phosphorescent, et je me sers d'un projecteur électrique Trouvé pour éclairer l'objectif. Primitivement cet appareil était à demeure sur mon canon. Mais il n'y avait jamais coïncidence suffisante entre l'axe du faisceau lumineux et la ligne de mire. Aussi ai-je eu l'idée, qui me paraît à recommander, de rendre le projecteur indépendant et de l'attacher à un bâton que tient un auxiliaire, chargé de diriger le jet de lumière sur l'animal. Il suit ainsi les mouvements de celui-ci, tandis que le chasseur vise tout à son aise. Encore faut-il que cet auxiliaire soit un homme de confiance, calme, intelligent et avec lequel on s'entende bien. J'aurai bientôt à parler du personnel qu'il est indispensable d'avoir avec soi et, par conséquent, je reviendrai sur cette question. Auparavant je voudrais dire un mot des cartouches (2).

La poudre sans fumée a le double avantage de ne pas vous masquer votre gibier et de ne pas indiquer à celui-ci où vous êtes. Cette seconde considération importe peu s'il s'agit de descendre un per-

(1) Je ne parle pas ici de la chasse aux oiseaux, ni des armes destinées à se défendre contre les indigènes. A l'intention de ceux-ci je m'étais muni d'un winchester de chasse à six coups, du calibre 12, non rayé. C'était un fusil très bon pour un dur service. Il avait l'avantage d'avoir ses pièces interchangeables et il était tout à fait suffisant pour tuer quelques pintades ou pour tirer à chevrotines en cas d'agression nocturne.

(2) On perd du temps et on compromet sa sécurité, car on se prépare des ratés, ce qui est plus grave avec un léopard qu'avec une caille si, pour une misérable économie, on réfectionne des cartouches en rechargeant des douilles vides. On ne doit employer que des munitions de première qualité et toutes neuves.

dreau. Il en va tout autrement si on a affaire à un adversaire qui ne se laisse pas tuer sans protester, de ceux dont le poète a dit :

> Cet animal est fort méchant :
> Quand on l'attaque, il se défend.

Blessé, un lion, un rhinocéros, un éléphant, se lance sur le chasseur s'il sent celui-ci ou s'il l'aperçoit. Voit-il de la fumée, il fonce dessus et charge violemment. Il y a donc intérêt à ne pas lui fournir un point de direction.

En fait de projectiles, la balle pleine est celui qui a le plus de force de pénétration : la « dum-dum » ou balle expansive a moins de pouvoir perforant, mais plus de puissance destructive. En tout cas, je n'engage pas à recourir à l'emploi périlleux et incertain de balles explosives. Les balles expansives sont tout aussi efficaces et bien moins dangereuses, et c'est exclusivement d'elles que je me suis servi lorsqu'il ne s'est pas agi d'animaux à peau dure, à chair épaisse, à os volumineux. Contre ceux-ci (éland [1], buffle, rhinocéros, girafe, éléphant), rien que la balle pleine. Contre les autres, rien que la balle expansive qui, en arrivant au but, s'écrase mécaniquement par l'effet du choc, en vertu du principe de l'inertie de la matière, tantôt se fragmentant, tantôt s'épanouissant en forme de champignon.

Pour terminer, une note du personnel auxiliaire dont un chasseur ne saurait se passer. Sans doute, il ne faut pas trop de monde. Plus on est de gens, plus on risque de faire du bruit, de ne pas passer inaperçu, de se faire flairer. Mais il y a trop de besogne pour un homme seul. Dans des poursuites de plusieurs heures, en terrain très difficile, lorsqu'on rencontre sa proie, si on avait les bras fatigués, on serait fort exposé à manquer son coup. Aussi le chasseur doit-il confier ses armes à des porte-fusils. Il marchera les mains vides et ne tiendra qu'une canne. Ses compagnons l'aideront encore à pister ; ils battront la campagne et rabattront le gibier. Il les emploiera parfois à occuper l'attention de celui-ci. D'autres fois, il fera monter quelques-uns d'entre eux sur les arbres pour examiner le terrain dont les hautes herbes lui masquent la vue et pour éclairer sa route. A-t-il abattu sa victime, il lui faut du monde pour la dépecer, pour en extraire les morceaux comestibles, pour en faire boucaner la viande, pour emporter une partie du butin, pour aller au besoin chercher du renfort, des guides, sinon pour se défendre contre l'avidité d'indigènes que le bruit de la détonation peut avoir attirés et qui viennent réclamer leur dîme, sinon davantage. Pour toutes ces raisons, on ne peut s'enfoncer sans escorte dans la brousse. Certaines chasses durent plusieurs jours d'affilée d'ailleurs ; pendant tout ce temps, il faut manger, dormir, se garder. Pour porter des aliments, pour les

(1) Ne pas confondre l'*Elan des Lapons* qui est un cervidé, avec l'*Eland du Cap*, qui appartient à la famille des antilopes.

préparer, pour établir un petit campement volant, si léger soit-il, on a besoin d'auxiliaires. On se constitue donc une petite troupe d'élite qui aime passionnément la chasse, qui consente à supporter toutes les fatigues pour accompagner le maître, qui soit fidèle et dévouée à celui-ci. Ces auxiliaires, il faut qu'ils soient vigoureux et prudents, sagaces et braves. De leurs qualités dépend le succès de la campagne. Ils valent, en ces pays, plus que ne vaut un chien en France, pour un chasseur. Ils constituent non seulement sa meute, mais encore tout son équipage, ses piqueurs, ses rabatteurs, ses porte-gibecière et même davantage. Le choix de tels compagnons exige l'attention la plus éclairée. Mais il ne suffit pas de les avoir recrutés, il faut se les attacher, obtenir leur confiance, leur amitié, leur considération. Qu'on les traite bien d'abord ; mais surtout qu'on leur prouve qu'on a de bonnes armes et qu'on sait s'en servir. Si leur maître ne s'y entend pas, s'il s'affole, s'il manque le gibier, s'il s'égare sur de fausses pistes, s'il prend mal le vent, s'il combine maladroitement ses affûts, s'il se trompe de ligne de retraite, si la force physique ou l'adresse lui font défaut, s'il est incapable de résister aux fatigues d'une poursuite, de se jeter à l'eau, de monter sur un arbre ou d'escalader un escarpement, son prestige va s'affaiblissant. Les serviteurs ne lui accordent qu'une obéissance molle de salariés, au lieu de l'aider avec toute l'activité de vrais collaborateurs. Plus on a de succès, plus on est intelligemment secondé. Plus on est intelligemment secondé, plus on a de succès.

LE LION

Quoi qu'en dise Aristote et sa docte cabale », je demeure convaincu de ceci : qu'il n'y a qu'une seule et unique espèce de lions. A la vérité, elle ne reste pas toujours et partout identique à elle-même. Conformément à une grande loi de la nature, elle se transforme avec les conditions de la vie, avec le milieu habité. Et il y a loin, je suis le premier à le proclamer, entre le lion de l'Afrique, qui a laissé sa crinière accrochée aux buissons, qui passe toute son existence à lutter, à poursuivre sa proie, à se défendre contre ses ennemis (car il en a, lui aussi), à courir à la recherche d'un abreuvoir, il y a loin de ce noble et beau produit de la création à l'être dégénéré qu'on promène en cage et dont on a vu à Roubaix un taureau triompher sans la moindre peine. Le soi-disant animal féroce de nos foires n'a rien de la sauvagerie de ses ancêtres. Domestiqué par une longue captivité, bien repu, déshabitué de tout effort, alourdi par la paresse et l'immobilité, débilité par un climat trop tempéré, le lion qu'on montre dans les ménageries et les baraques de dompteur ne ressemble guère à celui qu'on rencontre en Afrique, et dont la description sommaire que voici ne donne qu'une idée incomplète, car il y manque la vie, la grâce des mouvements et tout cet ensemble indéfinissable qui produit autant d'admiration que d'émotion quand on se trouve face à face avec un tel animal.

Sa hauteur au garrot atteint 1m,08. Mesurée du bout du nez au bout de la

queue, sa longueur va parfois jusqu'à plus de 3m,50. Son crâne mesure en moyenne 0m,35, et la circonférence de son avant-bras, 0m,44. Il a de 0m,40 à 0,45 de poitrail, et il pèse de 200 à 250 kilogrammes. Sa musculature puissante, au lieu d'être noyée dans la graisse, se dessine en un relief nettement accusé. Rarement il a une belle crinière ; parfois même n'en a-t-il pas du tout. Le lion sans crinière est généralement d'un fauve pâle. Les autres variétés ont une robe brune, d'un brun qui va du clair jusqu'au marron foncé, la couleur variant avec le milieu habité et se rapprochant de sa teinte générale. Le bout de la queue et un point à l'intérieur des jambes sont toujours noirs, ainsi que le derrière des oreilles. La crinière est ou d'un jaune rougeâtre ou mélangée de poils foncés. Il est très rare qu'on en trouve de noirs, aussi cette couleur est-elle très appréciée des amateurs.

Le lion est un carnassier, comme on sait. Il doit donc traquer ou surprendre sa proie. Aussi est-il toujours en mouvement. Il ne fait pas fi de la chair humaine, mais il n'a recours à cet aliment qu'à la dernière extrémité et lorsque ses victimes habituelles lui font défaut. Ainsi les mangeurs d'hommes sont, en général, de vieux lions qui n'ont plus la force, l'agilité et la souplesse nécessaires pour chasser à courre. Tout au plus peut-il se porter à l'affût, près des mares. Mais, dans la saison des pluies, alors que toute la faune est éparpillée, cette ressource vient à lui manquer. Il se met alors à rôder autour des villages et s'il a la chance de voir un enfant isolé il l'attrape. Parfois même il va en saisir un jusqu'à la porte de sa case, puis il le traîne, mort ou vif, à l'écart pour s'en régaler. A défaut d'êtres humains, d'ailleurs, il se contente de manger des chiens ou des poules qu'il enlève de même.

Ce qu'il préfère se mettre sous la dent, c'est un buffle, un éland ou un zèbre. J'ai lieu de douter qu'il se régale habituellement de petites antilopes, quoique certains voyageurs le disent, que certains dessins le montrent et que même on ait fondu de beaux groupes en bronze qui nous montrent le lion chassant la gazelle. Outre que celle-ci est trop rapide pour être rejointe à la course et happée autrement que par surprise, elle offre peu à manger. Il n'y a guère dans telle antilope de quoi faire plus d'un repas. Dans un éland plusieurs lions trouvent de quoi satisfaire leur appétit pendant deux ou trois jours. Naturellement, « nécessité ne connaît pas de loi ». On voit des lions attablés autour de la carcasse d'un koudou. Mais, sauf erreur, c'est exceptionnel. Une occasion fortuite se sera présentée à eux, dont ils auront profité, ou bien n'auront-ils rien pu trouver de mieux : faute de grives, ne se contente-t-on pas de merles !

Et puis, on ne saurait formuler de règles précises. Les circonstances modifient souvent les principes. C'est ainsi qu'on peut affirmer que le lion n'aime pas à se fatiguer et n'a aucun goût à pratiquer la chasse à courre, pour laquelle il n'est pas taillé. C'est à l'affût qu'il guette sa proie. Se tenant accroupi dans le feuillage, sous le vent, bien entendu, il attend près d'une mare qu'un animal vienne se désaltérer. Il lui saute alors sur le dos et lui prend le cou entre les dents. Il peut arriver pourtant qu'il poursuive sa victime, mais il est rare que sa course se prolonge beaucoup. Il procède par bonds successifs, qui sont d'une prodigieuse amplitude et qu'il lui serait impossible de répéter souvent. Cependant j'en ai vu un qui essayait de forcer un koudou à la course, et, à la façon dont je l'entendais souffler, il avait dû fournir un long trajet. Sous l'aiguillon de la faim, il est certain que les lions font des efforts herculéens pour se procurer leur pâture. Quand ils attaquent le zèbre, comme celui-ci se défend en décochant des ruades terribles, ils cherchent à le saisir à la gorge ou aux jambes de devant.

Une fois maîtres de leur victime, ils la dépècent dans un ordre invariable. Ils commencent par dévorer les viscères. Les boyaux, le cœur, le foie, la rate, les rognons disparaissent les premiers. Ils s'en prennent ensuite à la chair des cuisses et ils finissent par le reste. Mais ils ne mangent pas plus que leur faim. Quand celle-ci est assouvie, ils s'en tiennent là, réservant la suite pour le repas du lendemain. Mais la vue perçante des vautours qui vont planer dès que le jour paraîtra découvrira les débris sanglants du festin, si le cadavre est à découvert, et ils chercheront à venir en prendre leur part. Pour

Une lionne.

leur éviter la tentation, les lions traînent la carcasse sous quelque épais couvert du voisinage. Au besoin, ils se mettent deux pour effectuer ce déplacement qu'ils opèrent parfois avant de commencer leur repas.

En tout cas, à peine repus, ils vont immédiatement boire. Cette règle est absolue. Une fois rassasiés et désaltérés, ils cherchent quelque buisson, quelque fourré ombreux où faire la sieste et y restent toute la journée. Au coucher du soleil, ils se lèvent et souvent retournent de nouveau à l'abreuvoir, surtout s'il a fait très chaud. C'est de nuit ordinairement qu'ils se mettent en chasse.

Cette chasse, je l'ai dit, est facile pendant la sécheresse. Elle l'est moins à la saison des pluies ; aussi est-ce l'époque de l'amaigrissement, de la souffrance et aussi de la férocité, quand la bête ne trouve plus à se nourrir. Un carnassier vigoureux devient naturellement plus entreprenant qu'au temps de l'abondance. Dans cette période, les lions attrapent ce qu'ils peuvent et mangent n'importe quoi.

Il arrive que ces chasseurs soient chassés à leur tour. L'homme s'en charge. D'ailleurs le loup africain ne craint pas de s'attaquer au « roi des animaux » et parfois il vient à bout de le tuer ; aussi inspire-t-il aux lions une terreur telle qu'il suffit pour mettre ceux-ci en fuite d'imiter l'aboiement du loup. J'ai eu occasion d'employer une fois cet excellent stratagème pour me débarrasser de voisins trop indiscrets. Nos cris les ont fait bien vite détaler.

La connaissance des habitudes du lion, de ses mœurs, de certaines particularités de son existence guident le chasseur et lui fournissent des indices très précieux. Je vais donc indiquer où on a le plus de chances de le trouver et par quelles circonstances on est mis au courant de sa présence. Je dirai ensuite comment on le tire.

Quoiqu'il existe dans les hautes montagnes et qu'on le rencontre parfois sur des hauteurs, il habite de préférence les pays de plaine. Il se plaît dans les vallées et quitte peu le voisinage des cours d'eau, sans doute parce que ceux-ci attirent toute la faune de la région, ce qui lui fournit l'occasion de choisir commodément sa proie. Le jour, il se réfugie pour dormir dans les hautes herbes et les broussailles : il se met rarement sous bois. S'il y a des rochers à proximité, il lui arrive d'aller s'abriter dans leurs anfractuosités ou de se blottir dans quelque creux. A-t-il fait bonne chère et bu tout son saoul, on l'entend qui exprime sa satisfaction en rugissant. Ses grondements terribles troublent la quiétude des nuits lorsqu'il rôde autour d'un campement. Il lui arrive, probablement pour communiquer avec ses congénères, de pousser de petits rugissements, des sortes de grommellements bas et courts, à peu près comme ceci : « Heu ! hou ! heu ! hou ! » en faisant alterner deux notes cadencées, qu'on ne saurait mieux comparer qu'au *Une! deusse! Une! deusse!* de nos instructeurs lorsque, pour enseigner le pas accéléré aux recrues, ils les font marcher à une allure un peu inférieure à l'allure réglementaire.

L'oreille peut donc déceler la présence des lions. Quant aux indices que l'œil peut percevoir, il y a d'abord l'empreinte des pattes ; mais seulement sur les terrains boueux, tendres ou sablonneux. On trouve d'autres vestiges précieux dans les excréments que ces animaux laissent et qu'ils enterrent avec leurs pattes de devant à la façon des chats. Lors donc qu'on voit le terrain fraîchement gratté, c'est que le passage vient d'avoir lieu. Ce passage se reconnaît encore aux poils accrochés aux buissons ou à l'écorce des arbres. Les épines accrochent la crinière. Le lion aime à se frotter la nuque contre les troncs d'arbre. Il prend plaisir à y aiguiser ses griffes, et il y imprime ainsi des marques visibles et profondes, surtout s'il a choisi des essences molles, qui sont celles qu'il paraît préférer.

Quoique, méfiant comme il l'est, il ne soit pas facile à tirer à l'affût, j'ai eu plus d'une fois l'occasion de l'y guetter, et j'ai eu la chance de réussir. A ce propos, l'occasion me semble bonne d'indiquer comment s'organiser en pareil cas. On se prépare une petite cahute ou un retranchement, soit en terre, soit en pierre, construit de façon à être protégé surtout par derrière. La cahute en question est une sorte de pyramide conique obtenue en attachant par le haut un faisceau de pieux dont les pieds sont disposés sur une circonférence. L'hiver, les perches des houblonnières sont réunies à peu près de la même façon. Sur cette carcasse, on fait appuyer des mottes de terre gazonnées de manière à donner à l'ensemble l'apparence d'une de ces termitières qui abondent sur le bord de l'eau. Mais, en général, c'est une de ces termitières mêmes qu'on utilisera et qu'on transformera en blockhaus par des travaux rapides de fortification de campagne. On protège ses derrières en la faisant entourer d'épines, défense accessoire excellente. Dans l'épaisseur de l'argile, dont est formée la

protubérance, on se taille une sorte de siège où on s'installe avec deux hommes, dont l'un chargé du maniement du projecteur. N'essayez pas de vous nicher dans les arbres : c'est aussi incommode que dangereux.

Quant à l'emploi d'appâts, je ne le conseille pas, bien qu'y ayant eu recours quelquefois avec succès. Le lion paraît aimer qu'on ne lui prépare pas sa nourriture. Il préfère tuer lui-même, à sa façon, le gibier qu'il veut manger. D'ailleurs on ne peut mettre comme appâts que de petits animaux, des chèvres, des chiens, etc., pour lesquels j'ai dit qu'il n'a qu'un goût modéré. Et il a de la méfiance. Le piquet auquel est fixé le cadavre, la corde qui l'y attache semblent lui inspirer une terreur salutaire. On cite un fait bien curieux à cet égard qui se serait produit dans l'Afrique australe. La longe d'un cheval échappé s'étant prise dans un buisson et le cheval n'ayant pu se délivrer, les lions tournèrent autour de lui sans en approcher. Leurs traces entouraient la place qu'il occupait d'une infinité de cercles ; mais, flairant sans doute quelque piège, ils n'avaient pas osé s'approcher davantage.

Quand le lion se décide à prendre l'appât qui lui est offert, il le fait si vite, si inopinément, que la surprise empêche qu'on tire juste. Le vît-on très nettement qu'on est gêné pour viser par les mouvements brusques et violents auxquels il se livre : un bond de 2 mètres et tout est fini. Par le vent, par la pluie, le bruissement de la végétation, le clapotement des gouttes d'eau mettent l'oreille humaine dans l'impossibilité de rien entendre. Il n'en est pas de même à l'abreuvoir, où le bruit révélateur des lappements appellent l'attention ; à l'appât, rien n'annonce l'approche ou le voisinage immédiat du fauve.

Les rencontres fortuites avec des lions ne se présentent que tout à fait exceptionnellement. J'en ai chassé à l'aide de rabatteurs : cette expérience, qui d'ailleurs ne m'a aucunement réussi, n'est pas à tenter et je ne conseille à personne de la renouveler. En général, donc, on guettera le lion ou, si on rencontre sa piste fraîche, on la suivra jusqu'à ce qu'elle vous mène à proximité de lui. Il ne s'agit plus ici, comme avec l'antilope, d'une distance de 100 ou 200 mètres, mais de 10 ou 20 mètres : dix fois moins loin. C'est un véritable tête à tête qu'il faut avoir avec un fauve qui se jettera sur vous si vous le blessez. En général, on n'a pas à craindre de se trouver nez à nez avec des lions (1). Ceux que le hasard met en présence de l'homme, à part les cas dont j'ai parlé, se retirent prudemment, tout en faisant bonne contenance et avec un air de gravité majestueuse qui trahit le dédain plutôt que la peur. Une détonation ou le sifflement d'une balle à leur oreille accélérera leur allure ; mais ils ne se retourneront pas pour se jeter sur le maladroit qui les a manqués. Il en est tout autrement s'ils se sentent touchés. Alors la colère les prend : pour peu qu'ils en aient la force et si le chasseur n'a pas eu l'adresse ou la chance de les mettre hors d'état de nuire, ils bondissent sur lui, avec une rage que décuple leur force. Cette désagréable aventure m'est advenue à plusieurs reprises et notamment certain jour où une lionne me sauta dessus, après avoir essuyé ma première décharge, alors que, dans mon trouble, je ne parvenais pas à abattre mes canons et à y introduire de nouvelles cartouches. A la vérité, la bête, mortellement atteinte, me manqua. Mais, en voyant les bonds qu'elle faisait, mon

(1) Je répète qu'il peut y avoir des dérogations à ce principe et que mieux vaut ne pas trop s'y fier. Qu'il se soit levé du mauvais pied, comme on dit ; que vous l'ayez malencontreusement troublé dans son sommeil ou son repas, qu'il veuille défendre ses petits, ou qu'il ait faim — ventre affamé n'a point... de scrupules — et vous risquez de passer un mauvais quart d'heure (qui ne durera peut-être que deux minutes).

escorte s'était débandée. Et comme on ne m'avait plus entendu tirer, on en avait conclu que j'avais été dévoré, et c'est ainsi qu'en 1894 le bruit de ma mort se répandit en France.

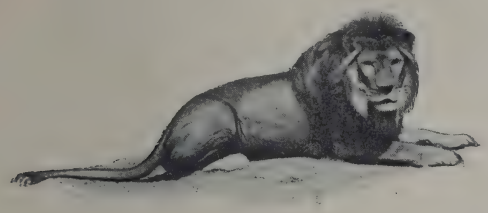
Ce n'est pas drôle, je vous assure, de se trouver à une quinzaine de pas d'un lion au paroxysme de l'irritation et grondant furieusement. Il se ramasse sur ses pattes, pour prendre son élan. Il agite le gland noir qui termine sa queue, droite, dressée presque verticalement. Les oreilles aplaties, les yeux brillants et fixes, il va s'élancer. C'est à ce moment qu'il faut garder son calme (il est plus facile de le dire que de le faire !) pour bien viser au bon endroit et ne pas manquer son coup. Et à ce sujet je me permets de transcrire purement et simplement les conseils que j'ai donnés ailleurs (1).

Le coup à la nuque est excellent et préférable à tout autre, si l'animal est de profil ; de face, tout dépend de la façon dont il tient sa tête : s'il la tient haute, inutile de tirer ; s'il la baisse, comme il fait souvent lorsqu'il charge, il faut viser soit entre les deux yeux, soit entre les deux omoplates, que l'on voit distinctement lorsque la tête est baissée. Si la charge a commencé, on doit attendre que la bête soit très près. Le coup à la nuque, à quatre doigts en arrière des oreilles et au centre de l'épaisseur du cou, je l'ai tenté bien souvent, et toujours avec le même succès ; il a un avantage que je recommande à ceux qui font cette chasse pour la première fois : si on touche, le lion est mort ; si on manque — chose facile, car le cou n'est pas très gros à 20 mètres — il s'en va indemne, et vous aussi. Voit-on le lion bien de profil, la balle aux omoplates, en plein centre, est excellente : le projectile brise ces deux os et touche presque toujours l'épine dorsale qui passe au milieu ; l'avant-train est paralysé, la bête hors de combat ; mais, si l'on dévie, on a beau avoir des chances de faire une blessure grave, on risque d'être entraîné à une poursuite longue et dangereuse. Je sais fort bien qu'il n'est pas toujours possible d'atteindre un lion où on le veut ; mais, si on le tire n'importe comment, on doit en supporter les conséquences. Les animaux dangereux doivent, en principe, être anéantis du premier coup, ou tout au moins immobilisés. Pour y arriver, il faut bien décider ce que l'on va faire et, je le répète, les tirer relativement de près, de très près même, afin d'être bien sûr de son fait. Avec les omoplates ou l'épine dorsale brisée, l'animal ne peut plus se servir des pattes de devant, ni remuer : on a toutes facilités pour l'achever posément. Tandis que, s'il est simplement blessé, fût-ce même au cœur, un lion vend encore chèrement sa peau.

Aussi le chasseur éprouve-t-il une émotion bien profonde en se trouvant face à face avec un tel animal dans cette solitude de l'Afrique sauvage qui lui fait un si merveilleux cadre. Au milieu de ces plaines à la végétation vigoureuse, mais que le feu dénude par moments et qui paraissent tantôt noires, tantôt vertes ; au milieu de cette nature qui a toujours de la grandeur et du caractère, qu'il s'y promène d'un pas majestueux et souple, qu'il bondisse sur sa proie ou attaque ses ennemis, le lion en liberté n'a pas cet aspect relativement débonnaire qu'on lui trouve quand on le voit derrière les barreaux d'une grille et qui résulte de son long asservissement. Une des joies les plus vives qu'on puisse ressentir est de tenir cette noble bête au bout de son fusil, à 15 ou 20 mètres et, l'ayant ajusté au bon endroit et ayant fait feu, de la voir rouler comme un simple et inoffensif lapin. Peut-être est-il plus agréable encore — par contraste ! — de l'entendre rugir, de la voir s'élever et de subir

(1) *Chasse aux grands Fauves dans l'Afrique centrale* (5e édition. Paris, librairie Plon, 1 vol. in-8° abondamment illustré).

— pourvu qu'on échappe à ses atteintes et qu'on reste indemne ! — les accès terribles de son désespoir exaspéré. Je doute que les plus braves, de la bravoure la plus authentique, n'aient pas un instant de défaillance en sentant son haleine chaude passer sur leur figure ; mais quelle douceur on éprouve après à la vue de cette fureur qui s'apaise, de ces puissants muscles qui se détendent lorsque l'animal épuisé renonce à tenter un dernier effort et que les spasmes de l'agonie viennent secouer sa charpente !



RHINOCÉROS

Est-il bien utile de parler de la chasse du rhinocéros, et des conseils à ce sujet serviront-ils à beaucoup de monde ? J'avoue que j'en doute. Bien que, pour ma part, j'aie descendu une quinzaine de ces pachydermes, je crois qu'on ne tardera pas à n'en plus rencontrer du tout. La race s'en va ! Ce n'est pas le lieu d'examiner s'il faut regretter sa disparition ; mais l'occasion est bonne, en tout cas, pour portraicturer cet animal, avant qu'il n'existe plus qu'à l'état de souvenir et sous forme de squelette. J'en ai eu assez de modèles sous les yeux pour tenter d'esquisser sa physionomie.

Celle-ci, un mot suffit pour la caractériser : elle est affreuse. Il est impossible de joindre plus de laideur et plus de maussaderie à une plus grande apparence d'inintelligence. Le rhinocéros est un animal formidable et formidablement repoussant. Sa taille le place immédiatement au-dessous de l'éléphant. Mais ce serait blasphème que de le comparer à cet utile pachyderme, qui est capable de bonté, de sociabilité et d'intelligence. Irascible et sauvage, le rhinocéros vit isolé (ou par paire) et se tient à l'écart des endroits habités. Grâce à cette circonstance, il n'est pas, à proprement parler, nuisible ; il ne commet pas de dégâts dans les basses-cours et ne dévaste pas les cultures. Par contre, c'est le seul hôte de la brousse qui charge l'homme sans être provoqué, et je vous assure qu'on passe un vilain moment quand on voit arriver sur soi, à fond de train, une bête dont la hauteur au garrot atteint et dépasse même $1^{m},70$, dont la longueur moyenne, comptée du nez à la queue, est de $3^{m},40$, dont le poitrail mesure $0^{m},70$ (1). Heureusement, si elle se déplace avec

(1) Les dimensions de la femelle sont égales, parfois même supérieures, à celles du mâle.

une vitesse qu'on ne lui soupçonnait certes pas, cette lourde masse grise manque d'adresse. Le petit cerveau qui la guide ne la gouverne pas avec promptitude et à propos, de sorte qu'on peut lui échapper, moyennant qu'on ait du sang-froid et de la chance. Sur une quinzaine d'accidents auxquels j'ai assisté ou qui sont venus à ma connaissance, il n'y en a aucun à mettre au compte des rhinocéros; c'est aux lions, aux léopards, aux buffles, aux éléphants qu'il faut attribuer tous ceux dont j'ai fait le relevé.

Tandis que le rhinocéros d'Afrique porte sur le nez deux cornes inégales (celle de devant mesure, en moyenne, 0m,55, et l'autre 0m,35), son congénère d'Asie n'en possède qu'une seule. Les deux variétés diffèrent par d'autres caractères encore : le *bicornis*, dont la taille, d'ailleurs, est un peu plus grande, se distingue surtout par la nature de sa peau qui, au lieu de faire des plis et de former cuirasse partout, est lisse et tendue comme celle d'un cheval. Bien entendu, toutes les observations que j'ai recueillies se rapportent exclusivement à l'espèce africaine; il se peut fort bien qu'au point de vue des mœurs, comme au point de vue physique, elle se distingue notablement de l'espèce asiatique, avec laquelle on la confond souvent. Je crois important d'insister sur cette remarque : les études d'histoire naturelle n'ont de valeur que si elles portent sur des sujets bien déterminés, et même le chasseur peut être dérouté en attribuant à tort les caractères d'un animal à un animal similaire, mais avec lequel l'analyse du premier n'est pas complète.

Ceci dit en passant, j'en reviens à mon sujet, en disant que la peau du *bicornis* est d'un gris rougeâtre quand il sort de l'eau et qu'il est bien lavé; mais cette teinte ne tarde pas, faute de soins de toilette, à passer au gris foncé, qui est la couleur habituelle qu'on voit à ce pachyderme. Lorsque la boue dont il est presque toujours couvert vient à se sécher, il prend une coloration plus pâle. Je ne m'attarderai pas davantage à parler du physique peu séduisant de cette « sale bête », et je m'étendrai davantage sur ses mœurs.

Le rhinocéros craint la lumière et peut-être la chaleur. Il ne sort guère lorsque le soleil brille. C'est lorsque le temps est couvert, ou dans l'obscurité de la nuit, qu'il se met en quête des plantes dont il fait sa nourriture; il déterre des racines avec sa corne (1) et il les mange. Il est également friand de cactées, de plantes épineuses ; mais il aime moins l'herbe, les feuilles d'arbres, la paille. En général, il va à l'abreuvoir deux ou trois heures après le coucher du soleil ou le matin avant son lever. Il en profite pour se vautrer dans la vase et se couvrir de boue des pieds à la tête. Il passe la nuit à se promener, sans but apparent, par simple besoin de se déplacer peut-être ou par méfiance et inquiétudes naturelles. Il ne change pas souvent de région, mais rôde infatigablement de-ci de-là dans celle où il a élu domicile. Comme il voit mal, et que c'est l'odorat surtout qui le guide (il n'a pas l'ouïe fine non plus), il peut aussi bien de nuit que de jour se livrer à ses marches et contremarches.

Le matin, il va se réfugier à l'ombre, de préférence dans quelque inextricable fourré, dans quelque taillis sombre, et il y passe toute la journée. Lorsque les herbes sont très hautes, il lui arrive de s'y coucher à l'ombre de grands arbres. C'est donc à la saison des pluies (qui correspond à nos mois d'hiver) qu'on a chance de le trouver en plaine. Quand la sécheresse arrive, il reprend l'habitude de rentrer sous couvert pour se reposer. Il entre dans la végétation la plus serrée sans la moindre peine : il brise les obstacles sur son passage et écarte avec son corps les branches et les tiges. Mais, une fois qu'il est passé, l'ouverture qu'il s'est frayée se referme plus ou moins complète-

(1) Celle-ci s'use peu à peu, et sa disparition est un signe de vieillesse.

ment, et le chasseur qui suit sous bois une piste de rhinocéros doit se traîner le plus souvent à plat ventre pour s'approcher du repaire où il dort, en général, couché sur le côté, comme un cheval. Rien n'est plus périlleux qu'une pareille rencontre : la retraite est impossible, on se trouve immobilisé par une foule d'obstacles, et on a affaire à un adversaire terrible qui sent fort bien l'homme, mais qui... ne peut pas le sentir, si j'ose m'exprimer ainsi. Les effluves qui émanent de nous et arrivent à son nerf olfactif le mettent en fureur : parfois il s'éloigne au galop de l'intrus, mais le plus souvent il se

Rhinocéros abattu.

Phot. de M. Edouard Foa.

jette sur lui avec violence, n'étant arrêté ni par les lianes, ni par les épines, ni par les racines, ni par les troncs d'arbres, qui empêchent l'homme de courir et de se sauver. Aussi convient-il d'éviter de le chasser dans ces conditions.

Il va sans dire qu'on rencontre rarement cet animal méfiant et qu'il ne faut pas compter sur le hasard pour en occire. Ou bien on l'attend à l'affût, en se plaçant, comme je l'ai précédemment indiqué, à l'abreuvoir où il fréquente (ses piétinements relevés chaque matin témoignent de la régularité de ses habitudes), ou bien, ayant rencontré ses traces, on suit la piste qu'il a parcourue de nuit et on est ainsi amené à l'endroit où il fait sa sieste. Cette poursuite est très fatigante, à cause des circonvolutions que décrit cet animal inquiet que rien n'arrête, ni escarpements, ni ruisseaux. Chose singulière, cet herbivore semble affectionner les endroits rocailleux, où il est à la fois désagréable de marcher et difficile de trouver les empreintes qui servent à jalonner la route. Si chemin faisant on trouve intacts les gros crottins qu'il a laissés, c'est qu'il

vient de passer : il n'est pas loin et on n'a qu'à se tenir sur ses gardes, car il ne manquera pas de reparaître. Le rhinocéros, en effet, semble mettre une certaine coquetterie à éparpiller toujours ses excréments avec sa corne. S'il ne se livre pas tout de suite à cet exercice, il ne tarde jamais à revenir sur ses pas pour satisfaire sa manie. Et alors gare ! un tapage tout à fait caractéristique annonce l'arrivée du monstre. C'est un renîflement puissant, semblable au grognement amplifié d'un porc, un cornage bruyant. C'est aussi, lorsqu'on se trouve dans des régions boisées, un fracas de branches brisées. Le rhinocéros vous a-t-il senti, il est bien rare qu'il ne vous charge pas, renversant les arbustes, froissant les herbes. Sa fureur homicide lui donne une impétuosité irrésistible. Il s'élance d'un galop rapide, sans se laisser arrêter par les obstacles : il franchit les trous et saute les troncs d'arbres avec la même aisance qu'un cheval en liberté. J'ai dit qu'il manque d'agilité, et pourtant, vu sa masse et sa corpulence, il évolue d'une façon surprenante. Il est très difficile de l'atteindre dans ces conditions : étant donnée la vitesse de sa marche, on risque de ne pas l'atteindre au bon endroit et de le mal blesser. Malheur au chasseur qui a la malechance d'exaspérer le rhinocéros et de se faire sentir par lui, après l'avoir gratifié de deux ou trois balles maladroites !

Et si, au lieu de rencontrer son gibier en promenade, on est conduit par la piste dans le repaire où il repose, la situation n'est pas meilleure. J'ai dit qu'on peut le trouver en plaine dormant à l'ombre de grands arbres. Couché sur le côté, il ronfle, ou du moins il pousse une sorte de gémissement rythmé. Une bave écumeuse blanchit le coin de ses lèvres. Les oiseaux insectivores qui vivent des parasites fixés à sa peau, ou à la couche de crasse qui la recouvre, volètent autour de lui. Et il arrive que leurs cris, à la vue du chasseur, le tirent de sa torpeur. S'il continue à sommeiller, l'occasion est excellente pour l'ajuster et faire feu au posé. Mais c'est une bonne fortune qu'on n'a que rarement : le plus souvent la piste vous conduit dans ces enchevêtrements de branches dont j'ai parlé et où il est difficile à l'homme de se mouvoir. Toute cette végétation n'empêche pas seulement d'avancer ou de se sauver ; elle a encore l'inconvénient grave et de faire beaucoup de bruit lorsqu'on s'y engage et aussi de gêner pour épauler. Elle masque la vue de certaines parties de l'animal, et alors on n'est plus libre de choisir à son aise le point à viser.

C'est le cœur qu'il faut essayer d'atteindre. Si la bête se présente de profil, on visera donc en arrière et au-dessus du coude. Si elle est couchée, dans la poitrine, de face ; entre les omoplates, de dos ; juste au-dessous et en arrière de l'aisselle, si elle se montre du côté du ventre. Quant à la tirer de face, lorsqu'elle se présente debout, c'est presque impossible, parce que les cornes masquent et protègent la partie vulnérable du front. Il est d'ailleurs difficile de bien placer sa balle, et j'en ai fait l'expérience. Certain jour, c'est dans les poumons que j'en ai logé une, et alors, au lieu de s'affaler au bout de quelques pas, en tombant les jambes repliées sous lui, mon animal a pris le galop avec de longs hennissements de douleur, et, nous étant élancés à sa poursuite, nous avons dû marcher des heures et des heures pour le rattraper. Je l'avais tiré dans la matinée, et la nuit vint sans que je l'eusse rejoint. Force fut donc de camper autour d'un feu de bivouac. Le lendemain, au point du jour, je reprenais la piste du blessé. Et c'est seulement vers neuf heures que nous retrouvions son cadavre. Il y avait presque vingt heures qu'il avait reçu le coup mortel !

La mort d'un éléphant.

Phot. de M. Edouard Foa.

ÉLÉPHANT

Si je n'ai consacré que peu de pages au rhinocéros — et j'ai dit pourquoi je jugeais inutile d'entrer, au sujet de la chasse de ce pachyderme, dans des détails circonstanciés — on trouvera sans doute naturel que je parle plus longuement de l'éléphant. A la vérité, il s'achemine, lui aussi, vers l'anéantissement. Alors que son intelligence, sa sociabilité et l'intérêt bien entendu des hommes devraient préserver sa race de la destruction, l'amour du gain les pousse à faire à ce noble animal une guerre impitoyable. Si on n'y prend garde, nous finirons par n'avoir plus d'ivoire, parce que nous en aurons voulu trop avoir. Nous sommes en train de tuer notre poule aux œufs d'or. Il reste néanmoins assez d'éléphants pour qu'on veuille les chasser, et je ne cache pas que ce sport est de ceux qui méritent le mieux qu'on s'y livre avec passion. Personnellement, j'éprouve à la fois beaucoup de sympathie, je dirais presque de tendresse, pour mes victimes, et beaucoup d'orgueil lorsque j'ai pu, non sans périls, immobiliser dans la mort quelqu'un de ces colosses. L'industrie de l'homme, son habileté, son armement, joints à quelque sang-froid et à beaucoup de chance, arrivent à triompher d'une des forces les plus imposantes de la nature.

Et ce n'est pas une mince satisfaction qu'on ressent, lorsqu'on voit une balle grosse comme le doigt, lancée par un fusil de 4 ou 5 kilogrammes, coucher sur le sol un monstre de plus de 3 mètres de haut et dont le poids peut s'évaluer à plus de 2 tonnes, autant qu'on puisse s'en rendre compte sans l'avoir jamais mis dans le plateau d'une balance ! Mais, si on n'a pas avec soi des bascules pour le peser, on a le moyen de se rendre compte de la masse qu'il représente, d'après certaines de ses parties. La statistique des mesures que j'ai relevées sur mes propres victimes donne les chiffres suivants (en tenant compte des femelles, qui sont sensiblement plus petites) : en moyenne, la taille, au garrot, est de $3^{m},06$; le tour du pied de devant a un périmètre de $1^{m},26$; l'oreille est longue de $1^{m},23$, large de $0^{m},77$. Songez que la longueur des défenses dépasse parfois la taille d'un homme, et que j'en ai rapporté une paire qui, à elle seule, pèse 104 kilogrammes. Notez que je ne détiens pas le record : à l'Exposition d'Anvers, le Congo avait envoyé une défense de 91 kilogrammes, soit un total de 182 kilogrammes pour la paire, à supposer que les deux fussent égales. Inutile d'en dire davantage pour montrer quel honneur c'est pour un vrai chasseur de se rencontrer avec un tel adversaire, d'autant plus que, s'il est d'humeur pacifique et s'il fuit devant l'homme dès qu'il en a senti l'approche, il devient furieux lorsqu'il est blessé et qu'il se jette alors sur son ennemi avec une violence qui renverse tout. Le malheureux chasseur serait alors en fort mauvaise posture sans une circonstance particulièrement favorable : l'éléphant entend mal et voit mal. Que, par une fuite judicieusement dirigée dans la bonne direction, on se place de façon à n'être pas senti par lui, il passe à côté de vous sans vous voir, il vous perd et vous êtes sauvé... si une chute malencontreuse n'arrête pas prématurément votre course, si vous ne rencontrez ni un trou dans lequel vous tombiez, ni un buisson dont vous ne puissiez traverser la muraille épineuse, ni un tronc d'arbre renversé que vous ne soyez pas assez agile pour escalader.

Quoique je doive à ma bonne fortune de m'être trouvé quelquefois inopinément en présence d'éléphants, on ne saurait compter sur une telle chance. Le butin vaut la peine qu'on aille le chercher, et le seul moyen à conseiller est de prendre la piste et de la suivre jusqu'au bout.

Cette piste est toujours assez visible. L'empreinte des pieds est large. Dans la terre molle, elle laisse un large trou. Souvent, dans la saison sèche, on trébuche sur une dénivellation du sol qui n'est autre qu'un de ces trous fait lorsque les pluies avaient amolli la terre et dont maintenant les bords se sont durcis. Quand la piste est fraîche, elle se reconnaît à bien d'autres indices encore. Le passage de lourdes bêtes dans les herbes et les taillis y laisse une traînée aussi manifeste que si on y avait fait passer un rouleau compresseur. Les plantes sont inclinées, aplaties, et les branches brisées sur le sillage fait par le troupeau. Il n'y a donc pas à craindre d'erreur de direction : l'itinéraire est admirablement jalonné. Le malheur est que, d'une part, l'homme ne marche pas sur ce terrain inégal aussi facilement que les animaux. Déjà, en France, quand on parcourt des champs labourés ou qu'on passe dans les cultures, on se fatigue infiniment plus qu'en restant sur les chemins ; combien il est plus dur de traverser des broussailles, de courir dans des plaines semées d'obstacles qui, hélas ! n'arrêtent pas les éléphants ! Notez que ces diables d'animaux vont d'un train d'enfer, et c'est là l'autre désagrément qu'on éprouve en emboîtant le pas derrière eux. J'ai conté quelque part que j'ai dû marcher pendant dix-sept jours sur les traces d'un troupeau avant de l'atteindre, sans m'être pourtant engagé sur de fausses pistes. Mais il était insaisissable. Alors que j'étais à 1 ou 2 kilomètres de lui, il repartait et prenait plusieurs lieues

d'avance. La conclusion de mon expérience est qu'il ne faut pas se mettre en route sans s'attendre à passer plusieurs nuits dehors.

On emporte donc de quoi pouvoir se coucher et manger. En pareil cas, je prends habituellement de la farine de sorgho et du beltong (viande boucanée), une marmite et des pagnes de nuit pour mon personnel. Je fais encore emporter, pour mon compte, un hamac, une casserole, du thé, du sucre, du lait en boîte et du riz (1). C'est ainsi équipé qu'on se met sur la piste, et on va, on va, on va, jusqu'à ce qu'on rencontre les pachydermes, qu'on poursuit, heureux si à ce moment-là le vent leur apportant l'odeur des chasseurs ne les pousse pas à se dérober par une fuite rapide, ou si la rencontre des aliments dont ils sont friands ralentit leur marche.

Comme je l'ai déjà dit, ce qui rend les éléphants nomades, c'est le besoin de se nourrir; ce ne sont pas seulement de gros mangeurs, auxquels il faut presque une demi-tonne d'aliments par jour (de 24 heures); la gourmandise me semble être un de leurs péchés mignons. Dès qu'ils sentent la présence des aliments qui leur plaisent, ils se dirigent droit sur le point où ils doivent les trouver, parcourant ainsi une, deux, trois lieues. Et naturellement ils marchent avec le vent de face, puisque de la sorte ils sentent le parfum des plantes ou des fruits qu'ils aiment, en même temps que leur flair leur apprend qu'il n'y a pas d'ennemis à craindre en avant. Les chasseurs ont donc raison de se tenir constamment derrière les éléphants, dont ils peuvent ainsi se rapprocher sans que ceux-ci s'en doutent, à moins que le vent ne tourne inopinément.

Ces animaux sont herbivores; ils consomment non seulement de l'herbe et, à son défaut, de la paille, des roseaux, de l'écorce, mais des fruits, tels que les matondos et les foulas, dont ils sont extrêmement friands. Ils ne dédaignent pas, malheureusement pour les indigènes, les plantes domestiques qu'on cultive dans les jardins ou dans les champs. Ils ravagent ainsi bien des plantations. Une fois qu'ils ont dévasté une culture ou dépouillé un boqueteau de tout ce qu'il contient de comestibles, s'ils ont encore faim, ils repartent pour recommencer ailleurs, ou bien ils vont se désaltérer, se baigner, se doucher, s'enduire de vase.

Dans les marches qu'ils font pour se rendre à un point bien déterminé, ils suivent en file indienne un conducteur qui est habituellement une mère avec son petit, ou parfois un mâle. Une fois arrivés soit à l'abreuvoir, soit à l'endroit où ils veulent prendre leurs repas, ils se séparent, chacun travaillant pour son compte. Il n'y a pas de surveillance organisée comme dans les troupeaux d'antilopes, où des sentinelles font le guet pendant que les camarades broutent. Le moment est donc favorable pour choisir celui qu'on veut tirer.

Les migrations sont moins longues et les déplacements moins fréquents pendant la saison des pluies. L'eau est abondante : partout des mares, des ruisseaux. L'herbe est tendre. Les éléphants s'attardent dans les régions marécageuses et ils se promènent pendant le jour. Lorsque vient la sécheresse, au contraire, ils se remettent à voyager, et de préférence la nuit, se reposant par la grosse chaleur. A cet effet, ils vont s'abriter dans quelque taillis où ne pénètrent pas les rayons du soleil, et ils s'y installent de leur mieux, s'appuyant à un arbre ou simplement plantés sur leurs jambes, avec les défenses posées sur une branche. Ils sommeillent ainsi, la tête basse, remuant de temps

(1) Je recommande le riz au lait pour les affûts : cet aliment est facile à manger ; il suffit d'une cuiller ; on n'a besoin d'aucun accessoire embarrassant, tel que pain, sel assiette, gobelet.

en temps leurs gigantesques oreilles, soit pour s'éventer, soit pour écouter. Leur trompe pend, en général ; en tout cas, son ouverture est toujours tournée du côté du vent, pour percevoir les émanations suspectes. Les yeux clignotent ou se ferment.

Les circonstances peuvent modifier ces habitudes. L'éléphant est un animal trop intelligent pour obéir mécaniquement à un instinct aveugle. Dans les districts où on le pourchasse et chaque fois qu'il se sent en danger, il prend les précautions que lui inspire le besoin de sa sécurité personnelle. Il ne s'astreint pas à marcher et à dormir à des heures régulières, et, quand la troupe prend son repos, quelques vigies restent éveillées faisant bonne garde, ce qu'on reconnaît à ce qu'elles agitent constamment leur trompe levée. A la moindre alerte le troupeau entier disparaît, avec une légèreté et dans un silence qui paraissent incroyables, étant donné qu'il s'agit d'aussi énormes animaux.

On ignore comment ces bêtes communiquent entre elles, comment elles se concertent pour régler les dispositions qu'elles prennent dans l'intérêt de la collectivité. Il est indéniable qu'elles ont un moyen de s'entendre et que le sentiment de la solidarité existe chez elles. Les insectes donnent des exemples remarquables d'intelligence et de discipline. Tout le monde sait quelles merveilleuses observations on a faites sur le compte des fourmis et des abeilles. Les mœurs des éléphants et des grands fauves, si on pouvait les étudier aussi facilement qu'on étudie une ruche ou une fourmilière, offriraient d'aussi intéressantes remarques, j'en suis certain. Leur solidarité s'affirme dans le danger, ce qu'on ne voit pas toujours chez des êtres plus perfectionnés et plus haut placés dans la hiérarchie animale.

J'ai dit précédemment que je suis porté à penser que les lions se parlent. Je suppose que les éléphants, eux aussi, ont un certain langage rudimentaire, composé de grognements bas, assez semblables à ceux d'un gros porc. Ils émettent encore d'autres sons. Avec le ventre, à en croire les indigènes, ils produisent une sorte de grondement sourd et profond qui ressemble, à s'y méprendre, au ronflement d'une chaudière qui entre en pression, et qu'on entend de très près. Quant aux cris que leur arrache la colère ou la souffrance, ils sont formidables. Ce sont des barrits plus ou moins aigus, plus ou moins profonds, plus ou moins sauvages, qu'ils lancent lorsqu'ils sont blessés ou qu'ils vont charger.

On voit donc en quoi consiste la chasse de l'éléphant. On part un matin, une heure ou deux après qu'ils sont passés, et, en marchant bien, il arrive qu'on ne trouve le troupeau qu'au coucher du soleil. On n'a chance de les rencontrer que s'ils se sont attardés à manger ; la piste vous mène-t-elle à un bois de foulas, il est certain qu'ils se sont arrêtés pour se régaler et qu'ils ont ainsi perdu de leur avance. Mais il ne faut pourtant pas se hâter de crier victoire : la moindre imprudence peut effaroucher de fort loin cet animal méfiant. On continue donc d'avancer sans parler, sans fumer, sans tirer un coup de fusil, même si l'occasion se présente d'abattre une belle pièce. Une seule préoccupation obsède le chasseur : joindre le troupeau pour y choisir l'éléphant qu'on veut atteindre et essayer de le tuer. Dans cette détermination, on est guidé, en général, par la considération du poids de l'ivoire qu'il porte ; cependant, il y a des cas — lorsque, par exemple, on a beaucoup de monde à nourrir et qu'il est difficile de se ravitailler — où on songe moins à la longueur des défenses de la bête qu'au poids de la viande qu'elle fournira.

Doit-on viser à la tête ou tirer au cœur ? Je conseille d'atteindre de préférence cet organe, bien que la mort soit plus rapide lorsqu'on loge une balle dans le cerveau. Mais celui-ci est si petit qu'on risque fort de la mettre à côté,

Une piste d'éléphant en forêt. Phot. de M. Edouard Foa.

ce qui exaspère le blessé et le pousse à des actes de désespoir, dont le chasseur fait les frais.

Si vous manquez l'éléphant, il se peut qu'il fuie, ou il se jette sur vous. Dans le premier cas, il tient la trompe demi-roulée, l'ouverture au vent. Les oreilles couchées lui donnent l'air épouvanté. Les traits sont tirés. Sa queue est toute droite ; il la tient horizontale. Charge-t-il, il dresse la tête, les défenses très au clair. La trompe est complètement roulée. Le flanc haletant se soulève. Les oreilles sont aplaties. La physionomie exprime, selon le cas, la fureur ou la souffrance. Blessé gravement, perdant son sang, soit par la bouche ou la trompe, par le trou du projectile, s'il a été atteint au flanc, il tient la tête lamentablement basse. Les oreilles pendent, la trompe aussi. Si les poumons sont atteints, le flanc se gonfle démesurément par moments. Parfois l'animal s'arrête, les jambes écartées. D'autres fois, il continue à avancer lentement, d'une démarche tremblante et incertaine.

LES ANTILOPES

Les antilopes sont, en général, des animaux gracieux, élancés, agiles à la course. Ressemblant beaucoup à nos cerfs, ils en diffèrent par les cornes, ce qui a fait classer à part cette espèce de ruminants. Les cervidés mâles, en effet (cerfs, chevreuils, etc.), portent des prolongements frontaux en os massif, sans aucun recouvrement, qu'on nomme des *bois*, et qui se renouvellent chaque année. (Les femelles en sont dépourvues.) Chez les antilopidés, au contraire, ces appendices sont en corne creuse, recouvrant un noyau osseux ; ils ne poussent qu'une fois et ne se renouvellent pas si un accident vient à les briser. Chez plusieurs espèces, mâles et femelles en sont également pourvus.

L'immense continent africain est largement peuplé d'antilopes : il est la véritable patrie de ces beaux animaux. On y trouve toutes les variétés de taille et de pelage, depuis l'énorme éland du Cap, qui mesure $1^{m},60$ au garrot, jusqu'au minuscule bluebuck, gros comme un lapin. Quant à la gamme des teintes, elle va du noir absolu au fauve très clair, presque blanc. Chaque espèce, d'ailleurs, est localisée dans des régions déterminées. Ces espèces sont, en Afrique, en nombre considérable, qu'on peut diviser en grandes, moyennes et petites antilopes, les catégories intermédiaires allant de la taille de la chèvre à celle de l'âne.

Il serait trop long d'indiquer toutes les particularités physiques qui différencient ces diverses variétés ; bornons-nous donc à un résumé des caractères qui sont communs à toutes les espèces, sauf à indiquer quelques traits saillants des mœurs de celles-ci.

L'antilope a la vue très perçante ; son ouïe et son odorat sont aussi d'une finesse extrême. L'acuité de ses sens, jointe à la rapidité de sa course, constitue son seul moyen de défense, en lui permettant de se dérober par la fuite à l'approche de ses ennemis. Chaque espèce a à redouter des adversaires en proportion de sa taille : le lion guette l'éland ; le chat sauvage guette le mignon bluebuck. Dans sa sagesse, la nature a créé chez les carnassiers une échelle de tailles correspondant à celles des antilopes. Parmi les ennemis de celles-ci n'oublions pas l'homme, bien entendu, l'homme qui est le plus dangereux de

tous, quoique le plus maladroit, l'homme qui pourrait paraître un adversaire bien négligeable si son adresse au tir et la longue portée de ses armes perfectionnées ne suppléaient à la lenteur de sa course et à son inhabileté à dissimuler sa présence. La fuite est, de jour comme de nuit, la seule ressource de l'antilope. Elle n'a pas, comme d'autres, la ressource de se défendre; bien que la vigueur ne lui manque pas, on ne la voit jamais faire tête. C'est une bête timide et craintive, dont il est très malaisé d'approcher à bonne portée. Le jour, se fiant à ses excellents yeux, qui font bonne garde, elle se repose à l'ombre des arbres; la nuit, n'étant renseignée que par son oreille (pour tout ce qui arrive du côté

Antilope noire.

Phot. de M. Edouard Foa.

opposé au vent, bien entendu), elle quitte les endroits découverts, et elle va se reposer au milieu des grandes herbes, dont le moindre froissement lui annonce l'arrivée de quelque chose de suspect. Pour ces raisons, on ne la chasse avec succès que dans la saison sèche, d'août à novembre, alors que le feu a rasé la végétation, ne laissant deçà delà que quelques massifs de verdure, tandis que la rareté de l'eau groupe la faune dans les districts où se trouvent les abreuvoirs. Pendant tout le reste de l'année, les herbes cachent le gibier; si elles sont flexibles ou si elles sont desséchées, elles font sur le passage du chasseur un murmure qui avertit de son approche.

A la course chaque espèce d'antilope offre des caractères si différents qu'il est possible à un œil exercé de la reconnaître de fort loin : l'éland, vu sa corpulence, ne quitte guère le grand trot ; d'autres variétés procèdent par bonds énormes, irréguliers et intermittents, comme la gazelle du Sud, ou bien par bonds qui se répètent périodiquement après deux ou trois battues de galop. Tel le duicker. Il en est (les nsoualas, par exemple) qui font de grands sauts

en hauteur. Les bubales battent un canter régulier, au rythme lent, mais avec lequel pourtant ils avancent rapidement. Et ainsi de suite.

Comme autres particularités distinctives, signalons que les reedbucks, dès qu'ils sont effrayés, font entendre des cris aigus pareils à des coups de sifflet, et que les guibs se promènent le soir en poussant des mugissements assez semblables à ceux du léopard. Toutes les autres antilopes paraissent dépourvues de la faculté d'émettre des sons. C'est à peine si dans les troupeaux d'antilopes on perçoit quelques bêlements très bas ; encore faut-il être tout près d'eux pour les entendre.

La nourriture de ces animaux diffère également selon leur espèce : le koudou, l'éland, l'inyala vivent presque exclusivement de feuilles, tandis que le duiker, l'oribi, le reedbuck, le blessbock ne mangent guère que de l'herbe. D'autres mélangent les deux sortes d'aliments et y ajoutent des roseaux, des plantes grasses (aloès, *sanseveria*), des racines, etc. ; tels sont le kob et la sitoutounga. Le bluebuck mange des petites pointes d'épines et des racines ; il avale aussi de la vase, etc. Certaines espèces supportent la soif et s'éloignent des abreuvoirs : l'éland, les antilopes noires et rouannes, les duickers, les gnous se rencontrent quelquefois à 20 kilomètres des rivières. Au contraire, le kob, le bubale, le reedbuck se tiennent toujours à quelques portées de fusil des endroits où il y a de l'eau.

Même diversité dans l'habitat : forêts denses, broussailles basses ou fourrés épineux, plaines rases ou herbeuses, terrains accidentés ou plats, sablonneux ou rocailleux, chaque nature spéciale du sol attire une clientèle déterminée ; chaque variété de la végétation a ses hôtes attitrés. Et c'est une étude des plus intéressantes à faire que celle des diverses sortes d'antilopes dans leur milieu habituel.

Passons maintenant à la manière de les chasser.

On ne saurait prendre trop de précautions pour approcher d'une antilope sans l'effaroucher. J'ai, précédemment, exposé la manière de procéder, et je n'y reviens pas. J'ajoute seulement que l'heure la plus propice pour cette chasse est entre le lever du soleil et dix heures du matin, d'une part ; de quatre à six heures du soir, de l'autre. C'est le moment où les antilopes sont dehors. Pendant la forte chaleur, elles se couchent à l'ombre ou dans les herbes pour ruminer, et on les découvre difficilement. Au surplus, la poursuite d'un blessé peut vous mener fort loin, comme nous ne tarderons pas à le voir, et elle serait extrêmement pénible par les grosses chaleurs du milieu de la journée.

Si, en dépit de tous vos soins, vous avez été vu ou entendu, le troupeau s'enfuit avant que vous ne soyez arrivé à bonne portée. N'essayez pas de courir après. Dissimulez-vous de votre mieux, pendant qu'il déguerpit, et ne vous montrez que lorsqu'il aura disparu. Vous recommencerez alors, avec les mêmes précautions. A moins que vous n'ayez été éventé et senti, il est rare que les antilopes soient allées bien loin et vous ne tarderez pas à les retrouver. Vous vous avancerez alors suffisamment pour bien distinguer non seulement le troupeau, mais encore, dans chaque animal, les différentes parties de son corps, de façon à déterminer le point à atteindre, après avoir fait une sélection. La bonne distance est de 150 à 200 mètres en terrain découvert, de 100 à 120 mètres en terrain accidenté ou couvert de végétation. Ne faites jamais feu au hasard, dans le tas. Tirez à coup sûr en visant soigneusement un animal choisi à l'avance : un mâle, de préférence. Il va sans dire qu'il n'est question ici que du tir à balle à la carabine. Touchez, si possible, entre le garrot et le membre antérieur. Il n'est pas indifférent de frapper un point

plutôt qu'un autre, si on songe à l'extraordinaire vitalité de ces animaux, qu'un coup mortel n'abat pas sur-le-champ et auxquels même une blessure grave semble donner une énergie nouvelle. Aussi arrive-t-il fréquemment qu'on soit entraîné dans une poursuite interminable, sans danger, à la vérité, mais très fatigante et qui n'amène pas toujours le chasseur à retrouver sa victime, même si celle-ci a sûrement succombé. Une nsouala frappée au ventre peut parcourir au galop une distance de plusieurs lieues, laissant une traînée sanglante que jalonnent des morceaux de ses boyaux. On en rencontre accrochés aux épines des buissons !

EDOUARD FOA,
Explorateur.

Le Koudou, la plus belle des antilopes.
Phot. de M. Edouard Foa.

Tigre accroupi.

II. — *ASIE*

LE TIGRE

Le tigre est certainement un des beaux coups de fusil que l'on puisse faire, et il est bien rare que, à moins d'une longue expérience, on se rende un compte exact de ce qu'est la chasse de ces animaux. Beaucoup se figurent que c'est chose facile et dangereuse que de rencontrer un tigre, tandis que, en général, c'est chose très difficile et pas forcément dangereuse.

Description et mœurs. — Spécial à l'Asie seule, le tigre se trouve surtout dans l'Asie tropicale : l'Inde, la Birmanie, le Siam, le Cambodge, la Cochinchine, le Tonkin sont ses régions privilégiées ; on le rencontre cependant très loin au nord, au Caucase, où il est très rare, mais existe; en Turkestan, en Asie centrale et Sibérie du Sud jusqu'en Mongolie et Mandchourie. Ceux de ces dernières régions, rarement tués par des Européens, sont plus grands que ceux de l'Inde et couverts d'une épaisse fourrure; ce sont des animaux splendides entre tous.

Qui voudrait juger de ce qu'est un tigre par les étiques spécimens que l'on exhibe en Europe, se tromperait fort. Il faut avoir vu en liberté un grand tigre adulte pour se rendre compte de ce que c'est, pour voir la différence incroyable entre un animal élevé dans un espace de quelques mètres carrés et n'ayant

jamais mangé à sa faim, et son frère vivant dans le climat qui lui convient, marchant 20 ou même 30 kilomètres par nuit et mangeant de temps en temps 40 kilos de belle chair chaude pour son dîner. Il faut avoir écorché soi-même un de ces derniers pour voir et comprendre quelle force colossale réside dans ce corps, merveille de proportions et de force. Alors, mais alors seulement, on ne s'étonnera plus qu'un tigre tue un buffle d'un seul coup de dent qui brise les vertèbres du cou, ou emporte un cerf de 150 kilos comme un chien porte un lièvre.

Une nuit, près de Gwalior, dans l'Inde centrale, j'étais dans un fond de ravin rocheux et très encaissé ; un buffle de deux ans, gros comme un taureau du même âge, avait été tué la nuit d'avant par un grand tigre. A quatre heures de l'après-midi, espérant qu'il donnerait à l'appât avant minuit, heure où la lune se couchait, j'étais assis entre deux gros blocs de pierre à environ dix pas de l'animal tué. Par précaution, j'avais attaché par trois cordes de la grosseur du pouce, chaque jambe du buffle à des troncs d'arbres voisins. Les heures passèrent lentement, en silence ; la lune se coucha, la nuit devint si épaisse que je ne voyais plus ma main devant mes yeux ; je n'osais rentrer au camp distant de 4 kilomètres en forêt, et souhaitais que l'animal ne vînt pas. Un peu avant une heure du matin, un léger bruit à quinze pas me fit serrer la crosse de mon fusil ; presque au même instant, le tigre passait entre moi et le buffle mort, sans que je puisse le voir, tant il faisait sombre sous les arbres au fond du ravin, et allait à l'appât. Là il gronda doucement deux ou trois fois, puis poussa un long rugissement qui fit refluer à mon cœur la dernière goutte de mon sang. Ensuite, j'entendis distinctement qu'il donnait un coup de mâchoire dans le buffle, le soulevait, trouvait de la résistance ; finalement, il fit un effort brusque, les cordes cassèrent comme des fils d'araignée, et, à travers les grosses pierres du ravin, il l'emporta à vingt pas plus loin où, jusqu'avant le jour, je l'entendis manger. Quand le jour vint, il manquait une cuisse entière du buffle et une partie du flanc ; le tigre était parti sans se douter de ma présence. Le souvenir de la façon dont ce buffle a été enlevé et dont les cordes ont été brisées me reste comme un exemple de la force colossale d'un grand tigre.

Pour qui cherche à tuer un tigre, ou mieux plusieurs, il peut être utile de connaître les usages de ces animaux. L'entreprise n'est pas facile : les tigres ne fourmillent pas, et on peut passer bien près d'eux sans le savoir. Celui qui compterait sur le hasard d'une rencontre pourrait vieillir sans arriver à son but. J'ai passé deux ans aux Indes pour en tuer seulement quelques-uns et dix mois avant d'envoyer ma première balle à l'un d'eux. J'avais de bonnes recommandations ; j'ai bien cherché, ai passé bien des nuits, j'ai vu bien des battues, l'heure n'était pas encore venue.

Voici en quelques mots mes essais pour arriver au but. En octobre 1891, je débarque à Bombay et vais dans les Ghâts; des renseignements vagues me mettent en route, je passe quelques nuits sans rien voir et me trouve en novembre à Mont Aboo. Là, un officier anglais connaissant la chasse me prend avec lui pour aller chercher des tigres à quelque 30 milles ; nous avons de très bons shikaris (traqueurs) et de très bons batteurs, le terrain est difficile ; en quinze jours, deux fois nous avons un tigre dans la battue, deux fois il échappe sans être tiré. De là à Oodéïpore, où je ne fais rien de bon ; d'ailleurs le maharaja, très aimable pour moi, ne tient pas à ce qu'on tue de tigres : il y en a peu chez lui et il les garde pour lui. Je vais aux Sunderbuns.

Dans ce grand delta fangeux et malsain il y a beaucoup de tigres ; mais le fourré est épais, sans passage probable, le terrain étant plat. J'ai beau attacher

des appâts en forêt, laisser des cerfs et des sangliers là ou je les ai tués sans même en approcher pour ne pas laisser de trace autour, les tigres refusent d'y toucher; deux fois j'en mets sur pied le jour, devant moi, sans pouvoir tirer. Une fois, dans des grandes herbes montant jusqu'aux épaules et en bordure de fourrés épais, je suivais des sangliers qui venaient d'y entrer, j'avançais doucement pour les surprendre quand, à quelque cinq ou six pas, quelque chose se défila doucement devant moi en faisant onduler les herbes; je suivis, tâchant de voir pour tirer; cela fait environ quinze pas et entre sous la forêt, je me mets à genoux et tâche, en soulevant les basses branches des arbres, de voir par-dessous; au même instant j'entends : Ouof ! C'est un tigre qui est là; le terrain est si désavantageux que je recule; il gronde un instant pendant que la carabine haute, prête à tirer, je prends un peu de large. A ce moment, je me trouve debout au milieu de la place où il était couché un instant auparavant. Je signale aux hommes restés dans la pirogue de m'apporter une de mes carabines 12, celle que j'ai en mains étant trop légère pour attaquer dans un endroit pareil; quand je peux avancer de nouveau je trouve un pied frais et la place où l'animal était rasé sous le fourré à environ cinq pas de celle où j'étais. La jungle est telle que nous ne pouvons suivre la trace, car nous n'avançons qu'à quatre pattes sous les fourrés épineux et dans la vase profonde.

Une autre fois, j'étais sur une trace de rhinocéros. Nous traversions un fourré épais de dracœna et de lianes; on ne pouvait marcher qu'à quatre pattes dans la coulée faite par le rhinocéros. Le traqueur qui était devant moi s'arrête et je donne de la tête dans ce qui était la partie de son individu se présentant à moi, celui qui me suit en fait autant pour moi, et nous voilà assis tous les trois sur nos talons; qu'y-a-t-il? Le traqueur qui est devant moi fait signe de garder le silence le plus absolu; la main sur la bouche, les yeux ouverts démesurément, il cherche à percer le rideau de feuilles qui nous bouche la vue à un pied du visage; j'écoute, le cœur me bat; est-ce le rhinocéros? Dans ce cas, nous sommes bien mal pour recevoir une attaque. A quelques pas en avant, à droite, on entend un léger froissement des feuilles, cela marche en s'éloignant, passe devant nous à douze ou quinze pas plus loin; puis, vers la gauche, quelques petits oiseaux se mettent à crier en voletant. Le shikari fait des lèvres le mouvement pour prononcer le mot *bagh !* (tigre), et montre du doigt la direction dans laquelle on entend les oiseaux; un silence profond, puis à quarante ou cinquante pas, des singes crient dans les grands arbres et suivent quelqu'un qui s'éloigne. Peu après, nous nous remettons en route et trouvons un beau pied de tigre traversant la coulée du rhinocéros; l'eau coule encore pour remplir la dépression d'un des pieds dans la vase. Il était couché près de nous, s'est levé doucement en nous entendant et a filé dans des grands fonds de forêt sur la gauche.

Après deux mois de travail aux Sunderbuns, je vais en Assam; là je passe deux mois, avec quelques éléphants, à battre les grandes herbes sur la frontière du Bhoutan. Je trouve des traces de tigres assez abondantes, mais, n'ayant que trois ou quatre éléphants, n'arrive pas à en tirer. Ensuite je rencontre le *keddah*, l'expédition chargée de la capture des éléphants sauvages. Je marche avec elle et, deux fois, avec trente-cinq éléphants en ligne, nous mettons des tigres sur pied dans les grands fourrés des îles du Brahmapoutre; les deux fois ils s'échappent. Le mois de juin est arrivé, la saison des pluies commence, c'est fini pour cette année-là. Je vais au Kachmir, d'où une attaque de choléra me renvoie me soigner en France.

Aussitôt rétabli je repartais, et deux mois après m'être remis au travail avais enfin tué mon premier tigre.

S'il est si difficile de rencontrer un tigre, cela vient de ce que, d'abord, les grands seigneurs indigènes, qui aiment la chasse et sont accablés de demandes de permission, gardent en général leur gibier pour eux. Dans un État entier, il n'y a quelquefois que vingt ou trente tigres ; ces animaux reproduisent peu ; six à sept par an est tout ce qu'on peut tuer sans détruire. Le maharaja garde cela pour lui ou quelques invités de marque auquel il *faut* faire tirer un tigre.

Dans d'autres régions, comme les Sunderbuns, par exemple, les tigres sont communs, mais peu faciles à tuer, car le fourré est dense, sans une clairière ; le gibier abonde pour les nourrir, le terrain est absolument plat ; en conséquence, ils ont partout de bons endroits où se cacher et ne sont jamais au clair ; ils ne donnent pas aux appâts qu'on leur prépare ; ils n'ont pas de passage préféré, tout étant également bon pour leurs pérégrinations.

Ailleurs, comme en Assam, le pays des grandes herbes hautes comme les éléphants, on trouve des tigres, mais il faut des bandes de vingt-cinq ou trente éléphants pour battre de tels terrains ; si on peut s'offrir cette dépense, il n'est pas du tout prouvé qu'on puisse trouver à louer des éléphants.

Quelques personnes heureuses ont eu, en passant aux Indes, la chance de se trouver invitées dans des expéditions montées pour chasser le tigre. En général, ces expéditions-là tuent quelques animaux,mais chassent si mal que c'est un vrai supplice de ne pouvoir s'en éloigner quand on y est invité. De plus, dans ces réunions nombreuses, tout le monde tire sur l'animal dès qu'il est aperçu et, s'il en meurt, on tire au sort pour savoir qui aura le trophée. J'ai vu cela se faire plusieurs fois, et j'ai vu des chasses si mal menées que, quand un tigre tombait, je ne pouvais m'empêcher de déplorer amèrement qu'un aussi bel animal fût aussi honteusement mis à mal.

Non, la chasse au tigre n'est pas cela : le beau sport est de le chercher seul, de jour et de nuit, à pied ou à éléphant, suivant le terrain, mais à pied de préférence. Pour cela, il faut, ou bien obtenir la permission de tuer un ou deux tigres dans tel ou tel État indigène, ou s'assurer le concours de quelques bons shikaris et aller dans une région où personne ne vous inquiète.

La jungle de l'Inde est si variée de forme et d'aspect, tantôt verte et haute sur du marécage, tantôt grêle et épineuse sur des coteaux secs, tantôt affectant la forme de grandes forêts sans une goutte d'eau apparente, ou courant sur des étendues immenses de plateaux coupés de ravins à pic, que le débutant ne sait comment commencer son travail pour arriver à tirer un tigre. Si l'on a des hommes à qui se fier, on doit, dès le mois de décembre ou de janvier, les envoyer en reconnaissance pour préparer la chasse à partir de la fin mars jusqu'en juin. Il s'agit, en effet, de s'assurer de la présence de tigres dans telle ou telle région, d'étudier un peu leurs mouvements et d'attendre que la saison sèche et chaude les fasse se fixer auprès de telle ou telle mare où l'eau reste malgré la sécheresse ardente qui a fait tomber les dernières feuilles des arbres.

Les grands animaux chasseurs sont de grands voyageurs ; ils font de longues nuits, changent leur terrain constamment : c'est une nécessité, car leur présence éloigne les animaux dont ils se nourrissent ; et, à moins qu'ils ne se mettent à tuer du bétail indigène, il faut qu'ils suivent le gibier. Ils ne mangent pas tous les jours, loin de là. Qu'un tigre tue un buffle, le lundi, par exemple, la première nuit il en mangera peu, ne couchera pas très loin, et, quelquefois dès trois ou quatre heures de l'après-midi du mardi, quand le soleil est encore haut, il reviendra doucement à son dîner, pour manger pendant plusieurs heures de suite. Vers le milieu de la nuit il s'éloignera vers l'eau et

restera à flâner aux environs. Le mercredi soir, il se mettra en route après avoir bu et se promènera doucement sur les sentiers en faisant quelques randonnées. Il n'a pas faim et passerait peut-être même à portée du gibier sans chercher à tuer. Le jeudi, le vendredi, il est moins lourd et commence à marcher, faisant peut-être 20 ou 30 kilomètres droit devant lui, tantôt suivant les sentiers pendant des kilomètres, tantôt coupant au court dans la jungle claire. Pour surprendre les animaux au gagnage, il saura se raser et avancer en silence jusqu'à quelques pas. Le samedi, par exemple, il est revenu là où il avait tué le lundi, et malheur au buffle qu'un shikari adroit a su attacher où il fallait : le tigre, qui peut-être a fait 150 kilomètres depuis qu'il avait

Éléphants pour la chasse aux tigres.

Phot. de M. le Vte Edm. de Poncins.

tué le premier, est revenu au même endroit tuer le second. Dès lors, il suffira d'attacher régulièrement, pour qu'il ne quitte pas la région. Une belle nuit, la carabine dira le reste.

Chasse. — L'affût de l'homme seul la nuit contre un grand animal est loin d'être une chasse monotone. Elle demande de la patience, du sang-froid et une grande connaissance du gibier, car ce n'est plus là une question de force : on n'oblige pas l'animal à venir ; il faut être plus rusé que lui, plus patient, connaître ses us et coutumes par le menu ; il faut avoir suivi ses randonnées pas à pas sans le déranger pour savoir où le pincer en faute ; il faut quelquefois des semaines pour arriver à cela. Un coup de fusil tiré dans la forêt et dont l'écho lointain a fait ouvrir les yeux au tigre qui dormait, et tout peut être fini ; le soir venu, il se rappelle que quelque chose d'insolite l'a réveillé, il s'en va dodelinant sa grosse tête et marche des kilomètres avant de s'arrêter. Que la traque ait été mal faite, qu'on ait mis le pied sur ses traces habituelles, fait un peu de bruit, il l'a entendu, et filera au loin ; qu'une corde soit visible sur l'animal attaché comme appât, et c'est fait : il l'a vue, s'est couché à vingt pas, la tête au ras du sol ; pendant longtemps il a observé, puis doucement il s'en va et ne reviendra plus. Que le chasseur à l'affût bouge un peu, peut-être

à ce moment-là un tigre regardait si cette chose insolite qu'est un homme caché la nuit en forêt, n'était pas un tronc d'arbre ou une pierre ; un léger mouvement l'a averti du piège ; il s'éloigne sans avoir été ni vu ni entendu, ou bien tombe sur l'homme, et le lendemain on ne trouvera qu'une carabine chargée à la place où était le chasseur. L'homme à l'affût ne doit avoir rien dérangé ni à l'appât tué, ni aux branches ou aux pierres voisines, s'il veut réussir. Peut-être pendant plusieurs nuits il restera à attendre en silence, analysant les bruits divers de la forêt, regardant tout, prêt à tirer, et rien ne viendra. Puis un beau soir, le tigre sera là : rapide comme l'éclair, il a ren-

Buffle servant d'appât.
Phot. de M. le Vte Edm. de Poncins.

versé le buffle appât d'un seul coup; le bruit mat du corps qui tombe avec un râle court, et tout est dit ; à vingt pas on n'aurait rien entendu ; un ou deux coups de reins, et il est mort sous le tigre couché, qui a saisi le cou et reste pendant un moment immobile comme une pierre, sans lâcher prise, puis ensuite se lève et commence à manger un peu.

Dans l'État de Gwalior, le Maharaja m'avait donné permission de chasser; j'avais six bons shikaris envoyés en quête dans différentes directions. De bonnes nouvelles venant de deux d'entre eux, près d'Eklod, j'y transportai mon camp et fis rallier les autres. Plusieurs buffles étaient attachés en forêt, aux environs d'Imilia ; une fois l'un d'eux tué, je fis enlever les autres et attacher là où avait eu lieu l'attaque. Quelques nuits après, l'appât était tué. A nouveau je fis rattacher à deux endroits différents, car j'avais connaissance de trois grands tigres. La lune commençait et ne se passerait pas sans quelque chose de bon. La chaleur était très forte, la forêt sans feuilles, l'eau si rare que les animaux ne devaient pas s'éloigner de deux petites mares distantes de quelques kilomètres l'une de l'autre, à moins qu'on ne les dérangeât ; et nous ne les

dérangions pas. Un troisième buffle est bientôt tué ; je vais à l'affût trois jours et trois nuits de suite sans rentrer au camp, mangeant seulement ce que mes hommes m'apportent au poste et dormant quelques heures au milieu du jour sous la garde d'un shikari que je renvoyais avant quatre heures de l'après-midi, car les tigres, dans ces endroits solitaires, sont souvent en mouvement bien avant le coucher du soleil. La quatrième nuit, rien ; fatigué, je rentre au camp, dors un peu, et passe encore la cinquième nuit pour rien. A mon retour au camp, les nouvelles m'arrivent que deux tigres ont tué l'autre appât le matin. J'y vais à midi. Le buffle est tué au fond d'un petit ravin très étroit et

Abreuvoir à tigre.

Phot. de M. le Vte Edm. de Poncins.

pierreux ; il a été traîné contre une petite mare, sous un arbuste épais dont l'ombre me gênera pour y voir. Sans rien déranger, je fais attacher une chèvre au clair, quelques pas plus haut, et j'attends.

Le terrain est couvert de pierres roulantes et de cailloux cassés sur lesquels les feuilles sèches tombées font un bruit de boîtes à sardines au moindre mouvement. La jungle est claire, trop claire même à mon gré. Le ravin est très profond et étroit, finissant au fond par une petite clairière large de 2 ou 3 mètres et longue de 4 ou 5, où se trouve la chèvre, et dominé des deux côtés par de hauts rochers roux. Je suis assis, la lune au dos, sur un des versants ; une grosse pierre me cache en laissant place pour tirer par-dessus. J'ai piqué quelques branches derrière moi et par côté, pour me masquer. Je redoute que les tigres n'arrivent par la pente derrière moi pour attaquer la chèvre, distante d'environ 8 mètres de mon poste, et ne me prennent à sa place.

La nuit arrive ; les lucioles tournent au-dessus de l'eau qui est en bas, à ma droite, quelques poules des jungles viennent boire en faisant du bruit sur les

feuilles sèches ; ensuite une mangouste, puis des rats se promènent en secouant les feuilles. Sur les sept heures et demie, un tigre bâille au-dessus de moi, à environ 500 pas. La chèvre ne bêle plus, je lui jette de petits cailloux inutilement ; elle est debout, la tête haute, très à l'œil, et ne se doutant pas que je suis près d'elle ; c'est en effet très utile que l'animal attaché comme appât n'ait pas vu le poste de l'homme à l'affût. Le souvenir de bien des nuits blanches inutiles me revient à l'esprit, et pressé d'en finir, j'imite doucement le bêlement d'une chèvre ; une fois, deux fois, la chèvre répond ; je recommence, elle aussi ; nous jouons ce jeu-là cinq ou six fois, puis je cesse, ne voulant pas recevoir un tigre sur le dos. Tout est silencieux, la lune éclaire splendidement : c'est une de ces belles nuits de tropique vibrante de chaleur, claire et sereine, dans laquelle le moindre bruit semble prendre des proportions colossales.

Les minutes passent longues comme des heures ; la chèvre se couche et reste la tête haute, aux aguets. Sur les huit heures un quart, une branche craque en amont, pas très loin. A en juger par le bruit, elle a été cassée par un pied lourd comme celui d'un homme ; or les hommes ne circulent pas ici ; ce doit être un tigre. L'attente se prolonge, anxieuse ; la lune éclaire si bien que les animaux doivent être méfiants par une telle lumière ; c'est bien ma déveine habituelle : belle lune et pas de gibier. Sur les neuf heures, la chèvre ne donne aucun signe d'inquiétude ; la chaleur est atroce, et la fatigue de l'attente immobile fait ruisseler la sueur sur ma figure, à tel point que des gouttes d'eau tombent de mon menton. J'ai soif : je pose doucement la carabine, prends une outre à eau et, après l'avoir ouverte, la presse entre mes genoux pour boire sans bruit en faisant affleurer l'eau à l'orifice. A cet instant une forme grise rase la terre avec la rapidité de la pensée, tombe sur la chèvre qui n'a pas eu le temps de faire un mouvement, et reste couchée dessus. C'est à peine si j'ai entendu un souffle puissant et un coup sourd. Maintenant rien ne bouge. Poser mon outre à eau sans la fermer va faire du bruit sur les feuilles sèches. Je la rattache à la hâte et la garde entre mes genoux ; l'animal qui est sur la chèvre est si ramassé que je pense que c'est une panthère, car un tigre serait plus grand ; cependant voilà une grosse patte, la tête est si basse contre le sol, sur le cou de la chèvre, que je n'ose la viser ; l'épaule doit être là, j'envoie ma balle : un souffle court, silence complet ; la fumée est bien lente à se dissiper ; je reste la carabine à l'épaule, à attendre ; quelques secondes après, un grand tigre passe au galop près de moi et monte à grandes foulées la pente qui me domine ; une autre balle à la hâte, il tombe net à 6 mètres au-dessus de moi. Comme il peut, au moindre soubresaut, rouler sur moi, je prends la seconde carabine et sors de dessous ; puis, une fois à quelques pas, au clair, envoie une balle dans l'animal ; il roule doucement sur le côté, tout est dit pour lui : c'est une tigresse de huit pieds et demi de long, de toute beauté. La première balle, entrée contre l'omoplate gauche, était mortelle dans un court délai ; la seconde, dans le cou, cassait la colonne vertébrale et était immédiatement mortelle.

De ceci il faut conclure : 1° qu'un tigre de grande taille peut arriver à dix pas d'un homme et d'une chèvre, sur un terrain clair ou à peu près, couvert de pierres roulantes et de feuilles sèches, sans faire le moindre bruit ; à tel point que moi et ma chèvre, qui veillions bien, nous n'avons rien vu et rien entendu. 2° Qu'au premier coup, l'animal, touché à mort, a attendu et tâché de voir d'où venait le coup avant de bouger, c'est-à-dire que si j'avais fait le moindre mouvement décelant ma présence, je le recevais en pleine poitrine. Il n'a pris le galop pour fuir que parce qu'il ne savait où j'étais. 3° Qu'une bonne balle

bien placée peut ne pas suffire pour tuer net, puisque ma première balle n'avait pas suffi.

Un conseil encore : l'animal blessé ou tué net, il ne faut pas se presser d'en approcher ; on ne sait jamais s'il n'a pas encore un reste de vie qui peut suffire pour vous écharper dans un spasme même inconscient. Il faut attendre un peu, n'approcher si possible que de haut en bas, jetter une ou deux pierres sur le corps étendu, le pousser du bout de sa carabine chargée et armée avant de mettre la main dessus.

Evidemment l'affût de l'homme seul, la nuit, peut être dangereux ; mais il le serait bien davantage si on était deux, car on aurait alors double chance de bouger ou se faire découvrir. J'estime, pour ma part, que la partie peut se jouer sans trop de risques cependant, car un affût bien mené aboutit à une attaque de près, sur un animal qui ne s'en doute pas et ne se méfie pas : on a sur lui l'avantage du premier coup et c'est là une chose énorme. Dans la surprise de la douleur, de la lumière, du bruit, à une heure où il a l'habitude de se trouver en pleine sécurité, un tigre attaqué de cette façon doit n'avoir qu'une idée première, celle de fuir. De plus, comme on tire de très près, en général à huit, dix ou douze pas, on met sa balle juste malgré la nuit, et beaucoup de premiers coups sont si bons qu'il n'est pas besoin d'un second ; on tue raide. Un affût mal mené est, au contraire, chose dangereuse. Si on est vu ou soupçonné, de deux choses l'une, ou l'animal s'en va sans qu'on se soit douté de sa présence, ou il tue l'homme avant que ce dernier ne se doute de rien. Aussi n'ai-je jamais hésité à monter sur un arbre quand c'était possible ; malheureusement les bons postes sont rarement sur des arbres, car de grandes étendues de jungles n'ont que des arbustes gros comme le bras et sous les grands arbres il fait sombre et on y voit mal pour tirer.

Avec des animaux aussi capricieux que les gros chats, tigres, panthères, etc., on ne sait jamais à quoi il faut s'attendre. Tel animal sera dangereux, tel autre se fera tuer sans défense ou à peu près. J'ai vu un tigre de neuf pieds un quart de long, un magnifique animal, se laisser achever sans pour ainsi dire se défendre. Il n'avait cependant qu'une balle au pied droit de devant quand je l'ai abordé. Il était couché à trente pas et me regardait venir sans broncher. Sa position m'empêcha de l'achever d'un seul coup, et bien qu'il en eût une belle occasion, il ne fit pas mine de charger. Une autre fois, au contraire, un tigre blessé d'une balle au flanc, fuyant à petits pas pour changer de repaire, se rencontra nez à nez à 12 mètres avec moi et nos yeux ne s'étaient pas croisés qu'il chargeait à outrance, avec un souffle rauque, en faisant voir toutes ses dents. Il arrivait si violemment que ma balle de calibre 12, balle expansive poussée par 12 grammes de poudre noire, en le tuant net d'un coup sous la gorge en pleine poitrine, lui fit faire un tour complet sur lui-même, comme un lièvre tiré en travers. L'animal mort avait la queue de mon côté.

Le terrain dans lequel on doit chercher le tigre est la chose la plus importante à considérer. Tel animal qui fuirait au clair attaquera à outrance au fourré. En général la poursuite d'un tigre blessé, à pied, est chose sérieuse, car on ne sait quelle est la gravité de la blessure et on ne doit pas oublier qu'un tigre blessé qui a fui un instant peut s'être rasé dans un fourré épais où il attend l'attaque, résolu à se défendre. Il a tous les avantages pour lui : c'est lui qui attend et choisit son moment. Tapi comme un chat, il est immobile à regarder l'homme qui vient sans le voir, car il sait se rendre invisible dans de petites herbes, quelques pierres ou des fourrés, et il chargera de près, à cinq ou six pas, avec une violence et une rapidité vraiment fou-

droyantes. C'est en achevant des tigres blessés que la grande majorité des accidents arrive. Il est tel terrain dans lequel mieux vaut perdre son gibier que d'aller le chercher. Si on avance, il faut fouiller soigneusement à coups de pierres tous les buissons et tous les recoins près desquels on passe, sans oublier que lorsqu'il est blessé et tapi un tigre peut recevoir une pierre sur le dos sans bouger pour cela ; la plus grande prudence est nécessaire. Quelquefois on verra l'animal fuir doucement devant sans chercher à lutter ou esquisser une charge qu'il ne finira pas ; d'autres fois il y aura mort d'homme et il luttera jusqu'à son dernier souffle. Le même animal, fuyant pendant une heure, deviendra tout à coup terrible. Il est impossible de prévoir la tenue qu'aura un tigre ; chacun d'eux a son caractère spécial ; le terrain le pousse à lutter ou à fuir, suivant qu'il est tel ou tel et rien n'est plus aléatoire que de poursuivre à pied un tigre blessé. La présence de quelques éléphants permet de mener à bonne fin une chasse perdue sans cela, car bien que beaucoup d'éléphants soient trop craintifs pour qu'on puisse compter sur eux, il en est quelques-uns bien dressés et naturellement courageux, du haut desquels on est presque comme sur un rocher. Ces derniers sont bien rares, mais il en existe cependant. Non seulement on peut à l'aide d'un éléphant aller chercher un tigre sans grand danger, car bien que ce dernier n'hésite pas toujours à charger sur l'éléphant, le chasseur habitué à tirer de là haut l'empêche d'arriver, et se trouve, en somme, à l'abri lui-même du danger immédiat, mais encore un éléphant peut fouler des terrains inaccessibles à d'autres qu'à lui, d'où un tigre ne sortirait jamais et où le dernier des fous n'oserait entrer ou faire entrer des batteurs. Dans les grandes herbes, par exemple, on ne peut tuer des tigres qu'en ayant des éléphants comme batteurs et en étant soi-même au poste sur un éléphant.

Dans la jungle d'arbres le passage des éléphants est plus difficile ; mais comme, en général, le fourré est moins épais sous les arbres, on peut souvent faire des battues avec des hommes à pied.

Les terrains de rochers couverts de forêts sont ceux où s'impose la battue faite par des hommes à pied. J'ai réuni quelquefois quatre ou cinq cents batteurs pour fouler un ravin. On les place, en général, de façon à faire la battue de haut en bas et si serrés que les hommes sont parfois sur deux ou trois rangs d'épaisseur. Un tigre descend plus volontiers qu'il ne monte dans le jour, et s'il s'échappe par côté on le voit, car la jungle est en général plus claire sur les hauteurs que dans les fonds. Une précaution fort utile est de mettre quelques hommes espacés, sur des arbres, dans les directions où on peut craindre que l'animal ne s'échappe ; ils indiquent la direction qu'il a prise et, comme les battues se font dans la saison chaude, aux heures les plus chaudes de la journée, le tigre, qui n'aime pas le soleil et la chaleur, se remet souvent à petite distance dans un fourré épais. Là on peut le reprendre.

Les hommes doivent être menés à leurs postes dans le plus grand silence après que les tireurs ont pris leurs places sur les arbres ou les rochers commandant les refuites probables. La battue doit se faire lentement : plus l'attaque a lieu de près, meilleure elle est ; les batteurs qui avancent en descendant doivent jeter des pierres devant eux et ne jamais avancer sur un terrain non fouillé par des pierres. En général ils font très grand bruit, ce qui n'est pas toujours bon. Surpris par l'explosion brusque des cris et des tam-tams, un tigre peut très bien se raser et refuser de bouger. Il sait qu'on l'attaque et parfois attendra les batteurs pour en écharper un ou deux en traversant leur ligne avant de fuir dans la mauvaise direction. Souvent il se tient au pas à petite distance devant eux ; il marche tranquillement, s'arrête de temps en temps pour

les écouter ou les regarder. D'autres fois, aux premiers cris, il se lève brusquement; puis, très vite, se coulant très bas sous les branches, file presque invisible, rusant comme un chat. Qu'il trouve une fissure de rochers, il s'y coule et de là rebroussera à travers les batteurs en deux ou trois grands sauts accompagnés de souffles rauques et courts, ou les laissera passer contre lui sans bouger pour, dès qu'ils l'ont dépassé, fuir invisible en arrière de la ligne. D'autres fois, aux premiers cris il se met nettement en route et s'empresse de prendre du large. La tenue de chacun d'eux est différente devant les

Un ravin à tigre.

Phot. de M. le Vte Edm. de Poncins.

batteurs; il n'y a pas de règle générale, si ce n'est que jusqu'à ce que le hommes arrivent sous les postes des tireurs, toute chance n'est pas perdue que le moindre bruit en avant d'un tigre qui fuit peut le faire arrêter o rebrousser.

Le danger couru par les batteurs est assez minime si les tireurs font atten tion à ne pas tirer un tigre avant qu'il ne soit en travers d'un poste o même ne l'ait dépassé, auquel cas, s'il est blessé, il y a grande chance qu' ne recule pas, mais suive la direction qu'il a déjà prise — direction qu l'éloigne des batteurs. — Quoique dur à tuer, une balle suffit général ment à arrêter un tigre, au moins assez pour qu'on puisse rapidement l'ach ver sur place; l'express 500 magnum est cependant l'arme la plus faible qu'o doive employer régulièrement pour cette chasse, et les 12 rayés ou parado sont les armes par excellence pour le tigre. Une balle 12 à expansion, avec un charge de poudre assez forte, tue un tigre net si elle est à peu près bien pla cée. Le tout est de tirer le premier coup de près et de profil si possible; dan ce cas la région du cœur se présente bien. Pour ma part, je préfère, sur u tigre de profil, tirer en arrière de l'épaule que dans la tête ou le cou. C

deux dernières places sont instantanément mortelles, mais l'espace dans laquelle la balle doit être logée est beaucoup plus restreint que dans la région du cœur, où l'effet n'est pas beaucoup moins rapide.

Dès qu'un tigre est blessé, il faut de suite arrêter les batteurs ; il y a grand danger pour eux à continuer. C'est alors le cas de faire monter un grand nombre d'hommes sur des points d'observation et hors d'atteinte, afin de renseigner sur la direction qu'il peut prendre en cas de fuite. Le suivre à pied au sang est chose dangereuse, à moins d'un terrain particulièrement favorable, et quelquefois chose folle, car il est tel repaire où les chances de ne pas être écharpé sont trop minimes pour qu'un homme connaissant son gibier se risque à y entrer. Lâcher un troupeau de buffles dans le repaire est quelquefois très bon, car les buffles, dès qu'ils auront vu ou senti le tigre ; le chargeront : mais, s'il est vrai que souvent ils l'achèveront ou le feront sortir, il est vrai aussi que dans leur rage ils le mettront en lambeaux et détruiront le trophée. Quand le terrain est possible, le meilleur est de marcher à lui avec quelques éléphants solides et mis aussi près que possible les uns des autres. Le tigre peut les charger ou fuir devant eux ; en général, il attend qu'on soit presque sur lui pour bondir.

Une fois, à la recherche d'un tigre blessé, j'ai vu une scène de confusion qui, heureusement, n'eut pas de conséquences sérieuses, le tigre, un très grand et bel animal, n'ayant pas fait ce que j'étais en droit de craindre. Nous avions environ quatre cents hommes et vingt éléphants ; un tigre blessé était monté dans un ravin secondaire assez en pente et y était resté en-dessous de quelques guetteurs qui, du haut des rochers voisins, indiquaient la place exacte qu'il occupait. La chaleur étant très forte, les hommes inutiles se massèrent avec les éléphants au fond du grand ravin, attendant la fin de l'affaire. Pendant ce temps je filais avec un éléphant pour chercher le gibier en remontant le ravin secondaire, et me trouvant donc entre les hommes et l'animal. Peu après je le voyais couché et, ne pouvant mieux faire, lui mettais une balle dans les flancs. Il rebroussait alors sur moi, passait à quelques pas de l'éléphant dont les mouvements m'empêchaient de retirer et partait à la descente, au galop, se dirigeant droit sur le groupe compact des éléphants et des batteurs distant de 200 ou 300 mètres. S'il donnait là-dedans il y aurait mort d'hommes, soit par lui, soit par les éléphants qui, dans leur frayeur, marcheraient sur tout le monde ! Probablement même par les deux choses à la fois. Je me mis à crier à tue tête : « Le tigre va sur vous, sauvez-vous ! » Une seconde après, les rochers voisins étaient couverts d'Hindous qui fuyaient de leur mieux, leur pagnes blancs faisant sur les sombres parois des rochers l'effet d'une nuée de papillons ; les éléphants, la trompe en l'air, tourbillonnaient sur eux-mêmes en masse confuse d'où sortaient des coups de trompette stridents et soulevaient, au grand soleil, une épaisse poussière. Heureusement le tigre, trop fortement blessé et peut-être intimidé par le tapage effroyable qui se faisait devant lui, s'arrêta à 50 mètres avant d'arriver au milieu du désordre et mourut bientôt sous mes balles sans avoir fait de mal à personne.

S'il était possible de commander absolument les batteurs, le mieux pour tirer des tigres serait de faire la battue en silence, simplement en jetant des pierres et frappant un peu les arbres et les branches en avançant. Réveillé doucement, l'animal se mettrait en route, bien mieux et bien plus tranquillement que lorsqu'on le surprend par un tapage effroyable. Mais c'est chose difficile à obtenir des pauvres diables réquisitionnés pour la circonstance, qui pour la plupart se figurent que plus ils feront de bruit moins ils risqueront. Le plus souvent, au moment où le signal de commencer la battue est donné

il se fait un bruit capable de faire pâlir un blanc. Aussi voit-on des tigres surpris se raser sans vouloir bouger ou se cacher sous des blocs de rochers, toutes choses fort dangereuses qui arriveraient bien moins souvent si on pouvait avoir des attaques moins bruyantes.

Avec les éléphants les battues se font comme avec les hommes. On s'en sert dans les terrains de grandes herbes où personne autre qu'eux ne peut passer.

Les mangeurs d'hommes ne sont pas très rares et sont de tous les plus difficiles à tuer, vu l'impossibilité de les appâter. Les places fréquentées par ces derniers sont aussi très déconcertantes. Du jour où un tigre au lieu de tenir le large vient vivre près des villages, il prend des habitudes qui déroutent complétement les chasseurs. Il peut être n'importe où, dans l'endroit le plus improbable. En général ces animaux-là font des victimes dans un district entier, tantôt ici, tantôt là ; souvent ils attaquent en plein jour, et ce n'est qu'à force de patience qu'on arrive à les rencontrer. Je n'en ai jamais tué pour ma part, mais bien souvent en ai entendu parler : tel tigre a tué vingt personnes, tel autre trente ou quarante. J'ai vu une tête de tigresse à Calcutta qui, paraît-il, avait cinquante-sept victimes humaines à son actif. Très souvent les mangeurs d'hommes sont de vieux animaux trop faibles pour chasser ou des animaux infirmes ou malades ; la faim les a poussés à attaquer un être humain. Une fois revenu de sa crainte instinctive, le tigre a trouvé la chose plus facile que la capture du gibier et il continue. Quelques-uns sont cependant des animaux en bonne condition.

Qui songe à tirer un tigre doit se rappeler que c'est là une chasse de patience et de tact, de ruse et d'étude, plus que de force brutale. Il faut connaître la forêt et leurs usages habituels dans cette forêt-là, car à mesure qu'ils se succèdent dans les mêmes repaires ils prennent les mêmes refuites, les mêmes usages. La raison qui a voulu que tel tigre suive de préférence tel sentier, visite tel ravin, raison qui échappe souvent à notre compréhension, est cependant là pour engager le suivant à en faire autant. Dans sa course, errante en apparence, il obéit à des lois secrètes qui feront que les tigres qui ont couché dans tel endroit seront la nuit suivante dans tel autre, comme s'il y avait un cycle d'étapes que chacun suivra à son tour pour revenir, après cinq ou six nuits et quelquefois plus, au point de départ. Une longue étude et une grande connaissance du terrain et de la traque sont nécessaires pour démêler ces longues nuits des grands carnassiers ; rien même ne peut remplacer l'expérience des chasseurs de l'endroit, qui savent que de tout temps, quand il y a un tigre dans la région, c'est là qu'il couche, là qu'il se dirige de préférence. Des semaines de recherches peuvent être sauvées par la simple présence d'un shikari local qui dit aux autres, meilleurs cependant que lui peut-être, ce qu'ils ne peuvent deviner s'ils ne connaissent le terrain.

Le tigre est un animal sérieux, toujours méfiant, toujours rusant, qui comprend comme un vrai chat que dans bien des cas l'immobilité est une plus sûre sauvegarde que la fuite. La nature lui a donné une couleur qui semble éclatante et qui, en réalité, est celle du sol sur lequel il vit, car rien n'est plus pareil au sol roux rayé par l'ombre des arbustes que la peau rousse rayée de noir. Il a des yeux qui voient bien le jour et la nuit, des oreilles qui entendent tout et comprennent la signification des bruits de la forêt mieux qu'aucune autre ; il ne fait pas de bruit en marchant, et sa trace marque seule-

ment sur les terrains les plus propices. Il est le plus souvent solitaire et errant. C'est un chasseur qui vit dans de grands espaces, fait de longues routes, change constamment de repaire et garde en général le silence le plus absolu. Quelquefois, mais rarement, j'ai entendu les tigres bâiller en forêt ; une fois seulement je les ai entendus rugir presque comme des lions. C'était aux Sunderbuns, près de la mer. Il était une heure du matin, mes bateaux étaient mouillés pour la nuit dans une rivière large de quelque 300 mètres et bordée de forêts profondes. Au sud un tigre rugissait. Sa voix puis-

Une halte en forêt.

Phot. de M. le Vte de Poncins.

sante vibrait longtemps dans la forêt. Le rugissement se composait de dix ou douze cris régulièrement espacés et coupés de silence. Chacun commençait par des notes basses, s'élevait à des sons plus aigus et finissait par des notes basses. A la fin, de longs grondements étaient répétés plusieurs fois par l'animal, qui devait tenir la gueule grande ouverte. Bientôt, au nord, un autre tigre répondit. Celui-là, à en juger par la force de sa voix et l'ampleur du son dans les tons graves, devait être gigantesque. Pendant plus d'une heure les deux animaux se répondirent, chacun rugissant à son tour toutes les quatre ou cinq minutes. Puis le tigre du côté nord se rapprocha, se mit à la nage comme ils le font souvent aux Sunderbuns et rejoignit l'autre au sud de mes bateaux. Là les rugissements, tantôt alternés, tantôt simultanés, firent longtemps résonner la forêt, et quand vint le silence avec le jour je pus constater qu'un très grand pied de tigre, bien marqué sur la vase, entrait à l'eau non loin des bateaux, ressortait de l'autre côté de la rivière et se dirigeait dans de sombres

fourrés vaseux. En le suivant, je découvris l'endroit où les deux animaux avaient longtemps piétiné, puis les traces s'enfonçaient dans une forêt très difficile où je passai la journée à les suivre sans pouvoir les tirer. De ma vie je n'ai entendu musique plus imposante que celle de cette nuit-là. Le décor y était, la forêt immense, inhabitée, silencieuse, au milieu des rivières qui la découpent en grandes îles. On n'entendait pas un bruit; pas un animal ne remuait, pas un oiseau de nuit ne glissait dans l'air. C'était le grand calme du tropique, la nuit chaude et lourde sur le marais inconnu et immense. Il semblait que la nature entière lasse de la chaleur et du soleil se reposait ou écoutait la voix puissante des grands tigres qui, en vrais maîtres de la forêt et de la nuit, rugissaient à pleins poumons pour célébrer leurs noces.

Vicomte Edmond DE PONCINS.

Ours en sentinelle.

LES OURS

Les ours comprennent bien des variétés, et je doute qu'il existe au monde un chasseur pouvant parler de toutes par expérience. Il faudrait, en effet, pour cela, avoir visité les pays suivants :

D'abord les régions polaires, pour l'ours blanc, le géant du genre, qui pèse jusqu'à 800 kilogrammes. Ensuite les montagnes Rocheuses, pour le *grizzly*, qui n'est guère moins grand ; puis toutes les montagnes depuis l'Alaska jusqu'au Mexique, pour l'ours brun, l'ours noir, l'ours noir à museau blanc. Ensuite la Russie, pour l'ours brun ; la Scandinavie, pour l'ours de Scandinavie ; l'Espagne, la France même, pour les sous-variétés de l'ours brun ; puis la Turquie, pour une autre sous-variété de l'ours brun ; ensuite le Turkestan et les montagnes d'Asie centrale, pour l'ours des neiges ou ours *isabelle ;* le Kashmir, pour l'ours noir ; l'Inde, pour l'ours noir à museau blanc, qui lui est spécial ; le Tonkin, pour le petit ours des cocotiers, le plus petit du genre ; enfin notre chasseur devrait encore

remonter entre la Chine et le Thibet à la recherche de l'ours appelé *ours du Père David*, le plus rare et le plus extraordinaire de tous, avec ses marques noires et blanches, et ensuite fouiller toute la Sibérie.

Malgré mes recherches, je n'ai pu arriver à rencontrer nos ours de France; ils sont rares. Mon expérience est limitée à l'ours isabelle, l'ours noir de l'Inde et celui du Kashmir.

Description. Mœurs. — Tout le monde a vu des ours, soit en cage, soit menés par les bohémiens, qui leur mettent un anneau dans le nez et les font danser dans les foires. Il n'y a pas d'animal sur lequel certaines légendes absurdes soient plus répandues. On vous dit très couramment que les ours sont de bonnes bêtes débonnaires qui passent l'hiver à se lécher les pattes, et que lorsqu'on les met en colère ils déracinent des sapins d'un seul coup et marchent debout sur leurs pieds de derrière à l'encontre de l'ennemi qu'ils étouffent en le serrant dans leurs bras. De plus, on croit que l'ours est un animal lent à se mouvoir. Autant de choses fausses. L'ours est un animal dont le galop est rapide, qui jamais ne se met debout sur les pattes de derrière autrement que le long d'un tronc d'arbre pour atteindre quelque chose à manger. Il est souvent parfaitement méchant et très dur à tuer, ne se lèche la plante des pieds que si une épine y est fourrée et lui fait mal, et quant à l'habitude de déraciner des sapins pour manifester son déplaisir, nous laisserons cela, si le lecteur le veut bien, aux nourrices et aux bonnes en train de raconter à des enfants « une histoire qui fait peur ».

Certaines variétés d'ours hivernent, c'est-à-dire se retirent quelques semaines dans des trous ou sous les neiges et restent dans un état de torpeur plus ou moins voisin du sommeil jusqu'à ce que le dégel arrive. D'autres n'ont pas cette faculté; certaines variétés, comme l'ours du Kashmir, hivernent ou non suivant les conditions climatériques. Ceux qui vivent dans les vallées basses et chaudes ne dorment pas; ceux des vallées hautes et froides s'endorment, au contraire, pour un temps plus ou moins long; c'est cependant la même variété. Je n'hésite pas à croire que le même ours peut, suivant la température, être amené à hiverner ou non. Dans les régions froides, comme la Russie, ils hivernent presque tous; cependant, d'après les récits des voyageurs, l'ours blanc, qui vit, lui, dans un climat exceptionnement froid, n'hiverne pas.

L'*ours isabelle* ou ours des neiges se rencontre dans les montagnes d'Asie aux grandes altitudes, en général au-dessus de la région forestière, dans cette zone qui s'étend entre la forêt et les glaces; là poussent des arbustes qui l'abritent et des plantes qui le nourrissent.

C'est un animal de taille moyenne, dont la couleur varie de nuance non seulement avec l'âge, mais aussi avec les individus et la saison. J'en ai vu des bruns et des gris, d'autres sont jaunâtres. La couleur normale est un gris blanchâtre avec un collier blanc sous la gorge, une teinte plus claire sur la tête que sur le corps. Leur fourrure est très épaisse, presque laineuse; en hiver, elle peut atteindre $0^{m},15$ de long. Quelques-uns ont le poil droit, d'autres l'ont frisé sur le garrot. Un bon ours isabelle peut avoir 6 pieds de long du museau à la queue. Cette dernière est à peine sensible. Les yeux sont très petits et les griffes démesurément longues et blanches. Leur nourriture semble presque exclusivement végétale : les petites baies qui poussent sur les arbustes des grandes hauteurs, les racines, qu'ils arrachent d'un coup de

patte ou en creusant comme des chiens, en sont le fond, auquel viennent s'ajouter les insectes qu'ils prennent en retournant les pierres et parfois la chair d'animaux de montagne morts par accident. Je doute, en effet, que l'ours des neiges puisse prendre les animaux, tels que l'ibex, vivant dans son voisinage; cependant, si l'occasion s'en présentait il ne la laisserait probablement pas échapper.

Dans les hautes vallées reculées où ils vivent, la visite de l'homme est rare, aussi ne sont-ils pas très sauvages ; l'approche peut souvent être faite très facilement, à la condition que le vent soit bon et que le chasseur ne fasse pas de bruit, car leurs oreilles et leur nez sont merveilleux et compensent dans une large mesure la faiblesse de leur vue. Dans certaines vallées, ils sont très nombreux : il arrive d'en voir plusieurs en même temps chercher isolément leur nourriture ; seuls les petits sont avec les mères; mais les animaux adultes semblent préférer vivre chacun de leur côté. Les rencontrer au milieu du jour est difficile : en général, quand le soleil est haut, ils se retirent dans des gîtes qu'ils préparent sous la broussaille ou au pied des rochers, et ils n'en sortent que le soir; mais jusqu'à neuf ou dix heures du matin, surtout du côté de la vallée où le soleil ne donne pas encore, on peut les voir se promener au clair comme de gros chiens. Je me suis plusieurs fois amusé à les regarder chercher des racines ou retourner les pierres en quête d'insectes, avant de leur envoyer à petite distance la balle qui mettait fin à leurs jours. Quant ils sont tranquilles, ils vont lentement en dodelinant leur gros corps bourru, le nez à terre; quelquefois, lorsqu'ils se méfient et veulent écouter, je les ai vus s'écraser sur le train de derrière, la tête haute et même quelquefois se tenir franchement assis les deux pattes de devant pendantes le long du corps. Leur galop est un galop lourd, mais puissant et rapide, qu'ils peuvent maintenir longtemps, même en montant ou en passant dans des endroits fort escarpés. A l'automne leur poil devient très long, et ils sont en général très gras. L'hiver ils hivernent et leur épais manteau de graisse les nourrit jusqu'au printemps.

J'ai entendu parler de plusieurs accidents arrivés à des chasseurs en quête d'ours isabelle; pour ma part, je n'ai eu aucune difficulté à venir à bout de ceux que j'ai rencontrés. Je les ai trouvés durs à tuer, très bruyants quant ils recevaient une blessure ; mais je ne leur ai pas donné occasion de charger ou de faire preuve de méchanceté. Ce sont des animaux assez faciles à découvrir pourvu qu'on soit à une altitude supérieure à 4 000 mètres, faciles à approcher, assez forts pour qu'il faille prendre quelques précautions en les attaquant. Une règle à ne jamais oublier, pour aucune raison, est de ne jamais tirer un ours de bas en haut : s'il est blessé, il roule sur vous ou descend instinctivement et a tout l'avantage du terrain; même sans le vouloir, il peut faire grand mal, et s'il se rencontre avec un ennemi, il le chargera à outrance. Les blessures infligées par un ours sont atroces; ils attaquent généralement la tête et défigurent ou scalpent horriblement.

Beaucoup plus à craindre que l'ours isabelle est l'*ours noir du Kashmir*, C'est un gros animal à poil noir brillant très serré, à museau blanc avec croissant blanc sous le cou. Il vit dans la forêt sans aller très haut, son territoire étant la partie comprise entre la vallée et la forêt. Souvent il demeure près des villages, surtout en automne. Là il se livre à toute espèce de méfaits : il grimpe aux arbres fruitiers, mange les melons et les raisins, tue les chèvres et les gros animaux, et de temps en temps aussi les indigènes. Souvent il fait preuve d'une audace incroyable, saccage les ruches d'abeilles contre les maisons, et quand le jour vient, fait de longues marches pour regagner son

repaire en forêt. Il loge volontiers dans des anfractuosités de rochers. C'est un animal méchant, qui n'est nullement à mépriser; très agile, quoique gros et lourd; très dur à tuer, il charge souvent sans la moindre provocation. Bon nombre d'individus, affreusement mutilés, sont tous les ans apportés aux soins du docteur anglais de Srinagar, sans compter ceux qui sont tués sur place. Les blessures sont ordinairement terribles : un ours qui attaque, et ceci peut s'appliquer à l'ours du Kashmir comme à son cousin de l'Inde, se jette violemment sur l'homme comme un chien, le renverse et le fouille de coups de griffes sur le haut du corps. On le chasse au Kashmir de différentes façons, soit à l'approche en cherchant à le voir de loin, pour, en se dissimulant, arriver à le tirer, soit en battue quand on peut connaître le repaire exact. Quelques-uns sont parfois trouvés sur les arbres en train de manger des fruits : c'est alors amusant de les faire tomber d'un coup de carabine; mais ils sont si méfiants et descendent si vite à reculons qu'il est rare qu'on arrive à les tirer branchés.

L'*ours noir de l'Inde* est un curieux animal répandu dans toute la péninsule en terrain favorable. Il aime les coteaux rocheux et la forêt, et supporte étonnamment la chaleur, malgré son épaisse fourrure. Son poil, rude presque comme du crin, est mat et long de plus de $0^{m},10$, surtout sur le garrot. La tête est couverte de poils ras, les lèvres très longues et pendantes, le museau presque blanc et la poitrine marquée d'un croissant blanc; le reste du corps est noir pur. Comme ses autres congénères, cet ours est doué d'un odorat et d'un appareil auditif excellents, tandis que sa vue est mauvaise. Ses griffes sont moins longues que celles de l'ours isabelle, mais n'en sont pas moins des armes terribles. Il vit de préférence dans les terrains rocheux où se trouvent de grandes fissures dans les pierres; c'est là qu'il passe la journée. Souvent un même coteau fournit le logement à plusieurs de ces animaux qui, la nuit, font de longues étapes en quête de nourriture. Ils aiment le miel et les fleurs odorantes de l'arbre appelé « mhowa » par-dessus tout, à tel point qu'à l'époque de la floraison de ces arbres ils viennent la nuit de fort loin ramasser les fleurs tombées sur le sol. Au besoin même ils grimpent aux arbres. Ils se nourrissent d'herbes, racines, insectes, et parfois attaquent les animaux qu'ils peuvent rencontrer ou mangent les restes de ceux qui pour une cause ou une autre sont morts dans la jungle. Ce ne sont des carnivores que par occasion et leur régime est surtout végétal. Souvent ils couchent au hasard dans la forêt sous un buisson ou à la base des rochers, et, quoique aimant à se terrer, ne font que profiter des abris naturels du sol sans creuser des terriers pour eux-mêmes. Ils cessent leur promenades nocturnes peu après le commencement du jour, excepté les jours de pluie et de tonnerre fréquent. Ces jours-là on peut à toute heure les rencontrer, comme si les éclats du tonnerre les réveillaient dans leurs repaires.

Chasse. — Peu d'animaux ont donné lieu à des scènes de chasse plus ridicules que les ours. Leur appparence gauche porte à rire et quelquefois dans leur surprise ils se livrent à des acrobaties curieuses. J'ai vu des ours blessés se jeter avec rage sur leur voisin comme s'il était l'auteur du mal qu'ils ressentaient. C'est le cas, non pas seulement fréquent, mais habituel, quand deux ours sont surpris dans leur quiétude par un coup de carabine touchant l'un d'eux. Mais il ne faut pas oublier que ce sont des brutes méchantes, très dures à tuer, beaucoup plus agiles qu'on ne le croirait et dont les blessures sont particulièrement dangereuses. Bien des gens de l'Inde estiment que la rencontre d'un « bhaloo » est aussi dangereuse que celle d'un tigre. Les gens qui parcourent la jungle en quête de bois mort ou de fruits sauvages ont souvent été attaqués

sans provocation par les ours. Pour ma part, j'ai eu de violentes émotions en les chassant.

Lorsqu'ils sont dans leurs repaires de rochers, il est fort difficile de les faire sortir. A moins qu'on ne puisse leur envoyer des pièces d'artifice tout à fait près, ils restent dans leurs grottes naturelles. Une fois, étant à l'affût d'un tigre la nuit, je vis un ours passer près de moi, et ne voulant pas le tirer pour ne pas effrayer le tigre, je me contentai de lui jeter une pierre, bien décidé, s'il se rebiffait, à lui casser la tête. Il reçut inopinément le coup en plein corps à

Haut Kashmir : Un ravin à ours isabelle.
Phot. de M. le Vte Edm. de Poncins.

quinze pas, poussa un hurlement de colère, fit quelques pas au galop et s'arrêta un instant à gronder, ne sachant d'où lui venait cette surprise. Je crus qu'il allait charger et me tint coi. Peu après il s'éloigna lentement. Le matin venu, je me rendis à sa grotte, que je connaissais. C'était une crevasse de rocher, verticale sur plusieurs mètres et ensuite oblique. Il y descendait comme par un escalier dans l'un des angles. Je pris le même chemin et arrivé au bas de la fissure large, jetai une pierre dans le trou noir qui était devant moi. Un tel vacarme répondit que je n'eus qu'une idée, remonter au jour. Il y avait là dedans au moins une paire d'ours, et la rencontre en champ clos dans un espace de quelques mètres carrés n'était pas à risquer. Un, passe encore; mais plusieurs, non. Pendant plus d'une heure, tous les moyens pour les faire sortir furent vains. Ils étaient évidemment endormis au moment où la première pierre leur arriva; mais après cela, soit qu'ils se fussent engagés plus profond dans la fissure, soit qu'ils ne voulussent plus rien dire, il fut impossible d'en tirer une réponse.

Une fois, près d'Oodéïpore, j'eus la bonne chance d'en tuer un fort beau

dans des circonstances intéressantes. J'avais demandé au maharana la permission de tirer un ours, et pendant quelques jours les shikaris furent en forêt à chercher un animal. Un matin on vint me dire de me tenir prêt, car des coureurs étaient venus apporter de bons renseignements. Vers midi un gros bonnet indigène vint me chercher avec une foule de suivants, et je montai sur un cheval très caparaçonné qui m'emballa instantanément pendant 1 kilomètre. Le lot des indigènes à cheval galopait à ma poursuite au milieu d'un tourbillon de poussière pendant que les gens à pied couraient de leur mieux pour nous rattraper. Une fois arrêté, je demandai s'il n'y avait pas moyen d'avoir un cheval moins bon, mais plus facile, et troquai mon animal féroce contre celui d'un seigneur richement vêtu; ce dernier monta sur le mien et y était à peine installé qu'un emballage furieux recommençait pour finir par une chute dans un troupeau de buffles. Nous fîmes encore 20 kilomètres et à l'entrée d'une région de coteaux couverts de jungle maigre les quinze ou vingt shikaris et environ deux cents batteurs attendaient. Le chef shikari, un vieux dont le bras desséché et ankylosé attestait une rencontre fâcheuse avec un tigre, me dit : « Nous avons sept sangliers, dont un grand vieux, dans ce ravin. Il faut un quart d'heure pour les tirer. Une panthère a couché la nuit d'avant à tel endroit que voilà. Elle doit y être encore, mais il n'y a rien de sûr. Nous avons deux ours dans un ravin très long et difficile à battre, à 1 kilomètre d'ici; nous ne pouvons les chasser aujourd'hui, car il est trop tard. » Le fait est qu'il était plus de trois heures. Je m'assis au milieu des shikaris, disant que je n'étais pas venu pour tirer un sanglier ou faire une battue vide sur une panthère probablement absente et que, malgré la nuit qui venait, on allait courir vite pour attaquer les ours. « Attendez un instant encore, me dit un des shikaris, mon fils n'est pas revenu, il doit avoir trouvé quelque chose pour rester si tard. »

Une demi-heure après, du haut d'un coteau éloigné on apercevait la maigre silhouette d'un Hindou qui agitait un pagne, c'était l'homme attendu; nous allons vers lui dans le plus grand silence et le rencontrons au bas du coteau. Il fait signe aux batteurs de s'arrêter et, après m'avoir salué, me prend par la main sans rien dire. Il me mène alors sur une crête d'où la vue s'étend sur trois vallons se réunissant à notre droite; là il s'accroupit, fait signe de garder le silence et me murmure à l'oreille : « Vous voyez l'arbre contre le gros rocher noir? — Oui. — A gauche est une pierre blanche plate? — Oui. — A gauche, en travers, est un buisson à feuilles jaunes? — Oui. — Bhaloo est couché sous ce buisson. — Est-ce sûr? — Je l'ai suivi tout le jour à la trace et l'ai trouvé tout à l'heure. Je l'ai vu couché et dormant à quatre pas et suis revenu sans le réveiller. » Avouez que c'était une jolie traque pour un homme de vingt-deux ans armé d'un bâton gros comme le petit doigt.

L'attaque au repaire fut jugée aléatoire, car le fourré était assez peu clair pour que l'on risquât de perdre vite l'ours de vue, au cas où il entendrait venir; je décidai la battue.

Me mettant en face de la pente où l'ours était couché et le long de laquelle il descendrait presque sûrement, j'attendis que les batteurs, divisés en deux bandes, se rejoignissent sur la crête du coteau dont ils faisaient le tour. Quand les têtes apparurent en silhouette, je levai les mains comme signal et un long cri retentit sur toute la ligne : la battue était bien prise de près, et bien enveloppante : les hommes n'étaient pas à 300 mètres de moi à vol d'oiseau. Aux premières pierres jetées en avant, l'ours se fait voir. Il hésite un peu, puis prend sa direction en oblique, sur la pente, en face de moi. Je le tire au galop à 120 mètres, il roule en hurlant à pleins poumons, puis continue à galoper à une allure redoublée, s'arrêtant à chaque instant pour se retourner et faire le

geste de mordre quelqu'un qui le harcelerait par derrière, tout cela accompagné d'un tapage infernal. Je tire de nouveau et le manque, et il entre dans un fond de ravin boisé, où il se tait. Je cours lui couper le chemin sur un petit promontoire où se trouve une clairière entourée de buissons; les batteurs crient : « Attention, il va vers vous. » Je m'arrête et suis rejoint par mon porteur de carabine. A ce moment les cris redoublent : « Attention il va sur vous. Il vous charge. » Je ne vois rien, n'entends rien, et m'attends à le voir arriver en face, quand un petit froissement de branches me fait retourner, et à 8 mètres derrière nous l'ours est en pleine charge droit sur nous. Mon porteur de carabine, qui se trouve entre moi et lui, lui lâche un coup qui manque, je n'ai que le temps de

Haut Kashmir : Halte sur une hutte indigène.
Phot. de M. le Vte Edm. de Poncins.

l'écarter avec le bras et tire l'ours à 3 mètres. Il tombe net, mais si près que le sang rejaillit jusque sur mes pieds quand il roule. Tout ceci s'était passé avec la rapidité de l'éclair. Ma dernière balle, de calibre 12 à expansion, entrée entre le cou et l'épaule, avait été instantanément mortelle. C'était une balle heureuse, car s'il avait eu une seconde de vie en plus, nous aurions été cruellement écharpés. Il était écrit que ce ne serait pas.

Quelques mois plus tard, en Assam, j'eus une rencontre assez émouvante avec deux ours. Je visitais ce jour-là des régions de grandes herbes, çà et là incendiées, où les buffles venaient la nuit manger l'herbe nouvelle poussée aux places brûlées. Il faisait si humide que pour me préserver de la rosée j'avais mis un caoutchouc. Dans la poche de ce dernier étaient les cartouches de 12, celles d'express 500 étaient dans la poche de ma veste. Je montais une brute d'éléphant nouvellement capturé qui avait peur de tout et nous emballait régulièrement à chaque coup de carabine. Nous filions doucement le long des hautes herbes, relevant les traces de la nuit, quand, à environ 120 mètres,

j'aperçois dans les herbes, hautes de 0m,50, deux ours, l'un derrière l'autre, qui semblent manger à terre en marchant. Je coule en bas de l'éléphant, et remarquant le bruit que fait mon caoutchouc à chaque mouvement, je le laisse sur le matelas où j'étais assis. Bientôt je suis à 60 mètres des ours et, un léger souffle de brise me prenant par derrière, je juge qu'il est temps de tirer. Au coup, l'un des ours s'écrase en hurlant, puis se relève en tournant sur lui-même : il a une jambe de derrière cassée. Je fouille dans ma poche pour recharger ; malheur, je n'ai que des cartouches d'express et c'est mon 12 que j'ai en main ! A ce moment les ours m'aperçoivent et chargent tous les deux droit sur moi. Que faire avec une seule cartouche? Je me sauve vers l'éléphant

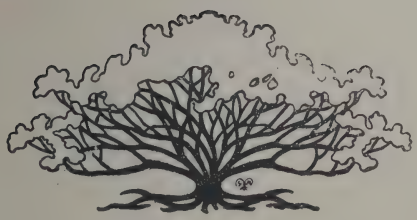
Haut Kashmir : Mon campement.
Phot. de M. le Vte Edm. de Poncins.

où est le caoutchouc contenant les balles. Les herbes s'amoncellent en paquet sur mes pieds et me gênent au point que tous les quatre ou cinq pas il faut sauter en l'air pour s'en débarrasser. Me voyant arriver à cette allure bizarre, la brute d'éléphant trompette et se sauve. Je crie au mahout de jeter mon caoutchouc à terre ; crispé sur le croc de fer qu'il a fixé dans le front de l'éléphant, il est emporté et disparaît dans un massif de grandes herbes. La fuite ne peut durer longtemps sur ce terrain. Je me retourne, décidé à casser la tête du premier ours avec ma dernière cartouche et à faire avaler ma carabine au second. Tous deux sont arrêtés à la place d'où j'ai tiré mon premier coup et où la fumée est restée à traîner sur les herbes. Ils m'ont perdu de vue. Immobile à quarante pas d'eux, je les regarde anxieusement ; le blessé marche avec peine, mais il est clair que tous deux cherchent où j'ai pu passer. Peu après ils se mettent en route doucement, le blessé derrière l'autre, passant à 15 mètres de moi dans les herbes sans me voir et sans que je les retire, car s'il est facile d'en tuer un comment venir à bout de l'autre? et entrent dans un grand fort. Si

j'avais eu mes cartouches, le coup double était bien facile; mais dans les conditions où je me trouvais, tirer était se faire charger par le survivant sans avoir d'armes pour se défendre. Quand je pus rejoindre l'éléphant, nous cherchâmes longtemps à les retrouver. sans succès, hélas! car un ours tiré et même blessé marche des heures avant de s'arrêter.

A ceux qui croiraient que les ours sont des animaux débonnaires je donne ces deux faits comme matière à réflexion et je doute qu'ils arrivent à une autre conclusion que la mienne : si cela a été tel et a bien tourné, c'est parce qu'il était écrit qu'il n'en serait pas autrement.

Vicomte Edmond DE PONCINS.



III. — *UNE CHASSE A L'OURS EN RUSSIE*

Je me trouvais en février 1899 à Saint-Pétersbourg, et, quoique fort amateur de chasse, je n'avais encore pris part, au cours de mes nombreux séjours antérieurs dans ce pays, à aucune expédition contre le gibier de poil ou de plume. Ce fut donc avec empressement que j'acceptai la proposition que me fit à cette époque un de mes amis, M. de Nératof, clubman très répandu dans la haute société pétersbourgeoise et fervent disciple de saint Hubert.

Un ours lui ayant été signalé dans une forêt à quelque distance de la capitale, il se préparait à l'aller attaquer au gîte et, connaissant mon désir de prendre part à une battue de ce genre, il me conviait à l'accompagner.

Je me propose de résumer ici, pour ceux que le sujet intéresse, les péripéties de notre chasse, et afin de donner à mon exposé la clarté nécessaire, je dirai tout d'abord quelques mots très brefs des conditions ordinaires dans lesquelles s'organisent à Pétersbourg les expéditions de ce genre.

Organisation. — On conçoit que la force et l'importance du gibier auquel on s'attaque, et ses goûts prononcés pour la solitude, nécessitent quelques précautions, on pourrait même dire quelques égards pour sa grosse personnalité. Toute chasse à l'ours comporte par suite une préparation matérielle assez complexe qui ne rappelle en rien ce à quoi nous ont accoutumés nos battues des environs de Paris, et dans laquelle le chasseur n'intervient que pour une part minime, celle qu'exige son équipement personnel.

Ce sont les paysans qui se chargent tout d'abord de dépister l'animal, ou mieux de repérer son gîte. Ils sont stimulés à cette occasion à la fois par le désir de réaliser un gain assez important et de se débarrasser d'un voisin parfois dangereux, dans tous les cas peu sociable. Ils emploient à cette recherche l'auxiliaire et le compagnon fidèle du chasseur, j'ai nommé le chien. Ces animaux, dressés spécialement à cela, donnent de la voix dès qu'ils éventent maître Bruin. Le personnage, qui malgré sa toison épaisse redoute le froid, est généralement, dès que l'hiver commence, tapi dans un creux naturel ou blotti sous un dôme épais de bois mort et de feuilles. Le tout étant, la plupart du temps, dissimulé sous la neige, l'œil seul de l'homme, tout exercé soit-il, se montrerait, dans la plupart des cas, impuissant à révéler avec quelque certitude la présence du fauve.

Dès qu'un indice lui fait soupçonner l'existence d'un ours dans le voisinage, le paysan s'efforce de parcourir et de tracer sur la terre ou dans la neige un grand cercle dont le repaire présumé occuperait à peu près le centre. Ce sont les chiens qui, donnant de la voix dans la direction voulue, le guident pour cette première reconnaissance. Il faut, à cette occasion, que le fidèle animal soit suffisamment docile pour redevenir silencieux au commandement de son maître. Il importe en effet de ne pas donner l'éveil au dormeur par une aubade intempestive, car, sous son enveloppe épaisse, il se montre très malin pour tout ce qui touche à sa sécurité, et quand il se croit dépisté, il n'hésite pas,

malgré la bise glacée, à abandonner une retraite confortable pour filer, la nuit venue, sans tambour ni trompette.

Ce grand cercle tracé, et une fois certains de la présence du gibier qu'ils considèrent déjà un peu comme leur propriété, les paysans se mettent en quête du chasseur. Pour le trouver, ils s'abouchent avec un intermédiaire fréquentant lui-même une ville voisine et lui cèdent, en quelque sorte, leur trouvaille moyennant un prix déterminé, qui peut varier de 20 à 40 roubles, suivant l'importance de la découverte (il peut en effet y avoir dans un même gîte plusieurs ours et notamment des oursons), et en tenant compte également de la plus ou moins grande distance qui sépare le gîte de la ville voisine. C'est cet intermédiaire qui se charge alors d'offrir directement le gibier aux amateurs, dont il possède généralement fort bien la liste. Il se rend donc dans les clubs ou lieux de réunion et, pour un prix qu'il fixe lui-même et qui peut varier entre 50 et 70 roubles, il leur propose la chasse. Il traite d'ailleurs généralement à forfait pour la préparation de tous les détails de l'expédition (relais de traîneaux, traqueurs, crieurs, etc.).

C'est donc à partir de ce moment que les chasseurs, qui sont généralement en très petit nombre (deux ou trois au plus, s'il n'y a qu'un ours), peuvent songer à leurs propres préparatifs et soigner minutieusement leur équipement. Il leur faut en effet souvent, pour arriver jusqu'au gîte, parcourir en traîneaux des distances considérables nécessitant plusieurs relais au cours desquels ils traversent des plaines immenses couvertes de neige et généralement dépourvues d'habitation.

Ce trajet une fois effectué, les chasseurs mettent pied à terre à une petite distance (500 mètres) de l'endroit où l'opération commence réellement, et y trouvent une foule de paysans, de femmes et d'enfants qui, sous forme de traqueurs et de crieurs, vont, pour les seconds au moins, jouer un rôle bruyant, sinon très actif, dans la lutte qui se prépare. Tout ce nombreux personnel, qui, à un petit nombre d'exceptions près, n'est pas armé, a été engagé pour quelques kopeks par tête, par l'intermédiaire organisateur de la chasse. Il y a lieu de signaler à ce moment que la veille du jour fixé pour l'arrivée des chasseurs les paysans se sont livrés à une nouvelle investigation pour resserrer un peu le réseau tracé autour du repaire de l'ours. Toujours guidés par leurs chiens, ils ont dans ce but parcouru sensiblement un diamètre du grand cercle primitivement tracé (ils appellent cette opération « couper le cercle »), ils se rendent compte alors, toujours par les mêmes moyens, de l'emplacement qu'occupe l'animal, à droite ou à gauche de cette ligne.

Équipement. — M'étant enquis de suite de l'équipement qui convenait pour la circonstance, je m'appliquai à mes préparatifs de route. En plus de la tenue de chasse ordinaire, je me vêtis très chaudement de vêtements de flanelle et de laine en quantité telle, que sur certaines parties du corps j'avais jusqu'à treize épaisseurs de tissus divers superposés! Pour recouvrir le tout, un ample manteau de fourrure, des jambures en cuir souple et une casquette complétaient mon accoutrement. Ainsi vêtu, j'avais déjà un volume respectable et je me croyais sincèrement en état d'affronter les déserts glacés de la Sibérie. Je me flattais donc de recevoir une approbation sans réserve de mon aimable compagnon, et je fus très surpris et un peu sceptique lorsqu'il déclara, à premier examen, que mes précautions étaient insuffisantes et m'obligea à me munir encore d'une ample pelisse formée d'un fourrure très épaisse dont la toison était à l'intérieur, et me conseilla de me procurer des bottes en feutre blanc qui s'enfilent par-dessus les bottes en cuir, et un bonnet de fourrure couvrant

la nuque. Je me conformai très docilement à toutes ces prescriptions, tout en restant convaincu, dans mon for intérieur, qu'elles étaient un peu superflues, tant je fondais d'espoir sur l'équipement que j'avais composé moi-même tout d'abord. Je dois dire, pour être exact, que par la suite j'appréciai hautement les conseils de M. de Nératof. Je me procurai très aisément les divers objets supplémentaires prescrits et me trouvai de la sorte rapidement prêt à partir. Il fut convenu que, pour guider mes débuts dans la chasse à l'ours, il me serait adjoint un domestique familiarisé déjà avec ces expéditions qui porterait mon second fusil et me donnerait, en cas de besoin, les conseils nécessaires.

Nous étions alors au 13 février, et c'est par une température relativement douce pour la saison (3 à 4° au-dessous de zéro) que nous prîmes le train à 11 heures du soir pour la station de Torbino, à laquelle nous devions abandonner la voie ferrée pour parcourir le reste de la distance en traîneau, dernière partie du voyage, qui devait durer neuf heures.

J'emportai avec moi deux fusils et un revolver, avec un approvisionnement de charges à balles.

Trois relais, à peu près également espacés, nous permirent de nous dérouiller les jambes pendant quelques secondes et de prendre un peu de thé chaud. La boisson nationale russe, dont nous avions emporté l'élément principal en quittant Pétersbourg, était préparée en empruntant au samovar du chef de poste l'eau bouillante nécessaire. Au second relais, nous prîmes un repas sommaire qui fut improvisé devant nous à l'aide de quelques côtelettes toutes préparées pour la cuisson, que mon compagnon de chasse avait, en homme soigneux, fait placer dans sa valise. Ces diverses opérations étaient, du reste, rapidement expédiées, étant donné qu'il importait d'arriver au rendez-vous avant la nuit, vite tombée à cette saison. A peine, pendant qu'on changeait les chevaux, avions-nous le temps de pénétrer dans la chaumière la plus proche, dont le principal et unique meuble était généralement formé d'un gros poêle qui répandait une chaleur étouffante et développait à l'envi des senteurs de divers ordres dont nos organismes se seraient difficilement accommodés pour un séjour un peu prolongé. Et cependant, les froids sont si rigoureux dans ces parages qu'en hiver la famille dort étendue sur la plate-forme supérieure de ces poêles. Il est presque superflu d'ajouter qu'à chaque relai nous étions, pour les paysans de l'endroit, un objet de curiosité extraordinaire et que l'on faisait cercle autour de nous. De pareils passages, qui sont en pratique assez rares, constituent en effet un véritable événement pour ces populations sédentaires et isolées du reste du monde pendant les longs mois d'hiver.

Au dernier relai, nous nous vîmes entourés au départ d'une série de véhicules ressemblant aux nôtres et dans lesquels avaient pris place une foule de paysans, hommes, femmes et enfants qui formaient le groupe des crieurs et traqueurs dont il a été parlé plus haut. Cette course aux allures vives d'une multitude de nacelles glissant silencieusement sur la neige, et que devait couronner une lutte susceptible de présenter des péripéties graves, avait quelque chose d'émotionnant et m'est restée très présente à la mémoire.

La Chasse. — Enfin la dernière halte a lieu, et étant tous réunis à peu de distance du gîte présumé, l'intermédiaire répartit ainsi son « personnel ». Sur le demi-cercle il espace les femmes et les enfants, et également des paysans qui joueront le rôle de crieurs. Sur le diamètre et vers les extrémités il dispose des traqueurs, quelquefois armés d'un gourdin ou d'une hache. Enfin vers le centre se placent les chasseurs.

Cette opération, en quelque sorte stratégique, doit s'effectuer dans le plus grand silence, car il est à ce moment de toute importance de ne point mettre en éveil celui dont on prépare le trépas et qui, s'il venait à soupçonner la présence des chasseurs, pourrait encore aisément prendre la poudre d'escampette. Lorsque tout le monde a pris son poste, c'est-à-dire quand l'ours se trouve enserré dans un réseau à peu près continu, un signal, généralement un coup de feu, retentit et soudain une clameur assourdissante, faite de cris sonores aux intonations bizarres, s'élève sur toute la longueur du demi-cercle. Ce sont les crieurs qui entrent en fonction, et ils ne s'arrêteront que quand l'animal, surpris généralement dans son sommeil, aura pris sa course vers des lieux moins bruyants et sera, par suite, dans le voisinage des chasseurs. Le dormeur, qui déteste le bruit, ne tarde généralement pas à mettre le museau au vent pour voir ce dont il retourne. Comme son naturel plutôt craintif le pousse à fuir l'homme, qu'il redoute tant qu'il n'en est pas attaqué directement et surtout qu'il n'est pas blessé, il tourne le dos à l'orage qui vient pour lui du cercle tracé par les crieurs et, déambulant dans la neige, se dirige vers la ligne silencieuse sur laquelle les chasseurs l'attendent l'arme prête. Si tout se passe ainsi, son sort peut être très vite réglé et la chasse terminée. Mais il arrive fréquemment que le paresseux ne peut se décider à s'arracher aux douceurs de son gîte ou qu'il méprise les clameurs; on essaye alors d'arguments plus touchants et des paysans s'armant de perches vont le piquer, le taquiner jusqu'à ce qu'il se mette en route; quelquefois même, si aucun de ces moyens ne se montre efficace, on scie un arbre dans le voisinage immédiat du gîte et on le renverse dessus. Comme on a soin, en pareil cas, de rendre la chute aussi violente que possible, le choc qui en résulte triomphe généralement de l'obstiné. Enfin, s'il résiste à tous ces moyens de persuasion, dont le nombre peut croître avec les ressources que présente le théâtre de la lutte, c'est au gîte même, et à bout portant, que le chasseur vient attaquer le poltron et l'exécuter honteusement.

L'attente.

Une dernière péripétie se présente aussi parfois et notamment lorsqu'on a affaire à un vieux routier qui a déjà été au feu. Il arrive, en effet, que l'animal, au lieu de se diriger de prime abord vers l'emplacement occupé par les chasseurs, marche résolument sur les crieurs dont il franchit le cercle pour disparaître rapidement. On conçoit qu'en pareil cas, s'il arrive en face d'une femme ou d'un enfant, il ait toute facilité pour exécuter cette manœuvre. Du reste, comme il a été mentionné précédemment, les crieurs et traqueurs sont généralement sans armes et peu préparés par suite à barrer la route à l'animal ou à lui résister.

Cette circonstance avait même, à l'origine, donné lieu à une fraude assez naïve de la part des chercheurs d'ours. Ils vendaient aux amateurs confiants un

gibier qui n'existait pas ou qui n'existait plus. On organisait la mise en scène, les crieurs faisaient leur tapage et les malheureux chasseurs attendaient l'arme prête et les pieds dans la neige. Au bout d'un temps raisonnable, un crieur venait déclarer que l'ours avait traversé la ligne et s'était enfui. Le tour était joué et l'argent gagné. Aussi, l'indemnité n'est maintenant versée à l'intermédiaire que quand le « client » a vu l'ours, et la supercherie devient impossible... à moins que, toutefois, les moyens se perfectionnant, un paysan de belle taille n'ait l'idée de rééditer, en cette fin de siècle, la fable de notre bon La Fontaine, et de figurer dans le lointain, et hors de portée des balles, un gibier fugitif.

Au moment de tirer.

Nous prenons les dernières dispositions, les fusils sont apprêtés et les munitions vérifiées ; je quitte alors mon énorme toison de fourrure avec laquelle il m'eût été impossible de viser. Par groupe nous gagnons l'emplacement de la chasse, après avoir tiré au sort la place des chasseurs. Le domestique qui m'était adjoint me suivait, portant les armes.

C'est dans un paysage en quelque sorte de rêve que nous avancions sans troubler le silence ; la marche était d'ailleurs parfois des plus pénibles, car aucun chemin frayé ne s'offrait à nous, et il fallait serpenter à travers l'enchevêtrement des arbres. Parfois un trou traîtreusement comblé nous faisait perdre l'équilibre, et nous roulions dans la neige, pour nous relever sans aucun mal d'ailleurs.

Enfin, chacun parvint à sa place sans autre incident ; nous nous trouvions toujours en pleine forêt, et l'horizon était complètement barré, à faible distance, par la multitude des troncs d'arbres qui se superposaient à l'œil pour former en quelque sorte un rideau continu. Nouvelle vérification des armes et chargement. C'était en somme l'instant solennel, et j'avoue que je me rappelle toujours avec plaisir les émotions éprouvées à ce moment-là. Au milieu d'un calme absolu, nous attendions le fauve, et quoique nous fussions bien armés, la lutte que nous allions engager avec lui comportait néanmoins un peu d'imprévu : on m'avait prévenu antérieurement que parfois l'animal débusqué s'avance à une allure très rapide et vous laisse à peine le temps de l'ajuster.. J'étais donc aux aguets et prêt à faire feu au moindre indice. A ce moment retentit le signal, puis la clameur des paysans ; quelques minutes s'écoulent et rien ne se revèle aux alentours !

J'avoue que je commençais à me sentir un peu nerveux. Enfin, j'aperçois à 50 mètres environ une masse noire qui s'avance dans ma direction. C'est notre ours qui, campé sur ses quatre pattes et s'ouvrant un chemin dans la neige, roule et tangue comme un vaisseau désemparé au milieu de la tempête. C'est alors que je pus me rendre compte que, comme l'animal rencontrait

pour marcher les mêmes difficultés que nous-mêmes, il lui était matériellement impossible de prendre une allure rapide ; on m'avait donc sur ce point induit en erreur.

Tout comme un simple piéton, il tombait dans les trous et, gêné par sa grosse taille, s'en relevait péniblement, du mieux qu'il pouvait. Quoi qu'il en soit, j'étais encore sous l'impression inexacte qui m'avait été donnée, et je lâchai mon premier coup de beaucoup trop loin. Mon guide m'ayant indiqué qu'il fallait tirer dans la gueule, je visai l'animal à cet endroit. La fumée un peu dissipée, je vis l'ours affalé, faisant des efforts pour se remettre sur ses jambes, mais ne manifestant aucun symptôme de blessure. J'aperçus presqu'en même temps la trace de ma balle sur un arbre voisin. J'avais donc manqué mon coup, et cela en grande partie parce que l'animal avait perdu pied et dégringolé dans un creux au moment précis où je l'ajustais. Remis sur pied, il continuait à s'avancer vers nous ; je me préparai donc à lui envoyer une nouvelle charge, mais la visée était alors rendue très laborieuse par la présence des arbres qui coupaient l'horizon et me dissimulaient souvent l'animal. Néanmoins, profitant d'un moment où il se présentait assez bien, je lui envoyai une balle qui l'atteignit par l'avant en pleine gueule, lui brisant sept dents et le blessant gravement.

Ce coup l'arrêta net dans son élan et, quittant la ligne qu'il suivait jusqu'alors, il se mit à marcher en tournoyant dans une sorte de clairière qu'il avait atteinte à ce moment. Il était évident que sa blessure le faisait cruellement souffrir, mais néanmoins il paraissait encore solide sur ses pattes. Comme il était de nouveau bien visible pour moi, et qu'il ne s'éloignait pas sensiblement, je pris mon temps pour viser et, profitant d'un moment où il se présentait par le travers, je lui envoyai une troisième balle qui, pénétrant à peu près au défaut de l'épaule, le traversa d'outre en outre. Bien atteint cette fois, il roula sur le dos en agitant convulsivement les pattes. C'était fini, et nous nous rapprochâmes de lui, accompagnés des traqueurs et des crieurs. Je fus naturellement félicité pour cet heureux début, et c'est à ce moment que j'appris que notre expédition avait failli avoir un tout autre dénouement.

En effet, au premier cri des paysans, notre animal avait immédiatement quitté son gîte, mais au lieu de se diriger sur la ligne silencieuse occupée par les chasseurs, il s'était résolument dirigé vers les crieurs : ainsi s'expliquait mon attente. Un premier paysan vers lequel il s'avançait avait pu lui faire rebrousser chemin vers l'intérieur du cercle, mais il s'était à nouveau dirigé sur les crieurs, rencontrant sur sa route l'intermédiaire lui-même qui nous avait vendu sa peau. Cet homme était sans armes, et, malgré la forte taille du fauve, il n'hésita pas à lui barrer le passage.

Il s'agissait pour lui d'une question capitale, car si l'ours coupait le cercle, comme nous ne l'avions pas vu nous ne devions rien, et par suite c'était une grosse perte pour l'intermédiaire. Cette perspective accrut sans doute son courage, et il réussit, dans un combat pour ainsi dire corps à corps, à repousser l'animal dans notre direction. Au cours de la lutte, toutefois, l'ours l'avait cruellement mordu au côté, et, en soulevant la peau de mouton qui formait tout son vêtement, il nous montra sur sa peau la trace sanglante des dents du fauve.

Cet incident, qui eût pu devenir tragique, avait seul marqué le début de la chasse, et l'animal était ensuite venu directement sur moi.

La victime, les quatre pattes liées deux à deux, fut soulevée, la tête en bas, sur une longue perche portée par quatre paysans, et nous regagnâmes notre

campement. On lui fit les honneurs d'un traîneau, et c'est dans cet équipage que nous avons repris la direction de Pétersbourg, toujours suivi de notre victime. Les crieurs et traqueurs nous avaient quittés au premier village.

Le retour s'effectua comme l'aller, sans incident, et, après trente-quatre heures d'absence, nous rentrâmes dans la capitale. L'ours fut dirigé d'urgence chez l'équarrisseur, chargé de l'empailler.

Tel est le récit de ma première chasse à l'ours, dont les frais s'élevèrent pour ma part à 150 roubles environ (390 francs [1]). J'ai conservé de cette expédition des souvenirs particulièrement agréables, que je recommande aux disciples de saint Hubert qui seront en présence d'une occasion semblable. Il est, en effet, presque impossible de se faire une idée de ces sensations diverses et étranges dont, du reste, les Russes sont particulièrement friands.

Aussi, comme conclusion, n'ai-je pas voulu me séparer de ma première victime, et je l'ai ramenée en France, où elle figure parmi mes trophées de chasse. Comme race, cet ours appartenait à une espèce particulièrement féroce, ainsi qu'en témoigne le collier blanc en forme de hausse-col qu'il porte autour du cou.

Gustave CANET,

Directeur de l'artillerie de la société « Le Creusot ».

(1) Soit 800 fr. pour deux chasseurs. Mais ce chiffre n'est qu'approximatif, car les frais peuvent être beaucoup plus considérables, selon la distance à parcourir pour se rendre à l'endroit de la chasse.

Le Saut : allures.

Cliché de Ed. Muybridge.

XV

LE CHEVAL DE CHASSE

En chassant, en Champagne, il y a quelques années, avec le Rallye-Vertus, qui avait pour chef d'équipage mon camarade Desbordes, j'ai souvent entendu dire : « Un tel a un bon cheval de chasse. » Depuis lors, je me suis souvent demandé à quel modèle spécial et particulier pouvait bien répondre cette expression : « Un tel a un bon cheval de chasse. » J'ai beaucoup chassé et dans beaucoup de pays ; j'avoue n'avoir point vu, à proprement parler, le cheval qu'on nomme « le bon cheval de chasse ». Cependant, j'ai beaucoup pratiqué ; car, dans les choses de sport, on n'apprend la chasse qu'en chassant et le cheval qu'en y montant ; si l'on veut s'occuper autrement, c'est-à-dire d'une manière platonique, on risque fort de faire beaucoup de sottises et d'en dire plus encore.

Aussi, avant de parler du cheval de chasse j'ai voulu voir, et plus j'ai vu, plus je me suis aperçu que la question était insoluble pour moi ; car aux différents rendez-vous où je me suis trouvé j'ai trouvé des chevaux de tous les calibres. Enfin, me disais-je, pourquoi l'un est-il cheval de chasse et l'autre pas, puisqu'ils chassent tous les deux et que leurs maîtres en sont satisfaits ? J'ai fini, après de mûres réflexions et une longue pratique, par reconnaître qu'en fin de compte là était la vraie définition : un cheval de chasse est un

cheval dont on se sert pour chasser. Cette spécialité, surtout en France, ne comporte aucune aptitude ni aucune qualité particulières.

D'abord, en principe, il faut reconnaître qu'au point de vue de la qualité réelle, positive et absolue, c'est-à-dire le train et le fond, elle existe chez tous les chevaux aptes au service de la selle ; il s'agit seulement de les mettre en état. En posant cette base de raisonnement, j'entends, bien entendu, par cheval de selle un animal doué d'une certaine dose de sang suffisante pour donner à ses allures la légèreté et le train indispensables au service de la selle. Tout cheval dans ces conditions peut, suivant moi, chasser à peu près partout en France, s'il est convénablement dressé et entraîné.

Il faut évidemment tenir compte de l'individualité des cavaliers, de leur manière de faire et du pays dans lequel on chasse ; ce sont là des détails pratiques dont les hommes du métier peuvent seuls se rendre compte. Relativement à l'aptitude d'un cheval à un service quelconque, la besogne elle-même, considérée isolément, n'est rien ; la manière dont on la fait est tout. On peut, en suivant la même chasse, opérer d'une manière toute différente.

Ici, comme partout, plus peut-être que partout ailleurs, chacun apporte son caractère et son tempérament. Les uns aiment à serrer les chiens et à ne pas les quitter ; à ceux-là il faut évidemment, principalement dans les forêts des environs de Paris, comme Villers-Cotterets, Chantilly, Compiègne et Fontainebleau, des chevaux dont le train est la qualité dominante.

Il ne faut pourtant pas s'exagérer et surtout s'effrayer du mot *train;* tout cela est relatif. J'ai, pendant de longues années, chassé des saisons entières à Chantilly et à Compiègne ; je ne crois pas qu'on marche, je ne dirai pas plus, mais aussi vite, en aucun pays, même en Angleterre.

Je n'ai jamais trouvé un cheval méritant la qualification de cheval de selle qui ne fût très au-dessous de sa besogne. Cependant, presque tous les équipages des environs de Paris sont montés en chiens anglais, c'est-à-dire les plus vites du monde. Un animal pour lequel ce train relatif et conventionnel serait trop dur ne doit pas être considéré comme cheval de selle ; il faut l'atteler ou en faire n'importe quoi, mais pas cela. C'est précisément parce que je vois beaucoup de gens s'en servir qu'à mon sens le cheval de chasse, en tant au moins que type caractéristique, n'existe pas en France.

Comme opposition à la catégorie de veneurs dont je viens de parler et que je qualifierai de *perceurs*, il existe celle des *chasseurs de parti*. Cette distinction, sauf pour ces hommes pratiquement techniques, demande une explication. Le veneur *chassant de parti* est d'ordinaire d'un certain âge ou doué d'un volumineux embonpoint, quelquefois les deux en même temps. Il aime avant tout à monter à cheval à son aise, sans être secoué ; le trotteur, ou tout au moins le cheval trottant vite, est, en général, le refuge de ces veneurs, intermédiaires entre les pratiquants et les platoniques.

Je suis d'autant plus loin de toute idée de raillerie relativement aux chasseurs de parti, que cette manière de faire demande peut-être plus de science réelle de la chasse que la précédente. Il faut d'abord connaître à merveille le pays, afin de pouvoir couper la chasse à certains moments, en étant à peu près certain de la retrouver là où on suppose qu'elle doit passer. Puis, il est indispensable d'avoir étudié le parti que les animaux du pays où l'on chasse ont l'habitude de prendre. Au reste, pour un veneur, cette dernière et indispensable étude n'est d'ordinaire pas très longue, les partis que prennent les animaux d'un pays étant en général limités et presque toujours les mêmes, sauf quelques cas exceptionnels, comme par exemple un animal s'en allant à la désespérade ou un passager retournant d'où il vient.

De quelque manière que l'on s'y prenne, d'ailleurs, il y a toujours un aléa impossible à éviter dans une chose aussi incertaine que la chasse.

Le perceur peut se tromper, suivre un change ou se perdre dans un retour en prenant les grands devants. Le veneur de parti peut voir toutes ses plus habiles combinaisons déjouées par une chasse de fantaisie comme certains animaux en font parfois.

Dans l'un et l'autre cas la chose revient au même, il vous reste à rentrer en sifflant la retraite manquée pour votre usage spécial et particulier. Chacun

Pur sang.

son goût ; comme résultat définitif, cela se ressemble beaucoup. Mais relativement au cheval il en ressort cependant qu'évidemment le perceur et le veneur de parti ne peuvent rechercher le même résultat.

Au premier, il faut, sinon un cheval de pur sang, au moins un animal ayant beaucoup de train et en état de supporter un galop assez vite, pendant quelquefois assez longtemps. Le second, au contraire, doit aimer une monture calme et paisible, dont il puisse descendre et qui se laisse remonter sans difficulté ; avec cette manière de chasser, on est obligé de le faire fréquemment pour vérifier le pied.

Le meilleur pour celui-là est un gros cob, sage, tranquille et trottant vite. Cela lui suffira pour ce qu'il doit faire, puisqu'il s'agit, non pas de suivre les chiens, mais de les saisir au passage assez souvent pour être certain de la chasse, et pour cela on coupe court. Quant à se trouver à la mort, le veneur

de parti arrive souvent avant le perceur ; cela n'a rien d'étonnant, puisqu'il y est parfois avant la bête de meute. C'est, il est vrai, un peu anticiper sur les événements.

Ces deux chevaux, très différents l'un de l'autre, sont cependant tous deux des chevaux de chasse. Quel est le meilleur ? Ni l'un ni l'autre, à mon sens : rien en ce monde n'étant absolument faux, c'est une affaire de tempérament.

Les partisans des deux doctrines opposées partent d'un point de vue différent et recherchent un ordre de sensations différentes ; ils ne sauraient envisager les choses de la même manière, les uns s'appliquant à la recherche lente, patiente, obstinée, laissant à l'animal qu'ils chassent tout le temps et le loisir de méditer et d'exécuter les ruses qu'il peut avoir à sa disposition ; les chiens le mènent un train démesurément lent, de telle sorte qu'il prend la direction de la bataille et se fait chasser comme il convient, par conséquent à son avantage. Pour suivre un équipage chassant suivant ces errements, un poney suffira ; il est inutile d'aller prendre un cheval de sang qui, s'impatientant dans une allure en dehors de ses aptitudes et de ses moyens, vous arrachera les bras, en un mot sera très désagréable.

Cob.

Les partisans de la doctrine contraire recherchent, eux, les ardentes émotions de la poursuite rapide, l'enivrement du débucher, alors qu'on aperçoit dans le lointain l'animal s'en allant, emmenant derrière lui une longue file de chiens dont les anneaux se déroulent comme ceux d'un serpent. C'est un moment solennel où les plus calmes sentent un fluide électrique leur courir à travers le corps. Malgré soi, on prend la tête de son cheval, les éperons arrivent aux flancs, l'on part devant soi à travers et par-dessus tout en criant : *Perce! perce!* C'est la tactique opposée ; au lieu de laisser l'animal choisir ses moyens de défense, on lui impose sa propre manière d'attaquer, en le poussant de manière qu'il doit chercher son salut dans la fuite et n'a pas le temps de songer à autre chose.

Pour ceux-là un cheval n'a jamais trop de train ni trop de sang, car se sentir en ce moment entre les jambes un animal lourd et incapable de voler comme un oiseau est bien la sensation la plus pénible que je sache. C'est à s'arracher les cheveux et, comme Richard III, on est tenté de s'écrier : *Un cheval, un cheval, mon royaume pour un cheval !* à la condition, bien entendu, d'avoir un royaume, ce qui ne me paraît pas une propriété bien désirable par le temps qui court.

Resterait la question de durée, c'est-à-dire celle de savoir le quel de ces deux chevaux a le plus droit à la qualité de cheval de chasse, au point de vue du fond, ou, si l'on aime mieux, peut davantage supporter une rude journée. Ici, je rentre dans ma spécialité, il n'y a pas de discussion possible. Il existe encore, je le sais, certains hippologues prétendant que le fond d'un cheval est en

raison inverse de sa vitesse. Mais l'expérience a depuis longtemps fait justice de cette vieille rengaine.

Le cheval ayant le plus de train est toujours celui qui a le plus de fond, à la condition de le mener en dedans de son train, par la très simple raison que, ne dépensant pas la somme totale de ses forces, il en a toujours en réserve. Évidemment, si vous abusez de lui pendant la première demi-heure, ce que vous aurez dépensé vous ne l'aurez plus, et encore en le laissant souffler vous le retrouverez. Quant à celui qui n'a aucun train, vous ne pourriez nécessaire-

Pur sang.

ment pas en abuser, la première condition pour abuser d'une chose étant avant tout que cette chose existe. C'est absolument comme les gens à qui on reproche d'abuser de la confiance que l'on a en eux : je leur défie bien d'abuser de celle que l'on n'a pas.

Chaque fois que je chasse je suis frappé du manque de condition absolu de la plupart des chevaux qui sont amenés au rendez-vous, et ce qui me frappe davantage encore, c'est le peu d'attention donné par les chasseurs aux préparations nécessaires à un animal dont ils exigent une dépense excessive de force musculaire. Il y a certainement des exceptions à toute règle, et nous connaissons bon nombre d'équipages français parfaitement organisés sous tous les rapports ; mais aussi combien d'autres mettent en chasse des chevaux sortis la veille des écuries d'un marchand, pauvres animaux tout gonflés de son et de mâches, n'ayant, le plus souvent, depuis longtemps fait aucun travail, si ce n'est une promenade nonchalante sur un trottoir.

Qu'arrive-t-il ? Ils sont parfaitement incapables de donner ce qui leur est demandé, non que leur construction soit défectueuse, mais parce que leur res-

piration est embarrassée, leurs jambes affaiblies par l'immobilité de la stalle ; alors, d'un cheval parfaitement établi qui, convenablement préparé, eût été un excellent serviteur, on fait un animal aux jambes engourdies, dont les organes de la respiration s'altèrent ; enfin, toute la constitution se ressent de ce travail insolite. On donne à l'animal un nom méprisable quelconque, on le vend à bas prix, et on s'étonne souvent, l'année suivante, de le retrouver tout autre, lorsqu'il a pu passer quelques mois livrés aux soins intelligents d'un bon chef d'écurie.

Comme presque tous, nous avons commis la faute de chasser sur des chevaux en mauvaise condition ; mais pareille chose ne nous arriverait plus, aujourd'hui que nous avons vu comment procèdent nos voisins les Anglais, qui nous ont appris que *la bonne condition d'un cheval double ses qualités natives.* Notre excuse, en France, c'est que l'idée de vénerie domine et que le cheval devient un moyen ; son rôle n'y est pas aussi prépondérant qu'en Angleterre, où le cheval, sous toutes ses formes, constitue le sport par excellence. La chasse chez nos voisins est un prétexte pour monter à cheval ; aussi ont-ils adopté un type de cheval caractéristique d'une spécialité définitive, en raison de l'aptitude uniforme qu'il doit posséder, c'est-à-dire celle de galoper à travers un pays découvert, par-dessus tout ce qu'il rencontre.

En France, où il y a fort peu d'obstacles à affronter, le cheval de race définie est, à proprement parler, inutile ; c'est plutôt une affaire de dressage que d'espèce. Des chevaux d'origine et de provenance différentes y sont également propres après une éducation préalable. Et la preuve, c'est que le cheval de pur sang, après quelques années d'une bonne carrière qu'il a fournie, sans que ses membres et sa respiration se détériorent, devient un *hunter* remarquable et dure à ce nouveau métier bien des années.

Les chevaux de pur sang, lorsque leur construction permet de les mettre à la chasse, lorsqu'ils peuvent porter de gros poids, sont évidemment supérieurs à toutes les autres espèces de chevaux qu'on trouve en France. Le cheval type serait donc un cheval de pur sang fort, bas, musculeux, d'une charpente osseuse solide et d'un bon caractère. Mais ces sortes de chevaux sont des pierres précieuses qu'il est donné à peu d'élus de posséder et d'acquérir.

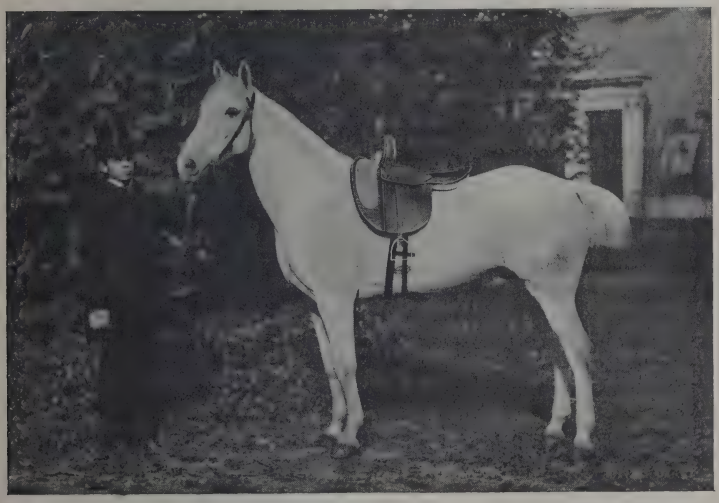
En forêt de Braconne, cependant, presque tous les veneurs sont montés en pur sang. M. de Villemandy, qui chasse dans cette forêt, estime que le cheval de sang est dans certaines conditions un cheval de chasse de tout premier ordre. Il est évident, dit-il, qu'un cheval fraîchement débarqué de Chantilly trouverait dur de rester exposé toute une journée à la pluie et au vent ; il risquerait fort de ne pas être à l'hallali, et le lendemain il pourrait bien se trouver sur le flanc. Mais il n'y a qu'une simple question d'apprentissage, qu'un entraînement particulier à faire subir au pur sang dont on veut faire un hunter. Les qualités de vigueur, d'énergie et de courage acquises par un siècle de sélections ne se perdent nullement lorsqu'on soumet le pur sang à un régime moins délicat que celui des écuries de course.

Le vicomte de Vésian partage l'opinion de son beau-frère : il a toujours chassé et fait les grandes manœuvres sur des chevaux de pur sang. Il fait, avec juste raison, remarquer que lorsqu'on doit passer huit heures sur un cheval on oublie fort bien les théories et les discussions pour ne se préoccuper que de choisir l'animal qui vous rendra le plus heureux. Il est évident que si on se donnait la peine de faire son cheval la plupart des veneurs serait de cet avis. On ne peut pas exiger d'un animal qu'il soit prêt à tout, qu'il sache tout ! La malheureuse bête a passé toute sa jeunesse à galoper 1 000 ou

2 000 mètres dans un bon terrain, toujours bien couvert ; si la première fois qu'on lui fait passer la journée à la queue des chiens il n'est pas sage, tranquille et rustique, on en conclut qu'il est une rosse et les détracteurs du pur sang le condamnent sans appel.

Est-ce juste ?

Non, répond le baron de Fleury ; et il cite comme preuve le nombre de chevaux de pur sang qui sont revenus de la guerre chevaux d'armes exceptionnels, supportant la fatigue et le manque de soins mieux que tout autre.



Demi-sang.

Pour revenir au cheval de chasse considéré isolément, il n'existe pas, à vrai dire, comme type générique, puisque sa qualité et sa manière de faire varient à l'infini, suivant le pays où il est appelé à faire son métier. En France, dans les terrains où il est impossible d'escamoter les difficultés, cela devient une question d'adresse et d'habitude, beaucoup plus qu'une aptitude particulière et définie. Rien ne prouve donc qu'un cheval transplanté d'un pays dans un autre ne se ferait pas à une manière de faire différente de celle à laquelle il a été accoutumé, si on avait la patience de lui laisser le temps de l'apprendre.

Il faut donc avoir expérimenté le cheval pendant de longues années pour se rendre compte de ce qu'il est possible d'obtenir en montant l'animal pour lui-même, avec l'idée de lui apprendre son métier, au lieu de vouloir s'en servir, de prime abord, uniquement pour soi-même.

Il est établi que la transplantation d'un cheval, habitué à chasser dans un pays hérissé d'une certaine nature d'obstacles, dans un autre où il doit en rencontrer de différents, est peut-être la difficulté la plus sérieuse que puisse rencontrer un homme de cheval.

Cette difficulté s'accentue davantage encore relativement au saut : quand un cheval a pris l'habitude d'aborder un obstacle d'une certaine manière, il devient à peu près impossible de lui en faire prendre une autre. Si vous voulez absolument l'y contraindre, vous risquez fort de le faire se défendre ou tomber ; quant au résultat positif, cela revient à peu près au même. Les principales manières de franchir un obstacle peuvent, comme divisions générales, théoriquement se résumer à deux seulement : le saut de pied ferme et le saut de volée. Elles sont en quelque sorte exclusives, en ce sens qu'un cheval confirmé dans l'une ou dans l'autre devient absolument impropre à la seconde. Ainsi le sauteur de volée a pris l'habitude de prendre son point d'appui dans l'impulsion ; toutes ses forces sont dirigées dans ce sens. Dès qu'il aperçoit l'obstacle il fonce sur lui, arrive grand train, se détache de terre et s'envole par-dessus, allant retomber assez loin, laissant l'obstacle derrière lui. Si, une fois cette manière de faire bien accentuée, vous voulez le contraindre à arriver sagement dans une allure tranquille, s'enlever lentement, en accentuant et décomposant son saut, il refusera où il vous fera prendre une de ces culbutes par lesquelles nous avons tous passé, mais qui n'en sont pas plus agréables pour cela, surtout quand on a passé l'âge où on a pour devise : ***Avec une chute, on passe partout.***

La meilleure preuve qu'en fait de cheval de chasse, comme d'ailleurs dans la plupart des choses de ce monde, rien n'est absolu, réside dans un fait bien connu de l'autre côté de la Manche. Les officiers anglais venant prendre garnison aux Indes amènent d'ordinaire avec eux des hunters éprouvés, jouissant d'une grande et juste réputation, acquise à la suite de deux ou trois saisons accomplies brillamment dans les meilleurs terrains de chasse d'Angleterre. La manière dont se recrute le corps d'officiers anglais est un sûr garant que rien n'est négligé sous ce rapport.

Après deux ou trois essais, ils reconnaissent qu'à moins de risquer fort de ne plus avoir besoin d'autres chevaux que ceux attelés à leur corbillard il leur faut renoncer à se servir des leurs, amenés à grands frais, et les remplacer par les produits du pays.

Le cheval irlandais, lui, peut aller partout, en vertu du proverbe : « Qui peut le plus peut le moins. » Ce n'est pas cependant toujours vrai, car parfois ce *moins* est dans certaines circonstances données plus difficile que le *plus*. En Irlande, la qualité de sauteur prime toutes les autres ; un cheval qui en serait dépourvu n'a plus aucune valeur, tant les services ordinaires sont considérés comme au-dessous d'un vrai cheval. Il sera toujours bon pour faire un ***hack*** ou un cheval de harnais. Les irlandais prennent l'amour de l'obstacle dans le ventre de la mère, le savoir avec le lait de leurs nourrices : aussi constituent-ils la première race du monde.

Sans cette condition première et indispensable, en raison des obstacles formidables dont le pays est hérissé, la chasse y serait absolument impossible. Si indifférent que l'on puisse être à la conservation de son individu, cette considération entre toujours quelque peu en ligne de compte, même pour les plus audacieux ; on n'entreprend jamais une témérité, si insensée qu'elle puisse être, sans avoir par devers soi l'espérance d'en sortir sain et sauf et à son honneur ; par conséquent, on cherche à mettre le plus d'atouts possibles dans son jeu. Aussi, de temps immémorial, les Irlandais se sont-ils attachés à créer une race de sauteurs hors ligne, en état d'affronter les difficultés invraisemblables dont le pays est parsemé. Il faut l'avoir vu pour le croire ; autrement on ne saurait s'imaginer les obstacles qu'un cheval irlandais peut impunément aborder sous le rapport des talus principalement ; cela touche à

l'impossible. Quand on est une fois familiarisé avec les uns et les autres, on y arrive avec plus de confiance ; mais les premières fois on est tenté de faire son signe de croix.

Au reste les exercices de sport en général et celui du cheval en particulier, surtout quand il s'agit de se promener par-dessus des murs, des fossés, des rivières, des talus, comportent un tempérament particulier ; si on n'en est pas doué, il faut rester chez soi, sinon on risque fort ou de ne pas se comporter honorablement ou, si on le fait par amour-propre et sans amour du métier, d'être arrêté au premier pas par un accident bien autrement dangereux que tous ceux que l'on peut affronter en y allant de confiance et de sang-froid si l'on peut, ce qui est plus facile à dire que faire.

Si donc votre nature et votre tempérament vous portent à pratiquer la chasse à courre et que vous vouliez être bien monté, ce qu'il y a encore de meilleur à faire, c'est de faire soi-même son cheval de chasse, c'est le moyen le plus sûr d'être bien servi.

Baron DE VAUX.

Le Sanglier de Calydon.

Scène de chasse. (Gravure du XVIe siècle.)

LA CHASSE A COURRE AUTREFOIS

Bat-l'eau.
Photographie de Mme la duchesse d'Uzès.

XVI

CHASSE A COURRE

ORIGINE DE LA CHASSE A COURRE

L'ORIGINE de la chasse *à courre*, aux chiens courants plutôt, remonte à une haute antiquité. L'homme des premiers âges s'ingéniait à atteindre les animaux qui peuplaient les forêts. Leur chair lui servait d'aliment; leurs fourrures, d'abri contre les rigueurs de l'hiver. Il fallait chasser ou mourir de faim et de froid.

Le chien primitif et sauvage pourvoyait de la même manière à sa nourriture. Comme les loups et les renards, il guettait et poursuivait le gibier pour le manger après l'avoir pris. Les facultés merveilleuses dont il faisait montre dans cette âpre lutte pour la vie, furent bientôt remarquées par l'homme, qui résolut de s'adjoindre un si précieux auxiliaire. Le chien fut domestiqué, devint l'aide et le compagnon habituel. L'existence lui fut assurée. En revanche, il prêta le concours de son instinct, de sa vitesse et de son odorat.

Peu à peu la civilisation fit son œuvre. On eut d'autres ressources. Les besoins furent moins impérieux. L'homme voulut

joindre du plaisir à ce qui n'était d'abord pour lui qu'une nécessité. Il cultiva et développa les dons naturels de son nouveau compagnon. Il le façonna, le perfectionna, au point d'en faire l'instrument vraiment admirable que nous avons maintenant à notre disposition. Pour le veneur, le chien est l'outil indispensable. Outil vivant, doué d'instinct, dont on enregistre de véritables traits d'intelligence, à la chasse comme ailleurs.

Le moyen amélioré, un nouveau but, le plaisir recherché, la manière de chasser fut modifiée. Il ne s'agissait plus de s'emparer n'importe comment du gibier convoité. On s'appliqua aussi à trouver du plaisir à sa poursuite. On vit qu'un certain nombre de chiens, mis ensemble et maintenus sur une même voie, fournissaient une plus belle menée, une musique plus agréable, en un mot, une satisfaction plus grande. On établit des règles, basées sur l'expérience, pour trouver, chasser et forcer les animaux. La vénerie était née! Elle n'est autre chose, en effet, que l'art de prendre « à force de chiens » l'animal que l'on veut capturer.

Ces transformations se firent à des époques très lointaines. Nous voyons chez les Grecs la vénerie connue et pratiquée. Xénophon a laissé un traité de la chasse du lièvre que beaucoup de veneurs de notre temps pourraient consulter avec fruit.

Chez les Romains, mieux encore. La science du valet de limier existe déjà à l'état embryonnaire. Tibulle parle d'une femme éprise d'un chasseur. Elle veut le suivre et l'imiter. Quelles paroles met-il dans sa bouche ?

> Ipsa ego velocis quæram vestigia cervæ
> Et demam celeri ferrea vincla cani.

Tout est indiqué dans ces quelques mots : l'animal rembûché, le lancé, le découplé.

Les Gaulois ont une race de chiens dont ils sont très fiers : les « ségusiens ». Ils sont rapprocheurs et hurleurs. Arrien en donne l'origine et, à cause de leur gorge basse, les compare à des mendiants implorant la charité.

Vers l'époque de Charlemagne, la chasse du cerf est si en honneur que sa nappe est le linceul des rois. Saint Louis introduit dans le chenil royal les fameux griffons gris, qui portent encore son nom.

Sous Louis XI, ils sont remplacés par « les greffiers ». Ceux-ci prennent le nom de « chiens blancs du roi ». Ils seront pendant longtemps les chiens de la couronne. La vénerie s'avance vers sa perfection. Elle l'atteint avec François Ier, surnommé « le père des veneurs ». Jusqu'à Louis XV, il ne manque plus qu'un instrument meilleur que l'antique olifant. Au marquis de Dampierre, commandant de « l'équipage vert », revient l'honneur d'avoir inventé la

trompe. Il en tira lui-même si bon parti que, comme le disent ces vers naïfs :

Quand Dampierre eut sonné
Tout' la cour s'est étonnée.

Je n'entreprendrai pas de suivre à travers les âges les transformations successives de la vénerie chez les différents peuples. Ce serait fastidieux pour le lecteur et très au-dessus des modestes capacités d'un veneur beaucoup plus homme d'action qu'érudit.

La vénerie est une véritable science. Elle exige de la part de ceux qui s'y adonnent des qualités naturelles fort diverses, beaucoup d'étude, encore plus de pratique. Chez les gens qui en comprennent toutes les finesses et toute la beauté, elle inspire une véritable passion. Passion saine, avouable, n'entraînant pas des regrets avec elle, et qui, loin de s'affaiblir (comme tant d'autres) par la satiété, va sans cesse en augmentant.

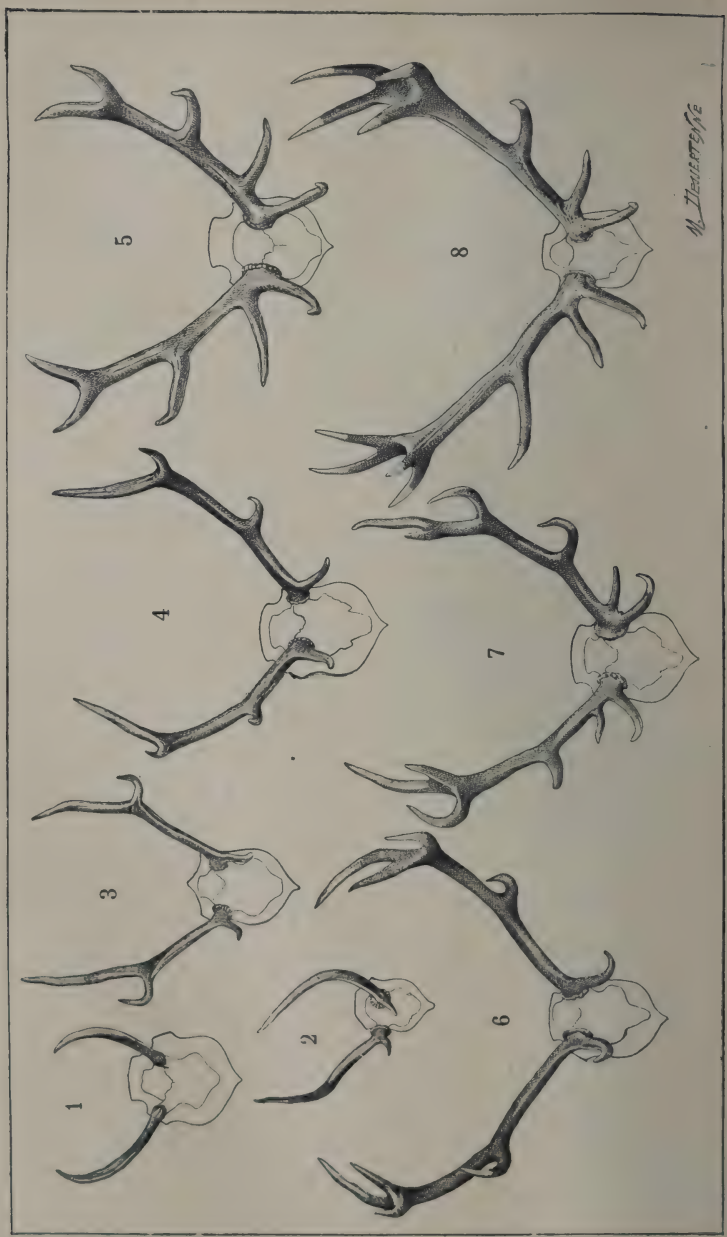
LE CERF

Phot. de M. Roger Laurent.

Le cerf est le plus beau des animaux qui peuplent nos forêts. Son allure majestueuse, son port noble inspirent en quelque sorte le respect. Il vit seul ou en harde, suivant ses goûts particuliers et aussi selon les saisons. Il a des mœurs de « pacha », partageant ses faveurs entre toutes les biches qu'il rencontre, sans jamais s'attacher particulièrement à l'une d'elles.

Sa tête est ornée de bois qui tombent tous les ans vers la fin de l'hiver. Ils repoussent en quatre ou cinq mois avec un andouiller de plus chaque année. Ceci est la règle, mais souffre de nombreuses exceptions. Pendant que les cerfs refont leur tête, le bois est mou et recouvert d'une peau velue. La tête parvenue à sa croissance complète, cette peau sèche et se détache. Le bois est alors fort dur et peut supporter des chocs très violents. C'est l'arme de défense.

Il est une manière spéciale pour compter les andouillers. Si les deux bois en ont un nombre égal, c'est simple : il n'y a qu'à additionner. Ainsi quatre de chaque côté font huit. Mais si l'un des bois est plus chevillé que l'autre, on ne tient compte que de celui-là et on



Bois de cerf.

1, baguet. — 2, Cerf à sa seconde tête. — 3, Cerf à sa troisième tête. — 4, Cerf à sa quatrième tête. — 5, Dix-cors jeunement. — 6, Petit dix-cors. 7, Cerf dix-cors. — 8, Grand dix-cors.

(D'après les Tableaux de M. Roger Laurent. — Château de La Ferté-Vidame.)

Anomalies du bois de cerf : têtes bizardes.
(Suite des Tableaux de M. Roger Laurent.)

double ce qu'il porte, de manière à avoir toujours un nombre pair au total. Quatre d'un côté et cinq de l'autre s'énoncent dix. On dit alors dix mal semés. Les deux bois étant égaux, on dit que les andouillers sont bien semés.

Le cerf, jusqu'à un an fait, se nomme *hère* et ne porte que des bosses. Aussi a-t-il toujours un an de plus que ne l'indique sa tête. A deux ans il est *daguet*, à trois ans *seconde tête*, etc. A partir de six ans, il se dit successivement *dix-cors jeunement*, *dix-cors*, *grand dix-cors*. Il a atteint alors son bâton de maréchal, il ne change plus de nom. On ne peut d'ailleurs tirer, à ce point de vue, qu'un ensei-

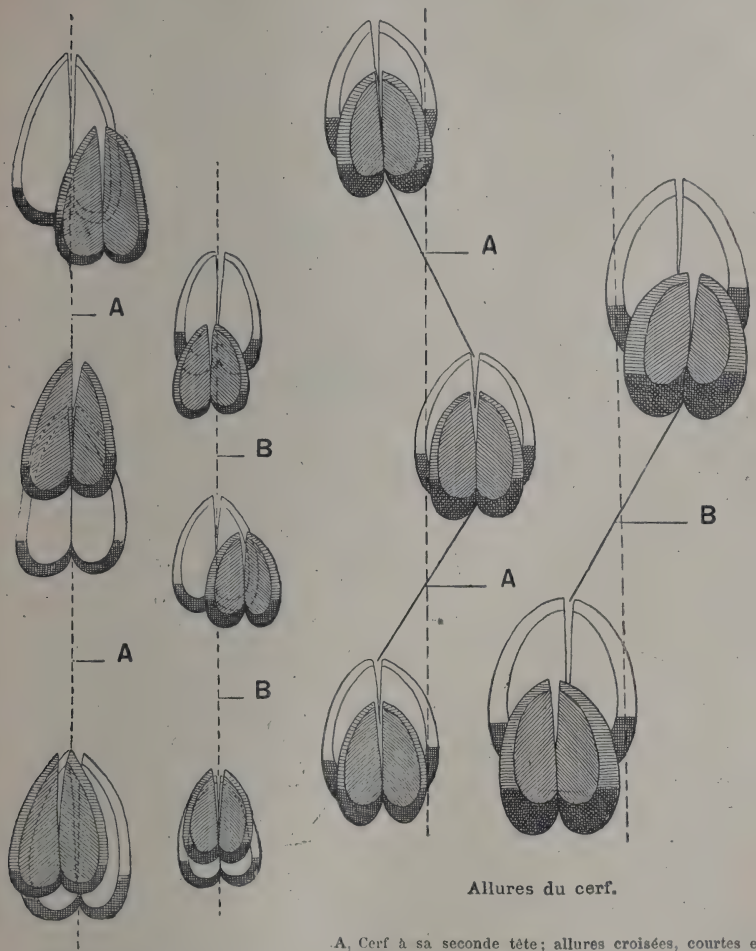
Analyse de l'allure du cerf : le Galop.
Cliché photochronographique de Ed. Muybridge.

gnement très vague du nombre des andouillers. Un cerf passe souvent, sans transition, de daguet à troisième ou quatrième tête, ou repousse la même plusieurs années de suite. On obtient des renseignements plus sûrs de la profondeur des gouttières, de la grosseur des meules, de la hauteur des pivots. Les pivots surtout sont un indice très précieux pour déterminer l'âge. Plus l'animal vieillit, plus ceux-ci s'abaissent et s'élargissent, au point même de laisser quelquefois la couronne toucher presque le crâne ou têt.

Le cerf est par excellence l'animal de vénerie. Aussi l'usage et la bonne éducation font qu'en France il ne peut être chassé qu'à courre. Pour lui, si beau et si fier, le fusil est une mort honteuse. Il ne doit succomber que loyalement, forcé devant une meute régulière. En vénerie il faut juger sans voir par corps. On a pour cela les connaissances que l'on tire du pied, de la jambe, des allures, des fumées, etc. On distingue ainsi non seulement le cerf de la biche, mais même les uns des autres des cerfs différents.

Je n'entrerai pas dans des détails à ce sujet. Cela entraînerait à une étude trop longue et trop technique. C'est peut-être, dans tout ce qui concerne la chasse, ce qu'il y a de plus difficile et de plus ardu à apprendre et à enseigner.

Les tableaux ci-après donneront une idée de la forme des pieds



Allures du cerf.

A, Biche : allures droites et non réglées.

B, Faon ; allures hésitantes et irrégulières.

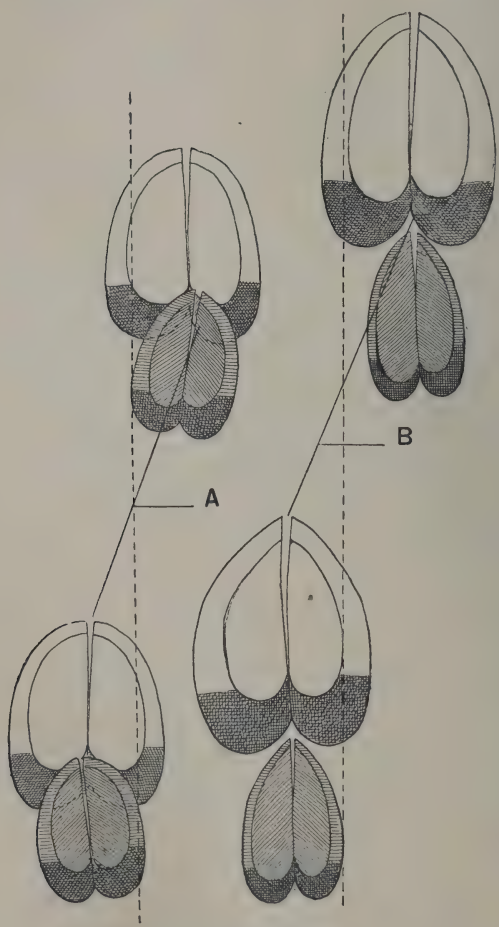
A, Cerf à sa seconde tête ; allures croisées, courtes et réglées. Les allures n'ont pas tout à fait la longueur de deux semelles, ce qui fait environ 0m,51.

B, Cerf à sa quatrième tête ; allures croisées, moyennes et réglées. Les allures ont à peu près deux semelles, ce qui fait environ 0m,56.

(D'après M. Roger Laurent.)

et des allures différentes des animaux, ainsi que des os de la jambe et des différentes sortes de fumées.

DISPOSITIONS A PRENDRE LA VEILLE D'UNE CHASSE



Allures du cerf (*Suite*).

A, Cerf dix-cors; allures croisées, longues et réglées. Les allures ont un peu plus de deux semelles, ce qui fait environ 0m,61.

B, Vieux cerf; allures croisées, très longues et réglées. Les allures n'ont pas tout à fait deux semelles et demie, ce qui fait environ 0m,66.

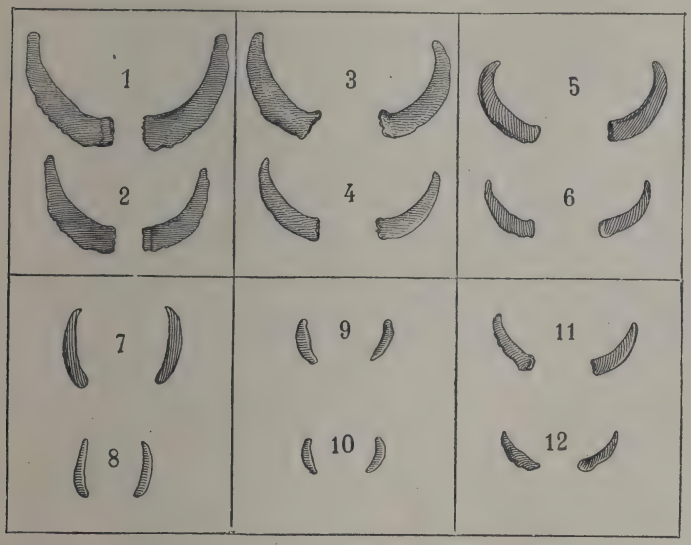
Travail des valets de limier. — Dans un équipage, une veille de chasse est une journée très occupée. On doit se rendre compte de ce qu'il y a d'animaux dans un pays, voir leurs habitudes pour en tirer des conjectures sur les refuites probables. Il est nécessaire de savoir où sont les gagnages les plus fréquentés, les demeures les meilleures, les endroits les plus peuplés. Le lendemain, on saura comment diriger sa quête pour trouver rapidement le cerf que l'on veut rembûcher et donner à courre.

C'est là le rôle si délicat et si important du valet de limier. Son art constitue, sans contredit, l'une des branches les plus intéressantes de la vénerie. Quoi de plus attachant, en effet, de plus passionnant. Il faut arriver, aidé d'un limier, à découvrir la voie d'un animal, à le juger, à déterminer par le pied, les allures, etc., son espèce, son sexe, son âge ! Et quoi de plus indispensable que de bonnes brisées pour former un équipage ou le maintenir bien ajusté !

Sans cela, pas d'attaque certaine ; tout est laissé au hasard ; on foule à la billebaude. Souvent il faut tristement sonner « la rentrée au chenil » ; ou, si on lance, c'est vers la fin de la journée, loin de l'endroit où sont les chiens de meute. On ne parvient pas à les donner.

Ou, si on découple, ce n'est que mal et de loin ; ils se divisent, chassent pour leur satisfaction personnelle pendant une partie de la nuit, se démeutent, se découragent, et surtout perdent l'habitude de prendre. C'est là le plus grand malheur. Avec des chiens n'ayant plus la confiance et, pour ainsi dire, la routine du succès, on peut bien chasser et manquer indéfiniment.

Je ne sais quel auteur comparait une meute bien ajustée et bien en curée à un étau dont chaque hallali resserrait la pression. On peut dire avec autant de



La jambe du cerf (1).

Jambe d'un vieux cerf : os de devant ; 2, os de derrière.
Jambe d'un cerf dix-cors : 3, os de devant ; 4, os de derrière.
Jambe d'un cerf à sa 4e tête : 5, os de devant ; 6, os de derrière.
Jambe d'une biche : 7, os de devant ; 8, os de derrière.
Jambe d'un faon : 9, os de devant ; 10, os de derrière.
Jambe d'un cerf à sa 2e tête : 11, os de devant ; 12, os de derrière.

raison que les attaques tardives, suivies de mauvais découplés et se terminant par des retraites manquées, avec la moitié des chiens courant en forêt, desserrent de même cet étau. Si, par malheur, ces désordres se répètent, chacun se met à tirer de son côté ; les diverses pièces de l'équipage cesse de s'emboiter, de former un tout. On ne trouve bientôt plus qu'une bande de chiens et une réunion d'hommes chassant, non plus ensemble, mais parallèlement, sans discernement, sans discipline et sans ordre.

Dans certaines forêts, il est vrai, le travail du valet de limier est presque inutile ; on ne s'en sert pour ainsi dire plus. Le grand nombre de cerfs fait que les attaques sont assurées. Des équipages, chassant dans des forêts des

(1) Les *os* sont des excroissances de corne qui sont au-dessus du talon. C'est leur ensemble qui forme ce que les veneurs appellent « la jambe ».

environs de Paris, très vives et fort claires, ont même eu l'ingénieuse idée de remplacer le limier par une lorgnette. Le valet de limier, pardon, le valet de lorgnette, se promène le matin sous les futaies, ou même se borne à observer dans un rond. A l'aide de sa longue-vue, il regarde les animaux qui se rembûchent ou sont déjà à la reposée. Il les examine et choisit celui qu'il veut laisser courre. Ce système est évidemment beaucoup moins fatigant et doit donner des résultats suffisants, là où on peut l'employer.

Dans d'autres pays, vers le centre de la France en particulier, on procède d'une autre façon. Le veneur ou le piqueux part à cheval, dès le matin, avec deux ou trois vieux chiens derrière lui. Il parcourt doucement les enceintes les plus vives, jusqu'à ce que ses chiens empaument une voie. Quand ils se mettent à chasser, il les laisse lancer le cerf, puis se porte en avant, pour voir sauter à une ligne et pouvoir juger. Ceci fait, il arrête, brise sur la ligne et rentre au rendez-vous. C'est sur cet animal fuyant que l'on vient, peut-être plusieurs heures après, découpler la meute. Les chiens font preuve de haut nez quand ils rapprochent gaiement ces voies déjà refroidies. Mais il n'en est pas toujours ainsi. De plus, le cerf a eu tout le temps de chercher de la compagnie. Si on lance, ce sera probablement dans une harde ; il n'est nullement échauffé, il n'y a pas à en garder le change. On arrivait avec la voie d'un dix-cors, et c'est un daguet qui bondit. Je sais que certains veneurs réussissent assez régulièrement ces attaques : cela fait le plus grand honneur à leurs chiens et à eux-mêmes. C'est évidemment pour la pratique de vertus singulières que le grand saint Hubert leur accorde une protection aussi manifeste.

Ces différentes méthodes, toutes bonnes qu'elles puissent être, ne sont que des exceptions motivées et justifiées par des circonstanees particulières. La manière classique n'en demeure pas moins la même. L'art du valet de limier reste la vraie école et la base de la vénerie.

Donc, dès la veille du jour de chasse, on s'inquiète de la brisée du lendemain. Le maître d'équipage, ou le commandant dans les équipages princiers, s'informe, près des gardes et des gens que leur travail amène en forêt, de ce qu'ils voient ordinairement, des cantons qui semblent les plus peuplés. Les renseignements qu'il peut ainsi obtenir sont déjà pour lui une indication. Puis, les connaissances qu'il doit avoir sur les habitudes des animaux le guident pour le partage des quêtes, suivant les saisons.

Beaucoup de veneurs, vraiment épris de leur art, veulent aller eux-mêmes au bois. Dès les tournées de reconnaissance qui se font les veilles de chasse, ils se réservent une quête. Cette habitude est des plus heureuses, à tous les points de vue. Le maître, dans cet exercice salutaire, puise et conserve la vigueur physique qui lui est nécessaire. Il devient plus connaisseur. Son autorité sur les hommes s'accroît. Il apprécie plus justement les mérites respectifs. Il faut avoir fait soi-même pour être en état de bien commander. Les valets de limier, sachant que toutes les ruses et pratiques du métier lui sont connues, ne cherchent pas à le tromper sur leur travail. Ils en ont plus de respect et de déférence pour lui ; la discipline s'en trouve bien. Il en résulte aussi une sorte d'émulation très profitable entre le maître et les subordonnés.

D'après les renseignements qu'il a pu recueillir, et son intuition personnelle, il assigne à chacun un canton à explorer. En un mot, il partage les quêtes.

Les jours où on ne chasse pas, on n'est pas obligé de rentrer à heure fixe pour être prêt et en tenue à l'assemblée. Aussi peut-on donner des quêtes assez longues. Puis, pour les reconnaissances, on prend ordinairement de jeunes limiers qui, s'ils n'ont pas l'expérience et la finesse des vieux routiers, ont du moins la vigueur de la jeunesse. Un travail un peu prolongé ne leur fait que du bien.

Rien n'empêche d'envoyer chercher en voiture les hommes qui vont au loin. Ils rentreront plus vite et seront moins fatigués. On doit s'appliquer à donner toutes les facilités possibles pour qu'ils puissent tenir beaucoup de pays. On laisse souvent un vieux cerf dans un coin de forêt estimé inutile à faire. En fin de saison surtout, les animaux les plus courables se retirent dans de petits bocteaux en plaine, ou dans quelque bout de forêt à fond de pays.

Au lever du soleil, ou un peu avant, suivant la saison, le valet de limier se leste d'un déjeuner frugal, de manière à ne pas se charger, à être dispos pour la marche. Il va chercher son limier au chenil. En sortant, il l'égaye en lui jetant quelques morceaux de pain pour le mettre en joie. Ne fait-on pas mieux le travail commencé gaiement et le cœur content ! Il s'assure que le nez est frais et bien débrouillé. A l'occasion, il le lave avec un peu de vin blanc ou de vinaigre. Puis il passe la botte au cou en caressant. Le limier doit aimer cette sorte de harnais ; c'est pour lui comme l'insigne de la fonction qu'il va remplir.

La quête.

Le veneur fait passer son chien devant, ce qu'on appelle « mettre devant » ; déploie son trait et détache une branche ; il la jette à terre, le bout cassé tourné du côté par où il s'en va. Lorsque l'on brise un animal, il faut, de même, que le bout cassé soit du côté où il a la tête tournée. C'est une règle absolue pour tous les cas où l'on peut avoir à placer des branches.

Le valet de limier commence par faire la bordure des champs où les cerfs sortent au gagnage pendant la nuit. Comme presque tous les animaux sauvages, ils se relèvent le soir. Ils vont prendre leur nourriture dans les plaines où se trouvent des récoltes, ou dans les jeunes taillis qui fournissent des pousses tendres. Un peu avant le jour, ils reviennent dans les grands bois pour s'y mettre à la reposée. Le valet de limier fait donc les bordures des plaines. A l'heure où il commence son travail, les animaux rentrent, ne sont pas remis. S'il agissait autrement, il s'exposerait à les voir par corps, ou même simplement à les approcher de trop près sans les voir. Ceux-ci prendraient vent du trait, s'inquiéteraient, resteraient debout. Fort probablement, ils seraient impossibles à rembûcher. C'est un fait d'expérience que, huit fois sur dix, on ne peut remettre des animaux vus par corps le matin.

Quand les devants des plaines sont terminés, le soleil est déjà un peu plus haut. On va s'assurer de toutes les jeunes ventes qui sont dans la quête. Souvent, les cerfs y font leur nuit, sans donner du tout à la plaine ; et cela quelquefois pendant plusieurs jours de suite. Cette opération prend encore quelque temps. La matinée s'avance ; il est vraisemblable qu'ils sont maintenant à la reposée. On peut faire les dedans : c'est suivre, avec le limier, tous les chemins, layons ou routes qui bordent, entourent ou traversent les enceintes fourrées que nous appelons demeures.

Lorsqu'on n'a connaissance de rien ainsi, il n'en faut pas conclure que la quête est vide. Il reste encore à découper les demeures ; et c'est peut-être cette

dernière opération qui permettra de trouver ce que l'on cherche. Elle consiste à traverser les bonnes enceintes par leur milieu, en suivant les sentiers ou faux-fuyants faits par les voituriers et charbonniers quand ils débardent les coupes.

Parfois, de vieux cerfs se recèlent ; c'est-à-dire qu'ils restent plusieurs jours dans la même enceinte sans en sortir, même la nuit. Ces animaux ont été chassés et manqués, ou seulement dérangés par quelques chiens isolés dans un jour de désordre. Ils ont de l'expérience (quiconque a beaucoup vu peut avoir beaucoup retenu). Ils ont entendu le bruit de la chasse ; ils se rendent compte qu'ils courent un danger ; leur parti est pris : ils ne bougeront pas d'où ils sont. Ainsi on n'aura pas connaissance d'eux, on ne soupçonnera même pas leur présence. Ils vivent sous eux, comme ils peuvent, prenant pour nourriture ce qu'ils trouvent à leur portée : bruyère, feuilles de ronces et surtout de lierre dont ils sont très friands.

Le valet de limier qui ferait, même très consciencieusement, tous les dehors de sa quête, mais négligerait les dedans, laisserait sûrement derrière lui un animal vivant de la sorte. Le malheur serait d'autant plus grand qu'il y a toutes chances pour que ce soit un vieux cerf, dont la vue réjouira tous les veneurs lorsqu'il bondira devant les chiens. A un moment quelconque de tout ce travail, le limier se rabat. Le veneur le laisse suivre une ou deux longueurs de trait, plus ou moins, selon les circonstances, surtout suivant l'heure. Le matin, les animaux attendent volontiers un certain temps sur le bord des enceintes pour écouter et regarder. En laissant le chien suivre trop longtemps, on risquerait de les mettre debout.

Valet de limier posant les branches.

Pour s'assurer qu'on est bien à la voie, on s'arrête net en retenant le trait avec fermeté. Si le chien reste droit devant et continue à tirer, c'est qu'il est bien dedans. Si, au contraire, il hésite, tâtant à droite et à gauche, c'est qu'il n'est pas juste à la voie, ou que celle-ci recule. Il faut le laisser faire jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée. Aussitôt qu'il se tient fixe, au bout du trait tendu, on regarde à terre pour essayer de voir dans quel sens va l'animal. Le limier ne saurait fournir aucun indice à ce sujet. Par son éducation spéciale, il est habitué à prendre les voies indifféremment au droit et au centre. Si le terrain est assez favorable pour que l'on puisse se rendre compte de ce que l'on a devant soi, si c'est un beau revoir, on juge tout de suite.

Ce sont des biches. On casse une branche, on la place comme je l'ai indiqué, on ramène son chien à soi et on poursuit sa route. C'est un cerf. On le brise en mettant plusieurs branches, on laisse le chien goûter un peu la voie et on le retire doucement en le caressant. Mais il s'est rabattu à un endroit dur et défavorable, il n'y a pas de revoir. On se contente alors de s'assurer dans quel sens va la voie. Il y a de petits secrets, trop longs à expliquer ici, qui

permettent toujours de le savoir en peu de temps. On prend le contre et on fait suite ainsi jusqu'à ce qu'un sol plus mou donne la possibilité de déterminer le sexe et l'âge de l'animal ou des animaux qu'on travaille.

Admettons que le valet de limier a revu d'un cerf qu'il juge courable. Sans perdre de temps, il s'occupe de savoir où ce cerf est resté. Autrement dit, il cherche à le rembûcher. Le lendemain, jour de chasse, il saura où prendre la voie du relevé. Il suit, avec son chien, les lignes ou routes qui entourent la portion de bois dans laquelle entre l'animal. S'il le trouve sortant quelque part pour entrer dans une autre enceinte, il recommence plus loin la même manœuvre. Il arrivera un moment où le cerf sera demeuré à un endroit quelconque, n'ayant qu'une entrée et pas de sortie.

L'homme alors retourne à ses branches, prend le contre et le pousse plus longtemps qu'il ne l'avait fait la première fois. Le chien aura ainsi une plus parfaite connaissance de la voie ; et lui emploiera ce temps à vérifier le jugement qu'il avait porté tout d'abord. Il regardera avec soin si l'animal est bien seul ou se rendra compte de ce que sont les animaux qui l'accompagnent. Pour être assuré de bien juger, il faut en revoir plusieurs fois et sur des terrains variés. On rencontre des cerfs qui s'avantagent beaucoup. D'autres semblent, à première vue, moins cerfs qu'ils ne sont. Un jugement trop rapide expose à des erreurs.

Le valet de limier va prendre une seconde fois ses devants. Le chien a bien maintenant la voie dans le nez, il sera moins exposé à la suraller. Le veneur constatera que le cerf n'a pas remué depuis que l'enceinte est fermée. Si on arrive encore aux branches sans trouver de sortie, il y a tout lieu de croire l'animal rembûché. Le chien, qui se reconnaît, partage la satisfaction de son maître et semble vouloir lui dire : nous avons bien travaillé, voilà notre tâche accomplie.

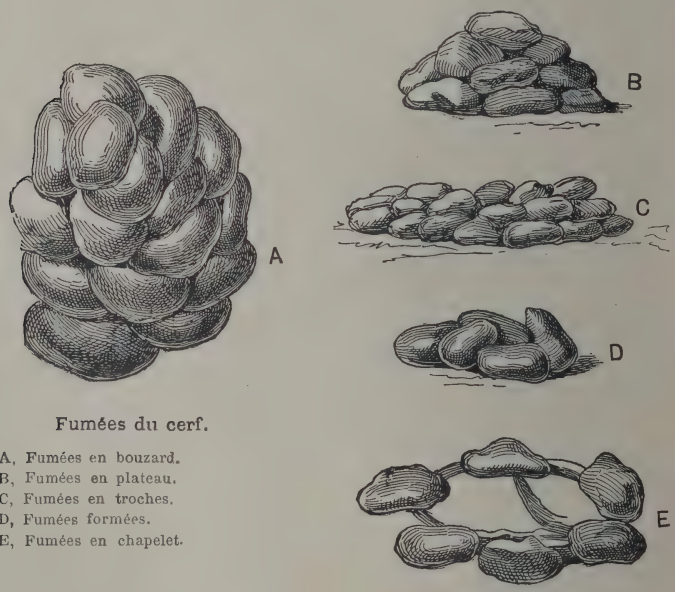
En reconnaissance, il faut explorer sa quête bien à fond. On peut trouver un cerf meilleur que celui qu'on a déjà, ou placé de manière à offrir une attaque plus facile et plus agréable le lendemain.

En général, si on ne cherche pas à rembûcher pour lancer après, on se contente de remettre dans les grands devants; c'est-à-dire qu'on se borne à envelopper à une certaine distance, laissant le cerf dans deux ou trois enceintes, sans s'assurer de l'endroit exact où il est resté. Cela a l'avantage d'être plus vite fait un jour où il importe de tenir beaucoup de pays. Le temps est précieux le matin. Quand le soleil monte, les voies deviennent moins bonnes, la marche plus pénible, le chien moins ardent. On est exposé à passer sur des voies sans que le limier les indique. De plus, en prenant seulement les grands devants, il est moins à craindre que l'animal n'ait vent du trait, surtout si on est à mauvais vent. Il pourrait se décantonner dans la nuit. Cela exposerait à ne pas le retrouver le jour de la chasse.

Rarement les choses se passent aussi simplement que l'indique cet aperçu sur la manière de faire le bois. Mille difficultés viennent embarrasser le valet de limier et entraver sa manœuvre. Le cerf dont il s'occupe entre et sort plusieurs fois de son enceinte. Est-il dedans ou à côté ? Une ou plusieurs hardes traversent. Le cerf ne sort-il pas avec l'une d'elles ? Un mauvais revoir peut empêcher de le distinguer parmi les autres animaux. Ou bien n'est-il pas sorti d'avance, et la voie n'est-elle pas effacée par ces hardes qui passent depuis ? Les règles de son art donnent au veneur les manières de sortir de toutes ces difficultés. Mais que de fatigue à prendre, que d'intelligence à déployer, que d'esprit d'observation il faut pour se tirer de là ! Il est vrai que si le travail est rude et pénible, les jouissances sont d'autant plus vives qu'on ne doit le succès de sa manœuvre qu'à ses peines et à ses travaux.

La reconnaissance terminée, les valets de limier regagnent le logis. Leurs chiens caressés et remis au chenil, ils se rendent près du maître ou du commandant. Le plus élevé en grade, ou le plus ancien, s'ils remplissent les mêmes fonctions à l'équipage, commence le rapport en termes discrets et modestes, disant : « J'ai eu à tel endroit connaissance d'un cerf que, par le pied, les allures, etc., je crois cerf dix-cors ; il doit être rembûché dans telle portion de forêt, si mes yeux ni mon chien ne me trompent. »

Rien n'est plus mauvais signe que de voir un homme s'expliquer sur un ton arrogant et suffisant, ne voulant douter ni de lui ni de son chien. Les plus fins connaisseurs avouent qu'ils se trompent. Ceux qui ont tant d'assurance



Fumées du cerf.

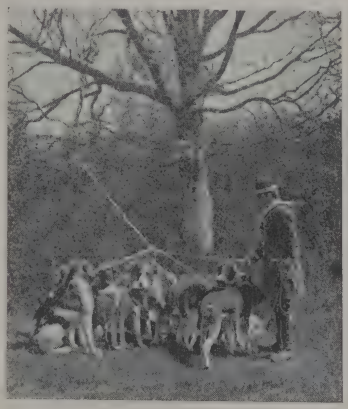
A, Fumées en bouzard.
B, Fumées en plateau.
C, Fumées en troches.
D, Fumées formées.
E, Fumées en chapelet.

sont généralement des ignorants et des paresseux. L'un a connaissance d'un cerf qui rentre par les champs dans une pointe de bois. Du côté de la forêt il est sûr de ses devants; mais vers la plaine il est embarrassé. Plusieurs entrées et plusieurs sorties le font hésiter. Pourtant ayant agrandi son cercle, il ne trouve plus rien. L'animal doit être remis dans sa pointe de bois. L'examen du pied lui fait penser que c'est un cerf voyageur qui vient de loin ; il le juge dix-cors.

Un autre a rembûché une harde au centre de la forêt. Il croit voir dedans deux cerfs courables ; mais il y a aussi des daguets. Il est probable que le lendemain on les aura dans les mêmes conditions. Ces animaux ont l'habitude de vivre ensemble. On peut craindre que l'un des jeunes cerfs ne se livre tout de suite aux chiens. C'est ce qui se produit généralement. C'est l'écueil de l'attaque sur une harde. Enfin, faute de mieux, on serait encore content d'avoir cela au rapport. Le maître cause avec chacun. Les animaux ont-ils l'air de

fréquenter depuis quelque temps les cantons où ils sont maintenant? Les demeures sont-elles bonnes? Y a-t-il chance de les retrouver dans les mêmes parages?

Selon les réponses, on distribue à nouveau les quêtes pour le lendemain. Le jour de la chasse, la matinée est courte. Elles seront plus petites pour pouvoir être faites avec soin. En outre on doit rembûcher de plus près. Les animaux en seront plus faciles à faire bondir. Cela exige des précautions et demande plus de temps. Aussi faut-il abandonner les cantons vides et partager entre deux hommes ce qu'un seul avait pu faire la veille. Quand on sait où se tient un bon cerf et que les valets de limier ne sont pas trop jaloux, il est quelquefois avantageux d'en mettre deux dans la même quête. Ils travaillent de concert, s'entr'aident mutuellement, la besogne est fort abrégée. L'un prend les grands devants, pendant que l'autre fait les dedans ou s'occupe de rembûcher son animal dès qu'il l'a trouvé. Le cerf, resté dans ce grand cercle, est facile à remettre, c'est vite fait. En sort-il, l'homme qui enveloppe le trouvera. Il appelle alors son camarade. Tous deux recommencent plus loin la même manœuvre. Beaucoup de fatigue est ainsi épargnée.



Le premier relais (vieille meute).
Phot. de M. Roger Laurent.

Les quêtes données, il convient de fixer l'assemblée ou rendez-vous pour le lendemain. Les valets de limier y rentreront pour déjeuner et se mettre en tenue. On doit chercher une habitation placée à un point central, à proximité de toutes les quêtes pour éviter le temps perdu en marches inutiles.

Des ordres sont donnés pour porter de bonne heure les affaires et le déjeuner des hommes à l'endroit choisi. On attend qu'ils soient habillés et on rapporte au logis leurs vêtements du matin et surtout les limiers que l'on ne fait pas chasser ordinairement. C'est fatiguer sans profit ces vieux serviteurs que de les traîner à une harde pendant toute la journée. Le maître veille à ce que tous les veneurs ou chasseurs qui n'habitent pas avec l'équipage soient informés du lieu de l'assemblée. C'est là qu'ils devront se rendre le matin de la chasse.

Ces premières dispositions prises, il faut vaquer à la formation des relais. Ce serait trop long à faire au rendez-vous. Il ne restera qu'à les placer quand on saura où on attaque. On pourra arriver de bonne heure aux branches, c'est un gros avantage. Bien des cerfs que l'on devait prendre sont manqués faute de jour.

La tradition veut qu'outre les chiens de meute on forme trois relais. Le premier se nomme « la vieille meute », le deuxième » la seconde vieille meute », ou tout simplement « la seconde », et le troisième « les six chiens ». Je ne sais quelles raisons lui ont fait donner ce nom. Il n'y a jamais eu, que je sache, un nombre déterminé pour sa composition. Il est d'ordinaire aussi important que les autres.

A mesure qu'un chien avance en âge et baisse de pied, on le met à un relais

destiné à donner de plus en plus tard dans le courant de la chasse. En le ménageant ainsi il s'usera moins rapidement. Il pourra rendre des services sans se crever pour suivre le train. Pour former et entretenir le relais de vieille meute, on prend dans la meute les sujets les plus sages et les moins vites ; pour la seconde, on prend dans la vieille meute ; et pour les six chiens, dans la seconde. Cette répartition des relais est très judicieuse. A l'attaque, les difficultés sont rares ; on a la fougue et la vitesse de la jeunesse. Le cerf se fatiguant, les ruses deviennent plus nombreuses et plus embarrassantes ; on a des chiens plus sages et plus prudents qui, moins vites, mais plus frais que les premiers, ne sont pas dominés par eux, et servent souvent sur les fins à décider du succès.

Beaucoup de veneurs ne suivent plus cette tradition pour la formation des relais. Ils en font plus ou moins suivant les pays où ils chassent, les circonstances et la température. D'autres n'en font pas du tout. Dès que l'animal est sur pieds, ils découplent tous leurs chiens ensemble. Cela a l'avantage, disent-ils, de faire chasser avec plus de chiens et moins d'hommes ; les valets destinés à tenir et à donner les relais devenant inutiles.

D'autres, enfin, poussent encore plus loin ce système appelé « de meute à mort », tous les chiens devant aller depuis la meute jusqu'à la mort. Ils vont frapper aux branches avec tout. Quand ce procédé réussit, l'attaque est évidemment très belle et très bonne. Le cerf mis hors de sa chambre, soudainement et à grand bruit, perd souvent la tête, prend un parti sans songer à ruser et à battre au change. Mais que c'est dangereux ! Fréquemment la chose tourne mal. Ce grand nombre de chiens arrive avec une voie froide dans une enceinte peut-être vive. Ils se divisent, font faire des animaux de tous côtés. Différentes chasses se forment. Que faut-il appuyer, que faut-il arrêter ? Souvent on n'en sait rien. Puis, le sait-on, il faut pouvoir ; il faut trouver l'occasion ! Plusieurs animaux s'échauffent en même temps, les voies se croisent, les chiens passent de l'une à l'autre. Rien à leur reprocher, ils sont dans leur droit. Dans tout ce désordre, on finit par prendre deux cerfs ou pas du tout.

Les six chiens.
Phot. de M. Roger Laurent.

Des veneurs qui chassent dans des forêts de futaie, claires et très peuplées, où l'attaque se fait, le plus ordinairement, sur une harde nombreuse, prétendent être obligés d'agir ainsi. C'est selon eux, le seul moyen de séparer vivement un cerf. La harde se promènerait indéfiniment devant un petit nombre de chiens. Accoutumés à cette manière de faire, ceux-ci deviennent évidemment très ralliants. Ils se rameutent, avec une intelligence surprenante, sur un même animal, choisi par les hommes entre plusieurs chassés. N'y étant pas accoutumés, ils le font beaucoup moins bien. Ils sont toujours découplés sur le cerf que l'on veut prendre, ils restent collés à leur voie et la maintiennent avec une certaine opiniâtreté. Ils sont dans leur rôle. C'est, en quelque sorte, une question de dressage. Les chiens se plient à la volonté de ceux qui les dirigent. Ils chassent comme on les y habitue. L'habitude n'est-elle pas une seconde nature ?

Je ne veux ni prôner tel ou tel système, ni critiquer tel ou tel autre. Je me borne à indiquer tous les procédés employés en vénerie, accordant seulement un droit de préséance à la méthode la plus ancienne. Une longue pratique et les ouvrages de nombreux auteurs lui ont acquis une sorte de prééminence sur les autres.

Là où s'est conservée la coutume des trois relais, on s'occupe, la veille de la chasse, de mettre chaque chien à la place qui lui convient. L'un paraît fatigué ou indisposé, on le remonte d'un relais. Un autre, au contraire, semble frais et dispos, on le baisse d'un échelon. Ainsi ils auront tous un travail proportionné à leurs forces. Ils se maintiendront bien ameutés, l'ordre sera plus parfait, et la chasse plus agréable. C'est aussi le moment de s'occuper des chevaux (1), de vérifier les ferrures de décider quel cheval montera chaque homme pour l'attaque et quel cheval il aura en relais. Il faut voir si on a sous la main un personnel suffisant pour tenir ces relais de chevaux. Indiquer jusqu'à quelle heure on devra rester au poste qui sera assigné. Tout doit être prévu et organisé de manière à ce qu'au rendez-vous on ait le moins de choses possibles à faire.

LE JOUR DE LA CHASSE

Le rendez-vous et l'attaque. — Le matin de chasse, les hommes partent en quête comme le jour précédent. Ils prennent les limiers les meilleurs et les mieux confirmés. Avec ces vieux serviteurs rompus au métier, ils seront certains de ce qu'ils font. Un buisson creux sera moins à craindre. Ils procèdent comme pour les reconnaissances, opérant un peu plus lentement peut-être, avec soin et attention. Il ne s'agit plus d'explorer un canton. Il suffit de rembûcher le mieux possible l'animal que l'on veut laisser courre. Aussi, dès qu'on trouve un cerf convenable, on n'a souci que de le bien remettre. On fait plusieurs fois son enceinte et quand on estime être sûr, on rentre sans chercher autre chose.

La meute au rendez-vous.
Phot. de M. Roger Laurent.

Parvenu au rendez-vous, le valet de limier voit où il pourra mettre son chien. Il veut que son fidèle compagnon soit préservé du vent, à l'abri des coups de pied de chevaux et des coups de corne du bétail. Puis il déjeune et se met en tenue pour être prêt à monter à cheval dès que le maître et les chiens seront là. Il ne parle à personne du résultat de sa quête. Le rapport doit être fait au maître d'équipage seul, ou à celui qui le remplace, s'il ne peut être présent. Cet usage est très ancien. Il est, à notre époque, plus que jamais nécessaire de s'y conformer. Les gens, qui viennent assister au laisser-courre, font preuve de tact et de bonne éducation en n'interrogeant pas les valets de limier. Ceux-ci ne doivent pas leur répondre : les questionner serait les mettre dans une situation délicate.

1. Voyez le « Cheval de chasse », par M. le baron de Vaux, page 359.

Le maître, arrivé, réunit autour de lui ceux qui ont fait le bois. Il entend les différents rapports et décide à quelle brisée on ira frapper. Lorsqu'on a le choix, on va de préférence à un cerf seul. L'attaque est plus facile. On est moins exposé à être forcé de découpler sur une harde. C'est toujours dangereux. L'endroit où se trouve la brisée n'est pas non plus sans intérêt. En centre de forêt, l'animal peut sauter de n'importe quel côté. On ne sait où mettre les chiens de meute. Il peut y avoir de la compagnie tout près de l'enceinte. Le cerf aussitôt lancé sera peut-être hardé. En bout de forêt ces craintes disparaissent. La refuite est presque assurée. On place la meute à coup sûr. L'animal sera déjà un peu échauffé quand il arrivera dans le change; les chiens le maintiendront aisément. Suivant ces considérations et d'autres encore, on opte pour telle ou telle brisée. Aussitôt on fait partir les chiens. Si on chasse avec les trois relais traditionnels, on place la meute le plus près possible des branches, au pied de l'enceinte ordinairement. La « vieille meute » va à quelque distance dans le sens de la refuite probable ; « la seconde » un peu plus loin. Enfin « les six chiens » sont envoyés dans les parages où vraisemblablement le cerf arrivera déjà très malmené. Ils forment la vieille garde et ne doivent servir qu'à charger sur les fins. Si on emploie des relais sans observer cet ordre, on les place suivant leur nombre, en ayant soin de mettre pour donner les premiers les chiens les plus vites et les plus vigoureux. Si on n'en fait pas, c'est simple, on emmène tout à l'enceinte. Les chevaux de relais se rendent aussi à leur poste. Ils vont généralement avec « la seconde » là où elle existe.

Pour que tout soit prévu on donne, avant le départ, des instructions à un homme à cheval. Il devra, au cas où l'animal fortitrerait, prenant un parti inattendu, aller chercher les relais de chiens et de chevaux. Il renseignera ceux qui les tiennent sur la direction que suit la chasse et les fera avancer. On ne sera pas exposé, le soir, après une longue refuite, à manquer faute de chiens et de chevaux. Les ordres reçus, chacun gagne l'endroit qui lui est désigné. Les veneurs prennent quelques instants pour dire bonjour aux amis présents et saluer les aimables dames qui n'ont pas craint de déranger l'heure de leur déjeuner pour se trouver au rendez-vous. Un petit temps de trot et on aura bientôt rejoint les chiens que l'on mène, au pas, à l'enceinte d'attaque.

Une fois là, on choisit un carrefour commode pour observer et situé sous le vent de l'enceinte. On y met la meute. Les valets de chiens hardent avec soin et douceur, visitent les couples. Si ceux-ci sont en cuir, ils défont les passants. Le but à atteindre est que le découplé puisse être rapide. Les veneurs portant le bouton, la tenue de l'équipage si on préfère, et dont l'expérience est suffisante pour qu'ils puissent rendre des services, se placent séparément, autour de l'enceinte, sur les routes ou chemins qui la circonscrivent. Ils tournent la tête de leurs chevaux du côté de l'attaque et se mettent sur le bord de la ligne, de ce même côté. Le cerf arrivant pour sauter serait effrayé en voyant du monde sur l'accotement opposé. Il refuserait cette ligne et reculerait sur son contre. On risquerait, ou de ne pas découpler après, en attendant une occasion meilleure, ou on donnerait dans des conditions déplorables sur une double voie. Les chiens, dans leur première fougue, prendraient tout aussi bien le contre que le droit à la place, probablement peu éloignée, où la voie du retour se sépare de celle de l'aller. Il en résulterait forcément du démeutage dès le début.

Les voitures et les gens qui viennent suivre le laisser courre, à cheval, à pied, ou de toute autre manière, doivent se masser dans un carrefour. Ils n'en bougeront pas que les chiens de meute ne soient donnés. C'est une politesse que fait un maître d'équipage quand il invite à assister à ses chasses. La moindre des choses est de ne pas lui donner sujet de s'en repentir.

Le cerf, autrefois, s'attaquait à trait de limier. C'était long, hasardeux, en somme pas pratique du tout. Celui qui donnait à courre reprenait la voie à ses branches avec son limier. Ses camarades, également avec leurs chiens, l'escortaient à quelques pas pour l'aider à faire des retours et à retrouver la voie s'il venait à la perdre. La meute elle-même, couplée et hardée, suivait par les chemins et faux-fuyants. Lorsque le valet de limier réussissait ainsi à mettre son cerf sur pieds, il restait à la reposée, sonnant et appelant pour faire avancer à lui les hardes. Mais le plus souvent, la manœuvre échouait. Tous les valets de limier, en rang, foulaient alors l'enceinte. Enfin, n'obtenant rien, en désespoir de cause, on découplait les chiens de meute à la brisée. Les jeunes chiens

L'équipage de Bonnelles à la sortie du chenil.
Phot. de Mme la duchesse d'Uzès.

s'emportaient sur des biches ou sur le premier animal qui bondissait. Ils empêchaient les plus sages de rapprocher; il en résultait un horrible désordre. Jusqu'à l'époque de Louis XV, on procéda le plus généralement ainsi. D'Yauville, ayant vu et compris tous les inconvénients de cette manière de faire, imagina de découpler deux ou trois vieux chiens prudents et de haut nez. Leur rôle devait consister à lancer le cerf et à le faire paraître à une ligne ou à un chemin. Le système sembla bon, on l'adopta à la vénerie royale; bientôt, tout le monde s'en servit. Il convient d'être très circonspect à l'endroit des innovations. Mais ce n'est pas une raison pour repousser systématiquement tout progrès. D'ailleurs, le sieur d'Yauville est une autorité suffisante pour que l'on ne craigne pas de tomber dans les erreurs d'une hérésie en vénerie en suivant ses exemples.

L'attaque à trait de limier est complètement abandonnée maintenant pour la chasse du cerf. On fait presque toujours bondir avec quelques vieux chiens appelés rapprocheurs. Il n'y a d'exception que pour les équipages où on va aux branches avec tout. C'est la méthode extra-nouvelle.

Ces vieux chiens, ces rapprocheurs, toujours mis sur des voies du rembûchement, deviennent remarquablement fins et adroits. Ils lancent beaucoup

plus rapidement que ne le feraient des chiens plus jeunes et plus vites, que leur ardeur transporterait hors de cette voie difficile à tenir.

Voici donc la meute placée à son carrefour. Les veneurs entourent et gardent l'enceinte. Les spectateurs se tiennent en silence autant que possible — cela ne l'est guère ordinairement — à un endroit d'où ils pourront voir et entendre sans gêner. Celui qui donne à courre marche le premier; on le suit avec les rapprocheurs. Arrivé à quelques pas des branches, il s'arrête, descend de cheval et montre aux connaisseurs présents le pied du cerf que l'on veut attaquer. A-t-il remarqué à ce pied quelque particularité ou connaissance, il le dit. Les gens, capables d'en juger, le constatent, si la chose est visible là où il a brisé. Le pied examiné, les connaissances indiquées et vérifiées, on met les rapprocheurs à la voie. S'ils sont couplés, on les découple. S'ils sont venus en liberté derrière les chevaux, on saute au bois avec eux, leur livrant la voie à l'aide de la cape tenue dans la main droite. Ils en refont froidement d'abord, s'assurent aux branches où ils trouvent des portées. Leurs fouets tournent en un moulinet lent qui s'accélère progressivement. Ils prennent une allure plus vive. Enfin un chien parle. Aussitôt les autres, que la prudence seule maintenait muets, se mettent à donner.

A la brisée.
Phot. de M. Roger Laurent.

Le piqueux entre avec eux dans l'enceinte. Il les appuie en leur parlant et aussi en sonnant des tons de quête. Les chiens aiment et connaissent le son de la trompe. Ils distinguent même, entre plusieurs, celle de l'homme qui les dirige en chasse et les mène jusqu'à l'hallali. A ce moment, le piqueux suit, aussi exactement que possible, pour ainsi dire pas à pas. Les rapprocheurs peuvent tomber en défaut dans le milieu de l'enceinte. S'ils ne parviennent pas à se débrouiller seuls, comment leur faire faire utilement un retour si on ne sait où ils sont restés à bout de voie.

Attaque-t-on sans rapprocheurs? On agit exactement de même, sauf que tous les chiens vont aux branches. Souvent, au moment du lancé, un petit balancé se produit. Le cerf, avant de se remettre, fait une ruse, une double voie ordinairement. Quand après un chaud rapproché les chiens se taisent tout à coup, il y a lieu de penser que l'on est très près de la reposée. Un récris plus fort, le cerf est sur pieds, le piqueux observe un instant ses chiens. S'ils chassent franchement et sans crainte, il sonne « le lancé » et un « bien-allé ». Pas de précipitation pour cela! Une biche peut bondir sous leur nez et les entraîner 200 ou 300 mètres. Il est toujours désagréable de sonner mal à propos. Dans ce cas, comme dans tant d'autres, « prudence est mère de sûreté ».

Les veneurs, qui gardent l'enceinte, entendant le lancé, redoublent d'attention. Ils tachent de bien voir l'animal qui va passer. Le cerf saute la ligne. Aussitôt, celui qui se trouve le plus près se porte à la voie. Son cheval tourné du côté où va le cerf, il sonne « la vue », la fanfare correspondant à la tête, et un « appel » aux valets de chiens pour faire avancer la meute. Quand on n'a pu juger qu'imparfaitement, on doit sonner une tête en dessous; c'est-à-dire que, pour un animal que l'on suppose, par exemple, à sa quatrième tête, on sonne la troisième.

Si le cerf saute loin du carrefour où sont les hardes, il faudra un certain temps pour les amener. Alors on arrête les rapprocheurs. Ils prendraient trop d'avance et formeraient une tête. On les remet au couple et on attend. Autrement il est préférable de les laisser passer. Ces vieux chiens sont promptement rejoints par leurs camarades plus jeunes. Ceux-ci jettent leur premier feu en cherchant à rattraper. Ils sont plus sages quand ils parviennent à se placer eux-mêmes à la tête. Un peu plus loin, un valet de chiens attend les rapprocheurs sur la voie. Il les prend et les met au couple pour ne pas les fatiguer inutilement. Tandis que la meute arrive, les veneurs examinent le volcelest du cerf. Il va maintenant fuyant ou, si on veut, au galop. Cela ne ressemble plus à l'animal dont on revoyait allant d'assurance ou au pas. On grave dans sa tête toutes les particularités que l'on peut remarquer. Ce sera un secours précieux dans la journée, s'il y a de l'embrouille et du change. A la chasse du cerf, le pied est la boussole qui doit guider le veneur depuis l'attaque jusqu'à l'hallali. C'est toujours pour les étrangers un sujet d'étonnement et d'admiration de voir sauter l'animal dont on a pu leur indiquer le sexe et l'âge, dont le valet de limier a pu, en quelque sorte, fournir un signalement complet sans l'avoir vu lui-même. Cet art est essentiellement et exclusivement français; soyons-en fiers, cultivons-le, encourageons-le!

Certains veneurs, dont les chiens sont très soumis, peut-être pas très chasseurs, en tout cas, très sous le fouet, ont une manière de découpler qui offre un joli spectacle. Les hardes sont attachées sur le contre de la sortie du cerf sur la route. Le maître, à pied, se place sur le bord opposé, tenant son fouet haut et faisant face aux chiens. A mesure qu'on les découple, il les maintient, devant lui, sur la ligne, impatients de passer. Le dernier libre, il abaisse son fouet et se découvre en disant « à la voie mes beaux ». Ils sautent alors à sa droite et à sa gauche et empaument la voie. Au point de vue pratique, cela entraîne une petite perte de temps qui donne un peu d'avance au cerf. En revanche, les chiens partent peut-être plus ensemble. Il n'y a pas lieu de peser ici le pour et le contre! Il est certain que la chose, bien réussie, est fort agréable à voir.

J'ai envisagé le cas le plus facile : celui d'une attaque sur un cerf seul. Quand il y a plusieurs animaux, plusieurs cerfs surtout, les rapprocheurs se divisent souvent. S'il en est ainsi, il est préférable d'arrêter. Pendant que deux chiens déhardent une troisième tête, un autre sépare peut-être un dix cors à l'extrémité opposée de l'enceinte. Tout étant repris, on pourra choisir ce que l'on veut chasser. Mais si les rapprocheurs sortent sur une même voie, il vaut mieux prendre son parti et chasser ce cerf quel qu'il soit. Vous laisserez parfois un dix-cors derrière vous. Vous avez chance de le retrouver. Les chiens ne peuvent comprendre pourquoi on les rompt sur un animal qu'ils chassent pour les ramener en arrière et leur en faire attaquer un autre. Ce serait risquer de les dégoûter. Ils ne distinguent pas un daguet d'un dix-cors et ne comptent pas les andouillers du cerf qui est devant eux.

Les ruses les plus ordinaires. — Les hommes à pied sont arrivés avec la meute. On pénètre de quelques pas dans le bois dans le sens où va l'animal. L'extrémité de chaque harde est attachée à un baliveau. On commence à donner.

Il est un système, dit « découplé à la chaîne », dont on se sert dans des équipages où le personnel est peu nombreux. Comme il est rarement employé, je ne ferai que l'indiquer en passant. Les chiens sont amenés non hardés. Deux hommes, l'un devant, l'autre derrière, suffisent à les contenir. A deux arbres

assez distants l'un de l'autre, on attache les deux extrémités d'une chaîne. Des cordes ou contre-hardes y sont fixées. Leur nombre doit être égal à celui des couples. Dans chacun de ceux-ci, on passe une contre-harde. Dès qu'ils sont par ce moyen tous reliés à la chaîne, placée elle-même en travers sur la voie, on commence à donner par les deux bouts. C'est long à préparer; cela exige un matériel lourd, encombrant, difficile à transporter. Des hardes à six ou à huit sont beaucoup plus maniables et d'un usage infiniment plus commode.

En découplant, il y a un certain ordre à observer. Les chiens les plus sages seront donnés les premiers. Autrement les fous partiront sans mettre le nez par terre, croisant la voie sans la prendre; puis, ne trouvant rien feront un grand cercle pour la chercher. En effectuant ce retour, ils rencontreront fatalement le contre et y partiront tous comme des furieux. Si cet accident se produit, le piqueux saute au bois en appelant. Les hommes restés sur la ligne empêchent de passer et repoussent à lui. Ce moment est, avec celui de l'hallali, le plus gai de la journée. La meute est dans toute son ardeur, chasse avec entrain et mène grand bruit. Les bien-allés se succèdent sans interruption. Le son de la trompe, se mêlant à la voix des chiens sous la voûte sonore des hautes futaies, donne illusion de quelque concert infernal et superbe.

On peut alors quitter le poste qu'on gardait et suivre à sa guise. Beaucoup en profitent pour se mettre à la remorque d'un veneur, connu par son habileté à ne pas perdre de vue la queue des chiens. Cette réputation est, à leurs yeux, une raison suffisante pour faire faire au malheureux son purgatoire sur terre. Il entendra sans cesse dans son dos le galop des chevaux et le bruit des conversations. S'il veut s'arrêter pour écouter, il risque de se faire renverser et piétiner. Ce sera pour lui une prétention folle; il devra y renoncer devant l'impossibilité manifeste.

Au début, tout le monde part aux rapides allures et pique vigoureusement. Le bon veneur reste calme, son intervention n'est pas nécessaire pour l'instant. Il le sait, et ménage son cheval et lui-même pour les fatigues futures. Il lui suffit de se tenir près sans serrer la chasse. Plus tard, bien des gens se ralentiront, les chiens seront un peu essoufflés, les difficultés surgiront. Ce sera le moment de se montrer, de jeter dans la balance l'appoint de son expérience et de sa vigueur qu'il aura su conserver.

Pendant le courre, chacun (veneur ou piqueux s'entend) a une place déterminée où il doit se maintenir. Le piqueux est à la tête pour observer ce qui se passe, et toujours à portée pour parer aux embarras à mesure qu'ils se produisent. Quand on a un ou deux amis connaissant leur affaire, bien montés et chassant toujours avec l'équipage, il est très avantageux qu'ils se tiennent là aussi. On n'est pas trop de deux ou trois. — Dans un hourvari la chasse peut échapper un instant à un homme. Un mauvais passage peut faire prendre un peu de retard. Étant plusieurs ne se suivant pas, il y en aura toujours au moins un à la tête. Le maître et les valets de chiens sont à la queue ou un peu derrière, celui-là pour avoir une vue d'ensemble, ceux-ci pour surveiller la queue et arrêter, s'il y a lieu, sur une mauvaise chasse qui se forme. — Les invités n'ont pas de place attitrée, ils sont où ils veulent et où ils peuvent. La première heure est ordinairement facile et coulante. Il n'y a qu'à suivre de son mieux et à jouir de la voix des chiens. On les voit sauter les lignes avec diligence, tous si bien ameutés qu'on les croirait liés les uns aux autres par un fil mystérieux. Selon l'expression consacrée « on les couvrirait d'un drap ». — De temps en temps, le bruit cesse une seconde pour reprendre aussitôt plus fort, plus harmonieux. C'est un petit crochet ou un changement de direction. On a à peine senti une hésitation. — A de courts intervalles, les bien-allés jettent

leur note éclatante sur le bruit de la meute, que l'on entend à travers la forêt, sourd et continu comme un grondement lointain.

Le cerf aime la musique. Il semble d'abord prendre plaisir à celle-ci. A tous moments il s'arrête, dresse la tête et écoute. Au bout de quelque temps il se demande si tout ce mouvement est bien fait pour son agrément. Ne nourrit-on pas quelque noir dessein à son endroit? Dans le doute, il estime prudent de mettre une distance entre lui et ces gens si bruyants. Il fuit à une allure vive. C'est la partie rapide et coulante de la chasse, que nous venons de voir plus haut. — A la longue, il se lasse de la course. Le bruit qui le suit sans cesse

Cerf à l'eau.

Phot. de M. Roger Laurent.

devient inquiétant. Il est téméraire de ne se fier qu'à sa vitesse. Il essaye quelques ruses pour se débarrasser de cette escorte importune. — Le veneur s'aperçoit facilement que le cerf cesse de percer. Le train, si sévère tout à l'heure, s'est soudain ralenti. Les balancés deviennent plus fréquents et plus longs. Mais on arrive à l'endroit où est placée « la vieille meute ». Ce relais, plus sage et plus expérimenté, se trouve à propos. Il débrouillera les premières petites ruses et maintiendra l'allure. Les autres viendront successivement apporter leur secours au fur et à mesure des besoins.

Le valet qui tient « la vieille meute » a vu sauter le cerf. Il s'avance à l'endroit, laisse passer tous les chiens et découple après les derniers. C'est ainsi qu'il faut agir. Autrement, le relais étant frais serait tout de suite devant. Il pourrait s'emporter sur du change avant d'avoir pris connaissance de la voie. Tout à coup, un silence complet, plus rien. — On vient de taper dans une harde. Laissons faire. Bientôt deux ou trois voix se font entendre, puis quatre ou cinq. Ce sont des chiens de confiance, appuyons-les. Le cerf n'a fait que traverser cette harde, il continue seul. Le gros de la meute a eu de la peine à se sortir de là, a hésité un instant dans les animaux. Les plus adroits sont déjà

partis et forment une tête. — Le piqueux se presse pour les devancer. A la première occasion, il se porte à la voie, tourne son cheval vers cette tête qui arrive, l'arrête et attend. Quand toute la meute a rejoint, il se découvre et livre la voie. La menée reprend, plus vive, plus entraînante. Au cerf, la règle est toujours d'arrêter la tête pour attendre la queue. Dans certains cas pourtant, il faut faire le contraire et porter la queue à la tête. Cela est rare et il convient d'être aussi classique que possible.

Les ruses se succèdent maintenant, de plus en plus fréquentes et toujours variées. C'est le change à parer. Des doubles voies, plus ou moins longues, à débrouiller. Un défaut, dans un ruisseau, à relever. — Les cerfs aiment à battre l'eau. Quand ils trouvent une rivière, ils la suivent, longtemps parfois, dans un sens ou dans l'autre. L'eau qui coule emporte le sentiment qu'ils laissent. Il faut manœuvrer pour trouver la sortie. Est-elle en amont ou en aval de l'entrée ? Les ruses se compliquent. Jusqu'alors on n'avait que des balancés ; maintenant ce sont de petits défauts. Mais les bons relais sont donnés, avec eux on sort des difficultés. Le veneur se met à l'ouvrage. Il serre de près, observe ce qui se passe. Il est là pour parer à temps à ce qui pourra se produire. Il est manifeste que le cerf est sur ses fins. Sauf accident, l'hallali ne peut tarder à survenir. Ce n'est pas toujours aisé d'arriver ainsi près du but. Bien des incidents se produisent dans le courant d'une chasse. Il est des circonstances où les hommes les plus experts épuisent en vain toutes les ressources de leur intelligence et d'une longue pratique.

TROIS CHOSES SURTOUT FONT MANQUER : LE CHANGE, L'EAU, LES FORLONGÉS

Le change. — Comment s'en apercevoir ? Oh, c'est parfois difficile !

1° En voyant l'animal *par corps*. Si on a pris soin au lancé de le bien considérer on pourra peut-être le reconnaître dans la journée. Encore faut-il se trouver dans des circonstances identiques. Passant sur une hauteur, il s'avantagera beaucoup. Dans une déclivité de terrain, ce sera le contraire. Les bois sont très ouverts, de face ils font de l'effet. Mais ils ne sont pas hauts ; de profil ce n'est plus rien. Sont-ils hauts et serrés ? c'est l'impression inverse. Au début le cerf semblait gros de corsage et blond. Maintenant, il est mouillé, le poil est collé ; il paraît noir et élancé. Puis la chasse arrive sur vous, vous observez et voyez un animal qui est sûrement de change. N'allez surtout pas arrêter pour cela si les bons chiens en veulent ! Qui vous dit que l'animal de meute n'est pas passé devant ? Celui que vous voyez saute peut-être d'effroi dans la même coulée. Que de sottises n'accomplit-on pas ainsi ! Aussi, si on vient vous dire : mais nous chassons un dix-cors et il y a un daguet devant les chiens ! Ne répondez pas, écoutez. Si vous entendez des voix qui vous inspirent confiance, laissez faire et sonnez bien-allé. Le plus souvent, une ou deux enceintes après, le dix-cors sera de nouveau à la place du daguet. La vue par corps est un moyen, mais c'est le plus mauvais, le plus dangereux de tous.

2° *Par le pied.* — Ceci est meilleur. Un bon connaisseur distingue bien le volcelest qu'il a déjà examiné et étudié. Dans le pied ou la jambe, il a peut-être remarqué une particularité. Il y a peut-être une connaissance. Alors, les présomptions sont si fortes qu'elles équivalent presque à une certitude. — Il n'en est pas toujours ainsi. Certains volcelests sont d'une banalité désespérante.

Alors, une réserve extrême s'impose. Rien ne dit que dans une forêt il n'y a pas plusieurs cerfs de même taille, de même âge, marquant d'une façon identique. — De plus, le pied que l'on voit est-il bien celui de l'animal chassé ? N'y en a-t-il pas un autre à côté ? Enfin, le revoir n'est pas bon partout, et si on passe tout son temps à quatre pattes pour juger, on n'avance pas.

3° *En observant les chiens.* — Voilà la bonne, la vraie manière. Si tout à coup ils mollissent et chassent avec crainte, approchez-vous et redoublez d'attention. Les bons donnent-ils néanmoins ? Ne craignez rien, appuyez. Le cerf est accompagné et fuit avec la harde. Mais si, s'étant assurés aux branches, ils mettent bas complètement et refusent la voie, si les jeunes seuls continuent, méfiez-vous, ce doit être un change. — Ils ont une manière très expressive de manifester le dégoût qu'ils éprouvent pour une voie nouvelle. Ils... s'arrêtent le long des cepées et indiquent ainsi leur mépris, tout en satisfaisant aux exigences de la nature. Les Chinois ont bien adopté un langage tout spécial pour exprimer leur satisfaction après un bon repas !

Lorsque le change est avéré, on envoie un homme arrêter les jeunes chiens qui percent. Avec les autres, on prend les devants et les derrières ; en un mot, on enveloppe. Ne trouve-t-on rien, c'est que le cerf s'est relaissé dans l'enceinte, tandis que la harde en sortait. On foule alors le lieu du défaut et on a ordinairement un relancé pour résultat. Pour tout cela, il faut bien connaître ses auxiliaires, leur voix, leur caractère, leurs dispositions ; « ce qui, comme le dit fort justement le marquis de Cherville, ne s'apprend pas au Café de Paris ou à la Maison d'Or, mais en allant souvent au chenil et en assistant aussi à l'ébat des chiens, et de plus, par l'expérience de la chasse et une grande pratique ».

Le plus gros écueil est une prudence exagérée qui va jusqu'à la froideur, et fait que tout met bas sur un accompagné, laissant aller le cerf dans la harde. Les anglais et certains bâtards sont enclins à cet excès de sagesse qui devient un défaut. Le sachant, avant de prendre ses retours, on appuie un peu sur la harde. Quand l'animal est dedans, c'est bien le diable si personne n'en veut. Sur cerf, dans une meute même mauvaise, il y a toujours quelques sujets qui sont de change. Il suffit de les connaître et de savoir les comprendre. Avec de bons chiens, le change n'est rien ; tous ou presque tous le gardent. On passe à travers, pour ainsi dire, sans s'en douter.

L'eau. — On se trouve à une rivière et on tombe à bout de voie ; que faire ? D'abord s'assurer que l'animal a suivi l'eau. Il a pu traverser pour continuer de l'autre côté. Ou venir simplement jusque-là et reculer ensuite. Ce serait une double voie ordinaire. En travaillant un peu le contre, les chiens s'en apercevraient. Ces deux hypothèses envisagées, il est certain que le cerf s'est mis à l'eau. Dans quel sens ? Monte-t-il ? descend-il ? Il faut le savoir pourtant. On examine l'entrée : la voie longe peut-être un peu le bord avant de se perdre dans le courant. Il y a souvent le long des ruisseaux de la vase et des joncs ; on verra une sorte de traînée. On en pourra tirer un renseignement sur la direction prise.

Deux veneurs, ayant chacun des chiens avec eux, se placent sur l'une et l'autre rive, et suivent le cours d'eau dans le sens qu'ils supposent le bon. Les chiens tâtent les branches et les herbes qui retombent des berges. Le cerf a dû en toucher avec sa tête ou son corps. A-t-on connaissance de son passage, ne fût-ce qu'une fois, on est sauvé. On a la direction. Il n'y a plus qu'à longer indéfiniment ; on trouvera quelque part la sortie.

En faisant un cours d'eau, il est bon de porter attention aux ponts.

Les animaux y arrivant sortent ordinairement pour les contourner. Ceci est très avantageux pour se renseigner, dans des rivières larges et propres, sans herbes ni joncs. Mais, d'autres fois, ils entrent dessous et s'y relaissent. Les chiens peuvent parfaitement passer à côté sans les éventer. Et le cerf reste en arrière, tandis que l'on s'obstine à chercher en avant une sortie qui n'existe pas. Si on se trouve à un étang, ce n'est qu'un jeu. On en fait le tour. Pour aller plus vite on le fait à deux; partant d'un même point, en sens inverse, pour se rejoindre en face sur le bord opposé.

Hallali à l'étang des Hagues (Seine-et-Oise.)
Phot. de Mme la duchesse d'Uzès.

Les forlongés. — Ils se produisent de diverses façons. Un long défaut peut donner une grande avance. Par un temps défavorable, on parchasse lentement, péniblement; on perd constamment du terrain. Un cours d'eau débordé se présente, il faut chercher un pont ou un bac pour passer. Il n'y en a pas à proximité, on est contraint de faire un grand détour. Cela demande beaucoup de temps. Ce sont autant de causes de forlongés. C'est là qu'il faut déployer toute son énergie morale et physique. Pas de découragement surtout! Plus les chiens mollissent et hésitent sur cette voie froide, plus il faut les aider, les soutenir, les pousser. Soyez au milieu d'eux, appuyez-les, payez de votre personne. Le succès est à ce prix. Certains veneurs ont, dans ces circonstances critiques, une manière de parler aux chiens si persuasive, si enlevante, qu'ils parviendraient, je crois, en vérité, à faire chasser une meute de caniches ou de cochons d'Inde.

Si, malgré tout, les chiens finissent par mettre bas et laissent aller, ne vous désespérez pas encore. Rien n'est perdu. Prenez lestement de très grands devants. Enveloppez dans le sens de la refuite probable. La connaissance du pays et des habitudes des animaux aide beaucoup à se diriger. Il est vraisemblable que vous retrouverez votre voie quelque part. Il ne s'agit que de relancer; après le cerf est à vous. La grosse question dans tous les cas difficiles est de prendre promptement une décision. Une mauvaise même vaut mieux que rien. Point de longues discussions sur la manœuvre à faire. Il sera temps de

Cerf à l'eau dans la rivière de Saint-Amand (Seine-et-Oise). Phot. de Mme la duchesse d'Uzès.

s'inquiéter de cela le soir, au coin du feu. On tâchera même alors d'en tirer quelque enseignement profitable pour l'avenir. Mais sur le terrain, avant tout, il faut agir. A la chasse comme à la guerre, peu de paroles, beaucoup d'actes.

L'hallali. — La lutte touche à sa fin, le dénouement est proche. Le cerf noir, mouillé, haletant, saute les lignes lourdement. Il va la tête basse et fait le gros dos, ce que l'on appelle « porter la hotte ». Le voit-on arrêté, sa queue droite et détachée du corps est agitée d'un petit tremblement perpétuel. C'est un signe certain de détresse. On remarque souvent le même indice chez les che-

Hallali courant.

Phot. de Mme la duchesse d'Uzès.

vaux après un galop un peu trop sévère. Les chiens sont à quelques pas de lui, il ne semble plus les entendre. Il se couche à tous moments et ne repart qu'à la dernière extrémité. Ses forces épuisées le trahissent, ses jambes raidies par la fatigue refusent de le porter. Il faut qu'il se rende. Il a employé toutes ses ruses, utilisé toutes les ressources de son instinct. Chaque fois on en a triomphé suivant les règles prescrites. Il est dûment et loyalement forcé. Se sentant perdu, il va reprendre toute sa fierté, se redresser, pour mourir la tête haute, comme il convient à l'animal noble entre tous. Il semble dire : la lutte a été belle et correcte, je suis vaincu, mais pas humilié.

Si l'hallali a lieu sur terre, le cerf se retourne tout à coup face à l'ennemi, se campe majestueusement sur ses quatre pattes et attend les chiens dans une immobilité dédaigneuse. Ceux-ci se rangent en cercle autour de lui, intimidés d'abord par cette attitude hautaine. Pour lui, si son flanc agité ne continuait à battre, on croirait voir une statue. Il ne fait pas un mouvement. Les assaillants s'enhardissent pourtant, ils le pressent de plus près. Un, plus audacieux, vient de le mordre au flanc ou au jarret. Le cerf bondit sous cette insulte. Tête basse, il fond sur la meute hurlante, s'ouvre un passage, puis, après

quelques foulées de galop, s'arrête à nouveau et reprend son immobilité première. Il s'irrite peu à peu contre ses ennemis, qui maintenant ne lui laissent plus un instant de repos. On l'entend casser la noisette, bruit que produisent ses dents frottées avec rage les unes contre les autres. C'est une preuve de colère. Il lui faut se défendre de tous côtés contre ses adversaires de plus en plus acharnés. Il distribue à droite et à gauche ruades et coups de pieds. C'est l'effort suprême. Les chiens vont le porter bas, ou un coup de dague mettra fin à ce combat.

Il y a deux manières de servir. L'une se nomme accouer (*ad, cauda*) ; on

Hallali à l'étang de Hollande (Seine-et-Oise).
Phot. de Mme la duchesse d'Uzès.

s'approche par derrière, par la queue. Le veneur arrivé près de l'animal, un peu de côté, d'un coup de tranchant coupe le jarret au-dessus de l'articulation. Le cerf tombe. Il est couvert aussitôt. Un coup de couteau au cœur l'empêche de souffrir. L'autre, qui est plus usitée maintenant, consiste à aborder de front et à planter la dague au défaut de l'épaule. Il faut en avoir l'habitude pour agir ainsi. Le cerf peut fort bien charger ; un accident est vite arrivé. Il est sage de s'assurer de la présence d'un arbre, qui, en cas de besoin, pourra servir à se protéger. Des précautions sont utiles. Les andouillers font des blessures souvent très pénétrantes et toujours mauvaises.

Avec une meute bien mordante, l'intervention du couteau est souvent superflue. L'animal est porté bas et instantanément étranglé. Il est dangereux de laisser les abois se prolonger trop longtemps. Le cerf le plus doux, quand il s'arrête essoufflé, devient quelquefois méchant s'il a repris haleine. On a ainsi des accidents par sa propre faute. La vénerie n'est pas une boucherie. Des chiens ou un cheval éventrés n'ajoutent rien à la beauté du spectacle. Certains jours, pourtant, on veut attendre l'arrivée de quelque personnage, ou des dames qui suivent en voiture. Il faut alors beaucoup de prudence pour n'avoir pas à

regretter son amabilité. La mort inutile d'un bon chien attriste toute une soirée de chasse (1).

Le moment des abois est le plus émouvant de la journée. Le cerf est beau au milieu des chiens qu'il dépasse par sa haute taille. Tous les chasseurs sont là à pied, s'approchant pour mieux voir. La voix de la meute est devenue plus grave et forte ; on sent qu'elle donne le dernier assaut. Et dominant ce bruit, la fanfare de l'hallali sur pied, avec ses notes élevées, semble le cri de triomphe de quelque être surnaturel et sauvage. Les gens les plus froids n'entendent pas sans émotion ce rude concert.

Les hallalis ont lieu assez fréquemment dans les endroits les plus impro-

Hallali sur le toit d'une chaumière.
Phot. de Mme la duchesse d'Uzes.

bables. Dans des villages, dans des villes, même dans des maisons. Les cerfs paraissent ainsi préférer, par fierté, se rendre à l'homme lui-même plutôt qu'aux chiens. Un fut pris dans une cave ; il était entré par un soupirail. Je laisse à penser quel désordre régnait parmi les bouteilles. Un autre avait pénétré dans une maison, au milieu d'une ville. Il avait fini par se réfugier dans une chambre à coucher. On le dagua contre le lit. Il regrettait, sans doute, de n'avoir pu aussi atteindre la cave pour avoir des bouteilles à sa disposition. Il se vengea en mettant en mille morceaux le seul pot qui fût à sa portée... il n'était pas de vin, je puis le certifier. Un autre encore tenait les abois sur des falaises qui surplombent la Seine. Au moment du passage d'un petit vapeur, il se lance dans le vide, et vient s'aplatir sur le pont du navire, aux pieds du capitaine ahuri. Ce fut une joie pour tout l'équipage ; celui du navire, bien entendu.

(1). Voyez le chapitre « Maladies des chiens », par M. Mégnin père, membre de l'Académie de médecine, page 83.

Hallali à la Villeneuve par temps de neige. Phot. de Mme la duchesse d'Uzès.

Au lieu de se risquer à une lutte sur terre, le cerf se jette quelquefois dans un étang ou dans une rivière. Il espère être là en sûreté et pouvoir prendre du repos. Le désir de se rafraîchir est aussi pour une grosse part dans sa détermination. Il entre progressivement, s'arrête avant de perdre pied, tourne sa tête d'un mouvement lent, et regarde si on sera assez hardi pour le suivre. Il constate bientôt que là, comme sous bois, il est en danger. Alors il avance plus loin et prend la pleine eau. Les chiens se mettent à la nage et parviennent souvent à le rejoindre et à le noyer. Ordinairement on les rappelle et on les maintient sur les bords. Un bain froid prolongé en hiver, après une course vive, peut amener des fluxions de poitrine. Le bat-l'eau offre, généralement, un spectacle moins grandiose et moins émotionnant que des abois sur terre. Pourtant, quand le site est pittoresque, le cerf nageant avec les chiens à sa suite, les veneurs échelonnés sur les rives, tout cet ensemble forme un tableau fort agréable à l'œil.

Phot. de M. Roger Laurent.

Se trouvant à un étang ou à une rivière avec un animal trop avancé pour en pouvoir sortir, on s'inquiète sans tarder d'avoir un bateau. Si c'est impossible, un cuvier y supplée. Il faut avoir beaucoup pratiqué cette navigation particulière pour s'en tirer à son honneur. Au moindre faux mouvement, le cuvier se met à tourner sur place comme un toton. Quand un novice est dedans, chaque fois qu'il veut donner l'impulsion en avant, il recommence à tourner. C'est un sujet de joie pour les spectateurs.

Suave, mari magno, turbentibus æquora ventis,
E terra magnum alterius spectare laborem.

LUCRÈCE (*De natura rerum*).

Il est préférable d'envoyer chercher un bateau, même loin; on a encore plus vite fait. S'il est petit on va seul, s'il est grand on se met deux. L'un se tient à l'avant avec un couteau, l'autre manœuvre les rames ou la perche. Un cerf nage fort bien. Pas très forcé, il est difficile à rejoindre. Au moment où on croit le tenir, il fait un brusque crochet. La vitesse acquise empêche de tourner assez vite. Quand on arrive enfin à toucher l'animal, celui qui est à l'avant saisit la queue de la main gauche et la serre fortement. On se fait ainsi remorquer. On a tout le temps de prendre son couteau et de daguer vers le défaut de l'épaule ou dans les côtes. La chose faite, à l'aide des bois, on maintient la tête sous l'eau pour abréger l'agonie. Le cerf mort, on le fixe avec un couple ou une corde à l'arrière du bateau et on le traîne jusqu'au bord. Des hommes le tirent sur la berge et le portent où on veut faire la curée.

Au moment de daguer, on demande parfois aux gens présents si quelqu'un d'eux désire le faire. Certaines personnes y trouvent un grand plaisir. S'il se présente un amateur, on lui prête un couteau et il va opérer. Les

veneurs de profession sont généralement peu curieux de cet honneur. Ils n'y vont qu'en cas de nécessité. Dans quelques équipages où on porte une carabine, l'habitude s'est établie d'en faire usage pour abréger le bat-l'eau. Le maître, ou tout autre, s'approche et loge une balle le plus adroitement possible. Tout le monde doit bien se ranger pour éviter les accidents. Un ricochet peut se produire sur une surface plane comme le miroir d'un étang.

La curée. — Le cerf bas, on le laisse bien fouler aux chiens. Puis on les emmène, pour éviter les batailles qu'engendre la jalousie. Ils sont placés au soleil et à l'abri du vent. S'il fait froid, on les promène. Deux hommes les gardent et les maintiennent en meute. On fait l'appel pour voir ceux qui manquent. A cet effet, le maître ou le piqueux a toujours sur lui une liste suivant l'ordre des relais. Un homme annonce les noms, un autre regarde et répond : présent ou absent. Les absents sont marqués d'une croix au crayon. On s'informe de l'endroit où on les a vus pour la dernière fois. Si ce n'est pas très loin, un homme y va à cheval. Il sonne pour les faire revenir et les amène derrière lui. Les chevaux, tenus en main par des bûcherons ou des gens du pays, sont promenés pour éviter des refroidissements. Les connaisseurs se réunissent autour du cerf, examinent le pied, la jambe, les meules, les pivots, les crochets. Par ces différentes connaissances, ils déterminent son âge. Comme je l'ai dit, le nombre des andouillers n'indique rien ou presque rien. De jeunes cerfs peuvent avoir la tête très chevillée, tandis qu'un dix-cors quelquefois ne portera que huit ou dix.

Phot. de M. Roger Laurent.

Il y a trois sortes de curées : la *grande curée chaude*, la *petite curée*, et la *curée froide*. Les deux premières se font sur place. Ce sont les meilleures pour les chiens. Ils ont plus de plaisir à manger encore chaud l'animal qu'ils viennent de prendre. La troisième se fait n'importe où, le soir ou le lendemain. Elle prête à une fort belle mise en scène, surtout lorsqu'elle est pratiquée la nuit, aux flambeaux. Nous y reviendrons tout à l'heure.

Pour la curée chaude, on cherche un endroit bien couvert d'herbe et, autant que possible, préservé contre la bise du nord. On fait enlever les feuilles mortes. Des hommes coupent quelques branches d'arbres et s'en servent pour balayer un espace d'une dizaine de mètres carrés. Les feuilles mortes sont mauvaises pour les chiens. Ils les avalent avec les débris de viande et en sont souvent incommodés. Une fontaine ou un ruisseau se trouvera à proximité. Les chiens y pourront boire et les hommes y laver leurs mains tachées de sang.

L'endroit préparé, on y dépose le cerf. On le place sur le dos, les bois couchés le long de l'encolure et plantés en terre. Cela se dit *empercher*. Les quatre membres sont maintenus écartés pendant qu'on dépouille. Le piqueux lève d'abord le pied droit de devant. Il fend la peau d'une façon circulaire un peu au-dessus du genou, sépare cette peau en deux lanières, dépouille la jambe

jusqu'à l'articulation du boulet, désarticule le pied et le prend dans sa main. Un homme tient l'extrémité des deux lanières de peau. On pratique une incision en long sans aller jusqu'au bout. On tresse ces deux lanières ainsi préparées en les passant alternativement l'une dans l'autre. Cette opération est beaucoup plus facile à faire qu'à décrire, il suffit de voir une seule fois. Le piqueux lève ensuite le pied gauche en procédant de la même façon. Il les accroche tous deux à la garde de son couteau. Puis il dépouille le corps, faisant des incisions qui partent des quatre membres pour rejoindre la hampe, fendue elle-même dans le sens de la longueur. Je n'entrerai pas dans le détail de ce travail : ce serait fastidieux et peu ragoûtant. C'est un véritable dépeçage, très simple à faire quand on sait s'y prendre. La nappe enlevée, on sépare les quatre membres, les filets, les filets mignons, le cimier, etc. Toute cette venaison est placée à l'écart et gardée par un homme. C'est une mesure de précaution fort utile à prendre. Sans cela on ne trouve plus rien quand on veut faire la distribution. Lorsqu'il ne reste plus que le coffre, on le recouvre de la nappe. La curée est servie.

Avant la curée.
Phot. de M. Roger Laurent.

Les préparatifs de la petite curée sont beaucoup moins longs. Le piqueux lève les deux pieds de devant de la manière indiquée plus haut. Puis il ouvre le ventre sans dépouiller l'animal, tire tous les dedans et va les laver. Il coupe ces intérieurs en petits morceaux et les replace dans le cerf. Chacun ainsi aura sa part. C'est dans l'animal même que les chiens viendront prendre la récompense qui leur est due. Au bout de peu de temps, on les fait se retirer pour éviter qu'ils n'entament les cuisses et les filets.

Curée chaude.
Phot. de M. Roger Laurent.

La curée froide se sert exactement comme la grande curée chaude. Quand on la fait la nuit dans la cour d'un château, sur une belle pelouse, ou sur la place d'une ville, le spectacle est vraiment très saisissant. Autour du cerf recouvert de la nappe, on allume de grands feux de paille ou de bourrées. Chaque veneur prend une torche de résine qu'il tient à la main.

Les curieux forment le cercle. La meute s'avance maintenue sous le fouet et encadrée par les torches. Les fanfares résonnent, les chiens leur répondent. Les trompes étincellent à la lueur des feux. Tout cet ensemble prend, à la lumière des torches, quelque chose de fantastique. C'est un peu du décor si on veut et non de la chasse, c'est vrai. Mais la vénerie demande et gagne à s'entourer d'un certain prestige. De temps en temps, une curée aux flambeaux est bonne à ce point de vue. Elle excite chez les spectateurs le désir de prendre part aux laisser-courre, chez les veneurs, un nouvel amour de leur art. Les uns

Curée froide à la Celle-les-Bordes (Seine-et-Oise).
Phot. de Mme la duchesse d'Uzès.

et les autres y puisent un certain respect pour cette science si belle. Beaucoup ne sont que trop enclins à se laisser aller, et finiraient volontiers, je le crains, par chasser en veston et en chapeau mou. Il ne faut pas de pose, mais un peu de décorum doit être conservé.

Pendant que les hommes préparent la curée, les veneurs causent des incidents de la journée. L'un a vu telle chose, l'autre telle autre. Les dames ont eu l'aimable pensée d'apporter à goûter. On sort les paniers des voitures, on les ouvre sur l'herbe. On parle de M. X ou de Mme Z. On dit un peu de mal du prochain. C'est le moment mondain de la journée.

Quant tout est prêt, le piqueux vient en avertir. On s'approche du cerf. Un valet de chiens se met à cheval dessus et agite les bois. La meute est amenée découplée. On la maintient, sous le fouet à quelques pas de la tête, où elle se range autour de la nappe. Le maître, seul ou avec quelques amis, se place en avant. Il entonne les fanfares. Les hommes, alignés sur les côtés, sonnent après lui. Il

y a d'abord une partie classique qui est la même, ou à peu de chose près, partout. Elle commence souvent par « la vue », puis se compose toujours de « l'hallali sur pieds », « l'hallali par terre », « la tête » de l'animal, la fanfare de l'équipage ou celle du maître, quelquefois les deux quand elles sont distinctes. Après, cela devient très variable ; il n'y a plus de règle fixe. C'est à la volonté des veneurs. On se conforme à des traditions particulières ou à la coutume locale.

Le pied (les honneurs).

A un signe convenu, le valet qui tient les bois tire la nappe rapidement, découvrant le coffre. Les chiens font curée. Il était d'usage autrefois d'accrocher à une fourche de bois certains morceaux du cerf parfaitement désignés et déterminés. Un homme la tenait en l'air et s'éloignait de 100 ou 200 mètres. Puis il appelait les chiens. On les forçait à quitter la curée pour aller à lui. Ceux-ci arrivés, il jetait au milieu d'eux les morceaux piqués au bout de la fourche. Cette petite cérémonie achevée, on ramenait les chiens à la curée. Cela s'appelait « le forhu ». Une fanfare spéciale portait le même nom. Le but était de rendre une meute souple et docile. On ne pratique plus le forhu maintenant. On y a complètement renoncé.

Pendant que les chiens tirent, on sonne les « honneurs ». Le piqueux va porter le pied droit à la personne désignée. Il le place sur sa cape, se servant de celle-ci comme d'un plateau, ou le présente de la main droite, tenant de la gauche sa cape abaissée le long de sa jambe. Là où l'on a l'habitude d'en donner deux, le second piqueux, ou le premier valet de chiens, offre de la même manière le gauche à une autre personne. Les « honneurs du pied » sont la plus grande politesse que l'on puisse faire. Celui qui en est l'objet va immédiatement remercier qui de droit par une phrase aimable.

Certaines convenances sont à observer à cet égard. On choisit ordinairement une dame ou quelque personnage d'importance que l'on veut flatter par cette marque de déférence. Mais si un maître d'équipage est étranger à la chasse, surtout s'il porte le gilet de sa tenue, les « honneurs » seront pour lui. Il est alors en quelque sorte à titre officiel, il prime tout le monde. Ils ne peuvent être faits deux fois à la même personne dans une saison de chasse. Jamais non plus à quelqu'un ayant, ne fût-ce qu'une fois, découplé des chiens à lui avec la meute. Il est considéré comme de la maison et passe en dernier. Le pied gauche ne se donne qu'à un jeune homme, rarement à une femme. Il y a des règles et une foule de petites nuances dont il faut tenir compte. Une faute « d'orthographe » est

tout de suite remarquée par les gens du métier. S'il y a plusieurs maîtres d'équipage présents, après les « honneurs », on sonne successivement leurs fanfares respectives.

La curée terminée, on emmène les chiens à l'écart pour les coupler. On clôture par « l'adieu des maîtres » ou « d'autres « adieux ». Tout est fini. Avant de quitter les lieux, le piqueux distribue la venaison entre les gardes et les hommes qui ont aidé à la chasse. La tête et la nappe sont mises dans une voiture. Ce sont des trophées que l'on conserve. L'équipage retraite. Les veneurs s'en vont satisfaits, ayant, comme dit le sieur de Ligneville, « pleinement joui en leur contentement de vénerie ».

LE CHEVREUIL

C'est un gentil et joli animal que le *chevreuil*, un des plus charmants habitants de nos bois et de nos forêts. Si sa petite taille ne lui donne pas la majestueuse prestance du cerf, il a du moins pour lui la souplesse et l'agilité. Il bondit avec une facilité et une grâce extrêmes. Son caractère est doux et pacifique. Il vit en famille avec la compagne qu'il s'est choisie et les faons, fruits de ses amours. Lorsque ceux-ci ont atteint l'âge d'un an environ, ils quittent leurs parents pour fonder de nouveaux ménages.

Un broquart.

Certains broquarts, les mauvais sujets sans doute, introduisent une doublure dans leur intérieur. Une seconde chevrette est admise à partager la vie commune. Ce sont les irréguliers, les bohèmes, qui agissent ainsi. Ils sont l'exception.

D'autres originaux vivent seuls, en vieux garçons. Sont-ce des désabusés de l'existence ou des philosophes? Je ne sais. Ils sont ordinairement très voyageurs; on les nomme « pèlerins ». Leur rôle

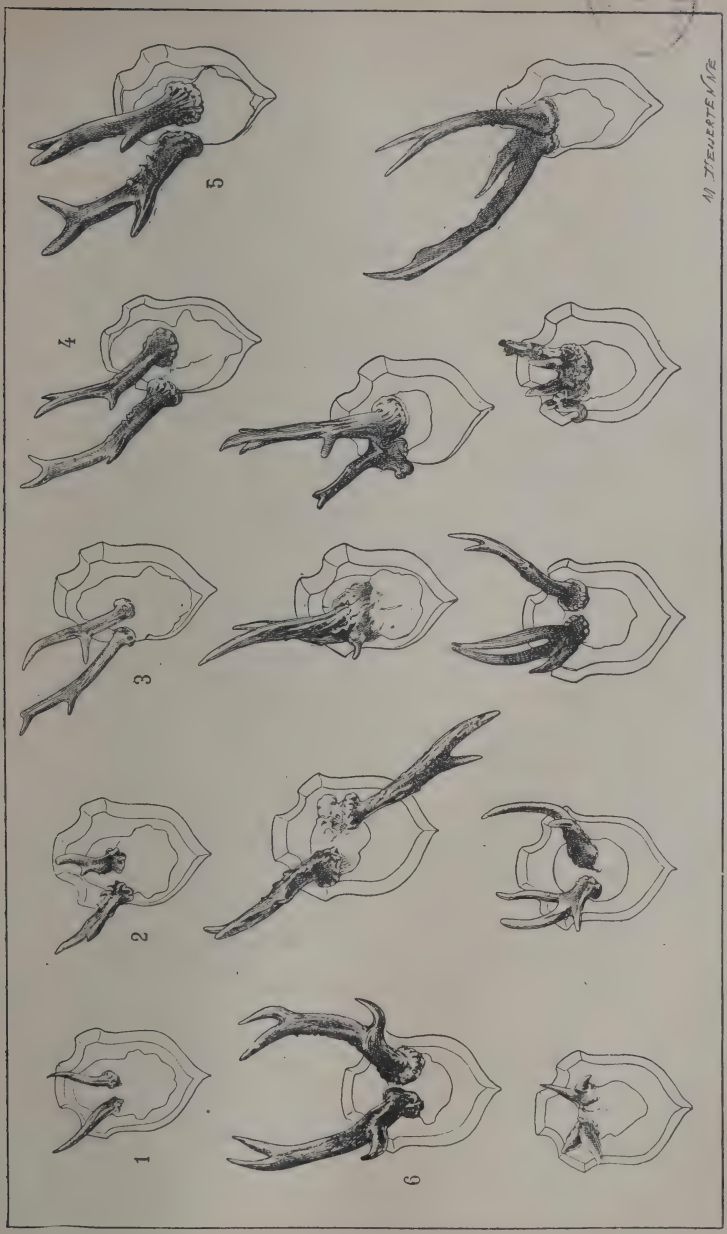
est assez important. Ils représentent l'espoir et la consolation passagère des chevrettes veuves ou délaissées.

Le chevreuil, jusqu'à six mois, porte le nom de *chevrillard*. A un an, il pousse deux petites dagues appelées *broches*. A partir de ce moment, le mâle est dit *broquart*. Il sera ainsi désigné après pendant toute sa vie. Chaque année les bois tombent et se renouvellent comme ceux du cerf, mais à une saison différente. Les broquarts jettent leur tête vers le mois de décembre. Le refait reste en velours jusqu'en mars. Ils commencent alors à toucher au bois pour se dépouiller. Ces animaux n'ont pas un andouiller de plus tous les ans, même s'ils suivent la progression réglementaire, ce qui est très rare. De troisième tête à dix-cors, ils ne porteront que six. D'ailleurs rien n'est plus capricieux et irrégulier que les productions de la nature chez eux. Aucune connaissance à tirer du nombre des andouillers. La manière de compter ceux-ci est la même que pour les cerfs.

Le tableau donné plus loin montre les têtes telles qu'elles doivent être pour former la série normale. Mais, je le répète, il est très rare que la réalité se trouve d'accord avec la théorie. Les seuls indices auxquels on puisse se fier pour déterminer l'âge par les bois sont : la grosseur et l'abaissement des meules, la profondeur des gouttières et l'importance des perlures. Chez un animal très vieux, les meules touchent le têt et sont si développées qu'elles se pénètrent l'une l'autre. Les têtes *bizardes* sont fréquentes, au point de devenir presque la règle.

Différentes manières dont on chasse le chevreuil. — Cette douce et charmante petite bête n'a pas su inspirer aux hommes la pitié. Loin de là! Cet animal n'a même pas toujours le privilège d'une mort glorieuse après une belle lutte. On le chasse de toutes les manières, à tir et à courre.

A *tir* il se chasse en battue, quelquefois au chien d'arrêt dans les jeunes ventes, souvent aussi aux chiens courants. Pour cela cinq ou six suffisent. Ils doivent être de préférence lents et très criants. Aucune qualité de change n'est exigée d'eux. On leur demande seulement d'avoir du fond, d'être très chasseurs et requérants. Il n'est nullement nécessaire, pour se monter, de chercher dans les races nobles. Ordinairement même, avec des chiens d'ordre, on n'obtient pour ce faire que des résultats médiocres. Ce n'est pas leur place. De petits briquets ou de bons bassets donnent toute la satisfaction que l'on est en droit d'espérer. Ces chiens doivent être lents. Le chevreuil, mené doucement, joue devant eux. Il tourne dans un petit espace et est plus facile à tirer. Poussé vigoureusement, il prendrait un parti. Les chasseurs étant à pied seraient promptement distancés. Ils ne reverraient probablement de la journée ni chevreuil ni chiens. Très criants. On pourra suivre de l'oreille la direction de l'animal et se placer aux bons passages sur la refuite probable. Pour chasser ainsi, on ne fait pas le bois. On va tout simplement fouler dans les cantons les plus fréquentés. On ne porte pas de trompe. Si on veut, on prend une petite corne pour appeler. Pas de tenue, ce serait ridicule. On s'habille à sa guise, dans le but d'être à l'aise pour la marche. Un garde ou un homme quelconque entre dans les bonnes enceintes avec les chiens découplés. Les tireurs se



Bois du chevreuil à divers âges.

1, Broquart daguet. — 2, Broquart à sa seconde tête. — 3, Broquart à sa troisième tête. — 4, Broquart à sa quatrième tête. — 5, Broquart dix-cors jeunement. 6, **Broquart dix-cors.** — Bois non numérotés : têtes bizardes.

(D'après les Tableaux de M. Roger Laurent. — Château de La Ferté-Vilame.)

postent en avant et attendent qu'un lancé ait lieu. Si l'animal n'est pas tué au passage, chacun suit la chasse et court s'embusquer de nouveau à l'endroit qu'il suppose le meilleur. Le chevreuil mort, on le laisse un peu voir aux chiens. Si on s'en tient là, on fait une sorte de petite curée avec les dedans. Si, au contraire, on veut recommencer, on ne leur en donne pas à manger. Le petit équipage est remis au bois dans l'espoir d'un nouveau lancé.

Le courre du chevreuil. — Le chevreuil est, avec le lièvre, de tous les animaux de vénerie celui dont la chasse est la plus fine, la plus délicate, la plus difficile. La voie est très légère, subit toutes les influences de la température, s'efface rapidement. L'animal est très rusé, a beaucoup de fond, bat constamment au change. L'examen du pied est impraticable en bien des cas, et, alors même qu'il est possible, donne des résultats souvent très douteux. On voit de combien de causes d'insuccès il faut triompher. Aussi cette chasse est-elle, toujours comme celle du lièvre, la clef de toutes les autres.

Un équipage possédant les qualités nécessaires et suffisantes pour prendre régulièrement des chevreuils peut sans crainte de témérité découpler sur tout autre animal. Une fois en curée, il réussira sûrement. Qui peut plus peut moins! Le courre de cette jolie bête était peu pratiqué autrefois. On le considéra toujours comme de très bonne et très pure vénerie, mais on s'y adonnait rarement. Les forêts d'alors, immenses et mal percées, étaient un gros obstacle. Il est important de pouvoir serrer de près. Puis, les chiens de l'époque n'avaient peut-être pas toutes les aptitudes particulières que l'on remarque dans certaines des races actuelles. Plusieurs d'entre elles ont été sélectionnées et, en quelque sorte, créées dans ce but. Quelles qu'en fussent les raisons, le fait est qu'on forçait peu le chevreuil. Mais, maintenant, le nombre des équipages uniquement dans cette voie est considérable. Cette chasse est à la portée de beaucoup plus de gens que celle du cerf. Elle n'exige pas un équipage aussi nombreux; un personnel plus restreint peut suffire; on ne se sert que rarement de relais. Le droit d'attaque n'est pas indispensable sur de vastes étendues. Enfin l'animal ne cause aucun dégât, partant point d'indemnités à payer.

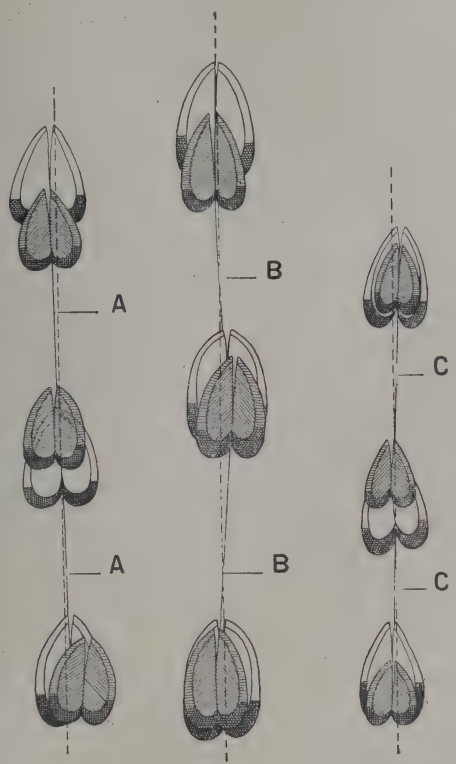
Travail du valet de limier. — Inutile de faire le bois la veille d'une chasse. Cela ne servirait à rien. Il est admis que l'on peut attaquer broquart ou chèvre. Je ne crois pas qu'il existe un équipage se piquant de ne jamais prendre de chevrette. Ces animaux vivant habituellement au moins deux ensemble, on ne peut savoir lequel les chiens choisiront. Dans ces conditions, aucun intérêt à rechercher d'avance un chevreuil déterminé. Le premier venu est le bon. D'ailleurs, il est presque impossible de les distinguer par le pied. Ils sont si légers que, sur beaucoup de terrains, le revoir est nul. Puis, en reverrait-on qu'on ne pourrait porter un jugement assuré. Les connaissances par le pied, les allures (1) sont les mêmes que pour le cerf. La théorie est identique. Seulement, les nuances sont si délicates à saisir, que dans bien des cas elles s'échappent à un œil même très exercé. Il est réel que de vieux veneurs, ne chassant que cela, très fins et très observateurs, arrivent à donner sûrement un broquart dix-cors ou une vieille chevrette. Encore faut-il un sol bien favorable. Entre jeunes animaux de même âge, il est certain qu'on ne peut discerner régulièrement le mâle d'avec la femelle. Par les figures données plus loin, on aura un aperçu théorique de la manière de juger un chevreuil par le pied. Mais, ainsi

(1). Voyez les tableaux d'Allures, pages suivantes.

que je l'ai dit, c'est le plus souvent à l'usage, reconnu impraticable sur le terrain.

Il suffit, une veille de chasse, de se promener à cheval ou à pied, sans chien, pour voir les cantons les plus habités. On s'en rend aisément compte par la fréquence des régalis et l'abondance des moquettes. Les chevreuils sont très sédentaires. Ils vivent cantonnés dans trois ou quatre enceintes et font peu de chemin. On concentre les quêtes dans les parages où on a reconnu des fréquentations. On est presque assuré ainsi d'avoir, le jour de la chasse, des animaux au rapport.

Les quêtes se donnent très petites. Les chevreuils sortent rarement aux plaines, font leurs nuits sous eux, ou dans quelque jeune vente. Il faut pouvoir découper avec soin et très en détail tous les dedans des demeures. Il n'est pas de travail plus simple pour un valet de limier. C'est l'enfance de l'art. Les chiens ont une grande ardeur sur cette voie. Ils surallent rarement et s'en rabattent volontiers. Puis, l'animal tenant peu de pays est aisé à rembucher, dès qu'on le rencontre de bon temps. Point d'embarras pour juger. Le valet de limier n'est obligé d'indiquer dans son rapport ni le sexe, ni l'âge. Il vaut mieux le faire pourtant quand on a pu s'en rendre compte.



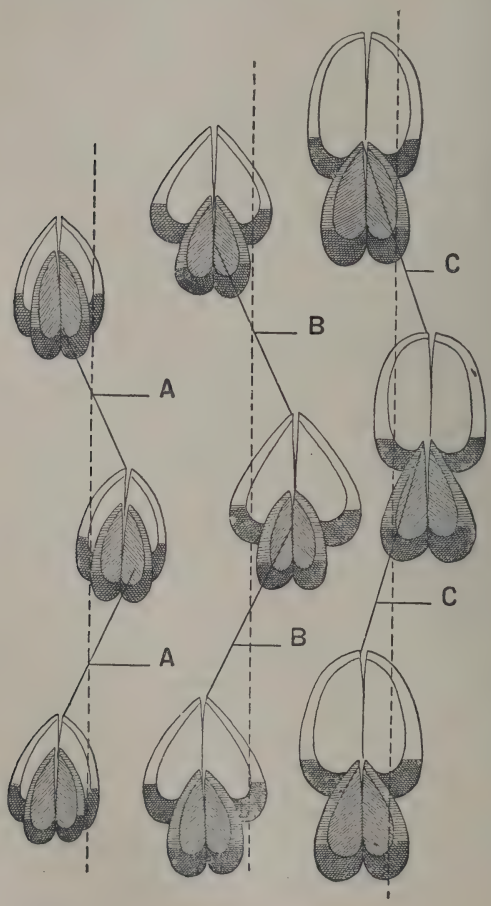
Allures du chevreuil.

A, Jeune chevrette; allures droites et non réglées.
B, Vieille chevrette; allures droites et non réglées.
C, Chevrillard; allures hésitantes et irrégulières.

Les chevreuils se tenant ordinairement en ménage, quand on en trouve deux on a toutes chances pour avoir chevrette et broquart. Il est un moyen assez facile de s'en assurer. Ayant connaissance d'une voie, on fait suite au droit ou au contre. On observe attentivement s'il y a des régalis de temps sur cette voie. Dans l'affirmative, la présence d'un broquart est certaine.

Au lieu de rembucher suivant les règles de l'art, il est un procédé très rapide qui donne d'excellents résultats. On peut l'employer sans crainte quand il y a plusieurs animaux. Il est nécessaire seulement d'avoir un limier parfaitement secret. Quand celui-ci se rabat, on fait suite au droit, marchant sans bruit, autant que possible. Dès qu'on entend bondir devant soi, on s'arrête net. On prend le chien dans ses bras pour l'empêcher de siffler, ceci est le plus important, et on attend quatre ou cinq minutes. Les chevreuils font quelques

sauts, puis curieux de leur nature, s'arrêtent pour reconnaître la cause de leur frayeur. N'entendant plus rien, ils se rassurent et restent où ils sont. Souvent même ils reviennent, un peu plus tard, se mettre à la reposée où ils étaient primitivement. Les quatre ou cinq minutes écoulées, on se retire, toujours sans bruit. On brise partout haut et bas jusqu'au premier chemin. Cela permettra de se retrouver sous bois quand on viendra attaquer. Si on est inquiet sur le résultat de la manœuvre, un quart d'heure ou une demi-heure après, on ferme l'enceinte. C'est toujours une mesure de prudence. Mais si tout s'est bien passé, il est presque inutile de le faire, on peut s'en dispenser. A l'aide de ce petit moyen, il est aisé de donner, sans peine, des brisées pour ainsi dire à bout de trait. Il ne faudrait pas toutefois s'amuser à ce jeu en travaillant un broquart seul. Si c'était par hasard un pèlerin, une fois sur pied, il ne se remettrait plus. Cet animal voyageur continuerait à marcher. On ne l'attaquerait pas, ou seulement après un long rapproché. Ce serait dommage de manquer à laisser courre : ce sont ceux qui prennent les plus beaux partis. Le bois terminé, les valets de limier rentrent au rendez-vous, déjeunent et se mettent en tenue. En ce qui concerne le rapport et la discrétion à garder, ils observent les règles indiquées pour le courre du cerf. Ce sont toujours les mêmes, quel que soit l'animal que l'on chasse.

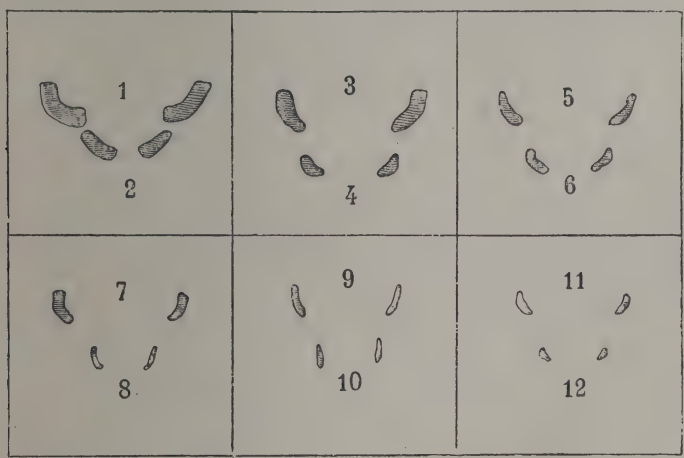


Allures du chevreuil (*suite*).

A, Broquart à sa seconde tête ; allures croisées, courtes et réglées.
B, Broquart à sa quatrième tête ; allures croisées moyennes et réglées.
C, Broquart dix-cors ; allures croisées, longues et réglées.

L'attaque. — Le rapport entendu, la brisée choisie, on se rend à l'enceinte

avec tous les chiens. Les relais de « vieille meute », « seconde » et « six chiens », ne s'emploient pas. Il y a deux raisons pour cela. La première est que, sur cette voie légère, le change est difficile à garder. Il serait téméraire de se fier à des chiens, même très sages, donnés frais dans le courant de la journée. La seconde est que les ruses et les doubles voies continuelles coupent le train à tous moments. Les petits défauts qui en résultent permettent aux vieux chiens de se tenir en meute. Ils ne s'épuisent pas à suivre les autres et sont en état de rendre des services dans les embarras. Tout au plus fait-on deux petits relais : l'un composé de jeunes chiens, à peine déclarés, que l'on veut seulement faire



Jambes du chevreuil.

Jambe d'un broquart dix-cors : 1, os de devant; 2, os de derrière.
Jambe d'un broquart à sa quatrième tête : 3, os de devant; 4, os de derrière.
Jambe d'un broquart à sa seconde tête : 5, os de devant; 6, os de derrière.
Jambe d'une vieille chevrette : 7, os de devant 8, os de derrière.
Jambe d'une jeune chevrette : 9, os de devant: 10, os de derrière.
Jambe d'un chevrillard : 11, os de devant; 12, os de derrière.

jouir; l'autre, de chiens usés qui ne pourront être utiles qu'à l'instant si délicat où il s'agit de ramasser son chevreuil.

Arrivés à l'enceinte, les veneurs se séparent. Les uns se placent pour voir sauter, les autres vont aux branches avec le piqueux. Il est rare qu'on se serve de rapprocheurs pour attaquer. On ne le fait guère que dans deux cas : 1° si on a des chiens chassant différents animaux, et par suite capables d'empaumer la première voie qu'ils trouveront, c'est alors le seul système à employer; 2° si on tient absolument à chasser un broquart. On peut quelquefois y parvenir ainsi, mais c'est très incertain. D'abord les chevreuils ne se séparent pas tout de suite. Il faudra découpler sur les deux; alors autant le faire dès le début, ou, en attendant que le broquart soi seul, on risque de laisser échapper l'occasion. La retrouverait-on après? Les rapprocheurs déharderont peut-être la chevrette sans qu'on s'en aperçoive de suite. Il faudra arrêter pour rechercher le broquart. Où est-il resté? On n'en sait rien. La manœuvre

sera longue et très hasardeuse. Le plus souvent, quand les chiens sont bons, on met tout aux branches. Advienne que pourra! On a toujours une chance sur deux de séparer le broquart.

La chasse. — Les chevreuils attaqués sautent à une ligne. Un veneur sonne « le lancé », « la vue », « les animaux de compagnie » ; pas la tête ni la fanfare de l'animal : cela ne se fait que pour le loup et le sanglier. Au bout d'un laps de temps plus ou moins long, les chevreuils se séparent, les chiens se divisent. On a deux ou plusieurs chasses.

Moquettes d'un chevrillard.

Moquettes d'une chevrette.

Moquettes d'un broquart.

Moquettes de chevreuil.

Si on sait où est le broquart, on appuie de préférence sur lui. Autrement on se détermine sur le plus gros noyau de chiens. Des hommes vont arrêter à droite et à gauche et font rallier sur la chasse appuyée. Il convient de s'appliquer à ce que ceci soit fait rapidement. Autrement plusieurs chevreuils s'échauffent en même temps ; ils pourront se croiser pendant la chasse. Il en résulterait de terribles difficultés pour le change. Il est aussi mauvais de courir deux chevreuils que deux lièvres à la fois. Tout bien rameuté, cela va d'abord droit et assez rondement. Les chiens, comme je l'ai dit pour les limiers, aiment beaucoup cette voie. Ils là filent avec entrain et plaisir. Il n'en faut pas moins serrer la tête de très près. En voici la raison. Au premier balancé, il est nécessaire de se rendre compte si le chevreuil a pris à droite ou à gauche pour faire son retour. Celui-là seul qui est aux chiens peut le savoir. Il est probable qu'après l'animal tournera toujours sur la même main pour effectuer ses ruses. Ce sera un renseignement précieux pour la conduite à tenir dans un défaut. Au bout d'une demi-heure ou trois quarts d'heure, les ruses commencent. Il y aura, jusqu'à l'hallali, une suite ininterrompue de difficultés.

Le chevreuil emploie, à peu de choses près, les mêmes procédés que le cerf pour essayer de se défaire des chiens. Par suite, les raisons qui font man-

quer sont les mêmes : le change, l'eau, les forlongés. Il convient toutefois d'en ajouter une quatrième à cette liste : les doubles voies. Elles sont fréquentes et parfois fort embarrassantes. Le chevreuil les exécute de diverses manières : 1° il fait une allée et venue qu'il termine par un bond de côté, profitant pour cela d'un moment où il a pris un peu d'avance ; 2° il se met sur le ventre, laisse passer la meute et revient sur le contre de la voie chassée ; 3° il fait une boucle pour se placer derrière les chiens et reprend son contre dans leur dos. Ces deux dernières variantes sont les plus dangereuses. Les chiens de confiance hésitent à rechasser dans la coulée par où ils sont venus. Ils s'assurent aux branches et demeurent craignant de s'emporter sur un contre. On croit à un défaut résultant de l'animal foulé. On fait ses retours sur place, tandis que le gaillard se forlonge sur les derrières. Enfin s'il veut eorser la chose, il effectue l'une de ces ruses dans quelque fossé ou ru plein d'eau, Aussi, un défaut se produit, on laisse les chiens travailler un instant. Si, seuls, ils ne retrouvent pas, on doit commencer par faire un retour en arrière. Presque toujours, quand on reste à bout de voie, c'est que le chevreuil a reculé. Certains vieux chiens connaissent si bien cela qu'il ne vont jamais au bout d'un doublé, ils s'arrêtent dès qu'ils trouvent une allée et un retour. Ils savent inutile de passer outre, et cherchent de suite l'endroit où la dernière voie redevient simple. On croirait dans ce cas que deux chasses se forment. Tandis que ceux qui ont coupé le crochet reculent, les autres qui filent le doublé continuent à percer. Mais ceux-ci bientôt arrivent à rien et se taisent. On les fait rallier aux autres. Avec des chiens adroits, cette malice tourne au désavantage du chevreuil. Au lieu de prendre de l'avance, il en perd chaque fois.

Pour le change, les défauts à l'eau, les forlongés, les manières de sortir d'affaire sont toujours semblables. Que l'on chasse tel ou tel animal, c'est la même ehose. Au chevreuil ponrtaut il y a une difficulté de plus. On ne peut absolument se fier qu'aux chiens. La connaissance par le pied est le plus souvent impraticable ou illusoire. Quant à être sûr de son animal en jugeant par corps, il n'y faut pas songer. Évidemment on distingue bien un grand broquart d'une chevrette ; mais, entre animaux de même sexe et de même âge, une confusion est presque inévitable. Il est en outre audacieux de se risquer à apprécier le degré d'échauffement en voyant sauter. Pour oser affirmer quelque chose en pareille circonstance, il n'y a que des chasseurs aussi experts qu'un jeune Parisien dont je vais conter l'histoire. Il n'avait vu, je pense, en fait d'animaux de vénerie que le cerf de l'Hippodrome et les sangliers du Nouveau-Cirque. Culotte blanche, bottes vernies, montant un joli cheval, il était très décoratif. Pendant la chasse, il se produit de l'embrouille. Le maître d'équipage voit à ses chiens de confiance que l'on tourne au change. Il dit au piqueux d'aller arrêter. Lui-même part pour rechercher la voie en arrière. Le jeune homme s'approche alors et lui dit, avec une parfaite assurance : « Monsieur, vous vous trompez, je viens de voir le chevreuil, c'est bien le même qu'à l'attaque. Pas d'erreur possible, il a le derrière tout blanc !!! » On devine le fou rire qu'il y eut chez les veneurs. Le pauvre jeune homme croyait que c'était là un signe distinctif. Dans les embarras, on ne peut donc se fier qu'à la manière de faire des vieux chiens. Il en résulte un sérieux inconvénient pour les accompagnés. Souvent, dans ce cas, les plus prudents hésitent et mollissent. C'est justement sur eux qu'on se base. Si on n'a pas vu pourquoi ils sont en crainte on croit à un change. On arrête ceux qui maintiennent, alors qu'il faudrait, au contraire, les appuyer et les encourager. Il convient de faire grande attention à cela. On manque fort bien ainsi.

L'HALLALI. — LA CURÉE

Nous voici arrivés à l'instant le plus délicat, celui de l'hallali courant. Il est relativement aisé de mettre un chevreuil sur ses fins. Mais il est bien plus facile de le manquer quand il en est là. Pour se rendre compte de cela, il faut savoir que le chevreuil, comme le lièvre, et à l'inverse des autres animaux, laisse de moins en moins de sentiment à mesure qu'il est plus échauffé.

Une curée
Phot. de M. Roger Laurent.

Au moment de succomber, il emploie ce qui lui reste de force à enchaîner les unes aux autres les ruses les plus compliquées. Quand tout est bien embrouillé, comme un écheveau de laine emmêlé à plaisir, il termine on faisant un grand saut qui le sépare de sa voie. Il bondit fort bien, la solution de continuité est de plusieurs mètres. Il se foule alors dans le premier fourré venu, quelquefois même à découvert. Il ne bougera plus qu'on ne lui mette la main sur le corps. Si les chiens viennent à le piller, il se laisse souvent étrangler sans se relever.

On a déjà de la peine à se tirer des dernières allées et venues. Puis, naturellement, on tombe définitivement en défaut à l'endroit où la voie cesse brusquement. Pas d'espoir que les chiens éventent l'animal foulé : arrivé à ce point, il n'a presque plus d'odeur. Il faut descendre de cheval et quêter doucement, pied à pied, avec eux. On regarde dans toutes les cépées, dans toutes les touffes de ronces, comme si on cherchait une montre ou un porte-monnaie égaré. Le danger est qu'en ravaudant ainsi dans une enceinte, si le pays est vif, on met tous les animaux debout. Les chiens ennuyés finissent quelquefois par faire valoir du change. On recouple la jeunesse et on reprend son travail avec ceux que l'on sait incapables d'une mauvaise action. Il n'y a pas lieu de se décourager, ce n'est qu'une question de patience. L'animal est forcé, il n'y a qu'à le trouver et à le ramasser. Certains chevreuils ne font pas cela : ils se laissent tout simplement rejoindre et sont immédiatement portés bas. Quand ils vont aux étangs, c'est habituellement pour se cacher dans les joncs qui poussent au bord ou à la queue. Les bat-l'eau sont rares.

Le chevreuil mort, on le laisse fouler aux chiens et on prépare la curée. Elle se fait comme celle du cerf. On suit les traditions ordinaires pour la cérémonie des « honneurs du pied ». Les fanfares réglementaires sont aussi les mêmes. On y ajoute seulement celle du chevreuil. Si c'est un broquart, on sonne la tête après.

Cette chasse est peut-être moins grandiose, moins imposante que celle du cerf; mais, je le répète, c'est la plus fine, la plus difficile, la clef de toutes les autres. Pour réussir, il faut des chiens parfaits et des veneurs hors ligne. Des noms viennent sous ma plume; je n'en veux pas citer. Qu'il me soit seulement permis de dire, en terminant, que beaucoup de maîtres d'équipage contemporains prennent régulièrement. C'est faire d'eux et de leurs meutes le plus grand éloge. Je suis heureux d'en saisir ici l'occasion.

Roger LAURENT.

La soupe.
Phot. de M. Roger Laurent.

Sanglier se vautrant.

LE SANGLIER (1)

C'est un seigneur d'importance, parmi les hôtes de nos forêts et de nos bois, que messire *Sanglier;* aussi en parlerons-nous avec toute la déférence que mérite un tel personnage.

Dès la plus haute antiquité les écrivains nous apprennent que cet animal était poursuivi jusqu'au fond de sa retraite et chassé à outrance. Les historiens grecs de l'époque fabuleuse sont remplis de récits de cette sorte de chasse. Le sanglier est un adversaire que les dieux eux-mêmes et les plus grands hommes de l'antiquité ne dédaignaient pas d'attaquer. Mais laissons les temps fabuleux pour nous occuper seulement des rapports, très peu amicaux, du sanglier avec les simples mortels.

Cet animal sauvage n'était pas seulement célèbre chez les peuples gréco-latins ; les nations du nord de l'Europe avaient aussi maille à partir avec lui. Plusieurs tribus gauloises, plusieurs nations germaniques portaient l'image de cette bête au bout d'un bâton ou d'une fourche et c'était pour elles un drapeau vénérable. On poursuivait le sanglier avec ou sans l'aide de chiens; on ne le combattait guère qu'au moyen d'une lance, d'un épieu ou d'une pique, combat qui présentait les plus grands dangers.

(1) Pour la chasse à tir, voyez les chapitres : « Les Battues », par M. Leddet, inspecteur des eaux et forêts; « Les Animaux nuisibles », du même.

Au moyen âge on ne chassait pas beaucoup le sanglier, qui était maître des forêts. L'animal venait parfois jusqu'aux portes des villes jeter la terreur et s'y rencontrait avec les loups. Vers le milieu du XIIe siècle, Garin le Loherain (le Lorrain) écrivit la *Chanson de geste.* On y lit le récit d'un laisser-courre d'un sanglier lancé avec limiers et forcé dans toutes les règles.

Dans les remarquables ouvrages : *Histoire de la chasse*, par M. de Noirmont; *La Chasse à travers les âges*, par M. le comte de Chabot, on trouvera tous les détails de ces anciennes coutumes de chasse.

C'est à partir du roi Louis XI, chasseur passionné et grand destructeur de *porcs sauvages*, que ses successeurs, presque tous veneurs émérites, entretiennent à grands frais des équipages de chasse. L'exemple des rois encouragea l'ardeur innée des gentilshommes pour la chasse et pour le noble art de la vénerie, nulle part aussi brillant qu'en notre pays.

De nos jours, peu d'équipages en France chassent le sanglier, d'abord à cause des frais considérables que nécessite ce genre de chasse, et ensuite parce qu'il devient très difficile pour un équipage de trouver un assez grand nombre de sangliers à chasser chaque année. On sait que l'équipage spécial destiné à cette chasse se nomme *vautrait;* on suppose que ce nom provient d'une ancienne espèce de chiens qui se vautrait dans la fange et que l'on nommait *vautre.*

Chasse. — Pour bien chasser le sanglier, il faut avoir un vautrait de soixante-dix à quatre-vingts chiens, afin d'en avoir toujours quarante ou cinquante à découpler, une vingtaine restant au chenil pour blessures reçues ou maladies. On peut chasser avec une meute composée de chiens anglais exclusivement, mais alors on entend moins la chasse. Il est donc préférable d'avoir moitié chiens anglais et moitié bâtards, ces derniers étant mieux gorgés, c'est-à-dire ayant plus de voix que les chiens anglais.

Un relais.
Phot. de M. le baron de Dorlodot.

Lorsqu'on a au rapport un animal seul, et que ni cerfs, ni biches, ni chevreuils ne peuvent déranger les chiens, le mieux est de découpler de meute à mort. Mais en attaquant dans une compagnie, il est plus prudent de découpler seulement quelques chiens rapprocheurs pour en séparer un avant de découpler les chiens de meute. Dans ce cas, de même que lorsqu'on attaque une bête de compagnie, ou un *ragot,* c'est-à-dire un sanglier ayant deux ou trois ans, il est utile de placer un ou plusieurs relais composés chacun d'une douzaine de chiens, à un endroit assez éloigné de l'attaque où l'on suppose que la chasse doit passer. Pour prendre plus sûrement des sangliers, il est de toute nécessité d'avoir des chiens très vites. Lorsqu'on s'aperçoit que des chiens baissent de

pied, il faut les réformer et les remplacer par de plus vites. Dans la chasse au sanglier cette question de la vitesse est primordiale.

Étant donnée l'humeur nomade du sanglier et plus encore son horreur du dérangement quand il veut rester dans un endroit qui lui plaît, il faut pour avoir un nombre assez considérable de ces animaux à prendre chaque année (soit une moyenne de trente-cinq), posséder une chasse d'une très grande étendue, de préférence divisée en plusieurs forêts, de manière à pouvoir chasser successivement dans chacune d'elles. Dans une forêt très étendue de 4 à 5 000 hectares, il ne reste généralement plus d'animaux après trois ou quatre chasses successives, et il n'y a guère que dans d'immenses forêts, comme celles d'Écouves et d'Orléans, que l'on peut faire un nombre considérable de chasses sans courir le risque de ne plus y trouver d'animaux.

Pour faire le bois au sanglier, il est nécessaire d'avoir un bon piqueur, bon valet de limier, et en plus un valet de limier ne faisant pour ainsi dire autre chose, afin qu'il puisse aller, même les jours où on ne chasse pas, prendre connaissance des endroits où se trouvent les animaux, en ayant toutefois soin de faire le bois en grand, pour ne pas leur donner connaissance du *trait*. Les valets de limier doivent principalement connaître les demeures des sangliers et savoir de quel côté sont les meilleurs gagnages. Le valet de limier ou piqueur doit arriver au bois dès la pointe du jour, parce que le sanglier se rembuche de meilleure heure que tout autre animal. Il doit aussi se tenir sous le vent, évitant avec soin d'être éventé, car le sanglier se déroberait. En décembre, les sangliers se tiennent partout, et particulièrement dans les endroits où les fourrés sont épais, nombreux. Le rut commence vers cette époque ; ils font alors beaucoup de chemin à la recherche des laies.

La remise du sanglier se fait comme celle de tout autre animal, en prenant successivement plusieurs enceintes, jusqu'au moment où on ne le retrouve plus sortant. Cependant, comme les grands sangliers sont, en général, d'un caractère plus craintif, on peut les détourner de court, sans crainte de les faire débucher. Lorsque le valet de limier sera assuré d'avoir remis un sanglier dans une enceinte, il coupera celle-ci en deux et verra si son animal est resté à droite ou à gauche. Il répétera cette manœuvre autant de fois qu'il le jugera nécessaire ou prudent et, finalement, trouvera la voie rentrant dans un espace d'étendue restreinte pour pouvoir facilement l'attaquer.

Le sanglier mâle se distingue de la laie par des allures plus grandes et parce qu'il met la *trace* de derrière dans celle de devant. Il a les *gardes* plus grandes, plus ouvertes, et plus près du talon que la laie, qui les a hautes et plus proche l'une de l'autre ; ce qui fait qu'elle donne rarement des gardes en terre, et quand cela lui arrive, on voit qu'elles sont fort minces et peu écartées ; elle a la trace du derrière, la *sole* et le *talon* plus étroits que le mâle, ses *pinces* de la trace de devant sont beaucoup plus pointues, plus ouvertes. Le mâle, comme la femelle, a la trace de derrière beaucoup plus petite que celle de devant. Les *quarteniers* et autres vieux sangliers se reconnaissent par les traces qui sont grandes et larges ; les pinces de la trace de devant sont rondes et grosses ; les coupants des côtés de leurs traces sont usés, et non tranchants ; leur talon est large et aplani ; leurs gardes dont ils doivent donner en terre, sur le dur comme sur le mou, sont abaissées, grosses et ouvertes ; les *rides*, qui sont entre les gardes et le talon, doivent se former en terre ; ses allures sont grandes et bien réglées ; tout cela, joint à des traces larges et profondes, annonce visiblement qu'il est gros et pesant.

Les petits sangliers sont appelés *marcassins*, jusqu'à six mois ; jusqu'à un an, *bête rousse ;* d'un an à deux, *bête de compagnie ;* de deux à trois, *ragot ;*

de trois à quatre, il est *tiers-an;* à quatre ans, *quatran* ou *quartenier;* ensuite, *grand sanglier*, et après sept ans, *grand vieux sanglier* ou *solitaire.* Chez les ragots, les défenses excèdent faiblement les *grès;* chez les tiers-an, elles les dépassent d'un doigt, et chez les quarteniers de presque deux doigts (1).

On nomme sangliers *pigaches* certains sangliers qui ont un ongle plus long que l'autre et courbé en croissant. On peut ainsi juger la taille des sangliers par les *boutis*, le *souil* et la *bauge.* La largeur et la profondeur des boutis in-

Hallali.

Phot. de M. le baron de Dorlodot.

diquent la grosseur et la longueur de la hure. Par la largeur et la longueur du souil, on se rend compte de la grosseur de la bête. On peut juger encore de sa taille à la sortie du souil, parce qu'il laisse aux branches et aux herbes qu'il touche des traces visibles de son passage.

Si un sanglier à la sortie du souil se frotte contre un arbre et y donne un ou deux coups de défense, il est à peu près certain que c'est une bête méchante, capable de blesser beaucoup de chiens lorsqu'elle tiendra les abois.

Par la bauge, on juge de la grosseur d'un sanglier, parce que les vieux la font plus profonde.

Le valet de limier doit tâcher de reconnaître si l'animal qu'il suit est hardi ou craintif, car alors il doit être rembuché d'une façon différente. Lorsque le limier donne une voie chaude et que l'on trouve des boutis qui paraissent frais, bien qu'il soit déjà tard, il faut conclure que l'on est à la poursuite d'un animal

(1) Voyez la figure *Mâchoire du sanglier,* page 100.

hardi et dangereux qui doit être détourné de court; on découplera alors beaucoup de chiens en l'attaquant avec grand bruit, pour éviter qu'il ne charge les chiens au sortir de la bauge, et n'en blesse un certain nombre avant même que la chasse ait commencé. Au contraire, si l'on fait suite d'un sanglier qui s'est retiré deux ou trois heures avant le jour dans un fourré, après s'être souillé souvent et n'avoir que de petits et légers boutis à différents endroits, on doit plutôt le regarder comme un animal craintif, toujours prêt à s'enfuir. Il faut alors le rembucher dans une plus grande enceinte et ne pas l'approcher, car s'il avait vent du trait, il pourrait vider l'enceinte et être déjà très loin, avant

Sanglier acculé.

Phot. de M. le baron de Dorlodot.

que l'on vienne l'attaquer. Lorsque cela arrive, le sanglier devient bien plus difficile à prendre ; car, précisément, la grande difficulté est son fond, c'est pour cela qu'il faut tâcher de découpler le plus vite possible même sans lui laisser le temps de se vider. La chasse d'un animal bien attaqué dure généralement beaucoup moins longtemps.

Aussitôt que la meute est découplée, il ne faut pas quitter les chiens, mais, au contraire, les appuyer, donner de la trompe fréquemment, afin que le sanglier ne tienne pas trop souvent tête aux chiens et qu'il n'en tue avant d'être forcé. On tâchera toujours de faire rallier les chiens de queue à ceux de tête, car si l'on arrêtait ceux-là, l'animal de tête pourrait prendre une telle avance qu'il serait impossible de le prendre. Le sanglier cherche souvent le change, mais il réussit rarement à se débarrasser des chiens.

Lorsque l'on chasse une bête de compagnie, elle réussit cependant quelquefois à donner le change, car tous les animaux de la compagnie ayant couru longtemps, après avoir été mis sur pied, sont également échauffés par la course, et laissent la même odeur aux chiens. Dans ce cas, si le sanglier de chasse a de l'avance sur la meute et qu'un autre animal vienne croiser la voie entre lui et les chiens, le change peut se faire pour ainsi dire sans que l'on s'en

doute. Un autre moyen de faire le change existe dans le cas où l'animal de chasse se met dans une compagnie pour s'en séparer peu de temps après, la compagnie tenant aux chiens. Cela arrive quelquefois même avec un animal sur ses fins. Les meilleurs chiens, dans ce cas, peuvent lâcher leur sanglier pour aboyer aux animaux qui se trouvent devant eux pendant que le sanglier de meute se dérobe. Lorsque l'on voit les sangliers par corps, on ne doit pas crier en appelant les chiens : *taïau*, mais *vloo, vloo;* c'est le mot consacré.

La chasse du sanglier qui est au moins à son tiers-an dure moins longtemps que celle des bêtes de compagnie et des ragots, qu'il faut parfois cinq ou six heures pour prendre. On juge que le sanglier est sur ses fins à la façon dont il se fait battre dans les fourrés en s'arrêtant souvent pour faire tête aux

Hallali.
Phot. de M. le baron de Dorlodot.

chiens. Les chasseurs doivent alors suivre de près, en menant grand bruit, et si le sanglier commence à tenir les abois, il faut le servir, sans tarder, avant qu'il ne tue ou blesse beaucoup de chiens, surtout si c'est un animal bien armé.

S'il y a suffisamment de chiens pour détourner l'attention de l'animal, on pourra l'approcher de manière à le servir au couteau, en évitant toutefois de frapper dans l'*armure;* c'est évidemment la meilleure manière, la plus correcte de servir un sanglier. Mais lorsqu'il y a peu de chiens, et que l'animal tient les abois, en changeant de place, c'est-à-dire en faisant quelquefois 100 mètres, suivi par les chiens, pour recommencer à tenir les abois, et répéter le même jeu à plusieurs reprises, le mieux est de le servir, à cheval, à la carabine. Dans ce cas il faut tenir l'arme de la main droite, être prêt à tirer, car il arrive souvent que le sanglier, en voyant le cheval approcher, quitte les chiens pour le charger, son instinct courageux étant d'attaquer l'ennemi qui lui semble le plus redoutable.

S'il arrive que le sanglier charge le cheval, il faut le laisser approcher à 2 mètres, et le tirer entre les yeux, ou du moins, dans la ligne de l'épine dorsale, pour le mettre hors de combat; sans cela, il arrive souvent que le sanglier blesse le cheval; ces blessures sont généralement graves et longues à guérir. Le cheval peut, de plus, être renversé, culbuté, écrasant son cavalier, qui se trouve ainsi dans une situation des plus critiques.

Aussitôt que le sanglier est tombé on sonne l'hallali, on visite les chiens et l'on

soigne les blessés. Le piqueur ou le maître d'équipage doit être muni d'une petite pharmacie de poche contenant les choses les plus indispensables au premier pansement. Si les entrailles d'un chien sont pendantes, il faut les laver soigneusement, les replacer, et puis les recoudre (1). Quant à la curée, elle se fait à peu près comme celle du cerf.

Telle est dans ses grandes lignes la chasse à courre au sanglier. Nous serions trop heureux si cette étude, faite sans prétention, pouvait contribuer pour une modeste part à remettre en honneur une chasse un peu trop négligée depuis quelques années par nos grands veneurs français. Certes, la chasse à courre au cerf a une noble allure, mais celle du sanglier n'est pas à dédaigner.

Comme nous l'avons dit au début de cette étude, les princes, après les dieux, se sont mesurés avec ce peu commode adversaire, que les anciens n'avaient pas jugé indigne d'être consacré à Diane, la divine chasseresse.

Baron DE DORLODOT.

Gagnant des grands prix de tir aux pigeons de :
Paris, 1868 : Coupe offerte par l'empereur Napoléon. — Monaco, 1885 : Grand prix de 18 000 francs et la coupe. — Monaco, 1893 : Grand prix de 18 000 francs partagé. — Spa, Ostende. Deauville, Dieppe, Lyon, etc. : Grands prix. — Londres, 1899 : Grande coupe du Gun-Club, le plus beau prix de tir de l'Angleterre.

(1) Voyez le chapitre *Maladies des chiens*, de M Megnin père, membre de l'Académie de médecine, page 83.

Phot. de M. le baron de Dorlodot.

Loup en maraude.

LE LOUP (1)

« Madame, il fait grand vent et j'ai tué six loups. »

La chasse à courre du *loup* est celle qui offre le plus de difficultés, qui est la plus ingrate et la plus pénible. Il faut pour s'y livrer ne craindre ni la fatigue ni les intempéries ; en revanche, elle est la plus émotionnante et celle qui passionne le plus le véritable veneur.

Aux chasses du cerf et du chevreuil, avec un équipage qui suit bien la voie, on est presque toujours assuré du succès. Le veneur n'a pour ainsi dire qu'à laisser faire les chiens, qu'à les suivre : pour peu qu'ils soient bons, ils sauront se débrouiller eux-mêmes et le change ne les gênera que bien peu. A la chasse du loup, au contraire, tout est imprévu. Vous n'êtes jamais certain de le lancer, et, une fois debout, vous ignorez absolument quel parti il va prendre. Il est donc presque impossible de disposer des relais, et, lorsqu'on peut en placer, c'est tout à fait par hasard.

Pour chasser le loup avec succès, il faut donc être très bien monté, avoir entre les jambes des chevaux de pur sang de préférence ; que le chasseur soit lui-même vigoureux, qu'il sache bien s'orienter, pour ne pas perdre la chasse dans les pays difficiles ; que le cheval et le cavalier ne fassent qu'un. Il faut surtout des chiens spéciaux, doués d'un nez exquis, d'un grand pied et d'un fond iné-

(1) Pour la chasse à tir, voyez les chapitres : « Les Battues », par M. Leddet, inspecteur des eaux et forêts ; « Les Animaux nuisibles », du même.

puisable. Il faut aussi qu'ils soient du même train, car s'il y a des retardataires il n'y a plus moyen de rallier sur un animal qui fuit droit devant lui et qui ne s'amuse pas à faire des retours.

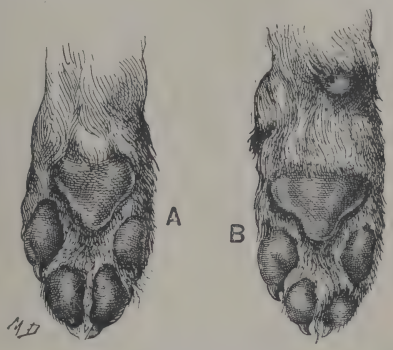
Le loup n'est pas un animal essentiellement voyageur comme le sanglier; il ne quitte guère les cantons où il s'est fixé avec sa femelle; mais il rayonne dans un assez grand espace (35 à 40 kilomètres environ). C'est dans cette contrée qu'il fait ses tournées nocturnes et qu'il cherche sa nourriture. S'il se trouve une autre famille de loups touchant le territoire qu'il s'est approprié, il est à remarquer qu'il n'empiète pas sur le terrain de ses voisins. Il faut faire cependant une exception en temps du rut; les mâles viennent quelquefois de très loin à la recherche des femelles. Il m'est arrivé plusieurs fois de lancer des mâles étrangers qui filaient de suite et m'emmenaient à 15 ou 18 lieues en ligne droite, côtoyant des forêts sans y entrer. Si les loups se cantonnent dans un certain espace, il est rare qu'ils séjournent plusieurs fois de suite au même endroit, excepté lorsqu'ils ont des louveteaux. Ils vont la nuit au gagnage, et si le jour les surprend avant qu'ils aient pu trouver leur pâture, ils se couchent dans une lande, dans un champ de genêt, au milieu d'une haie épaisse. De là la grande difficulté pour les lancer.

Il faut donc pour les mettre debout des chiens très fins de nez et excellents rapprocheurs. Mais alors rien n'est intéressant pour le vrai veneur comme de voir le travail d'une quinzaine de chiens bien gorgés, bien ajustés, débrouillant une vieille voie de loup, longeant les chemins, les routes, traversant des guérets et, à force de persévérance et de ruse, arriver à mettre leur animal sur pied, après un rapproché quelquefois de plusieurs kilomètres. Le plus long trajet que j'aie jamais fait est sur une louve. Mes chiens prennent sa voie aux bords d'un bois de 300 hectares, ils traversent le bois en rapprochant assez froidement, ils sortent sur des landes, regagnent un autre bois, puis encore des landes, et ainsi de suite jusqu'à un dernier bois où ils finissent par lancer la bête. Aussitôt trois ou quatre chasses et au bout de peu d'instants trois hallalis sur des louveteaux gros à peine comme des renards. Nous venions de faire au moins 20 kilomètres! Cela prouve le chemin énorme que parcourt une louve pour chercher pâture à ses louveteaux.

Maintenant, comment faut-il s'y prendre pour détourner et lancer des loups? En pays cultivé, où il se trouve des forêts isolées, très peuplées d'autres animaux, on peut les détourner à trait de limier. Mais dans de grands pays où il se trouve une immense étendue de landes, coupées de distance en distance de bois d'assez peu d'étendue, il faudrait un personnel très nombreux pour arriver à un résultat souvent problématique. La seule manière pratique, c'est de monter à cheval, de prendre deux ou trois chiens très fins de nez, très actifs, très entreprenants, et de faire lestement le tour du bois. Si vos chiens n'ont aucune connaissance, vous êtes assuré qu'il n'y

a pas de loup dans ce bois. Vous allez, sans perdre de temps, faire la même manœuvre autour d'un autre. Si vos chiens se rabattent sur une voie de bon temps, vous faites immédiatement découpler toute la meute, qui, tenue sous le fouet d'un piqueur, suit à quelque 100 mètres, et alors vous avez un joli rapproché, et tous les chiens se trouvent parfaitement ameutés quand l'animal est sur pied.

Dans les forêts fournies de cerfs et de chevreuils, je ne fais donner la meute que lorsque l'animal est *lancé*. Au rapproché, les jeunes chiens s'emballeraient certainement sur les animaux leur partant sous le nez. Une fois lancé, il n'y a plus de danger : les bons chiens maintiendront toujours leur voie. Si les jeunes font des fautes, on les arrête et on les fait rallier.



Pieds de loup de deux ans.
A, Devant. B, Derrière.

Détourner et lancer une portée de louvards dont on a connaissance dans une forêt, rien n'est plus facile ; c'est du métier. Mais pour l'attaquer plus sûrement et la chasser avec plus de certitude et de succès, voici comment je m'y prends. Avec mes chiens de rapproché, je fais toujours le tour du bois. Je trouve la voie de la mère. Si cette voie est froide, c'est la sortie ; alors je fais prendre le contrepied aux chiens, qui me mènent droit à l'enceinte où elle a laissé les louveteaux ; alors le lancer a lieu immédiatement. Si, au contraire, la voie est chaude, c'est la rentrée de la louve ; elle va rejoindre sa chère progéniture, et aussitôt le lancer a lieu. Seulement il est presque certain que la mère se donnera aux chiens. Je ne fais donc pas découpler la meute de suite. J'arrête et retourne à l'enceinte avec mes rapprocheurs, qui séparent un louvard au bout de peu de temps, et alors je fais tout rallier. Si on découplait toute la meute au milieu de la portée on aurait immédiatement plusieurs chasses et on courrait la chance de ne rien pren-

Pieds de loup de trois ans.
A, Devant. B, Derrière.

dre, car tous les loups sur pied se feraient chasser alternativement et aucun ne serait pris, ce qui m'est arrivé quelquefois, lorsque les louvards sont un peu forts (décembre et janvier).

Revenons aux grands loups. J'ai dit la manière de les détourner, de les attaquer. Il s'agit maintenant d'arriver à un résultat, c'est-à-dire de les tuer ou de les prendre. Pour les tuer, on peut avoir des tireurs que l'on place aux bons endroits avant de lancer, puis de porter soi-même sa carabine, aller au-devant de la chasse, se placer à un carrefour, à un passage que l'on connaît; quand le loup passe, bien ajuster, ne pas le manquer, ce qui arrive presque toujours aux braconniers, qui ont peur, et souvent ne mettent pas leur fusil à l'épaule. Le nombre de loups ainsi manqués, que j'ai vu tirer, est incalculable depuis cinquante ans que je chasse.

Pour moi, j'avais adopté un autre système. Dans ma jeunesse, je montais toujours des chevaux de pur sang. Je prenais les devants de la chasse en débuché. Je cherchais à apercevoir le loup; alors je le chargeais à toute vitesse. J'arrivais sur lui et lui cassais les reins d'une balle à bout portant. J'ai tué de cette manière six vieux loups et beaucoup de louvards en fin de saison, c'est-à-dire en mars et avril. On dit que les grands loups sont imprenables, je prétends que c'est une erreur. Si l'on pouvait donner des relais comme pour les autres animaux, avec des chiens aussi vites que ceux que l'on possède aujourd'hui, on arriverait certainement à en prendre quelquefois. La preuve, c'est que j'en ai pris trois avec mon frère et mes amis de Montbron; ces derniers avaient pu faire rallier leurs chiens avec les miens après trois heures de chasse, et les loups ont été pris après six heures de course. J'en ai pris encore deux à moi seul, un qui avait étranglé, puis dévoré presque totalement un cheval dans la nuit; il était plein, n'a jamais pu prendre d'avance et après quatre heures de chasse a été acculé par les chiens dans le coin d'un bourg où il a été assommé par les habitants à coups de fourche et de trique. Le second était un très vieux loup qui, je crois bien, n'avait plus toute sa force; il a été gagné de vitesse en rase campagne après avoir parcouru une trentaine de kilomètres et a été également assommé dans une ferme. Il était mort quand nous sommes arrivés, moi et mon piqueur; nos chevaux, pourtant très bons, étaient essoufflés. J'ai pris aussi beaucoup de grands louvards en mars et avril, mais j'en ai manqué aussi, car si le temps est mauvais, si vous avez le moindre défaut, le moindre retard, c'est fini : l'animal prendra de l'avance, il ne s'arrêtera plus, il ne se fera pas relancer et on le chassera toute la journée entière avec la certitude de le manquer.

J'ai pratiqué avec passion cette chasse depuis soixante ans et je dois dire que ma manière d'agir m'a assez bien réussi, car j'ai pris, tué ou fait tuer plus de six cents loups dans ma longue existence de veneur.

Vicomte Emile de La Besge.

En route par temps de neige.
Phot. de M. Henry Adelon.

XVII

LA CHASSE SOUS TERRE

RENARDS ET BLAIREAUX

Le **Renard. Description et mœurs.** — Au point de vue de l'histoire naturelle, le renard est un joli animal au pelage fauve plus ou moins foncé, au corsage allongé. Son museau, blanc et pointu, est orné de fines moustaches noires. Sa queue est longue et touffue. Elle fait un excellent chasse-mouches pour orner les têtières des harnais de poste. La marche du renard est légère. En liberté, rien n'est gracieux comme de le voir se glisser sans bruit à travers les bois, l'oreille droite au guet, sans que ses pattes, garnies d'un feutre épais, fassent craquer une seule brindille sèche. De préférence, il suit les faux chemins d'exploitation,

Renard.

les ados de fossés, et ne traverse jamais une ligne sans s'être assuré par l'ouïe, la vue et l'odorat que l'endroit est sûr et non gardé.

Le renard est monogame. Comme à tous les animaux de proie, il lui faut un grand cantonnement, d'au moins une centaine d'hectares. Dans les bois clairs, mal garnis d'herbes, il passe la journée au terrier qu'il a volé à des lapins, après les avoir mangés, pour éviter toutes revendications. Dans les pays fourrés, il ne se terre que pendant la pluie ou les grands froids. Dès la chute du jour, le renard se met en chasse pour rentrer au matin. Si la récolte a été bonne, s'il fait beau et si les chiens courants ne le dérangent pas, il s'étend paresseusement ou se pelotonne dans une touffe de bruyère.

La femelle met bas, fin mars, commencement d'avril, trois à sept petits, selon son âge. Elle les dépose dans son terrier habituel ou même dans un roncier, si les pluies du printemps l'ont inondé. En Sologne, pays peu accidenté, où la population est espacée, les renards n'habitent que rarement un terrier. Pour se sentir en sécurité, il leur faut de véritables maisons, composées de chambres nombreuses, vestibule, garde-manger, etc. L'eau, qui n'est jamais bien loin, met un obstacle à ces goûts confortables; aussi ne se créent-ils un domicile fixe qu'au moment de l'arrivée de leur progéniture.

Ce n'est pas au hasard que dame renarde choisit sa place; c'est après mûre réflexion et avoir inspecté les endroits les plus secs et les plus cachés. Chaque année vous trouverez une portée nouvelle dans le carré où vous en aurez rencontré précédemment, dans le même terrier si vous avez eu soin de le remettre en état, à quelques mètres en tout cas. Vers le milieu de mars, les gardes doivent faire des recherches minutieuses et bien se rappeler les endroits où les renardes ont commencé leurs terrassements. Pour cela, il faut laisser les chiens au chenil, aller seul et ne pas fouler le terrier. La renarde changerait de cantonnement, et, les feuilles venues, vous risqueriez de ne plus trouver son gîte.

Les premiers jours après la mise bas, elle ne quitte presque pas ses petits de la journée. A toute heure vous trouverez la mère avec ses enfants, mais méfiez-vous : le temps où ils sont innocents encore n'est pas de longue durée. En peu de jours ils prennent de la force, le lait ne va pas leur suffire. Il va leur falloir de la viande, de la fraîche, et beaucoup. Le gibier ne viendra pas tout seul. La mère aide au père, et elle sera nuit et jour à la provision. A peine arrivée, elle repart. C'est alors que la dévastation commence : lièvres, lapins, faisans, perdreaux n'ont pas une minute de répit; vous vous en apercevrez bien à l'ouverture. A trois semaines les renardeaux commencent à sortir. Sous l'œil maternel, ils jouent au soleil et s'exercent à déchirer le gibier apporté. Ils se roulent, courent, se battent. C'est un charmant et touchant spectacle! mais cette famille très unie est une famille de bandits qui détruira tout, si nous n'y mettons bon ordre, sans sursis Bérenger!

Le Blaireau. Description et mœurs. — Si tout le monde connaît le renard, il n'en est pas de même du blaireau. Blaireau? Qu'est-ce cela? Le pinceau à barbe? Peu de chasseurs en ont rencontré. Bien des gardes même les ignorent. Nous savons que le renard passe volontiers ses journées sous bois.

Les chiens courants et les rabatteurs les mettent sur pied. Au chien d'arrêt on en tue parfois, mais le blaireau n'aime pas la lumière. Pour le voir, il faut se lever matin ou se coucher tard. Renfermé tout le jour dans son terrier, il n'en sort que vers dix heures du soir pour y rentrer un peu avant la clarté qui précède le lever

Blaireau.

officiel du soleil. C'est un animal autrement fort et puissant que le renard, aussi malin, encore plus difficile à piéger. Brutal, très courageux, il oppose une résistance désespérée aux hommes et aux chiens. Plus gros que le renard — il atteint souvent le poids de 35 livres — recouvert d'une épaisse fourrure argentée, il est bas sur des pattes énormes et musclées. Sa tête est petite, proportionnellement à son corps, attachée aux épaules par un cou aussi large qu'elle. Ses oreilles sont courtes, sa queue rudimentaire. Il est omnivore. Sa nourriture est surtout végétale, il mange racines et grains. Très friand de raisins, il inflige de sérieux dégâts aux vignes, mais il ne fait fi ni des œufs, ni de la viande fraîche et détruit couvées et rabouillères que son odorat subtil lui indique à coup sûr. Très frileux malgré son épais paletot, l'hiver il fait comme l'ours et dort pendant les grands froids. En automne, sa chair, qui ressemble un peu à celle du mouton, est recouverte d'une épaisse graisse jaune, excellente, paraît-il, contre les douleurs. Il se réveille aux premiers beaux jours et fait ses petits en mars.

Le blaireau se trouve partout en France, mais seulement dans les parties rocheuses et vallonnées, là où le tuf et la marne lui per-

mettent de se creuser des terriers profonds, bien secs, dans lesquels il peut sans crainte de l'humidité passer l'hiver. Il garnit le fond de sa demeure d'une bonne douillette de mousse et d'herbes fines ; j'en ai même déterré un qui, plus sybarite, y avait apporté un vieux sac à pommes de terre !

Le renard s'apprivoise difficilement. Le blaireau, pris jeune, devient aussi familier qu'un chien. J'en ai élevé un qui suivait partout le valet de chenil et allait, trottant derrière ses talons, faire les commissions au village. Si l'homme se mettait à courir, le blaireau poussait de petits cris et en faisait autant de toute la vitesse de ses courtes jambes. Sa nourriture était celle des chiens : pain d'orge et viande de cheval.

Plusieurs auteurs ont parlé de l'antipathie du renard et du blaireau. On a prétendu que l'on pouvait se servir du second pour tuer le premier dans un terrier. J'ai essayé sans succès. Dans les grands terriers, on rencontre souvent les deux ennemis, mais dans des appartements distincts. Pour en avoir une preuve plus certaine, j'ai enfermé ensemble un renard et un blaireau. Quoique bien inférieur en force, le renard battait le blaireau. J'ai assisté maintes fois à des luttes dans lesquelles le blaireau avait toujours le dessous, grâce à l'agilité de l'autre qui voltait sans cesse et ne se laissait jamais prendre.

Le blaireau est surtout un animal de défense. Attaqué, il se couche sur le dos, mord et se sert de ses vigoureuses pattes de devant comme de couteaux pour ouvrir la gorge de ses adversaires. Si un chien est introduit dans un terrier dont vous ne connaissez pas les habitants, vous serez fixés par l'aspect des morsures. Blessé sur le nez, sur le front — c'est un renard — sous la mâchoire, au poitrail — c'est un blaireau. La force musculaire de cet animal est énorme. C'est avec peine qu'un homme solide le maintient, en pesant de tout son poids sur une fourche dans les dents de laquelle est engagé le cou du blaireau. Sa mâchoire inférieure est littéralement soudée à la supérieure sous la forme de deux anneaux. Chez le chien, le renard, les mâchoires ne sont qu'encastrées. La peau du blaireau est bonne en toute saison. On en fait des couvertures de voiture excellentes. Autrefois cette peau atteignait un prix élevé, 15 à 20 francs. On s'en servait pour garnir la pièce dite « avaloire » des harnais de travail. Cette mode est abandonnée aujourd'hui.

Pour se débarrasser de ces hôtes nuisibles à nos plaisirs, on se sert de tous les procédés : fusil, poison, pièges, chiens et déterrage. — Avant d'arriver à ce dernier, qui est le principal objet de cet article, nous allons passer rapidement en revue les premiers.

Le fusil. — Le renard se chasse *à courre* et *au fusil* avec des chiens courants. Ces modes sortent de notre cadre, sont peu pratiqués en France, et le fusil ne vous servira qu'à l'affût, si vous en avez la patience. Il faut, pour cela, se poster à bon vent, longtemps avant l'heure, à quelque distance du

terrier dans lequel vous avez constaté des pas frais de rentrée ; se faire tout petit, tout mince, ne pas remuer, ne pas fumer, ne pas tousser ou se moucher. Le renard, arrivé sans qu'on le voie, près de l'entrée, s'élance dehors d'un seul bond et ne s'arrête qu'un instant. Soyez vif à épauler : le moment favorable ne dure guère. Le blaireau, lui, est plus facile à tirer. C'est un « père tranquille ». Il montre d'abord le bout de son nez, flaire, inspecte, écoute et sort lentement. L'affût est surtout une chasse de garde patient et dévoué.

Le poison. — Certes, avec le renard, c'est le moyen le plus rapide et le plus pratique. En hiver, pendant la neige, qui est « le livre des ânes », un bon garde ne laissera guère de bêtes nuisibles. Mais l'expérience nous fait redouter ce genre de destruction. Il n'atteint pas que les coupables et est la source de bien des ennuis pour ne pas dire davantage. La strychnine, que l'on emploie, a des effets foudroyants. Le garde qui s'en sert doit être d'un soin extrême. Il ne lui faut prendre que des appâts de très faible volume et pouvant être absorbés immédiatement, de petits oiseaux, par exemple. Il leur fait une incision sous l'aile et y introduit une pincée de poison avec une spatule en bois. Une fois préparés et mis dans une boîte, le garde doit poser ses appâts à la tombée de la nuit, dans des endroits bien repérés et venir les retirer au point du jour. Mais le lendemain, au moment de partir, le garde est souffrant ou sa femme, on vient le chercher pour une cause quelconque, une pie a entraîné l'appât dans un fourré ou, l'ayant avalé, est allée mourir au loin. Puis un beau jour votre meilleur chien trouve un petit os, le mange et tombe raide mort. Il faut compter aussi avec l'imprudence des bûcherons ou d'un enfant qui passe. Ils trouvent la pie et en font un rôti. S'ils l'ont vidée, pas de mal ; mais en cas contraire une grave responsabilité vous incombe. Croyez-moi, évitons les remords et... les dommages-intérêts.

Les pièges. — En général, les gardes piègent mal. On devient chasseur, on naît piégeur. Le renard est très rusé ; on ne le voit pas souvent, ses traces ne sont pas commodes à reconnaître par la sécheresse. Sa peau n'a de valeur qu'en hiver. Le garde attend donc le printemps pour quintupler ses primes avec les petits.

Deux sortes de pièges sont employés. Le piège à engrenage, dit « piège allemand », et le piège à ressort ou « à palette ». Les premiers sont chers et d'un grand entretien. Les seconds sont les plus employés. On les place de trois manières différentes :

En coulées. On cherche le passage des renards dans les blés et on met deux pièges queue à queue sans appât près des coulées.

En jardinet. Le garde, le long d'une allée ou d'un sentier d'agrainage, attache un appât après un baliveau, place en dessous un piège et entoure le tout d'une demi-lune en branchages, ne laissant que le passage de l'animal. Ce procédé, le plus usité, réussit parfaitement avec les chats et les putois, mais *jamais* avec un vieux renard.

En jouette. Le garde place au fond d'une *jouette* ou terrier commencé un morceau de lapin maintenu par une petite fiche en bois, met un piège à l'entrée, la queue en dedans. Le renard, habitué à visiter les trous de lapins, n'a nulle défiance de la terre remuée et se fait prendre presque à coup sûr. La seule difficulté est de bien calculer par la longueur du cou du renard l'endroit précis où il posera le pied.

CHASSE

Février est arrivé. La chasse au petit gibier est close. Le fusil est rentré graissé au ratelier. C'est le moment de passer à un autre exercice, si vous aimez assez la campagne pour y habiter même l'hiver, ou si vos occupations vous permettent d'y venir souvent. Amusez-vous utilement en détruisant renards et blaireaux échappés aux battues et aux gardes. C'est d'ailleurs la saison où de nouveaux malfaiteurs arriveront des alentours.

Phot. de M. Henry Adelon.

S'il est difficile de piéger un renard et surtout un blaireau, c'est l'enfance de l'art de connaître leurs retraites. Le plus mauvais garde doit avoir parcouru son cantonnement et savoir faire la différence d'un terrier de lapins à un terrier de bêtes puantes. Les gueules sont plus grandes, la terre retirée et amoncelée est énorme, les entrées battues comme aires de grange, sans compter la vue des empreintes que les pluies d'hiver rendent faciles à reconnaître. Ces terriers-là, il faut les visiter souvent et les respecter, car d'eux dépendent le succès et le plaisir de la chasse sous terre.

Si votre garde est assez bon piégeur pour ne pas avoir laissé un renard ou un blaireau sur sa garderie, si votre terrain n'est pas propice aux grands terriers, envoyez votre homme faire un tour aux environs, dans les bois communaux ou de petits particuliers. Si, comme je l'espère, vous êtes en bons termes avec vos voisins, on ne vous refusera pas la permission de détruire les « bêtes fausses » et l'on se fera un plaisir de vous inviter rien que pour assister à la prise.

La chasse sous terre est un sport. C'est une vénerie au petit pied. Le renard sera le cerf et le blaireau le sanglier. Comme pour la chasse à courre, il faut faire le bois de bonne heure, rembûcher l'animal, l'attaquer et le prendre. On fait des buissons creux, il y a même des changes. Les braconniers tuent autant — si ce n'est plus — de grands animaux que les maîtres d'équipages les plus renommés. Un bûcheron seul, au milieu des bois qu'il trace en tous sens, aidé d'un roquet hargneux, prend souvent des renards et des blaireaux dans de petits terriers naissants. Les paysans vont la nuit boucher les retraites des blaireaux et, le matin, avec l'aide de leurs chiens de bestiaux, assomment les animaux cachés sous des buissons. Mais, n'est-ce pas? nous voulons attaquer partout en plein jour et faire du « sport ». Pour cela il faut s'équiper, avoir des hommes, des chiens, des outils et des instruments. Quant au fusil, nous le laisserons à la maison.

Les hommes. — C'est un métier pénible et dur que celui auquel vous allez les dresser. Il faut travailler vite, en terrains variés, dans de mauvaises positions : à genoux, couchés, allongés sur le côté, sur le dos, ayant à peine la

place pour se retourner. Nous sommes encore en hiver, dehors il fait froid, au dedans il fait très chaud, et, de plus, le terrier ne sent pas la rose. Il faut donc trouver des hommes solides, hardis, amoureux de la chasse à laquelle ils coopèrent et surtout *gais*. Rien d'affligeant comme de prendre un plaisir en compagnie de gens qui sont tristes, travaillent par force et grognent entre leurs dents ! Payez-les bien, doublez le prix de leur journée ordinaire et n'oubliez pas la « petite fiole ». Rien de tel pour remonter le moral et redonner du courage à l'instant difficile.

Tâchez d'employer toujours les mêmes hommes ; excitez leur amour-propre

En arrêt.

devant les voisins accourus, exaltez par avance leur force et leur énergie. Ils tiendront à mériter les éloges et repousseront avec dédain le concours offert par des « qui ne la connaissent pas ».

Leur nombre dépend naturellement des difficultés du terrain. Quand le sol est plat, l'eau peu éloignée, la fouille n'est jamais bien longue et deux hommes suffisent. Mais si vous attaquez un terrier en côte, où les cailloux se mélangent aux racines, la marne au tuf, si surtout vous avez à lutter contre un blaireau, quatre hommes ne seront pas de trop. Ils pourront se relayer. N'oubliez pas que vos chiens se battent sans relâche, qu'il faut arriver vite à leur secours et que chaque minute gagnée est une blessure évitée à vos petits collaborateurs.

Les chiens. — Pour se livrer à la chasse sous terre, les chiens sont indispensables. Ce sont eux qui en font le charme et assurent le succès. Ils vous épargnent des tranchées inutiles, et des terrassements énormes et vous disent par leurs cris que l'animal est toujours là. — Tant que les chiens se battent et donnent de la voix, vos hommes ne sentent pas la fatigue ; dès que

les abois cessent, les bras deviennent mous, les causeries commencent et ne finissent pas. Il faut avoir des chiens, de bons et beaucoup. Pour pénétrer dans les galeries, les chiens doivent être petits afin de ne pas être gênés, solides pour résister à la fatigue, hardis pour ne pas s'effrayer d'une bataille avec des animaux bien supérieurs en force, bien armés et qui luttent pour la vie.

Deux races de chiens sont seules intéressantes pour cette chasse : la race anglaise et la race allemande. Les Anglais, qui font des chiens appropriés à tous les besoins, ont créé des quantités de petits chiens terriers. Les principaux sont : le petit bull ; le bull-terrier ; le terrier airedale ; le terrier à poil ras ; le terrier à poil rude ; le terrier skye. Les Allemands ont le basset noir et feu, ou jaune, dit « dachshund ».

Le bull et le bull-terrier sont presque toujours trop gros ; l'airedale, trop haut ; le skye, trop chargé de poils. Dans les dachshunds il y a beaucoup de non-valeurs.

Après avoir eu et essayé toutes ces espèces, je me suis arrêté au fox-terrier ordinaire, qui seul m'a procuré satisfaction entière et dont la race est parfaitement fixée. Vous le connaissez bien ce petit chien, si à la mode maintenant ? Il est blanc d'argent avec des taches noires et feu souvent irrégulières. Trapu avec muscles à fleur de peau, son rein est un peu convexe, râblé et bien attaché. Le fox a l'air hargneux et canaille, effronté et rageur. C'est un chien d'un courage admirable, résistant au delà de toute expression et dont le seul défaut est une hardiesse trop grande. — Vous lâchez à la gueule d'un terrier un charmant petit chien, propre et luisant, c'est une loque sanglante qui revient ! La tête n'a plus de forme, ses yeux brillants sont pleins de terre et de sable, sa face tuméfiée, sa gorge ouverte sont épouvantables à voir ! — Insensible à la douleur, il faut l'attacher solidement pour l'empêcher de retourner à l'ennemi et pouvoir le panser.

J'étais allé un jour attaquer des blaireaux dans un endroit encore inconnu pour moi, aux environs d'Etampes. Nous arrivons sur un terrier énorme situé à mi-côte d'une colline caillouteuse. A une heure de l'après-midi un de mes chiens est découplé et introduit. En vain l'oreille collée à terre nous écoutons. Aucun bruit ne nous parvient. Dans un terrain pareil inutile de creuser si on ne sait de quel côté diriger la fouille. Trois heures se passent sans que le chien soit revenu prendre vent. J'étais à quatre lieues de chez moi. Il faut sonner la retraite et nous repartons, hommes et matériel, en laissant mon garde chef, qui ne voulait pas abandonner son chien, et le garde de la propriété. A huit heures, toujours rien. Mon garde Ridet envoie chercher à dîner, et la faction continue. Les nuits sont encore froides en avril. Les hommes allument du feu, s'étendent auprès et attendent toujours. A minuit un bruit sourd se fait entendre. C'est un blaireau qui gratte et cherche à sortir par une cheminée qu'il agrandit. — Que faire ? plus d'outils ! Avec son couteau et un pieu, Ridet creuse à l'encontre de l'animal et successivement extirpe trois jeunes blaireaux à moitié de leur taille. A ce moment seulement on perçoit les aboiements du chien qui, depuis *onze heures*, se battait avec la mère, sans avoir pris un instant de repos. Pendant que ses petits se frayaient une issue, la mère blaireau tenait le chien en respect. Elle arrive à son tour. Ridet lui jette sur la tête la serviette dans laquelle on avait apporté le repas et après une lutte, dangereuse pour les doigts, parvient à s'en emparer. Le chien, exténué, ne tenait plus debout, il vacillait comme un homme ivre et était tout à fait aphone. Ridet le prend dans ses bras et le porte jusqu'au village pour aller se reposer chez le garde en attendant le jour. Arrivé aux premières maisons, le chien, à moitié mort, aperçoit un chat en

maraude. Sauter à terre, courir à l'animal et l'étrangler fut pour le moribond l'affaire d'un instant.

De pareils chiens sont rares, il est vrai ; mais sans eux le succès est toujours incertain, et l'on ne saurait les payer trop cher, quand on les trouve !

Pour arriver à de bons résultats, il faut soumettre vos chiens à un entraînement. Les fox-terriers sont naturellement méchants et mordants ; il s'agit de développer ces instincts. Pour cela, j'avais fait construire une petite arène de 2 mètres carrés, de 1m,30 de haut, garnie intérieurement de feuilles de zinc, cimentée en dessous et recouverte d'un grillage à mailles serrées. A une extrémité, une petite cabane, espèce de toril, communiquait par une porte à coulisses. Dans ce réduit, j'enfermais toutes les mauvaises bêtes que mes gardes pouvaient se procurer : rats, chats, belettes, fouines, renardeaux, etc. Dès l'âge de trois mois mes « puppies » s'exerçaient à la lutte.

Au bout de l'année, ils auraient mordu sur un éléphant. Le difficile est, lorsque l'on commence, de se procurer un bon « moniteur », un vieux chien, connaissant son métier, pour guider les conscrits dans les méandres du terrier. Les personnes qui ont des « lascars » semblables ne s'en défont qu'à regret. La race y est pour beaucoup. Deux jeunes chiens de dix mois m'ont étranglé une renarde adulte et l'ont sortie, la première fois que je les ai conduits au terrier.

Si donc vous êtes dans un pays facile, si vous n'attaquez que des renards, quelques chiens sont suffisants. Avec le renard, sauf exception, les blessures ne sont pas graves. Un bon chien est de force avec lui et l'étrangle très proprement à lui seul, mais, si vous avez affaire aux blaireaux, ayez une petite meute.

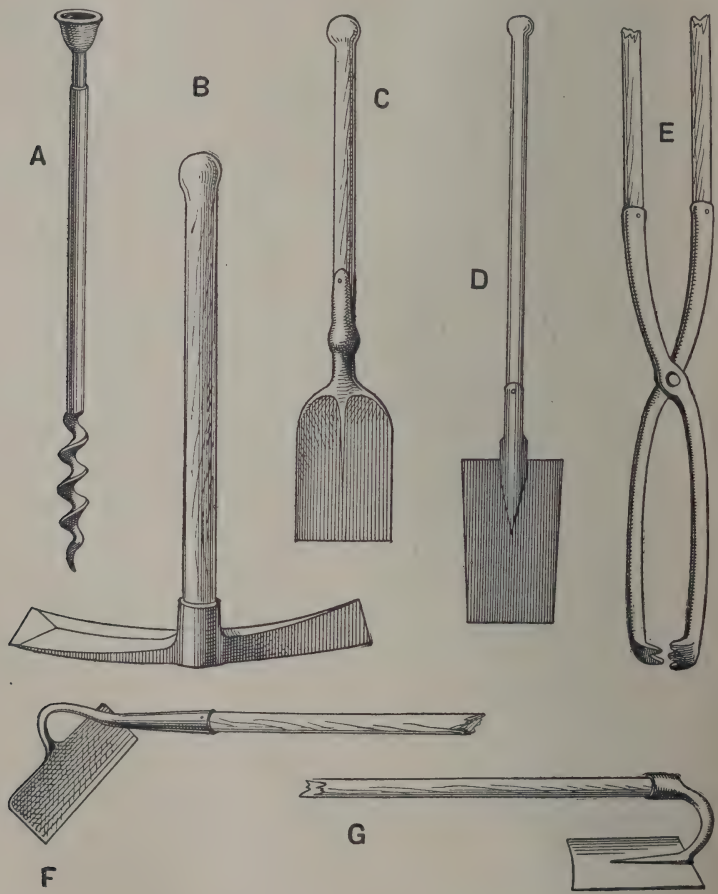
Les outils. — Il en faut beaucoup et de variés, car à chaque instant le sol change de nature : bêches d'acier américaines, larges et étroites ; pioches ordinaires ; pioches à pic dites « tournées » ; pelles carrées ; pelles rondes belges ; raclettes de différentes longueurs, grosseurs et largeurs. Enfin, le meilleur outil, le plus dur à manier, auquel ne résistent ni tuf, ni marne, ni racines, ni vieilles souches, le « piémontais », pic à double tranchant, celui que, par antithèse, mes travailleurs appellent « la plume ».

Les instruments. — On en a inventé de trente-six sortes : pinces à trois dents d'un côté et deux de l'autre, s'emboîtant exactement ; mâchoires de crocodile ; tire-bouchon en acier ; fourches à deux dents, assez usitées pour pouvoir saisir le cou de l'animal et pas assez pour laisser passer sa tête ; sondes avec pavillon pour enfoncer dans les terriers profonds et percevoir les moindres bruits de l'animal qui se dérobe et gratte ; pinces à ressorts et à crémaillère ; etc.

Tous sont utiles, mais non indispensables. J'en ai une collection à peu près complète en acier poli. C'est très joli et forme des panoplies bizarres, mais... coûte très cher. Le maréchal du village vous fabriquera à peu de frais deux paires de pinces à deux et trois dents. Elles seront de longueurs différentes. Les branches de l'une seront creuses et vous pourrez y adapter des manches en bois maintenus solidement par des clavettes ; avec ces pinces, une fourche destinée à maintenir à terre l'animal extirpé, à lui aplatir la tête contre le sol et à le mettre ainsi dans l'impossibilité de blesser vos chiens, vous aurez le nécessaire.

Il faut encore ajouter un bon couteau de chasse pour abréger les agonies, un chandelier de fer pouvant se ficher dans les parois et un paquet de bougies,

une trousse à pansement contenant : ciseaux, aiguilles à suture, soie aseptisée, amadou et perchlorure de fer, quelques bandes de toile et un seau de campagne pour laver les yeux et les blessures, enfin une grande boite



Outils pour la chasse sous terre.

A, Sonde avec pavillon. B, Piémontais. C, Bêche américaine. D, Bêche Gouvy. E, Pince à 2 et 3 dents. F, G, Raclettes.

en fer-blanc en forme de tambour, si vous voulez rapporter les animaux vivants.

Tout cela constitue un matériel très encombrant. Bien rarement les terriers sont situés à proximité de chemins carrossables; il faut aller par des sentiers étroits, à travers ronces et épines. Les outils et les instruments devront donc

être bien empaquetés, sous le plus petit volume possible, et arrimés sur des crochets de commissionnaire. Le poids est ainsi bien réparti sur le dos des hommes, qui ont les bras libres pour écarter les branches. Chaque porteur doit connaître exactement les outils dont il est chargé, afin de ne rien oublier au retour.

Les chiens sont couplés et attachés par des hardes solides en crin tressé, à peu près les seules qu'ils ne rompent pas. Pendant les opérations, les chiens doivent être tenus à l'écart et surveillés attentivement. Les fox sont tellement ardents, si impatients de combattre, que, faute de mieux, ils se déchirent entre eux et souvent même se tuent. J'en ai ainsi perdu plusieurs.

Règle générale, il ne faut jamais introduire deux chiens à la fois. Ils se gênent mutuellement. Les galeries sont trop étroites pour deux, celui qui est derrière empêche le premier de reculer et le fait ainsi pincer par l'animal de chasse.

Le seul cas où vous puissiez mettre deux chiens qui se *connaissent* est celui où vous avez affaire à un renard dans un terrier plat. En lâchant en même temps *chien* et *chienne* par deux gueules différentes l'animal est pris entre deux... mâchoires et son sort est vite réglé. Mais alors la chasse est trop vite terminée. Surveillons donc bien les chiens, attachés solidement à des soliveaux. Ils entendent la bataille et cherchent à couper leurs laisses. S'ils y parviennent, comme un éclair ils sont au trou, et pour les reprendre c'est toute une histoire.

Tant que les hommes sont loin de l'animal et des chiens, ceux-ci se méfient et ne se font pas trop mordre ; mais à mesure que l'on approche leur ardeur redouble, leur rage atteint au paroxysme, et c'est alors que les accidents graves, souvent mortels, se produisent.

Au dernier moment, quand on est à portée de l'animal, il est de toute nécessité de retirer le chien. On le prend doucement d'une main par les pattes de derrière, on glisse l'autre sur le cou, que l'on maintient solidement pour éviter les morsures, et on le passe au valet de chiens qui le rattache. Avec le chien devant, vous ne pourriez introduire les pinces sans le blesser et le faire dévorer.

Les terriers. — Les terriers sont des habitations que se creusent les lapins d'abord ; puis viennent les renards qui mangent les lapins, agrandissent les demeures et s'installent. Ils se composent d'une chambre principale, nommée « mère », à laquelle aboutissent des galeries plus ou moins longues et profondes. Souvent il y a plusieurs étages qui communiquent entre eux par des « cheminées » le plus ordinairement à pic. Terriers de renards, surtout ceux de blaireaux, sont presque toujours à mi-côte, creusés dans une veine de terre friable que surplombe du turf ou de la marne. Ces messieurs, excellents architectes, n'aiment pas les éboulements. Plus le terrain est dur plus vous avez de fatigue assurément, mais plus aussi le bon résultat est certain. Lorsque, en effet, vous fouillez un terrier creusé dans du sable, même dur, les parois de la tranchée ne sont jamais solides et s'éboulent, vous obligeant au travail des Danaïdes. On pourrait bien « boiser », comme les mineurs, mais ce serait une armée qu'il faudrait avoir avec soi. D'un autre côté, l'animal, au moindre répit accordé par la fatigue du chien ou son changement, se retourne et se met à creuser une nouvelle galerie. Mieux armé que le chien, le sable ne lui offre qu'une faible résistance et en peu d'instants il a élevé entre lui et son assaillant une véritable muraille. Quelquefois aussi, si le chien n'est pas très mordant, il use du procédé des rôdeurs de barrière qui vous jettent du poivre dans

les yeux. C'est du sable que le blaireau emploie, mais le résultat est le même. Une fois disparu, il est très difficile à retrouver. Son odeur forte est répandue par tout le terrier. Seul, un vieux chien sage et connaissant à fond son métier parvient à le rejoindre, en se servant plus de l'ouïe que de l'odorat.

Dans les terrains forts, au contraire, le blaireau — car c'est lui toujours qui nous donne le plus de fil à retordre — a plus de difficulté à creuser que le chien à déblayer. Ce n'est dès lors qu'une question de temps et de travail.

Lorsque la mère blaireau a des petits assez forts, ceux-ci creusent pendant qu'elle soutient la lutte ; il en est de même lorsque plusieurs blaireaux sont

Premières recherches.

Phot. de M. Henry Adelon.

ensemble, mais alors ils se séparent, s'entourent, et bien rarement vous en prendrez plus d'un le même jour.

Parmi plusieurs terriers, si vous en avez un situé en terrain très meuble, tâchez de le défoncer entièrement pour ne garder que les durs. Vous pouvez aussi, de temps à autre, allumer du feu dans une des gueules, les habitants déménageront et iront se fixer dans un autre terrier.

Une fois le terrier reconnu fréquenté, il faut s'assurer que l'animal est bien dedans. C'est le rôle du garde, qui, de bonne heure, constate la rentrée, et, en attendant, place à chaque gueule — sans en oublier — un morceau de papier au bout d'une fiche en bois. Ce frêle obstacle suffit, et renard ou blaireau ne passeront jamais outre. Le seul danger est qu'ils fassent une galerie à côté, mais cela demande du temps et vous serez arrivés avant.

Nous le répétons, le travail de la chasse sous terre est pénible et fatigant. Il faut donc s'arranger pour ne rien faire d'inutile et ne creuser qu'à coup sûr. Arrivés sur le terrain, et avant de commencer, chacun doit prendre sa place. A chaque gueule un homme se couche à plat ventre, d'autres au centre. Quand tout le monde est à son poste, on fait silence, et le chien est amené à la gueule la plus fréquentée et par laquelle l'animal est descendu. Il faut bien écouter et se rendre compte de l'emplacement des galeries par lesquelles passe

le chien. Vous vous rendez compte de la disposition, et vous pourrez faire couper le terrier aux points de jonction. Tout d'abord l'animal cherche à se défendre et fait tête pour repousser l'ennemi. Ne vous relevez pas encore et ne faites pas creuser dans la direction des abois. Le moment n'est pas venu. Continuez à prêter l'oreille. La bête, ne pouvant mettre en fuite son adversaire, cherche à se dérober et à faire perdre sa piste. Elle parcourt en tous sens son domicile, va, vient, monte, redescend, avise ses voies et enfin s'accule dans un coin. Cette fois les aboiements sont fixés. Commencez alors une tranchée qui sépare le terrier en deux. Une fois arrivés en dessous du dernier

Arrêt devant un terrier habité.
Phot. de M. Henry Adelon.

étage, s'il y en a plusieurs et ce dont il faut bien s'assurer, embranchez une seconde tranchée à la première et dirigez-vous directement sur le point voulu. En procédant autrement, vous risquez, après un long travail, de voir l'animal se déplacer, revenir sur ses pas par une galerie latérale et gagner une tout autre extrémité. Tout est alors à recommencer. Le principal est d'aller sûrement, si lentement, et de circonscrire de plus en plus l'animal en lui coupant ses retraites. Toutes les fois que vous coupez une nouvelle galerie, introduisez-y une baguette pour pouvoir la retrouver en cas de besoin. Malgré vos précautions vous avez peut-être négligé une galerie par laquelle la bête reviendra en arrière. Les hommes, pour aller plus vite et désireux de prendre l'animal rapidement, ont toujours tendance à faire des tranchées trop étroites. Ils calculent souvent mal la profondeur à atteindre et, une fois gênés par les parois trop rapprochées, ne peuvent plus travailler utilement. Il faut commencer « en grand »; ce n'est pas du temps perdu, et la facilité des mouvements rendra la tâche plus aisée.

Chaque terrier a ses difficultés personnelles. L'expérience seule vous les fera vaincre. C'est là d'ailleurs l'amusement de cette chasse.

L'expédition. — Vous voici maintenant bien au courant des « voies et

moyens ». De la théorie, passons à la pratique; partons en expédition, si vous voulez bien me suivre, et commençons... par le commencement.

Aujourd'hui, nous allons chasser au loin, à la billebaude, sans savoir si ce sera le renard ou le blaireau. Nous sommes invités à déterrer. Pour sûr il y a des terriers nombreux et fréquentés, c'est le principal.

Dix heures sonnent. Le déjeuner est terminé. Les hommes sont là, et les voitures attelées. Allons faire l'inspection dernière pour voir si rien n'est oublié. Très important, car si un outil ou un instrument manque au moment utile, nous aurons beau « invoquer en vain le nom du Seigneur », cela ne remplacera rien et nous nous ferons « des cheveux » d'une longueur immense.

Dans leur chenil les fox font un vacarme épouvantable. Allons, le temps presse! chacun s'y met, en prend un dans les bras, et l'on finit tant bien que mal par les calmer et mettre ensemble ceux qui veulent bien s'endurer. Chien avec chienne, vieux avec jeune. Aoh! aoh! Dieu soit loué, ils sont sortis sans trop de malheurs!

On abat le fond des voitures, on arrime les outils de façon à gêner le moins possible. Gardes, terrassiers, chiens se casent comme ils peuvent. En route tout cela prendra sa place. On ferme, on est parti.

Au rendez-vous donné à la ferme la plus rapprochée des terriers reconnus, c'est encore un « aria » de remettre tout en ordre. Les chevaux sont mis à l'écurie et les paysans regardent avec effarement ce déballage de chiens minuscules et d'instruments aux formes étranges.

Chacun a pris son paquet, et la procession s'allonge sous bois, guidés par le garde. Après une demi-heure de marche, nous arrivons au pied du terrier annoncé. Il est à mi-côte. Le sol est couvert de cailloux, sur un vaste espace la terre est dénudée, quelques rares genévriers poussent de loin en loin. Autour le bois est serré. Des gueules immenses s'enfoncent dans toutes les directions. D'épais tas de terre remuée sont accumulés aux entrées battues. Tout nous indique que le repaire est bien fréquenté et que nous n'avons pas à redouter le fâcheux buisson creux.

Commençons maintenant.

Ridet s'est avancé, il examine soigneusement les entrées. C'est un blaireau qui nous attend. Sorti hier par cette gueule-là, il est rentré ce matin par ici. La pluie a cessé vers deux heures et son pied de rentrée est sec. Chacun à son poste. Pendant que « La Broussaille », le valet de chiens, de la voix et du geste, parvient, non sans mal, à faire taire ses chiens, Ridet et les autres s'étendent de tout leur long, l'oreille collée à la terre.

« Amenez Javotte. »

Javotte découplée, on l'apporte, son collier qui pourrait se prendre dans une racine est retiré. Houp! d'un bond elle a disparu.

Chut! écoutez! — Taisez-vous donc! Un aboiement sourd parvient indistinct. Javotte n'a pas mis longtemps à trouver le blaireau endormi sur un épais lit de mousse. Ils sont face à face. L'animal encore ensommeillé n'est pas très satisfait d'être réveillé par cet avorton qui ose pénétrer jusqu'à lui. Il grogne. Javotte aboie. Le blaireau charge, Javotte recule et revient à l'attaque. Il faut savoir si ce n'est pas le fait d'une erreur, si c'est bien à lui qu'on en veut et si l'ennemi sera tenace. Le blaireau se décide à la fuite. Il change de place, prend une nouvelle galerie, tient tête et repart. Javotte ne le quitte pas d'une semelle.

Au dehors, on entend parfaitement toutes ces péripéties. Les abois se rapprochent et s'éloignent. Plus un bruit, le blaireau a gagné le plus profond de son domicile, un roulement se fait entendre; au galop la chienne revient *prendre*

vent, voit qu'on est toujours là et disparaît. Elle a vu l'animal de près. C'est indiscutable, car une tache rouge salit sa poitrine; ce n'est qu'un coup de patte léger, peu de chose encore. Allons, les enfants. à l'ouvrage! blouses et vestes sont ôtées et rangées, les outils sont dépaquetés et prêts. Par où commencer? Faire une tranchée, dans quelle direction, on n'entend rien. La butte est profonde. Des pierres, de la terre forte, puis de la marne. Dessous enfin, du sable rouge dans lequel est creusée la forteresse. La tranchée serait trop pénible et trop longue à faire, mieux vaut faire un tunnel et cheminer sous terre.

L'attaque.

Phot. de M. Henry Adelon.

Le terrassier « La Ruine » a retroussé ses manches jusqu'aux épaules. Ses muscles saillissent comme des cordes. Il empoigne sa « plume » et commence. Sous les coups du terrible outil, l'ouverture de la gueule principale s'agrandit.

On souffle. Ridet, à plat ventre, se laisse glisser jusqu'à la ceinture. Silence! il se relève. Eh bien! nous ne sommes pas au bout, nous aurons de la chance si nous le prenons avant la nuit; c'est à peine si l'on entend quelque chose et la chienne a bonne voix! Allons-y. « Si Javotte donne toujours, il y a du bon, grogne La Ruine; as pas peur, je lui prendrai son plumet; » et il s'engage à son tour. Cette fois il a lâché la « plume », a pris une bêche et, dans la position du mineur, étendu sur le côté, à deux mains il attaque le sable dur. Loubier, qui le suit, est armé d'une raclette et tire la terre en arrière. A mesure que La Ruine avance, Loubier disparaît aussi, un autre le remplace. Halte-là! on n'y voit plus clair. L'étroite ouverture est bouchée par les corps. Impossible de travailler dans l'obscurité. Pourtant la bataille continue et il faut marcher. 4 mètres sont franchis, mais il y en a encore au moins 10 à

parcourir. Comment faire? allons-nous sonner la retraite? Dans les terriers peu profonds on peut allumer des bougies, mais ici ce n'est pas le cas. Brûlé par la flamme, l'air serait bien vite vicié, on étoufferait et la bougie s'éteindrait. Il n'y a pas longtemps pareil accident est arrivé et il a fallu abandonner l'animal. Heureusement aujourd'hui, vous êtes là; il faut réussir à tout prix, et nous avons pris nos précautions.

Dans nos bagages est une lampe électrique « Trouvé » garnie d'un tuyau de 20 mètres. Elle peut brûler deux heures et nous avons du liquide de rechange. Le foyer lumineux, placé au centre d'un réflecteur, projette la lueur au loin. C'est le blaireau qui va être étonné! A mesure que les hommes avancent, ils piquent dans la paroi un crochet auquel ils accrochent la lampe et l'on continue à bêcher et à racler.

Le blaireau épouvanté par la lumière, mais toujours invisible, commence à ronfler. Il est sérieusement fâché. Javotte s'excite au bruit de ceux qui viennent à son « ayde ». Elle cherche à mordre son adversaire. Celui-ci se met sur le dos et, au moment où la chienne s'élance, d'un coup de ses terribles ongles, aiguisés comme la lame d'un rasoir, lui ouvre la gorge jusqu'à la langue. Javotte revient couverte de sang. On se la passe de main en main. La Broussaille lave ses plaies et fait couler de l'eau fraîche dans ses pauvres yeux remplis de sable.

Pendant ce temps, « mons blaireau » n'est pas resté inactif. Tant que la chienne l'attaquait, force lui était de faire tête pour protéger ses derrières; mais un instant de répit lui est accordé, les moments sont précieux, il faut vite en profiter pour se mettre hors d'atteinte. De ses pattes puissantes il attaque une ancienne cheminée de lapin. En un clin d'œil il a rejeté la terre en arrière et, quand un jeune chien, encore inexpérimenté, arrive à son tour, plus personne, la maison est vide. Bob, comme un fou, parcourt les galeries, monte, descend, revient et ne trouve rien. Cherchez le blaireau! Tant que la bataille se fait entendre les hommes ne se sont pas arrêtés, oubliant la fatigue et leur position plutôt défectueuse. Le contact est perdu, repos; ils ne veulent pas user leurs forces dans une fausse direction. Bob est repris et rattaché. Il est trop jeune pour retrouver la voie. Il faut toujours revenir aux vieux, que l'on cherche à épargner et qui, comme la vieille garde, ne donnent que pour rétablir la victoire compromise. En avant Mandrin, c'est un chien prudent et âgé. Après avoir exploré rapidement sans succès, il s'arrête et écoute. L'ouïe va remplacer l'odorat qui ne peut plus s'y reconnaître dans l'air surchauffé. Attention : le chien s'est mis à gratter. De loin on aperçoit la poussière que projettent ses pattes. De temps en temps il pousse de petits grognements. Allons, courage les hommes, l'ennemi est toujours là! Mandrin travaille rapidement dans le sable frais remué. Il gagne de vitesse le blaireau qui creuse dans le dur, et n'a pas beaucoup d'air. Les grognements se font plus fréquents et bientôt éclate un hurlement de rage et de douleur. Le contact est rétabli, mais Mandrin a « écopé ».

La fouille est de plus en plus pénible. Déjà cinq hommes sont allongés l'un derrière l'autre. Le tas de sable retiré est énorme. Heureusement le terrain a de la pente et il est facile à ceux qui sont encore disponibles de faire rouler en bas le sable avec des pelles. Des bouffées d'une odeur infecte prennent à la gorge.

On se rapproche, ce n'est plus qu'une question de minutes et il n'est que temps, car nos montres marquent huit heures et c'est à deux que nous avons commencé! A peine un mètre nous sépare du blaireau, mais ce mètre va être dur à franchir. L'animal, qui a su mettre à profit les moindres instants que lui

ont accordé la fatigue des chiens et leurs changements, a tourné en grattant. Il a cherché à gagner une galerie qu'il connaît bien, sur sa gauche, et se trouve maintenant derrière une sorte de pilier. En ligne droite on le prendrait sans difficulté, mais le couloir n'est pas large et on ne pourrait biaiser les pinces. Le temps presse, l'heure avance. La fatigue va l'emporter, on étouffe là-dedans. Courage! encore un coup de collier! Le blaireau, lui aussi, n'en peut plus! voilà six heures qu'il travaille, lutte et se défend; le chien, à force d'aboyer, est aphone. Bribe à bribe, le pilier s'effrite. « Hurrah, hurrah! hurle La Ruine, j'y vois le plumet! Les pinces, passez-moi les pinces. » L'instrument demandé dis-

A mi-corps dans le terrier.

Phot. de M. Henry Adelon.

paraît dans les profondeurs. « Le chien maintenant; prenez donc le chien, bon Dieu! » et, pendant que Mandrin, saisi, est ramené à l'entrée, La Ruine lâche sa bêche et saisit les pinces. Pas commode encore à piger le monsieur! Tandis qu'à l'aveuglette les pinces cherchent à le prendre, lui se rase, s'aplatit, se tourne, mord le fer sur lequel on entend grincer ses dents. Enfin, il arrive en retard à la parade, et les griffes se sont enfoncées dans son cou.

« Ça y est, je le tiens, ah! la canaille, t'en boufferas plus du bon raisin. » Oui, mais le blaireau n'est pas encore dehors. Il est arc-bouté contre les parois et ne bouge pas plus qu'un terme. Ce n'est pas facile de tirer, sans point d'appui, les bras allongés. On le tient bien, mais il ne veut rien « savoir ». Toujours ce maudit pilier qui gêne. Il faudrait encore un coup de bêche ou deux, mais alors lâcher le blaireau, c'est risqué. Qui sait si la galerie qu'il cherche n'est pas tout près? La Ruine ruisselle comme une fontaine sa rage est au comble, il veut son animal et ne le lâchera pas. Les autres hommes se retirent. Ridet, qui est mince, se glisse, monte en rampant sur le dos de la Ruine que ce surcroît de poids ne semble pas gêner et empoigne les pinces, l'autre reprend sa bêche et tape. Enfin le dernier coup est donné. Toute résistance cesse. Privé de son point d'appui, le blaireau perd pied et est entraîné. Il se débat, se tord, ronge

le fer. « Peine inutile, mon vieux colon, on ne lâchera pas. » Couverte de bave, souillée de sang, de poussière, voici la bête hors de son trou. Pendant que Ridet lui maintient la tête appuyée sur le sol à l'aide de la fourche, dont l'extrémité des dents est enfoncée en terre, un autre lui fait un bâillon avec un morceau de bois et une corde. Lâchez les chiens; hallali, les beaux! hallali, les petits valets! Le carnage maintenant! Les chiens découplés, intacts ou blessés, le couvrent tout entier, le mordent, le déchirent. C'est la joie, le triomphe, la vengeance. Tout à coup, aux cris de victoire succèdent des cris de douleur : dans la lutte, le blaireau s'est débarrassé de son bâillon et, à son tour, mord à tort et à travers. Pas un instant à perdre, il va estropier des chiens! On se méfiait, et un coup de couteau rapide lui ouvre la carotide.

C'est fini, neuf heures et demie. Maintenant la fatigue se fait sentir. Les estomacs crient famine. Les hommes éreintés sont raides comme des piquets. Il sera bien onze heures quand nous serons à table. Mais la chasse a été bonne, émouvante, variée. Nous avons réussi.

Demain on rebouchera et remettra le terrier en état. De semblables gîtes ne se font pas en un mois. Qui pourrait dire depuis combien d'années, de siècles peut-être il est construit? L'année prochaine il sera de nouveau habité. La mère des blaireaux n'est pas morte !

Moins drôle que l'aller, n'est-ce pas, la retraite? Une nuit sans lune nous environne. Les outils semblent avoir doublé de poids. On trébuche dans les ornières. Les branches cinglent les figures bleuies par le froid.

Tant bien que mal on retrouve les voitures, et La Broussaille berce dans ses bras la pauvre Javotte qui n'en peut plus.

Lecteur, à votre tour, employez les mauvais jours d'hiver à une destruction utile pour votre gibier. Mais trêve de bavardages. Il est minuit. Nous dormons debout, allons nous coucher et bonne nuit.

Henry Adelon.

Le retour.

Phot. de M. Henry Adelon.

Une halte dans la bruyère.

Phot de M. Nat Heywood.

XVIII

LA FAUCONNERIE

La *fauconnerie* n'est autre chose qu'une chasse à courre qui se pratique avec l'aide d'oiseaux de proie dressés. L'oiseau devenu, par l'apprivoisement et le dressage, l'auxiliaire du chasseur, n'est pas guidé comme le chien par l'odorat pour trouver sa proie et la suivre ensuite ; il ne peut compter que sur sa vue pour la découvrir et sur sa vitesse pour l'atteindre.

De ce qu'il n'a pas été fait une mention spéciale de la fauconnerie dans le texte de la loi de 1844, quelques esprits pointilleux ont conclu que la chasse au vol était un mode de chasse prohibé en France, et à ce préjugé, peut-être autant qu'au changement des mœurs sociales provoqué par la Révolution et aux modifications de la configuration du sol produite par les procédés modernes de culture, faut-il attribuer que ce « déduit » soit tombé en désuétude dans notre pays.

M. Gaston de Saint-Marc, à la conférence Boncenne de Niort, docte réunion de légistes et d'étudiants, a parfaitement établi que la chasse au vol n'était qu'une forme de la chasse à courre, et, de fait, depuis une trentaine d'années que nous avons entrepris de réenseigner à nos contemporains le dressage et l'utilisation de l'oiseau de vol, aucun empêchement légal ne nous a été opposé. La fauconnerie est en effet dans l'esprit de la loi de 1844, si elle n'est pas dans le

texte, comme le sont d'ailleurs également tant d'autres chasses de détail.

La vénerie et la fauconnerie, dit fort justement M. G. de Saint-Marc, quoique étant deux arts distincts par leurs moyens d'action, tendent au même but. Dans la vénerie on force le loup, le sanglier, le cerf, le chevreuil, le renard, le lièvre à l'aide de chiens ; en fauconnerie, on force le milan, la buse, le héron, l'oie sauvage et autres volatiles, le loup, le lièvre, le lapin et autres quadrupèdes, à l'aide d'oiseaux et de chiens. Les prescriptions légales, à l'époque où la fauconnerie était encore en honneur, ne distinguaient pas la fauconnerie de la vénerie ; l'une et l'autre étaient régies par les mêmes lois et, la chasse au vol n'étant autre chose qu'une chasse à courre à cor et à cri, les fauconniers modernes doivent naturellement bénéficier de tous les avantages qui résultent des termes de la loi et des arrêtés d'ouverture et de fermeture de la chasse.

Ceci dit, pour calmer les scrupules de nos concitoyens, rigoureux observateurs, comme on sait, des lois de leur pays, particulièrement en ce qui concerne la protection du gibier et la répression du braconnage, nous renverrons, pour de plus amples détails et pour une discussion sérieuse et approfondie du point de droit sous toutes ses faces, à la brochure de M. Gaston de Saint-Marc, publiée à Niort, chez Th. Mercier, et reproduite dans la *Revue Britannique* (sept. 1899).

Nous n'avons pas la prétention de faire tenir en ces quelques pages un traité complet de fauconnerie ; encore moins avons-nous celle de remplacer les leçons que donnent seules l'expérience et la pratique ; en fauconnerie, comme en tout autre art, il y a un *tour de main* qui ne s'acquiert qu'en mettant soi-même la main à la pâte, et toutes les leçons et les préceptes de l'écrivain ne vaudront jamais quelques heures passées en compagnie d'un fauconnier expert, soit autour des *blocs* et de la *perche*, soit en plein champ avec un bon vol. Que d'heures nous avons perdues, en débutant, à chercher, par exemple, à comprendre dans des livres les nœuds si simples et si ingénieux au moyen desquels le fauconnier fixe les jets aux tarses de ses oiseaux, son leurre mort ou vif à la filière ; comment décrire la légèreté de main qu'il faut pour passer le chaperon sur la tête de l'oiseau sans l'effaroucher et le rebuter ; comment représenter la façon cauteleuse dont le fauconnier doit s'approcher de son oiseau pour le reprendre sans lui faire peur et la ruse avec laquelle il substitue le leurre à la proie que l'oiseau vient d'abattre, afin de ne pas le dégoûter ! En voyant opérer un fauconnier de profession, on comprendra tout de suite ce qu'il serait impossible d'enseigner avec les descriptions les plus minutieuses. Aussi bien n'insisterons-nous pas sur ces détails, que nous ne ferons qu'indiquer.

Nous éviterons aussi, autant que possible, d'employer le langage technique, au risque d'offusquer les docteurs en l'art de *haute* et

basse volerie. Notre prétention est simplement de mettre dans la voie d'un sport aujourd'hui presque oublié et plein de jouissances délicates tant d'habitants de la campagne et d'amants de la Diane chasseresse qui ne se doutent pas du plaisir qu'ils ont sous la main et pour lesquels la fauconnerie n'évoque que le souvenir des temps bardés de fer, où elle était tellement en honneur.

Nous ne traiterons pas davantage de l'histoire de ce mode de chasse que tant d'auteurs ont étudiée avec une érudition minutieuse, et nous laisserons dans les vitrines des musées d'histoire naturelle les nombreuses espèces d'oiseaux de proie qui peuvent être ou qui ont été utilisées pour la chasse au vol, nous contentant de parler de celles que l'on peut se procurer facilement et que nous avons expérimentées nous-même.

Comment on se procure un faucon. — Mais d'abord, est-ce facile de se procurer des oiseaux de chasse ? Assurément ; seulement il faut se donner la peine de les chercher. Au temps où la fauconnerie était dans sa splendeur, il y avait toute une catégorie d'industriels et de piégeurs qui faisaient métier de dénicher les aires et de colporter les oiseaux. C'était un commerce actif, qui n'existe plus aujourd'hui. On a même perdu la notion des bonnes espèces, et beaucoup de gardes et de chasseurs les classent toutes sous la rubrique très vague de buse ou d'émouchet, mots qui dans leur bouche ne veulent rien dire. Cependant, en ces derniers temps, beaucoup ont appris à les connaître, et nous sommes moins exposés qu'il y a quelque vingt ans à recevoir, sous le nom de faucons, des gardes auxquels nous nous adressons toutes sortes de volatiles plus ou moins prédaciers, mais nullement sportifs !

Les oiseaux de proie utilisés pour la chasse au vol se divisent en deux grandes catégories reconnaissables à la forme de leurs ailes ; il y a les oiseaux à ailes longues ou *rameurs*, et les oiseaux à ailes courtes ou *voiliers*. Le vol de ces oiseaux, leurs moyens d'attaque diffèrent nécessairement et sont commandés par la forme de leurs ailes, quoiqu'ils puissent à la rigueur pratiquer l'un et l'autre mode de vol ; les oiseaux rameurs montent au-dessus de la proie qu'ils veulent atteindre et, lorsqu'ils ont le dessus, se laissent glisser ou tomber sur elle en suivant un plan plus ou moins incliné ; les voiliers se jettent directement sur leur proie et la crochent en droite ligne ; les premiers sont les oiseaux de haut vol, les seconds les oiseaux de bas vol ; le faucon pèlerin est l'oiseau type de la première catégorie, l'autour est le type de la seconde. On voit tout de suite qu'il résulte de ce mode de vol deux genres de fauconnerie, la haute et la basse volerie. La haute volerie est le sport héroïque, celui qui donne lieu aux plus belles attaques, aux plus belles défenses ; il faut, pour la pratiquer convenablement, de grands espaces découverts, afin que le gibier puisse fuir librement, que le faucon ait l'espace voulu pour se livrer à sa gymnastique aérienne et tirer ses bordées avant que la proie qu'il convoite ne se soit mise à couvert ; c'est la chasse chevaleresque par excellence : l'oiseau de proie semble dire à son adversaire : « Tirez le premier ; à vous la pose. »

La basse volerie ne connaît pas ces courtoisies ; c'est la chasse à l'affût, c'est la poussée à vue du lévrier, c'est le détroussement de la diligence au coin d'un bois, mais c'est aussi le vol le plus productif et le plus efficace ; l'oiseau de basse volerie ne s'épuise pas dans une élégante escrime ou aux badinages de la porte ; il va droit à son but et, s'il manque son coup, eh ! bien, franchement, il renonce et attend une meilleure occasion.

Les mœurs de ces deux catégories d'oiseaux ne sont donc pas les mêmes, leur habitat est aussi différent ; les oiseaux de haute volerie ou vrais faucons se tiennent dans les pays découverts ; ils fréquentent les steppes et les plaines ; ils nichent dans des falaises inaccessibles, sur des rochers à pic qui sont comme les observatoires d'où ils dominent le pays et surveillent le passage de leur proie ; les oiseaux de basse volerie élisent domicile dans les contrées boisées, ils nichent sur les arbres des hautes futaies ; une clairière, un sentier au-dessus desquels ils se postent en affûteurs suffisent au développement de leurs moyens de chasse.

Dénichage. — C'est donc dans l'une ou l'autre de ces régions qu'il faudra chercher vos auxiliaires selon le mode de vol que vous voudrez entreprendre, et il vous sera plus commode de faire rechercher au printemps les aires dans lesquelles vous dénicherez les jeunes ou oiseaux *niais*, comme on les appelle, que de piéger des oiseaux adultes, dits *hagards*, que peu de personnes savent prendre et qui seraient d'ailleurs d'un dressage un peu difficile pour un débutant.

Autour en livrée de niais.
Phot. de M. Barrachin.

Il ne faudra dénicher les jeunes que forts et bien en plumes, au moment où ils vont quitter le nid. Que si même ils s'envolent au moment où le dénicheur arrive à l'aire — et n'étant pas alors exercés, il est rare qu'ils aillent tomber bien loin, — cela n'en vaudra que mieux, et vous aurez des élèves forts et bien nourris dont vous pourrez presque vous dispenser d'achever l'élevage *au taquet*, ce que beaucoup de fauconniers considèrent cependant comme indispensable pour que l'oiseau de haut vol surtout puisse jouir de tous ses moyens. Pour l'élevage au taquet, il faut prendre les oiseaux à un âge moins avancé, les plumes bien sorties pourtant ; on les installe dans une grange ou un grenier, et sur le rebord de la fenêtre de cette grange ou de ce grenier, sur une large planchette, on leur donne régulièrement à manger de la viande coupée en petits morceaux ou hachée menu ; tout en jouissant de leur vol, qu'on peut alourdir au moyen de grelots pesants fixés aux tarses pour les empêcher d'atteindre la proie sauvage qu'ils voudront poursuivre, ils reviendront longtemps au même endroit pour se repaître, comme des pigeons à leur pigeonnier. On comprend quelle force d'ailes et quel développement de poumons ont les oiseaux soumis à quelques semaines de ce régime, exactement comme s'ils étaient à l'état sauvage ; mais, bien entendu, on ne peut se livrer à ce

genre d'élevage que dans un pays peu peuplé et où vos oiseaux ne seraient pas exposés à recevoir les coups de fusil de gardes collectionneurs de primes, ou d'amateurs collectionneurs d'empaillés.

Piégeage. — Pour prendre les oiseaux adultes et sauvages, il y a plusieurs genres de pièges. Une condition essentielle de ces pièges est qu'ils soient agencés de telle sorte qu'ils ne blessent pas les oiseaux et ne leur abîment pas les plumes. Dans son volume *Hints on the management of Hawks* (Londres, 1898, Horace Cox, édit. Bureaux du *Field*), M. F. E. Harting en a décrit plusieurs excellents, parmi lesquels nous signalerons une manière de disposer au ras du sol (*fig.* 1) un nœud simple ouvert qui repose sur le cadavre d'un oiseau servant d'appât et enfilé sur une tringle A. Lorsque le faucon vient saisir cet appât, il fait partir un déclic B, et un ressort en caoutchouc C tendu sur ce déclic serre le nœud autour des tarses de l'oiseau qui, en se jetant sur l'appât, a fait tomber la tringle. Dans les Indes, on emploie des gluaux dressés autour d'une proie vivante. Mettant aussi à profit les instincts de rapine des oiseaux carnassiers, on fait voler dans les endroits fréquentés par les faucons sauvages un faucon apprivoisé, aux tarses duquel on suspend un bouquet de plumes simulant une proie, entremêlé de lacets de crin (*fig.* 2). L'oiseau sauvage se précipite sur l'oiseau apprivoisé pour lui ravir son butin et, se prenant les serres dans les lacets, tombe à terre avec lui. Ailleurs, en Afrique par exemple, on garnit

Autour mâle adulte.
Phot. de M. Barrachin.

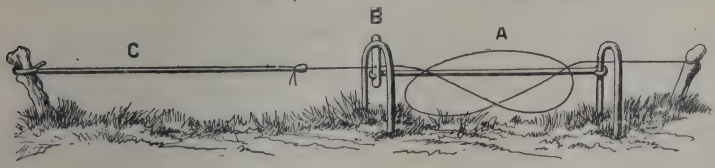


Fig. 1. — Nœud simple à déclic, disposé au ras du sol, sur le cadavre d'un oiseau servant d'appât. D'après Harting.

un pigeon d'une espèce de brassière ou harnais hérissé de lacets de crin, on le lance en l'air lorsqu'on voit un faucon, et l'oiseau sauvage se prend les serres de la même manière en voulant lier le pigeon. Enfin, un excellent engin consiste à disposer autour d'une proie vivante attachée au sol quatre panneaux de filets fins (*fig.* 3) à grandes mailles et légèrement fixés aux quatre coins dans les

tuteurs qui servent à les soutenir par un fil passé dans une encoche des tuteurs ou un anneau de caoutchouc. L'oiseau sauvage se précipite sur la proie sans voir les filets ; il donne en plein dans un des panneaux qui se détache sous le choc et il s'y entortille. Il faut seulement un peu de patience et de doigté pour dégager le captif des mailles sans froisser son plumage.

Fig. 2. — Bouquet de plumes avec lacets suspendu aux tarses de l'oiseau.
D'après Harting.

En Hollande, des fauconniers de profession qui ont conservé les traditions de l'ancien équipage royal prennent les faucons, au moment du passage d'automne, de la façon suivante : on construit sur les bruyères du Nord-Brabant, aux alentours du village de Valkenswaard, une hutte enfoncée en terre (*fig.* 4),

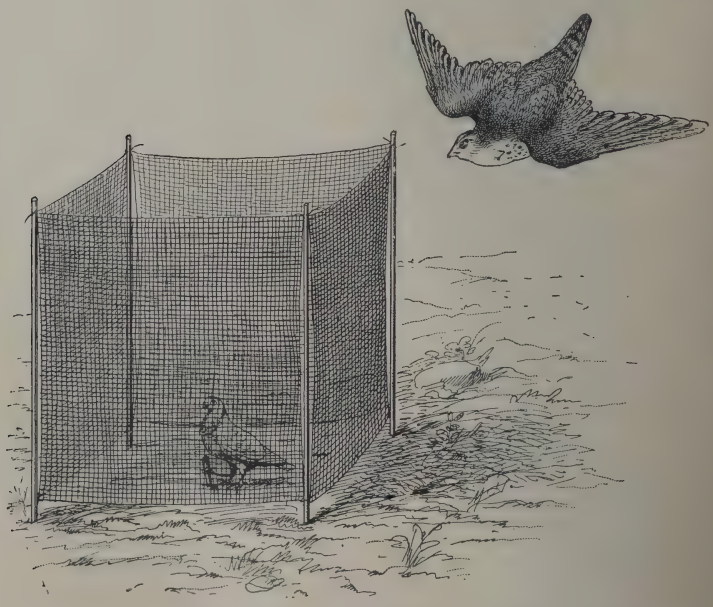


Fig. 3. — Filet pour prendre les faucons.
D'après M. Pierre-Amédée Pichot.

recouverte d'un toit de mottes de bruyères, de branchages ou de gazon A. Dans cette grande taupinière le fauconnier s'installe de façon à surveiller par des chatières tout l'appareil disposé à une trentaine de mètres en avant de la hutte. Deux poteaux B,B de 5 mètres de haut ont été plantés à une certaine distance

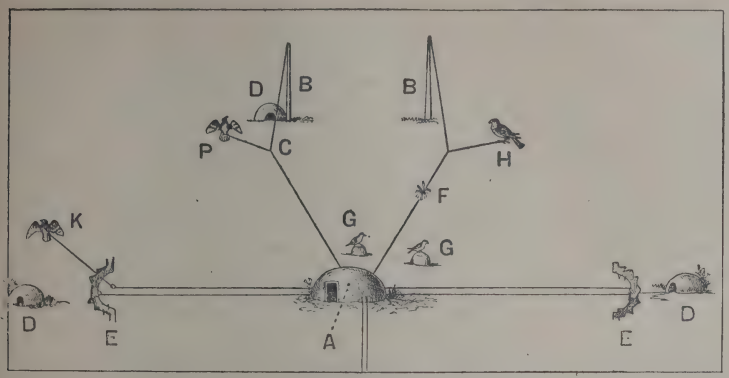


Fig. 4. — Hutte et ses approches.

Hutte hollandaise de M. Paul Gervais.

Faucon venant au pigeon de leurre à la hutte.
Phot. de M. Barrachin.

l'un de l'autre. Du sommet de ces poteaux partent des filières qui aboutissent à la hutte et qui, lorsqu'on tire dessus, font monter en l'air : l'une, un pigeon vivant fixé par une brassière P à moitié chemin entre le poteau et la hutte ; l'autre, un vieux faucon hors d'usage ou un tampon de plumes simulant un faucon H. A droite et à gauche sur le sol, sous des petits abris en mottes de gazon D, D sont dissimulés d'autres pigeons qu'on peut tirer dehors au moyen d'autres filières et faire passer, en ramenant toujours à soi, dans la circonférence de filets circulaires E, E soigneusement repliés et dissimulés, mais prêts à se rabattre.

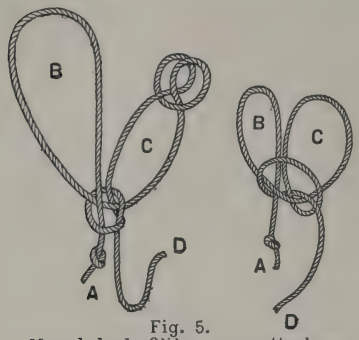


Fig. 5.
Nœud de la filière pour attacher les pattes du pigeon de leurre.

A, D, Extrémités de la filière ; B, C, Anses correspondantes dans les deux figures ; chacune se termine par une double boucle croisée, comme il est indiqué dans l'anse C de la grande figure, pour faire passer les pattes de l'oiseau.

Il s'agit maintenant d'attirer le faucon de passage au milieu de cet appareil, mais il passe souvent si haut et si loin qu'on risquerait fort de n'y pas prendre garde si l'on n'était avisé de son voisinage par une pie-grièche vivante qui sert d'indicateur. Ce petit oiseau, au joli plumage blanc, noir et gris perle, est attaché sur un tertre conique G qui lui sert d'observatoire, au moyen d'une filière fixée à une brassière ; tout en le retenant captif, cette attache laisse à l'oiseau la liberté de ses mouvements. Sur son tertre (*fig.* 6), la pie-grièche a un abri en mottes de gazon entouré de petits perchoirs en arc, et son manger, de la chair hachée menue, est mis à sa portée dans un roseau fendu fiché en terre. Une seule pie-grièche peut suffire, mais il est encore mieux d'en avoir deux. Rien ne passe dans les airs sans attirer l'attention de ces oiseaux méfiants, au regard perçant et toujours en éveil, et, à leurs mouvements on se rend très bien compte de la nature de l'oiseau dont ils signalent l'approche longtemps avant que le fauconnier ait pu le voir. Si c'est un vrai faucon que la pie-grièche a découvert, son agitation est de plus en plus intense à mesure

Fig. 6. — **Pie-grièche sur son observatoire.**
D'après Harting.

que l'oiseau de proie se rapproche. Elle cesse de manger, elle bat des ailes et pousse de petits cris. Le fauconnier, étant ainsi prévenu qu'il passe un faucon quelque part, se met en devoir de l'attirer ; il agit alors sur les filières des poteaux (*fig.* 4), fait voler le pigeon d'appel D, puis le faucon de leurre ou le bouquet de plumes H, de façon à simuler un combat. Le faucon en voyage n'est pas longtemps sans apercevoir la manœuvre ; il y a là, pense-t-il, un camarade qui chasse, donc il doit y avoir quelque chose à manger ; et il se rapproche. Au fur et à mesure qu'il se rapproche, l'agitation de la pie-grièche augmente, et elle finit, folle de terreur, par se précipiter dans son petit réduit, où elle se blottit. C'est le moment d'agir sur les pigeons cachés dans les abris D, D, dont les filières sont ainsi disposées qu'on peut, après les en avoir fait sortir, les ramener dans l'aire de développement du filet dont nous avons parlé. On laisse le pigeon d'appel D, dont on a joué jusqu'ici, tomber à terre, et comme il voit le danger, lui aussi, il s'empresse d'aller se cacher dans son abri ; le pigeon de leurre K reste seul exposé aux atteintes du faucon qui fond sur lui et le lie avec un tel acharnement qu'il est alors facile de ramener, en tirant sur la filière, les deux oiseaux dans l'aire du filet E qu'on rabat sur eux quand ils sont au centre, et la prise est faite.

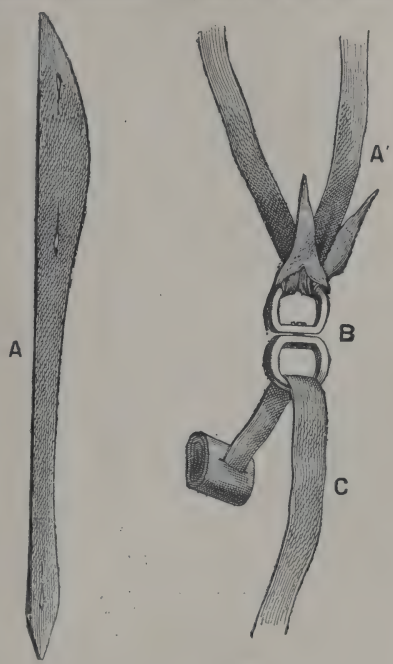


Fig. 7. — Jets.
A, Jet. A', Jets. B, Tourets. C, Longe.

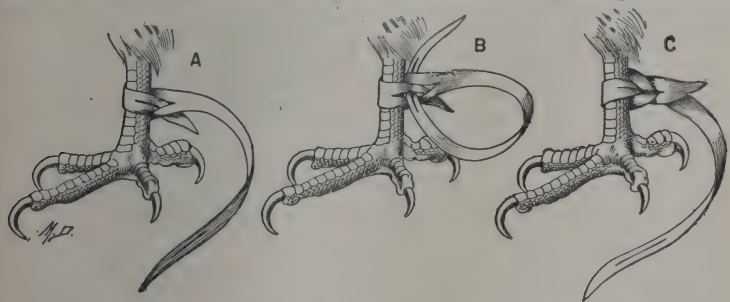


Fig. 8. — Disposition du nœud employé pour passer les jets au faucon.
A, 1er temps. B, 2e temps. C, 3e temps.
D'après Cerfon.

Apprivoisement et dressage. — Quand vous vous êtes procuré un faucon d'une façon ou d'une autre, il s'agit d'en commencer tout de suite l'apprivoi-

sement et le dressage. Pour cela, il faut vous munir de certains ustensiles et garnir votre faucon d'un certain attirail.

La garniture du faucon se compose de petites lanières en cuir, une pour chaque tarse que l'on appelle les *jets* (*fig.* 7) et qui resteront à demeure. Ces lanières, A, varient de dimension selon la taille de l'oiseau ; elles ont de $0^m,25$ à $0^m,30$ de long sur $0^m,0015$ de large pour un faucon pèlerin ou un autour, de $0^m,20$ à $0^m,23$ de long sur $0^m,0010$ de large pour un émerillon ou un épervier. Elles se terminent par une fente A′ au moyen de laquelle on les fixe toutes deux sur un des anneaux d'un touret double B ou bien individuellement sur un petit anneau simple. Une longe C, courroie en cuir souple de 1 mètre à $1^m,20$, terminée à un bout par un nœud de bourrelier, est passée soit à travers le second anneau du touret, soit à travers les deux anneaux simples contre lesquels vient buter le nœud de bourrelier et sert à tenir l'oiseau sur le poing, ou à l'attacher au bloc ou à la perche qu'il ne devra plus quitter, sauf pour voler (*fig.* 8) ; lorsqu'on veut lâcher l'oiseau pour le faire voler, on retire la longe et on ne lui laisse que les jets. Il faut encore placer un grelot sur un des tarses. Le tintement de cet instrument permettra de suivre le vol de l'oiseau dans les airs et de le retrouver lorsqu'il s'éloigne et qu'on le perd.

Faucon coiffé du chaperon.
Phot. de M. Barrachin.

Puis il faut un *chaperon*, sorte de bonnet en cuir plus ou moins orné selon le goût du fabricant et la mode du pays, qui recouvre complètement la tête de

Chaperons à faucon. Phot. de M. Barrachin.

l'oiseau, de façon à lui ôter la vue du jour. Le bec passe à travers une mortaise ménagée sur la partie antérieure du chaperon que l'on sert autour du cou, par derrière, au moyen de tirettes : et, comme on porte l'oiseau sur une main et qu'il n'en reste qu'une au fauconnier pour prendre une des tirettes,

M. Belvallette et son porte-cage.

Phot. de M. Hieckel.

c'est avec les dents qu'il faut saisir l'autre pour provoquer la contraction de la coulisse.

Le chaperon, qui est l'accessoire le plus important et le plus caractéristique de la fauconnerie, se fabrique de diverses manières ; le patron le plus généralement adopté se compose de trois pièces hermétiquement cousues de façon à ce que, lorsque la tête du faucon en est revêtue, aucun rayon de lumière ne puisse se glisser à travers les coutures jusqu'à son appareil visuel, mais le chaperon doit être assez aisé pour ne blesser en aucune manière la tête de l'oiseau, ni surtout ses yeux. L'honorable Gérald Lascelles dit que le fauconnier maîtrise son oiseau avec le chaperon comme le cavalier maîtrise son cheval

avec la bride, ce qui n'est pas tout à fait exact, car les moyens d'action ne sont guère les mêmes : toujours est-il que le chaperon est un moyen efficace de combattre le caractère ombrageux et altier de l'oiseau de proie que la moindre chose effarouche, même après qu'il a été dressé. Au début du dressage, l'oiseau serait continuellement en proie à la terreur ; avec le chaperon on l'habitue à se tenir tranquillement sur le poing et on parvient à l'engager à manger sur le gant à travers la mortaise par où passe son bec sans troubler sa sérénité ni lui inspirer de suspicion. Même dressé, l'oiseau pourrait encore perdre la tête et rester déséquilibré pendant de longues heures, si on ne le soustrayait aux spectacles irritants, pendant qu'on le transporte à la chasse ou d'un point à un autre, au moyen du chaperon sous lequel il conserve le calme auquel il est habitué dans les régions inaccessibles et solitaires qu'il fréquente dans la vie sauvage. Bien entendu, une certaine habileté de main est nécessaire pour passer le chaperon à l'oiseau sans faire pour lui de cet engin un objet de répulsion ou d'horreur, ce qui arriverait infailliblement si on le chaperonnait en le brutalisant ou en le blessant, mais c'est là un de ces tours de main que la plume ne saurait décrire et pour lequel nous sommes obligé d'avoir recours à la leçon des choses.

M. Barrachin avec un aigle Bonelli sur le poing.

On ne laisse pas le chaperon à l'oiseau pendant la nuit et il y a bien des circonstances pendant lesquelles il peut s'en passer sans inconvénient, quand, dans un endroit calme, on le met à l'air sur le bloc, pour *jardiner* ou pour prendre son bain ; mais il ne faut pas perdre de vue que l'oiseau n'a jamais la tête plus près du bonnet que quand il l'a découverte.

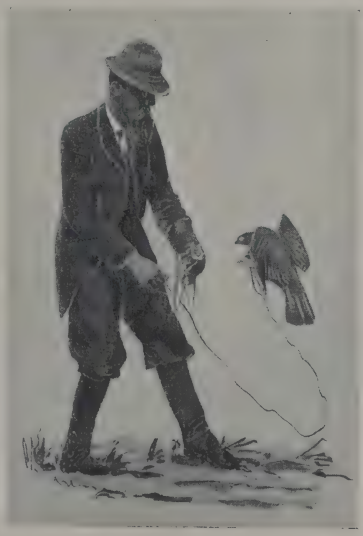
La forme et le jeu de ces différentes pièces de l'attirail du faucon ne se peuvent bien comprendre que sur nature. Les descriptions minutieuses et les planches détaillées des traités de fauconnerie moderne de MM. Belvallette, Cerfon, Foye et Sourbets permettront cependant, avec un peu d'étude, d'en saisir le maniement. Le fauconnier arrive lui-même à fabriquer toutes ces pièces qu'il découpe dans une peau de chien, mais on fera bien de se les procurer toutes faites, soit chez Penot, « A la Levrette », 87, rue des Petits-Champs, à Paris, soit chez le fauconnier hollandais Mollen, au village de Valkenswaard (Nord-Brabant).

Le faucon, une fois garni, ou armé, comme on dit, doit maintenant rester à l'attache, soit sur un bloc, soit sur la perche.

Le *bloc* est un cône tronqué en bois tourné de la grosseur d'une bûche moyenne qu'on enfonce en terre sur le gazon d'une pelouse au moyen d'un piquet qui termine son extrémité inférieure. A l'extrémité supérieure est un

piton à travers lequel on passe la longe avant de la nouer. Sur certains, le piton est fixé à un collet métallique qui tourne autour du pied du bloc de façon à empêcher le faucon de s'entortiller.

La *perche* est une barre de bois arrondie de la grosseur du poing, plus ou moins longue, selon que l'on y doit attacher plus ou moins d'oiseaux, et élevée de 1 mètre à 1m,20 du sol. C'est le perchoir d'intérieur disposé dans la pièce où l'on rentre les oiseaux pendant la nuit ou le mauvais temps. Les oiseaux y sont attachés de court au moyen de la longe qui applique l'anneau double du touret ou les anneaux simples des jets contre la perche, de sorte que les faucons sont obligés de rester en place et n'ont pour se mouvoir que la longueur des jets. Comme ils pourraient tomber de la perche et rester suspendus dans une position fâcheuse, on tend verticalement en dessous une toile forte ou tapis de 0m,60 à 0m,80 de large qui aide les oiseaux à faire leur rétablissement.



Fauconnier faisant revenir au poing un faucon tenu en filière.

Sur le bloc où l'on met les oiseaux à l'air et à portée d'un bassin peu profond où ils peuvent se baigner, la longe n'est pas tenue d'aussi court que sur la perche ; l'oiseau peut en avoir toute la jouissance, soit pour descendre du bloc sur l'herbe, soit pour prendre son bain.

Mais le perchoir qu'il faudra le plus mettre à contribution pendant les premiers temps du dressage, c'est le poing du fauconnier, qu'il faudra protéger d'un fort gant à crispin en peau de chien ou en daim très fortement doublé sur la tranche supérieure le long du pouce et de l'index. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que l'apprivoisement du faucon ne s'obtient que par un portage prolongé et presque continu pendant les premiers jours, au point que pour dompter les hagards, les fauconniers se relayent souvent, jusqu'à empêcher leurs oiseaux de dormir pendant les premières nuits. Rien de plus pittoresque que ces veillées de fauconniers dans la salle fumeuse de la petite auberge de Valkenswaard, ornée tout autour de portraits de faucons tirés du grand ouvrage de Schegel et de scènes de chasse. Les hommes, avec chacun un faucon sur le poing, s'attablent, la pipe à la bouche, devant les immenses bocks hollandais et devisent jusqu'à une heure avancée de la nuit, caressant de temps en temps leur oiseau avec une plume et ayant toujours soin de ne pas les brusquer et de ne pas les effaroucher.

Tout d'abord l'oiseau tire au renard et ne veut pas se tenir sur le poing de son maître ; il se laisse pendre en se débattant de toute la longueur des jets, qu'on tient entre le pouce et l'index, le plus court possible. Il faut chaque fois le relever avec patience et douceur de la main restée libre pour le remettre en

place lorsqu'il ne fait pas son rétablissement lui-même, mais on finit par obtenir qu'il se réconcilie à son sort et par lui faire comprendre que la véritable assiette d'un faucon qui se respecte n'est pas la tête en bas et les pieds en l'air.

Il faut maintenant que le faucon perde toute idée de se nourrir autrement que sur la main qui le tient. De même qu'il refusait au premier moment de se tenir debout sur le poing, de même il refusera de toucher d'abord au morceau de viande de bœuf ou de mouton, de volaille ou de pigeon que le fauconnier tient dans sa main gantée en même temps qu'il serre les jets entre le pouce et l'index et que la longe reste enroulée lâchement autour du petit doigt. Mais la faim faisant son œuvre, au bout de peu de temps l'oiseau se rend compte qu'il y a à manger dans la main qui le retient captif ; il commencera à tirer sur le gant, puis son bec rencontrera la viande comme par hasard ; il lui en restera bien une bouchée dans le bec et il finira par l'avaler. La glace est rompue, et, en ayant soin de promener l'oiseau dans un endroit tranquille où les bruits et les mouvements du dehors ne viendront pas le distraire des tiraillements de son estomac, il finira par manger sur le poing comme s'il n'avait jamais connu d'autre gamelle.

Étant bien assuré dans cette manière de manger et l'oiseau étant sur le bloc, il faut petit à petit l'habituer à sauter du bloc sur le poing pour prendre sa nourriture. Après quelques becquées on le replace sur le bloc et on le fait sauter sur le poing de nouveau, et on répète cet exercice autant qu'il le faudra. Puis on rallonge la distance insensiblement, en remplaçant la longe par une filière, et, lorsque l'oiseau vient bien ainsi, on l'habitue à manger sur le leurre.

Le *leurre* est, comme son nom l'indique, un simulacre d'oiseau ou d'animal ; il se fait avec des ailes de pigeon fixées sur un corps lourd en bois ou en métal, ou une peau de lapin rembourrée pesamment, si l'on veut leurrer pour le poil. Sur ce leurre on attache la viande que le faucon devra s'apprendre à y trouver. Le leurre est attaché à une longue filière qui permet de le jeter à l'oiseau tout en conservant le bout de la filière dans la main. On peut encore se servir plus simplement d'un pigeon mort ou d'un quartier de lapin.

De même qu'on a appris progressivement au faucon à manger sur le poing, de même on lui apprendra à manger sur le leurre, et quand cette phase du dressage sera terminée, que l'oiseau viendra bien au poing ou au leurre du bout d'une filière d'une cinquantaine de mètres qui, aller et retour, couvre 100 mètres de terrain, vous pouvez le lâcher en toute confiance : pourvu toutefois qu'il soit à jeun, vous êtes sûr qu'il ne s'écartera pas et répondra au premier appel.

Voilà donc le faucon raccourci et complètement sous votre dépendance, que vous l'ayez habitué à revenir au leurre ou au poing. Il s'agit de lui faire connaître le « vif » et de lui apprendre à tuer. Certains oiseaux niais paraissent très désorientés la première fois qu'ils voient une proie vivante, mais la faim les pousse et l'instinct les guide, et, si vous attachez un pigeon vivant auprès du bloc, le faucon se jettera bientôt dessus et le mettra à mort. Vous le laissez se repaître dessus, et le jour suivant, tandis que le faucon, mis sur l'aile, vole autour de vous, cherchant le leurre avec lequel vous le rappelez d'habitude, vous lui jetez un pigeon vivant dont vous avez enlevé quelques plumes de l'aile pour en faire une proie facile. Le faucon le prendra aussitôt. Si, par les exercices précédents avec le leurre, vous n'étiez pas bien assuré que le faucon reste sur sa proie abattue, et si vous le croyez susceptible de l'emporter pour aller le manger plus loin, ce qui s'appelle *charrier*, il faudrait attacher le pigeon au bout d'une filière dont vous tiendriez l'extrémité afin de rester abso-

lument maître de l'oiseau. Il ne vous reste plus qu'à essayer le faucon sur une proie sauvage ; pour cela, prenez toutes les précautions nécessaires pour réussir du premier coup, c'est-à-dire ne vous laissez pas accompagner par des étrangers qui pourraient déranger votre élève et le distraire, et faites en sorte que la proie lui parte à bonne portée. Si vous réussissez les premières fois la manœuvre, vous aurez confirmé votre oiseau et vous vous serez évité bien des déboires.

Le faucon, ne l'oublions pas, ne chasse pas pour le plaisir de son maître ; il chasse parce qu'il a faim et il chasse pour manger, et c'est parce que l'idée de manger s'est intimement confondue dans son esprit avec la personnalité de son maître qu'il devient véritablement son associé. Une lithographie populaire de Charlet représente deux gamins se rendant à l'école : l'un a les mains vides, mais l'autre a son petit panier bourré de friandises. « Donne-moi de quoi qu't'as ? dit le premier au second, je te donnerai de quoi que j'aurai ! » C'est bien là ce qu'il faut faire entrer dans la tête du faucon, aussi bien pendant le dressage qu'après la prise d'une proie ; aussi faut-il toujours retirer le pât de l'oiseau qui mange sur votre poing ou la proie qu'il a abattue et qu'il tient dans ses serres avec une certaine ruse et une certaine dissimulation pour que votre élève ne voie pas en vous un vulgaire ravisseur de ce qu'il estime être sa propriété par droit de conquête. Quand la proie est abattue il faut approcher le faucon — qui reste dessus et ne vous la rapporte pas, comme d'aucuns se l'imaginent — avec beaucoup de précautions, sans mouvements brusques, mettant un genou en terre à une certaine distance de l'oiseau et se glissant vers lui en allongeant le bras vers la proie d'un mouvement presque imperceptible. Dès que la main est à portée, on saisit les jets sans brusquerie et on remplace le butin, sur lequel le faucon s'escrime déjà, par le leurre qu'on lui glisse insensiblement entre les doigts et sur lequel on le laisse continuer à tirer quelques beccades, avant de le rechaperonner et d'enfiler la longe dans les boutonnières qui terminent les jets ou dans les anneaux des vervelles.

DES DIFFÉRENTS VOLS

Ce n'est pas à la richesse du tableau que le fauconnier mesure son plaisir ; la difficulté vaincue, l'élégance d'une joute aérienne, la rapidité et l'endurance de ses élèves, leur soumission au leurre, voilà ce qui le passionne. Aussi bien n'est-ce pas dans la catégorie des gibiers domestiques qu'il faut aller chercher les plus beaux vols. Le vol du milan et celui du héron ne sont plus dans nos pays que de l'histoire ancienne, d'abord parce que ces oiseaux sont devenus rares, puis parce qu'on ne les rencontre plus, par suite de la configuration du sol et de ses modifications par la culture moderne, dans des conditions favorables. La charrue a passé sur les landes et les bruyères au-dessus desquelles le milan faisait autrefois son métier d'écumeur ; les bouquets d'arbres, dans lesquels nichaient les hérons et autour desquels il fallait se poster pour voler le héron à sa rentrée dans la héronnière, ont été abandonnés par leurs hôtes à la suite du peuplement des terres et de l'exploitation des bois où ils se trouvent entourés de cultures qu'on ne peut chevaucher à la

saison favorable pour ce genre de vol. Nous n'en parlerons donc que pour mémoire.

Vol de la corneille. — Mais le style de ces grands vols se retrouve dans le vol de la corneille, dont les bandes innombrables et les *corbeautières* peuplées fourniront longtemps encore aux fauconniers un sport de premier ordre. Le vol de la corneille se fait avec des faucons pèlerins que l'on prend au passage d'automne et dont les fauconniers hollandais de Valkenswaard sont les fournisseurs attitrés auprès de tous les équipages et amateurs qui pratiquent la haute volerie. C'est au mois de mars et d'avril qu'il faut voler la corneille, lorsque les vieux oiseaux sont entraînés par les longs vols qu'ils ont à faire loin de la corbeautière pour chercher leur provende. En se plaçant sur leur passage et en déchaperonnant contre le vent, règle dont il est prudent de s'écarter le moins possible, on peut être sûr de voir de beaux vols et d'élégantes passades. La corneille, si elle est loin de toute remise où elle puisse éviter la descente de son ennemi, monte dans les airs sachant que le faucon ne peut rien contre elle avant d'être monté au-dessus du fugitif, et les deux oiseaux atteignent souvent d'immenses hauteurs avant d'être en position pour la lutte. Si l'on avait déchaperonné dans le vent, la corneille aurait eu un très grand avantage et on n'aurait assisté qu'à une lutte de vitesse en ligne droite, la plupart du temps sans intérêt et au bout de laquelle la corneille aurait très probablement réussi à gagner une remise. Entraînés souvent ainsi à de très grandes distances, on aurait eu beaucoup de chance de perdre ou tout au moins d'égarer son faucon pendant de longues heures. Il est parfois difficile de mettre certains faucons sur la corneille ; il en est qui n'en veulent pas ; aussi faut-il leur faire prendre d'abord des corneilles au bout d'une filière et les abaisser fortement pour les mettre en appétit. Il ne faut pas oublier pourtant que c'est un vol très dur que de poursuivre contre le vent une corneille vigoureuse, et en faisant trop jeûner le faucon on risque de le priver des forces et de l'haleine nécessaires pour l'entreprendre avec quelque chance de succès. Aussi pendant le dressage de ces oiseaux auxquels la chair de la corneille paraîtrait antipathique faut-il se hâter, dès que le faucon a lié la corneille qu'on lui donne en filière, de lui substituer un bon pigeon vivant. Pour bien suivre le vol de la corneille, il faut être à cheval et pratiquer dans un pays qui ne présente pas trop d'obstacles ou de fondrières, sous peine de se laisser trop facilement distancer par les oiseaux ou de faire quelque chute fâcheuse en galopant le nez en l'air, à l'instar de l'astronome de la fable.

« Dracula », faucon pèlerin, sur bloc.
Phot. du Dr Arbel.

Vol de la pie. — Si, pour le vol de la corneille, on fait choix des faucons les plus forts et les plus vigoureux, et c'est pour cela que les faucons hagards pris au passage sont préférables, le tiercelet ou mâle de pèlerin est l'oiseau favori pour le vol de la pie. Plus petit et plus léger que la femelle, doué d'une

plus grande rapidité et très agile à faire ses détours et ses descentes, le tiercelet convient admirablement pour lutter contre les ruses et les finesses de la cauteleuse margot au plumage blanc et noir. Rien de plus gai ni de plus amusant que ce vol dans lequel piétons et cavaliers peuvent jouer un rôle. La tactique consiste à forcer la pie à débucher des boqueteaux, des arbres de ligne et des buissons où elle se tient d'habitude au moment où le ou les tiercelets, car on peut mettre deux tiercelets sur l'aile, sont à une bonne hauteur et dominent bien l'espace découvert qui sépare la remise d'où l'on a chassé la pie de celle qu'elle s'efforce à gagner à tire-d'aile. Les deux pèlerins se relayent pour entrecroiser leurs descentes, ce qui est un très joli spectacle ; la pie les esquive habilement dans son vol ondulé, et, se sentant serrée de près, il n'est pas de ruse qu'elle ne déploie. Tantôt elle volera au ras de terre entre deux sillons, sachant que ses ennemis n'oseront pas employer contre elle leur foudroyante descente dans la crainte de se briser contre le sol, et il faudra que les fauconniers et leurs aides fassent diligence pour forcer la fugitive, à grands claquements de fouets et à grands cris, à se *hausser*, pour donner de la marge aux vaillants tiercelets qui guettent en l'air le moment favorable; tantôt la pie, renonçant au bois qu'elle désespère d'atteindre, se réfugie sur une meule ou sur les toits de quelque ferme, et tournera autour pour reprendre haleine et s'esquiver au moment où l'on s'y attend le moins. Il ne faut pas perdre de temps pour la faire repartir, et toute la bande de chasseurs devra se hâter de faire le siège de la place forte, excitant les faucons par leurs cris à ne pas abandonner la poursuite, tandis qu'au moyen du leurre que l'on fait tournoyer on les maintient à bonne portée pour la reprise. Dans une ligne de pommiers, le long d'une route, je vous assure que la pie donne du fil à retordre ; mais le spectacle des vaillants tiercelets qui semblent s'entendre pour garder chacun un côté de la ligne, les hurlements de sauvage des fauconniers animés à la poursuite, le claquement des fouets, les bousculades à travers les haies, les danses du scalp que les assistants exécutent autour de la malencontreuse remise, tout cela vaut bien les hallalis courants et les abois émouvants de la chasse à courre. Nous avons vu souvent ainsi une pie rusée tenir tête pendant plus d'une demi-heure à deux excellents faucons et à une nombreuse assistance et parfois réussir à s'échapper aux applaudissements des fauconniers qui sont les premiers à rendre justice aux qualités de leurs adversaires.

Autour sur bloc.
Phot. de M. Barrachin.

Vol du perdreau. — C'est encore au tiercelet de pèlerin que l'on aura recours de préférence pour voler le perdreau. Notre ami Paul Geruzez a donné d'excellents conseils pour la pratique de ce vol, qui a ceci de pittoresque que les facultés du chien d'arrêt, ce compagnon idéal du chasseur qui a si rarement maintenant l'occasion de les utiliser, y seront largement mises à contribution, et l'accord tacite qui s'établit entre l'oiseau de proie et le chien d'arrêt pour ar-

river à la prise est une chose tout à fait merveilleuse. La première fois que l'on lance le faucon sur du gibier de plume (perdrix ou grouse) il faut procéder avec beaucoup de soin et s'arranger de façon à mettre toutes les chances du côté de l'oiseau de vol. Choisissez un jour de beau temps. Ayez un chien d'arrêt bien confirmé et dont vous êtes sûr. Faites-le quêter sur un terrain favorable. S'il arrête dans un bon couvert, mettez votre jeune faucon sur l'aile et donnez-lui le temps de monter aussi haut que possible. Dès qu'il a atteint le sommet de sa carrière, qu'il sera bien au-dessus de la compagnie, tournez-le de façon à faire partir les oiseaux en descendant avec le vent, ce qui donne l'avantage au faucon, et s'il tue du premier coup, comme cela est possible, dans ces conditions votre faucon est assuré. Recommencez tant qu'il volera bien, et au bout de peu de temps le faucon comprendra la manœuvre et montera, aussitôt lâché, se placer le plus haut possible, bien au-dessus du chien. Plus il est haut, plus il couvre de terrain, et plus sa descente sur le perdreau qui file sera rapide et fatale. Si l'oiseau ne prend pas cette habitude de monter très haut, il faut renoncer à en rien obtenir de bon pour le vol du gibier, surtout à mesure que la saison s'avance et que les perdreaux deviennent perdrix.

Faucon pèlerin sur bloc.

Si la compagnie va chercher un refuge dans une haie ou une petite remise, il est bon d'avoir un choupille ou petit épagneul à quête active et remuante pour faire repartir le plus vite possible.

Ici nous devrons nous élever contre un préjugé très fortement répandu et que nous avons vu naguère certain garde-chasse exploiter par jalousie contre le fauconnier qu'un de nos amis avait pris à son service. Le vol du gibier n'a pas du tout pour effet d'effaroucher le perdreau et de lui faire quitter les lieux qu'il fréquente, comme le prétendent les détracteurs de la fauconnerie et les amateurs qui n'ont jamais pratiqué ce sport. Si le faucon a fait prise, les oiseaux qui ont échappé à la descente et qui se sont remisés sortent de leur abri dès que le faucon n'est plus sur l'aile. Il n'y a pas de pays un peu découvert où les perdreaux ne soient journellement poursuivis par les oiseaux de proie. Ils y sont habitués et cela leur fait beaucoup moins peur que la détonation d'un coup de fusil ou les glapissements des traqueurs.

Nous avons, dans certains pays où il y avait peu d'espaces assez découverts pour voler, attaqué tous les jours les mêmes compagnies que nous retrouvions aux mêmes heures et aux mêmes endroits se livrant à leurs occupations habituelles, picorant dans les guérets ou se poudrant dans les chemins. L'expérience a été faite très sérieusement. Dans des pays où certaines étendues étaient particulièrement réservées pour la chasse au vol, il a été démontré que jusqu'à la fin de la saison les oiseaux conservaient leurs habitudes, qu'ils tenaient beaucoup mieux devant le chien d'arrêt que là où ils avaient été pourchassés par les moyens habituels et qu'ils étaient beaucoup plus nombreux que

sur les héritages voisins où l'on chassait au fusil à grand renfort de traque et de rabatteurs. L'honorable Gérald Lascelles, le sympathique maître d'équipage du Old Hawking club a rapporté des observations de ce genre dans son excellent traité de fauconnerie qui fait partie de la « Badminton Library » et qui portent sur cinq saisons de chasse.

Vol de l'alouette. — La difficulté de se procurer des faucons pèlerins et les dépenses, relativement minimes d'ailleurs, si on les compare à celles qu'entraînent les autres modes de chasse, ont fait hésiter beaucoup de personnes à s'intéresser d'une façon effective à la renaissance de la fauconnerie. Mais on peut, avec des espèces plus petites que le pèlerin, se faire la main et évoquer un simulacre presque parfait de la haute volerie. Tel est le vol de l'alouette avec l'émerillon, qui est un pèlerin en miniature et qui niche fréquemment dans les pays de plaine, faisant son nid dans les guérets. Il ne faut pas pourtant confondre l'émerillon avec le hobereau, qui niche dans les arbres et que nous n'avons jamais eu l'occasion d'expérimenter. Cet oiseau passe pour n'être pas de très bonne attaque, et il fait ses délices d'insectes autant que de gibier. Au-dessus des marais qui entouraient la héronnière d'Ecury-en-Champagne, nous avons vu maintes fois les hobereaux poursuivre en bandes assez nombreuses les théories de libellules et entrecroiser leurs girations aériennes avec celles des hirondelles qu'ils semblaient pourchasser, mais auxquelles ils ne faisaient aucun mal. Il ne faut pas non plus confondre l'émerillon ou le hobereau avec la crécerelle, si commune en France, où elle niche aussi bien dans les arbres que dans les rochers ou les vieux clochers. La crécerelle est aussi un vrai faucon par sa conformation et par son vol ; cependant elle se rapproche par la brièveté de ses serres des buses, qui sont caractérisées oiseaux ignobles parce qu'ils vivent autant de charogne que de proie vivante, et cette facilité à se satisfaire a diminué chez les oiseaux de cette catégorie l'esprit d'entreprise et l'audace nécessaires pour faire un oiseau de combat. La crécerelle s'apprivoise très bien, revient au poing et au leurre, et nous en avons vu vivant en pleine liberté et revenant régulièrement chercher leur nourriture, comme des oiseaux élevés au taquet, chez notre excellent confrère M. Barrachin, qui avait même une fois eu la fantaisie singulière d'enter une queue de faisan vénéré sur la queue d'une crécerelle. Il fallait voir son embarras lorsque le vent soufflait dans cet appendice exagéré qu'elle était la pauvrette, si peu préparée à traîner derrière elle. Or jamais un fauconnier ne se fût permis une plaisanterie de ce genre sur un oiseau noble. Nous avons vu quelquefois, malgré leur indifférence pour le sport, ces crécerelles dressées à

Aigle Bonelli défendant sa proie.
Phot. de M. Barrachin.

prendre des moineaux, mais c'étaient des oiseaux exceptionnels, et, d'une façon générale, ce serait perdre son temps que d'essayer de les utiliser d'une façon pratique.

L'*émerillon*, au contraire, est un oiseau plein de hardiesse et d'entreprise, avec lequel on peut s'offrir le régal de la haute volerie en miniature. D'un caractère doux et familier, l'émerillon s'apprivoise facilement et sur l'alouette donne les plus beaux vols du monde. Nous retrouvons dans nos papiers une lettre déjà ancienne de Robert Barr, le frère du fameux fauconnier du club de Champagne, qui donne les détails les plus précis sur le dressage des émerillons qu'il faisait alors voler chez M. Newcome, un des membres les plus distingués du Old Hawking Club. « Mon frère John, m'écrivait-il, me dit que vous lui avez demandé des nouvelles de nos émerillons et je m'empresse de vous envoyer quelques détails intéressants sur la façon dont je les ai affaités cette année et sur les beaux succès que nous avons obtenus. Vous savez que les émerillons nichent à terre dans les bruyères et les landes du nord de l'Angleterre et de l'Ecosse. Ils ont, en général, de trois à quatre jeunes qu'il faut dénicher peu de temps seulement avant qu'ils ne s'envolent, c'est-à-dire du 16 au 20 juin. En Angleterre ils sont quelquefois plus précoces. Je les tiens alors dans une grande chambre ayant une fenêtre à l'est et dont les vitres ont été remplacées par des barreaux droits et arrondis, assez rapprochés pour que les oiseaux ne puissent passer leur tête entre les écartements. Dans cette chambre on fixe trois perchoirs en gradin, de la grosseur d'une canne et bien arrondis ; on recouvre le sol de sable fin dans lequel on enfonce un large vase à fond plat et peu profond dans lequel les jeunes émerillons viennent se baigner. Enfin il est prudent d'adapter un poids à la porte, afin qu'elle se referme toute seule derrière la personne qui entre.

« Il importe de nourrir les jeunes oiseaux trois fois par jour jusqu'à ce qu'ils puissent voler, ensuite deux fois suffisent. On doit les rendre très familiers avec le *tiroir* (on appelle ainsi un abatis d'oiseau, de pigeon ou de volaille sur lequel il reste un peu de viande, sur lequel le faucon se plaît à tirer lorsqu'il est perché sur le poing de son maître). Le fauconnier doit se tenir avec ses oiseaux le plus possible, les appelant sur le poing et leur donnant chaque fois une petite becquée. Quand ils viennent bien au poing et qu'ils connaissent bien le tiroir, on leur met des jets en cuir très mince, mais fort. La peau de chien bien étirée est excellente pour cet usage : on peut alors, avec une longe, les mettre *jardiner* au soleil sur le gazon pendant une heure ou deux, mais il faut avoir soin, lorsqu'on leur met les jets ou autrement, de ne pas les prendre à pleine main et de ne pas les effaroucher, car ils se souviennent parfois toujours de la crainte qu'on leur a inspirée.

« Lorsque leurs plumes sont bien sorties, on peut commencer à les faire venir au leurre en attachant les jets à une filière légère. Le meilleur leurre est le corps d'un moineau ou d'une alouette, et lorsqu'ils l'ont bien lié deux ou trois fois, on peut les faire voler en liberté en augmentant la distance pendant quatre ou cinq jours, puis on leur fera prendre une alouette d'escape lâchée à bonne portée trois ou quatre fois (une par jour), et leur affaitage se trouve alors terminé. Il est toujours facile de se procurer des alouettes vivantes aux environs des grandes villes, où il y a toujours des oiseleurs qui font métier de les prendre. Ici je les prends moi-même, la nuit, avec une nappe.

« Lorsque les émerillons ont bien pris trois ou quatre alouettes d'escape, on peut les mener aux champs, et il suffit pour ce vol d'un espace peu étendu. On aura soin de ne pas lancer d'abord les jeunes faucons sur un oiseau qui parte de trop loin ; et si le vol a été raide et que l'alouette s'abatte dans un couvert,

il faut se hâter d'arriver et de reprendre l'émerillon pour lui donner pleine gorge. Nous avons l'habitude ici de faire voler deux émerillons ensemble, et cela donne des vols ravissants. On peut les faire voler deux fois, matin et soir, et après chaque vol leur donner le pât, le matin demi-gorge sans pelote, le soir gorge pleine avec pelote. Les oiseaux qu'ils prennent constituent la meilleure nourriture, puis le mouton et le cœur sont préférables au bœuf. En tout cas il faut que la viande qu'on leur donne soit tout à fait maigre et très fraîche, car ce sont des oiseaux très délicats, et plus ils seront en chair, mieux ils voleront.

« Nos émerillons ont commencé cette année à prendre des alouettes sauvages à partir du 12 août, et nous les avons fait chasser régulièrement jus-

Aigle Bonelli venant de prendre un lapin.
Phot. de M. Barrachin.

qu'au 20 septembre. Dans cet espace de temps, nous avons pris quatre-vingt-cinq alouettes sauvages. Nous n'avons jamais chaperonné ces émerillons, de sorte que M. Newcome et moi, nous ne pouvions pas en emmener aux champs plus de deux à la fois. On peut cependant habituer les émerillons à porter le chaperon, mais il faut les déchaperonner un peu avant le vol pour les laisser reprendre bien leur aplomb. Nous avons eu des vols d'une hauteur prodigieuse et nous avons souvent perdu de vue l'alouette et nos petits faucons montant droit au-dessus de nos têtes, puis l'alouette finissait par être ramenée à terre et par se faire prendre à nos pieds sans que nous ayons bougé de place. Rien n'est joli comme ce spectacle : un des émerillons fait d'abord sa descente, puis le second le suit de près, pendant que le premier fait sa *ressource* qui le ramène au-dessus de la proie et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils aient ramené l'alouette tout près du sol. Alors, après quelques crochets rapides, la fugitive se réfugie dans une haie s'il en est à sa portée, mais il est rare qu'elle échappe.

« Lorsque l'on fait voler ensemble deux émerillons, il faut leur émousser les serres, de façon à ce qu'ils ne puissent se blesser s'ils s'agrippaient par hasard pendant la lutte. Après quelques jours de pratique, ils deviendront très malins et connaîtront bien leur affaire et se tiendront fort tranquilles sur le gant du fauconnier, qui doit être en peau très mince.

« On peut affaiter les émerillons pour le merle, la grive et autres petits oiseaux ; mais c'est l'alouette qui fournit les meilleurs vols, et c'est aussi l'oiseau le plus commun par ici.

« Un perchoir fait d'une baguette forte pliée en arc et dont on enfonce les deux extrémités dans le sol est préférable au bloc pour les émerillons, lorsqu'on les met dehors. Il faut avoir soin de ne jamais les prendre sans leur présenter le tiroir. On peut laisser le bain à leur portée, mais il ne faut les exposer ni au vent ni au soleil et ne pas oublier leurs deux repas par jour. Les longes doivent être fines et légères, et il n'est pas besoin de garnir les jets de touret ou de vervelles, puisqu'on ne laisse jamais longtemps les émerillons à l'attache. Si je pouvais me procurer des émerillons hagards, je crois qu'avec des soins je pourrais les conserver et leur faire voler l'alouette tout l'hiver, tandis que les niais sont aptes à dépérir dès qu'arrivent les froids et que les alouettes sont trop fortes pour eux, de sorte que je suis obligé de leur rendre la liberté. »

Cette lettre du fameux professionnel, résumant d'une façon parfaite tout le dressage de l'émerillon, nous n'avons pu mieux faire que d'en conserver les termes et nous l'avons reproduite presque textuellement.

Nous pouvons donc avoir avec le vol de l'émerillon une réduction quasi parfaite des grands assauts de la haute volerie, admirablement adapté au cadre étroit dans lequel, en bien des régions, le fauconnier est obligé de se mouvoir.

Basse volerie. — Dans les pays couverts, à boquetaux rapprochés, dans les bois clairs comme dans les forêts plus épaisses, il faut se résigner à faire de la basse volerie et à se servir de faucons à ailes courtes, comme l'autour et l'épervier. Ce n'est pas que ce genre de sport soit beaucoup plus facile que l'autre : il demande autant d'assiduité et de soins, mais l'autour, notamment, est un oiseau à tempérament rustique, qui se contente de soins beaucoup plus rudimentaires que ceux qu'exige l'entretien des oiseaux de haut vol. Il est aussi beaucoup plus facile à se procurer, nichant encore assez abondamment dans les hautes futaies où il construit son nid sur les arbres les plus inaccessibles, et malgré que ces oiseaux soient l'objet de l'animosité de tous les gardes-chasse, il en revient nicher tous les ans dans les mêmes cantons et presque sur les mêmes arbres. On peut mettre l'autour à la plume et au poil presque indifféremment, et un autour bien entraîné et en bon appétit se jettera indifféremment sur tout ce qui se présente, quoiqu'il soit très facile de l'habituer à respecter les chiens et les furets, ses auxiliaires à la chasse.

On prend les autours adultes sauvages dans des pièges et des filets comme ceux que nous avons indiqués plus haut. Il en vient au passage d'automne aux huttes hollandaises de Valkenswaard et beaucoup de fauconniers préfèrent ces oiseaux pris adultes aux oiseaux niais ou dénichés. Ils sont, en effet, au courant de la chasse, et il n'y a pas à leur apprendre à tuer, comme il peut arriver aux oiseaux dénichés, dont certains à notre connaissance, mais qui n'avaient pas été élevés par des mains très compétentes, ont été très longtemps à se déclarer. Cependant les vieux oiseaux, ayant déjà perdu leur livrée de la première année, nous ont toujours paru d'un dressage très difficile, exigeant une patience peu commune et ne rémunérant pas, somme toute, le temps qu'on est obligé de leur consacrer.

Quand on déniche des aires d'autour, le vrai moment pour prendre des jeunes, comme nous l'avons dit, est celui où ils vont quitter le nid; et nous ne saurions trop insister sur cette recommandation, parce qu'il est difficile de nourrir les oiseaux pris trop jeunes à leur suffisance, d'où des arrêts dans leur développement très préjudiciables à faire un bon oiseau et qui se traduisent par des crampes, des convulsions et des lacunes dans la contexture des plumes des ailes ou de la queue, qui prennent la forme de raies transversales transparentes et les rendent très sujettes à se casser. Or la souplesse et l'élas-

Vue extérieure de la Fauconnerie de Beauchamp.
Phot. de M. Barrachin.

ticité du plumage sont particulièrement désirables chez l'autour, qui se fait souvent traîner et bousculer par sa proie dans les broussailles et sur le sol.

Le grand secret pour le dressage de l'autour est, encore plus que pour le pèlerin, dans un portage prolongé; et lorsque l'oiseau mangera bien sur le poing, il faut le promener partout avec soi pour le familiariser avec les chiens et les personnes, tous les bruits et tous les engins. Harting recommande de faire faire à l'autour des stations prolongées dans la forge du village, qui est évidemment un endroit bruyant et ahurissant entre tous. Barrachin avait un perchoir transversal fixé au siège de son phaéton et sur lequel il promenait l'oiseau en dressage. Les anciens appelaient l'autour *cuisinier*, beaucoup plus sans doute parce qu'on le tenait à la cuisine où il voyait beaucoup de monde que parce qu'il était le pourvoyeur attitré du garde-manger. En un mot, pendant la période du dressage surtout, l'autour devrait être le compagnon inséparable de son maître; sortir avec lui à pied et en voiture, assister au repas sur le dossier d'une des chaises de la salle à manger. Bien entendu, il ne doit

manger lui-même que sur le poing de son dresseur et ne jamais prendre seul sa nourriture. Traité ainsi, il se familiarisera très vite, et l'on n'aura pas à craindre l'effarouchement auquel il est sujet la première fois qu'on le lâche ou lorsqu'il est appelé à voler devant des spectateurs.

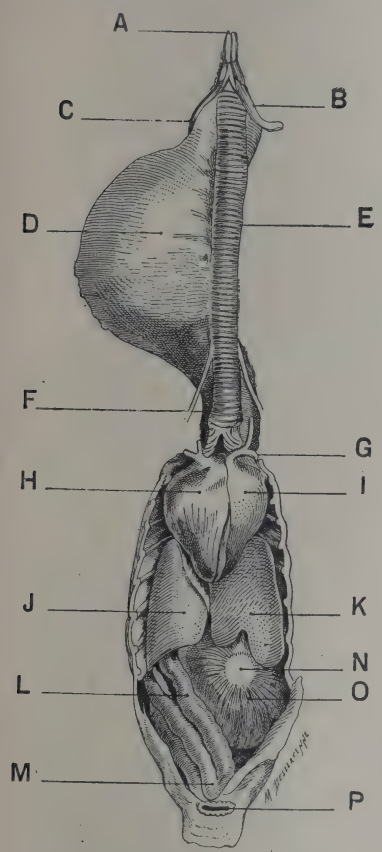
Nous avons indiqué plus haut les principes généraux de dressage pour tous les oiseaux. Nous ne nous répéterons pas. Lorsque l'oiseau vient bien au poing, d'abord de près, puis d'une certaine distance, on lui fera tuer en filière un lapin, un faisan, une poule ou un pigeon, selon le gibier auquel on veut le mettre, puis on lui donnera une escape facile, et enfin on le jettera sur une proie sauvage dans les meilleures conditions possibles pour commencer. Les autours femelles sont particulièrement recherchées des fauconniers à cause de leur taille plus forte et de la plus grande puissance de leurs serres lorsque l'on a en vue de prendre avec l'autour une proie lourde et robuste comme les grands lièvres d'Angleterre et d'Allemagne, les gazelles et les grues en Orient; mais le tiercelet ou mâle d'autour est absolument suffisant pour la généralité des cas, et il est plus facile de s'en procurer, car dans chaque nid d'autour il n'y a guère plus d'une femelle sur trois ou quatre oiseaux dont se compose la couvée. Nous ajouterons que le tiercelet est plus rapide et fait ses crochets et ses retours dans le bois et la broussaille beaucoup plus facilement que la femelle.

L'*épervier* ou émouchet est un autour de petite taille et aussi un oiseau que l'on peut mettre à tout gibier, mais il est souvent d'un caractère plus quinteux et d'un naturel plus sauvage. Il est aussi assez difficile à tenir en condition. Le portage de l'épervier au commencement du dressage est très fatigant, non pas que l'oiseau soit lourd, mais il est beaucoup moins tranquille que toute autre espèce de faucon et s'élance à chaque instant du poing qui le porte pour rester suspendu par les jets, la tête en bas et battant des ailes. Il faut chaque fois le replacer très doucement avec la main restée libre, et lorsque, dans ses paroxysmes de terreur, il crispe les serres au point de ne plus pouvoir se tenir sur le poing, il faut le maintenir sur le gant sans le brusquer jusqu'à la fin de cette crise de terreur qui trouble souvent un débutant.

La femelle de l'épervier est beaucoup plus grosse que le mâle, et c'est à dresser des femelles qu'il faudra surtout s'appliquer, car avec le mâle on ne peut guère prendre que de petits oiseaux. Pleine d'audace et de courage, la femelle d'épervier n'hésite pas à se lancer sur une proie beaucoup plus grosse qu'elle ; un perdreau ou un pigeon ne l'effraye pas. Dans tout l'Orient on se sert beaucoup de l'épervier pour voler la caille, et, au lieu de laisser partir l'oiseau du poing comme nous le faisons, les fauconniers orientaux, tenant leur épervier à pleine main, le jettent sur la proie comme on ferait d'une pierre. Pour arrêter même des proies encore plus fortes, ils attachent aux jets de l'épervier une bobine de cordonnet de soie qu'ils tiennent dans leur manche et qui se déroule aussi vite que l'oiseau peut voler. Bien entendu, la proie crochée de cette manière est bien forcée de s'arrêter lorsque toute la bobine est déroulée, mais ce genre de harponnage tient plus de la pêche à la mouche que de la véritable fauconnerie et fait le pendant de ce procédé japonais qui consiste à prendre des canards avec des filets à papillon en les attirant dans des canaux étroits bordés de haies et d'où, en s'envolant, ils sont forcés de passer à portée des épuisettes des chasseurs dissimulés le long de ces étroits couloirs.

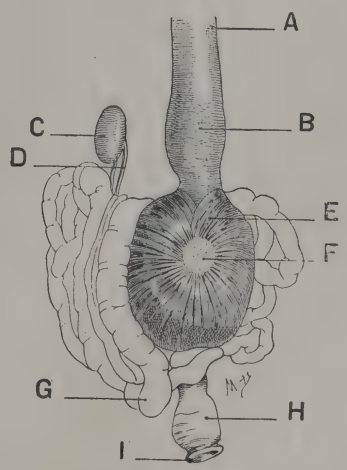
Nourriture des faucons. — L'art du fauconnier ne consiste pas seulement à apprivoiser et à dresser ses oiseaux : il faut encore qu'il les entretienne en

bon état, afin qu'ils puissent, au moment voulu, développer tous leurs moyens, et cela ne s'obtient que par l'alimentation et par l'hygiène. Le faucon en captivité n'est pas dans les mêmes conditions que le faucon sauvage ; il dépense beaucoup plus que lui et se fatigue bien davantage ; chaque fois que le faucon



1. — Appareil digestif du faucon.

A, Langue. B, Entrée de l'œsophage. C, Os hyoïde. D, Jabot. E, Trachée. F, Œsophage. G, Aorte. H, Cœur, ventricule droit. I, Cœur, ventricule gauche. J, Lobes du foie. K, Foie. L, Circonvolutions du duodénum. M, Duodénum. N, Tendons du gésier. O, Gésier ou mulette. P, Ouverture anale.



2. — Appareil digestif du faucon.

A, Œsophage intra-thoracique. B, Proventicule de l'œsophage. C, Vésicule biliaire. D, Canaux biliaires. E, F, Fibres musculaires et tendons du gésier ou mulette. G, Duodénum. H, Cloaque. I, Ouverture anale.

dressé vole la proie sur laquelle on le jette, il donne tout son effort comme un cheval de course, et il arrive souvent au but épuisé et hors d'haleine. Le faucon sauvage en prend beaucoup plus à son aise ; il est rare qu'il force son train ou qu'il s'attaque à une proie qui lui est supérieure par la taille ou les moyens de défense ; le faucon dressé, un bon faucon s'entend, se donne à fond et ne se ménage pas. Pour résister à ce travail, il faut donc que l'oiseau

dressé soit en excellent état de santé et que son plumage soit intact. Mais c'est là où le livre est insuffisant à apprendre au fauconnier ce qu'il doit faire, et tous les préceptes d'Hippocrate ne remplaceront pas l'expérience et la pratique.

On donne à manger aux faucons une fois par jour. Il faut varier leurs aliments avec un certain art, car on ne peut, en captivité, leur donner exactement leur nourriture naturelle. La viande de bœuf bien saine et non surchargée de gras constitue le fond de cette alimentation ; le mouton est encore une bonne nourriture, et on peut aussi, à l'occasion, leur donner du veau ; la volaille et le pigeon sont aussi d'un excellent usage, ainsi que divers gibiers, depuis le perdreau jusqu'à la souris. Mais c'est avec le bœuf qu'on obtient l'alimentation la plus saine, la plus régulière et celle dont le fauconnier peut le mieux contrôler ou diriger les effets.

L'*œsophage* des oiseaux est la première partie du canal digestif qui fait suite au bec et chemine dans le cou entre le canal respiratoire ou *trachée* et la colonne vertébrale ; il s'élargit presque tout de suite, chez le faucon, en une vaste poche ou *jabot* dans laquelle les aliments s'entassent avant de descendre dans l'estomac au fur et à mesure que la digestion s'opère dans cet organe. Le jabot (que les fauconniers appellent *gorge*) est la seule partie de l'appareil digestif que l'on puisse facilement percevoir extérieurement, et, lorsqu'il est rempli, il forme une bosse saillante sur le côté droit du cou, au-dessus des clavicules. Lorsque l'oiseau a avalé assez de nourriture pour remplir cette poche, on dit qu'il a pris pleine gorge. Tous les oiseaux ne mangent pas autant les uns que les autres ; en captivité, deux tiers de gorge tous les jours et gorge pleine tous les huit jours, constituent un régime convenable. C'est en effet celui qui se rapproche le plus du régime de l'oiseau sauvage, qui ne mange pas à sa suffisance tous les jours. Arrivés dans l'estomac proprement dit ou gésier, que les fauconniers désignent sous le nom de *mulette*, les aliments subissent une forte trituration et une transformation avant de continuer à cheminer à travers l'appareil digestif, mais les substances non assimilables que les oiseaux de proie ont ingurgitées, comme plumes, poils, matières cornées, ne vont pas plus loin et sont régurgitées par le bec sous forme de *pelote* après que le gosier, ayant comprimé le bol alimentaire grâce à la puissance de ses fibres musculaires, comme on ferait d'une éponge, en a exprimé tous les sucs.

Les viandes de boucherie que l'on donne aux oiseaux de proie ne fournissent guère d'éléments pour la formation de cette pelote, qui est cependant indispensable à l'hygiène de l'oiseau, car elle entraîne avec elle des mucosités et autres sanies dont l'expulsion est nécessaire. Il faudra donc suppléer à l'absence de matières inassimilables dans la nourriture artificielle par des moyens factices, en faisant avaler à l'oiseau, avec sa pâture, des plumes ou du poil, ou même d'autres matières indigestibles, comme de l'étoupe, voire même de petits cailloux arrondis de la grosseur d'un pois. Cela au moins une fois par semaine, en songeant que jamais un oiseau ne se porte mieux que lorsque, nourri du produit de sa chasse, il a tous les jours de quoi former sa pelote. Il faudra veiller à ce que la pelote ait été rejetée avant de faire voler l'oiseau, et ne pas lui conserver le chaperon au moment de cette régurgitation, sans quoi il pourrait s'étouffer dans ses efforts pour faire franchir à la pelote les coulisses ou la mentonnière du chaperon.

Lorsqu'il s'agit d'affamer l'oiseau pour le rendre plus ardent et plus docile, on peut doser la quantité de nourriture, afin de ne pas trop diminuer le volume du bol alimentaire qui doit remplir l'estomac, pour assurer son bon fonctionnement ; on peut ne leur donner que de la viande hachée dont on aura

Épuipage de fauconnier de Champagne.
Phot. Léon Crémière.

Cavalier sur la passée des corneilles.
Phot. de M. Nat Heywood.

exprimé le jus par le lavage, après l'avoir laissé tremper dans de l'eau pendant une demi-journée ou une journée entière.

Certaines médications peuvent agir sur la muqueuse du gésier ou mulette avec un effet semblable à celui de la pelote, et les Orientaux sont particulièrement habiles à droguer leurs élèves, ce qui leur permet d'utiliser des espèces qui, comme l'aigle, seraient presque irréductibles par les moyens naturels ; mais nous ne saurions ici nous étendre sur ce sujet. Ce n'est que par l'expérience et par la pratique, et en voyant comment s'y prennent des fauconniers expérimentés, qu'on se rendra maître d'un tas de petits trucs qu'on pourrait bien, en ne consultant que le livre, appliquer à tort et à travers en s'exposant à des écoles aussi funestes pour le faucon que dommageables pour le fauconnier.

Nous ne saurions non plus entrer ici dans tous les détails que comporte la médecine des oiseaux, à laquelle on n'aura guère besoin d'avoir recours si, par une bonne hygiène, par l'exercice et par une propreté scrupuleuse, on écarte toutes les chances de maladie. Ce n'est pas que dans certains cas la médication ne puisse être efficace, mais on a bien rarement occasion de l'appliquer dans une fauconnerie bien tenue, et nous renvoyons, pour de plus amples renseignements, aux traités spéciaux dont la littérature cynégétique moderne est assez riche pour qu'il ne soit pas nécessaire de se casser la tête sur les formulaires compliqués, bizarres et mystérieux que l'on rencontre avec stupéfaction sous la plume des anciens auteurs.

En résumé, pour pratiquer le noble art de la fauconnerie, il faut de la patience et surtout de la persévérance. Les débutants fauconniers ne peuvent manquer de réussir, ne perdant pas de vue toutefois qu'un de leurs plus célèbres prédécesseurs, Gace de La Bigne, chapelain du roi Jean le Bon pendant sa captivité en Angleterre, citait déjà au XIVe siècle, dans son vieux langage, cet ancien proverbe qui n'est point encore suranné aujourd'hui :

De chiens, d'oiseaux, d'armes, d'amour,
Pour une joie, cent doulours !

Pierre-Amédée PICHOT,
Directeur de la *Revue Britannique*.

Autour venant au poing.
Phot. de M. Barrachin.

XIX

ÉLEVAGE ET MALADIES DU GIBIER A POIL ET DU GIBIER A PLUME

LIÈVRES, LAPINS, FAISANS ET PERDREAUX (1)

PENDANT quelques années le gibier, poil et plume, a subi en France des crises assez graves. Non seulement le braconnage et des hivers longs et rigoureux l'ont éclairci d'une manière sensible, mais des maladies dont on ne parlait pas autrefois se sont mises de la partie. Ces maladies sont assez nombreuses ; car, depuis trente ans que nous en faisons une étude toute spéciale, nous en avons déjà classé un assez grand nombre, et il ne se passe guère de saison que nous n'en ayons de nouvelles à constater.

Dans l'intérêt des chasseurs et des éleveurs de gibier, nous avons rassemblé dans le présent travail, commencé en 1893 et poursuivi jusqu'à l'heure actuelle, les études et les observations déjà nombreuses que nous avons faites sur ce sujet.

Nous allons commencer par les maladies du *lapin de garenne* et du *lièvre*, nous continuerons par celles du *faisan* et de la *perdrix*, en les faisant précéder d'importantes considérations sur leur élevage ; l'élevage du lapin de garenne n'offre aucune difficulté, puisqu'il suffit de fournir aux reproducteurs un bon gîte, bien gardé, avec un bon pâturage d'herbes saines et succulentes.

(1) Tous les dessins à la plume de ce chapitre ont été exécutés d'après les modèles de M. Pierre Mégnin, membre de l'Académie de médecine.

I. — MALADIES DU LAPIN DE GARENNE ET DU LIÈVRE

Phtisie hépatique coccidienne, vulgairement Gros ventre. — Cette maladie a fait beaucoup parler d'elle il y a quelques années. Voici ce que notre éminent confrère le regretté M. de Cherville en disait dans le *Temps :*

« Le mal qui menace le lapin dans sa race est connu sous le nom de *gros ventre*. C'est une hydropisie abdominale caractérisée par un épanchement de sérosité dans le péritoine. Il sévit fréquemment dans les clapiers. Quand il se présentait sur quelques sujets isolés, on l'attribuait à la surabondance des éléments aqueux dans l'alimentation des rongeurs, aux années exceptionnellement humides, ou bien encore à l'habitat dans des terrains bas et mouillés ; mais, aujourd'hui, il sévit dans les milieux les plus favorables à la prospérité du lapin, dans des sables secs et brûlants où l'herbe semble avoir été découpée dans du parchemin, et il se répète d'année en année avec une persistance à laquelle les intempéries doivent être étrangères. Dans une très grande terre qui fournissait jadis de huit à dix mille lapins l'anéantissement est complet ; des garennes aménagées suivant toutes les règles de l'art sont absolument dépeuplées. Des propriétaires qui nous ont fait l'honneur de nous consulter sont si convaincus que l'espèce naît maintenant avec le germe de la maladie, qu'ils sont décidés à la faire disparaître de leurs bois et à la remplacer. Mais où chercher des reproducteurs, puisque les lapins des dunes payent eux-mêmes leur tribut au *gros ventre?* »

Un autre de nos confrères, M. Adrien Marx, attribuait l'épidémie qui sévit sur les lapins, et qu'on nomme vulgairement le *gros ventre*, à une simple question d'humidité et de consommation de plantes aqueuses ou malfaisantes, et cependant M. de Cherville avait bien constaté d'autre part que cette maladie régnait aussi bien sur les terrains secs et dans les dunes, où les lapins ont à leur disposition des herbes très sapides et très nourrissantes, jamais aqueuses, plutôt dures et sèches. La cause essentielle est donc ailleurs que dans l'humidité. En effet, elle est dans l'action d'un parasite dont la multiplication est favorisée, il est vrai, par l'humidité, ce qui fait que celle-ci est une cause adjuvante, favorisante, mais non essentielle. Nos études nous ont démontré que le *gros ventre* est le symptôme objectif de deux affections parasitaires qui peuvent exister soit ensemble, soit séparément, et qui, par suite même de leur nature parasitaire, sont contagieuses, surtout pour les jeunes sujets qui offrent un terrain extrêmement favorable au développement de ces affections et sont beaucoup moins résistants que les adultes.

Les nombreuses autopsies que nous avons faites de lapins de garenne morts du gros ventre nous ont toujours montré une hydropisie abdominale provoquée, dans la plupart des cas, par une maladie du foie, qui a triplé de volume et qui est farci de tubercules d'un blanc jaunâtre constitués par des quantités innombrables de parasites microscopiques du groupe des prorospermies et de l'espèce *coccidie oviforme.*

Chez certains lapins à gros ventre on trouve, outre les signes de la maladie de foie, des ténias d'une espèce dont nous parlerons plus loin, ainsi que de son rôle.

Dans les terrains secs, et en particulier dans les dunes des environs de Boulogne et de Calais, dans les forêts du Loiret et dans quelques parties de la forêt de Rambouillet, les lapins qu'on y trouvait morts du gros ventre étaient tous atteints de la maladie de foie causée par la *coccidie oviforme*, ce qui nous a engagé à nommer cette maladie *phtisie hépatique coccidienne.*

Les jeunes lapins atteints de cette maladie meurent rapidement; les lapins adultes résistent davantage. Quand on veut examiner au microscope le contenu d'un des tubercules qui farcissent le foie, on en délaie une parcelle dans une goutte d'eau et on obtient un liquide lactescent composé uniquement de myriades de coccidies se touchant (nous les représentons figure 1). Le liquide biliaire qui coule dans l'intestin est rempli de coccidies, et les déjections, par suite, sont farcies de ces parasites ; aussi les crottes déposées sur l'herbe contaminent celle-ci, et c'est en la consommant que les lapins absorbent les coccidies qui y adhèrent et contractent ainsi la maladie.

Il y a quelques années nous avons suivi pendant trois mois une épidémie de gros ventre causée par la coccidie et qui sévissait dans des dunes près de Boulogne, dans une grande garenne appartenant à M. le sénateur A. A..., au-

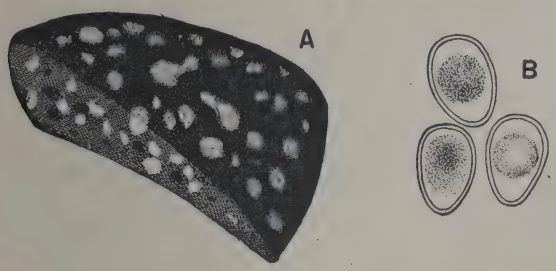


Fig. 1.
A, Portion de foie d'un lapin atteint de phtisie hépatique coccidienne;
B, Coccidies oviformes (très grossies).

jourd'hui décédé. Nous sommes arrivé à nous en rendre maître en faisant consommer aux lapins force feuilles et force écorce de saule, qu'ils rongent volontiers. — Cette plante renferme de l'acide salicylique en assez forte proportion, et c'est un puissant parasiticide. Faute de saules, ou encore comme adjuvant, on peut employer la spirée ulmaire, l'eucalyptus, la camomille, la matricaire, les plantes anthelmintiques telles que l'absinthe et l'armoise, etc., etc., et enfin on peut répandre sur le terrain envahi, et à la volée, du sulfate de fer pulvérisé, ou du sel marin dénaturé; ces substances, en contact avec les germes des parasites répandus sur le sol, les détruisent.

Le ténia du lapin de garenne (causant une variété de *gros ventre*). — Dans certaines localités, et particulièrement dans les parties basses et humides de certaines forêts, on trouve des lapins morts du gros ventre, mais chez lesquels l'autopsie montre non pas la maladie de foie décrite dans l'article précédent, mais une hydropisie provoquée par la présence de ténias dans l'intestin ou, plus souvent, libres dans la cavité péritonéale. Nous en avons reçu beaucoup des environs de Corbeil, de la forêt de Sénart et de certaines chasses de la forêt de Rambouillet. Un de nos amis, M. le Dr Laborde, chassant près de Lagny, constata que près de la moitié des lapins tués était atteints du gros ventre causé par le ténia en question, qu'on trouvait ordinairement libre en dehors de l'intestin, comme nous l'avons trouvé nous-même plusieurs fois, et cette année encore.

Voici la description de ce ténia, qui est connu des helminthologiste

sous le nom de *Tænia pectinata* Gœze (*fig.* 2). Ce ténia, en forme de bandelette, a de 20 à 30 centimètres de long à l'état de complet développement. Sa tête est petite, à sommet arrondi ou aplati dépourvu de crochets, à côtés munis de quatre ventouses, une sur chaque face; cou court: premiers articles très courts, les suivants un peu moins étroits, mais cependant toujours au moins trois fois aussi larges que longs, plus étroits en avant qu'en arrière, dont le bord postérieur recouvre toujours le bord antérieur autour de l'anneau qui suit, ce bord postérieur présentant à ces extrémités deux angles saillants de chacun desquels émerge un petit pénis court, vermiforme. Les derniers anneaux, presque carrés et beaucoup plus étroits que ceux du milieu et du tiers antérieur du corps, sont remplis d'œufs globuleux à une seule enveloppe. Ce ténia se trouve quelquefois sur le lièvre, mais on n'a pas constaté chez ce dernier les épidémies de gros ventre qu'il provoque assez souvent chez le lapin de garenne.

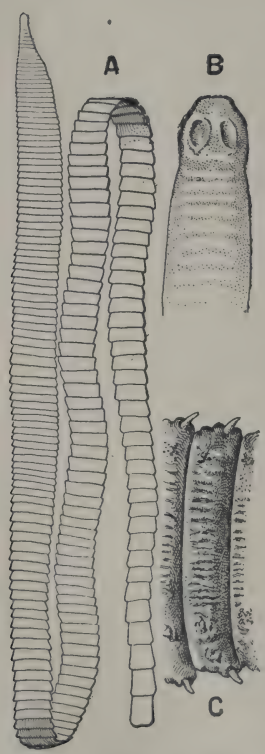


Fig. 2. — *Tænia pectinata.*

A, Ténia, grandeur naturelle. B. Sa tête (grossie). C, Un anneau (grossi).

Pour combattre, ou plutôt pour enrayer le développement de ces épidémies, les mêmes moyens indiqués pour combattre les épidémies de gros ventre causées par la coccidie oviforme sont applicables ici, car les parasiticides qui ont de l'action sur les psorospermies en ont aussi sur les helminthes; mais c'est surtout à l'épandage du sel marin dénaturé ou du sulfate de fer pulvérisé, qu'il faut avoir recours dans les parties basses et humides des forêts, car c'est surtout aux herbes aquatiques, que viennent consommer les lapins et par suite s'infecter, qu'adhèrent les embryons de ténias dont la vitalité est entretenue par l'humidité.

Gastrite vermineuse épizootique du lapin de garenne. — A l'époque où nous collaborions au journal *L'Acclimatation* et que pour étudier les maladies du gibier, jusqu'alors complètement négligées, nous nous étions mis en rapport intime avec les chasseurs et les gardes-chasse que nous avions priés de nous adresser tous les sujets malades ou morts qui se présentaient dans leurs parquets ou garennes, nous reçûmes, en mars 1882, le cadavre d'un lapin de garenne du garde du château de Sandricourt (Oise), dans les garennes duquel régnait une mortalité de cause inconnue. Après l'autopsie du lapin, voici ce que nous répondions au susdit garde :

« Ce lapin est mort d'une affection vermineuse, très intéressante au point de vue scientifique : il avait deux gros ténias de l'espèce *Tænia pectinata* qui obstruaient complètement l'intestin grêle et en empêchaient les fonctions ; de plus, il avait l'estomac rempli de milliers d'autres petits vers rouges, espèce de *strongles*, qui devaient empêcher les fonctions de cet organe.

« Comme c'est toujours sous forme épidémique que se propagent ces vers, leur présence en quantité innombrable chez le sujet que vous m'avez envoyé explique la mortalité qui règne dans votre garenne. »

En juin de la même année nous répondions à un autre abonné du journal cité, qui, de Richemont, nous avait adressé les entrailles d'un lapin qu'il supposait empoisonné, ce qui lui aurait expliqué la mortalité qui régnait aussi dans sa garenne :

« Le lapin qui a fourni les entrailles que vous m'avez envoyées à examiner n'est pas mort empoisonné, mais il a succombé à une maladie de l'estomac causée par un grand nombre de vers de l'espèce *Strongylus strigosus*, petits helminthes qui vivent plantés dans la muqueuse de cet organe.

« Comme d'autres lapins pourraient être victimes du même parasite, il serait bon de mettre de l'absinthe, de l'armoise à leur disposition ; instinctivement ils en grignoteront les feuilles, qui sont anthelmintiques. »

Le strongle rayé (*Strongylus strigosus* Bremser) est connu depuis longtemps des entomologistes et figure depuis plus de cinquante ans dans les collections des musées d'histoire naturelle de Paris et de Vienne comme ayant été trouvé dans le gros intestin et le cœcum du lapin sauvage, mais nous sommes le premier à avoir signalé les épidémies qu'il cause dans les garennes.

Voici comment Dujardin (1) décrit ce ver :

« Corps rouge, en partie jaunâtre, filiforme, allongé ; tête large de $0^{mm},06$, œsophage long de $0^{mm},8$ à $0^{mm},9$ renflé en massue ; tégument portant de quarante à cinquante lignes saillantes longitudinales et très finement striées en travers ; stries de $0^{mm},0025$ plus visibles sur les lignes longitudinales saillantes.

« *Mâle* long de $13^{mm},5$ à 15 millimètres, large de $0^{mm},3$; deux spicules grêles, longs de $1^{mm},8$, larges de $0^{mm},038$ à la base et de $0^{mm},019$ vers la pointe, longue de 1 millimètre, large de $0^{mm},8$.

« *Femelle* longue de 15 à 16 millimètres, large de $0^{mm},5$ à $0^{mm},6$ en avant de la vulve et de $0^{mm},4$ en arrière ; queue droite en pointe allongée ; anus à $0^{mm},3$ de la pointe ; vulve située au dernier quart de la longueur et divisant le corps en deux parties distinctes dont l'antérieure plus épaisse contient l'utérus musculeux dirigé en avant ; œufs elliptiques oblongs, longs de $0^{mm},083$. »

La figure 3 a été faite d'après nature, sur quelques-uns des nombreux spécimens que nous avons récoltés chez les lapins de garenne depuis 1882 et toujours dans l'estomac. Si des vers de cette espèce ont été trouvés ailleurs par les helminthologistes viennois et parisiens, c'étaient sans doute des individus détachés de cet organe. Dans les nombreuses autopsies que nous avons faites depuis plus de dix ans, nous avons toujours trouvé le strongle rayé fixe, en nombre immense, à la muqueuse de l'estomac, dans laquelle la tête est engagée et adhère assez solidement ; le corps est flottant ou pénètre les matières alimentaires stomacales ; quand on enlève ces matières avec précaution d'un seul bloc et en les roulant, on met à découvert les nombreux strongles, dont les corps se tendent comme des myriades de petits fils avant de s'en séparer, mais sans se rompre. L'estomac, débarrassé ainsi des matières alimentaires qu'il contient, se présente avec une muqueuse couverte de vers comme un velours et fortement colorée en rouge ; il y a manifestement une gastrite et, par suite, une perversion complète des fonctions de l'estomac ; bien que les animaux morts victimes de cette épidémie vermineuse soient maigres et plus ou moins émaciés, comme tout animal qui a été malade depuis quelque temps

(1) F. Dujardin, *Histoire naturelle des helminthes* (Paris, 1845).

d'une affection des organes digestifs, nous pensons que la gastrite grave et ses effets réflexes ont plus de part dans la terminaison fatale que la petite déplétion sanguine infinitésimale opérée par le petit ver pour se colorer en rouge.

La gastrite vermineuse du lapin de garenne est une maladie très grave, prenant généralement la forme épidémique dans cette espèce, et pouvant arriver à dépeupler une garenne dans un temps plus ou moins rapproché.

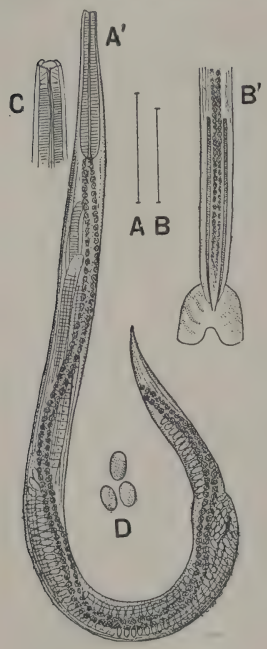


Fig. 3. — *Strongylus strigosus.*

A, Femelle (grandeur nat.); A', très grossie. — B, Mâle (grandeur nat.); B', partie postérieure (très grossie). — C, Bouche (très grossie). — D, Œufs (très grossis).

Chaque fois que nous avons été consulté pour des épidémies de ce genre dûment constatées par des autopsies, nous avons toujours conseillé de faire consommer aux lapins de la garenne des feuilles ou sommités fraîches d'absinthe, d'armoise, de tanaisie, ce que les lapins font volontiers. En même temps que nous conseillions de répandre sur les terrains contaminés et surtout sur les amas de crottes, que les lapins amoncellent volontiers sur les pierres plates et les souches d'arbres coupés à ras du sol, du sulfate de fer pulvérisé, ou du sel dénaturé qui est plus économique et presque aussi efficace, et cela afin de tuer les embryons d'helminthes qui existent sur le sol ou dans les crottes.

S'il y a des parties humides dans le sol de la garenne, ce qui est très favorable à la conservation des embryons d'helminthes, on s'attachera à les dessécher, ou tout au moins à en éloigner les lapins.

Affection vermineuse de l'estomac du lapin de garenne avec éruption de la face. — Nous avons eu l'occasion d'étudier une affection assez curieuse du lapin de garenne. Un de nos collègues de la Société d'acclimatation, qui nous avait déjà parlé du même fait, nous écrivait en nous envoyant un lapin qu'il venait de tuer dans sa chasse située dans la vallée de Chevreuse :

« Mes lapins ont une singulière maladie qui ne sévit que l'hiver, généralement de novembre au printemps. Elle débute par des pustules, des croûtes aux narines et aux lèvres (*fig.* 4), qui s'étendent ensuite au chanfrein et aux paupières, et finissent par gagner toute la face. Peut-être quelques-uns guérissent-ils, mais beaucoup succombent lorsque la maladie est bien développée. Tous les ans, cette maladie apparaît plus ou moins forte vers novembre ou décembre J'ai pensé que l'étude de cette maladie, que vous m'avez dit n'avoir jamais observée, pourrait vous intéresser. Je vous envoie aujourd'hui un lapin entier au début de la maladie, qui n'a pas été très forte cette année. Je l'ai tué samedi matin et j'espère qu'il vous arrivera encore assez frais. »

Nous avions déjà reçu une tête seulement d'un de ces lapins malades, car notre correspondant, M. B..., croyait que toute la maladie consistait dans les seules lésions visibles sur la face. A sa vue, nous avions cru aussi être en

présence d'un beau cas de gale du chanfrein, comme nous en avons vu assez souvent chez les domestiques, mais nous fûmes très surpris de ne trouver aucune trace d'acariens psoriques au fond des croûtes; c'est pourquoi nous avions demandé un deuxième lapin à M. B...

La tête de ce dernier lapin, portée au laboratoire de M. le professeur Cornil, nous montra, outre les croûtes d'un véritable eczéma impétigineux occupant les narines, les lèvres et le chanfrein, quelques-unes même les paupières, une peau épaissie avec de petits décollements sous-cutanés remplis de matière purulente. L'examen de ce pus, ainsi que des coupes fines de la peau par les procédés techniques habituels, ne nous fit voir aucune trace de microbes. En poursuivant l'autopsie du corps, nous mîmes en évidence l'affection vermineuse de l'estomac très remarquable, que nous avons nommée *gastrite vermineuse épizootique* et que nous décrivons plus haut, dans laquelle la muqueuse donne implantation à des milliers de petits vers filiformes, de 1 à 2 centimètres de long, de couleur rouge, appartenant à l'espèce strongle rayé [*Strongylus strigosus* Duj.] (*fig.* 3), depuis longtemps connue, et que l'on rencontre très fréquemment, plus ou moins abondamment, chez le lapin sauvage et chez le lièvre. Nous en possédons dans nos collections récoltées à différentes époques, depuis vingt ans. A part une évidente irritation de la muqueuse intestinale, dans laquelle les vers étaient plantés, il n'y avait aucune autre lésion bien évidente dans les autres régions du corps, si ce n'est les blessures par les plombs du coup de fusil qui avait tué l'animal.

Fig. 4. — Éruption à la face du lapin.

Que conclure de cette observation? Y avait-il une relation entre la dermatose du nez et du chanfrein et la maladie vermineuse de l'estomac? Nous le pensons et nous voyons dans la première une lésion réflexe — qu'on nomme dermo-trophique en médecine — dépendant de la seconde. Il y a longtemps qu'on a signalé les démangeaisons nasales qui se produisent chez les enfants affectés de vers, comme un symptôme pathognomique. L'eczéma impétigineux de la face des lapins de M. B... est surtout le résultat de démangeaisons, de frottements; ce qui le prouve, ce sont les décollements de la peau qui ont été constatés et qui en sont certainement le résultat.

Cette complication, particulière aux lapins de M. B..., de la *gastrite vermineuse épizootique* ne peut s'expliquer que parce que ces lapins sont d'une race spéciale, plus nerveuse que les autres.

Phtisie vermineuse du lièvre. — Dans une lettre que nous écrivait un de nos aimables correspondants d'Alsace, feu M. le baron Charpentier, il nous disait, entre autres choses, ceci :

« Ici, dans certaines localités, les chevreuils crèvent en masse ; dans d'autres endroits, ce sont les lièvres par centaines; l'examen anatomique dit : *anémie*. Pour le chevreuil, cela me paraît évident : les forêts sont aménagées, nettoyées, si bien qu'ils ne trouvent plus la nourriture d'autrefois, surtout la ronce qui a disparu ; ils sont réduits à manger des aiguilles et des bourgeons de sapin, peut-être est-ce la résine qui les fait périr. Jadis le poids moyen des chevreuils

était de 38 à 39 livres; en vingt ans, il est descendu à 20 ou 22 livres; dans certaines localités, ce sont des squelettes, ce n'est plus du gibier. J'ai ici une collection de bois de chevreuils, vrais avortons de 1, 2, 3 ou 4 centimètres biscornus et contournés; jadis nous n'avons jamais rien vu de pareil. »

La cause du dépérissement des chevreuils étant très vraisemblable, restait à découvrir celle de la mortalité extraordinaire des lièvres, et nous priâmes M. le baron Charpentier de nous envoyer quelques cadavres; mais la fermeture de la chasse étant survenue, il lui fut impossible de satisfaire notre désir. Il envoya alors de ces cadavres au professeur Dr Nitsché, de l'Institut zoologique de Tharand (Saxe), qui lui répondit que les lièvres étaient étouffés par un ver spécial qui se développait dans leurs poumons, ver que les savants nomment *Strongylus commutatus*. Désirant vivement faire connaissance avec ce parasite, M. le baron Charpentier mit le comble à sa complaisance en en réclamant un certain nombre au professeur Nitsché, et le 25 juin nous recevions le parasite en question.

Ce ver, extrêmement fin et réellement capillaire, est connu, sinon au point de vue de son rôle pathologique exact, tout au moins zoologiquement, depuis une trentaine d'années.

Frœlich, dans *Naturforscher* (t. XXIX, p. 18), décrit, sous le nom de *Filaria pulmonatis*, un helminthe filiforme trouvé très abondamment dans les bronches d'un jeune lièvre. Cette filaire, formant un amas et des pelotons, était longue de 30 à 35 millimètres, épaisse de 0mm,37, amincie en avant avec la tête obtuse et la queue striée longitudinalement, presque anguleuse. L'intestin était mince, noirâtre; les ovaires très longs, capillaires, remplis d'œufs bruns disposés par paires. D'après ces caractères, Rudolphi (*Sinopsis*, p. 216) conjectura que ce devait être un trichosome. Diesing, ayant eu l'occasion d'étudier ce ver plus tard, reconnut que c'était un strongle, et le nomma *Strongylus commutatus*.

Comment ce ver agit-il pour amener la mort des lièvres? A cet égard les naturalistes assimilent son rôle à celui du *Strongylus filaria* du mouton et du *Strongylus micrurus* du veau, vers voisins, mais beaucoup plus gros, ou d'une chanterelle de violon, qui étouffent ces animaux en obstruant les bronches. C'est ce que dit en propres termes le naturaliste anglais Cobbold, dans son dernier livre, *Les Parasites*.

« A l'égard des vers nématodes des rongeurs du genre lièvre, le plus important est probablement le *Strongylus commutatus;* ce parasite, comme ses congénères qui infestent les moutons et les veaux en produisant l'asphyxie, occasionne la mort d'un grand nombre de lièvres. C'est ainsi qu'il a déterminé une véritable épizootie en Thuringe en 1864. »

Le rôle du ver n'est pas aussi simple que cela, et les lésions qu'il provoque sont plus complexes que celles d'une simple asphyxie.

Grâce à un de nos collègues de la Société de biologie, M. le Dr Remy, nous avons pu étudier des coupes de poumons de lièvres morts de l'affection que provoque le *Strongylus commutatus*.

M. le Dr Remy, se trouvant à une partie de chasse dans le département de la Haute-Marne, eut l'occasion d'ouvrir un lièvre qui avait une affection curieuse des poumons ressemblant à la phtisie; il prit ces poumons, les mit dans de l'alcool et les rapporta à Paris pour les étudier histologiquement. A la coupe des nodosités pulmonaires qui simulaient des tubercules, il fut très surpris de voir des œufs et des embryons d'helminthes au centre de chacun, et, dans une conversation que nous eûmes sur la maladie qui régnait épizootiquement sur les lièvres en Alsace, il me parla de l'étude qu'il avait commencée et de l'ignorance dans laquelle il était de l'espèce du ver qui détermine la fausse phtisie des

lièvres. M'ayant communiqué gracieusement ses préparations microscopiques et les portions de poumons de lièvre conservées dans l'alcool qu'il possédait encore, nous reconnûmes que les embryons et les œufs étaient ceux du *Strongylus commutatus*, et nous pûmes apprécier le rôle que ce ver joue dans la pseudo-phtisie du lièvre qui cause la mort de cet animal.

Les mâles et les femelles du *Strongylus commutatus* s'accouplent dans les bronches; puis, cet acte accompli, les femelles fécondées s'enfoncent dans les derniers ramuscules bronchiques, s'y pelotonnent et finissent par y mourir en liberté, par la décomposition de leur corps, des œufs et des embryons que ce dernier renferme : le corps mort de la femelle du strongle, aussi bien que ses œufs et ses embryons, constituent des corps étrangers irritants qui provoquent, au point où ils se trouvent, une irritation, une inflammation limitée du tissu pulmonaire dont le résultat est la formation d'une nodosité ou faux tubercule. Les mâles sont restés dans les bronches et ne participent pas à la formation des tubercules; aussi ne trouve-t-on qu'eux quand on cherche le ver seulement dans les bronches; c'est pourquoi les exemplaires du *Strongylus commutatus* que M. le baron Charpentier avait eu l'obligeance de m'envoyer étaient tous des mâles, avec quelques jeunes femelles non encore fécondées.

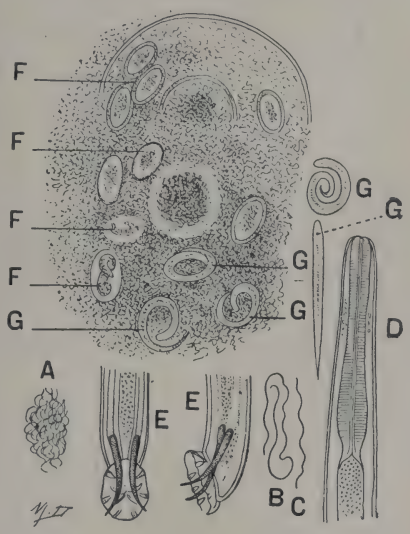


Fig. 5. — *Strongylus commutatus.*

A, Strongylus (grand. nat.); B. femelle (grossie); C, mâle (grossi); D. bouche (très grossie); E, extrémité postérieure du mâle (très grossie); G, embryons; F, œufs dans un pseudo-tubercule (très grossis).

Nous représentons dans la figure 5, en A, un peloton de *Strongylus commutatus* de grandeur naturelle, en B, une femelle, et en C, un mâle isolé (moins épais que n'exprime la gravure); D représente l'extrémité antérieure du mâle ou de la femelle, très grossie; E, l'extrémité postérieure du mâle vue de profil; F,F,F représentent des œufs dans un débris du corps de la femelle, et à côté, G,G,G, des embryons enroulés ou étendus. Ces œufs et ces embryons sont dans une coupe de poumon enflammé simulant un tubercule et grossie trois cents fois en diamètre; deux de ces embryons sont en dehors.

Voici, maintenant, comment la maladie se propage. Des embryons sortis des tubercules et revenus dans les bronches sont expulsés dans des accès de toux et déposés sur l'herbe; un lièvre sain venant à manger cette herbe absorbe les embryons qui, poussés par un instinct particulier, arrivent dans les bronches du nouveau venu, s'y développent, y pullulent et le rendent malade, et ainsi de suite.

Les lièvres malades ne peuvent se guérir qu'en consommant force feuilles d'absinthe, d'armoise, de saules de toutes essences, enfin des plantes renfermant des principes vermifuges. Le sel marin dénaturé, le sulfate de fer pulvé-

risé, répandus à la volée, dans la proportion de 200 grammes par mètre carré sur les terrains infectés, tuent aussi très bien les embryons adhérents à l'herbe humide.

Cette maladie, qui paraît nous venir d'Allemagne, continue sa marche de l'est à l'ouest, car nous avons reçu d'une grande propriété de Seine-et-Marne deux lièvres trouvés morts sur le terrain de chasse, et que l'autopsie nous a démontré avoir été victimes du *Strongylus commutatus*.

Comme on s'adresse beaucoup à l'Allemagne pour se procurer des animaux de repeuplement, il se pourrait aussi que la maladie ait été importée directement d'Allemagne. C'est un fait à noter.

Phtisie bactérienne du lièvre. — Dans les dernières campagnes cynégétiques, les chasseurs du centre de la France ont rencontré fréquemment des lièvres maigres, étiques, qui se laissaient facilement prendre à la course par les chiens.

Un chasseur de la Côte-d'Or, qui est en même temps médecin, avait capturé un de ces lièvres étiques, et, en ayant fait l'autopsie, il lui trouva les poumons farcis de granulations, comme dans la phtisie humaine, ce qui le surprit beaucoup, car il n'avait jamais entendu dire que la phtisie eût jamais été rencontrée sur le lièvre ou tout autre animal sauvage.

Ce qui pouvait être un cas de la fausse tuberculose causée par le petit ver capillaire, le *Strongylus commutatus*, que nous décrivons plus haut; mais ce pouvait être aussi de la vraie phtisie, car nous avons acquis la preuve en 1889 qu'une vraie phtisie pulmonaire et hépatique existe aussi quelquefois sur le lièvre. Voici dans quelle circonstance nous avons fait cette constatation :

Un de nos correspondants, M. F..., nous écrivait de son château de L..., dans l'Aisne :

« Je vous adresse par colis postal un lièvre mort que je viens de trouver à l'instant encore chaud. Cela fait le cinquième depuis dix jours... Or, ces lièvres sont en liberté dans mon petit parc qui a 10 hectares, tout clos de murs; ce parc est un tiers en bois, le reste en pelouses et en cultures diverses, ce qui fait que la nourriture des quelques lièvres qui y vivent en liberté est largement assurée. Il y en a une quinzaine environ, et la présence de petits levrauts m'a fait voir qu'ils se reproduisent. Il y a aussi quelques lapins, mais très peu. Je suis très ennuyé de voir ces animaux périr de la sorte... »

A l'autopsie du lièvre en question, nous trouvâmes le foie farci de petits tubercules miliaires. Il y avait aussi quelques dépôts caséeux dans les poumons ; mais l'examen le plus minutieux de cet organe, des bronches et des nodosités ne nous montra pas trace de *Strongylus commutatus*, ni de ses embryons, ni de ses œufs.

Le foie, étudié au laboratoire de M. le professeur Straus, à la Faculté de médecine, avec la collaboration de M. Mosny, interne des hôpitaux, nous montra, par les moyens employés pour les études microbiennes, dans l'intérieur des tubercules, une bactérie particulière, extrêmement petite, différente de celle qui cause la tuberculose de l'homme et de son analogue des volailles. Nous mettons en regard ces deux microbes (*fig.* 6-7).

Des cultures furent faites de cette nouvelle bactérie du lièvre, ressemblant pour la forme au *Bacterium termo*, mais beaucoup plus petite et très mobile aussi dans l'eau. Cette bactérie se colore très difficilement, même prise dans les cultures et par conséquent isolée. C'est certainement à cause de cela que, dans les coupes, il est à peu près impossible de la déceler; à peine en voit-on quelques-unes dans les préparations.

Les expériences d'inoculation ont été des plus concluantes, soit par la matière tuberculeuse elle-même, soit par le produit des cultures. Les cobayes, inoculés dans la cavité du péritoine sont morts très rapidement, en vingt-quatre ou quarante-huit heures. Ceux qui ont été inoculés sous la peau sont morts au bout d'une vingtaine de jours en présentant des lésions de la tuberculose du foie exactement semblables à celles du lièvre, chez lequel on avait puisé la matière des cultures et des inoculations.

Pour faire cesser l'épidémie qui sévissait sur les lièvres de notre correspondant, il n'y avait pas à songer, par des cultures plus atténuées du microbe, à préparer un vaccin à l'usage d'animaux sauvages et libres dans un parc. Nous ne pûmes que conseiller de planter quantité d'arbustes ou de végétaux herbacés

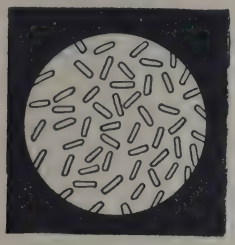


Fig. 6. — Bactéries du lièvre.

Fig. 7. — Bactéries de la tuberculose de l'homme.

(Grossissement de 1 200 d amètres.)

connus par leurs propriétés assainissantes et parasiticides, tels que des eucalyptus, des saules, de l'armoise, de la tanaisie, de l'absinthe, des aliacés, etc. Ces moyens nous ayant déjà réussi pour la phtisie coccidienne du lapin de garenne, nous avions toutes raisons de croire qu'ici ils réussiraient également; en effet, nous n'avons plus entendu parler depuis de cette affection.

Entérite coccidienne du lièvre. — Il y a quelque temps, nous avons eu l'occasion d'étudier une nouvelle maladie du lièvre, maladie très contagieuse et ayant beaucoup d'analogie avec le choléra, car elle a son siège dans l'intestin et s'accompagne de diarrhée dysentérique.

Un amateur de Seine-et-Oise s'était procuré une quarantaine de lièvres dans l'espoir d'arriver à leur reproduction en parquet. Une épidémie se mit dans le troupeau et le décima au point qu'en deux ou trois semaines il ne restait plus que cinq sujets. Deux cadavres nous ayant été envoyés, nous constatâmes à l'autopsie l'existence d'une entérite de forme et de nature toutes particulières : l'intestin était coloré en rougeâtre, mais toute sa surface était parsemée de petites taches blanches, toutes de même grandeur et du diamètre d'un grain de grosse semoule. Ces taches étaient visibles par transparence à l'extérieur, à travers la séreuse d'enveloppe de l'intestin. En raclant la muqueuse et en examinant au microscope le produit obtenu, on constatait la présence d'un nombre incalculable de *coccidies* (*fig.* 8), plus petites que celles du foie de lapin dont nous avons déjà parlé et qu'il est facile de reconnaître pour le *Coccidium perforans* de Leuckart, déjà observé par cet auteur dans une maladie du lapin analogue à celle dont nous parlons. Elle est très contagieuse et cela se comprend, puisque

les déjections diarrhéiques sont farcies d'un nombre incalculable de parasites et que les aliments herbacés en sont forcément tachés.

Des études microscopiques faites sur des coupes minces et circulaires de l'intestin par M. le professeur Cornil, de la Faculté de médecine de Paris, à qui nous avions remis un bout d'intestin de lièvre malade, ont montré que c'est dans les follicules de l'intestin que les coccidies s'accumulent après s'être

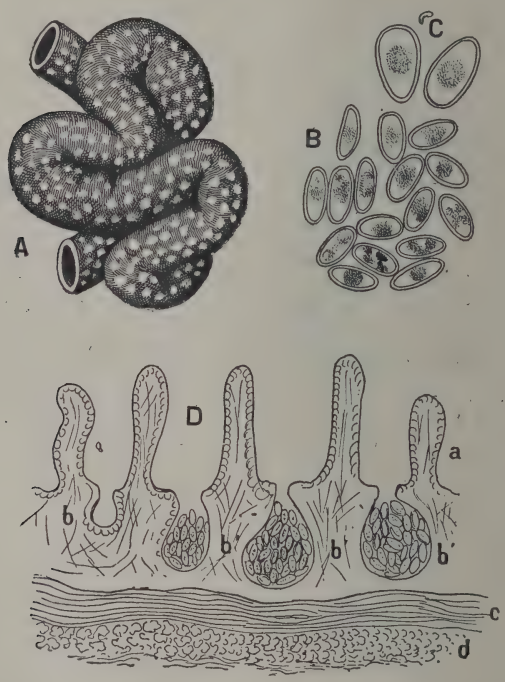


Fig. 8.

A, portion d'intestin malade, B, coccidies perforantes, et C, coccidies oviformes (grossies); D, coupe d'intestin montrant la situation des coccidies.

développées et multipliées dans les couches profondes de l'épithélium. Elles y étaient presque toutes à l'état de coques vides.

Quelle est l'origine de cette maladie ? Il se pourrait aussi qu'elle nous vienne encore d'Allemagne, la pénurie du gibier en France nous forçant de nous livrer à des tentatives de repeuplement et à avoir recours à l'étranger pour nous procurer des reproducteurs.

Pour cette maladie, comme pour les précédentes, c'est à l'isolement des malades, s'il est possible, et à l'emploi d'aliments imprégnés naturellement ou artificiellement de principes parasiticides qu'il faut avoir recours ; outre ceux dont nous avons déjà parlé pour les maladies précédentes, on pourra mettre à

la disposition des lièvres *des carottes découpées en rondelles, des feuilles de choux, de l'avoine, imbibées d'une solution d'acide salicylique au millième.*

II. — ÉLEVAGE DES FAISANDEAUX ET DES PERDREAUX

Comme préambule à l'étude des maladies du gibier à plume, nous allons donner les indications qui suivent sur l'élevage des *faisandeaux* et des *perdreaux*, question qui est, du reste, en pleine actualité.

Quoique le faisan soit parfaitement acclimaté et puisse très bien se reproduire en liberté, nous sommes obligés de veiller à sa reproduction et même de nous en occuper tout spécialement si nous ne voulons le voir disparaître plus ou moins rapidement de nos bois ou de nos parcs ; c'est qu'en effet les conditions que doit réunir un bois ou un parc pour que les faisans puissent pulluler en toute liberté et augmenter en nombre sont difficiles à réaliser : il faudrait que ce parc fût débarrassé complètement de toute espèce de braconnier à deux pieds ou à quatre pattes, qu'il n'y eût ni renard, ni fouine, ni putois, ni belette ; qu'il n'y eût non plus aucun oiseau de proie, et enfin que la chasse en fût si bien réglée que des reproducteurs en nombre suffisant fussent épargnés et eussent à leur disposition des réserves où ni les chasseurs ni les chiens ne pénétrassent jamais.

Toutes ces conditions étant difficiles ou presque impossibles à réaliser, on est bien obligé de s'occuper spécialement de la reproduction et de l'élevage des faisans.

La pénurie oblige maintenant d'en faire autant pour la perdrix, et tout ce que nous allons dire, surtout à l'égard des soins à donner aux élèves après l'éclosion, s'applique indifféremment à l'un et à l'autre.

Voici comment l'on procède dans les parquets d'élevage des grandes chasses réservées et en particulier dans les grands parquets de la forêt de Fontainebleau, que nous avons eu l'occasion de visiter très souvent.

Élevage des faisans. — Les parquets sont plantés en grande partie d'arbrisseaux, de lilas entre autres, taillés à hauteur de ceinture d'homme et divisés en petits massifs par un grand nombre de petits sentiers se coupant à angles droits ; ils se trouvent dans des clairières où sont disposés les *petits parquets* alignés côte à côte et tournés au soleil (*fig.* 9). Chaque petit parquet est une grande cage ou volière carrée ayant environ 4 mètres de long sur 2 à 3 mètres de large et 2 mètres à 2 mètres 1/2 de hauteur. Le fond est le mur ; les côtés et le devant sont garnis de treillages ; les deux tiers postérieurs du toit sont couverts en zinc, en ardoises ou simplement en planches. Vers la fin de février, il est nécessaire de séparer les parquets par une cloison au moins jusqu'à mi-hauteur, afin que les coqs faisans ne puissent pas se voir et se tourmenter.

Le sol sur lequel est assis le parquet est à fond de sable et très sain. Dans un coin du fond est établie une petite cabane dans laquelle les faisans peuvent s'abriter ; dans le coin opposé est une logette en genêt où les poules, qui ont conservé leurs instincts sauvages, installent leur nid et déposent leurs œufs. Plusieurs perchoirs, une ou deux mangeoires, un vase à eau dont le contenu doit être renouvelé au moins une fois par jour, complètent le mobilier de chaque parquet. Enfin on y pénètre par une porte percée dans le mur, comme le montre la figure ci-dessous. Chaque parquet contient quatre à cinq poules et un coq ; ils sont choisis parmi les meilleurs reproducteurs ; les poules sont de moyenne grosseur, ont le cou court et le plumage frais et luisant ; le coq a l'œil vif et ardent, la poitrine large, les jambes fortes et musculeuses. La

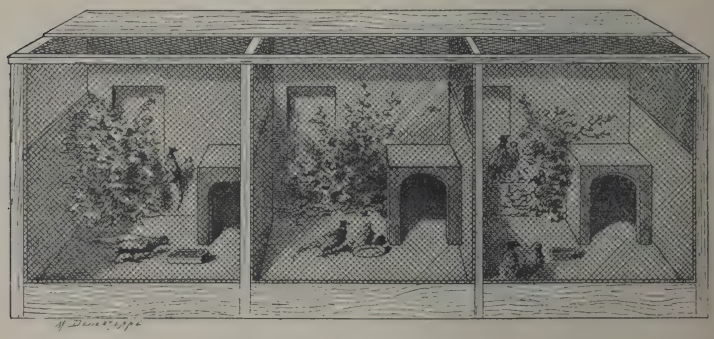


Fig. 9. — Un parquet à faisans.

proportion ci-dessus n'est jamais dépassée, car on a observé qu'avec un plus grand nombre de poules les œufs clairs sont très nombreux.

On nourrit les faisans en parquet spécialement avec du sarrasin et un peu de blé. La ration est de six décilitres pour les six faisans. Quand arrive la mi-mars, on remplace deux décilitres de cette ration par deux décilitres de chènevis, grain qui a la propriété d'échauffer les faisans et de les faire pondre. Pour arriver au même but — et c'est ce qu'on doit faire surtout pour la perdrix — on remplace même souvent le chènevis par une pâtée aux œufs durs, des œufs de fourmi, ou du cœur de bœuf cru haché très fin, ou encore deux décilitres de la pâtée préparée spécialement pour les faisandeaux et dont nous parlerons plus loin. On donne aussi toujours de la verdure aux faisans, soit de l'herbe, soit de l'orge ou de l'avoine en vert.

Soir et matin, en venant donner à manger aux faisans, le faisandier enlève les œufs pondus et les conserve dans du son ou de la sciure de bois après avoir inscrit sur la coquille la date de la ponte.

La ponte se prolonge jusqu'au milieu du mois de mai et même jusqu'à juin, et, aussitôt que les poules faisanes ont cessé de pondre, on leur donne, pendant tout un mois, de l'orge pour nourriture exclusive.

Comme les poules faisanes couvent rarement en captivité, on les remplace, pour remplir cette fonction, par des poules communes qu'on choisit de moyenne taille et même plutôt petites que grandes, et après s'être bien assuré de leur qualité de bonnes couveuses, de leur caractère très doux, et autant que pos-

sible de couleur foncée ou dorée, et non huppée. On recherche aussi les poules négresses pour cette fonction, car elles sont excellentes pour élever les faisandeaux et les perdreaux. On donne à chaque poule de douze à quinze œufs suivant sa taille, et on met ensemble les œufs qui ont été pondus à peu de jours de distance.

Pendant la durée de l'incubation, les poules sont placées dans une chambre écartée de la faisanderie, dont les fenêtres sont garnies d'épais rideaux de toile d'emballage afin de produire une obscurité presque complète. Le nid de

Fig. 10. — Les paniers des poules couveuses à la faisanderie de Rambouillet.

la couveuse est installé dans un panier assez large et assez profond pour qu'elle puisse s'y retourner à l'aise et remuer ses œufs sans les casser (*fig.* 10).

Les paniers sont disposés sur le sol de la chambre, rangés le long des parois, et tous les jours, aux mêmes heures, on donne à manger et à boire aux couveuses. Pendant les premiers jours on ne les laisse pas plus d'un quart d'heure hors du nid, et on a bien soin, pendant cette courte absence, de couvrir les œufs avec un morceau de flanelle ; mais dans les derniers jours on les laisse hors du nid un peu plus longtemps ; il n'y a alors pas grand inconvénient.

Les petits faisandeaux commencent à éclore du vingt-troisième au vingt-cinquième jour et les perdreaux du vingt-cinquième au vingt-sixième ; à mesure qu'ils se délivrent de leur coquille, on les dépose dans une boîte garnie intérieurement de flanelle, que l'on porte dans une chambre chauffée, dite séchoir, où on les laisse douze à quinze heures sans nourriture ; le jaune qui existe encore dans leur vésicule ombilicale est suffisant pour les nourrir pen-

dant au moins quarante-huit heures. Lorsque les faisandeaux sont ressuyés, on les rend à leur mère et on les place dans une boîte à élevage.

Cette boîte (*fig.* 11) se compose d'un petit compartiment couvert, communiquant par une claire-voie avec un plus grand compartiment qui est un véritable petit parquet, recouvert d'un filet ou d'un grillage, et dont le fond est sablé. Ces deux compartiments peuvent se séparer. — La claire-voie qui établit la communication entre les deux compartiments permet aux faisandeaux de passer librement de l'un dans l'autre, mais retient la poule prisonnière dans le petit compartiment. C'est donc dans celui-ci, dont le fond est aussi garni de sable

Le réfectoire des poules couveuses. (Faisanderie de Rambouillet.)

ou de sciure, que l'on place la poule avec les faisandeaux ; s'il fait beau, on porte le tout sur le gazon au soleil, le matin après neuf heures, puis on place à portée de la poule un abreuvoir canari rempli d'eau ferrugineuse, et une soucoupe contenant une pâtée pulvérulente presque sèche, composée de mie de pain rassis et de jaunes d'œufs cuits durs, pâtée qu'on renouvelle quand elle est trop dure, en donnant la vieille à la mère. On suspend aussi dans ce compartiment un bouquet d'herbes composé de mouron, de seneçon, de bourse-à-pasteur, etc. Les faisandeaux sortant de dessous la poule viennent s'ébattre dans le parquet et ont bientôt appris à picorer les herbes, à goûter la pâtée et à humer l'eau, ce qu'ils savent naturellement et ce qu'au besoin ils apprendraient en voyant faire leur mère éleveuse. C'est pourquoi les jours suivants il faut éloigner la pâtée de la poule, dont la gourmandise serait plus forte que l'amour maternel et qui ferait promptement disparaître la pitance de ses nourrissons ; à celle-ci on donne des graines, petit blé, avoine ou sarrasin, que l'on répand dans son compartiment d'où on la sort deux fois par jour pour se vider et se poudrer. La boîte à élevage doit être tenue très propre et nettoyée tous les matins ; on profite pour cela du moment où on fait sortir la poule.

Le quatrième jour on rend la pâtée plus nutritive en y ajoutant du bœuf

bouilli pilé et de la verdure hachée très menu, en sorte que la pâtée est maintenant composée en parties égales des quatre substances suivantes : mie de pain, jaunes d'œufs durs, bœuf bouilli et verdure. On répand aussi dans le parquet des grains de millet et on peut même commencer à donner des larves de fourmis (improprement appelées *œufs*), par petites pincées, une ou deux fois par jour.

Les œufs qui ont été reconnus clairs pendant l'incubation peuvent être durcis à l'eau bouillante et fourniront le jaune qui sert à confectionner la pâtée ; à partir du cinquième jour on peut même ajouter le blanc finement haché, et la coquille aussi, pulvérisée ; et à cet égard nous répéterons que la pâtée en question doit être toujours bien fraîche, préparée tous les jours et même deux fois par jour s'il le faut. L'eau doit aussi être toujours bien fraîche et fréquemment renouvelée, additionnée chaque fois d'une petite prise de sulfate de fer en poudre pour la rendre ferrugineuse. La boîte à élevage doit être rentrée chaque soir dans une chambre à bonne température, et reportée chaque matin sur le gazon, excepté quand il fait mauvais temps.

Fig. 11. — Boîtes à élevage placées en plein air à Sandricourt, chez M. le marquis de Beauvoir.

Lorsque les faisandeaux ont atteint l'âge de quinze à vingt jours, on leur donne plus de liberté qu'ils n'en ont eu jusqu'alors ; pour cela on détache le parquet de la boîte d'élevage, et on transporte celle-ci avec son contenu dans un taillis ou à l'ombre de bosquets taillés *ad hoc*. On soigne toujours la poule comme précédemment. On met encore près de la boîte une soucoupe pleine de pâtée et un abreuvoir où les faisandeaux peuvent continuer à se sustenter et à s'abreuver (*fig.* 12), mais ils ont, de plus, la latitude de chasser aux insectes dans les bosquets, ce dont ils ne se privent pas.

A partir de l'âge d'un mois, on doit diminuer la richesse nutritive de la pâtée en retranchant petit à petit les œufs, et en remplaçant le cœur de bœuf par du sang desséché en poudre, ou de la poudre de viande, ou des œufs de fourmi artificiels de Pelisse. On remplace aussi progressivement les petites graines par de plus grosses, le millet par du sarrasin, du petit blé, etc.

A propos de la pâtée pour faisandeaux, que l'on donne jusqu'à l'âge d'un

mois à six semaines, il existe bien des formules ; une des plus simples est celle du faisandier E. Maillard, qui la préparait avec de la mie de pain rassis bouillie dans un peu de lait frais, du jaune d'œuf égrené très fin, du bœuf ou du cœur de bœuf bouilli et de la verdure, le tout bien mélangé et haché menu, et presque sec. Pour quinze faisandeaux, la quantité d'œufs durs doit être de trois œufs le matin, trois œufs le soir — la pâtée étant faite deux fois par jour.

Fig. 12. — Garde donnant à manger aux faisandeaux près des boîtes à élevage. (Faisanderie de Rambouillet.)

La pâtée que donnent la généralité des faisandiers, et dont la formule ne s'éloigne guère de celle que nous avons donnée antérieurement, est presque sèche, pulvérulente, et ne s'attache pas aux doigts. Et, à cette occasion, nous dirons qu'il y a une bonne habitude à recommander aux éleveurs : c'est d'adopter, dès la naissance des faisandeaux, une manière de siffler en leur jetant leur nourriture ; ils reconnaissent ce signal à tous les âges ; c'est très commode lorsqu'on veut les agrainer pendant l'hiver. Cette habitude est recommandée tant par le faisandier E. Maillard que par M. Vidal, ancien garde général de l'État. Comme nous l'avons dit, aux faisandeaux à qui on sert la pâtée presque sèche on donne en même temps à boire de l'eau très pure et fraîche, fréquemment renouvelée et additionnée d'un peu de sulfate de fer pour la rouiller.

Les faisandeaux passent d'habitude par une crise caractérisée par une perte

Une des allées où l'on place les boîtes à élevage, à la faisanderie de Rambouillet.

de leur vivacité habituelle ; ils restent dans des coins, immobiles, en faisant le gros dos. Si on les prend dans la main, on voit qu'ils ont l'intérieur du bec pâle et que les plumes en tuyau ont de la peine à s'épanouir. Il faut revenir immédiatement à la pâtée des premiers jours, aux œufs durs et au cœur de bœuf avec de la mie de pain rassis bouillie dans du lait, et aux larves de fourmis,

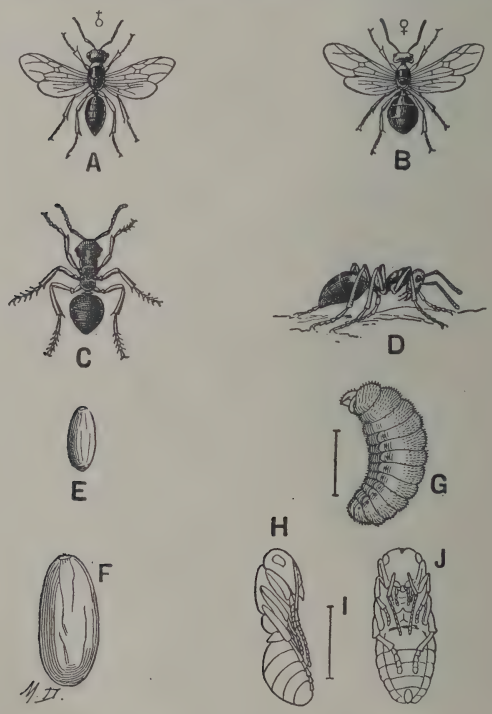


Fig. 13. — Grosse fourmi rouge (*Formica rufa*).

A, mâle ; B, femelle ; C et D, ouvrières ; E, cocon ; F, le même grossi ; G, larve grossie ; H, J, nymphes grossies ; I, grandeur naturelle.

par petites pincées, indépendamment des graines de sarrasin, blé, etc. Si, malgré cette nouvelle alimentation, les faisandeaux restent faibles, il faudra recourir à la poudre corroborante que le pharmacien Mille, de Bourges, a composée pour faciliter la crise analogue des dindonneaux, c'est-à-dire la *mise du rouge*. Voici la formule de la poudre corroborante de Mille :

Gentiane jaune pulvérisée	. . . . .	5 gr.
Gingembre. . . . —	. . . . .	50
Canelle . . . . . —	. . . . .	15
Anis. . . . . —	. . . . .	5
Carbonate de fer. —	. . . . .	25
		100 gr.

On emploie la poudre en question, résultant du mélange intime de ces diverses substances bien pulvérisées, à la dose de une cuillerée à café jointe à la pâtée pour quinze et vingt faisandeaux, matin et soir.

Les œufs de fourmi. — Un élément indispensable pour l'élevage du gibier à plume, ce sont les œufs de fourmi. En effet, les insectes constituent la

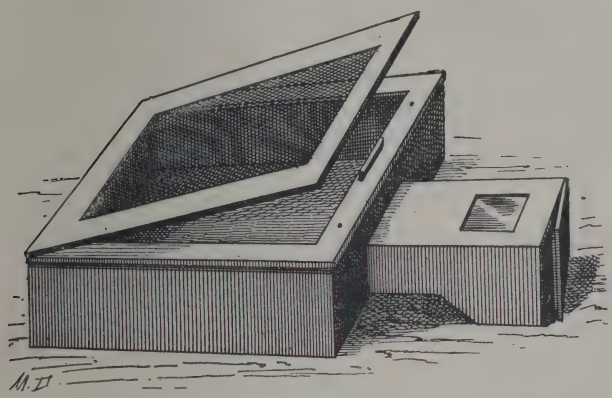


Fig. 14. — Boîte à fourmis.

première nourriture de la plupart des jeunes oiseaux et en particulier celle des jeunes gallinacés sauvages ; leur récolte s'impose donc aux éleveurs.

On a vite reconnu que pour faire une récolte fructueuse il fallait s'adresser

Fig. 15. — La mouche bleue avec sa larve et sa chrysalide
(grossies ; à côté sont les lignes de leurs grandeurs naturelles).

aux fourmilières, qui renferment, outre les fourmis adultes, des larves et des nymphes emmaillottées dans un petit cocon qu'on appelle improprement *œufs de fourmi* et qui, en raison de leur immobilité, peuvent être rassemblées facilement et transportées de même au lieu d'élevage pour être mises à la portée des jeunes perdreaux ou faisandeaux.

Les fourmis sont très nombreuses en espèces, mais deux surtout intéressent

particulièrement l'éleveur de gibier : la grosse fourmi rouge des bois [*Formica rufa*] (*fig.* 13), dont tout le monde connaît les fourmilières sous forme de monticules composé de bûchettes atteignant parfois jusqu'à 1 mètre d'élévation, et la fourmi des prés (*Formica pratensis*), dont la fourmilière est assez semblable à celle de la précédente. On peut encore faire des récoltes fructueuses dans certaines fourmilières en terre, celle de la fourmi brune (*Formica fusca*), par exemple.

Bien des procédés ont été indiqués pour récolter les œufs de fourmi, nous nous contenterons de signaler les suivants qui nous ont été indiqués par deux de nos aimables correspondants. L'un d'eux nous écrivait : « Je me procure les œufs de fourmi pour mes oiseaux insectivores par un moyen aussi pratique qu'expéditif, qui consiste à faire démêler les œufs par les fourmis elles-mêmes, qui s'acquittent de cette tâche à merveille.

Fig. 16. — Verminière de M. Dannin.

« On les y amène en plaçant à côté de la fourmilière une nappe étendue en plein soleil et dont on a soin de garnir les quatre coins et les bords de menues branches avec leur feuillage pour donner de l'ombre. On fouille la fourmilière avec une pelle, et, arrivé aux œufs, on jette le tout pêle-mêle au milieu de la nappe. Les fourmis, craignant que leurs œufs ne se dessèchent au grand soleil, les transportent elles-mêmes sous les branches qu on a préparées,et quand elles ont fini, on n'a plus qu'à les ramasser. »

Un autre de nos correspondants, M. C. Vichot, de Vesoul, nous a fait part du procédé suivant qu'il a imaginé pour récolter les œufs de fourmi : « J'ai imaginé, nous dit-il, une boîte hermétiquement fermée (*fig.* 14) et garnie, sur le couvercle, d'une toile métallique très fine, de manière à donner de l'air et de la lumière aux fourmis et les voir travailler, ce qui est assez agréable. Dans cette boîte, je mets la fourmilière telle que je la prends en forêt avec fourmis, terre et œufs. A ma boîte existe une ouverture sur le côté garnie d'une trappe et à cette ouverture s'adapte une seconde boîte plus petite et de forme spéciale, avec un carreau de verre de manière à pouvoir voir ce qui se passe à l'intérieur. Après l'introduction de la fourmilière dans la grande boîte, je soulève la trappe et immédiatement les fourmis se mettent en travail, portant dans la petite boîte et un à un les œufs purs et exempts de matières étrangères jusqu'au dernier, et cela très rapidement. Le travail achevé, je ferme la trappe et jette le contenu, composé de terre, de bûchettes et de fourmis, et je recommence l'opération. »

Dans la *Chasse illustrée* du 17 juillet 1869 (on voit que cette méthode ne date pas d'hier!) M. Fay-Betlot a donné deux moyens de récolter les œufs de fourmi. Le premier ayant quelque analogie avec les deux précédents, nous le

passerons sous silence. Voici le second, qui est plus expéditif et en même temps plus conservateur.

On prend deux tamis qui s'emboîtent l'un dans l'autre de manière à laisser un vide de 6 à 8 centimètres entre les fonds des tamis. Le tamis de dessus a un fond formé d'un tissu métallique à trous carrés de 2 centimètres de côté. Le tamis de dessous a aussi un fond métallique dont les ouvertures ont seulement quelques millimètres de côté et ne laissent passer que le sable et la terre.

Après avoir ouvert le sommet de la fourmilière, on prend le centre où se trouvent les œufs qu'on verse sur le tamis supérieur; après avoir agité l'appareil on rejette sur la fourmilière les bûchettes restées sur le tamis du dessus et on verse dans un sac le mélange d'œufs et de fourmis débarrassés de terre et de sable qui sont restés sur le tamis inférieur. On va ensuite en faire autant à une autre fourmilière. Le procédé est très expéditif, car en une heure on peut avoir 12 à 15 litres d'œufs de fourmi très propres.

Garde donnant à manger aux jeunes perdreaux à Sandricourt.

Tous les vingt ou vingt-cinq jours on peut répéter la même opération sans épuiser les fourmilières que l'on met ainsi en coupes réglées, et si on en a un certain nombre à exploiter, une centaine, par exemple, on pourra élever quelques centaines de poussins de perdrix ou de faisans à raison de 2 litres par cinquante faisandeaux et par jour, sans y ajouter d'autre nourriture qu'un peu de pâtée à la mie de pain et aux œufs durs hachés et un peu de millet ou de sarrasin à mesure qu'ils grandissent. Après l'âge de deux mois les jeunes gallinacés n'ont plus besoin d'œufs de fourmi, ils trouvent eux-mêmes les insectes qui leur sont nécessaires.

Les œufs de fourmi qui ne sont pas employés immédiatement doivent être portés à la cave et conservés au frais ; sans cela ils s'échauffent, périssent, se putréfient et constituent alors une alimentation dangereuse pour la santé des élèves. On peut les conserver frais ainsi une quinzaine de jours. Si on veut les garder plus longtemps, il faut les dessécher au four, et on en aura ainsi d'une année à l'autre. Les poussins mangent très bien ces œufs de fourmi desséchés ; cependant, ramollis à la vapeur d'eau au moment de s'en servir, ils seront plus appétissants et mieux goûtés.

Les œufs de fourmi sont nécessaires pour l'élevage du gibier à plume, et beaucoup de chasseurs les regardent même comme indispensables. Ceux qui possèdent des fourmilières dans leurs chasses ont tout intérêt à leur conserva-

tion, et ils peuvent empêcher qu'on les leur enlève par application de l'article 144 du code forestier. Faute d'œufs de fourmi, on peut jusqu'à un certain point les remplacer par des équivalents, ainsi que nous allons le montrer.

Les succédanés des œufs de fourmi. — Bien que les œufs de fourmi puissent s'expédier au loin, à l'état frais, et dans d'assez bonnes conditions (1), la pénurie est cependant telle dans certaines régions qu'on a dû chercher à les remplacer par des équivalents naturels ou artificiels. Les meilleurs équivalents

Boîtes d'élevage de perdreaux en plein air à Sandricourt, chez M. le marquis de Beauvoir.

naturels, ce sont d'autres larves d'insectes et surtout les larves de mouches vulgairement nommées *asticots*, et qu'on arrive facilement à produire abondamment. On sait que la viande et toutes les matières animales, abandonnées à la corruption, sont envahies par des nuées de mouches carnassières qui viennent y déposer leurs œufs desquels sortent des larves qui vivent de ces matières en décomposition. Ces mouches sont bien connues : il y a d'abord la grosse mouche bleue, nommée par les naturalistes *Calliphora vomitoria* (*fig.* 15) ; la mouche dorée (*Lucilia Cæsar*) ; certaines mouches grises du genre *Sarcophaga* ; puis viennent des insectes coléoptères des genres *Dermestes*, *Silpha*, *Necrophorus*, etc.

Bref, il y a tout un monde grouillant dans ces matières putrides, qui constituerait pour les jeunes gallinacés que l'on élève une excellente nourriture aussi bonne que les œufs de fourmi. Mais la difficulté est de recueillir ces larves en suffisante quantité et propres, car si on les donnait salies par les

(1) Les œufs de fourmi ne voyagent bien que s'ils sont encore mêlés à une certaine quantité de bûchettes qui les isolent les uns des autres et empêchent leur échauffement.

matières dans lesquelles elles vivent, on exposerait les jeunes oiseaux à des maladies septicémiques mortelles.

Nous avons vu dans l'élevage de perdrix de M. Dannin, à Mériel (Seine-et-Oise), un appareil dans lequel se produisent les larves de mouches en abondance et qui les fournit parfaitement propres : c'est une sorte de petite guérite, ou armoire étroite (*fig.* 16), édifiée en plein champ, munie de quatre ou cinq tiroirs superposés glissant sur des liteaux et dont le fond de tous — excepté de celui du bas — est une toile métallique à mailles de 3 ou 4 millimètres carrés; le tiroir du bas a un fond plein en zinc. Dans le tiroir du haut on met des morceaux de viande de cheval, des tripailles de mouton, etc., et

Un parquet circulaire à perdreaux à Sandricourt.

dans les tiroirs intermédiaires une couche de son grossier. On sait que les larves de mouches, quand elles sont arrivées à leur complet développement, cherchent instinctivement à se diriger vers la terre où elles doivent s'enfoncer pour se transformer en chrysalides. Les larves, qui se sont développées en grand nombre dans les matières animales en décomposition contenues dans le tiroir supérieur, arrivées à leur complet développement et obéissant à leur instinct, traversent le fond et tombent dans le second tiroir; poursuivant leur route et traversant la couche de son, elles arrivent dans le troisième, puis dans le quatrième, et gagnent ainsi le tiroir le plus inférieur, où elles arrivent parfaitement nettoyées et propres. Là, elles ne peuvent pas aller plus loin, et on les y puise au fur et à mesure des besoins pour les distribuer aux jeunes perdreaux ou faisandeaux comme on ferait des œufs de fourmi. On pourrait croire que cet appareil dégage au loin une odeur repoussante. Eh bien! pas tant qu'on pourrait le croire, car nous avons constaté qu'à dix pas, même sous le vent, on ne sent rien.

Si les vulgaires *asticots* sont très propres à remplacer les œufs de fourmi, il en est de même de toutes les autres larves d'insectes, mais celles-ci ont le défaut de ne pouvoir être produites en quantités suffisantes; on produit assez

facilement, par exemple, les larves du ténébrion de la farine (*Tenebrio molitor*) connues vulgairement sous le nom de *vers de farine :* il suffit pour cela de mettre dans une caisse, et par couches successives, du vieux son, des petits morceaux de liège, des chiffons de laine, et en peu de temps on voit grouiller les susdits vers que l'on rassemble très facilement en haut de la boîte en recouvrant le tout d'un grand chiffon de laine mouillé; attirés par l'humidité,

Perdrix combattant un garde dans un parquet à Sandricourt.

ils se réunissent tous sous le chiffon où on peut les récolter facilement. Les éleveurs d'oiseaux insectivores usent largement de ce procédé pour se procurer une nourriture animale et vivante pour leurs élèves, et si on n'avait que quelques perdreaux ou quelques faisandeaux de luxe à élever on pourrait produire ainsi assez de vers de farine pour eux. Mais si l'on a quelques centaines d'élèves, le procédé est tout à fait insuffisant.

Du reste, dans la verminière de M. Dannin, qui est ouverte à tous les vents, il ne se produit pas que des asticots : nous y avons constaté la présence de larves de silphes, de nécrophores, etc., et dans les tiroirs qui ne renferment

que du son les vers de farine abondent aussi. C'est un mélange de toutes sortes de larves que cette verminière produit, et les faisandeaux et les perdreaux ont ainsi une nourriture très variée.

La nécessité d'une nourriture animale pour le gibier à plume étant démontrée depuis longtemps, on s'est ingénié à confectionner des pâtées dans lesquelles on fait entrer de la viande et particulièrement du cœur de bœuf, haché menu, et des œufs cuits durs, aussi hachés, le tout mêlé à de la mie de pain rassis et à de la verdure, particulièrement du millefeuilles, aussi haché très fin. Ces pâtées doivent être toujours presque sèches, pulvérulentes ou plutôt grossièrement granulées, et ne pas adhérer aux doigts, pour être facilement acceptées par les faisandeaux ou les perdreaux. Mais, bien qu'on puisse tirer parti des œufs clairs que l'on retire de l'incubation après le mirage, en les cuisant, les pâtées ainsi confectionnées ne laissent pas que d'être assez dispendieuses; on a cherché à remplacer la viande et les œufs par des substances azotées tout aussi nutritives et moins chères; ainsi, aujourd'hui, le sang de bœuf desséché et pulvérisé de M. Dautreville, et la poudre de viande de buffle, de M. Caron, du Havre, sont couramment employés. On est aussi très satisfait de certaines préparations étrangères, qui sont des poudres végétales nutritives et stimulantes, mêlées en certaines proportions de matières animales, tel, par exemple, le *Spanish Meal aromatic* de Chamberlain et Smith, que l'on trouve à la maison Lefaucheux (rue Vivienne).

Garde portant la boîte à lâcher les perdreaux.

M. le Dr Regnard a eu l'idée de faire confectionner une pâtée se rapprochant le plus possible, au point de vue chimique, de la composition des œufs de fourmi; il a eu l'idée aussi d'imiter la forme de ces larves pour la rendre plus appétissante, en faisant tréfiler cette pâtée comme du vermicelle et couper par petits bouts de la longueur d'une larve. Desséchée, cette pâtée ressemble plus ou moins à du petit blé, mais on ne peut l'employer ainsi : il faut lui rendre l'humidité qu'elle a perdue; pour cela, on la soumet pendant deux minutes à deux minutes et demie à l'action de l'eau bouillante, puis, pour

empêcher les similivers, qui se sont gonflés et ramollis, de se coller, on les roule dans de la farine de maïs, ou, comme le font certains éleveurs, dans de la poudre de *Spanish Meal*, et ils ressemblent alors parfaitement à des œufs de fourmi naturels. Mais les faisandeaux, les perdreaux ne s'y trompent pas, et il faut les habituer à cette nouvelle nourriture en commençant par des œufs de fourmi véritables et en leur substituant progressivement les œufs de fourmi artificiels du Dr Regnard. — Ces œufs de fourmi artificiels se trouvent à la pharmacie Pelisse, rue des Ecoles à Paris.

Élevage des perdreaux. — La rareté du gibier oblige les propriétaires de grandes chasses à faire procéder à l'élevage des perdreaux comme on le fait depuis longtemps pour les faisandeaux. Nous avons vu que les œufs pondus par les faisanes que l'on a reprises au bois et mises en parquets sont confiés à de petites poules communes que l'on choisit bonnes couveuses, lesquelles, après l'incubation, élèvent les faisandeaux avec beaucoup de sollicitude jusqu'à ce qu'ils soient assez grands pour pouvoir se percher et pourvoir eux-mêmes à leur subsistance. On fait de même pour les perdreaux, avec cette différence que ce sont des œufs récoltés dans les trèfles ou les luzernes par les faucheurs, qu'on fait couver à de petites poules, négresses ou autres, qui élèvent ensuite avec beaucoup de soin leur progéniture d'emprunt.

Lâchage des perdreaux.

Mais l'élevage des perdreaux par les poules a beaucoup d'inconvénients : ils n'acquièrent pas la sauvagerie nécessaire pour devenir de bons oiseaux de chasse et ne savent pas se garer des rapaces comme ceux qui ont été élevés par leurs propres mères. Alors on a essayé de mettre des couples de perdrix en parquets, comme les faisans, mais le résultat a été médiocre, car la perdrix ne pond ni ne couve volontiers en captivité. Si elle le fait, c'est qu'elle a perdu sa sauvagerie, et alors on a de nouveau les inconvénients signalés plus haut.

On a eu l'idée de les entraver et de les lâcher par couples dans de grands parcs où l'on s'arrange pour qu'ils aient une abondante nourriture et de bons couverts pour faire leurs nids, pondre, couver et élever leurs petits en toute sécurité, comme à l'état sauvage. De cette façon on a des compagnies de perdreaux ne différant en rien de celles qui se produisent naturellement dans les champs sans l'intervention de l'homme. Un bon système d'entrave pour pratiquer ce genre d'élevage est celui imaginé par M. Dannin et qui consiste en une petite chaînette de laiton dissimulée dans un petit tube de caoutchouc et placée, comme l'indique la figure ci-contre (*fig.* 17), de façon à maintenir une aile pliée d'une manière permanente; le vol est ainsi rendu impossible, et la perdrix, ayant son aile entière, peut recouvrir ses poussins sous ses ailes comme si elle n'avait pas d'entrave. Le système étant breveté, on ne peut se procurer d'entraves Dannin qu'en s'adressant à l'inventeur. Un de nos lecteurs nous a dit être arrivé au même résultat avec un simple cordonnet de laine.

Élevage des perdrix par les coqs perdrix. — Un de nos amis est arrivé, sans le chercher, à faire élever des perdreaux par des mâles perdrix. Voici comment il nous a rapporté le fait :

« Il y a quelques années, j'avais, comme je le fais depuis longtemps, à l'élevage en plaine, une centaine de perdreaux d'âges divers et conduits par des poules. Une de mes compagnies, composée d'une trentaine de perdreaux environ, revint un soir accompagnée d'un mâle perdrix qui persista à rester dans le voisinage; un jour je laissai la poule enfermée et laissai faire. Le mâle prit la tête de la compagnie et l'entraîna à une certaine distance; quelques jours après, tout ce petit monde couchait ensemble dehors. Je rentrai alors la

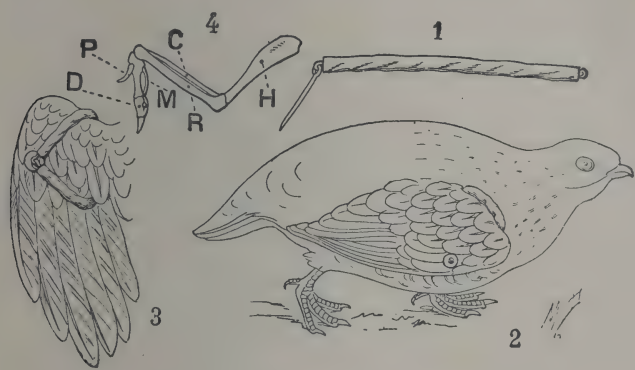


Fig. 17. — Entrave à faisan et à perdrix de M. Dannin.

1, Entrave. — 2, Perdrix avec l'entrave. — 3, Aile de l'oiseau avec l'entrave. — 4, Anatomie de l'aile : H, bras ou humérus; R, avant-bras ou radius; C, cubitus; P, pouce; M, main; D, doigt, composé de deux phalanges.

poule et le parquet à la maison et je laissai toute la charge de la mère éleveuse au coq perdrix qui s'y prêtait d'aussi bonne grâce; de temps à autre, je les rappelai pour leur donner des œufs de fourmi; puis, quand ils furent de plein vol, je les poursuivis et les effarouchai le plus possible, et en peu de temps, j'eus une compagnie aussi sauvage qu'à l'état de nature ; il est vrai que le système en approche beaucoup.

« Depuis ce temps j'ai répété l'opération et toujours avec succès.

« J'eus l'idée de garder les femelles qui tombaient désailées et peu touchées au coup de fusil ; je les mis en parquet toutes ensemble l'hiver et les isolais au moment de la pariade en disposant une de mes volières avec une trappe dans laquelle je pris successivement à peu près tous les mâles neutres de la plaine. Comme il m'en restait plusieurs, je pris le parti de les utiliser au moment de l'éclosion en leur donnant à chacun une douzaine de perdreaux à conduire, ce qu'ils firent tous de la meilleure grâce du monde. Il n'y a pour cela qu'à mettre la boîte d'élevage où la poule est enfermée dans l'ombre avec ses jeunes et laisser un grillage assez grand pour qu'ils aient accès dans la volière du mâle ; celui-ci fait de suite quelques frais de coquetterie et finit, en fin de compte, par voler à la poule la petite famille dont elle prenait tant de soin. Il n'y a plus alors qu'à enlever les boîtes et la poule et laisser les choses

en l'état ; au bout de six à huit jours, on ouvre la volière, et, bon voyage pour la plaine ! Beaucoup de peines d'évitées et autant de perdreaux sauvés. Je vous donne la recette pour ce qu'elle vaut ; trop heureux si elle peut être utile à quelques-uns de vos lecteurs qui, comme moi, doivent être souvent embarrassés pour arriver à combler le déficit créé par mille causes différentes autant redoutées qu'imprévues. »

La pratique de l'élevage des perdreaux par des coqs perdrix n'est pas nouvelle, et nous savons que, dans diverses régions de la France, et en Alsace en particulier on la pratique depuis quelques années, ce qui prouve que la passion de

Maisonnette de nuit pour les gardes, à la faisanderie de Sandricourt.

cet oiseau pour l'élevage a été constatée dans bien des endroits en même temps. Mais il était bon de montrer comment on peut l'exploiter très naturellement, ce que beaucoup de nos lecteurs, nous en sommes certain, seront charmés de savoir.

Nous n'avons guère parlé, jusqu'à présent, que de l'élevage des perdreaux et des faisandeaux par les petites poules de ferme ; c'est le procédé le plus usuel. On peut aussi les élever, surtout les perdreaux, d'une manière plus naturelle et par leurs propres parents. On construit pour cela des parquets spéciaux, de forme circulaire, d'une surface d'au moins 40 mètres carrés, entourés d'une haie vive très serrée ou d'un treillage élevé sur butte, et dont la surface est couverte d'herbe et plantée, de-ci de-là, de genêts, de bruyères et autres arbrisseaux qui constituent autant d'abris. Chaque parquet renferme un couple de perdrix entravées, soit par le procédé Dannin, soit par le procédé Lesage (1), et un nid constitué par une boîte sans fond, ouverte par un bout et recouverte de gazon. Les reproducteurs sont nourris, dans ces parquets en plein air, très abondamment de graines et de pâtée à base d'œufs durs et de viande hachée, et fournis d'eau pure.

(1) Voyez à la fin du chapitre, p. 539.

Après la ponte, l'incubation et l'éclosion, les nouveau-nés sont soignés par leurs parents comme à l'état sauvage et conduits dans l'herbe, comme les compagnies naturelles, à la recherche des insectes.

Lorsqu'on veut repeupler une chasse avec des perdreaux nés en parquet, il faut en faire l'expédition aussitôt après la naissance, parce qu'à ce moment ils restent naturellement deux jours sans manger. On les enferme dans une boîte s'aérant facilement, et garnie de molleton. On expédie en même temps les parents dans une boîte plus grande, munie aussi de trous d'aération. Arrivé à l'endroit du lâcher, on réunit les poussins et leurs parents dans une boîte spéciale dite *de lâcher*, dont une extrémité ferme par une porte à coulisse, percée à son centre d'une grande ouverture carrée munie d'un grillage. Le lendemain matin on ouvre avec précaution la porte en question, après avoir semé autour de la boîte une pâtée pulvérulente et fraîche aux œufs durs et à la viande, que les poussins s'empressent de picorer après être sortis avec empressement de leur prison. Il n'y a plus ensuite qu'à renouveler chaque jour les provisions de bouche et leur boisson, comme on le fait dans la méthode ordinaire, jusqu'à l'émancipation complète.

III. — MALADIES DES FAISANDEAUX ET DES PERDREAUX

La diarrhée crayeuse ou la crotte. — La première maladie que l'on constate chez les faisandeaux et les perdreaux, sur lesquels elle se montre déjà lorsqu'ils ont à peine huit jours, est ce que les faisandiers appellent la *crotte*. On voit le jeune sujet perdre sa gaieté, sa vivacité, et faire la *boule* dans un coin. — On dit qu'un oiseau fait la boule quand, toutes ses plumes étant hérissées au lieu d'être aplaties sur le corps, il a l'air d'une *boule emplumée*. — Si, à ce moment, on prend le jeune oiseau dans la main et qu'on l'examine, on voit qu'un bouchon de matière blanche, crayeuse, lui ferme complètement l'anus en collant entre elles les plumes du pourtour de cette ouverture : c'est là la crotte, formée de matières excrémentitielles desséchées et composées en grande partie d'acide urique à laquelle elles doivent leur couleur et leur consistance crayeuse. Lorsque les matières excrémentitielles sont de consistance normale, elles tombent sans adhérer aux plumes. La fermeture de l'anus par la crotte entraîne fatalement la mort; aussi les pertes par cette cause, dans les élevages, sont-elles quelquefois considérables.

La *diarrhée crayeuse* et la *crotte* qui en est la conséquence peuvent être causées par le froid, mais elles sont le plus souvent la conséquence d'une alimentation trop liquide, d'une pâtée aigrie et fermentée, d'une eau de boisson croupie. Enfin nous l'avons vu être la conséquence d'une véritable indigestion d'œufs de fourmi distribués trop abondamment et à l'exclusion de graines ou d'autres matières alimentaires.

On préviendra donc la diarrhée et la crotte en veillant à ce que chaque poule éleveuse n'ait pas un trop grand nombre d'élèves à réchauffer et à ce que les boîtes d'élevage soient bien exposées et à l'abri des intempéries ; on s'attachera à ne donner qu'une pâtée bien fraîche, très peu humide, composée d'aliments sains, non altérés, et c'est après la distribution de la pâtée et sa consommation qu'on partagera, comme friandise seulement, aux faisandeaux et aux perdreaux, quelques pincées d'œufs de fourmi bien frais et bien vivants, tout au moins bien desséchés et n'ayant aucune odeur putride.

Enfin, l'eau de boisson sera renouvelée tous les jours et même deux fois par jour dans les grandes chaleurs.

Si malgré toutes ces précautions la diarrhée vient à se déclarer dans un élevage et que l'on constate la mort de quelques jeunes sujets par la crotte, on ajoutera immédiatement à la pâtée prise, par demi-douzaine de sujets, de la poudre carminative suivante :

Fenouil pulvérisé	. . . . .	de chaque, parties égales.
Anis —	. . . . .	
Coriandre —	. . . . .	
Gentiane —	. . . . .	
Gingembre —	. . . . .	
Aloès —	. . . . .	

A l'eau de boisson on ajoutera un peu de bicarbonate de soude (5 à 6 grammes par litre), ou même un peu de sulfate de fer pulvérisé (3 grammes par litre), qui rouillera instantanément l'eau et l'acidulera.

En plus de ce traitement général, lorsqu'on verra un faisandeau ou un perdreau faire le gros dos, ou la *boule*, dans un coin, on le prendra délicatement et on vérifiera s'il n'est pas affecté de la *crotte* et si les fonctions de la défécation ne sont pas, par suite, empêchées. Dans le cas de l'existence d'une crotte obstruant l'anus, on la détachera avec précaution, puis on graissera la région avec une goutte d'huile, ce qui empêchera la formation à nouveau de la crotte. En répétant cette opération aussi souvent qu'il sera nécessaire, on sauvera le jeune oiseau.

Diarrhée bilieuse. Réplétion biliaire. — La réplétion biliaire est aussi fréquente chez les jeunes gallinacés de chasse que la diarrhée qu'elle accompagne souvent ; mais les déjections liquides, au lieu d'être crayeuses, sont au contraire verdâtres plus ou moins foncées, et quand on fait l'autopsie du jeune sujet mort de cette affection on trouve le gésier et son contenu, aussi bien que celui des intestins, fortement colorés en vert. Le foie est couleur chocolat très foncé, volumineux et congestionné, et la vésicule biliaire énorme et très distendue par une bile noir verdâtre très foncé ; en un mot, il y a réplétion biliaire. Le foie est ici le principal organe malade, et cette maladie se manifeste principalement par une exagération de la sécrétion biliaire.

La cause de cette maladie est un refroidissement par des temps humides et persistants. Pour prévenir son développement, il faut, lorsque les temps humides règnent, garder les faisandeaux dans leur boîte d'élevage dans une pièce spacieuse, chauffée au besoin ; puis ajouter à la pâtée, qu'on rendra plus riche en principes azotés, quelques pincées de la poudre carminative dont nous avons donné la formule plus haut, et surtout on insistera sur l'addition à l'eau de boisson de bicarbonate de soude, ou sel de Vichy, dans la proportion de 5 grammes par litre.

Congestion cérébrale. Insolation. — Nous avons déjà dit que le froid, le froid humide surtout, est un des grands ennemis des élèves des faisandiers ; l'excès de chaleur ne leur est pas moins préjudiciable, surtout la grande chaleur du soleil ; que de fois nous avons eu l'occasion de faire l'autopsie de faisandeaux morts littéralement d'insolation, ce que nous reconnaissons aux signes de violente congestion cérébrale qui se montrent, immédiatement après

avoir enlevé la peau du crâne, sous forme de taches sanguines plus ou moins grandes ou plus ou moins nombreuses, que la transparence du crâne met en évidence.

Si l'on expose les boîtes d'élevage en plein soleil par des journées très chaudes, on est sûr de voir de nombreux faisandeaux être victimes de congestion cérébrale par suite d'insolation. Comme le mal est foudroyant et qu'on ne peut pas songer à le traiter, il faut songer à le prévenir ; il faudra donc veiller à ce que les boîtes d'élevage soient préservées des rayons du soleil par un ombrage quelconque, et au besoin par des nattes tendues au-dessus des boîtes.

Plus tard, quand on donnera la liberté aux faisandeaux, on ne le fera jamais en plein champ, mais toujours dans le voisinage de petits taillis très fourrés et au milieu desquels de nombreuses coulées sont ménagées ; de cette façon ces jeunes oiseaux, tout en prenant un exercice salutaire en faisant la chasse aux petits insectes, seront toujours à l'ombre.

Septicémie. — Nous employons le mot *septicémie*, faute d'un meilleur, pour désigner une maladie par empoisonnement du sang, qui prend quelquefois la forme et la gravité d'un vrai *typhus*, et dont sont souvent victimes les faisandeaux, par suite d'usage d'eau croupie ou pourrie, d'aliments gâtés, ou par suite de séjour, surtout pendant la nuit, dans des boîtes salies par des déjections que la chaleur fait entrer en fermentation putride. Cette affection, développée dans quelques boîtes, prend ensuite facilement la forme épidémique, et alors, dans les grands élevages, c'est par centaines et quelquefois par milliers que les pertes se comptent.

Le jeune oiseau atteint de septicémie est lent dans ses allures, se laisse approcher et saisir comme abruti, puis il se retire dans un coin et meurt au bout de quelques heures. C'est surtout le matin que les gardes trouvent les faisandeaux morts de septicémie, bien qu'ils ne les aient pas vus malades la veille.

Quand on fait l'autopsie d'un jeune oiseau mort de septicémie, tous les organes paraissent sains, mais tous les vaisseaux sont pleins d'un sang couleur jus de mûre ; quelques taches violettes (ecchymoses ou pétéchies) existent dans les poumons, sur le cœur, sur la face interne et médiane du sternum ; la vésicule biliaire est ordinairement très distendue. Quand on lève la peau du crâne, on voit les sutures des os infiltrées de sang et dessiner une croix. La gorge, la trachée, les intestins sont sains ; le duodénum est souvent rosé.

Nous l'avons dit, l'altération de l'eau et des aliments est la cause originelle de la maladie ; puis la contagion s'en mêle et alors une épidémie se développe et fait de nombreuses victimes. L'eau s'altère vite dans les petits abreuvoirs-assiettes que l'on dispose près des boîtes d'élevage, où elle reçoit facilement le sable, la terre et les débris de toutes sortes qu'y portent le vent ou les pattes des jeunes oiseaux qui entrent dans l'eau pour boire et peuvent aussi y déposer leurs crottes. Qu'on ajoute à cela l'action d'une haute température, et on comprendra que cette eau devienne rapidement un vrai poison septique ; on ne combat cette cause qu'en renouvelant fréquemment l'eau et qu'en y ajoutant 2 à 3 grammes de sulfate de fer par litre, cette substance étant reconnue, d'après des recherches communiquées récemment à l'Académie de médecine par M. le professeur Cornil, de la part de M. le professeur Babès, le meilleur désinfectant de l'eau potable. On préviendrait aussi les accidents causés par l'eau croupie en faisant usage de petits abreuvoirs syphoïdes en fonte de M. Lagrange, d'Autun ; ou encore en mettant sur l'as-

siette-abreuvoir une assiette plus petite, renversée, munie d'encoches sur son pourtour, qui laissent passer l'eau; par ce moyen elle ne peut être salie par les faisandeaux, et elle est maintenue fraîche.

Quant à la pâtée, si l'on n'a soin de la préparer chaque jour, au moment des repas, elle s'altérera vite et aura les mêmes inconvénients que l'eau croupie. Elle sera aussi d'autant plus vite altérée qu'il entrera dans sa composition des substances déjà gâtées, comme du creton, du sang desséché, ou de la poudre de viande à odeur de rance qui accuse un état de fermentation que ces substances gagnent promptement si elles ne sont pas conservées dans un endroit très sec et avec des précautions extrêmes.

Les œufs de fourmi morts et en voie de décomposition putride sont aussi une cause du développement de la septicémie, de même que l'ingestion de cadavres de fourmis adultes. Nous avons constaté que la consommation exclusive d'une grande quantité de fourmis adultes cause aussi un empoisonnement du sang, par suite sans doute de la grande quantité d'acide formique ainsi introduite dans l'organisme.

La forme épidémique que prend la septicémie est la conséquence de l'agglomération sur un petit espace d'une grande quantité de faisandeaux. Elle est aussi la conséquence d'un trop grand nombre d'élèves confiés à un seul garde : s'il en a plus de deux ou trois cents, il ne peut pas les soigner convenablement, renouveler l'eau suffisamment, tenir bien propres les planchettes à pâtée et désinfecter les boîtes d'élevage.

Il y a aussi une cause qui rend les faisandeaux bien plus sensibles aux causes de la septicémie : c'est la première mue, la poussée des grandes plumes, qui a lieu vers l'âge de un ou deux mois ; cette crise les affaiblit et les rend plus impressionnables aux causes de la maladie.

Quand la septicémie se déclare dans un élevage, il faut s'attacher à combattre les causes signalées plus haut et éloigner les boîtes autant que possible les unes des autres. On veillera surtout à l'eau, à son renouvellement fréquent, à sa fraîcheur, et on aura soin d'y ajouter 2 pour 1 000 d'acide sulfurique. La composition de la pâtée et sa confection avec des substances très fraîches (viande fraîche cuite, œufs durs, mie de pain rassis, mille-feuille hachée), seront l'objet de soins particuliers et on y ajoutera, pour deux cents faisandeaux, la poudre suivante :

Gentiane jaune pulvérisée	. . . . .	50 grammes.
Gingembre —	. . . . .	30 —
Quinquina gris —	. . . . .	15 —
Anis —	. . . . .	5 —

Puis la pâtée sera humectée d'un peu de gros vin rouge.

Enfin on s'attachera à désinfecter les boîtes par des lavages avec de l'eau contenant 2 grammes d'acide sulfurique par litre, et on fera de même pour les planchettes à pâtée et les assiettes-abreuvoirs.

Catarrhe oculo-nasal. Maladie des yeux. — Les faisandiers nomment *maladie des yeux* l'affection que nous avons appelée *catarrhe oculo-nasal contagieux* dans nos études sur les maladies des volailles, car elle est assez fréquente aussi dans les basses-cours où elle fait souvent de nombreuses victimes, non seulement parmi les élèves, mais aussi chez les sujets adultes.

Pour M. du Pontavice, c'est l'affection la plus grave qu'il ait observée dans les élevages de faisan — il a eu la chance de ne pas faire connaissance avec la *septicémie* ni avec le *ver rouge;* il est vrai qu'il confond sous le même nom

le catarrhe oculo-nasal et la diphtérie. — Il la regarde comme produite par l'agglomération des sujets et par la malpropreté des boîtes qui les contiennent. Cette dernière cause serait la principale. Les émanations ammoniacales causent facilement des ophtalmies, puis, un élément contagieux se développant, la propagation du mal d'yeux devient rapidement épidémique grâce à l'agglomération.

On reconnaît que le mal apparaît en voyant le bord des paupières devenir purulent et la sécrétion recouvrir les yeux, qui paraissent se rétrécir, et les paupières sont souvent collées ; en même temps les narines deviennent humides et l'oiseau éternue fréquemment. Un peu plus tard, le pourtour des yeux se gonfle démesurément, surtout en avant, où l'on voit souvent entre le bec et l'œil une énorme tumeur (*fig.* 18). Si les deux yeux sont malades en même temps, l'oiseau n'y voit plus et meurt de faim, dans l'impossibilité où il est de pourvoir à sa subsistance. D'autres fois le palais se gonfle par suite de l'accumulation de matière purulente et concrète dans le fond des cavités nasales, et l'oiseau meurt étouffé par suite de l'obstruction du fond de la gorge qui en est la conséquence.

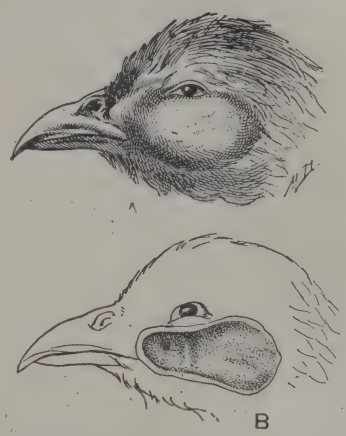


Fig. 18. — Catarrhe oculo-nasal montrant le sac ou sinus maxillo-oculaire fermé A et ouvert B.

Il y a chez les oiseaux une disposition anatomique qui fait que l'œil participe toujours aux affections catarrhales des cavités nasales : c'est l'existence d'un large sinus ou cavité qui entoure le globe de l'œil, se prolonge en avant vers le bec et communique avec les cavités nasales ; c'est la réplétion de ce sinus par des matières purulentes concrètes qui produit le gonflement démesuré de l'œil et la tumeur qu'on voit souvent autour et en avant de cet organe.

Le traitement du *catarrhe oculo-nasal contagieux* des faisandeaux et des perdreaux exige d'abord la séquestration immédiate, l'isolement des malades. Voilà pourquoi il est essentiel d'observer chaque jour les élèves dans les boîtes. Puis, on lotionnera les yeux des malades avec une solution chaude, non brûlante, de 3 grammes de sulfate de cuivre dans 1 litre d'eau de fontaine ou mieux de vin blanc.

S'il y a un gonflement autour des yeux et surtout une forte saillie en dessous et en avant de l'œil, avec de fins ciseaux à broder, ou la pointe d'une lancette, il faudra pratiquer une large incision et bien vider le contenu de la cavité, que l'on achève ensuite de nettoyer avec un pinceau imbibé de la solution cuivreuse indiquée plus haut. La guérison suivra.

Diphtérie. — Le catarrhe oculo-nasal contagieux reste toujours localisé aux yeux et au nez, et guérit assez facilement avec le traitement indiqué ci-dessus. Quelquefois, il semble descendre et envahir le bec, l'œsophage, le jabot, le larynx et les poumons. Ici, nous n'avons plus affaire à la simple *maladie des yeux*, mais bien à la *diphtérie* que M. du Pontavice regarde comme une forme de la maladie des yeux. C'est ce que nous faisions aussi

dans l'origine, jusqu'à ce que de nombreuses observations nous aient permis de distinguer les deux affections.

La *diphtérie* est une des maladies les plus graves et les plus meurtrières non seulement des faisandeaux et des perdreaux, mais encore des faisans et perdrix adultes, de tous les autres gallinacés et de tous les oiseaux en général.

Le mot *diphtérie*, emprunté à la médecine de l'homme, vient du mot grec *diphtera*, qui veut dire peau, membrane, parce que cette affection se manifeste principalement sous l'aspect d'une *peau* blanche ou jaunâtre, plus ou moins épaisse, qui se forme soit dans différents points de l'intérieur du bec, soit dans le fond de la gorge, du larynx, des sacs aériens, et souvent aussi dans les intestins et en particulier dans les cœcums.

Fig. 19.
Gallinacé affecté de diphtérie.

Quand cette production membraneuse, ordinairement d'un jaune pâle, se montre dans le bec, elle constitue ce que les éleveurs appellent le *chancre*, le *muguet jaune*.

On a cru longtemps que la diphtérie des oiseaux était la même affection que celle qui devient chez les enfants le terrible *croup*, mais il est maintenant parfaitement démontré que ces affections n'ont d'analogue que le nom et que celle des oiseaux ne se transmet pas à l'homme et réciproquement.

On peut considérer dans la diphtérie des oiseaux autant de formes diverses qu'il y a d'organes affectés :

1° Il y a d'abord une forme *ophtalmique et nasale* qui ne se distingue guère du catarrhe oculo-nasal qu'en ce que la première se complique vite de lésions buccales et pharyngiennes, tandis que le second reste localisé aux yeux et aux cavités nasales, et se guérit beaucoup plus facilement que la première ;

2° Il y a la *forme buccale et pharyngienne*, caractérisée par des plaques plus ou moins épaisses, d'une couleur blanc jaunâtre, arrondies ou ovales, de la grandeur d'une tête d'épingle, d'une lentille, ou plus, adhérentes aux faces de la langue, en dedans des joues, aux commissures du bec, au palais, à l'arrière-bouche, dans la cavité du larynx (*fig.* 19) ;

3° La *forme exclusivement croupale*, c'est-à-dire affectant seulement le larynx et la trachée, qui est rare chez le faisan et que nous avons vue exclusivement chez la poule ;

4° La *forme pulmonaire et cavitaire* dans laquelle les bronches sont souvent remplies de matière diphtéritique moulée en forme de cylindre, et en même temps, soit d'un seul côté, soit des deux, les sacs aériens sont tapissés de plaques diphtéritiques qui débutent par des points isolés, lenticulaires, et deviennent promptement confluents en couvrant alors toute la surface interne des sacs comme d'un enduit plâtreux ;

5° La *forme œsophagienne et du jabot*, où ces organes sont tapissés d'épaisses fausses membranes et que nous n'avons vue que chez les pigeons et les pigeonneaux, chez qui elle est fréquente ;

6° La *forme intestinale*, qui comme nous l'avons déjà dit, affecte surtout les cœcums, et aussi assez souvent les gros intestins : la muqueuse est épais-

sie, enflammée, rougeâtre, infiltrée et couverte de matière diphtéritique très adhérente et épaisse, qui obstrue souvent complètement la lumière de l'intestin et transforme l'organe en un cylindre volumineux, épais et dur. Commune chez la perdrix.

La nature de la diphtérie des faisans a été bien déterminée à la suite de l'étude complète que nous en avons faite en 1884 avec M. le professeur Cornil (*Société de biologie*, novembre 1884). Les coupes minces de tissus affectés, provenant de la langue, du larynx, des sacs aériens, des intestins, convenablement colorées au violet de méthyle B, puis passées dans la solution d'iodure de potassium, colorées ensuite au picro-carmin et déshydratées par l'alcool et l'essence de girofle, examinées au microscope à un grossissement de 1 200 à 1 500 diamètres, ont montré des bacilles colorés en bleu dans des tissus colorés en rouge. Les bacilles sont très nombreux près de la surface des fausses membranes et dans la couche superficielle du tissu malade. Ils sont, à peu de chose près, semblables à ceux de la diphtérie humaine, et leur disposition est la même : ils sont formés de petits bâtonnets ayant à peu près même forme, même longueur et même diamètre ; ils sont cependant plus lisses, plus uniformes que ceux de l'homme, et ils ne présentent pas de renflement. Il y a presque toujours avec eux des microcoques isolés ou géminés (*fig.* 20).

Fig. 20. — Coupe d'une fausse membrane diphtéritique (très grossie).

Ainsi la diphtérie des oiseaux est une maladie bacillaire ou microbienne ; c'est ce qui explique son caractère éminemment contagieux entre oiseaux de la même espèce et même d'espèces différentes.

En même temps que les plaques diphtéritiques, on trouve souvent chez les mêmes oiseaux malades des globules plus ou moins volumineux de matière diphtéritique dans l'épaisseur de certains tissus, comme celui des poumons, et surtout celui du foie et de la rate, globules ayant l'apparence de véritables tubercules. La fréquence de ces tubercules chez les oiseaux atteints de diphtérie nous avait engagé, dans l'origine, à nommer cette affection *tuberculo-diphtérie*. Mais nos études avec M. le professeur Cornil nous ont montré que les tubercules étaient souvent indépendants de la *diphtérie* et appartenaient alors à la *tuberculose*, ce qui prouve que ces deux affections sont souvent concomitantes. C'est pour éviter la confusion que nous avons abandonné l'expression *tuberculo-diphtérie*.

Les symptômes qui accompagnent l'existence de la diphtérie sont loin d'être pathognomoniques, à part ceux que fournit la vue des lésions buccales

dont nous avons parlé : l'oiseau est maigre, nonchalant, n'a plus de vivacité, reste souvent dans un coin en faisant la boule ; enfin sa respiration est difficile, accélérée, se fait par le bec, qui reste le plus souvent ouvert, et s'accompagne d'une toux fréquente et avortée.

Traitement. — La diphtérie n'est malheureusement curable que tout à fait au début, quand elle n'a pas encore dépassé les cavités buccales, nasales ou orbitaires ; c'est surtout par des moyens préventifs qu'on gardera d'une destruction complète la population d'un parquet envahi.

Aussitôt que l'existence de la diphtérie aura été reconnue dans un parquet, il faudra immédiatement séparer les malades des bien portants en transportant ceux-ci dans un parquet sain et en leur donnant pour boisson de l'eau contenant 2 grammes d'acide chlorhydrique par litre.

Aux malades, on enlèvera tout ce qu'il sera possible de plaques diphtéritiques dans le bec au moyen d'un tuyau de plume taillé en curette. On cautérisera ensuite la petite plaie saignante qui résultera de cette opération, avec un pinceau imbibé de teinture d'iode. Après cette cautérisation, on barbouillera l'intérieur du bec avec un autre pinceau chargé de miel rosat, saupoudré de fleur de soufre. S'il existe des tumeurs orbitaires, on agira comme nous l'avons dit plus haut (p. 506, *Catarrhe oculo-nasal*).

Ce traitement peut être très efficace contre le catarrhe oculo-nasal, mais nous doutons qu'il le soit contre la vraie diphtérie, surtout quand elle est plus basse que la bouche.

Voici la formule d'un liquide conseillé par MM. les Drs Chantemesse et Widal dans la diphtérie humaine, et qui certainement aurait autant d'efficacité dans la diphtérie des oiseaux.

Glycérine	25	grammes.
Acide phénique pur	5	—
Camphre	20	—

Par le repos, ce mélange se divise en deux couches : une inférieure liquide, l'autre supérieure blanche, visqueuse, formée par un glycérolé de phénol et de camphre; c'est cette couche qu'on emploie pour cautériser les surfaces de la muqueuse de laquelle on a extirpé les fausses membranes.

Tout parquet qui aura contenu des faisandeaux diphtéritiques devra être désinfecté au moyen des liquides suivants :

Bichlorure de mercure	20	grammes.
Acide chlorhydrique	100	—
Eau.	20	litres.

Enfin, tous les cadavres d'oiseaux morts seront enterrés profondément avec de la chaux, ou mieux brûlés.

Comme la diphtérie des faisandeaux et des perdreaux ne peut guère provenir que des poules communes que l'on ramasse dans les campagnes pour l'incubation des œufs de faisans et l'élevage des faisandeaux, il faudra bien s'assurer de l'état sanitaire des basses-cours d'où proviennent ces poules. Il nous est arrivé de constater la diphtérie sur des cailleteaux élevés par une poule négresse qui précisément provenait d'une basse-cour infectée de diphtérie.

Tuberculose ou phtisie. — La *tuberculose* spontanée des faisans, qui leur est commune avec tous les autres gallinacés, a été pendant plusieurs années confondue, comme nous l'avons dit dans l'article précédent, avec la *diphtérie.*

On regardait — et nous le premier — comme des lésions toujours diphtéritiques les îlots superficiels ou profonds, semi-transparents ou caséeux, qu'on trouve chez les faisans ou les poules, dans le foie, la rate, la poitrine, etc. Arloing et Tripier, Larcher et nous, avions vu, il est vrai, des lésions qui ressemblaient à des tubercules, mais leur nature n'avait pas été définie rigoureusement. Koch découvrit le bacille de la tuberculose, et, quelque temps après (1883), Ripper constata que les nodules tuberculeux de la poule, dans le foie et dans la rate, renfermaient un nombre considérable de ces bacilles dans leur partie périphérique; ils pénétraient de là dans les artères et dans les veines.

Nous avons examiné, avec M. le professeur Cornil, des séries de poules et de faisans atteints de tuberculoses du foie, de la rate et du péritoine à des degrés divers d'évolution (1).

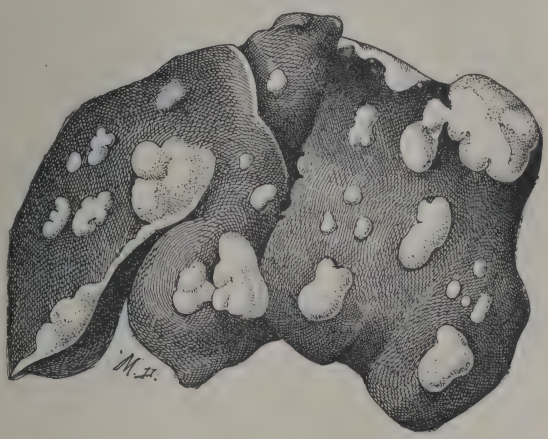


Fig. 21. — Tuberculose du foie des gallinacés.

La *tuberculose* des gallinacés est caractérisée par des granulations jaunâtres, opaques et souvent de consistance pierreuse, qui siègent dans le foie (*fig.* 21), dans la rate, le péritoine, les ganglions, les sacs aériens et la surface des intestins. Ces petites tumeurs, de la grosseur d'un grain de millet, de chènevis, d'un petit pois ou même plus, sont saillantes, bosselées, sèches sur la surface de section, quelquefois avec des granulations ou des stries tout à fait calcifiées.

Lorsqu'ils sont récents, ces tubercules ont tout à fait l'apparence, à l'œil nu, de granulations semi-transparentes, miliaires, pouvant atteindre la grosseur d'un grain de chènevis ; ils sont transparents dans toute leur masse ou présentent une zone opaque à leur centre. Le foie en est ordinairement criblé, ainsi que la rate.

Sur les préparations faites en étalant une mince coupe d'un tubercule et traitées par les moyens de la technique microscopique, les îlots tuberculeux montrent une très grande quantité de bacilles bien colorés et caractéristiques, libres ou siégeant dans de grosses cellules ne possédant généralement qu'un noyau et se distinguant ainsi des cellules géantes de la tuberculose humaine qui en possèdent plusieurs.

Les bacilles, très nombreux, forment des touffes affectant souvent une forme rayonnante. Ils sont infléchis, contournés, souvent formés de petits grains colorés placés au bout les uns des autres (*fig.* 22).

Nous avons reproduit, avec M. le professeur Cornil, la tuberculose des faisans en l'inoculant à des poules. Nous avons aussi inoculé des cobayes ou co-

(1) Cornil et Mégnin. *Société de Biologie*, octobre 1884 ; *Journal d'Anat.* de Robin, 1885

chons d'Inde, qui ont présenté, lorsque nous les avons tués, deux mois après l'inoculation, de gros abcès caséeux de la paroi abdominale et du grand épiploon ; dans ces abcès, ayant le volume d'une cerise et remplis de pus caséeux, nous avons trouvé une grande quantité de bacilles de la tuberculose.

L'analogie de forme et de dimensions du bacille de la tuberculose humaine et de la tuberculose aviaire (ou des oiseaux) avait fait conclure à l'identité des deux affections ; on avait même trouvé des preuves de la contagion de la tuberculose de l'homme aux poules, mais depuis, les preuves du contraire ont abondé, et M. le professeur Straus, en montrant des poules nourries pendant six mois de pain imbibé de crachats de tuberculeux humains et restées indemnes, a achevé de démontrer qu'il n'y a nullement identité entre les deux affections et que la tuberculose humaine ne se transmet pas aux oiseaux et réciproquement.

Fig. 22. — Bacilles de la tuberculose du foie chez les gallinacés.

Traitement. — Le traitement de la phtisie chez les gallinacés doit être surtout préventif, car, comme nous le disons ci-après, il n'y a pas encore de traitement curatif bien certain, pas plus contre la phtisie humaine que contre la phtisie aviaire.

Un parquet de faisans, de même qu'une basse-cour de volailles, ne sont jamais envahis par la tuberculose que quand on y a introduit un oiseau étranger qui en est affecté. Voilà pourquoi il est de bonne précaution, lorsqu'on a fait l'acquisition de nouveaux faisans ou de nouvelles volailles, surtout s'ils sont maigres, de ne pas les introduire immédiatement au milieu d'oiseaux bien portants ; il faut les tenir isolés dans un parquet à part qui devient ainsi un véritable lazaret pendant quelques semaines, et ce n'est que quand on sera bien sûr de leur état de santé qu'on sera autorisé à les joindre aux autres.

La maigreur, qu'accompagne ordinairement une boiterie sans cause appréciable, est, en effet, le seul signe extérieur que présente un oiseau atteint de phtisie, car il ne tousse pas comme l'homme, ses poumons étant rarement affectés de la maladie, qui est toujours viscéro-abdominale.

Si, malgré une alimentation abondante et très nutritive, l'oiseau continuait à dépérir, il vaudrait mieux alors le sacrifier que d'exposer les autres volatiles à contracter, par la contagion, la terrible tuberculose.

Si un oiseau tuberculeux est sacrifié, il faudra bien se garder de jeter ses entrailles sur un fumier ou tout autre endroit où d'autres volailles pourraient aller les picorer — ce qu'elles s'empresseraient de faire — car elles contracteraient immanquablement la maladie. On a vu ainsi trop souvent des basses-cours complètement décimées parce que les ménagères avaient commis cette impru-

dence. Il faut enterrer profondément avec de la chaux, ou mieux jeter au feu, les viscères de volailles atteintes de tuberculose.

La tuberculose se transmet entre oiseaux vivants par les aliments ou les boissons tachés par les déjections des oiseaux malades; ces déjections contiennent, avec les sécrétions biliaires, de nombreux spores de bacilles qui sont les agents de la transmission de la maladie. De là l'indication d'isoler immédiatement les malades ou les suspects et de disposer les aliments et les boissons dans des vases où ils ne puissent être salis. Le sol des parquets et des poulaillers, aussi bien que les parois, les perchoirs et tous les ustensiles qui peuvent être en contact avec les oiseaux, devront être tenus dans une excessive propreté et fréquemment désinfectés avec une émulsion préparée en mêlant intimement 30 parties de Crésyl-Jeyes dans 1 000 d'eau.

Enfin, dans l'eau de boisson, on ajoutera un peu d'acide borique, qui, quoique très peu soluble, se dissoudra en suffisante quantité pour tuer les germes des bacilles qui pourraient se trouver dans le liquide, et cela sans nuire aux volailles, car l'acide borique est un agent des plus inoffensifs tout en étant un désinfectant des plus énergiques.

On fera bien aussi de poudrer très légèrement de fleur de soufre les aliments des oiseaux d'un parquet où se serait présenté un ou plusieurs cas de tuberculose, car le soufre, introduit dans les organes digestifs, se décompose et donne lieu à des dégagements d'acide sulfhydrique, qui a été reconnu comme enrayant la marche de la phtisie. Le phosphate de chaux est aussi utile à employer de la même façon.

Les substances dont nous venons de parler sont les seuls agents thérapeutiques que nous conseillerions si l'on voulait essayer le traitement de volailles atteintes sûrement de tuberculose; mais, dans ce cas, ce n'est pas un traitement que nous conseillerions, mais le sacrifice immédiat.

Enfin, les oiseaux menacés par la tuberculose devront être nourris spécialement de substances très nutritives et placés dans de bonnes conditions hygiéniques; car on a constaté que ces conditions seules ont pu arriver à procurer la guérison de cas de phtisie humaine, et ils sont par conséquent applicables aussi à la phtisie aviaire.

Choléra des oiseaux de chasse. — Depuis plus de vingt ans que nous faisons des autopsies de faisans, de perdrix, de cailles et d'autres oiseaux de chasse, nous n'avons pas encore constaté le véritable *choléra de volailles*, assez fréquent pourtant dans les basses-cours. Mais si nous n'avons jamais vu ce choléra dans les parquets d'élevage en forêt, par contre, une sorte de typhus, que nous avons nommé *septicémie*, y est assez commun et semble le remplacer; nous en avons parlé longuement et souvent dans *L'Éleveur*.

Cependant, à l'étranger, sur les confins des provinces balkaniques, il est question, depuis quelque temps, d'une maladie épidémique sur les perdrix, maladie que l'on a nommée *choléra;* nous transcrivons ci-dessous ce qu'un journal spécial en a dit :

Le choléra des perdrix. — « Nous trouvons dans le *Centralblatt für Bacteriologie* la curieuse observation suivante faite par M. Carlinski, en Herzégovine. Il a constaté, dans ce pays, une diminution croissante dans le nombre des *perdrix sexatilis* (perdrix d'août), victimes évidemment d'une épizootie qui a pour symptômes visibles l'amaigrissement des animaux et la perte complète des plumes. M. Carlinski a pu se procurer trois de ces oiseaux malades, complètement déplumés, mais encore vivants; l'un d'eux fut tué immédiatement, deux autres sont morts quatre jours plus tard. Après avoir ouvert ces ani-

maux, il trouva dans les muscles de la poitrine et des jambes de très nombreux abcès, grands comme des grains de chènevis, ou même comme un pois; en outre, la muqueuse des viscères était congestionnée et ramollie. Il constata encore l'hyperhémie et le durcissement des poumons, l'hyperhémie et l'hypertrophie du foie et de la rate.

« L'examen microscopique du sang fit découvrir de très nombreux organismes microscopiques, pairs dans la plupart des cas ; ils pullulaient surtout au siège des abcès. M. Carlinski les cultiva à la température d'appartement et vit leurs longs bâtonnets se transformer en colonies entières affectant la forme ronde et légèrement granulée à la surface; elles ne liquéfiaient pas la gélatine de la culture. C'étaient là des marques qui les distinguaient des bactéries du choléra des poules. Dans les inoculations pratiquées, le poison naturel, ou de culture, agissait aussi bien moins énergiquement que le véritable microbe du choléra des poules; au contraire, il semblait doubler d'intensité après avoir passé par l'organisme des pigeons.

« L'auteur cite, entre autres, un cas où, son collaborateur ayant jeté dans la cour, sans l'avoir stérilisée préalablement, de la vieille culture de bactéries du choléra des perdrix, une véritable épizootie se déclara dans la basse-cour. De plus, des oiseaux carnassiers auxquels les cadavres des victimes furent donnés en pâture moururent peu de temps après ; tel un aigle (*Aquila pennata*) qui présenta des symptômes typhiques, un vautour (*Vultur monachus*), un faucon, etc. »

Cette maladie n'a pas encore franchi la distance qui nous sépare des Balkans, et il n'en a pas encore été question en France, quoi qu'on en ait dit. Espérons que nous en serons préservés, et, pour cela, n'allons pas en Herzégovine chercher du gibier de repeuplement.

Le ver rouge (*Syngamus trachealis*). — L'ennemi le plus terrible du gibier à plume, surtout dans son jeune âge, est le parasite nommé vulgairement *ver rouge*, dont nous avons déjà parlé souvent, mais sur lequel on ne peut pas trop insister.

Il y a de longues années que ce ver a fait son apparition en France, et il nous vient certainement d'Amérique, comme le phylloxera, car il y est connu depuis plus de cent ans.

Il a passé d'abord en Angleterre, sans doute avec des lots de volailles perfectionnées, car c'est sur des poulets, dans les basses-cours, que la *gape* a fait d'abord ses ravages — la maladie causée par le ver rouge se nomme, chez nos voisins, *gape*, qui veut dire *bâillement* en anglais. — Et c'est probablement avec des faisans de repeuplement que cette maladie a passé le détroit.

Nous avons été le premier à étudier scientifiquement, en France, le ver rouge et la maladie qu'il cause. Nous avons suivi cette maladie dans les parquets d'élevage de Fontainebleau, et, de diverses localités du centre et du nord de la France nous recevions, pour en faire l'autopsie, des cadavres de sujets tués par le terrible ver rouge. C'est ainsi qu'il nous en arrivait de Rambouillet, des parquets de M. de R..., où l'on trouvait chaque matin jusqu'à deux cents cadavres étendus ; de Gournay, d'envoi de M. de F... ; de Montmirail, de chez Mme la duchesse de L... ; enfin, de diverses localités du Loiret et de l'Indre, du Finistère, et même de Turin.

Cette maladie attaque aussi bien les perdreaux et les cailleteaux que les faisandeaux, et de même les poulets de ferme.

Nous avons dit que cette maladie a régné en Angleterre avant d'être connue en France; en effet, vers 1870, elle y causait déjà des pertes tellement graves

que le Dr Crisp estimait à un demi-million le nombre des poulets que le ver rouge détruisait chaque année, sans compter les faisandeaux et les perdreaux, « de sorte que, disait-il, il serait d'un intérêt véritablement national de trouver le moyen de prévenir l'invasion de ce ver et de le tuer (1) ».

C'est mû par le même esprit que lord W..., dont les immenses chasses étaient dépeuplées par le terrible *syngame*, fondait en 1879 un prix pour la meilleure étude de ce parasite et de la maladie qu'il cause, et appelait à concourir tous les savants de l'Europe.

Les études auxquelles nous nous livrions depuis trois ans sur le ver rouge (*Sclerostoma syngamus*, ou *Syngamus trachealis*) nous permirent de répondre à l'appel de lord W... Nous envoyâmes un mémoire accompagné de planches à la Société entomologique de Londres, et nous eûmes la satisfaction de le voir récompensé, puis traduit en anglais et répandu à profusion dans toute l'Angleterre. C'est un résumé de ce mémoire que nous allons donner à nos lecteurs en y ajoutant le résultat d'observations que nous avons faites depuis, surtout au point de vue du traitement et de la prophylaxie.

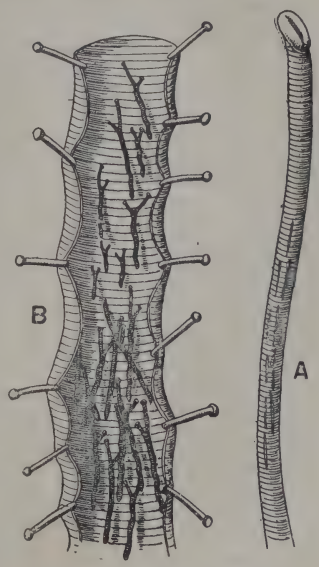


Fig. 23.
Ver rouge des gallinacés.
A, trachée fermée ; B, ouverte, montrant les vers rouges.

Lorsqu'un élevage de faisans ou de perdrix est envahi par la maladie que cause le ver rouge, ce sont particulièrement les jeunes élèves d'un à deux mois qui périssent, bien que l'on constate des victimes à tous les âges ; seulement les victimes sont d'autant plus nombreuses que leur âge se rapproche davantage de celui indiqué ci-dessus : c'est une question de diamètre de trachée et du nombre de vers y ayant élu domicile, comme nous le verrons plus loin.

Lorsqu'un faisandeau ou un perdreau est atteint du *ver rouge*, il conserve sa vivacité et son appétit, mais de temps en temps on le voit ouvrir le bec comme s'il bâillait, et être affecté d'une petite toux avortée, comme s'il cherchait à se débarrasser d'un objet gênant sa respiration ; puis il meurt brusquement, sans avoir *fait la boule*, sans avoir présenté cet air maladif qui caractérise les affections inflammatoires aiguës ou chroniques des grands appareils organiques de la digestion, de la circulation et de la respiration.

Quand on ouvre un faisandeau qui vient de mourir du ver rouge, on trouve tous les organes internes du tronc parfaitement sains ; les poumons seuls sont un peu congestionnés et tachés de brun noir, ce qui accuse la mort par asphyxie. Mais si on fend la peau du cou de manière à mettre à nu la trachée, la transparence de ce tube chez les oiseaux permet de voir que, dans le milieu de sa longueur, ou à l'entrée de la poitrine, il est obstrué, par places, par une matière rouge noirâtre, allongée, qu'on prendrait pour des filaments épais de sang coagulé (*fig.* 23, A) ; toutefois, si on fend la trachée avec

(1) *Path. Society of London*, 15 oct. 1872, et *Med. Times*, 1873, p. 179.

une paire de ciseaux fins et qu'on l'étale sur une planchette de bois blanc, ou mieux de liège, au moyen d'épingles, on voit que la matière rougeâtre n'est autre que des amas de petits vers de même couleur qui semblent avoir deux bouches (*fig.* 23, B) au moyen desquelles ils sont fixés à la muqueuse de la trachée. En immergeant dans de l'eau la planchette sur laquelle on a fixé une trachée de faisan tué par les vers rouges, on se rend très bien compte de la manière dont ces parasites sont fixés. La figure que nous venons de voir (*fig.* 23) représente la trachée d'une faisane morte de cette maladie, et qui nous fut envoyée, il y a quelques années, par M. le comte de J... Cette trachée contenait une trentaine de parasites. Elle figure dans nos collections, ainsi que plusieurs autres pièces semblables.

Fig. 24.
Ver rouge fourchu.

Le ver rouge se développe en absorbant du sang qu'il suce à la manière des sangsues, et il finit par acquérir un volume tel que, quand ils sont plusieurs individus au même endroit de la trachée, ils interceptent complètement le passage de l'air, et l'oiseau meurt étouffé. On comprend qu'il faille moins de vers rouges pour tuer un jeune faisandeau, qui a une petite trachée, que pour tuer un faisan adulte, dont la trachée a un diamètre double. Ainsi, deux ou trois vers rouges suffisent pour tuer un faisandeau d'un mois à six semaines, tandis qu'il en faut vingt-cinq à trente pour tuer un faisan adulte. Cette règle souffre cependant des exceptions ; ainsi, il y a quelque temps, nous avons fait l'autopsie d'une faisane, envoyée par le garde chef de M. S..., qui avait été tuée par un seul couple de *syngames*, parce que la morsure qu'ils avaient faite avait été suivie de la formation d'un gros abcès du volume d'un pois qui avait obstrué complètement la trachée. Mais ce fait est très rare, car sur des centaines d'autopsies d'oiseaux morts du ver rouge que nous avons faites c'est le seul cas de ce genre que nous ayons noté.

Le ver rouge est quelquefois nommé aussi par les faisandiers *ver fourchu*, parce qu'il semble être un ver unique se terminant par deux branches, comme on voit figure 24, où ce ver est grossi quatre ou cinq fois, et figure 25, où il est grossi une douzaine de fois en longueur. Mais en réalité il y a deux vers, un mâle et une femelle, unis d'une manière tellement intime qu'il faudrait les déchirer pour les séparer, et ils sont destinés à mourir dans cette situation. C'est pourquoi les naturalistes ont nommé ce singulier ver *Syngamus*, mot composé de deux mots grecs et signifiant *mariés ensemble*. Le corps principal (*fig.* 25, AA) appartient à la femelle, ainsi que le cou gros et court et le plus gros suçoir; la branche grêle, B, terminée par un petit suçoir, représente le mâle. Voici la description zoologique de ces deux vers unis d'une manière si intime :

Corps cylindrique, devenant avec l'âge, chez la femelle seulement, sinueux ou toruleux, coloré en rouge vif par la matière colorante du sang absorbé qui teint le liquide interposé entre les organes.

Mâle, B, long de 2 à 6 millimètres et large de $0^{mm},20$ à $0^{mm},50$; à corps toujours cylindrique. Tête en suçoir un peu plus large que le corps. Extrémité postérieure légèrement renflée, terminée par une bourse membraneuse en cloche soutenue par douze rayons simples et soudée au pourtour de la vulve de la femelle qu'elle coiffe.

Femelle, AA, longue de 5 millimètres sur $0^{mm},35$ de large quand elle vient de s'accoupler, et atteignant 20 à 22 millimètres de long sur $1^{mm},10$ de large quand elle s'est repue de sang, qu'elle est pleine d'œufs mûrs et prête à se détacher. Le corps, qui est cylindrique d'abord et à téguments finement striés en travers, devient à la fin tout à fait lisse et plus ou moins sinueux ou noueux ; les stries ne persistent que dans la région du cou. La vulve est saillante à la base du cou, qui est long de 1 à 3 millimètres.

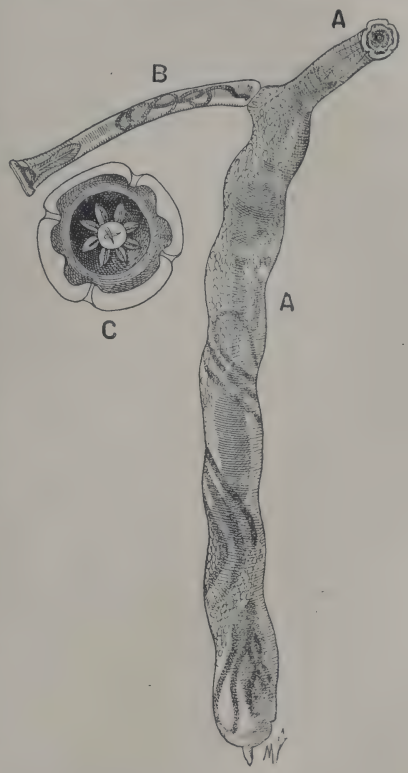


Fig. 25. — Ver rouge double.
AA, femelle ; B, mâle ; C, tête (très grossie).

La *tête*, C, est semblable dans les deux sexes, mais plus grande chez la femelle, où elle mesure 1 millimètre de diamètre et dépassant légèrement celui du cou. Elle est en forme de cloche hémisphérique, festonnée sur ses bords et doublée intérieurement d'une capsule dure, coriace, qui constitue la bouche, et au fond de laquelle se trouvent six ou sept lancettes fixes, disposées en rayon autour d'une ouverture centrale en croix qui est le pharynx ou l'entrée de l'œsophage. Lorsque le ver a appliqué sa bouche sur la muqueuse de la trachée et qu'il aspire en faisant le vide comme une ventouse ou comme fait une sangsue, cette muqueuse vient remplir le fond de la capsule et se taillade sur les lancettes ; le sang est alors aspiré et va remplir les organes digestifs du parasite. La femelle en aborbe beaucoup plus que le mâle, parce que cette nourriture lui est nécessaire pour la formation et le développement des milliers d'œufs qu'elle a dans le corps, et dont chacun donnera lieu à un embryon destiné à devenir un syngame adulte.

Les *œufs* se développent dans les ovaires, longs et fins tubes qui sont la continuité des cornes utérines qu'ils viennent ensuite remplir ; quand ils sont complètement développés et revêtus d'une coquille chitineuse, ils sont de forme ovale, longs de $0^{mm},085$ à $0^{mm},090$ et larges de $0^{mm},050$, à pôles fermés chacun par une calotte hémisphérique formant clapet, qui se détache au moment de l'éclosion (*fig.* 26).

La femelle ne pond pas ses œufs : lorsqu'ils sont prêts à éclore, elle en est

bourrée ; elle meurt et est expulsée par l'oiseau qui l'a nourrie, si toutefois il n'a pas succombé auparavant à la suffocation provoquée par le ver. Le ver est alors un véritable sac à œufs en contenant plusieurs milliers qui ne peuvent sortir par la vulve, laquelle est toujours hermétiquement fermée par la cloche terminale du mâle qui y est soudée. C'est par la décomposition du corps de la femelle morte que les œufs sont mis en liberté.

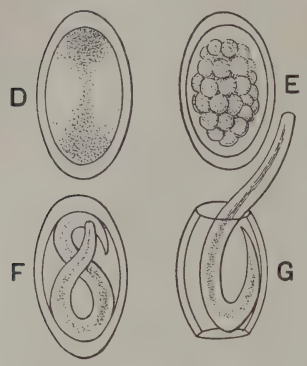


Fig. 26. — Œufs du ver rouge (très grossi).

E, D, formation de l'embryon; F, embryon remuant; G, sortie de l'œuf.

Sur le sol humide et surtout dans l'eau des abreuvoirs, qui reçoivent ordinairement le corps des syngames expulsés dans un accès de toux, le corps de la femelle se décompose rapidement et les œufs sont mis en liberté. Ou bien le corps se dessèche et conserve les œufs et les embryons qu'ils contiennent à l'état de vie latente jusqu'à ce qu'il survienne de l'humidité, ou qu'un oiseau les ingurgite en ingérant un gravier ou un grain auquel ce corps desséché adhère.

Dans ces œufs, examinés au microscope et dans l'eau, on suit facilement toutes les phases de la segmentation de la matière vitelline qu'ils renferment, et la formation de l'embryon, E, D ; puis on voit celui-ci se mouvoir en huit de chiffre comme un petit serpent dans une prison trop étroite, F. Enfin les clapets des extrémités de l'œuf se détachent sous la pression du petit ver, et celui-ci sort de l'œuf par une de ses ouvertures, soit l'extrémité antérieure la première, G, soit quelquefois la postérieure.

L'embryon sorti de l'œuf ressemble exactement à une petite anguillule non sexuée (*fig.* 27, H), il a $0^{mm},28$ de long sur $0^{mm},13$ de diamètre au milieu du corps ; l'extrémité antérieure est obtuse et on y distingue une bouche ponctiforme s'ouvrant au centre d'une papille saillante et se continuant par un œsophage qui occupe le tiers antérieur du corps, puis par un intestin qui vient se terminer à un anus situé à quelque distance de l'extrémité caudale.

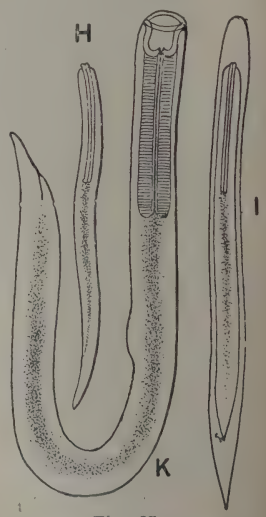


Fig. 27.
Embryon du ver rouge (très grossi).

H, embryon ; I, embryon mué ; K, deuxième métamorphose.

Les embryons, comme nous l'avons dit, n'éclosent que dans un milieu humide ; mais si ce milieu vient à se dessécher, ils ont la propriété de se dessécher aussi eux-mêmes, en conservant une vie latente, comme beaucoup d'autres petits helminthes, anguillules ou rotateurs, et de revivre si l'humidité leur est rendue ou si les circonstances les transportent inertes dans un milieu humide et chaud, comme l'intérieur de l'intestin d'un oiseau. Cette observation nous rendra facile l'interprétation de faits restés jusqu'ici inexplicables, relatifs à

la propagation de la maladie causée par le ver rouge, comme nous le verrons plus loin.

Les embryons de syngames restés dans l'eau peuvent y vivre de longs mois sans grandes modifications : nous en avons conservé dans des verres de montre que nous entretenions pleins d'eau, pendant plus d'un an ; pendant ce temps, ils ont mué une fois et présenté la phase que nous représentons en I.

Pour que l'embryon arrive à l'état adulte, il faut qu'il rentre dans un organisme d'oiseau : ingéré avec de l'eau de boisson ou à l'état de dessiccation et de mort apparente en même temps qu'un gravier ou une graine, il vit ou revit pendant un certain temps dans l'intestin, traverse les tuniques intestinales en écartant les fibres comme le ferait une fine aiguille, et tombe dans les sacs aériens. De là il gagne les bronches, où nous l'avons rencontré faisant une station et subissant une deuxième métamorphose que nous représentons en K. où la bouche en cupule se forme et où les sexes commencent à se distinguer, Des bronches il gagne la trachée où il s'accouple et se fixe.

Il est d'abord très petit et ne mesure que 4 ou 5 millimètres de longueur (la femelle n'est alors guère plus grande que le mâle) ; puis, petit à petit, par suite de l'absorption du sang qu'il suce à la façon des sangsues, plus lentement, mais constamment, il finit par acquérir, comme nous l'avons dit, une taille de 22 millimètres chez la femelle — le mâle n'ayant guère grandi que de moitié. — C'est ainsi, nous le répétons, qu'on trouve ce parasite dans la trachée des oiseaux qu'il a étouffés, fixé par la bouche du mâle et par celle de la femelle et coloré fortement en rouge par le sang absorbé.

Mode de propagation. — C'est principalement par les eaux de boisson que les faisandeaux ou les faisans adultes s'infectent, et voici comment : lorsqu'un faisandeau malade vient pour boire, il est généralement pris d'un accès de toux et expectore souvent des vers chargés d'œufs dans l'eau. Là, les embryons qui en sortent se développent rapidement, et, si d'autres faisandeaux viennent se désaltérer au même abreuvoir, ils absorbent forcément soit des embryons, soit des œufs, et ne tardent pas à devenir malades à leur tour.

Il est un autre mode d'infection qui a été observé par M. le comte de J..., dans ses propres parquets de Gournay (Eure) : les jeunes faisans atteints de la maladie expulsent souvent, comme nous l'avons dit, dans des accès de toux, des syngames replets et chargés d'œufs ; les autres volatiles qui se trouvent près des malades, courent sur le ver expulsé et projeté sur le sol, le prenant sans doute pour un petit ver de terre ou une larve de tipule auquel il ressemble extrêmement, et l'avalent avec avidité ; on est alors certain de voir, une quinzaine de jours après, les faisans en question présenter les premiers symptômes de la maladie, c'est-à-dire la petite toux sifflante et avortée et les bâillements caractéristiques qui ont valu son nom anglais à cette maladie.

Si le ver expulsé et qui est tombé à terre n'est pas absorbé immédiatement, il se décompose, et les œufs, mis en liberté, restent mélangés à la terre humide qui en est alors infestée ; ou bien les vers eux-mêmes, desséchés, ou les embryons qui sont sortis des œufs et qui se dessèchent sans mourir, comme nous l'avons vu, restent mélangés à la terre ou au sable, et c'est en ingurgitant ce sable ou les graines en contact avec la terre et auxquels adhèrent des vers ou des embryons desséchés que les oiseaux s'infectent.

Nous connaissons certains terrains d'élevage, et même des forêts presque entières où depuis de nombreuses années règne le ver rouge et dont le sol est littéralement imprégné pour ainsi dire de vers, d'œufs ou d'embryons, au point qu'il n'est plus possible d'y faire de l'élevage de faisans sans que immanquablement les élèves soient décimés par des épidémies de *gape*.

On a voulu trouver l'explication de ces faits dans la consommation des vers de terre qui serviraient, dans ce cas, d'intermédiaires aux parasites, et un auteur américain s'est fait le propagateur de cette opinion. D'abord, il y a une cause d'erreur, dont ne s'est pas gardé l'auteur en question en annonçant qu'il avait trouvé des embryons de syngames dans des vers de terre : c'est que *tous* les vers de terre ont dans leurs intestins des anguillules du genre *Rhabditis* qui se distinguent difficilement des embryons de syngames. Et puis, tous les éleveurs de faisans savent que les faisandeaux ne mangent pas tant que cela de vers de terre, la surface de la terre n'étant pas le séjour habituel de ces annélides. Nous avons nous-même disséqué des vers de terre provenant de terrains où les faisandeaux contractaient *spontanément* la gape, et nous n'avons pas trouvé dans leurs intestins d'embryons de syngames, mais bien des anguillules terrestres reconnaissables à leur queue effilée et souvent coudée.

Fig. 28. — Ver de vase.

Du reste, le résultat du *traitement des terrains contaminés*, que nous indiquerons plus loin, détruit l'hypothèse du rôle des vers de terre comme agent de propagation de ver rouge.

En Belgique, un auteur — certainement peu fort en histoire naturelle — a écrit que le ver rouge habitait les mares et que c'est par l'eau des mares que les volailles et les faisans s'infectent. Les mares, il est vrai, contiennent ordinairement un ver rouge que connaissent bien les pêcheurs à la ligne et les pisciculteurs sous le nom de *ver de vase :* c'est la larve de la tipule du chou, dont nous donnons la figure ci-dessus (*fig.* 28), qui est rouge aussi, et qui a à peu près les mêmes dimensions que le syngame ; mais là s'arrête l'analogie : le ver rouge des mares est une larve de mouche et nullement un helminthe, et il ne peut vivre ailleurs que dans l'eau. C'est même une très bonne nourriture pour les faisandeaux.

Enfin, comme cause de propagation du ver rouge aux faisandeaux ou aux poulets, nous signalerons encore les poules couveuses, qui ne sont pas étouffées par ce parasite, même quand elles en ont cinq ou six dans la trachée, et qui les colportent soit dans les basses-cours où elles rentrent après avoir fait des incubations dans des parquets contaminés, soit dans les parquets quand elles proviennent de basses-cours où règne la maladie. C'est ainsi que nous avons vu la gape éclater dans certaines basses-cours d'une localité de Seine-et-Marne, près de la forêt de Fontainebleau, localité où étaient rentrées des poules qui avaient servi à l'élevage de faisandeaux dans les grands parquets de la forêt.

Ainsi, il faudra toujours bien s'enquérir de l'état sanitaire des basses-cours d'où l'on tire des poules pour l'élevage des faisans, et, réciproquement, avant de réintégrer des poules dans des basses-cours, si elles ont servi à l'élevage des faisandeaux, s'assurer si elles ne rapportent pas le ver rouge; pour cela il faudra les tenir en observation pendant une quinzaine de jours au moins dans un poulailler à part servant de lazaret pour voir si elles ne toussent ou ne bâillent pas.

Traitement. — Les désastres causés dans les parcs d'élevage de faisans et dans les basses-cours, par le parasite dont nous venons de parler, sont tels que l'on a cherché depuis longtemps, en Angleterre et en Amérique, les moyens propres à arrêter la propagation de ce terrible ver.

Un remède vulgaire en Angleterre, pour combattre la gape, consiste à délayer les graines dont on nourrit les oiseaux malades avec de l'urine. Mon-

tagu, qui le mit en usage, sans croire à l'efficacité, fut très surpris du succès qu'il obtint par ce moyen. Il est probable que les émanations ammoniacales qui se dégagent de l'urine sont toxiques jusqu'à un certain point pour le ver rouge ou ses germes.

Wiesenthal raconte qu'en Amérique on introduit dans la trachée des oiseaux malades une plume ébarbée jusque près de la pointe et qu'on l'y retourne pour détacher les vers. Nous révoquons fortement en doute l'efficacité de cette pratique, d'abord parce que nous savons par expérience que les vers sont trop fortement attachés pour que le frottement des barbes d'une plume puisse les détacher; ensuite que, arriverait-on à les détacher, ils tomberaient au fond de la trachée et n'étoufferaient que mieux l'oiseau; enfin, que le diamètre de la trachée d'un faisandeau, qui est à peine celui d'un tuyau de plume de corbeau, ne permettrait jamais l'introduction d'une plume suffisamment résistante pour produire l'effet cherché.

Cobbold, dans son livre *Les Parasites*, croit pourtant à la bonté de ce moyen, et il ajoute qu'on le rend plus efficace en imprégnant la plume d'une substance médicamenteuse vermicide. M. Bartlett, qui emploie du sel dans ce but, ou une infusion faible de tabac, l'a informé que l'essence de térébenthine, employée ainsi, lui a donné d'excellents résultats. Cobbold ajoute avec raison que si on ne met beaucoup de soin dans l'emploi de ces moyens les oiseaux pourraient en être beaucoup incommodés.

Ces moyens, à la fois mécaniques et médicamenteux, ont été préconisés à diverses époques et variés de diverses façons : un de nos correspondants nous a dit avoir guéri des faisandeaux du ver rouge en extrayant ces parasites avec une baguette et en leur versant dans le bec quelques gouttes de liqueur de Fowler. Un autre extrayait les parasites avec un fil de cuivre dont l'extrémité était recourbée et trempée dans l'huile d'*ypericum*. Qu'ils aient réussi à enlever ainsi des vers à l'entrée du larynx, c'est possible ; mais au fond de la trachée où ils se trouvent ordinairement, nous le nions formellement, car c'est matériellement impossible : on arrachera la trachée, ou on étouffera tous les faisandeaux sur lesquels on tentera cette opération.

Ce qui peut avoir donné lieu à des apparences de succès par ces divers moyens, c'est sans doute ce fait, à savoir, que les faisandeaux un peu âgés et surtout les faisans adultes guérissent assez souvent spontanément de la gape : c'est quand ils ne logent dans leur trachée qu'un petit nombre de parasites, lesquels, alors, suivent toutes leurs phases de développement jusqu'à la mort sans tuer leur hôte, la suffocation, seul mode de terminaison fatale de la gape, n'étant amenée que par un nombre de parasites nécessaires pour obstruer à peu près complètement la trachée. Il y a guérison *quoique* on ait employé certain mode de traitement, mais non *parce que*... Nous avons cependant réussi avec une pince anatomique, à mors très longs, très déliés, presque filiformes et dentés à l'extrémité, à extraire des syngames du fond de la trachée d'oiseaux morts de la gape, et nous ne doutons pas qu'on ait le même succès sur des vivants.

Un des moyens les plus rationnels de traiter la gape a été indiqué par Montagu, qui ne s'en tenait pas au remède vulgaire que nous avons indiqué plus haut, mais qui obtint de grands succès par les moyens suivants : émigration des lieux infectés; substitution complète d'aliments nouveaux aux aliments anciens, et dans les aliments nouveaux figuraient surtout le chènevis et l'herbe des champs; enfin, comme boisson, au lieu d'eau ordinaire, *une infusion de rue et d'ail*.

L'efficacité de l'ail nous a été démontrée *de visu :* nous avons vu, il y a

quinze ans, la faisanderie de la forêt de Fontainebleau être ravagée par la gape et cette maladie être arrêtée progressivement en mélangeant à la pâtée de jaunes d'œufs cuits durs, de cœur de bœuf bouilli et pilé, de pain rassis émietté, d'ortie ou de salade hachée, l'ail aussi pilé, dans la proportion d'une gousse par demi-douzaine de faisandeaux — ceux-ci aiment beaucoup ce mélange. — On apportait aussi un soin extrême à la propreté des vases à boire, dont on renouvelait le contenu d'eau très propre, deux fois par jour. Ce traitement a réussi de la même manière dans plusieurs parquets des châteaux voisins de Fontainebleau, et un grand nombre de correspondants à qui nous l'avions indiqué n'ont eu qu'à s'en louer. Nous avons appris que les faisandeaux refusent quelquefois l'ail, et un de nos correspondants nous disait qu'il arrivait à le leur faire prendre en confectionnant une véritable salade à l'ail, parce que le hasard lui avait montré ses élèves, qui avaient refusé une pâtée à l'ail, se jeter avec voracité sur une salade ainsi confectionnée qui se trouvait à leur portée, mais non à leur adresse.

Nous nous expliquons parfaitement l'efficacité de l'ail, qui renferme une essence vermifuge en même temps que volatile ; il faut, pour arriver à la trachée où sont logés les syngames, un agent qui soit doué de deux qualités que possède l'ail à un très haut degré : être vermifuge et volatil et être éliminé par les voies respiratoires.

Outre l'ail, nous avons expérimenté une autre substance qui, comme lui, a l'avantage d'être vermifuge et très odorante, et de plus stupéfiante comme l'éther, ce qui augmente ses qualités parasiticides ; nous voulons parler de l'*assa fœtida*, que nous avons employée en poudre avec une partie égale de gentiane jaune pulvérisée, et mêlée à la pâtée des faisans dans la proportion d'un demi-gramme du mélange par tête et par jour. Comme complément *indispensable* du traitement, nous avons mêlé à un litre d'eau de boisson :

Salicylate de soude.	1 gr. 58,
Eau distillée.	150 grammes,

pour une douzaine de faisans. Ce sel, dont nous avons reconnu la puissance toxique parfaite à l'égard des embryons de syngames, avait pour but exclusif de tuer ceux qui pouvaient se trouver dans l'eau de boisson des faisandeaux. Cette partie du traitement est, par excellence, prophylactique et arrête la propagation de l'épidémie.

Par ces différents moyens employés dans les parquets de M. de R..., à Rambouillet, parquets qui étaient ravagés par la gape d'une manière si désastreuse qu'on comptait jusqu'à deux cents victimes par jour, nous sommes arrivé à faire disparaître radicalement l'épidémie et cela en très peu de temps. Depuis, nous avons obtenu les mêmes succès dans divers élevages où on l'a appliqué sur nos indications.

Un autre moyen excellent aussi, ce sont les fumigations d'acide sulfureux. Pour les pratiquer, on enferme tous les faisandeaux malades dans une pièce dans laquelle on fait brûler du soufre ; ils y contractent des toux violentes, expectorent des vers, mais on a soin de les surveiller et de les sortir de la pièce lorsqu'il y a imminence de suffocation. On peut répéter les fumigations jusqu'à guérison. Il faut avoir soin aussi de changer fréquemment de place les parquets d'élevage, de fuir les endroits infectés, ou de leur appliquer le traitement suivant :

Nous avons vu que quand la gape règne depuis plusieurs années, dans une forêt d'élevage, le terrain y est tellement saturé d'œufs ou d'embryons de syn-

games que, quoi qu'on fasse, la plupart des élèves contractent la maladie, et même souvent les adultes; les sentiers d'agrainage sont spécialement dangereux. De là la nécessité de traiter les terrains d'élevage aussi bien que les oiseaux. Nous sommes arrivé à désinfecter parfaitement ces terrains en y faisant répandre, à la volée, du sel marin dénaturé, dans la proportion de 250 grammes au moins par mètre carré. Le sulfate de fer pulvérisé, employé de la même façon, produit d'aussi bons résultats, mais il est un peu moins économique que le sel marin dénaturé.

Vers intestinaux. — Le ver rouge n'est pas le seul parasite vermineux qui puisse tourmenter les gallinacés de chasse (faisans, perdrix, cailles), ils sont susceptibles d'avoir aussi des vers intestinaux plats ou ronds, c'est-à-dire des ténias et des ascarides; ils ont même fréquemment de ces parasites qui causent parfois de véritables ravages dans les faisanderies.

On rencontre des ténias de plusieurs espèces chez les faisandeaux, les perdreaux, et même chez les adultes; le plus commun en France est le suivant :

Tænia infundibuliformis Gœze. — C'est un petit ver plat et étroit qui, dans l'état de contraction, mesure de 6 à 8 centimètres, mais qui, dans l'état d'extension et au sortir de l'intestin, peut atteindre 20 centimètres; en arrière, sa plus grande largeur est de 2 millimètres; en avant, il est très atténué, filiforme, et terminé par une petite tête globuleuse, ayant à peine un cinquième de millimètre de diamètre. Le corps est divisé en anneaux par des sillons transversaux d'autant plus serrés qu'on les considère plus près de la tête; tout à fait en arrière les anneaux sont presque carrés (*fig.* 29, A, B, C, D, E) et sont susceptibles de se détacher sous forme de petits corps lenticulaires, qu'on appelle *cucurbitains*, et qui sont presque ronds; ils sont alors mûrs et chargés d'œufs, F et G. La tête est sphérique et a son sommet creusé en entonnoir, ce qui lui a valu son nom; les bords de l'entonnoir sont ornés de deux rangs de très petits crochets, dont le nombre total est de deux cent huit, d'après Dujardin; sur les faces latérales de la tête se trouvent quatre petites ventouses rondes et nues (1).

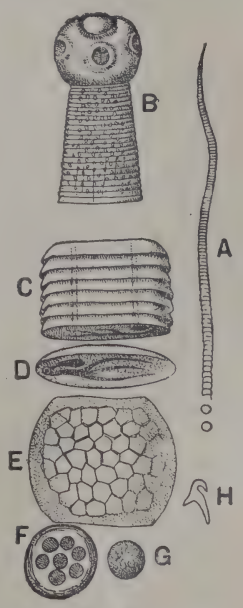


Fig. 29.
Tænia infundibuliformis.
A,B,C,D,E, anneaux ; F, G, œufs
H, crochet.

Les œufs de ce ténia sont très petits et ne mesurent pas plus de 25 millièmes de millimètre de diamètre, G; ils sont réunis au nombre de sept

(1) Un entomologiste allemand, Molin, a décrit en 1861, sous le nom de *Tænia cesticulus*, un ténia semblable au *Tænia infundibuliformis* de Gœze, vivant aussi chez les gallinacés, mais dont les quatre ventouses latérales de la tête sont garnies, dans la jeunesse du ver, de crochets, comme l'entonnoir céphalique. On a pensé récemment que ces deux ténias ne constituaient qu'une seule espèce ; mais nous en doutons, car sur les nombreux *Tænia infundibuliformis* que nous avons récoltés nous n'avons jamais vu les ventouses armées de crochets.

à vingt dans une masse gélatineuse ronde, F, et ces masses sont accumulées dans les anneaux mûrs.

Nous avons souvent rencontré ce ténia, et toujours en société nombreuse, soit chez de jeunes faisans étouffés par le ver rouge, soit chez d'autres faisandeaux morts d'entérite vermineuse du fait de ces parasites; nous l'avons rencontré aussi chez des faisans plus âgés et morts d'épuisement.

Nous avons rencontré aussi, dans les mêmes conditions, chez le faisan, chez la poule et chez le pigeon, un autre ténia de même forme et de même dimension que nous avons décrit en 1881, dans le *Journal d'Anatomie* de Robin, sous le nom de *Tænia echinobothrida*. Comme le précédent, le sommet de la tête est occupé par un infundibulum garni d'une centaine de très petits crochets disposés sur deux rangs (*fig.* 30, D), mais les ventouses latérales sont de dimensions colossales et bordées de sept rangées de crochets en aiguillon de rosier, ceux des rangées médianes étant les plus grands, A, B, C. Avec l'âge ces crochets tombent successivement, et les ventouses s'effacent peu à peu.

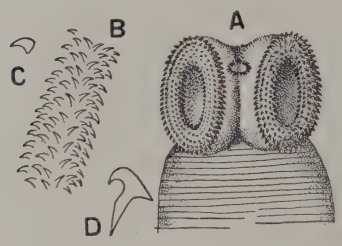


Fig. 30. — *Tænia echinobothrida.*

A, ventouses avec sept rangées de crochets; B, C, D, diverses grandeurs des crochets (grossis).

Un helminthologiste danois, Krabbe, a trouvé sur la caille un ténia assez voisin du précédent, mais qui, au lieu d'un entonnoir, a un rostre entouré d'une double couronne de huit cents crochets; c'est le *Tænia circumvallata*.

Enfin, une autre espèce de ténia, nommé par Linstow *Tænia Friedbergi*, du nom de l'auteur Friedberg qui l'a rencontré, est reconnaissable à sa tête piriforme dont le rostre est entouré d'une couronne de cent cinquante crochets, et les ventouses en forme d'ellipse courte sont aussi entourées de quatre à cinq rangs de crochets, plus petits dans les rangées centrales que dans celles des bords. Ce ténia tue les jeunes faisans et cause de grands ravages dans les faisanderies allemandes.

Les dégâts que causent les ténias des gallinacés de chasse montrent qu'il y a urgence d'en débarrasser ces oiseaux quand on s'aperçoit qu'ils en sont tourmentés. Il est difficile de reconnaître leur présence pendant la vie des oiseaux; les digestions sont forcément perverties et il existe de la diarrhée; ils ont quelquefois aussi des accès épileptiformes, mais on n'est sûr que ce malaise est la conséquence de la présence des ténias que quand on constate dans les déjections diarrhéiques la présence des petits corps lenticulaires blancs dont nous avons parlé sous le nom de *cucurbitains;* l'examen microscopique de ces corps, qui les montre chargés d'œufs, confirme le diagnostic. Un de nos abonnés a constaté certains symptômes qui peuvent aussi aider à mettre sur la voie de l'existence de la maladie vermineuse : « La démarche des oiseaux, nous écrit-il, est gênée, ils se dandinent comme des oies de manière à faire croire qu'ils ont un bâton entre les jambes; » mais, nous le répétons, l'existence du ténia n'est bien certaine que quand on a constaté la présence des cucurbitains dans les crottes.

Quand, par l'autopsie, on a constaté dans des parquets d'élevage de faisans ou de perdrix quelques cas de mortalité que l'on reconnaît être dus à la présence de ténias, on est en droit de suspecter les autres cohabitants des parquets d'en être aussi affectés, car l'infection est rapide par les œufs contenus

dans les fèces et qui se trouvent ensuite en contact avec des graines ou des matières alimentaires répandues sur le sol du parquet. L'infection par des vers, des mollusques ou des insectes contenant des cysticercoïdes ou larves de ténias et servant alors d'intermédiaire, doit être extrêmement rare, malgré la tendance de certains naturalistes à l'admettre dans tous les cas. On a cherché ces cysticercoïdes dans les larves de fourmis, qui sont la nourriture animale ordinaire des faisandeaux, mais inutilement.

On débarrasse les oiseaux de leurs ténias en leur ingurgitant de petits grains d'aloès du volume de la moitié d'un grain de blé et en introduisant dans leur pâtée un mélange de poudre de gingembre et de poudre d'écorce de racine de grenadier ou de racine de fougère mâle, à la dose d'une toute petite prise par tête. Les embryons de ténias sont tués par l'acide salicylique comme les embryons du ver rouge et des autres helminthes; aussi il faudra salicyler l'eau de boisson dans les cas d'invasion de ténias, comme dans le cas d'invasion de ver rouge, et traiter le sol des terrains d'élevage de la même façon, en exigeant en même temps une extrême propreté des parquets, surtout au point de vue de l'enlèvement des crottes, qui sont, comme nous l'avons dit, des réceptacles de germes de ténias.

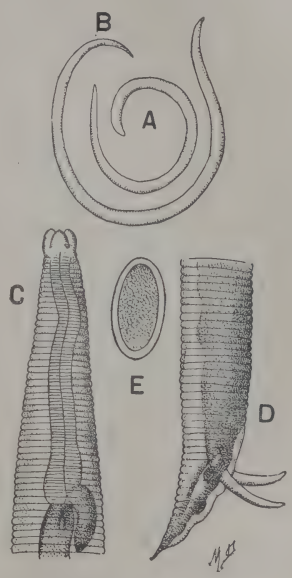


Fig. 31. — *Ascaris inflexa.*
A, mâle; B, femelle; C, tête; D, anus et ventouse; E, œufs (très grossis).

Les vers ronds des gallinacés de chasse sont : un ascaride, l'*Ascaris inflexa*, un tout petit ver fin comme un fil et long tout au plus d'un centimètre et demi, l'*Heterakis vesicularis*, et un autre petit ver fin comme un cheveu et guère plus long que le précédent, le *Trichosoma longicolle*.

L'*Ascaris inflexa* Rud (*fig.* 31) est un ver rond tortu, jamais droit, d'une couleur blanc jaunâtre, ayant l'apparence et le diamètre d'un bout de vermicelle de 5 à 9 centimètres de long, pointu aux deux extrémités; sa tête vue à la loupe (C) est constituée par trois valves semi-globuleuses entre lesquelles se trouve la bouche. Le *mâle* (A) est un peu plus petit et un peu plus court que la femelle; il mesure 5 à 6 centimètres de long sur un diamètre de 1 à 2 millimètres et porte à l'extrémité postérieure deux ailes membraneuses soutenues par des tubercules, entre lesquelles se trouve l'anus et deux spicules égaux, et en avant une large ventouse (D). La *femelle* (B) est longue de 7 à 9 centimètres sur 2 millimètres de diamètre; l'anus est à un millimètre et demi de l'extrémité qui est pointue, et la vulve un peu en avant du milieu du corps. Elle pond une grande quantité d'œufs microscopiques (E) qui ont un demi-dixième de millimètre de diamètre longitudinal.

Nous avons observé souvent la maladie que cause ce ver sur des faisans, des faisandeaux et des perdreaux de différents âges. Les symptômes que présentent les oiseaux tourmentés par ce ver sont intéressants à noter. D'abord, ils mangent peu et sont plus maigres que les autres; lorsqu'on les appelle, ils viennent, mais souvent ils s'arrêtent tout à coup, paraissent s'endormir debout,

fermant les yeux, laissant tomber leur tête vers la terre, puis la secouent et la relèvent brusquement comme s'ils se réveillaient en sursaut, et recommencent le même manège jusqu'à ce qu'on vienne les déranger ou qu'on les appelle de nouveau. Ordinairement, ils ont de la diarrhée. La mort est la conséquence ordinaire de cette affection vermineuse, et c'est souvent l'autopsie seule qui fait reconnaître son existence : ordinairement, en ouvrant les oiseaux, on trouve les intestins bourrés d'ascarides et transformés en une véritable petite saucisse; ou bien les vers, moins nombreux, flottent dans un liquide abondant sécrété par l'intestin irrité.

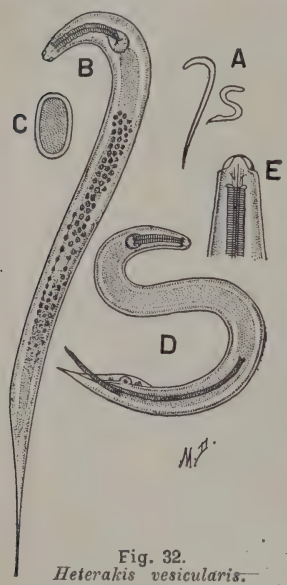


Fig. 32.
Heterakis vesicularis.
A, grandeur naturelle. — B, femelle; C, œuf; D, mâle; E, tête (très grossis).

Lorsqu'on constate qu'un oiseau est mort de l'affection vermineuse dont nous venons de parler, on est à peu près certain que tous ceux qui cohabitaient avec lui sont atteints de la même maladie, car les déjections des oiseaux malades sont farcies d'œufs d'ascarides que les autres oiseaux absorbent involontairement avec les graines répandues sur le sol et tachées par ces déjections. Il y a donc lieu de donner des anthelmintiques à tous les oiseaux du parquet où l'on a constaté sur l'un d'eux l'existence de la maladie parasitaire. Le meilleur anthelmintique à donner dans ce cas est le *semen-contra* en grains que l'on mêle aux graines habituelles entrant dans l'alimentation des oiseaux. Le semen-contra en grains est volontiers ingéré par les gallinacés, surtout par ceux qui sont déjà tourmentés par les vers et qui, instinctivement, recherchent les vermicides; c'est ainsi qu'ils picorent volontiers dans ce cas les feuilles d'absinthe, de tanaisie, d'ortie, qu'ils arrivent à dépouiller entièrement. Si, par impossible, les oiseaux refusaient ces substances, on pourrait alors mouiller légèrement leurs graines habituelles et les rouler dans la poudre de semen-contra ou encore mêler de cette poudre à la dose de 5 à 6 grammes par douzaine d'oiseaux, à la pâtée classique de faisandeaux.

Les maladies vermineuses envahissant surtout les sujets faibles et débilités, le meilleur traitement préservatif consistera à nourrir très substantiellement les oiseaux d'élevage et surtout les jeunes.

L'*Heterakis vesicularis* Creplin (*fig.* 32) ressemble à une très petite et très courte épingle sans tête, effilée des deux bouts et ayant à peine 1 centimètre à 1 centimètre et demi de long, A; le mâle, D est un peu plus court et plus mince que la femelle, qui se reconnaît encore à sa queue longue et effilée, B; il ne mesure que 6 à 8 millimètres de longueur; on le reconnaît, au microscope, à la présence de deux spicules longs et inégaux qu'il présente en arrière du corps, ainsi qu'à celle d'une forte vésicule entourée d'un anneau qui se voit près des spicules. Deux plis festonnés et opposés bordent l'anus et remontent de chaque côté du corps jusque vers l'extrémité antérieure. La queue est courte mais très pointue.

La *femelle* mesure 10 à 15 millimètres de long, son extrémité postérieure se termine par une queue plus longue que celle du mâle et très effilée.

La vulve est un peu en arrière de la moitié du corps; un utérus à deux cornes y aboutit et contient, chez les femelles adultes, des œufs, C, disposés sur une seule ligne, de forme ovoïde et qui mesurent 0mm,08 de long; ces œufs, après la ponte, éclosent dans les intestins cæcums du jeune oiseau et une abondante population de ces vers, évaluée à plusieurs milliers, ne tarde pas à remplir ces organes, au point que nous les avons rencontrés quelquefois littéralement bondés de ces helminthes. — Très communs chez le faisan et la perdrix.

La perversion que ces parasites apportent aux fonctions de la digestion a pour conséquence plus ou moins rapprochée l'épuisement et la mort du sujet. Les symptômes que présentent les oiseaux qui en sont tourmentés sont à peu près les mêmes que ceux que nous avons décrits plus haut, comme conséquence de la présence des ascarides. Quelquefois ils ont de véritables accès d'épilepsie. Ils ont en même temps une diarrhée continuelle et quelquefois dysentérique.

Le même traitement que nous avons indiqué pour combattre l'ascaride infléchi convient pour l'*Heterakis vesicularis*.

Le *Trichosoma longicolle* Rud (*fig.* 33) est un ver blanc, fin comme un cheveu, ainsi que son nom l'indique, car son épaisseur n'atteint pas un dixième de millimètre, et, quoique long de près de 2 centimètres, il n'est visible qu'au microscope. La figure représente une femelle très grossie. On remarquera que son corps est composé de deux parties presque égales, mais d'épaisseurs très différentes, la partie antérieure n'ayant que 0mm,05 d'épaisseur et la partie postérieure 0mm,08; celle-ci contient les œufs rangés en série double dans l'utérus; ces œufs ont une structure particulière, ayant un goulot à chaque extrémité, ce qui les fait reconnaître facilement et distinguer des œufs des autres helminthes.

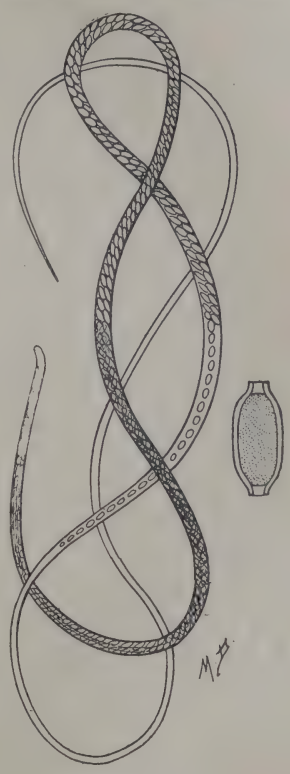


Fig. 33.
Trichosoma longicolle.

Le trichosome est commun chez les faisans, les perdrix et les cailles. On l'a trouvé aussi chez le coq de bruyère et surtout chez les gallinacés domestiques. Nous avons constaté chez ces différents oiseaux de véritables épidémies de dysenterie par son fait. Chez une caille surtout, morte de dysenterie, nous avons trouvé dans ses intestins des milliers de ces petits vers, et si nous avions pu examiner ses déjections pendant la vie nous aurions certainement trouvé des myriades de ces œufs caractéristiques de trichosomes.

Mêmes symptômes et même traitement curatif et prophylactique que pour les affections vermineuses précédentes.

Vermine cutanée. — Les faisans et perdrix, et surtout leurs jeunes, nour-

rissent plusieurs sortes de *poux* ou *ricins* (1) qui, au point de vue de l'histoire naturelle, sont classés dans les genres *Lipeurus*, *Goniodes* et *Menopon*.

Nous ne comprenons pas parmi ces poux le *Dermanysse des oiseaux*, que l'on prend vulgairement pour un pou sous le nom de *Petit Pou rouge des poulaillers* et qui est un acarien, ce dont on peut facilement s'assurer en constatant qu'il a huit pattes, tandis que les vrais poux n'en ont que six. Nous ferons l'histoire du dermanysse après celle des poux.

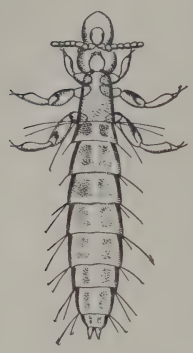


Fig. 34.
Lipeurus mesopelius.

Les poux des oiseaux de chasse sont au nombre de quatre espèces principales : deux espèces de lipeurus, le *Lipeurus mesopelius* et le *Lipeurus robustus;* un goniode, le *Goniodes colchicus*, et un menopon, le *Menopon productus*.

Le *Lipeurus mesopelius* (*fig.* 34) a 2mm,50 de long; il a une forme très allongée, une couleur gris brunâtre avec les bords des anneaux de l'abdomen, du thorax et de la tête plus foncés. Ses mouvements sont peu actifs, et on le voit ramper lentement entre les barbes des plumes des oiseaux qui en sont infestés, ou sur leur corps. Il n'est jamais en grand nombre.

Le *Lipeurus robustus* (*fig.* 35) est un peu plus court que le précédent, mais beaucoup plus large; c'est la seule différence qui les distingue, car ils ont les mêmes couleurs et les mêmes habitudes. Le mâle est un peu plus étroit que la femelle et il s'en distingue encore par les antennes qui, au lieu d'être grêles et cylindriques (A), sont renflées et à extrémité fourchue (B). Dans la première espèce, les antennes dans les deux sexes sont semblables.

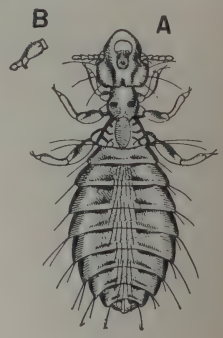


Fig. 35.
Lipeurus robustus.
A, antennes; B, extrémité fourchue.

Le *Goniodes colchicus* (*fig.* 36) mesure près de 3 millimètres de long; il est grand et très large; sa tête est carrée et anguleuse aux tempes, ce qui lui a valu son nom générique; ses pattes sont très robustes; son abdomen, presque orbiculaire, et ses anneaux renforcés latéralement d'une armature coriace. Le mâle a les antennes fourchues et la femelle les a grêles, simples et cylindriques. L'allure de ce pou est lente, et, malgré son aspect terrifiant, il n'est pas plus dangereux que les précédents, et il n'est pas plus abondant.

Le *Menopon productus* (*fig.* 37) a 2 millimètres de long; il a une couleur jaunâtre pâle et est de forme ovale. C'est le plus agile des poux des phasianidés : il court avec rapidité sur le corps et sur les plumes de ces oiseaux, aussi bien que sur les mains des personnes qui ont saisi un jeune faisan qui en est infesté; il provoque une titillation très désagréable. Ce pou est le plus

(1) Il y a deux sortes de poux : 1° les *poux suceurs*, qui ont un bec et qui sucent en piquant à la façon des puces, tel est le pou des enfants (*Pediculus capitis*); 2° les *poux mordants* ou à *mâchoires*, qu'on ne rencontre que chez les quadrupèdes et les oiseaux, et qu'on nomme particulièrement *ricins*. Les quadrupèdes ont à la fois des poux suceurs et des ricins, mais les oiseaux n'ont que des ricins.

dangereux des quatre, à cause de sa puissance de pullulation, qui est extraordinaire ; on voit souvent sur la tête et sur le cou des oiseaux valétudinaires, ou morts d'épuisement, la base des petites plumes de ces régions avoir leurs barbes duveteuses remplies de petits corpuscules ovoïdes, blanchâtres, réunis en tas, qu'on croirait être le produit d'une sécrétion, et qui ne sont autres que des milliers d'œufs du pou en question. Ce pou est encore dangereux par la rapidité avec laquelle il se répand sur tous les habitants d'un même parquet d'élevage.

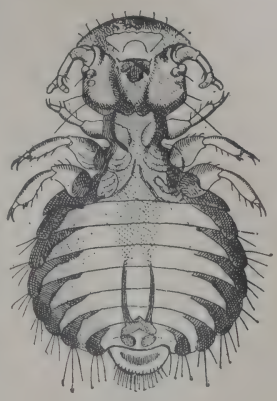


Fig. 36.
Goniodes colchicus mâle.

En général, la présence des poux ou ricins, sur les faisans, accuse plutôt un état valétudinaire qu'elle ne constitue par elle-même une véritable maladie, parce qu'ils pullulent et se multiplient de préférence chez les sujets faibles ou anémiques, dont le corps constitue alors un habitat excellent. Chez les sujets bien portants et vigoureux, ils s'acclimatent difficilement. Néanmoins ils sont une cause d'épuisement qui s'ajoute à celles qui existent déjà, car non seulement ils vivent des secrétions normales de la peau, mais ils sont armés de mâchoires dentées avec lesquelles ils pincent et déchirent la peau pour en faire sortir de la sérosité dont ils se repaissent. Cette action des mâchoires, jointe à celle des ongles des pattes, produit une démangeaison continuelle qui empêche le repos, aussi nécessaire aux oiseaux qu'aux autres animaux ; de là l'épuisement et l'anémie et une mort d'autant plus rapide que l'action de la vermine cutanée vient se joindre à une maladie déjà existante.

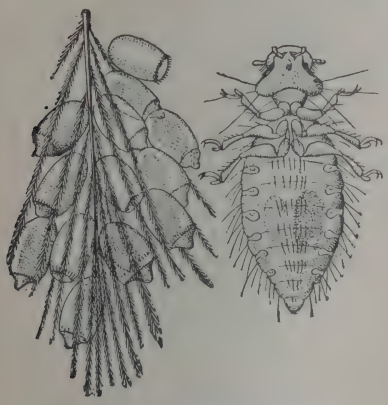


Fig. 37. — *Menopon productus.*

Les phasianidés, comme les autres gallinacés, cherchent à se débarrasser eux-mêmes de leurs parasites cutanés, en se poudrant dans de la terre desséchée et pulvérulente, dans du sable ou des cendres. La poudre dans laquelle ils se vautrent est inerte ; on la rend active et parasiticide en la mêlant à une certaine quantité de poudre de pyrèthre fraîche et de fleur de soufre.

Pour les oiseaux qui sont trop faibles pour pouvoir se poudrer eux-mêmes et qui sont rongés par la vermine, avec un petit soufflet *ad hoc* rempli de la même poudre insecticide, on l'insuffle au fond des plumes en les soulevant successivement. Il faut, en pratiquant cette opération, insister sur les régions du cou et de la tête où s'accumulent surtout les ménopons, comme s'ils comprenaient que ces régions sont à l'abri de l'action du bec de l'oiseau. — De légères frictions de pétrole sont aussi très efficaces.

Le petit pou rouge des poulaillers (*Dermanyssus gallinæ*). — Un des plus terribles ennemis des faisans qu'on élève en parquets, et surtout des faisandeaux, est le parasite que les éleveurs et les filles de basse-cour appellent le *petit pou rouge des poulaillers*, qui n'est pas un pou, comme nous l'avons déjà dit, mais un acarien, connu des naturalistes sous le nom de ***Dermanyssus gallinæ*** (dermanysse des poules). Cet acarien, dont nous donnons plus loin (*fig.* 38) l'image très grossie, n'est guère plus gros qu'une tête d'épingle, attendu que la femelle, A, bien gonflée de sang, ne mesure pas plus de trois quarts de millimètre de long ; il a le corps presque piriforme à grosse extrémité postérieure, un peu aplati de dessus en dessous, de couleur blanc jaunâtre à jeun et rouge sang quand l'animal est repu, avec un dessin noir en forme de lyre ou de fer à cheval, qui n'est autre que le tube intestinal qu'on voit par transparence. Ce corps est porté par quatre paires de pattes armées de griffes et de ventouses terminales, ce qui lui permet de courir sur les plumes et les corps les plus polis. La femelle a les mandibules en forme de longs stylets au moyen desquels elle perce la peau et suce le sang. Le mâle, B, a les mandibules en forme d'épées flamboyantes, plus terribles en apparence qu'en réalité, car c'est la femelle surtout qui cause le plus de mal ; le mâle en fait très peu.

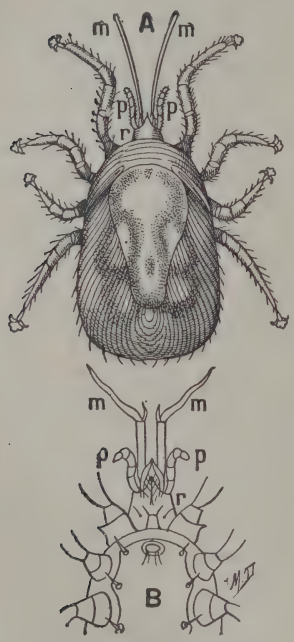


Fig. 38. — *Dermanyssus gallinæ* (très grossi).

A, femelle vue de dos ; m, m, ses mandibules styliformes ; p, p, palpes ; r, rostre ; B, extrémité antérieure du mâle, face inférieure ; m, m, mandibules ; p, p, palpes ; r, rostre.

Ces animalcules sont noctambules : ils restent tranquilles pendant le jour dans les fissures ou anfractuosités des perchoirs, des parois des poulaillers et même sous le fumier ; ils se répandent ensuite sur les volailles pendant la nuit pour se repaître de leur sang. Nous en avons quelquefois trouvé aussi des myriades dans les plumes de faisans morts sur lesquels ils s'étaient établis d'une manière permanente, et ils avaient certainement contribué pour beaucoup à la mort de l'oiseau, s'ils n'en étaient pas la seule cause.

M. Frechon, dans une de ses chroniques de *L'Elevage*, a peint il y a quelques années, dans son style vif et animé et d'une manière très exacte, l'action terrible des dermanysses ; nous ne résistons pas à la tentation de reproduire ce morceau :

« De toute cette vermine (celle qui attaque les volailles) craignez surtout les poux rouges. Ces petits suceurs de sang sont la peste des basses-cours mal tenues. Ils se reproduisent avec une véritable furia ; s'abritent par milliards sous les perchoirs, dans les anfractuosités des murs, sous les tuiles des toits. Puis, la nuit venue, les vilains petits monstres se mettent en mouvement ; leur interminable procession s'allonge le long du perchoir, partout où l'odeur de la chair fraîche les attire. Leurs hordes grouillantes rampent sur les volailles endormies, puis les sucent jusqu'au jour.

« Avec l'aurore, vous verriez leurs bandes revenir alourdies de la curée

et traîner leurs petites carapaces rougeâtres vers leurs repaires habituels.

« Ecrasez du doigt un des parasites et voyez la large tache de sang ! multipliez cette empreinte un million de fois par elle-même et jugez de la terrible saignée qui vient d'être pratiquée sur vos élèves... »

Pour débarrasser un oiseau des dermanysses qui se sont installés dans ses plumes il faut, comme nous l'avons déjà indiqué pour la vermine ordinaire, insuffler au fond des plumes de la poudre de pyrèthre bien fraîche. S'il existe de ces parasites dans les nids des faisandeaux, on mêle de cette poudre au menu foin ou paille dont ces nids sont garnis. Enfin, dans les endroits où les faisans vont se poudrer, on mêle à la cendre ou à la poussière dans laquelle ils se vautrent, un mélange de fleur de soufre ou de poudre de pyrèthre.

Lorsqu'un poulailler est infesté de dermanysses, il assez difficile de l'en débarrasser. On a conseillé les vapeurs de mercure que l'on obtient en plaçant de ce métal liquide dans une soucoupe sur un petit réchaud que l'on fait fonctionner dans l'intérieur du poulailler, préalablement vidé de ses habitants et clos de toutes parts par des tissus autant que possible imperméables dont on l'enveloppe. Le sulfure de carbone contenu dans de petites bouteilles ouvertes et disséminées dans tous les coins du poulailler a donné à un de nos correspondants un succès complet. Nous ajouterons que, quand on emploie cette substance, il est bon d'en éloigner les reproducteurs, car elle a pour propriété de les rendre provisoirement impuissants. Le contenu des bouteilles doit être renouvelé tous les dix jours, parce qu'il s'évapore entièrement pendant ce laps de temps et une fiole suffit pour un poulailler de 20 mètres cubes de capacité.

Il est souvent difficile et même impossible de fermer hermétiquement un poulailler, condition indispensable pour que le mercure vaporisé et même le sulfure de carbone, puissent agir avec efficacité : dans ce cas on a recours à l'eau bouillante projetée, la plus chaude possible, sur le sol, les perchoirs, les parois du poulailler et surtout dans leurs anfractuosités ; si l'eau peut arriver à toucher les dermanysses à une température de 70 à 80 degrés, ils seront tués, à l'exception toutefois de ceux qui sont en voie de muer, qu'une température même de 120 degrés ne détruit pas, ainsi que nous nous en sommes assuré expérimentalement. Il faut donc répéter huit jours après la même opération ; on atteindra ainsi ceux qui viennent d'éclore ou de muer.

Malgré tous ces soins et toutes ces précautions, il peut arriver qu'on ne puisse pas débarrasser un poulailler des dermanysses qui l'infestent, surtout s'il est vieux et en maçonnerie ; on n'a alors plus qu'une ressource, c'est de le détruire et de le remplacer par un poulailler démontable, composé de planches mobiles s'agrafant par un procédé quelconque ; ce genre de poulailler est le seul qu'il soit facile de débarrasser des dermanysses, car il est possible de passer à l'eau bouillante chaque pièce démontée ; de cette façon aucun parasite n'échappe.

Les poulaillers démontables ont un autre avantage, c'est que ce sont les plus faciles à désinfecter, soit au chlorure de chaux, soit autrement, dans le cas de maladies contagieuses : choléra des volailles, diphtérie, gale, etc. A ce compte, c'est le plus hygiénique de tous.

Gale des pattes. — La *gale des pattes* est une maladie des faisans adultes, ou tout au moins âgés de plusieurs mois, et seulement de ceux qu'on élève en parquets ; elle leur est commune avec tous les gallinacés qui sont élevés dans les mêmes conditions. Très commune chez les poules, elle est peut-être communiquée aux faisans par ces dernières employées comme cou-

veuses dans les faisanderies ; dans tous les cas, elle est contagieuse des unes aux autres, quelle que soit l'espèce, et elle peut même être transmise aux petits oiseaux de volière, chez lesquels nous l'avons fréquemment constatée.

Cette maladie est appelée vulgairement le *blanc*, le *calcaire* (cette dernière expression est particulièrement employée en Belgique et en Angleterre) parce qu'elle est caractérisée par le développement sur les pattes, particulièrement au jarret et dans le bas du canon, d'un encroûtement ressemblant à du plâtre desséché, encroûtement qui soulève les écailles et qui prend quelquefois un développement considérable. Nous représentons (*fig.* 39) deux pattes de gallinacés, une patte saine A, et une patte malade B, et la comparaison de ces deux dessins montre la déformation qu'une patte d'oiseau peut subir sous l'influence de cette gale qui semble particulière aux membres inférieurs des oiseaux de ce groupe et à ceux des passereaux captifs. Nous l'avons vue cependant se développer sur la crête et sur les oreillons d'un beau coq Faverolle appartenant à notre confrère M. Maître, à Vincennes ; il se l'était sans doute inoculée lui-même en grattant ces régions avec ses pattes primitivement malades. Elle avait le même aspect croûteux à la tête qu'aux membres.

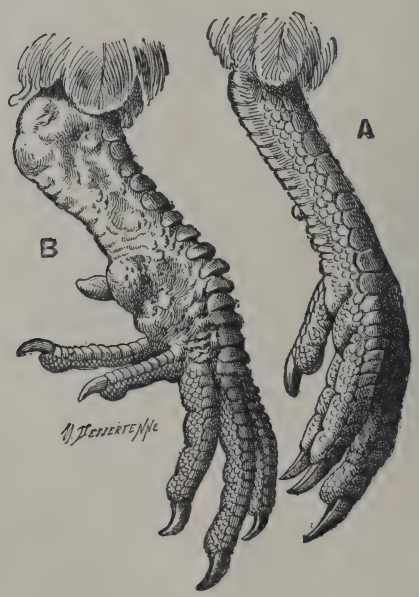


Fig. 39. — Gale des pattes.
A, patte saine ; B, patte de coq de Houdan atteinte de gale.

Cette gale se développe très lentement, d'une manière insidieuse et dure très longtemps. Certains oiseaux ne paraissent pas s'en préoccuper et conservent leur quiétude habituelle et une santé parfaite ; d'autres, au contraire, sont très tourmentés par les démangeaisons qu'elle provoque, surtout la nuit ; ils en perdent le sommeil, deviennent anémiques et finissent par mourir d'épuisement. La cause de cette gale est un parasite microscopique, un acarien, comme chez toutes les gales des animaux ou de l'homme. Cet acarien pullule en nombreuses légions sous l'épiderme et sous les écailles à la surface du derme, et il vit en déchirant cette membrane et en inoculant une salive venimeuse qui fait sourdre une sérosité albumineuse dont il se repaît. C'est l'irritation produite par ces morsures et par ce venin qui est la cause des démangeaisons dont cette gale s'accompagne, et c'est cette même irritation qui provoque une sécrétion exagérée de cellules épidermiques, lesquelles, mélangées à l'excès de sérosité produite et desséchée, constituent ces accumulations croûteuses qui soulèvent les écailles et déforment les pattes comme nous le montre la figure.

L'acarien parasite qui cause la gale des faisans et des poules a été décou-

vert par Lanquetin et Robin et nommé par ce dernier *Sarcoptes mutans* (*fig.* 40, A et B). La femelle fécondée et pleine d'œufs qui évoluent dans son abdomen — car elle est ovovivipare — est presque impotente; en soulevant les croûtes, on la trouve dans la partie la plus profonde en contact avec la peau irritée et comme enchatonnée dans la matière sécrétée. Comme elle a environ un demi-millimètre de diamètre, elle est assez facile à voir ; pour la recueillir et l'étudier il suffit de gratter avec un scalpel la partie humide d'une croûte qu'on vient de détacher, d'étaler le produit de ce grattage sur une lame de verre en

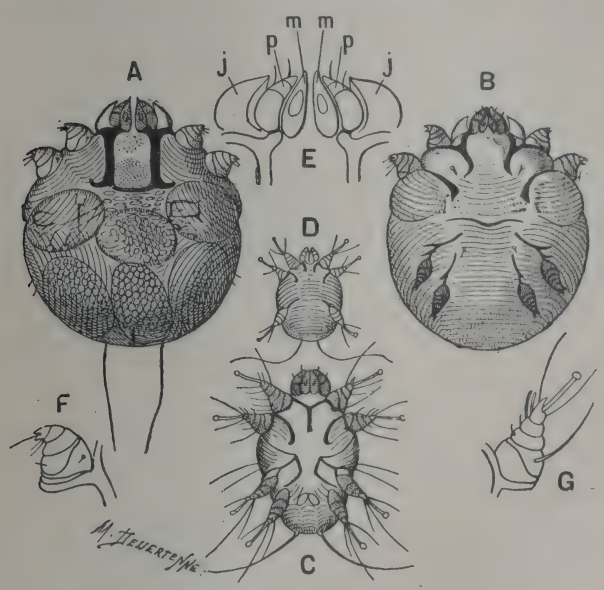


Fig. 40. — *Sarcoptes mutans.*

A, femelle (très grossie), vue par la face dorsale; B, la même vue par la face ventrale; C, le mâle (au même grossissement), vu par la face ventrale; D, une jeune larve peu de temps après sa naissance; E, le rostre (encore plus grossi); mm, les mandibules; pp, les palpes maxillaires; jj, les joues; F, une patte antérieure de la femelle (très grossie); G, patte antérieure du mâle (au même grossissement).

le délayant avec un peu d'eau, de recouvrir cette préparation avec une lamelle et de l'examiner avec un microscope Nachet (oculaire n° 1 et objectif n° 3), ce parasite se présentera avec l'aspect que nous lui donnons dans la figure 40 ; en A, cette femelle est vue par la face ventrale et en B par la face dorsale. Dans la même préparation on pourra rencontrer des mâles (C), beaucoup plus petits que les femelles, et des nymphes ou des larves hexapodes (D) encore plus petites. Si on veut étudier plus complètement les détails du rostre (E) ou des membres (F et G), il faudra se servir d'un objectif plus fort, le n° 6 de Nachet.

Cette maladie est facile à guérir et nous ne comprenons pas le terme de *gale invétérée* que nous avons vu employer par un de nos jeunes confrères, collaborateur d'un journal d'aviculture. Nous n'avons jamais vu de cas, même

très anciens, de cette gale résister aux traitements très simples que nous allons indiquer :

Après avoir ramolli dans un bain tiède de quelques minutes les croûtes qui entourent les pattes des oiseaux, on les détache avec précaution, sans faire saigner autant que possible ; puis, cela fait, on étale sur la surface malade, préalablement essuyée, une couche de pommade soufrée, dite d'Helmeric. Deux ou trois jours après on enlève la pommade par un bon bain savonneux, et l'oiseau est guéri.

Un traitement encore plus expéditif consiste, après avoir détaché les croûtes comme il est indiqué ci-dessus, à badigeonner la surface malade avec une dissolution alcoolique au quart de baume du Canada. On peut aussi remplacer cette solution par un mélange par moitié de benzine ou de pétrole, ou d'essence de térébenthine, avec de l'huile d'olive. On peut encore employer le jus de tabac des manufactures étendu d'eau ou une décoction de tabac en feuilles (15 grammes pour 500 d'eau ou 100 d'huile).

Nous avons aussi essayé avec succès une pommade au sulfure de carbone, dans la proportion de une partie de cette substance pour trois de vaseline, conseillée par le Dr Regnard ; mais nous avons reconnu, après expérience, que cette substance, excellente comme parasiticide, a l'inconvénient d'abolir, au moins pour un temps, les facultés génésiques des malades. Nous ne conseillons donc pas ce traitement pour les faisans, surtout pour les reproducteurs.

Gale du corps. — Le 3 février 1877, en faisant l'autopsie d'un faisan de Vieillot mort de tuberculose du foie et qui pendant la vie avait présenté les signes d'un prurigo très persistant, — il est vrai qu'il avait de la gale aux pattes, maladie que nous avons décrite dans notre précédent article sur les maladies des faisans, et que cela pouvait expliquer l'existence du prurigo en question — nous avons remarqué à la place où quelques plumes du ventre et de la poitrine s'étaient détachées, parties que touchaient les pattes lorsque l'oiseau était perché et accroupi, que les follicules plumeux étaient irrités, un peu rosés et qu'à leurs bords adhéraient de petites croûtelettes pulvérulentes, jaunâtres. Nous avions déjà vu la même affection sur des faisanes, et, en raison de la région affectée qui était presque toujours le croupion, nous l'avions attribuée à l'effet mécanique du cochage, mais cette fois c'était à un coq que nous avions affaire. En cherchant bien dans les produits d'un raclage que nous avions opéré sur les parties malades, nous avons découvert, avec d'autres acariens plumicoles, le sarcopte femelle dont nous donnons la figure ci-contre (*fig.* 41) et qui ressemble, comme on peut en juger, étonnamment à la femelle du *Sarcoptes mutans* qui cause la gale des pattes : le mâle que nous avons découvert dans un autre cas tout récent de la même maladie ne se distingue en rien de celui de cette espèce ; les différences sont présentées par la femelle seule dont les pattes postérieures sont terminées par des soies et dont les soies du bord postérieur de l'abdomen sont aussi nombreuses que chez le *Sarcoptes scabiei* des mammifères. Les plis du dos sont aussi différents et plus réguliers que chez la femelle de l'acarien de la gale des pattes.

Pour nous, l'acarien de la gale du corps des faisans n'est qu'une variété de celui de la gale des pattes dont les différences sont provoquées par la différence d'habitat et de manière de vivre : la femelle de l'acarien de la gale des pattes vit immobile, enchatonnée dans la matière sécrétée par l'effet de sa salive venimeuse, tandis que celle de l'acarien de la gale du corps est plus active et circule sous la peau et sous l'épiderme pour se rendre d'un follicule

à l'autre. La gale du croupion des poules faisanes s'expliquerait par le cochage par des coqs faisans ayant la gale aux pattes et par l'acclimatation du *Sarcoptes mutans* des derniers sur le croupion des premières, où les femelles provenant des nymphes dudit sarcopte prendraient, après la mue, par suite d'un nouveau genre de vie, la forme que nous avons représentée ici. La même affection du croupion se remarque sur les poules, et M. Raillet, professeur à l'école d'Alfort, y a découvert un acarien qui a la plus grande analogie avec le nôtre et qu'il regarde comme une espèce particulière qu'il a nommée *Sarcoptes levis*.

Nous croyons, nous, comme nous le disons plus haut, que ce n'est qu'une

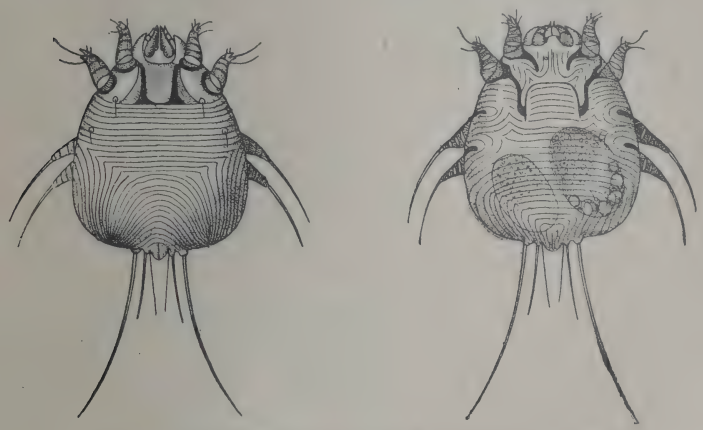


Fig. 41. — *Sarcoptes mutans*, variété plumicole ou caris.

variété de celle des pattes et qu'elle n'a d'autre origine que celle que nous lui donnons, c'est-à-dire le cochage par des coqs atteints de la gale des pattes si commune dans les basses-cours. Cette gale est relativement bénigne et on la guérit par la projection de fleur de soufre au fond des plumes au moyen d'un petit soufflet *ad hoc* ou par des frictions d'un peu de pommade d'Helmerich sur les parties dénudées, ou d'un peu de pétrole mélangé d'huile d'olive.

La teigne. — La *teigne des faisans* paraît avoir été observée pour la première fois en Italie, par les professeurs Rivolta et Lombardini, de l'École vétérinaire de Pise, en 1877, sur un faisan tué par la roi, dans sa chasse de Santa-Rosoro. La nature réelle de la maladie du faisan en question ne fut pas reconnue par les professeurs italiens, qui la décrivent sous le nom d'une *affezziona cronica della pelle* (1), et ces auteurs paraissent avoir eu la tendance à la regarder comme une vraie gale et causée par un acarien qu'ils figurent et qu'ils décrivent dans le même article, lequel acarien n'est autre chose que celui que nous figurons et signalons plus loin, sous le nom de *Megninia cubitatis* que lui a donné le savant Berlèze, et qui est parfaitement inoffensif.

(1) *Gorniale di Anat. fis. et pat. degli animali*, Pise 1877.

Nous avons vu une affection chez le faisan et chez le bouvreuil ayant exactement la même apparence que celle décrite par les professeurs italiens (voyez la figure 42 ci-contre) caractérisées par des croûtes épaisses, irrégulières, d'un jaune sale, ayant envahi les joues, les paupières, l'oreille, les narines et gagnant le sommet de la tête et du cou où les croûtes occupaient surtout les follicules plumeux que la plume finissait par quitter.

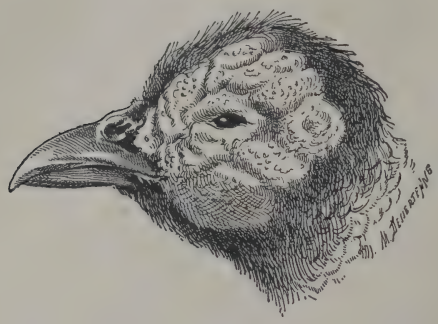


Fig. 42. — Tête de faisan atteint de la teigne.

L'examen microscopique des croûtes nous les a montrées composées en grande partie d'un champignon à grosses sporules, tout à fait semblable pour la forme et les dimensions à celui de la *teigne faveuse* de l'homme et de celle des mammifères rongeurs sur lesquels elle est fréquente. Mais elle est d'une autre espèce, ainsi que M. Duclaux, de l'Institut, l'a démontré en cultivant des champignons recueillis sur des coqs et que nous lui avions fournis. Nous donnons (*fig.* 43) la figure du champignon.

La teigne peut amener la mort par le développement exagéré des croûtes sur les paupières et dans les oreilles, ce qui amène l'oiseau à être sourd et aveugle et l'empêche de pourvoir à sa subsistance, comme nous l'avons constaté sur le bouvreuil dont nous parlons plus haut. Il faut donc, dans le cas où on verrait la *teigne* se développer sur un faisan de volière ou de parquet, s'empresser de l'en débarrasser. Pour cela, on fera tomber le plus de croûtes possible et on frictionnera la partie malade avec de la *pommade citrine* ou avec de la pommade mercurielle aiguisée d'un cinquième de bi-iodure de mercure.

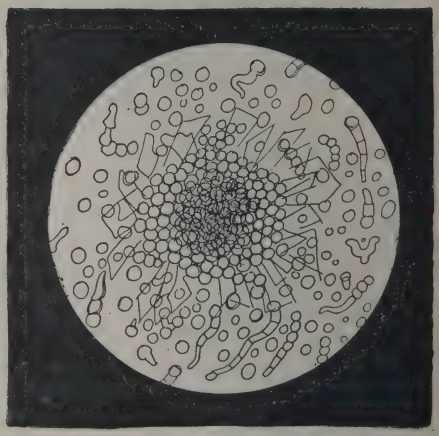


Fig. 43. — Champignon de la teigne du faisan.

Cette maladie étant contagieuse, il y aura lieu d'isoler les oiseaux malades de la teigne; on ne les remettra avec les autres que quand on les verra parfaitement guéris.

Acariase des plumes. — Tous les oiseaux ont un grand nombre d'acariens microscopiques, d'espèces variées, qui vivent au fond de leurs plumes sans leur faire d'autre mal que de les chatouiller un peu; ces parasites vivent des humeurs qui sont sécrétées naturellement par la peau et surtout à la base des

plumes; certains passent même une partie de leur existence dans le tuyau même de la plume, qui communique avec l'extérieur par une étroite fente qui leur sert de porte d'entrée; là ils consomment les produits desséchés, les résidus du follicule qui nourrissait la plume au moment de sa formation.

Ces acariens, nous le répétons, sont parfaitement inoffensifs, mais ils pourraient être pris, par des observateurs non prévenus, pour des acariens psoriques, c'est-à-dire susceptibles d'être la cause de maladies de peau, comme cela est arrivé au professeur Bivolta et à d'autres; c'est pourquoi nous les signalons pour éviter une cause d'erreur. Le plus commun, sur le faisan, de ces acariens des plumes, est celui que nous figurons ci-contre et que nous avons découvert il y a quelques années lors des études que nous avons faites sur les *acariens plumicoles* avec M. le professeur Robin. La figure 44 représente le mâle et la figure 45 la femelle.

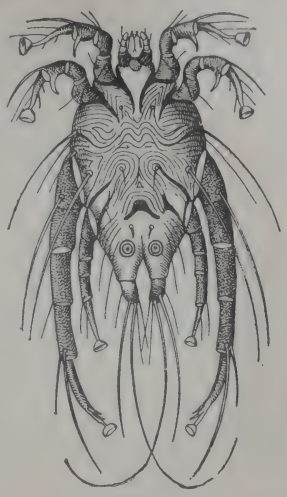


Fig. 44.
Megninia cubitalis mâle
(grossi 100 fois en diamètre).

Le professeur italien Berlèze a remplacé le nom primitif que nous lui avions donné d'*Analges cubitalis* par celui de *Megninia cubitalis*, nous faisant ainsi l'honneur de nous dédier le nouveau genre qu'il a formé avec cet acarien comme type. Nous ne le décrivons pas, nous contentant d'en donner la figure qui suffira à le faire reconnaître; cette figure est grossie cent fois en diamètre, car ces acariens ne mesurent pas un demi-millimètre de long.

Si ces acariens devenaient trop abondants, de manière à causer des démangeaisons qui empêcheraient l'oiseau de dormir, il suffirait d'insuffler un peu de fleur de soufre au fond des plumes avec un petit soufflet *ad hoc* pour en débarrasser les faisans.

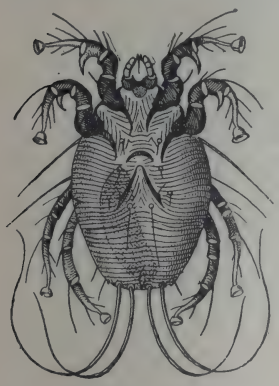


Fig. 45.
Megninia cubitalis femelle
(grossi 100 fois en diamètre).

Acariase des sacs aériens. — On rencontre très souvent dans les sacs aériens des faisans et des autres gallinacés un acarien assez grand, puisqu'il est visible à l'œil nu lorsqu'il court sur les membranes diaphanes qui séparent ces annexes de l'appareil respiratoire; il ressemble alors à des grains de semoule très fine se mouvant sur une baudruche. Cet acarien, qu'un auteur allemand, Gerlach, avait déjà vu et qu'il avait pris pour un sarcopte, n'en est pourtant pas un, bien qu'il en ait toute l'apparence (1); en effet, il diffère des sarcoptes en ce qu'il n'a pas les organes du bec disposés comme chez ces derniers pour déchirer, pour creuser; toutes les pièces du rostre sont, au contraire, soudées intimement entre elles de manière

(1) Nous l'avons nommé *Cytoleichus sarcoptoides* dans une étude anatomique et biologique que nous lui avons consacrée dans le *Journal d'Anatomie* de Ch. Robin, en 1878.

à former un tube ou suçoir, avec lequel l'acarien ne peut que humer l'humidité qui existe toujours dans les sacs aériens et dans les bronches, sans pouvoir faire d'autres dégâts. A part cela, il ressemble tout à fait, pour la forme et le nombre des pattes, aux autres acariens de la gale de l'homme et des animaux appartenant au genre sarcopte, comme on peut le voir par la figure 46 qui le représente grossi quarante fois en diamètre.

Il a le corps rond, sans soies ni épines, présentant seulement quelques petits poils extrêmement fins et courts; son corps est supporté par huit pattes assez longues, à cinq articles, terminées par des ventouses. La femelle, qui a près d'un millimètre de long, est ovovivipare, et les petits, en naissant, n'ont d'abord que six pattes, mais ils ne tardent pas à en acquérir une quatrième paire en plus, à la suite d'une première mue. Ces acariens prennent une couleur jaunâtre quand la sérosité dont ils vivent est elle-même de cette couleur.

Fig. 46. — *Cytoleichus sarcoptoides.*

Nous avons souvent trouvé ce parasite chez des faisans qui étaient morts des maladies les plus diverses, et il est rare qu'il n'en existe pas quelques-uns chez n'importe quel oiseau de la famille des gallinacés, sans qu'il en paraisse incommodé. En petit nombre, ce parasite est donc parfaitement inoffensif. mais il n'en est pas de même quand il pullule et qu'il se multiplie extraordinairement; dans ce cas il cherche à sortir de sa prison, s'introduit dans les bronches en grand nombre, et finit par obstruer ces conduits et par faire mourir l'oiseau d'asphyxie. Nous avons constaté ce fait dans la faisanderie de M. le comte de J..., à Neufchâtel-en-Bray, dans laquelle le ver rouge faisait beaucoup de victimes. Parmi les nombreuses autopsies que nous avons faites de sujets tués par le ver rouge, nous en avons trouvé, surtout des adultes, étouffés non pas par ce ver, mais par des myriades d'acariens de l'espèce dont nous nous occupons. On voit donc que s'il ne peut pas causer de gale interne, comme Gerlach le croyait, il n'en est pas moins quelquefois dangereux, et il y a urgence à en débarrasser les oiseaux chez lesquels il pullule, d'autant plus qu'il se transmet facilement d'un volatile à un autre.

La fleur de soufre est le meilleur agent pour tuer les acariens quels qu'ils soient : il suffit d'en ajouter un peu, à la dose d'une petite prise par oiseau, dans la pâtée qu'on leur destine. Ils absorberont ainsi le soufre sans s'en douter puisqu'il n'a pas de goût; les sulfures gazeux qui se formeront dans l'estomac et qui seront éliminés par les organes respiratoires suffiront pour tuer les acariens des sacs aériens.

IV. — ÉJOINTAGE ET ENTRAVAGE DES OISEAUX

Il est souvent nécessaire, pour empêcher un oiseau nouvellement installé dans un parquet, ou appartenant à une espèce sauvage non apprivoisée et que l'on veut garder dans un parc en demi-liberté, soit pour l'ornement, soit pour la reproduction, de rendre son vol impossible. On arrive à ce résultat, soit en coupant les grandes plumes d'une seule aile, soit en *éjointant* cette aile, soit en l'immobilisant au moyen de certains liens ou *entraves*. Lorsqu'une aile est rendue impuissante à remplir ses fonctions par un de ces moyens, le vol est rendu impossible, bien qu'une aile soit laissée entièrement libre et intacte. On comprend que le défaut d'équilibre rende son action parfaitement inutile.

Nous connaissons l'*entrave Dannin*, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs et qui est d'une efficacité parfaite, appliquée aux reproducteurs faisans ou perdrix employés à faire de l'élevage en liberté. Cette entrave, quoi qu'on en ait dit, est parfaitement inoffensive, et il nous a été donné maintes fois de constater sur des perdrix qui l'avaient portée pendant plusieurs mois, que la petite aiguille qui traverse le doigt et qui est rivée des deux côtés ne fait pas plus de mal qu'une boucle d'oreille à une jolie femme, et que la petite blessure qu'elle fait se cicatrise de la même façon que celle que l'on pratique à une oreille pour y placer un anneau.

L'entrave Lesage immobilise l'aile de la même façon que l'entrave Dannin ; seulement il n'y a pas de piqûre à travers le doigt, et, c'est entre les premières grandes plumes que passe la partie de l'entrave qui tient le bras plié. Seulement, nous nous sommes demandé si au moment de la mue, lorsque les grandes plumes sont tombées, si à ce moment précis la susdite entrave a la même efficacité. L'expérience seule peut donner la réponse à cette question. Quoi qu'il en soit, et pour ceux de nos nouveaux lecteurs qui ne la connaissent pas, nous donnons plus loin la figure de l'entrave Lesage. La vue seule de ces dessins fait comprendre l'usage de ce petit ustensile.

Pour comprendre l'éjointage, qui peut être *provisoire* ou *définitif*, nous allons entrer dans quelques détails sur la constitution de l'aile. Les plumes qui servent au vol et qui sont fixées aux bras et à la queue portent le nom général de *pennes*. Les pennes de la queue, qui ont été nommées *rectrices* par les naturalistes, constituent par leur ensemble un véritable gouvernail ; celles des ailes ou des bras sont de véritables rames et ont été, à cause de cela, nommées *rémiges*. Ce sont les principaux organes du vol.

Les rémiges portent différents noms suivant la région du membre antérieur à laquelle elles sont fixées. Dans le membre antérieur des oiseaux, on distingue, comme chez l'homme : le BRAS, qui a pour base un seul os, l'*humérus* (*fig.* 47, A) ; l'AVANT-BRAS, qui a pour base deux os, le *radius* (B) et le *cubitus* (C); et la MAIN, composée d'un *carpe* (D) de deux os soudés à leurs extrémités, d'un *doigt* (F,G) qui y fait suite composé de deux phalanges, et d'un pouce (E) inséré à la base du carpe et composé d'une seule phalange.

Ce sont les plus grandes et les plus fortes *rémiges*, celles de l'extrémité de l'aile, qui sont attachées à la main ; elles portent le nom de *rémiges primaires* (A B) ; les grandes plumes de l'avant-bras se nomment *rémiges secondaires ;* celles du bras, *rémiges scapulaires ;* les plumes plus courtes qui recouvrent en dessus les rémiges primaires et les rémiges secondaires, à la façon des tuiles d'un toit, sont les *couvertures* ou *tectrices ;* enfin, le pouce porte un petit

groupe de plumes étagées, aussi courtes que les tectrices et qu'on nomme *rémiges bâtardes*. Ces détails anatomiques rappelés, nous pouvons dire main-

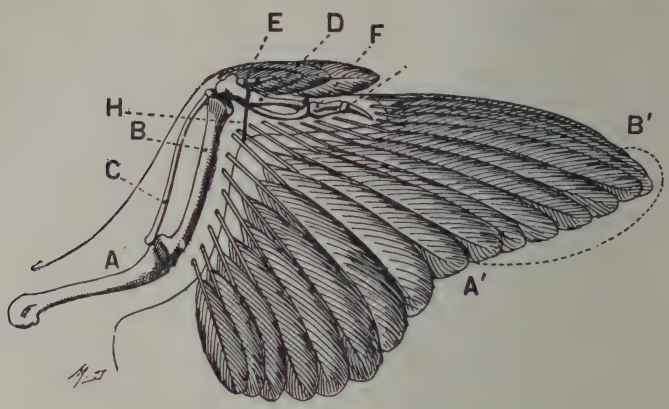


Fig. 47. — Constitution de l'aile.

A, le bras ou humérus; B, l'avant-bras ou le radius; C, le cubitus; D, la main, composée d'un corps de deux os soudés à leurs extrémités; F G, doigt, qui fait suite à la main, composé de deux phalanges; E, pouce; H, endroit où l'on doit couper la main de l'oiseau.

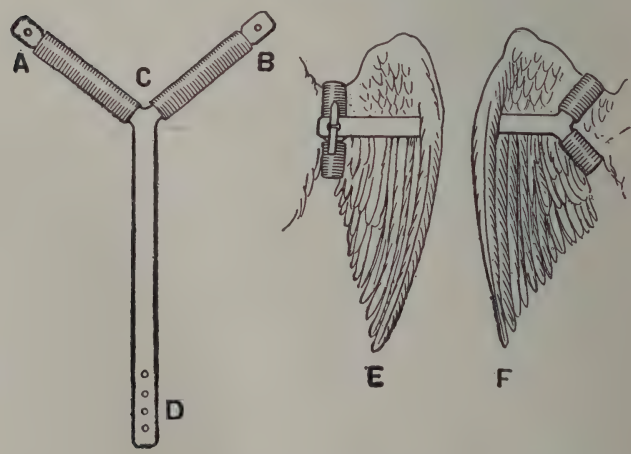


Fig. 48. — Entrave Lesage.

A, B, C, D, l'entrave; E, entrave placée, vue en dessus; F, entrave placée, vue en dessous.

tenant ce que c'est que l'opération de l'éjointage et indiquer les différentes manières de le pratiquer.

En enlevant, *à une des ailes seulement*, la partie principale du plan continu

et résistant formé par l'ensemble des *rémiges primaires*, ou les dix premières plumes, on rompt l'équilibre nécessaire à l'exécution des fonctions du vol. En effet, quand l'oiseau veut s'envoler, il élève d'abord les bras, puis déploie l'avant-bras sur le bras et en même temps la main sur l'avant-bras; l'aile ainsi étendue, abaissée brusquement, frappe l'air qui oppose une certaine résistance et offre un véritable point d'appui, ce qui permet à l'oiseau de s'élever; mais, pour cela, il faut que les deux ailes frappent en même temps et prennent un égal point d'appui des deux côtés. Si cet appui manque en grande partie d'un côté, ce qui arrive quand les rémiges principales d'un côté sont enlevées, ou qu'une aile est entravée, l'oiseau perd l'équilibre et tombe du côté où l'aile est incomplète; il y a alors impuissance absolue pour l'oiseau de s'élever par le vol.

On peut faire disparaître les *grandes rémiges* d'une aile de deux façons : ou bien en les coupant près de leur base, ou en les arrachant, c'est ce qu'on appelle l'*éjointage provisoire*, parce que, les plumes repoussant à chaque mue, il faut répéter l'opération chaque année. Il est vrai que quand on a arraché les grandes plumes d'une aile, on peut les empêcher de repousser en cautérisant, avec une aiguille à tricoter rougie au feu, chaque follicule ou racine de plume; mais cette opération est longue et barbare.

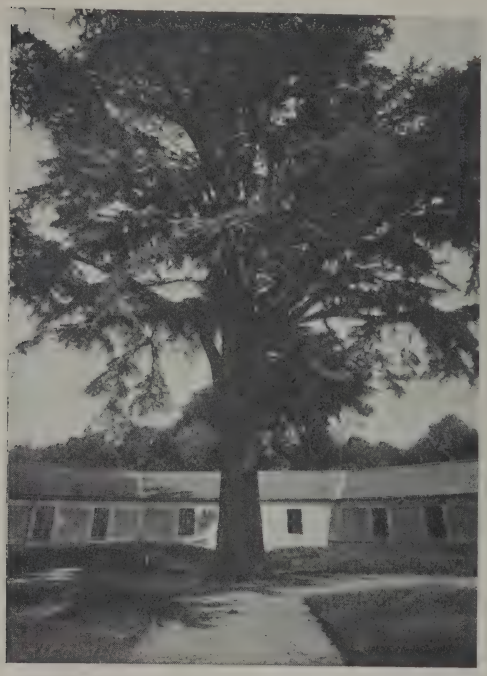
Le procédé d'éjointage le plus convenable, le meilleur, et qui se pratique dans tous les grands parquets et jardins zoologiques, est le suivant : il consiste à couper brutalement avec de forts ciseaux bien tranchants, ou au besoin un sécateur de jardinier si l'oiseau est de forte taille, la *main* de l'oiseau en avant du pouce qui doit rester intact (à la ligne marquée H dans la figure 47). On cautérise la surface de section qui saigne, soit avec du perchlorure de fer, soit avec une baguette de fer chauffée au rouge; le plus souvent la petite hémorragie consécutive à la section s'arrête, surtout chez les jeunes oiseaux, avec une pincée de poudre absorbante, cendres ou plâtre. Ce procédé est le plus simple, le plus expéditif, le plus inoffensif, et celui qui laisse le moins de traces, car le moignon est recouvert et dissimulé par les plumes du pouce ou rémiges bâtardes. Et quand les ailes sont pliées on ne voit pas que les *rémiges primaires* sont absentes.

Nous ne signalons que pour en déconseiller l'emploi l'usage d'un cordonnet de caoutchouc avec lequel on étreint la base de la main que l'on veut faire tomber. On a dit que quatre jours continus d'application de ce lien constricteur amènent, par arrêt de la circulation et gangrène sèche consécutive, la chute de la partie ainsi ligaturée; mais ce résultat est beaucoup plus long à obtenir, et pendant ce temps les oiseaux souffrent et se déchirent le bout de l'aile.

L'éjointage peut se faire à tout âge, mais on le pratique particulièrement sur les jeunes oiseaux de deux à trois mois après la poussée des premières grandes plumes. Fait méthodiquement et avec soin, il n'est jamais suivi d'accident.

Les études sur l'élevage du gibier poil et plume, son hygiène et ses maladies se sont imposées depuis peu, depuis que la chasse a changé de caractère en France. En effet, jusqu'à la fin de la première moitié du siècle, la chasse au chien d'arrêt a été seule pratiquée et le chasseur jouissait autant du travail de son collaborateur à quatre pattes que de ses succès cynégétiques. Depuis une quarantaine d'années nous est venue de l'étranger la mode de la chasse

en battue, qui est une sorte de tir au pigeon où le chien n'a plus rien à faire, mais qui produit une destruction du gibier telle que, pour pouvoir alimenter cette chasse, on est dans l'obligation d'élever le gibier. Cet élevage est devenu considérable, et c'est par 25 000 à 30 000 que certains propriétaires de chasse élèvent les faisans et les perdreaux.



Cour intérieure de la faisanderie de Rambouillet.

Mais une pareille agglomération de jeunes oiseaux sur un espace limité a de grands inconvénients : des maladies terribles et contagieuses viennent parfois mettre à néant toutes les peines et les frais qu'entraîne cet élevage, en sorte qu'on a dû étudier à fond les meilleurs procédés d'élevage, l'hygiène la plus convenable et enfin la médecine particulière que nécessitent les maladies du gibier et qu'il a fallu créer de toutes pièces.

C'est à quoi nous nous sommes occupé, non seulement dans le travail qui précède, mais dans d'autres qu'il rappelle, et cela depuis plusieurs années, dans les grandes chasses de M. le comte Greffühle, de M. le comte de Beauvoir, de M. A. de Rothschild, etc.

Pierre MÉGNIN,
Membre de l'Académie de médecine.

XX

LES ANIMAUX NUISIBLES AU GIBIER

QUADRUPÈDES

En thèse générale, on peut soutenir que tous les animaux, eu égard aux points de vue spéciaux qu'on envisage, ont leur utilité sur la terre. C'est ainsi qu'on peut affirmer que les plus redoutables d'entre eux, comme le loup et les grands oiseaux de proie, rendent des services à l'homme en faisant disparaître les corps en putréfaction qui contaminent l'air qu'il respire et les eaux dont il se désaltère. Il n'en est pas moins vrai que les services ainsi rendus dans certains cas par eux peuvent ne pas compenser les inconvénients qu'ils ont par ailleurs et qu'il y a lieu par suite de les classer parmi les animaux nuisibles. Au cas particulier de la chasse qui nous occupe, la nomenclature des bêtes nuisibles pourra donc différer parfois de celle qui correspondrait, par exemple, à la sauvegarde des intérêts agricoles. Ce sera au propriétaire de chasse, qui est le plus souvent en même temps le propriétaire du sol, de faire lui-même la balance entre les intérêts en présence et de décréter ensuite, pour protéger ses faisans et ses perdreaux, la guerre à tel ou tel animal que ses intérêts agricoles lui commanderaient de protéger.

C'est ainsi que, comme nous le verrons, certains animaux, tels que le blaireau, le hérisson, le renard lui-même, parfois, peuvent être classés parmi les animaux essentiellement utiles à l'agriculture, tout en étant fort nuisibles au gibier.

Bien connaître les animaux de rapine ou de proie qui, par leurs habitudes et leur genre de nutrition, sont les ennemis du gibier, étudier leurs mœurs, leurs aires d'habitation, leur mode de reproduction, l'époque et le lieu de leur parturition ou de leur nidifica-

tion, leurs préférences comme alimentation durant les diverses saisons est indispensable à tous ceux, propriétaires ou gardes, qui s'occupent de chasse et ont le souci d'assurer la protection et la propagation du gibier, parce que cette connaissance les met à même de diriger ou d'opérer eux-mêmes la destruction de ces hôtes dangereux. L'ennemi démasqué est à moitié vaincu, et on ne saurait assez se livrer à cette étude d'ailleurs intéressante, captivante même, si on a le désir de sauvegarder les intérêts cynégétiques. Si, en effet, la répression du braconnage des hommes est une nécessité de premier ordre pour arriver à maintenir encore le peu de gibier qui reste en France, s'il est permis de souhaiter dans ce but la stricte et sévère application de la loi sur la matière par les tribunaux, voire même de désirer l'aggravation des peines édictées par elle, il est un fait incontestable, c'est que la diminution du gibier est au moins autant, sinon plus, le fait des animaux nuisibles que celui de la destruction illicite par l'homme.

Sans entrer dans une description physiologique minutieuse des animaux de rapine dont la plupart sont connus de tous, nous nous bornerons à donner sur chacun d'eux les particularités qu'il est utile de connaître pour se livrer avec quelques chances de succès à leur destruction. Les moyens à employer pour arriver à ce but feront alors l'objet d'un autre chapitre à la suite de celui-ci :

Le loup (1). — Le loup est devenu tellement rare en France, grâce aux mesures de destruction qu'on a édictées contre lui, qu'il semblerait superflu d'en parler ici comme animal à combattre dans une chasse. Cependant il peut arriver qu'on ait dans le voisinage de grands massifs forestiers à défendre contre ses déprédations, et il importe, par suite, de connaître ses habitudes. C'est, en effet, un redoutable ennemi du gibier, qui s'attaque aux faons de cerfs, de chevreuils, aux lièvres, lapins et à tout le gibier à plume. A défaut du gibier, qui est sa nourriture de prédilection, il s'attaque aux animaux domestiques, et pour cela il fait dans les pâturages, et souvent jusqu'auprès des habitations, des incursions qui se traduisent par de nombreuses victimes. Dans les moments de disette, il se contente d'une plus maigre chair, et les grenouilles, les rats et les mulots, voire même quelque charogne en décomposition, font les frais de son menu. C'est au moment des petits que son voisinage devient le plus dangereux. La louve entre en chaleur vers la fin de janvier, porte soixante-deux à soixante-cinq jours, comme les chiens, et met bas, vers le milieu de mars, quatre à cinq louveteaux, quelquefois jusqu'à sept ou huit, qu'elle installe dans un « liteau » fait de feuilles et d'herbes au plus profond des fourrés et qu'elle allaite durant deux mois. Elle commence ensuite à leur donner de la chair qu'elle a préalablement mâchée, jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour déchirer eux-mêmes les proies qu'elle leur apporte toutes chaudes. C'est alors qu'elle va au loin, très loin de sa portée, chercher là nourriture des petits, tant, dans sa tendresse maternelle, elle redoute de voir découvrir leur retraite. Jusqu'à l'âge de six mois les jeunes sont dits *louveteaux*, puis jusqu'à un an, *louvarts*, enfin après, *loups*, *grands loups* et *grands vieux loups*.

(1) Voyez aussi les chapitres « Les Battues » et « La Chasse à courre », p. 277, 369.

Ils peuvent vivre de quinze à vingt ans. — C'est généralement pendant la nuit que les loups chassent ou sortent des bois en plaine pour aller enlever leurs victimes dans les champs. Cependant, quand ils ont des petits à nourrir, il n'est pas rare de les voir s'aventurer hardiment en plein jour et fondre sur les troupeaux.

On chasse le loup surtout en battue par la neige, avec des rabatteurs et, dans certains pays, avec des petits roquets ou des mâtins. C'est même le mode de chasse le plus fréquemment adopté et qui donne les meilleurs résultats, moyennant, toutefois, qu'on ait à sa disposition des tireurs et des rabatteurs sérieux et bien disciplinés. On le chasse encore avec des chiens courants de haut nez qu'on suit à cheval, le fusil à la botte, afin de pouvoir prendre les « grands devants » et le tirer aux passages, car on ne peut songer à forcer un animal qui est susceptible de faire jusqu'à 150 kilomètres dans une seule journée de chasse. Cependant, durant les mois d'août et de septembre, alors que les louvarts n'ont pas encore quitté leur mère, on peut les attaquer à courre avec une meute de chiens bien mordants ; c'est une chasse très amusante, parce que l'animal ne songe pas à prendre de grands partis et se fait battre comme un lapin.

Le sanglier. — Le sanglier est un animal nuisible dans une chasse parce qu'il détruit les faons de chevreuils, les lièvres, les lapins, déterre les rabouillères et dévore les œufs de faisans et de perdreaux ainsi que les jeunes couvées. Mais cet animal étant lui-même un gibier de chasse fort intéressant, et rarement d'ailleurs en très grand nombre, on ne le détruit pas systématiquement, tout au moins au point de vue de la protection du gibier. En dehors de ce dernier, du reste, il se nourrit surtout de racines, de glands, châtaignes, fruits sauvages, pommes de terre et autres légumes qu'il va chercher dans les champs, sur la lisière des bois. — Le rut du sanglier a lieu en décembre : la laie porte quatre mois et met bas en avril cinq à dix petits qui naissent avec une toison rayée qu'on nomme « la livrée » et qu'on appelle *marcassins ;* à six mois les marcassins deviennent *bêtes rousses ;* à un an, *bêtes de compagnie ;* à deux ans, *ragots ;* à trois ans, *tiers an ;* à quatre ans, *quarteniers,* et à partir de cinq ans *vieux sangliers*, *grands vieux sangliers* et *solitaires.*

On chasse le sanglier à courre, à tir avec des chiens courants et en battue, comme les loups.

Le renard (1). — Un des plus grands destructeurs de gibier : faons de chevreuils, lièvres et levrauts, lapins, rabouillères, faisans, perdrix et cailles, tout gibier lui est bon. Il est en outre un voisin redouté par les fermes et les villages, dont il visite assidûment les poulaillers. Par contre, il détruit une grande quantité de petits rongeurs, mulots, rats, souris, campagnols et des hannetons en abondance ; mais les avantages qu'on relève à son actif sont loin de compenser l'importance des déprédations qu'il commet autour de lui. Aussi on lui fait une guerre à mort, et bien on fait. On ne saurait, en effet, entretenir convenablement une chasse dans laquelle on tolérerait la présence de quelques-uns de ces redoutables braconniers, sous prétexte d'intérêts agricoles. Ce serait un leurre, et toutes les dépenses qu'on ferait pour le gibier seraient faites en pure perte. Donc, sus au renard !

(1) Pour le Renard et le Blaireau, v. le chapitre « La Chasse sous terre » de M. Henry Adelon, page 427.

On trouve en France deux variétés de renards : le *commun*, dont tout le corps est roux sauf le bout de la queue, une partie du poitrail et les pattes de devant qui sont presque blanches; et le *charbonnier*, qui, également roux dans l'ensemble, a l'extrémité de la queue, quelques places du dos, du poitrail du devant et des pattes antérieures noir cendré. Le renard exhale une odeur très forte qui l'a fait classer dans la catégorie des « bêtes puantes ». C'est un joli petit animal, plus petit que le loup, plus élégant aussi avec sa queue longue et touffue, son museau effilé et son oreille droite et pointue. Admirablement servi par une ouïe des plus fines, un odorat puissant et une vue exceptionnelle qui lui permet d'y voir la nuit, le renard est un maraudeur dangereux. Il habite le plus souvent les bordures de forêt, non loin des fermes et même des villages, parfois un bocqueteau isolé au milieu des plaines en culture, choisissant toujours pour y établir son terrier un terrain bien exposé, en pente, à l'abri par conséquent de l'envahissement des eaux; il adopte même souvent un terrier de blaireau ou de lapin qu'il agrandit après en avoir chassé les propriétaires et aménage de façon à ce qu'il présente trois parties distinctes : la « maire », qui est l'entrée; l'antichambre, « la fosse », dans laquelle il accumule ses provisions de nourriture et à laquelle il ménage toujours au moins deux issues ; « l'accul », enfin, qui n'a qu'une entrée et qui constitue l'habitation proprement dite. C'est là que la femelle, qui est entrée en chaleur en février, met bas, neuf semaines après, trois, quatre, quelquefois six petits. Les renardeaux s'y élèvent et, dès qu'ils voient clair et commencent à marcher, ils sortent chaque jour et même trois fois par jour, le matin, à midi et le soir, sur le bord du terrier où ils s'ébattent. La mère s'est-elle aperçue qu'on l'a guettée et qu'on a découvert sa retraite, aussitôt, comme sa grande sœur la louve, elle emporte sa progéniture ailleurs pour la mettre à l'abri du danger. A dix-huit mois les renards sont adultes. Ils vivent de douze à quinze ans.

Les renards chassent la nuit et en vrais veneurs : le mâle, qui fait l'office en même temps de limier, de veneur et de chien, détourne, rapproche et mène à la voix la malheureuse victime que la femelle, qui s'est tapie le long d'une coulée ou à un carrefour, happe au passage. Aux champs, on les voit fréquemment, durant l'hiver, même de jour, déterrer les souris et les mulots dans les sillons.

Bien que la chasse du renard à courre ou au fusil avec chien courant soit des plus intéressantes, parce que, les chiens le chassent avec entrain, on détruit ce terrible braconnier par tous les moyens possibles, comme nous le verrons au chapitre du piégeage.

Le blaireau. — Il est permis d'hésiter à classer le blaireau parmi les animaux nuisibles. Sans doute cet animal, qui appartient à l'ordre des carnivores plantigrades, détruit à l'occasion quelques levrauts, lapereaux, œufs et couvées qu'il rencontre sur sa route, mais on peut affirmer qu'il ne recherche pas spécialement cette nourriture précieuse. Le peu de rapidité de sa course, son manque d'adresse dues à sa conformation, ne le disposent d'ailleurs pas à la poursuite des autres animaux. En outre, et c'est le fond de sa nourriture quotidienne, il vit de mulots, campagnols, lézards, couleuvres, et même vipères, et d'une foule d'insectes parmi lesquels les hannetons, dont il est très friand. A ce titre il est donc, avec raison, classé parmi les animaux utiles. En résumé, en dehors de quelques légers méfaits de chasse et de certains dommages qu'il peut causer dans les vignobles et les vergers, en raison de sa passion pour le raisin et les fruits, c'est un animal inoffensif. Cependant on le pourchasse. Le

blaireau, appelé aussi autrefois « taisson », est gros à peu près comme un renard, mais diffère du tout au tout de ce dernier comme conformation. Son corps est en effet plus trapu, porté sur des jambes très courtes, robustes, terminées par des pieds larges et très forts armés d'ongles très résistants ; la tête est relativement petite et un peu aplatie; la mâchoire, puissante, armée de dents aiguës. Sa morsure est cruelle. Une glande, placée sous la queue et qui sécrète une liqueur fétide l'a fait classer parmi les « bêtes puantes ». C'est donc un animal robuste, armé non pour la course, mais pour se créer des terriers profonds et tortueux et pour se défendre énergiquement. On le trouve presque partout en France, mais jamais en grand nombre.

Le blaireau vit au plus épais des fourrés, dans les cantons de forêt les plus sauvages ; il y creuse rapidement et profondément son terrier, au fond duquel il demeure constamment durant le jour, obéissant à sa nature paresseuse. La nuit il quitte sa demeure pour aller chercher sa nourriture, ne s'éloignant jamais, tant il se méfie de ses petites jambes. Pendant l'hiver même il ne sort pas chaque nuit, vivant sur la graisse qu'il a acquise durant ses expéditions nocturnes de l'été. Son rut a lieu en novembre, et, après neuf semaines, la femelle met bas trois à quatre petits, quelquefois cinq, qui ne sont adultes qu'au bout de deux ans. Sa chair est de bonne qualité et sa fourrure assez recherchée.

Loutre.

La loutre. — Bien que la loutre vive presque exclusivement de poisson, il n'est pas sans intérêt de la signaler ici, parce qu'elle ne se fait pas faute, à l'occasion, de s'approprier quelque couvée de canards ou de tout autre représentant de la gent sauvagine et qu'à ce titre elle intéresse la chasse : parce que ensuite sa destruction est de celles qui incombent aux gardes-chasse, lesquels cumulent le plus souvent leurs fonctions avec celles de gardes-pêche.

Trapue, à peu près de la grosseur d'un renard, avec un corps plus rond porté sur des pattes plus courtes terminées par des pieds dont les doigts sont palmés comme ceux des oiseaux aquatiques, la poitrine et les épaules très développées relativement à un train de derrière plutôt grêle, la tête un peu aplatie avec un museau court, garni de longues moustaches, la machoire meublée de dents aiguës, la queue longue, grosse, aplatie horizontalement avec une fourrure brune sur le dos, blanchâtre sous le ventre, fine, serrée, imperméable, tel est l'animal qui fait la désolation des rivières ou des étangs sur les bords desquels il a élu domicile.

La loutre, en raison de la conformation de ses pieds et de sa queue, de l'imperméabilité de sa fourrure, est presque amphibie ; elle nage avec aisance, plonge facilement et demeure longtemps sous l'eau pour y poursuivre sa proie ou se soustraire au danger. Elle se creuse un terrier dans les cavités des berges, sous de grosses racines d'arbres, dans les pierrées ou dans des trous abandonnés par d'autres animaux, mais toujours à proximité des eaux. A la tombée de la nuit, elle quitte sa demeure pour se mettre en quête de sa nourriture. Le poisson, la truite surtout, et les écrevisses ont sa préférence. A défaut de ces mets de choix elle se contente de rats d'eau et de grenouilles qu'elle transporte dans son trou. La chaleur de la loutre commence vers la fin d'octobre, elle met bas vers la fin de mars deux à trois petits. On la chasse avec des chiens griffons qui vont bien à l'eau et la forcent à se terrer ; on s'efforce alors de la déloger de son trou, ce qui n'est pas toujours facile. La chasse à l'affût ou avec des pièges est plus efficace.

On acquiert la connaissance de la présence d'une loutre par ses « épreintes », fientes, qu'elle dépose presque toujours au même endroit sur une pierre plate, par exemple au bord de l'eau, et qui sont facilement reconnaissables en raison des débris de poissons et d'écrevisses qu'elles contiennent. Dans certains pays, en Chine notamment, on dresse la loutre à pêcher et à rapporter le poisson. Elle devient alors un animal utile et même une compagne d'appartement de grande douceur.

Le chat sauvage. — Le véritable chat sauvage, qui n'est pas, comme on le pense trop souvent, un simple chat domestique devenu sauvage par suite d'un séjour prolongé en forêt, appartient à une espèce bien définie qui, malgré sa parenté incontestable avec le chat domestique, doit être classé à part. Il est, du reste, heureusement fort rare en France, où on ne le rencontre que dans quelques grands massifs boisés. C'est un redoutable ennemi des oiseaux et du petit gibier, qu'il poursuit sur les arbres comme sur le sol avec acharnement.

Chat sauvage.

Sa taille, qui approche de celle d'un renard adulte, et son pelage, qui est gris foncé uniforme strié de noir avec une queue annelée alternativement de gris et de noir, le font facilement reconnaître. Il habite les anfractuosités des rochers ou les cavités des arbres dans les lieux les plus retirés des forêts. La femelle met bas au printemps trois à cinq petits.

Le chat sauvage détruit les levrauts, lapereaux, faisans, perdrix, couvées de toute sorte, y compris une quantité d'oiseaux insectivores qu'il guette et saisit pour ainsi dire au vol sur les grands arbres. Il est cruel et sanguinaire. C'est un animal essentiellement nuisible qu'il faut exterminer sans pitié bien qu'il rende quelques services en détruisant beaucoup de petits rongeurs des champs. Il vit une dizaines d'années.

Le chat domestique. — Il n'est pas de braconnier plus dangereux que le chat domestique. Répandu partout, partout supporté, souvent même choyé en raison des services incontestables qu'il rend dans nos habitations en y détruisant rats et souris, il prend malheureusement bien vite l'habitude désastreuse de se rendre aux champs pour y chasser. Il y capture sans doute nombre de mulots, de campagnols et autres rongeurs nuisibles, mais il n'y fait pas grâce non plus aux jeunes levrauts, lapereaux, et surtout aux couvées de faisans et de perdrix.

Chat domestique (angora).

Aussi tout chat trouvé en maraude doit être, suivant nous, impitoyablement immolé, et on ne s'imagine pas le nombre de pièces de gibier et de petits oiseaux qu'on aura sauvés en agissant ainsi.

La fouine. — Partout, en France, on rencontre et on connaît la fouine ; une description détaillée de ce petit animal ne s'impose donc pas. Néanmoins il est utile de rappeler ici les signes particuliers qui la distinguent des autres mustelines tels que le putois, la martre, l'hermine et les belettes avec lesquels on est parfois tenté de la confondre. La fouine est un peu plus petite qu'un chat domestique avec des pattes plus courtes, le corps allongé, la tête plate au museau pointu. La longueur totale de son corps est de 40 à 50 centimètres avec une queue de 15 à 20 centimètres. Son pelage est dans l'ensemble gris brun avec un sous-poil jaunâtre pâle, les pattes plus foncées et sous la gorge une tache caractéristique d'un beau blanc. Cette tache, qui existe également chez la martre et à la même place, est jaune d'œuf chez cette dernière. Cette gracieuse petite bête fait une guerre acharnée au gibier et visite avec ardeur les poulaillers et les colombiers, où elle exerce de nombreux et graves larcins, dévorant les œufs et tuant sans pitié tout ce qui se trouve à sa portée.

Fouine.

Il est vrai qu'elle rachète un peu ses méfaits en détruisant une grande quantité de rats, de souris, mulots, insectes et même reptiles. Elle a en outre une prédilection marquée pour les fruits, les baies, le miel et les fruits cuits ou séchés surtout.

Quoi qu'il en soit, ses goûts sont essentiellement sanguinaires. Installée durant l'été sur la lisière des bois où elle établit sa demeure dans les cavités des arbres ou les crevasses des rochers, elle a l'habitude, quand vient la mauvaise saison de se rapprocher des habitations, élisant domicile alors dans des masures abandonnées et recherchant les endroits les plus inaccessibles : les granges remplies de fourrage, les bûchers encombrés de bois, les tas de pierres ou les trous de vieux murs. Elle sort la nuit et s'introduit dans les poulaillers : là elle égorge et saigne toutes les poules qu'elle peut atteindre : c'est même là la caractéristique de son passage. Aux champs, elle chasse à la piste, déterrant les mulots, suivant les poules faisanes et perdrix dans les sillons pour s'emparer de leurs œufs ou de leurs couvées. Enfin au bois elle dépeuple les terriers.

La femelle de la fouine entre en chaleur en février, elle porte neuf semaines et met bas trois à six petits, le plus souvent trois seulement, lesquels se reproduisent dès la fin de la première année. Ce petit carnassier est un animal des plus nuisibles et qu'il importe de rechercher et de détruire partout, toujours et par tous les moyens possibles. Il est d'ailleurs très énergique, très brave et résiste désespérément à la mort. La fourrure de la fouine est recherchée quand elle est prise pendant l'hiver, elle vaut de 12 à 15 francs.

Le putois. — Un peu plus petit que la fouine, avec le pelage plus brun, sans tache sous la gorge et caractérisé par un poil de dessous laineux, jaune plus ou moins pâle et dégageant une odeur forte et désagréable, le putois est non moins cruel que sa congénère, est tout aussi nuisible qu'elle et mérite au même titre la guerre sans merci qu'on lui fait dans les chasses bien tenues. Comme elle, il est courageux, hardi, s'attaquant à plus fort que lui et étranglant sans mesure pour se repaître de sang. Toutefois, et c'est là ce qui le distingue de la première dans les hécatombes de poules ou de pigeons qu'on a à constater, il ne tue qu'une ou deux bêtes qu'il emporte, alors que les fouines tuent tout ce qui tombe sous leurs griffes. Ses mœurs, en dehors de cela, sont à peu près identiques à celle de la fouine au point de vue des déprédations qu'il commet, des lieux qu'il fréquente et des retraites qu'il recherche, ses goûts sont peu différents et son voisinage non moins redoutable par conséquent. Il a cependant une faculté de plus qu'elle, c'est celle de nager et de plonger parfaitement dans l'eau, ce qui lui permet de se livrer au braconnage de pêche dans les cours d'eau et les étangs comme les loutres. Il est aussi plus méfiant et a un odorat supérieur qui lui permet d'éventer bien mieux le danger.

Putois.

La femelle du putois porte neuf semaines et met bas en avril cinq ou six petits qu'elle installe dans un nid de mousse, de feuilles et d'herbes sèches. Au bois,

les putois prennent possession des terriers de lapins, dont ils ont préalablement chassé ou dévoré les propriétaires.

La fourrure du putois est très solide, jolie et assez recherchée par conséquent, mais elle exhale durant très longtemps une odeur désagréable qui lui enlève de la valeur. Elle se vend cependant à peu près comme celle des fouines.

La martre. — Il est heureux au point de vue de la défense des intérêts de la chasse que la martre ne soit pas plus commune, car cet animal est le plus redoutable des mammifères carnassiers de petite taille que nous ayions. Il est vrai qu'au point de vue de sa fourrure précieuse on peut regretter de ne pas la rencontrer plus fréquemment. Quoi qu'il en soit, on lui fait avec raison une guerre sans merci, et on ne saurait s'appliquer trop à la rechercher, tant sont graves ses méfaits.

Martre.

Un peu plus petite que la fouine et le putois, revêtue d'une robe d'un beau brun lustré avec le dessous du poil laineux gris jaunâtre et la tache caractéristique jaune d'œuf sous la gorge dont nous avons parlé et qui la distingue de la fouine, elle a le cou aussi gros que la tête et est douée par suite d'une grande force. Elle a aussi comme signes très caractéristiques d'abord deux vésicules placées sous la queue et qui, toujours humides, exhalent une odeur de musc prononcée, enfin les callosités des pieds revêtues de poils.

La martre, à l'encontre des fouines et des putois, habite exclusivement les forêts sauvages loin des habitations des hommes. Puissamment armée pour grimper elle s'installe dans les cavités des grands arbres de futaie ou dans des nids abandonnés d'écureuils ou d'oiseaux de proie. Elle chasse la nuit les levrauts, lapereaux, on prétend même qu'elle attaque les faons de chevreuils, détruit les petits oiseaux qu'elle poursuit et affûte dans la cime des arbres; enfin elle recherche les œufs de toute sorte. Comme bienfaits à son actif on doit signaler qu'elle extermine une grande quantité de rats, mulots, loirs, écureuils même. La femelle de la martre entre en chaleur en février ou mars; elle porte neuf semaines comme la fouine et met bas trois à quatre petits.

L'hermine. — Les gardes l'appellent grosse belette. Comme conformation, l'hermine est une fouine en miniature car elle ne mesure pas plus de 30 à 34 centimètres de longueur totale y compris la queue, qui a, à elle seule, 10 à

15 centimètres. Son corps est cependant, toutes proportions gardées, un peu plus allongé. En outre son pelage très beau comme finesse et blancheur en hiver prend une teinte brunâtre sur le dos durant l'été, le bout de la queue sur un tiers de la longueur restant d'un beau noir hiver comme été, ce qui est chez elle très caractéristique. Le ventre a constamment une teinte jaune clair.

L'hermine ne le cède en rien aux autres mustelines en grâce, en adresse et en férocité. Comme ses grandes sœurs, elle s'attaque à tout le gibier, et ne craint pas quand elle a affaire à plus fort qu'elle de se laisser emporter par sa victime qu'elle saigne et réduit bientôt à l'impuissance. Son agilité est très grande, et sa petite taille lui permet de s'introduire partout.

Elle grimpe facilement aux arbres dans la ramure desquels elle se livre à la chasse des petits oiseaux et à la destruction des nids ; les œufs sont en effet son mets de prédilection ; aussi est-elle très nuisible à la propagation des perdrix, cailles et faisans.

Hermine.

Comme la fouine et le putois, l'hermine habite les interstices de rochers, les trous de vieux murs, les arbres creux, les pierrées, les terriers de lapins et même les galeries souterraines des taupes et des mulots.

Elle élit domicile durant l'hiver également dans les masures abandonnées près des villages et des fermes, les tas de bois, les amoncellements de bourrées. Elle chasse surtout la nuit, suivant sa proie à la piste, grâce à un odorat très fin comme les chiens courants. Au poulailler ou au pigeonnier, elle saigne une seule bête dont elle suce le sang et qu'elle emporte ensuite dans son trou.

Elle aussi pourrait pour s'attirer quelque indulgence faire valoir les quelques services qu'elle rend incontestablement à l'agriculture en dévorant force mulots, rats, souris, taupes et hannetons ; mais ces services sont loin de compenser les méfaits qu'elle ne cesse de commettre, aussi doit-on la proscrire sans pitié. Les amours de l'hermine ont lieu vers la fin du mois de février ; elle porte cinq semaines et met bas quatre à huit petits.

La belette. — Bien qu'elle soit de beaucoup le plus petit des carnassiers de petite taille, elle ne mesure en effet que 18 à 20 centimètres de longueur totale dont 3 de queue environ, la belette n'est pas la moins dangereuse pour le gibier et la volaille. Pouvant, grâce à la finesse de son corps, passer partout, voire même dans un trou de souris, elle est un adversaire redoutable ; elle a à peu de chose près la même structure que les autres mustelines dont nous venons de parler ; corps allongé à peine plus gros que la tête et le cou, qui sont fortement musclés ; pattes courtes, terminées par des pieds petits mais armés d'ongles puissants ; pelage brun roussâtre sur le dos et blanc sous le ventre, vue perçante et mâchoire pourvue de dents fines et acérées. Tout concourt à faire d'elle un instrument de mort dangereux pour les autres animaux. La

belette chasse la nuit et même le jour, affûtant le plus souvent, le jour notamment, les proies qu'elle convoite. Elle tue et tue encore ; il lui faut de nombreuses victimes pour assouvir sa soif de sang, car elle se contente de saigner les malheureuses bêtes qu'elle saisit.

Elle visite les lapinières domestiques, les poulaillers et les pigeonniers et aussi les terriers des bois. Elle attaque à la nuque, et comme l'hermine se laisse emporter par le levraut sur lequel elle s'est élancée et qu'elle saigne durant la course qui se termine par la mort du malheureux. Elle détruit, comme ses congénères, beaucoup de petits rongeurs, mais elle est très friande d'œufs de toute sorte qu'elle dévore d'une façon particulière : elle fait un seul trou à l'œuf et en aspire le contenu, ceci est un signe auquel on reconnaît son passage. Si elle ne mange pas les œufs sur place, elle les emporte adroitement sous son cou jusque dans sa demeure qui est le plus souvent, durant l'été au moins, un trou de taupe ou de mulot. L'hiver elle choisit pour s'y cacher les tas de bois, les vieux murs et les arbres creux, près des habitations. Elle met bas en avril de cinq à huit petits, qu'elle élève dans un nid tapissé de feuilles, d'herbes et de poil de toute sorte.

Belette.

Le hérisson. — Animal très utile, en général, parce qu'il se nourrit principalement d'animaux nuisibles, mulots et autres rongeurs, vers, insectes, chenilles, couleuvres et même vipères, ayant droit par conséquent, sous ce rapport, à une entière protection ; le hérisson est incontestablement nuisible dans les propriétés giboyeuses, où il détruit les œufs de faisans et de perdrix, dévore les petits nouvellement éclos et ravage les rabouillères. On ne saurait mettre en doute ce goût pour la volaille et le gibier, car maintes fois les gardes qui font le service de nuit dans les élevages ont surpris des hérissons en train de dévorer dans les boîtes les malheureuses poules prisonnières, sans les tuer préalablement, comme font les rats. Le hérisson habite les bois et les haies, passant tout le jour caché sous des racines d'arbre ou dans un trou quelconque d'où il sort la nuit pour chasser. La femelle met bas quatre à six petits au commencement de l'été.

Hérisson.

L'écureuil. — L'écureuil, d'allure si gracieuse, si souple et si léger dans les branches, quand il joue ou s'y met en quête de sa nourriture, mériterait, lui aussi, notre indulgence à cause de sa gentillesse au moins ; car au point de vue de l'utilité, il ne semble pas en avoir. Mais, outre qu'il est souvent, dans les forêts résineuses, une source de dommages, parce qu'il y mange les graines destinées à ensemencer le sol, et qu'il y ronge les pousses terminales des arbres et les jeunes semis, il cause des dégâts appréciables dans les chasses, en dévorant les œufs de toute espèce de gibier. Il détruit en outre les nids de beaucoup de petits oiseaux insectivores utiles à l'agriculture. La femelle met bas, au commencement de juin, quatre à cinq petits, dans un nid qu'elle construit avec de la mousse, à la bifurcation d'une branche.

Écureuil.

Le loir. — Plus petit que le précédent, dont il a la grâce, il est aussi plus

Loir.

farouche et est, pour les mêmes causes, rangé parmi les animaux nuisibles. Il se nourrit de même en effet et a la même prédilection pour les œufs de toute sorte. Grimpeur émérite, ce charmant petit animal niche dans des trous d'arbres ou des nids abandonnés. L'hiver il vit dans un engourdissement complet au fond d'un terrier.

Les rats. — Ces animaux sont essentiellement nuisibles dans une chasse, surtout aux abords des faisanderies ou des élevages en forêt. Nous avons vu à la faisanderie de Rambouillet quarante-deux faisandeaux tués et enlevés un à un en quelques heures dans les boîtes d'élevage sous les mères, par un seul rat femelle, qui avait sa nichée dans un terrier de lapin abandonné près de là. En plaine, et aux abords des bois, les rats ne se font pas faute de tuer et de dévorer les levrauts et les lapereaux : donc sus aux rats et détruisons-les sans merci. L'espèce la plus commune en France et en même temps la plus dangereuse est le *surmulot*, qui est le rat de nos habitations, de nos granges et des égouts. Sa taille atteint parfois jusqu'à 25 centimètres de longueur, et sa force comme sa cruauté sont terribles. Si on ajoute à cela que cet animal fait jusqu'à trois portées de dix à quinze petits par an, on sera convaincu qu'il est un véritable fléau.

Rats.

Le *rat d'eau*, nuisible pour les couvées d'oiseaux aquatiques, et pour le frai de poisson, doit être aussi détruit sans pitié. Il est d'ailleurs moins prolifique et ne fait que deux portées par an de quatre à cinq petits.

OISEAUX DE PROIE

Rapaces diurnes.

L'aigle. — A tout seigneur tout honneur : l'aigle, le roi des airs, est un redoutable braconnier; il est heureusement peu répandu en France et localisé dans des régions où le gibier est assez rare. On ne le rencontre, en effet, que dans les montagnes des Alpes et des Pyrénées, quelquefois dans les Cévennes et exceptionnellement dans quelques grands massifs forestiers du centre de la France. La force remarquable de ses serres et de son bec, sa vue perçante, son vol rapide et puissant en font un adversaire terrible de toute espèce de gibier et même des troupeaux. L'aigle s'attaque aux chamois, bouquetins, chevreuils, marmottes, lièvres, renardeaux, et aux coqs de bruyère, faisans, perdrix. Il ne dédaigne pas toutefois, dans les moments de disette, de s'adresser aux petits rongeurs et même aux charognes, pour satisfaire son insatiable voracité. Il chasse durant le jour, découvrant à une distance énorme la proie sur laquelle il fond subitement, ses ailes longues et vigoureuses lui permettant de la saisir au vol, quelle qu'elle soit, mammifère ou oiseau, pour la transporter ensuite dans son « aire ». Il choisit pour y établir celle-ci les rochers les plus inaccessibles. C'est là que la femelle pond deux ou trois œufs très gros et blancs, dans un nid capitonné de peaux de toutes sortes et dont le diamètre atteint quelquefois jusqu'à 2 mètres.

On trouve en France plusieurs espèces :

L'*aigle royal* ou « aigle fauve », qui y est sédentaire dans les quelques régions indiquées plus haut ;

L'*aigle impérial*, plus rare, mais qu'on rencontre parfois dans les départements du Gard et des Bouches-du-Rhône ; cet aigle attaque plus spécialement le gibier d'eau ;

L'*aigle criard*, beaucoup plus petit que le précédent, et aussi plus commun, qui niche dans nos grandes forêts, sur les arbres les plus élevés ;

Aigle et Aiglons.

L'*aigle Bonelli*, dont les tarses sont complètement empennés jusqu'aux pieds, et qu'on rencontre en très petit nombre dans les forêts du centre de la France et des environs de Paris ;

L'*aigle pêcheur* ou *pygargue*, qui est assez commun. Il habite les forêts qui se trouvent dans le voisinage de la mer, des lacs ou des grands cours d'eau. Il vit de poissons, d'oiseaux aquatiques et de gibier.

Le vautour. — Presque aussi grand que l'aigle et doué également d'une grande force, mais lourd au vol, repoussant d'aspect, lâche et vorace, le vautour habite en troupes dans les montagnes du midi de la France et des Alpes, nichant dans les rochers escarpés et se nourrissant presque exclusivement de proies mortes. Sous ce rapport, ce serait donc un oiseau utile, mais il s'attaque néanmoins aux animaux vivants et nuit à la propagation du gibier.

Le gypaète. — Le gypaète barbu est aujourd'hui très rare en France, on ne le trouve plus guère que dans les Alpes, où il est très redouté des bergers. C'est le plus grand oiseau qui soit en Europe. Son envergure atteint en effet, jusqu'à 3 mètres. Il s'attaque au grand et petit gibier, mais comme ses serres sont insuffisamment robustes pour saisir les plus grosses proies, il s'efforce, en s'aidant de ses ailes, de les attirer dans les ravins où il les précipite. Ce bel oiseau habite, comme l'aigle, sur les rochers abrupts. Sa femelle pond deux œufs énormes blancs tachés de brun.

Vautour.

Le circaète « jean-le-blanc ». — Cet oiseau est communément appelé l'*aigle jean-le-blanc*. Il a une ressemblance réelle en effet avec l'aigle royal et peut être regardé par sa taille et son facies général comme l'intermédiaire entre le premier et la buse. Son envergure atteint jusqu'à $1^{m},60$. Son plumage est brun cendré sur le dos et blanc sur la poitrine et le ventre, avec des taches rousses. Ceci le distingue de la buse avec laquelle on le confond quelquefois. Le jean-le-blanc est un ennemi dangereux pour toute espèce de gibier. Il installe

Gypaète.

Circaète « jean-le-blanc ».

son nid sur les arbres élevés ou, à défaut, dans les taillis, et même parfois presque par terre, dans la bruyère. La femelle pond deux œufs blancs teintés de bleu.

Les buses. — Les seules particularités qui peuvent faire distinguer les buses des autres oiseaux de proie sont tirées de sa conformation, car leur plumage est extrêmement variable allant du marron foncé au blanc presque pur. Elles ont la tête grosse, le corps trapu, les jambes courtes, les pieds jaune d'or comme la partie du nez qui surmonte les narines, l'iris des yeux jaune très pâle. Ces oiseaux ne sont pas puissamment armés comme les autres rapaces diurnes, et leur vol est également plus lourd. Aussi sont-ils bien moins hardis. Néanmoins ils détruisent beaucoup de gibier, attendant plutôt leurs proies à l'affût sur les grands arbres des lisières des bois, ou sur des éminences au milieu des plaines. L'agriculture leur doit l'extermination d'une grande quantité de rongeurs, et à cause de cela on a rompu bien des lances en faveur de la protection à leur accorder. Mais ils n'ont pu trouver grâce encore devant les chasseurs, qui les détruisent avec raison. La buse pond trois œufs blancs verdâtres tachés de brun, dans un nid de branchages, au sommet des arbres les plus élevés. — On rencontre presque partout, en France, les variétés de buses suivantes :

Buse commune.

La *buse commune* qui se tient surtout dans les bois, prés ou plaines en culture.

La *buse pattue* ou *busaigle,* qui, au contraire, fréquente les environs des eaux et des marais.

Le *busard* ou *buse des marais*, qui a la tête blanche rayée de brun et qui vit de poissons, de reptiles et de gibier d'eau. Cet oiseau qui est de passage arrive en France pour y nicher au printemps ; ses œufs, au nombre de trois ou quatre, sont gris vert; et son nid, fait d'herbes de feuilles et de plumes, est caché par terre au milieu des roseaux, ou sur une éminence dans les queues d'étang.

Le *busard Saint-Martin,* qui a sensiblement les mêmes mœurs que le précédent, et est comme lui un oiseau de passage. Il est d'ailleurs plus petit, a le plumage gris cendré bleuâtre, avec le bout des ailes vert clair, la queue ardoisée, rayée de sombre et les pattes longues et jaune clair. La femelle, dont la tête rappelle celle de la chouette, pond quatre à cinq œufs bleuâtres, dans un nid qu'elle dispose presque à terre dans les roseaux.

Busard ou Buse des marais.

La bondrée. — La bondrée ressemble beaucoup aux buses, dont elle a d'ailleurs les habitudes et les goûts. Comme elles, elle fait une guerre acharnée

aux petits rongeurs, aux insectes, et même aux reptiles. Elle pond deux à trois œufs grisâtres marqués de brun, dans un nid qu'elle installe le plus haut qu'elle peut sur les grands arbres des forêts.

Bondrée.

Milan.

Les milans. — Ce sont de redoutables destructeurs de gibier que les milans. Facilement reconnaissables à leur queue fourchue, ils ont le vol puissant, facile, élevé, une vue perçante qui leur permet de distinguer de très haut la proie sur laquelle ils s'abattent presque verticalement. Ils sont représentés en France par deux variétés, qui n'y sont d'ailleurs que de passage et y viennent nicher. C'est d'abord le *milan royal,* grand amateur de coqs de bruyère, et faisans, perdreaux, levrauts et lapereaux, mais destructeur aussi de petits rongeurs, de reptiles et même de poissons. Son nid, construit dans les endroits les plus inaccessibles, renferme généralement trois œufs blanc bleuâtre. Puis le *milan noir,* moins gros que le premier, moins dangereux aussi, mais fort nuisible encore malgré tout ; ses œufs sont jaunes tachés de brun.

Faucon (sur bloc).

Les faucons. — C'est parmi ceux-ci qu'on rencontre les plus petits oiseaux de proie ; mais s'ils pèchent par la taille, en revanche ils sont armés de toutes pièces pour combattre avec succès même

les antagonistes plus gros qu'eux. Vol puissant et rapide, bec conique et robuste, ongles très recourbés et acérés, tout en eux contribue à leur donner force, adresse, rapidité, courage, qualités qui en font les maîtres de l'air. Ce n'était pas sans raison qu'on s'adressait presque exclusivement à eux en fauconnerie, où ils étaient classés oiseaux nobles, y étant seuls en honneur. Les faucons sont les adversaires terribles du gibier, et, malgré l'intérêt qu'on ne peut s'empêcher d'avoir pour des confrères en saint Hubert, si nobles et si courageux, on doit les poursuivre sans pitié. Ils sont représentés chez nous par les espèces suivantes :

Le *gerfaut*, le plus grand, le plus beau et le plus recherché par la fauconnerie, très rare en France.

La *crecerelle* ou *émouchet*, le moins nuisible; on pourrait peut-être le qualifier d'inoffensif sinon d'utile, en raison des quantités de rongeurs nuisibles qu'il détruit.

Le *hobereau*, petit faucon très courageux et grand destructeur de petits oiseaux et de menu gibier.

L'*émerillon*, plus spécialement répandu en montagne, où il attaque des oiseaux beaucoup plus gros que lui, tels que coqs de bruyère, faisans, perdrix. C'est le plus petit des faucons.

Le *faucon commun* ou *pèlerin*, oiseau de passage, énergique, chasseur intrépide, qu'on rencontre surtout en montagne dans les grandes forêts et sur les rochers des bords de la mer, où il niche.

L'autour. — L'autour est un des plus puissants oiseaux de proie, très brave et très nuisible au gibier, qui fait le fond de sa nourriture. Il est reconnaissable à son plumage qui, sur la poitrine et le ventre, rappelle celui du coucou. Il habite les grandes futaies, niche sur les grands arbres, le plus haut possible ; ses œufs, au nombre de deux à quatre, sont gris verdâtre.

Autour.

Épervier.

L'épervier. — Cet oiseau est la réduction du précédent; il a le même régime, la même puissance de vol et le même courage, mais fréquente plutôt les lisières des bois ou les grands peupliers, au milieu des plaines giboyeuses. Il est essentiellement nuisible; sa femelle pond quatre à cinq œufs d'un blanc verdâtre taché de roux.

Corbeaux et corneilles. — Tous les corbeaux et corneilles, en en exceptant toutefois le freux, sont des oiseaux nuisibles dans une chasse. Ils guettent en effet, du haut des arbres, les allées et venues des poules faisanes, des perdrix et des canes sauvages qui sont en train de pondre ou de couver, et quand ils ont ainsi découvert les nids, ils en enlèvent les œufs jusqu'au dernier, pour les dévorer ou les porter à leurs petits. J'ai, certain jour, compté les coquilles de quarante-cinq œufs de faisan sous un seul nid de corneille noire qu'on avait omis de détruire dans le parc de Rambouillet. Ces oiseaux s'attaquent aussi aux jeunes levrauts et lapereaux, faisandeaux et perdreaux, se réunissant souvent même pour assaillir les mères. Il ne faut donc pas les ménager. — On trouve en France :

Corbeau.

Le *grand corbeau noir*, le plus grand et qui atteint quelquefois 70 centimètres de hauteur.

Le *corbeau mantelé*, que les gardes appellent *cornillard* et qui a un manteau grisâtre ardoisé.

Le *freux*, le seul qui rende quelques services à l'agriculture.

La *corneille noire*, qui apparaît au commencement de l'hiver, en bandes nombreuses, réunies souvent aux corbeaux mantelés et aux freux.

La *corneille des clochers* ou *choucas*, le plus petit et qui vit en troupes.

Geai.

Pie-grièche.

Le geai. — Quoi qu'en disent certains auteurs, et même quelques chasseurs, le geai au point de vue de la chasse est nuisible. Il détruit les œufs de faisan, de perdrix et de caille, et s'empare même des jeunes couvées, qu'il dévore. On a donc intérêt à le pourchasser activement, malgré les services incontestables qu'il rend à la culture forestière.

La pie-grièche. — Le plus petit des oiseaux de rapine, mais non le moins

préjudiciable à la propagation du gibier dans une chasse, à cause de sa prédilection marquée pour les œufs de toutes sortes et les petits nouvellement éclos qu'elle guette sur la lisière des bois, des haies et des buissons.

La pie. — La pie cause de très grands dommages dans une chasse. Pour quelques mulots, souris, qu'elle détruit, elle fait une consommation énorme d'œufs de toutes sortes et de menu gibier. Cet oiseau, malfaisant entre tous, vit par couple, sur les bordures des forêts, près des fermes, dans les vergers, et surtout dans les avenues ou plantations de peupliers. Guettant tout le jour les jeunes couvées de volailles près des fermes, ou les jeunes perdreaux ou faisandeaux dans les champs, les pies se réunissent parfois plusieurs couples comme les corbeaux, pour attaquer les compagnies, certaines d'entre elles occupant la mère pendant que les autres pillent les petits. La destruction de ce terrible ennemi du gibier doit donc être poursuivie en tout temps et avec acharnement.

Pie commune.

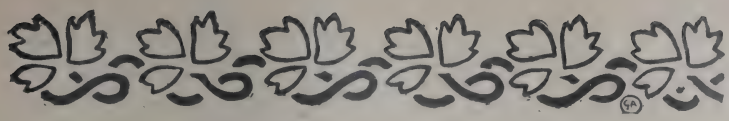
Rapaces nocturnes.

Les rapaces nocturnes, grands, moyens et petits ducs, chats-huants, chouettes, orfraies, etc., sont fort utiles à l'agriculture, en raison des hécatombes qu'ils font, durant la nuit, des petits rongeurs et des insectes si préjudiciables aux récoltes. Mais les avis sont partagés relativement à leur conduite vis-à-vis du gibier. Certains auteurs prétendent d'une façon absolue qu'aucun de ces oiseaux ne s'attaque au gibier; d'autres font des restrictions, prennent la défense de l'orfraie, de la chouette ; d'autres, enfin, les considèrent tous comme nuisibles.

Hibou.

A notre avis, ces oiseaux, quels qu'ils soient, ne se font pas faute, à l'occasion, de s'approprier en guise de mulot quelque jeune lapereau ou même levraut, mais ils ne les recherchent pas systématiquement. Il ne faut donc pas faire une guerre acharnée à ces précieux auxiliaires des intérêts agricoles ; mais ils ne méritent pas non plus qu'on les protège au point d'éviter de tendre, dans les plaines, des pièges à poteau destinés à tous les braconniers de l'air, et dans lesquels ils sont les premiers à se faire prendre.

LEDDET,
Inspecteur des Eaux et Forêts.



XXI

LE BRACONNAGE

Brutus, un des chiens de nuit du grand parc de Rambouillet, contre les braconniers.

Quel que soit le milieu dans lequel il vient au monde et quelle que doive être sa destinée, l'homme naît avec l'instinct de la chasse. Obéit-il ainsi à la loi du Créateur, qui a mis sur la terre les animaux à son service et sous sa dépendance, ou encore à l'atavisme, nos ancêtres n'ayant vécu dans les premiers âges que pour la chasse et par la chasse? le fait n'en est pas moins incontestable et se vérifie chaque jour encore dans nos enfants. A peine, en effet, la connaissance des choses qui les entourent leur est-elle venue qu'un intérêt très vif se déclare chez eux en faveur de tous les animaux qu'ils aperçoivent; plus tard, la recherche des nids et la possession des petits oiseaux auront le plus grand attrait pour eux, l'ébauche de l'exercice de la chasse tiendra la première place dans leurs jeux; les armes paternelles exciteront leur admiration et leur envie; enfin, à la veille de l'émancipation, ils n'auront pas de plus grand plaisir que de servir de porte-carnier toute une journée de chasse à l'auteur de leurs jours.

On peut donc poser en principe que tout homme est né chasseur.

Cette disposition première s'affirmera ou s'atrophiera, au contraire, suivant la vie que chacun sera appelé à mener, mais le levain persistera et fera, suivant les cas, en haut de l'échelle sociale les veneurs habiles et en bas souvent le braconnier redoutable. Quoi d'étonnant, en effet, que l'humble habitant de la campagne dont l'enfance s'est passée tout entière au milieu des champs et qui, alors qu'il menait paître les bêtes qu'on lui avait confiées, s'essayait déjà à tendre des embûches au gibier qu'il rencontrait sur sa route, quoi d'étonnant dis-je, qu'il soit tenté quand l'âge mûr viendra et que l'instinct se sera changé en passion, de continuer la poursuite acharnée qu'il a de tout temps faite aux lièvres et aux perdrix, ses victimes ordinaires? Telle est ainsi la première forme du braconnage, la plus commune sans aucun doute partout et en tous pays, non la plus dangereuse et à coup sûr la seule excusable si tant est qu'on puisse trouver une excuse à si coupable industrie.

C'est le braconnage des habitants de nos campagnes que leurs occupations attachent chaque jour à la terre : bergers dont l'unique occupation est de regarder ce qui se passe autour d'eux, qui, d'une part, ayant acquis par l'observation journalière la connaissance parfaite des mœurs et des habitudes du gibier, secondés d'autre part par des chiens mâtinés souvent de chiens de chasse ou de levriers, servis enfin par la confiance qu'inspire aux animaux sauvages l'approche d'un troupeau inoffensif, ne font que trop de victimes; garçons de ferme, laboureurs, métayers, petits fermiers qui, se rendant de bonne heure à la charrue, assistent à la rentrée du gibier dans les remises ou sur la lisière des bois; cantonniers, facteurs, voituriers, qui sont à même de visiter chaque jour les coulées à droite ou à gauche des routes, le long des haies et à travers les forêts, bénéficiant pour faciliter leurs larcins de la neutralité du sol du chemin vicinal.

Ce braconnage s'exerce au moyen du fusil, de l'affût, des trappes, collets, furets, chanterelles, menus filets, tels que la tirasse et le hallier. Ceux qui s'y livrent sont, je le répète, des passionnés, et leurs déprédations ne seraient pas des plus redoutables si la pratique de cette passion n'entraînait avec le temps le dégoût du travail honnête, la fréquentation du cabaret, et comme conséquences les condamnations et l'emprisonnement suivis de bien près par le crime. Le braconnage n'était d'abord pour eux qu'un accessoire amusant, intéressant, profitable aussi à côté du travail quotidien qui fait vivre; bientôt il devient une profession, le travail n'étant plus qu'un prétexte : c'est au produit de la vente du gibier qu'incombe désormais la mission d'assurer les nécessités de la vie, gare à qui viendra se mettre au travers de cette lutte pour l'existence ! Alors commence pour le braconnier cette double guerre quotidienne : guerre au gibier dans laquelle il met toute sa ruse qu'affine encore la passion et où il acquiert cette connaissance profonde de la vie du monde sauvage

qui fait souvent l'admiration des vrais chasseurs; lutte contre les gardes dont il lui faut à chaque instant déjouer la surveillance, et qui lui inspire les roueries les plus variées : vêtements à deux faces de couleurs très différentes qui les rendent instantanément méconnaissables, déguisements en vieille femme chargée d'un faix de bois, changement d'allures, de chaussures, marche à reculons ou talons placés au bout du pied, fusils démontés et très courts pouvant se cacher sous les vêtements, chargés à demi-charge afin de ne pas éveiller l'attention au loin, bourrés avec des bourres communes ou du papier blanc parce qu'ils savent bien que les papiers divers constituent souvent des bourres révélatrices, canons de fusil dont l'extrémité est percée de petits trous imperceptibles par où les gaz s'échappent atténuant ainsi l'amplitude du son, cachettes en forêt dans des arbres creux ou les interstices de rochers pour leurs armes ou leurs filets, et tant d'autres que leur suscite leur imagination féconde et qui étonnent, tant elles sont souvent originales et intelligentes.

Malheur alors au garde qui, de son côté, a juré de sortir vainqueur de cette lutte à deux : c'est une guerre à mort que le braconnier lui déclare, car acculé à la fin, honteux et en même temps furieux d'être pris, servi par les circonstances de la rencontre, la nuit, l'isolement en forêt et aussi la balle qu'il a mise dans sa bouche en prévision de toute éventualité!... il ira jusqu'au meurtre.

En dehors de ces braconniers dont nous venons de parler et qui opèrent la plupart du temps seuls, à l'insu même de ceux qui les entourent, tant ils redoutent les indiscrétions, il est un braconnage autrement redoutable pour le gibier et qui ne mérite que le plus profond mépris en même temps que la plus grande rigueur de répression, parce qu'il n'a pas la passion pour excuse, c'est celui qu'exercent des bandes de braconniers organisées en sociétés dans un but de spéculation. Ce braconnage, plus spécial aux environs de Paris, met littéralement en coupes réglées les grandes propriétés si giboyeuses de la région, trouvant dans la capitale un écoulement facile du produit de ses rapines.

Ces sociétés ou syndicats de braconniers doivent la plupart du temps leur organisation à quelque homme d'affaires plus ou moins véreux ou encore à un marchand de gibier, peu scrupuleux l'un et l'autre, habitués à tirer parti des plus louches métiers, sachant par expérience que si les risques sont grands les profits ne le sont pas moins. Il est rare d'ailleurs que ces chefs, généralement très madrés, aient à payer de leur personne autrement que pécuniairement, les dangers de la poursuite et de la prison restant exclusivement l'apanage des tristes auxiliaires qu'ils emploient. Tout est prévu, du reste, dans ces sociétés : au moyen d'une cotisation annuelle, une caisse de secours est constituée pour assurer la vie de la femme et des enfants durant la détention du chef de famille; pour aider à remplacer les engins saisis dont certains coûtent fort cher; pour parer

au payement des amendes, subvenir aux frais de blessures, maladies, complicités à acheter, expéditions nocturnes, transports, etc.

Affiliées à des sociétés analogues locales ou à de simples braconniers, renseignées par certains habitants de la campagne qui trouvent un intérêt plus ou moins direct à leur coupable complaisance, ouvriers de bois, voituriers, conducteurs de voitures publiques, aubergistes, coquetiers, etc., ces bandes s'abattent sur une chasse comme des oiseaux de proie, opérant subitement en quelques heures durant la nuit et disparaissent avant la pointe du jour, laissant à peine des traces apparentes de leur désastreuse industrie.

Ce braconnage s'exerce presque exclusivement au moyen de filets, panthières, traîneaux, panneaux et halliers. Les pays de grandes plaines comme la Beauce et la Brie y sont plus exposés que les autres, parce que pour être rémunérateur et facile à conduire rapidement, il lui faut de grandes propriétés découvertes où le gibier abonde.

Qu'il s'agisse des braconniers de la première espèce ou des autres, il est indispensable, pour un garde chargé de la surveillance d'une chasse, comme aussi pour le propriétaire dont il dépend, de connaître les divers modes de chasse et les engins adoptés par les uns et les autres. Nous en donnons ci-après une description succincte en la faisant suivre de conseils destinés à les guider dans leur contrebraconnage :

Braconnage au fusil. — C'est le plus répandu, le moins dangereux assurément parce qu'il signale son passage, et peut-être le seul sinon excusable, du moins digne d'un peu plus d'indulgence que les autres, parce qu'il procède souvent d'une réelle passion de chasse et qu'il n'a pas la traîtrise des collets et des panneaux. Il se pratique le plus souvent à l'affût pour les grands animaux, les chevreuils, les lièvres, lapins et perdrix et au branché pour le faisan, la nuit, exclusivement dans les régions giboyeuses, les grandes propriétés bien gardées, les plaines de gagnages plantureux ; en tout temps au contraire de jour ou de nuit, d'ouverture ou de fermeture de la chasse dans les pays de montagnes, où la surveillance n'existe pour ainsi dire pas et d'où le gibier par suite tend à disparaître de jour en jour.

C'est d'abord l'affût de nuit des grands animaux, au moment où ils sortent des bois pour aller au gagnage en plaine, dans lequel mâles et femelles, jeunes ou vieux trouvent une mort ignominieuse, lâchement assassinés dans un carré de choux, eux qui étaient l'espoir des brillants laisser courre dans les grands bois. Les auteurs de ce braconnage sont d'abord les braconniers de profession qui trouvent à écouler facilement le produit de leur coupable industrie dans un grand centre à proximité ; puis le petit cultivateur riverain qui, non content de toucher du propriétaire de la forêt une indemnité le plus souvent exagérée pour les dommages causés à ses récoltes, se paye encore sur la bête et sort furtivement le soir comme son confrère le braconnier pour faire un coup de saloir.

Pour bien réussir dans ces expéditions nocturnes, il faut connaître non seulement la plaine avec ses cultures et ses gagnages les plus recherchés des animaux, mais encore la forêt même avec les lieux de cantonnement habituel des hardes, les habitudes de celles-ci et les passages qu'elles ont adoptés.

C'est en janvier et février que les cerfs, avant de mettre bas leur tête, se rapprochent des gagnages; puis en juin, juillet et août, pour se refaire des fatigues et des privations qu'ils ont supportées pendant la formation de leur nouvelle ramure, ils reviennent de nouveau aux blés verts, aux champs de choux, de navets et aux vergers. Une hutte au milieu des champs à quelques centaines de mètres de la forêt, un fossé même, avec un buisson pour compléter l'affût, ou simplement quelques bourrées appuyées sur le tronc d'un pommier suffiront à masquer l'affûteur, et la triste besogne s'accomplira.

Telle est la mort de la plupart des cerfs ou biches qui ornent la devanture des marchands de gibier de la capitale.

On tue aussi le chevreuil à l'affût, mais celui-ci presque toujours en forêt. Rien n'est plus facile que d'acquérir la connaissance des cantons les plus fréquentés par les chevreuils, ces animaux adoptant volontiers une partie de la forêt dont ils ne s'éloignent guère s'ils ne sont pas dérangés. Les traces de pas sur le sol humide, les grattis sous bois sur de petites places de $0^{m},50$ carrés environ où le terreau est battu et quelquefois mis à nu, les ronciers broutés, etc., sont autant d'indices qu'une pratique tant soit peu raisonnée de la forêt ne laisse pas échapper et auxquels les braconniers ne se trompent pas. C'est aux abords d'une clairière que traverse une coulée fréquentée, près d'une mare où la vase des rives est piquetée d'empreintes de pas; l'hiver, près des ronciers épais dont les feuilles persistantes sont la nourriture de prédilection de ces charmants animaux; au printemps, parmi les sous-bois de bourdaine aux pousses enivrantes, que le braconnier installe son affût et que la chevrette tombera d'abord, suivi de bien près souvent par le broquart qu'elle précède toujours.

Braconnier venant d'abattre un chevreuil.
D'après Karl Boodmer.

Les braconniers tuent encore le chevreuil au fusil en procédant par battues dans les temps de neige. Réunis au nombre de cinq ou six et après avoir rembuché un animal, l'un d'eux, muni d'un clochette peu sonore, suit le pied alors que les autres se placent autour de l'enceinte. Le chevreuil ne s'effarouche pas du bruit de la clochette parce qu'il a l'habitude d'entendre celles des vaches qui vont au pâturage en forêt; il ne part souvent que quand il voit l'homme. Celui-ci a quelquefois alors la chance de le tirer à belle portée, sinon il agite

sa clochette d'une façon spéciale qui indique à ses camarades que l'animal est sur pied. Il est bien rare alors que la malheureuse bête puisse franchir le cercle de mort qui l'entoure sans essuyer le feu d'un des fusils de la sinistre compagnie. Au lieu de clochette, certains braconniers se servent pour faire la battue de deux pierres plates qu'ils frottent l'une contre l'autre et dont le bruit suffit à faire déplacer l'animal sans lui inspirer une terreur qui se traduirait par une fuite trop rapide.

Aucun animal n'est aussi facile à tuer à l'affût que le lièvre, dont les habitudes et les allées et venues sont si peu variables qu'on sait toujours où et à quelle heure le rencontrer. Aussi quelles hécatombes les braconniers ne font-ils pas du pauvre « capucin » ! Le lièvre est en effet le gibier de prédilection du paysan et le point de mire par excellence des braconniers. Il vaut le coup de fusil, on le manque moins facilement que la perdrix et, pour une seule charge, quel beau civet ! ou quelle bonne pièce de cent sous ! Affûté le soir à sa sortie des remises ou des bois quand il va au gagnage, traqué le matin de bonne heure à sa rentrée, tué au gîte, dans la journée au labour, ou pris au collet le long des haies, on se demande comment le malheureux peut encore exister dans nos plaines autrement qu'à l'état de légende.

L'affût est terrible pour le lièvre : si, en effet, un braconnier a pu tuer en premier lieu une hase au moment des amours, il la traîne sur un certain parcours de manière à attirer à son affût les bouquins dont il fait souvent ainsi un véritable massacre.

Les lapins, le soir au crépuscule et le matin au petit jour, le long des remises et près des terriers, sont aussi l'objet du braconnage à l'affût.

Mais le braconnage au fusil le plus commun et le plus redouté dans les propriétés giboyeuses des environs de Paris est sans contredit le tir du faisan au branché.

Chacun sait que le beau, l'aristocratique faisan, qui est peut-être l'oiseau le plus inintelligent qu'il y ait sous la calotte des cieux, a la désastreuse habitude de se percher, « se brancher » pour dormir, surtout quand le sol commence à devenir trop humide, ce qui coïncide avec l'époque où les arbres sont dépouillés de leurs feuilles. Ajoutez à cela qu'en s'installant confortablement sur sa branche, dans sa bêtise impardonnable, il pousse des cris assourdissants comme pour bien indiquer l'endroit qu'il a choisi. Il résulte de cela que sa recherche est un jeu d'enfant et que les braconniers, qu'ils aient fait ou non une reconnaissance à blanc au moment du coucher du soleil, risquent rarement de faire buisson creux, d'autant plus que c'est toujours sur les arbres de réserve isolés dans les jeunes coupes, ou sur les arbres d'avenues ou de bordures des clairières et des bois qu'on trouve le plus d'oiseaux branchés. Aussi ce braconnage est très redoutable et difficile à combattre. Pour ces expéditions nocturnes, les braconniers marchent généralement par deux, trois au plus. L'un d'eux porte un sac et l'autre ou les autres sont armés de fusils. Les nuits sans lune, les ciels clairs, de nouvelle lune ou de dernier quartier, les temps de léger brouillard ou même de pluie sont ceux qu'ils préfèrent pour ce genre de braconnage. Ils partent alors à la nuit close, et à l'heure la plus favorable eu égard aux habitudes des gardes, qu'ils s'appliquent à bien connaître. Tel est l'abêtissement du faisan branché et endormi, que souvent il ne fait pas un mouvement alors que son camarade de chambrée ou plutôt de branche tombe à ses côtés, foudroyé par un violent coup de fusil, tiré à quelques mètres en dessous de lui. Je dis « violent », c'est peut-être beaucoup dire, car, pour ce genre de tir, qui se pratique d'ailleurs à 6 ou 8 mètres seulement de distance du but, les braconniers ne chargent leurs fusils qu'à demi-charge afin

de faire le moins de bruit possible. Ils savent bien en effet que le premier coup de fusil éveillera l'attention des gardes qui sont de service de nuit, qu'alors il sera dangereux de rester longtemps à l'endroit où ils viennent de tirer. Vivement donc après avoir ramassé leurs premières victimes, ils se transportent assez loin sous un autre arbre, où ils ont reconnu en venant des faisans branchés auxquels ils s'étaient bien gardés de toucher, se réservant de les tuer durant leur fuite précipitée. Quand ils s'entendent un plus grand nombre pour une partie de ce genre, les braconniers ont l'habitude de se placer assez loin les uns des autres et, sur un signal convenu, de tirer tous ensemble afin de dérouter les gardes sur la direction à prendre. Ils tuent ainsi beaucoup de faisans, et leur capture est difficile parce que, serrés de trop près par les gardes, ils leur échappent souvent en se rasant dans les herbes, les fossés ou les fourrés où les ténèbres ne permettent pas de les apercevoir.

L'inconvénient pour le braconnier du tir au branché est le bruit de la détonation, qui met instantanément sur pied la garde de nuit. Aussi a-t-il cherché d'autres moyens moins bruyants pour arriver au même but. Ainsi a été essayé par lui l'emploi de la mèche soufrée qu'on brûle un peu au-dessous de l'oiseau. et qui, au dire des vieux traités de chasse, l'endort au point de lui faire perdre l'équilibre et de le faire tomber sans coup férir dans le sac qui l'attend au pied de son perchoir. Ce moyen ne donne heureusement pas le résultat attendu, outre que la mèche brûlant laisse échapper des flammèches dangereuses pour les yeux, malgré les précautions qu'on peut prendre pour remédier à cet inconvénient, telles que l'emploi d'une gamelle fixée au bout de la perche, que d'ailleurs la flamme qu'elle produit en brûlant peut déceler au loin le larcin, son effet est bien moins complet qu'ont bien voulu le dire les auteurs d'antan et presque toujours l'oiseau, s'il est tant soit peu étourdi au moment où il lâche la branche, a eu le temps de reprendre ses esprits dans sa chute, et s'envole avant de toucher terre. On a essayé aussi le lacet ou collet de laiton présenté au bout d'une gaule au trop confiant dormeur. Un des plus fins braconniers de Rambouillet, amendé maintenant, le père Chaumet, dont les prouesses tiennent de la légende, m'a affirmé qu'il en avait essayé, mais qu'il y avait bien vite renoncé parce qu'il ne pouvait apercevoir la fatale cravate pour la passer au cou du faisan branché.

Appeaux (1). — Il faut être braconnier de profession et non des moins malins, pour arriver à faire venir à portée de son fusil au moyen d'appeaux variés les animaux qu'on convoite. Cependant presque tous les animaux se laissent prendre à ces traîtreux appels : c'est ainsi que les cerfs viennent à l'affût au bruit, assez difficile à imiter d'ailleurs, d'un combat de mâles au moment du rut, les broquarts au cri d'angoisse de la chevrette, les biches et les chevrettes en juillet et août au cri plaintif des faons, le lièvre vers le mois de mars avec l'appeau fait d'une feuille de lierre qui donne le cri de la hase; puis, tout le gibier à plume, faisans, perdrix, cailles, au moyen de petits instruments variés qui permettent d'imiter les cris de ces divers animaux, et qui sont le plus souvent fabriqués par les braconniers eux-mêmes.

De la chanterelle. — Enfin, le braconnage au fusil s'exerce encore au moyen d'une chanterelle ; c'est une perdrix femelle qu'on place dans une cage, ou simplement dans une boîte grillagée, à portée de l'affût qu'on a choisi au milieu d'une plaine, le long d'une haie ou d'un verger. La cage est couverte d'une toile, afin que la prisonnière ne se tue pas en essayant de s'envoler, et les mâles arrivent en nombre pour se disputer la belle, sans souci de la mort qui

(1) Voyez le tableau des Appeaux, page 156.

fait bientôt ravage dans leurs rangs. Ce braconnage se fait au soleil couchant jusqu'à la nuit close, et depuis la pointe du jour jusqu'au lever du soleil.

Braconnage au furet. — Il se fait avec des bourses et jamais au fusil. Ce dernier fait trop de bruit et un lapin qui sort vivement de son trou se manque. C'est le matin de bonne heure, ou le soir, après avoir battu les environs du terrier avec un chien muet, pour y faire rentrer ses habitants, que le braconnier opère et, pour peu que les garennes soient un peu fourrées et difficiles d'accès et de surveillance, il arrive à les dépeupler en peu de temps. C'est un délit difficile à réprimer, car il faut tomber à l'improviste sur les fureteurs, dont aucun bruit ne trahit la présence.

Braconnage aux collets. — Tous les animaux, depuis le cerf jusqu'à l'alouette des champs, se prennent au collet. C'est pourquoi la loi interdit en tout temps ce mode de chasse, comme trop meurtrier et trop difficile à contrôler. Aussi le collet est-il un des engins les plus en honneur chez les braconniers de toute espèce, en tout pays, et en même temps le plus préjudiciable à la conservation et à la propagation du gibier. Rien n'est plus facile, en effet, que de tendre un collet sur le passage de certains animaux, comme le chevreuil et le lièvre aux habitudes si routinières.

En outre, chacun peut fabriquer, avec quelques sous de fil de fer ou de laiton, le nœud coulant si simple et à la fois si meurtrier ; enfin la peine qu'il donne pour le placer est si peu de chose en comparaison des longues heures d'attente de l'affût durant les nuits froides et humides de l'arrière-saison ! Une promenade hygiénique et sentimentale, durant le jour, pour reconnaître les coulées, une sortie le soir à la nuit tombante pour tendre, une autre le matin de bonne heure pour lever, tout est dit, et un beau lièvre est souvent la récompense de ces si simples et si peu fatigants apprêts. S'agit-il des cerfs, le braconnier, qui fabrique toujours lui-même ses collets, les compose de huit à neuf brins de fil de fer nº 6, quelquefois douze pour les vieux dix-cors, qu'il tresse en corde avec soin. Le collet a 3 mètres de longueur : il l'attache alors à l'extrémité d'un baliveau qu'il courbe jusqu'à terre, le maintenant tendu comme un ressort par un piquet à crochet profondément enfoncé dans le sol. L'animal venant à passer la tête dans la boucle du nœud coulant qui a 1 mètre de diamètre et tirant dessus pour se dégager décroche le baliveau, lequel en se redressant l'étrangle et paralyse désormais sa défense. Mais ce mode d'attache a plusieurs inconvénients : d'abord, le baliveau courbé se voit de loin dans les passées que reconnaissent fréquemment avec soin les gardes et les piqueurs ; ensuite, si le baliveau reste courbé un peu longtemps il perd sa force de ressort et ne répond plus par conséquent au but cherché. Enfin, quand un grand cerf est ainsi pendu il ne peut échapper aux regards, et il sera dangereux alors de venir le décrocher. Certains braconniers avisés, je tiens le fait d'un maître ès collets à cerfs, qui a « travaillé » longtemps avec succès en forêt de Rambouillet, où les grands animaux abondent, attachent l'extrémité libre du collet à une cépée dont tous les brins élastiques, et réunis ensemble en forme de « poupée » par un lien à $1^{m},50$ du sol environ, constituent un point d'attache qui obéit à la traction sans se rompre. L'étranglement de la cépée est masqué par des branchages et la boucle du collet est maintenue au moyen d'une petite fourche située à l'opposé, de l'autre côté de la coulée, avec 1 mètre environ de diamètre d'ouverture, le bas de ladite boucle se trouvant un peu au-dessus du genou de l'homme relativement au sol. On lève les collets le matin ; le cerf pris est immédiatement dégagé du collet, caché avec soin et la

nuit suivante on revient le vider, le garrotter la tête entre les quatre pattes, pour le porter à deux jusqu'à la route la plus proche. Une voiture de coquetier ou de boucher attend, on charge et « en route pour la ville voisine ».

Les collets à chevreuil se font avec quatre ou cinq fils de fer nº 6, réunis et passés au feu pour les noircir, tordus en corde, et ont 2 mètres de longueur; ils sont attachés et disposés comme ceux qui sont destinés aux cerfs, avec cette différence que la boucle n'a que 0m,50 d'ouverture, et que le bas en sera placé à la hauteur du genou. Les passées des chevreuils sont si faciles à reconnaître et ces animaux tellement fidèles à leurs habitudes que le collet fait de nombreuses victimes parmi eux.

Chevreuil pris au collet.

C'est sans contredit contre les lièvres qu'on tend le plus de collets, sur tout le territoire de notre pays, et il ne faut rien moins que la grande fécondité de cet animal pour faire tête au braconnage éhonté qu'on en fait partout. Malgré cette reproduction précieuse, et à cause de leurs habitudes routinières, qui facilitent singulièrement leur capture dans les bois et dans les champs, les lièvres ont presque complètement disparu de bien des régions de la France. Aussi on ne saurait trop poursuivre le colletage, si fatal à cet intéressant animal, et pour cela il est utile de bien connaître les procédés et les ruses des tendeurs de collets.

Les collets à lièvre, que braconniers et paysans fabriquent à foison, se composent de quatre fils de laiton nº 1 recuit et passé au feu, tordus ensemble ou encore d'un seul fil de la grosseur d'une petite ficelle, avec 60 centimètres de longueur. On les place : en forêt ou dans les remises, dans les coulées fréquentées, et le plus souvent sur les lisières, les lièvres sortant chaque nuit pour aller au gagnage en plaine. On les dispose ainsi qu'il suit : on attache à l'extrémité libre du collet une corde de 1 mètre de longueur, laquelle elle-même est fixée et enroulée à une pierre assez grosse pour offrir une certaine résistance à la traction, sans cependant constituer un point absolument fixe, qui

permettrait parfois au lièvre pris de briser le collet en cherchant à se dégager, ou au collet de s'ouvrir. Il est mauvais d'attacher le collet directement à un piquet solide ou à un brin de taillis trop fort; en outre, il est nécessaire que l'élasticité de la corde serve d'intermédiaire entre le collet rigide et la pierre où le morceau de bois s'attache. L'animal pris peut ainsi, en se débattant, déplacer légèrement la pierre, mais jamais se dégager ni briser l'attache, la strangulation complète arrivant bientôt. La boucle du collet a 15 à 20 centimètres de

Collets en batterie dans une coulée.

diamètre, et sa partie inférieure est maintenue au-dessus du sol de la même hauteur à peu près. Les lièvres crient généralement au moment où ils se sentent saisis, et leurs cris peuvent attirer les gardes. Certains colleteurs alors préfèrent attacher leurs collets à un brin de taillis courbé, lequel en se relevant les enlève en les étranglant, avant qu'ils n'aient pu proférer un seul cri. C'est le « collet à rejet », le collet des grands animaux en petit.

Les collets à lièvre se tendent souvent « en batterie », c'est-à-dire que, sur toute une lisière de forêt par exemple, ou le long d'une haie qui barre toute une plaine, les braconniers tendent un ou deux collets dans chaque coulée. Dans ce cas, le colleteur, le soir, après avoir tendu ses collets, ou le matin avant le jour au moment de les visiter, fait une battue en plaine, avec un chien habitué à ne pas donner de la voix ; les lièvres s'empressent de rentrer au bois et, grâce à la rapidité de leur course, ils s'étranglent facilement dans le laiton meurtrier.

En plaine, les braconniers tendent dans les sillons, les raies, les fossés, les coulées des haies ; la pose des collets est la même, la boucle étant maintenue à bonne hauteur par une ou deux petites fiches simplement fendues. Pour placer leurs collets, les colleteurs ont bien soin de ne pas marcher dans les coulées ni dans les sillons, et de se placer toujours sous le vent par rapport au côté d'où viendra le gibier. La saison la plus favorable à ce braconnage commence à partir de la fin de l'automne et dure jusqu'à la fin de mars ; durant ce temps, en effet, les coulées sont apparentes, le gibier a pris ses habitudes et n'en change que peu, contrairement à ce qui se passait durant l'été.

Le colletage est exercé non seulement par les braconniers de profession, mais encore par les ouvriers des champs, bergers, laboureurs, carriers, cantonniers, facteurs ruraux, ouvriers et cantonniers de chemins de fer, le long des haies de clôture des voies, etc.

Pour le lapin on se sert de fil de laiton simple qu'on attache directement à un piquet ou à une petite branche, en le disposant de manière que le bas de la boucle soit à 10 centimètres du sol à peu près. On place ces collets dans les coulées des buissons, ou à l'entrée des gueules de terriers, ou encore en plaine dans les carrés de choux ou de betteraves. Des collets tendus à toutes les gueules d'un terrier avec battue aux alentours, sont encore un mode de braconnage fructueux.

Collet en plaine.

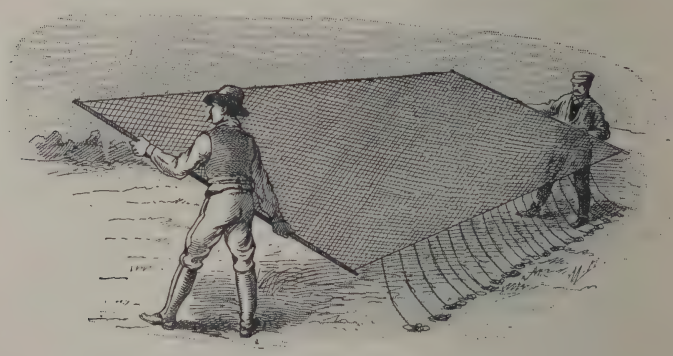
On collette encore les faisans, les perdrix, les cailles. Pour les faisans, on se sert d'un seul fil de laiton n° 1 ; on place les collets dans les passages qu'on reconnaît facilement autour des places à charbon où ces oiseaux aiment à venir se poudrer, autour des gros chênes, quand il y a de la glandée, enfin sur les lisières des bois et dans les sillons des récoltes, en plaine. Rien n'est plus simple que la manière de tendre ces collets : on réunit les têtes de deux brins de bruyère ou de deux touffes de grandes herbes, en les attachant avec la partie libre du collet, de manière à former une sorte de pont au-dessus de la coulée, la boucle pendant à hauteur convenable sous cette voûte. On opère de même pour les perdrix, qu'on prend surtout dans les haies des champs, auprès des buissons de senelles dont elles affectionnent les baies.

Les lacets. — Le lacet est une sorte de ligne dont une extrémité est attachée à une branche ou à un piquet, et dont l'autre extrémité est tenue à la main à une assez grande distance, une partie intermédiaire étant disposée en nœud coulant à l'endroit où on attend l'oiseau ou l'animal qu'on veut prendre, perdrix ou poule faisane sur leur nid, lapins sortant du terrier, etc... C'est en somme un collet que la main se charge d'actionner elle-même au moment opportun. Ce mode de braconnage est d'ailleurs tombé en désuétude.

Braconnage aux filets. — Si le collet est un engin très préjudiciable au gibier, parce qu'il est universellement utilisé partout où la surveillance des gardes n'est pas active, les filets sont non moins dangereux, parce qu'ils per-

mettent aux braconniers d'opérer en une seule nuit la rafle de tout le gibier d'une plaine, ne laissant rien ou presque rien derrière eux. Ces terribles engins de destruction sont nombreux et variés; je ne donnerai ici la description que des plus importants, ceux qui sont encore en usage et dont l'emploi est si désastreux, ce sont : le traîneau , la panthière, le hallier, le panneau, la culte , la tonnelle et la tirasse.

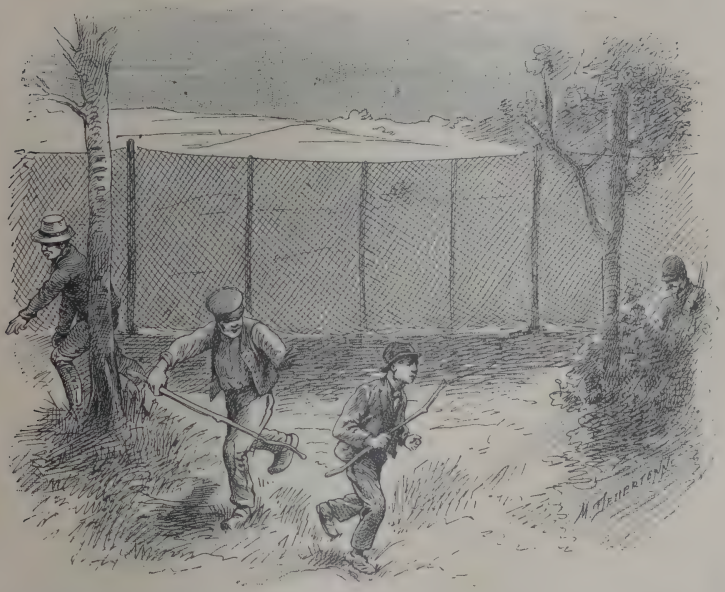
Le traîneau. On l'appelle encore de la sinistre appellation de « drap de mort », tant il est redoutable au gibier. C'est le filet de beaucoup le plus employé par les braconniers ; il a la forme d'un rectangle allongé de 15 à 20 mètres de longueur, avec 5 à 6 mètres de largeur. Il est monté sur deux gaules se démontant le plus souvent, chacune en deux morceaux, au moyen d'une douille en fer de $0^{m},50$ de longueur; ces gaules qui sont plus grosses au centre



Braconniers manœuvrant un traîneau.

vers leur point de jonction, sont fixées aux petits côtés du rectangle. La maille du filet est carrée, de 7 à 8 centimètres de côté, en fil fin, teint au moyen d'une décoction d'écorce de chêne que les braconniers font eux-mêmes, afin de le rendre moins visible et de lui assurer plus de durée. Le traîneau est porté par deux hommes qui tiennent chacun fortement les gaules en tirant à eux de manière à tendre le filet. Ils le promènent ainsi dans les champs, en l'inclinant légèrement de manière que le maître inférieur (corde qui forme le bord du filet), soit à un pied environ du sol, le maître supérieur, au contraire, étant maintenu à quatre pieds. Le maître inférieur est garni, de mètre en mètre, de ficelles traînantes auxquelles sont attachés des bouchons de paille, destinés à faire lever le gibier, « les chiens » comme les appellent les braconniers. Ces bouchons de paille ayant l'inconvénient de faire trop de bruit, en passant dans les chaumes et d'augmenter en outre beaucoup le poids du traînage, certains braconniers plus avisés remplacent les ficelles par de longues feuilles de jonc plat, « des rouches » séchées à l'ombre, souples par conséquent, qui s'attachent facilement au filet et glissent presque silencieusement sur le sol, sans offrir de résistance sensible au mouvement de traction. Une compagnie de perdreaux vient-elle à être touchée par les « chiens », au premier coup d'aile donné pour fuir, les deux braconniers abattent leur filet, se précipitent à quatre pattes sur les victimes dont ils « croquent » le crâne d'un coup de dent, puis ils reprennent leur place et leur marche de mort dans la nuit.

Le traînage se fait immédiatement après la moisson, par les nuits noires, quand le vent n'est pas trop fort. C'est un métier très pénible, demandant des hommes robustes, capables de bien tendre le filet, d'éviter qu'il ne plonge alors qu'ils sont chargés de butin. La pluie et le vent un peu forts sont tout à fait défavorables à ce genre de braconnage parce qu'ils alourdissent singulièrement le filet. Tout le « travail » se passe dans le plus grand silence, les traîneurs étant munis de chaussons de lisière et marchant doucement. Les



Braconniers surpris par un garde au moment de tendre une panthière.

braconniers les mieux outillés ou les bandes organisées ont des filets de soie qui sont moins encombrants, plus légers et plus faciles à dissimuler en cas d'alerte.

La panthière. La panthière, qui était autrefois très utilisée par les chasseurs et qui sert d'ailleurs encore couramment et licitement dans certaines régions des Pyrénées pour la chasse à la palombe, est un filet rectangulaire de 4 à 5 mètres de largeur et de longueur variable que les braconniers tendent en travers d'une plaine et dans lequel viennent se jeter les compagnies de perdreaux qu'on fait lever par des battues. Ce filet, qui se compose de plusieurs pièces de 40 à 50 mètres de longueur qu'on juxtapose de manière à barrer quelquefois 200 à 300 mètres de plaine, est installé de telle façon que le maître ou cordeau supérieur soit à 4 mètres du sol (si la largeur du filet est de 5 mètres), le maître inférieur étant maintenu par terre au moyen de fiches. Il y a ainsi 1 mètre de mort-fil destiné à faire poche. La maille, qui est carrée, a 5 à 6 centimètres de largeur. On maintient le filet vertical au moyen de fiches de 4 mètres de hauteur

dressées verticalement et simplement appuyées sur le sol tous les 10 à 15 mètres, deux fortes perches de même hauteur ayant été enfoncées solidement dans le sol aux extrémités de chaque pièce afin de supporter tout le poids de la tension du filet. Celles-là seules ne sont pas destinées à tomber au passage du gibier. Le filet étant installé, ce qui comporte déjà, comme on le voit, un réel travail, les braconniers procèdent à la battue. Il ne faut pas moins de cinq hommes pour mener à bien l'opération; un au moins aux pièces et les autres en battue. C'est donc l'engin par excellence des bandes qui dévastent les grandes plaines giboyeuses et découvertes de la Beauce et de la Brie. On ne peut se servir de la panthière que par des nuits claires et en l'absence de vent. La gelée et le brouillard entravent également ce braconnage. Dans les nuits noires, en effet, les perdreaux volent haut et passent par-dessus le filet; par le vent les panneaux tombent à terre, par la gelée on ne peut « ficher », et par les temps de brouillard il est impossible de diriger utilement la battue. Les braconniers rabatteurs se contentent pour faire lever les compagnies de frotter simplement les mains l'une contre l'autre et de frapper de temps en temps du pied la terre en s'arrêtant un instant. Dès qu'une compagnie s'est levée et est allée donner dans le filet, lequel alors tombe, soit par suite de la poussée qu'exercent les oiseaux en s'y jetant, soit par l'intervention du gardien des pièces, ils s'arrêtent et ne reprennent leur marche que quand ce dernier a achevé sa lugubre besogne et redressé ses filets. Ils font ainsi battue et contre-battue, ayant toute la nuit pour parachever leur œuvre de mort. C'est dans les étranglements de plaines, entre deux bois où on peut barrer tout le passage que le braconnage à la panthière est le plus rémunérateur pour le braconnier, le plus désastreux par conséquent pour le propriétaire. Les expéditions qui ont pour but l'emploi de ce terrible engin sont combinées plusieurs jours à l'avance; les indicateurs de la région visée ont fourni tous les renseignements sur les agissements des agents de surveillance, sur l'épinage ou non des champs, les moyens de transport du matériel et du gibier, et la sinistre bande débarque un beau soir à la gare voisine pour repartir avant le jour, laissant la désolation là où elle aura passé.

Le hallier. Très utilisé autrefois aussi, même par les chasseurs, pour prendre toute espèce de gibier, le hallier n'est plus employé actuellement que par les braconniers de cailles ou par les bergers qui le dressent en avant de leurs troupeaux pour y pousser les compagnies de perdreaux qui piettent sans défiance, devant leurs bêtes. C'est un filet à trois bandes superposées dont celle du milieu se nomme « nappe » et les deux autres « aumées ». La nappe a les mailles en losange et assez étroites pour retenir le gibier; les aumées, au contraire, ont la maille carrée assez grande pour laisser passer les oiseaux. Quand ceux-ci se jettent dans les filets d'un côté ou de l'autre, ils forcent la nappe à faire poche dans les aumées et s'y embarrassent bien mieux. Les braconniers prennent malheureusement beaucoup de cailles avec cet engin qu'ils tendent en plaine le long des buissons, des remises et des haies de jardins.

Le panneau. C'est un diminutif de la panthière comme largeur, car, comme elle, il a une longueur indéterminée. Il sert surtout pour les lièvres, les lapins et exceptionnellement pour les faisans. On lui donne $1^{m},30$ de largeur et on le tend à $0^{m},80$ ou 1 mètre de hauteur de manière à laisser 30 à 50 centimètres de mort-fil, au moyen de pieux et de fiches, comme sa grande sœur. Chaque pièce a de 50 à 60 mètres de longueur; le fil en est tanné à l'écorce de chêne et est solide quoique fin; quelques braconniers ont des panneaux en fil de soie qui sont solides et peu encombrants. Ils les portent dans un sac à bretelles, un autre sac contenant les fiches et les piquets. On tend ce filet en bordure des

bois ou des remises, puis un ou plusieurs gardiens étant restés auprès pour le surveiller, on fait la battue en plaine. Pour cela, certains se font accompagner par des chiens qui ne donnent pas de voix et sont dressés à tuer le gibier qui se prend dans le panneau. Ils se contentent pour faire lever les lapins et les lièvres de traîner par terre des branches feuillues dont le bruissement suffit pour pousser le gibier vers le panneau. On prend aussi beaucoup de lièvres dans les environs des forêts au moyen d'un petit panneau de 5 à 6 mètres tendu sur une route d'accès de la forêt à quelques mètres intérieurement près du périmètre. Les lièvres en rentrant au bois le matin s'engagent sur la route, le braconnier caché dans le fossé se lève alors, et l'animal pris de peur bondit dans le panneau. Un seul homme peut ainsi se livrer à ce braconnage avec succès.

Panneau à lièvres, lapins.

La culte. La culte est l'engin des petits braconniers qui n'ont ni les moyens, ni les compagnons qu'exigent les autres filets. Elle consiste en une pièce de filet de 3 à 4 mètres de longueur avec 1 mètre de largeur qu'on tend au-dessus d'un sillon en disposant l'entrée en forme de pont et fixant les côtés et le fond au moyen de fiches. On pousse lentement les pariades ou les compagnies de perdreaux vers cette embûche, les troupeaux font admirablement cet office de rabatteurs, et quand les malheureuses victimes se sont engagées sous le filet, le berger braconnier, au moyen d'une ficelle, fait tomber le petit pont de l'entrée et les enferme.

La tonnelle. C'est un triangle de filet dont un des angles est plus prolongé que les autres et auquel on donne la forme d'une espèce de cage où viennent s'acculer les perdrix qu'on a poussées dessous par le seul côté ouvert. On tend la tonnelle dans les champs comme la culte. J'ai vu un vieux garde de Rambouillet revêtu de l'antique « vache artificielle », décrite dans tous les vieux traités de chasse et dont l'efficacité est généralement mise en doute, m'apporter vivantes des compagnies entières de perdreaux naturels, dont j'avais besoin pour les chasses officielles. Il arrivait à pousser les perdrix littéralement à ses pieds dans sa tonnelle avec un bâton.

La tirasse. La tirasse est un filet carré de dimensions variables en fil très fin et qui sert à prendre les perdrix et surtout les cailles qu'on attire dessous au moyen d'un appeau. On la place simplement à terre au-dessus de deux ou trois sillons sur des récoltes encore peu poussées, blés verts au mois d'avril, luzernes, etc. On en fixe les côtés avec des pierres ou des mottes de terre, sauf celui par où doivent entrer les oiseaux. Quand ceux-ci s'y sont engagés, on

baisse le côté libre à terre et on prend ainsi vivantes les pauvres bêtes qui ont obéi au traîtreux appel. Les « cailles vertes » sont prises ainsi.

Autres modes de braconnage. — Nous ne nous étendrons pas outre mesure sur les autres modes de braconnage, qui sont nombreux et qui varient d'ailleurs avec les régions et les conditions de surveillance et de répression qui entourent les propriétés sur lesquelles ils s'exercent. Nous voulons toutefois signaler les plus importants, afin d'éveiller l'attention des gardes et des propriétaires de chasses sur leur pratique et sur les moyens de les combattre.

C'est d'abord le « dénichage des nids », qui, dans les pays giboyeux, devient une réelle industrie en ce qui concerne le faisan et la perdrix. En forêt, sous prétexte de ramassage du muguet, des pervenches ou de toute autre menue production du sol des bois, quantité de femmes et d'enfants, quelquefois même des hommes se livrent à un vol éhonté des œufs de faisans. En plaine, la destruction des nids est non moins active. D'énormes quantités d'œufs sont ainsi enlevés des chasses et vendus comme provenant de nids abandonnés au moment des fauchaisons.

C'est ensuite la poursuite des levrauts et la destruction des jeunes couvées par les chiens de berger, plus ou moins mâtinés de chiens de chasse ou même de levriers ; puis l'assassinat au gîte durant l'hiver, dans les guérets, des lièvres dont les paysans découvrent la retraite souvent de fort loin, et qu'ils arrivent à assommer d'un coup de bâton, s'approchant en tournant *sans s'arrêter*, et raccourcissant leur cercle jusqu'à la portée du gourdin.

La prise à la main des lapins à l'entrée des terriers, dont les gueules ont été obstruées préalablement par une pierre ou une motte de terre à une profondeur de bras, et où les trop confiants rongeurs, chassés du gagnage par une battue, sont venus se réfugier, se croyant à l'abri du danger.

Et tant d'autres qu'un garde intelligent ne tarde pas à découvrir et à déjouer dès qu'il a acquis la pratique et la connaissance profonde de la région qu'on a confiée à sa surveillance.

Ajoutez à cela la facilité que les braconniers ont en tous pays à écouler le produit de leurs rapines, la complaisance coupable de recéleurs, marchands de gibier, commerçants ambulants, conducteurs de voitures publiques, messagers, restaurateurs de ville et aubergistes de village, et vous serez édifié sur les causes de la disparition rapide et continue du gibier en France, là où la surveillance et la répression manquent, ce qui arrive le plus souvent.

Quelques conseils aux gardes en vue du contre-braconnage. — On ne peut nier que la tâche à remplir pour arriver à enrayer les désastreux effets du braconnage comporte de grandes difficultés ; néanmoins il serait impardonnable de se laisser aller au découragement quand on voit, dans certaines contrées où on s'est mis courageusement à l'œuvre, les résultats obtenus. C'est donc au propriétaire de chasse intelligent secondé par un bon garde de prendre l'initiative de la lutte, de montrer à son entourage que la partie n'est pas perdue, et que par une série de mesures protectrices pour le gibier, complétées par une surveillance bien conduite, sans même en arriver à une sévérité excessive, trop souvent source de représailles, on peut arriver à atténuer singulièrement le mal sinon à le faire disparaître.

Ces mesures peuvent se résumer ainsi en passant en revue les divers animaux qui intéressent nos chasses :

Pour les grands animaux et les chevreuils, qui, si la forêt est suffisamment gardée, se font presque exclusivement tuer la nuit au gagnage en plaine, il

faut s'efforcer de les retenir à l'intérieur des massifs. Pour cela, installer dans les clairières, les vides, les fossés à charbon, les jets de fossés récemment curés même, des cultures de céréales, orge, sarrasin, trèfles, luzernes et sainfoin ou de tubercules, pommes de terre et topinambours, placer de loin en loin quelques pains salés, composés de glaise et de sel et placés un peu au-dessus du sol ; des gros morceaux de sel gemme placés dans un pieu fendu à 1 mètre du sol font encore mieux. Sur les passages les plus fréquentés des lisières, faire des battues fréquentes et bruyantes à la chute du jour, placer au besoin

Garde surprenant un braconnier en train de tendre un collet.

des fils de fer munis de sonnettes, puis visiter souvent les passées, les suivre à travers bois, on y découvrira bien vite les collets et mille indices qui dénoteront le passage des braconniers.

Pour le colletage des lièvres, lapins, faisans et perdreaux, faire les bordures, examiner avec soin les coulées le long des berges et des fossés de routes, lieux de prédilection des braconniers pour y installer leurs batteries, les abords des places à charbon et les sentiers dans les bruyères. Une ou plusieurs coulées bouchées intentionnellement, une discrète brisée le long d'une haie, une touffe d'herbe froissée, rien ne doit échapper à l'œil exercé d'un bon garde qui sera mis bien vite ainsi sur la piste du braconnage par des remarques insignifiantes pour d'autres que pour lui. A la fin du jour, surveiller attentivement au moyen d'une bonne jumelle de campagne et en se cachant

sur les lisières des remises les allées et venues des ouvriers des champs : le matin avant le jour, relever attentivement les traces de pas dans les chemins de pourtour ou sur le bord des terres. J'ai vu des gardes qui possédaient la connaissance des pieds de bien des individus qu'ils soupçonnaient de braconnage, et qui suivaient ainsi toutes leurs allées et venues de la nuit ; ils ne mettaient généralement pas longtemps à les prendre. Si on a reconnu des collets, ne pas les enlever, mais s'embusquer assez longtemps avant le jour de manière à surprendre le braconnier qui ne manquera pas de venir les visiter : c'est élémentaire pour un garde, et ainsi la capture des colleteurs n'est qu'une question de patiente faction. A ce rôle que je qualifierai de passif, il faudra au garde en ajouter un autre plus actif : c'est ainsi qu'il s'efforcera de déranger les habitudes routinières du gibier en visitant souvent avec son chien les cantons les plus fréquentés par les lièvres ; qu'il furctera avec acharnement, mais sans les détruire, les terriers de lapins les plus exposés ; il décantonnera ainsi ces animaux, qui, dérangés périodiquement, finiront par adopter une vie plus nomade. D'ailleurs la présence incessante du garde sur son triage pour remplir toutes ces prescriptions et le dérangement systématique du gibier dérouteront bientôt les braconniers au point de leur faire souvent abandonner la place.

C'est surtout par les temps de neige que le garde pourra se renseigner sur bien des choses ; ce n'est pas sans raison qu'on a appelé « le livre des ânes » cette grande page blanche du livre de la nature qu'est la neige et sur laquelle hommes et bêtes écrivent avec leurs pieds l'histoire de leurs menées les plus secrètes de la nuit. Le matin de bonne heure aux alentours des villages, rien ne lui sera plus facile que de démêler les sorties et les rentrées des gens qu'il soupçonnera. S'il a affaire à des colleteurs incorrigibles qui, condamnés périodiquement, continuent quand même avec acharnement leurs coupables agissements, il devra rechercher avec soin les collets, les enlever à mesure qu'on les place sans perdre patience ; il finira par dégoûter plus tôt qu'il ne pense ces obstinés tendeurs de cravates.

Pour le braconnage au branché et aux filets la tâche est plus délicate parce que les braconniers marchent en nombre, le plus souvent armés, quelquefois décidés à tout et qu'ils n'opèrent que durant la nuit close. Un garde dans ce cas ne doit jamais sortir seul ; ce serait s'exposer non seulement à un insuccès mais parfois à des sévices et peut-être à la mort. Un autre garde au moins ou un ouvrier sûr, habitué à ces expéditions nocturnes, devra l'accompagner. Un « chien de nuit » dressé à dépister l'homme, tel qu'en ont les douaniers et qui sont de l'espèce des chiens de berger picards, sera un compagnon utile (Brutus, l'un des chiens de nuit du grand parc de Rambouillet, dont le portrait est donné à la première page de ce chapitre, est le type de ces sortes de chiens). Même muselés, pour éviter des accidents qui pourraient entraîner ensuite de terribles réprésailles, ces chiens seront d'un effet moral très grand sur les braconniers, parce que menés « à la botte » comme des limiers ils conduiront dans la nuit noire jusqu'à la retraite de l'ennemi qu'ils éventent de loin et dont ils auront suivi le pied.

Un coup de fusil a retenti dans la nuit, suivi bientôt d'un second et quelquefois de plusieurs autres à cinq ou dix minutes d'intervalle ; c'est un tir de faisans au branché. Immédiatement sur pied, les gardes se porteront non vers le point où on a tiré, mais vers les passages qu'ils présument devoir être pris par les braconniers en retraite, ils s'embusqueront alors près d'un carrefour à l'entrée des villages ou hameaux suspects. Si ces délits se répètent, il faudra monter des embuscades près des arbres où on a reconnu des oiseaux branchés

et après faire descendre de leur perchoir les faisans qu'ils auront pu voir à la chute du jour sur les arbres aux alentours. Les huttes destinées à l'affût des animaux nuisibles sont fort utiles pour ces embuscades ; elles déroutent les braconniers et leur inspirent toujours une crainte salutaire.

En plaine, qu'il s'agisse du braconnage au traîneau ou à la panthière, c'est dans les petites dépressions du sol, le fond des plis du terrain qu'on sera le mieux placé pour voir se détacher sur le ciel au loin la silhouette des sinistres industriels. Les moindres bruits devront être perçus, car ils ont tous leurs significations : le cri des perdreaux qui donnent dans le filet, les signaux donnés par les braconniers entre eux par un coup de sifflet ou un cri d'oiseau, la fuite inexpliquée d'un lièvre, peuvent mettre sur la voie pour arriver à saisir la clef du drame qui se passe, sinon les écumeurs de nos plaines eux-mêmes.

Braconnier volant de jeunes perdreaux devant la boîte d'élevage, et surpris par un garde.

Il y aura lieu d'ailleurs sitôt après la moisson d'épiner avec soin les champs ; c'est, en effet, aux approches de l'ouverture de la chasse que le « drap de mort » accomplit son œuvre dévastatrice. On ne peut, en effet, écouler facilement une grande quantité de perdreaux avant la date tant attendue des chasseurs ; mais, le jour même à la première heure autorisée par la loi, des milliers de perdreaux surgissent comme par enchantement aux halles ou à la devanture des marchands. Ce sont les victimes que le traîneau et la panthière ont faites durant la semaine précédente. Donc, gardes, veillez huit jours au moins avant l'ouverture, faites des rondes fréquentes dans les plaines durant la nuit ; vous pouvez négliger pour le moment vos faisandeaux de forêt trop pouillards encore pour tenter les braconniers : les perdreaux seuls sont menacés ! gare aux traîneurs !

Pour parer au braconnage des œufs, les gardes devront dès le mois d'avril s'efforcer avec leurs chiens de chasser des prairies artificielles les pariades qui semblent vouloir y élire leur domicile afin de les pousser vers les blés ; ne pas acheter les œufs qu'on leur offre comme abandonnés par les mères au moment des fauchaisons, quand ils ne sont pas absolument sûrs de leur provenance ; c'est en effet encourager le braconnage.

Au contraire, un peu avant la coupe des luzernes, trèfles et sainfoins, ils devront parcourir avec un bon chien bien sage ces récoltes afin de découvrir

les nids qu'ils jalonneront. Les faucheurs seront intéressés par l'allocation d'une gratification à respecter autour du nid une zone de fourrage qui permettra d'en sauver beaucoup. De même, au moment des échardonnages, les ouvriers employés à ce travail pourront être utilement récompensés pour avoir signalé et respecté des nids, la récompense ne devant être payée que si la mère n'a pas abandonné ses œufs, ce qui sera facile à vérifier quelques jours après leur passage. Enfin, pour les œufs de faisans qu'on vole au moment de la cueillette du muguet ou d'autres fleurs des bois, il faudra exercer une surveillance incessante sur les gens qu'on rencontrera en forêt, visiter sans cesse les paniers, sacs, bouquets même dans lesquels ils peuvent cacher des œufs, s'informer des allées et venues autour des habitations des personnes qu'on peut soupçonner de recel.

Un bon garde, en thèse générale, doit s'efforcer plutôt de se faire aimer par les gens qui l'entourent que trop craindre par une sévérité excessive. Il obtiendra beaucoup plus, pourvu toutefois que son indulgence ne devienne pas de la faiblesse. Je veux dire que par de bons procédés, un esprit conciliant et une impartialité bien droite, il s'attirera l'estime et les sympathies quand même.

De là à obtenir qu'on laisse son gibier tranquille, il y a loin, me dira-t-on. Eh bien! pas si loin que vous pouvez le croire, et j'affirmerais volontiers qu'un tel garde rendra plus de services à son maître et à son gibier que celui qui n'agirait que par la force.

Quoi qu'il en soit, tout garde soucieux de faire consciencieusement son service de contre-braconnage doit se lever de très bon matin, varier l'itinéraire de ses tournées, comme aussi ses costumes, afin de ne pas être reconnu de loin, simuler des rentrées et ressortir sans se faire voir. Il lui faudra parfois user de ruses d'Apache, car il a affaire à de fins matois, et ces ruses, quand elles sont intelligentes et couronnées de succès, ne lui sont pas imputées à mal. Au contraire elles lui donnent beaucoup d'autorité, et même souvent le respect des braconniers eux-mêmes, si experts en la matière.

On dit avec raison que les bons maîtres font les bons serviteurs. Quelles sont donc les qualités que doit posséder un propriétaire de chasse pour obtenir de ses gardes la plus grande somme de services utiles? En premier lieu, et au-dessus de tout, ne pas hésiter à récompenser généreusement les services quels qu'ils soient qui leur sont rendus. Un compliment bien senti vaut souvent autant qu'une gratification pécuniaire. Toutefois celle-ci sera toujours la bienvenue, car il ne faut pas oublier que les primes doivent entrer en sérieuse ligne de compte dans les émoluments du garde. C'est même à ce système qu'on devra les meilleurs résultats, puisque tout l'argent des primes, primes pour répression de braconnage et primes de piégeage seront données en payement de services réellement rendus. Donc que les primes pour procès-verbaux soient généreusement tarifées ; tout le monde y trouvera son compte, si on en excepte les braconniers. Les chiffres suivants, qu'on pourra modifier suivant les cas, me semblent représenter la valeur proportionnelle des primes à allouer pour les divers actes de répression que les gardes ont à faire. Je les donne à titre de renseignements :

1° Braconnage la nuit à l'aide de la panthière et du traîneau, par délinquant pris . . . . . 40 francs

2° Braconnage la nuit à l'affût ou au branché, par délinquant . 30 —

3° Braconnage le jour, aux collets, lacets, filets et recélage du gibier, par délinquant. . . . . 20 —

4° Pour tous autres délits, par délinquant . . . . . 10 —

Par ailleurs, les propriétaires de chasse, s'ils veulent alléger et faciliter la

tâche de leurs gardes et travailler à la diminution du braconnage, ne doivent pas manquer d'intéresser à la conservation du gibier tous les gens qui à un titre quelconque sont appelés à fréquenter leur terrain de chasse et à y travailler. Des gratifications tarifées, pour leur enlever le caractère de pourboire, allouées régulièrement aux fermiers, laboureurs, bergers, petits cultivateurs, échardonneurs, etc., pour tous les faits de conservation et de protection des nids et des couvées, comme aussi pour la destruction des bêtes nuisibles, ne pourront manquer d'avoir des effets favorables à la propagation du gibier.

Enfin ils auront grand intérêt à s'affilier aux sociétés organisées pour la répression du braconnage, lesquelles fonctionnent régulièrement et améliorent de jour en jour leurs procédés de contrôle et de répression.

On ne peut s'imaginer combien ces sociétés ont dejà fait pour la conservation du gibier en France, et tout ce qu'on est encore en droit d'attendre de leur multiplication et de l'augmentation journalière de leurs ressources.

Que les juges appliquent partout dans toute sa rigueur la loi actuelle, si imparfaite qu'elle soit; que les propriétaires et leurs gardes mettent tous leurs soins à traquer le braconnage par tous les moyens possibles. Que concurremment on encourage d'une façon générale en la rémunérant la destruction des animaux nuisibles, ces autres braconniers dangereux, et bientôt notre sol si favorable à tant d'espèces de gibier se repeuplera comme par enchantement sous l'œil satisfait du grand saint Hubert.

LEDDET,
Inspecteur des Eaux et Forêts.

PRIMES DE PIÉGEAGE accordées aux gardes dans différentes chasses des environs de Paris.

RENARDS				BLAIREAUX				FOUINES		PUTOIS		CHATS		BELETTES, HERMINES.	LOUTRES.	HÉRISSONS.	ÉCUREUILS.	RATS ET LOIRS.	BUSES.	AUTOURS, ÉPERVIERS.	FAUCONS.	PIES ET PIES-GRIÈCHES.	CORBEAUX, CORNEILLES.	GEAIS.	HIBOUX.	VIPÈRES.	COULEUVRES.
FEMELLES PLEINES.	ÉTÉ.	HIVER.	JEUNES.	FEMELLES PLEINES.	ÉTÉ.	HIVER.	JEUNES DE PORTÉE.	ÉTÉ.	HIVER.	ÉTÉ.	HIVER.	ÉTÉ.	HIVER.														
D'après de Lage, de la Rue, de Cherville.																											
5 »	4 »	2 »	1 »	3 »	2 »	1 »	0,50	1 »	0,50	1 »	0,50	0 »	1 »	0,25	»	»	0,15	0,10	0,30	1 »	2 »	0,15	0,15	0,15	»	»	»
D'après Houdetot.																											
2 »	»	»	1,50	1,50	»	»	0,75	0,75	0,75	mâle 0,50 fem. 0,75 jeune 0,25	mâle 1 » fem. 1,50 jeune 0,75	0,50	1,50	0,25	0,15	0,50	adulte 2 » jeune 1 »	1,50	2 »	0,25	0,25	0,15	»	»	»	
D'après Bellecroix.																											
5 »	»	»	2 »	»	»	»	»	0,50	0,50	0,50	0,50	0,50	0,50	0,50	»	»	0,10	»	0,50	0,50	0,50	0,50	0,20	0,10	»	»	»
D'après du Pontavice.																											
5 »	»	3 »	3 »	2 »	»	»	1 »	3 »	2 »	2 »	1 »	1 »	1 »	1 »	»	»	0,25	»	0,50	1 »	1 »	0,25	0,25	0,25	»	»	»
Chasses présidentielles (Rambouillet et Marly).																											
1 »	1 »	1 »	1 »	»	»	»	»	1 »	1 »	1 »	1 »	0,30	0,30	0,30	»	0,30	0,25	0,10	0,50	0,50	0,50	0,50	0,50	0,25	»	»	»
Syndicat des chasseurs de la forêt de Rambouillet.																											
2 »	2 »	2 »	2 »	2 »	2 »	2 »	2 »	1 »	1 »	1 »	1 »	1 »	1 »	0,50	»	0,25	»	0,20	0,50	0,50	»	0,25	0,25	0,25	»	0,50	0,10
Diverses chasses en forêt de Rambouillet.																											
5 »	5 »	5 »	3 »	5 »	5 »	5 »	3 »	3 »	1 »	2 »	1 »	2 »	2 »	0,50	»	0,30	0,50	0,15	1 »	1 »	»	0,50	0,50	0,25	0,30	»	»

LEDDET, Inspecteur des Eaux et Forêts.

XXII

LE PIÉGEAGE

Le braconnage, si répandu partout, est, on ne peut le nier, un véritable fléau, et on ne saurait trop s'appliquer à le réprimer dans une chasse dont on a le souci. Mais, diront nombre de propriétaires chasseurs, nous sommes désarmés : la loi est insuffisante, on ne condamne pas ou on prononce des peines trop légères; il faudrait refaire la loi de 1844, édicter des sanctions plus sévères, sinon il n'y a plus de chasse possible, il n'y a rien à faire, il y a trop de braconniers! Le mot est lâché et on ne fait rien. A cela je répondrai : Distinguons! vous avez parlé de braconniers, eh bien! si vous le voulez, divisons-les, ces braconniers, en deux classes : l'homme et les animaux nuisibles. Vous m'accorderez bien, sur la foi de toutes les autorités cynégétiques sans exception et sur un petit calcul bien simple à faire, que les déprédations des uns et des autres sont à peu près équivalentes; pour moi j'affirmerais volon-

Garde inspectant un piège à fauves dans une coulée (Rambouillet).

tiers que celles des animaux nuisibles sont bien plus importantes. Or, j'admets avec vous qu'avec des ressources relativement modestes qui ne vous permettent pas d'avoir un nombreux personnel de surveillance de jour et de nuit, j'admets, dis-je, que vous ne puissiez arriver à vous débarrasser de vos ennemis à deux pieds; mais qu'avez-vous fait contre les seconds? Là rien ne vous arrête, vous êtes à même de prononcer en premier et dernier ressort contre eux la peine suprême, la mort, en tous temps, et de toutes les manières possibles. Avez-vous seulement, dans votre hiver, fait disparaître de votre territoire de chasse une vingtaine de bêtes puantes, renards, fouines, putois, belettes, qui, à raison de deux pièces de gibier par mois qu'elles assassinent (je reste à dessein en dessous de la réalité), soit 24 par an et par tête, représenteraient le joli chiffre de 480 pièces de gibier sauvées? Non! n'est-ce pas? Eh bien! piégez, détruisez bêtes de rapine et oiseaux de proie, et, au vu des résultats stupéfiants que vous obtiendrez, vous reprendrez bientôt courage et serez largement payé de vos sacrifices et de vos peines. Que dis-je, de vos peines? Il est à présumer que, comme tant d'autres, vous prendrez plaisir à ce sport nouveau pour vous et qui vous fera passer agréablement le temps de trêve que la loi accorde au gibier tout en vous procurant l'occasion de quelques jolis coups de fusil.

Que servirait, en effet, comme on le pratique trop souvent, de mettre dans une chasse du gibier acheté à gros frais quand on n'a pas préalablement purgé la région des hôtes voraces qui s'y trouvent? Ce serait faire un sacrifice pécuniaire en pure perte, car les pauvres faisans, perdreaux ou lièvres qu'on lâche ainsi, de provenance plus ou moins sauvage, et, en tous cas, dépaysés et désorientés, seront une proie facile pour les bêtes nuisibles, qui afflueront alors de toutes parts. Il faut donc piéger. Piéger et détruire par tous les moyens possibles les animaux nuisibles en tout temps et sans répit est donc la première et la plus importante des conditions pour créer ou entretenir une chasse. « Piégeage et agrainage » peut être pris pour l'axiome fondamental des chasses artificielles des environs de Paris. Remplacez ailleurs l'agrainage artificiel par des cultures appropriées au gibier que vous disposerez au centre de vos propriétés, dans le voisinage et aux alentours des remises, voire même dans les clairières de vos bois, et vous aurez des chasses giboyeuses sans grands frais.

Mais « ne piège pas qui veut », dira-t-on. « On devient chasseur, mais on naît piégeur. » Sans adopter dans toute leur rigueur ces principes trop absolus et bien faits pour décourager les gardes futurs piégeurs que nous cherchons à former, il faut avouer que la tâche est de celles qui demandent des qualités qu'on ne rencontre pas chez tous les auxiliaires qu'on emploie : esprit d'observation subtil, mis en éveil par un intérêt très vif de tout ce qui a trait aux choses de la nature et qui se portera aussi bien sur les habitudes et les mœurs des animaux que sur tout ce qui, dans la couverture du sol, aura subi une

modification quelconque si insignifiante en apparence soit-elle, du fait des hommes ou des bêtes ; prudence ; adresse, susceptible d'ailleurs de se développer ; grande patience ; intelligence qui fera naître dans l'imagination mille roueries pour lutter de ruses avec les rusés compères auxquels on a affaire, et par-dessus tout le « feu sacré » ; telles sont les qualités qui permettront de faire en peu de temps un bon piégeur. Ajoutez à cela, ce qui ne gâte rien du tout, l'attrait bien légitime d'une prime convenable qui viendra s'ajouter souvent à la valeur de la dépouille des victimes, et vous serez en possession de l'auxiliaire rêvé qui, en peu de temps, améliorer a votre chasse. Un bon garde d'ailleurs se fera apprécier non pas tant par une sévérité excessive qui se traduit souvent par des représailles dont le gibier fait les frais, mais bien par le nombre de becs et de nez qu'il aura à présenter au contrôle de son maître ou de son chef, à l'issue de sa campagne de piégeage.

Les moyens de destruction des animaux nuisibles peuvent se rapporter à trois procédés : le *fusil*, le *poison* et les *pièges*.

Le Fusil.

Destruction au fusil. — En thèse générale, un garde-chasse ne doit jamais se séparer de son fusil. Qu'il fasse une simple tournée de surveillance, ou qu'il se rende à ses pièges soit pour les tendre, soit pour les lever, ou encore qu'il fasse son agrainage, il doit s'attendre à chaque instant à rencontrer sur son chemin quelque exécution à faire : fouine sortant de sa tanière le soir à la tombée de la nuit pour aller chasser ou rentrant au bois le matin ; belette affûtant des mulots dans un sillon ; chat à la maraude dans une luzerne ; buse ou corneille à son poste d'observation, guettant une couvée de faisandeaux à ses pieds. Un coup de plomb n° 4 ou 5, suivant le cas, envoyé par un bon fusil à bascule, de fabrication solide et « bien emmanché », fera prompte et bonne justice de ces délinquants et sauvera la vie à nombre de bêtes utiles. Ils sont en effet bien mal inspirés les propriétaires de chasse qui interdisent à leurs gardes le port constant de leurs armes, sous le prétexte, dicté par une méfiance mal raisonnée, que ceux-ci peuvent être tentés de s'en servir pour s'approprier quelques pièces de gibier. Ils entravent ainsi la guerre incessante et sans merci que tout garde a mission de faire aux ennemis du gibier, et cela à leur détriment. Le grand malheur, si quelque lapereau de primeur trouve ainsi la mort dans une de ces expéditions utiles ! ne faut-il pas se résigner à subir la part du feu en toutes choses ? Et puis, combien d'autres lapins sauvés par la disparition d'une seule musteline ! D'ailleurs, si le garde n'est pas honnête, on ne doit pas le garder...

Affût. — Le fusil est l'arme de l'affût, qu'on pratique de différentes manières :

1° *Affût à la hutte.* Le long des sentiers d'agrainage, près des carrefours ou sur les lisières des bois, on construit des huttes de la façon suivante : on creuse en terre un trou de 1 mètre de profondeur et de 2 mètres de diamètre qu'on recouvre d'une sorte de toiture composée de quelques perches et de mottes de terre empilées les unes sur les autres, comme le font les charbonniers ou les bûcherons dans les coupes, en ménageant dans la paroi, dans deux ou trois directions, des meurtrières qui permettent de passer les canons de fusil et de découvrir les alentours. Ces huttes, peu visibles, sont d'ailleurs

masquées par des branchages, des arbustes ou des plantes qu'on dispose autour d'elles, voire même sur leur revêtement extérieur. Elles sont très précieuses pour la destruction des bêtes nuisibles et ont en outre l'avantage fort appréciable de servir de refuge aux gardes, surtout pour les factions de nuit. Répandues convenablement de place en place dans une propriété, elles sont enfin une menace perpétuelle pour les braconniers, qui les évitent le plus souvent, appréhendant d'en voir sortir les gardes. On tue ainsi beaucoup d'oiseaux, corbeaux, corneilles, pigeons, qui viennent s'attabler sans invitation à la table luxueusement servie des faisans et des perdreaux, et quantité de rats si préjudiciables aux élevages.

2° *Affût des mères sur les nids.* On ne doit jamais dénicher les nids d'oiseaux nuisibles avant d'avoir tué la mère, parce que celle-ci ira refaire son nid plus loin et procéder à une nouvelle ponte; or la saison est avancée, et la feuille plus épaisse : trouve-t-on facilement alors sa nouvelle demeure ? On attendra donc que la femelle se mette à couver; puis, quand on sera sûr qu'elle ne quitte plus son nid, on construira à portée un affût grossier en branchages, et, avec un peu de patience et d'adresse, quelques factions de bonne heure le matin ou à la tombée du jour, on arrivera à se débarrasser d'un voisinage si dangereux pour l'avenir.

3° *Affût à la hutte au moyen du grand-duc.* Ce genre de chasse est basé sur l'aversion profonde que presque tous les oiseaux diurnes ont pour les rapaces nocturnes. On installe donc un de ces oiseaux, grand-duc, chouette ou chat-huant, sur un perchoir, à 30 ou 40 mètres d'une hutte construite comme nous l'avons décrit plus haut, et, au moyen d'une ficelle, on arrive à faire remuer le prisonnier dès qu'on a aperçu un oiseau de proie dans les alentours. Presque tous les rapaces, à de très rares exceptions près, et surtout les corbeaux, corneilles, pies et geais « donnent au grand-duc », comme on dit, et viennent se faire tuer comme des alouettes au miroir, près du perchoir où on les abat d'un coup de gros plomb. On dispose un tel affût au milieu d'une plaine, non loin de la lisière d'un bois. C'est une chasse très en honneur aux environs de Paris où, plus que partout ailleurs, on sent la nécessité de réduire le nombre des corsaires de l'air. On se sert aussi, et avec non moins de succès d'un grand-duc empaillé et muni d'un mécanisme très simple qui permet, au moyen d'une ficelle, de lui faire remuer la tête et les ailes. On évite ainsi de garder toute l'année en cage de tels oiseaux vivants, qui sont un assujettissement et dont la nourriture est relativement dispendieuse.

Le fusil est donc un auxiliaire précieux, et, je le répète, un garde doit toujours l'avoir à sa disposition; mais s'il a l'avantage de faire vite et bien l'exécution d'un maraudeur à fourrures ou d'un braconnier emplumé, il a l'inconvénient de déranger le gibier. En outre, il faut souvent attendre longtemps à l'affût l'occasion tant désirée et si émotionnante du coup de fusil vengeur. Il faut donc concurremment faire appel à d'autres modes de destruction.

Le Poison.

A personne, d'une façon générale, je ne recommande l'emploi du poison. Sans doute, c'est un moyen très sûr, très prompt et facile pour détruire presque tous les animaux de rapine, mais il est fort dangereux, et un jour ou l'autre, en l'employant et malgré les plus minutieuses précautions, on s'expose à des accidents qui peuvent être la source d'amers regrets. Il n'est cependant pas sans intérêt de savoir comment on utilise le poison : c'est presque exclusivement la strychnine qui est employée. Sachant que 2 centigrammes de ce

terrible poison sont suffisants pour foudroyer une fouine ou un putois, et que 10 centigrammes viendront à bout d'un loup, on peut graduer les doses pour les divers animaux et préparer le fatal repas ainsi qu'il suit : On se sert surtout d'oiseaux, qui sont les meilleurs appâts pour tous les animaux nuisibles, depuis le loup jusqu'à la belette, et à plus forte raison pour les oiseaux de proie ; on ouvre l'oiseau sans arracher les plumes, en lui faisant longitudinalement, sur le côté de la poitrine, une incision suffisamment profonde pour recevoir la dose de strychnine, et on referme la plaie en ramenant avec soin les plumes dessus, tout cela en manipulant le moins possible l'oiseau avec les mains, dont l'odeur éveillerait la méfiance des animaux.

Il est bien entendu que, tendus le soir à la tombée de la nuit, ces appâts dangereux doivent être relevés le matin à la pointe du jour. Pour cela, les emplacements choisis doivent être repérés avec soin par les gardes, afin qu'aucun ne soit oublié ; cette précaution est capitale. En dehors de cela, les voisins seront prévenus, afin qu'ils ne laissent pas divaguer leurs chiens.

On se sert encore, pour recevoir le poison, de morceaux de viande hachée dont on confectionne des boulettes en les liant avec de la graisse de porc ou du blanc d'œuf. Les souris, les taupes et les œufs sont également de très bons appâts. Pour placer la strychnine dans un œuf, on fait un trou à l'une des pointes de l'œuf, afin de pouvoir y introduire une tige quelconque au moyen de laquelle on mélange bien le blanc et le jaune. On verse alors la charge de strychnine dedans, et on bouche au moyen d'une boulette de pain ou d'un morceau de cire.

Pour empoisonner les grands carnassiers, on réussit bien en enterrant une charogne quelconque, cheval ou mouton, ou mieux, l'abatis même de l'animal qu'on veut détruire, c'est-à-dire la bête qu'il a égorgée sans l'emporter, et quand on juge que cet appât est visité de nouveau, on répand autour de lui des boulettes empoisonnées qui ont de grandes chances d'être happées au passage.

Les Pièges.

Malgré l'attrait que la destruction au fusil peut avoir, parce qu'elle procure après la fermeture de la chasse l'occasion de brûler quelques cartouches, on ne peut se contenter de ce mode de faire cependant précieux, parce que son efficacité est restreinte, comme on l'a vu. Le poison, nous le répétons, est trop dangereux et ne doit être employé qu'exceptionnellement, comme dans un parc bien clos par exemple. Il faut donc demander à d'autres procédés de destruction ce qui manque aux deux premiers, à savoir : une efficacité plus grande en même temps que l'absence ou un degré moindre de danger. C'est aux pièges qu'on a recours alors. De tout temps l'homme a tendu des pièges aux animaux, tant en vue de sa nourriture et de son vêtement que pour sa sécurité personnelle. Aujourd'hui le piégeage des seuls animaux nuisibles est autorisé par la loi. Les pièges presque exclusivement employés se rapportent aux types suivants : les assommoirs, les traquenards ou pièges allemands et le piège à planchette ou piège anglais (1). Avant de donner la description de ces divers engins et la manière de les utiliser, il n'est pas inutile de passer en revue un certain nombre de systèmes de piégeage, à peu près abandonnés, mais qui cependant peuvent être utilisés encore dans certaines circonstances.

Le fusil d'affût. — Il consiste en un fusil de fort calibre, à détente facile et chargé de gros plomb, qu'on fixe solidement à un chevalet (chevalet à scier le

(1) Tous les modèles de pièges représentés plus loin sont ceux de M. Aurouze, rue des Halles, 8, à Paris.

bois par exemple). Le canon en est tourné vers l'endroit où on a disposé un appât quelconque, quartier de mouton, lapin ou volaille, lequel est mis en communication avec la détente du fusil au moyen d'une ficelle de 8 à 10 mètres de longueur. La ligne de visée doit être pointée de telle sorte que le coup porte un peu en dessus de l'appât. On masque le fusil et le chevalet par des branchages, et on fait préalablement une « traînée » (voir p. 597 la description d'une traînée), dans le canton où on a connaissance de loups ou de renards. Ce piège, placé intelligemment dans une coulée ou près d'une clairière fréquentée, amorcé par un abatis récemment fait et qu'on sait visité encore, donne de bons résultats, mais il est fort dangereux et ne peut être employé qu'avec la plus grande précaution dans des propriétés closes.

La fosse. — C'est un trou de 3 mètres environ de profondeur, ayant la forme d'un tronc de cône, dont la petite section serait au niveau du sol et dont la terre en provenant devra être répandue au loin pour ne pas éveiller la méfiance des animaux. Sur ce trou on dispose un plancher léger fait de baguettes disposées en treillis non liées ensemble et supportant de la mousse, des feuilles, de la terre même, de façon à donner à la surface l'apparence du sol qui l'avoisine. On place alors en son centre une proie appropriée à l'animal qu'on veut prendre, après avoir fait une « traînée » pour l'amener à la fosse, en ayant soin pour le rassurer et le mettre en goût de répandre de loin en loin quelques morceaux d'appâts similaires. Les plus grands soins doivent être apportés à la confection de cette fosse, notamment en ce qui regarde la neutralisation de l'odeur de l'homme, ce qu'on obtient au moyen d'herbes odorantes, de camphre, musc et divers autres ingrédients, dont nous parlerons plus loin. Ce piège a l'inconvénient de demander un travail trop considérable, surtout quand on le destine aux grands carnassiers. Il est en outre dangereux pour l'homme et pour les animaux domestiques.

La chambre à loup. — Elle se compose d'une enceinte circulaire de pieux de 3 à 4 mètres de longueur, plantés à $0^m,10$ de distance les uns des autres, leur tête penchant un peu vers le centre de l'enceinte, de manière à déterminer comme un tronc de cône. Au centre de cette enceinte, qu'il ne faut pas faire trop grande de peur que l'animal enfermé puisse prendre du champ pour en sortir par un bond, on place un appât. Une porte solide ferme l'entrée et est munie d'un loquet qui se ferme de lui-même.

On maintient la porte ouverte au moyen d'un bâton, lequel peut être déclanché par une ficelle attachée à l'appât. Le loup auquel ce piège est généralement destiné, et contre lequel il réussit assez bien, entre, fait fermer la porte en tirant sur l'appât et se trouve pris.

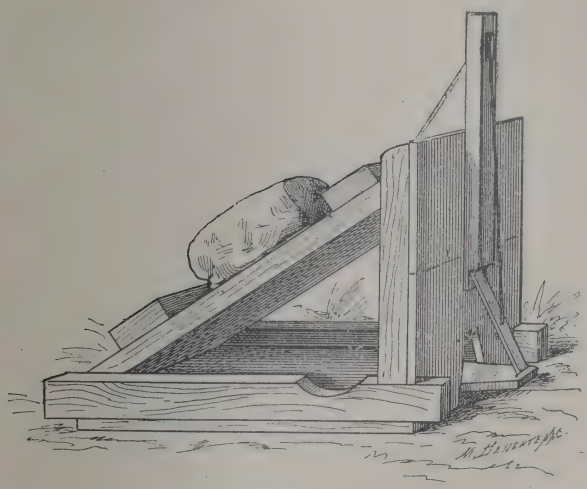
Le tour à loup. — C'est une double enceinte formée, comme dans la chambre à loup, de pieux élevés, l'enceinte du milieu ayant 2 mètres de diamètre et l'espace compris entre les deux enceintes étant de $0^m,50$. Une porte ouverte en dedans donne accès dans le couloir, dont le loup fait le tour et revient sur la porte qu'il ferme sans pouvoir atteindre l'appât qui est enfermé dans l'enceinte intérieure. On peut, dans ces conditions, se servir d'un appât vivant, chien ou agneau, qui ne court d'ailleurs aucun risque.

Les lassières. — Les lassières sont des filets ou panneaux résistants et à larges mailles, qu'on place dans les passages des carnassiers, brèches de haies, travers de fossés, etc. On fait la battue de l'enceinte pour les pousser vers

les filets, où ils se prennent vivants. Les *collets*, *bricoles*, *arbalètes* sont des engins dont l'emploi est l'apanage des braconniers ; on ne saurait en user couramment sans s'exposer à confondre ceux qui sont destinés aux animaux nuisibles avec ceux qui sont tendus pour le gibier.

Tous les procédés que nous venons d'exposer ne sont que peu ou point pratiques, et on ne s'en sert généralement plus; les suivants sont au contraire d'un usage courant et répondent à tous les besoins.

Assommoirs. — C'est en premier lieu « l'assommoir », le plus simple, le moins coûteux et le plus efficace sans contredit, de tous les pièges ; il a en



Assommoir.

outre l'avantage de n'offrir aucun danger. Sans doute, on aura à déplorer de loin en loin la mort de quelque lapereau qui sera venu étourdiment se faire écraser sous lui ; mais si on fait le calcul de tout le gibier sauvé par la prise des nombreuses bêtes de rapine qu'il aura assurée, on ne peut s'empêcher de constater que la part du feu n'est pas trop forte. L'assommoir consiste essentiellement en un madrier de bois de chêne d'une forte épaisseur, 4 à 5 centimètres, lequel chargé d'une grosse pierre, maintenu, soulevé et incliné au-dessus d'un plancher au moyen d'une sorte de 4 de chiffre, retombe lorsqu'un poids, si léger soit-il, vient appuyer sur la planchette qui se trouve au dessous de lui et qui actionne la détente, écrasant impitoyablement l'auteur de la pesée. La figure ci-dessus renseignera d'ailleurs bien mieux qu'une longue description sur le fonctionnement de cet appareil, et permettra en outre d'en faire fabriquer soi-même facilement par le premier menuisier ou charpentier de village venu. On les paye d'habitude de 6 à 8 francs, fourniture du bois comprise. L'usage de cet excellent engin de destruction est basé sur cette particularité, générale chez toutes les mustelines, fouines, martres, hermines, belettes et putois, comme aussi chez les rats, de rechercher avec soin les sentiers battus et exempts de végétation, par suite de la crainte qu'ils ont les uns et les autres de

mouiller leur fourrure. On dispose alors l'assommoir en travers de petites allées, dites « sentiers d'assommoirs », qu'on nettoie et qu'on entretient parfaitement. Ces sentiers, qu'on construit soit sur le périmètre des bois, ou remises en chemins de ronde (les meilleurs), soit en plein bois en contournant les arbres de réserve et les cépées, soit même en plaine, le long des haies ou des clôtures, ont 40 à 50 centimètres de largeur et 8 à 10 de profondeur. Il serait préjudiciable de leur donner plus de profondeur, parce que les eaux pluviales s'y accumuleraient et y séjourneraient ; d'ailleurs, le mieux est de les faire avec un léger ados au milieu. A l'approche d'une voie fréquentée par le public, il est bon de les arrêter à 15 ou 20 mètres en deçà, et de ne les reprendre qu'à une même distance au delà, afin de ne pas éveiller l'attention des passants, qui les emprunteraient pour y circuler ou même y rechercheraient les bêtes prises. Ces sentiers doivent être constamment tenus dans le plus parfait état de propreté, et cela surtout à l'époque de la chute des feuilles, qui coïncide avec celle des fortes rosées, pendant lesquelles les petits carnassiers ont d'autant plus de tendance à les adopter dans leurs pérégrinations. Il en sera de même en temps de neige.

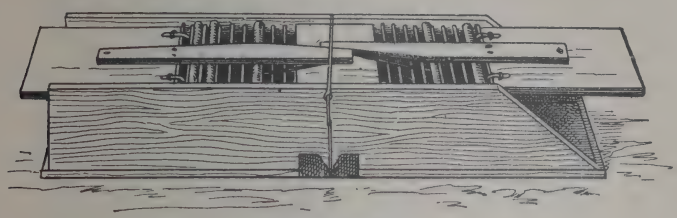
Tous les quarante à cinquante pas, on place un assommoir dont le plancher est légèrement enterré, de façon que les échancrures des traverses qui en forment les bas-côtés affleurent à peu près le sol du sentier. Pour obliger les animaux à passer sous l'instrument, on établit de chaque côté du sentier en avant et au delà de l'assommoir, sur 2 à 3 mètres de longueur, des petites chaussées en terre ou en gazon, qui s'élèvent graduellement du sol jusqu'à atteindre la hauteur des montants verticaux du cadre, et on place sur le madrier-trappe, au-dessus de la grosse pierre, un fagot de brindilles qui a l'avantage en outre de protéger le bois. Enfin, les deux entrées de l'instrument sont munies de tuyaux de terre cuite à section carrée de $0^{m},40$ de longueur environ, noyés dans une petite chaussée de terre qui masque les montants en bois et donne accès sous l'appareil. Cet instrument forme le fond du piégeage journalier des gardes, et on juge bien vite du soin et de l'activité de ceux-ci, à la façon dont sont tenus leurs sentiers et leurs assommoirs.

On prend à l'assommoir tous les carnassiers de petite taille, les rats, les chats et quelquefois les hérissons. Au moment où les faisandeaux et les lapereaux commencent à circuler, là où une grande agglomération de gibier peut faire craindre pour les jours de ces innocentes et précieuses victimes, il est utile de masquer l'accès des assommoirs par du grillage à assez grandes mailles; on peut perdre ainsi la chance d'y prendre pendant quelque temps les grosses fouines et les putois, mais on y prend encore les hermines, les belettes et les rats.

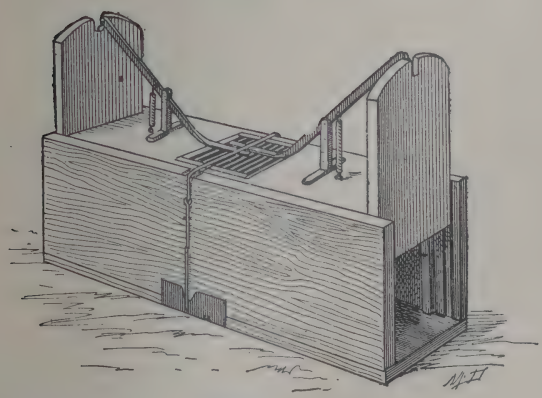
Les boîtes assommoirs. — Pour éviter ces inconvénients, on fait usage de la boîte assommoir. Je ne décrirai pas non plus cet instrument, qui est d'une vente courante chez tous les marchands de pièges et est d'ailleurs d'un système très simple. Qu'elles soient en bois avec portes ou grilles de fermeture en fer ou tout en tôle de fer ou enfin en grillage avec carcasse de fer, les boîtes assommoirs ont l'avantage de prendre les animaux vivants et de permettre ainsi de relâcher les lapereaux ou faisandeaux qui s'y sont inconsidérément fait prendre. On les tend dans le sens de leur longueur dans les sentiers d'assommoirs avec les mêmes précautions d'accès. On peut leur reprocher d'être plus difficiles à masquer et d'effrayer les animaux. Cependant quand elles sont restées un certain temps en place elles donnent de bons résultats. Les meilleures sont celles qui sont tout en tôle de fer, car celles qui sont en bois

se pourrissent très vite et fonctionnent mal au bout de très peu de temps, le grillage des autres étant parfois coupé par les fouines ou les putois. Une bonne précaution à prendre pour les boîtes assommoirs en bois, comme pour les assommoirs proprement dits, est de les passer au carbonyle avant de les placer sur le terrain.

Avec quarante à cinquante assommoirs ou boîtes assommoirs et 2 000 mètres environ de sentiers, on peut assurer l'entretien d'une chasse de 300 à 400 hec-



Chatière en hêtre.

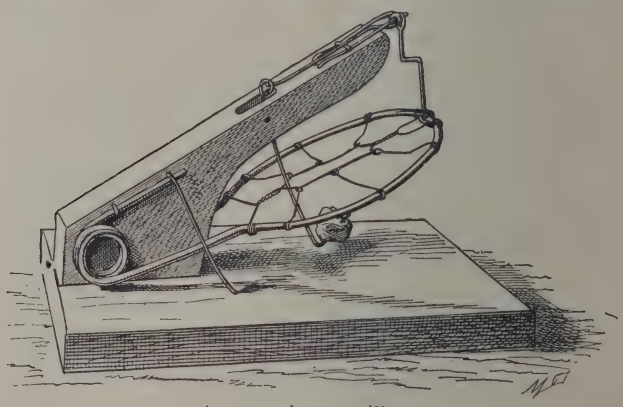


Boîte assommoir.

tares. Je ne saurais trop insister sur les avantages de ce piège qui, bien que décrié quelquefois notamment par les gardes paresseux, est l'engin de destruction par excellence durant toutes les saisons.

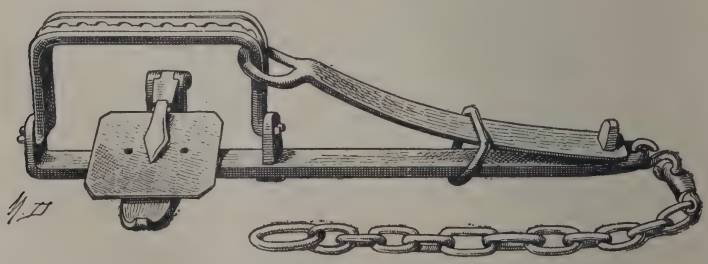
Pièges métalliques. — Ils se composent tous en principe de deux branches ou mâchoires lisses ou dentelées, se réunissant soit sur leur épaisseur, soit sur leur plat, lesquelles écartées quand le piège est tendu se rapprochent vivement quand elles sont fortement actionnées par un ressort, enserrant entre elles celui qui a mis en mouvement la détente qui maintenait leur écartement. Les uns, comme les *pièges à planchette*, sont mis en action par la pesée que l'animal exerce en marchant sur la planchette qui fait corps avec la détente ; les autres, *du type du traquenard à engrenage*, à cou de cygne ou piège allemand, se déclanchent par la traction exercée sur un appât fixé à la tige de détente. On

emploie encore les *pièges à poteau*, qui sont généralement du premier type et qu'on fixe au sommet d'un tronc d'arbre ou d'un poteau au milieu d'une plaine pour prendre les oiseaux de proie; le *hameçon à loup ou à renard*, qui se cache en entier dans le corps de l'appât et dont les branches à crochet s'écar-



Assommoir en grillage.

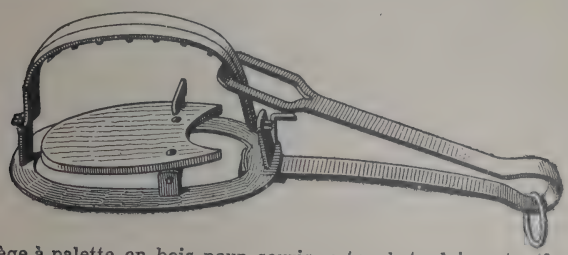
tent dans la gueule de l'animal, dont elles immobilisent la défense; et d'autres encore qui se trouvent dans le commerce et y subissent de jour en jour certaines modifications et améliorations. Les meilleurs sont ceux qui ont les ressorts les plus puissants et dont les détentes sont en cuivre afin d'éviter la



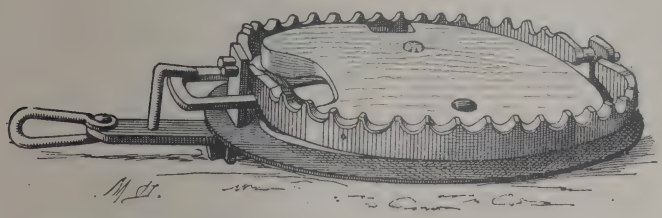
Piège à dents de scie (fermé) pour fouines, belettes, loirs.

rouille. Tous ces instruments comportent des séries de tailles appropriées aux divers animaux qu'on veut piéger. Il serait trop long de donner la description détaillée de tous les pièges, dont certains, comme les traquenards à gâchette, ont un mécanisme assez compliqué. Un catalogue industriel ou mieux quelques minutes de manipulation dans le magasin d'un commerçant qui en fait la vente vaudront mieux que toutes les explications les plus techniques que je pourrais donner ici. La maison Aurouze, de Paris, par exemple, vend toute la série de ces pièges.

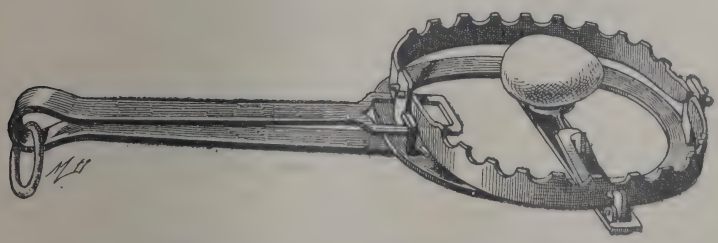
De la manière de tendre les pièges. — Nous voilà en possession de bons pièges, bien solides, fonctionnant bien et possédant des ressorts puissants; il s'agit maintenant de les tendre. C'est là, certes, la partie la plus délicate du piégeage, celle qui demande, outre la connaissance profonde des habitudes des animaux, la plus minutieuse manipulation, les précautions les plus grandes, la ruse, toutes qualités qui ne peuvent être développées que par l'amour du



Piège à palette en bois pour souris, rats, chats, loirs, etc. (fermé).



Piège à palette pour fouines, belettes, putois, renards (ouvert).



Piège dentelé avec œuf pour appât (ouvert).

métier, le goût du travail, en un mot le feu sacré. Pour bien piéger, en effet, il ne faut pas craindre sa peine; qu'on en juge par l'exposé suivant des obligations et des soins de toute sorte qu'exige la pose d'un piège.

La première opération consiste à bien choisir l'emplacement de ses pièges. Les vides et les landes sauvages pour les grands carnassiers, les clairières sous bois, non loin des lisières de forêt pour les mustelines et les rongeurs, les petites éminences dans les plaines pour les oiseaux de proie, mais toujours un endroit découvert à une assez grande distance de tout ce qui pourrait servir d'affût et éveiller par suite la méfiance des animaux, tels sont les meilleurs

emplacements pour tendre un piège. Rien n'est d'ailleurs absolu dans ces prescriptions, les circonstances dans lesquelles on se trouve, le flair des gardes étant les meilleurs guides en la matière eu égard à la région dans laquelle on a à opérer. Après avoir dessiné sur le sol le contour du piège à poser, on fait une petite excavation destinée à le contenir de telle sorte que le plan de sa partie supérieure quand il est ouvert se trouve à 1 ou 2 centimètres au plus en dessous de la surface du sol. Il faut avoir soin que la terre qui proviendra de cette excavation soit enlevée et jetée à une certaine distance de là, le but auquel doivent tendre toutes les précautions étant d'enlever à la place choisie toute trace de préparation quelconque. On ouvre alors le piège en ayant bien soin de mettre la petite clavette de sûreté, le « valet », comme disent les gardes, afin d'empêcher qu'il ne se ferme pendant qu'on l'arrange. On dispose alors au-dessus et sur toutes ses parties, pour le cacher, du menu terreau de feuilles, de la mousse, de la menue paille, de la graine de foin ou encore de la balle d'avoine ou de blé, le mieux étant de se rapprocher le plus possible de l'apparence du sol situé dans son pourtour. On place ensuite l'appât près du piège ou un peu en dehors s'il s'agit du piège à planchette ou sur la détente même si on a affaire à un traquenard, puis on enlève la clavette de sûreté et le piège est tendu.

Aucune précaution complémentaire de quelque nature qu'elle soit n'est superflue pour arriver à supprimer les causes de méfiance de la part des animaux qu'on poursuit : herbes odorantes ou graisses spéciales dont nous verrons plus loin la composition, pour enlever aux pièges et aux appâts l'odeur de l'homme qui les a tendus, chaussures frottées des mêmes herbes ou graisses, d'un hareng saur ou encore avec les intestins d'un lapin, gants imprégnés de même, sacs spéciaux entretenus bien propres à l'abri de l'odeur de l'homme ou des habitations, aromatisés aussi pour porter les appâts et les pièges, et tant d'autres qui sembleraient puériles ou du domaine de la superstition si on ne les voyait adoptées ou inventées même par les vieux gardes, les vrais maîtres ès piégeage.

La tente a lieu de différentes manières, dont les principales sont : *en coulée*, près des *sentiers d'assommoirs*, *en jardinet* et en *batterie*.

En coulée, on se sert utilement du traquenard ou du piège à planchette, ce dernier avec ou sans appât. Il faut bien se pénétrer d'une chose : c'est que l'appât, quel qu'il soit, éveille la méfiance et que, si on peut s'en passer dans certains cas, c'est une chance de plus de réussite. On aura soin de tendre le piège de manière que l'axe des mâchoires soit dans la direction de la coulée si le ressort est en dessous; au contraire, perpendiculairement à la coulée si le ressort est latéral, formant queue de manière à ce que cette queue soit placée extérieurement.

Près des sentiers d'assommoirs, on réussit bien en plaçant les pièges à 25 ou 30 centimètres en dehors du sentier; il faut alors toujours un appât qu'on place au delà du piège par rapport au sentier et qu'on dispose au besoin en jardinet. Cette manière de tendre vaut mieux qu'en coulée.

Pour tendre « en jardinet », on dispose le piège à planchette de manière à ce que l'appât se trouve près du bord extérieur au-dessus du ressort. On place alors tout autour de l'appât en fer à cheval et un peu en retour vers le piège de petites ramilles de bois ou de bruyères de 25 à 50 centimètres de hauteur, lesquelles empêchent les animaux d'atteindre la proie autrement qu'en passant par la partie libre du fer à cheval sous laquelle se trouve la palette du piège, d'ailleurs dissimulée avec soin. On prend ainsi beaucoup d'oiseaux de proie, notamment des buses; j'y ai même vu prendre des aigles. L'appât le meilleur

pour ce genre de tente est un lapin placé sur le dos et le ventre ouvert, dont les intestins sont exposés à l'air.

La « batterie » consiste en plusieurs pièges à planchette ou traquenard qu'on pose en cercle, les ressorts convergeant vers le centre avec un appât placé à découvert au milieu de la circonférence ainsi fortifiée.

D'une façon générale, il est mauvais d'attacher les pièges. Le plus souvent et c'est là le meilleur système, on les munit d'une chaîne terminée par un quadruple crochet, sorte d'ancre qui s'accroche au sol et aux plantes, sans offrir une fixité trop grande, laquelle pourrait servir de point d'appui à l'animal pris, pour se dégager. On attache encore au bout de la chaîne, au lieu d'une ancre, une pierre assez grosse au moyen d'une corde. Pour la loutre seule, on fixe les pièges fortement à un pieu ou à un arbre sur le bord, sans quoi la bête prise irait mourir sous l'eau, privant le piégeur et de son piège et de la riche proie, sa récompense.

Traînée. — C'est une opération indispensable pour amener jusqu'au piège les animaux qu'on désire prendre. Le piège sans la traînée, surtout pour les carnassiers de grande taille, ne serait efficace que très exceptionnellement.

Il faudrait que ces animaux en éventassent l'appât à grande distance ou vinssent à passer dans le voisinage. La traînée supplée à cela, et vient compléter la série des précautions si minutieuses qu'entoure la pose d'un piège. C'est une opération qui consiste à créer sur le sol une voie artificielle qui passera par les endroits fréquentés la nuit par les fauves, et qui les amènera jusqu'à l'emplacement du piège, dont l'appât aura, du reste, les mêmes émanations que celles de la voie en question. Pour arriver à ce but, on traîne un appât quelconque, lapin mort pas trop avancé, intérieurs de lièvres ou de lapins, une poule, une pie, qu'on a légèrement plumée et grillée. On attache l'appât à une corde de 3 mètres dont on tient l'extrémité, non sans l'avoir frottée comme l'appât avec une graisse spéciale dont nous verrons plus loin la composition, et on la traîne ainsi sur le sol durant un assez long parcours, pour aboutir à l'endroit où on a placé le piège, ayant bien soin d'obéir aux prescriptions suivantes :

1° Commencer la traînée sous le vent par rapport à l'emplacement du piège, afin que les animaux ne perdent pas le sentiment de la voie ou la retrouvent facilement.

2° Emprunter les chemins, surtout les chemins de pourtour ou de ronde, passer par les étranglements de forêt qui forment la jonction des grands massifs avec les petits cantons avancés dans les plaines ; en un mot, s'efforcer de parcourir les endroits où on pense que les carnassiers ont le plus de chance de passer. C'est alors que la connaissance parfaite du terrain et des refuites des animaux est indispensable.

3° Avoir soin de se munir de menue paille, balle d'avoine ou de blé dont on répandra de distance en distance quelques poignées, en les accompagnant d'un petit morceau de l'appât de traînée dont on aura fait provision, ou encore de petits croûtons préparés avec des graisses spéciales dont l'efficacité a été sanctionnée par l'usage.

4° Se servir de chaussures imprégnées des mêmes graisses ou frottées d'herbes odorantes ou encore garnies de peaux de lapin fraîchement écorchées, la partie sanguinolente placée en dehors. On peut aussi se contenter de se frotter de temps en temps les pieds sur l'appât qu'on traîne.

5° Ne toucher les amorces, pièges, menue paille, croûtons, etc., qu'avec des gants également frottés avec les mêmes graisses.

6° Faire la traînée à la chute du jour un peu avant le coucher du soleil.

On arrive ainsi près de l'endroit où a été tendu le piège; on répand alors sur celui-ci les mêmes menues pailles, terreau, mousses ou balles, qu'on a répandus déjà de distance en distance le long de la traînée, en ayant soin de lui donner le même aspect que celui des petits placeaux où on a déposé des croûtons ou des morceaux d'appât, et on continue la traînée encore un peu au delà.

Recettes diverses de graisses, croûtons et appâts de traînée. — (Extrait de *La Vénerie normande*, de Le Verrier de la Conterie.) Faites fondre une livre de graisse de cochon, fraîche et sans aucune odeur, dans une chaudière de terre neuve et vernissée ; lorsqu'elle sera bien fondue et tandis qu'elle bouillira, jetez-y trois oignons coupés en deux ou trois. Retirez-les lorsqu'ils seront bien frits, et mettez bouillir avec cette graisse gros comme le doigt de camphre; aussitôt fondue, vous jetterez dans cette graisse du pain coupé par petits morceaux gros comme une noisette; dès qu'ils viendront à prendre une couleur rousse, vous ajouterez deux bonnes cuillerées de miel; lorsque le tout aura jeté quelques bouillons ensemble, vous retirerez tous ces petits morceaux de pain dont vous vous servirez ainsi qu'il suit : prenez une courée de mouton (intestins), trempez-la ou la frottez de la graisse ou composition ci-dessus, traînez cette courée derrière vous aux rentrées et aux travers des forêts où se retirent les renards, jusqu'à l'endroit où vous voulez vous mettre à l'affût ou tendre des pièges. Vous observerez, en y allant, de laisser tomber de distance en distance un des petits morceaux de pain. Comme cette drogue se conserve, on peut en faire telle quantité qu'on veut; il ne s'agit que d'augmenter à proportion ce qui entre dans sa composition, et que le pot dans lequel on la mettra soit bien couvert. »

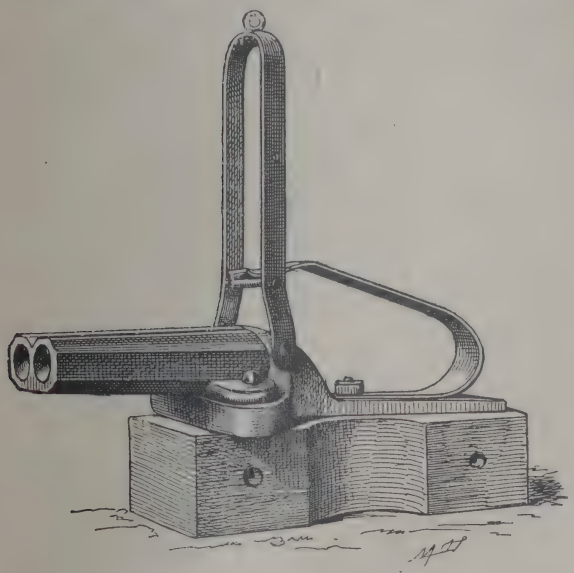
Autre graisse, d'après Bellecroix. — Vieux saindoux rance et suif de chandelle mal épuré, en proportions sensiblement égales, un peu plus de saindoux. Dans cette mixture bouillante, on jette quelques grains de genièvre, une branche de genêt, puis une partie des intestins et de la graisse d'un animal crevé; faire bouillir quelques heures et laisser refroidir.

Autre manière de préparer la graisse à croûtons et à appâts, d'après De la Rue. — Dans la fabrication de la première graisse, on ajoute quelques pincées de poudre d'iris, on remue avec une spatule de noisetier vert, puis quand le tout est bien fondu on ajoute une grosse pincée d'écorces de bois de morelle (ou douce-amère), qu'on laisse frire dans la graisse sans brûler. On retire alors la morelle et on verse dans la mixture un demi-verre de jus de fumier, après quoi on laisse bouillir jusqu'à évaporation. Enfin on filtre et on verse dans un pot bien propre, non sans avoir versé dans la graisse, avant qu'elle soit complètement figée, huit à dix gouttes d'essence d'anis. On bouche bien hermétiquement, et on peut conserver ainsi longtemps cette préparation.

On fait encore entrer dans la composition des graisses de traînées et de croûtons des hannetons pilés qu'on fait bouillir quatre à cinq heures dans du saindoux; l'essence de térébenthine, l'anis, le bois de morelle, le fenouil, le miel et le jus de fumier.

Pour neutraliser l'odeur de l'homme, on utilise encore des bourgeons d'arbres résineux qu'on fait mariner plusieurs mois avec de l'huile d'olive très pure, dans une bouteille qu'on expose bien bouchée au soleil ou à une chaleur douce en la remuant souvent (De la Rue). On frotte avec cette huile les chaussures et les gants dont on se sert pour se livrer au piégeage.

Nettoyage des pièges. — Le nettoyage, l'entretien et le graissage des pièges sont des opérations capitales pour assurer l'efficacité du piégeage. D'une part, en effet, il est indispensable que ce mécanisme fonctionne toujours parfaitement, par conséquent que toutes les pièces soient exemptes de rouille; ensuite, il est non moins important d'enlever aux pièges l'odeur des bêtes puantes qui s'y sont fait prendre et qui, persistant longtemps, en éloigne de nouvelles victimes. Il est donc nécessaire, après chaque prise, de démonter le piège, de le bien laver, d'enlever avec de la brique pilée et de l'huile toutes les taches de sang et de rouille qu'on y trouve, puis de le remonter ensuite en s'assurant



Canon avertisseur à deux coups.

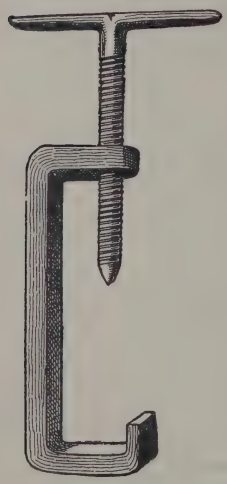
qu'il fonctionne toujours bien. On l'enduit enfin dans toutes ses parties, au moyen d'un chiffon de laine, d'une des graisses dont j'ai parlé ci-dessus. Alors même qu'un piège n'a rien pris, s'il a été seulement détendu par le fait des petits rongeurs, mulots, campagnols, etc., qui peuvent échapper à ses mâchoires, il est encore nécessaire de le nettoyer; mais on pourra alors se contenter de le bien essuyer sans le démonter et de le graisser à nouveau. Les gardes ne s'attachent pas assez à cette partie si importante de l'opération du piégeage; ils sont alors étonnés de ne rien prendre et, un peu de paresse aidant, ils sont bien vite dégoûtés du piège, qu'ils ne tendent plus, ou qu'ils tendent sans soin pour obéir simplement aux injonctions de leurs maîtres ou de leurs chefs. On peut utiliser encore pour le nettoyage des pièges l'huile de pétrole, et l'huile dont j'ai parlé plus haut dans laquelle on a fait macérer des hannetons écrasés, ou encore une décoction de morelle, de menthe et de fenouil.

Époques les plus favorables au piégeage. — La meilleure époque de piégeage serait certainement l'été au moment des moissons, parce qu'alors les

petits sont encore inexpérimentés, et qu'en outre la disparition des récoltes et le grand nombre des personnes qui circulent dans les champs font rentrer les animaux dans les remises, où on les prend plus facilement.

Toutefois, à cette époque il n'y a pas de coulées, les habitudes du gibier sont moins routinières et le piégeage devient par suite plus difficile. Enfin, les appâts se gâtent très vite, ce qui est encore une mauvaise condition.

C'est cependant le moment où on tend avantageusement les assommoirs, en ayant soin de les grillager à cause des jeunes du gibier. Puis c'est le moment par excellence pour se mettre à l'affût sur les bordures des bois. Ce serait bien étonnant en effet si, en s'embusquant le matin de bonne heure ou le soir au coucher du soleil, on n'avait pas l'occasion de tirer quelque fouine ou quelque putois femelles, menant leur petite famille à la chasse.



Clef à vis.

Durant l'automne, c'est encore et toujours à l'assommoir qu'il faut demander la destruction permanente des petits carnassiers et des rongeurs, jusqu'au moment où les sentiers seront envahis par les eaux. Durant ces périodes de chômage de l'assommoir, il faudra avoir soin de le détendre et de mettre la grosse pierre qui servait de poids sous le madrier trappe, afin d'établir ainsi la circulation de l'air dans l'appareil et empêcher le bois de pourrir.

On piège alors activement avec les traquenards et les pièges à planchette ; les appâts se conservent mieux, la feuille qui commence à tomber est très utile pour dissimuler les pièges, et nombre de buses et d'oiseaux de proie se feront prendre. Les coulées commencent ainsi à être visibles, les temps humides permettent déjà « d'en revoir » ; on s'occupe alors d'acquérir la connaissance des allées et venues du gibier et de ses ennemis.

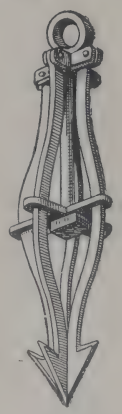
L'hiver arrive, et avec lui souvent la neige, c'est le moment de dépister, en suivant facilement leurs empreintes, tous les animaux qu'on a intérêt à détruire.

Un garde doit toujours être dehors par les temps de neige. Outre, en effet, pour lui la nécessité d'aller balayer des placeaux ou des sentiers d'agrainage pour y répandre la nourriture de son gibier, il se rendra compte de tous les animaux utiles ou nuisibles qui fréquentent sa chasse ; les voies des bêtes de rapine le mèneront aux tas de bois, bourrées, vieux murs, pierrées, ponceaux, trous de vieux arbres, où il aura à faire de fructueuses incursions. Il aura encore à l'affût les pies et les corbeaux, en leur offrant comme appât une charogne, traînée sur la neige au milieu d'une plaine non loin de la hutte qu'il aura adoptée pour abri. Il ne doit pas oublier que c'est le moment où les animaux souffrent de la faim, et que leur capture sera plus facile parce qu'ils sont moins méfiants.

Par les temps de gelée et en l'absence de vent, les oiseaux de proie « donneront bien au grand-duc ». Ce sera encore un moyen d'éliminer nombre d'ennemis de son gibier. Enfin il devra visiter avec soin tous les bâtiments, granges, greniers de fermes, en se faisant accompagner de petits chiens ratiers qui lui donneront des indications précieuses sur la présence des fouines, des putois et des belettes.

Au printemps, dès le mois de mars, il faudra procéder à la tournée des nids. Cette reconnaissance est facile à faire alors : les oiseaux de proie commencent, en effet, à charrier les matériaux de leurs nids et la feuille n'est pas encore venue pour les cacher. Les arbres sur lesquels ces oiseaux commencent à élire domicile seront marqués légèrement au corps d'un petit blanchis, afin qu'on les retrouve facilement quand le moment sera venu de détruire les couveuses. C'est encore à cette époque qu'il y aura lieu de chercher tous les terriers de renards et de blaireaux. Enfin, les chats qui sortent des villages pour se mettre en chasse dans la plaine ou dans les remises devront être impitoyablement immolés. Tous les chiens seront tenus à la maison, et jamais, sous aucun prétexte, promenés dans les couverts.

Quelques mots sur les procédés de destruction spéciaux aux divers animaux nuisibles. — *Le loup.* En dehors de la chasse à courre ou au fusil avec chiens courants, ou encore en battue, moyens de destruction qui ont été décrits ailleurs, on détruit encore les loups : à l'affût, avec un cheval mort, un bœuf, un mouton ou un chien pour appât, après avoir, bien entendu, fait une traînée pour amener l'animal au carnage. Toutefois, la traînée n'est pas nécessaire si on établit l'affût près de « l'abatis » fait par le loup lui-même et auquel il ne manquera pas de revenir. On installe un affût en construisant trois ou quatre abris en cercle, fosses ou huttes masquées par des branchages, et parmi lesquels on choisit celui qui se trouve à bon vent ; et là, le soir, bien couvert et armé non seulement d'un bon fusil mais d'une patience à l'épreuve du découragement, on attend l'occasion d'un bon coup de fusil qui, il faut le dire d'ailleurs, ne se présente pas toujours... Il va sans dire qu'on devra rendre visible la ligne de mire de son fusil, soit par du phosphore, soit au moyen d'un petit morceau de papier.


Hameçon fermé.

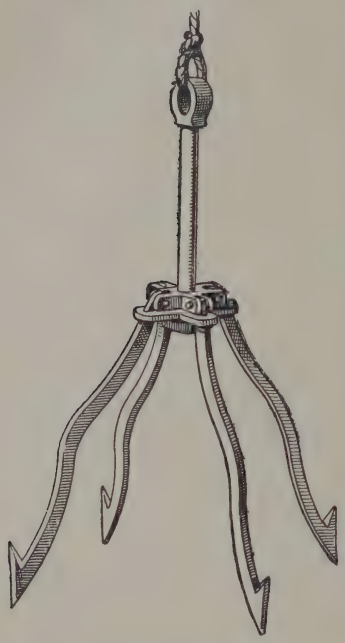
Comme pièges à loup, on utilisait autrefois la fosse à loup, le fusil d'affût, la chambre, le tour, le hausse-pied et les panneaux ; aujourd'hui, on ne se sert plus que du traquenard à gâchette ou piège allemand tendu, comme nous l'avons vu, avec les plus grandes précautions, avec accompagnement de traînées et emploi des graisses spéciales qui ont été décrites, ou encore du piège à planchette tendu au-dessous d'un appât pendu à une branche d'arbre près d'une passée. On se sert encore, dans certains pays, de l'hameçon dissimulé dans le corps d'un appât et pendu à une branche flexible à 1 mètre de terre environ. Enfin, on utilise aussi le poison de la façon qui a été détaillée à l'article « Poison ». 10 centigrammes de strychnine suffisent pour lui donner la mort.

Le renard. Nous ne parlerons pas de la chasse du renard proprement dite, ni des battues, pas plus que du piochage et de l'enfumage des terriers, qui font l'objet de chapitres distincts dans cet ouvrage. Qu'il nous suffise d'indiquer les autres moyens de destruction adoptés contre lui ; ce sont les suivants :

L'affût au fusil avec charogne pour appât, après avoir fait une traînée ; un chat grillé, une pie à moitié plumée et grillée, un hareng également grillé sont d'excellents appâts.

L'affût près du terrier ou près d'une coulée, aux abords de celui-ci, le matin de très bonne heure, sans faire le moindre bruit. On peut encore le matin, à midi et le soir, affûter les renardeaux qui viennent s'ébattre près de l'entrée des terriers.

Chassé, le renard revient toujours à son terrier par la même coulée : on peut s'embusquer et l'y tuer facilement ; les cris des geais, pies, merles, mésanges et autres oiseaux avertissent de son arrivée sous bois.

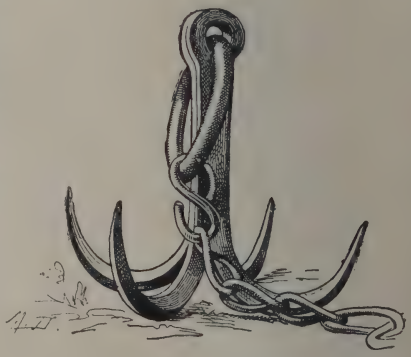


Hameçon ouvert.

On prend les renards au traquenard et au piège à planchette avec les appâts, traînées, graisses et croûtons que nous avons indiqués. Pris par la patte, le renard se dégage fréquemment en la rongeant. On se sert aussi, mais plus rarement, de l'hameçon, qui réussit cependant assez bien si on le dissimule dans le corps d'une pie attachée, à environ deux pieds du sol, à une branche d'arbre, un pommier par exemple, au milieu de la plaine. On l'attire hors de son terrier en imitant, au moyen d'appeaux, le cri du lièvre blessé ou d'une souris. Enfin, on l'empoisonne au moyen de 5 à 6 centigrammes de strychnine placés dans le corps d'un oiseau.

En somme, on prend beaucoup de renards au piège, ce qui laisserait penser que cet animal a usurpé sa réputation de finesse. Toutefois il a une profonde horreur de l'odeur de l'homme, d'où la nécessité de prendre toutes les précautions que nous avons indiquées pour le piéger.

Le blaireau. On le chasse avec des chiens courants, pour le forcer à se terrer, puis on pioche son terrier où on l'enfume. C'est là le mode de destruction le plus généralement adopté. Cependant on peut le prendre avec un piège à planchette à ressorts un peu forts et dont la chaîne est munie de crochets. On tend dans une coulée près du terrier, ou dans une ou deux des principales gueules, après avoir bouché les autres. Deux pièges ainsi tendus l'un devant l'autre dans la même gueule réussissent encore mieux. On affûte aussi le blaireau le matin ou le soir près de son terrier. Pour cela, il faut se percher sur un arbre à portée. Enfin, on peut le prendre au collet dans les coulées en attachant l'extrémité libre dudit collet à un baliveau courbé.

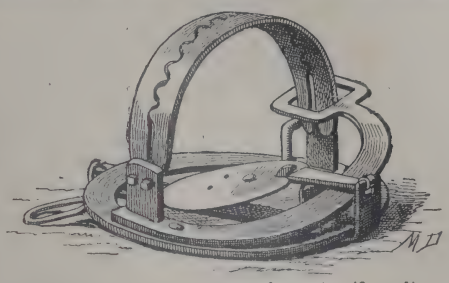


Chaîne à griffe.

La loutre. Elle est assez difficile à piéger. Elle se prend ce-

pendant avec un piège à renard à planchette et muni d'un ressort puissant. On fait aussi pour la loutre des pièges spéciaux, qu'on trouve dans le commerce.

L'appât par excellence pour la loutre utilisé en Allemagne et donné par Cotta se prépare ainsi : « Prenez les intestins d'un poisson d'une livre, 4 grammes de racine de valériane, le double de camphre et environ autant d'épreinte (fiente de loutre) fraîche ; on broie le tout bien menu dans un mortier bien propre, on remue le mélange dans 125 grammes de saindoux très frais. On fait chauffer à petit feu dans un vase de terre jusqu'à ce que la graisse soit liquide ; on met cette pâte dans un gros linge bien propre qu'on tord pour en faire sortir la graisse, le plus gros enfin. On conserve l'appât au frais dans un petit pot verni intérieurement et sans odeur, qu'on recouvre d'une vessie. » (De la Rue.) Le piège tendu près de la rive dans un endroit qu'on a jugé fréquenté doit être attaché solidement au moyen d'une chaîne assez longue.



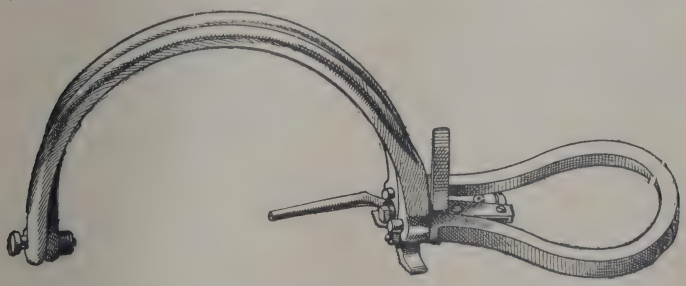
Piège dentelé pour épervier, etc. (fermé).

D'Houdetot donne la composition d'une autre graisse pour appâts : « Quatre onces de graisse de porc fraîche ou fondue, ou de beurre frais, ou de graisse d'oie ; faire fondre sur un feu doux, dans un poêlon de terre neuf. Pilez quatre grains de castoréum, trois de camphre blanc et un demi de musc. Remuez le tout et conservez dans un vase hermétiquement clos. »

On affûte encore la loutre au clair de lune, à bonne distance d'une pierre plate blanche qu'on a placée sur le bord de l'eau, et sur laquelle elle prend bien vite l'habitude de venir déposer ses épreintes. Il faut alors être bien caché et ne pas faire le moindre bruit.

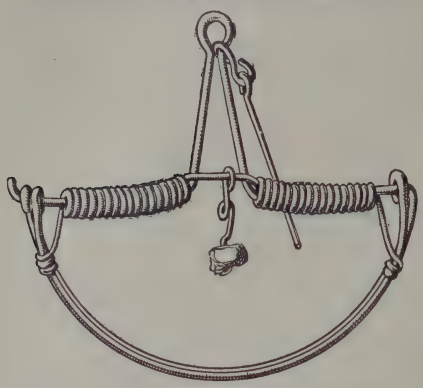
Le chat sauvage. On chasse le chat sauvage avec des chiens dont on a constaté l'ardeur contre des chats domestiques ; on le force ainsi à grimper sur un arbre, d'où on le déloge d'un coup de zéro. C'est un beau coup de fusil.

Il se prend au piège à planchette, au traquenard et même à l'hameçon. On amorce avec un oiseau ou des intestins de lièvre. La racine ou la poudre de valériane mélangées aux graisses et aux appâts, qu'on emploie pour les pièges, sont très efficaces. On peut aussi l'amener à l'affût au moyen d'une traînée de



Piège en acier, pour belettes, renards, loups, etc. (fermé).

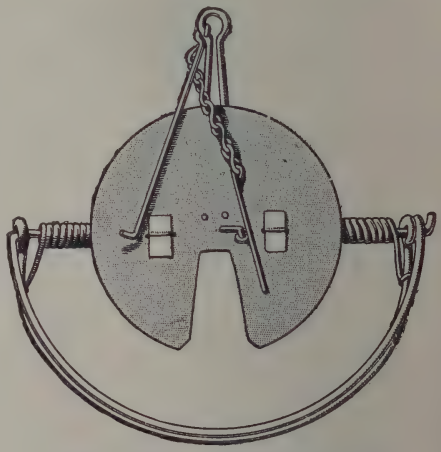
charogne : la graisse qui sera utilisée alors sera composée ainsi : 250 grammes de beurre frais fondu à feu doux, avec racine de valériane, bois de morelle, 20 grains de camphre et 2 de musc, le tout amené à la consistance d'une pâte. On frotte les appâts et les pièges avec cette graisse. (De la Rue.)



Piège à branches rondes pour fouines, putois, etc. (fermé).

La fouine. L'assommoir, le piège à planchette, appâté d'un œuf de poule, d'une moitié de lapin, d'un petit oiseau fraîchement tué ou même de fruits cuits, dont elle est très friande, sont les pièges adoptés pour la fouine, et qui donnent les meilleurs résultats. On reconnaît la présence de cet animal à sa fiente musquée. On tend alors en coulée, près des endroits qu'elle habite, ou encore au pied d'un mur, là où elle a l'habitude de le franchir, ce qu'on verra facilement. Dans ce cas, il n'est pas besoin d'appât. Comme pour toutes les mustelines, si on prend une femelle il est bon de la faire uriner sur l'assommoir ou le piège qui l'a prise, et on est alors assuré de prendre plusieurs des mâles du canton.

Le putois. Même piégeage que pour la fouine ; cet animal est plus facile à prendre que sa congénère. Il donne bien à l'assommoir. Les appâts sont les mêmes ; on peut y ajouter une tête de hareng grillée dans de la graisse d'oie, puis roulée dans du sucre, ou encore un poisson d'eau douce.



Piège à bascule avec clef de sûreté pour belettes, rats, etc. (fermé).

La martre. Il faut la suivre, par la neige, jusqu'à l'arbre creux où elle a établi sa demeure. On reconnaît facilement sa trace, parce qu'elle a les pieds garnis de poils. On la déloge de son trou en agrandissant l'ouverture. On la prend encore à l'assommoir ou au traquenard tendu dans une clairière de forêt et amorcé avec des intestins de lapin ou de lièvre, ou avec un hareng grillé après avoir fait une traînée.

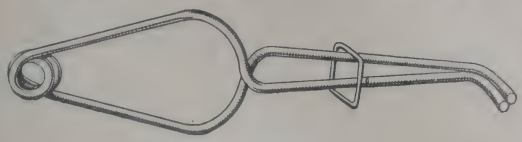
L'hermine. Un petit piège à planchette frotté d'huile d'anis et de jusquiame, recouvert de menue paille et amorcé avec un œuf de poule ou de pigeon, un morceau de gâteau de miel, un petit oiseau, une souris ou un fruit cuit, est le meilleur instrument pour la prendre. Il faut avoir soin si on amorce avec un œuf d'en briser un peu la coquille à un bout. L'hermine se prend bien aussi à

l'assommoir. On peut à la rigueur se contenter, pour la prendre, de pièges en simple laiton avec ressort à boudin, tels qu'on en fait pour les rats.

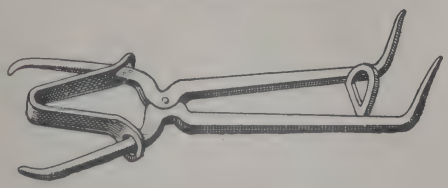
La belette. Elle se prend comme l'hermine, avec les mêmes pièges et les mêmes appâts.

Le hérisson. Se prend surtout à l'assommoir, mais il donne aussi au piège anglais. On peut en détruire beaucoup en les chassant au chien d'arrêt au moment du coucher du soleil.

L'écureuil. Se tue facilement au fusil et se prend à l'assommoir, avec une noix comme appât.



Piège à taupe ordinaire.



Piège à taupe à forceps.

Les rats. Se prennent également à l'assommoir ou au piège en laiton rouge amorcé d'un morceau de pain d'épice. Les loirs surtout sont faciles à prendre ainsi.

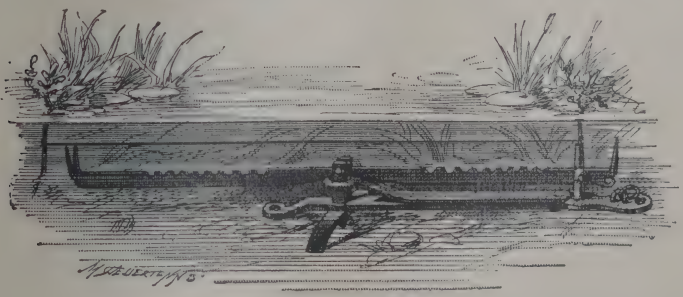
Les oiseaux de proie. On les prend au piège à poteau ou au piège à planchette, tendu à terre en jardinet amorcé avec un lapin, dont les intestins sont mis à l'air bien en évidence. Aigles, autours, corbeaux et buses surtout se prennent facilement de cette manière.

Les buses viennent bien au grand-duc.

Le busard Saint-Martin se prend bien au piège à planchette, tendu en jardinet au bord d'un étang, avec une souris pour appât, ou encore au piège à poteau placé en queue d'étang dans les joncs. Il en est de même du busard Montaigu et du jean-le-blanc.

Les milans viennent à l'affût au grand-duc et se prennent au piège à poteau.

Les faucons sont fort difficiles à approcher. Il est rare qu'on puisse les tirer à bonne portée. Quelques-uns, comme l'émerillon et le hobereau, viennent au



Piège à loutre tendu.

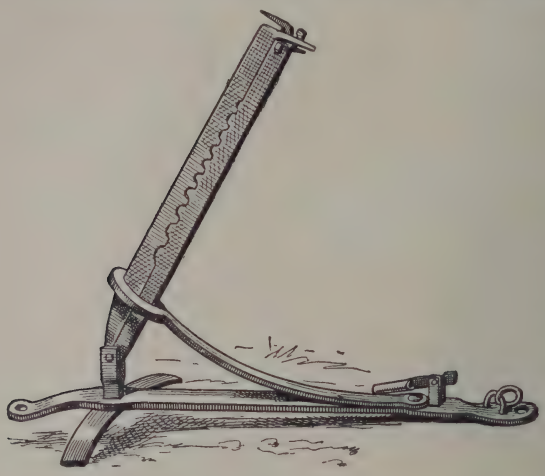
grand-duc, mais ils se prennent rarement au piège. Pour ces oiseaux, comme pour presque tous les oiseaux de proie, le moyen le plus sûr de destruction est l'affûtage des mères sur les nids, au moment où elles couvent.

L'autour et l'épervier viennent au grand-duc.

La pie-grièche ne se détruit qu'au fusil.

Le geai se prend au lacet, au gluau, à la pipée, avec le grand-duc et à l'affût au fusil, avec appeau imitant le cri d'un oiseau en détresse.

Les corbeaux se prennent au piège à poteau, au piège à planchette tendu à terre en jardinet et amorcés avec des lapins dont les intestins sont mis à nu. Au moment des nids, on remplace le lapin par un chapelet d'œufs de poule disposés en nid près du piège. On en tue un grand nombre avec le grand-duc au perchoir. On affûte aussi avec succès les mères, quand elles couvent sur leurs nids. Durant l'hiver par la neige, l'affût avec une charogne pour appât réussit bien. Enfin, on peut en prendre assez facilement au moyen de cornets de fort papier englués intérieurement et au fond desquels on met de petits morceaux de viande. Les corbeaux, à court de nourriture, se précipitent sur ces proies ; le cornet se colle à leur tête et les aveugle. Ils prennent alors leur vol, presque perpendiculairement et retombent alors épuisés à terre, où on les tue à coups de bâton.



Piège à loutre détendu.

Les pies sont d'un piégeage assez difficile parce qu'elles sont très méfiantes et se laissent difficilement approcher. La meilleure destruction s'en fait au moment des nids, par l'affût des couveuses.

Primes de piégeage. — On ne saurait terminer ce chapitre sans donner, à titre de renseignement, un aperçu des primes qui sont accordées aux gardes pour chaque tête d'animal nuisible détruit. Ces primes, dont l'allocation est indispensable, sont un encouragement destiné à stimuler le zèle des gardes piégeurs et à les payer de leurs peines. Si elles sont assez élevées, elles deviennent pour eux un appoint sérieux à leur traitement. Il est même préférable de donner des primes élevées et des traitements relativement faibles que des émoluments fixes importants avec des gratifications insignifiantes. On ne saurait d'ailleurs regretter aucun sacrifice dans cet ordre d'idées, quelque élevé que soit le prix des becs et des nez ainsi payés, si on pense à la quantité de gibier sauvé. Nous donnons, page 584, sous forme de tableau, ces primes, d'après divers auteurs et telles qu'elles sont tarifées dans certaines chasses des environs de Paris.

LEDDET,
Inspecteur des Eaux et Forêts.

XXIII

LÉGISLATION DE LA CHASSE

LOI DU 3 MAI 1844, SUR LA POLICE DE LA CHASSE

(Tous les arrêts qui suivent les articles de loi sont ceux de la chambre criminelle de la Cour de Cassation.)

Section I. — De l'exercice du droit de chasse.

Article premier. — Nul ne pourra chasser, sauf les exceptions ci-après, si la chasse n'est pas ouverte, et s'il ne lui a pas été délivré un permis de chasse par l'autorité compétente. Nul n'aura la facilité de chasser sur la propriété d'autrui sans le consentement du propriétaire ou des ayants droit.

Permis de chasse. — Le refus d'exhiber le permis de chasse à l'agent de l'autorité qui le réclame n'est pas compris au nombre des délits prévus par la loi ; et l'autorité administrative ne peut ajouter au texte des lois et trouver matière à contravention dans un fait qui ne rentre pas dans leurs prévisions (*Cass.*, 15 *décembre* 1855).

Un procès-verbal.

Art. 2. — Le propriétaire ou possesseur peut chasser ou faire chasser en tout temps, sans permis de chasse, dans ses possessions attenantes à une habitation et entourées d'une clôture continue, faisant obstacle à toute communication avec les héritages voisins.

Propriétés closes. — Dans les propriétés closes, la chasse est permise en tout temps, sans permis de chasse, et à l'aide de tous moyens — sauf l'emploi de véritables engins prohibés dont la loi punit même la simple détention.

Mais la chasse à l'aide de chanterelles, appeaux et appelants ne constitue ni délit ni contravention dans une propriété close suivant l'article 2 de la loi de 1844 (*Cass.*, 16 *juin* 1866).

Gluaux. Filets. — Les gluaux sont de véritables engins de chasse dont la simple détention est prohibée (*Cass.*, 7 *mars* 1868).

Il en est de même des filets (*Cass.*, 1er *mai* 1868).

Art. 3. — Les préfets détermineront par arrêtés publiés au moins dix jours à l'avance, les époques des ouvertures et celles des clôtures des chasses, soit à tir, à cor et à cri, dans chaque département (*Mod. de loi du* 22 *janvier* 1874).

Art. 4. — Dans chaque département, il est interdit de mettre en vente, de vendre, d'acheter, de transporter et de colporter du gibier pendant le temps où la chasse n'y est pas permise.

En cas d'infraction à cette disposition, le gibier sera saisi et immédiatement livré à l'établissement de bienfaisance le plus voisin, en vertu soit d'une ordonnance du juge de paix, si la saisie a eu lieu au chef-lieu de canton, soit d'une autorisation du maire, si le juge de paix est absent, ou si la saisie a été faite dans une commune autre que celle du chef-lieu. Cette ordonnance ou cette autorisation sera délivrée sur la requête des agents ou gardes qui auront opéré la saisie, et sur la présentation du procès-verbal régulièrement dressé.

La recherche du gibier ne pourra être faite à domicile que chez les aubergistes, chez les marchands de comestibles et dans les lieux ouverts au public.

Il est interdit de prendre ou de détruire sur le terrain d'autrui des œufs et des couvées de faisans, de perdrix et de cailles.

Colportage. — Celui qui colporte ou met en vente du gibier pendant que la terre est couverte de neige et que la chasse est interdite, à raison de cette circonstance, par un arrêté préfectoral, n'est pas assimilé à celui qui colporte du gibier pendant que la chasse est prohibée, c'est-à-dire entre l'époque de la clôture et celle de l'ouverture de la chasse.

Le colportage du gibier en temps de neige n'est pas un délit si, d'une façon générale, la chasse est ouverte (*Cass.*, 22 *mars* 1845, 18 *avril* 1845).

C'est seulement pendant le temps où la chasse n'est pas permise qu'il est interdit de vendre ou de colporter du gibier ; — le temps dit prohibé est celui qui s'écoule entre les arrêtés généraux de clôture et d'ouverture de la chasse, et non telle autre période plus ou moins restreinte pendant laquelle la chasse peut, à raison de circonstances

particulières au département, être accidentellement suspendue (*Cass.*, 15 *janvier* 1876).

Art. 5. — Les permis de chasse seront délivrés, sur l'avis du maire et du sous-préfet, par le préfet du département dans lequel celui qui en fera la demande aura sa résidence ou son domicile.

La délivrance des permis de chasse donnera lieu au payement d'un droit de 15 francs au profit de l'Etat, et de 10 francs au profit de la commune, dont le maire aura donné l'avis énoncé au paragraphe précédent.

Les permis de chasse seront personnels; ils seront valables par tout le royaume et pour un an seulement.

La délivrance des permis donne lieu au payement d'un droit de 28 francs: 18 francs au profit de l'État et 10 au profit de la commune.

Art. 6. — Le préfet pourra refuser le permis de chasse : 1° à tout individu majeur qui ne sera point personnellement inscrit, ou dont le père ou la mère ne serait pas inscrit au rôle des contributions; 2° à tout individu qui, par une condamnation judiciaire, a été privé de l'un ou de plusieurs des droits énumérés dans l'article 42 du Code pénal autres que le droit de port d'armes; 3° à tout condamné à un emprisonnement de plus de six mois pour rébellion ou violence envers les agents de l'autorité publique; 4° à tout condamné pour délit d'association illicite, de fabrication, débit, distribution de poudre, armes ou autres munitions de guerre; de menaces écrites ou de menaces verbales avec ordre ou sous condition; d'entraves à la circulation des grains; de dévastation d'arbres et de récoltes sur pied, de plants venus naturellement ou faits de main d'homme; 5° à ceux qui auront été condamnés pour vagabondage, mendicité, vol, escroquerie ou abus de confiance. La faculté de refuser le permis de chasse aux condamnés dont il est question dans les paragraphes 3, 4 et 5 cessera cinq ans après l'expiration de la peine.

Art. 7. — Le permis de chasse ne sera pas délivré: 1° aux mineurs qui n'auront pas seize ans accomplis; 2° aux mineurs de seize à vingt et un an, à moins que le permis ne soit demandé pour eux par leur père, mère ou curateur, porté au rôle des contributions; 3° aux interdits; 4° aux gardes champêtres ou forestiers des communes et établissements publics, ainsi qu'aux gardes forestiers de l'Etat et aux gardes-pêche.

Art. 8. — Le permis de chasse ne sera pas accordé : 1° à ceux qui, par suite de condamnations, sont privés du droit de port d'armes; 2° à ceux qui n'auront pas exécuté les condamnations prononcées contre eux pour l'un des délits prévus par la présente loi; 3° à tout condamné placé sous la surveillance de la haute police.

Voir aussi l'interdiction temporaire prévue par l'article 18.

Art. 9. — Dans le temps où la chasse est ouverte, le permis donne à celui qui l'a obtenu le droit de chasser de jour, soit à tir, soit à courre, à cor et à cri, suivant les distinctions établies par les arrêtés préfectoraux, sur les propres terres d'autrui avec le consentement de celui à qui le droit de chasse appartient.

Tous les autres moyens de chasse, à l'exception des furets et des bourses destinés à prendre les lapins, sont formellement prohibés. Néanmoins, les préfets des départements, sur l'avis des conseils généraux, prendront des arrêtés pour déterminer : 1° l'époque de la chasse des oiseaux de passage autres que

la caille, la nomenclature des oiseaux et les modes et procédés de chaque chasse pour les diverses espèces ; 2° le temps pendant lequel il sera permis de chasser le gibier d'eau dans les marais, sur les étangs, fleuves et rivières ; 3° les espèces d'animaux malfaisants et nuisibles que le propriétaire, possesseur ou fermier pourra en tout temps détruire sur ses terres, et les conditions de l'exercice de ce droit, sans préjudice du droit appartenant au propriétaire ou au fermier de repousser et de détruire, même avec des armes à feu les bêtes fauves qui porteraient dommage à ses propriétés. Ils pourront prendre également des arrêtés : 1° pour prévenir la destruction des oiseaux ou pour favoriser leur repeuplement ; 2° pour autoriser l'emploi des chiens lévriers pour la destruction des animaux malfaisants et nuisibles ; 3° pour interdire la chasse pendant les temps de neige (*Mod. de loi du* 22 *janvier* 1874).

Engins prohibés. — Ne constituent pas des engins de chasse prohibés par la loi du 3 mai 1844, les trappes qui ne peuvent par elles-mêmes capturer le gibier et qui servent uniquement à lui donner accès dans un lieu quand elles sont ouvertes, et à l'empêcher d'en sortir quand elles sont fermées (*Cass.*, 18 *décembre* 1886).

Oiseaux de passage. — En matière de chasse d'oiseaux dits de passage, les préfets, investis du droit d'en indiquer l'époque, ainsi que les modes et procédés, sont incompétents pour fixer limitativement les espèces. C'est là une question de fait réservée à l'appréciation des tribunaux (*Cass.*, 12 *février* 1868, 12 *juin* 1868).

Animaux malfaisants et nuisibles. — Un garde particulier peut, sans être muni d'un permis de chasse, sur le terrain confié à sa garde, même non clos, et sur l'ordre de son patron, détruire des lapins, déclarés malfaisants et nuisibles par un arrêté préfectoral.

Dans ce cas, l'exercice du droit de destruction des lapins, déclarés malfaisants et nuisibles par arrêté du préfet, n'est pas subordonné à la prise d'un permis de chasse (*Cass.*, 28 *octobre* 1882.)

Chiens courants. — L'arrêté préfectoral qui interdit, même aux porteurs de permis, de chasser à l'aide de chiens courants dans le temps où la chasse est prohibée, est légal et obligatoire. Ainsi le chasseur qui chasse le sanglier avec des chiens courants sur un terrain couvert de neige doit être considéré comme chassant en temps prohibé ; et la faculté accordée par ledit arrêté de détruire les sangliers, animaux malfaisants et nuisibles ne sauraient être assimilée au droit de chasse.

L'article 9 de la loi du 3 mai 1844 qui accorde au propriétaire, possesseur ou fermier, le droit de détruire en tout temps, sur ses terres, les animaux qui porteraient dommage à sa propriété ne peut être invoqué par les personnes qui n'auraient pas l'un de ces titres (*Cass.*, 30 *juillet* 1852).

Art. 10. — Des ordonnances royales détermineront la gratification qui sera accordée aux gardes et gendarmes rédacteurs des procès-verbaux ayant pour objet de constater les délits.

Section II. — Des peines.

Art. 11. — Seront punis d'une amende de 16 à 100 francs : 1° ceux qui auront chassé sans permis de chasse ; 2° ceux qui auront chassé sur le terrain d'autrui sans le consentement du propriétaire. L'amende pourra être portée au double, si le délit à été commis sur des terres non dépouillées de leurs fruits, ou s'il a été commis sur un terrain entouré d'une clôture continue formant obstacle à toute communication avec les héritages voisins, mais non attenant à une habitation. Pourra ne pas être considéré comme délit de chasse le fait du passage des chiens courants sur l'héritage d'autrui, lorsque ces chiens seront à la suite d'un gibier lancé sur la propriété de leurs maîtres, sauf l'action civile, s'il y a lieu, en cas de dommage ; 3° ceux qui auront contrevenu aux arrêtés des préfets concernant les oiseaux de passage, le gibier d'eau, la chasse en temps de neige, l'emploi des chiens lévriers, ou aux arrêtés concernant la destruction des oiseaux, et celles des animaux nuisibles ou malfaisants ; 4° ceux qui auront pris ou détruit, sur le terrain d'autrui, des œufs ou couvées de faisans, de perdrix ou de cailles ; 5° les fermiers de la chasse soit dans les bois soumis au régime forestier, soit sur les propriétés dont la chasse est louée au profit des communes ou établissements publics, qui auront contrevenu aux clauses et conditions de leurs cahiers de charges relatives à la chasse.

Gibier blessé. — Le fait de poursuivre sur le terrain d'autrui, d'y tirer et d'y achever un gibier simplement blessé, constitue un acte de chasse et un délit, faute d'autorisation.

Le chasseur ne commet pas de délit quand il ramasse sur le terrain d'autrui une pièce de gibier tirée sur son terrain et qui est tombée morte sur le terrain d'un tiers (*Cass.*, 28 *août* 1868).

Il n'y a pas délit de chasse dans le fait du chasseur qui, ayant blessé mortellement un chevreuil sur son terrain, le suit dans la forêt d'autrui sans appuyer ses chiens et portant en bandoulière son fusil déchargé (*Cass.*, 23 *juillet* 1869).

Le chasseur ne commet pas un délit lorsqu'il ramasse chez autrui une pièce de gibier tuée sur son terrain et qui est tombée sur le terrain d'un tiers.

Mais il en est autrement du chasseur qui, sans avoir mortellement blessé un gibier en dehors de la propriété d'autrui, va le tirer de nouveau sur cette propriété où il n'a pas permission de chasser (*Cass.*, 20 *décembre* 1894).

Traqueurs et invités. — L'action de faire du bruit et des battues à l'effet de faire lever le gibier sur le terrain d'autrui et de le pousser ainsi vers des chasseurs placés en embuscade pour tirer constitue le délit prévu par les articles 1 et 11, n° 2, de la loi du 3 mai 1844, alors même que les rabatteurs ou chasseurs ne se seraient pas introduits sur la propriété d'autrui pour faire leurs battues (*Cass.*, 18 *mars* 1853).

Le traqueur n'est pas un simple instrument des chasseurs ; il commet lui-même un acte de chasse.

Le chasseur qui attend à l'affût la pièce de gibier levée par le traqueur qui s'est introduit sans permission sur le terrain d'autrui, commet un délit de chasse, encore bien qu'il ne se soit pas personnellement introduit sur ce terrain.

Les invités à une partie de chasse sont pénalement responsables des délits commis par les traqueurs; — est illégale l'excuse fondée sur ce qu'ils avaient dû croire que toutes les précautions possibles avaient été prises par l'organisateur de la chasse pour les mettre à l'abri d'un délit (*Cass.*, 15 *décembre* 1870, 16 *janvier* 1872).

Chiens courants et d'arrêt. — La chasse aux chiens courants comprend l'ensemble des opérations qui commencent par la recherche d'un animal sauvage pour aboutir à sa capture ; — la quête du gibier au moyen d'un limier tenu en laisse aussi bien que la quête par les chiens courants fait partie de ces opérations. Elle n'est pas seulement la préparation, mais l'acte initial et le début nécessaire de la chasse (*Cass.*, 4 *janvier* 1878).

Le maître d'un chien de chasse qui parcourt la campagne en s'abandonnant à son instinct est responsable du dommage causé par cet animal ; — mais il ne peut être puni comme coupable du délit de chasse prévu par les articles 11 et 12 de la loi du 3 mai 1844, lorsqu'il n'a point concouru personnellement à ce fait par un acte de sa volonté en suivant lui-même son chien ou en le faisant suivre afin de s'approprier le gibier poursuivi (*Cass.*, 21 *juillet* 1855).

C'est à bon droit qu'un arrêt reconnaît l'existence du délit de chasse sur le terrain d'autrui lorsqu'il constate que le prévenu chassait accompagné d'un chien ; — que ce chien quêtait le gibier dans un bois pendant que le prévenu, arrêté à une certaine distance de ce bois, sur la limite de la propriété, son fusil à la main, attendait la sortie du gibier (*Cass.*, 17 *juillet* 1884).

Lorsqu'il est constaté par un procès-verbal régulier qu'un chien appartenant au prévenu a chassé sur la propriété du plaignant et que le prévenu s'est refusé à le rappeler malgré l'invitation du garde, — il y a délit (*Cass.*, 17 *mai* 1884); pourvu toutefois qu'il y ait acte volontaire de chasse, soit en mettant le chien en chasse, soit en l'appuyant, l'excitant, soit en le suivant ou le faisant suivre (*Cass.*, 13 *juin* 1884).

Lorsque des chiens courants, poursuivant un gibier lancé dans la propriété de leur maître, passent dans le terrain d'autrui, et qu'un piqueur de leur maître sonne de la trompe, non pour les rompre et les rappeler mais pour les appuyer, ce fait constitue un délit de chasse sur le terrain d'autrui (*Cass.*, 28 *janvier* 1875).

Le passage de chiens courants sur le terrain d'autrui n'est légitimé par le paragraphe 3, n° 2, de l'article 11 de la loi sur la chasse que quand le gibier a été lancé sur la propriété de leur maître, et lorsque celui-ci n'a commis aucun fait personnel de participation à la chasse pendant ce passage.

La loi n'excuse que l'acte de chasse pratiqué par les chiens seuls, lorsque le maître a pu se trouver dans l'impossibilité de l'empêcher et dans le cas seulement où la chasse aurait été commencée avec droit (*Cass.*, 15 *décembre* 1866, 7 *décembre* 1872, 4 *janvier* 1878).

C'est au défendeur à l'action, devenu demandeur à l'exception qu'il incombe de faire la preuve de l'excuse (*Cass.*, 7 *décembre* 1872).

La disposition du paragraphe 3 de l'article 11, qui exonère de toute responsabilité pénale le chasseur dont les chiens courants passent sur l'héritage d'autrui à la suite d'un gibier lancé sur la propriété de leur maître, constitue une excuse dont la preuve est à la charge du prévenu qui l'allègue (*Cass.*, 26 *juillet* 1878).

La disposition finale du paragraphe 2 de l'article 11 de la loi du 3 mai 1844 qui permet, suivant les circonstances, de ne pas considérer comme délit de chasse le passage sur le terrain d'autrui de chiens courants poursuivant un gibier lancé sur la propriété de leur maître n'autorise l'admission de l'excuse dont il s'agit que dans le cas seulement où la chasse étant licite à son début, le maître des chiens s'est trouvé dans l'impossibilité d'empêcher leur excursion sur le terrain d'autrui ; — et comme il s'agit d'un fait d'excuse, c'est au prévenu qu'incombe la charge d'en rapporter la preuve (*Cass.*, 11 *mai* 1883).

Art. 12. — Seront punis d'une amende de 50 à 200 francs, et pourront en outre l'être d'un emprisonnement de six jours à deux mois ; 1° ceux qui auront chassé en temps prohibé ; 2° ceux qui auront chassé pendant la nuit ou à l'aide d'engins et instruments prohibés, ou par d'autres moyens que ceux qui sont autorisés par l'article 9 ; 3° ceux qui seront détenteurs ou ceux qui seront trouvés munis ou porteurs, hors de leur domicile, de filets, engins ou autres instruments de chasse prohibés ; 4° ceux qui, en temps où la chasse est prohibée, auront mis en vente, vendu, acheté, transporté ou colporté du gibier ; 5° ceux qui auront employé des drogues ou appâts qui sont de nature à enivrer le gibier ou à le détruire ; 6° ceux qui auront chassé avec appeaux, appelants ou chanterelles.

Les peines déterminées par le présent article pourront être portées au double contre ceux qui auront chassé pendant la nuit sur le terrain d'autrui et par l'un des moyens spécifiés au paragraphe 2, si les chasseurs étaient munis d'une arme apparente ou cachée. Les peines déterminées par l'article 11 et par le présent article, seront toujours portées au maximum lorsque les délits auront été commis par les gardes champêtres ou forestiers des communes, ainsi que par les gardes forestiers de l'Etat et des établissements publics.

Le fait, par un individu, d'avoir, en temps prohibé, fait quêter son chien d'arrêt dans un champ de luzerne, constitue le délit de chasse prévu et réprimé par l'article 12 de la loi du 3 mai 1844, alors même qu'il serait constaté que le prévenu était sans armes, que son but unique était d'exercer son chien et de le préparer, en éveillant son instinct, à entrer plus utilement en chasse les jours sui-

vants, et qu'aucune destruction ou tentative de destruction de gibier n'avait eu lieu (*Cass.*, 17 *février* 1853).

Art. 13. — Celui qui aura chassé sur le terrain d'autrui sans son consentement, si ce terrain est attenant à une maison habitée ou servant à l'habitation, et s'il est entouré d'une clôture continue faisant obstacle avec à toute communication avec les héritages voisins, sera puni d'une amende de 50 à 300 francs, et pourra l'être d'un emprisonnement de six jours à trois mois. Si le délit a été commis pendant la nuit, le délinquant sera puni d'une amende de 100 francs à 1 000 francs, et pourra l'être d'un emprisonnement de trois mois à deux ans, sans préjudice, dans l'un ou l'autre cas, s'il y a lieu, de plus fortes peines prononcées par le Code pénal.

Art. 14. — Les peines déterminées par les trois articles qui précèdent pourront être portées au double, si le délinquant était en état de récidive, s'il était déguisé ou masqué, s'il a pris un faux nom, s'il a usé de violence envers les personnes, ou s'il a fait des menaces, sans préjudice, s'il y a lieu, de plus fortes peines prononcées par la loi. Lorsqu'il y aura récidive, dans les cas prévus en l'article 11, la peine de l'emprisonnement de six jours à trois mois pourra être appliquée si le délinquant n'a pas satisfait aux condamnations précédentes.

Art. 15. — Il y a récidive lorsque, dans les douze mois qui auront précédé l'infraction, le délinquant a été condamné en vertu de la présente loi.

Art. 16. — Tout jugement de condamnation prononcera la confiscation des filets, engins et autres instruments de chasse. Il ordonnera en outre la destruction des instruments de chasse prohibés. Il prononcera également la confiscation des armes, excepté dans le cas où le délit aura été commis par un individu muni d'un permis de chasse, dans le temps où la chasse est autorisée. Si les armes, filets, engins ou autres instruments de chasse n'ont pas été saisis, le délinquant sera condamné à les représenter ou à en payer la valeur, suivant la fixation qui en sera faite par le jugement, sans qu'elle puisse être au-dessous de 50 francs. Les armes, engins ou autres instruments de chasse, abandonnés par les délinquants restés inconnus, seront saisis et déposés au greffe du tribunal compétent. La confiscation, et s'il y a lieu, la destruction, en seront ordonnées sur le vu du procès-verbal. Dans tous les cas, la quotité des dommages intérêts est laissée à l'appréciation des tribunaux.

Art. 17. — En cas de conviction de plusieurs délits prévus par la présente loi, par le Code pénal ordinaire ou par les lois spéciales, la peine la plus forte sera seule prononcée. Les peines encourues pour des faits postérieurs à la déclaration du procès-verbal de contravention pourront être cumulées, s'il y a lieu, sans préjudice des peines de la récidive.

Art. 18. — En cas de condamnation pour délits prévus par la présente loi, les tribunaux pourront priver le délinquant du droit d'obtenir un permis de chasse pour un temps qui n'excédera pas cinq ans.

Art. 19. — La gratification mentionnée à l'article 10 sera prélevée sur le produit des amendes. Le surplus desdites amendes sera attribué aux communes sur le territoire desquelles les infractions auront été commises.

Art. 20. — L'article 463 du Code pénal ne sera pas applicable aux délits prévus par la présente loi.

Section III. — De la poursuite et du jugement.

Art. 21. — Les délits prévus par la présente loi seront prouvés, soit par procès-verbaux ou rapports, soit par témoins, à défaut de rapports et procès-verbaux, ou à leur appui.

Délit. — Le délit de chasse ne peut être excusé par la bonne foi (*Cass.*, 12 *avril* 1845).

Art. 22. — Les procès-verbaux des maires et adjoints, commissaires de police, officiers, maréchaux des logis ou brigadiers de gendarmerie, gendarmes, gardes forestiers, gardes-pêche, gardes champêtres ou gardes assermentés des particuliers feront foi jusqu'à preuve contraire.

Procès-verbal. — Les constatations d'un procès-verbal régulier dressé par un garde ont, en ce qui concerne le délit de chasse, une force probante qui ne peut être détruite que par la preuve contraire (*Cass.*, 15 *juillet* 1897).

Le doute sur la culpabilité ne suffit pas pour motiver l'acquittement (*Cass.*, 28 *juin* 1894).

Art. 23. — Les procès-verbaux des employés des contributions indirectes et des octrois feront également foi jusqu'à preuve contraire, lorsque, dans la limite de leurs attributions respectives, ces agents rechercheront et constateront les délits prévus par le paragraphe 1er de l'article 4.

Art. 24. — Dans les vingt-quatre heures du délit, les procès-verbaux des gardes seront, à peine de nullité, affirmés par les rédacteurs devant le juge de paix ou l'un de ses suppléants, ou devant le maire ou l'adjoint, soit de la commune de leur résidence, soit de celle où le délit aura été commis.

La nullité d'un procès-verbal qui n'a pas été affirmé dans les vingt-quatre heures du délit est d'ordre public et il peut être invoqué en tout état de cause, même devant la Cour de Cassation (*Cass.*, 25 *novembre* 1882).

Art. 25. — Les délinquants ne pourront être saisis ni désarmés : néanmoins, s'ils sont déguisés ou masqués, s'ils refusent de faire connaître leurs noms, ou s'ils n'ont pas de domicile connu, ils seront conduits immédiatement devant le maire ou le juge de paix, lequel s'assurera de leur individualité.

Art. 26. — Tous les délits prévus par la présente loi seront poursuivis d'office par le ministère public, sans préjudice du droit conféré aux parties lésées par l'article 182 du Code d'instruction criminelle. Néanmoins, dans le cas de chasse sur le terrain d'autrui sans le consentement du propriétaire, la poursuite d'office ne pourra être exercée par le ministère public, sans une plainte de la partie intéressée, qu'autant que le délit aura été commis dans un terrain clos, suivant les termes de l'article 2, et attenant à une habitation, ou sur des terres non encore dépouillées de leurs fruits.

Art. 27. — Ceux qui auront commis conjointement les délits de chasse, seront condamnés solidairement aux amendes, dommages-intérêts et frais.

Art. 28. — Le père, la mère, le tuteur, les maîtres et commettants sont civilement responsables des délits de chasse commis par leurs enfants mineurs

non mariés, pupilles demeurant avec eux, domestiques ou préposés, sauf tout recours de droit. Cette responsabilité sera réglée conformément à l'article 1384 du Code civil, et ne s'appliquera qu'aux dommages-intérêts et frais, sans pouvoir toutefois donner lieu à la contrainte par corps.

Art. 29. — Toute action relative aux délits prévus par la présente loi sera prescrite par le laps de trois mois à compter du jour du délit.

Section IV. — Dispositions générales.

Art. 30. — Les dispositions de la présente loi, relatives à l'exercice du droit de chasse ne sont pas applicables aux propriétés de la Couronne. Ceux qui commettraient des délits de chasse dans ces propriétés seront poursuivis et punis conformément aux sections 2 et 3.

Art. 31. — Le décret du 4 mai 1812 et la loi du 30 avril 1790 sont abrogés. Sont et demeurent également abrogés les lois, arrêtés, décrets et ordonnances intervenus sur les matières réglées par la présente loi, en tout ce qui est contraire à ces dispositions.

Le permis de chasse est délivré par l'autorité administrative : à Paris, par le préfet de police; dans les chefs-lieux de département, par le préfet ; dans les autres arrondissements, par le sous-préfet. La demande doit être adressée sur papier timbré (0 fr. 60).

Roullier,
Conseiller à la Cour de cassation.

CHASSE A COURRE

Quelques points de jurisprudence suivis d'arrêts de cours et de jugements de tribunaux intéressant la chasse à courre.

Définition. Qualification. — La chasse à courre consiste à faire poursuivre et prendre à la course le gibier par les chiens. Or, dans ce mode de chasse, il s'agit de distinguer, ce qui ne sera pas toujours facile, les véritables chasseurs, qui par suite peuvent être passibles de poursuites, de ceux qui sont simples spectateurs de la chasse. Ce n'est pas, en effet, le fait insignifiant de suivre avec plus ou moins de vitesse l'animal qui a été lancé qui constitue la chasse à courre, mais bien la recherche du gibier, et quand on l'a trouvé, c'est l'assistance qu'on donne de la trompe et de la voix à la meute qui doit le prendre ; c'est l'impulsion et la direction qu'on s'efforce à lui imprimer.

Il y a fait de chasse dès qu'on se livre à la recherche et à la poursuite de tout animal sauvage. Un individu non armé qui fait pour-

suivre un gibier quelconque par ses chiens fait donc acte de chasse, et la circonstance que les chiens auront pris ou non, fait lever ou non le gibier, sont insignifiantes (*Cass.*, 6 *juillet* 1854).

Fait acte de chasse également celui qui conduit ses chiens dans la plaine ou dans les bois, les excite à la poursuite du gibier et qui essayerait en se plaçant à la rencontre d'un lièvre d'en faciliter la capture à l'un d'eux (*Rouen*, 10 *avril* 1845).

Et cela d'autant plus que les chiens sont accoutumés à poursuivre le gibier et à l'atteindre, et notoirement connus pour tels (*Dijon*, 4 *juillet* 1858).

Au contraire, des chiens poursuivant un gibier et non suivis par leur piqueur ou leur maître ne commettent pas un acte de chasse (*Cass.*, 21 *juillet* 1885).

Permis de chasse. — De la distinction qui précède découle naturellement la classification des personnes qui, prenant une part active à cet acte, doivent être munis du permis de chasse exigé par l'article 1er de la loi du 3 mai 1844:

C'est d'abord le valet de chiens qui fait « le bois », le matin de la chasse, acte qui est le plus important de la vénerie, car c'est de la manière dont il accomplit sa quête que dépend le sort de la journée. Puis le piqueur qui, quoique sans armes et muni seulement d'une trompe et d'un fouet, ne va pas quitter ses chiens de la journée, les excitant de la voix et de la trompe à la poursuite du gibier, et les assistant constamment, grâce à sa science cynégétique, pour les maintenir dans la « voie », jusqu'à la prise (*Orléans*, 12 *mai* 1846). Il chasse, donc le permis pour lui est obligatoire. De même tout veneur menant un limier à la « botte » et quêtant autour d'un bois, faisant des brisées hautes ou basses, si tous ces faits sont suivis d'un laisser-courre, fait acte de chasse comme aussi celui qui à l'assemblée reçoit le rapport et qui décide quel animal on doit attaquer. Tous ceux qui vont « donner la bête aux chiens », « fouler l'enceinte », sonner de la trompe et parler aux chiens pour les ramener sur la voie; ceux qui, dans un défaut, prennent avec la meute les devants ou les derrières; celui qui à l'hallali « sert » la bête : toutes ces personnes font acte de chasse et doivent légalement être munis d'un permis de chasse.

Mais après la chasse terminée, celui qui défait l'animal pour donner la curée aux chiens ne fait pas acte de chasse. Non plus les personnes qui se bornent à courir à pied, à cheval ou en voiture en simples spectateurs. Non plus même les valets de chiens dont les fonctions consistent à soigner les chiens. S'ils s'occupent uniquement de tenir les relais, de les découpler quand l'ordre leur en est donné, ils ne font pas plus acte de chasse que le domestique qui apprête un cheval de relai, pas plus que le poteau auquel il attache « sa harde ». Mais si après avoir découplé leurs chiens ils entrent

sous bois pour les appuyer, ils empiètent sur les fonctions de piqueur et devront comme lui alors avoir obtenu un permis de chasse.

Recherche du gibier. Quête. — La quête du gibier à trait de limier, c'est-à-dire l'action qui consiste à rechercher et à suivre les pistes d'animaux sauvages au moyen d'un chien « limier » tenu en laisse, constitue un fait de chasse si cet acte doit être suivi d'une chasse à courre, parce qu'alors il est la préparation, le premier acte de cette chasse. Elle tombe donc sous l'application de l'article 11, § 2, de la loi du 3 mai 1844, lorsqu'elle se produit sur le terrain d'autrui sans le consentement du propriétaire (*Orléans*, 20 *mai* 1878).

Mais si ce fait a lieu en temps prohibé, alors qu'il ne peut être suivi d'aucun laisser-courre, ces opérations seules ne constitueraient pas un délit de chasse; elles seraient seulement un exercice licite auquel se livrerait le veneur pour apprendre à devenir bon connaisseur ou pour dresser son limier.

Passage sur le terrain d'autrui. Ancien « droit de suite ». — La « suite », dit Villequez, est le fait de chiens courants qui étant dans la voie de la bête par eux lancée la continuent, accompagnés ou non de leur maître. Le « droit de suite » est donc le droit de faire suivre par des chiens sur le terrain d'autrui la bête qu'ils y ont conduite en suivant ou non ces chiens. Cette définition doit être prise dans le sens le plus restreint; ce ne serait plus suivre, en effet, que de sonner, appuyer, relever, un défaut, tirer, etc. Le droit de suite, qui existait dans l'ancien droit, a été aboli par la loi du 30 avril 1790, laquelle interdisait la chasse sur le terrain d'autrui.

La loi du 3 mai 1844 a maintenu cette suppression, tout le monde est d'accord sur ce point. Il ne faut pas confondre, en effet, avec le « droit de suite », l'exception facultative pour les tribunaux du paragraphe 5 de l'article 11 de cette loi qui édicte : « Pourra ne pas être considéré comme délit de chasse le fait de passage des chiens courants sur l'héritage d'autrui lorsque ces chiens seront à suite d'un gibier lancé sur la propriété de leurs maîtres, sauf l'action civile, s'il y a lieu, en cas de dommage. » Cette exception, qui a été ajoutée à l'article 11 sur les instances de M. de Morny devant la Chambre des pairs lors de la discussion de la loi, ne s'applique qu'au fait de passage des chiens courants. Elle n'est donc plus une question de droit, mais bien uniquement une question de fait, les tribunaux pouvant l'admettre ou la rejeter, ayant seuls dans leurs attributions le droit d'apprécier les conditions qui ont accompagné le passage des chiens sur le terrain d'autrui.

Dans ces conditions et pour que le tribunal puisse admettre cette exception, il est nécessaire qu'il soit établi que ni le maître d'équipage ni ses piqueux n'ont pu arriver à temps pour rompre les chiens et les empêcher d'entrer sur le terrain du voisin ou que leurs efforts

ont été infructueux. Il doit être en outre bien entendu que le gibier poursuivi avait été lancé dans un lieu où le droit de chasse appartenait au maître de l'équipage, lequel a le devoir de faire la preuve de ces faits (*Paris, ch. criminelle*, 27 *mai* 1882). Dans le même sens (*Cass.*, 1er *mai* 1880).

Le passage de chiens courants sur l'héritage d'autrui ne peut être « excusé » par les tribunaux quand les chasseurs ont appuyé leurs chiens ou les ont maintenus sur la voie de l'animal poursuivi.

Dès lors, sont en délit le maître d'une meute et son piqueur qui participent à la chasse sur le terrain d'autrui, l'un en dirigeant sa meute, l'autre en suivant la chasse sans donner l'ordre de rompre les chiens (*Orléans*, 27 *juillet* 1882).

Il ne suffit pas pour satisfaire à la loi du 3 mai 1844, qui ne reconnaît pas le droit de suite, de rappeler à son de trompe ou de corner les chiens à la poursuite du gibier dans une forêt dont la chasse ne vous appartient pas. Le propriétaire des chiens doit encore chercher à les rompre (*Dijon*, 4 *janvier* 1882).

Il semblerait résulter des travaux préparatoires de la loi qu'on entendrait considérer comme délit le fait du chasseur qui entrerait à la suite des chiens courants sur le territoire d'autrui ; mais ce serait trop absolu. Il n'y aura délit que si le chasseur fait acte de chasse. De même le passage du piqueur à la suite de sa meute ne constitue pas un délit de chasse (*Cassation*, 30 *novembre* 1860). Il y aurait délit si le chasseur ou le piqueur appuyaient ou même si, étant sur la lisière du bois et en dehors même, ils se contentaient de regarder chasser leurs chiens sans chercher à les rappeler où à les rompre (*Paris*, 8 *mars* 1866).

Cependant il a été jugé, au contraire, qu'il n'y a pas délit de chasse de la part d'un piqueur qui attend dans l'attitude d'un chasseur la sortie des chiens ayant poursuivi dans une forêt dont son maître n'avait pas la chasse un sanglier qu'ils y avaient mené. Il en est ainsi alors : 1° que le sanglier poursuivi par des chiens courants sur le terrain d'autrui a été lancé sur un terrain appartenant au propriétaire des chiens ; 2° que le piqueur se tenait en dehors de la forêt sur un chemin où il pouvait chasser (*Bourges*, 9 *juin* 1877).

Capture d'un animal sur le terrain d'autrui. — Si le chasseur qui pénètre sur une propriété privée pour y capturer le gibier, soit mort, soit forcé, ne commet qu'une contravention de simple police, il n'en est ainsi qu'autant que l'animal est à bout de forces à un point qu'il n'en puisse plus échapper (hallali courant, par exemple), et qu'il soit considéré comme tombé d'ores et déjà en la puissance du chasseur. Ce fait doit être assimilé au fait de passage. Il peut être excusé par suite de la non-participation du maître de l'équipage à l'acte de chasse accompli par ses chiens. L'enlèvement du gibier exécuté dans ces conditions se constitue par un délit de chasse.

La curée n'est pas non plus un fait de chasse. En conséquence, il n'y a pas de délit de chasse dans le fait des chasseurs de dépecer sur la terre d'autrui un animal aussitôt après sa mort et de partager ses membres aux personnes présentes et ses entrailles à la meute qui l'a poursuivi (*Trib. de Loudun*, 13 *mai* 1881).

Par contre, commettent un délit de chasse sur le terrain d'autrui sans autorisation les chasseurs qui, au cours d'une chasse à courre ayant pour objet la poursuite d'un cerf, ont traversé la propriété d'autrui si le cerf était loin d'être sur ses fins et n'a été atteint qu'à une certaine distance de ce terrain, les chasseurs n'ayant d'ailleurs rien fait pour rompre les chiens (*Poitiers*, 7 *août* 1889).

Appropriation du gibier. — L'espèce qui précède rentre dans la question de l'appropriation du gibier, question délicate en matière de chasse à courre surtout, dans le cas où le gibier sans être blessé est sur ses fins. Villequez pense qu'on doit alors l'assimiler au gibier mortellement blessé et décider que le chasseur qui entre avec ses chiens sur le terrain d'autrui pour s'approprier l'animal que la fatigue à mis en réalité en son pouvoir ne commet pas un délit de chasse (Villequez, page 39).

Le droit d'appropriation du chasseur sur le gibier qu'il poursuit commence au moment où ses chiens lancent ce gibier, se développe au fur et à mesure que le gibier est plus près de succomber pour se compléter tout à fait à ce moment-là. Toute atteinte à ce droit constitue un dommage dont il est dû réparation (*Trib. civil de Château-Thierry*, 22 *mars* 1877).

Si un chasseur peut prétendre à la propriété de la bête qu'il n'a cessé de poursuivre, dès qu'elle ne peut plus lui échapper, néanmoins il perd tous ses droits sur l'animal lorsqu'il en a abandonné la poursuite, et ce dernier devient la propriété de celui qui s'en est emparé (*Rouen*, 10 *janvier* 1882).

Le gibier *res nullius* devient la propriété du chasseur par l'occupation, et l'occupation ne résulte pas seulement de la mainmise exercée par lui par ce fait qu'il est occupé à courre l'animal, mais encore dans tout fait qui le met dans l'impossibilité d'échapper, comme une blessure mortelle accompagnée d'une poursuite non discontinue. — Le fait que dans sa poursuite le chasseur aurait un instant cessé d'entendre la voix des chiens et de connaître par là la direction prise par le gibier n'est qu'un incident de la chasse et n'en constitue pas la discontinuation. Mais c'est au chasseur qui veut être déclaré propriétaire d'une pièce de gibier prise par ses chiens à prouver qu'il n'a pas discontinué la poursuite (*Trib. civil de Langres*, 13 *avril* 1883).

Lorsqu'un cerf lancé par le propriétaire d'une chasse à courre n'a pas cessé d'être poursuivi par la meute même sur un terrain neutre, ce fait constitue une prise de possession par occupation. En

conséquence, nul n'a le droit de tuer l'animal ainsi poursuivi en s'embusquant sur le terrain neutre. Dans ces circonstances, loin de pouvoir obtenir des dommages-intérêts du propriétaire de la chasse dont le piqueur a repris possession du cerf, ceux qui l'ont tué sont au contraire passibles de dommages-intérêts envers le locataire de la chasse (*Just. de paix de Dourdan*, 22 *février* 1883).

Chasse à courre après la fermeture de la chasse. Usage du fusil. — L'usage des armes à feu dans une chasse à courre ne peut être que très exceptionnel. En effet, cette chasse a pour but de forcer le gibier. Il ne serait licite d'user d'armes à feu qu'en cas de péril imminent pour les chasseurs, pour les chevaux ou pour les chiens. Quant à la question de savoir dans quel cas le péril imminent peut exister, sa solution appartient aux tribunaux. Elle peut être diverse suivant les circonstances. Le port d'armes par un ou plusieurs chasseurs de l'équipage est d'ailleurs de droit naturel et ne peut être interdit. L'usage de ces armes seul sera discuté par les tribunaux.

Forêts domaniales. Disjonction de la chasse à courre et de la chasse à tir. — Lorsque, conformément au cahier des charges de la location des chasses dans les forêts de l'État, le droit de la chasse à courre et le droit de la chasse à tir ont été affermés séparément dans une forêt domaniale, le fait de tuer un cerf dans une chasse à tir constitue une contravention audit cahier des charges, en même temps que le délit prévu par l'article 1er, § 2, de la loi du 3 mai 1844 (chasse sur le terrain d'autrui sans le consentement du propriétaire ou de ses ayants droit) ; il tombe donc sous l'application des dispositions répressives de l'article 11, 2° et 5° de la même loi.

Battues aux cerfs et biches. — Les cerfs et biches ne sont pas des animaux nuisibles dans le sens de l'arrêté du 19 pluviose an V. En conséquence, les préfets ne peuvent prendre des arrêtés prescrivant des battues pour leur destruction (*Conseil d'État*, 1er *avril* 1881).

Chasses à courre des lieutenants de louveterie. — Dans les forêts domaniales, les locataires de la chasse à courre sont obligés de supporter les chasses à courre aux sangliers que les lieutenants de louveterie ont le droit d'y faire deux fois par mois pour tenir leurs chiens en haleine pendant le temps d'ouverture de la chasse (*Art.* 5 *de l'ordonnance du* 20 *juin* 1845).

CHASSES GARDÉES

Responsabilité des propriétaires de bois et forêts ou des adjudicataires de chasse relativement aux dommages causés aux récoltes par le gibier. — Il est admis en principe partout que le voisinage d'un bois où la présence du gibier est toute naturelle constitue pour les terres une sorte de servitude de situation, de nature à atténuer dans une certaine mesure la responsabilité du propriétaire du bois dans le cas de dommages causés aux récoltes. Il est même de droit strict que les tribunaux prennent en considération cette sorte de servitude naturelle dans la fixation des indemnités. On ne saurait nier en effet que, dans la généralité des cas, les terres en bordure de bois, tant à cause des inconvénients résultant du voisinage du gibier que de ceux qui proviennent de l'ombrage et de l'envahissement des racines des arbres, se vendent et se louent moins cher que les autres, ce qui affirme l'acceptation générale de cette servitude absolue qu'on ne peut supprimer.

Ceci étant posé, voyons dans quelles conditions se présente cette responsabliité :

La responsabilité contre les propriétaires ou fermiers de la chasse est régie par les articles 1382 et 1383 du Code civil qui rendent chacun responsable du dommage qu'il a causé par son fait, sa faute, sa négligence ou son imprudence (Giraudeau et Lelièvre). On admet généralement qu'il y a responsabilité dans les trois cas principaux suivants, auxquels se rapportent l'ensemble des faits et des dommages constatés journellement :

1° *Propriété close.* — Dans ce cas, le gibier n'est plus *res nullius*, la clôture qui entoure la propriété, à condition toutefois qu'elle empêche toute communication avec les héritages voisins, entraînant pour le propriétaire la propriété absolue du gibier. Il s'ensuit que ledit propriétaire est responsable des dégâts que tous les animaux qui se trouvent dans son parc pourront causer aux terres des alentours ;

2° Dans le cas où le propriétaire ou fermier de la chasse d'un bois a introduit lui-même le gibier dans son bois ou au moins en a favorisé la multiplication par une série de mesures protectrices telles que agrainage, piégeage des animaux de rapine, installation de terriers artificiels ou d'abris, évitant avec soin tout acte de chasse qui pourrait avoir le caractère d'une destruction ;

3° Enfin, dans le cas où le gibier s'est multiplié de lui-même et est devenu en nombre excessif et redoutable, sans l'aide ni l'intervention du propriétaire, celui-ci s'étant toutefois opposé à ce que les riverains lésés le détruisent par eux-mêmes.

Dans ces trois cas, comme on le voit, il faut pour qu'il y ait responsabilité contre le propriétaire ou le fermier de la chasse :

1° Qu'il y ait dommage appréciable causé par le gibier ;

2° Faute, négligence ou imprudence de la part du propriétaire.

Pour couvrir cette responsabilité, celui-ci devra : 1° dans les deux premiers cas, qui sont caractérisés par une faute indiscutable de sa part, non seulement donner à ses voisins l'autorisation de détruire le gibier sans aucune restriction, mais encore contribuer par lui-même à cette destruction pour réparer le mal qu'il a causé (*Trib. civil de Rouen*, 10 mars 1858).

Dans le troisième cas, au contraire, il n'est pour rien dans la multiplication du gibier, par suite dans les dommages que celui-ci a pu causer. Il lui suffira donc d'accorder aux riverains de son bois la permission de le détruire pour être à l'abri de toute poursuite en responsabilité (Giraudeau et Lelièvre).

Cette jurisprudence a été consacrée par de nombreux arrêts et jugements de cours et de tribunaux, dont voici quelques-uns, qu'il est intéressant de connaître :

— Le fermier de la chasse d'un bois est à bon droit déclaré responsable des dommages causés aux récoltes des propriétés voisines par les lapins sortant de ce bois, lorsqu'il ne justifie d'aucune mesure par lui prise pour prévenir ses dommages et notamment n'établit pas avoir fait usage de l'autorisation à lui accordée de détruire les lapins dans le bois à lui affermé (*Cass.*, *ch. civ.*, 3 *décembre* 1890).

— Le fait qu'il soit établi qu'il n'a rien fait pour attirer les lapins dans son bois ne suffit pas (*Cass.*, 7 *janvier* 1891). Dans le même sens (*Cass.*, *req.*, 19 *mars* 1883 et *Cass.*, 16 *mai* 1881).

— Les voisins sont tenus de supporter le dommage « normal » causé par le gibier (*Trib. de Bar-sur-Seine*, 14 *janvier* 1891 et 29 *juillet* 1891).

— Le propriétaire ou locataire de la chasse d'une forêt est responsable des dommages causés aux propriétés voisines par les cerfs et les biches peuplant la forêt lorsqu'il a fait rigoureusement défendre la chasse de la forêt qu'il s'est opposé à toute destruction des cerfs et biches et en a ainsi favorisé la multiplication (*Cass.*, 14 *février* 1882). Dans le même sens (*Cass.*, 14 *avril* 1883).

— Les garennes ouvertes ou fermées engagent la responsabilité du propriétaire lorsqu'un dommage est causé. Les lapins de garenne étant sa propriété et non « res nullius », il est responsable dans dans tous les cas de dommages (*Cass.*, 13 *janvier* 1839).

— Le propriétaire qui, tout en détruisant beaucoup de terriers, en conserve d'autres, fait ainsi de ses bois une garenne ouverte et est responsable (*Cassation*). Mais les lapins qui viennent creuser

leurs terriers dans un bois non clos n'engagent pas la responsabilité du propriétaire du bois auquel ils n'appartiennent pas (*Cass.*, 29 *novembre* 1846; *Rambouillet*, 13 *mars* 1840).

— Engagent également la responsabilité du propriétaire ou du fermier d'une chasse :

L'action de lâcher du gibier (*Cass.*, 22 *mars* 1837, 7 *novembre* 1849, 4 *juillet* 1860);

L'action de faire garder et entretenir des lapins (*Cass.*, 31 *décembre* 1844);

Le fait de négliger de détruire les lapins (*Cass.*, 2 *janvier* 1839), surtout après une mise en demeure (*Cass.*, 7 *août* 1851);

Le refus aux voisins de procéder à la destruction des lapins (*Cass.*, 13 *janvier* 1839; 19 *juillet* 1857).

— En ce qui concerne les lièvres, ils doivent être assimilés aux lapins quand ils sont entretenus et gardés avec soin dans les bois pour le plaisir de la chasse (*Trib. civil de Beauvais*, 5 *mars* 1841).

Responsabilité relative aux animaux nuisibles. — Elle est limitée au cas où le propriétaire ou le locataire de la chasse les auraient fait élever où en auraient favorisé la multiplication soit en en réservant la chasse, soit en ne tuant que les mâles (*Cass.*, 17 *février* 1864).

Les propriétaires voisins d'une forêt domaniale sont recevables à se prévaloir des dispositions du cahier des charges de la chasse dans cette forêt et de leur inobservation pour en faire découler contre l'adjudicataire un principe de responsabilité en cas de dommages causés à leurs récoltes par le gros gibier séjournant dans la forêt. Spécialement il y a lieu de reconnaître la responsabilité dudit adjudicataire engagée vis-à-vis d'un propriétaire voisin dont les récoltes ont été endommagées par les nombreux sangliers retirés dans la forêt lorsqu'il est constant : 1° que mis en demeure par le conservateur des forêts de détruire un certain nombre de sangliers dans un délai déterminé il n'en a détruit que la moitié de ce nombre; 2° qu'il n'a fait dans la forêt que des chasses insuffisantes; 3° qu'il n'a pas, conformément à l'article 4 de l'ordonnance du 20 juin 1845, concouru aux battues ordonnées par l'autorité préfectorale pour la destruction des animaux nuisibles.

Toutes les actions qui ont trait aux dommages-intérêts réclamés pour dégâts de gibier sont de la compétence des juges de paix. Le demandeur doit prouver les actes de négligence et d'imprudence de la part du propriétaire du bois. La plupart du temps une expertise sera ordonnée, laquelle sera très délicate à mener à bien. L'expert aura fréquemment, en effet, affaire à des riverains madrés dont la mauvaise foi rendra sa tâche difficile. On a vu maintes fois, en effet, certains d'entre eux réclamer des indemnités hors de proportion avec le dommage causé, accuser des frais de culture exagérés

et faire constater l'état précaire de leurs récoltes, l'attribuant aux dégâts causés par le gibier, alors que leur pauvreté souvent doit être attribuée à l'absence de fumier. D'autres, pour faciliter l'estimation du dommage, entourent d'un grillage une place de quelques ares à titre de témoin, mise ainsi à l'abri de la dent du gibier et sur laquelle on pourra voir ce qu'aurait été la récolte du champ. Ils n'iront pas se vanter au jour de l'expertise, qu'un jour à la brume ou le matin avant le jour, loin des regards de leurs voisins, ils ont répandu sur ces parcelles des engrais chimiques destinés à assurer au témoin une plantureuse mais trompeuse végétation.

LEDDET,
Inspecteur des Eaux et Forêts.

RÉSUMÉ HISTORIQUE

Nous empruntons au *Traité complet du Droit de chasse,* par M. Petit, conseiller à la Cour royale de Douai (Paris, 1838), les passages suivants :

La loi salique (440) est la première en France qui mentionne les dispositions relatives à la chasse. Jusqu'au règne de Charlemagne (813) on ne trouve aucune trace de prohibition, à part une ordonnance des autorités épiscopales défendant aux ecclésiastiques d'aller à la chasse, ordonnance s'appuyant sur le droit canon qui défend aux prêtres toute espèce d'effusion de sang.

Gontran, roi de Bourgogne, si connu comme auteur de la loi Gombette, fit lapider un de ses chambellans coupable d'avoir tué un buffle dans ses forêts. Une vieille chronique raconte qu'Enguerrand de Coucy fit pendre en 1270, sous le règne de saint Louis, deux gentilhommes qui avaient chassé à plusieurs reprises sur ses terres. Si certains féodaux agissaient ainsi à l'égard de leurs égaux on peut juger de ce qui devait se passer quand les coupables étaient des roturiers.

Le premier document où la peine de mort est citée pour délit de chasse remonte à 1283. (Coutumes de Beauvoisis.)

La première ordonnance restrictive du droit de chasse a paru en 1318, sous Philippe le Long. Elle porte que les délinquants seront condamnés à l'amende et à la prison.

Charles VI y ajoute la confiscation des engins.

Louis XI décréta la peine de mort.

Charles VIII la laissa subsister.

François Ier l'autorisa en cas de récidive.

Henri II essaya d'éviter l'application de cette peine, en fixant pour le gibier un prix modique qui devait rendre moins fréquent les délits de chasse.

Charles IX, chasseur forcené, rétablit la peine de mort. Un édit, enrégistré au Parlement, enjoint aux « laboureurs, paysans et aultres de ne mener dans les champs que des chiens ayant le jarret coupé ».

Henri IV, malgré sa bonté, conserva la peine de mort, et décréta pour les délinquants considérés comme moins coupables les peines des verges, du carcan, du bannissement.

Louis XIII ne changea rien à ces ordonnances, mais ne fit pas appliquer la peine de mort pour délit de chasse. Son ministre, le cardinal de Richelieu, se rattrapa sur les duellistes.

Louis XIV supprima la peine de mort.

Louis XV garda les ordonnances de Louis XIV et fit paraître un édit défendant le

port d'armes en Corse sous peine de mort. Rigueur motivée par les nombreuses « vendettas » qui avaient lieu dans l'île.

Sous Louis XVI, la Révolution de 1789 ayant aboli les privilèges, une loi du 30 avril 1790 étendit à tous les Français le droit de chasse, et prononça contre les délinquants la confiscation des engins, l'amende, la prison.

Mais bientôt on s'aperçut que ces droits avaient aussi leurs inconvénients ; et un arrêté du Directoire exécutif de 1796 (an V) interdit la chasse dans les forêts nationales.

Un décret du 12 mars 1806 fixe le prix des permis de chasse à 30 francs.

Un autre décret du 4 mai 1812 stipule les peines encourues par les braconniers et fixe de six jours à un mois la durée de la peine de l'emprisonnement.

La loi du 28 avril 1816 n'abroge aucune des ordonnances, lois qui régissent la matière, mais supprime la faculté aux personnes décorées d'ordres français de ne payer que 1 franc pour l'obtention du permis de chasse, telle que la chose existait depuis 1806.

Enfin la loi du 3 mai 1844 a définitivement fixé les articles du code concernant la chasse. Loi dont les articles 3 et 9 ont, on l'a vu, été remaniés le 22 janvier 1874.

G. V.

Phot. de M. Roger Laurent.

FANFARES ET SONNERIES

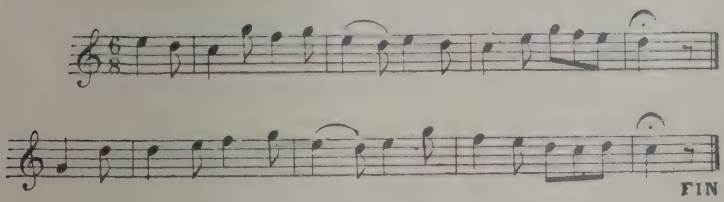
La fanfare de chasse
Retentit dans les bois ;
La meute est sur la trace,
Le cerf est aux abois.

CASIMIR DELAVIGNE.

LES TÊTES

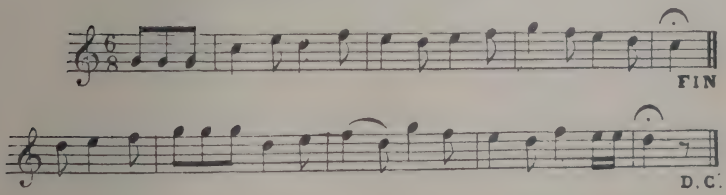
Le Daguet (*Fanfare de la Reine*).

Par M. le marquis de DAMPIERRE.



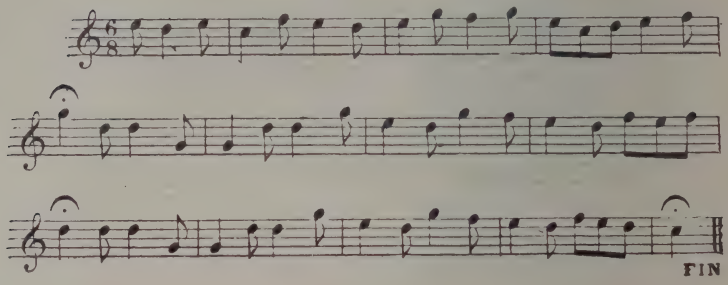
La Seconde Tête (ou *La Discrète*).

Par M. le marquis de DAMPIERRE.



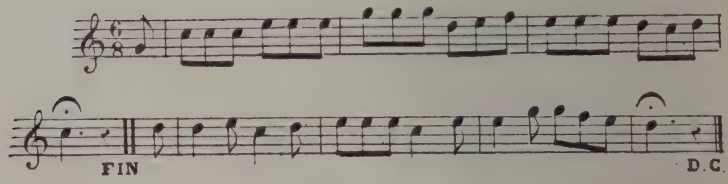
La Troisième Tête (ou *La Dauphine*).

Par M. le marquis de Dampierre.

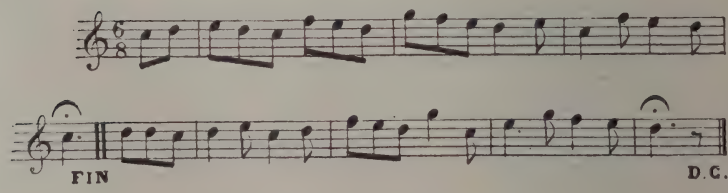


La Quatrième Tête.

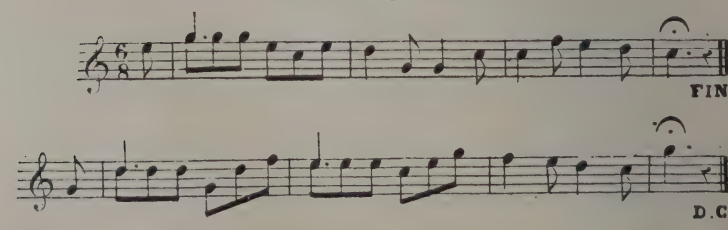
Par le roi Louis XV.



La Quatrième Tête Bourbon.

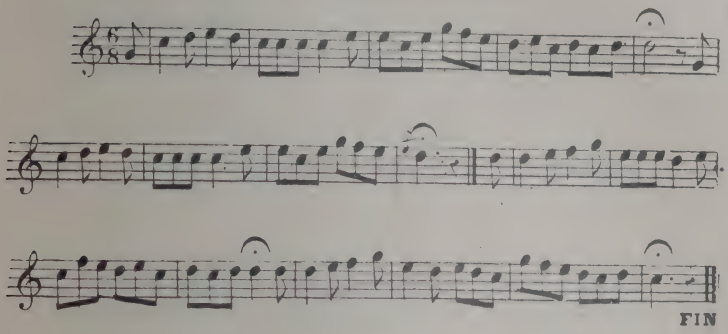


Le Dix-cors jeunement.

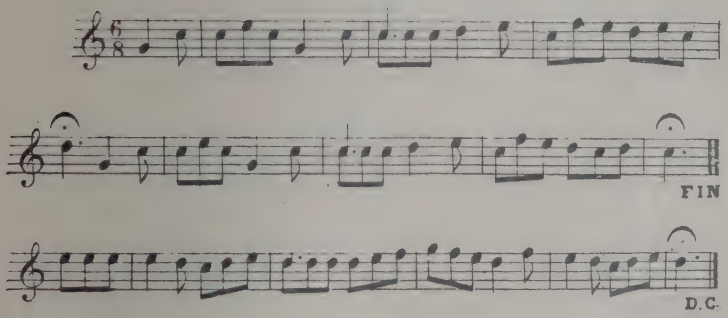


Le Dix-cors (ou *La Royale*).

Par M. le marquis de DAMPIERRE.

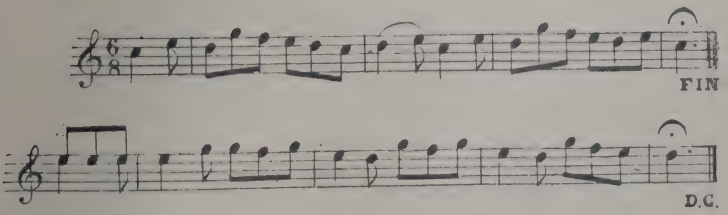


La Tête bizarde.

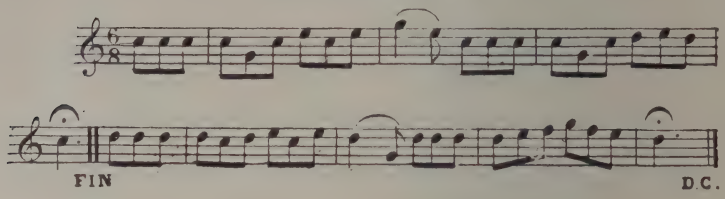


FANFARES DES ANIMAUX

Le Loup.

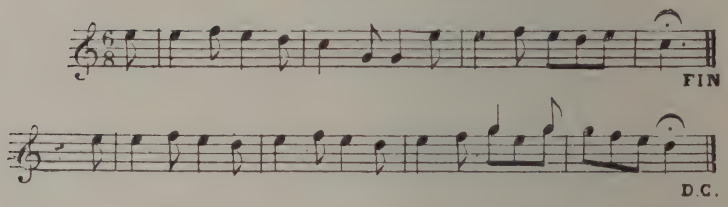


Le Louvart.

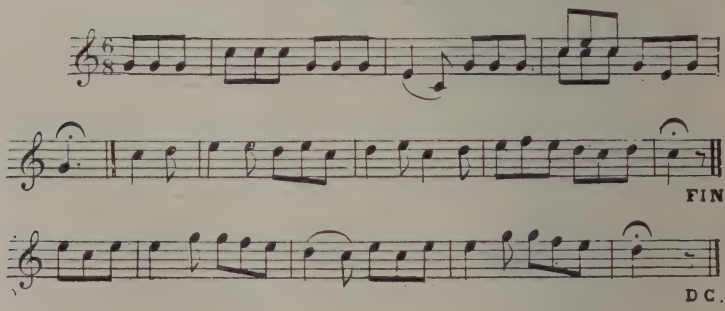


Le Sanglier.

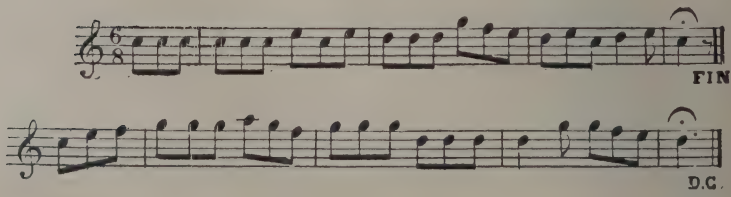
Par M. le marquis de Dampierre.



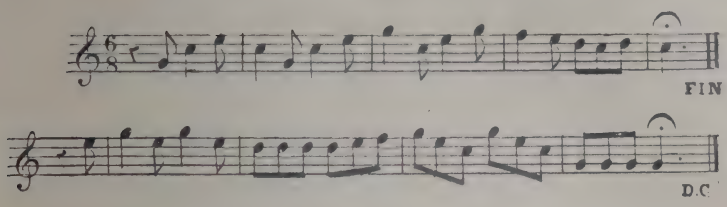
Le Lièvre.



Le Renard.

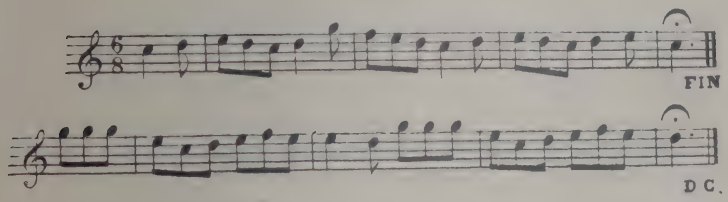


Le Blaireau.



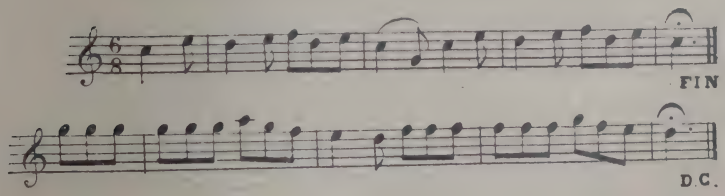
Le Chevreuil.

Par M. le marquis de Dampierre.



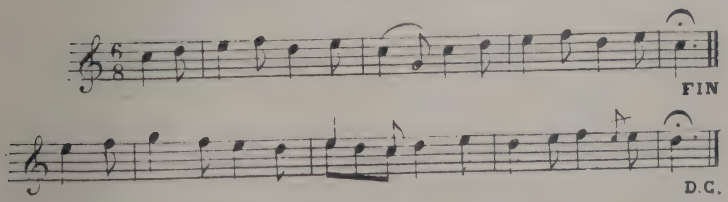
Le Chevreuil de Bourgogne.

(Se sonne lorsque les chiens attaquent une chevrette.)

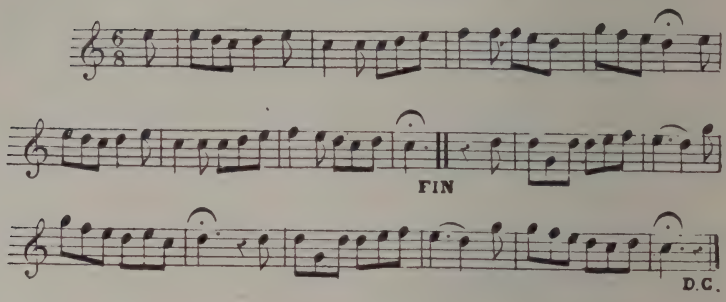


Le Daim.

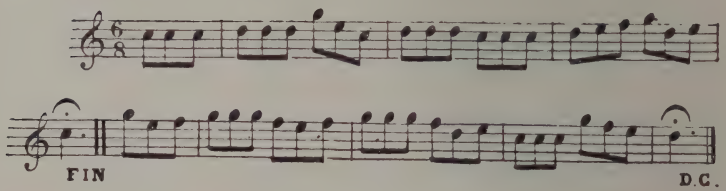
Par M. le marquis de Dampierre.



Le Daim blanc.

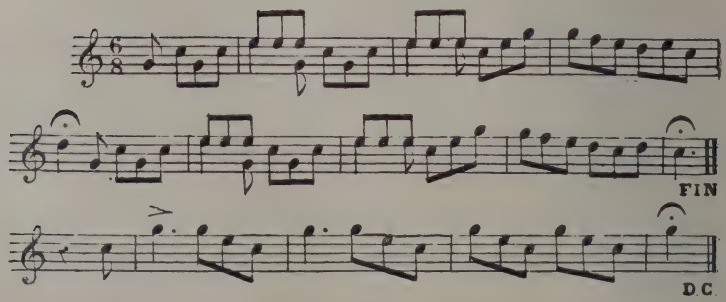


La Biche.

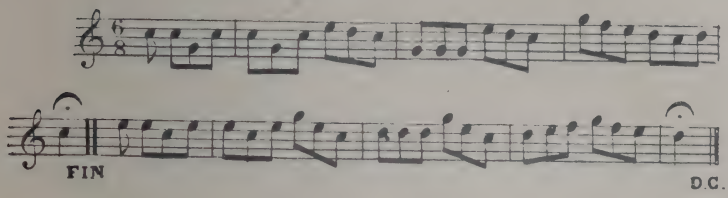


FANFARES DE CIRCONSTANCES

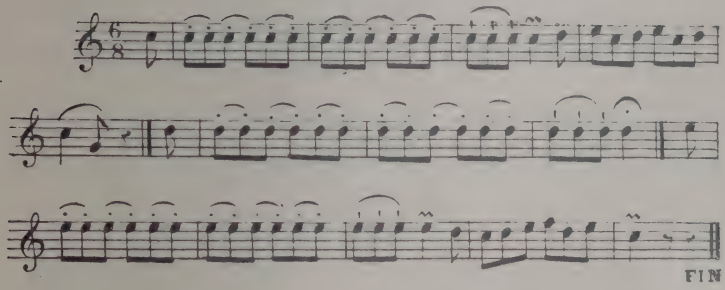
Le Réveil.



La Sortie du chenil.

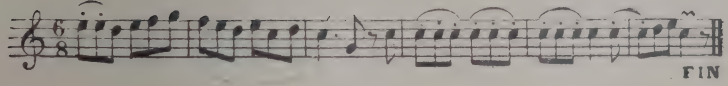


Les Foulées (ou *Quêtés*).



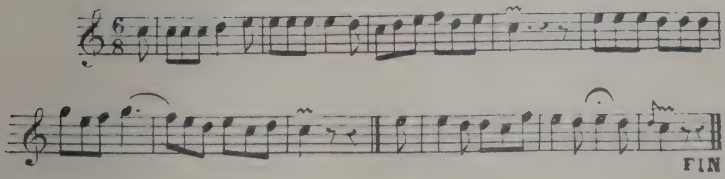
Les Rapprochés.

Par Normand.



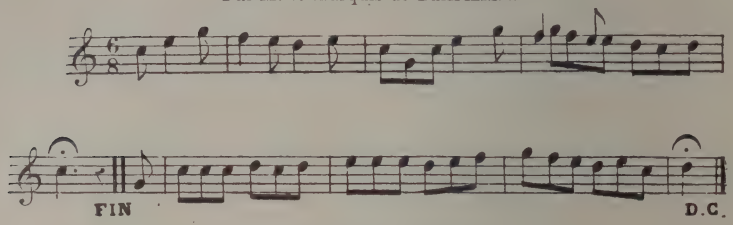
Échauffement de quête.

Par Normand.



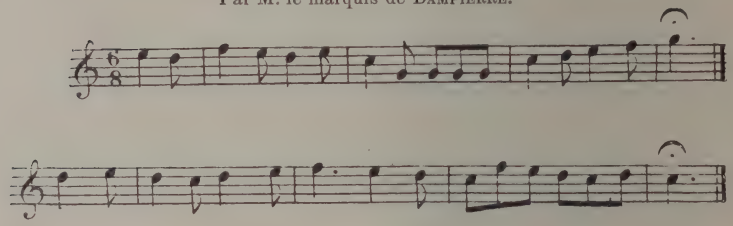
Le Lancer.

Par M. le marquis de Dampierre.



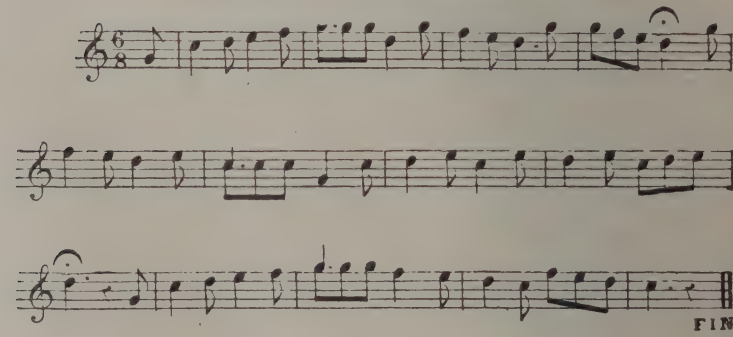
Le Laisser courre.

Par M. le marquis de Dampierre.

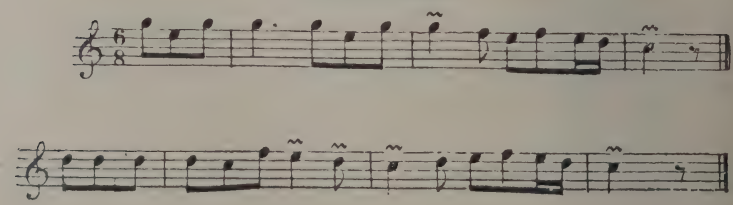


La Vue.

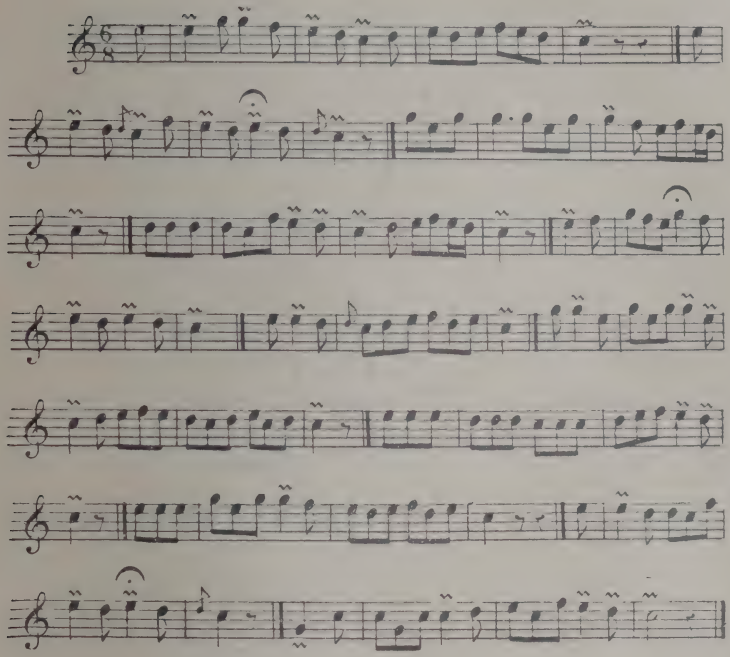
Par M. le marquis de Dampierre.



Le Bien-allé.

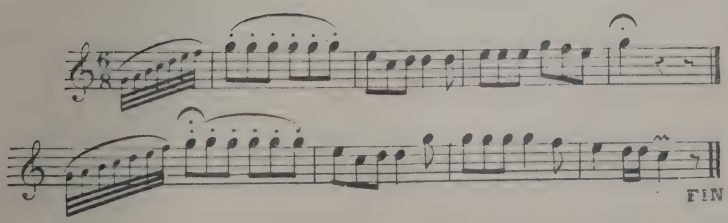


Bien-allés (ou *Tons pour chiens*).



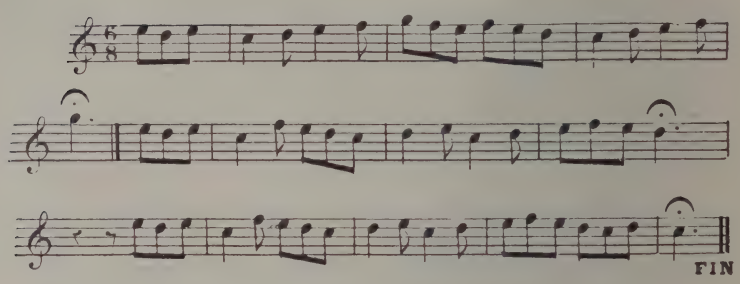
Le Hourvari.

Par Normand.

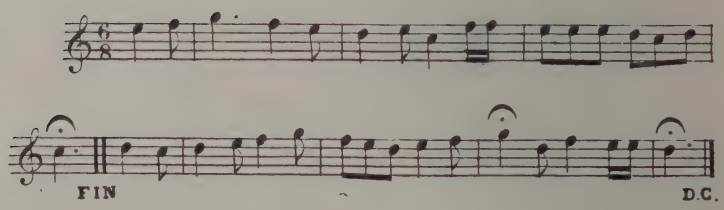


Le Débuché.

Par M. le marquis de Dampierre.

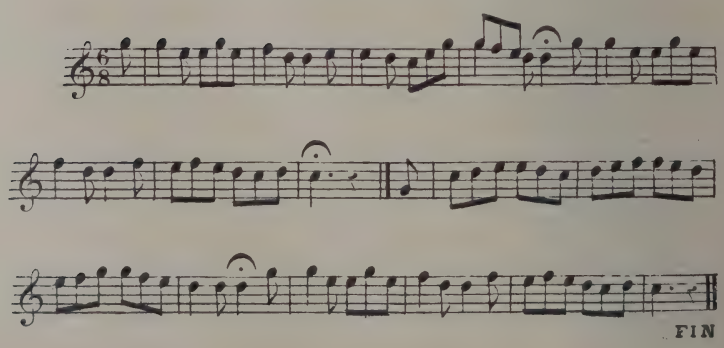


La Plaine.



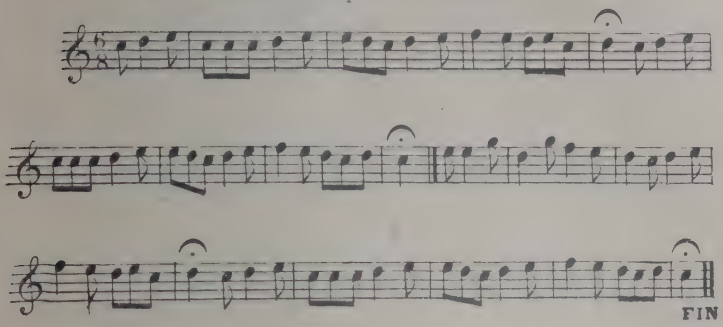
Le Changement de forêt.

Par M. le marquis de Dampierre.



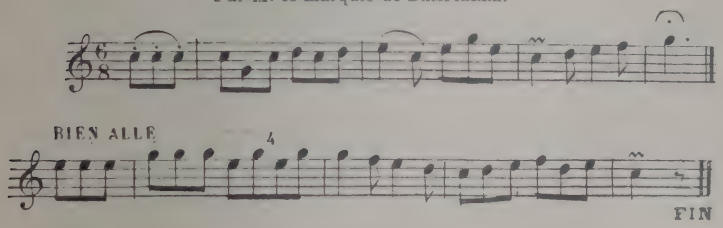
Le Bat-l'eau (ou *L'Animal à l'eau*).

Par M. le marquis de DAMPIERRE.



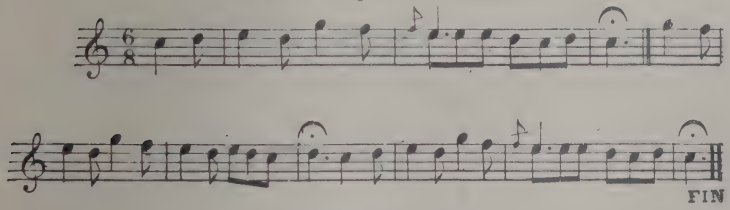
La Sortie de l'eau.

Par M. le marquis de DAMPIERRE.



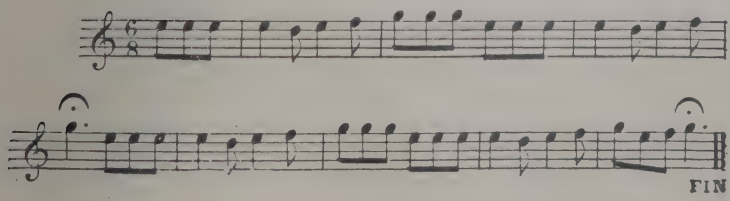
Le Vol-ce-l'est.

Par M. le marquis de DAMPIERRE.



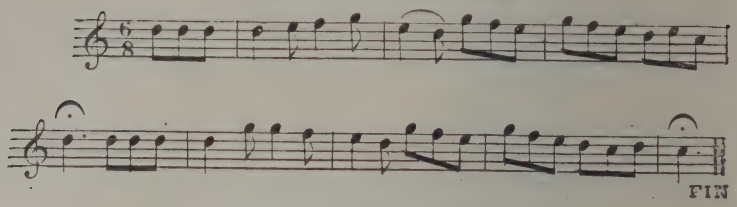
L'Hallali sur pied.

Par M. le marquis de DAMPIERRE.

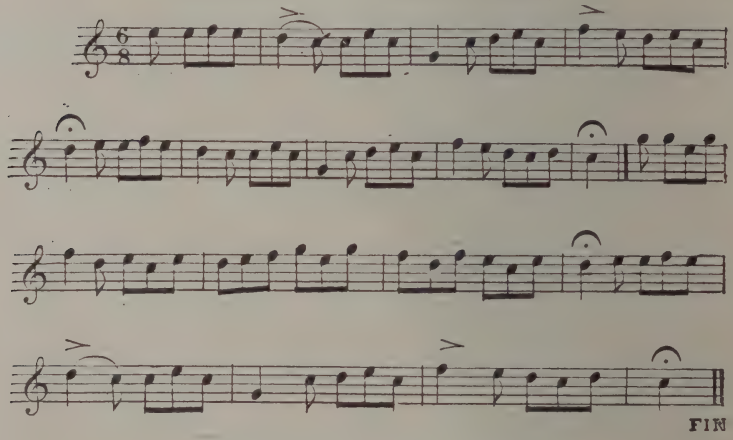


L'Hallali par terre (ou *La Mort*).

Par M. le marquis de Dampierre.

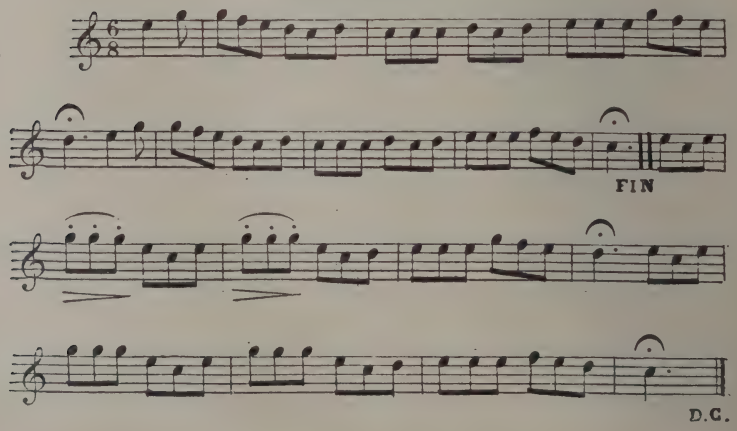


La Curée (ou *L'Hallali d'Orléans*).



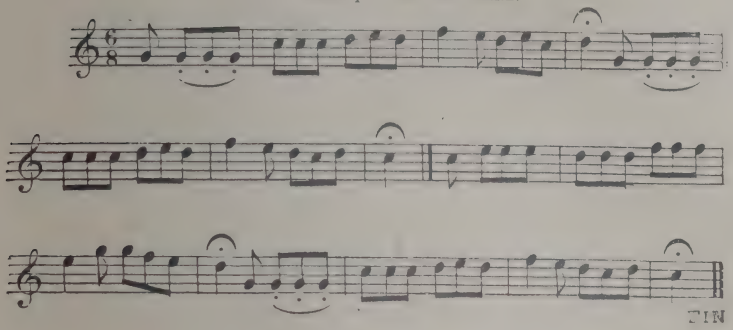
Les Honneurs du pied.

Par M. d'Estival.



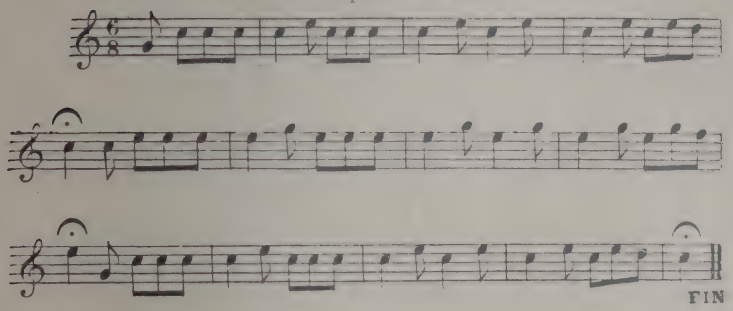
La Retraite prise.

Par M. le marquis de DAMPIERRE.

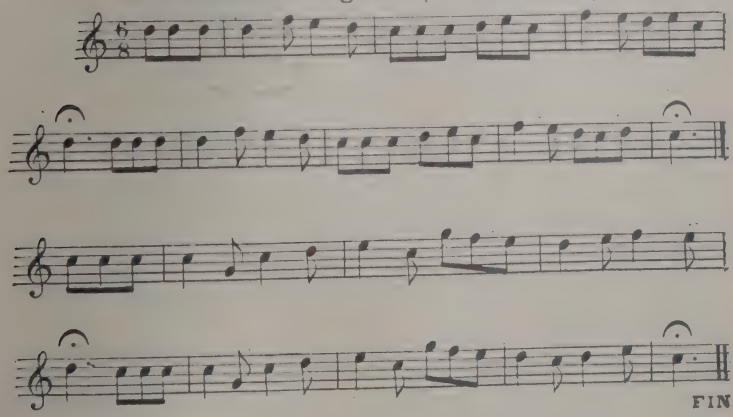


La Retraite manquée.

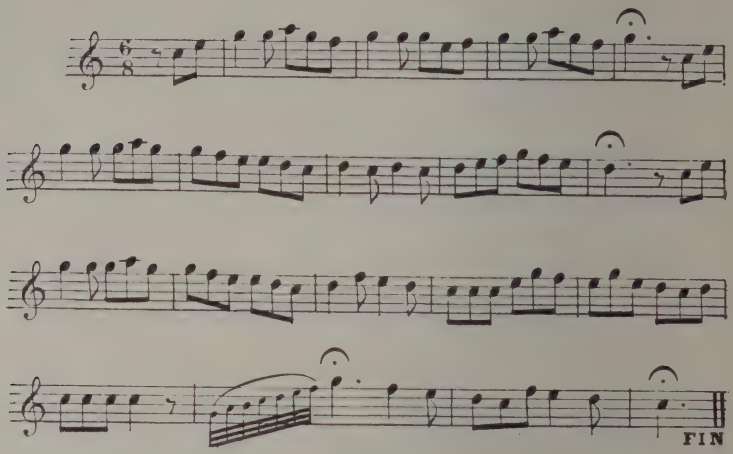
Par M. le marquis de DAMPIERRE.



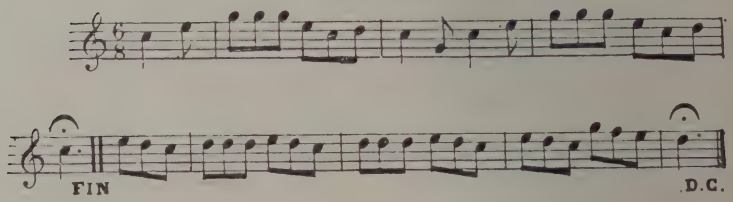
La Retraite de grâce (ou *Bien chassée*).



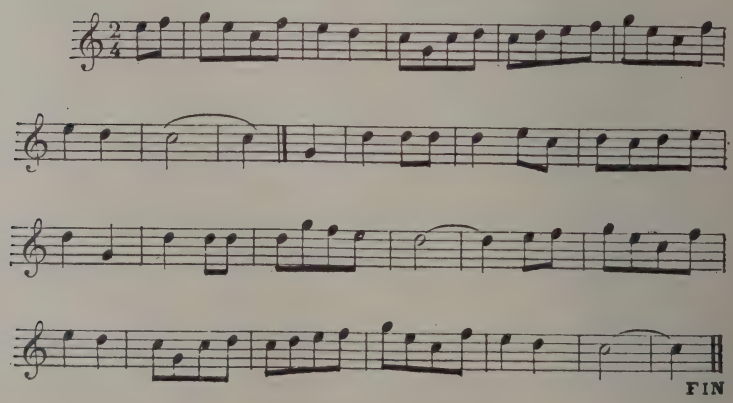
Le Terré du renard.



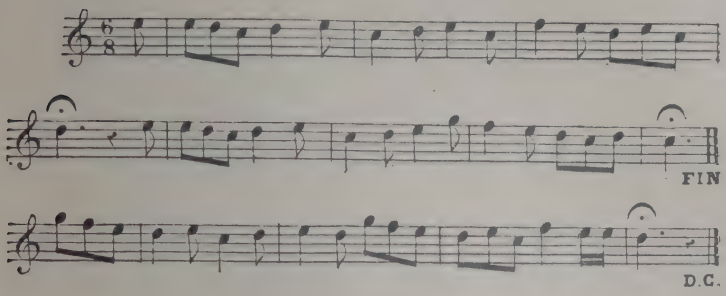
La Rentrée au chenil.



Le Bonsoir des chasseurs.

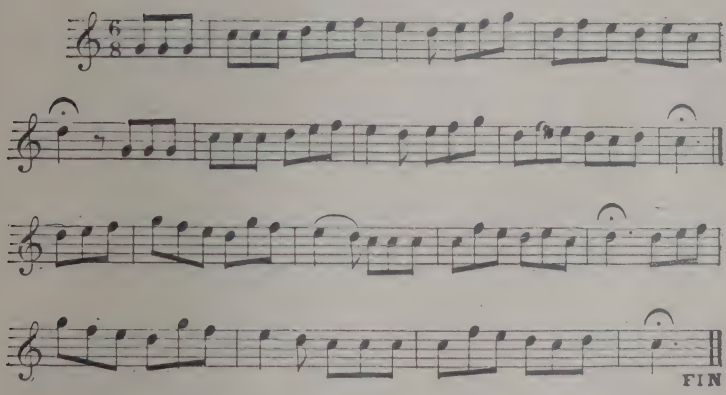


La Calèche des Dames.

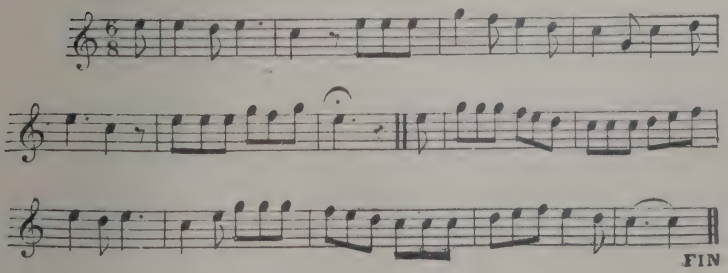


La Saint-Hubert.

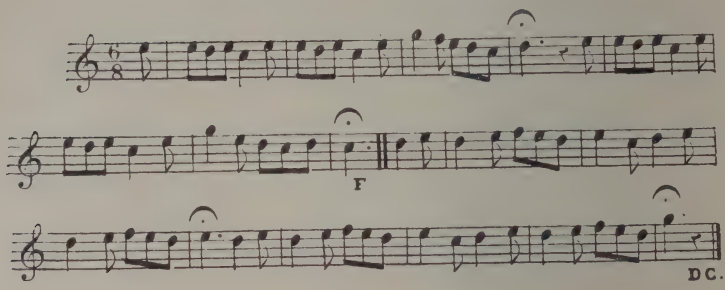
Par M. le marquis de Dampierre.



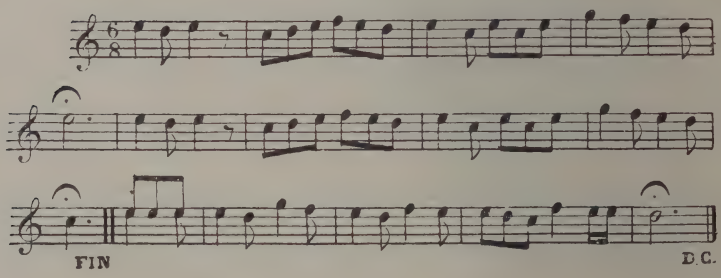
Les Adieux de la forêt de Paimpont.



Les Adieux des maîtres.

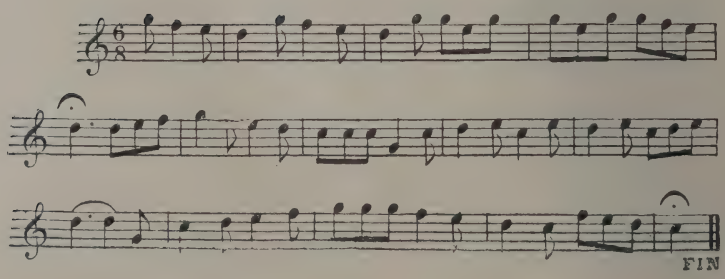


Les Adieux des piqueux.



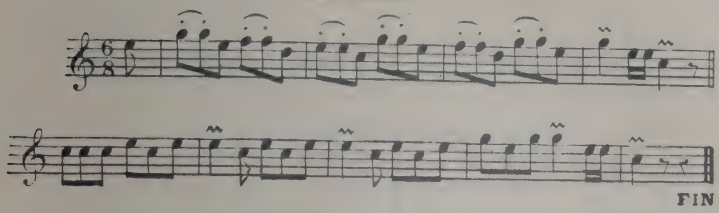
Le Forhu.

(Se sonne pendant la curée.)



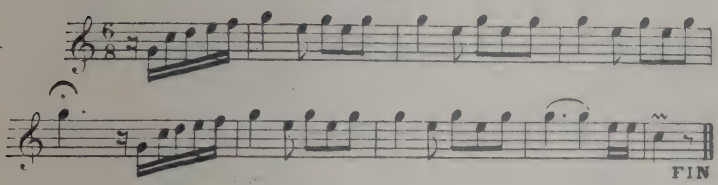
L'Appel aux valets de chiens.

Par NORMAND.



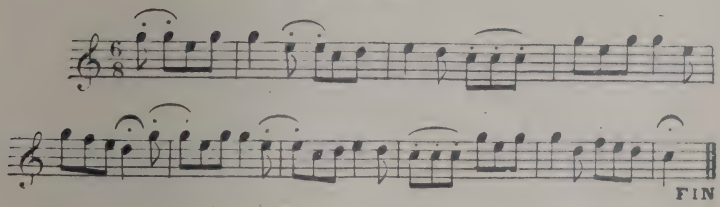
L'Appel forcé.

Par NORMAND.



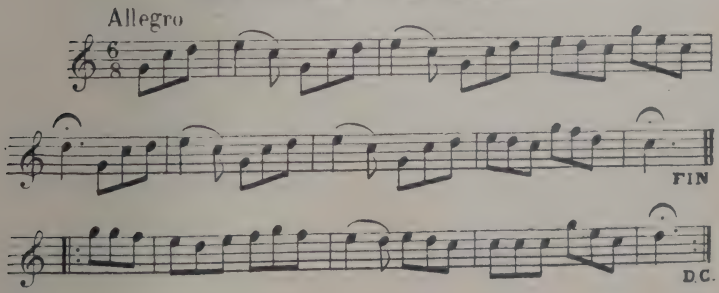
L'Appel des maîtres.

Par NORMAND.



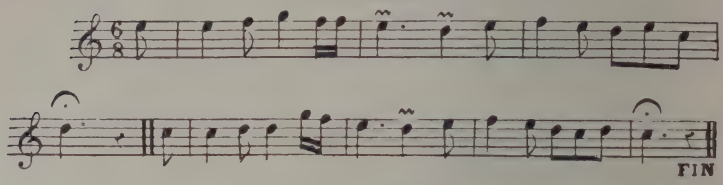
Les Plaisirs de la chasse.

Allegro



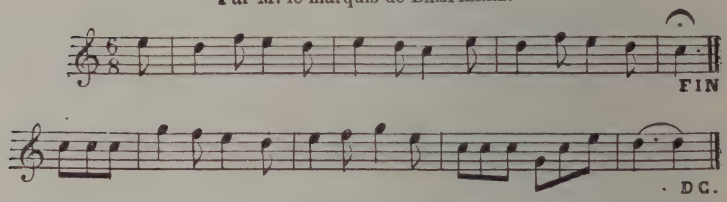
La Rambouillet (ou *Le Retour de la chasse*).

Par NORMAND.



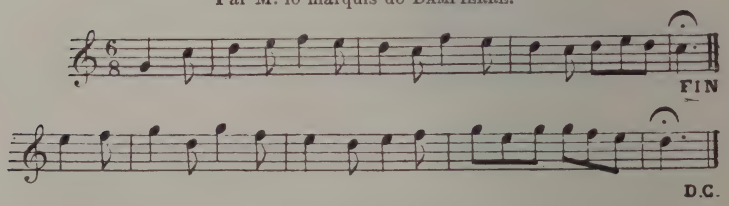
La Compiègne.

Par M. le marquis de DAMPIERRE.



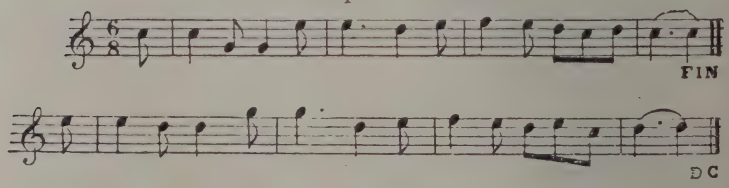
La Chantilly.

Par M. le marquis de DAMPIERRE.

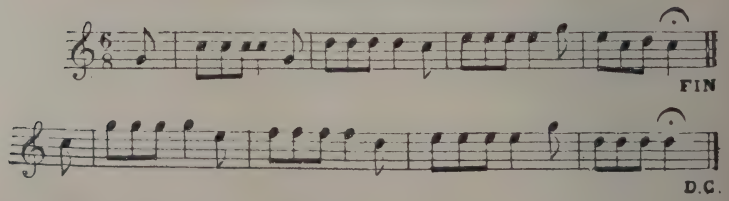


La Fontenoy.

Par M. le marquis de DAMPIERRE.

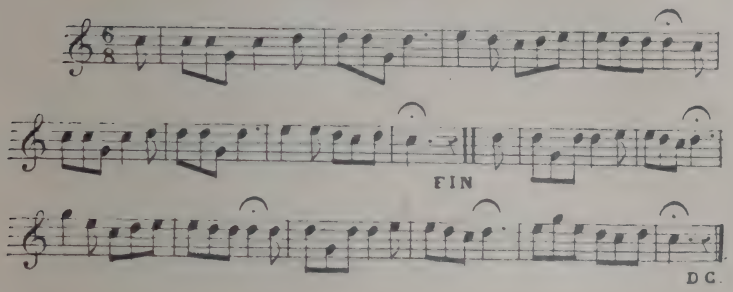


La Saint-Germain.



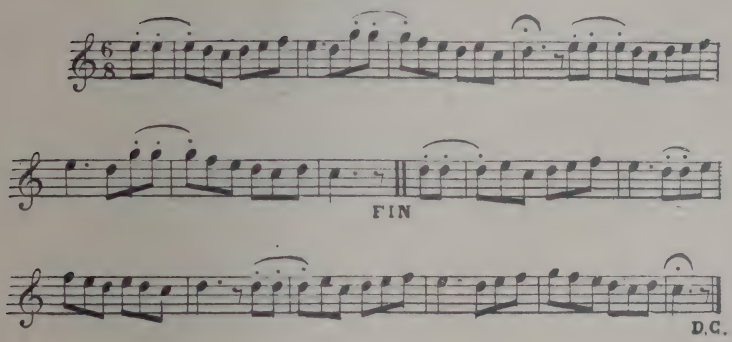
La Rallie Bourgogne.

Par M. Caillaux.

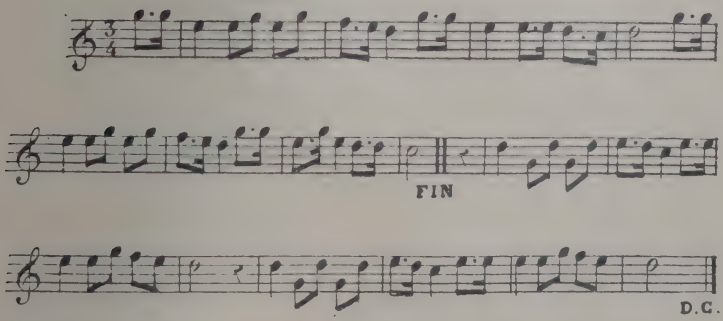


La Rallie Tourraine.

Par M. Caillaux.

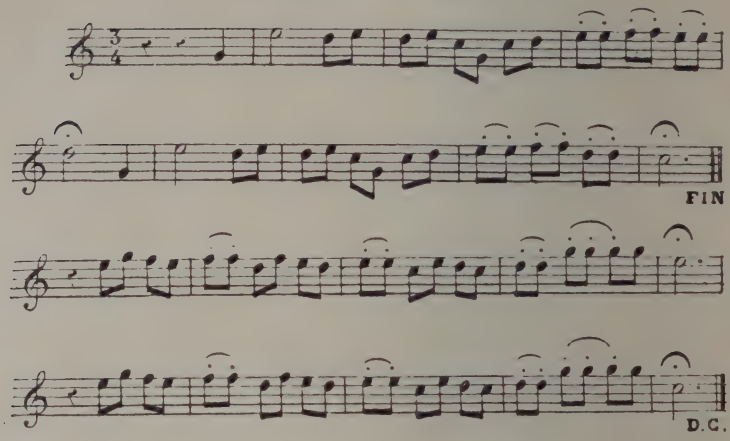


La Rallie Ardennes.

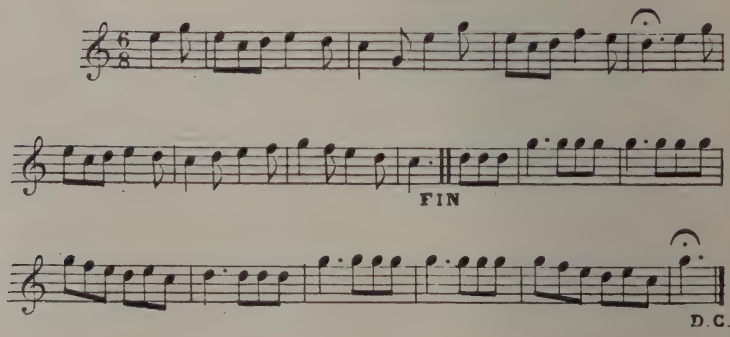


La Rallie Vendée.

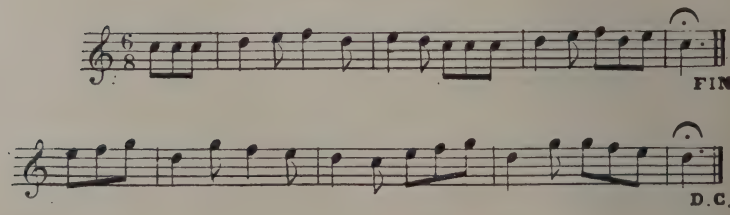
Par M. Henri de Fontaine.



La Chevreuse.

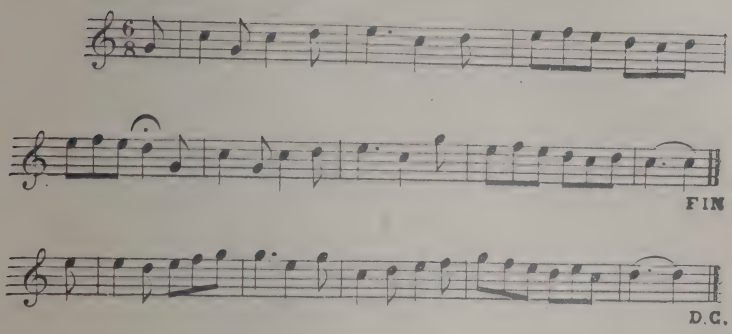


La Bourbon.

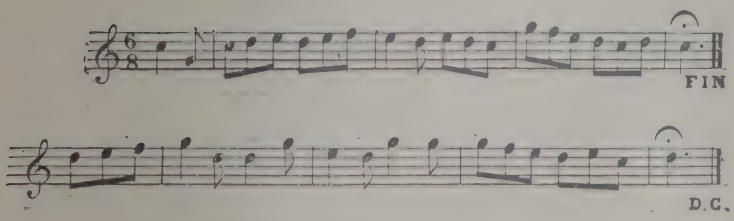


La Dampierre.

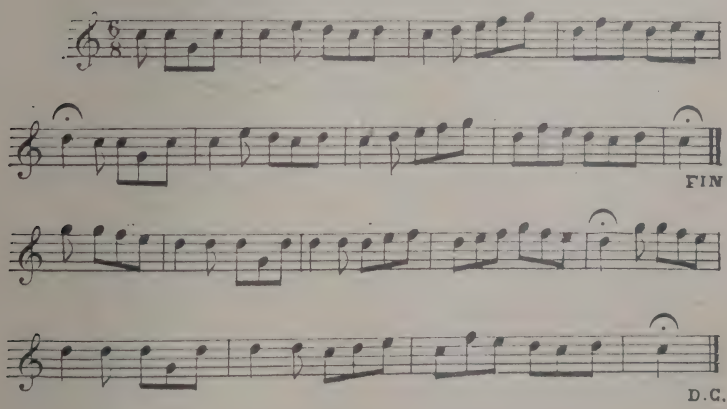
Par M. le marquis de DAMPIERRE.



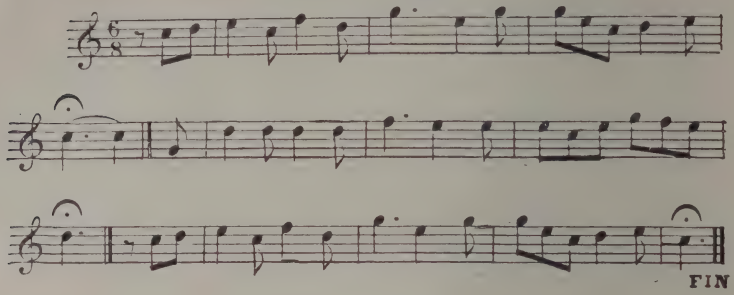
La Fanfare du Grand Veneur.



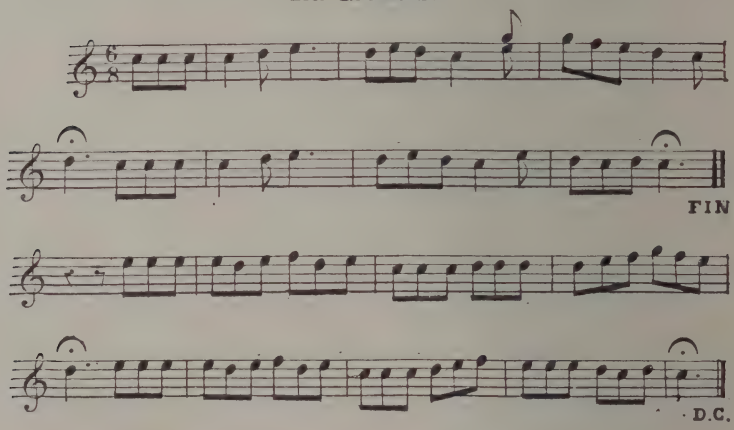
L'Impériale (ou *La Napoléon*).



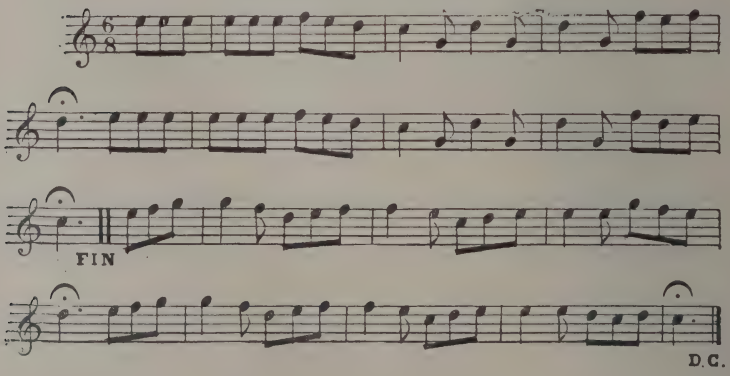
La de L'Aigle.



La Cambis.

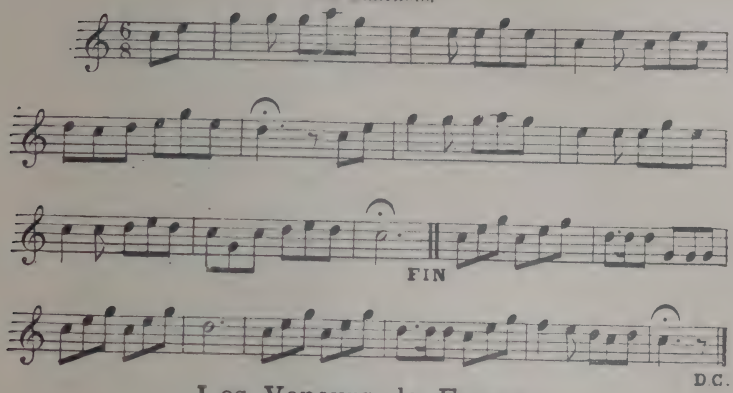


La Carayon La Tour.



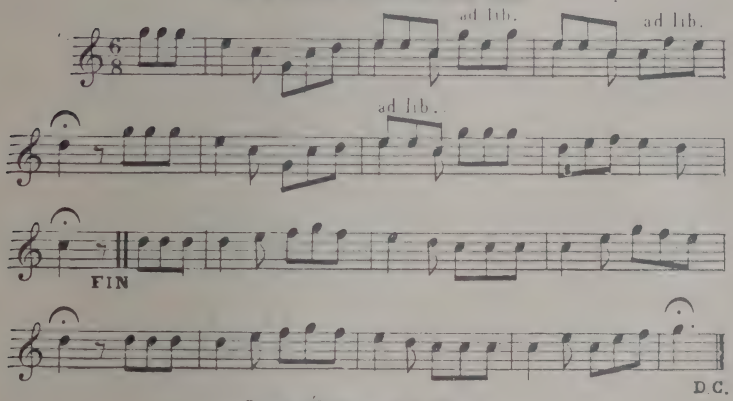
La Puységur.

Par Berthois.



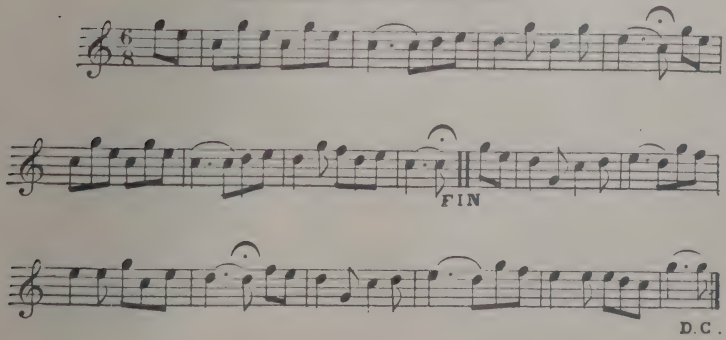
Les Veneurs de France.

Par le comte Charles de La Porte.



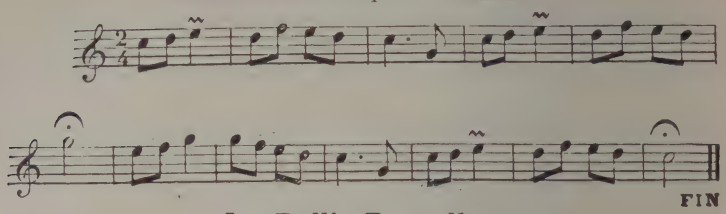
Les Échos de Spa.

Par le comte Henri de La Porte.



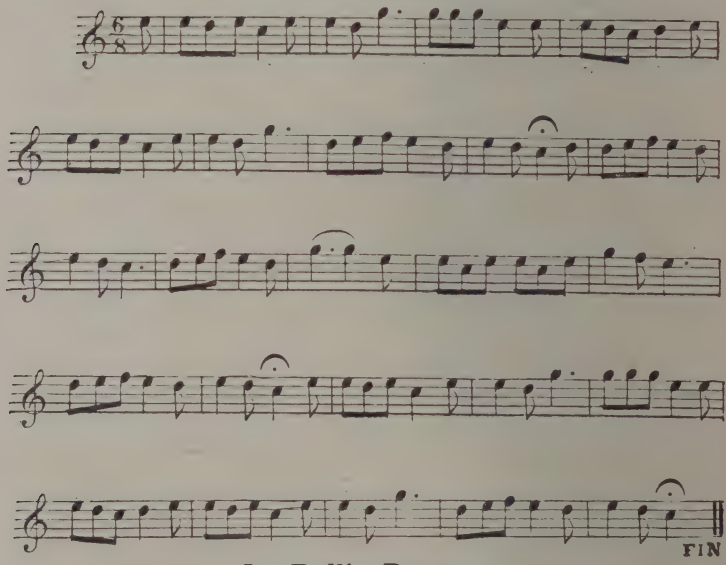
La Ferté-Vidame.

Fanfare de M. le marquis de CHAMBRAY.



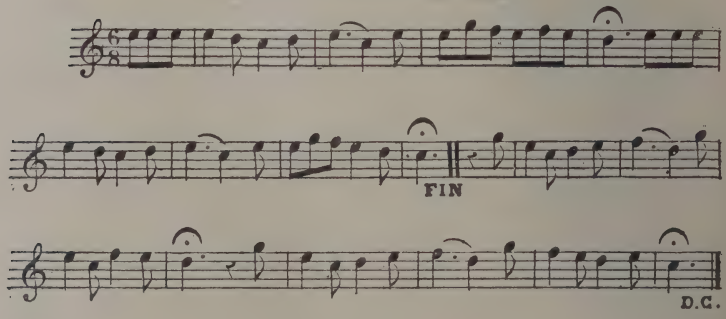
La Rallie Bonnelles.

Par Armand JOUANNIN.

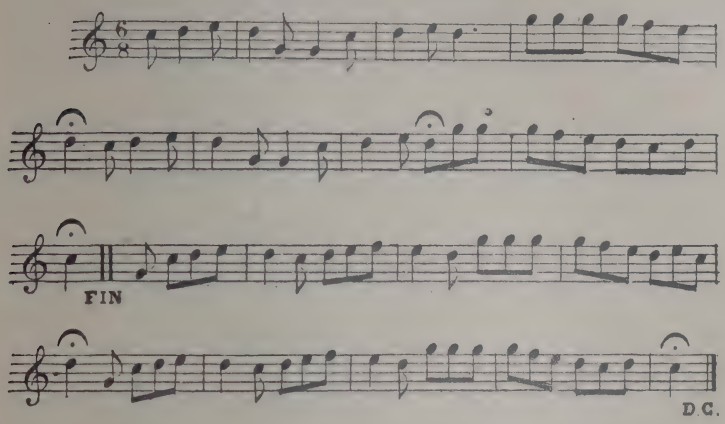


La Rallie Persac.

Par le comte Henri de LA PORTE.

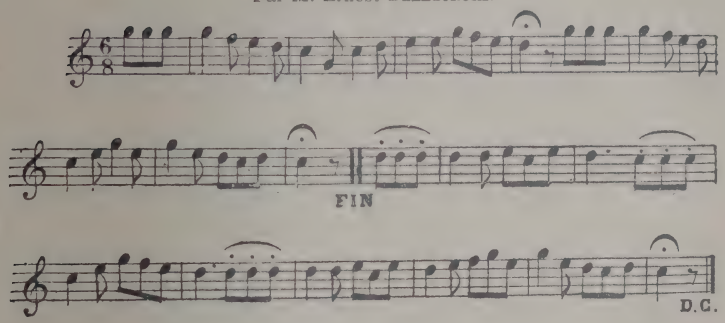


La Rallie Le Couteulx.

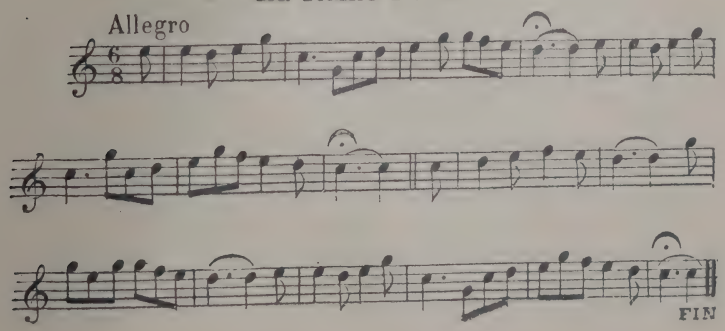


La Chabot.

Par M. Ernest Bellecroix.



La Rallie Poitou.



La Rallie Vieil Anjou.

Par MM. Charles de Maurice et comte Geoffroy d'Andigné.

FIN

D.C.

La Reine des Landes.

Par M. Peyrebère.

Allegro vivace

1e Fois

2e Fois

FIN

D.C.

DICTIONNAIRE DU CHASSEUR (1)

(Pour les explications qui ne figurent pas ici, voir l'ouvrage, aux pages indiquées.)

A

Abandonné. — *Chien abandonné*, Se dit d'un chien courant qui quitte la meute et se lance à la poursuite du premier gibier venu.

Abatis, Petits chemins que font les louveteaux en allant et venant autour de leurs *liteaux*.

Abats, Restes et débris des bêtes tuées et dévorées par les animaux carnassiers. Les *abats* se trouvent presque toujours à peu de distance des endroits que fréquentent ces animaux.

Abattures. Le cerf, en se mettant sur le ventre, laisse des empreintes sur les herbes, les feuilles, les plantes; ces empreintes permettent de préjuger de la largeur de son corsage et de la hauteur de ses jambes.

Abois. — *Animal aux abois*, Fatigué, fourbu, n'en pouvant plus; arrivé à la dernière extrémité; qui tient tête aux chiens et aux chasseurs par bravoure.

La bête est aux abois, Elle est vaincue, elle succombe, elle se rend.

Aborder. — *Aborder la remise*, Se dit d'un chasseur qui se dirige vers un bois, un bouquet d'arbres, un champ de betteraves, de sarrasin, etc., où le gibier doit s'être refugié. Le chasseur marche contre le vent; le chien qui quête devant lui peut ainsi mieux sentir l'odeur laissée par le gibier que l'on cherche à *aborder* à l'endroit où il s'est *remisé*.

Aboyer. Lorsqu'un cerf, un sanglier ne veulent pas se-décider à se lever, à sortir de leur remise, les chiens *aboient*, se récrient d'étaut.

Accidents de chasse, p. 10.

Accompagné, Se dit d'une bête qui, serrée de près par les chiens, se mêle à ses semblables pour donner le change.

Accord. — *Tirer en accord*, Tirer en même temps : deux chasseurs font partir leurs coups de fusil en même temps.

Accouer, Vieux terme de veneur, encore quelquefois employé. Se dit du

(1) Citer toutes les locutions usitées à la chasse exigerait un volume spécial, ces locutions variant selon les pays de France, dont beaucoup ont encore chacun un patois particulier.

Nous nous sommes appliqué à n'omettre dans ce dictionnaire aucune expression courante dont on se sert aussi bien à la chasse à tir, à la chasse à courre, en fauconnerie, qu'en argot de chasseur : les chasseurs ont en effet un langage propre, se servent entre eux de termes qui peuvent paraître incompréhensibles ou vulgaires aux profanes, mais qui ont l'avantage d'exprimer énergiquement, et en un seul mot, ce qu'on veut dire.

G. V.

chasseur qui joint le cerf, le couteau de chasse en main, et lui coupe le jarret.

Aujourd'hui on dit *servir*. V. ce mot.

Accourcir, Retrancher la longueur de la laisse d'un chien, pour le tenir plus près de soi.

Accours, Endroits découverts vers lesquels les chasseurs poussent le gibier, pour en avoir plus facilement raison, avec le secours des chiens, ou pour qu'il soit mieux à portée de fusil.

Accul (*l* se prononce), Extrémité la plus reculée d'un terrier à lapin, à renard, à blaireau. Dernière retraite où ces bêtes se défendent.

On dit aussi, en désignant les extrémités des forêts, des bois : nous sommes aux *acculs*.

Acharner, Développer chez un chien le goût du gibier qu'il doit poursuivre, en lui faisant manger de la chair de ce gibier.

Ados, Terres relevées en talus le long d'un mur, d'un fossé, ou au milieu des potagers, etc., pour y semer des primeurs, et derrière lesquelles le gibier semble passer de préférence.

Affaire.— *Chien de bonne affaire*, Se dit d'un chien bien dressé, qui chasse bien.

Affaiter (terme de vénerie, de fauconnerie), Dresser, instruire, apprivoiser un animal, un oiseau.

Affoucher, Se mettre en troupe ; aller de compagnie.

Affouchies, Fouilles que font les sangliers avec leurs groins, leurs défenses, pour trouver les racines, les graines. On se sert plus souvent du mot *boutis*.

Affût, Lieu caché, construit légèrement avec des branches d'arbre, des amas de paille, de la terre remuée. Endroit où l'on se cache pour surprendre le gibier, principalement à la levée ou à la tombée du jour.

Le chasseur qui reste à l'affût doit posséder un tempérament solide, ne pas craindre les intempéries des saisons et avoir beaucoup de patience.

Ages, Discernement de l'âge des cerfs. Voyez le mot *Cerf*.

On se sert aussi du mot *âges* pour tous les autres animaux.

Aggraver. V. *Engraver*.

Agréner, Donner la nourriture aux faisans, perdrix, etc., pour leur faire prendre l'habitude de rester dans les lieux où l'on veut les chasser.

Aigail ou **aiguail** (l'*u* de la seconde forme, qui est celle de l'Académie, ne se prononce pas), Nom que les chasseurs donnent à la rosée qui reste le matin sur les herbes et les feuilles des arbres. L'*aigail* ôte au chien la finesse de son flair.

Aigle, p. 555.

Aiguillons, Pointes que le chasseur trouve sur les fumées des bêtes fauves quand elles sont formées ; on dit alors qu'elles sont *aiguillonnées*.

Aire, Nid des oiseaux de proie.

Ajustage : Du fusil au tireur, p. 105.

Ajuster, Bien viser. Se dit pour *viser juste*.

— On dit aussi *chiens bien ajustés*, c'est-à-dire se ressemblant, de même race, marchant bien ensemble.

A la mort, chiens ! Cri qui veut dire que la bête est prise. On dit mieux : *Hallali*.

A l'eau ! Cris que poussent les valets pour exciter les chiens à boire.

Allaites, Mamelles de la louve.

Allées et venues, Ruse d'un lièvre ou d'un autre animal, qui va, vient, repasse par le même endroit, s'en éloigne, pour embarrasser les chiens et les mettre en défaut.

Aller à pied, Se dit de tout gibier à plume qui marche, court à terre.

Aller au bois, Partir de grand matin avec un limier pour reconnaître l'emplacement de l'animal que l'on va chasser.

On dit plus communément *Faire le bois*.

Aller au vent, Marcher contre le vent pour essayer de sentir les émanations laissées par la bête. On

dit d'un chien qu'il *va au vent* quand il chasse le nez haut, aspirant l'odeur laissée par le gibier.

Aller d'assurance, Marcher sans crainte, posément, tranquillement.

Aller de bon temps, Se dit d'un animal qui vient de passer, d'un veneur qui suit la bête de près.

Aller d'effroi, Se dit d'un animal autre que celui que l'on chasse, qui vient d'être surpris, mis sur pied, et qui se dérobe.

Aller de hautes erres. Un animal est de *hautes erres* quand il est passé depuis longtemps. V. *Erres*.

On dit aussi qu'il *va de relevée*.

Allonger, Se dit d'un cerf qui a refait entièrement sa tête, alors il a *tout allongé*.

Allonger le trait, pour que le limier ait plus de liberté.

Allures, Façon de marcher des animaux, endroit par où les bêtes fauves passent, empreintes qu'elles laissent sur le sol; un vrai veneur doit reconnaître aux traces laissées sur le sol l'espèce, l'âge, le sexe, la force de résistance de l'animal. Voyez les tableaux des Allures, p. 375, 376, 409, 410.

Alouette : Chasse, p. 267. — Vol, p. 463.

Amble, Allure du cerf, quand son pied de derrière dépasse de trois ou quatre doigts son pied de devant. Il *va l'amble*, il est *ambleur*.

Ambleur, Se dit d'une bête chassée qui va l'amble.

Ameuter, Faire marcher les chiens tous ensemble, les tenir bien ralliés. On dit maintenant bien *rallier* les chiens.

Andouillers, Branches qui sortent du bas du *merrain*, et qui forment aussi l'*empaume* de la tête des cerfs et des chevreuils. Voyez les tableaux, p. 372, 373, 407.

Animaux nuisibles : Quadrupèdes, 543. — Oiseaux de proie, 555.

Antilopes, p. 324.

Anuer, Choisir le bon moment pour tirer au vol.

Apercher (terme d'oiseleur), Remarquer l'endroit où un oiseau s'est retiré pour passer la nuit.

Apoltronir, Se dit, en fauconnerie, d'un oiseau auquel on a coupé les ongles des pouces, qui sont les clefs de sa main.

Appariade, Moment où les perdrix quittent leurs compagnies pour se mettre en couples.

Appât, Pâture qu'on emploie pour attirer le gibier dans les pièges.

Appâter (terme de fauconnier), Mettre du grain dans un endroit pour y attirer les oiseaux.

Appeaux, Objets fabriqués dont on se sert pour attirer le gibier à portée du chasseur, en imitant son cri, son sifflement. Tableau des Appeaux, p. 156.

Appel. On sonne un appel ou plusieurs appels consécutifs pour faire venir les veneurs à tel endroit.

Appelants, Oiseaux vivants retenus par des ficelles de différentes longueurs à portée du chasseur, qui attirent le gibier par leurs cris, leurs *appels*. V. p. 251.

On les nomme aussi des *judas*.

Appréciation de la distance, p. 111.

Approche : Chasse à l'approche, p. 203.

Appuyer les chiens, Encourager les chiens de la voix ou de la trompe, en étant derrière ou auprès d'eux.

Arantelles, Espèce de filandres appelées fils de la Vierge que le vent dispose dans la cavité creusée par le pied du cerf ou du daim.

Arbrot ou **arbret** (terme d'oiseleur), Prendre un oiseau à l'*arbrot*, le prendre à un petit arbre garni de gluaux.

Arlequin, Petit bateau à fond plat, de forme tout à fait spéciale, pour la chasse du gibier d'eau en rivière. Voyez *Chasse en arlequin*, p. 215.

Armé (*Bien*), Se dit principalement du sanglier dans toute sa force, ayant des défenses dangereuses.

Armes, p. 19, 26-27, 103.

Armure, Se dit de la peau très épaisse et dure qui recouvre les épaules et le poitrail du sanglier.

Arrêt. Un chien est en *arrêt* quand il s'arrête, reste immobile, voyant ou sentant le gibier; un bon chien doit rester en *arrêt* jusqu'à ce que son maître soit arrivé à portée pour tirer.

Arrêter. Arrêter des chiens qui sont sur le *change*, qui se trompent de voie. Arrêter les chiens de tête pour rallier les autres.

Arrêts *de la Cour de Cassation et des tribunaux*, p. 609.

Arrières. Dans un défaut, après avoir pris les devants, on *prend* les *arrières* en cherchant avec les chiens la voie de l'animal de meute du côté où il est venu.

Arses. Voyez *Fumées.*

Assemblée, Lieu désigné d'avance pour tous ceux qui doivent prendre part à la chasse. On dit aussi *rendez-vous.*

Assentement, Odeur laissée par les animaux qui frappe le nez du chien et le fait se jeter sur la voie.

Assommoir, Piège que les gardes tendent au travers des petits sentiers que les bêtes nuisibles suivent d'habitude. Les bêtes qui y entrent dérangent un morceau de bois, un ressort , et sont assommées. Voy. p. 593.

Assurance, Animal qui marche sans effroi, qui va d'*assurance.*

Attaquer, Lancer et mettre sur pied l'animal qu'on veut chasser.

Au coute, au coute! Exclamation pour appuyer les chiens quand ils chassent l'animal de meute.

Autour. Voyez les chapitres *Fauconnerie*, p. 448, et *Animaux nuisibles*, p. 560.

Avaler, Pendre, descendre. — *Ventre qui avale*, Ventre d'une laie pleine qui tombe vers la terre.

Avaler la botte, Laisser un chien libre de chasser à sa guise l'animal qu'on lui faisait détourner en le tenant *à la botte.*

Avance. Un animal a peu ou beaucoup d'*avance* selon qu'il est près ou loin des chiens ou du chasseur.

Avancer (S'). Un cerf *s'avance* quand il met le pied de derrière devant le pied de devant.

Un cerf *s'avance* quand il commence à trotter, c'est un signe de fatigue.

Avril. — *Le petit avril.* Au commencement de l'automne, les cerfs sont aussi vigoureux, se font chasser aussi longtemps qu'au mois d'avril. On nomme cette saison de chasse *le petit avril.*

B

Babillard, Limier qui donne de la voix maladroitement. Se dit aussi d'un chasseur ignare ou d'un chien mal dressé qui font du bruit à tort et à travers.

Baisse de pied, Se dit des chiens qui, dans une chasse à courre, commencent à donner des signes de fatigue, ralentissent l'allure de la poursuite.

Balancé, Se dit de chiens qui hésitent sur la voie à suivre.

Balancer, Hésiter. La bête, les chiens, les veneurs *balancent*, ont un moment d'hésitation.

Un animal *balance* quand il se sent sur ses fins, hésite, chancelle.

Banderoles, p. 281. En terme de chasse, on appelle *banderoles* des piquets plantés en terre espacés de trois ou quatre mètres, reliés entre eux par des cordes, auxquelles sont accrochés des carrés d'étoffe ou des morceaux de papier ; les banderoles servent à empêcher le gibier d'entrer ou de sortir d'une enceinte.

Barge, p. 243.

Barrer une enceinte, Couper en deux une enceinte trop étendue pour rendre la chasse plus facile et approcher plus facilement de l'endroit où se trouve détourné l'animal. On se sert de tous les accidents de terrain pour essayer de se rendre invisible, tout en tenant le chien à côté de soi, pour s'assurer de l'endroit où est la bête.

Bartavelle, p. 194.

Bas-bruit. On appelle battues à *bas-bruit* des promenades de rabatteurs plutôt que de réelles battues, qui ont

pour but de déverser le gibier dans des enceintes convenues sans l'obliger à se lever.

Bas vol, basse volerie. En fauconnerie, les oiseaux de bas vol, de basse volerie, sont ceux qui se jettent directement sur leur proie; ce sont les oiseaux voiliers. Voyez p. 447.

Batteurs, Hommes qui battent le bois, les remises, pour en faire sortir le gibier.

Battre (*Se faire*). Un animal se faisant chasser dans un endroit sans vouloir en sortir se *fait battre*.

Battre l'eau. Un cerf, un chevreuil se mettent à l'eau quand ils se sentent prêts d'être atteints pour échapper aux chiens, ou bien pour ruser. On crie alors aux chiens : « Ah! ah! il bat l'eau! Ah! il bat l'eau! » et l'on sonne la fanfare de l'eau.

Battre la plaine, Parcourir une plaine en tous sens, avec bon vent, passer partout, ne pas laisser un endroit sans y entrer, revenir même plusieurs fois aux mêmes endroits.

Battues, p. 278.
Battues : aux animaux nuisibles, p. 285 ; — aux renards, p. 287 ; — aux biches, p. 288 ; — aux chevreuils, lièvres, lapins, faisans, perdreaux et bécasses, p. 289.
Battues : de plaine, p. 291 ; — de tirés, p. 294 ; — marchante ou chaudron, p. 298 ; — au cordeau, p. 299.

Bauge, Demeure du sanglier, presque toujours située au milieu d'épais fourrés.

Beau chasseur, Se dit d'un chien criant bien, portant bien la queue, bien créancé.

Beau fusil, Se dit d'un chasseur qui est excellent tireur, qui manque rarement une pièce de gibier passant à sa portée. Etre considéré comme beau fusil est une qualité très enviée, qui prouve l'estime où l'on est tenu.

Beau revoir, Terrain sur lequel l'empreinte du pied des animaux reste bien marquée et est facile à distinguer.

Bécasse, p. 171.
Chasse au chien d'arrêt, p. 173 ; — en battue, p. 176 ; — à la passée, p. 177 ; — à la croûle, p. 177 ; — au gué, p. 178.

Bécasseau, Petit de la bécasse.

Bécassine, p. 261.

Bécassinière, p. 223.

Belette, p. 552.

Bellement. Mot employé pour modérer l'ardeur des chiens, les empêcher de prendre le change.

Béquille, Plaque de fer disposée sous le fût du fusil et à laquelle est adaptée une vis à poignée de bois. Cette poignée sert, d'après certains chasseurs, à soutenir plus facilement le poids du fusil, à épauler plus rapidement, et protège la main gauche en cas d'éclatement des canons.

Peu de chasseurs se servent de cette béquille qui est presque toujours l'apanage des chasseurs de la campagne ou peu vigoureux.

Bête de compagnie, Jeune sanglier entre un et deux ans.

Bêtes carnassières, Loup, renard, blaireau, putois, belette, etc.

Bêtes douces, Celles qui se défendent avec leurs bois : cerf, daim, chevreuil.

Bêtes fausses. On donne ce nom à tous les animaux nuisibles carnassiers se nourrissant, détruisant le gibier.

On les appelle aussi *bêtes puantes*, à cause de l'odeur forte qu'elles répandent.

Bêtes fauves. A la chasse à courre on appelle *bêtes fauves* les cerfs, chevreuils et leurs faons.

Le lion, le tigre, l'ours, etc., sont aussi appelés *bêtes fauves* ou *grands fauves*.

Bêtes mordantes, Celles qui se défendent avec leurs dents : loup, sanglier, etc.

Bêtes noires. Les sangliers, marcassins sont souvent désignés par ces noms.

Bêtes puantes. V. *Bêtes fausses.*

Bêtes rousses, Sangliers de six mois à un an.

Biche, Femelle du cerf.

Billebaude. — *A la billebaude*, Sans ordre convenu, à volonté, au hasard; chasser *à la billebaude*.

Billebauder, Attaquer au hasard, sans avoir un animal rembuché.
— Un chien *billebaude* quand il fait change ou rabat la voie.

Bicornis, Nom donné au rhinocéros d'Afrique, qui a deux cornes sur le nez, p. 316.

Bizarde. On appelle *tête bizarde* la tête d'un cerf, d'un chevreuil dont les bois sont inégaux, mal plantés; voyez les tableaux, p. 373, 407.

Bizette, p. 244.

Blaireau, p. 429.

Blessure: par accident de chasse, p. 10; — reçue par un chien du fait d'un chasseur maladroit, p. 101.

Bloc, Cône tronqué en bois tourné, de la grosseur d'une bûche moyenne, qu'on enfonce en terre sur le gazon d'une pelouse au moyen d'un piquet qui termine son extrémité inférieure. Voyez le chapitre *Fauconnerie*, p. 456.

Bloquer. Un chien qui surprend une perdrix, une caille et leur coupe la retraite, est un mauvais chien, qui arrête mal, qui *bloque*.

Blottir (*Se*). Le moyen et petit gibier surtout se *blottit* dans les herbes, les fourrés pour essayer d'échapper aux chiens.

Bois. On appelle *bois* et non « corne » l'excroissance qui pousse chaque année sur la tête du cerf, du daim, du chevreuil. On dit aussi *tête* ou *ramure*. Voyez les tableaux, p. 372, 373, 407.

Bois, Terrain où croissent les arbres, où ils sont plantés. — *Faire le bois*, Se dit du valet de chiens, du piqueur et du veneur qui, de grand matin, partent avec un limier pour détourner l'animal que l'on va chasser; ils font le bois.

Bondrée, p. 558.

Boqueteau ou **bocteau,** Buisson en plaine, ou proche une forêt.

Bosses, Les deux grosseurs qui poussent sur l'os frontal du cerf, du chevreuil, quand ils ont un an; ce sont les bases des bois, qui ne pousseront qu'un an après. Ces grosseurs ne tombent jamais. On dit aussi *pivots*.

Botte. La *botte du limier* est un large collier que le valet met au chien avec lequel il va faire une reconnaissance la veille ou le matin d'une chasse à courre. Le chien qui a la botte du limier est retenu par un trait solide près du valet.
— On dit aussi: *avoir le fusil à la botte*, c'est-à-dire l'avoir contre la jambe de façon à le saisir rapidement, comme on porte la carabine dans la cavalerie.

Botter. Un animal se *botte* quand il traverse une terre molle qui s'attache à ses pattes; se dit surtout du lièvre dont les pattes velues prennent beaucoup de boue, de terre molle.

Bouche, Entrée des terriers à lapin, renard, blaireau.

Bouquin, Mâle du lièvre et du lapin.

Bouquinage, Temps des amours des lièvres, des lapins. On dit qu'un lièvre s'en va *bouquiner* quand il court après les hases.

Bourdon, Mâle de la perdrix encore non apparié. Animal gênant, inutile, dérangeant les couveuses.

Bourrer, Un chien d'arrêt *bourre* quand il cherche à prendre le gibier après l'avoir arrêté, ou bien quand il arrive près de la pièce sans s'en apercevoir. C'est une grosse faute qui mérite une sévère punition.

Bourres de fusil, p. 33.

Bourses, Filets de moyenne grandeur faits avec des cordes souples, mais très résistantes, qui servent à prendre les lapins.
On place les filets à la gueule des terriers, après introduction du furet; les lapins essayent de s'échapper et se prennent dans les filets.
Les braconniers se servent souvent de ce moyen.

Bousards, Fumées noires, molles, que les cerfs jettent en mars, avril, mai, p. 382.

Bout de voie. Les chiens sont à *bout de voie*, quand ils perdent la voie; ils sont en défaut s'ils ne peuvent retrouver la voie.

Boutis, Endroits où les bêtes noires ont cherché les racines, les graines dans la terre pour leur nourriture. Empreintes laissées par leurs boutoirs.

On dit aussi *fouillures*, *travail*, *affouchies*.

Boutoir, Extrémité du museau du sanglier.

Bouton. Le bouton est l'insigne de l'équipage de chasse à courre dont on fait partie. Chaque équipage a son bouton particulier.

— *Porter le bouton*, c'est-à-dire avoir le droit de porter la tenue est une faveur très recherchée et qui prouve que l'on possède une capacité de veneur.

Boutures, Jointures des jambes de devant du chien, du sanglier, etc.

Braconnage, p. 563.

Braconner, Chasser d'une façon ou en des temps défendus.

Brailler, Se dit d'un chien qui aboie sans être sur la voie.

Bramer, Se dit du cri du cerf.

Brancher. Le faisan ne perche pas, il *branche*. — Un chasseur dit : j'ai tué ce faisan *branché*, c'est-à-dire posé sur un arbre.

Branches du cerf. V. *Andouillers*.

Branchier, Oiseau qui perche sur les branches.

Brandes. Endroits couverts de bruyères, de plantes, etc., dont les cerfs et chevreuils mangent les pousses.

On donne aussi le nom de *brandes* aux torches enflammées avec lesquelles les paysans chassent la nuit les petits oiseaux.

Brane, Mamelle de louve. Voyez *allaite*.

Bredouille, Se dit principalement d'un chasseur au chien d'arrêt qui est rentré sans avoir rien tué : il est revenu *bredouille*.

Bréhaigne, Bête stérile.

Bricole, Corde traînante que l'on attache au collier du chien pour l'empêcher de crier. Pour arrêter le chien on met le pied sur le bout de la corde.

Bricoleur, Un chien est bricoleur quand il ne reste pas bien collé à la voie, qu'il fait souvent bondir le change et cause des embarras à la meute et aux veneurs.

Brisées, Rameaux que le valet de limier *casse* et ne coupe pas. Le gros bout d'une brisée doit être dans la direction suivie par l'animal ; on place aussi des *brisées* sur la voie des animaux entrés dans une enceinte. — Si on craint que le vent ne dérange les brisées, on peut ne pas les détacher complètement et les laisser pendre à moitié cassées ; c'est ce qu'on appelle *brisée haute* ou *frête*, tandis que la branche posée à terre est une *brisée basse* ou *bassée*. Voy. p. 379 et suivantes.

Broches, Nom donné à la première tête du cerf, du chevreuil ; elle pousse pendant la seconde année et n'a qu'une perche sans andouiller : l'animal s'appelle alors *daguet*.

Broquart, Chevreuil mâle.

Brosser, Bruit que fait le cerf en remuant les branches avec son bois.

Brosses, Paquets de poils que portent les bêtes fauves en dehors sur le canon des jambes de derrière.

Brousser, Marcher au milieu des fourrés sans suivre les chemins. Un chasseur *brousse* bien quand il reste toujours derrière et à bonne distance des chiens.

Brout. On nomme *bêtes de brout* les animaux qui au printemps se repaissent des jeunes pousses et des bourgeons des arbres.

Brunir. Tout animal portant bois *brunit* sa tête quand il la frotte aux arbres, après avoir détaché la peau velue qui recouvrait cette partie de son corps. On dit aussi *frayer*.

Buisson creux.—*Faire buisson creux*, Terminer la quête sans rien trouver, ou ne plus retrouver une bête dans l'enceinte où on avait cru la laisser.

Busard, buse, p. 558.

Buté. Un chien est *buté* quand il a une grosseur à la jointure d'une jambe.

C

Câble, Grosse corde qui sert à attacher le réseau des lanières du grand filet à loup.

Caille, p. 168.

Cailleteau, Jeune caille; moins bonne à manger que les vieilles.

Calibres de fusils, p. 22, 107.

Calotter, Expression triviale qui s'emploie à la chasse à tir quand une perdrix, une caille, touchée par le plomb, tombe avec rapidité sans faire de mouvements, comme si on l'avait abattue avec la main.

Cameler. V. *Encameler.*

Canard. Le nombre des espèces est considérable; les caractères sont assez similaires pour que leur classification présente certaines difficultés. — Tous les genres ont à peu près les mêmes mœurs. On en rencontre en mer, sur les grèves, dans les étangs, les marais, au bord des fleuves. Les noms varient à l'infini, selon le patois de telle ou telle région. — Les naturalistes distinguent plusieurs espèces : le canard sauvage — le plus commun — le siffleur, le musqué, la sarcelle, le tadorne, le souchet, le garrot, l'eider, le milouin, la macreuse, etc.

La chasse de ces différentes espèces exige de la patience, de la ruse; elle n'est pratiquée qu'à la fin de l'automne et pendant l'hiver.

Tous les genres de canards nous abandonnent fin février ou commencement de mars pour regagner les régions du nord.

Voyez la chasse au *gibier d'eau*, p. 237 et suivantes.

Canard appelant, p. 251.

Canardière, p. 221, Fusil très long, dont on se sert à la chasse au gibier d'eau, principalement en hutte, en bateau.

Canepetière, p. 275.

Canons de fusil : Fabrication, page 20; — canons choke-bored et cylindrique, p. 104.

Cantonner, Se retirer en tel lieu : Le gibier est *cantonné* dans tel endroit.

Capucin, Se dit d'un lièvre dont les longues oreilles forment une espèce de capuchon.

— Expression familière qui désigne un vieux lièvre, connaissant mille ruses pour dépister les chiens.

Ça revaud, ça vaud ! Quand un animal de meute retourne dans son canton, on crie : *Ça revaud, ça vaud.* On le crie aussi pour animer les chiens.

Carnage. Faire manger de temps en temps aux chiens de la viande de cheval pour les purger et les fortifier, c'est ce qu'on appelle les *mener au carnage.*

On dit que les renards *donnent au carnage*, pour « ils mangent ».

On dit aussi que les animaux carnassiers vont au *carnage* quand ils retournent aux animaux qu'ils ont abattus ou aux charognes qu'ils ont rencontrées.

Casemate, Trou fait en rond dans lequel les renards et blaireaux se retranchent pour tenir tête aux chiens après avoir été chassés des autres chambres de leur terrier. On dit aussi *accul.*

Casser la noisette, Se dit des animaux qui grincent des dents, en se tenant prêts à fondre sur les chiens ou les chasseurs.

Catelinette ou **chat-de-mu,** p. 244.

Caterole, Trou construit par la femelle du lapin, où elle dépose ses petits pour les soustraire à la brutalité du mâle, qui ne manquerait pas de les tuer. On dit aussi une *rabouillère.*

Catiche ou **cattiche ,** Demeure de la loutre au bord des étangs et rivières.

Cendrée, Plomb infiniment petit dont on se sert pour tirer les très petits oiseaux.

Cépées, Touffes de tiges de bois qui sortent du même tronc d'un arbre.

Cerceau, Penne du bout de l'aile des oiseaux. Les éperviers en ont trois, les autres oiseaux de proie un seul.

Cerf, p. 371.

Cervaison, Le moment de l'année où les cerfs sont le plus gras et en venaison, de fin juin à la mi-septembre.

Chair. Des chiens qui chassent bien sont des chiens qui *vont bien à la chair.*

Chambre, Endroit où le cerf se repose pendant le jour.

Chamois, p. 201.

Chandelier. Un vieux cerf porte le chandelier quand le haut de sa tête, au lieu d'être plat, forme un creux où l'on pourrait faire entrer le bout d'une chandelle.

On dit aussi du lièvre, du lapin, qui se dressent sur leurs pattes de derrière, qu'ils font le *chandelier*.

Change, Bête substituée à l'animal que l'on chasse. Voy. p. 392.

On dit que les chiens *prennent le change* quand ils abandonnent la trace de l'animal que l'on chasse pour suivre un intrus qui est venu se jeter devant la meute.

On dit *faire valoir* le *change* lorsque chiens et chasseurs se jettent à la poursuite d'un autre animal que celui que l'on poursuivait depuis le commencement de la chasse.

Un chien est *timide dans le change* quand il hésite, s'embrouille sur la voie à suivre; il est *hardi dans le change*, quand il poursuit l'animal lancé sans se laisser distraire par d'autres traces.

Chanterelle, Femelle de perdrix, caille, etc., enfermée dans une cage, qui par ses appels, ses cris, attire les mâles.

Chapelet, Fumées du cerf qu'il jette principalement au mois de juillet, liées par des glaires en forme de *chapelet;* p. 382.

Chaperon, Espèce de casque en cuir que l'on met sur la tête des faucons pour les empêcher d'être éblouis par la lumière du jour; p. 454.

Charbonnier, Renard dont la fourrure est foncée.

Charbonnières. Les cerfs, les chevreuils recherchent souvent les *places à charbon* qui se trouvent dans les jeunes ventes. On prétend que c'est pour y frotter leurs andouillers et les brunir.

— Terres glaises et rouges où les cerfs vont frotter leur tête et la brunir.

Charges des différents calibres, p. 30.

Chargeurs, p. 115 et suivantes.

Charrier, Se dit, en fauconnerie, de l'oiseau qui, après être tombé sur sa proie, l'emporte à l'écart pour la dévorer.

Chasse : sur l'eau en arlequin, p. 215; — en battue, p. 277; — aux bois, 289; — de plaine, p. 291; — en tirés, p. 294; — marchante, p. 294; — au chaudron, p. 298; — au cordeau, p. 299; — à courre, p. 369; — sous-terre, p. 427; — au gibier d'eau, p. 237; — au gros gibier, p. 301; — au faucon, p. 445;—aux animaux nuisibles, p. 543. V. *Battues*.

Chasseur (*Beau*). V. *Beau*.

Châssis, pour terrier à lapin, p. 152.

Chat : sauvage, p. 548; — domestique, p. 549.

Chat-huant, p. 562.

Chatonner, Se dit d'un chien d'arrêt qui marche avec précaution à peu près comme un chat, sans aucun bruit, pour bien arriver à arrêter le gibier qu'il poursuit. On dit que le chien *chatonne*.

Cheminée, Porte secrète des terriers, creusée uniquement à l'intérieur, à pic, sur une galerie, et ne laissant que le passage juste à l'animal.

Cheval. — Cheval de chasse, p. 359.

Chevaler, p. 224; Se dit du chasseur en arlequin qui manœuvre son bateau pour approcher du gibier.

Chevalet, Petit cylindre de bois pour le dressage du chien; il est muni à chaque extrémité de courtes chevilles, de façon à ce que ce cylindre soit toujours isolé de terre pour que le chien puisse le ramasser aisément et le rapporter dans sa gueule.

Chevalier, Oiseau, p. 241 et suivantes. Les chevaliers se distinguent par les caractères suivants : bec long, très grêle, comprimé sur les côtés, assez droit, quelquefois un peu retroussé, ferme à la pointe et mou à la base; mandibule supérieure légèrement recourbée sur l'extrémité; sillon nasal ne dépassant pas la moitié de la longueur du bec; langue filiforme, très pointue, tarses grêles, quatre doigts dont les deux externes sont unis par une longue membrane, et les deux internes par une autre membrane moins étendue; pouce rudimentaire touchant le sol par l'extrémité seulement; ailes médiocres presque aussi

longues que la queue, qui est très courte. La coloration du plumage est difficile à déterminer chez les chevaliers, comme pour beaucoup d'oiseaux de mer et de grève, parce qu'elle varie selon les saisons. Mais la livrée d'été est toujours plus brillante que celle d'hiver. Il est très difficile de déterminer également le nombre des espèces.

Les chevaliers vivent par troupes serrées au bord de la mer, sur les étangs, les cours d'eau, etc. Ils se nourrissent de vers, d'insectes, de frai de poisson, de petits mollusques. Leur vue est très perçante. Ils courent avec légèreté, nagent, plongent; ils s'appellent entre eux, soit en cas de danger, soit pour se *faire part* d'un endroit où ils ont de quoi manger. Ils sont essentiellement voyageurs. On les trouve en grand nombre dans les baies de la Somme et de l'Orne, ainsi que sur les côtes de Dunkerque à Cherbourg. Les femelles pondent quatre à six œufs, qu'elles placent en bas des rochers, des falaises, mais de façon à ce que les hautes marées ne puissent les atteindre, ou un peu dans l'intérieur près des flaques d'eau.

Les naturalistes reconnaissent différentes espèces, ayant les mêmes habitudes et les mêmes mœurs : le chevalier proprement dit, le chevalier gambette, le chevalier cul-blanc, le chevalier guignette, le chevalier combattant.

Chevillé. On dit d'un cerf qu'il a la tête *bien chevillée* quand il porte beaucoup d'andouillers.

Chevilles ou **chevillures**. Voyez *Andouillers.*

Chevrette, Femelle du chevreuil.

Chevreuil, p. 405.

Chevrillard, Petit du chevreuil de sa naissance à son sixième mois.

Chevrotin, Jeune chevreuil de six mois à un an.

Chevrotines, Gros plomb. Voy. tableau, p. 35.

Chien, p. 39.
Races françaises d'arrêt, p. 40, 44, 58.
Races étrangères d'arrêt, p. 47, 49, 70.
Chiens courants de chasse à tir, p. 53.
Chiens de chasse à courre, p. 58.
Tableau généalogique, p. 76.
Dressage, p. 77.
Maladies, p. 83.

— *Chien armé*, Un chien qui a autour du cou un collier garni de pointes, qui sont en dehors pour le préserver des morsures d'un de ses congénères ou du loup.

Chien d'aigail, Chien qui aime à chasser le matin par la rosée, et qui ne vaut rien dans la journée.

Chiens d'attaque. V. *Chiens de meute.*

Chien de créance, Chien qui reste sur la voie, *Chien bien créancé.*

Chiens de force, Chiens très forts, qui coiffent bien les animaux, sangliers, loups, etc. Se dit aussi de certains chiens de garde-chasse dressés à poursuivre les braconniers.

Chien de haut jour, Le contraire du chien d'aigail ; il ne vaut rien en temps de rosée, et ne chasse bien que dans le milieu du jour.

Chiens de meute. Ce sont les chiens les plus braves, les plus expérimentés, qu'on lance en avant; on les appelle aussi *chiens d'attaque.*

Chiens d'ordre, Chiens de grande taille destinés à la chasse à courre. On donne surtout ce nom aux chiens de races anciennes et bien fixées.

Chiffon (*Faire le*), Se dit d'une perdrix, d'une caille, d'un faisan, qui dans une chasse à tir tombent sans mouvement, *comme un chiffon.*

Chilled-shot (on prononce *tchild-chott;* de l'angl. *chilled*, fondu; *shot*, plomb), Plomb durci, plus dur, plus résistant que le plomb ordinaire.

Chipeau, page 252.

Choke-bore (on prononce *tchok-bor*), Fusil qui a un rétrécissement à la bouche du canon de gauche, de manière à former une sorte de bague cylindrique de 2 ou 3 millimètres de hauteur, et plus étroite de 3 à 6 millimètres que la partie alésée au calibre normal ; un trou de cône raccorde les deux parties du tube.

Voyez les chapitres *Armes et munitions*, p. 19, et *Tir de chasse*, p. 103.

Chouette, page 562.

Choupille, Chien qui quête sagement, mais qui n'arrête pas et n'avertit son maître de la présence du gibier que par des mouvements de sa queue ou des oreilles.

Cigogne, p. 260 ; Oiseau migrateur, que l'on rencontre assez rarement en France, excepté dans l'Est, où il est assez nombreux.

Cimier, Croupe du cerf.

Circaète, p. 556.

Clabaud, Un chien courant qui donne de la voix mal à propos.

Clameuse. — *Chasse clameuse*, Chasse qui se fait avec grand bruit, à cor et à cri.

Clapettes, p. 283.

Clatir. A la chasse à courre, les chiens *clatissent*, c'est-à-dire poussent des cris pressés pour annoncer que la bête est prise.

Clatissement, Action de clatir, aboiement redoublé d'un chien.

Coffre. A la curée, ce que l'on donne à manger aux chiens, c'est le *coffre*, après avoir enlevé au cerf, au chevreuil, les épaules, les cuisses et la tête.

Coi. V. *Couais* et *Tout coi.*

Coiffé, Se dit d'un chien qui a de belles oreilles pendantes, dépassant le bout de son nez.

Coiffer. On dit qu'un animal *est coiffé* quand les chiens le tiennent par les écoutes ; se dit surtout en parlant de la chasse au *sanglier*.

Collé à la voie. On dit d'un chien *qu'il est collé à la voie*, quand il chasse le nez touchant presque terre sans se laisser distraire, sans prendre change sur une autre voie que celle qui est la bonne.

Colletage, Action de placer des collets.

Colleteur, Braconnier qui place des collets.

Collets, Engins prohibés, dont se servent les braconniers pour étrangler le gibier. Ce sont des nœuds coulants en laiton ou en fils de fer très minces et souples que les braconniers posent aux passées des lièvres et des lapins, près des terriers. Ils en fabriquent de très solides pour les chevreuils, et de petits en crin de cheval pour les perdrix et les bécasses. Voyez *Braconnage*, p. 563.

Collier de force, Collier de cuir garni de clous pointus à l'intérieur qui piquent le cou du chien chaque fois que l'on tire sur la laisse.

C'est un instrument de torture absolument rejeté par les dresseurs sérieux.

Comblette, Petit creux qui se trouve sous le pied des cerfs et chevreuils.

Comète. Les braconniers appellent *comète* le coq faisan, à cause de sa longue queue.

Compagnie, Bêtes réunies. On dit *une compagnie de perdrix.*

On appelle *bête de compagnie* un animal qui était avec d'autres de même espèce.

Confiance, Se dit d'un chien qui chasse bien, qui reste collé à la voie : *c'est un chien de confiance.*

Connaissance. Toute particularité du pied d'un animal qui peut aider à le faire reconnaître est *une connaissance.*

Connaisseur, Se dit du chasseur, du veneur qui sait parfaitement juger quel animal il a devant lui d'après les traces laissées sur son passage. C'est le plus bel éloge que l'on puisse adresser à un chasseur, à un veneur, que de dire de lui : *c'est un connaisseur.*

Conil, conille ou **conin,** Vieux mot qui désignait le lapin. Une garenne était *une conillière.*

Conseils : aux chasseurs, p. 1 ;— aux tireurs, p. 112.

Contre-hardes, Petites cordes qui relient les couples de chiens à la harde. Les chiens sont alors *contre-hardés.*

Contre-ongle, Contre-pied. Un chasseur, un chien vont à *contre-ongle*, *à contre-pied*, toutes les fois qu'ils suivent une piste se dirigeant non du côté où va le gibier, mais bien du côté où il est venu.

Contusions, p. 10.

Coq de bruyère, p. 187, 198. — Petit coq de bruyère, p. 193.

Cor et à cris (*Chasser à*), Chasser avec l'aide de la trompe (ou cor) et de la voix, pour encourager et diriger les chiens. Se dit de toute chasse à courre.

Corbeau. Voyez *Animaux nuisibles*, p. 543.

Cordeau (*Battue au*), p. 299.

Cormoran, p. 244, 257. — Le cormoran a le bec plus long que la tête, droit, robuste, recourbé à la pointe; gorge dénudée; face garnie d'une peau nue; une poche entre les mandibules; tarses très courts et robustes; jambes emplumées jusqu'à l'articulation. Les quatre doigts sont unis entre eux par trois membranes, ce qui leur permet de voguer sous l'eau avec une facilité incroyable.

Ils se tiennent quelquefois par troupe sur les rochers, les plaines. Ils sont peu défiants.

Le *grand cormoran*, ou espèce type, est long de 0m,80 environ, d'un noir verdâtre ou charbon, excepté sous la gorge et au devant du cou; sa poche gutturale est jaunâtre. On en trouve beaucoup sur les côtes de France. Ils se nourrissent de toutes sortes de poissons et de crustacés. Le cormoran pond trois ou quatre œufs, d'un blanc verdâtre, qu'il place dans les creux des rochers. Il vole haut et longtemps. Le plomb double zéro ou la chevrotine est nécessaire pour l'abattre.

Corneau. On nomme *chiens corneaux* les produits d'un mâtin et d'une lice courante, ou d'un chien courant et d'une mâtine.

Corneille, p. 460.

Corsage, Corps du cerf. Pour indiquer la taille d'un cerf, on dit: il est petit, moyen ou gros de *corsage*.

Côtes (*Chasse sur les*), p. 237.

Côtés, Partie de corne *en dehors* du pied du cerf et du chevreuil, depuis les pinces jusqu'au talon.

Couais! Tout couais! Terme de vénerie dont on se sert pour faire taire les chiens courants qui donnent de la voix mal à propos.

Couard, Se dit d'un chien poltron.

Coulée, Passage que fréquente un lièvre, un lapin. Dans les haies ils font *des coulées*.

Couler. Une chienne *a coulé* quand elle avorte peu de temps après avoir été couverte.

Coup du roi, p. 111. Lorsqu'une pièce de gibier est perpendiculairement sur la tête du chasseur, et que le chasseur tire et fait tomber la pièce à ses pieds ou même sur lui, on dit qu'il a fait le *coup du roi*. On dit aussi *faire un coup droit*.

Couper. Se dit d'un chien qui quitte la voie pour aller la reprendre aux grands devants.

Couple, Lien de corde ou de crin formant à chaque bout un nœud coulant qui sert à attacher les chiens deux à deux. On dit : *qu'ils sont couplés*.

Courlis, p. 242.

Courre (*Chasse à*), p. 369.

Cerf, p. 371; — chevreuil, p. 405; — sanglier, p. 416; — loup, p. 423.

Couronne, Couronné, Couronnure. On dit d'un cerf qu'il est *couronné*, qu'il a une *couronnure*, quand les épis qui terminent la tête sont en forme de couronne; on dit : *tête couronnée*.

Courre beaucourre, Endroit de chasse commode aux chiens, aux veneurs.

Couvée, Famille de faisans, perdrix, cailles. On se sert de ce mot jusqu'au moment où les petits peuvent voler; alors on dit : une *compagnie*.

Couvert. Pour la chasse à tir, on appelle *couvert* tous les endroits dont la récolte n'est pas enlevée. Le gibier y cherche un refuge.

En vénerie, les *couverts* sont les bois et les buissons. On chasse *à tête couverte* quand on chasse sous bois.

On nomme aussi *couvert* les endroits où les lapins, les lièvres, font des tas de crottes.

Craquette, p. 243.

Créancé. V. *Beau chasseur*.

Crécelles, p. 283.

Crever. — *Crever un chien*, Le faire trop travailler ou courir après un animal.

Crier. On ne dit pas que les chiens « aboient», mais qu'ils *crient*, ou mieux qu'ils *parlent*.

Criquet, p. 240.

Crochets, Se dit à propos d'un animal qui, au lieu de s'enfuir en ligne

droite, fait des zigzags. Le lièvre, le lapin, la bécassine font *des crochets*.

— Dents que les cerfs et biches ont à la mâchoire supérieure.

Croisées. Les allures des bêtes fauves sont *croisées* quand les animaux marchent en plaçant leurs pieds alternativement droite et gauche. Tableaux, p. 375, 376, 409, 410.

Croiser l'enceinte, Barrer l'enceinte.

Croiser les chiens, Passer en travers de leur voie.

Crosse de fusil, p. 23.

Crotté, Se dit du lièvre fatigué, qui est sur ses fins, et dont le poil est d'une couleur plus brune, par suite de la sueur qu'il a sur le corps.

Crottes. On appelle *crottes* les excréments du lièvre, du lapin.

Quelquefois on se sert des mots *couvert*, *repères*, pour désigner les endroits où ils ont déposé leurs crottes.

Croûle (*Chasse à la*), p. 177.

Croule, Cri que poussent les bécasses en se poursuivant le soir pendant les mois de février et mars. Le reste de l'année elles sont muettes.

Crouler la queue. Dans sa fuite le cerf imprime à sa queue des mouvements qui font dire aux veneurs : le cerf *croule la queue*.

Croupie, Ancien mot qui signifiait Se mettre à l'affût.

Cul levé (*l* ne se prononce pas). Chasser au *cul levé*, c'est chasser sans chien, ou avec un chien *choupille* (voyez ce mot). On dit que l'on tire au *cul levé* quand une bête part près de vous et que l'on fait feu sans lui laisser le temps de filer, de faire des crochets.

On dit aussi : *j'ai tiré au cul levé*, pour : j'ai tiré étant surpris, tout de suite au moment du départ du gibier.

Curée. Il y a trois sortes de curées : *grande curée chaude*, *petite curée*, *curée froide*. Voyez *Chasse à courre*, p. 369.

Cygne. Le cygne sauvage, extrêmement rare en France, ne diffère pas sensiblement du cygne domestique; on ne le rencontre que dans les marais, les étangs, peu éloignés des côtes.

D

Dague, Premier bois que porte le cerf.

Daguer (en fauconnerie), Aller à tire-d'aile; (en vénerie), Donner un coup de couteau de chasse au cerf, au chevreuil, au sanglier.

Daguet, Jeune cerf de seconde année qui porte son premier bois. La forme de ces bois, ressemblant à des *dagues*, a fait donner aux animaux qui les portent le nom de *daguets*.

Quand la dague est accompagnée d'un cor, le daguet prend le nom de *daguet fourchu*.

Danser sur la voie, Se dit d'un limier qui ne suit pas juste, ce qui est une mauvaise habitude.

Déboulé, Se dit d'un lièvre qui part à l'improviste devant le chasseur, sans arrêt du chien; le chasseur éprouve un saisissement involontaire, et s'il réussit à tuer le lièvre, il dit : *je l'ai tué au déboulé*.

Debout. Un animal est *debout* quand il est inquiet, en éveil, se doute du danger qu'il peut courir.

Mettre un animal debout, lui faire quitter sa reposée.

Débucher. Se dit d'un animal chassé à courre, qui sort du bois pour gagner la plaine.

Décantonner, Quitter un endroit assez étendu où une bête a l'habitude de rester.

Déceler. Un cerf *se décèle* quand il abandonne le buisson où il refait sa tête. Les veneurs, les gardes reconnaissent de suite l'endroit.

Déchaussure, Endroit où les loups, après s'être débarrassés de leurs excréments, grattent la terre avec leurs pieds de derrière afin de les recouvrir. Les *déchaussures* sont les traces des ongles des loups.

Ces animaux se déchaussent ainsi les pattes; on appelle aussi ces endroits grattés par les loups *des déchaussées*.

Découdre. On dit qu'un chien vient d'être *décousu* quand il vient d'être blessé par les défenses du sanglier.

Les défenses du sanglier sont tran-

chantes; elles font des blessures larges, mais peu profondes. On doit donc de suite rapprocher les bords de la plaie d'un chien par quelques points de suture. V. p. 100.

Découper *une enceinte*, La traverser en différents sens.

Découpler, Détacher des chiens qui sont couplés.

Lancer à la poursuite du gibier un ou plusieurs chiens.

Décousures, Blessures faites par le sanglier. V. *Découdre.*

Dedans. Mettre un chien en chasse, sur la voie.

On dit aussi *visiter les dedans*, pour dire que l'on est entré dans l'intérieur des fourrés où un animal a pu se remettre.

Défaire. On ne dépèce pas un animal en vénerie, on *le défait* ou *le dépouille.*

Défaut. Etre *en défaut*, c'est avoir perdu la trace du gibier, ne savoir de quel côté se diriger, quelle décision prendre.

Un chien est en *défaut* quand il reste à bout de voie, quand il perd la trace du gibier qu'il suit. — Lorsqu'il a retrouvé la piste, on dit : *il a relevé le défaut.*

Défenses, Dents inférieures de la mâchoire du sanglier.

Tableau des Défenses du sanglier, p. 100.

Déharder, Délier les contre-hardes qui fixaient les couples à la harde.

Débrouiller les hardes qui étaient entremêlées.

Dehors. Faire *les dehors* d'une quête, d'une enceinte, c'est suivre avec un limier les routes, les chemins qui la circonscrivent.

Délié. Les fumées sont bien *déliées* quand elles sont bien moulues, bien venues.

Démêler la voie, Se dit des chiens qui trouvent la voie du cerf de meute au milieu d'autres cerfs; on dit qu'ils *démêlent la voie.*

Demeure, Taillis où le gibier se retire dans la journée.

Demeurer, Chiens qui restent à bout de voie.

Démeutage, Se dit de chiens qui quittent la meute, se séparent, vont à tort et à travers.

Démonter. Une pièce de gibier à plumes est *démontée* quand elle a une aile cassée par le plomb du chasseur; l'animal ne peut plus voler, mais court à terre. On dit : ce *perdreau est démonté.*

Dénichage, p. 448.

Dentées. On appelle ainsi les coups de dents que se donnent les chiens entre eux. Les morsures sont appelées *dentées sourdes* quand elles sont cachées par le poil.

Dépister, Découvrir les ruses, les pistes du gibier.

Déployer le trait, Faire passer le limier devant soi au moment de se mettre en quête. Tenir le chien à quelque distance devant soi.

Dépouiller. On ne dit pas : « écorcher » un animal, mais le *dépouiller.*

Dérober la voie. Un chien *dérobe la voie* quand, jaloux de conserver la tête de la poursuite du gibier, il suit la trace, sans rien dire, afin d'empêcher ses camarades de le suivre ou de le rejoindre. On dit qu'il *cèle la voie*, qu'il *dérobe la voie.*

Derrière, Terme dont les chasseurs se servent pour obliger leur chien à marcher sur leurs talons, *derrière eux.*

Descendre, Se dit, en fauconnerie, d'un oiseau qui fond avec impétuosité sur le gibier sur lequel il vient d'être lâché.

Dessolé, Se dit d'un chien qui, ayant beaucoup couru sur un terrain mauvais, pierreux, a la peau des talons abîmée, écorchée.

Détourner, Tourner autour d'un endroit où vient d'entrer un animal, pour s'assurer qu'il n'en est pas sorti. On dit : *détourner de court.*

Devants. On décrit des lignes circulaires quand on a perdu l'animal dans un défaut de manière à couper la piste si possible. Si ces lignes circulaires sont faites en avant, elles se nomment *devants.* Les recherches intérieures s'appellent *petits devants* et *petits arrières;* celles extérieures,

grands devants ou *grands arrières*, selon qu'on a fait les recherches en avant ou en arrière.

Dix cors. Le cerf et le chevreuil s'appellent *dix cors jeunement* quand ils entrent dans leur sixième année; et *dix cors* à sept ans.

Donne, Mot que doit bien connaître le chien au moment où il rapporte une pièce de gibier qu'il doit remettre dans les mains de son maître. Voyez p. 81.

Donner aux chiens. On donne un animal aux chiens quand on l'attaque, et qu'on les lance sur lui. On dit aussi qu'une chevrette se *donne aux chiens* lorsque, voyant le mâle fatigué, elle passe exprès devant la meute et cherche à l'entraîner à sa suite.

Dorées, Fumées du cerf, quand elles sont jaunes et luisantes.

Doubler ses voies, Un animal double ses voies quand il revient sur la voie déjà parcourue; c'est principalement le lièvre qui se sert de cette ruse pour mettre les chiens en défaut.

Douce. — *Bêtes douces.* V. *Bêtes douces.*

Douilles, p. 29.

Drap de mort, Filet dont se servent les braconniers la nuit. Voyez *Braconnage*, p. 563, et *Piégeage*, p. 585.

Dressage des chiens, p. 77.

Dresser la voie, Sortir de l'embarras causé par les ruses d'un animal, découvrir par où il a fui.

Dresser par les suites. Un cerf *dresse par les suites* quand, après différentes ruses, il fuit droit devant lui.

Droit (*Le*). Pour un chien, *suivre le droit*, c'est se diriger du côté vers lequel la bête a la tête tournée. Les chiens *prennent bien le droit*, *tiennent le droit* quand ils sont bien sur la trace.

Droites allures. Les allures sont droites quand les animaux en marchant placent leurs pieds sur une même ligne droite. C'est l'inverse des *allures croisées.*

Duc, p. 562.

Dum-dum (*Balle*). La balle dum-dum est une balle dont la partie antérieure est en plomb mou, et la partie cylindrique seulement recouverte de métal dur; le plomb, étant mou, s'épanouit en forme de champignon en touchant les os, ce qui rend les blessures très dangereuses et est cause de désordres dans l'organisme, en sorte que l'extraction en est très difficile.

D'après M. Gastinne-Renette, armurier expert, la balle française modèle 1874 présentait les mêmes dangers pour les blessés.

E

Ébat (*Mener les chiens à l'*), Faire sortir les chiens du chenil; les promener en liberté.

Ébouquiner, Détruire les bouquins trop nombreux dans une propriété. Trop de mâles dérangerait les femelles: ils pourraient détruire les portées.

Échauffer (*S'*). On dit que les chiens *s'échauffent* quand ils poursuivent le gibier avec une ardeur croissante.

Éclaboussure. Longeant ou traversant un cours d'eau ou un lac, un animal fait jaillir l'eau en sortant; les éclaboussures font reconnaître son passage.

Éclatement des canons, p. 115.

Écouer, Couper la queue aux chiens.

Écoquetage, Action d'écoqueter.

Écoqueter, Détruire les mâles de perdrix, de faisans, quand ils deviennent dangereux par leur nombre.

Écoutes, Oreilles du sanglier.

Écureuil, p. 554.

Écuyer. On appelle ainsi un jeune cerf dont un vieux dix cors se fait quelquefois accompagner.

Effilé. Un chien devient *effilé* quand on le mène trop jeune à la chasse; il manque de fond, devient trop efflanqué, et ne peut arriver à sa complète croissance, par suite de fatigues prématurées.

Efflanqué, Se dit d'un chien fatigué, surmené; ses flancs rentrent en dedans, ses côtes saillissent. Quelque-

fois il est *efflanqué* par suite de mauvaise nourriture ou faute de soins.

Effroi. Voyez *Aller d'effroi.*

Égratignures, Empreintes douteuses ou très légères du pied d'une bête.

Eider, p. 253.

Élavé, Poil d'un gris sale ou roussâtre, signe probable de faiblesse chez les chiens et les bêtes fauves.

Éléphant, p. 319.

Élevage du gibier, p. 473.

Émanteler, Enlever trois ou quatre plumes aux appelants pour les reconnaître.

Émerillon, p. 464.

Émouchet. Voyez *Épervier.*

Empaume. V. *Empaumure.*

Empaumer. On dit qu'un chien *empaume* bien la voie quand il se lance à la poursuite du gibier sans se laisser distraire.

La voie est *bien empaumée* quand les chiens et les chasseurs sont à la poursuite de la bête de meute.

Empaumure. Le haut de la tête du cerf s'appelle *empaumure* quand les andouillers du haut se terminent comme les doigts de la main.

Empercher, Placer le cerf à terre sur le dos au moment de la curée; p. 401, 414.

Emporter la voie, Se dit d'un vent violent et sec, qui *emporte la voie*, empêche les chiens de la suivre.

Si, au contraire, les chiens chassent facilement, sans hésiter, *ils emportent la voie.*

Empreintes, Traces laissées par le gibier sur le chemin qu'il vient de parcourir. Les *empreintes* varient à l'infini, selon la bête qui vient de passer. En temps de neige, les *empreintes* sont faciles à reconnaître pour un chasseur ou un garde expérimenté.

Encameler ou **cameler,** Museler un furet avec un fil très fort pour l'empêcher de saigner les lapins dans leurs terriers, et par conséquent de s'y endormir et d'y rester.

Enceinte. Tout terrain que l'on entoure avec des banderoles, des rabatteurs, ou en détournant un animal, est une *enceinte.*

Enfourchure, Andouillers qui se terminent en forme de fourche.

Enfumer, Mettre le feu à des herbes un peu humides sous le vent, à l'entrée d'une gueule de terrier, pour faire sortir un furet qui s'obstine à ne pas sortir ou à des mèches soufrées pour asphyxier une bête puante.

Engins, Se dit seulement des pièges dont se servent les braconniers pour prendre le gibier.

Engraver ou **aggraver,** Se dit d'un chien qui s'est écorché ou déraciné les ongles.

Enlever les chiens, Obliger les chiens à quitter une voie mauvaise, pour les remettre sur la bonne.

Entées, Fumées du cerf, chevreuil, etc., qui sont doubles, qui se tiennent; p. 382, 432.

Entorse, p. 10.

Envelopper un défaut. Prendre les devants et les arrières d'un défaut, c'est essayer de retrouver la trace du gibier.

Épreintes, Fientes de la loutre, toujours remplies d'arêtes de poisson, ce qui fait croire que l'animal ne peut s'en débarrasser sans douleur.

Équipage vert, Couleur de la tenue de l'équipage pour cerf, chevreuil, sous les règnes de Louis XIV, Louis XV, Louis XVI; ce qui le distinguait de l'équipage de la Reine dont la tenue était bleue. Le marquis de Dampierre, inventeur de la trompe de chasse, était le commandant de l'équipage vert de Louis XV.

Ergoté, Chien qui a des ongles en dedans au-dessus du pied.

Erres, Vieux mot encore employé; signifie voies. L'animal va de hautes *erres;* la voie est de hautes *erres* quand l'animal est passé il y a déjà plusieurs heures dans l'endroit où chassent les chiens.

Érucir, Se dit d'un cerf qui éprouve le besoin de se désaltérer; il le fait en exprimant la sève d'une jeune branche.

Espère (*A l'*), Chasser de confiance, sans savoir au juste où est le gibier.

Essais, Ecorchures que se font les jeunes cerfs en frottant leurs bois à des rameaux flexibles.

Se dit aussi du sanglier qui a frappé de jeunes arbres de ses défenses.

Étaut. Un animal forcé, mais debout, se fait aboyer d'*étaut*.

Étraquer, Suivre un animal à l'aide de l'empreinte que son pied a laissée sur la neige.

Étriqué, Se dit d'un animal haut sur jambes ou dont le corps est trop mince.

Étruffé, Chien qui a un os de la hanche déplacé ou dont un côté de la hanche est très maigre. On dit qu'il *est étruffé*.

Éventer. Le gibier *évente* le chasseur.

Le chien *évente* le gibier.

Le loup sent à grande distance l'odeur de l'homme, il l'*évente*.

Éverrer, Opération qui consistait à enlever au chien un petit nerf qu'il a sous la langue, sous prétexte de le préserver de la maladie; les chiens éprouvaient par la suite de la difficulté à boire commodément. Cette habitude ridicule est heureusement abandonnée.

Express-rifle, Carabine de 15 millimètres et au-dessous, à balle légère creuse expansive, balle très fortement chargée.

F

Faire le bois, p. 379.

Faire sa nuit. Une bête a *fait sa nuit* quand elle va viander en plaine ou dans les jeunes ventes. On dit : *le* cerf *a fait sa nuit* à tel endroit.

Faire sa tête, Se dit des cerfs, des chevreuils, qui après avoir perdu leur bois se réfugient dans un fourré, au plus épais d'un bois, et y attendent que leur bois repousse.

On dit qu'ils *font* ou *refont leur tête*.

Faire valoir le change, Se dit des chiens qui s'emportent sur un animal frais et se mettent à le chasser.

Faisan, p. 157.

Faisandeaux, Petits des faisans.

Faisanderie, Endroit où on élève les faisans.

Fanfares, p. 629.

Fanons, Plis tombants que certains animaux, principalement les chiens, ont sous le cou.

Faon (prononcez *fan*). Le jeune cerf, le jeune chevreuil, s'appellent *faons* jusqu'à six mois.

Les fauves *faonnent* lorsqu'ils mettent bas leurs petits.

Farer, Se dit des animaux effrayés qui sortent de tous côtés d'une enceinte.

Faucon. Voyez *Fauconnerie*, p. 445, et *Animaux nuisibles*, p. 559.

Fauconnerie, p. 445.

Fausse. V. *Bêtes fausses*.

Fauve. On nomme *bêtes fauves* les cerfs, les chevreuils et les daims. V. *Bêtes fauves*.

Faux-arrêts, Arrêts que fait le chien à des endroits où peu de temps auparavant se cachait ou se tenait le gibier.

Faux-fuyant, Petit chemin, petit sentier sous bois. Les animaux les suivent souvent quand ils ont peine à passer dans un bois fourré : Il a pris un *faux-fuyant*.

Faux rembuchement. L'animal qui fait semblant de se remettre dans un endroit, qui en sort presque aussitôt, fait un *faux rembuchement*, un *faux rembuché*.

Faux-repaître. Un cerf fait un *faux-repaître* lorsque, traversant un champ, il prend de l'herbe ou du grain qu'il rejette aussitôt.

Field-trials (pron. *fîld-trials'*), Réunions qu'organisent les amateurs et éleveurs des différentes races de chiens, afin de juger du mérite de ces animaux.

Pendant ces réunions, on place dans une enceinte d'assez grande étendue un échantillon du gibier chassé habituellement par la race des chiens qui vont concourir. On lâche à tour de rôle chaque chien dans l'enceinte à la

découverte ou à la poursuite du gibier. Le chien qui a fait le moins de fautes, d'après un règlement convenu, est le vainqueur des chiens de sa catégorie.

Fientes, Excréments des bêtes puantes.

Filer, Se dit du gibier qui court ou vole droit devant le chasseur.

— Laisser *filer* une pièce pour la tirer sans qu'elle soit abîmée par le plomb du chasseur.

Filet pour prendre les faucons, p. 450, p. 573.

Filière, Cordelette dont on se sert pour attacher les faucons; p. 452, 457.

Flair. — *Avoir du flair*, Avoir bon nez. Suivre une piste avec facilité. Ne pas se tromper sur la voie à poursuivre.

Flâtrer. On dit du loup et du lièvre qui s'arrêtent, se couchent sur le ventre, qu'ils se *flâtrent*.

On nomme *flâtrure* la place qu'ils viennent d'occuper.

Forcer, Poursuivre un animal avec des chiens jusqu'à ce qu'il tombe de fatigue, épuisé, et qu'on puisse s'en emparer sans qu'il soit besoin de le tuer avec le fusil.

Forhu, Panse du cerf, qu'un valet de chiens porte au bout d'une perche, pour exciter les chiens à la curée en sonnant le *forhu* (usage abandonné).

Forhuir ou forhuer (vieux mot), Appeler les chiens.

Forlonger, Se dit d'une bête qui a pris beaucoup d'avance sur les chiens; *elle s'est forlongée; elle se forlonge.*

Forme, Gîte du lièvre ou du renard.

Formées. Les fumées sont formées quand elles sont dures et bien faites; p. 382.

Fort, Endroit reculé, au fond d'un bois épais, d'un fourré, où les grands animaux se retirent pendant le jour: *Le sanglier est dans son fort.*

Fortitrer, Se dit d'un cerf, d'un animal chassé à courre, qui évite de passer par les endroits où sont placés les relais.

Fosse, Antichambre du terrier à renard ou à blaireau.

Fouet, Queue des chiens. On dit qu'un chien a *le fouet* ou *bien placé* ou *trop fort.*

Fouillures, Travail des sangliers; synonyme de *boutis.*

Fouine, p. 549.

Fouineur, fouinier, Homme qui se consacre à la destruction des bêtes puantes, fouines, putois, etc.

Foulées, Empreintes que laissent les bêtes fauves sur les feuilles, l'herbe, etc.

Fouler une enceinte, Battre un endroit, à pied, à cheval, avec les chiens pour lancer ou relancer l'animal qui y est rembuché, afin de l'en faire sortir.

La meute *foule* un animal quand elle s'acharne dessus après l'avoir porté bas.

Foulque ou *judelle*, p. 185.

Fourche. Voyez *Daguet.*

Fourchet, Abcès qui se forme entre les doigts du pied du chien.

Fractures, p. 11.

Fraise ou **pierrure,** La partie du bois du cerf qui est immédiatement au-dessus de la meule, et après laquelle commence la perche. C'est le cercle pierreux qui entoure la meule.

Frapper aux branches, Aller avec des chiens dans l'enceinte où on a rembuché un animal, pour l'en faire sortir.

Frapper aux brisées. On frappe aux branches près de la voie pour exciter les chiens; de là est venue l'expression *frapper à la brisée*, c'est-à-dire attaquer l'animal à l'endroit où le valet de limier a mis sa brisée.

Frayer, Synonyme de *brunir.* V. *Brunir.*

Les cerfs *frayent* lorsqu'ils se frottent aux branches pour faire tomber les lambeaux de peau velue de leur tête.

Frayoir ou **fréyoir,** Baliveau dont les cerfs ont enlevé l'écorce en touchant au bois avec leurs têtes.

Fuir. On ne dit pas : « le gibier court », mais *il fuit.*

Fuites. La distance d'un saut à l'autre, quand le cerf fuit. Si les distances sont larges on dit : *le cerf a de bonnes fuites.*

Full-choke. Un fusil *full-choke* est un fusil dont le rétrécissement à la bouche du canon est fortement prononcé.

Fumées, Excréments des bêtes fauves, mais plus particulièrement du cerf, de la biche. On dit aussi *arses.*

Les *fumées* changent de forme avec l'âge des animaux et la saison. Voyez tableaux, pages 382 et 432.

Fumées aiguillonnées, Terminées par une petite pointe.
— *déliées*, Bien mâchées, bien moulues.
— *dorées*, Fumées jaunes, vers août.
— *en bouzard*, Au printemps, à l'époque de la pousse des herbes.
— *en chapelet*, Qui tiennent l'une à l'autre par une matière gluante, qui est de la graisse lorsqu'elles viennent des vieux cerfs, et du sang ou des glaires si ce sont des biches venant de mettre bas qui les ont faites.
— *en plateau*, Fumées du mois de juin, un peu plus solides que celles du printemps.
— *entées*, Unies : deux n'en font qu'une.
— *en troches*, Demi-formées, qu'on trouve en juillet, en paquet, serrées les unes contre les autres, formant une masse presque cylindrique.
— *formées*, Elles sont ainsi depuis la mi-août jusqu'au commencement du rut.
— *nouées*, En forme cylindrique, mais sans aiguillon.
— *ridées*. Ce sont les vieux animaux qui les font tandis que celles des jeunes sont lisses.
— *vaines*, Légères et creuses.

Furet (*Chasse au*), p. 153.

Fureter, *Être* **fureteur.** On *furette*, on est *fureteur* lorsqu'on met le furet dans les terriers, pour chasser le lapin au fusil, ou le prendre aux bourses.

Fusée, Chemin intérieur du terrier du renard, construit non en ligne droite, mais faisant des crochets avant d'arriver à une des chambres.

Le sanglier *vermille en fusée* lorsqu'il laboure la terre en sillon.

Fusil, p. 19, 103. — Divers systèmes de fusils, p. 24. — Tableaux des différents modèles, p. 26-27.

Fusil (*Beau*). V. *Beau fusil.*

G

Gabets, Vers parasites du cerf, qui le rongent entre cuir et chair, lui percent la peau ; on les appelle aussi *œstres.*

Gabion (*Chasse au*), p. 248.

Gagnage, Endroit où les bêtes vont chercher le soir une nourriture plus abondante que celle qu'ils trouvent en forêt. On dit qu'ils vont au *gagnage.*

Garder le change. Voyez *Change.*

Gardes. Le sanglier et la laie ont au-dessus du pied, en arrière de la jambe, deux ergots qu'on appelle *gardes.*

Gare ! Gare ! Cris poussés pour annoncer que le cerf part.

Garenne, Endroit où les lapins sont nombreux, trouvent une bonne nourriture.

Gargure, Nom que l'on donne à la bouche du daim.

Garrot, p. 252.

Gaulis, Bois de quinze à vingt ans.

Geai, p. 561.

Gélinotte, p. 193.

Généalogie des chiens. Tableau, p. 76.

Gibier : à poil, p. 133 ; — à plume, p. 157 ; — d'eau, p. 237 ; de hasard, p. 273. — Gros gibier, p. 301. — Menu gibier, p. 267.

Giboyer, Chasser pour tirer profit de sa chasse.

Giboyeur, Chasseur qui tire profit de sa chasse.

Giboyeux. — *Pays giboyeux*, abondant en gibier.

Gîte, Endroit où le lièvre se repose pendant le jour. On dit : *Je l'ai tué au gîte.*

Les vrais chasseurs laissent filer l'animal et ne le tuent pas au *gîte*.

Glatissement, Cri aigu du renard et des petits chiens.

Gondole, Se dit des pieds des animaux qui habitent un pays marécageux et dont les pieds ne s'usent pas. C'est ce qu'on appelle *des pieds de gondole*.

Gorge. Quand un chien crie bien, on dit qu'il est *bien gorgé*, qu'il a une *belle gorge*.

Goupil, Ancien nom du renard.

Goussaut, Chien lourd et trapu.

Gouttière. Ce sont des raies creuses, tracées le long de la perche ou du merrain des animaux portant bois. Plus les gouttières sont profondes, plus l'animal est âgé.

Grailler, Sonner de la trompe (anc. *graile*) sur un ton élevé pour rappeler les chiens.

Grand fusil, Chasseur qui a une grande adresse comme tireur, qui laisse rarement passer une pièce de gibier à portée sans l'abattre.

On peut être un grand fusil, c'est-à-dire un tireur réputé et être un médiocre chasseur dans le vrai sens du mot.

Grand vieux sanglier, Sanglier qui a plus de sept ans.

On dit aussi *solitaire*.

Gras. Enfermer un chien dans un chenil pendant que les autres mangent s'appelle le *mettre au gras*.

Grattis, Les endroits où les animaux ont arraché l'herbe en grattant.

Grèbe, Oiseau essentiellement aquatique, ayant un corps oblong; une tête arrondie, emplumée; un bec robuste, droit, plus long que la tête, portant en son milieu les narines qui sont en partie closes par une membrane; un cou allongé; des ailes médiocres; une queue dépourvue de rectrices; le bas des jambes dénué de plumes; les tarses comprimés; les doigts antérieurs réunis à la base par une membrane et lobés dans le reste de leur étendue; le pouce isolé, court, ne portant à terre que par son extrémité. Ces oiseaux paraissent plus volumineux qu'ils ne sont en réalité, à cause de leur plumage très épais, surtout aux parties inférieures. Les grèbes se tiennent rarement à terre; on ne les y trouve qu'accidentellement quand ils y ont été poussés par une vague. Leur marche est alors gauche, difficile.

D'après M. Z. Gerbe, qui les a observés avec soin, ces oiseaux ne volent pas souvent; mais quand ils le font, c'est toujours d'une manière rapide, directe et soutenue; d'ailleurs ils entreprennent de fort longs voyages. Admirablement conformés pour la natation, ils se meuvent avec facilité entre deux eaux; ce sont de gracieux plongeurs et d'habiles nageurs.

Les grèbes se nourrissent de poissons, de mollusques, d'insectes. Comme tous les oiseaux qui vivent presque constamment dans l'eau, ils sont très gros et ont une graisse très fluide.

Ils émigrent aux deux époques habituelles : à l'automne, pour se disperser sur les lacs intérieurs; au printemps, pour chercher un endroit favorable à la reproduction. Ils nichent dans l'eau, le plus souvent au milieu des roseaux et autres herbes aquatiques. Leur nid est flottant et consiste en un amas considérable de débris végétaux superposés et non entrelacés; au centre est une sorte de godet à fleur d'eau où la femelle dépose ses œufs.

Le plumage de ses oiseaux est lustré, brillant et satiné; sa belle couleur blanche le fait rechercher pour fourrure.

Il y en a plusieurs espèces.

Grêle, Se dit en parlant du merrain du cerf, lorsque les perches sont minces.

Grêle. C'est le ton le plus haut que peut donner la trompe. On sonne du *Grêle* si on attaque les tons hauts.

Grès, Crocs de la mâchoire supérieure des sangliers, ainsi appelés parce qu'ils servent à aiguiser les défenses.

Griffade, Blessure faite par une bête *onglée*.

Grive, p. 270.

Gros gibier (le), p. 301.

Gros gris, p. 238.

Gros ton, Basse de la trompe.

Gros vieux cerf. Voyez *Cerf*.

Grumelures. Les vieux cerfs jettent de très petites fumées, mêlées à d'autres ; on appelle ces petites fumées *grumelures;* elles sont un indice de l'âge de la bête.

Gué (*Chasse au*), p. 178.

Guéret, Champ labouré, mais non ensemencé.

Gueule. On dit en parlant d'un chien qui aboie : *il donne de la gueule ; il est chaud de gueule.*

On dit : la *gueule* du cerf, la *gueule* d'un terrier.

Gueulé. Un animal qu'on prend de vitesse est un animal *gueulé.*

Gypaète, p. 557.

H

Hagard. On appelle hagard, en fauconnerie, un oiseau adulte.

Hail. En fauconnerie on dit : voler de *bon hail*, pour : voler facilement, de bon gré.

Haire ou **hère,** Jeune cerf d'un an, n'ayant pas encore de dagues.

Halbran, Jeune canard sauvage, que l'on chasse en septembre et octobre.

Halbrené ou **albrené.** On désigne ainsi, en fauconnerie, un faucon dont les pennes se sont rompues.

Halbrener, Chasser des halbrans.

Halener, Vieux mot, Sentir le gibier.

Hallali, Cri de triomphe annonçant que la bête, à bout de force, va être prise ou tuée.

Tant que la bête est debout, on doit sonner la fanfare de l'*hallali sur pied.*

L'*hallali par terre* ne se sonne que quand l'animal est tombé.

Hallier, Buissons touffus, surtout composés de ronces. Les lapins se réfugient souvent dans les *halliers.* V. le chap. *Braconnage*, p. 576.

Hallots, Trous faits par les lapins dans les garennes, et qui en cas d'alerte leur serviront d'asile.

Hammerless, Fusil sans chiens extérieurs. Voyez les chapitres *Armes et munitions*, p. 19, et *Le Tir de chasse*, p. 103.

Hampe, Poitrine du cerf.

Harde, Espèce de corde très solide qui sert à attacher ensemble des couples de chiens. Il ne faut pas dire que l'on « harde » les chiens, mais qu'on les *prend à la harde.* V. aussi *Hardelle.*

Harde de cerfs, Cerfs et biches qui vont en bandes nombreuses.

Harde de chiens, Un certain nombre de chiens attachés à la même harde.

Hardées, Déchirures que font les fauves dans les taillis quand ils veulent en sortir.

Hardelle, Vilaine harde, chiens mauvais.

Hardonées, hardois, Branches froissées par le bois des cerfs.

Harloup. Un valet de limier pour engager son chien à suivre la voie d'un loup crie : *Harloup !*

C'est aussi le cri que l'on doit pousser en voyant sauter un loup.

Harpail, Troupe de bêtes fauves.

Harpailler. Les chiens *harpaillent* lorsqu'ils se lancent sur des voies de biches ou tournent au change.

Harpé, Se dit d'un chien dont l'estomac est bas, le ventre très haut : Ce chien a le *rein harpé.*

Hase, Femelle du lièvre et du lapin.

Hausser, Obliger un limier à revenir sur de vieilles voies : on lui *hausse* le nez.

Haut du jour, Quelques heures après le lever du soleil.

Hautes erres. Voy. *Erres.*

Haut nez. Un chien de *haut nez* est un chien qui suit la voie avec facilité, sans se tromper.

Haut vol, haute volerie. En fauconnerie, on appelle *oiseaux de haut vol, de haute volerie*, ceux qui montent au-dessus de la proie qu'ils veulent atteindre, et se laissent tomber sur elle en un plan plus ou moins incliné ; ce sont les oiseaux rameurs.

Hava, Hailà, Cris pour obliger le limier qui est au bout de son trait à se rabattre.

Hémorragies, p. 16.

Hère, Cerf qui n'a pas encore l'âge d'un an révolu. V. *Haire*.

Hérisson, p. 553.

Hermine, p. 551.

Hermite-vieil, Sanglier ayant plus de cinq ans.

Héron, p. 244, 266. Ces oiseaux vivent dans les baies formées par l'embouchure des rivières, au bord des marais, des étangs.

Héronneau, Petit du héron.

Héronner, Chasser le héron au vol. Les faucons sont très bons pour *héronner*.

Héronnier, Oiseau dressé à la chasse du héron.

Héronnière, Endroit où se trouvent d'habitude les hérons.

Hibou, p. 562.

Hirondelle de mer, p. 239.

Ho a ho! Cri que l'on pousse pour appeler les chiens courants.

Honneurs du pied. Avant la curée, le premier piqueux coupe le pied droit de devant de l'animal, et, d'après les ordres du maître d'équipage, l'offre à la personne désignée par ce dernier. Voy. le dessin, p. 404.

Hotte. Un animal fatigué qui a le dos rond *porte la hotte*.

Houl'eau. Les piqueux crient *houl'eau!* pour encourager les chiens à boire.

Houper. Les chasseurs *se houpent* quand, chassant à peu de distance les uns des autres dans des taillis, etc., ils s'avertissent mutuellement par des cris de l'endroit où ils se trouvent.

Houraillement, Vieux mot qui désignait une chasse pratiquée dans une enceinte où l'on avait réussi à enfermer le plus d'animaux possible au moyen de battues bien combinées. Les chasseurs se tenaient soit sur un chemin, soit dans une clairière, et tuaient jusqu'à satiété le gibier que les traqueurs faisaient venir sur eux.

Cette sorte de chasse était un véritable massacre de gibier de toutes sortes.

Houret, Chien de chasse mauvais, mal bâti.

Hourvari. On sonne le *hourvari* pour avertir les chiens et les chasseurs que le cerf, pour tromper ses ennemis, s'en retourne par où il est venu.

Huer, Appeler, siffler. C'est en fauconnerie le cri du hibou.

Huir, Se dit du cri du milan.

Hure, Tête de sanglier.

Hurlement, Cris poussés par le loup.

Hutte. Voyez *gabion*, p. 248; — hutte hollandaise, p. 451.

Hygiène du chasseur, p. 7.

I

Instruments chirurgicaux, p. 13.

J

Jambe, espace compris entre le talon et les gardes chez les bêtes noires; entre le talon et les os chez les fauves. Voyez les tableaux, p. 377-411.

Jappement, Cris sourds poussés par les chiens quand ils éventent ou sentent le gibier.

Le renard pousse aussi des *jappements* furieux.

Jarret. On dit des chiens qu'ils *mangent les jarrets* d'un animal, lorsqu'ils sont derrière lui, près de le toucher avec leurs dents.

Jeter. Le cerf *jette* ses fumées. Un cerf qui change de tête *jette* ses bois.

Jets, Petites lanières en cuir que l'on attache aux tarses des faucons pour faire leur éducation. Voyez p. 453.

Jeune cerf. Un *jeune cerf* est celui qui a pris sa seconde tête jusqu'à ce qu'il soit dix cors jeunement.

Jeune loup, Loup de un à deux ans.

Jouette, Trous que font les lapins en jouant, se roulant, près de leur terrier.

Se dit aussi d'un terrier commencé.

Judelle ou *foulque*, p. 185.

Jugé. On dit d'un chasseur, d'un veneur, *qu'il a un bon jugé* quand il est capable de reconnaître l'animal à qui il a affaire, aux empreintes, aux différents indices laissés par la bête.

L

Lacets, Fils de soie ou de fer très minces et souples, en forme de nœuds coulants, que les braconniers disposent habilement aux endroits fréquentés par le gibier. Les animaux y passent la tête et sont étranglés. Les braconniers font aussi de très forts lacets pour prendre de la même façon les chevreuils, les daims. V. p. 573.

Ladre, Nom donné au lièvre qui habite de préférence les pays humides, remplis de marécages.

Laie, Femelle du sanglier.

Laisse, Espèce de corde qui sert à attacher les chiens d'arrêt, à les retenir près de soi.

Laissées, Excréments des sangliers, loups et autres bêtes noires.

Laisser aller, Chiens qui passent sur la voie de la bête de meute sans s'en rabattre.

Laisser courre, Lancer les chiens courants sur la voie de la bête.

Laisser suivre, Faire suite d'un animal avec le limier en le tenant à bout de trait.

Lambeau, Morceau de la peau qui couvrait la tête du cerf pendant son changement de bois.

On en trouve accrochés ou tombés aux pieds des perches, des frayoirs.

Lancer, En terme général se dit quand on fait partir une bête d'un endroit où elle se cachait ou se reposait.

Lapereau, Petit du lapin.

Lapin, p. 147.

Larmiers, Trous au-dessous des yeux du cerf, d'où découle une humeur un peu semblable à des larmes.

Laut, En braconnage, se dit d'un collier de laiton accroché au haut d'une gaule.

Layon, Ligne droite et étroite servant à délimiter les coupes d'un bois, d'une forêt.

Législation de la chasse, p. 609.

Leurre, p. 458. On appelle *leurre* en fauconnerie un morceau de bois, une peau de lapin rembourrée, sur lesquels on a placé des ailes de pigeon de manière à donner à l'objet la forme d'un oiseau.

On acharne le *leurre* en plaçant un morceau de viande dessus.

On agite le *leurre* pour faire revenir sur le poing l'oiseau de proie désobéissant.

Lever le gibier, Le faire partir.

A la chasse à tir on ne doit jamais *faire lever* le gibier, à moins qu'il ne soit à portée.

Un bon chien ne *fait lever* le gibier que quand son maître est assez près pour tirer utilement.

Lièvre, p. 133.

Lièvreteau, Petit lièvre qui tette encore.

Limier, Chien courant, dressé pour faire le bois et rembucher des animaux.

Lion, p. 309.

Lit-chambre, Endroit où le cerf se repose.

Liteau, Place où les loups se couchent, se reposent.

Livergin, p. 243.

Livrée. A leur naissance, les faons de cerfs, de chevreuils ont la robe parsemée de petites taches jaunes; les marcassins ont des bandes transversales plus voyantes que le reste de la peau. Ces bêtes *portent la livrée.*

Loir, p. 654.

Longe, Forte lanière en cuir qui sert à attacher l'oiseau de proie sur la perche.

Loup. Battue du loup, p. 285. — Chasse à courre, p. 423. — Le loup animal nuisible au gibier, p. 544.

Loutre, p. 547.

Louvart, Se dit du jeune loup de un à deux ans.

Louve, Femelle du loup. Elle porte trois mois et demi, et ne met jamais bas moins de trois et plus de neuf louveteaux.

Louveteau, Loup qui vient de naître, jusqu'à un an.

Louveterie, Équipage pour chasser le loup.

Louvetier, *Lieutenant de louveterie*, personnage désigné officiellement par les autorités pour diriger les chasses et battues au loup.

M

Macreuse, Genre de canards qui diffèrent de cette espèce, sinon par leurs caractères physiques et leurs mœurs générales, du moins par quelques-unes de leurs habitudes. Le vol des macreuses est mou, lourd, très court et si bas qu'elles rasent toujours la surface de l'eau. Comme tous les oiseaux de mer mal conformés pour le vol et la marche, les *macreuses* sont des plongeuses de premier ordre; elles peuvent rester longtemps sous l'eau et descendre jusqu'à 6 mètres de profondeur, où elles vont chercher dans le sable les petits mollusques dont elles se nourrissent.

Les macreuses arrivent chez nous, poussées par les vents du nord et du nord-ouest, de novembre en février; en mars et avril, elles regagnent les régions polaires, où elles se reproduisent. C'est pendant leur séjour sur nos côtes (celles de Picardie surtout) que l'on en fait une hécatombe sérieuse.

On en compte plusieurs espèces: la macreuse commune, entièrement noire; la macreuse avec deux protubérances à côté du bec; la macreuse à face blanche; enfin la petite macreuse, d'un noir fuligineux. Selon les régions, les habitants ont différents noms pour les désigner. Voy. p. 244.

Madrures. Les perdreaux qui se maillent ont des mouchetures appelées *madrures*.

Maillé. Un perdreau est *maillé* quand il commence à être couvert de mouchetures; les perdreaux ne sont bons qu'à ce moment.

Maillures, Mouchetures, taches de différentes couleurs que porte le gibier de poil.

Maintenir. Les chiens *maintiennent* bien quand ils chassent uniquement la bête sur la voie de laquelle ils sont lancés sans se laisser distraire par d'autres pistes.

Maire, Entrée du terrier à renard, à blaireau.

Maladies des chiens, p. 83.

Maladies du gibier, p. 473; — du lapin de garenne et du lièvre, p. 474; — des faisandeaux et des perdreaux, p. 503.

Malard, Canard mâle, p. 253.

Malmené, Se dit de tout animal poursuivi, à bout de forces, qui laisse gagner du terrain aux chiens et est près de sa fin.

Mal moulues, Fumées qui ont été mal digérées.

Mal-semés, Se dit des andouillers d'un cerf quand leur nombre est impair.

Manchon. On dit d'un lièvre, d'un lapin, qu'il *fait manchon* quand il culbute en avant sous le plomb du chasseur.

Mangeurs ou **mangis.** Une expression est propre à chaque animal pour indiquer la manière dont il prend sa nourriture: le fauve viande, va au viandis; les loups, les renards donnent au carnage; les sangliers *font les mangeurs*.

Manteau, En fauconnerie, couleur du plumage des oiseaux: Ce faucon a un *beau manteau*.

Manteau noir, p. 238.

Marais (*Chasse au*), p. 237, 259, 261.

Marcassins, Jeunes sangliers au-dessous de six mois.

Marchante.—*Battue marchante* ou *au chaudron*, p. 298.

Marches, Empreintes laissées par le pied de la loutre.

Margat, p. 238.

Marier les pièces, Joindre les pièces de toile, les panneaux, etc., au moyen d'œillets, de bâtonnets.

Marouette, p. 184.

Martre, p. 551.

Massacre, Crâne du cerf, du chevreuil.

Mécroire. Le valet de limier faisant un rapport doit dire : *je mécrois* et non « je crois ».

Méjuger (*Se*), Se dit d'un cerf, d'un chevreuil, etc., qui marche avec hésitation et place ses pieds irrégulièrement.

Menée. Un chien a une *belle menée* quand il chasse droit devant lui, suivant bien la voie, sans s'en écarter.

Menu gibier, p. 267.

Menus droits, Différentes parties du cerf, le mufle, la langue, le franc boyau, les daintiers, les nœuds, etc.

Mer (*Chasse en*), p. 237, 241.

Mères, Carrefours qui existent dans presque tous les terriers à lapins, renards, blaireaux.

Merle, p. 272.

Merrain, Le tronc ou la perche de la tête du cerf, d'où partent les andouillers.

Selon sa conformation, on dit : un *fort merrain*, un *grêle merrain*.

Mettre à piser, Surprendre un chevreuil dans sa chambre, le faire bondir.

Mettre bas. Une chienne, une louve *mettent bas* quand elles font leurs petits; la biche *faone*.

— Se dit aussi d'un mauvais chien qui quitte la voie et abandonne la chasse.

Mettre bas sa tête. Le cerf vient de *mettre bas sa tête*, c'est-à-dire vient de quitter son bois pour en avoir un nouveau.

Mettre debout, Forcer un animal à se lever, à s'enfuir.

Mettre dedans, Bien conduire les chiens sur une voie.

— Leur faire faire la curée.

Mettre devant, Faire passer le limier devant soi en commençant la quête.

Meule. On appelle *meule* l'endroit d'où sort la perche de la tête du cerf. Les daguets n'en ont point : ce n'est qu'à la seconde tête du cerf que la meule fait son apparition.

On dit que les *meules* sont recouvertes quand, après la chute de la tête, une petite peau velue les recouvre.

Meute, Assemblage de chiens courants pour la chasse du cerf, du chevreuil, du sanglier, etc.

A la chasse à courre, outre les chiens de meute, on forme trois relais :

Le premier s'appelle *vieille meute* ;

Le deuxième, la *seconde vieille meute*, ou simplement *la seconde ;*

Le troisième, les *six-chiens.*

Voyez *Chasse à courre*, p. 383 et suiv.

Meute à mort. Chasser avec tous les chiens sans faire de relais se dit « chasser de *meute à mort* ».

Miclou, p. 245.

Milan, p. 559.

Milouin, p. 255.

Miré, Se dit du sanglier, dont les défenses, à partir de l'âge de cinq ans sont croisées ; alors il est *miré*.

Le sanglier ne peut plus faire grand mal avec des défenses en cet état.

Mirer, Se dit des alouettes qui s'approchent du miroir agité par le chasseur.

Miroirs pour la chasse à l'alouette, p. 268.

Modèles de fusils, p. 26, 27.

Modified-choke. Un fusil *modified-choke* est un fusil dont le rétrécissement à la bouche des canons est peu considérable.

Monobloc, Fusil dont les canons sont faits d'un seul morceau et sont dits canons *monobloc*. Voyez le chapitre : *Armes*, p. 21.

Montagne (*Chasse de*), p. 187.

Moquette, Nom des fumées du chevreuil. Voyez le tableau, p. 412.

Morceau, Nom que l'on donne au gibier abattu. On dit : je viens d'abattre plusieurs *morceaux*, pour dire : j'ai abattu plusieurs pièces de gibier.

Morillon, p. 252.

Mot. On ne sonne avec la trompe qu'un ton long pour appeler. On appelle cela un *mot*.

Motte.—*Prendre motte*, Terme de fauconnerie ; signifie qu'un oiseau prend terre au lieu de se percher.

Motter. La perdrix, la caille *se mottent* quand elles se cachent derrière des mottes de terre.

Mouée, Soupe que l'on donnait aux chiens au moment de la curée et était faite avec du sang, du lait, de la graisse, du pain.

Mouette. Les mouettes et les goélands ne forment qu'un seul genre. La mouette blanche ou *sénateur* est entièrement blanche, ou légèrement teintée en grisaille. Le bec est gros, fort, jaune et bleuâtre à la base. Elle habite la mer Glaciale et particulièrement le Groenland.

La mouette a une taille de $0^{m},45$; sa tête et son cou sont blanc tacheté, son dos gris bleuâtre, les rémiges noires, les pieds d'un gris bleuâtre.

Elle ne se rencontre qu'au large des côtes ou près des grèves des falaises, à partir de septembre jusqu'au mois de mars, sur les côtes de France.

Les mouettes sont, comme tous les oiseaux de mer, appelées d'une foule de noms, selon la localité : la *Mauve*, le *Manteau noir*, la *Minuta* ne sont que des mouettes, avec quelques différences de conformation ou de plumage. Voy. p. 238.

Mouflon, p. 208.

Mue, Changement de poils, de plumes, de cornes, de voix qui se fait au printemps chez les animaux.

On dit des cerfs qu'ils *muent* quand ils perdent leur bois.

Muloter, Se dit du sanglier quand il fouille la terre pour y enlever la nourriture des mulots.

— Un chien *mulote* quand il fourre son nez partout pour rattraper la voie.

Munitions, p. 29.

Muselière à furet, p. 154.

Muser, Se dit des cerfs qui, en septembre et octobre, flânent, se promènent à la recherche des biches.

Musique. — *Connaître la musique*,— Se dit du gibier qui est habitué au bruit que font les rabatteurs.

N

Nage-ras ou **nagerets,** Nom donné au bateau pour la chasse sur l'eau, p. 216.

Nappe, Peau du cerf qu'on étendait pour donner la curée aux chiens. Cet usage n'existe presque plus.

Nappes, Très grands filets dans lesquels on prend les jeunes canards, les alouettes, etc.

Nasiller, Se dit du sanglier qui fourre le bout de son nez dans la fange, qui met son nez partout.

Nettoyage des armes, p. 36.

Nez. Un chien qui, malgré une forte chaleur ou beaucoup de poussière, chasse bien, *a bon nez, nez fin.*

Un chien de *haut nez* est celui qui chasse bien sur des voies froides.

Niais. On appelle ainsi, en fauconnerie, les jeunes oiseaux qui ne quittent pas encore leurs nids.

Nœuds, Morceaux de chair aux flancs du cerf.

Noires (*Bêtes*), Sangliers.

Nouées, Fiente jetée par le cerf de la mi-mai jusqu'à fin août.

Nouer. En fauconnerie on dit *nouer la longe*, c'est-à-dire mettre l'oiseau en mue, et lui faire quitter la volerie pour quelque temps.

Nuit. En indiquant un endroit, un veneur dit : *L'animal a fait sa nuit ici*, c'est-à-dire que l'animal y est venu pour viander.

O

Observation. — *Se mettre en observation*, Se dissimuler dans un endroit et regarder si l'animal qui est entré dans une enceinte n'en sort pas.

Œstres. V. *Gabets.*

Oie sauvage. Elle diffère très peu de l'oie domestique, si ce n'est par sa vigueur et son habitude du vol. Elle est assez rare en France, ne s'arrêtant que rarement dans nos contrées. Ce sont les terrains bas marécageux que l'oie sauvage préfère. Elle est très farouche et méfiante ; ce n'est qu'avec les plus grandes précautions que le chasseur

peut s'en approcher à portée de fusil. Les oies ont la vue excellente, l'ouïe délicate, et au moindre bruit que pousse l'une d'elles la bande s'envole avec des battements d'ailes en répétant leur cri d'alarme. Elles émigrent deux fois l'année, volent haut, sur deux files formant un angle aigu. Celle qui tient le sommet cède la place de l'angle à celle qui la suit quand elle est fatiguée et va se placer à la queue, dans le sillon ouvert par les autres. On prétend que les canards et leurs dérivés agissent de même quand ils volent en mer, ou font leurs émigrations annuelles.

L'oie fait son nid dans les marais, bruyères humides, comme tous les oiseaux d'eau. Ce nid contient de six à douze œufs, suivant les espèces, qui sont nombreuses et connues sous une infinité de noms, selon les régions. Ces œufs sont verdâtres ou blanchâtres ; à peine éclos, les petits sont conduits à l'eau. L'oie se nourrit de graines de toutes sortes, d'herbes tendres, d'insectes. Voy. p. 257.

Oiseaux de proie, p. 555.

Oiseler, Tendre des filets ou des pièges pour prendre des oiseaux.

Oiseleur, Celui qui fait métier de prendre et d'élever les oiseaux.

Oiselier, Qui élève et vend des oiseaux.

Oisellerie, Art de l'oiseleur.

Onglée, Excroissance de chair que les chiens ont aux yeux.

Ongles. On dit *ongles* d'un chien, et non « griffes ».

Orfraie, p. 562.

Ortolan, p. 272.

Os, Ergots qui existent au dessus du talon des cerfs et des chevreuils. Tableaux, p. 377-411.

Ours, p. 343-352.

Outarde, barbue et canepetière, 274-275.

Outrepasser, S'emballer, s'emporter au delà des voies.

Se dit aussi d'un animal de meute quand il va bien droit devant lui.

Ouvert, Se dit d'une tête de cerf quand les bois sont écartés et forment un cintre.

Ouvrage (*Être à l'*), Se dit d'un animal qui commence à être fatigué, qui éprouve des difficultés dans ses tentatives de fuite.

Page. Voyez *Écuyer*.

Palette, Nom que l'on donne à l'extrémité de la tête du daim.

Palombe. La chasse à la *palombe* est une chasse aux ramiers dans les infractuosités des rochers; cette chasse n'est presque plus pratiquée.

Panneau, p. 577.

Panneautage. — Aller au *panneautage*, se dit des braconniers qui se servent des panneaux pour prendre le gibier.

Panthière, p. 575.

Paramont, Sommet de la tête du cerf. Ne se dit plus.

Parc, Endroit d'où le gibier ne peut sortir.

Parchasser, Se dit du chasseur qui est sur la trace d'un animal ayant beaucoup d'avance.

Les chiens *parchassent* quand ils mettent souvent le nez à terre, hésitent et finissent par se décourager.

Parement, Couleurs qui parent les ailes des oiseaux de proie, surtout la maille qui couvre le devant du col.

— Se dit aussi des cerfs qui ont une chair rouge placée de chaque côté du corps.

Pariade, Époque de l'accouplement des perdrix.

Parler. On ne doit pas crier après les chiens, mais leur *parler*, pour les encourager, sans les effrayer.

Parois, Peau qui enveloppe le coffre du sanglier.

Partir. On dit: *il vient de partir un lièvre, un faisan.*

On devrait dire: *il vient de fuir*, etc.

Passée, p. 177. Aller à la *passée* des bécasses, c'est se rendre le soir à l'endroit où elles passent d'habitude en sortant du bois pour aller boire à la mare.

— On donne aussi le nom de *passée* à un grand filet qui sert à prendre les bécasses, au moment de leur *passée*.

— On appelle encore *passées* les en-

droits par lesquels les bêtes passent ordinairement.

Patron (*Arrêter en*). Si un chasseur chasse avec deux chiens, et que l'un d'eux tombe en arrêt, l'autre ne doit pas gêner son camarade, mais arrêter de confiance à quelques pas derrière lui, *arrêter en patron*.

Patter. On dit d'un lièvre qui traverse un sol gras : *il se patte*.

Paumille, En fauconnerie, Machine sur laquelle on place un oiseau vivant comme leurre.

Pelage, Couleurs différentes des robes des bêtes.

Le cerf a trois pelages différents : brun, jaune et rouge.

Pèlerin, Animal qui change souvent d'endroit, de demeures.

Peloter. Un chasseur dit : *j'ai bien peloté cette bête*, voulant dire : elle est tombée sous mon plomb comme une pelote.

Pennage, En fauconnerie, L'ensemble des plumes qui couvrent le corps des oiseaux de proie ; on dit : *pennage* blond, moucheté, etc.

Pennes, En fauconnerie, Les longues plumes des oiseaux. Quand elles sont croisées, c'est signe que l'oiseau est bon.

Percer, Aller devant soi sans faire attention aux obstacles, en sautant par-dessus.

Le sanglier, le loup *percent* sans s'occuper de ruser.

Percer au fort, Traverser un fourré, un taillis.

Perche, Barre de bois arrondie sur laquelle les oiseaux employés en fauconnerie se reposent et dorment.

Perches, Les deux branches non encore garnies d'andouillers qui sortent de la tête du daguet ; quand les andouillers commencent à paraître ; on dit encore *perches*, mais *merrain* est mieux.

Perdreau, Perdrix de l'année. — Vol du perdreau, p. 461.

Perdrix, p. 162, 197, 461.

Perdrix : bartavelle, p. 164 ; — gambra, p. 164 ; — grise, p. 163, 197 ; — rochassière, p. 164 ; — rouge, p. 164.

Perlures, Rugosités en forme de perles qui couvrent les andouillers et le merrain du cerf, du chevreuil.

Petite de mer, p. 242.

Pie et **pie-grièche,** p. 452-460, 561-562. — Vol de la pie, p. 460. — La pie animal nuisible, p. 562.

Pie de mer, p. 244.

Pièce. On dit : j'ai tué tant de *pièces*, pour : j'ai tué tant d'animaux.

Après une battue, on compte les *pièces* abattues par le plomb des chasseurs.

Pied, empreinte du pied sur le sol. Pour les animaux qui portent tête, l'empreinte est le *volcelest* ; pour les sans ramures, sanglier, renard, loup, le *velcialler*.

— On dit qu'un chien est *sur pied* quand il a senti une pièce de gibier et qu'il la suit dans ses détours. Il faut le laisser faire pour ne pas le distraire, mais le retenir s'il a l'air de vouloir s'emporter.

Piège, Pour les différents pièges, voyez les chapitres *Piégeage*, p. 585, et *Braconnage*, p. 563.

Piégeage, p. 585.

Pierrure. V. *Fraise*.

Piéter. On dit que le gibier *piète* devant les chiens quand les perdrix, cailles, etc., au lieu de s'envoler, essayent de s'échapper en courant à terre au milieu des herbes.

Pieu. On dit d'un chien qu'il arrête *comme un pieu*, quand il reste ferme sur l'arrêt, attendant patiemment que son maître soit arrivé à portée.

Pigache, Sanglier qui a une pince plus longue que l'autre.

Pilet, p. 254.

Piller, Un mauvais chien qui ne tient pas l'arrêt, qui se jette sur le gibier, est un chien qui a l'habitude de *piller*, il faut le corriger ou s'en débarrasser.

Pincer la terre. Les vieux fauves tiennent les pinces fermées ; en marchant les ongles se resserrent ; on dit alors que le pied *pince la terre*. Cela permet à un veneur expérimenté

de reconnaître si le cerf est vieux ou jeune; car dans ce dernier cas la pince reste ouverte.

Pinces, Les extrémités fourchues des pieds des bêtes fauves et des bêtes noires. On dit : Les traces laissées par les *pinces* de cette bête nous donnent à peu près son âge et son sexe.

Pipée. — *Chasse à la pipée.* Elle consiste à imiter les cris des petits oiseaux pour les attirer dans les filets ou sur les gluaux.

Piquage des canards, p. 253 et suiv.

Piquer. Un oiseau *pique* quand il vole presque verticalement.

— On dit qu'une pièce a été *piquée* quand elle a été touchée par un ou deux grains de plomb sans pour cela s'arrêter.

— Action de suivre les chiens à cheval.

— On *pique* les canards appelants en les marquant d'un signe particulier par un trou à l'emporte-pièce, fait aux pattes, ou une entaille légère au bec.

Piqueux, Nom donné au veneur qui à cheval suit les chiens pour les appuyer de la voix, de la trompe, les aider à surmonter tous les obstacles, etc.

Piste. Certains animaux marchent à la file, pied à pied, et si exactement qu'il est possible de supposer qu'il n'y en a qu'un. On dit : ils se suivent *à la piste.*

— On dit : *suivre la piste*, pour : suivre les traces du gibier.

Pivots. Voyez *Bosses.*

Plaies et blessures: Hommes, p. 11 ; chiens, p. 101.

Plaies par armes à feu : Hommes, p. 16 ; chiens, p. 101.

Plateau, Fumée plate, large, que jettent les cerfs au printemps, p. 382.

Plate-longe, Petite courroie attachée à la botte du limier et où on passe le trait.

Plomb, p. 34, 35; ordinaire et durci, 107.

Plume (*Gibier*), Perdrix, faisan, râle, canard, etc.

On dit qu'un chasseur tire bien à *plume* quand il tire mieux les oiseaux que les quadrupèdes.

On dit aussi : ce champ est bien fourni en gibier *plume.*

Pluvier, p. 243, 274.

Poil (*Gibier*), Lièvre, lapin. Un vrai chasseur doit tirer aussi bien le *poil* que la plume.

En fauconnerie on dit : mettre un oiseau à *poil*, c'est-à-dire le dresser à chasser le gibier poil.

Pointe. Un animal fait une *pointe* quand il va très loin devant lui sans se retourner.

Pointer, Se dit du chien qui marque un arrêt en *pointant* le nez dans la direction du gibier.

Une perdrix *pointe* quand, après le coup de fusil, elle s'élève haut, presque toujours pour retomber à quelque distance du chasseur.

En fauconnerie, un oiseau *pointe* quand il s'élève rapidement dans l'air; ou qu'étant haut il s'abaisse rapidement vers la terre.

Poltron, En fauconnerie on donne ce nom à un oiseau à qui on a coupé les ongles des pouces pour l'empêcher de s'attaquer au gros gibier.

Porchaison. Les sangliers sont en *porchaison* quand ils se trouvent dans la saison où ils sont gras.

Portée, Chiens nés d'une seule lice. Louvarts nés d'une seule louve.

Portées, Petites branches cassées, renversées par le cerf. Le veneur les reconnaît et en profite pour suivre la voie.

Porter. On dit du cerf, selon le nombre d'andouillers qu'il porte : il *porte* dix, il *porte* quatorze.

Porter à terre, Se dit des chiens qui ont saisi et renversé un animal.

Porter bas, Tuer un animal au moment de l'hallali.

Porter la hotte. Un animal qui est fatigué, qui se sent près de ses fins, fait le gros dos : on dit qu'il *porte la hotte.*

Porter le trait. Un limier *porte le trait* quand il tire de façon que le trait ne touche pas terre.

Poste, poster. On se *poste*, on est *posté*, ou devant les chiens, ou en battue pour attendre et tirer le gibier.

On ne quitte pas son *poste* avant d'en avoir été autorisé, relevé.

Poudres, p. 29 et suiv.

Pouillard, Perdreau qui n'est pas encore maillé, c'est-à-dire trop jeune et qu'un vrai chasseur doit respecter.

Poule. On dit : une *poule faisane*, une *poule perdrix*.

Poule d'eau, p. 184.

Pourchasser, S'acharner à la poursuite du gibier jusqu'à ce qu'on ait réussi à le prendre.

Premières armes, p. 113.

Prendre. On dit *prendre les devants* pour chercher les voies d'un cerf, d'un chevreuil, etc.

— *Prendre le vent*, observer de quel côté le vent souffle et se placer en dessous.

Prendre son buisson. Le cerf *prend son buisson* quand il se sépare des biches après le rut pour vivre seul.

Putois, p. 550.

Q

Quartanier, quart-an, Sanglier qui a quatre ans sonnés. Il est *quartanier;* c'est le moment où il est dans toute sa force, très dangereux.

Quatrième tête. A sa cinquième année, le cerf vient de changer pour la quatrième fois de bois. Il est *quatrième tête.*

Quête. Un chien qui poursuit prudemment une perdrix, un lièvre, etc., est un chien qui *quête bien.*

Pour la chasse à courre, le valet de limier qui va visiter les bois ou chercher des voies, va *en quête.*

Un chasseur est *en quête* quand il cherche le gibier.

Quêter, Se mettre à la recherche de la piste d'un animal.

On dit d'un chien qu'il vient de bien *quêter* quand il ne s'est pas laissé prendre aux ruses du gibier et qu'il est parvenu à le découvrir.

Quêteur, Chien qui a la réputation de bien *quêter.*

Quinteux. On dit d'un chien qu'il est *quinteux*, quand il chasse tantôt bien, tantôt mal, d'une façon variable.

R

Rabat (*Chasse au*), p. 289 et suiv. Chasse avec rabatteurs.

Rabatteurs, p. 282; Hommes qui rabattent le gibier.

Rabattre. Le chien *se rabat* quand il trouve une voie et avertit par ses cris, ou sa manière de quêter, qu'il n'est plus en défaut.

On dit aussi qu'un chien *se rabat* quand il a pris les devants, les arrières, et qu'il rencontre la voie.

Rabouillère, Petit terrier creusé par les lapines avant de mettre bas et où elles déposent leurs petits. Après chaque visite la mère rebouche soigneusement l'entrée unique, généralement creusée dans une berge de fossé.

Raccourcir un cerf, Arrêter des chiens qui sont en queue, ou prendre des chiens frais et les mettre à vue sur l'animal de meute. C'est ce qu'on appelle *raccourcir un animal.*

Certains chasseurs disent : Je viens de *raccourcir mon chien.* Ils entendent par là lui avoir tiré un coup de cendrée. Cette méthode est exécrable et n'apprend rien au chien.

Ragot, Sanglier de deux à trois ans. L'expression *vieux ragot* n'a donc pas grande raison d'être.

Raide (*Découpler*). Quand le cerf, le chevreuil, viennent de passer, et qu'on a découplé un relais, sans attendre la meute qui poursuit, on dit : *découpler bas et raide.*

Railé. On dit que des chiens sont bien *railés* quand ils sont de la même taille, de la même race.

Raire ou **réer,** Cri du cerf au moment du rut.

Râle : de genêt, p. 179; — d'eau, p. 183.

Rallie. Quand on veut rallier les chiens, les arrêter, on crie : *Rallie, chiens !*

Rallier, Arrêter les chiens qui vont sur le change, les réunir et les relancer sur l'animal de meute.

Ramer. En fauconnerie on dit : cet *oiseau rame*, c'est-à-dire qu'il se sert de ses ailes comme d'avirons.

Rameurs. En fauconnerie, on appelle *rameurs* les oiseaux à ailes longues. Voy. p. 447.

Rameuter, Arrêter les chiens qui vont trop en avant, trop vite, et les remettre au milieu de leurs camarades.

Ramier, p. 273.

Ramiers, ramée, Branches rongées par le gibier à poil dans les bois.

Ramure, Bois du cerf. V. *Bois.*

Randonnée. On dit qu'un animal *randonne*, fait une *randonnée*, quand il fait des feintes, revient plusieurs fois aux mêmes endroits pour essayer d'égarer les chiens et les chasseurs.

Rapace, Oiseau vivant de rapine, p. 555.

Rapport. Un veneur qui a inspecté le bois doit, aussitôt sa quête achevée, venir en rendre compte au chef d'équipage et lui faire part de ses observations. On dit qu'il *fait son rapport.*

Rapprocher, Suivre la voie d'un animal passé depuis longtemps jusqu'à ce qu'on parvienne à le lancer. — *Se rapprocher* d'une volée de perdrix, c'est arriver, après des détours, à portée de fusil.

Raser. Une perdrix, une caille se *rasent* quand elles se couchent au *ras* de terre pour essayer de se dissimuler à l'arrêt du chien, ou éviter le coup de fusil du chasseur.

Rats, p. 555.

Ravaler. Un cerf a la tête *ravalée* quand il est vieux et que les bois sont irréguliers. Chez les vieux cerfs les os s'écartent l'un de l'autre et s'approchent du talon; on dit alors que la jambe *est ravalée.*

Rayer, Se dit du veneur qui trace une *raie* sur l'empreinte du pied d'une bête fauve. Si c'est un mâle, il fait la *raie* derrière le talon; si c'est une femelle, il la fait sur les pinces.

Rebattre. Un animal qui passe et repasse dans les mêmes endroits *rebat ses voies.*

On dit aussi qu'un chien *rebat* quand il hésite, va, vient, qu'il a peine à suivre la voie.

Rebauldir. Les chiens *rebauldissent* quand ils ont la queue droite, le nez en l'air, l'air gai et content.

Rebuté. Un animal est *rebuté* quand il perd courage, se sent perdu et s'abandonne à son destin.

Receler. Le gibier *se recèle* quand il reste deux, trois jours au même endroit sans oser en sortir.

Réclamer, Appeler les chiens à soi.

Reconnaissance. S'avancer, inspecter les environs, pour essayer de connaître l'endroit où s'est remisé le gibier, c'est faire *une reconnaissance.*

Recoquetage ou **recoquée,** Se dit du gibier à plume qui en est à sa seconde ponte et à sa seconde couvée.

Recoupler, Remettre les chiens au couple quand on ne veut plus les laisser chasser.

Récrier. Quand un chien a perdu la voie, qu'il s'est égaré, qu'il la retrouve, il donne de la gueule en signe de contentement.

Refait. On dit qu'un cerf, chevreuil, etc., *a du refait* quand il commence à lui pousser une nouvelle tête.

Refuites, Endroits par lesquels le gibier a l'habitude de passer.

Régalis, Endroits où les chevreuils ont gratté la terre avec leurs pinces.

Réglées (*Allures*). Un animal a les *allures réglées* quand, en marchant, il place ses pieds toujours de la même manière, à la même égale distance.

Relais, Réunion de plusieurs chiens, chevaux destinés à remplacer les animaux fatigués, hors d'haleine.

Relaisser. Un animal après avoir pris de l'avance sur les chiens se couche pour se reposer; c'est ce qu'on appelle *se relaisser.*

Relancer, Faire repartir un animal qui s'était arrêté après avoir déjà couru.

Relayer, Changer de cheval. On dit aussi : *relayer les chiens*, pour donner un nouveau relai.

Relevé d'une bête, Le moment où un animal quitte sa reposée pour aller manger : c'est le soir.

Relever le défaut. Après avoir perdu la piste du gibier, retrouver la voie, remettre les chiens sur la trace, cela s'appelle *relever le défaut.*

Religieuse, p. 239.

Rembuché. Un animal est *rembûché* quand on le trouve entré dans une enceinte où il est resté pour passer la journée.

Remettre ou **rembucher,** S'assurer de l'endroit où un animal est resté.

Rémiges, Nom donné aux grosses plumes des ailes qui fonctionnent comme des rames pendant le vol de l'oiseau.

Remise, Endroit où le gibier se repose en se dissimulant le mieux possible dans les broussailles, les champs de betteraves, de blé, etc. V. aussi *Aborder.*

On dit que le gibier *se remet.*

Remontrer, Dire par où la bête est passée.

Renâcler, Se dit d'un chien qui hume l'endroit où un gibier se trouvait quelques instants auparavant. Il lance alors un petit bruit semblable à un éternuement.

Renard. Voyez les chapitres *Chasse sous terre*, p. 427, et *Animaux nuisibles*, p. 545.

Renardeau, Jeune renard.

Rencontrer. Un chien *rencontre* quand il a connaissance d'une voie.

Rendre (*Se*). Un animal est prêt de se *rendre* quand il est forcé ou sur ses fins.

Repaire, Endroit où le lièvre s'est couché. On dit aussi *repaire* de la perdrix, de la caille. — Les crottes du lièvre se nomment aussi *repaires* ou *repères.*

Reposée. On dit qu'une bête est *à la reposée* quand elle dort dans son fort ou dans une enceinte.

Reprendre. Les chiens *reprennent* quand, après hésitation, ils se remettent sur la voie.

Requérant, Se dit d'un chien qui, lorsqu'il a perdu la voie, travaille pour la retrouver.

Requêter, Rechercher un animal dont on a perdu la voie.

Requêtés, Sons de trompe pour faire revenir les chiens à soi.

Réserve, Endroit où le gibier ne peut être poursuivi, où on le tient en *réserve* pour des circonstances imprévues.

Réservé. — *Chasse réservée*, Endroit où il est défendu de chasser.

Ressui. En revenant de viander ou en rentrant à leur fort les animaux restent souvent un certain temps au bord du bois pour sécher au soleil la rosée qui les couvre. On dit alors qu'ils *se mettent en ressui.*

Retour. L'animal qui fait un brusque crochet pour laisser passer les chiens fait un *retour.*

On remet alors les chiens sur la voie en criant : *Au retour!*

Retrait. Quand le cerf est à bout de force, il retire sa langue en dedans ; on dit qu'il a la langue *retraite;* on dit aussi *fortraite.*

Retraite. On sonne la *retraite* de deux façons :

Retraite prise quand l'animal est pris ;

Retraite manquée quand il a pu s'échapper.

Rets, Nom donné à tous les filets des braconniers : *Tendre les rets.*

Revary, Mot dont le veneur se sert pour obliger un chien à revenir près de lui.

Revenu de queue. Un faisan, une perdrix sont revenus de queue, ont une nouvelle queue fin juillet ou commencement d'août.

Revenu de tête. Un cerf est *revenu de tête* quand ses bois nouveaux sont poussés.

Revoir, Apercevoir l'empreinte du pied d'un animal. On dit : J'en ai *revu* d'un cerf, d'un chevreuil, etc.

Revoir (*Beau*). Un veneur, un chasseur disent qu'ils ont un *beau revoir* quand ils trouvent un terrain où l'empreinte du pied d'un animal est bien marquée et facile à voir.

Revouloir. On dit que les chiens en *revoulent* quand ils se récrient de loin en loin sur une voie trop haute pour qu'ils puissent la suivre.

Rhinocéros, p. 315.

Ridées, Se dit des fumées des vieux cerfs, qui sont toutes *ridées*.

Rides, Marques que l'on trouve sur les empreintes du sanglier entre le talon et les gardes.

Roi. Le *roi de la chasse* est le chasseur qui a abattu dans la journée le plus de pièces de gibier, soit à la chasse au chien d'arrêt, soit en battue.
— *Coup du roi*, p. 111.

Rompre les chiens, Arrêter des chiens qui chassent une voie.
— Se jeter étourdiment au travers de leur chasse.

Ronger. Voyez *Ruminer*.

Roquette, Petite perdrix grise assez rare, que l'on dit être de passage; elle ressemble un peu à une caille.

Rouée, Se dit d'une tête de cerf dont les bois sont mal construits, recourbés en arrière, serrés les uns contre les autres.

Rougeurs, Traces de sang que le cerf laisse aux arbres au moment où il refait son bois.

Rouler. Un lièvre, un lapin sont *roulés* quand ils sont tués sur le coup.

Routailler, Essayer de faire passer un animal à portée d'un tireur embusqué dans une refuite.

Ruminer, Se dit principalement du cerf, du chevreuil, qui restent immobiles, ayant l'air de réfléchir.

Ruse. Un animal *use de ruse* quand il a déjà été chassé, qu'il espère mettre les chiens en défaut.
Les *ruses* du lièvre sont célèbres.

Rut, Moment où les animaux sont en chaleur :
Pour le cerf, en septembre ; il dure trois semaines.
Pour le chevreuil, en octobre; il dure quinze jours environ.
Pour le lièvre, à peu près en décembre et janvier.
Pour les loups, du milieu de décembre au commencement de février.
Pour le sanglier, tout le mois de décembre. De même pour les renards.

S

Sac à plomb, Se dit principalement de l'arrière-train du lièvre.

Saccade. On donne une *saccade* à la laisse du chien pour l'empêcher d'aller sur une mauvaise voie.

Sanglier, p. 99, 545. Battue, p. 285. — Chasse à courre, p. 416.

Sarcelle, p. 252.

Sauvagin, Se dit du goût, de l'odeur qu'ont les oiseaux de mer, de marais.

Sèche, p. 243.

Seconde tête. Quand le cerf a trois ans, il est à sa *seconde tête;* en parlant de lui, les chasseurs disent : c'est une *seconde tête*.

Semé. Les andouillers qui poussent sur le merrain des animaux sont dits *bien semés* quand ils sont en nombre pair. Ils sont dits *mal semés* dans le cas contraire.

Semelle. Pour évaluer la longueur des allures, on compte par *semelle* en plaçant les pieds au bout l'un de l'autre.

Sentiment. Ce mot s'applique principalement aux chiens; on dit : ce chien a le *sentiment* du gibier.
Certains animaux ont le *sentiment* de la présence du chien, du chasseur par leur odorat.

Séparer. Un cerf se *sépare* de ceux avec qui il était; les chiens l'ont *bien séparé*.

Sérum contre morsure de vipère, p. 15.

Servir, Se dit du veneur qui achève un animal sur ses fins en le tuant soit d'un coup de carabine, ou avec son couteau de chasse. On dit : « Ce cerf a été *servi* à la carabine; Ce veneur va *servir* ce sanglier au couteau. »
On *sert* quelquefois le cerf en lui

tirant un coup de carabine à balle, quand il est aux abois.

Servitudes de la chasse à courre, p. 618.

Side-lever, Fusil actionné par un levier. Voyez les chapitres *Armes et Munitions*, p. 19, et *Tir de chasse*, p. 103.

Siffler. Les limiers font entendre une espèce de *sifflement* quand on les laisse faire suite sur une voie très chaude.

Sifflet, Cris que poussent certains oiseaux de mer.

Six-chiens. C'est par habitude que l'on appelle le dernier relais *six-chiens*, le nombre des chiens, en effet, n'étant pas déterminé.

Soies. On ne dit pas « les poils, les crins » du sanglier, mais *les soies*.

Sole, Dessous des pieds des animaux. C'est la partie comprise entre la pince et le talon.

Solitaire, Sanglier ayant plus de sept ans.
En solitaire, se dit d'un sanglier vivant à l'écart.

Sonner. On dit : *Sonner de la trompe*, et non en « jouer ».

Souchet, p. 254.

Souffler au poil. Un chien *souffle au poil* d'un animal quand il est assez rapproché de lui pour pouvoir le toucher du nez.

Souil, souille, souillard, souillure, Endroit où les sangliers se vautrent.

Sous terre (*Chasse*), p. 427.

Stud-book, Livre où sont inscrites les généalogies des chevaux de courses.
Etre inscrit sur le *stud-book* est pour un cheval en quelque sorte un brevet de noblesse.

Suif, Graisse des bêtes douces.

Suite. On dit *faire suite* quand avec un chien au trait on suit la voie d'un animal dans le sens où il va.

Sur-aller. Un animal *se sur-alle* quand il revient sur ses voies.
Un chien qui passe sur les voies sans les marquer a *sur-allé* la voie.

Sur-andouiller, Second andouiller de la tête du cerf.

Sûreté. Les chiens chassent *en sûreté* quand ils suivent bien, le nez collé à terre, criant bien.

Surmarcher, Passer à pied ou cheval sur la voie d'un animal, ce qui empêche les chiens d'en avoir connaissance.

Surneigée, Voie recouverte par la neige.

Surpluées, Voies sur lesquelles il a plu.

Systèmes de fusils, p. 24 et suiv.

T

T. — *Fusil à fermeture T anglais.* Voyez le chapitre *Armes et munitions*, p. 24, 27.

Tableaux :
Trousse du chasseur, p. 13.
Modèles de fusils, p. 26-27.
Poudres et leur fumée, p. 30-33.
Plombs selon le gibier, p. 34.
Grenaille, chevrotines, balles, p. 35.
Généalogie des chiens, p. 76.
Positions du chasseur et de son chargeur, p. 116-117-118.
Différents coups qui peuvent se présenter, p. 120-121.
Appeaux, p. 156.
Bois de cerf, p. 372-373.
Allures du cerf, p. 375-376.
Jambe du cerf, p. 377.
Fumées du cerf, p. 382.
Bois du chevreuil, p. 407.
Allures du chevreuil, p. 409-410.
Moquettes du chevreuil, p. 412.
Pieds du loup, p. 425.
Primes de piégeage, 584.

Tadorne, p. 252.

Taïaut. V. *Tayaut.*

Taillis. Les taillis servent de remise au gibier. Les meilleurs sont ceux de trois et quatre ans.

Talon. On donne ce nom au derrière du pied de tous les animaux.

Taon (pron. *ton*). Voyez *Gabets.*

Taquet. — *Élevage au taquet.* Voy. p. 448.

Tarder. On dit qu'un animal *tarde* ou mieux « se retarde » quand l'empreinte de ses pieds de derrière se trouve en arrière des empreintes de ses pieds de devant.

Tarse, Portion de la patte qui est dénudée de plumes.

Tayaut. On crie *tayaut !* à la chasse à courre pour signaler les bêtes fauves que l'on voit par corps.

Tectrices, Se dit des plumes qui recouvrent, chez les oiseaux, les ailes et les grandes pennes, ainsi que la base des pennes de la queue.

Temps. Une voie est de *bon temps* quand elle est nouvelle, de *vieux temps* quand elle est ancienne.

Temps (*Aller de bon*), On dit d'un animal passé depuis peu : *Il va de bon temps.*

Tenir. Un chien *tient* bien l'arrêt quand il attend que son maître soit arrivé à portée.

— Le gibier *tient* quand il se laisse approcher assez facilement.

Terreau, Fumier pourri réduit en terre.

Terrier, Habitation des lapins, renards, blaireaux, toujours en terrain sain, munie de nombreuses sorties et ayant souvent plusieurs étages.

Test, Os frontal des animaux ayant des bois.

Tête, Se dit du bois du cerf. Un cerf quitte sa *tête* quand il change de bois.

Théorie du tir de chasse, p. 118.

Tiers-an, Se dit du sanglier qui vient d'atteindre sa troisième année.

Tigre, p. 328.

Tir de chasse, p. 103, 118.
Comment doit se former le tireur, p. 108.
Des chargeurs, p. 115-118.
Tableaux des différents coups qui peuvent se présenter, p. 120-121.
Tir devant soi, p. 122.
Tir de battue : de plaine, p. 124 ; — de bois, p. 128.

Tirasse, p. 577.

Tire, Petite ouverture pratiquée au gabion, permettant au chasseur de surveiller la mare et de tirer.

Tiré, p. 294.

Tirer de long. Voyez *Forlonger.*

Tireur, p. 108.

Toiles. On tend des toiles autour d'une enceinte pour prendre le gibier qui y est enfermé.
Chasse *dans les toiles.* Voyez *Houraillement.*

Tombes, Époques où les oiseaux de mer, de marais, arrivent nombreux à leurs endroits habituels. Une grande *tombe* d'oiseaux est le moment où leur nombre est considérable en tel endroit.

Tonnelle, p. 577.

Top-lever (pron. *top-liveur*), Fusils qui s'ouvrent par un levier en dessus, placé entre les chiens. Voyez les chapitres *Armes et Munitions*, p. 19, et *Le Tir de chasse*, p. 103.

Torché. Un chien a les oreilles bien *torchées* quand elles sont bien placées et bien faites.

Torches ou **troches,** Fumées du cerf, à demi formées, et sur le point de se détacher les unes des autres ; p. 382.

Tourner. On tourne autour d'un animal que l'on veut surprendre pour bien choisir l'endroit où l'on visera, ainsi que le moment qui sera favorable pour tirer.

Tourterelle, p. 273.

Tout coi. Voyez *Couais.*

Trace, Pied du sanglier et de la loutre.
En terme général, *trace* signifie marque laissée par le passage d'une bête.

Traîne. On dit que les petits des perdrix sont à la *traîne* quand ils suivent leur mère en courant, ne pouvant voler encore.

Traîneau, voyez p. 574.

Trait, Corde fixée à la botte du limier quand il est mené au bois.

Tranchants, Nom donné aux côtés du pied du sanglier.

Tranchée. Pour déterrer les renards, blaireaux, on fait une *tranchée* en long au terrier.

Traquer, Entourer le gibier, l'empêcher de fuir. On *traque* lorsque l'on suit l'empreinte laissée par un animal qu'on veut surprendre à la reposée, ou bien lorsqu'on veut l'obliger à passer près de l'endroit où sont postés des tireurs.

Traqueur, Homme employé au *traque.*

Troches, Fumée du cerf, p. 382.

Trochure, Quatrième andouiller du cerf.

Trôler, Découpler les chiens courants pour quêter et lancer la bête, sans se servir du limier.

Trou (*Chasse au*), p. 245.

Trousse de chasse, p. 13.

Truffe, Bout du nez du chien.

U

Usé (*Pied*). Les animaux qui fréquentent les endroits rocailleux ont le pied *usé.*

V

Va-i-là, Cri que l'on pousse pour faire retourner le limier.

Valet de chiens, Homme préposé à la garde, au soin des chiens; il les accompagne à la chasse.

Valet de limier, Piqueux faisant le bois avec un limier.

Vanneau, p. 245.

Va-outre. Le valet de limier, pour encourager son chien à aller en avant, lui dit : *va-outre.*

Vautour, p. 556.

Vautrait, Équipage de chiens destinés à la chasse du sanglier.

Vau-vent, Un animal s'en va à *vau-vent*, quand il a le vent derrière lui.

Vel-ci-aller, Cri en usage quand on revoit d'un sanglier, d'un loup ou de tout autre animal sans bois.

— Se dit aussi de l'empreinte du pied d'un de ces animaux.

Vel-ci-va-vau, Cri que l'on pousse quand on revoit le cerf qui va d'assurance avant d'être attaqué.

Venaison. Le cerf, le chevreuil, etc., sont en venaison quand ils sont gras, en bon état.

Pour le sanglier on dit *porchaison.*

Vent. Au moment d'entrer en chasse, observez toujours le vent, et essayez de toujours chasser *contre le vent.*

Un chien chasse le *nez au vent*, quand il porte la tête haute.

En général le gibier de toute sorte a l'odorat très subtil, et grâce au *vent*, il *évente* le chien et le chasseur.

Vent (*Sous le*). Marcher *contre* le vent. Avoir le vent qui vous cingle en soufflant par devant sur vous.

Verdets, Jeunes cerfs qui bondissent, tournent autour des biches au moment du rut.

Vermiller. On dit qu'un sanglier *vermille* quand il cherche sous terre de gros vers, dont il est friand.

Viander, Se dit des bêtes fauves qui vont chercher leur nourriture. Elles vont au gagnage *viander*, faire leur *viandis.*

Viandis. Voy. *Viander.*

Vider. Un chien se *vide* quand il se débarrasse de ses immondices.

On dit aussi qu'un animal a *vidé* l'enceinte quand il va dans une autre.

Vieille meute. Voyez *Relais.*

Vieux sanglier, Sanglier ayant plus de cinq ans révolus.

Vif. En terme général on dit *le vif*, pour désigner toute proie vivante. — Un pays est *vif* quand il renferme beaucoup de gibier.

Vipère (*Morsure de*), p. 14.

Vlao-vloo, Cri poussé par les veneurs pour avertir qu'ils voient par corps la bête de chasse, sanglier et lièvre. Ce cri est pour les animaux qui ne portent pas tête.

Voie, Empreinte laissée par le pied d'un animal, odeur qu'il a laissée sur son passage, traces qu'il est pos-

sible d'apercevoir; tout cela vous met *sur la voie*.

Voie (*Bout de*). Un chien est à *bout de voie* quand il est en défaut, quand il a perdu la trace du gibier.

Voie chaude, Voie par où vient de passer une bête fauve il y a peu d'instants.

Voie fumante. Quand un animal vient de passer, la *voie est fumante*.

Voiliers. En fauconnerie les *voiliers* sont des oiseaux à ailes courtes.

On dit aussi souvent : c'est un *grand voilier*, pour : c'est un oiseau à grandes ailes ; c'est un *petit voilier*, pour : c'est un oiseau à ailes courtes. Voyez p. 447.

Vol. Des différents vols en fauconnerie, p. 459.

Vol-ce-l'est, Cri qui se jette à la chasse des animaux portant bois, pour avertir qu'on revoit de l'animal de meute.

— Se dit aussi de l'empreinte du pied d'un de ces animaux.

Vrai chasseur. C'est le meilleur compliment que l'on puisse adresser à un disciple de saint Hubert, que de lui dire qu'il est un *vrai chasseur*. Un vrai chasseur connaît toutes les habitudes et les ruses du gibier, ne se trompe pas sur les fumées, traces laissées à terre par la bête que l'on poursuit ; un vrai chasseur est habitué à supporter la fatigue, les intempéries et est de plus un tireur émérite ; il doit posséder en un mot toutes les qualités qui sont l'apanage du vrai chasseur : adresse, expérience, sang-froid.

Vrille, Se dit en parlant de la queue du sanglier, qui est en forme de vrille.

Vue. On sonne *la vue* à la chasse à courre quand on voit l'animal par corps.

Vue du tireur, p. 103.

Gustave VOULQUIN.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION; par M. Adolphe Chenevière.

Pages.

I. — **CONSEILS AUX CHASSEURS**; par le Dr Verchère.

Avant la chasse. — Au réveil. — Le vêtement, etc. 2

Hygiène du chasseur. — Régime alimentaire; le matin. — Pendant la chasse. — L'après-midi et le soir. — Indications et contre-indications de la chasse. 7

Accidents de chasse. — Contusions. — Entorse. — Fractures. — Plaies par armes à feu. 10

II. — **ARMES ET MUNITIONS**;
par M. P. Gastinne-Renette.

Du fusil. — Le canon. — Les calibres. — La crosse. — Poids des fusils. 19

Divers systèmes de fusils. — Fusils à chiens extérieurs. — Fusils à chiens intérieurs (hammerless). — Fusils à éjecteurs automatiques. . 24

Modèles de fusils. 26, 27

Munitions. — La douille. — La poudre. — La poudre noire. — Nouvelles poudres (pyroxylées). — Tableaux des fumées des différentes poudres. — Des bourres. — Du plomb. — Tableau des divers numéros des grains de plomb, avec indication sommaire du gibier qu'ils servent à tirer. — Tableau de la grenaille, des chevrotines et des balles, Nos de Paris, de la province et anglais. 29

Nettoyage des armes. 36

III. — **LES CHIENS DE CHASSE**;
par le comte Henri de la Porte.

Chiens de chasse à tir 39

Races françaises : Chiens d'arrêt à poil ras. 40

Chiens d'arrêt à long poil 44

Pages.
Races étrangères : Chiens d'arrêt à poil ras. 47
Chiens d'arrêt à long poil 49
Chiens courants de chasse à tir 53
Chiens de chasse à courre. — Chiens courants de races françaises. . . . 58
Chiens courants de races étrangères. 70
Tableau généalogique des chiens 76

IV. — DRESSAGE DU CHIEN D'ARRÊT;
par le comte Henri DE LA PORTE.

Leçons : Ici. — Assis. — Terre. — Derrière. — Allez. — Rapportez. . . 77

V. — MALADIES DES CHIENS; par M. Pierre MÉGNIN, Membre de l'Académie de médecine.

Maladies des jeunes chiens. — Mortalité. — Les vers. — Hernie ombilicale. — La gourme. 83
Maladies de la peau, des oreilles et des yeux. — Puces. — Poux. — Tiques, poux des bois ou ixodes. — Gale. — Eczéma, dartres. — Morsures de serpent. — Chancre des oreilles. — Catarrhe auriculaire. — Otite parasitaire. — Ophtalmie. — Onglet. — Entropion. 86
Maladies internes. — Saignement de nez. — Angine ou esquinancie. — Bronchite. — Pneumonie. — Pleurésie. — Grippe. — Fièvre typhoïde. Influenza. — Affections vermineuses 92
Maladies chirurgicales. — Blessures par cerf ou sanglier. — Mâchoire de sanglier. — Tête de cerf dix cors. — Blessures du fait d'un chasseur maladroit. 99

VI. — LE TIR DE CHASSE ; par le comte Justinien CLARY.

Le fusil. — De la vue du tireur. — Canons choke-bored et canons cylindriques. — De l'ajustage du fusil au tireur et du rôle de l'armurier. — Équilibre du fusil. — Fusil hammerless. — Fusils à chiens. — Sûretés. — Du calibre du fusil. — Plomb ordinaire et plomb durci. 103
Comment doit se former le tireur. — Position du tireur. — Maniement du fusil et position de la main gauche. — Premiers exercices. — Observations sur le tir de chasse les deux yeux ouverts. — Appréciation de la distance. — Conseils de prudence. — Premières armes. — Éclatement des canons 108
Des chargeurs. — Positions du chasseur et du chargeur. 115, 116, 117, 118
Théorie du tir de chasse. — Tir par terre. — Tir au vol. 118
Tableaux des différents coups qui peuvent se présenter. . . . 120, 121
Tir devant soi. — Perdrix. 122

Pages.

Tir de battue. — *Battue de plaine.* — Tir du perdreau. — Lunettes de cristal contre les accidents. — Doublé de perdreaux et quadruplé. — Tir de la grouse. 124

Battue de bois. — Tir du faisan. — Tir du lièvre. — Tir du chevreuil. — Tir du lapin. — Tir de la bécasse. — Tir de la bécassine. 128

Conclusion. 132

VII. — GIBIER A POIL.

Le lièvre; par M. Cunisset-Carnot. — Habitudes. — Recherches. . 133

Chasse. 140

Le lapin; par M. Gaston Legrand. — Description. — Habitudes. . . . 147

Chasse : au chien d'arrêt; — au chien courant; — au furet 150

Tableau des principaux appeaux. 156

VIII. — GIBIER A PLUME.

Le faisan; par M. Gustave Voulquin. — Description. — Mœurs . . . 157

Chasse. 159

La perdrix; par Gustave Voulquin. — Description. — Mœurs. — La perdrix grise. — La perdrix rouge. — La perdrix bartavelle. — La perdrix rochassière. — La perdrix gambra. 162

Chasse. 165

La caille; par M. Gustave Voulquin. — Description. — Mœurs. . . . 168

Chasse. 170

La bécasse; par M. Leddet, inspecteur des eaux et forêts. — Description. — Habitudes 171

Chasse : au chien d'arrêt; — en battue; — à la passée; — à la croûle; — au gué; — Braconnage de la bécasse. 173

Le râle de genêt; par M. Leddet, inspecteur des eaux et forêts. . . . 179

Le râle d'eau; par M. Gustave Voulquin 183

La marouette; par M. Gustave Voulquin. 184

La poule d'eau; par M. Gustave Voulquin. 184

La foulque ou judelle; par M. Gustave Voulquin. 185

IX. — CHASSE DE MONTAGNE.

Le coq de bruyère; par M. Leddet, inspecteur des eaux et forêts. — Description. — Habitudes. 187

Chasse. 190

Le petit coq de bruyère; par M. Leddet 193

La gelinotte; par M. Leddet. 193

La bartavelle; par M. Voulquin. 194

Pages.

Une chasse de montagne; par M. Henri JOURNU. 195
Le chamois: par M. le vicomte Edmond DE PONCINS. — Description. — Habitudes 201
Chasse. 203
Le mouflon: par M. le vicomte Edmond DE PONCINS. — Description. — Habitudes. 208
Chasse. 209

X. — LA CHASSE SUR L'EAU EN ARLEQUIN;
par M. Charles FRICAUD.

L'arlequin. — Construction, matériel. — Armement. — Manœuvre du bateau. 215
Chasse. 228

XI. — LE GIBIER D'EAU; par M. MICHEL-CARRÉ.

Sur les côtes, au gabion, au marais. — Chasse à pied sur les côtes. — Chasse en bateau. — Chasse au trou. — Chasse au gabion. 237
Chasse au marais. 259
La bécassine: par M. LEDDET. — Description. — Habitudes. . 261
Chasse. 262

XII. — LE MENU GIBIER; par M. Charles MARSILLON.

L'alouette. 267
La grive. 270
Le merle. 272
L'ortolan. 272
Gibier de hasard : Ramiers, Tourterelles. — Pluviers. — Outarde barbue. — Outarde canepetière. 273

XIII. — LES BATTUES;
par M. LEDDET, inspecteur des eaux et forêts.

Généralités. — Organisation. — Tireurs. — Rabatteurs. — Crécelles, Clapettes. 277
Battues aux animaux nuisibles. — Loups. — Sangliers. — Renards. . . 285
— *aux biches*. 288
— *au bois*. — Chevreuils. — Lièvres. — Lapins. — Faisans. — Perdreaux. — Bécasses. 289
— *de plaine*. — Lièvres. — Perdreaux. 291
— *de tirés*. 294
Battue marchante en fermé ou battue au chaudron 298
— *au cordeau* 299
Derniers conseils. — Conclusion. 299

XIV. — **LE GROS GIBIER**; par Edouard Foa, explorateur.

Pages.

Considérations générales. — Armes, équipement, costume, chasses de rencontre ou fortuite; affût; appât. 301

I. AFRIQUE.

Lion. 309

Rhinocéros 315

Eléphant. 319

Antilopes 324

II. ASIE

Tigre; par M. le vicomte Edmond de Poncins. 328

Ours; par M. le vicomte Edmond de Poncins 343

III. EUROPE

Une Chasse à l'ours en Russie; par M. Gustave Canet, directeur de l'artillerie de la maison Schneider 352

XV. — **LE CHEVAL DE CHASSE**: par M. le baron de Vaux. 359

XVI. — **CHASSE A COURRE.**

Origine de la chasse à courre; par M. Roger Laurent. 369

Le cerf; par M. Roger Laurent 371

Tableaux des bois de cerf 372, 373

— des allures du cerf. 375, 376

Dispositions à prendre la veille d'une chasse. — Travail des valets de limier 376

Tableau de la jambe du cerf. 377

— des fumées du cerf 382

Le jour de la chasse. — Le rendez-vous et l'attaque. — Les ruses les plus ordinaires. 385

Trois choses font manquer : le change ; — l'eau ; — les forlongés. . . . 392

L'hallali. 396

La curée. 401

Le chevreuil; par M. Roger Laurent. 405

Différentes manières dont on chasse le chevreuil. — Courre du chevreuil. — Travail du valet de limier. — L'attaque 406

Tableau des bois du chevreuil. 407

— des allures du chevreuil. 409, 410

— de la jambe du chevreuil 411

— des moquettes du chevreuil 412

La chasse 412

L'hallali. — La curée.. 414

Le sanglier; par M. le baron de Dorlodot 416

Chasse. 417

Le loup; par M. le vicomte Emile de la Besge. 423

Pages.

XVII. — **LA CHASSE SOUS TERRE**; par M. Henry ADELON. 427

Le renard. — Description et Mœurs 427

Le blaireau. — Description et Mœurs. — Le fusil. — Le poison. — Les pièges 429

Chasse. — Les hommes. — Les chiens. — Les outils. — Les instruments. — Les terriers. — L'expédition. 432

XVIII. — **LA FAUCONNERIE**; par M. Pierre-Amédée PICHOT, Directeur de la *Revue Britannique.*

Comment on se procure un faucon. — Dénichage. — Piégeage. — Apprivoisement et dressage. 445

Des différents vols. — Vol de la corneille ; — de la pie ; — du perdreau ; — de l'alouette. — Basse volerie 459

Nourriture des faucons. 468

XIX. — **ÉLEVAGE ET MALADIES DU GIBIER A POIL ET DU GIBIER A PLUME**; par M. Pierre MÉGNIN, membre de l'Académie de médecine.

I. **Maladies du lapin de garenne et du lièvre.** — Phtisie hépatique coccidienne ou Gros ventre. — Ténia du lapin. — Gastrite. — Affection vermineuse de l'estomac avec éruption de la face. — Phtisie du lièvre. — Phtisie bactérienne du lièvre. — Entérite coccidienne du lièvre . . 473

II. **Elevage des faisandeaux et des perdreaux.** — Élevage des faisans. — Œufs de fourmi. — Succédanés des œufs de fourmi. — Élevage des perdreaux. 485

III. **Maladies des faisandeaux et des perdreaux.** — La diarrhée crayeuse ou crotte. — Diarrhée bilieuse. — Congestion cérébrale, insolation. — Septicémie. — Catarrhe oculo-nasal, maladie des yeux. — Diphtérie. — Tuberculose ou phtisie. — Choléra des oiseaux de chasse. — Le ver rouge. — Vers intestinaux. — Vermine cutanée. — Pou rouge des poulaillers. — Gale des pattes. — Gale du corps. — La teigne. — Acariase des plumes. — Acariase des sacs aériens. 503

IV **Ejointage et entravage des oiseaux**. 539

XX. — **LES ANIMAUX NUISIBLES AU GIBIER**; par M. LEDDET, inspecteur des eaux et forêts.

Quadrupèdes. — Le loup. — Le sanglier. — Le renard. — Le blaireau. — La loutre. — Le chat sauvage. — Le chat domestique. — La fouine. — Le putois. — La martre. — L'hermine. — La belette. — Le hérisson. — L'écureuil. — Les rats 543

Pages.

Oiseaux de proie. — *Rapaces diurnes.* — L'aigle. — Le vautour. — Le gypaète. — Le circaète « jean-le-blanc ». — Les buses. — La bondrée. — Les milans. — Les faucons. — L'autour. — L'épervier. — Corbeaux et corneilles. — Le geai. — La pie-grièche. — La pie. 555

Rapaces nocturnes 562

XXI. — LE BRACONNAGE;

par M. Leddet, inspecteur des eaux et forêts.

Braconnage au fusil; — au furet; — aux collets; — aux lacets; — aux filets : le traîneau : — la panthière ; — le hallier ; — le panneau : — la culte : — la tonnelle ; — la tirasse. — Autres modes de braconnage. — Quelques conseils aux gardes en vue du contre-braconnage. 563

XXII. — LE PIÉGEAGE;

par M. Leddet, inspecteur des eaux et forêts.

Tableau des primes de piégeage 584

Destruction au *fusil*. — Affût : à la hutte ; — des mères sur les nids ; — à la hutte au moyen du grand-duc. — Le *poison*. — Les *pièges :* le fusil d'affût ; — la fosse ; — la chambre à loup ; — le tour à loup ; — les lassières ; — assommoirs ; — boîtes assommoirs ; — pièges métalliques. — Manière de tendre les pièges. — Traînée. — Recettes diverses. — Nettoyage des pièges. — Époques les plus favorables au piégeage. — Procédés de destruction spéciaux aux animaux nuisibles. — Primes de piégeage. 585

XXIII. — LÉGISLATION DE LA CHASSE.

Loi du 3 mai 1844, avec les arrêts de la Cour de Cassation; par M. Roullier, conseiller à la Cour de Cassation 607

Chasse à courre ; Chasses gardées ; par M. Leddet 618

XXIV. — FANFARES ET SONNERIES. 627

XXV. — DICTIONNAIRE DU CHASSEUR;

par M. Gustave Voulquin. 653

Paris. — Imprimerie Larousse, 17, rue Montparnasse.

Boston Public Library
Central Library, Copley Square

Division of
Reference and Research Services

The Date Due Card in the pocket indicates the date on or before which this book should be returned to the Library.

Please do not remove cards from this pocket.

BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 09858 192 7